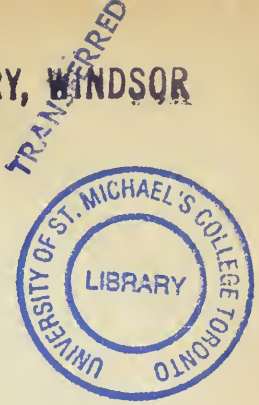
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9977

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME HUITIÈME

51-0866

Cet Ouvrage, aussi bien pour le plan d'après lequel il est conçu que pour les matières qu'il contient, et qui sont le résultat des recherches de l'Auteur, est la propriété de l'Editeur qui, ayant rempli les formalités légales, poursuivra toute contrefaçon, sous quelque forme qu'elle se produise. L'Editeur se réserve également le droit de reproduction et de traduction.

X 12
BQX
8215
.G97
187

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME HUITIÈME

DU 3 JUILLET AU 23 JUILLET

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Sm. Ann. MARIANOPOLI. TRANSFERRED

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

VIES DES SAINTS

IIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, la fête des saints martyrs Tryphon et douze autres. — A Constantinople, saint Euloge et ses compagnons, martyrs. IVe s. — A Césarée, en Cappadoce, saint Hyacinthe, chambellan de l'empereur Trajan, lequel, ayant été accusé d'être chrétien, fut tourmenté de divers supplices, ensuite jeté en prison, où il mourut de faim. IIe s. — A Chiusi, en Toscane, les saints martyrs IRÉNÉE, diacre, et MUSTIOLE, dame romaine, lesquels, ayant passé par plusieurs tourments très-cruels, sous l'empereur Aurélien, méritèrent enfin la palme de la victoire. 273. — Le même jour, les saints martyrs Marc et Mučien, qui furent décapités pour Jésus-Christ. Il y eut aussi un petit enfant, qui, pour leur avoir dit à haute voix qu'ils se gardassent bien de sacrifier aux idoles, fut fouetté avec des verges ; et, comme il persista néanmoins à confesser plus fortement le nom de Jésus-Christ, il fut enfin massacré avec un nommé Paul, qui exhortait les martyrs. — A Laodicée, en Syrie, saint ANATOLE, évêque, dont les écrits ont été un sujet d'admiration, non-seulement pour les personnes de piété, mais aussi pour les philosophes. 283. — A Altino, en Italie, saint HÉLIODORE, évêque de ce siége, renommé pour sa doctrine et pour sa sainteté. Vers 390. — A Ravenne, en Italie, saint Dathe, évêque et confesseur. 190. — A Edesse, en Mésopotamie, la translation du corps de saint Thomas, apôtre, apporté de l'Inde orientale, où il était décédé. Ses reliques ont depuis été transférées à Tortone, en Italie [1].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Meessenen, en Flandre, saint Sidoine, martyr, dont le corps fut tiré d'un cimetière de Rome, et porté en ce lieu par Adèle, femme de Baudouin le Pieux, comte de Flandre. — A Toulouse, saint RAYMOND, confesseur, fondateur de l'hôpital des Treize Pauvres Clercs, et chanoine régulier de l'église Saint-Sernin de cette ville. Vers 1074. — Dans la Flandre occidentale, en Belgique, saint Guthagon, reclus. Sorti du sang royal d'Irlande, il renonça au monde et s'enfonça dans une solitude pour s'occuper uniquement de la prière et des exercices de la pénitence. Ayant quitté son pays pour passer en Flandre, le bienheureux Gillon se joignit à lui et ils vécurent en reclus dans le village d'Oostkerk, sur le canal de Bruges, près de Knocken. Saint Guthagon mourut dans sa cellule ; mais on ignore l'année et même le siècle de sa mort. Comme il s'était opéré plusieurs miracles par son intercession, Gérard, évêque de Tournai, fit, le 3 juillet 1059, la translation de ses reliques. — En Bretagne, saint GUNTHIERN ou GONTHIERN, roi de Cambrie (ancien pays de Galles) et ensuite solitaire. VIe s. — Au diocèse de Chartres, sainte Monégonde, recluse, nommée hier au martyrologe romain [2]. — Au diocèse de Clermont, en Auvergne, saint Gal Ier, évêque,

1. Henri le Libéral, comte de Champagne, apporta d'Orient une côte entière de l'apôtre saint Thomas. Il en fit don à l'église collégiale de Saint-Etienne de Troyes (Aube).

2. Voir le jour précédent.

nommé au 1er juillet [1]. — Aux diocèses de Laval et du Mans, saint Bertrand ou Bertichramn, évêque, nommé au 30 juin [2]. — A Perpignan, la translation des reliques des saintes Eulalie et Julie, vierges et martyres, dont on fait la fête au 10 décembre. L'an 1602, le 2 juillet, une grande partie de ces précieux restes furent déposés dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Perpignan, et l'on décida que pour perpétuer le souvenir de cette translation, on célébrerait tous les ans, au jour anniversaire, ou mieux le lendemain, un office solennel d'actions de grâces. — A Dijon, saint AMABLE, prêtre et patron de Riom, en Auvergne, nommé aux martyrologes des 11 juin, 18 octobre et 1er novembre. 475. — A Anchin, écart de Pecquencourt, près Marchiennes (Nord), le bienheureux GELDUIN, abbé du monastère de ce nom. 1123. — Au diocèse de Lyon, saint Irénée, évêque de ce siége et patron de tout le diocèse, nommé déjà au 28 juin, où nous avons donné sa vie. — A Nevers, saint Arigle ou Arille *(Agricola)*, évêque de ce siége [3]. — Au diocèse de Nice, saint Paul, pape et confesseur, nommé au martyrologe romain du 28 juin, jour sous lequel nous avons donné sa vie.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Malines, en Belgique, saint Rumord ou Rombaud, martyr, fils d'un roi d'Ecosse et évêque de Dublin, qui abdiqua l'épiscopat, fonda un monastère de Chanoines réguliers et fut mis à mort par les embûches des méchants dont il avait repris les vices [4].

Martyrologe des Camaldules. — A Vicence, au monastère de Sainte-Marie de Vangacia, saint Thibaut, confesseur, camaldule, illustre par ses miracles, qui passa au royaume du ciel le 1er juillet [5].

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Rome, sur la voie Aurélienne, les saints martyrs Processe et Martinien [6].

Martyrologe des Serviles. — La fête de l'Humilité de la bienheureuse Vierge Marie.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Syracuse, en Sicile, saint Chrestus, évêque de ce siége, disciple du bienheureux Marcien, premier apôtre de ces contrées. Quand son maître fut passé à une vie meilleure, Chrestus hérita de sa charge et aussi de ses vertus, et après une longue vie dont chaque jour fut marqué par une bonne œuvre ou quelque action édifiante, il s'envola au ciel pour y recevoir la récompense promise aux bons serviteurs. Ier s. — Les saints martyrs Théodote et Théodota, Diomède, Eulampe, Asclépiodote et Golinduch, qui périrent par le glaive, sous l'empereur Trajan, après avoir souffert les horreurs de la prison. Les menées des Grecs citent leurs noms, mais n'indiquent pas le lieu de leur martyre. Commencement du IIe s. — A Tarse, en Cilicie, les saints martyrs Sévère, Hélion, Tratège, Montan, Atrane, Eusuce, Germain, Parthène et Paul, portés au martyrologe de saint Jérôme. — A Constantinople, les saints Euphémie, Acace, Ammon, Thomas, Ménélas, Céréal, Euloge, Julien, Timothée, Cyrien, et quatorze de leurs compagnons, martyrs, cités par le même martyrologe. — Encore à Constantinople, saint Anatole, évêque et confesseur, différent du saint du même nom cité au martyrologe romain de ce jour. Un auteur anonyme du XIVe siècle fait ainsi son éloge : « Il serait plus facile de compter les astres qui décorent le firmament et les grains de sable qui encombrent les rivages de la mer, que d'entreprendre de faire l'énumération de tous les prodiges qui ont illustré la vie de saint Anatole. La royale cité de Constantinople, qui possède son précieux corps, puise auprès de son tombeau la guérison des maladies les plus invétérées ». 458. — Dans l'île de Man, près de la pointe S. O. de l'Ecosse, dans la mer d'Irlande, saint Germain, compagnon de saint Patrice, premier apôtre de ces contrées, qui l'établit évêque et le chargea de prêcher la parole de Dieu à ces insulaires encore idolâtres. Ve s.

1. Voir ce jour. — 2. Voir sa vie à ce jour. — 3. Voir sa notice au 26 février. — 4. Nous avons donné sa vie au 1er juillet. — 5 *Ibid.* — 6. Voir le 2 juillet.

SAINT ANATOLE, ÉVÊQUE DE LAODICÉE, EN SYRIE

283. — Pape : Saint Eutychien. — Empereur romain : Carus.

Quid autem habes quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?
Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu ; et si vous avez reçu tout ce que vous possédez, pourquoi vous en glorifier comme si cela venait de vous?
I Cor., IV, 7.

Ce saint prélat fut un des plus grands hommes de son temps ; c'était sur le déclin du IIIe siècle. Il naquit à Alexandrie, ville capitale de toute l'Egypte, de parents chrétiens et honorables. Son enfance s'étant passée avec beaucoup d'innocence et de retenue, il se rendit ensuite si recommandable par ses vertus et par sa science, qu'il était regardé avec admiration par tous ceux de son pays. Personne ne le surpassait, ni dans la rhétorique, ni dans la philosophie, ni dans la connaissance des secrets les plus cachés de la nature. Lors même qu'il paraissait dans les assemblées des hommes les plus habiles en ces sciences, ils lui donnaient toujours le premier rang et le respectaient comme leur maître. Il était aussi très-versé dans l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et les autres parties des mathématiques. Enfin, ce qu'il savait, il savait l'exprimer avec beaucoup de force et de grâce, étant doué d'une éloquence naturelle qu'il avait encore perfectionnée par l'art et par de fréquents exercices. De si rares qualités engagèrent les Alexandrins à lui donner la principale chaire de l'école, où l'on enseignait la doctrine d'Aristote ; il l'occupa avec honneur et aux applaudissements de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

Mais si l'érudition d'Anatole était si considérable, sa vertu et sa piété la surpassaient encore de beaucoup. Ni la beauté de son esprit, ni le grand nombre des sciences dont il l'avait enrichi, n'étaient capables de l'enfler ni de lui donner de l'orgueil. Il marchait toujours dans l'humilité et la simplicité du christianisme, disant souvent ces paroles de saint Paul : « Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu ; et si vous l'avez reçu, quel sujet de vous en glorifier ? » Sa charité et sa prudence parurent admirablement dans le siége d'Alexandrie, fait par Théodose, général des armées de l'empereur Gallien, contre Emilien, qui avait aussi pris la pourpre en cette ville et s'était fait proclamer empereur. Au rapport d'Eusèbe de Césarée, comme le peuple fut affligé en ce temps-là d'une cruelle famine, notre Saint fit beaucoup de choses mémorables pour le soulagement de ceux qui étaient dans la nécessité. Il le pouvait d'autant mieux qu'on l'avait élevé à l'une des premières magistratures. Mais, voyant enfin qu'il n'y avait plus de pain dans la ville pour le nombre des bouches qui y étaient, il s'avisa d'une invention très-judicieuse, qui fut cause du salut de sa patrie. Il obtint du chef des assiégeants, par un puissant ami qu'il avait auprès de lui, que ceux d'Alexandrie, qui voudraient se donner à lui et se réfugier dans son camp, y seraient bien reçus. Les femmes, les enfants, les vieillards et les malades y allèrent ; de sorte qu'il ne resta plus dans la ville que des hommes forts et robustes,

capables de la bien défendre, avec assez de vivres pour les nourrir jusqu'à la levée du siége.

Cette action, et beaucoup d'autres de même mérite, lui ayant acquis une réputation extraordinaire en Orient, Théotecne, archevêque de Césarée, jeta les yeux sur lui pour le faire son successeur. En effet, il le fit venir à Césarée, et l'ordonna évêque, pour qu'il l'aidât, durant sa vie, à porter le poids de sa charge, et qu'il le portât tout entier après sa mort ; mais Dieu en avait ordonné autrement : car ces deux saints personnages furent appelés au concile d'Antioche contre Paul de Samosate, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Comme ils passaient par Laodicée, en Syrie, près d'Antioche, on y arrêta Anatole pour en remplir le siége, qui venait d'être vacant par la mort d'Eusèbe, un de ses meilleurs amis, et celui qui l'avait si bien servi dans le camp de l'empereur, lorsqu'Alexandrie était assiégée. Les instances du clergé et du peuple pour le retenir furent si grandes, qu'il lui fut impossible de s'en défendre ; et ce fut aussi par une singulière providence de Dieu qu'il monta sur ce trône épiscopal (269), puisqu'il s'y employa avec un merveilleux succès à confondre l'idolâtrie, à préserver son peuple des hérésies naissantes et à le fortifier dans la foi et dans les maximes de la piété chrétienne.

Il ne manquait à son zèle qu'une persécution pour faire paraître qu'il préférait sa religion à sa vie, et qu'il était un bon pasteur, prêt à donner son sang pour ses ouailles. Mais si la persécution lui manqua, on peut dire qu'il était un rude persécuteur à lui-même par l'esprit de pénitence qui le possédait, et qui le portait à des austérités extraordinaires et peu communes aux savants.

Il mourut avant que Dioclétien et Maximien, ces deux grands ennemis de Jésus-Christ, eussent déclaré la guerre à ses autels et eussent commencé de faire des martyrs. Eusèbe de Césarée marque quelques livres qu'il composa, et en rapporte même de beaux endroits ; mais il ne nous reste de lui que son *Traité de la Pâque* : il suffit pour nous faire juger du mérite des autres. Saint Jérôme en fait un grand éloge.

Son nom est écrit avec honneur, tant dans le ménologe des Grecs que dans le martyrologe romain, dans ceux d'Usuard et d'Adon et dans Baronius. C'est d'après ces matériaux que nous avons composé cette courte biographie.

SAINT GUNTHIERN OU GONTHIERN,

ROI DE CAMBRIE ET ENSUITE SOLITAIRE

VIe siècle.

Solitudinem veluti matrem orationis et munditiæ quisque amplectatur.

Attachez-vous à la solitude : elle est comme la mère de la prière et de la pureté.

Saint Bonaventure.

Gunthiern, un des rois bretons de Cambrie (pays de Galles), quitta la couronne, par un mouvement de piété, et, foulant généreusement aux pieds

les grandeurs de la terre, il donna tout ce qu'il possédait pour acheter la la perle précieuse de l'Evangile, et se retira dans l'île de Groix ou Groais[1], située à une lieue de l'embouchure de la rivière de Blavet[2].

Ce fut dans cette affreuse solitude que Gunthiern vint cacher sa qualité et ses vertus, après s'être dérobé à ses courtisans et à ses domestiques. Il y demeura plusieurs années, connu des seuls pêcheurs de cette côte. Mais enfin le ciel le manifesta par tant de prodiges, que les deux seigneurs propriétaires du lieu, nommés Chemen et Heboen, lui rendirent toutes sortes de respects, et le firent connaître au comte Grallon, de qui l'île dépendait. Celui-ci envoya prier saint Gunthiern de le venir voir. Le Saint obéit, et Grallon demeura si édifié de son entretien et de son humilité, qu'il voulut le retirer de son rocher, et lui donna une portion de terre dans un lieu nommé Anaurot, situé au confluent des deux rivières Isol et Ellé, à l'extrémité orientale du pays de sa domination, qui est le lieu même où la ville de Kimperellé[3] ou Quimperlé fut bâtie.

Le comte du pays de Vannes, Guérech Ier, voyant ses vassaux menacés de la famine, parce que les vers, qui mangeaient le blé en herbe, ruinaient entièrement l'espérance de la moisson, jugea qu'il n'y avait point de meilleur moyen d'arrêter cette calamité, que d'avoir recours aux prières de Gunthiern. Persuadé de leur efficacité, il députa vers lui trois des principaux habitants de Vannes, Guedgual, Catuoth et Cadur, pour le supplier d'avoir pitié de tout le pays. Le Saint, sensible aux misères des peuples, envoya de l'eau bénite, et ordonna qu'on en jetât quelques gouttes sur la campagne; ce qui n'eut pas plus tôt été fait, que tous les vers qui la ravageaient moururent, comme si cette eau fût devenue pour eux un poison. Le comte, par reconnaissance, donna à saint Gunthiern une terre située sur la rivière de Blavet, nommée Vegnac, et depuis Kervegnac ou Chervegnac, qui a ensuite passé en main séculière[4].

Saint Gunthiern mourut au commencement du VIe siècle, et fut enseveli à Chervegnac, où il s'était retiré. Durant les incursions des Normands, son corps fut transporté et caché dans l'île de Groix; il y fut découvert dans le XIe siècle.

CULTE ET RELIQUES.

Sa mémoire s'est toujours conservée dans l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé *(Sancta Crux Trecorensis*, de l'Ordre de Saint-Augustin, dans l'ancien diocèse de Tréguier, diocèse actuel de Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord), dont on l'a cru le fondateur, dans l'île de Groix, et en d'autres lieux. En 1088, on bâtit dans l'enclos du monastère de Quimperlé une chapelle en l'honneur de saint Gunthiern, qui fut bénite en 1089, et rétablie sur ses ruines, en 1497, par F. Pierre de Kaer, chambrier. Il n'en restait plus que des masures en 1678, et on acheva de la détruire tout à fait, pour tracer le plan du palais abbatial. La tête du Saint fut portée dans la chapelle souterraine de Saint-Gurloès, et placée du côté de l'épître. L'église du prieuré de Doüelan, située sur un bras de mer, à deux lieues de Quimperlé, était dédiée à saint Gunthiern. Il y avait aussi une chapelle sous le même nom, à l'une des pointes de l'île de Groix, où était autrefois l'oratoire de saint Gunthiern, et ce lieu porte encore le nom de Loc-Guthiern. Il s'y tenait tous les ans une assemblée, le jour

1. Ile de France, près de la côte du département de Morbihan.

2. Cette rivière prend naissance dans le département des Côtes-du-Nord, passe à Hennebon et y devient navigable. Elle tombe dans la rade de Lorient.

3. *Kemperellé*, en breton, signifie *confluent d'Elle*. Cette ville est à trois lieues de Port-Louis, et à huit de Quimper.

4. Quelques calendriers de la province donnent au saint le titre d'abbé; c'est une erreur. Il n'y a pas eu d'abbaye dans le lieu qu'il habitait, avant le Xe siècle, époque à laquelle Alain Cagnart, comte de Cornouaille, fonda celle de Quimperlé.

de la fête du Saint, qui était de solennité double, et qui, tombant au 29 juin, jour consacré à la mémoire des apôtres saint Pierre et saint Paul, se transférait au 3 juillet. Un acte de l'abbaye de Quimperlé, du XIe siècle, fait mention du cimetière de Saint-Guthiern, et, dans un autre acte, de l'an 1283, il est parlé du port Saint-Guthiern.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINT RAYMOND DE TOULOUSE,

CHANOINE RÉGULIER DE L'ÉGLISE SAINT-SERNIN DE CETTE VILLE

Vers 1074. — Pape : Grégoire VII. — Roi de France : Philippe Ier.

Solutus es ab uxore? noli quærere uxorem.
Etes-vous dégagé des liens du mariage, ne cherchez point à les renouer, mais demeurez dans la continence.
I Cor., VII, 27.

Cet excellent homme, que nous pouvons appeler, selon le style de l'Ecriture sainte, un homme de miséricorde, dont les actions de piété ont été continuelles et n'ont pu finir qu'avec sa vie, naquit à Toulouse, capitale du Languedoc, sous le règne de Henri Ier, Pons III étant comte de Toulouse, et Roger occupant le siége de cette ville. Ses parents, illustres par leur naissance, eurent un soin particulier de son éducation, et lui imprimèrent de bonne heure l'estime et la crainte de Dieu, autant que son âge en était capable. Il donna, dès ce temps-là, des marques de l'éminente sainteté à laquelle il arriverait un jour ; car, au lieu de se plaire aux jeux et aux divertissements qui sont presque toute l'occupation de l'enfance, il se donna au culte de Dieu ; sa plus grande joie était de le prier et de le visiter dans les églises. Après de brillantes études, comme il témoignait être enclin aux fonctions ecclésiastiques, on le plaça dans une communauté de jeunes clercs attachés au chapitre de la basilique de Saint-Sernin ou Saint-Saturnin, qui appartenait alors aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il y fit quelque temps l'office de chantre, non pas comme religieux, mais comme clerc séculier. Cependant, se défiant trop de lui-même et craignant de ne pouvoir pas résister aux tentations contre la chasteté, il quitta cet emploi et se maria dans la crainte de Dieu. Il ne fit pas paraître moins de vertu et de dévotion dans ce nouvel état, que dans les précédents. Il s'y acquitta de tous les devoirs d'un véritable chrétien, rendant à Dieu et à son prochain ce que la loi de l'Evangile ordonne de leur rendre, en évitant tous les vices qui corrompent les saintes mœurs.

Son épouse étant morte par une conduite particulière de la divine Providence, qui le destinait à une vie plus parfaite, il suivit ce conseil de l'Apôtre : « Etes-vous dégagé d'une femme, n'en cherchez point d'autre, mais demeurez dans la continence ». En effet, il fit dès lors profession d'une chasteté très-parfaite ; et, pour en empêcher la perte, il commença à châtier son corps par des jeûnes, des veilles et d'autres macérations très-rigoureuses, le regardant comme un rebelle qu'il fallait dompter, et comme un ennemi auquel il fallait ôter le pouvoir de le combattre et de lui nuire.

Il ne se considéra plus comme le propriétaire de ses biens, mais seulement comme l'économe et le dispensateur, et il les distribuait si libéralement aux pauvres, qu'il semblait ne les avoir reçus que pour les mettre entre leurs mains : les malades, les prisonniers et toutes sortes d'autres malheureux, avaient part à ses charités, et il n'en excluait pas même les Juifs, parce qu'il savait distinguer en eux la qualité d'hommes, qui est l'ouvrage de Dieu, et celle d'infidèles et d'opiniâtres, qui est l'ouvrage du démon et de l'esprit humain.

Sa miséricorde ne pouvant se contenter de quelques aumônes particulières, il entreprit de grandes choses pour l'utilité du public, il les mit heureusement à exécution. La première fut la fondation d'un collége pour l'entretien et l'instruction de treize pauvres clercs, en l'honneur de Notre-Seigneur et des douze Apôtres ; il en fit bâtir la maison à ses dépens, et lui donna ensuite de bons revenus, afin que ces serviteurs de Dieu, étant dégagés de tous les soins de la terre, n'eussent plus d'autre sollicitude que de se rendre capables de glorifier Jésus-Christ et de procurer le salut du prochain Il se trouvait ordinairement avec eux ; et, quoiqu'il ne fût pas encore dans les Ordres sacrés, il ne laissait pas de les animer beaucoup, par ses exemples et par ses discours pleins de feu, à remplir tous les devoirs de l'état ecclésiastique Le second ouvrage, que sa charité lui fit entreprendre, fut la construction de deux ponts sur la rivière de l'Héro, près de Toulouse. On était auparavant contraint de la passer en bateau pour entrer dans cette grande ville ; et, comme il s'y élevait souvent de grandes tempêtes, les bateaux coulaient à fond et beaucoup de monde s'y perdait. Ce malheur toucha de pitié cet homme de miséricorde, qui prenait part à toutes les afflictions de son prochain ; il ne vit point d'autre remède que d'y faire construire des ponts ; et, bien que la dépense en fût fort grande pour un simple particulier, il trouva néanmoins, avec le secours de la divine Providence, qui ne manque point d'assister ceux qui mettent leur confiance en elle, plus qu'il ne fallait pour y satisfaire. Les deux ponts furent donc construits, et l'on peut dire que, par ce moyen, il donna la vie à autant de personnes que cette commodité publique en préserva du naufrage. Enfin, sa ferveur ne trouvant rien d'impossible, il forma le dessein de faire rebâtir à neuf, et avec plus de magnificence et de splendeur, la basilique de Saint-Sernin, qui tombait de vétusté. Il employa treize ans à cet ouvrage, fournissant l'argent nécessaire pour une si grande entreprise, veillant à la belle disposition de l'édifice, et sollicitant les ouvriers d'y mettre toute leur industrie, parce que ce n'était pas une maison profane qu'ils bâtissaient, mais la maison de Dieu.

Ce n'était pas encore assez de consacrer ses biens au service de Jésus-Christ et à l'utilité du prochain : il fallait, pour son entière satisfaction, qu'il fît aussi un parfait sacrifice de lui-même, en embrassant la vie religieuse. Lorsque cette église de Saint-Sernin fut presque achevée, il demanda d'être admis au nombre des chanoines réguliers qui la desservaient. Son mérite était trop grand, et ses bienfaits envers cette maison trop considérables pour n'y être pas reçu Il prit l'habit, fit son noviciat, et prononça ses vœux avec une ferveur peu commune, qui donna de l'admiration à tous ceux qui en furent témoins. Lorsqu'il fut profès, il fit une nouvelle entreprise beaucoup plus noble et plus agréable à Notre-Seigneur que toutes celles qu'il avait faites étant dans le monde ; ce fut de travailler à la réforme de cette communauté régulière, qui était extrêmement déchue de son ancienne splendeur, et ne gardait presque plus rien des observances ré-

gulières. Son exemple servit beaucoup à ce dessein ; car sa vie était une leçon continuelle de silence, de modestie, de mortification, d'assiduité à l'oraison, de révérence dans le chant des psaumes et dans la célébration des divins offices, et de détachement de toutes les choses de la terre ; mais il y contribua encore beaucoup par ses remontrances, par ses prières et par mille autres pieuses industries dont il se servit pour gagner le cœur des autres religieux, et les porter ainsi à l'accomplissement des devoirs de leur profession. La bonne odeur de cette maison, renouvelée par ses soins, fit que plusieurs personnes quittèrent le monde et renoncèrent aux vanités du siècle pour se ranger sous le joug de Jésus-Christ, dans une si sainte école ; de sorte que, s'il avait eu l'honneur d'être le restaurateur de l'édifice matériel de Saint-Sernin de Toulouse, on peut dire qu'il eut aussi la gloire d'en rétablir l'édifice spirituel, en rendant cette abbaye une des plus réglées et des plus florissantes qu'il y eut en France.

Enfin, lorsqu'il y eut vécu quelques années dans une grande réputation de sainteté, Dieu récompensa ses aumônes, ses austérités et son zèle pour le salut des âmes, par une heureuse mort qui servit de passage à une plus heureuse éternité, le 3 juillet de l'année 1073 ou 1074. Chose admirable ! cet excellent religieux, qui avait si bien mérité de ses confrères, et qui était comme le second fondateur de l'abbaye, se jugea néanmoins indigne d'y être enterré. Il pria donc, avec instance, qu'on l'enterrât avec les pauvres clercs qu'il avait fondés, et dont nous avons déjà parlé. C'était ôter à sa maison un grand trésor et un gage plus précieux que toutes les richesses du monde ; mais on n'osa pas lui refuser sa demande. Ainsi il fut déposé dans un tombeau de pierre qu'il s'était fait creuser auprès du collége de ces treize clercs. Dieu a depuis illustré ce sépulcre par un grand nombre de miracles : les possédés y ont été délivrés, les aveugles, les estropiés, toutes sortes d'infirmes guéris.

Nous avons tiré cette vie des leçons de son office, qui sont au Bréviaire de Sainte-Geneviève de Paris. — Cf. *Histoire générale de l'Eglise de Toulouse*, par l'abbé Salvan.

LE B. GELDUIN, ABBÉ DU MONASTÈRE D'ANCHIN,

AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

1123. — Pape : Calixte II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

Studeat abbas plus amari quam timeri.
Un abbé véritable s'applique plutôt à se faire aimer qu'à se faire craindre.
S. Bened., *in Regula, cap.* LXIV.

Saint-Sauveur d'Anchin (*Aquiscinctum* ou *Aquicignus*) est une ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située près de la Scarpe, à deux lieues de Douai (Nord). Son nom lui vient de ce qu'elle est entourée d'eau. Elle eut pour fondateur deux illustres douaisiens, Sicher et Wauthier. Anselme de Ribemont, gentilhomme d'une grande naissance, leur donna, en 1079, un emplacement où un saint ermite, nommé Gordan, avait servi Dieu avec

une grande édification. Ils y construisirent un monastère qu'ils dotèrent de leurs propres revenus, avec l'assentiment de Gérard, évêque de Cambrai et d'Arras. Celui-ci en consacra l'église en 1086, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Il la combla en outre de bienfaits considérables, ce qui fut imité par Hugues, doyen de Cambrai. L'abbaye appartenait au diocèse et au comté d'Arras. L'abbé d'Anchin siégeait et avait droit de suffrage dans les Etats de la province.

Après l'abbé Haymeric, qui mourut en 1102, les religieux d'Anchin choisirent, pour les diriger, Gelduin, frère d'Arnould, prévôt du château d'Hesdin (Pas-de-Calais). On ne connaît rien touchant ses premières années. D'abord simple moine au monastère de Saint-Vincent du Mont[1], à Laon, il fut ensuite nommé abbé de Saint-Michel en Thiérache[2]. Mais sa grande humilité et l'attrait vif et persévérant qu'il éprouvait pour une vie de prière et de recueillement, le portèrent à refuser cette dignité. C'est même alors qu'il demanda et obtint la permission de se retirer à l'abbaye d'Anchin, où il devint pour tous les religieux un exemple accompli de régularité et de vertu.

Sa vie sainte et son esprit de sagesse avaient fait sur tous ses frères une si heureuse impression, qu'à la mort d'Haymeric, ils l'élurent unanimement pour lui succéder. Le vénérable religieux s'y refusa longtemps, en représentant son incapacité et le désir extrême qu'il avait de continuer cette vie d'oraison et de silence qui faisait tout son bonheur. Obligé de céder et de prendre en main le gouvernement du monastère, il s'en acquitta avec une si grande sagesse, que toutes les espérances que l'on avait conçues de lui furent pleinement réalisées. Il obtint, soit des évêques du pays, rassemblés à Reims, soit du pape Pascal II, la confirmation des donations pieuses faites à son monastère, ainsi que la liberté pleine et entière pour les religieux d'Anchin d'élire, à la mort de l'abbé, un de leurs frères ou quelque religieux pris dans un autre monastère à leur choix, pour le remplacer.

Il paraît que le bienheureux Gelduin était en rapports assez intimes avec saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, en Angleterre. On trouve, parmi les lettres de cet illustre prélat, une réponse à des questions qui lui avaient été proposées par l'abbé d'Anchin sur certaines matières d'administration spirituelle ou temporelle de sa communauté.

Au milieu des sollicitudes multipliées et des occupations continuelles auxquelles le soumettait sa charge d'abbé, le bienheureux Gelduin trouvait encore du temps pour suivre l'attrait pieux qui le portait à la méditation et au recueillement. Bientôt même il crut devoir résigner sa dignité, pour reprendre la vie simple et austère qu'il avait menée auparavant à Laon. Malgré toutes les instances que l'on put faire, il se retira au monastère de Saint-Bertin[3] et commença à y pratiquer l'observance religieuse avec la

1. Ou Saint-Vincent de Laon *(Sanctus Vincentius Laudunensis,* ou *Sanctus Christophorus Laudunensis).* C'était un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, fondé l'an 580, dans la ville de Laon, sous l'invocation de saint Vincent, martyr. On attribue sa fondation à la reine Brunehaut, veuve de Sigebert Ier, roi d'Austrasie. Dévasté par les Normands au IXe siècle, il eut dans la suite beaucoup à souffrir, soit des abbés commendataires, soit des Calvinistes. Enfin, en 1643, il répara ses ruines et refleurit de nouveau par son union à la *Congrégation de Saint-Maur.*

2. Saint-Michel en Thiérache *(Sanctus Michael in Thieraschia,* Aisne), était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, dans l'ancien diocèse de Laon, diocèse actuel de Soissons, fondée vers l'an 940 par le bienheureux Malcalen l'Irlandais. Ce monastère s'unit, l'an 1661, à la Congrégation réformée de Saint-Vannes. L'ancienne Thiérache forme aujourd'hui la partie nord du département de l'Aisne.

3. Saint-Bertin *(Sanctus Bertinus* ou *Sithiu,* Pas-de-Calais) est une ancienne et illustre abbaye dont on voit encore les magnifiques ruines près de la ville de Saint-Omer. Elle fut fondée vers le milieu du VIIe siècle, sous l'invocation de saint Pierre. La Révolution abattit cette sainte maison

plus scrupuleuse fidélité. Les frères d'Anchin, qui déploraient toujours son départ, firent de nouvelles sollicitations pour le rappeler dans la communauté qu'il avait dirigée avec tant de sagesse ; mais rien ne put jamais ébranler la résolution de l'humble Gelduin. Soit pour éviter de pareilles instances, soit pour d'autres raisons restées inconnues, il se détermina, peu de temps après, à passer en Angleterre. Là, par le conseil et l'appui de son illustre ami saint Anselme, il se retira au prieuré de Saint-Magulphe ou Machut, situé dans le pays de Galles, et qui dépandait de l'abbaye d'Anchin. C'est en ce lieu, où son âme pieuse se livrait avec délices à la contemplation et à la méditation des choses du ciel, que le bienheureux Gelduin attendit paisiblement l'heure de son passage à l'éternité. Sa mort arriva l'an 1123.

Les religieux d'Anchin ayant entendu rapporter par des hommes dignes de foi qu'un prodige s'était opéré auprès de son tombeau, obtinrent qu'une partie de ses ossements fût transportée dans leur communauté. On les déposa dans la chapelle de Saint-Michel, avec les ossements de quelques autres saints abbés.

Nous avons emprunté le fonds de cette notice à la *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

SAINTE MUSTIOLE, VIERGE ROMAINE, ET SAINT IRÉNÉE, DIACRE,

MARTYRS A CHIUSI, EN TOSCANE (273).

Mustiole était une illustre fille de Rome, de race patricienne, parente de l'empereur Claude II. Son père s'appelait Jucondin et sa mère Artémie. Etant toute jeune, elle entra, guidée par la Providence, en un lieu où un prêtre chrétien prêchait. Son cœur fut tellement touché de la grâce, qu'elle résolut d'embrasser la foi : elle s'en retourna chez son père, répétant dans son âme les choses sublimes qu'elle venait d'entendre. La nuit suivante saint Pierre lui apparut pour l'encourager à la persévérance et pour l'engager à convertir sa mère. Artémie, qui était une âme droite, se laissa persuader et alla, avec sa fille, demander le baptême à un prêtre nommé Félix.

Jucondin ne fut pas longtemps à s'apercevoir du changement de sa femme, mais surtout de sa fille, tant sa conduite modeste et retirée contrastait avec celle des jeunes filles païennes : il s'enquit du motif de cette manière d'agir. Mustiole déclara franchement qu'elle était chrétienne, et par ses larmes autant que par ses prières, essaya de lui faire embrasser la vérité chrétienne. Jucondin s'irrita, fit même flageller sa fille comme une vile esclave et l'enferma dans une chambre isolée de la maison, espérant la vaincre par la longueur du temps.

Cependant ce père aveugle alla rendre compte à Dieu : Artémie fut libre de consacrer ses biens au soulagement des pauvres, et Mustiole de servir Dieu suivant ses désirs. Artémie vint aussi à mourir et laissa sa fille héritière de grands biens : l'empereur Aurélien résolut d'en dépouiller la jeune chrétienne. Avertie de la chose, elle prit la fuite et se réfugia à Falère avec le saint prêtre qui l'avait instruite et baptisée. Là, Félix fut arrêté par le lieutenant de l'empereur Turcius, et traité d'une façon tellement barbare, qu'il mourut sous les coups. Irénée, son diacre, ensevelit son corps qui avait été jeté à la voirie et prit ensuite, avec Mustiole, le chemin de Chiusi. Le persécuteur les y découvrit plus tard : il s'empara du diacre, de Mustiole et de plusieurs autres chrétiens. — « Pourquoi », dit Turcius à la noble romaine, « suivez-vous une autre voie que celle de vos ancêtres ? » — « Parce qu'ils suivaient une voie mauvaise, et qui conduit aux abimes éternels ». Le méchant juge, qui avait d'abord fait mettre à mort les autres chrétiens, réserva le diacre Irenée pour épouvanter, par son supplice, celle qui s'était mise sous sa direction ; mais fort de la force de Dieu, Irénée se moqua des tortures et mourut en héros. Quant à Mustiole, il la fit battre sans pitié à coups de fouets plombés. Un traitement si barbare fit murmurer le peuple qui aimait la sainte victime à cause de sa tendre compassion pour les malheureux. Turcius, craignant une émeute, ordonna aux bourreaux de la conduire à sa maison, où on lui enfonça une broche

dans la tête à coups de marteau : son âme s'échappa par l'horrible blessure, et alla jouir de son Sauveur : c'était le 3 juillet de l'an 273. — Un pieux chrétien, du nom de Marc, ensevelit les corps des saintes victimes, près de Chiusi, où Dieu les honora par de nombreux miracles. Sainte Mustiole est, avec saint Secondien et saint Irénée, le diacre, patronne de Chiusi. Le fouet qui fut un des instruments de son supplice, figure comme son attribut propre dans les images qu'on a faites d'elle : quelques auteurs croient même qu'elle expira sous les fouets.

Acta Sanctorum, tome Ier de juillet. — Cf. Baillet.

SAINT HÉLIODORE, ÉVÊQUE D'ALTINO, EN ITALIE,

ET DISCIPLE DE SAINT JÉRÔME (vers 390).

Héliodore naquit au milieu du IVe siècle, en Dalmatie, dans les Etats autrichiens, et s'attacha de bonne heure à saint Jérôme dont il était le compatriote et dont il devint le disciple et l'ami. Il vivait dans le monde comme un anachorète, tout entier aux exercices de la piété et à l'étude des sciences, surtout des sciences divines.

Saint Jérôme ayant quitté Aquilée, ville du royaume d'Illyrie, où il avait passé quelques années avec Héliodore, celui-ci l'accompagna dans le voyage qu'il fit en Orient vers l'an 371 et le suivit dans la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie, visitant les serviteurs de Dieu dont ces pays étaient peuplés. Arrivés à Antioche, ils s'y arrêtèrent quelque temps pour suivre les leçons d'Apollinaire qui expliquait l'Ecriture sainte avec beaucoup de réputation ; et quoique ses erreurs n'eussent pas encore percé dans le public, Héliodore ne fut pas longtemps à s'apercevoir du venin que renfermaient ses leçons. D'Antioche, les pieux voyageurs se retirèrent dans un désert de la province de Chalcide, entre la Syrie et l'Arabie. Après y avoir passé quelque temps, Héliodore, tourmenté par le désir de revoir ses parents et sa patrie, voulut revenir en Europe, malgré tout ce que put faire saint Jérôme pour le retenir près de lui. Il obtint pourtant que son disciple viendrait le rejoindre après avoir satisfait à ce qu'il regardait comme un devoir de la piété filiale.

Après avoir attendu longtemps, saint Jérôme, ne le voyant pas revenir, lui écrivit une lettre pressante pour l'exhorter à rompre entièrement avec le monde ; mais Dieu avait d'autres desseins sur Héliodore. Après avoir quitté son pays et ses proches, il repassa en Italie, et fut admis dans le clergé de l'Eglise d'Aquilée alors très-florissante par le grand nombre de savants et vertueux ecclésiastiques qui la servaient. Quelques années après, il fut élevé à la prêtrise et choisi ensuite pour être évêque d'Altino, ville suffragante de la métropole d'Aquilée, peu distante de Trévise, mais ruinée depuis par les Huns, et dont le siége a été transporté à Torcello. Il fut du nombre des prélats catholiques qui soutinrent la foi orthodoxe contre les Ariens. Il assista, pour ce sujet, au concile d'Aquilée (381), assemblé sur l'ordre de l'empereur Gratien. Depuis ce concile, saint Héliodore, retiré dans son église, s'appliqua tout entier à conduire son peuple dans les voies sûres de l'Evangile, à le nourrir de la parole de Dieu, et à le soutenir par l'exemple qu'il lui donnait de toutes sortes de vertus.

Il mourut vers l'an 390. Saint Jérôme n'oublia jamais son ancien élève, et, dans une de ses lettres, il lui rend le témoignage d'avoir vécu dans l'épiscopat avec autant de ferveur et de régularité que dans un monastère.

Baillet : *Vies des Saints*.

SAINT AMABLE [1],

PRÊTRE ET PATRON DE RIOM, EN AUVERGNE (475).

Dans la ville de Clermont, en Auvergne, florissait un prêtre de Riom, d'une admirable sainteté. Il naquit dans cette dernière ville et montra dès sa jeunesse des inclinations si vertueuses qu'on le

1. Voir au 11 juin, au 18 octobre et au 1er novembre.

jugea digne du sacerdoce. Il administrait depuis longtemps l'Eglise de Riom en qualité de pasteur, lorsque l'évêque d'Auvergne, qui était alors, à ce que l'on croit, saint Sidoine Apollinaire, le fit venir dans sa ville épiscopale et l'établit préchantre de sa cathédrale. Saint Grégoire de Tours dit avoir vu devant son tombeau un énergumène délivré, et un parjure qui devint raide comme une barre de fer, et qui, ayant confessé son crime, en obtint immédiatement le pardon avec sa guérison. Dans un livre écrit vers le milieu du xe siècle, par un auteur anonyme, *sur les Eglises et les Autels qui existent à Clermont*, on lit : « Dans l'église de Saint-Hilaire, l'autel de saint Hilaire où saint Amable repose en corps ». Sa vie fut d'abord composée en vers par saint Prix, évêque, et ensuite plus au long par Juste, archiprêtre. Son culte est célèbre principalement dans la ville de Riom, où ses reliques sont conservées très-respectueusement dans l'église paroissiale, dite alors de Saint-Bénigne et ensuite de Saint-Amable, et maintenant collégiale séculière. Sa fête se célèbre dans tout le diocèse de Clermont, le 18 octobre, quoiqu'il soit décédé le 1er novembre de l'an 475.

L'an 1686, l'abbé et le chapitre de l'église de Saint-Etienne de Dijon firent un vœu solennel à saint Amable, pour obtenir à l'avenir sa protection contre la foudre, qui venait de ruiner leur église. C'est depuis ce temps qu'en accomplissement de ce vœu sa fête se célèbre dans cette église.

Saint Amable, dont on conserve une relique à Saint-Pierre-de-Roye, au diocèse d'Amiens, est invoqué contre la morsure des vipères.

Propre de Dijon, et *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

IVe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

Les prophètes Osée et Aggée. 766 et 520 avant J.-C. — En Afrique, la fête de saint Jucondien, martyr, jeté à la mer pour Jésus-Christ. — Au diocèse de Bourges, saint Laurien, évêque de Séville et martyr. Son chef a été porté à Séville, en Espagne. 544. — Dans l'ancienne ville de Sirmium, en Pannonie, les saints martyrs Innocent et Sébastie, avec trente autres. — A Madaure, en Afrique, saint Namphamon [1], martyr, avec ses compagnons qu'il encouragea au combat et qu'il conduisit au triomphe. — A Cyrène, en Libye, saint Théodore, évêque, qui, durant la persécution de Dioclétien, ayant été battu avec des fouets garnis de plomb, eut la langue coupée, sous le président Dignien, et à la fin mourut en paix avec la qualité de confesseur Vers 310. — Le même jour, le décès des saints Flavien, second du nom, évêque d'Antioche, et Elie, évêque de Jérusalem, qui, ayant été exilés par l'empereur Anastase, pour la défense du concile de Chalcédoine, entrèrent victorieux dans le repos du Seigneur. 518. — A Augsbourg, en Bavière, saint Udalric ou Ulric, évêque, admirable par son abstinence, sa libéralité, sa vigilance, et illustre par le don des miracles, 973. — A Lisbonne, sainte Elisabeth, veuve, reine de Portugal. On ne célèbre sa fête que le 8 de ce mois, suivant la disposition du pape Innocent XII. 1336. — A Tours, la translation du corps de saint Martin, évêque de ce siége et confesseur, et la Dédicace de l'église qui porte son nom, consacrée le même jour qu'il avait été ordonné évêque, quelques années auparavant [2].

1. Le martyrologe romain orthographie *Namphanio* que l'on traduisait par Namphanion. Or, des inscriptions chrétiennes trouvées récemment en Algérie depuis l'occupation française donnent l'orthographe Namphamo et Nomphamo ; preuve de la popularité de ce martyr parmi ses compatriotes : cette popularité a été si grande, que saint Namphamon a été appelé l'*archimartyr*, c'est-à-dire le prince ou le premier des martyrs ; il fut le premier en effet qui répandit son sang dans une persécution publique — celle de Septime-Sévère, fin du IIe siècle. — Son culte était si répandu en Afrique que Maxime de Madaure, grammairien païen, se plaignait à saint Augustin de voir ce nom barbare effacer le nom de tous les dieux. Le saint docteur touchant adroitement la corde patriotique, admire que le bel esprit d'un homme de lettres s'imagine soulever le ridicule parmi les Africains à l'occasion d'un nom punique ; d'autant que sa signification n'a rien qui prête à rire, puisqu'il veut dire en punique *bon augure* (Aug. *Epist.* XVI et XVII). Les compagnons du martyre de saint Namphamon sont : Miggine, Lucita et Sanaé, dont les noms semblent puniques. — Cf. *Souvenirs de l'Eglise d'Afrique*, par le R. P. Cahier.

2. Voir au 11 novembre.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Cologne, saint Udalric ou Ulric, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Cahors, saint Florent, évêque de ce siége et confesseur. Il illustra son Eglise par la douceur de ses mœurs, son habileté dans l'administration des affaires ecclésiastiques, sa patience inébranlable et sa rare bonté envers les nécessiteux. Il assista au concile qui se tint à Valence (Drôme), en 374, sous le pape saint Damase et les empereurs Valentinien et Gratien. Son nom est marqué au troisième rang dans la liste des nombreux évêques qui y assistèrent, ce qui dit assez la réputation dont il jouissait dans la Gaule. — Au diocèse de Reims, saint Thierry, prêtre et confesseur, nommé déjà au martyrologe romain du 1er juillet, jour sous lequel nous avons donné sa vie. — Aux diocèses de Langres et de Lyon, saint ODOLRIC (appelé aussi Odalric Odelric, Udalric et Udulric, archevêque de Lyon, et auparavant chanoine et archidiacre de Langres 1046. — Dans l'ancienne province de l'Artois, sainte BERTHE, veuve, fondatrice et première abbesse du monastère de Blangy *(Blangiacum)*, de l'Ordre de Saint-Benoit. 723. — Au village de Griselles, près Molêmes (Côte-d'Or), au diocèse de Dijon, saint VALENTIN, confesseur. Il est patron de Bagneux et de Lantages (Aube), au diocèse de Troyes. 547. — A Lyon le vénérable AURÉLIEN, archevêque de ce siége. 895. — Au village d'Ennemain (Somme), au diocèse d'Amiens, pèlerinage à Notre-Dame des Joies. Au fort de la bataille que les Français livrèrent aux troupes anglaises, en 1522, sur les bords de la Somme, le commandant français fit vœu d'élever sur l'emplacement du champ de carnage, un sanctuaire à la sainte Vierge, dont l'image était gravée sur ses armes, si elle lui obtenait la victoire. Les Anglais furent en effet mis en déroute, et le sanctuire de Marie fut élevé en 1525. Cinquante ans plus tard, un berger, nommé Heler, découvrit, sur le champ même de bataille, une statue de la Vierge qu'on plaça en grande pompe dans son sanctuaire : c'est de là qu'il prit le nom de Notre-Dame des Joies. Les démolisseurs de 93 voulurent raser ce pieux oratoires, mais un riche propriétaire d'Ennemain l'acheta, et, après les jours de la Terreur, le rendit à sa première destination, en le dotant de grands revenus. Les pèlerinages recommencèrent alors, et, aujourd'hui encore, l'affluence est toujours considérable. — Dans l'église Saint-Sulpice de Fougères à cinq lieues de Landivy (Mayenne), Notre-Dame des Marais, où les habitants de Landivy font célébrer tous les ans la *messe du vœu*. On présume que ce vœu a été fait à l'occasion d'une épidémie dont la sainte Vierge aurait délivré cette paroisse, on ne sait plus à quelle époque.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Mitylène, saint André, évêque de Crète, de l'Ordre des Basiliens.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Dans le diocèse de Reims, saint Thierry, prêtre, disciple de saint Remi, très-célèbre par ses miracles, qui fonda un monastère de clercs réguliers près de Reims, et se reposa dans le Seigneur le 1er juillet [1].

Martyrologe des Franciscains. — La fête de la Dédicace des églises des trois Ordres de Saint-François.

Martyrologe des Servites. — Saint Irénée, évêque et martyr [2].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Plaisance, en Italie, saint Antoine ou Antonin, martyr, nommé aussi au martyrologe romain du 30 septembre [3]. — Sainte Asclépiade, thaumaturge, saint Théophile et saint Ménigne, martyrs. La première eut la tête tranchée, Théophile périt par le glaive ; on ignore complétement le genre de mort de Ménigne et le théâtre du supplice de ces athlètes de la foi. — En Libye, saint Théodote, martyr, et saint Donat, évêque. — Saint Marc, confesseur. — Dans l'ancienne île de Crète, aujourd'hui Candie, dans la Méditerranée, saint André, évêque et confesseur, différent de saint André de Crète, nommé au martyrologe romain du 17 octobre. Il naquit de parents pieux et craignant Dieu qui l'instruisirent de bonne heure des devoirs de la religion chrétienne. Devenu un sujet d'élite, illustre par sa science comme par sa piété, il fut jugé digne d'être promu à l'épiscopat. Après avoir édifié quelque temps ses ouailles, il mourut dans la paix du Seigneur. Vers 720. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Odon, archevêque de ce siége. Il naquit dans la province des Est-Angles, et montra, dès son enfance, beaucoup de penchant pour le christianisme ; il fréquentait les églises et parlait souvent avec éloge du divin fondateur de notre reli-

1. Voir sa vie à ce jour. — 2. Voir sa vie au 28 juin. — 3. Voir ce jour.

gion. Ses parents ne pensaient pas comme lui ; souvent ils le punirent sévèrement à cause de son zèle pour une religion qu'ils n'aimaient pas : ils en vinrent jusqu'à le déshériter et à le chasser de leur maison. Ce traitement devint pour Odon un sujet de joie ; il s'estima heureux d'être dépouillé de tout ce qui aurait pu l'attacher au monde. Il embrassa dès lors l'état ecclésiastique. L'estime et le respect qu'on avait pour lui augmentant de jour en jour, on le choisit pour remplir le siége de Wilton. En 942, il fut transféré sur celui de Cantorbéry. Quelques hagiographes disent qu'il fut aussi évêque de Shirburne. Son nom est célèbre dans tous les martyrologes d'Angleterre. Ses reliques étaient anciennement dans une châsse. Il parait que lors de la prétendue réforme, on les mit sous une petite tombe que l'on voit encore aujourd'hui à l'endroit où la châsse était autrefois. 961. — A Prague, en Bohême, saint Procope, abbé et confesseur, déjà nommé au martyrologe du 1er avril. Il naquit vers l'an 980, à Chotum, d'une famille honorable, et se montra, dès sa jeunesse, un modèle d'innocence et de piété. Pendant qu'il faisait ses études à Prague, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Les entretiens qu'il eut ensuite avec un anachorète lui ayant inspiré la résolution de se retirer dans la solitude, il quitta Prague pour aller vivre dans une forêt à quelques lieues du château de Curm et il s'y établit dans une grotte. Sa retraite fut découverte par Ulrich, duc de Bohême, qui bâtit plus tard un monastère sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, dont saint Procope prit le gouvernement. Il y mourut, et fut canonisé en 1804 par Pie VII. 1053. — A Hirschau, bourg actuel de Wurtemberg, et ancienne abbaye de Bénédictins, le bienheureux Guillaume, confesseur et abbé de ce monastère. 1091. — A Lodi, en Italie, saint Albert, évêque et confesseur, patron de cette ville qui célèbre sa fête avec la plus grande pompe. Après avoir gouverné saintement son Eglise, guéri son clergé de l'horrible plaie du schisme qui le désolait et donné à tous des exemples d'édification, il mourut plein de jours et de bonnes œuvres. Son corps fut enseveli dans son église cathédrale où il opéra dans la suite beaucoup de miracles. En 1588, un de ses successeurs renferma pieusement ses reliques dans la confession de l'autel de la sainte Trinité et mit son chef dans une belle châsse d'argent, qui fait de nos jours encore l'objet de la vénération de tous les fidèles. 1179. — A Florence, en Toscane, les bienheureux Barduccio et Jean Vespignano, confesseurs laïques. Jean naquit et vécut dans la capitale de la Toscane : il appartenait à une famille distinguée et fut membre du Sénat à une époque où sa ville natale était une république. Le Seigneur lui fit la grâce de trouver un ami fidèle, nommé Barduccio, et la piété fut le lien de leur union. Le corps de ce dernier, inhumé dans l'église du Saint-Esprit, à Florence, fut consumé dans un incendie qui détruisit cet édifice en 1370 ; celui du bienheureux Jean est encore conservé dans l'église de Saint-Pierre, et son culte fut approuvé par le pape Pie VII, le 1er octobre 1800. An 1331.

OSÉE ET AGGÉE,

DEUX DES DOUZE PETITS PROPHÈTES

766 et 520 avant Jésus-Christ. — Rois d'Israël : Jéroboam II; Darius, fils d'Hystaspe.

Deus prius per Prophetas, deinde per seipsum, postea per Apostolos locutus est.

Dieu a parlé d'abord par les Prophètes, puis par lui-même, ensuite par les Apôtres.

S. Aug., *de Civit. Dei, lib.* XI.

Pendant que, docile aux avis de Jonas, Ninive fléchissait par une pénitence sincère le courroux de Dieu, le ministère prophétique était exercé en Israël par des voix éloquentes qui faisaient entendre à Jéroboam II et à son peuple les terribles menaces du Seigneur. L'infidélité permanente des dix tribus et l'obstination des rois de Samarie dans la voie d'une grossière idolâtrie avaient lassé la patience de Jéhovah. Sa parole se fit entendre à Osée, fils de Bééri. « Donne à ton fils », lui dit le Seigneur, « le nom de *Jezraël*, parce que l'heure approche où le royaume d'Israël aura cessé d'être. Donne à ta fille le nom de *Loruchama* (sans miséricorde), parce que

le temps de la miséricorde est passé pour Israël, et son nom va disparaître dans l'oubli. Donne à ton second fils le nom de *Lo Ammi* (peuple répudié), parce que vous n'êtes plus mon peuple et je cesse d'être votre Dieu ».

On conçoit facilement le terrible effet que dut produire sur Samarie cette prophétie en action et pour ainsi dire vivante, où les calamités futures se personnifiaient dans les enfants d'Osée. Un nom, chez les Israélites, était toujours significatif : les noms des enfants d'Osée devenaient donc une menace permanente, un perpétuel avertissement dont la parole du Prophète, terrible comme le glaive de Jéhovah, renouvelait sans cesse le commentaire. « Fils d'Israël », disait-il à la multitude, « le jugement du Seigneur va passer sur les fronts coupables; la vérité, la miséricorde, la crainte de Dieu ont disparu de la terre ; l'injustice, le mensonge, la violence, les rapines et l'adultère débordent comme les eaux d'une inondation ; le sang a appelé le sang. C'est pourquoi cette terre sera désolée et tous ses habitants pleureront leur impuissance ».

Les menaces du Prophète ne s'adressaient pas seulement au peuple, elles atteignaient le roi sur son trône, les grands dans leurs palais, les prêtres infidèles dans leurs temples. « Ecoutez ma voix, prêtres », disait-il, « princes d'Israël, entendez. C'est sur vous que va passer le jugement de Jéhovah, parce que vous êtes devenus pour le peuple ce qu'est sur le Thabor le filet tendu par l'oiseleur. Vous avez détourné les hosties d'expiation pour les autels des faux dieux, mais j'ai vu vos crimes. Les princes ont agi comme ces insensés qui arrachent eux-mêmes la borne de leur héritage; je vais répandre sur eux ma colère comme l'eau d'un torrent ».

Enfin, comme terme définitif de tous les malheurs qu'il prédit, le prophète fait briller à l'horizon l'espérance d'un Sauveur. « Au jour de leurs tribulations », ajoute-t-il, « les peuples se lèveront dès l'aurore, en disant : Retournons à Jéhovah notre Dieu. C'est lui qui nous a fait captifs, c'est lui qui nous délivrera; c'est lui qui nous a blessés, c'est lui qui nous guérira. Après deux jours il nous rendra la vie, et le troisième jour il nous ressuscitera ».

Quand il eut rempli sa mission, qui était d'annoncer aux dix tribus d'Israël les jugements de Dieu, le prophète Osée s'endormit doucement dans le Seigneur, âgé de plus de quatre-vingts ans.

On le représente : 1° debout, la main élevée comme un homme qui parle au peuple ; dans l'autre main il tient une baguette; 2° debout près d'un autel d'où tombe une statue brisée. L'histoire de sa vie explique assez ces caractéristiques.

Aggée, dont on ne connaît ni la famille ni la tribu, était sans doute du nombre des Juifs retournés en Judée après la captivité de Babylone. La seconde année du roi Darius, le premier jour du dixième mois, le Seigneur fit entendre sa voix à son prophète, et le chargea de transmettre ses oracles à Zorobabel, fils de Salathiel, prince de Juda, et à Jésus, fils de Josédech, le grand prêtre. Il avait pour mission d'ordonner, au nom de Jéhovah, de reprendre les travaux de reconstruction du temple. Arrivé en présence de ceux que le Seigneur lui avait nommés, il leur dit au nom de Dieu : « Est-ce donc pour vous le temps d'habiter sous des lambris somptueux, quand ma maison est déserte ? Vous avez amassé pour votre propre demeure, et mon souffle a dispersé le fruit de vos épargnes. Et voilà que pendant que ma maison est en ruines, les cieux n'ont pas versé leur rosée sur vos champs,

et la terre n'a pas eu sa fertilité accoutumée ». A ce discours, Zorobabel, Jésus et tout le peuple furent saisis d'effroi ; mais le Prophète les rassura, et alors tous se mirent à l'œuvre, et l'on recommença à bâtir le temple de Jéhovah.

Pour encourager les efforts de la multitude et prévenir les regrets que les souvenirs du passé, comparés à la triste situation du présent, pouvaient faire naître dans les cœurs, Jéhovah se fit entendre de nouveau à son prophète et lui montra dans l'avenir les glorieuses destinées du second Temple. « Adresse-toi au prince de Juda, au grand prêtre et à tout le peuple, et dis-leur : Quel est parmi vous celui qui a survécu aux désastres et qui a connu le temple de Jérusalem dans sa gloire première ? Qu'il contemple l'humble édifice qui s'élève maintenant sous ses yeux. N'est-il pas vrai que le temple actuel n'est rien en comparaison du premier ? Courage cependant, poursuivez votre œuvre; encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les continents ; j'ébranlerai les peuples, et le désiré des nations fera son avénement. J'investirai cette maison d'une gloire immortelle, c'est en ce lieu que je donnerai la paix ».

Le livre des prophéties d'Aggée, tel du moins qu'il nous est parvenu, ne s'étend pas plus loin. L'Ecriture et la tradition ne nous ont transmis aucun autre détail sur les actions de l'homme de Dieu ; on sait seulement qu'il vécut jusqu'à la dédicace du nouveau temple.

On le représente : 1° déroulant le cartouche ou banderolle où sont inscrits quelques passages saillants de ses prophéties; 2° ce qui revient au même, tenant un large phylactère sur lequel se lisent quelques textes prophétiques.

CULTE ET RELIQUES.

Les Grecs font la fête du prophète Osée le dix-septième jour d'octobre. C'est ce qu'observent aussi les peuples qui suivent leur rite, entre autres les Russes ou Moscovites dans le calendrier desquels quelques auteurs ont lu à tort Josias pour Osée. Les Egyptiens rendent de même un culte réglé au prophète Osée, et ils ont choisi pour cette fête un jour qui se rapporte au 22 de notre mois de février. Les Latins honorent aussi sa mémoire, mais au quatrième jour de juillet et seulement depuis le milieu du IXe siècle. C'est ce qui paraît par les martyrologes d'Adon et d'Usuard, et par celui qu'on appelle le vieux Romain.

La mémoire du prophète Aggée se célèbre le 16 décembre chez les Grecs et les autres peuples qui suivent leur rit. Les Latins ont joint son culte avec celui d'Osée au 4 juillet, comme on le voit dans les martyrologes du IXe siècle, dans le vieux Romain et dans celui d'Adon.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire générale de l'Eglise,* par l'abbé Darras; et de la *Vie des Saints de l'ancien Testament,* par Baillet.

SAINTE BERTHE, VEUVE,

FONDATRICE ET ABBESSE DE BLANGY, EN ARTOIS

723. — Pape : Grégoire II. — Roi de France : Thierry II.

> Vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, souvenez-vous que Dieu châtie ceux qu'il aime. Réjouissez-vous lorsqu'il vous éprouve par les pertes et les disgrâces de la vie présente. Tournez vos regards vers les biens à venir.
>
> *Saint Jérôme.*

Si la noblesse du sang pouvait ajouter quelque chose à la sainteté, la bienheureuse Berthe, plus que toute autre sainte, aurait un double droit à nos hommages, puisque dans ses veines coula tout à la fois le sang des rois et des héros. Mais la religion, méprisant toutes ces vaines distinctions, n'a placé Berthe sur nos autels qu'afin de nous offrir en elle un modèle accompli des vertus héroïques qu'elle a pratiquées, vertus que la terre honore, et que le Ciel a récompensées par l'immortalité bienheureuse.

Rigobert, comte du palais sous Clovis II, après avoir taillé en pièces les hordes de Huns qui, dans le VIIe siècle, envahirent la Picardie et la Morinie, s'acquit, par cette brillante expédition, toute la confiance de son souverain. Peu après le mariage de Clovis, Rigobert, séduit par la beauté et les vertus d'Ursanne, fille d'Ercombert, roi de Kent, demanda et obtint la main de cette princesse, et les deux nobles époux vinrent se fixer au château de Blangy, que Clovis avait donné à Rigobert, avec plusieurs terres du Ternois qui en dépendaient, pour le récompenser de ses valeureux services. Là, aussi unis par les liens de la piété que par ceux du mariage, ils obtinrent du ciel, en 644, une fille qu'ils nommèrent Berthe, c'est-à-dire *Brillante, Lumineuse*, doux présage de la splendeur et de l'éclat que ses vertus devaient répandre dans l'Eglise !

Ursanne ne voulut point confier à des mains étrangères le précieux trésor commis à sa garde, et en nourrissant la petite Berthe, elle lui fit sucer avec le lait la piété et la vertu. Aussi, cette tendre plante, élevée pour le ciel par une si sainte mère, donna-t-elle dès l'enfance ces fruits de vertus dont l'Esprit-Saint se plaît à enrichir les âmes innocentes. La beauté morale de Berthe était en si parfaite harmonie avec les grâces pudiques répandues sur toute sa personne, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; aussi la proclamait-on la jeune fille la plus aimable et la plus belle de son siècle.

Sous les yeux d'une si sage mère, véritable femme chrétienne, Berthe fit de rapides progrès dans la science des Saints et dans les sciences humaines. La vivacité de son esprit et l'élévation de son intelligence la rendirent supérieure aux personnes de son sexe et de son âge ; mais Berthe apprécia de bonne heure les choses d'ici-bas à leur juste valeur. Elle résolut de se consacrer à Dieu, dont les perfections infinies la ravissaient d'un si délicieux amour. Elle n'avait pas de plaisir plus grand que celui de s'entretenir dans l'oraison avec son céleste Bien-Aimé.

Ursanne était trop parfaitement mère chrétienne pour ignorer que

l'exemple est la leçon la plus efficace; aussi Berthe l'accompagnait dans toutes ses œuvres de charité. Avec Berthe elle visitait le pauvre, le malade, le prisonnier ; avec Berthe elle allait au pied des autels se délasser des travaux du jour et remercier Dieu des bénédictions répandues sur sa famille. Sous les yeux vigilants de sa mère, elle se formait aussi aux vertus de son sexe, et faisait présager qu'après avoir été l'exemple des filles chrétiennes, elle offrirait aux personnes mariées un modèle parfait de la femme telle que le christianisme sait en donner au monde.

Berthe voulut ensevelir dans l'obscurité de la maison paternelle toutes les qualités dont elle était ornée ; mais elles étaient trop brillantes pour rester ignorées. Aussi, bientôt le bruit s'en répandit-il jusqu'à la cour de France. Sigefroy, jeune seigneur de la noble ligne des rois, et cousin-germain de Clovis, séduit par tout ce qu'on racontait de merveilleux de la jeune comtesse de Blangy, la demanda en mariage. Sa demande fut acceptée, et il obtint, avec la main de Berthe, la terre et le château de Blangy, ainsi que de grandes propriétés dans le Ternois.

Berthe, après avoir été le modèle des jeunes filles, montra, dans son nouvel état, à quel degré de perfection une femme peut parvenir dans l'état du mariage, quand elle l'envisage au point de vue chrétien. Occupée tout entière du soin de plaire à son mari, elle parvint, par ses douces vertus, à lui faire partager ses pieux sentiments. Sigefroy, d'un caractère naturellement indécis, n'hésita plus à se donner tout à fait à Dieu, et tous deux n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme pour marcher avec la même ardeur dans le sentier de la perfection. Dieu bénit leur union en leur accordant cinq filles : Gertrude, Déotile, Emma, Gise et Geste ; ces deux dernières moururent fort jeunes, et les trois autres, élevées par leur mère, répondirent par leurs vertus aux soins d'une si sainte institutrice.

Après vingt ans passés dans l'union la plus douce, Dieu appela à lui Sigefroy. Ce noble fils des ducs de Douai, plein de vertus et de mérites, précéda Berthe dans le ciel, en 672, et du séjour bienheureux, veilla avec amour sur l'épouse et les filles qu'il laissait sur la terre.

Berthe, dont la religion avait épuré, mais non pas éteint les sentiments de la nature, pleura avec amertume l'époux que le ciel lui enlevait, et le fit inhumer à Blangy, près de l'église, avec tous les honneurs dus à son rang et à ses vertus.

Libre désormais de toute entrave terrestre, elle se résout alors à se consacrer entièrement à Dieu dans la vie monastique, et commence à mettre son projet à exécution. Elle renonce à tous les intérêts de la terre avec le même zèle qu'avait montré sainte Rictrude, sa belle-sœur, qui dirigeait alors avec tant de succès le monastère de Marchiennes. Elle implore avec larmes les lumières de l'Esprit-Saint, et croyant connaître, par la pureté du motif qui l'anime, que telle est la volonté de Dieu, elle se dispose à suivre l'impulsion divine. Elle choisit dans sa terre de Blangy un endroit propre à construire un monastère ; elle en fait le vœu, et met aussitôt la main à l'œuvre.

A environ un quart de lieue est de l'abbaye qui fut depuis érigée, elle fait bâtir auprès de la Ternoise une église et des cellules dont on voyait encore, du temps du père Malbrancq, les fondations anciennes et une chapelle de la sainte Vierge. Le sanctuaire seul restait à construire, quand Berthe, voulant dire un dernier adieu à sainte Rictrude et la consulter sur la mise à exécution de son projet, lui donna rendez-vous à Quiéry, l'une de ses terres, où les deux Saintes se rencontrèrent.

Berthe et Rictrude, après les premiers épanchements de joie, allèrent à l'église remercier Dieu de cette faveur ; puis elles s'entretinrent de tout ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue, et répandirent des larmes au souvenir des deux vertueux époux que Dieu avait appelés à lui. Berthe déclara alors à Rictrude la résolution qu'elle avait prise d'embrasser la vie religieuse, et lui parla de l'emploi qu'elle avait fait d'une partie de ses grands biens. Mais tout à coup son visage pâlit, la parole expire sur ses lèvres, et un tremblement s'empare de tous ses membres. — « Qu'avez-vous, ma sœur bien-aimée ? » lui dit Rictrude, alarmée de ce changement subit, « qu'avez-vous ? » — « Rien », répond Berthe, dont le visage se rassérène, « rien ; mais il me semble avoir entendu un bruit pareil à celui d'un édifice qui s'écroule. Je ne sais quel pressentiment me fait croire que Dieu m'envoie encore une nouvelle épreuve. Qu'il soit béni ! Toutes ses vues, bien que cachées à notre pénétration, sont souverainement adorables ».

En effet, lorsqu'elle se préparait à retourner à Blangy, on vint lui annoncer que son monastère venait de s'écrouler entièrement. Berthe, à cette nouvelle, surmontant les sentiments de la nature, se soumit sans murmure à cet événement fâcheux, et ne s'affligea que du retard qu'il apportait à son dessein de s'ensevelir dans la retraite. « Ma bonne sœur », lui dit Rictrude, « Dieu veut peut-être vous faire connaître par là que ce n'est point en ce lieu qu'il veut que vous bâtissiez un monastère ». — « Oui, ma chère Rictrude, je vois, par l'impression pénible que j'ai ressentie, que je ne suis pas encore assez détachée de la terre, et Dieu veut par là m'apprendre à me renoncer moi-même jusque dans ce qui regarde son service. Mais comment savoir qu'il veut que je bâtisse un autre monastère ? Comment connaître le lieu qui lui agréera ? Ah ! ma sœur, que toute votre maison prie avec moi, et le ciel nous dévoilera sa volonté ».

Toute la communauté se mit en prières pendant trois jours, et pendant ce temps observa un jeûne rigoureux. La nuit du troisième jour, un ange montra à Berthe, au milieu d'une verte prairie arrosée par la Ternoise, et dépendante du château de Blangy, l'endroit où le monastère devait être construit. Une douce rosée couvrait l'herbe touffue, et un ange, dessinant une croix latine, désigna la place où devaient être construits l'église et le monastère.

De retour à Blangy, Berthe s'empressa d'aller visiter le lieu que lui avait indiqué la céleste vision ; elle y vit quatre pierres disposées de manière que deux marquaient quelle devait être la longueur de l'édifice, et deux autres la largeur. Berthe, bénissant le Seigneur qui lui manifestait si visiblement sa volonté, fit faire sur-le-champ de nouvelles constructions. Elle employa les architectes les plus habiles : l'église et le monastère furent bâtis avec une telle somptuosité, qu'ils excitèrent l'admiration générale ; car il n'y en avait point en Artois qui pussent leur être comparés.

Au bout de deux ans tous les travaux furent terminés. Berthe en fit faire la consécration d'une manière extrêmement solennelle. Ravenger, évêque de Thérouanne, dans le diocèse duquel Blangy était alors situé, vint en faire la dédicace ; l'archevêque de Rouen, les évêques de Paris, de Meaux, de Noyon, de Tournai, de Cambrai et d'Arras, et un grand nombre d'abbés, s'y trouvèrent, ainsi que plusieurs seigneurs de la cour, par considération pour Berthe, proche parente du roi. L'église fut dédiée à la Mère de Dieu, le 5 des ides de janvier 682.

Après que la consécration de l'église fut achevée, Berthe se présenta de-

vant l'autel ; là, en présence de tous les assistants édifiés par un pareil spectacle, animée de la foi la plus vive, elle fit à Dieu la consécration de sa personne, et reçut le voile des mains de Ravenger. Pour mieux se détacher de tout, elle donna en toute propriété sa terre de Blangy et ses dépendances au nouveau monastère. Mais, que ne peut la force de l'exemple ! Gertrude et Déotile, filles de Berthe, pénétrées du sacrifice que venait d'accomplir leur sainte mère, ne voulant pas la laisser marcher seule dans le chemin de la perfection, renoncèrent dès ce jour même à tout ce que le monde, leur rang et leur beauté pouvaient leur offrir de séduisant, et la même main qui avait béni la mère posa sur la tête des filles le voile des épouses de Jésus-Christ.

Cette sainte et mémorable journée laissa dans le cœur des assistants une impression profonde, et tous furent remplis d'admiration du rare spectacle dont ils venaient d'être témoins.

En peu de temps la Morinie vit s'élever, là où on n'apercevait qu'un terrain marécageux, trois monastères sous l'invocation de la Mère de Dieu. Cette contrée, récemment sortie des ténèbres de l'idolâtrie, se peupla d'une foule de saintes vierges et de pieux cénobites dont la vie tenait plus des anges que des hommes ; leurs exemples implantaient dans le cœur des Morins une foi vive et tendre, et leur attiraient les bénédictions du ciel.

Retirée dans son monastère dont elle fut nommée abbesse, Berthe ne vivait plus que pour le ciel. Appliquée sans relâche aux devoirs de sa charge, elle veillait avec assiduité à faire observer la règle dans toute sa pureté. La prière, le travail, le chant des psaumes se succédaient alternativement, et la sainte abbesse était la première à donner à ses religieuses l'exemple de la plus grande régularité. Autant elle était au-dessus de ses saintes filles par l'éclat de sa naissance et du rang qu'elle avait tenu dans le monde, autant elle les surpassait par l'éclat de toutes les vertus religieuses.

Gertrude et Déotile, heureuses de la part qu'elles avaient choisie, bénissaient chaque jour le ciel de la grâce toute spéciale qu'il leur avait faite, et n'accordaient aucun regret à ce monde, dont elles n'avaient fait qu'entrevoir les brillantes séductions. Quant à Emma, la dernière des filles de Berthe, elle vivait dans le monastère sans être soumise à la Règle ; car sa mère, aussi prudente que vertueuse, ne lui trouvant pas les dispositions suffisantes pour s'engager par des vœux irrévocables, n'avait pas permis qu'elle en prononçât.

Tandis que Berthe défiait le monde de troubler son repos, le démon, jaloux de cette vie angélique, lui suscita une persécution aussi étrange qu'inattendue, laquelle mit sa tendresse maternelle à une bien cruelle épreuve, mais dont elle sortit victorieuse par le secours du Tout-Puissant.

Ruodgaire, jeune seigneur de la cour de Thierry, devint éperdûment épris de Gertrude qu'il avait vue à Blangy, et il résolut de l'épouser à quelque prix que ce fût. Il fit agréer son projet au roi, et, accompagné d'une nombreuse escorte, il alla trouver Berthe. Il lui déclara l'intention où il était d'épouser Gertrude, et l'autorisation royale qu'il en avait reçue. Berthe reste interdite, et lui dit que sa demande est tout à fait intempestive, puisque sa fille, comme épouse de Jésus-Christ, est engagée dans des liens irrévocables.

Ruodgaire essaie alors de lever l'obstacle en lui disant qu'il a consulté à ce sujet les hommes les plus éclairés, et qu'il n'agit que d'après leurs décisions. « Depuis longtemps », ajoute-t-il, « j'aime Gertrude ; sa trop grande jeunesse seule a mis obstacle à mon projet ; mais, à présent, rien ne peut

empêcher qu'elle devienne mon épouse, et il est de votre intérêt d'y consentir, car je jouis d'une grande faveur à la cour, et à ma sollicitation rien ne vous sera refusé pour votre monastère ». Berthe lui fait inutilement toutes les observations nécessaires; il n'en persiste pas moins à vouloir la main de Gertrude.

Le saisissement s'empare alors de Berthe. Que faire, elle, pauvre femme, contre un jeune homme ardent, impétueux? Elle n'hésite pas, elle élève son âme vers le Dieu de toute consolation, vers celui qui sait donner tant de force et d'amour aux mères, et le conjure de ne point souffrir que Gertrude appartienne à un autre qu'à lui. Elle se rend ensuite auprès de sa fille, l'informe de ce qui se passe, et la conjure de ne point violer les saints engagements qu'elle a contractés. Plus tranquille alors, et se sentant forte de la protection du ciel, elle réunit toute la communauté dans l'église pour y chanter les louanges de Dieu, et ordonne à Gertrude d'embrasser le côté droit de l'autel et de s'y tenir attachée, puis elle fait ouvrir les portes de l'église. Comme le tigre s'élance sur sa proie, assuré qu'elle ne lui échappera pas, Ruodgaire s'élance dans l'église avec sa nombreuse escorte, déterminé à enlever Gertrude malgré la sainteté du lieu. Mais il ignorait toute la force que donne à une âme chrétienne la confiance en Dieu, et ce qu'a d'imposant une mère qui défend sa fille. « Approche », lui dit Berthe, « approche, et regarde l'épouse de Jésus-Christ. Elle est là, sans défense humaine, mais forte de la protection de son Dieu. Arrache-la, si tu l'oses, de celui à qui elle a donné son cœur et qu'elle a choisi pour son unique héritage. Ose lui faire violer les serments qu'elle a jurés aux pieds des autels; mais tremble que le Dieu dont tu veux te faire le rival ne te fasse sentir le poids de sa vengeance ; car il est le Dieu jaloux et n'abandonne point ceux qui ont mis en lui leur confiance et qui l'invoquent dans leur détresse ».

Ruodgaire n'ose poursuivre ses criminels projets; il n'ose avancer vers l'autel, une force supérieure le retient comme immobile à l'entrée du sanctuaire ; il jette sur Berthe des regards foudroyants, renonce à enlever sa proie, et la rage dans le cœur et l'imprécation à la bouche, il sort en menaçant Berthe de la perdre sans retour.

La sainte abbesse, délivrée d'un danger aussi éminent, rend grâces à Dieu d'une protection aussi visible, et dispose son âme à supporter les suites de la vengeance de son ennemi. Elle ne tarda pas à se faire sentir.

La calomnie, ressource ordinaire des lâches et des méchants, fut l'arme dont il se servit pour tourmenter notre Sainte. Il l'accusa auprès de Thierry de conspirer contre le royaume, de s'être établie dans le pays des Morins pour y entretenir des relations avec les princes de la Grande-Bretagne ; il insinua même que le château et le monastère de Blangy faciliteraient la descente des ennemis sur les côtes de la province, si le roi ne s'assurait de la personne de Berthe. Une calomnie aussi atroce et aussi dénuée de fondement ne trouva pas de créance. Néanmoins, Thierry crut devoir faire comparaître Berthe devant lui pour rendre compte de sa conduite, attendu qu'il s'agissait d'un délit grave, sur lequel il fallait qu'elle se justifiât.

Berthe partit pour la cour dans un équipage convenable à sa naissance et au rang élevé qu'avait occupé son mari. Mais le vindicatif Ruodgaire, prévenu de l'arrivée de la noble comtesse, alla au-devant d'elle ; après avoir exhalé tout ce que la haine et la vengeance ont de plus atroce, il lui arracha toutes les marques de sa dignité, la força de descendre de son équipage, et la fit monter, par une lâche dérision, sur un mauvais cheval. Berthe souffrit ce sanglant affront avec toute la patience d'une chrétienne, épouse du Cru-

cifié. Elle s'acheminait tranquillement vers le palais sur sa triste monture, quand elle fut rencontrée par Ridulphe, seigneur de la cour, homme fort religieux et plein de vénération pour Berthe, dont il respectait le haut rang et l'éminente vertu. Rempli d'indignation contre Ruodgaire, il l'aborde, lui adresse les plus vifs reproches, et il exige, au nom du roi dont il partageait également la faveur, qu'il rende à la comtesse de Blangy son équipage, et accompagne lui-même la Sainte à la cour.

Ruodgaire, dont la rage ne connaissait plus de bornes, les y avait précédés, et, plus animé contre elle que jamais, s'apprêtait à soutenir ses infâmes accusations.

Mais Dieu ne permettra pas que l'innocence succombe sous la calomnie. Comme il est le Dieu de toute bonté pour ses serviteurs bien-aimés, il est aussi le Dieu des vengeances contre ceux qui les oppriment, et Ruodgaire l'éprouva. Dans le moment où la Sainte paraît devant Thierry, Ruodgaire lance sur elle des regards farouches et pleins de mépris ; mais à l'instant même il est frappé de cécité, et ses yeux sortent de leur orbite. Toute la cour et la Sainte même sont effrayées d'un châtiment si subit et si terrible. Thierry, par un mouvement involontaire, se précipite aux genoux de Berthe, lui demande pardon de sa trop grande crédulité, et la supplie de pardonner au coupable. Berthe, qui avait appris de son Sauveur à oublier les offenses, fait appeler Ruodgaire, lui assure qu'elle n'a contre lui aucun ressentiment, l'exhorte au repentir, et levant les yeux au ciel, elle supplie le Seigneur qui l'avait vengée, de pardonner à Ruodgaire. Sa prière est exaucée, et, par un second miracle, le coupable recouvre la vue sur-le-champ. Thierry, plein de vénération pour Berthe, lui accorda de grands priviléges pour son monastère, et lui fit des présents considérables. La Sainte quitta la cour en bénissant Dieu de la manière éclatante dont il l'avait protégée, et revint à Blangy retrouver, dans sa solitude et auprès de ses chères filles, sa tranquillité première, un instant troublée par la malice de l'ennemi du salut.

Elle s'occupa plus que jamais de consolider son monastère; elle fit construire plusieurs églises dans les différents fiefs dépendant de Blangy, afin de propager autant qu'il était en elle la gloire de Dieu, dans un pays depuis peu conquis sur l'idolâtrie. Après avoir exercé pendant neuf ans les fonctions d'abbesse avec sagesse et succès, et y avoir établi la Règle de Saint-Benoît dans toute sa pureté, elle songea à se démettre de sa charge afin de travailler exclusivement à sa propre perfection. Elle implora pendant longtemps les lumières divines pour être éclairée sur le choix d'une supérieure capable de continuer l'œuvre qu'elle avait commencée. Après y avoir mûrement pensé, elle crut trouver en Déotile, sa seconde fille, les qualités requises pour remplir dignement de si saintes fonctions. Telle était l'humilité qu'elle avait inspirée aux saintes filles qu'elle dirigeait, que Gertrude, quoique l'aînée, déféra sans balancer et avec joie à la décision de sa mère, et reconnut sa sœur cadette pour supérieure.

Ravenger, évêque de Thérouanne, ratifia le choix de Berthe et vint donner à Déotile la bénédiction abbatiale. Déotile justifia le choix de Berthe et gouverna l'abbaye pendant dix-neuf ans avec une sagesse admirable.

Berthe, déchargée de toute occupation temporelle, se retira dans un endroit séparé de la communauté, et ne voulut plus vivre que pour le ciel. Elle ne conversait plus qu'avec Dieu, et parvint à un degré sublime d'oraison. Mais l'amour divin, débordant pour ainsi dire de son âme, avait besoin de se répandre afin de l'allumer dans le cœur des autres ; c'est pourquoi elle fit pratiquer une ouverture qui donnait dans la salle capitulaire de la

communauté ; c'est de là qu'elle adressait à ses chères filles des exhortations si touchantes, qu'après l'avoir entendue, elles se sentaient comme embrasées du feu céleste et protestaient avec plus de ferveur de leur amour pour le Dieu qui sait répandre tant de suavité dans l'âme qui se donne entièrement à lui.

Les perles formées dans les mers orageuses, sont, dit-on, les plus belles et les plus parfaites, ainsi la vertu éprouvée par l'adversité est aussi celle qui a le plus de prix aux yeux de Dieu. Comme il voulait faire parvenir Berthe à une sainteté éminente, il permit que la paix dont elle jouissait fût troublée encore une fois dans ses affections les plus chères.

Ainsi que nous l'avons vu, notre Sainte n'avait pas voulu qu'Emma, sa troisième fille, prît le voile et s'engageât dans la vie monastique. Cette jeune comtesse s'édifiait des exemples qu'elle avait sous les yeux, et attendait sous l'aile de sa mère que la Providence disposât de son sort. Héritière de tous les titres de son illustre famille, elle ne pouvait aspirer qu'à un parti princier, ce qui arriva. Swaradin ou Sward, prince anglo-saxon, après son retour d'un pèlerinage à Rome, visita le roi Thierry, et profita des bontés qu'il lui témoignait pour lui demander la main d'Emma. Thierry y consentit avec plaisir, et donna pleins pouvoirs pour que le mariage se conclût de concert avec sainte Berthe. Celle-ci accueillit froidement la demande, peut-être avait-elle un pressentiment de l'avenir. Après avoir sondé et connu les dispositions d'Emma, elle donna son consentement, et le mariage se fit avec une pompe toute royale. Les acclamations de joie saluèrent l'arrivée de la jeune princesse en Angleterre ; mais Emma, loin d'être aussi heureuse qu'on pouvait le croire, était toute préoccupée de sinistres pressentiments. Sa séparation d'avec sa mère avait été fort douloureuse, et, à peine arrivée dans la Grande-Bretagne, elle regretta avec amertume l'abbaye de Blangy. Confiante en Dieu, et formée à l'école de sa mère, Emma prit soin d'inspirer la piété à la cour et d'y vivre en chrétienne. Mais le démon, qui avait troublé la tranquillité de Berthe et qui l'avait attaquée par l'arme impure de la calomnie, se déchaîna aussi contre l'innocente Emma qui devint la victime de la jalousie la plus infâme. Une dame de la cour, nommée Théïde, jalouse de l'ascendant qu'Emma prenait sur son époux, et concevant les projets les plus affreux, sut d'abord répandre des soupçons dans l'esprit de Swaradin ; puis, par de faux rapports, elle l'indisposa tellement contre Emma, qu'il la répudia et lui substitua Théïde. Non-seulement Emma fut privée de tous les honneurs attachés à son titre d'épouse et de reine, mais elle se vit encore traitée en vile esclave et employée aux fonctions les plus abjectes du palais.

Digne fille de Berthe, elle ne murmura point contre la Providence qui lui envoyait une croix si cruelle à supporter, et elle n'opposa qu'une patience héroïque à tous les mauvais traitements qu'on lui faisait subir. Mais la plus sublime vertu n'empêche point de ressentir les impressions de la nature. Elle souffrait d'autant plus qu'elle n'avait personne à qui confier ses peines amères ; car Swaradin, par l'instigation de Théïde, avait pris les précautions les plus sévères pour que sa malheureuse victime n'instruisît pas sa mère de la persécution qu'elle endurait, et il lui fut impossible de faire parvenir aucun message en France.

Cependant Berthe, ne recevant point de nouvelles de sa chère fille, et par un pressentiment dont elle ne pouvait se défendre, envoya un homme en qui elle avait toute confiance pour savoir la raison d'un silence aussi prolongé. Celui-ci, sous un déguisement, arriva au palais, et quel fut son

étonnement lorsqu'il aperçut cette Emma qu'il avait vue si belle à Blangy, pâle, triste, et couverte d'indignes vêtements, remplir aux abords du palais les fonctions d'une esclave ! « Quoi ! madame », s'écria-t-il douloureusement, « quoi ! vous réduite à un pareil emploi !... » — « Hélas ! » répondit Emma, « parlez bas, car je suis observée de si près que je ne puis m'expliquer librement. Allez dire à ma mère que vous avez vu Emma répudiée, traitée en esclave, et remplacée par une femme dépravée, et que, tout en me soumettant à la volonté de Dieu, je n'aspire qu'à revoir Blangy ».

A la nouvelle du triste état où se trouvait sa fille, Berthe n'eut plus de repos qu'elle ne l'eût fait revenir auprès d'elle. Après les premiers mouvements échappés à la nature et à la tendresse maternelle, elle adora les desseins de la Providence et s'y soumit sans chercher à en pénétrer les secrets. Elle écrivit ensuite à plusieurs seigneurs de la cour dont elle connaissait le crédit auprès de Thierry, pour obtenir par leur intermédiaire qu'Emma revînt en France ; aucun ne lui refusa son appui. Ils partirent et arrivèrent en Angleterre.

Swaradin était tellement absorbé par sa criminelle passion, qu'il consentit facilement à rendre Emma à sa mère. Quelle joie pour cette malheureuse jeune femme de quitter cette terre inhospitalière et de revoir sa mère bien-aimée, et l'abbaye où elle avait passé une vie si douce et si pure ! Les murs de Blangy lui apparaissaient comme le port du salut ; mais, hélas ! elle ne devait pas les revoir, elle portait la mort dans son sein. Saisie d'une fièvre violente, sa fin parut inévitable et prochaine. En vain les matelots redoublèrent-ils d'efforts pour arriver sur le sol de France, la mort avait saisi sa proie, et la bienheureuse Emma expira en murmurant le nom de Dieu et celui de Berthe.

Arrivés à Quantovic, aujourd'hui, selon la plus commune opinion, la baie d'Etaples, les députés firent annoncer à Berthe la triste nouvelle de la mort d'Emma. Comment peindre la douleur de cette mère condamnée à ne voir que les restes inanimés de sa fille ? Elle offrit à Dieu ce sacrifice si cruel à son cœur, et, pour soulager sa douleur, elle voulut rendre à ces tristes et chères dépouilles tous les honneurs dus à son nom, à son titre de reine et aux vertus qu'elle avait si héroïquement pratiquées. Elle obtint de l'évêque de Thérouanne la permission de sortir du monastère avec la communauté pour aller au-devant du cortége funèbre, et elle attendit jusqu'à l'endroit qu'on nomme le Grand-Pré, situé près d'Hesdin, à un quart de lieue de l'abbaye.

Ce fut là que s'arrêtèrent les seigneurs qui s'étaient chargés de ramener le corps de la sainte princesse ; ce fut là que Berthe voulut avoir la douloureuse satisfaction de voir une dernière fois sa fille. « O ma fille, mon Emma ! » s'écria-t-elle en éclatant en sanglots quand le cercueil fut ouvert, « mes yeux vous voient, mais les vôtres ne sauraient voir votre mère désolée ! » Emma avait toujours témoigné le plus vif désir de revoir sa mère ; Dieu, qui ne lui avait pas accordé cette faveur à ses derniers moments, permit qu'alors ses yeux se rouvrissent. A la vue de tous les assistants étonnés, elle regarda tendrement sa mère, après quoi la mort reprit son empire, et ils se refermèrent à tout jamais. Le convoi reprit sa marche qui alors devint triomphale, car des chants de louanges et d'actions de grâces se firent aussitôt entendre dans les airs. Le corps d'Emma fut déposé dans le monastère. Une chapelle fut érigée à l'endroit même où le miracle avait eu lieu ; elle est toujours fréquentée par un grand nombre de pèlerins, ainsi qu'une fontaine voisine où les pieux fidèles vont se désaltérer et ensuite emplir des

bouteilles de cette eau qui, selon la tradition populaire, se conserve plusieurs années sans se corrompre.

La douleur que ressentit sainte Berthe de la mort de sa fille s'effaça peu à peu, assurée qu'elle était du bonheur éternel d'Emma qui, pendant les rudes épreuves qu'elle avait subies, montra toujours une patience inaltérable et une résignation sublime à la volonté de Dieu. Toutes les pensées de Berthe se tournèrent vers le ciel, et, pendant ses dernières années, elle vécut plus que jamais de la vie des anges; chaque battement de son cœur était un élan d'amour pour la patrie céleste. Elle pouvait dire avec le roi Prophète : « Qu'ai-je à désirer, sinon vous, ô mon Dieu! Mon cœur vous parle, mes yeux vous cherchent! Hélas! que mon exil est long! »

Enfin il arriva ce jour tant désiré où la fidèle servante de Jésus-Christ entra dans la maison de son Seigneur. Elle fut atteinte d'une fièvre en apparence fort légère, mais qu'elle prévit devoir la conduire au tombeau. En effet, il n'y eut bientôt plus d'espoir. Elle fit alors appeler Gertrude qui gouvernait la communauté depuis la mort de Déotile, et ayant assemblé toutes les religieuses : « Mes chères filles », leur dit-elle, « le terme de ma course est enfin arrivé, et dans peu de temps je serai réunie à mon Créateur. Je m'appuie moins sur mes œuvres que sur les mérites infinis de Jésus-Christ, aussi quitté-je la terre avec une joie inexprimable, car l'épouse peut-elle appréhender de revoir son Bien-Aimé? Mais vous, mes chères filles, qui êtes condamnées à gémir encore dans l'exil et à combattre l'ennemi du salut, prenez confiance en Celui que vous avez choisi pour votre partage. Que la charité, ce lien de toute perfection, règne dans vos cœurs et dirige vos actions, qu'elle vous fasse observer avec exactitude la sainte Règle que vous avez embrassée, elle vous rendra doux et facile le joug du Seigneur. Dieu, dans ce moment, me fait entrevoir qu'un jour viendra où les filles qui ont habité ce monastère seront soumises à de cruelles épreuves. Des Barbares porteront partout le fer et le feu; ils incendieront cette maison, et les vierges qui l'habiteront seront forcées de chercher un asile dans la terre étrangère de l'exil. Mais qu'elles aient confiance, la vertu s'épure dans l'adversité, Dieu sera avec elles, et leur patience trouvera sa récompense dans la céleste patrie ».

Ces saintes filles ne répondirent à ce discours que par des larmes; elles comprenaient dans toute son étendue la perte qu'elles allaient faire, et leur douleur ne céda qu'à la pensée d'avoir dans le ciel une protectrice de plus.

Mais tout à coup le visage de Berthe paraît resplendissant de joie, ses yeux, tout à l'heure abattus par la souffrance, brillent d'un éclat inaccoutumé; elle aperçoit son ange gardien auprès d'elle, et il tient entre ses mains une croix lumineuse comme le soleil. La vue de cette croix fait comprendre à la Sainte que, ayant toujours souffert avec résignation pendant toute sa vie, l'heure d'échanger l'instrument du supplice pour une couronne de gloire est enfin arrivée pour elle. Mon Dieu! que vous êtes libéral envers vos amis, et de quels torrents de suaves délices ne les comblez-vous pas! Vous adoucissez pour eux les amertumes de la mort, et leur donnez un avant-goût des douceurs célestes! Berthe, dont les oreilles allaient se fermer pour toujours aux discours de la terre, entendit, ainsi que toutes ses filles, une mélodie harmonieuse accompagner ces mots prononcés par les anges : « Venez, ma bien-aimée, venez! » Aurait-elle pu désirer de vivre encore après avoir entendu ce céleste concert? Oh non! aussi son âme s'exhale comme un doux parfum, et va recevoir, au milieu des chœurs des anges qui la transportent au ciel, la récompense due à ses vertus héroïques.

Ce fut le 4 juillet 723 que cette nouvelle habitante de la céleste Jérusalem rendit son âme à son Créateur, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Saint Erkembode, qui avait succédé à Ravenger sur le siége de Thérouanne, présida les funérailles auxquelles assistaient un grand nombre d'évêques et un concours immense de peuple. Sainte Berthe fut inhumée dans l'église abbatiale, et Dieu confirma la sainteté de sa servante par le grand nombre de miracles qui s'opérèrent à son tombeau.

On trouve sainte Berthe représentée : 1° avec une église sur la main, parce qu'elle est fondatrice de monastère ; 2° tenant la crosse abbatiale, symbole de sa dignité ; 3° en compagnie de ses deux filles Gertrude et Déotile qui prirent le voile en même temps qu'elle ; 4° devant l'autel, avec une de ses deux filles. Un seigneur ayant formé le projet d'enlever celle-ci de son monastère, Berthe conduisit cette enfant au pied de l'autel en disant au prétendant qu'il avait Dieu pour rival et qu'il passât outre s'il l'osait ; 5° traçant avec sa quenouille une petite rigole au pied d'une source, et retournant à son monastère suivie par un ruisseau qui va désaltérer ses sœurs qui manquent d'eau.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE BLANGY.

L'abbaye de Blangy, fondée en 682 par sainte Berthe, continua, après sa mort, de se distinguer par une grande régularité. Vers la fin du IXe siècle, elle donna une hospitalité généreuse aux religieux de Fontenelle, obligés de fuir devant les Normands. Puis, forcées elles-mêmes de se dérober par la fuite à la fureur de ces terribles hommes du nord, les religieuses de Blangy se retirèrent en Allemagne, où elles reçurent à leur tour l'hospitalité dans l'abbaye d'Herasten. Elles avaient emporté avec elles le plus précieux de leurs trésors, les reliques de sainte Berthe et de ses filles, et ces reliques avaient été glorifiées tout le long de la route par une suite non interrompue de miracles. Cependant les Normands détruisirent l'abbaye et les églises, et pendant un siècle cette demeure angélique fut transformée en désert. Au commencement du XIe siècle, quelques prêtres vinrent se fixer à Blangy ; deux d'entre eux, Albin et Ebroïn, se rendirent en Allemagne, en 1031, et rapportèrent les corps de sainte Berthe et de ses filles. En 1032, Roger, comte de Saint-Pol, fit venir des religieux de l'abbaye de Fécamp, lesquels, joints aux ecclésiastiques dont nous venons de parler, formèrent une communauté d'hommes qui commença à mener une vie sainte selon la Règle de Saint-Benoît. Cette abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît exista jusqu'en 1791.

Vers le milieu du XVIe siècle, les religieux furent obligés de porter les reliques de sainte Berthe et de ses filles à Saint-Omer, par crainte des soldats espagnols qui, en 1550, détruisirent de fond en comble les villes de Thérouanne et d'Hesdin. A Saint-Omer, les reliques passèrent en diverses mains, et furent retrouvées miraculeusement par une pieuse femme, qui en avertit l'abbé de Saint-Jean du Mont. Après avoir procédé, avec l'abbé de Blangy, à l'examen des ossements que contenait la châsse, et constaté leur authenticité, les précieuses reliques furent transportées processionnellement à Blangy. En 1606, Baudouin Lallemand, abbé de Blangy, fit placer les reliques dans une nouvelle châsse, en présence de Claude Dormy, évêque de Boulogne. En 1791, la châsse fut transportée de l'église du monastère à celle de la paroisse. Elle fut placée dans une niche pratiquée derrière le maître-autel.

Le 20 vendemiaire, an III de la République, l'administrateur du district de Montreuil, Prévost-Lebas, vint à Blangy à la tête d'une escouade de gendarmes, pour enlever la châsse et livrer les reliques aux flammes ; mais la nuit qui précédait le départ des reliques pour Montreuil, elles furent sauvées, au péril de leur vie, par le dévouement héroïque de trois habitants de Blangy, Barbier, Gilles-Joseph Desmons et Hannedouche, femme Terrier, qui allèrent les cacher entre le plancher et le plafond de l'une des salles de l'abbaye. C'est là qu'elles furent retrouvées plus tard. Enfin, elle furent transportées dans l'église paroissiale de Blangy, où elles sont maintenant encore, et placées au-dessus du maître-autel où, par une ordonnance de Mgr de la Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, en date du 6 août 1803, on les expose chaque année, depuis le 4 juin jusqu'au 12 juillet, à la vénération des fidèles. Quelques reliques de la Sainte ont été détachées du trésor de Blangy, par Mgr de la Tour d'Auvergne, en faveur de plusieurs églises du diocèse d'Amiens.

Légendaire de Morinie, par l'abbé Van Drival. — Cf. *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes ; *Vie de sainte Berthe*, par Pierre Bion, des Pères de la Miséricorde.

SAINT UDALRIC OU ULRIC [1], ÉVÊQUE D'AUGSBOURG

893-973. — Papes : Formose ; Benoît VI. — Empereurs d'Allemagne : Arnold ; Othon Ier.

Episcopatus dicitur status perfectionis activæ, quia alios debet perficere, scilicet subditos.

L'épiscopat est appelé l'état d'une perfection agissante, parce que l'évêque doit perfectionner les autres, c'est-à-dire ceux qui sont confiés à sa charge.

Saint Antonin.

Saint Udalric, que nous appelons aussi Ulric, naquit vers l'an 893. Il appartenait à la première noblesse de la vraie Allemagne, c'est-à-dire de la Souabe. Son père s'appelait Hubald et sa mère Thietberge. Il était si frêle et si chétif, qu'il serait mort si, sur l'avis d'un ecclésiastique inconnu, on ne l'eût sevré douze semaines après sa naissance. Sa santé se fortifia aussitôt et il devint un très-bel enfant.

Quand il fut en âge d'apprendre les lettres, on l'envoya à l'abbaye de Saint-Gall, école alors très-florissante et très-illustre, afin qu'il s'y formât à la vertu aussi bien qu'aux sciences humaines. Il gagna l'estime et l'amitié de tous les moines qui le pressaient vivement de prendre leur habit. Udalric consulta là-dessus sa directrice spirituelle, l'illustre vierge sainte Guiborat, qui vivait en recluse près de l'abbaye. Après avoir jeûné et prié, elle lui dit que la Providence ne le destinait pas à la vie monastique, mais à l'épiscopat, où il aurait beaucoup à travailler et à souffrir pour l'Eglise de Jésus-Christ. Notre Saint s'en retourna donc chez ses parents, l'esprit rempli de belles connaissances et le cœur embrasé des ardeurs de la charité. A son retour, ils le mirent auprès d'Adalbéron, évêque d'Augsbourg, qui le reçut avec beaucoup de bienveillance. Ce prélat, lorsqu'il eut connu l'érudition et le mérite de son disciple, le nomma, à l'âge de seize ans, *camérier* de son église : fonction qui consistait à distribuer les ornements et les habillements des clercs. Ensuite il l'éleva aux ordres sacrés et lui donna un canonicat dans sa cathédrale.

A cette époque (909), Udalric fit un voyage à Rome pour y visiter les tombeaux des saints Apôtres. Le Pape lui fit le plus favorable accueil, lui dit que Dieu lui avait révélé qu'Adalbéron, évêque d'Augsbourg, était mort, et qu'Udalric devait être son successeur. L'humble pèlerin évita cette dignité en alléguant au Pape sa jeunesse et son incapacité. Le Pape lui répondit que puisqu'il refusait cette charge maintenant, il serait obligé de l'accepter plus tard dans des circonstances bien plus difficiles. En effet, à son retour, après avoir passé une quinzaine d'années auprès de sa mère, devenue veuve, il fut obligé, à la mort d'Hiltin, successeur d'Adalbéron, d'occuper le siége épiscopal d'Augsbourg (924). Il trouva, selon la prédiction du Pape, la ville d'Augsbourg dans l'état le plus déplorable : les Hongrois et les Slavons l'avaient pillée depuis peu, brûlé la cathédrale, ruiné l'abbaye de Saint-Gall ; ils avaient aussi massacré sainte Guiborat que les Allemands honorent comme martyre. Le nouvel évêque fit bâtir à la hâte une église, en atten-

1. Udalricus, Waldricus.

dant un temple plus magnifique, pour rassembler le peuple. Il secourut, il consola son troupeau. Il se dispensa, dès qu'il le put, de suivre la cour impériale, selon que l'y obligeait sa qualité de seigneur temporel ; il chargea son neveu de le remplacer à l'armée, et se borna à ses fonctions spirituelles. Il se levait régulièrement à trois heures du matin pour assister à l'office avec ses chanoines, et il récitait ensuite d'autres prières. Au point du jour, il disait au chœur l'office des morts, avec Prime, et assistait à la grand'messe. Tierce finie, il offrait le saint sacrifice et ne sortait de l'église qu'après None ; il allait ensuite à l'hôpital pour y consoler les malades. Tous les jours il lavait les pieds à douze pauvres, auxquels il distribuait d'abondantes aumônes. Le reste de la journée était employé à l'instruction, à la visite des malades, et à l'accomplissement des autres devoirs d'un pasteur vigilant. Il ne faisait qu'un seul repas, encore n'était-ce que le soir avant Complies. On servait pour les pauvres et pour les étrangers un plat auquel il ne touchait jamais. Il s'interdit l'usage du lin : il couchait sur la paille, et ne prenait que quelques heures de repos. En Carême, il redoublait ses austérités, et donnait un temps encore plus considérable à ses pratiques de dévotion.

Chaque année, il tenait deux synodes et faisait la visite de son diocèse, sans être rebuté ni par la rigueur des saisons, ni par les difficultés des chemins, ni par les fréquentes irruptions des barbares. Il ne voyageait pas avec un train de prince, mais avec beaucoup de simplicité, escorté seulement des personnes qui lui étaient nécessaires pour instruire les fidèles, conférer le sacrement de confirmation et remplir les autres fonctions pastorales. Il était infatigable, et souvent il restait à jeun jusqu'à la nuit à écouter les plaintes et les dépositions des plus vertueux de la paroisse qu'il visitait, à juger les causes des accusés, à terminer les différends, à remédier aux désordres dont on lui avait donné connaissance, à confirmer les fidèles, à leur prêcher la parole de Dieu et à les reprendre des vices auxquels ils étaient adonnés. Quelque pénible que soit la dédicace des temples et des chapelles, il ne refusait jamais de le faire, ni aux séculiers, ni aux réguliers ; et, un jour, de pauvres gens l'étant venus prier de dédier un oratoire qu'ils s'étaient bâti dans un lieu désert, éloigné et d'un accès très-difficile, où nul autre évêque n'avait jamais voulu aller, il y alla sans différer.

Ses visites étant achevées, il assemblait ses prêtres et ses curés, soit dans les doyennés, soit dans sa ville métropolitaine où, deux fois par an, il tenait son synode. Là, il les reprenait avec un zèle généreux, mais accompagné d'une douceur toute paternelle, des défauts qu'il avait reconnus dans leur conduite. Il leur recommandait de s'acquitter dignement de leur ministère, d'instruire les peuples que Dieu avait confiés à leur vigilance, de les animer à la vertu par leur parole et par leurs exemples, de visiter les malades, de leur administrer soigneusement les Sacrements, et d'employer les dîmes et les offrandes des fidèles à l'assistance des pauvres et au logement des pèlerins. Il leur défendait, entre autres choses, d'avoir des chiens et des oiseaux de chasse, d'assister aux festins des noces et des jeux publics, de nourrir des querelles et des procès, de vivre dans l'oisiveté, et, ce qui est plus considérable, de trafiquer des choses saintes par le crime détestable de la simonie, qui désolait alors l'Eglise.

On ne saurait croire le bien qu'il faisait dans son diocèse par cette sollicitude et par tant de saintes instructions. La ville et les bourgs changeaient de face ; les ecclésiastiques se réformaient, les laïques devenaient pieux, et on voyait partout combien il est avantageux à un troupeau d'avoir un bon

pasteur, et au peuple chrétien d'être gouverné par un saint évêque. Il veillait aussi avec un grand zèle aux intérêts temporels de son peuple. Ainsi, il entoura de murs et fortifia la ville d'Augsbourg et quelques autres places de son diocèse; mais cette sûreté, cette paix, procurées avec tant de sollicitude, furent troublées par deux grandes guerres en Allemagne, où la ville d'Augsbourg et tout le pays d'alentour furent enveloppés. La première fut entre l'empereur Othon Ier, dont nous avons déjà parlé, et le prince Ludolf, son fils, qui aima mieux armer contre son propre père, que de rendre à son oncle Henri, duc de Nuremberg, quelques terres qu'il lui avait usurpées. Comme saint Udalric, dans ce grand démêlé, demeura toujours fidèle à l'empereur, Arnould, comte palatin, qui tenait pour Ludolf profitant du moment où notre Saint était allé conduire des troupes au camp impérial, entra dans Augsbourg, en ruina les fortifications en pilla les églises et les maisons des particuliers, et en enleva un grand butin. Cette désolation fut très-sensible au saint Prélat, d'autant plus que le vainqueur n'avait pas épargné les vases sacrés, et avait dépouillé sa cathédrale de tous ses ornements. Il revint en diligence à Augsbourg, qu Arnould avait abandonné; mais, trouvant la ville sans défense, il n'y demeura qu'un jour, et fut contraint de se retirer dans le château de Méchingen, qui était de son domaine, et de s'y fortifier. Arnould, en étant informé, eut la témérité de l'y venir assiéger; mais Dieu, qui n'avait permis cette tempête que pour éprouver ou exercer sa patience, fit paraître, par des événements admirables, qu'il était sous sa singulière protection. L'armée d'Arnould fut défaite et taillée en pièces par une petite troupe de soldats que Thibault, frère de notre Saint, amassa précipitamment et sans nul préparatif de guerre. Dieu punit l'impiété de ceux qui avaient pillé la cathédrale. L'un fut possédé du démon, un autre perdit la raison, un troisième fut tué par le cheval qu'il avait acheté du prix de son larcin. Arnould lui-même, étant allé investir Ratisbonne, y fut tué à la première sortie des assiégés. Cependant Udalric, qui n'avait point de fiel contre ceux dont il avait reçu du tort, s'employa si diligemment à réconcilier l'empereur avec son fils, qu'allant d'un camp à l'autre pour négocier cette grande affaire, il la termina enfin heureusement, et rendit par ce moyen la paix à toute l'Allemagne, l'an 954.

Mais cette tranquillité publique ne dura guère : l'année suivante, les Hongrois, qui alors étaient encore un peuple barbare et idolâtre, se jetèrent en si grand nombre dans le pays des Noriques, depuis le Danube jusqu'à la forêt Noire, que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu une armée si formidable. Ils pillèrent tout ce pays, brûlèrent la plupart des villes et des villages, avec les monastères et les églises, entre autres celle de Saint-Afre, et vinrent enfin mettre le siége devant Augsbourg. Le Saint y fit entrer bon nombre de soldats pour la défendre, mais sa principale confiance était en Dieu. Il fit faire des processions publiques, invita surtout les femmes à prier dans sa cathédrale, pria lui-même, les larmes aux yeux et le visage contre terre, s'offrit en victime à la justice de Dieu, pour détourner les fléaux de dessus son peuple; enfin, ayant mis ses soldats dans les lieux où l'on craignait les plus fortes attaques, il allait lui-même les animer à bien faire, non pas le casque en tête et la cuirasse sur le corps, mais avec son habit d'église et son étole. Au premier assaut, un des chefs des barbares ayant été tué, les autres furent obligés de se retirer; avant le second, le Saint dit la messe et communia une partie des assistants; les Barbares n'osèrent presque approcher des murs, y voyant un trop grand nombre de défenseurs. Enfin, l'empereur Othon arriva, et, ayant livré bataille aux Hongrois, il rem-

porta sur eux une si glorieuse victoire, qu'il n'en demeura presque point qui pussent retourner en leur pays : les uns furent tués dans la mêlée; les autres, en s'enfuyant, furent massacrés par les paysans ou par ceux qui gardaient les passages; ceux-ci furent noyés dans la Lys ou dans le Danube, dont on retira toutes les barques, et ceux-là moururent de leurs blessures, ou de faim et de misère. Après une si heureuse journée, l'empereur entra dans Augsbourg, où il témoigna hautement que c'était aux prières de notre Saint et à sa constance qu'il devait une si grande assistance du ciel. Ils en rendirent ensemble leurs actions de grâces au Tout-Puissant, et firent faire des prières publiques pour les chrétiens morts dans le combat. Thibault, frère d'Udalric, et un de ses neveux, nommé Raimbaud, étaient de ce nombre. Il alla lui-même chercher leurs corps parmi ceux des autres morts, et les enterra solennellement dans son église. Ensuite, il s'appliqua entièrement à réparer les ruines qu'une guerre si lamentable avait causées dans le pays. Il fit rebâtir l'église de Sainte-Afre, célèbre patronne d'Augsbourg, et eut même le bonheur de trouver le lieu où étaient ses reliques. Il fortifia de nouveau sa métropole, il y fit venir des vivres dont elle avait besoin; et, comme il savait que ses chanoines étaient dans une extrême pauvreté, parce que leurs fermes avaient été brûlées et que leurs terres étaient demeurées en friche, il les nourrit charitablement à sa table jusqu'à ce que leur bien produisît des revenus suffisants pour leur subsistance.

Toutes choses étant remises en meilleur état, il fit un second voyage à Rome (958); il y fut reçu avec beaucoup d'honneur par le prince Albéric, et on lui donna le chef de saint Abonde pour en enrichir son église. Il avait déjà obtenu du roi de Bourgogne, dix-huit ans auparavant, le corps d'un des martyrs de la légion Thébéenne, provenant de Saint-Maurice en Valais.

Le ciel, dont Udalric défendait partout les intérêts, lui accorda de grandes faveurs. Il avait des visions prophétiques. Il fut quelquefois assisté dans la célébration des saints mystères, par Adalbéron et Fortunat, deux saints évêques qui régnaient déjà avec Dieu dans le ciel. Ils l'assistaient surtout dans la bénédiction des saintes huiles le Jeudi Saint. Les huiles consacrées par Udalric avaient tant de vertu, qu'elles faisaient beaucoup de miracles. Plusieurs malades en furent guéris; le Saint même, s'en étant fait oindre par un excellent religieux nommé Hiltin, dans une maladie dangereuse, recouvra subitement une parfaite santé. L'eau avait tant de respect pour lui que, traversant un gué où ses officiers furent mouillés jusqu'à la ceinture, lui seul ne le fut nullement. Ayant un jour trouvé le Tar débordé, sans espérance de le pouvoir passer, il fit dresser un autel sur le rivage et y célébra la messe, après quoi lui et tous ses gens le passèrent sans difficulté. Un bateau qui le portait sur le Danube, ayant donné contre un pieu, était près de couler à fond : tous ses gens se sauvèrent et le laissèrent seul dedans sans y faire réflexion, tant la peur les avait saisis; mais ce bateau n'enfonça que lorsqu'il en eût été tiré.

Ce grand Saint, voyant que la fin de ses jours approchait, souhaita de visiter encore, pour une troisième fois, les sépulcres des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Son grand âge ne l'empêcha pas de faire ce voyage avec allégresse (967). Le Pape, les cardinaux et les autres prélats qu'il trouva à Rome, étant bien informés de son mérite, lui donnèrent beaucoup de témoignages de vénération et d'amitié. Il y accomplit ses vœux, et y reçut aussi des faveurs extraordinaires du ciel par l'intercession du prince

des Apôtres. Ayant appris que l'empereur Othon et l'impératrice Adélaïde, son épouse, étaient à Ravenne, il s'y rendit pour les saluer. Othon lui fit l'honneur de venir au-devant de lui jusqu'à la porte de sa chambre, quoiqu'il ne fût encore chaussé que d'un pied. Adélaïde voulut aussi jouir, durant quelque temps, du bonheur de sa conversation, qui alluma dans son cœur un nouveau feu de l'amour divin. Notre saint vieillard profita de ces dispositions si bienveillantes : plein d'estime et d'affection pour l'abbé Adalbéron, son neveu, qu'il avait mis autrefois auprès de l'empereur, il pria ce prince de l'agréer pour évêque d'Augsbourg après sa mort, et de lui accorder la commende et l'administration, en sa place, de tout le temporel de l'évêché. L'empereur, qui pouvait disposer de la plupart des évêchés, lui accorda volontiers l'une et l'autre demande, d'autant plus qu'il était content des services que son neveu lui avait rendus : il lui fit encore présent d'une somme considérable de deniers pour les nécessités du diocèse. Ainsi, le saint Prélat revint à Augsbourg, chargé d'honneurs, de consolations et de richesses.

Mais comme il avait agi trop humainement dans cette affaire, et qu'il avait même contrevenu aux saints canons, qui défendent aux évêques de se procurer des successeurs pour un temps où ils ne seront plus en vie, Dieu ne permit pas qu'il sortît de ce monde sans avoir été puni de cette faute. Ayant été mandé au concile d'Ingelheim, où l'empereur et son fils se trouvèrent, les prélats qui le composaient lui en firent la réprimande et obligèrent l'abbé Adalbéron de quitter les marques de la dignité épiscopale qu'il avait prises sur la simple parole du prince, contre la loi ecclésiastique. Ce même abbé, son neveu, mourut subitement en revenant de ce Concile, sans que saint Udalric, qui était dans la même maison, ait eu le temps de le secourir. Enfin, outre les pénitences qu'il s'imposa lui-même, pour satisfaire à la justice de Dieu, il en reçut encore d'autres punitions que nous ne savons pas, puisque son historien nous assure que, sortant un jour d'un profond sommeil où il avait eu une vision prophétique, il s'écria tout consterné : « Malheur à moi, malheur à moi d'avoir jamais connu mon neveu Adalbéron ! car, pour m'être laissé aller à ses désirs, ces Saints ne veulent pas me recevoir en leur compagnie que je n'aie été puni très-sévèrement ». On voit, par là, que les plus grands hommes ne sont pas exempts de pécher, et de suivre dans leurs actions les inclinations de la chair et du sang ; mais que Dieu ne les laisse pas impunis, et qu'il les châtie avec d'autant plus de de rigueur, qu'ils étaient obligés de vivre avec un plus grand détachement des choses de la terre.

L'intention de saint Udalric avait été, en se déchargeant des soins de l'épiscopat, de se retirer dans une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, dont il avait pris l'habit, afin de se préparer plus tranquillement à son heure dernière , qui ne pouvait pas être fort éloignée ; ce qui montre bien qu'il n'avait péché que par inadvertance ; mais ce dessein n'ayant pas réussi, il reprit avec un nouveau zèle la conduite de son diocèse, l'instruction de son peuple et l'application à la réforme de son clergé et des monastères qui étaient à sa charge. Il demanda à l'empereur l'abbaye d'Ortembourg, que son neveu avait eue en commende, et la remit à l'élection des religieux, qu'il fit faire en sa présence, afin qu'elle tombât sur une personne capable de rétablir dans ce lieu la vigueur de l'observance régulière. Il disait tous les jours la messe, priait Dieu continuellement, ne mangeait presque point et prenait très-peu de repos. Enfin, Notre-Seigneur lui fit connaître le temps où il voulait l'appeler à lui. Etant tombé malade, il fit distribuer à

ses ecclésiastiques et aux nécessiteux tout ce qu'il avait de meubles, excepté son lit, avec une tapisserie et un service de table qu'il laissait à ses successeurs. Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, se trouvant fortifié par une apparition céleste, il alla dire deux messes à l'église de ce saint Précurseur, qu'il avait fait bâtir ; ensuite, sa faiblesse lui ayant repris, il fallut le remettre au lit ; il y demeura encore plusieurs jours, durant lesquels il eut toujours l'esprit et le cœur élevés vers le ciel. Enfin, le sixième jour de l'octave de saint Pierre, ayant fait mettre de la cendre sur son plancher en forme de croix, et l'ayant fait asperger d'eau bénite, il se fit coucher dessus, et y rendit son esprit à Dieu, le 4 juillet 973, par un doux assoupissement, qui fut pour lui un heureux passage à la gloire éternelle. Son corps, qu'on dépouilla pour le laver, exhala une odeur si agréable, que toute la chambre en fut parfumée. Il fut enterré, avec une solennité extraordinaire, dans l'église de Sainte-Afre, par saint Volfgang, évêque de Ratisbonne, qui vint exprès à Augsbourg pour lui rendre ce dernier devoir.

On ne peut croire le nombre et l'excellence des miracles qui se firent depuis à son tombeau. Les aveugles, les boiteux, tous les infirmes y étaient guéris, et les possédés délivrés de la tyrannie du malin esprit. C'est ce qui porta le pape Jean XV, l'an 993, vingt ans seulement après son décès, à faire le décret de sa canonisation. L'an 1183, ses saintes dépouilles furent trouvées dans un caveau de l'église abbatiale dite de Saint-Ulric et de Sainte-Afre, où elles avaient été déposées, et on les transféra en un lieu plus honorable. Saint Udalric fonda le monastère de Saint-Etienne, pour des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît. C'est aujourd'hui un chapitre de chanoinesses séculières. La mémoire de ce saint évêque est en grande vénération dans la portion de la Lorraine confinant à l'Alsace. Il existe, non loin de la ville de Sarrebourg, une chapelle depuis longtemps élevée en son honneur, dans laquelle on conserve de ses reliques et qui est le but d'un pèlerinage fréquenté.

On représente saint Ulric : 1° apercevant dans une vision saint Simper, son prédécesseur sur le siége d'Augsbourg, qui se plaint à notre pieux évêque de ce que son tombeau demeure exposé aux injures de l'air, depuis que les barbares ont brûlé l'église Sainte-Afre d'Augsbourg où il reposait auparavant : il le supplie d'ensevelir de nouveau son corps dans un lieu honorable, ce qui fut fait ; 2° en costume d'évêque, recevant de la main d'un ange la croix qui doit guider l'armée allemande aux prises avec les Hongrois : c'est une allusion à la bataille de Lech où les troupes d'Othon, que saint Ulric accompagnait durant le combat, taillèrent en pièces les Barbares qui menaçaient de ruiner la ville épiscopale. Les Bollandistes rapportent que cette croix d'or s'est conservée, en souvenir de cette miraculeuse victoire, dans les abbayes de Sainte-Afre et de Saint-Ulric ; 3° à cheval, cette même croix à la main, séparant les armées d'Othon et de son fils Ludolf, prêts à en venir aux mains ; 4° dans un groupe, avec sainte Afre, martyre, comme patrons de la ville d'Augsbourg ; 4° tenant un poisson à la main ou sur un livre : c'est une allusion au fait suivant. Il soupait un jeudi soir avec son ami saint Conrad, évêque de Constance : comme ils parlaient des choses de Dieu, ils ne s'apercevaient pas de la longueur du temps. Or, voici qu'un envoyé du duc de Bavière, chargé d'un message pour Ulric, trouva les deux amis assis, le vendredi matin, devant une table servie en gras. Ulric, ne consultant que son bon cœur, prit un des plats qui se trouvaient devant lui et l'offrit au courrier pour l'indemniser de sa peine. Ce méchant homme n'y toucha pas, garda le mets, et courut raconter ce qu'il avait vu. Pour donner

une preuve péremptoire de ce qu'il avançait, il voulut présenter le morceau de viande qui lui avait été remis; mais, par une permission miraculeuse du ciel, il se trouva n'avoir plus qu'un poisson, ce qui justifia le serviteur de Dieu et fit passer le messager pour un calomniateur.

On l'invoque principalement contre la morsure des chiens enragés, pour laquelle on a coutume de boire dans le calice qui fut trouvé sur sa poitrine à l'ouverture de son tombeau, et contre les loirs qui rongent les biens de la terre. En effet, nous trouvons dans un auteur qui vivait sur la fin du XIIe siècle, que, depuis sa mort, aucun loir ne pouvait demeurer vivant dans tous les environs d'Augsbourg : à ce point qu'un peu de terre de son sépulcre, étant dévotement transportée ailleurs, en chassait à l'instant ces animaux. Cet auteur assure que, de son temps, cette merveille se renouvelait souvent.

Acta Sanctorum. — *Cf.* Surius, au 4 juillet; Godescard; Baillet.

SAINTE ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL

1336. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI, *de Valois.*

> Sainte Elisabeth a été un ange de piété, un ange de charité, un ange de douceur; jamais moine n'a plus constamment prié que cette Sainte, jamais pénitent ne s'est plus mortifié, jamais dévot n'a entrepris de plus grandes choses pour la gloire de Dieu et le bien du prochain.
>
> Le P. Ceriziers, *Eloge de sainte Elisabeth.*

Comme il est difficile de trouver ensemble l'éclat d'une couronne royale avec la bassesse de l'humilité chrétienne, nous ne pouvons regarder qu'avec admiration les illustres personnes qui, par un amour inviolable pour Jésus-Christ, ont su allier ces deux choses incompatibles aux yeux du monde. Nous allons voir dans la vie de sainte Elisabeth qu'elle a trouvé le secret de cette divine alliance. Les princesses et les dames du plus haut rang verront en elle un exemple qui les engagera fortement à la vertu, et qui les rendra inexcusables au jugement de Dieu ; puisque, n'étant pas moins obligées qu'elle à le servir, il ne leur est pas moins possible qu'à elle de le faire malgré les obstacles de la grandeur ; et les femmes de médiocre condition rougiront de voir qu'elles ont tant de peine à faire ce qu'une si grande princesse a pratiqué fidèlement durant tout le cours de sa vie.

Sainte Elisabeth était fille de Pierre III, neuvième roi d'Aragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, petit-fils de l'empereur Frédéric II. Elle naquit l'an 1271, sous le règne de Jacques Ier, son aïeul, surnommé *le Saint*, à cause de sa vertu, et *le Conquérant*, à cause de sa valeur. On lui donna le nom d'Elisabeth en considération de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, sa tante, qui avait été canonisée par le pape Grégoire IX, en 1235. Sa naissance apporta tant de joie à toute la famille royale, qu'elle rétablit la bonne intelligence entre son grand-père et son père, qui avaient ensemble des différends très-préjudiciables à l'Etat : heureux présage qu'un jour elle serait une puissante médiatrice qui ménagerait la paix entre les rois et les

royaumes. Le roi Jacques, qui prévit bien qu'elle surpasserait en piété toutes les princesses du sang d'Aragon, voulut l'avoir à sa cour et prendre lui-même le soin de son éducation, afin de lui inspirer de bonne heure le désir de la vertu et les solides maximes de la religion chrétienne. Elisabeth, qu'il laissa à sa mort dans la sixième année de son âge, étant retournée en la maison de son père, montra aussitôt, par sa modestie et par sa conduite, combien elle avait profité auprès de son aïeul. A l'âge de huit ans, elle récitait chaque jour l'office divin ; ce qu'elle pratiqua depuis jusqu'à la mort. Elle avait tant de compassion pour les pauvres, qu'elle ne pouvait les voir sans les assister par tous les moyens que sa charité lui fournissait. Elle méprisait le luxe des habits, qui est si ordinaire aux princesses. Elle fuyait les plaisirs et les divertissements, qui sont souvent presque toute leur occupation. Elle s'était prescrit des jeûnes qu'elle observait inviolablement. En un mot, elle menait une vie céleste, ce qui faisait dire au roi, son père, que la piété de sa fille était cause de l'heureux succès des affaires de son Etat. L'éclat de sa vertu s'étant répandu par toute l'Europe, elle fut demandée en mariage par plusieurs princes ; mais Denys, roi de Portugal, eut le bonheur de l'emporter sur tous les autres, au grand contentement de ses sujets, qui reçurent leur nouvelle reine comme une sainte que le ciel leur donnait pour les combler de toutes sortes de félicités.

Les honneurs de la royauté avec tous leurs charmes ne touchèrent nullement le cœur d'Elisabeth et ne l'empêchèrent pas de pratiquer ses exercices ordinaires. Par une prudence vraiment chrétienne, elle tempérait, les unes par les autres, les diverses fonctions qu'elle remplissait à la cour. Son abstinence était la règle de ses délices ; sa joie était modérée par ses larmes ; toutes ses actions étaient accompagnées de la prière, et, ne manquant à rien de ce qu'elle devait au roi son époux, elle faisait pour le service de Dieu tout ce que la piété exigeait d'elle dans sa condition. Pour cet effet, toutes les heures de son temps étaient saintement distribuées. Dès qu'elle était levée, elle récitait Matines et Prime, puis elle se rendait à sa chapelle où elle entendait la messe à genoux, durant laquelle elle faisait toujours son offrande, afin de ne pas paraître les mains vides devant la majesté de son Dieu. Elle avait aussi coutume de baiser par respect la main du prêtre. Elle s'approchait souvent de la sainte communion, à laquelle elle apportait une admirable pureté de conscience. A la fin de la messe, elle disait l'office de la sainte Vierge avec celui des morts. Après le dîner, elle retournait à la chapelle pour y entendre Vêpres et y achever son office ; c'était là aussi qu'elle se retirait pour faire son oraison et ses lectures spirituelles, et pour répandre son cœur en la présence du Seigneur : et toutes ses actions pieuses étaient accompagnées d'une grande abondance de larmes que la tendresse de son amour tirait de ses yeux. Quant au temps qui lui restait après ses exercices de dévotion, elle l'employait à faire elle-même de ses mains royales des ornements pour les autels ou des vêtements pour les pauvres ; et toutes les dames de la cour, touchées de son exemple, l'aidaient dans ces œuvres pieuses. Tout son extérieur annonçait la simplicité, elle était affable et pleine de bonté pour tout le monde ; elle possédait éminemment l'esprit de componction, et souvent il lui arrivait, dans la prière, de verser des larmes abondantes.

Comme elle était presque toujours appliquée à Dieu, elle faisait une très-rigoureuse abstinence, de crainte que son corps étant trop bien nourri, son esprit ne fût pas si propre à la contemplation. C'est pourquoi, outre les jeûnes que l'Eglise prescrit durant l'année, elle jeûnait trois fois la semaine,

l'Avent tout entier, et depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption de Notre-Dame, après laquelle elle commençait, en l'honneur des Anges, un Carême qui ne finissait qu'au jour de saint Michel ; les vendredis et les samedis qui précédaient les fêtes de la sainte Vierge, elle jeûnait au pain et à l'eau. Son zèle l'aurait poussée à faire d'autres austérités encore plus grandes ; mais la prudence les lui fit modérer, pour ne pas désobéir au roi son mari, qui lui défendait d'en faire davantage.

Sa charité envers les pauvres était incomparable. Son aumônier avait un ordre exprès de n'en renvoyer aucun : de sorte qu'il arrivait souvent que les fonds destinés à ses aumônes n'y pouvaient suffire. Elle envoyait du blé et des vivres aux monastères des religieux et des religieuses qu'elle savait être dans la nécessité. Sa libéralité n'était pas renfermée dans les limites du royaume de Portugal ; elle s'étendait encore jusque dans les pays éloignés, que les calamités publiques rendaient misérables. Elle avait particulièrement soin des personnes de qualité que les revers de fortune, ou plutôt la divine Providence, avaient réduites à la pauvreté. Non-seulement elle donnait l'hospitalité aux pauvres pèlerins et aux étrangers, mais encore, après les avoir reçus avec toute la bonté imaginable, elle les faisait revêtir et leur donnait de quoi continuer leur voyage. Elle prenait les orphelins sous sa protection, et secourait promptement les jeunes filles qui étaient dans l'indigence, afin de les tirer du péril auquel la misère exposait leur pureté ; elle envoyait des habits à celles qui en avaient besoin, et elle trouvait de bons partis à celles qui étaient portées au mariage. Elle ne se contentait point de faire donner aux malades les choses qui leur étaient nécessaires, mais elle voulait encore les servir elle-même. Tous les vendredis de Carême elle lavait les pieds à treize pauvres ; et après les leur avoir baisés fort humblement, elle les faisait revêtir d'habits neufs. Elle pratiquait la même chose le Jeudi saint à l'égard de treize pauvres femmes. Dieu autorisa par des miracles ces dévotions d'Elisabeth. Un jour qu'elle lavait les pieds aux pauvres, il se trouva dans le nombre une femme qui avait au pied un ulcère dont la mauvaise odeur était insupportable : la reine, malgré toutes les répugnances de la nature, prit ce pied infect, en pansa l'ulcère, le lava, l'essuya, le baisa et le guérit. Ayant fait la même charité aux pauvres à Santarem, le jour du Vendredi saint, il en resta un dans le palais, estropié et couvert de lèpre, qui n'avait pu suivre les autres à cause de sa grande faiblesse : un garde de la porte l'ayant rencontré, se mit en colère contre lui, lui déchargea un coup de bâton et le blessa. Elisabeth en étant informée, fit d'abord venir le garde qu'elle réprimanda sévèrement de sa dureté envers les pauvres ; puis elle se fit apporter l'estropié, mit elle-même le premier appareil à sa plaie et ordonna qu'on eût grand soin de lui ; mais le lendemain, par les mérites de la Sainte, il se trouva parfaitement guéri, tant de sa blessure que de la lèpre dont il était affligé. Portant un jour dans sa robe une grande somme d'argent pour le distribuer aux pauvres, elle rencontra son mari qui lui demanda ce qu'elle portait ; elle répondit ; « Ce sont des roses » ; et, en effet, dépliant aussitôt sa robe, il se trouva, par une merveille de la divine Providence, que c'en était, quoique ce fût dans un temps où naturellement il n'y en pouvait avoir. C'est en mémoire de ce miracle qu'une des portes du monastère de Sainte-Claire, qu'elle fit bâtir, fut appelée la *Porte des Roses*, à cause des grandes aumônes qu'elle y avait distribuées aux pauvres.

Une des principales fonctions de la charité, c'est de rétablir la paix entre les personnes qui sont en dissension : c'est en quoi l'on peut dire que celle

de sainte Elisabeth a triomphé ; car si dès sa naissance elle a réuni son aïeul avec son père, dans le cours de sa vie elle fit des réconciliations qui, selon les apparences humaines, semblaient impossibles. Alphonse de Portalègre, son beau-frère, était en querelle avec son mari à cause de quelque domaine qu'il prétendait lui appartenir, et il était résolu de se faire lui-même justice par la force des armes. Mais notre Sainte étouffa cette guerre civile, en sacrifiant une partie de ses revenus et les cédant de grand cœur au roi pour le dédommager de ce qu'il relâchait au prince, son frère. Le principal devoir d'une reine est d'adoucir l'esprit du roi envers son peuple et ses sujets ; de lui remontrer dans les occasions les abus qui se glissent dans l'administration des affaires, et d'empêcher qu'il ne soit surpris ni trompé par des personnes malintentionnées, qui ne regardent l'intérêt de leur maître qu'autant que le leur propre y est lié. C'est à quoi Elisabeth travaillait incessamment. Elle donnait souvent de bons avis au roi ; elle le portait efficacement à bien gouverner ses Etats ; elle lui inspirait des sentiments de douceur et de compassion envers son peuple ; elle l'exhortait particulièrement à ne point prêter l'oreille aux vains discours des flatteurs, ni aux faux rapports des envieux ; elle le remit deux ou trois fois en bonne intelligence avec le prince Alphonse, son fils, lorsque l'Etat, se trouvant divisé pour eux en deux partis, l'on était sur le point d'en venir aux mains. Quand elle savait que des familles étaient en procès, elle faisait en sorte de les accommoder à l'amiable pour les empêcher de se consumer en frais. Si quelqu'une des parties manquait d'argent pour satisfaire à l'autre, selon les conditions proposées, elle en donnait libéralement du sien, afin de ne pas retarder trop longtemps les liens de la paix, qu'elle préférait à tout l'or du monde. Mais sa charité ne parut jamais plus héroïque que dans une émeute populaire qui arriva à Lisbonne. Les citoyens, dont les uns tenaient pour le roi, et les autres pour le prince Alphonse, son fils, étant déjà sous les armes, prêts à se battre les uns contre les autres, notre généreuse princesse monta sur une mule, et, allant de côté et d'autre au milieu des deux armées, pour les solliciter par ses larmes, aussi bien que par ses paroles, à mettre bas les armes et à traiter de paix, au lieu de penser à la guerre, elle réussit si heureusement dans sa négociation ,qu'elle obligea le fils à demander pardon à son père, et le père à pardonner son fils. Le Portugal ne fut pas le seul royaume où elle fit régner la paix ; elle travailla encore fortement à l'établir entre les autres rois des Espagnes, afin qu'étant unis ensemble ils pussent exterminer les Maures, qui en occupaient une partie assez considérable et ravageaient l'autre par leurs incursions continuelles. Elle réconcilia Pierre, roi d'Aragon, son père, avec Ferdinand, roi de Castille, son gendre : ce que quelques princes avaient plusieurs fois tenté de faire inutilement. Elle remit aussi en paix le roi, son mari, avec le même Ferdinand, lorsqu'ils se préparaient à se faire la guerre. Enfin, l'on peut dire qu'elle est morte des fatigues qu'elle prit pour éteindre une cruelle dissension entre Alphonse, roi de Portugal, son fils, et Alphonse, roi de Castille, son petit-fils.

Cet amour d'Elisabeth pour la tranquillité publique méritait bien, ce semble, qu'elle jouît des douceurs d'une paix privée avec le roi, son mari ; mais Dieu, voulant éprouver sa vertu, permit que la discorde prît naissance de ce qui ne devait produire entre eux qu'une parfaite concorde. Le prince Alphonse, son fils, s'était soulevé contre le roi. La reine n'épargnait rien pour les remettre bien ensemble : outre ses prières et ses mortifications, pour apaiser la colère de Dieu et pour obtenir de sa miséricorde une paix solide dans la maison royale, elle faisait tout son possible pour persuader à

Alphonse de quitter les armes, de se soumettre au roi, son père, et d'implorer sa clémence. Cependant quelques malintentionnés empoisonnèrent, auprès du roi, des négociations si charitables, lui faisant entendre que la reine assistait secrètement le prince d'argent et de soldats, et qu'elle lui révélait le secret du conseil : ce qui avait plusieurs fois empêché, disaient-ils, qu'on ne l'arrêtât. Ce rapport aigrit tellement le roi, que, sans s'informer de la vérité, il priva Elisabeth de tous ses revenus et la relégua à Alanquer, avec défense d'en sortir sans son ordre. Dès que cela fut su dans le royaume, plusieurs grands seigneurs, indignés d'un si mauvais traitement, la vinrent trouver pour lui offrir leurs services, afin que, par la force des armes, on obligeât le roi à révoquer cet exil, et à la rétablir dans les honneurs dus à sa qualité. Mais bien loin de profiter de cette disposition de ses sujets, elle fit ce qu'elle put pour les apaiser et étouffer leur fureur. « Abandonnons nos intérêts », leur dit-elle, « à la divine Providence, et n'ayons confiance qu'en Dieu seul, il saura bien montrer notre innocence et ôter de l'esprit du roi, mon seigneur, les méchantes impressions qu'on lui a données de notre conduite ». Elle passa donc tout le temps de son exil à verser des larmes, à macérer son corps, à jeûner des semaines entières au pain et à l'eau, et à prier presque sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin le roi, entièrement désabusé, la rappela auprès de sa personne et conçut pour elle de nouveaux sentiments de tendresse et de vénération.

Sa patience parut encore en d'autres occasions, particulièrement dans les amours illicites du roi. Bien que ce prince eût des enfants d'elle, savoir : Constance, depuis mariée à Ferdinand IV, roi de Castille, et Alphonse, qui lui succéda, et que, d'ailleurs, il fût homme courageux, libéral, juste, père des pauvres et orné de toutes les qualités propres à faire un grand roi, il était néanmoins incontinent ; et, sans avoir égard à la fidélité qu'il devait à la reine, son épouse, ni au scandale qu'il donnait à son peuple, il se laissa gagner par plusieurs maîtresses qui lui donnèrent aussi des enfants. Elisabeth en conçut une douleur extrême, et ce lui était sans doute un grand sujet de mécontentement d'être obligée de voir tous les jours devant ses yeux des personnes qui partageaient avec elle le cœur de son mari. Cependant, plus touchée de l'offense de Dieu que de l'injure qu'on lui faisait, elle ne leur en témoigna jamais rien, et s'appliqua seulement à retirer le roi de ses débauches par les voies de la douceur. C'est dans cette vue qu'elle avait soin des enfants qui sortaient de ce commerce criminel, les faisant nourrir elle-même, et récompensant leurs nourrices et leurs gouvernantes avec la même bonté et libéralité qu'elle eût pu faire pour celles de ses propres enfants ; et, par ces actions héroïques, elle changea si bien le cœur de son mari ; que, reconnaissant enfin qu'une femme si sage était pour lui un riche trésor, il renonça à toutes sortes de plaisirs illégitimes, et lui garda depuis la foi conjugale jusqu'à la mort. Mais, parce que les grands changements ne se font pas dans le cœur d'un prince, si Dieu, qui le tient entre ses mains, ne les ménage par sa Providence, un accident terrible acheva d'ouvrir les yeux au roi et de lui faire connaître la sainteté d'Elisabeth.

Elle avait un page dont elle se servait ordinairement pour faire ses aumônes et pour d'autres œuvres de piété, parce qu'il était sage et vertueux, et qu'il s'acquittait prudemment de toutes les commissions qui lui étaient données. Il arriva qu'un autre page de la chambre du roi, jaloux de l'honneur que la reine faisait au premier, résolut de le perdre, et, pour en venir à bout, comme il avait l'oreille de son maître, il lui fit entendre que la reine avait plus d'affection pour ce jeune garçon que la loi de Dieu ne le

permettait. Il n'en fallut pas dire davantage à ce prince pour l'aigrir, parce que le désordre où il vivait encore le rendait susceptible de toutes sortes de mauvaises impressions contre son épouse : il conçut donc aussitôt le dessein de faire mourir secrètement cet innocent ; et, étant monté le jour même à cheval pour s'en aller se promener, comme il passait par un lieu où il y avait un four à chaux, il tira à part ceux qui entretenaient le feu et leur ordonna que, quand il viendrait un page leur demander s'ils avaient fait ce que le roi leur avait commandé, ils s'en saisissent sur-le-champ et le jetassent dans le fourneau ardent pour y être consumé. Le lendemain, le roi ne manqua pas d'y envoyer le page de la reine, afin que ces hommes exécutassent sur lui ce qu'il leur avait dit ; mais Dieu assiste ses serviteurs et prend le parti des innocents contre les impies : voici comment il disposa les choses par sa Providence. Le page de la reine passant devant une église, et entendant sonner la clochette à l'élévation de la sainte hostie, y entra et y demeura jusqu'à ce que la messe fût achevée. Après cette messe, il en entendit encore une autre, et, celle-ci étant finie, il demeura encore à l'église jusqu'à la fin d'une troisième qui était commencée. Cependant le roi, impatient de savoir si ce page de la reine était mort, appela un des siens, qui fut justement le calomniateur, et l'envoya en diligence au fourneau, pour savoir si l'on avait fait ce qu'il avait commandé. Les ouvriers, croyant que celui-ci était le page dont le roi leur avait parlé, s'en saisirent à l'heure même, le lièrent et le jetèrent tout vif dans le feu, où il fut incontinent consumé. Le page, innocent et faussement accusé, ayant achevé d'entendre ses trois messes, arriva bientôt après et demanda si l'on avait exécuté les ordres de Sa Majesté. On lui dit que la chose était faite. Il revint sur ses pas rendre compte à son maître. Le roi fut bien surpris de le voir et d'apprendre que son dessein avait eu une issue toute contraire à ce qu'il s'était proposé. « Qu'avez-vous donc fait, et où avez-vous été si longtemps ? » lui dit-il en colère. « Sire », répondit le page, « allant exécuter les ordres de Votre Majesté, j'ai passé près d'une église où l'on disait une messe, je l'ai entendue jusqu'à la fin ; et, avant qu'elle fût achevée, on en a recommencé une autre que j'ai entendue aussi ; et ensuite une troisième , parce que mon père, me donnant sa bénédiction avant de mourir, me recommanda particulièrement cette dévotion d'entendre toutes les messes que je verrais commencer, et ainsi je suis demeuré à l'église jusqu'à la fin de la dernière, après quoi j'ai fait ce que Votre Majesté m'avait ordonné ». Alors le roi, admirant les jugements de Dieu, reconnut l'innocence de la reine, la vertu de son officier et la malice du calomniateur qui les avait accusés.

Elisabeth avait besoin d'une grande abondance de grâces pour résister à de si rudes tempêtes ; aussi faisait-elle de son côté tout ce qu'elle pouvait pour se disposer à les bien recevoir : outre les bonnes œuvres que nous avons rapportées, elle ne perdait point d'occasion d'en pratiquer toujours de nouvelles. On ne fit point d'édifices publics de son temps, soit églises ou hôpitaux, soit ports ou aqueducs, auxquels elle ne contribuât considérablement par une libéralité vraiment royale : et l'on était si persuadé de sa munificence, qu'une dame de rang illustre, qui avait commencé à fonder un monastère de Bernardines, près de Santarem, se voyant au lit de la mort, la pria, par son testament, d'achever ce pieux ouvrage : ce que la Sainte accepta volontiers ; et, non-seulement elle fit achever cette maison religieuse, mais elle lui assigna encore de grands revenus pour sa subsistance, sans qu'elle voulût pour cela qu'on lui donnât le titre de fondatrice ; elle le laissa toujours à cette dame, qui en avait jeté les fondements. L'évêque de Santarem

avait entrepris de construire un hôpital pour les enfants trouvés ; et, voyant que par sa mort il laissait son dessein imparfait, il eut aussi recours à la piété de la reine ; il la supplia, par son testament, de vouloir bien être l'héritière de l'ouvrage qu'il avait commencé. Cette commission lui fut fort agréable ; elle fit même faire l'édifice plus spacieux, en augmenta les revenus, afin d'y entretenir plus de monde, et y prescrivit de bons règlements pour son administration. Ses soins s'étendaient jusqu'à choisir des nourrices aux enfants, et quelquefois elle leur donnait elle-même à manger, comme si elle eût été leur propre mère ; et, quand ils étaient en âge d'apprendre un métier, elle se chargeait de les placer chez des maîtres, à qui elle les recommandait singulièrement. Une dame de Coïmbre avait commencé à fonder dans cette ville un monastère pour des filles de Sainte-Claire ; mais, l'argent lui manquant, elle n'avait pu faire bâtir que la chapelle, et fort peu de logement. La reine, qui embrassait avec ardeur toutes les occasions qui pouvaient contribuer à la gloire de Dieu, résolut aussitôt d'achever cette entreprise. Pour cet effet, elle acheta des maisons voisines qu'elle unit à ce qui était déjà fait : et ainsi, elle rendit ce monastère capable de recevoir des religieuses, qu'elle y introduisit aussitôt : son humilité était si grande, qu'elle les servait quelquefois à table avec la princesse Béatrix, sa belle-fille. Elle fonda encore dans la même ville, près du palais, un hôpital pour l'entretien de trente pauvres, de l'un et de l'autre sexe : elle en fit aussi bâtir un autre en un lieu appelé les *Nouvelles-Tours* ou *Torres-Novas,* pour servir d'asile aux femmes débauchées qui voudraient se retirer et faire pénitence de leur vie licencieuse.

Quelque dure que fût la conduite du roi son mari à son égard, elle conserva néanmoins toujours pour lui un très-profond respect et toute la tendresse d'une parfaite épouse, ainsi que l'avons déjà fait remarquer en plusieurs occasions ; mais on peut dire que son amour conjugal ne parut jamais plus fort et plus pur tout ensemble, que dans la maladie dont il mourut, et après sa mort. En effet, dès qu'elle le vit dangereusement malade, on ne peut dire combien elle en fut affligée, ni les soins qu'elle apporta pour l'assister en cet état : elle ne le quittait pas d'un moment, et lui rendait elle-même toutes les assistances nécessaires ; quelque instance que lui fît le roi de se donner un peu de repos, elle ne ménageait pas pour cela davantage sa santé ; elle passait les nuits auprès de son lit pour lui faire prendre, aux heures précises, les remèdes ordonnés par les médecins ; elle tâchait de le consoler dans ses douleurs, et de bannir de son esprit la mélancolie que lui causait la violence du mal. Elle étudiait de favorables moments pour lui parler de Dieu et de la rigueur de ses jugements, de la componction avec laquelle il faut détester ses péchés pour en obtenir le pardon, de la pureté de conscience que doit avoir une âme pour paraître aux yeux de la divine Majesté, devant qui les rois ne sont pas plus que les bergers ; enfin, elle n'épargnait rien, soit pour son soulagement, soit pour le disposer à mourir chrétiennement, si Dieu voulait l'appeler à lui. C'était aussi dans cette vue qu'elle faisait des prières extraordinaires, et qu'elle en faisait faire en beaucoup d'endroits, qu'elle distribuait de grandes sommes d'argent aux pauvres, et qu'elle pratiquait quantité d'autres bonnes œuvres.

Après la mort du roi, arrivée à Santarem, le 6 janvier 1325, quelque accablée de douleur qu'elle fût, elle ne s'abandonna point aux larmes qui, bien loin de profiter aux défunts, font souvent qu'on oublie de leur procurer les secours dont ils ont besoin ; mais elle se retira dans sa chambre pour y recevoir de la consolation dans l'entretien avec son Dieu. Sa charité

la porta plus loin : car, pour engager le ciel à ouvrir ses trésors pour le soulagement de l'âme de son mari, elle se dépouilla de ses vêtements royaux, se coupa elle-même les cheveux, et prit l'habit de Sainte-Claire ; puis, en ce saint appareil, retournant où était le corps du roi, elle dit généreusement aux grands du royaume qui étaient présents : « Sachez que, en perdant votre roi, vous avez en même temps perdu votre reine ; la mort, d'un seul coup, vous a enlevé l'un et l'autre ; rendez au corps de votre souverain tous les honneurs que mérite sa dignité. Pour moi, j'y assisterai très-convenablement avec ce pauvre habit, puisqu'il n'en faut point de plus riche pour des funérailles, et que, comme cette corde et cette vile tunique représenteront ma douleur, ainsi ce voile de ma tête rendra témoignage de la constante fidélité que j'ai eue pour mon époux ». Elle se mit ensuite proche du corps du roi, et ne le quitta plus qu'il ne fût inhumé. On le porta au monastère des Cisterciens d'Odiveras, qu'il avait fait bâtir de son vivant, et où il avait choisi sa sépulture. La reine y demeura encore quelques jours, non pas pour y recevoir de la consolation dans son veuvage, mais pour y continuer ses prières au tombeau du roi. Elle y fit dire aussi beaucoup de messes pour le repos de son âme ; et, à cette même intention, elle revêtit plusieurs pauvres, et distribua des aumônes à un très-grand nombre de personnes.

Après lui avoir ainsi rendu les derniers devoirs, elle s'en alla à Coïmbre, au monastère de Sainte-Claire, dans le dessein de s'y renfermer et d'y finir ses jours sous la Règle de cette Sainte. Mais elle en fut détournée par quelques serviteurs de Dieu ; ils lui représentèrent que, si elle le faisait, cette multitude innombrable de pauvres, qu'elle entretenait de ses libéralités, étant privés de son assistance, seraient réduits à la dernière extrémité ; elle préféra donc les avantages de son prochain aux mouvements de sa dévotion particulière et à sa propre satisfaction, et ne se renferma pas entièrement dans le cloître. Cependant, elle retint toujours l'habit de pénitence du Tiers Ordre de Saint-François ; et, ayant fait construire auprès du monastère un appartement d'où elle y pouvait entrer, elle se retirait souvent avec les religieuses, qu'elle avait permission d'aller voir quand elle voulait.

Dans l'année de la mort du roi, son mari, elle alla, pour le repos de son âme, en pèlerinage au tombeau de saint Jacques, en la ville de Compostelle, en Galice. Dès qu'elle fut arrivée au lieu d'où l'on commence à découvrir les hautes tours de cette église, elle mit pied à terre et acheva en cet état le reste du chemin : ce qu'elle fit avec tant de ferveur, que personne n'osa s'opposer à sa dévotion. Durant son séjour dans ce saint lieu, on célébra la fête de ce saint Apôtre le 25 juillet, et elle choisit ce jour-là même pour lui offrir les riches présents qu'elle avait apportés. Elle lui présenta donc sa couronne d'or, garnie des plus belles pierreries du monde, ses habits royaux, tout éclatants de broderies et de perles, des vases d'or et d'argent d'un prix inestimable, un ornement complet pour servir aux messes pontificales, des tapisseries et des étoffes hérissées, pour ainsi dire, d'or et de pierres précieuses, une prodigieuse somme d'argent, et tant d'autres dons considérables, qu'on avoua que, par sa munificence, elle avait surpassé tout ce que les plus grands princes de la terre avaient jamais fait à l'honneur de saint Jacques. Ayant ainsi pleinement satisfait à sa dévotion, elle se rendit au monastère des Cisterciens, à Odiveras, pour y célébrer, avec une pompe et une magnificence royales, l'anniversaire de la mort du roi, son mari, après quoi elle retourna à Coïmbre. Ce fut alors qu'elle fit achever le monastère de Sainte-Claire, auquel elle assigna de nouveau de très-amples revenus. Comme elle avait encore beaucoup d'étoffes précieuses et quantité de lin-

gots d'argent, elle fit venir des orfévres et des brodeurs, et leur donna tous ces trésors pour en faire des ornements sacrés pour les autels : des calices, des croix, des encensoirs, des chandeliers, des lampes et d'autres vases destinés au culte divin ; elle en laissa une partie au monastère de Sainte-Claire, et elle distribua le reste à diverses églises de Portugal.

Nous avons rapporté jusqu'ici les vertus que sainte Elisabeth a pratiquées du vivant du roi, son mari, et la première année de son décès ; il faut voir maintenant ce qu'elle a fait depuis ce temps-là jusqu'à sa mort. On peut dire, qu'étant délivrée de la loi du mariage, comme parle saint Paul, et n'ayant plus d'autre soin que celui de vivre en Jésus-Christ, elle a fait paraître les mêmes vertus avec un nouvel éclat. L'abstinence, la retraite, l'oraison et la charité envers le prochain, furent encore ses exercices ordinaires ; mais, comme elle n'était plus obligée de se ménager pour obéir et complaire au roi, elle leur donna une étendue beaucoup plus grande. Son grand âge, qui était de près de soixante ans, ne l'empêcha point de faire des jeûnes très-rigoureux; et quoique, par ses anciennes mortifications, elle eût déjà parfaitement soumis la chair à l'esprit, elle ne laissait pas de la châtier toujours pour la contenir dans son devoir ; non-seulement elle se privait des mets délicats, mais elle se refusait même les aliments nécessaires. Elle entrait souvent dans le monastère, selon le pouvoir que le Pape lui en avait donné, pour y faire sa prière avec les religieuses ; elle mangeait dans leur communauté, et son plus grand plaisir était de converser avec elles ; elle les exhortait avec une sainte ferveur à observer leur Règle et à se rendre les fidèles épouses de Jésus-Christ, à qui elles s'étaient consacrées. Elle avait cinq religieuses auprès de sa personne, avec lesquelles elle récitait tout l'office divin. Elle disait Matines à minuit; le matin, dès qu'elle était levée, elle assistait à une basse messe pour commencer saintement la journée. Un peu après, elle en entendait une grande qu'elle faisait célébrer chaque jour pour le repos de l'âme de son mari ; ensuite elle assistait à la messe solennelle du jour, et disait Tierce, Sexte et None avec ses saintes compagnes.

Après le dîner, au lieu de se divertir, selon l'usage de la cour, elle donnait audience à toutes les personnes qui avaient recours à elle ; et c'est une chose admirable de voir avec quelle patience elle écoutait toutes les demandes qu'on lui faisait, et avec quelle présence d'esprit elle y répondait ; tantôt une pauvre femme lui demandait de quoi nourrir sa famille, réduite à la dernière misère ; d'autres fois on la priait de secourir de pauvres orphelins; là, une veuve implorait son assistance et sa protection dans ses affaires ; ici, un malade lui envoyait représenter qu'il était abandonné de tout le monde et n'avait rien pour se soulager. Quelquefois il s'agissait de pauvres monastères à secourir, de temples désolés à réparer. Enfin, on venait de tous côtés la trouver d'autant plus librement qu'on était assuré d'être bien reçu chez elle. Ni les gens de la plus basse condition avec leurs habits sales et déchirés, ni les villageois tout couverts de poussière, ni les malades qui portaient déjà sur leur visage l'image de la mort, et les ulcérés qui exhalaient de leurs corps une odeur insupportable, n'étaient exclus de sa chambre ; ils étaient au contraire reçus comme de grands seigneurs, et l'on sortait toujours content d'auprès d'elle. Elle donnait des avis salutaires à tous ceux qui la consultaient ; elle portait efficacement à la pénitence ceux qu'elle savait être dans le désordre ; elle tâchait de procurer quelque consolation à ceux qu'elle voyait dans la douleur ; elle envoyait distribuer des aumônes aux prisonniers, et elle payait le prix du rachat du captif. Surtout elle montra bien, dans une famine qui arriva à Coïmbre, que sa charité n'avait point de

bornes : car, les habitants de cette ville, étant réduits à une extrême disette, jusqu'à être contraints de manger les rats et les souris, la vertueuse princesse n'épargna rien pour les secourir dans un si grand besoin ; elle fit acheter une grande quantité de blé et d'autres provisions qu'elle distribua libéralement à tous les nécessiteux ; et, comme la désolation était si étrange que les morts demeuraient sans sépulture, elle avait soin de les faire enterrer, envoyant pour cela, dans les rues et dans les maisons, des personnes auxquelles elle fournissait abondamment toutes les choses nécessaires pour les ensevelir. Les officiers de sa maison, appréhendant, par une prudence humaine, que la dépense excessive qu'elle faisait ne la réduisît elle-même à l'indigence, lui remontrèrent qu'il était à propos de la modérer pour ne pas s'exposer à cet inconvénient. Mais, bien loin de goûter leurs raisons : « Vous ne pouviez », leur dit-elle, « me tenir un discours qui me fût plus désagréable ; est-ce que vous voulez borner mes charités, parce que vos cœurs sont rétrécis par une vaine crainte de manquer du nécessaire ? Etes-vous si faibles de croire que Dieu nous abandonnera lorsque nous employons tout ce que nous avons pour secourir notre prochain ? N'est-ce pas lui qui gouverne le monde et qui, par sa Providence, y cause les événements que nous voyons arriver ? Voilà une belle imagination de se persuader que nous périrons si nous continuons de faire la charité à nos frères qui meurent de faim, et, au contraire, que nous vivrons, si, par une cruauté impitoyable, nous les laissons périr de misère. Ne savez-vous pas que Jésus-Christ nous a défendu de nous occuper du lendemain ? Souvenez-vous qu'il nous a assuré qu'il aurait bien plus soin de nous que des lis de la campagne et des oiseaux du ciel, qui, cependant, ne manquent jamais de rien. Non, je ne puis entendre les gémissements de tant de pauvres mères de famille, et les voix des petits enfants, ni voir les larmes des vieillards et les corps morts de tant de personnes, sans employer les biens que Dieu m'a donnés à subvenir à tous ces besoins. Bannissez donc cette crainte de vos cœurs, ayez bon courage, mettez votre confiance en Dieu, et n'épargnez nullement mes trésors pour assister les misérables ». Peut-on ajouter quelque chose à une charité si pure, si éclatante, si constante et si universelle ?

Quand les fonctions de la charité lui donnaient quelques moments de relâche, elle les employait à la contemplation des choses célestes, se retirant dans un cabinet secret, où elle ne pouvait être vue ni entendue de personne ; et là, elle donnait toute liberté à son cœur de soupirer, et à ses yeux de verser des larmes ; elle y passait souvent une bonne partie de la nuit. D'autres fois, elle allait visiter l'hôpital qu'elle avait fait bâtir en l'honneur de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, et y servait elle-même les pauvres. Elle s'entretenait familièrement avec eux, les exhortait à la patience dans leur misère, et, après avoir adouci leurs maux par ses paroles pleines de tendresse et d'une certaine onction céleste, elle les levait, faisait leurs lits, leur préparait des mets à la cuisine, et puis, comme une servante, les leur apportait. Les visages pâles des malades ne l'effrayaient point ; la puanteur des ulcères ne la rebutait point ; la crainte de gagner leurs maux ne l'inquiétait point ; enfin, sa dignité de reine ne l'empêchait point de se livrer aux plus vils ministères de l'hôpital. C'est dans ces saintes pratiques qu'Elisabeth passait le reste de ses jours, en attendant qu'arrivât l'heure de paraître devant son Dieu. Les grandes grâces qu'elle avait reçues dans son pèlerinage de Saint-Jacques lui firent entreprendre encore une fois ce voyage, afin d'obtenir de ce grand Apôtre de nouvelles faveurs pour bien mourir : ce fut une année avant sa mort, à l'occasion d'une indulgence plénière

extraordinairement accordée aux pèlerins de ce saint lieu ; mais ce ne fut pas avec la suite et l'équipage d'une reine, comme la première fois : elle se revêtit d'un pauvre habit pour n'être pas reconnue, et se fit seulement accompagner de deux femmes. Elle le fit à pied, chargée de son petit bagage, comme les personnes de la plus vile condition, quoiqu'elle eût alors soixante-quatre ans, et que ce fût durant les plus grandes chaleurs de l'été ; et, enfin, elle ne fit point difficulté de demander l'aumône de porte en porte, pour recevoir la subsistance de la charité des fidèles. Humilité prodigieuse ! qui devrait confondre la délicatesse de certaines femmes qui reculent devant la moindre incommodité, et n'osent faire un pas sans être tout à fait à leur aise.

A son retour de ce pèlerinage, on vint lui annoncer qu'Alphonse IV, roi de Portugal, son fils, et Alphonse XI, roi de Castille, fils de sa fille, étaient brouillés ensemble, et que leur querelle, si elle n'était promptement étouffée, menaçait de mettre ces deux royaumes en combustion. Cette nouvelle était capable de la faire mourir de douleur ; mais, comme il ne fallait pas différer d'apporter remède à un mal si pressant, n'ayant point égard à la caducité de son âge, elle se rendit promptement à Estremoz, où était alors le roi, son fils, prêt à se mettre en campagne contre son neveu : elle voulait lui arracher des paroles de paix et aussitôt passer en Castille, pour y achever ce grand ouvrage auprès du roi, son petit-fils. Mais elle ne fut pas plus tôt arrivée à Estremoz qu'elle tomba malade. Elle vit que cette fièvre la conduirait au tombeau. Comme le mal n'était pas fort violent, elle ne laissait pas d'assister tous les jours au service divin, selon sa coutume ; mais, lorsque le danger fut extrême, après avoir fait son testament en présence du roi et de la reine Béatrix, sa bru, elle ne voulut point différer de recevoir le Viatique. Pour cet effet, elle fit préparer un autel hors de sa chambre et y fit célébrer le sacrifice auguste de la messe, et, quand il fut temps de communier, elle se leva elle-même de son lit, sa ferveur lui donnant assez de force pour se soutenir, se revêtit de son habit de pénitente du Tiers Ordre de Saint-François, et, toute moribonde qu'elle était, sans l'aide de personne, mais, fortifiée seulement de la grâce de Dieu, elle s'alla jeter à genoux au pied de l'autel : là, fondant en larmes, et jetant des soupirs de dévotion, qui touchèrent sensiblement tous les assistants, elle reçut la sainte Eucharistie. Elle en usa ainsi par le sentiment d'une profonde humilité et d'un singulier respect envers Jésus-Christ, ne croyant pas devoir souffrir qu'on le lui apportât dans sa chambre, tant qu'elle aurait la force de l'aller chercher elle-même au pied des autels. Ce qui est plus admirable, et fait voir la grandeur de son courage, c'est qu'elle fit ces pieux efforts le jour même qu'elle mourut. Enfin, sur le soir, après avoir entretenu le roi, son fils, pour le porter à faire la paix avec le roi de Castille, elle rendit son âme à Dieu, en implorant le secours de la sainte Vierge, qui lui était apparue, accompagnée de sainte Claire et d'autres saintes religieuses, et en récitant le symbole des Apôtres. Ce fut le 4 juillet de l'an de Notre-Seigneur 1336, qui était la soixante-cinquième de son âge.

On peint sainte Elisabeth de Portugal soignant les pauvres malades ; en costume de franciscaine, assistant aux funérailles du roi, son mari ; en costume de reine, foulant à ses pieds la couronne terrestre ; portant un broc, pour rappeler que l'eau qu'on lui apporta se changea en vin, car les médecins lui ayant ordonné d'abandonner au moins pour un temps l'austérité de sa vie ordinaire, elle n'en continuait pas moins à ne boire que de l'eau, lorsque le ciel lui-même intervint par un miracle en faveur des dis-

ciples d'Hippocrate ; on lui attribue, comme à sainte Elisabeth de Hongrie, sa grand'tante, le miracle des pièces de monnaie changées en fleurs. Notre Sainte est particulièrement honorée à Saragosse, Estremoz, Coïmbre et dans tout le Portugal.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut porté depuis Estremoz jusqu'à Coïmbre, pour y être inhumé dans le monastère de Sainte-Claire, où, par son testament, elle avait choisi sa sépulture. Il en sortait une espèce de parfum très-agréable, qui dura jusqu'à ce qu'il fut mis en terre.

Les peuples vinrent en foule à son tombeau pour la prier de leur continuer auprès de Dieu, les effets de la bonté qu'elle leur avait toujours témoignée sur la terre. On ne put les empêcher de l'honorer publiquement comme sainte; et ce culte, sans être autorisé des supérieurs, ne fut pas condamné. Le pape Léon X permit le premier, à la sollicitation de Don Emmanuel, roi de Portugal, qu'on honorât publiquement sa mémoire dans la ville et le diocèse de Coïmbre, à la messe et dans l'office divin le jour de sa mort. Depuis ce temps, le pape Paul IV accorda au roi Jean III, fils d'Emmanuel, que cette commémoration se ferait par tout le royaume de Portugal.

L'an 1612, le corps de la Sainte fut trouvé encore entier, enveloppé d'un drap de soie, dans un coffre de bois couvert de cuir, que l'on avait renfermé dans un tombeau de marbre. Alphonse, évêque de Coïmbre, fit construire, en son honneur, une riche chapelle, avec une grande châsse d'argent d'un travail admirable, pour y mettre une si précieuse relique; et, la mort ne lui ayant pas permis d'en faire la translation, outre les douze mille écus d'or qu'il avait déjà employés à cet acte de religion, il en laissa encore trente mille pour faire travailler au procès de la canonisation de notre Sainte, qui fut faite enfin par Urbain VIII, le 25 mai 1625, à l'instance du roi catholique Philippe IV, et de la reine Elisabeth de France, son épouse. En 1630, le même Pape permit à toute l'Eglise d'en faire l'office semi-double, mais sans précepte, ordonnant seulement, que dans les lieux où l'on en aurait la dévotion, on eût soin de la nommer la première dans le martyrologe, au quatrième jour de juillet. En 1695, l'office fut déclaré de précepte par le pape Innocent XII, et transporté au 8 juillet.

Nous avons tiré cette vie de celle que le R. P. Hilarion de Coste, religieux de l'Ordre des Minimes, composa en latin, un an après qu'elle fut canonisée. — Cf. Godescard, et *Acta Sanctorum*.

SAINT VALENTIN, PRÊTRE ET CONFESSEUR,

PATRON DE GRISELLES, AU DIOCÈSE DE DIJON (547).

Saint Valentin appartenait à une puissante famille de France. Elevé à la cour du roi Childebert Ier, il n'attacha point son cœur aux richesses ni aux grandeurs humaines. Il ne trouvait, au contraire, de satisfaction qu'à venir en aide aux malheureux et à visiter les églises et les monastères. Quand il eut vingt ans, son père voulut l'engager dans les liens du mariage et lui faire épouser la fille d'un riche citoyen de Troyes, nommé Palladius. Valentin, qui ne se sentait aucune inclination pour ce genre de vie, demanda un sursis de cinq ans, qui lui fut accordé. Ce temps écoulé, le père de Valentin renouvela sa proposition; mais le saint jeune homme ne put se résoudre à céder aux désirs de ses parents. Pour échapper à de plus vives instances, il prit la fuite et s'alla cacher dans un four à chaux. Son père, alarmé, le fit chercher de toutes parts, mais en vain. Il se mit alors lui-même en marche, et sa tendresse paternelle lui suggérant un ingénieux moyen de réussite, il se fit accompagner de ses chiens de chasse. Il était persuadé que le flair délicat de ces intelligents animaux lui serait d'un utile secours, et il ne se trompa point. Se voyant découvert, Valentin comprit alors que Dieu voulait qu'il retournât avec son père. Il revint donc au foyer domestique; mais il resta inébranlable dans sa résolution de ne servir que Dieu seul et de ne connaître d'autre amour que celui de son Créateur. Le père admira la vertu de son fils et ne le contraignit pas davantage. Valentin profita alors de sa liberté; il se retira sur une montagne voisine, se bâtit un oratoire qu'il dédia aux saints Apôtres, et bientôt, par la sainteté de sa vie, il mérita de recevoir l'honneur du sacerdoce des mains de l'évêque de Langres.

On cite un grand nombre de miracles opérés par ce saint prêtre. Rappelons, entre autres, une multiplication miraculeuse de vin, en présence du roi et de sa cour; la délivrance de deux crimi-

nels, dont l'un avait déjà subi sa peine et l'autre était sur le point de la subir; enfin la punition de voleurs, qui, ayant dérobé au Saint le cheval qu'il montait, ne purent jouir du fruit de leur rapine et furent obligés d'implorer leur pardon.

Valentin n'avait que vingt-huit ans quand le Seigneur le jugea mûr pour le ciel. Il sortit de ce monde l'an 547, après avoir édifié par le spectacle de ses vertus tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître.

Il n'est pas seulement patron de Griselles, mais aussi de Bagneux et de Lantages, au diocèse de Troyes.

Les Saints de Troyes, par l'abbé Defer; — Cf. *Les Vies des Saints de Dijon*, par l'abbé Duplus; *Acta Sanctorum*, tome II de juillet.

SAINT LAURIEN, ÉVÊQUE DE SÉVILLE,

MARTYRISÉ DANS LA SOLITUDE DE VATAN EN BERRI (554).

Laurien, né en Pannonie sur les bords du Danube, de parents idolâtres, fut amené de bonne heure par son oncle dans la ville de Milan, où il reçut la foi avec les éléments de la doctrine chrétienne. Devenu diacre de cette Eglise, il attaqua l'arianisme avec tant de talent et de succès, que le prince arien qui régnait alors en Italie le contraignit de sortir de ce pays.

Parti de Milan, il arriva, après différentes pérégrinations, à Séville, où l'évêque le reçut avec bienveillance et le fit son coopérateur; après sa mort il fut élu d'une commune voix pour lui succéder. Mais les persécutions et les menaces des Ariens à qui il reprochait leurs erreurs le forcèrent bientôt à la retraite; il se réfugia à Rome. Une voix céleste l'avertit de venir en Gaule; après avoir vénéré le tombeau de saint Martin, évêque de Tours, il vint dans la petite ville de Vatan (Indre), dans le Berri.

Dès que le roi arien d'Italie apprit que Laurien était venu en Italie, et qu'ensuite il était passé en Gaule, pour y travailler dans l'intérêt de la religion, il envoya des sicaires qui, s'étant mis sur les traces du Saint, le surprirent dans le lieu de sa retraite et lui coupèrent la tête. Son chef fut porté à Séville, et procura le salut de ce pays, affligé du fléau de la sécheresse depuis sept années consécutives. A peine la relique sainte fut-elle présente sur cette terre désolée, que des torrents de pluie l'inondèrent, et que les autres fléaux qui la désolaient depuis le départ du saint évêque cessèrent tout à coup.

Le tronc du saint Martyr, d'abord abandonné dans une caverne, fut enseveli, par Eusèbe d'Arles, d'après un avis céleste, au lieu même où s'élève l'église que l'on appelle chapelle de Saint-Laurien, à deux milles de Vatan. Ses reliques reposèrent en cet endroit jusqu'à ce que, pour les mettre en un lieu plus convenable, on les transféra dans l'église même de Vatan, alors dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, et qui le fut plus tard au bienheureux Laurien. Cette translation fut accompagnée de nombreux miracles. Les Calvinistes brûlèrent les reliques de saint Laurien. On n'en a conservé que quelques parcelles qui sont dans l'église de Vatan.

On le représente : 1° décapité et remettant sa tête à ses propres bourreaux pour qu'ils la portent à Séville; 2° un lis à la main, peut-être pour rappeler qu'il demeura pur au milieu de l'idolâtrie de son pays et des erreurs des Ariens.

Il est patron de Séville.

Propre de Bourges.

LE VÉNÉRABLE AURÉLIEN, ARCHEVÊQUE DE LYON,

FONDATEUR DE SAINT-BENOÎT DE SEYSSIEU (895).

Aurélien naquit dans la province de Lyon : son père portait le même nom que lui, et sa mère l'appelait Adalsone. Admis, dès sa jeunesse, à suivre la carrière ecclésiastique, il devint d'abord archidiacre d'Autun et fut ensuite éiu abbé du monastère d'Aisnay, au confluent du Rhône et de

la Saône. Aisnay ou Ainay (*Athenacum*) était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située autrefois hors des murs de Lyon et est renfermée aujourd'hui dans son enceinte. L'une des plus anciennes des Gaules, elle florissait déjà l'an 534, lorsque le royaume de Bourgogne fut réuni à la France. Ce lieu d'*Athenacum* était devenu célèbre comme le théâtre où les illustres martyrs de Lyon, que saint Grégoire de Tours appelle *Athenacenses*, souffrirent la mort sous Marc-Aurèle, au IIe siècle. Les corps de ces glorieux confesseurs de la foi, jetés, par un ordre barbare, dans le Rhône, furent recueillis par les fidèles et placés sur l'autel d'une vaste basilique qu'ils construisirent en leur honneur. Plus tard, on joignit à cette basilique un insigne monastère sous le vocable de saint Martin. Ravagée par les barbares, Aurélien y rétablit des moines et lui rendit sa première splendeur [1].

Quelque temps après, Aurélien eut le gouvernement des abbayes de Saint-Claude (Jura) et de Nantua (Ain). C'étaient deux illustres et anciens monastères de Bénédictins. Ce ne fut point l'appât de la fortune ou l'ambition, mais le seul intérêt de ces maisons religieuses qui l'engagèrent à accepter ces fonctions nouvelles. Au bout de dix ans, il s'en démit pour aller fonder l'abbaye de Seyssieu. C'était l'an 859. Il la plaça sur le Rhône, à quatre lieues de Belley, et la mit sous l'invocation de saint Benoît et des saints martyrs Florentin et Hilaire. L'an 878, il reçut dans cet asile les religieux de Saint-Maur des Fossés, près Paris, qui cherchaient un refuge contre la fureur des Normands.

Cependant, la haute réputation de vertu d'Aurélien l'avait fait monter, dès 875, sur le siége métropolitain de Lyon, vacant par le décès de saint Remy. Il se trouva en juin ou juillet 876, au concile tenu à Ponthion (Marne) par Jean de Toscanella, Jean d'Arezzo et Anségise, de Sens. En 878, il assista à celui de Troyes, présidé par le pape Jean VIII, et y prit plusieurs fois la parole.

On place communément le jour de sa mort en 895, mais on ne s'accorde pas sur le jour précis de son décès. Le nécrologe de l'Eglise de Lyon, que nous avons suivi, le marque au 4 juillet.

Cf. Fisquet : *La France Pontificale.*

SAINT ODOLRIC, CHANOINE ET ARCHIDIACRE DE LANGRES,

ARCHEVÊQUE DE LYON (1046).

Henri III, empereur d'Allemagne et roi de Bourgogne, fatigué des troubles qui avaient désolé l'Eglise de Lyon du temps de Burchard II, archevêque de cette ville, et se continuaient pendant les longues années de la vacance de ce siége, désigna pour le remplir Halinard, abbé de Saint-Bénigne de Dijon [2], qu'il avait autrefois particulièrement connu et dont la piété et la conduite religieuse avaient gagné ses sympathies. Celui-ci déclina le fardeau qu'on voulait lui imposer et qui, de fait, était trop lourd pour les épaules d'un moine. Il persuada au prince de reporter son choix sur Odolric, clerc et archidiacre de Langres, aussi avancé en âge qu'en sainteté, fort savant dans les lettres sacrées, et qui se trouvait alors dans le palais du roi, mais tout à fait inconnu et oublié.

Sur le rapport qu'on lui en fit à Besançon et sur la demande tant des évêques que des fidèles, le roi nomma à l'archevêché Odolric en 1041, après l'avoir fait revêtir des insignes pontificaux. La tranquillité fut sur-le-champ rendue à la province, et chacun se montra satisfait d'une paix si longtemps attendue. Odolric gouverna l'Eglise de Lyon pendant cinq années, et édifia son troupeau par ses paroles, par ses œuvres et par son exemple. Son zèle lui créa des ennemis qui méditèrent de le faire périr par le glaive, puis résolurent de s'en débarrasser par le poison. Ils accomplirent leur exécrable dessein en 1046, et depuis, Halinard, l'ami dévoué d'Odolric, fut obligé de lui succéder.

La France pontificale, par Fisquet; *Vies des Saints de la Haute-Marne*, par M. l'abbé Godard. — Cf. *Chronique de Saint-Bénigne de Dijon* et *Chronique de Hugues de Flavigny.*

1. Aujourd'hui l'antique abbaye d'Aisnay n'est plus qu'une église de Lyon qu'on visite encore avec un pieux intérêt comme l'un des monuments les plus curieux de l'ancienne *Lugdunum.*

2. *Sanctus Benignus Divionensis*, dans la Côte-d'Or, noble et antique monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, fondé hors des murs de la ville de Dijon, vers l'an 509, par Grégoire, évêque de Langres, sous l'invocation de saint Bénigne, martyr. L'église de Saint-Bénigne de Dijon est aujourd'hui la cathédrale de cette ville épiscopale.

Ve JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête de sainte Zoé, martyre, femme du saint martyr Nicostrate. Comme elle offrait sa prière à Dieu près du tombeau de l'apôtre saint Pierre, elle fut arrêtée par des archers, sous l'empereur Dioclétien ; on la jeta d'abord dans une prison très-obscure ; ensuite on la suspendit à un arbre par le cou et par les cheveux ; étouffée par une horrible fumée que l'on fit dessous, elle rendit l'esprit en confessant le nom de Notre-Seigneur. 286. — En Syrie, le triomphe de saint Domice, martyr, qui, par ses miracles, procura de grands biens aux habitants de cette contrée. 363. — A Cyrène, en Libye, sainte Cyrille ou Cyprille, martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, tint longtemps sur sa main des charbons ardents avec de l'encens, sans la remuer, de peur que quelqu'un de ces charbons venant à tomber, elle ne parût avoir sacrifié aux faux dieux. Elle fut très-cruellement déchirée, et, étant ainsi parée de son propre sang, elle alla se présenter à son Epoux dans le ciel. 310. — A Jérusalem, saint ATHANASE, diacre, qui, ayant été saisi par les hérétiques, parce qu'il défendait le concile de Chalcédoine, éprouva la cruauté des supplices les plus raffinés, et périt enfin par le glaive. 452. — En Sicile, saint Agathon et sainte Triphine, martyrs. — A Tomes, en Scythie, les saints martyrs Marin, Théodote et Sédophe. — A Trèves, saint Numérien, archevêque de ce siége et confesseur. 657. — A San-Severino, dans la Marche d'Ancône, sainte Philomène, vierge. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans l'archidiocèse de Sens, saint Paul, quinzième archevêque de ce siége. Frère de saint Héracle ou Héraclius, il mérita, par la sainteté de sa vie, de lui succéder. On l'inhuma auprès de son frère dans l'abbaye de Saint-Jean (*Sanctus Joannes Senonensis*, ancien monastère de filles fondé, vers l'an 496, dans un faubourg de la ville de Sens, par le même saint Héracle). 525. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Pierre de Lobbes, au diocèse de Cambrai, la mémoire de saint Abel, vingt-huitième archevêque de Reims. Irlandais d'origine, Abel, avant son élection, était religieux dans ce monastère. Il ne put remplir longtemps les fonctions épiscopales, empêché qu'il en fut par l'intrus Milon, qui opprima les Eglises de Reims et de Trèves de 747 à 753. Abel se retira alors au monastère de Lobbes, où il travailla avec fruit à la conversion des infidèles. Il fut inhumé dans l'église de Binch, entre Mons et Charleroy (Hainaut), où l'on célèbre aussi sa fête [1]. 751. — Dans l'ancienne ville épiscopale de Conserans (Ariége), saint Valère, appelé aussi Valier et Vallier, premier évêque de ce siége, déjà nommé au 9 et au 20 février [2]. 504. — A Paris, le bienheureux Hugues de Saint-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de ce nom (*Sanctus Victor Parisiensis*, célèbre monastère de Chanoines réguliers de Saint-Augustin, élevé par la pieuse munificence du roi Louis le Gros, vers l'an 1113, près des murs de Paris, au pied de la montagne de Sainte-Geneviève, et dédié en l'honneur de saint Victor, martyr de Marseille). Il naquit dans le territoire d'Ypres, en Flandre, vers l'an 1097, et, après d'excellentes études, entra, en 1115, dans la Congrégation des Chanoines de Saint-Victor. Il devint ensuite prieur de la maison de Paris, et y enseigna la théologie depuis 1130 jusqu'à sa mort. Les rapports qu'on remarquait entre lui et saint Augustin du côté de la piété, du talent polémique et oratoire, le firent appeler un second Augustin. Les calendriers de France ne lui donnent que le titre de vénérable ; mais le pape Benoît XII ayant fait lever de terre son corps, ordonna qu'il fût transporté dans l'église abbatiale ; ce qui équivalait à un décret de béatification. 1142. — A Bayeux, saint Sever ou Sévère, évêque d'Avranches, dont les saintes dépouilles reposent dans l'église Notre-Dame de Rouen. Cette ville fait sa fête le 1er février [3]. Vers la fin du VIIe s. — A Ligny, au diocèse de Verdun, le bienheureux PIERRE DE LUXEMBOURG, cardinal et évêque de Metz. Ses dépouilles mortelles furent pla-

1. Sa seconde fête au 5 août. Voir ce jour. — 2. Voir sa notice au 20 février, tome II, page 607.
3. Nous avons donné sa notice à ce jour, tome II, page 207.

cées dans le cimetière de Saint-Michel d'Avignon, où l'on célèbre sa fête le 2 juillet. 1387. — A Rode , saint Fleuret, nommé aussi Florez ou Florège, déjà cité au 1er juillet [1]. — A Bourges, les saints martyrs Marcel et Anastase, déjà nommés au martyrologe romain du 30 juin, jour sous lequel nous avons donné leur vie. — Au diocèse de Viviers, saint Ostien, prêtre et confesseur, mentionné déjà au martyrologe romain du 30 juin. — En Bretagne, le vénérable Yves d'Alam, carme déchaussé et missionnaire, connu en religion sous les noms de frère Bruno de Saint-Yves [2]. 1661. — Dans l'ancienne abbaye de Corbie (*Corbeia*, au diocèse d'Amiens, illustre monastère de Bénédictins, fondé, vers l'an 662, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, par la reine Bathilde, près de la petite ville de ce nom qui lui doit sa célébrité), saint Fulbert, novice. Frappé mortellement par un de ses condisciples, il montra une patience héroïque dans ses souffrances, et son professeur saint Anschaire l'aperçut, dans une vision, couronné de l'auréole du martyre. 818.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Au monastère de Sainte-Marie de Serra, près de Massache, au diocèse d'Iesi, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Ange, moine camaldule, tué par les hérétiques.

Martyrologe des Franciscains. — A Alcamo, en Sicile, la naissance au ciel du bienheureux ARCHANGE DE CALATAFIMI, vicaire provincial de l'Ordre des Mineurs, célèbre par son amour de la solitude, l'austérité de sa vie et l'innocence de ses mœurs. Il brilla de la gloire des miracles avant et après sa mort. 1460.

Martyrologe des Trinitaires déchaussés. — A Vich, en Catalogne, saint MICHEL DES SAINTS. 1625.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au désert de Scété, en Egypte, saint SISOÈS ou SISOY, anachorète. Vers 429. — A Mayence, la translation des reliques de saint Martin, évêque de ce siége et confesseur. Il florissait au IVe siècle, et mourut vers 350. Les Mayençais font sa fête au 28 février, jour sous lequel il est mentionné au martyrologe romain. — A Reggio, en Calabre, saint Etienne, premier évêque de ce siége, et ses compagnons, saint Suéras, également évêque, sainte Agnès, sainte Félicité et sainte Perpétue, tous martyrs. Etienne naquit à Reggio, capitale des anciens Bruttiens, peuples de la partie la plus méridionale de l'Italie, et fut créé évêque de sa ville natale par l'apôtre saint Paul qui le convertit à la foi. Comme il prêchait hardiment et en public la nouvelle religion, et que grand nombre de païens se convertissaient, le serviteur de Dieu fut enveloppé dans la persécution de Néron, et paya de sa tête un zèle trop dangereux à cette époque. Ier s. — A Alexandrie, saint Arpon ou Arpôtes, confesseur. — A Cyrène, en Libye, avec sainte Cyrille ou Cyprille, mentionnée au martyrologe romain de ce jour, les saintes Lucie et Aroa ou Roa, ses compagnes, martyres. 310. — A Scythopolis, dans la Samarie, saint Basile et ses soixante-dix compagnons, martyrs. — Chez les Grecs, sainte Agnès, vierge et martyre. — A Patti, en Sicile, sainte Trophime ou Trophimène, vierge et martyre. Elle est patronne de l'église cathédrale de Minori, dans le royaume de Naples. Vers l'an 304. — En Angleterre, sainte Modwène ou Modovène, vierge, fondatrice de monastères. Irlandaise de naissance, elle embrassa la vie religieuse dans sa patrie et y vécut plusieurs années dans les exercices de la piété. Elle passa en Angleterre vers l'an 840, sous le règne d'Ethelwolf. Ce prince, connaissant sa sainteté, lui confia l'éducation de sa fille Edithe, et fonda pour elle le monastère de Pollesworth, près de la forêt d'Arden, au comté de Warwich. Modwène avait auparavant fondé deux célèbres abbayes de religieuses en Ecosse, dont l'une était à Sterling et l'autre à Edimbourg ; elle fit aussi plusieurs autres fondations pieuses en Angleterre. Désirant ensuite mener la vie anachorétique, elle passa sept ans dans une île de la Trent, appelée Andresey, au nom de l'apôtre saint André, sous l'invocation duquel elle avait dédié son oratoire. Les reliques de notre Sainte ayant été transportées de l'abbaye d'Andresey en celle de Burton, sur la Trent, celle-ci prit dès lors le nom de Burton-Modwenestow. IXe s. — Sur le mont Athos, dans la Roumélie, saint Athanase de Trébizonde, confesseur, saint Lampade et un autre saint Athanase, appelé vulgairement saint Athanase *dans l'arbre*, parce que le creux d'un arbre lui servait de cellule. 551.

1. Nous avons donné sa notice au 1er juillet. — 2. Voir le tome consacré aux Vénérables.

SAINT SISOÈS OU SISOY,

ANACHORÈTE AU DÉSERT DE SCÉTÉ, EN ÉGYPTE

Vers 429. — Pape : Saint Célestin Ier. — Empereur d'Orient : Théodose II.

Solitarius est forma terrestris angeli, qui orationem suam charta desiderii, desidia et torpore liberavit.
Le solitaire est en quelque sorte un ange sur la terre, dont la prière, libre de tout désir, de toute tiédeur, s'élève librement vers le ciel.
S. Jean Climaque.

Saint Sisoès fut une des plus éclatantes lumières des déserts d'Egypte, après la mort de saint Antoine. Il était égyptien de naissance. Ayant quitté le monde dès sa jeunesse, il se retira dans le désert de Scété, dans la Basse-Egypte, à l'ouest du Delta, près des monts Nitria, et vécut quelque temps sous la conduite de l'abbé Hor. Le désir de trouver un lieu encore plus solitaire lui ayant fait passer le Nil, il alla se cacher sur une montagne où saint Antoine était mort depuis peu. La mémoire toute récente des vertus de ce grand homme soutenait merveilleusement sa ferveur, il s'imaginait le voir et entendre de sa bouche les instructions qu'il avait données à ses disciples. Il s'appliqua donc de toutes ses forces à imiter ses pratiques les plus ferventes. Sa pénitence était très-austère, son silence rigoureux, sa prière ardente et presque continuelle. Sa sainteté lui acquit une telle réputation qu'il mérita la confiance de tous les solitaires des environs. Il y en avait même qui venaient de fort loin pour lui demander des avis sur les voies intérieures de la perfection ; et malgré le soin qu'il prenait de se cacher, il était contraint de faire céder à la charité son amour du silence et de la retraite. Souvent il passait deux jours sans manger ; il était tellement mortifié et absorbé en Dieu qu'il oubliait de prendre sa nourriture ; il fallait qu'Abraham son disciple l'avertît lorsque l'heure de manger était venue ; encore s'en étonnait-il quelquefois, croyant l'avoir déjà fait, tant il donnait peu d'attention aux besoins du corps.

Son oraison était si sublime qu'elle allait fréquemment jusqu'à l'extase. D'autres fois son cœur était si fort embrasé du feu de l'amour divin, que n'en pouvant presque soutenir la véhémence, il se soulageait par de fréquents soupirs qui lui échappaient sans qu'il s'en aperçût et même contre sa volonté. Il tenait pour maxime qu'un solitaire ne doit point choisir le travail des mains qui lui plaît le plus. Ordinairement il s'occupait à faire des paniers. Un jour qu'il vendait le fruit de son travail, il eut une tentation de colère; aussitôt il jeta ses paniers par terre, les y laissa et prit la fuite. A force de se vaincre lui-même, il acquit une douceur que rien ne pouvait altérer. Il ne s'étonnait point des fautes de ses frères ; et au lieu de les leur reprocher avec indignation, il les aidait à s'en relever avec une tendresse vraiment paternelle. Lorsqu'il voulait recommander aux autres la douceur et l'exactitude à observer les règles, il racontait l'histoire suivante :

« Des frères au nombre de douze étant en chemin, la nuit les surprit, et ils s'aperçurent que leur guide s'égarait. Ils ne l'en avertirent cependant

point, de peur de rompre le silence, pensant en eux-mêmes qu'il verrait sa méprise quand le jour serait venu et qu'alors il les remettrait dans le véritable chemin : ils le suivirent donc en patience et firent jusqu'à douze milles. Le jour venu, le conducteur, remarquant qu'il s'était égaré, leur fit de grandes excuses ; et comme il était permis de parler, les frères lui répondirent tranquillement : « Nous avons bien vu que vous quittiez le chemin, mais nous n'avons rien voulu dire ». Cet homme admira leur patience et fut très-édifié de leur exactitude à garder la règle ».

Quelques Ariens, étant venus sur sa montagne, osèrent y dogmatiser parmi les frères. Le Saint ne leur répondit rien ; mais il ordonna à son disciple de lire en leur présence un traité de saint Athanase contre l'arianisme, ce qui leur ferma la bouche. Après les avoir confondus, il les renvoya avec sa douceur ordinaire.

Saint Sisoès fut aussi un modèle accompli d'humilité ; il revenait toujours à cette vertu dans les avis et les instructions qu'il donnait aux autres. Un solitaire lui ayant dit un jour : « Mon père, je me considère comme étant toujours devant Dieu » ; il lui répondit : « Ce n'est pas assez, mon fils, il faut aussi vous considérer comme étant au-dessous de toutes les créatures : cela sert efficacement pour acquérir l'humilité ». Sans cesse il marchait en la présence de Dieu, concentré dans son néant et sa bassesse. « Devenez petit », disait-il à un frère, « renoncez aux satisfactions des sens, dégagez-vous des vaines inquiétudes du siècle, et vous trouverez la paix du cœur ». Il dit à un autre qui se plaignait de n'être point encore parvenu à la perfection de saint Antoine : « Ah ! si j'avais dans le cœur un seul des sentiments de ce grand homme, je serais tout embrasé du feu de l'amour de Dieu ». Il avait de si bas sentiments de lui-même que, malgré l'austérité de son genre de vie, il se regardait comme un homme sensuel, et voulait que les autres eussent de lui une semblable idée. Si par hasard la charité pour les étrangers l'obligeait d'avancer l'heure du repas, il s'en dédommageait ensuite par un long jeûne, et faisait, pour ainsi dire, payer à son corps une condescendance dont le motif avait été si louable. Il craignait si fort les louanges que, priant quelquefois les mains levées vers le ciel, il les baissait aussitôt qu'il pensait que quelqu'un pouvait l'apercevoir. Toujours il était prêt à s'excuser. Il ne voyait rien de bon dans les autres, qu'il n'en prît occasion de se condamner lui-même.

Trois solitaires étant venus le voir, l'un d'eux lui dit : « Mon père, que ferai-je pour éviter le feu de l'enfer ? » Et il ne répondit rien. « Et moi », continua le second, « comment pourrai-je éviter le grincement de dents et ce ver qui ne mourra point ? » Le troisième ajouta : « Que ferai-je aussi ? car toutes les fois que je me représente les ténèbres extérieures, je suis saisi d'une frayeur mortelle ». Alors le Saint, prenant la parole, leur répondit : « Je vous avoue que je ne pense point à ces choses ; et comme je sais que Dieu est plein de bonté, j'espère qu'il aura pitié de moi. Vous êtes bienheureux », ajouta-t-il, « et j'envie votre vertu. Vous parlez des peines de l'enfer, et vous en êtes si pénétrés qu'elles peuvent vous aider puissamment à éviter le péché. Eh ! que ferai-je donc, moi qui ai le cœur si insensible que je ne pense pas seulement qu'il y ait après la mort un lieu de supplices destiné pour punir les méchants ? ce qui est sans doute la cause pour laquelle je commets tant de fautes ». Les trois solitaires, édifiés de cette réponse, s'en retournèrent chez eux.

Le Saint disait que depuis trente ans il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Seigneur Jésus, ne permettez pas que je pèche aujourd'hui par

ma langue ; et cependant », aujoutait-il, « je commets toujours quelque faute de ce côté-là ». Ce discours ne pouvait être qu'un effet de son humilité : car il gardait exactement la retraite et le silence ; il tenait la porte de sa cellule toujours fermée, afin d'être moins interrompu ; et lorsqu'on le consultait, il ne répondait jamais qu'en peu de mots.

Le serviteur de Dieu, étant usé de vieillesse et d'infirmités, se rendit enfin à l'avis de son disciple Abraham, et alla demeurer quelque temps à Clysma, ville située sur le bord ou du moins dans le voisinage de la mer Rouge. Ammon ou Amun, abbé de Raithe, vint le visiter. Le voyant affligé de ce qu'il avait quitté sa solitude, il le consola, en lui représentant qu'étant cassé de vieillesse il avait besoin de secours qu'il ne trouverait pas dans le désert ; mais le Saint jeta sur lui un regard de tristesse, et lui répondit : « Que me dites-vous ? la liberté d'esprit dont j'y jouissais ne me suffisait-elle pas ? »

Sisoès retourna dans sa solitude. Lorsqu'il fut parvenu à la fin de sa course, les solitaires s'assemblèrent autour de lui. Rufin dit qu'étant à l'agonie, il s'écria : « Voici que l'abbé Antoine, le chœur des Prophètes et les Anges viennent prendre mon âme ». En même temps son visage devint lumineux ; et après s'être entretenu intérieurement avec Dieu, il s'écria de nouveau : « Voyez Notre-Seigneur qui vient à moi ». Il expira en prononçant ces paroles, et sa cellule fut embaumée d'un parfum céleste. Sa mort arriva vers l'an 429, soixante-douze ans au moins après qu'il se fut retiré sur la montagne de saint Antoine. Sa fête est marquée dans les ménologes des Grecs, sous le 6 juillet, et dans quelques calendriers des Latins, sous le 5 du même mois.

Il ne faut pas confondre ce saint avec deux autres Sisoès qui vivaient dans le même siècle. L'un, surnommé *le Thébéen*, demeurait à Calamon, dans le territoire d'Arsinoé ; l'autre avait sa cellule à Pétra. C'est de Sisoès le Thébéen qu'on raconte le trait suivant, que quelques auteurs ont attribué par méprise à saint Sisoès de Scété.

Un solitaire, qui avait été offensé par un autre, vint trouver Sisoès et lui dit qu'il était résolu de se venger. Le saint vieillard le conjura de laisser à Dieu le soin de la vengeance, de pardonner à son frère et d'oublier l'injure qu'il en avait reçue ; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur son esprit, il lui dit : « Adressons-nous au moins tous deux ensemble au Seigneur ». Et puis, se levant, il fit tout haut cette prière : « Mon Dieu, il n'est plus nécessaire que désormais vous preniez soin de nos intérêts et que vous vous rendiez notre protecteur, puisque ce frère soutient que nous devons nous-mêmes nous venger ». Le solitaire fut si singulièrement touché que se jetant aux pieds de Sisoès, il lui demanda pardon et lui promit d'oublier dès ce moment l'injure qu'il avait reçue.

Le même saint aimait tellement la retraite que, quand il se trouvait à l'église des solitaires, il en sortait dès qu'on avait achevé le sacrifice, et se hâtait de se rendre à sa cellule. Il ne faisait en cela que suivre l'Esprit de Dieu, et son goût pour le silence et la prière. Dans l'occasion, il savait se prêter aux devoirs de la société, surtout si la charité l'exigeait. Il n'était point attaché à ses pratiques avec cette opiniâtreté qui vient de l'amour-propre.

Ordinairement il ne mangeait point de pain. Les frères l'ayant invité lors des fêtes de Pâques, à prendre part au petit repas qu'ils faisaient en ce saint temps : « Je mangerai », leur dit-il, « ou du pain ou des autres choses

que vous avez préparées ». Sur la réponse qu'ils lui firent qu'ils se contenteraient qu'il mangeât du pain, il en mangea tout de suite contre son usage.

On le représente travaillant à la terre : c'est la caractéristique ordinaire des Pères des déserts d'Orient.

Nous avons emprunté cette vie à Godescard. — Cf. Bulteau, *Hist. mon. Orient.*, l. I, c. 3, n. 7 ; Tillemont, t. XII, et Pinius, un des continuateurs de Bollandus, sons le 6 juillet.

S. ATHANASE, DIACRE DE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM,

MARTYR

452. — Pape : Saint Léon le Grand. — Empereur : Marcien.

Non est mediocris animi fortitudo, quæ sola defendit ornamenta virtutum omnium et justitiam custodit.
La force n'est pas la vertu d'une âme médiocre; c'est elle seule qui défend toutes les vertus; elle est la gardienne de la justice.
S. Ambr., *lib.* I *Offic.*, *c.* XXXIX.

Eutychès et ses sectateurs, qui confondaient les natures en Jésus-Christ, avaient été justement condamnés au saint concile de Chalcédoine, et les évêques qu'ils avaient fait déposer au brigandage d'Ephèse, rétablis dans leurs siéges, entre autres saint Juvénal sur celui de Jérusalem : ces hérétiques excitèrent de grands tumultes dans l'empire. D'abord, ils firent courir partout le bruit que le concile, en condamnant Eutychès, avait justifié Nestorius, et qu'en établissant deux natures en Notre-Seigneur, contre le premier, il avait aussi établi en lui deux personnes avec le second ; grande imposture : car ce concile avait également fulminé anathème contre ces deux hérésiarques, et saintement défini que « Jésus-Christ était une seule personne composée de deux natures ». Après avoir imbu beaucoup d'esprits de cette fausse persuasion, ils passèrent jusqu'aux dernières violences, surtout dans la Palestine et dans la ville de Jérusalem, où l'autorité d'Eudoxie, veuve de l'empereur Théodose le Jeune, engagée dans leur parti, leur donnait beaucoup de pouvoir. Ils firent de grands efforts pour obliger saint Juvénal à condamner ce concile : ce prélat fut contraint de se sauver de Jérusalem, et de se retirer à Constantinople, pour se mettre sous la protection de l'empereur Marcien et de l'impératrice Pulchérie. Pendant qu'il y était, un solitaire, nommé Théodose, grand partisan d'Eutychès, se saisit de son siége, et se portant pour patriarche, y fit des maux que les barbares et les idolâtres n'y auraient pas faits : car, les orthodoxes ne voulant pas consentir à son impiété, il exerça contre eux des cruautés inouïes, selon le génie et le caractère de l'hérésie, qui joint toujours la tyrannie et la fureur à l'impiété et à la rébellion contre l Eglise. Il ne se contenta pas de les dépouiller de leurs biens et de faire mettre le feu à leurs maisons ; il les affligea encore de divers tourments, dans lesquels ils perdirent la vie pour la confession de la vérité.

Celui qui parut avec le plus de gloire dans ce nouveau combat fut saint Athanase, diacre de Jérusalem. Ce saint personnage, voyant que le faux

évêque continuait ses violences, sans être arrêté ni par la crainte de Dieu, ni par celle de l'empereur Marcien et de l'impératrice Pulchérie, qui étaient très-orthodoxes, et que le seul éloignement empêchait de châtier si tôt de si grands désordres, il lui adressa la parole, au milieu de l'église, et lui dit courageusement : « Cessez enfin, Théodose, de remplir de meurtres cette sainte cité, arrosée du sang de Jésus-Christ ; cessez de lui faire la guerre à lui-même, en combattant la vérité de ses deux natures; cessez de vous jeter sur son troupeau, comme un voleur, ou plutôt comme une bête carnassière ; quittez les marques de pasteur que vous portez injustement, et rangez-vous avec nous sous l'obéissance de notre légitime évêque ». A ces mots, les soldats qui accompagnaient toujours ce moine hérétique, pour exécuter ses ordres impies, se saisirent d'Athanase et le tirèrent de l'église. Ils lui firent subir toutes sortes de tourments : ils lui déchirèrent le corps à coups de fouet, et lui brisèrent les membres avec des tenailles de fer ; ils employèrent contre lui les torches ardentes et les verges plombées, et chaque soldat prit plaisir à le tourmenter, de même que des loups qui se jettent tous ensemble sur une même proie. La constance du Martyr à endurer ces supplices ne fut pas moindre que sa liberté à reprendre le tyran ; enfin, il perdit la vie d'un coup d'épée; ce fut la clef qui lui ouvrit le royaume des cieux. La rage des persécuteurs n'étant pas encore assouvie par sa mort, ils lui lièrent les pieds avec une corde, et traînèrent ainsi son corps par le milieu des rues jusqu'en dehors de la ville, où ils l'exposèrent publiquement pour être dévoré des chiens. Cette cruelle exécution arriva l'année d'après le concile de Chalcédoine, c'est-à-dire en 452.

Nous avons tiré cette histoire de Nicéphore Calixte, liv. xv, ch. 9. Surius la rapporte en ce jour. On peut voir, dans Baronius et dans de Vence, les autres méchancetés de l'impie Théodose, et comment l'empereur Marcien l'en punit.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE METZ

1369-1387. — Papes : Urbain V; Urbain VI. — Empereurs d'Allemagne : Charles IV; Wenceslas.

> Qui pourrait assez admirer le bienheureux Pierre de Luxembourg ? A l'âge de dix ans il exerce toutes les fonctions d'un archidiacre accompli ; à l'âge de seize ans, il remplit tous les devoirs d'un évêque très-zélé ; à l'âge de dix-sept ans, il possède toutes les vertus d'un cardinal très-parfait.
>
> Durand, *Caractères des Saints.*

La maison de Luxembourg est une des plus illustres de l'Europe, puisqu'elle a donné des rois à la Hongrie et à la Bohême, cinq empereurs à l'Allemagne, et une reine à la France, Bonne de Luxembourg, première femme du roi Jean II et mère de Charles V, dit le Sage. Elle a reçu encore un grand surcroît de gloire, lorsqu'elle est devenue comme la tige de nos rois de Bourbon, par le mariage de François de Bourbon, duc de Vendôme, bisaïeul d'Henri le Grand, avec Marie de Luxembourg, fille de Pierre, comte de Saint-Pol. Mais il faut avouer que tout cela ne peut égaler la gloire

qu'elle a reçue par la naissance de son illustre prince, notre bienheureux Pierre de Luxembourg ; si cette noble race paraît éteinte du côté des mâles dès l'année 1616, elle demeure immortelle en ce saint personnage, qui en éternise la mémoire au ciel et sur la terre par ses mérites et ses incomparables vertus.

Il vint au monde le 20 juillet 1369, en la ville de Ligny-en-Barrois, au diocèse de Verdun. Son père fut Guy de Luxembourg, comte de Ligny, seigneur de Roussy ; et sa mère Mahault, autrement dite Mathilde de Châtillon, comtesse de Saint-Pol, issue des anciens comtes de Champagne. Cette vertueuse princesse conçut d'abord un amour si tendre pour ce fils, qu'elle ne voulut jamais permettre qu'il fût nourri d'un autre lait que du sien, afin de pouvoir répandre dans son cœur avec le lait les semences de la véritable piété. A l'âge de trois ans il perdit son vertueux père, et un an plus tard sa mère descendait au tombeau et le laissait ainsi orphelin presque en naissant. Il fut alors mis sous la conduite de Jeanne, comtesse d'Orgières, sa tante. C'était une dame qui faisait profession d'une très-haute vertu, et qui ne manqua pas d'élever ce cher neveu dans toutes les pratiques du christianisme ; elle lui donna aussi de bons précepteurs pour lui faire apprendre les éléments des lettres humaines ; mais à condition que l'unique fin de ses études fût de plaire à Dieu, et de le rendre capable de le servir plus parfaitement.

Aussi ses mœurs incorruptibles et toujours accompagnées d'humilité et de modestie, lui attirèrent bientôt l'admiration de tout le monde ; on ne voyait rien de puéril en ses discours ni en ses manières ; sa dévotion ne le rendit point incommode dans les compagnies : il savait tempérer sa gravité par une affabilité charmante ; il ne laissait pas de répandre en toute occasion une suave odeur de sainteté ; il était facile de juger qu'il serait un jour une excellente lumière de l'Evangile, une ferme colonne de l'Eglise et un ornement de grand éclat dans l'édifice de Jésus-Christ. A l'âge de six ans il voua à Dieu sa virginité, et la fit vouer à Jeanne de Luxembourg, sa sœur aînée, qui avait douze ans, afin qu'elle ne fût pas moins sa sœur par la ressemblance de la pureté virginale que par la participation d'un même sang. Ayant appris que ses ancêtres s'étaient particulièrement distingués par la charité envers les pauvres, il voulut aussi lui-même en faire sa vertu principale, et il n'oublia rien pour en exercer les œuvres.

A l'âge de dix ans on l'envoya faire ses études à Paris, où, en peu d'années, il fit de grands progrès, tant dans les humanités que dans la philosophie et dans le droit canon, qu'il apprit parfaitement. Il fut néanmoins interrompu dans son cours par un accident fâcheux : la captivité de Valeran, son frère aîné, devenu comte de Saint-Pol, qui fut fait prisonnier de guerre par les Anglais dans un combat entre les troupes du roi de France et celles du roi d'Angleterre. Le bienheureux Pierre n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il quitta tout pour se rendre à Calais, où il convint avec les ennemis de demeurer chez eux en ôtage pendant que son frère viendrait lui-même rassembler la somme qu'ils lui demandaient pour sa rançon. Cette affaire dura neuf mois, pendant lesquels le saint jeune homme gagna tellement le cœur des Anglais, qu'ils lui donnèrent la liberté d'aller où il voudrait sur sa parole. Le roi d'Angleterre le pria même plusieurs fois, par des lettres très-obligeantes, de le venir trouver à Londres, où il l'assurait qu'il serait le bienvenu.

Mais le comte de Saint-Pol étant enfin revenu avec la somme qui devait leur rendre la liberté, notre Saint fit céder sa curiosité à ses obligations et

reprit le chemin de Paris, pour y achever ses études ; il se remit à ses exercices de piété avec plus de ferveur que jamais, et les accompagna de nouvelles mortifications, affligeant son corps par des jeûnes, des veilles, des disciplines et d'autres austérités qu'il pratiquait avec un courage invincible. Ce fut alors qu'il lia une étroite amitié avec Philippe de Maizières, ancien chancelier des royaumes de Chypre et de Jérusalem, qui, ayant reconnu par mille expériences la vanité des grandeurs et des plaisirs de ce monde, s'était retiré chez les Célestins de Paris, où, sous un habit séculier, il menait une vie pénitente et religieuse. Cet excellent homme modéra un peu l'ardeur avec laquelle notre bienheureux écolier se portait aux austérités corporelles ; mais en même temps il lui servit beaucoup pour profiter dans la vie de l'esprit, pour s'avancer dans la pratique de l'oraison, et pour se rendre la présence de Dieu et l'entretien humble et amoureux avec lui, familiers et presque continuels.

D'autre part, le comte de Saint-Pol, son frère, qui fut depuis connétable de France, craignant que cette pieuse assiduité dans le couvent des Célestins ne le dérobât tout à fait au siècle et à sa famille, en l'engageant dans la vie monastique, lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Paris, en attendant que son âge permît de lui ménager une dignité ecclésiastique plus considérable. Le Saint accepta ce bénéfice avec respect, comme un honneur dont il s'estimait indigne, et il s'y comporta avec tant d'humilité, qu'un jour le clerc qui devait porter la croix à une procession ayant, par orgueil, refusé de le faire, il la prit avec une joie et une ardeur incroyables, et la porta effectivement d'une manière si modeste, qu'il attira sur lui l'estime et l'admiration de tous les Parisiens ; il semblait, en le voyant, qu'on vît un ange sous forme humaine, et il sortait de ses yeux et de tout son visage des étincelles d'un feu céleste, qui faisait assez paraître que son cœur était tout rempli et tout possédé du divin amour. Sa sainteté et l'illustration de sa famille portèrent plusieurs prélats à l'attacher à leur Eglise par quelque dignité. C'est ainsi qu'il fut nommé successivement archidiacre de Dreux, au diocèse de Chartres, et de Bruxelles, dans l'ancien diocèse de Cambrai. L'antipape Clément VII, qui était reconnu pour vrai Pape en France, où il avait établi son siége dans la ville d'Avignon, étant informé de son éminente sainteté, et désirant d'ailleurs avoir de grands hommes de son côté pour autoriser son parti, ne fit pas difficulté de le créer évêque de Metz, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. Notre saint Chanoine fit ce qu'il put pour se défendre d'une charge qu'il croyait excéder ses forces et devoir même donner de l'épouvante aux Anges, comme parle saint Bernard. Se croyant néanmoins obligé d'obéir à celui que sa bonne foi lui faisait reconnaître pour chef de tous les fidèles, il baissa la tête sous le joug et soumit ses épaules à la pesanteur de ce fardeau.

Il vint donc dans son diocèse et fit son entrée publique à Metz, non pas avec la majesté d'un prince ni avec le faste et la pompe d'un grand seigneur, mais les pieds nus, monté seulement sur un âne, comme un humble disciple de Jésus-Christ. Ayant pris possession de la dignité épiscopale, il s'appliqua généreusement à en remplir tous les devoirs, et Dieu lui donnant dans un âge si peu avancé la sagesse et la maturité d'un vieillard, il travailla par tout son diocèse avec un merveilleux succès à affermir la foi, à désarmer le vice et à mettre en vigueur les plus saintes lois du christianisme. Sa charité parut alors dans tout son éclat : car, étant persuadé que les revenus des évêques et des bénéficiers sont les biens de l'Eglise et des pauvres, il divisa les siens en trois parties égales, destina la première à réparer des

temples ruinés et à en bâtir de nouveaux, et ensuite à leur fournir les vases et les ornements nécessaires pour la célébration des divins Mystères ; consacra la seconde à l'entretien des pauvres, des veuves et des orphelins, et ne prit pour lui et pour toute sa famille que la troisième, dont il retranchait même assez souvent quelque chose pour augmenter la portion des nécessiteux et de tous ceux qu'il voyait dans la misère.

Quelques villes se révoltèrent contre lui, et se choisirent de nouveaux magistrats sans sa participation, ce qui était attaquer un droit dont ses prédécesseurs avaient toujours joui. Le comte de Saint-Pol, son frère, n'en eut pas plus tôt été averti, qu'il s'avança avec des troupes pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Le saint Evêque fut extrêmement mortifié de cet accident, et avec son patrimoine il dédommagea même les rebelles des pertes qu'ils avaient essuyées. Une telle charité lui gagna tous les cœurs.

Le soin infatigable qu'il avait de son troupeau ne lui fit pas oublier sa propre sanctification. Il avait une conscience si délicate, que l'ombre même du péché lui faisait peur, selon le témoignage de ceux à qui il a été obligé de découvrir les plus secrets replis de son cœur ; il a conservé son innocence baptismale jusqu'à la mort, et ne s'est jamais souillé d'aucun péché mortel. Cependant, il ne laissait pas de se confesser fort souvent avec la même componction que s'il eût été un très-grand pécheur ; et, avant d'approcher du saint tribunal, il expiait ses fautes, qui n'étaient ordinairement que de légères imperfections, par les larmes de ses yeux, par la contrition de son âme et par la rigueur de la pénitence. Un jour qu'il était en chemin pour ses visites, ayant ressenti un mouvement de la chair un peu violent, et craignant d'avoir eu de la lâcheté à le combattre, il en voulut porter la peine sur-le-champ, et, se trouvant auprès d'un bois dont l'épaisseur pouvait le cacher aux yeux des hommes, il entra dedans, et s'y donna une si rude discipline, que son corps en fut tout déchiré : ce qui lui ôta tous les sentiments de plaisir que la jeunesse et le bouillonnement du sang lui avaient causés.

Cependant, le bruit d'une vie si remplie de merveilles continuant de se répandre de tous côtés, Clément VII voulut l'avoir à sa cour pour le combler de nouveaux honneurs. Ce ne fut qu'avec répugnance que le bienheureux Pierre quitta son diocèse pour se rendre à Avignon, auprès de lui ; mais, le tenant pour le Pape légitime, comme on le tenait en France, en Espagne et en d'autres lieux, il se crut encore obligé de se soumettre à ses ordres. Dès qu'il fut arrivé, Sa Sainteté le créa cardinal du titre de *Saint-Georges au voile d'or*, dans la pensée qu'un astre si éclatant et si bienfaisant devait être placé dans un endroit de l'Eglise qui fût à la vue de tous les fidèles, afin qu'ils en pussent recevoir les lumières et ressentir les favorables influences. Pierre demeura tout confus d'un honneur dont il s'estimait indigne, et que tout autre motif que l'obéissance n'aurait jamais été capable de lui faire accepter. Aussi, appréhendant que la pompe et les délicatesses de la cour d'Avignon ne lui inspirassent de la vanité et de la mollesse, il redoubla ses veilles, ses prières, ses jeûnes et ses autres mortifications; aux jours de jeûnes commandés par l'Eglise, il se contentait de pain et d'eau ; il jeûnait encore très-rigoureusement pendant tout l'Avent, et le lundi, le vendredi et le samedi de chaque semaine ; l'usage du cilice, de la haire et de la discipline lui était aussi très-ordinaire ; enfin, il se réduisit à un genre de vie si austère, que ceux qui en étaient informés s'étonnaient qu'il pût subsister avec une si grande rigueur. Clément étant averti que, s'il n'y mettait ordre, il perdrait bientôt cet excellent sujet qu'il venait d'élever, et qui pouvait

être dans la suite si utile à l'Eglise, l'envoya chercher pour lui en faire la remontrance. Lorsque ce bienheureux pénitent entra, il parut au Pape, ainsi qu'au cardinal de Cambrai qui s'entretenait avec lui, tout rayonnant et tout environné de lumière. Clément ayant congédié ce cardinal, dit à Pierre : « Je suis heureux de voir qu'il y a encore dans l'Eglise des saints personnages qui éclairent les fidèles des pures lumières de leur intérieur, en cassant pour ainsi dire, par la mortification et la pénitence, les vases fragiles de leurs corps; quant à vous, vous m'honorez par la sainteté qui reluit en toutes vos actions : car tout le monde, en vous voyant, applaudit au choix que j'ai fait en vous nommant cardinal. Cependant je ne puis approuver la grande rigueur et la sévérité inexorable que vous exercez contre vous-même, dans le rang où la divine Providence vous a élevé ! vous devez vivre moins pour vous que pour les âmes rachetées au prix infini du sang de Jésus-Christ ; vous devez vous conserver pour elles, au lieu de vous suicider par des austérités indiscrètes ; je vous exhorte donc et même je vous commande d'apporter de la modération à cette sévérité, de traiter désormais votre corps, non pas comme un ennemi, mais comme un fidèle compagnon de vos travaux, de peur de vous rendre homicide de vous-même et coupable devant Dieu en lui donnant plus de charge qu'il n'en pouvait porter ». L'humble Pierre, confus de ces paroles, répondit modestement qu'il n'était qu'un serviteur inutile, et promit néanmoins de faire ce que Sa Sainteté ordonnait; ensuite il se jeta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Clément l'embrassa comme son frère par la dignité épiscopale, et comme son fils à cause de sa jeunesse et de sa qualité d'ouaille de Jésus-Christ; mais il fut bien surpris, en l'embrassant, de sentir une odeur excellente qui s'exhalait de toute sa personne. Il crut d'abord qu'on avait parfumé ses habits ; mais, s'étant informé si cela était, il apprit que, bien loin de porter des habits parfumés, il ne souffrait pas même qu'aucun des siens se servît d'odeurs pour se rendre plus agréable ; ainsi, il reconnut que celle qu'il avait sentie en l'embrassant était une odeur surnaturelle qui venait de la pureté de son âme, laquelle rejaillissait sur son corps : il l'assura depuis à un cardinal, qui était surpris lui-même de ce que le bienheureux Pierre sentait toujours si bon, et qu'on ne pouvait approcher de lui sans en être parfumé.

S'il avait eu tant de charité pour les pauvres avant son épiscopat et durant son séjour en son diocèse, il semble qu'il ait voulu pratiquer cette vertu, au suprême degré, depuis qu'il se vit promu au cardinalat. En effet, ne se contentant pas d'avoir destiné, par un vœu exprès, la troisième partie de ses revenus au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ, ni d'en avoir appliqué un autre tiers à la réparation des églises, il se dérobait encore à lui-même et aux commodités de sa maison, presque tout le reste qu'il avait réservé pour son usage, afin de le répandre sur les nécessités de son prochain ; et, comme il savait ce que Notre-Seigneur prescrit dans l'Evangile, de faire ses aumônes en secret autant qu'il est possible, il se déguisait quelquefois pour aller jeter aux pauvres, par leurs fenêtres, ce que sa miséricorde lui inspirait de leur donner. Celui qui avait le soin de sa dépense, voyant que ces libéralités excessives lui faisaient quelquefois manquer du nécessaire pour le vivre et pour le vêtir, prit la liberté de lui en témoigner son sentiment et de lui dire qu'à la vérité c'était une chose fort louable de subvenir aux besoins des pauvres, mais, qu'après tout, il fallait, en cela, éviter l'excès et ne pas s'ôter le pain à soi-même pour le donner à ceux qui en pouvaient avoir ailleurs. Mais le bienheureux Pierre, à qui cette

prudence de la chair était inconnue, lui répondit sans s'émouvoir : « Que sa maison ne manquerait jamais de rien, pourvu qu'elle établît son trésor dans le ciel, et que c'était de là uniquement qu'elle devait attendre ses besoins et son abondance ». Aussi, malgré cette remontrance, il demeura toujours ferme dans ses charitables pratiques. Il avait cette sainte coutume, quand il sortait, de faire donner l'aumône à tous les mendiants qui se montraient à sa porte. Un jour, voyant un de ses gens traiter un peu rudement quelqu'un de ces malheureux, il l'en reprit fortement, et, depuis ce temps-là, il faisait la charité lui-même sans s'en reposer sur personne. Une autre fois, allant par la ville, un pauvre s'adressa à lui-même, et, lui exposant sa misère et sa faim, le supplia, au nom de Dieu, de lui faire la charité. Il n'avait alors aucun argent ; mais, ne pouvant éconduire un membre de son Sauveur, il envoya sur-le-champ vendre l'anneau de son doigt : ce qui servit à soulager cet infortuné et beaucoup d'autres qui se présentèrent ensuite.

Si son amour pour les pauvres était si ardent, celui qu'il avait pour la pauvreté n'était pas moindre ; bien qu'il fût né dans l'éclat d'une maison illustre et opulente, et que son rang dans l'Eglise l'obligeât à vivre au milieu des splendeurs d'une cour, il n'avait néanmoins jamais qu'un seul habit, et ne le quittait point pour en prendre un autre qu'il ne fût tout à fait usé. Sa table était extrêmement frugale, ses meubles communs, et son épargne était si vide, qu'après sa mort on ne lui trouva en tout que vingt sous dans ses coffres, les mains des pauvres ayant porté le reste de ses trésors dans le ciel. Il étendit ce zèle de la pauvreté jusqu'aux cérémonies de la sépulture : il la choisit dans le cimetière des pauvres, et ordonna que son corps ne fût couvert que d'un drap d'une grosse toile, marqué dessus d'une croix rouge, et qu'on n'y portât que trois cierges allumés, deux à la tête et un aux pieds, pour honorer la très-sainte Trinité.

Il ne faut point douter qu'un homme d'une si haute perfection n'aimât beaucoup l'oraison mentale, et qu'il n'y passât ses heures les plus précieuses du jour et de la nuit. On ne peut dire les grâces extraordinaires qu'il a reçues en particulier dans cet exercice, parce que son humilité les lui a fait tenir sous le secret ; mais Notre-Seigneur nous en a voulu donner quelques échantillons par deux ravissements qui lui arrivèrent en public à la suite d'une forte application au mystère de la Passion et des plaies du Sauveur. Un jour qu'il se rendait de son palais à l'église de Saint-Pierre d'Avignon, Notre-Seigneur, l'ayant environné d'une grande clarté, lui apparut sur la croix et le remplit d'une ardeur et d'une onction merveilleuse ; son cœur se fondant de dévotion, il tomba en défaillance entre les mains de ceux qui l'accompagnaient ; on fut obligé de le porter dans la maison la plus proche, que l'on croit avoir été l'hôpital de Saint-Antoine, où il fut une demi-heure en extase. L'autre extase lui arriva à Neufchâtel, près d'Avignon, à la suite de Clément : se trouvant subitement couvert de lumière et consolé de la présence de Notre-Seigneur, qui eut encore la bonté de le visiter, il se mit à genoux au milieu de la boue pour l'adorer, et y demeura longtemps tout ravi, sans que ses habits fussent aucunement salis.

Il était à souhaiter qu'une vie si adorable continuât longtemps à éclairer et à édifier les fidèles ; mais Dieu, qui avait avancé la sainteté de son serviteur en lui donnant, avant dix-huit ans, ce que les plus grands Saints ont eu de la peine à acquérir en soixante ans, voulut aussi avancer sa couronne. Ainsi, dix mois après sa promotion au cardinalat, il fut saisi d'une fièvre que l'on attribua d'abord à ses pénitences, mais que les médecins

jugèrent bientôt être dangereuse et mortelle. Ils lui conseillèrent de changer d'air et de se faire porter à Villeneuve, sur les terres de France, au-delà du pont d'Avignon; il y consentit très-volontiers, non pas qu'il désirât la santé, mais pour s'éloigner davantage des troubles et des tempêtes de la cour, dont l'air lui était insupportable. On l'obligea aussi aux bains, qu'il ne refusa pas, parce qu'il était tellement mort à sa volonté, qu'il se laissait conduire aveuglément en toutes choses. Et depuis, l'eau où on l'avait baigné servit à la guérison de beaucoup de malades. Quelque grande que fût sa maladie, il ne laissait pas de réciter tout son office, ou, si la violence du mal et son extrême faiblesse l'empêchaient de prononcer les mots, il le faisait réciter en sa présence, afin qu'en l'entendant, il eût un nouveau secours pour s'élever à Dieu et pour produire des actes des plus excellentes vertus; et l'on remarquait que pendant que sa langue, toute brûlante des ardeurs de la fièvre, demeurait sans parole, son cœur, encore plus embrasé des flammes du divin amour, poussait des soupirs continuels vers le ciel, où était tout son bonheur et toute son espérance. Il communiait aussi tous les jours, et se confessait deux fois le jour, le matin et le soir, afin de recevoir avec plus d'abondance la grâce de la pureté intérieure. Son mal s'étant augmenté et ne laissant plus aucune espérance de guérison, il reçut le saint Sacrement en Viatique, ce qu'il fit avec une ferveur et une dévotion dignes de sa piété. Puis, ayant aperçu un de ses frères, nommé André, qui fut depuis évêque de Cambrai, il lui donna des instructions très-salutaires pour sa conduite, et, lui recommandant leur bien-aimée sœur, Jeanne de Luxembourg, il le pria de lui remettre un petit *Traité de la perfection* qu'il avait composé en sa faveur. C'est cette sœur à qui il avait fait faire vœu de virginité à l'âge de douze ans, et qui mena toujours une vie très-exemplaire et très-sainte.

Notre saint cardinal fit encore, dans ses derniers moments, un acte bien surprenant d'humilité et de pénitence; ayant fait venir tous ses domestiques devant lui, il leur demanda pardon de ne les avoir pas toujours édifiés et de les avoir traités comme ses serviteurs et non pas comme ses frères, quoiqu'ils fussent en vérité ses frères, puisqu'ils étaient les enfants de Dieu et les membres de Jésus-Christ, et il les obligea absolument de lui frapper les épaules avec sa discipline. Il est aisé de juger qu'ils s'en défendirent autant qu'il leur fut possible; mais ils ne purent refuser ce châtiment à ses prières et à ses larmes, d'autant plus qu'il leur avait fait promettre auparavant qu'ils feraient ce qu'il leur demanderait. Ensuite, il leur donna le baiser de paix et sa bénédiction, et, peu de temps après, ayant l'esprit élevé en Dieu, et le cœur tout brûlant de le posséder, il lui rendit sa belle âme, qui n'avait pas été dix-huit ans dans son chaste corps, le 2 juillet 1387.

Clément VII, informé de cette mort, se transporta aussitôt à Villeneuve, pour honorer ce grand serviteur de Dieu. Ainsi il fut témoin lui-même de la beauté extraordinaire qui paraissait sur son visage et de l'odeur merveilleuse qui sortait de ses membres, laquelle surpassait toute la douceur des parfums de la terre : ce qui lui fit dire beaucoup de choses à la louange du saint défunt. S'il faut en croire quelques auteurs, pendant qu'il le regardait fixement, le bienheureux cardinal lui lança un regard qui le remplit d'étonnement et d'effroi et l'obligea de se retirer la nuit suivante dans la Chartreuse de Villeneuve, où il la passa en prière; c'était peut-être pour l'avertir que, reconnaissant alors la vérité de son schisme, qu'il n'avait pas connue pendant qu'il était sur la terre, il n'avait plus pour lui la vénération

qu'il avait eue jusqu'à sa mort, et pour l'exhorter à mettre fin à la division et à rendre la paix à l'Eglise. Quoi qu'il en soit, Clément, sachant qu'il avait ordonné, par son testament, de l'enterrer au cimetière de Saint-Michel d'Avignon, s'il mourait dans le comtat, et au cimetière des Saints-Innocents, à Paris, s'il mourait hors du comtat, fit transférer son corps à Avignon, où on l'inhuma dans le lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture.

On représente le bienheureux Pierre de Luxembourg : 1° en prières, vêtu de ses habits pontificaux; 2° couronné par un ange : à côté de lui se voient les insignes du cardinalat; 3° pieds nus et monté sur un âne, faisant son entrée dans sa ville épiscopale; 4° voyant Jésus crucifié qui lui apparaît pour le récompenser de son esprit de dépouillement qu'il poussait au plus haut degré; 5° près du pont d'Avignon, comme patron de cette ville; 6° on gardait dans la collégiale de Notre-Dame d'Autun un tableau qui le représentait en extase, et au bas duquel on lisait ces mots qu'il répétait souvent : « Méprisez le monde, méprisez-vous vous-même, réjouissez-vous dans le mépris de vous-même, mais prenez garde de mépriser qui que ce soit ».

CULTE ET RELIQUES.

Les miracles que fit notre Saint avant qu'on le mît en terre et depuis qu'il fut dans le tombeau sont si illustres et en si grand nombre, qu'il y a peu de bienheureux dont Dieu ait déclaré la sainteté d'une manière plus authentique ; on compte même jusqu'à quarante morts qui furent ressuscités par son intercession. C'est ce qui fit que bientôt après on éleva une chapelle au-dessus de son sépulcre, et qu'ensuite on bâtit au même lieu l'église et le couvent des Célestins d'Avignon ; c'est dans l'église de ces religieux que se gardait le corps du Bienheureux, enchâssé sous un magnifique mausolée. La ville d'Avignon le prit pour patron en 1432, à l'occasion d'un prodige éclatant arrivé à son tombeau, le 5 juillet, jour de son enterrement et auquel on a depuis célébré sa fête. Elle portait en procession, sous un baldaquin, son précieux chef.

Dans cette fête, le pape Clément VII autorisa la récitation de son office, qui est celui d'un confesseur non pontife. On en faisait mémoire à Roubaix, avant la Révolution, dans la chapelle de Sainte-Elisabeth, bâtie par les parents du Bienheureux. La chapelle actuelle de Saint-Druon, à Carvin-Epinoy, chef-lieu de canton à vingt-six kilomètres N. E. d'Arras, fut dédiée à saint Druon et au bienheureux Pierre de Luxembourg. Le chapelain était à la nomination de l'abbé du monastère de Saint-Pierre de Gand. Ce bénéfice avait été créé et fondé par le prince de Melun-Epinoy, époux de Yolande de Luxembourg, dame de Roubaix, Cysoing, etc.

Ses précieuses reliques se conservent encore aujourd'hui à Avignon, dans l'église de Saint-Didier.

Nous lisons dans une monographie du bienheureux Pierre de Luxembourg, qui porte la date de 1710 : « La ville d'Avignon n'est pas la seule qui honore le saint Cardinal et qui implore son intercession dans ses besoins. Il n'y a point de monastère de Célestins où il ne soit invoqué du peuple, et leur église de Paris voit tous les jours des malades qui viennent lui adresser leur prière et demander à toucher son manteau. Il est de couleur de rose sèche, tel que les cardinaux en portent le troisième dimanche de l'Avent et le quatrième de Carême. Dieu, qui a renouvelé au tombeau de ce bienheureux enfant les miracles qui se sont faits à ceux des plus grands Saints, renouvelle à Paris, par l'attouchement de son manteau, ceux qui se faisaient autrefois par les mouchoirs de saint Paul, par l'ombre de saint Pierre et par la frange de la robe de Jésus-Christ ».

On montre encore à Ligny, parmi les ruines de l'ancien château féodal de Luxembourg, la chambre où naquit notre Bienheureux. C'est une pièce carrée, voûtée en arc-de-cloître, éclairée par deux croisées dont les embrasures sont côtoyées de bancs en bierre, et sur la voûte de laquelle on lit le millésime de 1191. Cette salle sert encore de nos jours à renfermer des malfaiteurs, des vagabonds, des condamnés : On l'appelle *Chambre Saint-Pierre*. Il est à regretter qu'un appartement, illustre jadis par une si glorieuse naissance, n'ait qu'une destination aussi profane. La *tour*, dite *de Luxembourg*, attenante à la chambre, formait jadis l'angle nord du château de Ligny. Elle fut construite en 1191, et était une de celles qui défendaient la porte orientale de ce château ; sa collatérale, qui portait le nom de *Tour des Canons*, fut démolie en 1747. Elle présente une hauteur de vingt-deux mètres, sur un diamètre d'environ sept mètres.

La ville de Ligny ne possédait des restes du saint Cardinal, qu'un gland de son chapeau. Informée que ses reliques jadis dispersées par suite des guerres et de la Révolution, avaient été heureusement retrouvées par Mgr Debelay, archevêque d'Avignon, elle réclama, par l'organe de son

conseil de fabrique, une part dans ce précieux trésor. Le vénérable prélat accueillit, avec autant de bienveillance que de générosité, des vœux si légitimes, et envoya à la paroisse une relique insigne, dont l'arrivée à Ligny (9 juillet 1854) fut le signal de l'une de ces fêtes religieuses et populaires que la foi seule sait inspirer. Mgr Rossat, évêque de Verdun, se rendit lui-même à Ligny pour présider à sa translation. Mgr Didiot, évêque de Bayeux, alors vicaire général du diocèse de Verdun, fit le panégyrique de notre Bienheureux.

Pour ce qui est des écrits de notre Bienheureux, voici en raccourci ce que nous lisons dans la monographie citée tout à l'heure : « La lecture attentive de ses ouvrages contenus dans un ancien manuscrit des Pères Célestins de Paris, donne lieu de les distinguer en cinq différents écrits.

« Le premier est une instruction que le Saint donne à un pécheur pour lui apprendre comment il doit retourner à Dieu, et ce qu'il doit faire après qu'il se sera réconcilié avec lui pour conserver la grâce qu'il aura reçue ; cet ouvrage est rempli de règles et de maximes très-solides.

« Le second est une apologie de la prière, considérée en tant que moyen d'obtenir la grâce sans laquelle le pécheur ne peut retourner à Dieu par une conversion véritable : l'auteur donne dix règles ou préceptes sur la manière de prier.

« Le troisième est un recueil de maximes courtes et simples, mais solides et utiles, sur la morale. Le Saint les composa pour les peuples de son diocèse, car il les commence par ces mots : Très-chers frères et sœurs.

« Le quatrième est une lettre qu'il adresse à sa sœur Jeanne de Luxembourg : comme elle se sentait ébranlée dans le dessein qu'elle avait pris d'être tout entière à Dieu et de ne s'engager jamais dans le monde, l'auteur la fortifie dans ses premiers projets. Cette lettre rappelle celle que saint Paul adressait aux fidèles séduits par les faux docteurs.

« Le cinquième est une seconde lettre à sa sœur : il y fait l'apologie de la prudence et de la charité, deux vertus essentielles pour résister aux plus fortes tentations du démon ».

Acta Sanctorum; Histoire de l'Eglise catholique, par Mgr Jager; *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes; *Histoire du diocèse de Toul*, par l'abbé Guillaume; Godescard; *Chroniques Barroises*.

S. MICHEL DES SAINTS [1], TRINITAIRE DÉCHAUSSÉ

1591-1625. — Papes : Innocent IX; Innocent X. — Rois d'Espagne : Charles-Quint; Philippe IV. — Rois de France : Henri IV; Louis XIII.

Difficillimum aut impossibile asserunt sapientes in præsenti gaudere cum mundo et in æternum exultari cum Christo.

Les Saints assurent qu'il est très-difficile et pour ainsi dire impossible de se réjouir ici-bas avec le monde et de partager dans l'éternité la félicité du Christ. *Joan. Saresb.*

Ce saint naquit à Vich en Catalogne, le 29 septembre 1591; il eut pour père Henri Augemit; sa mère se nommait Marguerite de Monserrada. Tous deux étaient de bonne famille, et se faisaient remarquer par leur probité ainsi que par leurs sentiments de religion. Cet enfant de bénédiction méprisa le monde avant de le connaître; et, dès sa plus tendre jeunesse, il fit vœu de chasteté perpétuelle. Son père, qui en fut informé, lui proposa un jour en riant d'entrer dans l'état du mariage. Effrayé de cette proposition, Michel fondit en larmes; et, courant à un autel de la sainte Vierge, il renouvela avec une grande ferveur le vœu qu'il avait déjà fait. A l'âge de six ans, pressé du désir de marcher sur les traces des Saints, il alla se cacher dans une caverne. Il s'y livrait à de pieuses méditations sur les souffrances de Jésus-Christ, et s'abandonnait à de tendres sentiments de compassion,

1. En espagnol : Miguel de los Santos.

lorsque ceux que son père avait envoyés à sa recherche l'obligèrent de revenir à la maison. En rentrant sous le toit paternel, il ne diminua rien de la sévérité du genre de vie qu'il s'était proposé de suivre. Tout occupé de son salut, ce saint enfant ne vivait que pour le ciel, et se tenait sans cesse en la présence de Dieu. Ses mortifications étaient si rigoureuses qu'on a peine à comprendre comment un âge aussi tendre a pu les supporter. Il jeûnait trois fois la semaine, couchait sur des sarments, n'avait qu'une pierre pour oreiller, et prenait fréquemment la discipline. Il avait choisi saint François d'Assise pour modèle, et ne craignait pas d'imiter ce parfait disciple de Jésus crucifié.

Michel n'avait que douze ans lorsqu'il prit la résolution d'embrasser l'état religieux. Dans cette intention, il se rendit à Barcelone, et se présenta chez les Trinitaires, qui l'admirent au noviciat. Dès qu'il eut atteint l'âge fixé par les canons de l'Eglise pour pouvoir faire validement profession, il prononça ses vœux, et se consacra ainsi au Seigneur d'une manière irrévocable à Saragosse, le 30 septembre 1607. Peu de mois s'étaient écoulés depuis cette époque pour lui si importante, lorsqu'il apprit le succès de l'Ordre de la Sainte-Trinité, que le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception [1] venait d'entreprendre. Le nouveau profès avait trop le zèle de sa perfection pour ne pas profiter de ce précieux moyen de salut que la Providence lui offrait. Il se hâta donc d'aller se joindre aux saints religieux qui secondaient le bienheureux Jean-Baptiste dans cette salutaire entreprise, et bientôt il se distingua par la ferveur avec laquelle il pratiqua la règle primitive de l'institut, que les réformés observaient dans toute sa rigueur. Ses vertus ne tardèrent pas à jeter l'éclat le plus vif; elles étaient si bien affermies dans son âme, que les études auxquelles il se livra, par la volonté de ses supérieurs, ne diminuèrent en rien sa ferveur. Sa fidélité aux moindres observances était si grande qu'on n'a jamais pu le trouver en défaut sur aucun point de la règle. Plein d'estime pour la chasteté, dont il avait fait le vœu dès sa première enfance, il conserva intact, jusqu'à la mort, et avec un soin extrême, ce trésor inestimable. Sa pauvreté était telle qu'il n'avait pour tout vêtement qu'une seule tunique. Le temps n'avait pas affaibli l'ardeur que le serviteur de Dieu avait eue dès ses plus jeunes années pour la mortification; aussi affligeait-il son corps par de rudes cilices, par de sanglantes disciplines et par un jeûne continuel. Il ne buvait jamais de vin, et passait quelquefois une semaine entière sans prendre aucune nourriture; et celle qu'il prenait d'habitude était si modique, et si peu propre à flatter le goût, qu'elle devenait encore pour lui un exercice de pénitence. Il ne donnait que très-peu de temps au sommeil, et passait le reste de la nuit, soit dans de pieuses méditations, soit dans la contemplation des choses célestes. Il était tellement occupé du ciel qu'il paraissait tout hors de lui-même, lorsqu'il en parlait ou qu'il entendait quelqu'un traiter cette matière sublime.

Une vertu si parfaite n'était en Michel que l'effet de l'ardent amour qu'il avait pour Dieu. Il demandait sans cesse au Seigneur par d'instantes prières qu'il lui donnât un cœur nouveau qui brûlât des plus pures flammes de la charité. Des désirs aussi saints méritaient d'être exaucés : aussi son âme était-elle comme inondée de ces douceurs spirituelles que Dieu réserve pour ses plus fidèles amis et qui sont un avant-goût du bonheur éternel. C'était surtout à l'autel qu'il recevait ces précieuses faveurs; il célébrait

1. Voir la vie de ce bienheureux au 14 février.

les saints mystères avec tant de dévotion qu'il excitait à la piété tous ceux qui assistaient à sa messe. On l'a vu plusieurs fois ravi en extase pendant l'élévation. Mais quelques consolations qu'il goûtât dans les exercices de piété, il savait s'en arracher pour remplir les devoirs que la charité lui imposait à l'égard du prochain. Pénétré de l'importance de ces devoirs, il se dévouait tout entier au service de ses frères. Il donnait des conseils à ceux qui réclamaient le secours de ses lumières, instruisait par ses prédications, et consacrait chaque jour un temps considérable à entendre les fidèles dans le tribunal de la pénitence. Une conduite si charitable, jointe à sa réputation de sainteté, le rendit l'objet de la vénération non-seulement du peuple, mais aussi des grands et des princes mêmes. Loin de s'élever en son cœur à cause de ces marques d'estime qu'il recevait fréquemment, il avait de si bas sentiments de lui-même qu'il se croyait pire que les démons, et il ne craignait pas de l'assurer. Son mérite le fit deux fois choisir pour gouverner des maisons de son Ordre, en qualité de supérieur. Il se trouvait à la tête de celle de Valladolid, lorsque le Seigneur lui fit connaître que sa mort était prochaine. Il semblait que le ciel enviât à la terre un homme si parfait, et que le Seigneur voulût se hâter de récompenser une âme tout à la fois si innocente et si pénitente. Le saint religieux apprit à ses frères qu'il allait bientôt les quitter. En effet, le 10 avril 1625, il rendit son esprit à son Créateur, dans le lieu et au temps qu'il avait prédits; il n'était âgé que de trente-trois ans. Dieu, qui lui avait accordé le don des miracles pendant sa vie mortelle, permit qu'il s'en opérât plusieurs à son tombeau. On travailla bientôt au procès de sa béatification, et le pape Pie VI le mit solennellement au rang des bienheureux le 24 mai 1779. Enfin il fut canonisé le 8 juin 1862, avec les vingt-six martyrs du Japon [1].

On le représente priant devant un autel où le saint Sacrement est exposé. Cela rappelle la grande dévotion qu'il professait, dès son enfance, envers l'Eucharistie.

Nous avons emprunté cette biographie aux continuateurs de Godescard, édit. Lefort.

LE BIENHEUREUX ARCHANGE DE CALATAFIMI,

VICAIRE PROVINCIAL DE L'ORDRE DES MINEURS (1460).

Ce saint homme, de la famille illustre des Placentini, naquit à Calatafimi, dans le diocèse de Mazzara, en Sicile. Dès son enfance, il montra un goût prononcé pour la solitude; il se retira d'abord dans une grotte près d'une chapelle, où il passait les jours et les nuits en prières et où il eut une apparition de la très-sainte Vierge : puis, comme la sainteté de sa vie et le bruit de ses miracles lui amenaient de nombreux visiteurs, il se cacha aux environs d'Alcamo. C'est dans cette retraite qu'il éleva, sous la protection de saint Antoine, un petit ermitage connu seulement de quelques hommes ; lui-même vivait dans une grotte qu'on appela plus tard la grotte du bienheureux Archange. Lorsque les ermitages furent supprimés en Sicile par le pape Martin V, il se rendit à Palerme où il reçut l'habit des Franciscains de la main du bienheureux Matthieu d'Agrigente ; il retourna alors à Alcamo pour y faire son noviciat, et y convertit son ermitage en un couvent dont il fut nommé vicaire provincial.

Toute sa vie fut remplie par la plus ardente piété. Son humilité était telle qu'il eût voulu n'être connu de personne ; sa nourriture se composait de racines et d'eau. Fidèle observateur de la règle de l'Ordre, il donnait à tous ceux qui l'approchaient le plus salutaire exemple. Réunissant

1. Voir leur notice au 5 février, tome II.

tous les mérites, doué du don des miracles et du don de prophétie, il mourut en 1460, brisé par la fatigue et par le poids des années.

Les habitants d'Alcamo obtinrent qu'on leur donnât son corps; ils l'ensevelirent dans un cercueil de marbre qu'ils placèrent au pied de l'autel de leur église; ceux de Calatafimi et des villages voisins lui gardèrent aussi une dévotion toute particulière. En dernier lieu, son corps reposa dans le couvent des Mineurs Observantins, au pied de la chapelle de Saint-François; le pape Grégoire XVI fixa sa fête au 5 juillet, où une messe est célébrée en son honneur par les Mineurs Observantins et dans tout le diocèse de Mazzara.

Palmier Séraphique.

VIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave des apôtres saint Pierre et saint Paul. — En Judée, saint ISAÏE, prophète, qui, sous le roi Manassès, fut scié en deux et enterré sous le chêne de Rogel, près du courant des eaux. — A Rome, la fête de saint Tranquillin, martyr, père des saints Marc et Marcellien, qui fut converti à Jésus-Christ par saint Sébastien, martyr, baptisé par saint Polycarpe, prêtre, et ordonné prêtre par le pape saint Caïus. Le jour de l'Octave des Apôtres, comme il priait au tombeau de saint Paul, ayant été pris par les païens et lapidé, il consomma son martyre sous l'empereur Dioclétien[1]. 286. — A Fiésole, dans l'ancienne Etrurie, saint Romule, évêque et martyr, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui lui donna la mission de prêcher l'Evangile; après avoir annoncé Jésus-Christ en plusieurs lieux de l'Italie, étant de retour à Fiésole, il reçut, avec quelques-uns de ses compagnons, sous l'empereur Domitien, la couronne du martyre. Ier s. — En Campanie, sainte Dominique, vierge et martyre, qui, après avoir brisé des idoles, sous l'empereur Dioclétien, fut exposée aux bêtes; mais, n'en ayant reçu aucun mal, elle eut la tête tranchée, et son âme s'envola au ciel. Son corps est conservé avec une grande vénération à Tropéa, en Calabre. IVe s. — Le même jour, sainte Lucie, martyre, née en Campanie, qui, ayant été prise et tourmentée cruellement par le lieutenant Rictiovare, le convertit à Jésus-Christ. On leur adjoignit Antonin, Séverin, Diodore, Dion et dix-sept autres, qui partagèrent leurs tourments et leur couronne. — Dans le territoire de Trèves, saint GOAR, prêtre et confesseur. 575.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Châlon-sur-Saône, saint GERVAIS, diacre de l'Eglise du Mans et martyr. — Dans l'ancien monastère de Saint-Pierre de Caunes (*Sanctus Petrus de Caunis*, abbaye de Bénédictins, fondée par saint Aignan, vers la fin du VIIIe siècle), au diocèse de Carcassonne, les saints martyrs Amand, Alexandre, Lucius et Audalde, dont nous avons donné la notice au 5 juin. Commencement du IVe s. — Aux environs d'Ostende, en Belgique, sainte GODELEINE ou GODELIVE, femme d'une insigne piété, qui, après une infinité d'insultes et de mauvais traitements qui exercèrent longtemps sa patience, fut cruellement massacrée par l'ordre de Bertulphe, son mari, à qui son innocence et sa sainte vie étaient insupportables. 1070. — A Menoux, près Faverney (Haute-Saône), le martyre de saint BERTHAIRE ou BERTHIER, prêtre, et de saint ATHALÈNE ou ATTALEIN, diacre, dont les reliques sont honorées à Florival, au duché de Luxembourg. 764. — A Magné, près de Niort, au diocèse de Poitiers, les saintes MACRINE, PÉZENNE et COLOMBE, vierges. Pézenne, appelée aussi Pécine, Pexine, Péchinne et Persévérande, est citée au martyrologe romain du 26 juin. IXe s. — Au monastère de Diessen, en Bavière, sainte MECHTILDE ou MATHILDE, vierge, dont l'éminente sainteté a été manifestée par plusieurs miracles. Vers l'an 1160. — Au diocèse d'Auxerre, saint Hugues,

1. Un os iliaque du Saint fut envoyé de Rome à Harbonnières, à l'abbé Isaac de Pas-Fenquières. C'est depuis ce temps qu'il est devenu le patron secondaire de cette église, où une chapelle lui est consacrée. Dans la châsse moderne, de style flamboyant, se trouve un procès-verbal du 17 messidor 1795, constatant que la relique fut mise dans une châsse de verre, alors que le reliquaire de cuivre fut transporté au district de Montdidier. Une neuvaine de pèlerinage commence le 6 juillet. — M. l'abbé Corblet.

solitaire. Commencement du IXe s. — Au diocèse de Besançon, saint Amand, évêque de ce siége. Après la destruction de Besançon par Attila, la résidence de ses évêques fut transférée à Nyon. Cette ville, située sur les bords du lac Léman, appartenait encore à la Grande Séquanie, mais sa position la mettait à l'abri de l'invasion des barbares qui inondèrent ce pays pendant la seconde moitié du Ve siècle. On croit que ce fut saint Amand qui opéra la translation du siége de Besançon. Vers l'an 515. — A Pontivy (Morbihan), au diocèse de Vannes, sainte Noyala ou Noaluen, vierge et martyre. Son culte, aujourd'hui nul, était fort célèbre en Bretagne, et du Bonetiez, curé de Pontivy, interrogé en 1719 sur le culte de cette Sainte, écrivait aux Bollandistes : « Il existe ici, à deux pas de ma paroisse, une chapelle très-antique et fort élégante, sous le vocable de Sainte-Noaluen. J'y ai vu une ancienne toile sur laquelle le pinceau assez grossier d'un artiste avait reproduit les principaux épisodes de sa vie : le tout était accompagné d'inscriptions en caractères gothiques. Voici sa légende: On la fait venir d'Angleterre avec sa nourrice, et aborder dans notre Bretagne sur une feuille d'arbre. On rapporte qu'elle fut décapitée non loin d'un village appelé Reignan, par l'ordre d'un certain Nizon ou Nizan, et qu'elle vint elle-même apporter sa tête à Pontivy. Le peuple célèbre sa fête avec la plus grande pompe, et pendant le Carême, un grand concours de pèlerins affluent à sa chapelle, de tous les bourgs du voisinage. Cette chapelle, par son architecture et son ornementation, ne le cède à aucun de nos plus beaux monuments de Bretagne. Plusieurs villages, bourgs ou villes, et plusieurs familles portent encore aujourd'hui le nom de la Sainte et disent assez la popularité dont elle jouit ».

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Fiésole, dans l'ancienne Etrurie, et à Volterra, dans la même contrée, avec saint Romule, évêque, cité au martyrologe romain de ce jour, les saints Marchitien, Crescent, Dulcissime et Carissime, martyrs, ses compagnons. Lorsqu'en 1491, l'ancienne basilique de Saint-Juste de Volterra fut restaurée, les ouvriers découvrirent un puits rempli d'ossements; ils en soulevèrent le couvercle et soudain l'église fut embaumée de la suave odeur qui s'en exhalait. Tous les spectateurs furent saisis d'admiration, et l'on procéda à la reconnaissance des corps saints, mais on ne découvrit que trois inscriptions qui donnaient les noms de Dulcissime, Carissime et Crescent. L'abbé du monastère de Saint-Juste fit transporter avec grande pompe ces précieuses reliques dans l'église abbatiale, et les renferma religieusement dans une châsse de marbre, avec l'inscription dont nous avons parlé. Ier s. — A Alexandrie, saint Artote, appelé aussi Arithon, Ariote, Artole et Arthote, martyr. C'est peut-être le même que saint Arpotes, nommé hier. — En Syrie, les saints Zotique, Pallade, Sévère, Zète, Philippe et Arateur ou Orateur, martyrs, cités au martyrologe de saint Jérôme. — Les saints Isaure, Félix, Pérégrin, Ermias, et leurs compagnons, martyrs, on ne sait plus en quel endroit. Ils naquirent à Athènes, sous l'empereur Numérien. Ayant quitté leur patrie et distribué tous leurs biens aux pauvres, ils se retirèrent dans une ville que les anciens appelaient Apollonias; là, ils s'enfoncèrent dans une caverne profonde et se livrèrent à la contemplation. Le président de la ville ayant découvert leur retraite, il fit trancher la tête au diacre Isaure; ses compagnons furent jetés sur un brasier ardent : mais les flammes les ayant respectés, ils furent décapités. IVe s. — Chez les Grecs, les saints martyrs Archippe, Philémon, Apollonius, Alexandre, Epimaque et Onésime. Le premier fut écartelé, le second attaché à une croix, le troisième jeté à la mer dans une barque où l'on mit le feu; Alexandre, une meule attachée au cou, fut précipité du haut d'un tertre; Epimaque périt par le glaive, ainsi qu'Onésime. — A Durazzo, en Macédoine, saint Aste, aussi appelé Astée, Astius et Ahériste, évêque et martyr. Sous l'empereur Trajan et le juge Agricola, il fut, en haine de Jésus-Christ, attaché à un arbre après qu'on eut enduit son corps de miel, et exposé ainsi, pendant les chaleurs de l'été, à la voracité des moucherons. Le martyrologe romain en fait mention au 7 juillet. — A Brescia, en Lombardie, les saints martyrs Nicolas et Jérôme. Ils furent convertis à la foi et baptisés par l'évêque saint Apollonius, qui, aidé de quelques généreux chrétiens, les encouragea au martyre et leur passa le pain des anges, pendant la nuit, à travers l'étroite fenêtre de fer de leur prison. Leurs corps furent déposés dans l'église Sainte-Afre de Brescia. 123. — A Fordun, à quinze milles d'Aberdeen, en Ecosse, saint Pallade, évêque et confesseur, apôtre des Scots. Il arriva chez ces peuples l'an 431. On comprend combien la mission qu'il entreprit de les convertir à la foi dut lui coûter de peines et de fatigues. Les Scots ayant été s'établir dans le nord de la Bretagne, vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, le Saint les y suivit : il prêcha parmi eux avec beaucoup de zèle et forma une Eglise nombreuse. Ses reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Fordun. En 1409, Guillaume Scènes, archevêque de Saint-André et primat d'Ecosse, les mit dans une nouvelle châsse qui était enrichie d'or et de pierreries. Vers 450. — Dans la Grande-Bretagne, sainte Darerque, appelée aussi Monynne, vierge, célèbre par ses grandes austérités et le don de prophéties et de miracles dont le Seigneur la gratifia durant sa vie. Ve ou VIe siècle. — A Césène, en Italie, saint Sévère, évêque et confesseur. Pendant qu'une longue sécheresse désolait son diocèse, il obtint par ses ferventes prières une pluie bienfaisante qui réjouit le cœur de ses ouailles et le fit avoir en grande vénération.

Fin du VIe s. — Au monastère d'Ely, en Angleterre, sainte SEXBURGE, abbesse. Fin du VIIe s. — En Bohême, sainte Angèle, vierge carmélite. Fille de roi, elle quitta le monde de bonne heure et se donna tout entière à Dieu, elle fut ensevelie à Prague, et la ville de Cologne, dans la Prusse rhénane, possède une petite portion de ses reliques. — A Viterbe, en Italie, le bienheureux Pierre de la Croix, de l'Ordre des Servites. 1522.

SAINT ISAIE,

LE PREMIER DES QUATRE GRANDS PROPHÈTES ET MARTYR

Vers 715 avant Jésus-Christ. — Roi de Juda : Manassès.

On ne doit pas tant regarder Isaïe comme un prophète que comme un évangéliste, car il a parlé avec tant de clarté des mystères de Jésus-Christ et de son Eglise qu'il paraît moins annoncer des choses futures que raconter des événements passés.
S. Jérôme, *Eloge du prophète Isaïe.*

Isaïe, le premier des quatre grands Prophètes, était de la tribu de Juda et du sang royal de David, d'après la tradition des Hébreux. Son père Amos, différent du Prophète de ce nom, était fils de Joas, roi de Juda, et frère du roi Amasias. Sa manière d'écrire, noble et élevée, a fait juger à quelques anciens qu'il avait reçu une éducation convenable à la grandeur de sa naissance. Il épousa une femme à qui il donna lui-même le nom de prophétesse, et il en eut deux fils dont les noms sont figuratifs : le premier, Scar-Jasub, c'est-à-dire *le reste reviendra*, marquait, selon les interprètes, que les captifs qui devaient être amenés à Babylone, en reviendraient après un certain temps. Le second, Chas-Bas, qui signifie *hâtez-vous de ravager*, semblait annoncer que les royaumes d'Israël et de Syrie seraient bientôt ravagés.

Isaïe était encore jeune lorsqu'il commença à prophétiser, et il le fit pendant fort longtemps. Il nous apprend lui-même qu'il annonça les oracles de Jéhovah sous le règne de quatre rois de Juda : Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchiel, ce qui fait un espace de plus de cent ans. Mais nous croyons, avec saint Jérôme, qu'il ne commença à prophétiser que la vingt-cinquième année du règne d'Osias, près de huit cents ans avant Jésus-Christ.

Ce fut l'année même de la mort de ce prince que notre saint Prophète eut la céleste vision de la Majesté divine sur le trône de la gloire, dont il nous a laissé la description en ces termes : « Je vis le Seigneur assis sur un trône fort élevé ; sa robe remplissait la vaste enceinte du temple. Les rangs pressés des Séraphins formaient autour de ce trône comme une haie impénétrable ; ils avaient chacun six ailes : deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils couvraient leurs pieds, et deux autres qui leur servaient à voler dans l'immensité du temple. Leurs voix mélodieuses se confondaient dans de sublimes accords, et je distinguais ces paroles : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées : la terre est toute remplie de sa gloire. Tout à coup la porte du céleste édifice fut ébranlée par le retentissement de ces voix formidables et son enceinte remplie de fumée. Je dis alors : Malheur à moi qui me suis tu, parce que mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres souillées. En même temps, l'un

des Séraphins vola vers moi, portant un charbon ardent qu'il avait pris sur l'autel ; me l'ayant appliqué sur la bouche, il me dit : Ce charbon a touché vos lèvres, votre iniquité sera effacée et vous serez purifié de votre péché. J'entendis ensuite le Seigneur qui disait : Quel est celui que j'enverrai porter ma parole à mon peuple ? Je répondis : Me voici, envoyez-moi. Et le Seigneur : Allez, et dites à ce peuple : Ecoutez ma voix et ne la comprenez pas, voyez ce que je vous fais voir, et ne le discernez point. Aveuglez son cœur, rendez ses oreilles sourdes, de peur qu'elles n'entendent, fermez-lui les yeux de crainte qu'ils ne voient : alors il se convertira et je le guérirai ».

Comme le Seigneur le lui avait prédit en lui confiant sa mission, Isaïe, pendant le cours de ses prédications, eut beaucoup à souffrir de la part des Juifs à qui ses reproches étaient odieux. Il se plaint lui-même en plusieurs endroits du peu de succès de ses instructions et du peu de zèle que ses auditeurs témoignaient à y répondre. Mais ce qui le consolait au milieu de ses afflictions, c'est qu'ayant Dieu pour juge, il espérait qu'il lui tiendrait compte de sa bonne volonté et de son travail.

Sur la fin du règne de Joathan ou la première année de celui d'Achaz son fils, Isaïe prédit non-seulement la ruine du royaume d'Israël, qui devait arriver vingt et un ans après, mais encore l'anéantissement du nom d'Ephraïm qui en était la principale tribu, et devait périr de telle sorte que l'on cesserait de la compter au rang des peuples. Le Prophète a marqué nettement le terme de soixante-cinq ans pour l'accomplissement de cette prédiction, et l'on a remarqué qu'au bout de ce temps le roi d'Assyrie envoya des étrangers dans le pays de Samarie pour former un autre peuple sous d'autres lois.

Dans le temps qu'Isaïe faisait cette prédiction, la ville de Jérusalem était assiégée par Rasin, roi de Syrie, et par Phacée, roi d'Israël. Achaz, qui était tout nouvellement monté sur le trône de Juda, se tenait enfermé dans sa capitale, tout tremblant dans l'appréhension d'être pris avec la ville, et d'y périr ou d'être emmené captif. Le Seigneur dit alors à Isaïe d'aller au-devant de ce prince avec son fils Scar-Jasub, et de lui ordonner de demeurer en paix sans rien craindre et sans se troubler « devant ces deux bouts de tison fumants de fureur », Rasin et Phacée. Ces rois, en effet, n'ayant pu prendre Jérusalem, furent obligés de se retirer bientôt après : ce n'était toutefois qu'un délai du châtiment préparé à l'impiété du roi de Juda.

Deux ou trois ans s'écoulèrent : les armées des Syriens et des Israélites reprirent leurs hostilités sur les terres du royaume de Juda, et le Seigneur voulut encore parler au roi Achaz par le ministère du prophète Isaïe. Celui-ci, s'adressant au prince vers lequel Jéhovah l'avait député : « Demandez à votre Dieu », lui dit-il, « qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre, ou du plus haut du ciel ». — « Je ne demanderai point de prodige », répondit Achaz, « et je ne tenterai point le Seigneur ». Et Isaïe : « Adonaï lui-même vous donnera un signe : voici qu'une vierge concevra et enfantera un Fils : elle l'appellera Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, une fleur naîtra de sa racine. Et l'esprit de Jéhovah reposera sur lui ; la justice sera la ceinture de ses reins, et la foi son baudrier. Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera à côté du chevreau ; le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira ». Ces paroles, Juifs et chrétiens les entendent du Messie : l'histoire et le monde sont là pour nous en montrer l'accomplissement. Les nations redoutables figurées dans l'Ecriture par des bêtes farouches, le

Goth, le Vandale, le Hun, le Cimbre, le Teuton, nous les voyons à mesure qu'ils entrent sur la montagne sainte, dans l'Eglise du Christ, dépouiller leur férocité naturelle, s'allier insensiblement aux populations plus civilisées de la Gaule, de l'Italie, de la Sicile, et ne faire enfin qu'une même chrétienté dont la loi suprême sera, non plus la force du glaive, mais la connaissance de Dieu répandue sur toute la terre.

Isaïe prédit ensuite la destruction totale des royaumes d'Israël et de Syrie par les rois d'Assyrie, déclarant que les Assyriens seraient exterminés à leur tour. Il annonça bientôt après les malheurs qui devaient accabler les Philistins, puis les Moabites. Sous le règne d'Ezéchias, fils d'Achaz, il prédit la ruine du royaume de Juda, de la ville de Jérusalem, et la captivité du peuple par les Babyloniens ; puis la désolation de Babylone par les Mèdes et les Perses, et la délivrance des Juifs qui devaient se relever de leur oppression après la ruine du royaume des Babyloniens. Il prophétisa ensuite contre l'Arabie et l'Idumée qui devaient être châtiées à leur tour. Enfin, l'année que le général de Sennachérib, roi des Assyriens, alla attaquer les villes des Philistins, Dieu fit annoncer par Isaïe la désolation de l'Egypte qui devait être le résultat de la guerre que ce roi allait porter dans ces contrées. L'événement vint confirmer la prédiction.

Isaïe prophétisait encore du temps d'Ezéchias. Ce prince étant tombé dangereusement malade, le Prophète alla le trouver pour lui annoncer, de la part de Dieu, qu'il n'en reviendrait pas ; mais le Seigneur, touché par les larmes et les prières du saint roi, lui renvoya son Prophète pour lui annoncer qu'il guérirait, et, pour lui en donner l'assurance, il fit rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Ce prince eut pour Isaïe une grande vénération ; mais Manassès, son fils et son successeur, loin d'hériter de ses sentiments, se choqua des reproches que lui adressait le serviteur de Dieu sur ses impiétés, et, pour se débarrasser d'un censeur importun qu'il haïssait, il le fit couper en deux par le milieu du corps avec une scie de bois. C'est du moins une tradition ancienne chez les Juifs et appuyée du témoignage de plusieurs Pères de l'Eglise, qu'Isaïe fut mis à mort par le supplice de la scie, vers le commencement du règne de Manassès, roi de Juda (vers 715 avant Jésus-Christ). Saint Justin le martyr accusait les Juifs d'avoir retranché du texte de l'Ecriture cette circonstance de la mort d'Isaïe qui faisait si peu d'honneur à leurs pères. On applique d'ailleurs à ce Prophète ce qui est dit dans l'Epître de saint Paul aux Hébreux : « Quelques-uns d'entre eux ont été sciés ».

On représente Isaïe : 1° au moment de sa vision céleste, quand un séraphin, comme nous l'avons dit, touche ses lèvres pour les purifier avec un charbon pris au feu de l'autel ; 2° montrant l'arbre de Jessé, pour prophétiser l'Incarnation ; 3° avec un cadran solaire sur lequel il fait reculer l'ombre jusqu'à dix degrés en arrière pour garantir au roi Ezéchias malade la promesse qu'il lui a faite qu'il reviendra à la santé ; 4° tenant de la main gauche un livre ouvert qu'il montre de la droite, et sur lequel se lit le mot *Maria*, par allusion à la prophétie : « Une vierge concevra » ; 5° déroulant des deux mains son cartouche qui contient ses prophéties saillantes ; 6° ayant à ses côtés une grande scie de bois, instrument de son supplice ; 7° mis en terre dans une fosse, près d'un chêne.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

La tradition constante des Juifs et des chrétiens, affirme Dom Calmet, est que le corps d'Isaïe fut enterré près de Jérusalem, sous le *chêne du foulon*, près de la fontaine de Siloé, d'où il fut transféré à Panéade ou Césarée de Philippes, vers les sources du Jourdain, dans la basilique de Saint-Laurent, et de là à Constantinople, sous le règne de Théodose le Jeune, l'an 442 de Jésus-Christ. D'après Mgr Mislin, entre la piscine supérieure et la piscine inférieure de Siloé se trouve un petit tertre qui sert de lieu de prière aux musulmans ; un arbre fourchu, qui est au milieu, marque aux fidèles l'endroit où le plus illustre des Prophètes a été martyrisé.

Isaïe est le plus éloquent des Prophètes, et avec David le plus sublime des poëtes qui aient jamais paru. Contemporain d'Homère qui a toute la pureté de la langue grecque, Isaïe a toute celle de la langue hébraïque unie à une énergie de pensée et à une magnificence de langage incomparables. Saint Jérôme dit que ses écrits renferment tout ce qui est contenu dans les Ecritures, et qu'on y trouve toutes les connaissances dont l'esprit humain est capable : la philosophie naturelle, la morale et la théologie.

Le titre que nous lisons à la tête des prophéties d'Isaïe prouve clairement qu'il ne les rédigea que sur la fin de sa vie ou du moins qu'il n'y mit ce titre qu'après l'ouvrage achevé ; car, lorsqu'il commença à prophétiser, sous le règne d'Ozias il ne savait pas sans doute qu'il le ferait encore plus de cinquante ans après, sous le règne d'Ezéchias. Il paraît tout occupé à prédire la vocation des Gentils et l'avénement de Jésus-Christ, l'établissement et la gloire de son Eglise ; c'est à quoi on doit rapporter toutes ses prophéties, et sans cela il est presque impossible de les entendre. Celles qui sont renfermées dans les douze premiers chapitres sont du règne d'Ozias, de Joathan et d'Achaz, et regardent ce qui s'est passé de leur temps ; les cinquante-quatre autres sont du règne d'Ezéchias.

Outre les *Prophéties* que nous avons, Isaïe avait écrit un *Recueil des actions du roi Ozias*, ainsi que nous l'apprenons du livre II des *Paralipomènes*, au chapitre XXIV ; mais cet ouvrage est perdu. On lui a attribué aussi un ouvrage intitulé : l'*Ascension d'Isaïe*, et un autre sous ce titre : la *Vision d'Isaïe ;* mais tous les savants les mettent au nombre des apocryphes.

Parmi les travaux littéraires faits sur Isaïe, on peut citer les *Commentaires* de saint Hippolyte, d'Eusèbe de Césarée, de saint Basile le Grand, de saint Jean Chrysostome, de saint Jérôme, de saint Cyrille d'Alexandrie, de Théodoret, de Procope de Gaze, de Thierry, moine de Saint-Mathias, à Trèves, de saint Brunon de Segni ; les *sermons* de saint Augustin, et d'Ælrède, abbé de Riedval ; et les *homélies* de saint Jean Chrysostome.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier ; du *Dictionnaire hagiographique* de M. l'abbé Migne ; des *Vies des Saints*, par M. l'abbé Rohrbacher ; des *Saints Lieux*, par Mgr Mislin ; de l'*Histoire des Saints de l'ancien testament*, par Baillet ; et de la *Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet. Bar-le-Duc, Louis Guérin, 2 vol., 1871.

S. GERVAIS, DIACRE DE L'ÉGLISE DU MANS,

MARTYR AU CHALONNAIS

IVe ou VIe siècle.

Si cupis vestimenta parare et ornare animam, eleemosyna et largitas præcipue sunt animæ vestimenta atque nitidissima indumenta.

Voulez-vous parer et orner votre âme ? l'aumône et la libéralité sont les principales parures et les plus beaux ornements de l'âme.

S. Joan. Chrys., *Homil.* XXI.

Gervais naquit dans la cité des Cénomans, aujourd'hui Le Mans, où ses parents tenaient un rang très-distingué ; mais ils étaient plus remarquables encore par les vertus qu'ils pratiquaient que par leur naissance et leur fortune. Privés d'enfants et se voyant près de la vieillesse, ils tournèrent toutes leurs espérances du côté du ciel, et prièrent l'évêque du Mans, Innocent,

d'intercéder pour eux et de leur obtenir une postérité. Il le fit et il fut exaucé. Le saint évêque conféra lui-même le baptême au fils de ses prières et lui imposa le nom de Gervais, pour honorer encore de cette manière le nouveau patron de l'Eglise du Mans.

On raconte qu'au moment où, suivant une coutume fort ancienne, et qui était particulière à un petit nombre d'Eglises durant les premiers siècles, le pontife allait déposer l'Eucharistie dans la bouche de l'enfant, il aperçut sur ses lèvres une goutte de sang. Il reconnut à cette marque, et il annonça aussitôt, que celui auquel il venait de conférer la grâce qui fait les chrétiens, aurait un jour le bonheur de répandre son sang pour Jésus-Christ.

Le reste de la vie de saint Gervais fut digne d'un commencement aussi merveilleux; ses vertus le firent admirer de toute la communauté des fidèles, et il n'y eut qu'une voix pour applaudir, quand il fut appelé par l'évêque du Mans au ministère de l'autel et ordonné diacre [1].

On vit bientôt Gervais distribuer aux pauvres toutes les richesses qu'il avait héritées de ses parents, et partir avec un grand nombre de pèlerins manceaux, pour aller visiter les tombeaux des saints Apôtres à Rome. Son désir était de rester dans cette cité, loin de son pays et de ses proches, uniquement occupé au service de Dieu; mais fidèle observateur des règles de la discipline, il ne put obéir à cette pieuse pensée, parce qu'il était attaché par son ordination à l'Eglise du Mans, et qu'il n'avait pu obtenir de l'évêque qui la gouvernait alors l'autorisation de s'en séparer entièrement.

Après avoir satisfait sa dévotion près des tombeaux des saints Apôtres, il revint avec ses compagnons de voyage dans les Gaules. Mais pendant qu'il traversait le pays des anciens Eduens, dont les Burgondes s'étaient déjà rendus les maîtres, après avoir franchi la Saône, dans une forêt située sur les bords de ce fleuve et nommée *Corinna* ou *Coriana*, à quelque distance de Châlons, s'étant écarté un instant de sa route, il tomba seul entre les mains d'une troupe de brigands. Ils le prirent pour un espion, et croyant leur sûreté compromise, ils se jetèrent sur lui avec fureur, le percèrent de plusieurs coups et le laissèrent expirant. Après avoir commis ce crime, ils prirent la fuite, mais l'un d'entre eux, touché tout à coup de repentir, resta auprès du corps de Gervais pour le garder, et se prosterna devant sa victime, implorant son pardon.

Des fidèles de la contrée, avertis de cet événement, accoururent pour honorer le corps du saint Martyr, et lui donner la sépulture avec tout le respect qui leur fut possible. Bientôt la dévotion des peuples fut excitée par les miracles qui s'opérèrent à ce tombeau; on conserve avec soin et avec amour le récit des derniers moments du saint diacre. Il avait cherché à faire entendre à ses assassins des paroles de salut, il avait prié le ciel pour eux jusqu'à sa mort. Ces circonstances furent transmises par celui des brigands qui s'était converti, et l'on constata même que tous les autres périrent misérablement.

Les restes du martyr furent d'abord placés sur un char conduit par deux chevaux auxquels on ne donna aucune direction, dans l'espoir que Dieu marquerait le lieu où il voulait que son serviteur fût enterré. Ce fut en effet ce qui arriva. On bâtit un petit oratoire en bois sur la tombe de Gervais, et le peuple fidèle s'empressa d'y venir porter le tribut de ses hommages.

1. Cette promotion eut lieu, non par saint Innocent, mais par l'un de ses successeurs.

CULTE ET RELIQUES.

Au commencement du VIIe siècle, saint Loup, évêque de Châlon-sur-Saône, fut averti par le saint diacre, qui lui apparut en songe, de faire élever une église en son honneur. Le saint prélat s'empressa d'obéir, fit construire une basilique sur le lieu où reposait le martyr, la dota de biens considérables, et l'unit au monastère de Saint-Pierre, le plus important de sa ville épiscopale. Ce lieu, et le village qui a été construit autour de la basilique, portent encore aujourd'hui le nom de Saint-Gervais-en-Vallière [1].

Les reliques du saint martyr ont échappé aux troubles religieux du XVIe et du XVIIIe siècle ; elles sont conservées et vénérées dans l'église dont nous venons de raconter l'origine, et leur authenticité a été reconnue par acte canonique le 19 juin 1808. Le diocèse de Châlon-sur-Saône jusqu'à sa réunion à celui d'Autun, par le concordat de 1801, célébra la fête de saint Gervais, du rite semi-double, le 6 juillet.

Nous avons emprunté cette biographie à l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Piolin. — Cf. *Légendaire d'Autun*, par l'abbé Pequegnot.

SAINT GOAR, PRÊTRE ET ERMITE,

AU TERRITOIRE DE TRÈVES

575. — Pape : Benoît Ier. — Roi de France : Chilpéric Ier.

> Goar enfant nous prêche l'innocence et la fuite du monde ; Goar calomnié nous est un beau modèle de résignation et de générosité envers les ennemis ; Goar refusant l'évêché de Trèves fait pour notre instruction le panégyrique de l'humilité et du détachement des grandeurs terrestres.
>
> M. l'abbé Martin, *Sermon sur saint Goar.*

Ce saint prêtre, dont la vie est si édifiante et contient des instructions si salutaires pour toutes sortes de personnes, était de l'Aquitaine, et fils de Georges et de Valérie, personnes nobles et d'un sang fort illustre. Il naquit au temps de Childebert Ier, fils du grand Clovis. Ses premières années ne furent pas seulement innocentes et exemptes des fautes ordinaires à la jeunesse, mais aussi remplies de bonnes œuvres et de grands témoignage de la sainteté où il devait arriver un jour. Il recevait même dès lors des grâces extraordinaires du ciel, et faisait des actions miraculeuses pour la consolation et le soulagement du prochain. Il se mortifiait par des jeûnes fréquents et de longues veilles. La plus chère occupation de son cœur était la prière ; celle de son esprit, la méditation des vérités saintes. Le désir ardent qu'il avait de plaire à Dieu en toutes choses, le rendait exact à observer tous ses commandements, et parfaitement soumis à ses ordres : ce qui le faisait avancer continuellement dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Une vie si pure et si sainte fut bientôt un sujet d'admiration pour tout son voisinage : ce qui fit qu'il prit la liberté d'instruire les ignorants, d'exhorter les pécheurs à faire pénitence et d'animer les gens de bien à pratiquer les plus excellentes vertus du christianisme. Son exemple aidant sa parole,

1. Département de Saône-et-Loire, arrondissement de Châlon-sur-Saône, canton de Verdun-sur-le-Doubs.

il fit de grands fruits parmi le peuple. Ceux qui avaient servi le démon commencèrent à servir fidèlement Jésus-Christ ; ceux qui avaient aimé le monde et ses vanités commencèrent à marcher dans les voies de la justice et à suivre les règles de l'Evangile, et ceux qui avaient vécu dans la tiédeur et l'indévotion commencèrent à s'adonner avec ferveur aux exercices de la vie intérieure et spirituelle.

Ces heureux progrès ayant acquis beaucoup de réputation à saint Goar, son évêque crut qu'il procurerait un grand avantage à l'Eglise s'il le faisait entrer dans l'ordre ecclésiastique. Il l'ordonna prêtre et lui commit l'office de la prédication évangélique. Cet honneur fut un nouvel aiguillon à son zèle. Il monta en chaire et fit une guerre publique aux vices et aux déréglements qui régnaient de son temps. Il combattit le luxe, la discorde, la vengeance, l'homicide, l'inceste, la simonie et d'autres monstruosités semblables qui défiguraient alors toute la face du christianisme ; et ses travaux eurent tant de succès, qu'il se fit, par leur moyen, un changement considérable dans les mœurs des fidèles. Cependant l'amour de Dieu et le mépris de toutes les choses de la terre s'augmentaient toujours dans son cœur, devenu tout céleste ; il ne soupirait plus qu'après les biens de l'éternité : il prit donc la résolution de quitter ses parents, ses amis, son pays et tout ce qu'il possédait, et de se retirer en un lieu inconnu, où, étranger à l'égard du monde, il fût le véritable citoyen du ciel (519). Le lieu de sa retraite fut sur les bords du Rhin, à quelques lieues de Trèves, près d'un petit ruisseau appelé Wochaire. L'évêque de Tréves, que l'histoire de sa vie appelle Félix, et qui était plutôt saint Fibice, dont il est fait mention au 5 novembre, lui ayant permis de s'y établir, il y fit bâtir un ermitage et une petite église, qu'il enrichit de plusieurs reliques très-précieuses, qu'il avait apportées de son pays.

Sa retraite en cette solitude fut une source de grâces et de bénédictions pour tout le pays; car, après s'être longtemps exercé dans les veilles, les jeûnes, les prières et les autres pratiques de la piété et de la mortification chrétiennes, qui le rendirent digne de l'esprit apostolique, il se mit à parcourir tous les lieux d'alentour, d'où l'idolâtrie et le culte des faux dieux n'avaient pu encore être entièrement bannis, et il y prêcha avec tant de succès l'unité de Dieu et les mystères de Jésus-Christ, que plusieurs païens ouvrirent les yeux à la vérité de l'Evangile, et, délaissant leurs erreurs, embrassèrent le Christianisme. Sa prédication était soutenue par des miracles : il y eut des malades qu'il guérit par l'invocation du nom du Sauveur, et on vit des personnes, qui avaient perdu l'usage de leurs membres, le recouvrer heureusement par sa prière et par le signe de la croix qu'il faisait sur les parties blessées.

Il s'était fait à lui-même une loi inviolable de dire tous les jours la messe, pour le bien commun de l'Eglise, et de réciter aussi le Psautier tout entier : ce qu'il faisait avec une révérence et une attention merveilleuses. Après s'être acquitté de ces devoirs, il s'appliquait à l'instruction et au soulagement des pauvres et des pèlerins, dont il y avait toujours bon nombre à son ermitage. Il leur donnait une grande horreur du vice, les animait à la vertu, les avertissait de prévenir cette heure redoutable où il ne sera plus temps de faire pénitence, et qui sera la décision de l'éternité bienheureuse ou malheureuse ; mais parce qu'il savait, par expérience, que le moyen de gagner les pauvres à Dieu était d'exercer à leur égard la charité corporelle, il les recevait avec joie, les logeait commodément, et leur donnait aussi à dîner et à souper avec toute l'abondance que sa pauvreté lui pouvait per-

mettre. En effet, il n'y a point de Saint qui ait eu plus de zèle pour l'hospitalité que saint Goar; bien que toutes ses autres vertus fussent très-éminentes, c'est néanmoins principalement en celle-là qu'il a excellé et qu'il s'est distingué des autres Saints. Lorsque les pèlerins qui avaient couché chez lui, voulaient continuer leur voyage, souvent, après la messe et la récitation de ses prières, il ordonnait à son disciple de dresser la table, pour leur donner à manger : c'était là une occasion favorable de les entretenir des choses célestes, et de les confirmer dans la foi et dans la piété ; se faisant tout à tous, selon la pratique de l'apôtre saint Paul, il se mettait à table avec eux, gardait toutes les règles de la plus sévère sobriété et ne mangeait que ce qui était nécessaire pour se conserver la vie ; il leur administrait en même temps l'aliment délicieux de la parole de Dieu.

Une conduite si charitable, et dont tout le pays recevait de si grands secours, déplut néanmoins à quelques envieux, surtout à Albiwin et à Adalwin, officiers ou domestiques de l'évêque de Trèves, nommé Rustique. Ils vinrent à l'ermitage de saint Goar, sous prétexte d'y lever un tribut pour l'entretien des luminaires de l'église de Saint-Pierre ; et, ayant vu le nombre des pèlerins qui y étaient, et comment, après la récitation des divins offices et la célébration du redoutable mystère de la messe, il se mit à dîner avec eux, ils en firent un jugement téméraire, et résolurent de le dénoncer à l'évêque. Ils retournèrent à Trèves dans ce dessein ; ils racontèrent à Rustique que Goar ne suivait point la coutume des saints ermites qui ne prenaient un peu de nourriture qu'à midi ou même à l'heure de Vêpres, mais qu'il mangeait bien plus matin et prenait part à de véritables festins. Sans doute il prêchait avec succès ; mais il était probable qu'il ne le faisait que pour mieux cacher son intempérance et son libertinage ; il ne fallait nullement souffrir ce déréglement dans le diocèse, surtout de la part d'un étranger. Ils étaient d'avis qu'il fallait le juger, le punir. L'évêque de Trèves ajoutant foi à ces calomnies, chargea les calomniateurs mêmes de lui amener le prétendu coupable.

Quand ils se présentèrent à la demeure du Saint pour lui enjoindre de les suivre, Goar les reçut avec sa bienveillance ordinaire. Il leur offrit l'hospitalité pour la nuit, qu'il passa selon sa coutume à prier ; car il ne dormait presque point : et, dès le point du jour, il commença son office du chant des Psaumes et des cantiques à la louange de Dieu tout-puissant, et célébra l'adorable mystère de la messe avec tout le calme et la dévotion d'un homme parfaitement uni à Jésus-Christ. Après son action de grâces, il invita de nouveau ses hôtes à prendre un petit repas avec lui avant de se mettre en chemin. Ils refusèrent et lui dirent injurieusement que c'était à tort qu'il portait le nom d'ermite et de solitaire, puisque contre la règle des moines, il ne faisait point difficulté de manger de si bonne heure, et de les inviter à faire de même. Le Saint ne se rebuta point de ce reproche, mais, après leur avoir remontré que les règles monastiques n'étaient pas contraires à celles de l'hospitalité, il fit entrer un pèlerin, le fit mettre à sa table et déjeûna avec lui. Ses calomniateurs voulant partir, il leur donna des vivres pour le chemin, bien qu'ils fussent à cheval ; pour lui, il les suivit tranquillement à pied, l'esprit élevé en Dieu et le cœur disposé à tous les ordres de la divine Providence.

Notre-Seigneur commença bientôt à faire paraître qu'il était le protecteur de l'innocence de son Serviteur ; car, à peine ses envieux eurent-ils fait une ou deux lieues qu'ils furent saisis d'une faim, d'une soif et d'une lassitude si étrange, qu'ils croyaient être à deux doigts de la mort. S'étant

communiqué leur mal l'un à l'autre, ils cherchèrent un ruisseau qu'ils savaient être proche, afin d'y étancher leur soif ; mais ils ne le trouvèrent plus. Ils eurent recours aux vivres que le Saint leur avait donnés, afin d'apaiser leur faim ; mais ils avaient disparu. Ils voulurent piquer leurs chevaux pour arriver promptement à Trèves ; mais leur lassitude les mit hors d'état d'avancer, et fit même que l'un d'eux tomba demi-mort par terre. Tout ce qu'ils purent faire dans cette extrémité fut d'attendre le Saint qui venait après eux, et d'implorer humblement son assistance, quoiqu'ils s'en fussent rendus indignes par leur malice. Goar, qui avait appris de l'Evangile à aimer ses ennemis et à faire du bien à ceux dont il recevait du mal, après leur avoir remontré fort doucement que cette incommodité leur était arrivée pour leur donner plus d'estime de la charité, leur rendit miraculeusement les forces qu'ils avaient perdues ; convaincus alors de la sainteté du serviteur de Dieu, ils se présentèrent devant l'évêque de Trèves, non plus comme les adversaires et les dénonciateurs de Goar, mais plutôt comme ses panégyristes et les admirateurs de sa vertu.

Rustique, loin de croire au miracle que ses deux prêtres lui racontèrent, les accusa de s'être laissé tromper par quelque prestige, et, persévérant dans ses mauvaises dispositions contre l'ermite, il ordonna qu'à son arrivée on le fît entrer dans la chambre de son conseil, où la plus grande partie de son clergé était assemblée. La première chose que Goar fit à son entrée dans Trèves, fut d'aller à l'église pour y adorer la souveraine majesté de Dieu et lui recommander sa personne et celle de son disciple, qui était avec lui. Ensuite, il se rendit au palais épiscopal et dans la chambre de son prélat avec une gravité et une modestie angéliques. S'étant dépouillé de son manteau, il le suspendit à un rayon de soleil qu'il prit pour une barre ou une corde. L'évêque, bien loin d'être touché de ce prodige, s'en servit, au contraire, comme d'une preuve que le Saint était magicien, et le lui reprocha comme un effet de son orgueil et de sa communication avec le démon ; il lui dit ensuite qu'il ne pouvait pas être bon prêtre ni bon solitaire, puisque, loin de s'exercer comme les anciens ermites, dans les jeûnes, l'abstinence et les autres mortifications du corps, il prenait un chemin tout opposé, et mangeait dès le matin avec des pèlerins. Le Saint fut un peu surpris du miracle qu'on lui reprochait et dont il ne s'était pas aperçu ; il en fit des excuses à son prélat, et lui dit « qu'il prenait Dieu à témoin, lui qui connaît les choses les plus cachées, et à qui les plus secrètes intentions du cœur sont manifestes, qu'il n'avait jamais eu de commerce avec le démon, et que, s'il avait fait quelques actions surnaturelles, c'était par la seule vertu divine qu'il les avait faites. Pour la gourmandise qu'on lui reprochait, il ne s'en sentait nullement coupable. S'il avait quelquefois avancé le repas du matin en des jours où le jeûne n'était pas commandé, il l'avait fait par charité envers ses hôtes, et non par intempérance. Au reste, c'était une grande erreur de mettre toute la perfection dans le jeûne et l'abstinence, puisque les plus grands Saints ont toujours reconnu que la charité était préférable ».

Pendant qu'il se défendait avec sa douceur et son calme ordinaires, un clerc de l'évêque apporta un enfant qu'on avait trouvé dans la cathédrale ; car il y avait un bassin de marbre destiné à recevoir les enfants que leurs mères voulaient exposer, et on les apportait à l'évêque qui se chargeait de les faire élever. Alors, ce prélat, que Dieu voulait humilier et corriger, se tournant vers ses ecclésiastiques, leur dit : « Nous verrons bien maintenant si les œuvres de Goar sont de Dieu ou du démon : qu'il fasse parler cet en-

fant, et qu'il lui fasse déclarer qui est son père et qui est sa mère, et nous croirons que les miracles qu'il a opérés jusqu'à présent sont des effets de la puissance divine ; mais, s'il ne le peut pas faire, nous aurons une marque évidente qu'il n'a rien fait que par la magie et par le commerce avec l'esprit infernal ». Le Saint frémit à cette proposition ; il remontra à Rustique « qu'on ne devait point exiger de lui une si grande merveille ; il n'était qu'un misérable pécheur, à qui il n'appartenait pas d'entreprendre une chose si extraordinaire ; d'ailleurs, elle était inutile et ne pouvait servir qu'à découvrir la honte et l'infamie de ceux qui avaient mis cet enfant au monde ; la charité lui avait fait faire quelques miracles par la volonté de Dieu ; mais la même charité l'empêchait de faire celui-là ». Rustique se moqua de ces raisons, et, se persuadant qu'en ordonnant au Saint une chose qu'il ne pouvait exécuter, il le couvrirait de confusion, il lui commanda, s'il ne voulait passer pour un imposteur et un magicien, de faire parler l'enfant sur-le-champ. Goar, en cette extrémité, leva les yeux au ciel, et, Dieu lui ayant fait connaître en ce moment que ce n'était que par une secrète conduite de sa providence que son évêque l'obligeait à cette action, il demanda au clerc qui portait l'enfant combien il y avait de temps qu'il était né ; le clerc lui répondit qu'il y avait trois jours. Alors, adressant la parole à l'enfant même, il lui dit : « Je t'adjure, petit enfant, au nom de la très-sainte Trinité qui t'a créé, que tu nous déclares sur l'heure, distinctement et par leur nom, le père et la mère qui t'ont mis au monde ». A peine eut-il achevé ces mots, que la langue de cette petite créature fut déliée ; il étendit sa main vers l'évêque, et, le montrant du doigt, il dit : « Voilà mon père, l'évêque Rustique, et ma mère s'appelle Flavie ». O terrible coup de la justice divine ! Rustique veut perdre Goar en lui imputant un crime dont il est innocent, et Dieu le confond lui-même en faisant connaître le crime dont il était coupable, et qu'il croyait n'être connu sur la terre que de sa complice. La honte et la confusion lui couvrent aussitôt le visage, et, ne pouvant nier un désordre dont le ciel même rendait un si évident témoignage, il se jette aux pieds du serviteur de Dieu, reconnaît son innocence et sa vertu, et avouant, au contraire, sa propre iniquité, il le prie de lui servir d'intercesseur auprès de Notre-Seigneur pour en obtenir miséricorde.

Notre Saint fut extrêmement surpris d'avoir été l'occasion de la publication du crime de son évêque ; il en pleura amèrement, il en gémit du plus profond de son cœur ; et, adressant la parole à ce prélat, il lui dit : « Il eût été bien plus à propos que vous eussiez lavé cette offense par une confession et une pénitence secrète qui n'eût pas déshonoré l'ordre ecclésiastique : mais, puisque Dieu a permis que votre crime ait été découvert, le conseil que je vous puis donner est d'entrer dans les sentiments d'une véritable contrition ; il n'y a point de péché qui ne soit rémissible, et il ne faut jamais désespérer de la miséricorde de notre Dieu, qui surpasse infiniment la grandeur de notre malice ; mais il la faut mériter par une douleur sincère et par une sainte sévérité contre soi-même. C'est par ce moyen que votre crime, tout énorme et tout scandaleux qu'il est, sera remis. Pour moi », ajouta-t-il, « je m'offre à faire sept ans de pénitence pour vous, bien que je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup de personnes plus parfaites et plus agréables à Dieu que je ne le suis, qui emploieront volontiers leurs larmes avec les austérités d'une vie pénitente et mortifiée, pour vous réconcilier avec le ciel ». Ces paroles charmèrent tous les ecclésiastiques de l'assemblée : l'évêque en fut en même temps confus et consolé ; et il en profita si bien, qu'après avoir passé plusieurs années dans les rigueurs de la péni-

tence canonique, il reprit glorieusement les fonctions de sa charge, et est devenu un grand Saint que l'on honore en cette qualité au diocèse de Trèves.

Cependant le bruit de ce grand événement s'étant répandu de tous côtés, Sigebert Ier, fils de Clotaire Ier, et roi d'Austrasie, en fut informé. Pour en être plus certain, il voulut l'apprendre de la bouche même de saint Goar, et envoya vers lui des députés qui le lui amenèrent. Lorsqu'il fut en sa présence, il le pria de lui raconter tout ce qui s'était passé entre lui et l'évêque de Trèves ; mais le Saint, dont la modestie était incomparable, et qui n'avait garde de rien dire qui fût à sa louange et au déshonneur de son prochain, ne répondit rien et garda un religieux silence. Le roi s'en indigna et lui commanda, par toute l'autorité que lui donnait sa puissance royale, de lui découvrir ce qu'il lui demandait. Goar, forcé par ce commandement, pria Sa Majesté de lui dire ce qu'elle savait déjà de cette affaire et ce que d'autres lui en avaient appris. Le roi le lui ayant expliqué, Goar lui répondit qu'il était obligé de lui obéir ; mais qu'il ne pouvait pas lui rien dire davantage que ce qu'il venait de lui rapporter. Une réponse si humble et si judicieuse remplit ce prince d'étonnement ; toute la cour en admira aussi la sagesse et la discrétion, et chacun s'écria que Goar était digne de l'épiscopat, et qu'il fallait le mettre en la place de Rustique. Le serviteur de Dieu fut le seul qui s'y opposa : il représenta que, l'homme étant fragile, il ne fallait pas déposséder cet évêque de son siége, pour une première faute dont il était disposé à faire pénitence ; que, pour lui, il n'était nullement propre à une si grande dignité ; que Dieu l'appelait à la solitude, et non aux emplois de la charge pastorale, et qu'il mourrait plutôt que de souffrir qu'on procédât à sa consécration.

Comme ces sentiments ne faisaient qu'augmenter l'inclination du roi et des grands à le faire évêque, il demanda vingt jours de délai pour se retirer dans sa cellule, et y consulter l'oracle du Saint-Esprit. Ayant obtenu ce délai, il s'en retourna dans son cher ermitage, dont la seule obéissance l'avait arraché, et s'étant prosterné contre terre, le visage baigné de larmes, il pria instamment Notre-Seigneur de lui envoyer une maladie qui le rendît incapable de subir la charge de l'épiscopat. Sa prière fut exaucée : car en même temps il fut saisi d'une fièvre violente et d'une langueur qui dura sept ans, sans qu'il pût sortir de la chambre où il était : ce qui fit qu'on ne le pressa plus de consentir à sa nomination. Durant une si longue infirmité, cet homme tout céleste n'avait point d'autre occupation que les prières et les larmes : il gémissait assidûment pour lui-même, se reconnaissant très-grand pécheur, et il gémissait pour son évêque, se souvenant de l'offre qu'il lui avait faite, de faire pour lui sept ans de pénitence ; il gémissait pour l'Eglise, afin d'attirer sur elle les bénédictions du ciel et de la rendre victorieuse de tous ses adversaires. Après ces sept ans qui lui acquirent des trésors infinis de mérites, le roi, croyant qu'il se portait mieux, renouvela ses instances pour lui faire accepter l'évêché qu'il avait offert, et dont Rustique, qui s'était enfermé dans l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, n'avait pas encore repris les fonctions : mais le Saint lui fit réponse que le temps de sa mort était venu, et que toute la grâce qu'il pouvait lui demander était qu'il lui envoyât les prêtres Agrippin et Eusèbe, pour l'assister à cette dernière heure. Le roi ne manqua pas de satisfaire à son désir. Ainsi ce bienheureux solitaire, après avoir participé à tous les Sacrements de l'Eglise, et s'être dignement préparé à ce grand passage par tous les actes que la piété chrétienne peut inspirer, mourut paisiblement dans son ermitage, le 6 juillet 575.

On représente saint Goar : 1° suspendant son manteau à un rayon de soleil ; 2° accompagné de trois biches qui accourent à sa voix. Comme il se rendait près de l'évêque de Trèves, trois hommes qui l'épiaient, surpris par la faim et la soif, lui demandèrent quelque secours. Le Saint ermite appela trois biches qui passaient dans la forêt, se mit à les traire et les congédia ; 3° foulant un dragon sous ses pieds, pour symboliser les âmes qu'il arracha au paganisme, ou encore le démon de la calomnie dont il sut triompher avec l'arme de la patience et celle des miracles ; 4° couronné d'un petit baldaquin, comme fondateur de chapelle, ou, d'après une interprétation plus moderne [1], pour indiquer tout simplement qu'il est admis dans les tabernacles éternels, c'est-à-dire au ciel ; 5° faisant parler un enfant nouveau-né, en présence de ses calomniateurs ; 6° ayant près de lui un vase d'usage domestique, soit pour rappeler qu'il procura miraculeusement du lait à ses calomniateurs saisis par la soif, soit encore parce qu'il est honoré dans le pays de Trèves, comme patron des Potiers, on ne sait trop pourquoi ; 7° ayant à ses côtés, sur la pierre tombale, des anges qui tiennent un petit modèle de porte fortifiée flanquée de tours, pour rappeler qu'il est fondateur et le patron de la ville qui porte son nom, Saint-Goar, près Coblentz.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut enterré dans la petite église qu'il avait bâtie, par les prêtres Agrippin et Eusèbe, qui étaient venus le visiter ; mais le roi Pépin le Bref, père de Charlemagne, en ayant fait depuis bâtir au même lieu une plus ample et plus magnifique, à la mémoire de ce saint confesseur, on y transporta cette auguste dépouille avec beaucoup d'honneur. Les miracles qui se firent en ce nouveau lieu furent nombreux ; il a souvent paru par des châtiments terribles combien le mépris du culte de saint Goar était désagréable à Dieu. Ceux qui ont violé l'immunité de son église ont été ou saisis du démon, ou frappés de mort subite, ou affligés de longues maladies qui ont épuisé leurs forces et leurs biens ; c'était une chose ordinaire que ceux qui passaient devant ce temple, à pied, ou à cheval, ou en bateau, sans lui aller rendre leurs devoirs, en recevaient promptement la punition. On dit même que l'empereur Charlemagne, prince si religieux, ayant négligé de le faire, parce que le voyage qu'il faisait sur le Rhin était fort pressé, son vaisseau fut aussitôt agité d'une si grande tempête, et environné d'un brouillard si épais, qu'il erra tout le reste du jour sur l'eau, et ne put arriver au lieu qu'il avait marqué, mais seulement à un petit village, où lui et ses gens souffrirent de grandes incommodités. Dès le lendemain, il envoya à l'église de Saint-Goar vingt livres d'argent, avec deux tapis de soie, pour expier sa faute. Deux de ses enfants, au contraire, qui se détournèrent du chemin pour y aller, y reçurent tant de bénédictions, que, étant en discorde depuis longtemps, ils s'y réconcilièrent parfaitement ; et l'impératrice Fastrade, son épouse, y étant allée une autre fois, y fut délivrée d'une douleur de dent qui la tourmentait cruellement : ce qui fit que ce prince donna à la maison de saint Goar la terre et seigneurie de Nasson, qui lui a longtemps appartenu.

Il nous reste à ajouter que le roi Pépin, ayant fondé la célèbre abbaye de Pruym, voulut que l'abbé de ce monastère fût supérieur perpétuel de la maison de Saint-Goar : ce qui fut ratifié et confirmé par un arrêt solennel du même empereur Charlemagne, nonobstant les oppositions de l'évêque de Trèves. La collégiale et la ville de Saint-Goar s'élevèrent à l'endroit où se trouvait jadis sa cellule (entre Coblentz et Mayence). Cette collégiale fut abolie au temps de la Réforme, lorsque le pays tomba au pouvoir du landgrave de Hesse, et le corps même de saint Goar, qui avait auparavant reposé dans la crypte de l'église actuellement luthérienne, fut perdu. L'église de Saint-Castor, à Coblentz, possède seule encore quelques reliques du Saint.

Acta Sanctorum. — Cf. *Vies des Saints du Limousin,* par l'abbé Labiche de Reignefort.

1. Celle du P. Cahier, dans ses *Caractéristiques des Saints.*

SAINT BERTHAIRE OU BERTHIER, PRÊTRE,

ET SAINT ATHALÈNE OU ATTALEIN, DIACRE,

MARTYRS EN FRANCHE-COMTÉ

764. — Pape : Paul Ier. — Roi de France : Pépin *le Bref*.

Qui ambulat in justitiis, et loquitur veritatem, iste in excelsis habitabit.

Celui qui marche dans les sentiers de la justice et qui rend hommage à la vérité, celui-là habitera dans la gloire.

Isaïe, XXXIII, 15, 16.

Saint Berthaire vivait sous le règne de Pépin le Bref, roi des Français. Nous ignorons la date de sa naissance, mais les principales actions de sa vie se passèrent de l'an 755 à 764. Berthaire était orignaire d'Aquitaine, et la sainteté de sa vie lui mérita l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Une preuve de son mérite et de sa vertu, c'est qu'il sut toujours se conserver pur au milieu des méchants parmi lesquels il était obligé de vivre. En effet, les fonctions de son ministère l'appelèrent à la cour de Waïfre, duc d'Aquitaine. Ce seigneur avait pour père le duc Hunalde, qui s'était révolté plusieurs fois contre l'autorité de Pépin. Quand Hunalde vit son fils assez fort et assez habile pour continuer la lutte, il lui transmit son duché, et, après lui avoir légué sa haine contre le roi, il se retira dans un monastère, moins pour s'y sanctifier que pour y goûter un repos facile.

Waïfre avait l'humeur belliqueuse et le caractère astucieux. Ses mœurs étaient si dépravées que sa cour est appelée une maison infâme, où Berthaire était obligé de vivre au milieu des méchants, comme autrefois Loth à Sodome. Poussé par une avarice sacrilége, Waïfre envahit les biens des monastères et les propriétés ecclésiastiques. Le roi Pépin, qui s'était constitué le défenseur de l'Eglise, le força à rentrer dans le devoir. Il marcha contre lui, à la tête de son armée, et, après plusieurs combats, le défit complétement. Waïfre, obligé de fuir vers la Saintonge, fut tué par ses propres soldats, et l'Aquitaine fut définitivement réunie à la couronne de France, en 768.

Tel était l'homme à la cour duquel Berthaire était forcé de vivre. Aussi sa vertu austère portait ombrage aux courtisans de Waïfre, parce qu'elle était une accusation continuelle contre leurs œuvres iniques, dont le Saint gémissait tous les jours. Il semble, dit l'historien de sa vie, qu'il n'y avait point de place pour la sainteté dans ces lieux, où régnaient un pouvoir rebelle, un gouvernement parjure, une justice corrompue; où les chefs militaires étaient sans cesse révoltés contre le roi, et l'armée contre l'ordre établi de Dieu ; où les projets les plus iniques avaient pour résultat des actes plus iniques encore. C'est pourtant au milieu de tous ces débordements du vice que Berthaire vécut saintement, et qu'il put dire, comme le Prophète : « Seigneur, tous les flots de l'abîme ont passé sur moi ».

Le duc Waïfre, malgré ses vices, éprouvait une profonde vénération pour Berthaire. Car telle était la douceur, l'affabilité du Saint, qu'il s'attirait l'affection de ceux au milieu desquels il vivait, ou les forçait au moins à respecter sa vertu. Berthaire avait un neveu, nommé Athalène. C'était le fils de sa sœur, et il l'aimait particulièrement parce qu'il l'avait tenu lui-même sur les fonts sacrés du baptême, et lui avait donné les premiers enseignements de la religion catholique. Athalène avait merveilleusement profité des instructions de son oncle. Les bonnes mœurs et la pureté de la vie avaient été chez lui les compagnes de l'étude, et il ajoutait à toutes ces belles qualités une affection toute filiale pour saint Berthaire. Initié à l'étude des saintes lettres, il mérita d'être admis aux premiers degrés des saints ordres, et reçut le diaconat. C'est alors que Berthaire forma le pieux dessein de faire le pèlerinage de Rome, et d'aller se prosterner au tombeau des Apôtres, avec son neveu Athalène.

Berthaire fit connaître son projet au duc Waïfre, et lui demanda la permission de partir. « C'est une entreprise difficile », lui dit le duc; « un si long voyage serait trop pénible pour vous, et votre absence serait plus pénible pour nous encore. Restez donc parmi nous, et ne nous affligez point en nous quittant ». Berthaire répondit qu'il avait fait vœu d'entreprendre ce pèlerinage, et qu'il tenait à remplir sa promesse. Waïfre alors le laissa partir avec son neveu, en leur souhaitant un heureux voyage.

Les deux pèlerins se mirent en route et se dirigèrent d'abord vers la ville de Tours, pour y vénérer le tombeau de saint Martin. Là, ils se prosternèrent humblement auprès des reliques du grand thaumaturge, le conjurant avec larmes d'obtenir pour eux le pardon de leurs fautes et de protéger leur voyage. Ils se rendirent ensuite à Orléans, où ils visitèrent dévotement la célèbre église de Sainte-Croix [1].

Après ces premières visites et quelques autres encore aux sanctuaires de la Gaule, Berthaire et Athalène prirent le chemin d'Italie et arrivèrent sur les confins de la Bourgogne. Leur route les avait conduits au comté de Port, qui faisait partie de la Bourgogne supérieure. Ils s'arrêtèrent dans un village appelé Manaore (aujourd'hui Menoux), non loin duquel habitait un chevalier nommé Servat. Cet homme était fait à tous les crimes, et passait pour un insigne voleur et un assassin. Il infestait de ses brigandages les routes qui traversaient ce pays, et ne vivait que du butin qu'il enlevait aux voyageurs. Pour faciliter ses rapines, il avait, entre autres, un serviteur nommé Agenulfe, plus méchant encore que son maître. Dès le matin, Agenulfe parcourait au long et au large tous les lieux voisins, cherchant à reconnaître s'il y avait quelque bonne proie à saisir ; et, quand il avait fait une découverte, il en informait aussitôt son maître, qui prenait ses mesures pour piller les voyageurs.

Or, Agenulfe courait ainsi la campagne, selon son habitude, lorsqu'il aperçut Berthaire et Athalène. Les deux pèlerins venaient de sortir de Menoux, et s'étaient arrêtés près d'une source pour s'y reposer et laisser paître l'âne qui portait leur bagage. Agenulfe les vit s'approcher de la fontaine, et tirer de leur sac un vase d'étain, dont ils se servirent pour puiser de l'eau. Il crut que ce vase était d'argent. La cupidité venant en aide à son imagination, il se persuade que ces voyageurs sont de riches marchands, et que leurs valises sont pleines d'or et d'argent. Son plan est bientôt arrêté. Il s'approche, leur demande adroitement d'où ils viennent, où ils vont, et

1. Cette église, une des plus anciennes et des plus vénérées d'Orléans, fut assaillie en 865 par les Normands, qui essayèrent de la brûler. Mais elle échappa miraculeusement aux atteintes du feu.

paraît prendre un véritable intérêt à leur voyage. « Si vous le voulez », ajouta-t-il, « je vous procurerai chez mon maître un logement convenable pour cette nuit ». Berthaire et Athalène y consentent, et arrivent bientôt avec Agenulfe dans la maison de Servat. La mère de ce dernier s'y trouvait en ce moment. Elle se nommait Boblia, et habitait un village voisin, qu'on appelait Rosières, où s'élevait une église en l'honneur du saint martyr Valère. C'était une femme recommandable, connue dans le pays pour sa bonté, son hospitalité envers les étrangers, et sa piété envers Dieu. Mais, malheureusement, ses exemples n'avaient aucune influence sur son fils, et il eût mieux valu pour elle, dit l'historien, avoir été stérile que d'avoir donné la naissance à un être aussi méchant que Servat.

Boblia accueillit avec joie les deux pèlerins, et s'informa avec intérêt du but de leur voyage. Ils répondirent qu'ils venaient d'Aquitaine, qu'ils avaient quitté la cour du duc Waïfre pour se rendre à Rome ; que l'un d'eux était prêtre et l'autre diacre. Boblia reconnut facilement, à la sainteté de leurs discours, qu'ils étaient de vrais serviteurs de Dieu. Comme elle devait retourner à Rosières, elle les invita à se rendre le lendemain dans sa maison. Cependant, parce qu'elle connaissait la mauvaise nature de son fils, elle le prit à part et le conjura de ne faire aucun mal à ces étrangers. Servat le promit ; mais la cupidité devait l'emporter bientôt sur le respect filial.

Le lendemain, qui était un dimanche, les deux Saints se mirent en route dès le matin pour se rendre à Rosières, probablement afin de célébrer la messe dans l'église de Saint-Valère, tout en rendant à Boblia la visite qu'ils lui avaient promise. Agenulfe, les voyant partir, alla trouver son maître, et, la fureur dans l'âme, lui demanda pourquoi il laissait échapper cette proie. Servat prétexta qu'il avait promis à sa mère de les épargner. « Votre mère », répondit Agenulfe, « vous a donné un conseil pusillanime. Faut-il, pour lui obéir, perdre un si riche butin ? Ne voyez-vous pas que ces hommes sont chargés d'un poids énorme d'or et d'argent ? Hâtons-nous donc de les poursuivre avant qu'ils aient trouvé un asile contre nous dans la maison de votre mère ».

La soif de l'or étouffa alors le faible sentiment de pitié qui s'était élevé dans le cœur de Servat. Il monte aussitôt à cheval, ainsi qu'Agenulfe, et les voilà poursuivant à toute bride les serviteurs de Dieu. Berthaire les aperçut, et comprit bientôt que ses amis de la veille étaient devenus ses plus cruels ennemis. « Mon fils bien-aimé », dit-il à Athalène, « fuyons, si c'est possible, non-seulement pour échapper à la mort, mais aussi pour épargner un crime à ces hommes ».

Athalène, qui avait toute la vigueur de la jeunesse, voulait engager une lutte et se défendre. A défaut d'armes, il arracha dans une haie voisine un pieu de frêne, et se mit en devoir de résister vigoureusement. Mais Berthaire, comprenant qu'une semblable lutte serait inutile, lui dit : « Je t'en conjure, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne lève pas le bras contre eux. Jette ce pieu à terre et résigne-toi au martyre. Dieu nous préserve de souiller par l'effusion du sang un voyage entrepris par dévotion. Celui qui nous ordonne de posséder nos âmes dans la patience, sanctifiera la mort que nous supportons dans l'accomplissement d'une œuvre de piété ». Athalène planta alors son pieu en terre, et attendit.

Les deux brigands arrivèrent le glaive à la main, et, après avoir tué les pieux voyageurs, ils se mirent en devoir de les dépouiller. Mais ils ne trouvèrent dans leur valise que des vêtements sacerdotaux, un exemplaire de la Genèse, un Missel, et les *Actes de sainte Eugénie*. Il n'y avait ni or ni argent,

ni aucun des objets précieux qu'ils espéraient y trouver. Alors le dépit, la confusion, la terreur même, s'emparèrent d'eux. Ils craignaient que le comte Galeman, qui était alors en Bourgogne, à la tête des troupes du roi Pépin, ne vînt à apprendre ce crime et à punir les coupables. Appréhendant aussi que la tonsure cléricale des deux victimes n'occasionnât de plus scrupuleuses recherches et des châtiments plus sévères, ils coupèrent les deux têtes et les jetèrent dans la rivière appelée la Lantenne, dans un endroit que les habitants du pays appelaient *Artanus*.

Le même jour, un pêcheur du village de Bourguignon [1] descendit le cours de la Lantenne pour jeter ses filets, et arriva au lieu où surnageaient les deux têtes des Saints. Il les aperçut, et cette vue le remplit d'une telle stupeur, qu'il s'élança d'abord sur le rivage et se mit à courir de toutes ses forces. Cependant, lorsque sa première émotion fut passée il voulut savoir la cause de tout cela, et, remontant sur sa barque, il fit le signe de la croix et recueillit les deux têtes dans ses filets. Quand il vit qu'elles étaient ornées de la tonsure, il les porta avec respect jusqu'au village de Bourguignon. Cependant le bruit de la mort des deux Saints s'était déjà répandu dans le pays. On avait vu, du côté de Rosières, leurs troncs étendus sur le sol. Les habitants de Bourguignon placèrent alors les deux têtes dans de petites corbeilles d'osier, les reportèrent au lieu où gisaient les cadavres, et les posèrent chacune auprès du corps auquel elles appartenaient.

Faverney n'était pas éloigné du lieu où le crime s'était commis. Cette ville était alors le centre le plus important de ce pays. C'était un *castrum*, c'est-à-dire un lieu fortifié, entouré de murailles baignées par les eaux de la Lantenne. Un monastère de filles, dont l'église était sous le vocable de la sainte Vierge, s'élevait au milieu de la ville. Sainte Gude en était abbesse. Quand elle apprit le meurtre qui avait eu lieu, elle ordonna aux prêtres et aux clercs qui habitaient Faverney de se rendre avec elle jusqu'au lieu où reposaient ces morts, afin de les transporter à l'abbaye, s'il y avait lieu.

Ils déposèrent les corps des Martyrs dans un cercueil, et, les ayant placés sur leurs épaules, ils voulurent se mettre en route. Mais une force surnaturelle les rendit immobiles au point que, malgré leurs efforts, ils ne purent faire un seul pas en avant. A la vue de ce prodige, on comprit la volonté du ciel, et les deux Saints furent inhumés au lieu même où ils avaient reçu la mort, vers l'an 764.

CULTE ET RELIQUES.

Aussitôt que nos deux Saints furent inhumés, on contruisit provisoirement une sorte de chapelle en bois, pour recouvrir et protéger leurs restes vénérables. Plus tard, l'abbé de Luxeuil, Bozon, et l'archevêque de Besançon se transportèrent au lieu où reposaient les Martyrs, et, après les informations d'usage, reconnurent que Dieu avait déjà glorifié ses serviteurs par plusieurs miracles, et élevèrent, auprès de leur tombeau, un autel dédié à la Vierge Dès ce jour ce lieu devint un sanctuaire illustré par un grand nombre de miracles. Les infirmes de toute espèce s'y rendaient des lieux voisins pour obtenir leur guérison. Près de la chapelle était le pieu planté en terre par Athalène, et qui s'était développé en un grand frêne. Ceux qui éprouvaient des maux de dents prenaient les feuilles de cet arbre et s'en couvraient la tête. Cela, dit-on, suffisait pour calmer aussitôt leur douleur.

Comme c'était l'usage, à cette époque, de donner le titre de martyr à tous les saints qui mouraient de mort violente, même pour une cause étrangère à la religion Berthaire et Athalène furent honorés sous ce titre. Le lieu où ils furent ensevelis était entouré d'une forêt épaisse. On n'y avait élevé d'abord qu'une chapelle de bois où les peuples accouraient cependant en foule, attirés par les

1. Bourguignon est à une lieue en amont de Faverney

miracles qui s'y opéraient. Plus tard, cet oratoire fut renversé, et à sa place s'éleva un élégant édifice en pierres, entouré d'un cimetière, d'où s'échappait une source abondante.

L'auteur de leur vie rapporte que leurs reliques furent transportées plus tard dans le village de Saint-Lideric.

Mais il n'y a rien de plus précis sur cette première translation. Nous voyons par d'autres témoignages que les reliques des saints Berthaire et Athalène étaient conservées et honorées à Florival, dans le duché du Luxembourg. C'est ce que dit Chastelain dans son martyrologe universel, et ce que les Bollandistes ont constaté par des témoignages authentiques. Ces deux Saints étaient encore honorés à Bruréville, dans le diocèse de Toul. Un ancien exemplaire manuscrit du martyrologe d'Usuard les mentionne au 6 juillet. P.-F. Chiflet cite également le martyrologe de Luxeuil, qui indique leur fête pour le même jour. Leur culte est depuis longtemps en honneur dans le diocèse de Besançon, où l'on célèbre leur fête, le 3 juillet, sous le rite semi-double.

Nous avons extrait cette biographie de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les Professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon, et des *Acta Sanctorum*.

SAINTE GODELEINE OU GODELIVE, MARTYRE

1070. — Pape : Alexandre II. — Roi de France : Philippe Ier.

Omne quod tibi applicitum fuerit accipe, et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe.
Acceptez tout ce qui vous arrive, demeurez en paix, et au temps de votre humiliation gardez la patience.
Eccli., II, 4.

Sous le pontificat de Grégoire VI, et sous le règne de Henri Ier, roi de France, naquit, vers l'an 1049, sainte Godeleine, que l'Eglise propose à notre vénération comme le modèle le plus accompli de la patience chrétienne dans l'état du mariage.

Hemfrid, son père, seigneur de Wierre-Effroy, dans le Boulonnais, avait choisi pour compagne Ogine, jeune fille digne de sa tendresse, plus encore par ses vertus que par la noblesse de son origine et ses agréments extérieurs.

Chrétiens de cœur et d'esprit, les deux époux, qui habitaient le château de Longfort, s'appliquèrent surtout à rendre heureux leurs vassaux, qu'ils regardaient comme leurs enfants, et qu'ils traitaient avec une bonté tout à fait évangélique.

Dieu bénit leur union par la naissance de trois filles, Ogine, Adèle, et Godelive ou Godeleine, dont le nom signifie, en langue flamande, *Amie de Dieu* [1].

La vertueuse châtelaine, tendre à l'égard de ses trois filles, se sentait surtout portée d'inclination pour la plus jeune, dont l'intelligence précoce se développa dès qu'elle sut bégayer. Sa mère profita de cette heureuse disposition pour semer dans cette jeune âme les sentiments de la plus tendre piété, et comme, pour cet effet, une mère ne se remplace jamais, ce fut sur les genoux d'Ogine que Godeleine reçut les premières impressions religieuses. Dirigeant ses petites mains et ses yeux vers le ciel, chaque jour elle lui faisait faire à Dieu l'offrande de son cœur innocent et pur, et un doux baiser déposé sur le front de l'enfant était la récompense de l'attention

1. *God.* Dieu, et *lief*, amie : c'est le même sens que Théophile.

qu'elle apportait à cet acte religieux. Mères chrétiennes, si, dès que brillent les premières lueurs de leur raison, vos enfants apprenaient de vous à connaître Dieu, à l'aimer et à le prier, bientôt on verrait renaître la piété des anciens jours ; car elle est immense l'influence qu'exerce sur sa famille la mère véritablement religieuse.

Parvenue à l'âge de jeune fille, l'extérieur de Godeleine était des plus séduisants. Sa taille élancée était remplie de grâce et de noblesse, rien n'égalait la douceur de ses yeux, la délicatesse de ses traits ; et la blancheur de son teint, agréablement coloré, était relevée par la belle et soyeuse chevelure noire dont sa tête était ornée. Nous remarquons à dessein la couleur des cheveux de Godeleine, parce que cette couleur fut pour elle, dans la suite, le prétexte des injures les plus sanglantes et de l'aversion qu'elle inspira.

La beauté était le moindre des avantages de notre Sainte ; mieux qu'aucune jeune fille elle maniait l'aiguille et le fuseau, et sous ses doigts habiles la laine et la soie prenaient les formes les plus diversifiées et les plus gracieuses, et personne ne la surpassait dans tous les travaux propres à son sexe. Mais sa vertu était de beaucoup supérieure à ses talents et à sa beauté. Qui pourrait dire son ardent amour pour Dieu, sa docilité à l'égard de ses parents, et surtout la sensibilité de son cœur et sa tendre compassion pour les malheureux? Les soulager était sa passion dominante, et travailler pour eux son occupation favorite. Jeune enfant, elle se privait même de sa nourriture pour apaiser leur faim, et elle trouvait mille moyens ingénieux pour intéresser ses parents en leur faveur, et pour satisfaire ce noble et doux penchant de son cœur généreux. L'intendant de Longfort, étonné de voir disparaître peu à peu les provisions du château, ne pouvait s'expliquer comment avaient lieu ces soustractions si multipliées, lorsqu'un jour il surprit, chargée de provisions de bouche, la jeune Godeleine au moment même où elle se disposait à les distribuer aux pauvres. Cet homme, craignant que sa probité ne fût soupçonnée, accabla Godeleine des plus amers reproches, se plaignit à Hemfrid, et le pria de réprimander sa fille qui, disait-il, non contente de ruiner le château par ses prodigalités, l'exposait lui-même à faire douter de sa fidélité et à répandre sur sa gestion une tache ineffaçable.

Hemfrid rassure l'intendant, fait appeler sa fille et lui adresse des reproches. Godeleine se jette aux genoux de son père, en le suppliant de lui pardonner. Mais quand Hemfrid lui eut signifié qu'il fallait renoncer à ce qu'il appelait indiscrétion dans sa charité, Godeleine, qui se regardait comme l'avocate des pauvres, fondit en larmes, et plaida leur cause avec tant de force et de persuasion, qu'Hemfrid, surpris et charmé tout à la fois de cette chaleureuse éloquence du cœur de sa fille, l'embrassa tendrement, lui permit de continuer ses aumônes, et lui assigna même une partie de son patrimoine pour le soulagement des malheureux. Libre alors de suivre l'impulsion généreuse de son cœur, Godeleine, dès ce jour, se regarde comme la mère de tous les pauvres de Wierre et des environs, et Dieu seul connaît combien de pleurs elle essuya, combien de privations elle sut s'imposer pour qu'aucun des membres souffrants de Jésus-Christ n'implorât inutilement son assistance.

C'est ainsi que, partageant son temps entre la prière, le travail et le soin des pauvres, Godeleine vit s'écouler dans la maison paternelle les dix-huit premières années de sa jeunesse. Ne trouvant dans les créatures rien qui pût égaler l'amour qu'elle avait pour son Dieu, elle résolut de ne point lui

dérober un cœur auquel ce Dieu savait si tendrement répondre par les suaves délices qu'il y répandait. Elle songea alors à embrasser la vie religieuse; mais, en fille chrétienne, elle crut devoir déférer aux conseils de ses parents, qui, malgré leur haute piété, et sans contrarier précisément ses inclinations, l'obligèrent à réfléchir mûrement avant de prendre une détermination. Godeleine obéit, et, en attendant l'instant où elle célébrerait ses fiançailles avec son céleste Epoux, elle s'appliqua à pratiquer les vertus qui la rendirent pour tous un objet d'admiration et d'affection respectueuse.

Cependant Eustache II, comte de Boulogne et père de l'illustre Godefroid de Bouillon, roi de Jérusalem, convoqua ses vassaux pour délibérer avec eux sur les intérêts du pays. Hemfrid se rendit auprès de son suzerain, et en fut reçu avec une bienveillante distinction. L'assemblée terminée, Hemfrid s'approcha d'Eustache et le supplia de vouloir honorer son manoir de sa présence. Sur la réponse favorable de son seigneur, il se hâte de se rendre à Longfort pour prévenir Ogine de tout disposer pour recevoir son suzerain. Aussitôt Ogine prépare toutes choses pour cet effet, et n'oublie rien pour que le festin soit servi de la manière la plus splendide et digne de l'hôte illustre qu'elle doit recevoir.

Eustache arriva au jour indiqué. Hemfrid, averti de son approche, alla au-devant de lui avec ses vassaux, et l'ayant reçu avec tous les honneurs dus à son rang, le conduisit à son château, qui ce jour-là avait pris un air de fête, et les convives, en voyant ce luxe inusité, pensèrent assister aux préludes des fiançailles de Godeleine. Au milieu du jour devait commencer le festin. Cependant la foule des pauvres, plus nombreuse que d'habitude, se tenait à l'entrée du château ; tout en connaissant le cœur de Godeleine, ils pensaient cependant que dans un jour où elle était forcée de se tenir auprès de sa mère pour faire honneur à ses hôtes, il lui serait difficile de s'occuper de ses chers indigents. Mais la jeune châtelaine, dont le cœur saignait à la vue de tous ces nécessiteux, sortit furtivement, et leur apporta, cachés dans les plis de sa robe, quelques-uns des mets destinés à la table de son père.

Le maître-d'hôtel s'apercevant de cette nouvelle disparition, alla en prévenir Hemfrid, qui, cette fois, n'admit aucune des excuses de sa fille, et lui parla même avec dureté et colère. « Mon père », lui dit Godeleine, « j'ai cru qu'aujourd'hui était un jour de fête pour tous, et que les pauvres devaient aussi se ressentir de l'honneur que nous fait le seigneur Eustache. Je n'ai pas cru vous offenser en dérobant ce superflu au repas somptueux que vous donnez à ces gentilshommes, qui, tous les jours, se rassasient des mets les plus succulents. Mais ces pauvres qui souffrent et qui gémissent à notre porte, tandis que nous sommes dans l'abondance, devons-nous les laisser ainsi, et ne pas considérer que Jésus-Christ souffre en leur personne? Non, je n'ai pas cru vous manquer en secourant de vos aumônes Celui qui nous ordonne d'avoir pitié de nos frères misérables ; et, d'ailleurs, ce que j'ai enlevé est si peu de chose, que vos hôtes, mon père, auront bien au-delà de ce qui est nécessaire pour se rassasier ».

Mais Hemfrid, loin de s'apaiser, ne fut que plus irrité, et Godeleine, après avoir inutilement essayé de le calmer, se retira dans sa chambre pour prier et pleurer. Cependant les convives se mirent à table; le festin fut servi avec une grande somptuosité, et Ogine en fit les honneurs avec toute la grâce et l'aimable urbanité qui la caractérisaient.

Le repas fini, tous se préparèrent à regagner Boulogne, et le plus beau coursier d'Hemfrid fut mis à la disposition du comte. Mais celui-ci ne vou-

lut point partir sans voir Godeleine, dont il avait entendu vanter les vertus et la beauté. A la voix de sa mère Godeleine se rendit dans la salle d'honneur du château, et se présenta avec tant de grâce et de modestie devant Eustache, que celui-ci se leva, et, baisant respectueusement le front candide de la jeune fille, la fit asseoir auprès de lui.

« Godeleine, notre chère fille », lui dit-il avec une affectueuse bonté, « que le ciel vous bénisse de plus en plus, car vous le méritez bien. Comme la rose brille entre toutes les fleurs, de même vous brillez entre toutes les jeunes filles par vos qualités et les charmes de votre personne. Vous êtes parvenue à l'âge de penser à vous marier; dès que votre choix sera fixé, comptez sur notre protection et notre munificence qui ne vous manqueront jamais ».

Godeleine répondit avec autant de sagesse que de modestie à ces bienveillantes paroles de son seigneur, et lui déclara qu'ayant réfléchi sur tous les avantages de la vie religieuse, elle espérait que ses parents adhéreraient à ses désirs, et qu'un jour elle pourrait ceindre le bandeau virginal des épouses de Jésus-Christ.

Tous les assistants furent surpris d'une réponse si sage; mais pas un n'osa dissuader la sainte jeune fille de prendre une telle détermination, et tous, en adressant à Hemfrid des félicitations sur son bonheur de posséder une telle fille, prirent congé de leur hôte et se rendirent à Boulogne.

Cependant le comte Eustache ne pouvait taire la vive impression qu'avaient produite sur lui la sagesse et la beauté de Godeleine, il en parlait à tous ceux qu'il voyait, et la jeune Sainte fut bientôt connue au loin. Plusieurs jeunes seigneurs se lièrent d'amitié avec Hemfrid, dans l'intention d'obtenir la main de sa fille. Sa réputation dépassa même les limites de l'Artois et se répandit jusqu'en Flandre. Un jeune seigneur de cette contrée, Bertolf de Ghistelles, au seul portrait qu'on lui en fit, résolut, à quelque prix que ce fût, de l'avoir pour épouse, et se rendit en grande pompe au château de Longfort, avec l'espérance d'être plus heureux que les autres prétendants.

La vue de Godeleine produisit sur lui une impression telle, qu'il déclara sur-le-champ le motif qui l'amenait à Longfort. Mais Hemfrid, trop chrétien pour disposer sans son aveu d'un cœur qui voulait se consacrer à Dieu, répondit à Bertolf qu'il ne voulait point contrarier l'inclination de sa fille, et qu'il la laissait libre d'accepter ou de refuser le brillant parti qui lui était offert. Bertolf, affligé d'une telle réponse, essaya de plaider lui-même sa cause auprès de Godeleine; mais, ni ses protestations, ni les riches présents qu'il étala devant elle ne purent ébranler sa résolution; et Bertolf, le désespoir dans l'âme, quitta le château de Wierre le cœur rempli de l'image de Godeleine et saisi d'admiration pour sa sagesse, qu'il appréciait à l'égal de sa beauté.

Cependant il ne se rebuta point et sut mettre dans ses intérêts Baudouin, son parent, comte de Flandre, qui lui promit son intervention auprès d'Hemfrid et de sa fille. Quelques jours après, il convoqua tous les grands vassaux de la Flandre et de l'Artois pour régler les intérêts généraux de son comté. Le comte de Boulogne, Hemfrid, et Bertolf s'y rendirent, et ce dernier y parut vêtu d'habits magnifiques, tour à tour agité de crainte et d'espérance, et comptant beaucoup sur l'influence de son noble parent. Quand le conseil fut séparé, Baudouin, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Bertolf, dit, en présence de toute la noblesse du pays, qu'une jeune fille, nommée Godeleine, est aimée d'un jeune et puissant seigneur, et que, si

leur union peut avoir lieu, rien ne sera plus avantageux à l'un et à l'autre, et rien aussi ne lui sera plus agréable à lui, leur seigneur suzerain. A ces paroles, tous les yeux se tournèrent vers Bertolf et vers Hemfrid; mais celui-ci répondit qu'il ne voulait contrarier en rien sa fille, et qu'il la laissait maîtresse de disposer de sa main et de son cœur. Bertolf supplia alors de nouveau Eustache, qui décida qu'il irait lui-même à Longfort essayer une dernière tentative auprès de Godeleine, espérant que son éloquence triompherait de la résistance de la jeune châtelaine.

Effectivement, Godeleine, craignant de déplaire à ses parents, et voyant dans cette démarche du comte Eustache une manifestation de la volonté du ciel, donna son consentement. Elle se prépara, par la prière et les bonnes œuvres multipliées, à embrasser un état de vie pour lequel elle se sentait de la répugnance, mais où elle résolut de se sanctifier, en cherchant, pour l'amour de Dieu, à en remplir tous les devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. Des fêtes brillantes furent célébrées dans le château de Longfort. Godeleine se montra affable avec tous les convives qui proclamèrent Bertolf le plus heureux des hommes de posséder dans sa jeune épouse un aussi rare assemblage de grâces et de perfection, et les deux époux se disposèrent à partir pour Ghistelles, résidence de Bertolf et patrimoine de ses ancêtres.

Ce ne fut pas sans répandre beaucoup de larmes que Godeleine quitta ses excellents parents et les gens du château de Wierre, qui regrettaient en elle une jeune maîtresse pleine de bonté et de douceur à leur égard. Une foule nombreuse de pauvres la suivit pendant quelque temps, pleurant en elle leur bienfaitrice, la comblant de bénédictions et suppliant le ciel de lui rendre aussi au centuple tout le bien qu'elle leur avait fait. Godeleine, en mêlant ses larmes aux leurs, répondit à leurs démonstrations douloureuses, et leur assura que ses parents, pour l'amour de Dieu et d'elle-même, prendraient toujours soin d'eux comme auparavant.

Plusieurs jeunes seigneurs accompagnèrent Bertolf jusqu'à Ghistelles, et leurs propos joyeux, et les témoignages de tendresse que lui prodigua son jeune époux, empêchèrent Godeleine de se livrer à toute la tristesse que lui causait son départ de la maison paternelle.

Bertolf avait souvent parlé à sa femme de la tendresse de sa mère pour lui, aussi Godeleine se proposa-t-elle de la regarder comme sa propre mère, et d'avoir pour elle toute la déférence et la tendresse d'une fille. Enfin, après trois jours de marche pendant lesquels ils s'arrêtèrent chez quelques seigneurs de leur connaissance, ils arrivèrent à Ghistelles. Le cœur de la jeune épouse se serra à l'aspect de ce pays plat, marécageux et dénué de toute espèce d'agrément, où rien ne pouvait lui faire illusion et lui rappeler le Boulonnais si riant, si bien boisé, si pittoresque. « Le ciel est la véritable patrie », dit-elle, « peu m'importe les lieux, pourvu que j'y puisse aimer et servir Dieu, et soulager les malheureux; car il doit y en avoir dans ce pays si peu privilégié ». Arrivé au château, Bertolf s'empressa de présenter à sa mère son épouse bien-aimée; mais cette marâtre, à la vue de l'éclatante beauté de Godeleine, sentit circuler dans ses veines les poisons de la plus noire jalousie, et dit brutalement à Bertolf : « Que nous amenez-vous là ? Nous avons assez de corneilles dans le pays, sans que vous alliez de si loin chercher celle-ci !....» Elle les quitta alors en les laissant l'un et l'autre dans une stupéfaction difficile à dépeindre. Dès ce moment, Bertolf sentit s'éteindre dans son cœur le brûlant amour qu'il avait pour sa femme; le désespoir dans l'âme, il alla rejoindre les jeunes seigneurs qui l'avaient ac-

compagné, s'efforçant de s'étourdir sur le malheur qu'il avait d'être uni à une épouse qu'il prévoyait devoir être détestée de sa belle-mère.

Pour Godeleine, une telle réception lui fit pressentir le triste avenir qui l'attendait ; elle éleva son cœur vers Dieu, et le supplia d'être son protecteur et son appui. « Mon Dieu », dit-elle, « conservez purs et sans tache mon corps et mon âme, et peu m'importe le reste, puisque jamais on ne pourra me ravir la liberté de vous aimer ».

Le reste de la journée se passa agréablement pour les compagnons de Bertolf, et l'on se retira pour goûter les douceurs du sommeil. Quand Godeleine parut le soir sans ornements étrangers, et que sa belle-mère aperçut flotter sur ses épaules ses longs cheveux noirs, elle entra dans une espèce de rage ; elle appela ses femmes de chambre, et, leur montrant Godeleine : « Voyez », leur dit-elle, « en accablant sa bru des plus sanglants sarcasmes, voyez la belle corneille que mon fils s'est choisie. Le malheureux a déshonoré notre maison, et l'opprobre y est entré dès que cette femme a mis le pied sur le seuil de la porte. Honte, malheur et malédiction sur toi », dit-elle à Bertolf, qui parut en ce moment dans la chambre nuptiale ; « tu feras le tourment de ma vie de m'avoir donné une telle corneille pour bru ; jamais plus de repos pour moi, tant que le même toit nous abritera ! Maudit, maudit sois-tu mille fois ! »

Arrêtons-nous un instant pour expliquer la cause de l'aversion que la chevelure de Godeleine inspira pour elle à sa belle-mère.

Il faut se souvenir que Bertolf était de race Nortmanne ou Germanique, et que tous les hommes de cette race avaient une haute stature, des yeux bleus, la peau fort blanche et les cheveux ou roux, ou d'un blond très-prononcé. Godeleine, au contraire, avait reçu le jour dans le Boulonnais, qui pendant longtemps resta sous la domination romaine, laquelle fut presque toujours en horreur aux indigènes. Comme ces conquérants avaient les cheveux noirs, on peut soupçonner, d'après la couleur de ceux de Godeleine, que le sang romain coulait dans ses veines, ce qui explique l'aversion qu'elle inspira à l'âme toute germanique de sa belle-mère, antipathie de race qui existe toujours entre les vainqueurs et les vaincus. L'histoire nous apprend que l'antipathie des peuples du Nord subsistait encore au onzième siècle, et qu'elle éclata dans toute son énergie lors de l'insurrection de la Flandre contre le pouvoir de Richilde.

Quand Bertolf eut entendu de nouveau sa détestable mère vociférer contre sa femme et contre lui, épouvanté des malédictions qu'elle avait prononcées, il eut en horreur son mariage, et pensa dès lors aux moyens à prendre pour le faire casser. Sa mère les lui fournit : « Absente-toi du château », lui dit-elle, « laisse là les jeunes gentilshommes qui t'ont accompagné ; ennuyés de t'attendre, ils s'en iront ; et alors moi je me charge de la Boulonnaise ; je l'accablerai de tant de mauvais traitements, qu'elle sera forcée de retourner chez ses parents, ou bien elle succombera. Tu seras libre alors de contracter un mariage plus digne de ta noble race ».

Ces paroles, dignes de l'enfer qui les suggérait, trouvèrent un écho dans le cœur de Bertolf. Par un revirement inexplicable du cœur humain, passant subitement de l'amour le plus tendre à une haine excessive, il quitta sur-le-champ le séjour de Ghistelles et alla dans les châteaux voisins, en proie aux plus sinistres pensées.

Sa mère, pour l'excuser auprès des jeunes seigneurs ses amis, leur dit qu'il était allé faire un pèlerinage à Notre-Dame de Bruges pour l'heureuse fécondité de sa femme. Personne ne fut dupe de ce mensonge, et, sans

pouvoir deviner la cause d'un départ si subit, tous, le lendemain, prirent congé de la mère de Bertolf, et laissèrent à cette mégère le champ libre pour persécuter sa vertueuse belle-fille.

En effet, dès qu'elle se vit seule au château, elle alla trouver Godeleine dans sa chambre, et, après l'avoir de nouveau injuriée et appelée corneille, elle lui enjoignit de lui rendre sur-le-champ tous les bijoux, les joyaux et les objets précieux qu'elle avait eus en dot. Godeleine, qui n'aimait que les choses du ciel, et qui, bien différente des autres jeunes femmes, n'attachait aucun prix à ces bagatelles, les donna sans peine à sa belle-mère. Celle-ci la fit ensuite conduire dans une cellule à l'extrémité du château, et la lui assigna pour demeure ; elle lui donna ensuite pour compagnie, ou plutôt pour espion de toutes ses actions, une jeune fille qui fut aussi chargée de lui apporter ses aliments.

Godeleine, traitée comme prisonnière, tourna les yeux vers le ciel : « Mon Dieu », dit-elle, « vous ne m'abandonnerez point, et je vous remercie de m'associer à vos souffrances ».

Considérant ensuite ses persécuteurs comme les instruments dont se servait le Seigneur pour sa sanctification, elle ne cessait de prier pour eux, leur parlait avec bonté, et n'opposait aux injures, dont par l'ordre de sa belle-mère l'accablaient les derniers valets, qu'une patience digne des regards des anges et des récompenses célestes. Ayant toujours devant les yeux l'image de son Dieu crucifié, elle se plaisait à méditer sur les différentes circonstances de sa passion pour s'exciter à souffrir avec courage.

Seule, dans sa triste cellule, elle pensait encore aux malheureux, et elle travaillait sans cesse pour eux. Quoiqu'elle eût à peine de quoi se sustenter, elle partageait avec les pauvres le peu d'aliments que lui envoyait sa barbare belle-mère. Mais celle-ci ayant appris que Godeleine trouvait encore le moyen de faire l'aumône du peu qu'elle lui donnait, commanda qu'on diminuât sa portion de nourriture, de sorte que Godeleine fut continuellement torturée par l'aiguillon cruel de la faim. Cependant elle ne laissa pas dans son extrême détresse de faire encore l'aumône, car elle jeûnait pour ne point laisser souffrir les nécessiteux, se souvenant de ces paroles de Tobie : « Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, et si vous avez peu, donnez encore du peu que vous avez ».

Cependant, au bout de quelques jours, Bertolf revint à Ghistelles et s'informa de Godeleine. L'horrible vieille la peignit à son époux sous les couleurs les plus noires, disant que c'était une femme incapable de pouvoir jamais gouverner une maison, et tellement acariâtre, qu'il lui était impossible de vivre avec elle. Bertolf fit appeler Godeleine ; celle-ci, pensant qu'on voulait lui faire subir une nouvelle épreuve, éleva son cœur vers Dieu, mit sur ses épaules une mauvaise mante qu'on lui avait laissée, et se rendit auprès de sa belle-mère. A l'aspect de son mari, sa figure s'épanouit de joie, et elle lui tendit la main avec bonté ; mais Bertolf, outré de colère, la repoussa avec indignation et sortit. La dame de Ghistelles, se voyant seule avec sa bru, se mit de nouveau à vociférer contre elle, l'accabla d'injures et vomit des imprécations si horribles contre cette pauvre femme, que les gens du château, attirés par ses cris, en furent épouvantés.

Godeleine, inébranlable dans sa patience, et semblable à un rocher contre lequel vient se briser la furie des vagues, crut pouvoir apaiser par le raisonnement cette femme irritée : « Madame », lui dit-elle avec une suave douceur, « j'ignore en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire ; si j'ai fait quelque chose qui ait pu vous être désagréable, faites-le-moi con-

naître, et je suis prête à réparer ma faute sur-le-champ ; mais si vous n'avez aucun motif d'agir ainsi, pourquoi vous emporter contre moi, et surtout pourquoi cherchez-vous à m'enlever l'affection de mon mari ? »

A ces paroles si mesurées, la mère de Bertolf devint furieuse, et frappant à coups redoublés la malheureuse Godeleine : « Oui, c'est moi », dit-elle, « femme dépravée, c'est moi qui ait soulevé contre toi la haine de ton mari, et tu oses me demander pourquoi ? C'est à cause de ton insupportable orgueil, femme abominable ! »

Dans ce moment, Bertolf entra dans l'appartement, et Godeleine, tournant vers lui sa figure angélique : « Cher époux », lui dit-elle, « détournez de moi, je vous en supplie, la colère de votre mère ! Souvenez-vous de l'amour que vous aviez pour moi, combien vous avez désiré d'unir votre sort au mien. Hélas ! savais-je les voir finir de sitôt, ces jours de bonheur ! Pourquoi me persécutez-vous ? Pourquoi me haïssez-vous, moi qui vous aime tendrement ? Je ne veux point commander ici, je veux y obéir, vous obéir, Bertolf, comme votre esclave, travailler pour vous, et surtout vous aimer ; mais, je vous en prie, détournez de moi la main de votre mère, ayez pitié de moi ! au nom de Dieu, ayez pitié de moi ! »

Bertolf, ému, allait céder à la pitié qui déjà s'élevait dans son âme, lorsque son infernale mère, lui suggérant encore de barbares conseils, lui dit qu'une corneille telle que sa femme n'était bonne qu'à chasser les corneilles.

Godeleine fut donc envoyée dans les champs avec la fille qu'on lui avait donnée pour la servir, et il lui fut enjoint de chasser les corneilles dont ces pays étaient infestés à cette époque. Sans se plaindre d'un pareil traitement, la fille d'Hemfrid obéit, se ressouvenant du serment qu'elle avait prononcé à l'autel et le respecta même dans l'abus que Bertolf faisait de son autorité, l'autorité de Dieu, qui a mis la femme sous la dépendance de son époux. Elle ne s'attrista point sur son sort, mais elle s'affligea sur le danger que Bertolf courait pour son salut ; et en remplissant ces fonctions si viles aux yeux des hommes, mais si relevées par l'esprit de foi qui les faisait accomplir, elle ne cessait d'offrir à Dieu ses prières et l'humiliation qu'elle endurait pour qu'il daignât toucher le cœur de Bertolf et de son indigne mère.

Bertolf, cependant, peu soucieux du sort de sa victime, quitta Ghistelles, et, courant de ville en ville, de château en château, il allait déversant sur la pure et chaste vie de Godeleine le poison de la plus noire calomnie ; et quand il fut revenu, ce fut pour déplorer son sort de s'être uni à la fille d'Hemfrid, et pour se plaindre de ce qu'il n'en était point encore débarrassé. Et Godeleine entendait tout, souffrait tout en silence, et priait pour ses lâches persécuteurs.

Cependant le bruit des malheurs de Godeleine se répandit dans les environs. Une pieuse femme, touchée de compassion, vint la trouver un jour, et lui dit qu'elle poussait trop loin l'héroïsme de la patience. « Dieu », lui dit-elle, « ne demande pas qu'on s'expose à la persécution ; mais on ne doit prendre la croix de Jésus-Christ que lorsqu'elle se présente d'elle-même. D'ailleurs, vous risquez le salut de votre mari et de votre belle-mère en leur fournissant l'occasion d'exercer sans cesse contre vous toute leur méchanceté, et il me semble qu'il serait sage de votre part de retourner chez vos parents ».

Godeleine accueillit avec bienveillance et simplicité ces sages observations. Tout en craignant ce que pourrait avoir de dangereux pour elle une

pareille démarche, elle se décida à retourner dans sa famille. Elle sut mettre dans ses intérêts la jeune fille qui la servait, et qui s'était attachée de tout son cœur à cette malheureuse jeune femme; et toutes deux, après avoir imploré l'assistance du ciel, partirent à la dérobée pour se rendre à Longfort.

Après bien des difficultés et des fatigues à travers un pays inconnu et marécageux, et distant de vingt lieues de Wierre-Effroy, Godeleine et sa jeune compagne arrivèrent enfin à Longfort. Lorsqu'elle se présenta au château, personne ne la reconnut, tant les mauvais traitements et la faim l'avaient défigurée, et quand Godeleine se nomma, sa mère poussa un long cri et s'évanouit. Hemfrid, accouru aux clameurs des domestiques, stupéfait à la vue de sa fille bien-aimée, sentit son cœur défaillir et s'évanouit aussi. Quand ils furent un peu calmés, Godeleine essaya de les rassurer par des paroles de douceur, et ce ne fut que par la jeune fille qui l'avait accompagnée qu'ils connurent toute la vérité et toute l'étendue du malheur de leur chère enfant. Hemfrid alla trouver le comte Baudouin pour le prier d'interposer son autorité afin de rétablir la paix et l'harmonie entre les deux époux. Le comte fut extrêmement affligé d'une pareille nouvelle; mais comme cette affaire regardait l'autorité ecclésiastique, il engagea Hemfrid à aller trouver l'évêque de Tournai et de Soissons, dont Ghistelles ressortissait. Hemfrid, muni de lettres de recommandation de son suzerain, alla à Soissons, et fut reçu par le prélat avec beaucoup de bienveillance. Touché de la douleur de ce malheureux père, après un mûr examen des faits, il lança un mandement par lequel il enjoignait à Bertolf de reprendre sa femme et de vivre en bonne intelligence avec elle, sous peine des foudres de l'Eglise. Baudouin, de son côté, écrivit à Bertolf qu'il eût à redouter tout le poids de sa colère s'il agissait comme par le passé, et celui-ci, effrayé de tant de menaces, alla à Longfort pour chercher Godeleine. Il rejeta tout sur sa mère, qui, disait-il, ne pouvait supporter la pensée d'avoir une bru et de n'être plus maîtresse à Ghistelles; il promit de l'éloigner, et d'avoir pour sa femme les sentiments et les égards dus à sa haute vertu, et lui faire oublier par ses bons procédés les mauvais traitements qu'elle avait endurés. Hemfrid et Ogine bénirent de nouveau leur bien-aimée Godeleine, et, rassurés par les protestations et les serments de Bertolf, ils la laissèrent partir en suppliant le ciel de la protéger.

Ce fut avec un serrement de cœur inexprimable que Godeleine se sépara de nouveau de ses parents; mais comme à cette époque une femme, quelque malheureuse qu'elle fût, ne pouvait abandonner le domicile conjugal sans laisser planer sur elle les plus injurieux soupçons, force fut à notre Sainte de revenir auprès de Bertolf. Celui-ci, contraint de la reprendre, jura dans son cœur qu'il ne supporterait pas longtemps un pareil joug, et de concert avec sa mère, il mit tout en œuvre pour désoler la patience de Godeleine.

Arrivée à Ghistelles, elle ne fut pas plus heureuse qu'autrefois; elle fut reléguée dans sa triste cellule, où elle priait et travaillait comme auparavant. Elle ne recevait qu'assez de nourriture pour ne pas mourir de faim; mais ce peu, elle le partageait encore avec les pauvres, et Bertolf et sa mère l'ayant aperçue distribuant le pain qu'elle venait de recevoir, l'accablèrent de railleries et d'injures atroces, et firent encore diminuer sa portion d'aliments. Godeleine, patiente et douce, supportait tout et priait pour eux. Les mauvais traitements qu'elle endurait ayant excité la compassion de quelques personnes charitables, plusieurs vinrent la voir et la consoler, et comme elles parlaient mal de son mari : « Ne parlez pas ainsi », leur dit-

elle, « vous me faites de la peine en médisant de Bertolf ; ce qu'il me fait arrive par la volonté de Dieu, qui saura bien changer son cœur. Prions plutôt pour lui, mais n'en parlez pas en mal, je vous en supplie ». — « Vous me croyez bien malheureuse », disait-elle à un religieux qui était venu la visiter, « eh bien ! je ne le suis pas. Dieu répand en moi une si douce grâce, que, souffrant pour son amour, les persécutions que j'éprouve me deviennent chères. Dieu sait tirer le bien du sein des maux, et l'onction divine sait tout adoucir ».

Il y avait un an que Godeleine était revenue de chez ses parents, et Bertolf et sa mère, furieux de ce qu'ils ne venaient point à bout de la faire périr de faim et de misère, résolurent enfin d'en finir en s'en débarrassant par un moyen violent.

Il feignit tout à coup de se repentir de sa conduite, et s'approchant de Godeleine : « Chère épouse », lui dit-il, « je crois en vérité qu'un maléfice a été jeté sur moi, car je ne puis m'expliquer autrement comment j'ai pu te haïr si promptement après t'avoir aimée avec autant de tendresse Maintenant je veux changer et te rendre heureuse autant que tu le mérites et qu'il sera en mon pouvoir. Reviens avec moi reprendre ton rang, et recevoir les honneurs qui y sont attachés ».

Godeleine, étonnée d'un pareil langage, lui pardonna de bon cœur, se prêta à tout ce que voulut Bertolf, s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et parut avec lui à l'église. Elle alla aussi visiter sa belle-mère, qui ne demeurait plus au château ; celle-ci, aussi profondément hypocrite que son fils, la reçut avec une bienveillance qui surprit et enchanta tout à la fois Godeleine, trop droite et trop sincère pour soupçonner la plus légère fausseté dans cet infernal manége d'hypocrisie.

Huit jours se passèrent ainsi pendant lesquels Godeleine ne cessa de remercier Dieu du changement de son mari. Bertolf lui dit un soir : « Chère Godeleine, comme je veux tout à fait rompre mes sentiments haineux, et que je veux t'aimer d'un amour sans fin, j'ai consulté à cet effet une matrone qui pût me guérir de mes mauvais penchants, et nous faire chérir mutuellement d'un amour si vif que rien ne pourra plus l'altérer. J'ai chargé Lambert et Hecca, mes deux fidèles serviteurs, de l'introduire près de toi ; tu peux te fier à eux. Je te préviens de cette résolution afin que tu n'aies pas peur quand ils se présenteront devant toi... »

Comme le chasseur imite le cri de la biche pour attirer son faon dans le piége, ainsi Bertolf parlait le langage de la tendresse et de la bonté pour ôter tout soupçon de l'esprit de Godeleine. Il l'embrasse affectueusement, descend de l'appartement, monte à cheval et se rend à Bruges pour y passer la nuit, car il ne voulait pas qu'on le soupçonnât de complicité du crime affreux qu'il avait ordonné et qui allait s'exécuter.

Godeleine passa le reste de la soirée dans la chapelle du château, y pria avec plus de ferveur encore que de coutume, et, après avoir donné à ses gens ses ordres pour le lendemain qu'elle ne devait plus revoir, elle se retira dans sa chambre, y recommanda de nouveau son âme à Dieu, et s'endormit.

Quand tout fut en paix dans le château, Hecca et Lambert, que Bertolf avait chargés d'exécuter ses ordres, frappèrent doucement à la porte de l'appartement de Godeleine. « Madame », lui dirent-ils respectueusement, « la femme dont vous a parlé Monseigneur est arrivée, elle désire vous parler ici, veuillez descendre ». Godeleine se lève sur-le-champ, et se dispose à s'habiller. « Non, Madame », lui dirent ces scélérats altérés de son sang,

« c'est en négligé et avec vos cheveux épars qu'elle veut vous voir, elle dit que ce qu'elle a à faire agira plus efficacement ». Godeleine, sans rien soupçonner, se hâte de descendre, les cheveux en désordre, et vêtue d'une simple tunique A peine est-elle dans la cour, que ces tigres se précipitent sur elle, et l'étranglent avec une nappe longue et étroite qu'ils avaient prise pour cet effet. Ils le firent avec tant de violence que la Sainte ne poussa pas un seul cri, et perdit tout à la fois la voix, la respiration et la vie. Comme le sang sortait par les yeux, par la bouche et par les narines, ils lui jetèrent la tête dans le puits qui se trouvait dans la cour; puis, après l'avoir lavée, ils la remontèrent dans sa chambre, la couchèrent dans son lit pour faire croire qu'elle était morte naturellement, et se retirèrent.

Ce fut dans la nuit du 6 au 7 juillet 1070 que les anges reçurent dans leurs phalanges glorieuses l'âme de cette héroïne chrétienne, modèle admirable de charité, de patience et d'amour de Dieu.

Les domestiques ne voyant point leur maîtresse se rendre à la chapelle, comme elle en avait l'habitude, montèrent à sa chambre, et, la trouvant couchée, ils crurent qu'elle dormait. Trouvant que son sommeil se prolongeait, ils entrèrent de nouveau, et voyant son extrême pâleur et la raideur de ses membres glacés par la mort, ils connurent alors l'affreuse vérité et poussèrent des gémissements et de longs cris de douleur. L'ayant examinée de plus près, ils aperçurent autour de son cou l'empreinte bleuâtre d'un lacet trop serré, et cette trace du crime leur révéla l'horrible mystère. Chacun regarda dès lors Godeleine comme une martyre, et déjà plusieurs l'invoquèrent, car ils se souvenaient, dit la chronique, d'avoir entendu pendant la nuit des chants célestes, sans doute à l'heure où les anges transportaient au ciel l'âme de notre Sainte.

Cependant Bertolf arriva dans la journée, inquiet de la réussite de son crime. Dès qu'il apprit la mort de sa femme, ce scélérat hypocrite feignit le plus violent désespoir ; il se jeta sur les restes inanimés de sa victime, poussa de longs soupirs, accusa le ciel de le trop punir en ne lui laissant pas le temps de réparer ses torts envers cette chère épouse. La mère de Bertolf accourut aussi, et cet abominable couple essaya d'en imposer en se lamentant de la manière la plus pitoyable. Mais ils ne trompèrent personne : l'empreinte fatale témoignait assez d'où partait le crime. Toutefois, comme Bertolf était aussi puissant que méchant, chacun le craignit et garda le silence, de sorte qu'Hemfrid et Baudouin crurent naturelle la mort de Godeleine, et ne cherchèrent point à la venger. Quand il eut fini de jouer son odieuse comédie, il ordonna qu'on fît à sa femme des obsèques magnifiques. Il y parut en habits de deuil, et versa pendant le service des larmes menteuses, tandis qu'il était ivre de joie d'être délivré d'une femme qu'il détestait.

Cependant Bertolf contracta une seconde union ; mais la main de Dieu s'appesantit sur lui. Il eut de sa nouvelle épouse une fille, aveugle de naissance, objet continuel de douleur pour sa mère et de remords pour Bertolf. Cette enfant, parvenue à l'âge de neuf ans, ayant entendu parler de Godeleine et de ses vertus, se prit à l'aimer du plus tendre amour : pleine de confiance en son intercession, elle la priait tous les jours. Poussée par un mouvement extraordinaire, et pleine de cette foi vive qui transporte les montagnes, elle puisa de l'eau du puits dans lequel Godeleine avait été plongée, et la supplia d'obtenir sa guérison. Sa prière fut exaucée ; elle recouvra la vue, et, pleine de bonheur, elle alla trouver ses parents et leur raconta le prodige qui venait de s'opérer en sa faveur par l'intercession de

sainte Godeleine. Bertolf et sa femme, pénétrés de joie et d'admiration, ne doutèrent point alors de la sainteté de Godeleine, et dès ce moment le remords ne cessa point de ronger le cœur de Bertolf. Il résolut de se convertir et le fit. Ensuite il alla à Rome pour obtenir le pardon de son crime, et fit après le pèlerinage de la Terre Sainte. Après avoir prié et pleuré sur le saint sépulcre, il résolut de finir ses jours dans un monastère.

Un jour l'abbé de Saint-Winoc, à Bergues, près de Dunkerque, reçut en conférence particulière un personnage mystérieux. Après leur entrevue, les portes du monastère se refermèrent sur l'étranger qui dès lors se montra le plus humble et le plus pénitent des religieux. Une profonde tristesse était empreinte habituellement sur sa physionomie, et les rides profondes qui sillonnaient son front, jeune encore, annonçaient le ravage qu'avaient exercé les passions. Lorsqu'il mourut, une cuirasse de mailles de fer qu'il portait sous ses vêtements religieux, attesta la longue pénitence qu'il s'était imposée, et quand, plusieurs années après sa mort, son corps fut exhumé, une odeur suave sortit de sa tombe, et les vers avaient respecté sa dépouille mortelle. Ce religieux pénitent était Bertolf, le meurtrier de Godeleine, converti sans doute par les prières de sa bienheureuse épouse.

Les femmes maltraitées par leurs maris ont ici un bel exemple à imiter, et en même temps un sujet de grande consolation, puisque cette seule persécution domestique, pourvu que de leur part elles vivent dans une dévotion bien réglée, et qu'elles ne s'attirent pas, par leur mauvaise conduite et leur peu de condescendance, la mauvaise humeur de leurs maris, leur peut mériter une grande abondance de grâces sur la terre et une illustre couronne de gloire dans le ciel. Elles peuvent même espérer que leur patience servira à la conversion de ceux qui les persécutent et changera leur esprit farouche en un esprit doux, traitable et religieux.

Les peintres tiennent sainte Godeleine pour vierge, puisqu'ils la représentent avec deux couronnes : celle de la virginité et celle du martyre ; on la peint aussi avec une corde, mais préférablement avec un linge tordu ou une écharpe autour du cou ; l'épargne qu'elle faisait sur sa maigre portion pendant sa réclusion peut être rappelée par un morceau de pain qu'elle donne aux pauvres. On l'invoque contre les maux de gorge et l'esquinancie.

CULTE ET RELIQUES.

La fille de Bertolf, après la mort de sa mère, fit bâtir à Ghistelles, selon le désir de son père, un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît sous l'invocation de sainte Godeleine, et se déroba elle-même au monde dans cette solitude. Le puits sanctifié par la mort de Godeleine fut renfermé dans l'enceinte du monastère. Mais il ne reste plus rien de cette antique demeure des Bénédictines de Ghistelles. La tradition de l'emplacement du couvent est conservée dans le pays par les souvenirs des habitants, qui disent en montrant la petite chapelle où coule une eau limpide, que ce fut là l'abbaye, et que ce fut là aussi que Godeleine prit son essor vers les cieux.

Le culte rendu à sainte Godeleine remonte à l'époque même de son bienheureux trépas, ou du moins à l'année 1084, où son corps fut levé de terre par l'évêque de Tournai et de Noyon. Ces saintes reliques furent visitées par l'autorité ecclésiastique dans les années 1380, 1557, 1623 et 1719. Cette dernière reconnaissance des restes mortels de la Sainte fut faite par l'évêque de Bruges, Henri-Joseph, dans le diocèse duquel se trouve maintenant Ghistelles. Des parties de ces reliques ont été depuis distribuées à différentes églises où le culte de sainte Godeleine s'est aussi répandu. On en trouvait à Tournai, à Gand, à Sleydinghe près de Gand, à Ypres, à Courtrai, au monastère d'Eechout, à Malines. La ville de Bailleul possédait aussi de ses reliques : elles étaient renfermées dans une très-belle châsse en argent, et présentées à la vénération des fidèles à la fête de la Sainte, dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine. Ce jour-là, on célébrait une messe, qui était précédée d'une instruction en rapport avec la fête. Les habitants des villages voisins ve-

naient en foule se recommander aux prières de la sainte Martyre de Ghistelles, et de toutes parts, dans sa chapelle, étaient exposés des ex-voto qui témoignaient des guérisons et des bienfaits obtenus par son intercession.

Le diocèse d'Arras célèbre en ce jour la fête de sainte Godeleine, sous le rite semi-double.

Extrait du *Légendaire de la Morinie*, par l'abbé Van Drival.— Cf. *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

SAINTE MECHTILDE OU MATHILDE,

ABBESSE DU MONASTÈRE DE DIESSEN, EN BAVIÈRE

1160. — Pape : Alexandre III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric Ier *Barberousse.*

Humilitas in honore honor est ipsius honoris ac dignitas dignitatis.
L'humilité dans les honneurs est l'honneur même des honneurs et la dignité des dignités.
S. Bern., *lib.* v *Florum, cap.* IX.

Sainte Mechtilde naquit en Bavière, au château de Diessen, dont elle a tiré son nom. Son père fut Berthold, comte d'Andechs, parent de l'empereur Frédéric Barberousse, et sa mère fut une dame d'égale condition appelée Sophie. Ils donnèrent une marque insigne de leur piété : ils changèrent le château de Diessen, qui leur appartenait, en un monastère de religieuses, afin que Dieu y fût continuellement invoqué et servi. Dès que Mechtilde, leur fille, eut cinq ans, ils la mirent en cette maison pour y être élevée dans la crainte de Notre-Seigneur et dans l'observance fidèle de ses commandements : ce qui fait dire à Engelhardt, abbé de Lanchaim, qui a le premier écrit sa vie, qu'elle ne connaissait point d'autre père que Dieu, ni d'autre mère que la supérieure de ce couvent, qui avait pris soin de son éducation Elle trouva sa sanctification dans ce lieu, qui avait été celui de sa naissance et lui avait servi de berceau. Son unique soin y fut de plaire à Jésus-Christ, qui l'avait choisie de si bonne heure pour épouse. Elle n'eut pas beaucoup à combattre le monde, parce qu'il lui était inconnu et qu'elle n'en avait reçu aucune impression dangereuse; toute petite qu'elle était, elle avait tant de modestie, de discrétion et de maturité dans ses mœurs, qu'elle était l'exemple de la maison et un sujet d'admiration pour les plus anciennes. Le mensonge ni les paroles inutiles ou séculières ne sortaient jamais de sa bouche, et on eût dit à la voir que c'était un ange qui avait pris la forme d'un enfant.

Lorsqu'elle fut un peu plus avancée en âge, elle commença à mortifier son corps par les excès d'une très-rigoureuse pénitence. Elle s'interdit pour jamais l'usage de la chair et du vin, et on remarque qu'elle a si exactement gardé cette résolution, qu'en tout le reste de sa vie elle n'a mangé qu'une fois de la chair : ce qu'elle fit par un évident miracle, comme nous le dirons dans la suite. Dans ses maladies, qui furent assez fréquentes, elle ne voulut point user de remède : imitant en cela la grande sainte Agathe, qui disait qu'elle n'avait jamais pris de médecine corporelle. La prière, les larmes, la conversion parfaite à Dieu et l'union de cœur avec lui étaient

tous les moyens dont elle se servait pour recouvrer sa santé. Quelque aiguës que fussent ses douleurs, bien loin de s'en plaindre et de jeter de grands cris, elle en témoignait au contraire de la joie, disant avec le Prophète : « Nous nous sommes réjouis dans les jours où vous nous avez humiliés, et dans les années où nous avons enduré de plus grands maux ».

On ne peut rien voir de plus parfait que son obéissance. Elle ne faisait rien d'elle-même, et elle avait tant de déférence pour sa supérieure, qu'elle n'entreprenait rien contre son ordre, ne négligeait aucun de ses commandements, et n'en différait pas l'exécution d'un seul moment. Souvent elle a quitté un ouvrage imparfait et une lettre à demi écrite, pour se rendre au plus tôt où l'appelait, soit la cloche des offices, soit un ordre de la supérieure. Elle triomphait du démon par un courage invincible, et en lui résistant de toutes ses forces : ce qui la mettait au-dessus de ses tentations; elle triomphait des personnes qui la persécutaient ou lui portaient envie, en souffrant patiemment leurs insultes, et en les comblant de faveurs et de bienfaits. On ne pouvait nier qu'elle ne fût la plus noble de toutes les sœurs, puisqu'elle était cousine de l'empereur et fille du seigneur de tout le pays. D'ailleurs, elle était fondatrice du monastère, son père ayant donné son château pour l'établir. Cependant il n'y en avait point pour la surpasser en humilité et en modestie : elle ne se regardait que comme la servante des autres, et s'abaissait pour cela aux plus vils ministères de la maison. Son silence était si exact, qu'on eût dit qu'elle était muette; et si la nécessité ou la charité l'obligeait de parler, elle le faisait avec tant de sagesse et de douceur, qu'il semblait que ce fût un ange qui parlât.

Elle était tellement détachée de toutes les choses de la terre, que les visites même des princes, ses frères, lui étaient onéreuses, et qu'elle ne pouvait souffrir ni qu'on lui envoyât des présents, ni qu'on lui vînt témoigner de l'amitié, du respect et de la déférence. Lorsqu'elle était forcée de voir du monde, elle terminait en un mot la conférence, de peur qu'un trop long entretien ne lui fît perdre quelque chose de la pureté de son cœur, qu'elle voulait conserver tout entière pour être plus agréable à son époux. La singularité dans le vivre, le vêtir et le logement lui était insupportable, et sa qualité de princesse ne lui fit jamais accepter ni souhaiter rien de particulier. Comme son âme était pleine de tendresse et de charité pour ses sœurs, elle se rendait propres, par compassion, tous les maux qui leur arrivaient, et n'oubliait rien pour les soulager. Ainsi, à l'exemple de saint Paul, non-seulement elle se réjouissait avec celles qui avaient de la joie, mais elle pleurait aussi avec celles qui pleuraient; elle était malade avec les malades, et la peine des autres était une peine qui la tourmentait et la consumait elle-même. On voyait donc en cette jeune fille toutes les vertus que l'on eût pu attendre des plus vieilles : la soumission pour ses supérieures, le respect pour les anciennes, l'amour et la déférence pour les sœurs de son âge et pour les plus jeunes; la douceur et la bienveillance pour les converses et pour les servantes de la maison, en un mot, un concert admirable de toutes les qualités d'une sainte et parfaite religieuse. Sa noblesse faisait que les domestiques la voulaient appeler Madame; mais elle leur défendit absolument de lui donner ce nom, et, préférant son état à toutes les grandeurs du siècle, elle ne voulut jamais être appelée autrement que *ma sœur*.

Cependant, comme l'honneur suit ceux qui l'évitent et à proportion qu'ils le fuient, la supérieure du monastère étant décédée, toute la communauté jeta les yeux sur Mechtilde pour l'élever à sa place. En effet, qui

pouvaient-elles élire plus capable que Mechtilde de les consoler dans leurs peines, de les affermir dans leurs tentations et de les faire avancer dans la vertu ? Ce fut en cette occasion que cette incomparable religieuse témoigna pour la première fois de la résistance à ce qu'on exigeait d'elle. Jusqu'alors elle avait toujours obéi, sans raisonner sur ce qu'on lui avait ordonné; mais, quand ce fut pour être supérieure, elle s'en défendit de toutes ses forces, et ne put être décidée à prendre cette charge que par le commandement que son prélat lui en fit, en vertu de la sainte obéissance. Elle montra bientôt, néanmoins, qu'elle en était digne et qu'elle avait toutes les qualités que l'on peut désirer dans une bonne abbesse. Sa conduite fut une règle vivante qui montrait à toutes ses filles ce qu'elles devaient faire. On la trouvait toujours la première à la prière, la plus fervente à la mortification, la plus exacte au silence et la plus ponctuelle à toutes les observances régulières.

Elle avait beaucoup veillé, beaucoup jeûné et beaucoup prié dans le temps de sa vie privée; mais elle crut qu'elle n'avait encore rien fait et que son nouvel état l'obligeait à redoubler tous ces exercices. Elle devint une autre Marie, sœur de Moïse, pour précéder le peuple de Dieu dans le chant des hymnes et des cantiques. Elle devint une autre Judith, pour combattre Holopherne et lui couper la tête. Elle devint une autre Esther, pour détruire la puissance tyrannique du superbe Aman. Rien ne la distinguait de ses filles, sinon qu'elle vivait plus pauvrement qu'elles et qu'elle était la plus malheureuse de sa communauté. On lisait sur son visage une modestie, une douceur, une humilité et une joie célestes qui ravissaient tous ceux qui avaient le bonheur de converser avec elle. Elle prenait d'ailleurs un soin extrême, tant du spirituel que du temporel de sa maison, et elle en fit une véritable école de Jésus-Christ, où l'on ne s'étudiait qu'à le connaître, à l'aimer et à lui plaire. S'il arrivait quelque incommodité aux sœurs, elle s'appliquait aussitôt à les en soulager. En un mot, elle remplissait si parfaitement tous ses devoirs, qu'il ne se trouvait personne qui se plaignît de sa conduite.

Il y avait, en Souabe, à Edelstetten, entre Ulm et Augsbourg, un célèbre monastère composé de religieuses d'illustre naissance; il avait été fort estimé pour l'observance régulière et pour les grands biens qu'il possédait; mais il était extrêmement déchu de la régularité, et avait ensuite perdu une partie de ses biens par la négligence de l'abbesse qui l'avait gouverné. Cette abbesse étant morte, ceux qui avaient intérêt au rétablissement d'une si insigne maison, jetèrent les yeux sur notre Sainte, dont la réputation s'était répandue de tous côtés. L'évêque et les seigneurs du lieu, les fondateurs et les religieuses mêmes, qui savaient qu'elles avaient besoin d'une supérieure qui eût beaucoup d'autorité et de vertu, l'élurent à cette charge avec un suffrage unanime, et on lui envoya des députés, la priant de ne pas s'opposer à la volonté et à la gloire de Dieu. Les religieuses de Diessen, apprenant cette nouvelle, en furent vivement affligées. Elles représentèrent qu'il n'était pas juste de les priver de leur mère pour la donner à des filles qui ne lui étaient rien; que leur possession pacifique de plusieurs années devait l'emporter sur cette nouvelle élection; qu'à la vérité le couvent d'Edelstetten était plus considérable que le leur, mais que Mechtilde étant fondatrice et professe de ce dernier, il lui appartenait de droit sans que l'autre y pût rien prétendre. La Sainte, de son côté, avait beaucoup de répugnance à quitter une maison où elle avait reçu tant de grâces de la main libérale de Dieu, et où, après la peine qu'elle s'était donnée pour la sanctification de ses sœurs, elle jouissait déjà du fruit de ses travaux. Mais l'é-

vêque, qui était zélé pour la réforme de l'abbaye d'Edelstetten, commanda à Mechtilde, par tout le pouvoir que lui donnait son caractère, de s'y transporter au plus tôt pour y remplir les fonctions d'abbesse.

Lorsqu'elle y fut arrivée, il la bénit solennellement et lui mit la crosse à la main pour lui donner plus d'autorité et attirer sur elle de plus amples bénédictions du ciel. La Sainte, soutenue par cette bénédiction, s'appliqua aussitôt au bon règlement de cette famille. L'exemple de sa vertu, si différent de celui des supérieures qui l'avaient précédée, fit une merveilleuse impression sur les esprits. Les religieuses, qui s'étaient éloignées des voies de l'observance, parce qu'elles ne voyaient personne qui marchât devant elles, y rentrèrent avec joie à la suite de leur sainte abbesse; elles eurent honte de ne pas veiller avec elle, de ne pas observer les jeûnes de la règle qu'elle observait, et de négliger l'oraison pendant qu'elles l'y voyaient si exacte et si assidue. Elles ne gardaient point de clôture : on entrait chez elles, et elles avaient la liberté de rendre visite à leurs parents et à leurs amis. Mechtilde eut de la peine à faire accepter la règle en ce point; mais elle leur remontra avec tant de force et d'onction combien il est important que des religieuses soient renfermées, suivant cette parole du cantique : *Hortus conclusus, fons signatus, soror mea sponsa :* « Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé et une fontaine scellée », qu'elles se rendirent enfin à ses raisons et se firent renfermer solennellement par l'évêque. Depuis ce temps-là, ce couvent changea entièrement de face, et on y vit reluire les vertus religieuses avec tant d'éclat, qu'on le pouvait proposer pour modèle à toutes les communautés qui se voulaient réformer. Pour Mechtilde, le lieu qu'elle fréquentait le plus ordinairement était le chœur, où on la trouvait si dégagée des sens, si abîmée en Dieu et si occupée de ses perfections, qu'on eût cru offenser sa divine majesté de l'en détourner d'un seul moment.

Cette occupation, néanmoins, ne l'empêcha pas de veiller sur les besoins de ses sœurs et d'y pourvoir par une charité toute maternelle. Elle ne couchait que sur une paillasse, et elle s'en fût même volontiers privée pour ne coucher que sur le plancher, si elle n'eût trop appréhendé l'estime et la louange du monde. Mais, pour ses religieuses, elle voulait qu'il y eût des matelas, des traversins et même des draps à leurs lits, disant que cela ne nuisait point à l'âme, pourvu qu'on évitât la superfluité. Elle leur recommandait aussi beaucoup la propreté, ayant pour maxime qu'il faut être pauvre sans être malpropre, et fuir le luxe sans aimer la saleté. On ne vit jamais de supérieure plus miséricordieuse, ni qui compâtît davantage aux faiblesses et aux fautes de ses inférieures; elle n'employait point pour les relever la sévérité des réprimandes ni la rigueur des châtiments, mais une abondance de larmes qu'elle versait aux pieds de Jésus-Christ crucifié : cela fut toujours si efficace, qu'il n'y eut point de sœur qu'elle ne ramenât à son devoir par ce moyen. Elle pleurait aussi fort souvent pour les crimes du monde, pour les persécutions de l'Eglise, pour la misère des pauvres, pour les dangers des personnes tentées et pour la défense de tous ceux qui étaient dans la tribulation, s'efforçant de leur attirer par ses soupirs et par ses larmes le secours du ciel et une prompte délivrance de leurs peines. Enfin, ses plus petits péchés étaient pour elle un sujet de beaucoup de pleurs et de gémissements : ce qui paraîtra par un exemple qu'il n'est pas à propos de passer sous silence. Il arriva qu'une sœur se vint présenter devant elle, portant quelque chose dans ses mains; mais, par mégarde ou par négligence, elle laissa tomber cet objet; l'abbesse, sans y faire réflexion, lui dit : « Mar-

chez dessus ». Aussitôt elle reconnut qu'elle avait prononcé une parole inutile et trop précipitée, et elle fut tellement pénétrée de la grandeur de cette faute, qu'elle ne la pleura pas moins, dit l'auteur de sa vie, que si elle avait brisé les portes des églises de Rome. Elle ne se contenta point d'en témoigner sa douleur par des ruisseaux de larmes; elle s'en punit aussi par des veilles, des jeûnes et d'autres austérités extraordinaires qui durèrent plusieurs jours, se mettant continuellement devant les yeux les paroles du Fils de Dieu : « Il n'y a pas une parole oiseuse dont on ne doive rendre compte au jour du jugement dernier ». Que dirons-nous après un exemple si saint et si frappant, nous qui parlons si souvent contre les reproches de notre conscience, qui déchirons si aisément l'honneur et la réputation du prochain, qui vomissons tant de blasphèmes contre Dieu et tant d'injures contre nos frères, et qui, cependant, ne versons pas une larme pour pleurer des crimes si énormes ? Y aura-t-il un autre jugement pour nous que pour ces âmes si touchées du regret de leurs fautes ? et si elles n'ont pu éviter la rigueur de la justice de Dieu que par une sévérité inexorable contre elles-mêmes, l'éviterons-nous en vivant comme nous vivons, et ne faisant pas plus de fruits de pénitence que nous n'en faisons ?

Après que sainte Mechtilde eut travaillé si utilement pour le rétablissement de l'observance dans son monastère, l'obligation de recouvrer les biens qu'il avait perdus dans le temps du déréglement la porta à faire un voyage à la cour de l'empereur Frédéric. Elle fit son possible pour se dispenser de cette sortie, et pour terminer l'affaire par procureur; mais le prince, qui était son cousin, et qui souhaitait extrêmement la voir à cause de l'estime que tout le monde en faisait, ne voulant rien accorder qu'elle ne fût présente, il fallut enfin qu'elle se rendît à la nécessité. Elle fut reçue de lui avec de grands témoignages d'amitié et d'honneur, moins pour sa noblesse et parce qu'elle était princesse de son sang, que pour son éminente sainteté. Il la logea dans son palais, lui accorda tout ce qu'elle demandait et ordonna qu'elle fût traitée magnifiquement. Elle ne refusa pas de manger à la table qu'on lui avait préparée, mais à la condition que, tandis que les autres conviés mangeraient toute sorte de mets délicieux, et boiraient les vins les plus exquis, elle ne mangerait autre chose que des légumes, selon sa coutume, et ne boirait que de l'eau, qui était le repas du saint prophète Daniel. En effet, le maître d'hôtel qui devait lui servir à boire fut averti de ne lui apporter que de l'eau; c'est ce qu'il fit. Mais, lorsqu'elle la goûta, elle trouva que c'était de l'excellent vin. Elle lui en fit sa plainte, et, lui rendant la coupe, elle le pria secrètement de lui apporter ce qu'elle avait ordonné. Le maître d'hôtel l'assura qu'on ne lui avait point présenté autre chose; et néanmoins, pour la satisfaire, il renvoya derechef chercher de la même eau. Mais lorsqu'elle en goûta, elle trouva encore que c'était du vin, parce que Notre-Seigneur, pour honorer sa servante, voulut renouveler en sa faveur le premier miracle qu'il avait fait publiquement étant sur la terre. La Sainte croyant qu'on la trompait, obligea le maître d'hôtel de goûter lui-même si ce qu'il lui présentait n'était pas du vin. Il en goûta, et fut obligé d'avouer que ni la Bavière, ni l'Autriche, ni l'Alsace, ni la France, ni la Grèce et même l'île de Chypre n'en produisaient de meilleur. Pour s'assurer une dernière fois qu'il n'y avait point de fraude, il alla puiser l'eau lui-même et l'apporta à l'abbesse. Celle-ci, en ayant goûté, trouva que c'était du vin de même nature que le précédent. Ainsi, elle reconnut le miracle, et toute la compagnie le reconnut aussi et admira la bonté de Dieu, qui relève l'humilité et la mortification de ceux qui s'étudient à lui plaire.

Les honneurs que ce prodige fit rendre à sainte Mechtilde l'engagèrent à retourner promptement dans son monastère. Elle n'y fut pas plus tôt arrivée, qu'on lui présenta une fille muette et possédée d'un démon qui lui faisait faire une infinité d'actions honteuses et extravagantes. Les sœurs avaient tâché de la délivrer en son absence ; mais elles n'avaient pas mieux réussi que les disciples du Fils de Dieu, lorsqu'ils tâchèrent de guérir le démoniaque sourd et muet, dont il est parlé en saint Marc, chapitre IX. Mais la Sainte, qui était remplie de l'Esprit de Jésus-Christ, ayant fait sa prière, et ayant ensuite commandé au démon de sortir du corps de cette chrétienne, il fut contraint d'obéir, et ne put résister à la force de la parole de cette vierge incomparable. Ce nouveau miracle, en faisant connaître de plus en plus son grand mérite, servit aussi beaucoup à encourager les religieuses et à les enflammer du désir de la perfection. Elles couraient toutes avec leur sainte abbesse aux « noces du Fils du Roi »; il y en eut qui arrivèrent plus tôt qu'elle par une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes. Pour elle, n'étant pas encore fort âgée, elle eut révélation que son décès était proche, et qu'elle devait retourner à Diessen, lieu de sa naissance et de sa profession, pour y attendre l'heureux moment de sa délivrance et de son couronnement.

Elle s'y rendit au plus tôt, y fut reçue comme la mère et la dame du monastère, et s'y adonna avec une nouvelle ferveur à tous les exercices qui préparent une âme à paraître sûrement devant Dieu. Ayant encore assez de force, elle fit une puissante exhortation aux sœurs; les reprenant de ce qu'il y avait encore des jalousies et des démêlés entre elles, elle leur dit que « ni leurs jeûnes, ni leur abstinence et leurs veilles, ni leur diligence à assister aux divins offices, ni leur promptitude à obéir aux commandements de leurs supérieurs, ni l'éclat de leur virginité ne leur serviraient de rien, si elles n'avaient la charité et l'amour mutuel dans le cœur, et ne les faisaient paraître dans leurs actions ». Ensuite, ayant fait venir son père et sa mère, elle les supplia instamment que, puisqu'ils ne lui avaient point donné de dot, et qu'elle ne prétendait point hériter de leurs grands biens, ils eussent la bonté de donner à ce couvent de Diessen toute la dîme qui leur appartenait autour de Diegen-sur-l'Issoire. Elle obtint aisément ce qu'elle souhaitait, parce que ses parents étaient pieux, et qu'ils donnaient volontiers une partie de leurs terres aux pauvres et aux monastères. Par ce moyen, ce couvent eut de quoi subsister honnêtement avec les frères qui étaient destinés pour l'assistance spirituelle des religieuses.

Le jour qu'on commença à recevoir les revenus, Berthold, père de la Sainte, donna à cette sainte communauté un innocent festin. Dans la crainte que Mechtilde n'y prît point part, et se contentât de pain et d'eau avec des légumes, le directeur lui commanda pour ce jour-là de manger de la viande et de boire du vin; ce qu'elle n'avait point fait depuis son enfance. Néanmoins, sacrifiant son jugement et sa volonté à celle de son père spirituel, elle fit ce qui lui était commandé, et, au sortir du réfectoire, comme les religieuses allaient au chœur en psalmodiant, une voix fut entendue d'en haut, qui disait : « O bienheureuse Mechtilde, sache que tu as été repue aujourd'hui, non pas avec Esaü le réprouvé, mais avec Elie qui a été transporté dans les airs ». Cette parole la consola merveilleusement, et donna aussi un souverain contentement à toute cette assemblée de saintes filles. Elles n'eurent pas de peine après cela à lui accorder ce qu'elle leur demanda : c'était qu'une partie des revenus que son père leur avait donnés, fut destinée à faire l'aumône aux pauvres et aux nécessiteux, en sorte qu'on ne la refusât jamais à personne.

Cependant le temps approchait où cette sainte colombe devait s'envoler dans le sein du Fils de Dieu ; elle guérit auparavant une fille qui s'était crevé l'œil avec son poinçon. Etant au lit de la mort, elle vit d'un côté les démons qui lui reprochaient quelque chose : ce qui la fit paraître un peu triste ; mais, au même moment, elle vit les anges qui repoussaient ces esprits infernaux, et qui l'attendaient pour la porter dans le ciel : ce qui la fit sourire pour la première fois de toute sa vie. La sainte Vierge lui apparut aussi avec une grâce et une beauté inestimables. C'est ce qui lui fit détourner le tableau de la même Vierge qu'on lui présentait, parce que l'image était inutile là où la vérité paraissait en elle-même. Elle avait déjà reçu les sacrements que l'Eglise donne aux malades pour les secourir à l'heure importante de la mort ; mais on croit qu'elle communia encore de la main des anges peu de temps avant d'expirer, car on la vit ouvrir la bouche et avancer la langue, la retirer et ensuite avaler quelque chose, comme on fait en recevant le corps de Jésus-Christ, et on la vit aussi faire de même qu'un prêtre qui boit le précieux calice de son sang. Cette action fut suivie d'un souffle presque imperceptible, qui la fit entrer dans la jouissance claire et manifeste de celui qu'elle avait reçu sous les espèces du Sacrement. Ce qui arriva le 6 juillet, vers l'année 1160.

Ses obsèques se firent avec la plus grande solennité ; bien que son corps fût si maigre, qu'on n'y voyait qu'une peau collée sur des os, son visage néanmoins était beau, luisant, agréable et comme couleur de rose. Elle fut portée en procession, en présence d'un grand concours de nobles et de peuple, en l'église de Diessen, devant l'autel de saint Jean-Baptiste. Les luminaires qu'on portait en cette cérémonie ne se purent éteindre, quoique le vent fût si impétueux, que les hommes mêmes avaient de la peine à se soutenir. Plusieurs miracles se firent aussitôt après à son tombeau. Les cheveux de sainte Mechtilde de Diessen furent d'un merveilleux secours contre les tonnerres et les tempêtes, et c'était assez de les suspendre en l'air pour en arrêter la fureur. On rapporte que cette merveille s'est renouvelée si souvent dans le pays, qu'il n'y a personne qui en doute.

Il ne faut pas confondre sainte Mechtilde de Diessen, dont nous venons de raconter la vie, avec sainte Mechtilde de Spanhein, dont il a été question au 26 février, ni avec une autre sainte Mechtilde, honorée le 10 avril.

On représente sainte Mechtilde : 1° sur son lit de mort ; à ses côtés des anges lui apportent le saint Viatique ; 2° guérissant, par le simple attouchement, une de ses religieuses qui avait perdu la vue ; 3° avec Jésus-Christ dépeint trônant dans son cœur.

Acta Sanctorum.

SAINTE SEXBURGE,

ABBESSE D'ÉLY, EN ANGLETERRE (Fin du VIIe siècle).

Sainte Sexburge était fille du pieux Anna, roi des Est-Angles, et d'Héreswide, sœur de sainte Hilde. Elle fut élevée avec beaucoup de soins dans les principes de la piété et jeta, dès son enfance, les fondements de cette éminente vertu qui la rendit si recommandable le reste de sa vie. Elle épousa Ercombert, roi de Kent, et elle fortifia, autant par ses exemples que par ses conseils, les excellentes dispositions que ce prince avait reçues de l'Auteur de la nature. Elle le seconda de toutes ses forces dans les entreprises qu'il forma pour procurer l'avancement de la piété et le

bonheur des peuples ; elle lui fut aussi d'un grand secours dans les sages lois qu'il porta pour extirper les restes de l'idolâtrie et pour faire observer le Carême, ainsi que les autres ordonnances de l'Eglise, dans tous ses Etats. Sa ferveur et son humilité excitaient le respect et l'admiration ; sa bienfaisance et sa charité pour chacun de ses sujets, et principalement pour les pauvres, lui gagnaient tous les cœurs.

Depuis longtemps, elle désirait pouvoir servir Dieu dans la retraite. Elle voulut au moins faciliter aux autres le moyen de vaquer nuit et jour, pour elle, aux exercices de la prière. Ce fut ce qui la détermina à fonder un monastère de religieuses dans l'île de Shepey, sur la côte de Kent ; mais elle ne l'acheva qu'en 664, après la mort de son mari. La communauté fut en peu de temps composée de soixante-quatorze religieuses.

Sexburge, frappée de la réputation qu'avait le monastère d'Ely, s'y retira, avant l'année 679, pour ne plus s'occuper que de sa sanctification ; elle en eut le gouvernement après sainte Ethelrède ou Audry, sa sœur. Il y avait quinze ans qu'elle était abbesse, lorsqu'elle fit lever de terre le corps de cette Sainte. Elle mourut dans un âge fort avancé, le 6 juin, vers la fin du VIIe siècle.

Le monastère de Shepey, connu sous le nom de *Mynster de Shepey*, fut détruit par les Danois. On le rebâtit en 1130, et Guillaume, archevêque de Cantorbéry, le dédia sous l'invocation de la sainte Vierge et de sainte Sexburge. Il a eu des religieuses bénédictines jusqu'à la destruction des abbayes en Angleterre.

Tiré de Godescard.

LES SAINTES MACRINE, PÉZENNE ET COLOMBE,

VIERGES A MAGNÉ, AU DIOCÈSE DE POITIERS (IXe siècle).

Macrine, appelée fort souvent Magrine, Matrine, Materne, et mieux encore, dans le langage populaire surtout, Maigrine, avait pour sœur sainte Colombe. Issues d'une noble race et vouées, dès leur plus tendre jeunesse, aux œuvres de la piété, les deux saintes filles avaient formé le projet de se consacrer tout entières au Seigneur, lorsqu'elles virent arriver près d'elles une compagne animée des mêmes sentiments. C'était Pécine ou Pexine, appelée aussi Péchinne et Persévérande, dont on a fait aujourd'hui Pézenne. Elle était originaire d'Espagne, et c'est ce qui a fait penser que les deux saintes sœurs qu'elle vint rejoindre, pouvaient être sorties du même pays. Elles se rendirent en Aquitaine et vinrent s'établir sur les confins du Poitou, à quelques journées de la ville de Niort. Le bruit de leurs vertus ayant attiré près d'elles de saintes compagnes, elles se firent construire un monastère.

Troublées dans leur solitude par les vexations de seigneurs turbulents, dont sainte Colombe fut même victime, les deux autres vierges prirent la fuite. Après sept jours de marche au travers des forêts et des lieux déserts, accablées de fatigue, elles s'arrêtèrent pour prendre quelque repos ; mais tout à coup Macrine vit sa compagne pâlir et expirer presque sur-le-champ dans ses bras. Aidée par de généreux chrétiens, elle fit transporter les restes de Pécine dans un village tout près de Niort, sur la rive droite de la Sèvre. Ce village, appelé alors *Tauvinicus*, prit plus tard le nom de la Bienheureuse, et c'est aujourd'hui Sainte-Pézenne (Deux-Sèvres).

Cependant Macrine finit par découvrir une retraite profonde : elle s'y établit. Le nom de la Sainte, que portent encore aujourd'hui ces lieux, l'existence des restes d'une antique chapelle, tout confirme sur ce point la tradition populaire. Mais cette retraite n'étant point encore assez sûre, la sainte fille traversa de nouveau la Sèvre, aborda dans la petite île de Magné, et se plaça derrière la ceinture de marais qui formait comme un rempart inaccessible au monde. Ce fut là, sur un plateau sauvage, que Macrine fixa son séjour et qu'elle vécut dans la pratique des plus sublimes vertus. Elle mourut en paix dans sa chère solitude vers l'an 850.

Les populations qu'elle avait édifiées accoururent aussitôt sur sa tombe. Leur reconnaissance éleva des autels à Macrine, nomma de son nom *Butte de Sainte-Macrine*, le plateau qu'elle avait habité, et ce nom, qu'il porte encore, témoigne de la persévérance d'un culte mérité. Bientôt une chapelle fut construite en l'honneur de la Sainte, et fut desservie par des prêtres que des fondations successives attachèrent à cette œuvre de piété, qui fut l'origine de la collégiale de Magné, établie en 1508. Puis, quand les mauvais jours dispersèrent les ministres de l'autel et les pierres de l'autel

lui-même, la tradition survécut à tout ce que la main de l'homme avait détruit ; les ruines se virent honorées, dans leur triste nudité, par de pieux pèlerins qui vénéraient encore le souvenir de ce qu'ils ne pouvaient plus voir ni toucher comme autrefois. Cependant, le calme ayant succédé à l'orage, un heureux hasard fit trouver, il y a une quarantaine d'années, un sarcophage renfermant un squelette de femme dont les précieux restes furent déposés avec soin dans le massif même de l'autel de la chapelle.

Les populations empressées affluent en certains jours, au 6 juillet surtout, pour invoquer cette *vertu puissante* dont elles ont maintes fois ressenti les effets. Des attestations dignes de toute confiance portent au nombre de quatre mille le nombre des pèlerins qui visitent annuellement l'ermitage de Macrine, et des hommes graves estiment que cette dévotion a contribué pour beaucoup à conserver un reste de foi au sein des populations des environs, si tourmentées par l'esprit d'indifférence et d'incrédulité.

Parmi les images populaires qui représentent sainte Macrine, il en est deux qui semblent plus que toutes les autres donner la raison de ce culte persévérant des campagnes. L'une reproduit un miracle de charité opéré par Macrine à la prière d'un laboureur dont le bœuf est guéri d'une affreuse blessure. La Sainte est représentée tenant à la main la corne qu'elle va souder au front mutilé du pauvre animal. Dans une autre page, Macrine, sous la forme d'un ange, plane au milieu des airs ; à genoux à la porte de sa chaumière, une laborieuse famille invoque la Sainte en faveur de la moisson que prépare dans le lointain la charrue du laboureur, et Macrine, tirant de son tablier des grains féconds, les jette du haut du ciel dans le sillon qu'elle bénit.

Abrégé de la biographie qu'en a donnée M. Ch. de Chergé, dans *Les Vies des Saints du Poitou.*

VIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN

A Rome, le triomphe des saints martyrs Claude, greffier du fisc, Nicostrate, greffier en chef de la préfecture de Rome, Castorie, Victorin et Symphorien, qui furent amenés à la foi de Jésus-Christ par saint Sébastien, et reçurent le baptême des mains de saint Polycarpe, prêtre. Comme ils s'occupaient à rechercher les corps des saints Martyrs, ils furent arrêtés par l'ordre du juge Fabien, qui ne cessa pendant dix jours de les solliciter, tantôt par des menaces, tantôt par des caresses, à retourner au culte des idoles : mais les trouvant toujours inflexibles, il les fit mettre trois fois à la torture, et jeter enfin dans la mer. 302. — A Durazzo, en Macédoine, les saints martyrs Pérégrin, Lucien, Pompée, Hésychius, Papius, Saturnin et Germain, tous italiens, qui, s'étant réfugiés en cette ville durant la persécution de l'empereur Trajan, et y trouvant saint Aste, évêque, mis en croix pour la foi de Jésus-Christ, déclarèrent eux-mêmes hautement qu'ils étaient chrétiens ; le juge en ayant connaissance, les fit arrêter et précipiter dans la mer. IIe s. — A Pérouse, en Italie, le bienheureux BENOIT XI de Trévise, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, pendant son court pontificat, contribua merveilleusement à l'affermissement de la paix dans l'Eglise, au rétablissement de la discipline et à la propagation de la foi. 1304. — A Alexandrie, la naissance au ciel de saint PANTÈNE, homme apostolique et doué d'une sagesse universelle. Il avait tant de zèle et d'amour pour la parole de Dieu, que dans l'ardeur de sa foi et de son dévouement, il s'en alla prêcher l'Evangile aux dernières extrémités de l'Orient, après quoi il revint à Alexandrie où il mourut en paix sous l'empire d'Antonin Caracalla. 214. — A Brescia, saint Apollonius, évêque et confesseur. — En Saxe, saint Willibald ou Guillebaud, évêque d'Eichstædt, qui travailla, avec saint Boniface, à la prédication de l'Evangile, et convertit plusieurs peuples à la foi de Jésus-Christ [1]. 786. — A

1. Il mourut à Eichstædt dans sa quatre-vingt-septième année. Il y avait quarante-cinq ans qu'il était évêque. On l'enterra dans sa cathédrale où sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Le pape Léon VII le canonisa en 938. L'évêque Hildebrand bâtit à Eichstædt, en 1270, une église sous l'invocation de saint

Clermont, en Auvergne, saint Allyre, évêque [1]. 385. — A Urgel, en Catalogne, saint Eude ou Odon, évêque [2]. 1122. — En Angleterre, saint Hedde, évêque des Saxons occidentaux. 705. — A Gray, dans la Franche-Comté, le bienheureux PIERRE FOURIER, chanoine régulier de la Congrégation du Sauveur, célèbre par ses vertus et ses miracles. 1640. — En Angleterre, sainte EDELBURGE, appelée vulgairement sainte AUBIERGE ou ADALBERGE, vierge, fille d'un roi Anglais. Vers 695.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Trèves, saint Navit ou Navite, évêque et martyr, qui scella de son sang la doctrine de la foi et des bonnes mœurs qu'il avait prêchées par sa vie, par sa parole et par ses grands miracles. IVe s. — Encore à Trèves, la fête de saint Goar, nommé hier au martyrologe romain [3]. — A Vienne, en Dauphiné, saint Eolde, quarantième évêque de ce siége et fondateur de l'église Saint-Maurice de cette ville. 718. — Dans l'église Saint-Germain d'Auxerre, au diocèse de Sens, saint Angelaume ou Angelelme, confesseur. Il était originaire de Bavière, si on l'honore particulièrement à Saint-Germain d'Auxerre, c'est parce qu'il y fut inhumé. Quelques auteurs lui donnent le titre d'évêque, et prétendent même qu'il occupa l ancien siége d'Auxerre ; mais le fait n'est pas certain. VIIe s. — A Avranches, au diocèse de Coutances, saint Sever ou Sévère, évêque de ce siége, dont la fête se célèbre à Rouen le 1er février, et à Coutances le 5 juillet [4]. VIIe s. — A Séez, saint Sigibold ou Sigebold. Il succéda à saint Lain ou Latuin, premier évêque de ce siége. Ce prélat, de race saxonne, souffrit, dit-on, beaucoup des incursions des Alains et des Huns dans le diocèse, ce qui placerait son épiscopat vers 451, et dans un âge fort avancé. Ve s. — A Nantes, saint FÉLIX, évêque, dont saint Venance Fortunat, dans ses poëmes, décrit les éminentes vertus. 582. — A Jargeau (Loiret), au diocèse d'Orléans, la translation de saint Véran ou Vrain, évêque de l'ancien siége de Cavaillon (*Cabellio*, Vaucluse), faite par le pape Innocent IV [5]. — A Tours, sainte Monégonde, veuve, déjà nommée au 2 juillet [6]. — Au diocèse de Meaux, sainte Adalberge, nommée au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Périgueux, saint Eparque ou Cybard, déjà nommé le 1er juillet [7]. — Au diocèse de Perpignan, sainte Pulchérie, vierge et impératrice, nommée au martyrologe romain du 10 septembre [8]. 453. — Aux diocèses de Verdun et de Saint-Dié, le bienheureux Pierre Fourier, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Tarbes, saint Prosper d'Aquitaine, confesseur et docteur de l'Eglise [9]. — Dans l'archidiocèse de Reims, la fête de tous les saints archevêques de ce siége. — Dans le Limousin, sainte Carissime, veuve. L'histoire nous apprend qu'elle était de la noble famille de saint Yrieix, abbé d'Attane, en Limousin ; on croit qu'elle épousa un seigneur de la maison d'Aubusson. Déjà illustre par sa naissance et par celle de son époux, elle le devint bientôt incomparablement davantage par ses vertus et son éminente sainteté. Ayant reconnu que Dieu l'appelait à vivre au milieu du siècle, elle voulut du moins y mener une vie vraiment régulière et chrétienne qui pût, en la sanctifiant elle-même, attirer à Celui qu'elle aimait uniquement de nombreux et fervents adorateurs. Regrettant de n'avoir pu se consacrer au Seigneur dans la retraite, elle voulut du moins procurer à d'autres cet inappréciable avantage, et désira qu'il y eût dans ses terres de pieux cénobites qui y chantassent jour et nuit les louanges de Dieu. Ce fut à ces pieux sentiments de notre Sainte que dut sa naissance le monastère de Rauzeille, à une lieue d'Aubusson (Creuse). Elle le mit sous l'invocation de saint Martin de Tours, et il subsista jusqu'aux incursions des Normands, qui le détruisirent. La pieuse fondatrice mourut comme elle avait toujours vécu, et son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). Dieu honora son tombeau par des miracles. On l'invoque principalement pour retrouver les choses perdues. Les gentilshommes surtout réclamaient autrefois le secours de ses prières pour recouvrer les oiseaux de chasse qu'ils avaient égarés. VIIe s. — Dans l'ancien bourg d'Yvoy, aujourd'hui Carignan (Ardennes), au diocèse de Reims, saint Valfroy, seul stylite d'Occident [10]. 594. — A Troyes, commémoraison des saints évêques qui ont occupé ce siége : Amateur, Mélan, Ours, Loup, Vincent, Leuconius, Bobin, Prudence et le bienheureux Manassès.

Guilleband et y transféra ses reliques, qui s'y gardent encore aujourd'hui. Il y en a une partie dans la ville de Furnes en Belgique.

1. Voir sa vie au 5 juin, tome VI, page 468.

2. Il fut enseveli dans son église cathédrale d'Urgel, et on lit encore cette épitaphe sur son tombeau : « Sous cette pierre reposent les précieux restes d'Odon qui fut le pasteur d'Urgel et l'honneur de la ville. D'une naissance illustre, il a ajouté une perle de plus à la couronne de ses ancêtres L'Eglise l'appelle avec raison son défenseur, car il possédait à un degré éminent la science, la piété, la charité, la munificence ».

3. Voir sa vie à ce jour. — 4. Voir sa vie au 1er février, tome II, page 207. — 5. Voir la vie de saint Véran au 11 novembre. — 6. Voir sa vie à ce jour. — 7. *Ibid.* — 8. Voir ce jour. — 9. Voir sa vie au 25 juin, tome VII, page 344.

10. Nous donnons sa vie au 21 octobre, jour où il est spécialement honoré dans le diocèse de Reims.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Emèse, saint Siméon Salus, moine de l'Ordre de Saint-Basile, nommé le 1er juillet [1].

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Gray, en Franche-Comté, le bienheureux Pierre Fourier, chanoine régulier.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules, de Vallombreuse et des Cisterciens. — Saint Guillebaud, moine bénédictin, qui fut le premier évêque d'Eichstædt.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — Saint Benoît XI.

Martyrologe des Franciscains. — A Lisbonne, le bienheureux LAURENT DE BRINDES, confesseur, de l'Ordre des Mineurs Capucins, qui, après de grands travaux accomplis pour la foi, se reposa heureusement le 22 juillet. Le pape Pie VI l'a mis au rang des bienheureux. 1619.

Martyrologe des Augustins. — La mémoire des bienfaiteurs de l'Ordre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Saint-Gall, en Suisse, les saintes Vivrède, Rachilde et Kébinine, vierges, dont nous avons donné la vie au 2 mai. — En Portugal, sainte Pulchérie, vierge et impératrice, dont nous donnons la vie au 10 septembre, jour où elle est citée au martyrologe romain. — A Alexandrie, les saints Parménius, Héraclius, Elie, Apollonius, Eudomius, Anovius, Publius, et dix-huit autres, martyrs. — Les saints Parthénius, Animat, Pivide, Alexandre, Partinime, et sept autres, martyrs, cités par saint Jérôme, sans plus de détails. — En Laconie, province de l'ancienne Grèce, dans le Péloponèse, saint Thomas de Malée, moine et confesseur. Les menées des Grecs rapportent qu'on le voyait toujours debout sur la montagne de Malée, occupé à prier Dieu. Il obtint du ciel le don de guérir les malades, de chasser les démons, de rendre la vue aux aveugles, et aux boiteux l'usage de leurs jambes. On dit même qu'à sa prière des fontaines d'eau vive jaillissaient des rochers les plus abrupts. Ces prodiges se renouvelèrent encore après sa mort, à la simple invocation du serviteur de Dieu. — Chez les Grecs, saint Acace, surnommé *in Scalis*, confesseur, et les saints Eustathe, Polycarpe et Evangèle, martyrs. — A Ravenne, en Italie, saint Jean, surnommé l'Angelopte, évêque de ce siége. Un jour qu'il célébrait les divins mystères sur l'autel de Sainte-Agathe de sa métropole, les assistants virent un ange faire auprès de notre Saint l'office de diacre; c'est peut-être de là que lui est venu son surnom. 432. — A Côme, en Lombardie, saint Consul, évêque de ce siége. Il naquit en Allemagne, et ce fut sa haute réputation de science et de piété qui le fit monter sur le siége de Côme. Il fut enseveli dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul de cette métropole, aux côtés de saint Abundius, son prédécesseur. 495. — En Irlande, les saints Médran ou Médrain et Odran ou Odhrane, frères, confesseurs. VIe s. — A Barberino, en Toscane, le bienheureux DAVANZATO, appelé aussi AVANZATO et NEAVANZATO, prêtre du Tiers Ordre de Saint-François. 1295.

SAINT PANTÈNE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE ET APOTRE DES INDES

214. — Pape : Saint Zéphirin. — Empereur romain : Caracalla.

Apostolus medicus spiritualis est.
Un Apôtre, c'est un médecin spirituel.
S. Hier., *Ep.* XII *ad Eustoch.*

Saint Pantène était originaire de Sicile et avait fait profession de la philosophie stoïcienne avant d'embrasser le christianisme. Depuis même qu'il fut chrétien, il continua de s'appliquer à l'étude des dogmes, des philoso-

1. Voir sa vie à ce jour.

phes et des autres sciences profanes. Il paraît aussi qu'il ne négligea pas les écrits des hérétiques, puisque Origène, à qui l'on voulait faire un crime de cette étude, se défendit par l'exemple de Pantène. « Lorsque je me fus », dit-il, « appliqué entièrement à l'étude de la parole de Dieu et que la réputation de mon nom, répandue dans tout le monde, eut attiré autour de moi un grand nombre d'hérétiques et de philosophes, je crus devoir m'informer exactement, tant des erreurs que les uns ont inventées, que des progrès que les autres se vantent d'avoir faits dans la recherche de la vérité. J'imitai en ce point Pantène, mon prédécesseur, qui a beaucoup travaillé pour enseigner les vérités saintes de notre religion à un grand nombre de personnes, et qui était très-habile dans les sciences profanes ».

Pantène n'était pas moins instruit dans les divines Ecritures, qu'il avait étudiées sous les disciples des Apôtres. Cependant son humilité le faisait demeurer caché en Egypte. Mais Dieu éleva enfin cette lampe sur le chandelier, afin qu'elle éclairât ceux qui étaient appelés avec lui au festin, selon l'expression de saint Clément. Pantène fut donc tiré de sa retraite, pour gouverner la célèbre école d'Alexandrie; on ne sait pas au juste en quelle année ; ce qui est certain, c'est qu'il exerçait cette charge lorsque Julien fut fait évêque de la même ville, au commencement de l'an 179, en la première année de Commode. Sa grande réputation lui attira beaucoup de disciples, entre autres Clément d'Alexandrie et saint Alexandre de Jérusalem, un des plus illustres évêques du IIIe siècle. Il enseignait de vive voix et par écrit; « et cette véritable abeille de Sicile courait avec joie tous les prés spirituels, et, recueillant avec soin toutes les fleurs des écrits des Apôtres, elle formait dans les âmes de ceux qui l'écoutaient, comme dans une ruche sacrée, des rayons très-purs, non de miel, mais de reconnaissance et de lumière ». Saint Jérôme dit que saint Pantène enseigna à Alexandrie jusque sous le règne d'Antonin Caracalla; c'est-à-dire, qu'il recevait chez lui ceux qui voulaient venir l'écouter; car, pour l'école publique des Catéchèses, elle était tenue alors par Origène, à qui on l'avait confiée dès avant la mort de Sévère, arrivée en 211.

Le commerce attirait les Indiens jusqu'à Alexandrie, et les chrétiens qui étaient en ces pays reculés, pouvaient avoir connu, par ce moyen, le mérite de saint Pantène. Sa réputation ayant passé jusque dans les Indes, les peuples de ce pays le firent prier, par leurs députés, de venir annoncer l'Evangile chez eux, et d'y combattre la philosophie des Brachmanes, par celle de Jésus-Christ. Démètre, qui était alors évêque d'Alexandrie, ayant succédé à Julien, la dixième année de Commode, de Jésus-Christ 189, connaissant que Pantène brûlait d'un zèle ardent pour la propagation de la foi, n'eut pas de peine à le déterminer à se rendre aux vœux des Indiens. Ainsi Pantène fut établi par son propre évêque prédicateur de l'Evangile parmi les nations orientales. On ne sait si Démètre, avant de l'envoyer, lui conféra l'ordination épiscopale. Nous ne connaissons même aucun des anciens qui lui ait donné le titre de prêtre, excepté Anastase Sinaïte, qui l'appelle prêtre ou pontife des Alexandrins.

Eusèbe ne donne aucun détail de ce que saint Pantène fit dans les Indes et dans les autres pays où il porta la lumière de l'Evangile. Il dit seulement que ce Saint trouva dans les Indes, entre les mains de quelques personnes qui connaissaient Jésus-Christ, un Evangile hébreu de saint Matthieu, que l'apôtre saint Barthélemy avait laissé dans cette province, lorsqu'il y était venu prêcher. Il l'apporta depuis avec lui, lorsqu'il retourna à Alexandrie ; car il ne demeura pas dans les Indes jusqu'à la fin de sa vie. Il revint encore

en Egypte, où il continua à enseigner, mais seulement en particulier, ceux que sa réputation lui attirait. Saint Jérôme dit qu'il avait laissé divers commentaires sur les Ecritures. Il ne nous en reste qu'un petit fragment, rapporté par Clément d'Alexandrie, et qui paraît tiré d'un commentaire sur le psaume XVIIIe. Il y donne cette règle, pour l'intelligence des Ecritures, savoir que, dans le style des Prophètes, on doit peu prendre garde aux temps des verbes, le présent, le passé et le futur se prenant souvent l'un pour l'autre. Routh a recueilli un autre fragment de saint Pantène, tiré des *scolies* de Maxime sur saint Grégoire le Théologien, éditées par Thomas Gal avec l'ouvrage de Jean Scot sur la *Division de la Nature*. La traduction latine est de Scot. Dans ce fragment, Pantène, l'ami et le maître de Clément, est interrogé par des hommes superbes sur la manière dont Dieu, d'après les chrétiens, connaît les choses qui sont. Il répond que Dieu connaît comme ses volontés ce qui est, parce que volontairement il a fait ce qui est. Saint Anastase Sinaïte le met au nombre de ceux qui ont écrit sur la création et qui en ont appliqué l'histoire à Jésus-Christ. Mais Eusèbe et saint Jérôme ne disent rien de cet ouvrage. Saint Pantène mourut à Alexandrie, sous le règne d'Antonin Caracalla, et termina, selon l'expression de Ruffin, une vie pleine de gloire par une fin excellente et admirable.

Tiré de Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques ;* — Cf. *Acta Sanctorum*, tome II de juillet; Darras, *Histoire de l'Eglise;* Mgr Freppel, *Cours d'éloquence sacrée : Clément d'Alexandrie.*

SAINT FÉLIX, ÉVÊQUE DE NANTES

582. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Childebert II.

Virtutum bonum quoddam et stabile fundamentum humilitas est; si nutet, illa virtutum aggregatio nonnisi ruina est.

L'humilité est le seul bon et solide fondement des vertus ; si elle chancelle, tout l'édifice des vertus n'est bientôt qu'une ruine.

Saint Bernard.

Saint Félix naquit dans la ville de Bourges, en Berri. Son père s'appelait aussi Félix, et était fils d'un autre Félix qui fut élevé au consulat, avec Secondinus, en l'année 511. Sa mère était d'une race très-illustre au pays d'Aquitaine : de sorte qu'il n'y avait guère de noblesse en cette province, avec laquelle notre Saint n'eût quelque alliance, et même saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers, dans les vers qu'il a composés en son honneur, lui fait tirer son origine des anciens rois de ce pays.

Lorsqu'il fut sorti des premières années de l'enfance, ses parents eurent soin de son éducation. Il se livra à l'étude avec beaucoup d'ardeur; et comme il avait le naturel docile, l'esprit excellent et la mémoire si heureuse, qu'il n'oubliait rien de ce qu'on lui avait appris, il y fit beaucoup de progrès. Il était d'ailleurs doux, modeste, sérieux et si porté à la vertu, qu'il ne se plaisait à aucun de ces jeux et divertissements que les autres enfants recherchent avec tant de passion. Ses études étant achevées, comme il se sentit appelé à l'état ecclésiastique, il entra dans les saints Ordres,

selon les règles établies par les canons, et célébra sa première messe l'an de grâce 540, le vingt-septième de son âge. Il vécut en cet état plusieurs années, avec une intégrité de mœurs et une piété si exemplaires, que la réputation de sa sainteté se répandit bientôt dans toute la France, et même jusque dans la Bretagne Armorique, qui n'était pas alors sous la domination de nos rois. Evemer, autrement dit Eumerius, évêque de Nantes, étant mort, le peuple et le clergé choisirent d'une commune voix Félix pour remplir sa place et pour être leur pasteur. Tout le diocèse conçut une grande joie de cette élection; on lui envoya aussitôt des députés qui l'amenèrent à Nantes; il y fut reçu avec tous les honneurs dus à sa dignité et à ses grands mérites (550).

L'odeur de ses vertus et de sa doctrine ne fut pas resserrée dans les bornes de la Gaule, elle s'étendit aussi par toute l'Europe; mais les louanges qu'il recevait de la part des hommes ne lui donnaient aucun sentiment de vanité : il en prenait, au contraire, occasion de s'humilier davantage et de rapporter à Dieu seul tout le bien qu'on lui voulait attribuer. Ce digne prélat gouverna le troupeau qui lui était confié avec une grande douceur, une sagesse merveilleuse, un zèle ardent du salut des âmes et une charité incomparable. Il eut toujours beaucoup de soin des religieux et des ermites de son diocèse, particulièrement de saint Friard, qui s'était retiré dans une île de la rivière de Loire, vis-à-vis de la paroisse de Benais. Il l'honorait souvent de ses visites, et lui fournissait les choses nécessaires à la vie. Il faisait assembler dans son palais épiscopal un certain nombre de jeunes clercs qu'il dressait et instruisait lui-même pour les rendre capables de le servir dans la réforme de son diocèse, et de porter même le flambeau de la foi aux infidèles et aux hérétiques. C'est de ce séminaire de doctrine et de sainteté que sortit le glorieux Martin de Vertou, que saint Félix fit archidiacre de Nantes. Il l'envoya à Herbauges pour y prêcher l'Evangile aux habitants qui étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme; mais ces détestables idolâtres ayant traité avec outrage un si saint missionnaire, ils en furent punis dans toute la rigueur de la justice de Dieu : car leur ville s'abîma, et elle n'est plus à présent qu'un lac nommé Grand-Lieu.

L'application de ce saint pasteur aux fonctions spirituelles de sa charge ne l'empêcha pas d'étendre aussi ses soins sur les temporelles; il pensa donc à achever son église cathédrale, que son prédécesseur avait laissée imparfaite. Il employa à ce dessein, non-seulement les revenus de son évêché, mais aussi les biens de son patrimoine, avec beaucoup d'aumônes qu'il recevait pour ce sujet; mais comme les guerres qui survinrent firent souvent interrompre cet ouvrage, il ne put être fait qu'au bout de sept ans. La plus sanglante fut celle que Clotaire Ier, roi de France, fit en Bretagne, contre son fils Chramne, qui, bien que révolté pour la seconde ou la troisième fois contre son autorité royale et paternelle, avait néanmoins trouvé un asile et une protection auprès de Conobert, comte de Rennes et de Nantes. On sait que ce monarque, n'ayant pu obliger le comte ni par ses prières, ni par ses menaces, à lui remettre son fils entre les mains, se mit enfin à la tête d'une puissante armée qu'il conduisit lui-même devant Nantes : Conobert et Chramne étant sortis au-devant de lui, près de la mer, y furent entièrement défaits : le premier y demeura sur la place, et le second y fut fait prisonnier dans sa fuite; ce malheureux prince fut brûlé tout vif dans une chaumière avec sa femme et ses enfants, par le commandement du roi son père (560).

Cette victoire ayant mis le pays hors d'état de résister à Clotaire, la

ville de Nantes fut obligée de lui ouvrir ses portes et de se mettre à sa discrétion; mais saint Félix, qui le reçut à son entrée, toucha par ses prières et par ses larmes cet esprit inhumain, et obtint que son peuple serait traité avec toute sorte de douceur. Il entra même depuis si avant dans les bonnes grâces de ce prince, que, quand il voulut s'en retourner en France, il laissa au saint prélat le gouvernement de la ville et du comté de Nantes. C'était pour lui une charge bien pesante, et dont il avait une extrême aversion; mais, comme il vit que c'était aussi un moyen favorable que la divine Providence lui présentait pour le soulagement de ses diocésains, réduits par la guerre à la dernière misère, il l'accepta pour un temps. Ce fut alors que sa prudence et sa force d'esprit parurent dans tout leur éclat; car, sans rien diminuer des soins qu'il devait à sa charge pastorale, il s'acquitta si dignement de tous les devoirs d'un bon gouverneur de ville et de province, qu'on fut obligé d'avouer que le roi n'aurait jamais pu faire un meilleur choix.

Il était en une telle estime par toute la Bretagne, que les plus grands seigneurs s'en remettaient à son jugement des différends qui naissaient entre eux. Par le crédit que sa vertu lui donnait, il détourna Conon (Canao), comte de Vannes, qui avait déjà fait mourir trois de ses frères pour n'avoir point de compétiteur en son Etat, de faire le même traitement à Macliau son quatrième frère. Cependant, Macliau donna bien de la peine à notre Saint, car, d'abord, pour ôter tout soupçon au comte, son frère, et pour éviter sa fureur qui pouvait se rallumer, il mit sa femme dans un monastère, embrassa l'état ecclésiastique, et fut même consacré évêque de Vannes; mais son frère étant venu à mourir, il reprit l'esprit du monde, et, poussé par une ambition plus que diabolique, il abandonna les autels, foula aux pieds le sacerdoce, et, par une apostasie scandaleuse, renonça à l'auguste qualité de prélat dans l'Eglise de Jésus-Christ pour se remettre avec sa femme et se rendre le maître de la souveraineté. Saint Félix fit tout son possible, par ses prières et par ses remontrances, premièrement pour l'empêcher d'en venir à ce point, ensuite pour le porter à la pénitence et le retirer d'un abîme si funeste; mais cet apostat demeura obstiné dans son péché et résista toujours à la grâce de Jésus-Christ, qui parlait par son serviteur : il en fut puni, car il fut tué par Théodoric, fils de Budik, comte de Cornouailles.

Toutes ces choses se passaient hors du ressort de Nantes; mais ce comté, que Clotaire avait uni à sa couronne, et où il avait laissé garnison, ne demeura pas longtemps en paix; car Dunalic, fils de Conobert, voulant rentrer dans les Etats de son père, y amena une forte armée avec l'aide des autres princes de Bretagne, et y fit de grands ravages, et celle que le roi Chilpéric, fils de Clotaire, y envoya contre lui, n'y fit pas un moindre dégât : de sorte que le saint évêque eut la douleur de voir son diocèse exposé au pillage de deux puissants adversaires. Il allait sans cesse trouver les chefs de l'un et de l'autre parti pour ménager entre eux une paix qui remît la province en repos; mais, comme ni les uns ni les autres ne voulurent point céder de leurs prétentions sur Rennes et sur Nantes, tout ce qu'il put gagner sur eux fut qu'ils épargneraient en sa considération le pays que la divine Providence avait commis à sa charge : ce qui lui donna un peu de soulagement et de relâche. Cet excellent prélat fit faire de beaux travaux publics pour la commodité de ses diocésains. Il donna un nouveau lit à la Loire et lui fit environner les murailles de la ville; il creusa et approfondit celui de l'Erdre pour la rendre plus propre au commerce; il fit construire le port de la Fosse, un des plus beaux de toute l'Europe. Le soin du temporel

ne ralentissait en rien sa sollicitude pour les affaires ecclésiastiques.

L'an 567, sous le pape Jean III, fut assemblé un concile national à Tours, pour divers besoins de l'Eglise. L'archevêque Euphrone y présida, et notre Saint, qui était de sa province, ne manqua pas de s'y trouver. On y fit de très-beaux canons pour la réformation des mœurs et pour l'utilité des diocèses. Le troisième ordonne qu'on conserve le corps de Jésus-Christ sur l'autel, non pas au rang des images, mais sous la croix [1]. Le cinquième, que chaque ville nourrisse ses pauvres et que les ecclésiastiques, aussi bien que les bourgeois qui en auraient le moyen, nourrissent chacun le leur, afin d'empêcher la mendicité et le vagabondage. Le vingt-deuxième, que les curés et les prêtres ne manquent point de corriger par les censures ecclésiastiques ceux qui, retenant encore des restes du paganisme, offriraient des sacrifices à Janus au premier janvier, ou présenteraient des viandes au jour de la chaire de saint Pierre, ou feraient des cérémonies inconnues à l'Eglise auprès de certaines pierres, arbres ou fontaines. Saint Félix souscrivit à ces canons en ces termes : « Félix, pécheur, évêque de l'Eglise de Nantes, j'ai consenti et j'ai souscrit ». Etant retourné dans son diocèse, il en fit la visite en commençant par sa métropole, pour les faire observer plus exactement. Il eut un soin particulier que le saint Sacrement fût placé sur tous les maîtres-autels avec beaucoup de décence et d'honneur. Désirant que personne ne se dispensât de secourir les pauvres, il en donna l'exemple le premier. Il choisit un bon nombre des plus misérables qu'il se chargea de faire subsister, et à qui il faisait donner tous les jours ce qui leur était nécessaire pour un honnête entretien. On s'empressa d'imiter une action si édifiante : l'ecclésiastique et le laïque, le gentilhomme et le bourgeois, le magistrat et l'homme privé, chacun, selon ses moyens, prit un ou plusieurs pauvres et contribua selon son pouvoir à les tirer de leurs pressantes nécessités, de sorte qu'en peu de temps l'on ne vit plus de mendiants dans les rues de Nantes.

Il n'eut pas grande peine à établir le même ordre dans les autres lieux de son diocèse; mais ce qu'il trouva plus difficile, ce fut de faire observer le vingt-deuxième canon, surtout en certains villages, où les paysans, en embrassant le Christianisme, avaient néanmoins encore retenu beaucoup de superstitions du paganisme. Cependant, il s'appliqua avec tant de prudence et de vigueur à réformer cet abus, qu'il en vint heureusement à bout et qu'on se défit partout, au moins en public, de toutes les observances et des cérémonies que l'idolâtrie y avait introduites.

Sa charité, qui était sans bornes, ne put être renfermée dans l'enceinte de son diocèse; il la répandit au dehors, en envoyant de l'argent pour racheter des prisonniers qui étaient entre les mains des Saxons. L'édifice de sa cathédrale étant achevé avec une magnificence et une beauté qui n'avaient point leur semblable dans aucune autre église de France, il en fit la dédicace en présence de plusieurs prélats. Saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers, était du nombre : et c'est ce qui lui donna l'occasion de faire la description en vers des ouvrages d'architecture, des riches tableaux, des vases sacrés d'or et d'argent, et des autres ornements qu'il vit dans ce superbe temple. Lorsqu'il fut dédié, saint Félix eut soin d'y faire célébrer avec beaucoup de solennité et de révérence les divins offices et le sacrifice auguste de la messe, et d'y assembler souvent tout le peuple pour lui distri-

1. *Ut corpus Christi in altari non imaginario ordine, sed crucis titulo componatur.* D'autres voient dans ces paroles le sens suivant : « Il ne faut pas ranger sur l'autel les pains qui doivent être consacrés pour la communion du peuple, dans un ordre arbitraire, mais sous forme de croix ».

buer le pain de la parole de Dieu. Voici un autre trait du zèle que ce bienheureux prélat avait pour la sainteté de la maison de Dieu. Un jeune libertin, capitaine de la garnison française, lui ayant souvent demandé et fait demander sa nièce en mariage sans pouvoir rien obtenir, eut l'effronterie de l'enlever à la faveur de ses soldats, afin de l'épouser malgré lui; et, pour éviter les poursuites de la justice, il se réfugia avec elle dans l'église de Saint-Alban. Le Saint n'ignorait pas la sainteté des asiles, pour qui les empereurs et les rois et surtout les pontifes et les évêques avaient toujours eu une souveraine vénération; mais, sachant bien qu'ils étaient pour les criminels et non pour les crimes, et qu'ils ne devaient pas servir de retraite aux impies, pour commettre plus librement leurs sacriléges, il entra lui-même courageusement dans cette église et lui arracha cette proie qu'il voulait immoler à sa passion au pied du sanctuaire.

Il serait à souhaiter que les auteurs qui vivaient de son temps nous eussent marqué plus en particulier les autres actes héroïques de vertu qu'il a pratiqués durant sa vie; nous y verrions sans doute un exercice continuel de la foi, de l'espérance et de la charité, de l'humilité, de la pénitence, de l'austérité chrétienne et de toutes les autres vertus, qui composent l'homme parfaitement spirituel. Il eut sur la fin un démêlé avec saint Grégoire de Tours, qui aussitôt après sa promotion à ce siége archiépiscopal, s'offensa d'un service rendu par Félix à Riculphe, qui avait été son compétiteur, et lui écrivit à ce sujet des lettres fort aigres. Le zèle de saint Grégoire fut sans doute en cette circonstance un peu précipité. Il faut admirer la douceur et la patience de Félix qui, malgré ces reproches, conserva toujours à son égard le respect et l'amour qu'il devait à sa dignité et à son mérite.

Enfin, dans une maladie contagieuse qui dépeupla presque toute la Bretagne, il fut lui-même cruellement attaqué; il lui en demeura une fièvre et une langueur qui lui causèrent des douleurs extrêmement aiguës, et l'enlevèrent enfin de ce monde vers l'an 582, dans la soixante-dixième année de son âge. Son corps fut enterré avec de grands honneurs dans la superbe cathédrale qu'il avait fait bâtir, et plusieurs miracles firent dès lors connaître son mérite. Le nombre des guérisons qui se firent dans la suite à son tombeau, engagea un de ses successeurs à le lever de terre, et à le faire enfermer dans une châsse d'argent doré. Sa tête néanmoins fut séparée du reste du corps et mise dans un chef d'argent. On l'invoque particulièrement contre la peste, contre la guerre et contre la dislocation des membres.

La ville de Nantes ne conserve plus aucune relique de saint Félix depuis la révolution française. Aucune chapelle de la cathédrale n'est dédiée à ce saint évêque. Depuis 1857, la fête se fait double mineur, le 7 juillet, jour de la translation de ses reliques; avant le XVIIe siècle, la fête de saint Félix était célébrée le 8 janvier, jour de sa bienheureuse mort.

Nous avons tiré cette vie, principalement des vers que le savant évêque de Poitiers, saint Venance Fortunat, a composés en son honneur, et de *Notes locales* fournies par M. J. Richard, vicaire général. — Cf. *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

LE BIENHEUREUX BENOIT XI,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, PAPE

1304. — Roi de France : Philippe IV, *le Bel.*

> Jeté entre un pape insulté par des sujets schismatiques et la longue suite des Pontifes qui oublièrent Rome pour se rendre captifs de la France, le bienheureux Benoît XI nous fera souvenir que si la croix est en ce monde la part privilégiée des vicaires du Christ, la paix a toujours son tour.
>
> *Année Dominicaine.*

Benoît XI naquit à Trévise, de l'obscure famille des Bocasini, et reçut au baptême le nom de Nicolas. La pauvreté le connut dès son berceau, et quand, à l'âge de quatorze ans, il lui voua sa vie dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, il avait déjà pu en apprécier les rigueurs. Ce fut à Venise qu'il reçut l'habit de l'Ordre. Quatorze années nouvelles le virent dans le silence du cloître travailler à la science et aux vertus. L'Ordre abondait alors en religieux ; le ministère pressait moins, et dix années d'étude attendaient le jeune homme qui s'enrôlait dans cette laborieuse milice. Le temps de la vie active s'ouvrit enfin pour Nicolas Bocasini : il fut chargé d'enseigner à ses frères les sciences sacrées. Ce ministère, si pénible qu'il soit, ne pouvait lui offrir de difficulté : il avait sondé dans ses fortes études tous les secrets de la science, et il lui suffisait d'ouvrir son âme pour en laisser épancher l'abondance. Des commentaires sur la sainte Ecriture qui sont venus jusqu'à nous attestent sa science profonde autant que sa piété. Quatorze années le virent dans cette occupation : puis, quand il eut donné dans des charges secondaires des preuves nouvelles de sa prudence et de son dévouement, son Ordre le choisit pour chef. Ce fut au Chapitre général de Colmar qu'eut lieu cette élection. On dit que les religieux y accoururent en si grand nombre que sept couvents de religieuses de l'Ordre, qui fleurissaient alors dans cette ville, durent envoyer des aumônes considérables pour les faire subsister : leur nombre montait jusqu'à neuf cents. Le choix fut pourtant unanime, et la voix de Bocasini seul lui manqua. Cette unanimité devait se renouveler plus tard, lors de son élection au pontificat suprême.

Le nouveau général se dévoua tout entier au bien de l'Ordre. Les Chapitres généraux tenus sous sa présidence attestent son zèle et sa ferveur, et l'on ne peut se lasser d'entendre les éloges que lui donnent les monuments qui nous sont restés de cette époque. L'Ordre des Frères Prêcheurs terminait alors le premier siècle de son existence. La première génération, cette pléiade d'hommes illustres qui avaient jeté tant d'éclat dans l'Eglise, avait rejoint saint Dominique au ciel. Saint Thomas, saint Hyacinthe, saint Pierre martyr, saint Raymond, Albert le Grand, le bienheureux Ambroise, Innocent V, et tant d'autres grands docteurs, l'entouraient déjà de l'auréole de leur génie et de leur sainteté ; les Frères Prêcheurs étaient partout en Europe ; le nombre de leurs martyrs en Orient s'élevait à plusieurs milliers ; et déjà la congrégation des Frères Voyageurs pour l'amour de Jésus-Christ avait reçu du Saint-Siége la couronne et la ceinture rouge, insignes du

martyr. C'était cette congrégation qui, aidée des Frères Mineurs, venait de faire refleurir le catholicisme en Orient, et de convertir les rois tartares que nous verrons conquérir Jérusalem. Bocasini, qui avait grandi au milieu de cette forte génération, vit se lever à sa place d'autres docteurs, d'autres Apôtres et d'autres Saints. Le bienheureux Jacques de Voragine mourut sous son généralat, et tandis que ce dernier souvenir d'un autre âge tombait, le bienheureux Jourdain de Pise, le bienheureux Simon Convers, le bienheureux évêque Augustin illustraient cette sainte famille de l'éclat de leurs vertus. Alors vivait encore cette aimable fleur de la solitude, Agnès, si chère aux hommes et à Dieu, que sainte Catherine visita plus tard dans sa tombe, et dont les ossements se montrèrent sensibles à la piété de l'humble visitante. Alors vivait Marguerite du Château, l'austère amante de Jésus-Christ, qui, privée de la lumière corporelle, mérita de jouir dès cette vie des lumières plus pures du ciel. L'Ordre venait de recevoir des mains de Charles, prince de Salerne et du fils roi de Naples, la garde des reliques de sainte Marie-Madeleine ; et déjà le bienheureux Dalmace et le bienheureux père Elie se préparaient à imiter dans les déserts de la Sainte-Baume la pénitence de cette Sainte. C'était aussi vers ce temps que frère Ekard fondait en Allemagne une célèbre école ascétique d'où devaient sortir plus tard Tauler, le docteur illuminé, et le bienheureux Henri Suso.

Nicolas Bocasini se montra digne de gouverner ces hommes illustres, et sa prudence bientôt connue le fit charger par le pape Boniface VIII du soin de réconcilier la France et l'Angleterre. Sa mission eut un plein succès, et tandis qu'au retour de cette légation il visitait les couvents de l'Ordre, il apprit sa promotion au cardinalat. Il lui fallut courir à Rome. « Saint Père », dit-il au Pape, « pourquoi m'avoir imposé un si pesant fardeau ? » — « Dieu vous en réserve un plus lourd », répondit Boniface dans un instinct prophétique de l'avenir. Bientôt il dut aller en Hongrie calmer la discorde qui divisait ce royaume, et après d'autres légations, il était de retour auprès du souverain Pontife, quand Guillaume de Nogaret, député de Philippe le Bel, et Sciarrat Colonne, Romain schismatique et révolté, l'insultèrent à Anagni, pillèrent son palais, et le retinrent trois jours captif. Le cardinal Bocasini demeura seul avec le cardinal Pierre auprès du Pontife outragé, tandis que les autres, réfugiés dans leurs palais, l'abandonnaient aux insultes d'une troupe de profanateurs. Boniface VIII, délivré de leurs mains, ne toucha le sol de Rome que pour y mourir.

L'état de l'Eglise était alarmant. Les Turcs, maîtres de la Palestine, attaquaient le Bas-Empire, et n'attendaient que l'occasion favorable pour se jeter sur Constantinople. Les Grecs semblaient conspirer entre eux contre les Latins, tant leur haine était violente contre Rome. La dynastie latine de Constantinople n'avait d'autres représentants que Catherine de Courtenay, épouse de Charles de Calais. C'étaient ces procès de la puissance ottomane qui avaient préoccupé la grande âme de Boniface VIII. Il sentait le besoin de coaliser tous les Etats de l'Europe pour arrêter sa course victorieuse, et sans cesse des légats allaient de Rome dans toutes les capitales pour imposer sa médiation et terminer les différends. Le droit public du moyen âge reconnaissait au Pape ce privilége. Mais Philippe le Bel, prévenu contre le Pontife, supportait impatiemment son intervention : des accusations redoutables s'élevaient d'ailleurs contre Boniface ; on le disait usurpateur, hérétique et chargé de tous les crimes. Il n'en était rien, l'histoire l'a prouvé. Mais il reste que Boniface avait traité durement son prédécesseur après son abdication, et que la vigueur et l'austérité de son caractère

lui firent quelquefois pousser la justice à ses limites extrêmes. Il avait retiré aux universités de France le droit de conférer les grades ; il avait défendu de pourvoir aux églises vacantes, porté des censures contre les ecclésiastiques qui ne s'étaient pas rendus à Rome selon ses ordres. Sa pensée fut méconnue, son zèle traité d'orgueil et d'ambition. Une bulle falsifiée par des traîtres poussa à ses dernières limites la colère du roi. Il convoqua les Etats généraux du royaume, refusa de reconnaître l'autorité de Boniface, et en appela au futur Concile et au Pape légitime. C'est alors que Nogaret, envoyé pour signifier cet appel, outragea dans Anagni la majesté du Saint-Siége, tandis que d'autres ambassadeurs se rendaient à Rome pour en appeler au Concile général et supplier les cardinaux d'aider le roi dans sa convocation.

Rome même était troublée : une de ses plus puissantes familles, celle des Colonne, avait bravé l'obéissance du Pape ; les deux cardinaux de cette illustre maison avaient été dégradés et soumis à l'anathème, leur ville forte ruinée, et leurs biens confisqués.

Telle était la situation de l'Eglise à la mort de Boniface VIII. Les cardinaux entrèrent au conclave onze jours après, et dès le lendemain ils élurent unanimement le doyen du sacré Collége, Nicolas Bocasini. Le premier acte du nouveau Pontife fut un témoignage de reconnaissance pour son prédécesseur outragé : il prit le nom que celui-ci avait reçu au baptême, le nom de Benoît.

Benoît XI était connu et respecté. Tandis qu'il était général de son Ordre, Philippe le Bel lui avait écrit pour le remercier de la part qu'avaient prise les Frères Prêcheurs à la canonisation de saint Louis, et pour lui offrir un magnifique couvent de religieuses qu'il faisait construire à Poissy, lieu de la naissance de son saint aïeul. C'était encore à sa prière qu'il avait fait la paix avec l'Angleterre. Dès qu'il eut appris son élection, Philippe lui écrivit une lettre pleine de confiance et de respect, où il félicitait l'Eglise d'avoir reçu un tel chef, et l'Ordre des Frères Prêcheurs de l'avoir donné au monde. Benoît XI lui répondit en ces termes : « Jugez de notre sollicitude pour votre salut et de notre tendresse pour vous par le soin que nous avons eu de vous prévenir et de vous donner ce que vous ne demandiez pas, l'absolution de toutes les censures que vous pouvez avoir encourues. Nous ne regrettons pas d'avoir agi de cette sorte... car nous sommes le Vicaire de Celui qui, dans la parabole du festin, ordonne à son serviteur d'aller dans les routes et les sentiers, et de contraindre à entrer pour remplir sa demeure. Nous l'avons fait : nous avons laissé les brebis fidèles pour courir à la brebis égarée, la prendre sur nos épaules et la rapporter au troupeau..... » Le saint Pontife le supplie de considérer que Joas, roi de Juda, eut un règne glorieux, tant qu'il suivit les conseils du grand prêtre Joad ; mais que s'en étant écarté, il tomba sous le glaive de ses serviteurs. « Ecoutez donc », s'écrie-t-il, « votre père, prêtez l'oreille à ses paroles, afin que Dieu, dans sa bonté, daigne affermir votre règne, et vous combler en ce monde de gloire et de prospérité ». Cette lettre plut à Philippe le Bel : le Pontife d'ailleurs se hâta d'apaiser les discussions soulevées par son prédécesseur. Il révoqua toutes les bulles défavorables à la France, annula les censures, rendit aux universités le droit de graduer, et à tout le royaume les priviléges dont il jouissait avant cette querelle. Il leva la défense de pourvoir aux églises vacantes, et déploya une activité si grande qu'en l'espace de quelques mois toute cette affaire fut assoupie.

Rome eut son tour. Pour lui rendre la paix, il pardonna aux Colonne,

leva l'excommunication qui pesait sur eux, et leur ouvrit les portes de leur patrie ; mais il ne voulut pas rendre la pourpre romaine aux deux cardinaux de cette famille, non plus que les biens confisqués. On sentait dans la bonté du père qui pardonne, la justice du souverain.

Ces préoccupations ne purent faire oublier à Benoît XI l'ennemi du catholicisme. Dès les premiers jours de son règne, il avait félicité Charles, roi de Naples, d'avoir expulsé les Sarrasins de Mocera. Une députation venue d'Orient le fit songer bientôt à une croisade générale contre eux. Les rois Tartares, convertis au catholicisme par les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs, venaient de s'emparer d'une partie de la Palestine ; mais il fallait conserver les conquêtes et les poursuivre : ils sollicitèrent le secours de Rome. Benoît XI se mit à l'œuvre : ses légats, dispersés dans toute l'Europe, eurent ordre de réconcilier entre eux les divers Etats pour les faire entrer dans une coalition commune ; ils réussirent à pacifier le Danemark et les royaumes du Nord ; mais leurs efforts échouèrent en Italie. Florence refusa d'entendre la voix du Pontife, et il fallut la soumettre à l'anathème.

Benoît XI, au sein de tant d'affaires, n'avait pas oublié l'Ordre qui l'avait formé. Il écrivit à ses Frères une lettre pleine d'affection, et se recommanda à leurs prières. Il fit plus. Boniface VIII avait cru devoir restreindre les priviléges des Ordres mendiants. Benoît XI, sans craindre le blâme qui pouvait en retomber sur la mémoire de son prédécesseur, annula l'effet de sa bulle, et rendit leurs priviléges à son Ordre et à celui de Saint-François.

Quand les affaires les plus pressantes furent ainsi calmées, lorsqu'il eut, par sa prudence et sa douceur, prévenu le schisme, pacifié l'Europe, rendu la paix à Rome, il se souvint des outrages faits à son prédécesseur, et lança cette bulle contre les auteurs de l'attentat d'Anagni : « Une scélératesse infâme a été commise par des hommes impies qui ont osé le plus grand des forfaits sur la personne de notre prédécesseur de bonne mémoire, le pape Boniface VIII. Jusqu'ici des justes causes nous en ont fait différer la poursuite. Nous ne pouvons retarder davantage. Il faut que nous nous levions, ou plutôt que Dieu se lève en nous, afin que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent fuient devant sa face ; qu'ils soient dissipés, dis-je, s'ils se repentent de leur crime, comme l'impiété de Ninive l'a été à la prédication de Jonas ; autrement qu'ils soient confondus. Car, tandis que le même Boniface résidait avec sa cour à Anagni, sa patrie, des fils de perdition, premiers-nés de Satan, enfants d'iniquité, l'ont pris à main armée, lui leur Prélat, leur seigneur et leur Père ; dans leur insolence, ils ont jeté sur lui des mains impies, et l'ont couvert d'outrages et de basphèmes ; et cela publiquement, devant le peuple, au regard de tous et jusque sous nos yeux. Rébellion, lèse-majesté, sacrilége, violence, rapine, vol, félonie, tels ont été leurs crimes, et tant d'autres que nous en sommes tombé dans la stupeur. Quelle âme farouche ne fondrait pas en larmes ? quelle haine ne s'amollirait jusqu'à la pitié ? quel juge si lâche ne s'empresserait à la vengeance ? quelle miséricorde ne se changerait en rigueur ? La sécurité est violée, l'immunité enfreinte ; la patrie n'a plus de sauvegarde, la demeure n'a plus d'asile ; le pontificat suprême est outragé, et par la captivité de son chef, l'Eglise même est réduite aux fers. Quel lieu de sûreté maintenant, quel sanctuaire encore respecté, après qu'on a violé le Pontife de Rome ? O crime inexpiable ! ô forfait inoui ! ô malheureuse Anagni qui a souffert en toi ces choses : que la rosée et la pluie ne tombent plus sur toi, qu'elles descendent sur les collines voisines et t'oublient, puisque, sous tes regards, quand tu pouvais l'empêcher, le héros est tombé et le fort a été abattu ! O les plus infortunés

et les plus criminels des hommes, qui n'avez pas imité celui que nous prenons pour modèle, le saint roi David : son ennemi, son persécuteur, son rival était à ses pieds, mais il ne voulut pas le frapper, parce que le Seigneur avait dit : Gardez-vous de toucher à mes élus; et il fit mourir par le glaive celui qui avait étendu sur lui la main. Cruelle douleur! pernicieux exemple! mal inexpiable et confusion manifeste! Entonne, ô Eglise, un chant lugubre, inonde de pleurs ton visage, et que pour aider ta juste indignation, tes fils viennent de loin et tes filles se lèvent à tes côtés..... » Le Pontife ajoute que Guillaume de Nogaret, Sciarra Colonne, d'autres nommés dans la bulle, et tous ceux qui les ont aidés de leur secours, leur conseil ou leur crédit, ont, de l'avis des cardinaux, encouru l'excommunication portée par les canons, et il les cite à comparaître personnellement devant lui pour la fête de saint Pierre et saint Paul, afin d'entendre la juste sentence que méritent leurs crimes, et s'y soumettre humblement, autrement, continue-t-il, sans tenir compte de leur absence, nous procéderons contre eux.

La voix du Pontife ne fut pas écoutée, les coupables ne se présentèrent pas ; mais Dieu sembla se charger de la vengeance. Anagni, sous le poids de la malédiction du saint Pape, déchut rapidement, et l'an 1526, au témoignage d'un voyageur, elle offrait déjà des monceaux de ruines. Les trois fils de Philippe le Bel n'eurent point d'héritiers et se succédèrent dans l'espace de quatorze ans, laissant enfin le trône à la postérité de Charles de Valois, ami de Boniface VIII et frère de Philippe le Bel. La France, qui s'était oubliée à l'égard du Saint-Siége, devait voir bientôt, sous un roi en démence, ses provinces envahies par l'étranger, jusqu'à ce que, réduite au territoire d'une ville, elle dût enfin sa délivrance à une jeune fille inspirée du ciel. Rome ingrate envers le souverain Pontife, dont une des plus puissantes familles venait de le trahir, réclame sa part; elle vit les Papes lui préférer pendant plus d'un demi-siècle le séjour d'Avignon, et dans cette période d'abandon, elle crut tomber, comme Anagni, jusqu'à n'être plus qu'un amas de ruines.

Benoît XI aurait pu prévenir beaucoup de ces malheurs ; le peu de temps qu'il vécut sur le trône de saint Pierre faisait espérer à l'Eglise un de ses plus glorieux Pontifes. Dieu ne le voulut pas. Après huit mois et quelques jours de règne, Benoît XI mourut à Pérouse, le 7 juillet 1304.

L'amour des peuples suivit Benoît XI dans sa tombe. On se souvenait de ses vertus, de son zèle, de sa douceur et de sa simplicité. Sa mère, dit-on, voulut un jour le visiter pendant son pontificat ; c'était une pauvre vieille, humblement vêtue ; les dames de Rome crurent devoir l'orner de précieuses parures. On l'annonça donc à Benoît XI qui demanda : « Quels sont ses vêtements? » et quand on lui eut dit que par respect pour le premier trône du monde, on l'avait couverte de soie : « Ce n'est pas ma mère », s'écria-t-il ; « ma mère, est une pauvre femme ». Elle dut reprendre son humble vêtement, et le Pape courant alors à sa rencontre la combla de témoignages d'affection et de respect. Les pauvres aimèrent le Pontife qui avait tant chéri la pauvreté, et se souvinrent de son tombeau. Il avait voulu que son corps fût déposé dans un humble sépulcre, dans l'église des Frères Prêcheurs de Pérouse ; mais de nombreux miracles en relevèrent la gloire ; son nom fut inscrit au martyrologe romain, et le pape Clément VII autorisa son culte. On célèbre sa fête sous le rite double, avec office et messe, dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs.

LE BIENHEUREUX LAURENT DE BRINDES,

GÉNÉRAL DES CAPUCINS

1619. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII, *le Juste.*

O venerabilis sanctaque obedientia, salus omnium fidelium, custodia omnium virtutum, tu cœlum aperis et infernum claudis.

O vénérable et sainte obéissance, salut de tous les fidèles, gardienne de toutes les vertus, vous ouvrez le ciel et fermez l'enfer.

S. Aug., *Serm.* v *ad fratr. in eremo.*

Le 22 juillet 1559 naquit à Brindes, dans une des familles les plus distinguées de la ville, un enfant qui devait illustrer bientôt par ses hautes vertus et son mérite supérieur la ville qui lui donna le jour, et l'Ordre Séraphique, qui le compte parmi ses plus grandes figures et les plus parfaits disciples de saint François. La patrie du cardinal Caraffa, devenu pape sous le nom de Paul IV, a le droit de s'enorgueillir autant de l'humble moine qui, sous le nom de Laurent de Brindes, remplit auprès des plus puissants souverains de l'Europe les missions les plus difficiles et les plus dangereuses, que du pontife illustre qui institua la *Règle des Théatins* et la *Congrégation de l'Index.* Les parents de notre Bienheureux étaient Guillaume de Rossi et Elisabeth de Masella, tous deux nés à Brindes ; mais la famille de Rossi, originaire de Venise, n'était descendue en Italie qu'un demi-siècle environ avant la naissance de Laurent ; c'était à Venise qu'elle avait brillé de tout son éclat, comptant parmi ses ancêtres des magistrats, des hommes de guerre et même d'illustres prélats ; car l'un d'eux occupa le trône de saint Pierre sous le nom de Martin V ; quelques-uns de ses membres, entre autres un oncle du jeune Laurent, habitaient encore Venise, et nous le verrons bientôt se rendre dans cette ville pour achever ses études et s'y nourrir auprès de son oncle des saines traditions et des salutaires exemples que le berceau de sa famille pouvait lui fournir en grand nombre.

Baptisé sous le nom de Jules-César, ce ne fut que plus tard, en recevant l'habit des Mineurs Conventuels, que notre Bienheureux prit le nom de Laurent ; son père pressentit dès sa naissance les hautes destinées auxquelles le Seigneur devait appeler son fils, et il écrivait à son frère de Venise : « Le ciel, dans sa bonté, vient de nous donner un fils, mais quel fils ! Les traits de son visage sont si admirables qu'il est impossible de ne pas voir en lui un enfant de bénédiction. Et ne pensez pas que la tendresse paternelle me fasse illusion et me dicte ce langage ; tous ceux qui ont vu votre neveu se demandent si ce n'est pas plutôt un ange qu'un homme ». L'enfant ne tarda pas à justifier, et au delà, toutes ces espérances ; son éducation, confiée à deux religieux, s'annonça d'abord sous les auspices de la docilité la plus parfaite et de l'intelligence la plus vive ; en même temps, nous ne savons quel parfum de piété s'exhalait de cette jeune fleur et rendait aussi agréable que facile le soin de la cultiver. Pénétré, dès le berceau, de la crainte et de l'amour de Dieu, habitué, dès le sein de sa mère, à murmurer son

nom, Jules-César montra de bonne heure autant de zèle pour la piété que pour l'étude, et lorsqu'il manifesta l'intention de consacrer sa vie au Seigneur dans l'Ordre de Saint-François, son père, homme vraiment chrétien, pénétré de l'excellence de la vie religieuse, l'encouragea dans cette sainte entreprise plutôt qu'il ne l'en détourna. Mais ce père bien-aimé vint à mourir avant d'avoir vu son fils revêtir l'habit de bure, et lorsque Jules-César adressa à sa mère demeurée veuve, les mêmes instances pour qu'elle lui permît de se séparer du monde, le cœur de la pauvre femme se fendit à l'idée de perdre encore la société de son fils unique, et de l'ensevelir dans la retraite d'un cloître. Qui prendrait soin d'elle au déclin de l'âge, qui lui aiderait à supporter la vie après la perte d'un époux chéri, qui serait sa société, son soutien, son existence ? « Dieu », répondit l'enfant ; « c'est sa voix qui m'appelle, c'est sa main qui me conduira, ce sont ses desseins que je veux servir comme un instrument docile. C'est lui qui vous donnera la force, la consolation, l'espérance et la gloire peut-être d'avoir un fils martyr, mort pour sa foi et pour le bonheur des âmes, à l'exemple du divin Maître ». Sa parole avait tant de persuasion, son âme tant de chaleur, que la mère accomplit le sacrifice, et Jules-César entra au couvent de Saint-Paul, à Brindes, où il ne tarda pas à gagner l'estime de ses maîtres, la confiance et l'affection de ses compagnons. Sous la direction du Père Giacomo, prédicateur célèbre auquel il était spécialement confié, notre Bienheureux fit bientôt d'étonnants progrès dans ses études, à la grande satisfaction de ses maîtres, que sa docilité et son intelligence récompensaient largement de leurs soins.

Selon une ancienne coutume, qui s'était conservée à Brindes et dans quelques autres villes d'Italie, les enfants qui se recommandaient par leur piété exemplaire et leur parole vive, étaient écoutés par le peuple comme de petits apôtres. Ils faisaient dans les églises de véritables discours, et il n'était pas rare de les voir produire sur la foule une impression que des prédicateurs plus autorisés n'auraient pas obtenue. Jules-César s'acquittait de ce soin avec un rare bonheur ; animé par le souffle vivifiant du Saint-Esprit, il savait faire passer dans les âmes le feu qui l'embrasait, et sa jeune éloquence énergique et naïve produisait les effets les plus salutaires ; les enfants de son âge surtout l'écoutaient avec admiration ; il savait reprendre doucement leurs défauts, leurs mauvaises habitudes ; il les rendait meilleurs, et leurs parents lui en avaient la plus grande reconnaissance. C'est ainsi que le Seigneur se sert souvent des humbles pour accomplir ses plus grands desseins, et répand la semence féconde de sa parole par la bouche d'un petit enfant.

A cette époque, un événement considérable vint changer tout à coup le genre de vie de notre Bienheureux ; une flotte turque qui côtoyait depuis longtemps les bords de la Pouille, débarqua un jour sur le pays une armée d'hérétiques qui mirent en cendres la ville épiscopale de Castro ; la frayeur envahit toute la contrée, et les parents de Jules-César, sa mère et son oncle, allèrent se réfugier avec lui à Venise, pour échapper au fléau dévastateur. Les fugitifs trouvèrent un abri chez l'oncle de Rossi, qui habitait encore cette ville. Ce digne homme, prêtre séculier, était chargé de recevoir chez lui et de gouverner les jeunes gens qui suivaient les leçons du collége Saint-Marc, de cette ville ; doué d'un grand savoir et d'une piété profonde, il reçut avec joie son neveu parmi ses disciples ; il savait déjà quel trésor de bonté, de piété et d'intelligence il venait d'acquérir, et il ne négligea rien pour faire porter à ce jeune arbre plein de promesses tous les heureux fruits qu'on avait droit d'en attendre. Les élèves de l'école Saint-Marc portaient

la soutanelle, et Jules-César dut quitter sa robe de cordelier pour prendre ce nouveau costume; mais tel était le respect qu'on avait déjà pour lui, telle aussi la confiance dans l'excellence de sa vie, déjà remplie des faveurs du ciel, que quelques-uns de ses parents recueillirent pieusement l'habit qu'il venait de dépouiller et le conservèrent comme une précieuse relique; le simple contact de ce saint objet enflammait leur cœur de l'amour divin, et le procès apostolique ouvert à Venise pour la canonisation de notre Bienheureux rapporte qu'il opéra plusieurs prodiges.

Le don des miracles échut de bonne heure en partage à notre Bienheureux, et voici comment le Seigneur en permit la première manifestation. C'était un jour de grande fête à Venise; le doge célébrait, selon l'usage, ses fiançailles avec la mer, et les flots disparaissaient sous la multitude de gondoles qui les sillonnaient en tous sens, escortant et acclamant la galère du prince, fièrement assis au milieu de ses sénateurs en robe de pourpre et en grand apparat. Jules-César et sa pieuse famille avaient fui la ville et ses réjouissances, pour aller passer la journée dans un couvent de Capucins qu'ils visitaient souvent, de l'autre côté de l'eau. Tout à coup, une tempête effroyable s'amoncelle dans les nues et menace d'engloutir le fragile appareil de ces démonstrations mondaines; en ce moment Jules-César traverse le détroit; debout à l'avant de la barque, les mains croisées sur sa poitrine, il adresse au Seigneur une fervente prière; son bras, inspiré, s'étend sur les flots pour les conjurer au nom du Dieu tout-puissant. O prodige! les nuées se dissipent, les flots s'apaisent avec la colère du ciel, et les visages, passant de la crainte à l'espérance, se tournent avec reconnaissance vers celui qui, d'un signe de croix, vient de sauver tout un peuple d'un naufrage inévitable. Mais lui touche à peine le rivage, qu'il se dérobe aux acclamations de la foule; son cœur aussi est plein de reconnaissance; il a hâte d'atteindre sa retraite pour se prosterner aux pieds du Sauveur et le remercier avec effusion de s'être servi d'un si faible bras pour opérer un si grand prodige.

Cependant la voix du Seigneur, qui avait appelé Jules-César vers le cloître, n'avait pas cessé de se faire entendre à lui; parmi les élèves de son oncle il en avait rencontré un qui lui avait voué une affection particulière et qui fut le digne confident de ses secrètes aspirations. Lorsque les travaux de l'étude leur laissaient quelques loisirs, ils se rendaient ensemble chez les Capucins, dont la vie austère et régulière les séduisait particulièrement; ils conféraient avec eux, priaient dans leur église, et les suivaient même au réfectoire, tant ils se sentaient attirés par un genre de vie si conforme à leur goût et à leurs désirs. Bientôt, ne doutant plus de leur vocation, les deux amis s'en ouvrirent aux Pères du couvent, qui les conduisirent au provincial, seul chargé d'admettre ou d'éconduire les postulants. Le Père Laurent de Bergame, ainsi se nommait le provincial, voulut s'assurer par lui-même des dispositions de nos deux jeunes gens et leur faire subir une épreuve; sans les interroger aucunement sur leur vie passée, leurs parents ou leurs études, il les conduisit dans une cellule, et dans cet humble réduit leur fit un sombre tableau des sacrifices qu'il leur faudrait accomplir, des austérités que comporte la vie religieuse, des peines et des fatigues de toutes sortes qu'ils auraient à endurer; puis, leur montrant les murs nus et la chambre vide, il leur parla de la prière comme du seul charme qu'il eussent à espérer dans cette retraite. « Que cette cellule renferme un crucifix », s'écria Jules, « et elle sera pour moi plus belle que les salles somptueuses des plus riches palais ». A cette mâle réponse, le provincial comprit que la vocation de ces deux jeunes gens leur venait d'en haut; touché jusqu'aux larmes d'un si héroïque

courage, il les fit inscrire au nombre des postulants, et bientôt il leur remit une lettre d'obédience pour qu'ils se rendissent à Vérone, au couvent du noviciat.

Ce fut le 18 février 1575 que Jules-César entra chez les Capucins de Vérone; ces religieux purent bientôt connaître le trésor qu'ils avaient acquis et qu'ils possédaient. Attentif à tous ses devoirs, le premier à tous les offices du jour et de la nuit, fidèle dans l'observation des moindres points de la Règle, soumis envers ses supérieurs et respectueux envers ses frères, Jules s'attira l'affection de tous. Il ajouta plusieurs jeûnes et beaucoup d'austérités à ceux qui sont prescrits par la Règle de Saint-François. Trouvant son unique bonheur à s'entretenir avec Dieu, le temps de la prière lui semblait toujours trop court; ce qui relevait encore son mérite, c'est que, quoiqu'il remplît ses obligations avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il évitait en tout la singularité. Loin que cette vie austère altérât la sérénité de son âme, il avait conservé quelque chose de la naïveté de l'enfance, et il se mêlait naturellement aux innocentes récréations accordées aux novices; on rapporte qu'il aimait à caresser dans le jardin un petit agneau avec lequel il jouait, parce que la douceur et l'innocence de cet animal lui rappelaient celles du divin Sauveur qui l'avait choisi pour symbole. A la fin de son année de probation, il prononça ses vœux et prit le nom de Laurent, sous lequel il fut connu depuis; c'est ainsi que nous l'appellerons désormais. Quoiqu'il soit d'usage chez les Capucins que les sujets qui viennent de faire profession demeurent deux ou trois ans sous la direction d'un gardien, afin qu'ils s'affermissent dans la piété qu'ils ont dû acquérir pendant leur noviciat, les supérieurs crurent pouvoir sans aucun danger dispenser Laurent de cette nouvelle épreuve, et l'envoyèrent de suite finir ses études à Padoue. Laurent s'y appliqua avec une ardeur extraordinaire; il comprit que la science et la littérature ouvrent à l'homme studieux des horizons immenses, et que, si la piété et la dévotion n'y puisent pas toujours de nouvelles forces, du moins on y trouve toujours une source de jouissances et de victoires inconnues aux esprits moins cultivés; par ses études solides et bien dirigées, il se prépara, sans le savoir peut-être, au ministère difficile qu'il eut à remplir plus tard auprès des grandes puissances de l'Europe; son esprit se délia et s'assouplit dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, qu'il était arrivé à comprendre dans leur langue, hébraïque, grecque ou latine; les grandes leçons du passé, les magnifiques enseignements des docteurs lui devinrent familiers; l'histoire, la philosophie, la théologie n'eurent plus de secrets pour lui, et lorsqu'il eut plus tard à discuter avec les Juifs, à combattre l'hérésie ou à défendre, dans maintes circonstances délicates, les intérêts de la foi et de l'Eglise, il entra toujours dans la lice, armé de toutes pièces, également rompu à l'attaque et à la défense, fort de sa cuirasse sans défaut et de son armure trempée à la bonne fournaise.

Laurent fut aidé dans sa passion pour l'étude par une prodigieuse mémoire. Pour n'en citer qu'un exemple, il assista un jour au sermon d'un célèbre prédicateur dominicain; il l'écouta avec une attention si soutenue, qu'à son retour au couvent il fut en état de le transcrire mot à mot; le Dominicain, informé de ce fait, refusa de le croire; il se rendit auprès du gardien des Capucins, pour s'assurer de la vérité; mais quand il eut parcouru le manuscrit de Laurent, il fut obligé d'avouer qu'il était complétement et littéralement conforme au sien.

Notre Bienheureux ne devait point tarder à mettre en pratique les leçons qu'il avait puisées dans la lecture de la Bible et des auteurs chrétiens;

quoique le ministère important de prêcher la parole de Dieu ne soit pas ordinairement confié aux diacres, les talents distingués et la piété exemplaire de Laurent déterminèrent ses supérieurs à le faire monter en chaire avant qu'il fût promu au sacerdoce ; s'il n'en eut pas une grande joie, modeste et défiant de lui-même comme il était, il le fit par obéissance. Ce fut à Venise, dans l'église Saint-Jean, en présence de sa famille, que notre religieux se fit entendre pour la première fois ; dès les premiers mots, l'on put se persuader qu'il ne tromperait point les espérances que l'on avait placées en lui. Sa parole, pleine et sonore, commandait et captivait d'abord l'attention ; puis elle devenait insinuante et pénétrait plus avant dans les cœurs ; lorsqu'il les avait ainsi préparés et qu'il les tenait comme suspendus à ses lèvres, il donnait libre cours aux flots de son éloquence et répandait partout avec profusion les lumières de la vérité. Aussi, dès les premiers jours du Carême qu'il prêcha à Venise, nombre d'âmes égarées se rendirent au tribunal de la pénitence, ramenées au bercail par la pénétrante parole de Laurent ; une femme, entre autres, riche et belle, mais qui s'était laissé corrompre au contact du luxe et des plaisirs du monde, ne put résister à l'onction de ses discours ; d'abord rebelle à la vérité qui coulait des lèvres du prédicateur inspiré, fermant volontairement ses yeux à l'évidence, elle se sentit bientôt vaincue par la puissance de l'homme de Dieu : son cœur s'ouvrit malgré elle, la lumière y pénétra, le remords l'envahit ensuite, et ses yeux dessillés ne purent retenir ses larmes ; humble et confuse autant qu'elle avait été superbe et coupable, elle voulut sur-le-champ abjurer ses erreurs aux pieds du ministre du Seigneur ; elle retrouva la paix de son âme et ne parut plus dans ce monde qu'elle avait trop aimé, que pour l'édifier par sa piété et son repentir.

Gênes, Naples, Pavie, Padoue, Vérone, Vicence, retentirent tour à tour de l'éclat de cette puissante parole ; Laurent recueillait sur son passage les témoignages de l'enthousiasme que suscitait son talent, et, ce qui lui était bien plus sensible, les conversions des pécheurs. Un jour, à Vicence, il fut appelé auprès d'une enfant malade : « Que la sainte Vierge vienne à votre secours et vous rende la santé », dit le religieux en faisant sur elle le signe de la croix ; et la jeune fille put se lever aussitôt pour aller à l'église remercier sa bienfaitrice. De pareils miracles augmentaient encore davantage la foi qu'on avait en lui. A Padoue, il s'éleva avec force contre les désordres auxquels se livraient publiquement les jeunes gens qui fréquentaient l'Université ; la jeunesse incrédule et curieuse qui avait envahi l'église s'efforça en vain d'opposer l'ironie et les sarcasmes au langage de vérité que parlait Laurent. Les visages devinrent bientôt sérieux, les cœurs endurcis s'amollirent ; la parole du Bienheureux était comme une semence mystérieuse qui, à peine répandue, germait et portait ses fruits ; combien de ces jeunes gens, tout à l'heure si dissolus et si impies, imploraient avec larmes la clémence divine, et demandaient grâce au glaive flamboyant qui les avait meurtris en les inondant de lumière ; aussi les désordres disparurent, et ceux qui, en dépit de toutes les exhortations, restèrent attachés aux vices, durent rechercher l'ombre et fuir les regards du public.

Notre humble religieux voulait se contenter de l'ordre de diacre qu'il avait reçu ; la sainteté du caractère sacerdotal et l'importance de ses fonctions, en le remplissant de crainte, l'empêchaient d'y aspirer. Lorsque ses amis le pressaient sur ce point, il se défendait, en citant l'exemple de saint François qui, malgré sa haute piété, les faveurs signalées et les grâces qu'il obtenait du ciel, ne se laissa jamais persuader de recevoir la prêtrise. Mais

l'humilité de Laurent ne pouvait résister à l'obéissance ; il fut promu au sacerdoce, déterminé par le commandement que lui en avaient donné ses supérieurs ; il se prépara à cette sainte cérémonie par de longs exercices de pénitence et par la prière. Après son ordination, il reprit les travaux du ministère évangélique. Une mission importante lui était réservée, qui demandait un homme nourri comme lui dans les fortes études, et dont il s'acquitta à sa louange et à la gloire du nom chrétien : ce n'était plus le prédicateur qui allait laisser déborder sur une foule attentive et émue les flots de son éloquence entraînante, c'était le savant, le théologien, qui allait se servir de son érudition et de sa logique impitoyable pour confondre l'erreur et la fausse science des plus terribles ennemis de la foi. Informé du mérite du Père Laurent, le pape Clément VIII ne trouva pas d'instrument plus digne des hauts desseins qu'il méditait sur la conversion des Juifs dont il déplorait les erreurs en désirant ardemment de les éclairer ; il le fit donc venir, et lui ayant communiqué ses intentions, le bénit et le fit descendre dans l'arène. Chez lui, point de parti pris, point de prévention ni d'animosité : une bible hébraïque à la main, il se rend au milieu des rabbins qui, le voyant si plein de son sujet et si familier avec la langue qu'il leur parle, le prennent d'abord pour l'un des leurs ; ses manières affables, son ton courtois et poli lui concilient tout d'abord la bienveillance de ses adversaires ; ils sont curieux de l'entendre, ils se pressent en foule autour de lui ; l'intérêt fait place à la défiance, et l'attention de l'auditoire encourage le champion de la foi catholique. Les entretiens sont fréquents, ils se multiplient ; le frère Laurent puise dans sa foi et dans son érudition des arguments irrésistibles ; la foule des Juifs est émue ; ignorante comme toutes les foules, elle se laisse gagner par les insinuations du religieux. O triomphe ! quelques-uns des plus solides piliers du judaïsme se rangent à son avis, le doute envahit les autres, et un nombre considérable de prosélytes viennent demander le baptême, sans que les rabbins restés fidèles à leurs erreurs puissent accorder au soldat de Jésus-Christ autre chose que de l'admiration.

Charmé de ce résultat, le pape Clément VIII, qui était alors à Ferrare, manda auprès de lui le frère Laurent ; il le fit prêcher publiquement devant lui dans sa propre chapelle, et ne lui ménagea pas l'expression de sa satisfaction et de sa reconnaissance. Ces succès étonnants valurent bientôt au Père Laurent les plus hautes dignités de son Ordre. En 1587, il fut chargé d'enseigner la théologie et l'Ecriture sainte dans la province de Venise ; en 1590, à peine âgé de trente et un ans, il fut élu gardien d'une voix unanime dans le chapitre tenu à Padoue par le chapitre de cette province ; son humilité et sa modestie souffraient intérieurement de tous ces honneurs ; il s'y soumit per obéissance et remplit ces différentes fonctions à la satisfaction de tous. L'année suivante, il était provincial en Toscane ; puis, quelque temps après, à Venise. Nous passerons rapidement sur les détails de son administration, qui fut aussi prudente qu'habile, et nous ne parlerons de cette époque de sa vie que pour citer quelques miracles qui prouveront assez de quelles faveurs Dieu ne cessa de semer la carrière de notre Bienheureux. En voici trois que nous empruntons à la vie de notre Saint par le révérend Père Laurent d'Aoste.

« Parmi cette foule qui se pressait (à Venise) au couvent des Capucins, se trouvait un jour un pauvre aveugle qui s'y était fait conduire dans l'espérance de pouvoir se recommander aux prières du saint provincial, et d'obtenir par elles sa guérison. Ne pouvant pas pénétrer jusqu'au Père Laurent, il suppliait à haute voix ceux qui l'entouraient de le mener près de

lui. Sa confiance ne fut pas trompée ; le Bienheureux l'ayant aperçu, s'approcha lui-même de notre aveugle, et fit un signe de croix sur ses yeux. Ce même signe qui, dans la même main, avait déjà, quinze ans auparavant, apaisé les flots de l'Adriatique, exerçant encore la même puissance, ouvrit subitement à la lumière les yeux de cet infortuné. A la vue de ce miracle proclamé avec toute l'effusion de la reconnaissance par celui qui en avait été l'objet, la foule étonnée, attendrie, se laissa aller à son enthousiasme et porta le thaumaturge en triomphe.

Une autre fois, « comme il se rendait de Padoue au couvent de Bassano, on lui présenta deux femmes possédées du démon. Usant alors du pouvoir que Dieu lui avait donné sur cet esprit de ténèbres, le Père Laurent fit sur elles le signe de la croix, en lui ordonnant, au nom de Jésus, de cesser à l'instant de tourmenter ces créatures de Dieu. L'une d'elles fut aussitôt délivrée, et, se tournant vers l'autre, notre Bienheureux lui dit : Ma fille, allez en paix et consolez-vous ; le Seigneur vous laissera encore quelque temps dans l'affliction, mais le jour n'est pas éloigné où elle cessera ». On reconnut dans la suite l'exacte vérité de cette prédiction.

« Un médecin de Vérone, qui ne se piquait guère de religion, avait épuisé vainement toutes les ressources de son art et de sa tendresse pour guérir sa femme atteinte d'une maladie mortelle. Dans sa douleur et son désespoir, il apprend l'arrivée du saint provincial des Capucins, dont il avait entendu raconter tant de merveilles. Bien qu'il se fût jusque-là montré incrédule à ce sujet, sollicité par quelques membres de sa famille, il alla le trouver pour le prier de venir voir sa femme. Le Père Laurent accueillit avec bonté cette demande, et se rendit auprès de la malade. Il l'exhorta d'abord à ranimer sa foi et à mettre toute sa confiance en Dieu ; puis il lui imposa les mains et la guérit radicalement. Transporté de joie et de reconnaissance, le mari publia partout que le Père Laurent avait ressuscité sa femme, puisqu'elle avait un mal incurable qui devait naturellement la conduire au tombeau en quelques jours ; et alors on vit se produire une autre espèce de prodige : Les confrères du médecin, qui avaient souvent été consultés sur la maladie de cette femme, pénétrés des mêmes sentiments, reconnaissant humblement que la santé et la maladie, la vie et la mort, sont entre les mains de Dieu, que tous les efforts des facultés humaines demeurent impuissants et inefficaces, à moins que Dieu ne les bénisse, conçurent l'heureuse pensée de présenter au provincial tous les malades de la ville, dans l'espoir d'obtenir pour eux par ses prières la même faveur. Un acte de foi aussi vif et aussi éclatant devait être récompensé et le fut en effet, par un grand nombre de guérisons, parmi lesquelles on peut citer celle de deux femmes dont l'une, atteinte d'un cancer, en fut délivrée par un signe de croix et sans qu'il restât sur elle aucun vestige du mal ; et l'autre vit disparaître à jamais de fréquents accès d'épilepsie, en mangeant le reste d'un pain servi à son libérateur ».

En 1596, le Père Laurent fut député au chapitre général qui se tenait à Rome : il n'avait à cette époque que trente-neuf ans ; mais on fit moins d'attention à son âge qu'à son mérite, et il fut nommé définiteur général, l'une des places les plus élevées et les plus importantes de l'Ordre. Il rendit dans ce poste de grands services à sa congrégation et au public ; car sa capacité dans les affaires n'était pas moins grande que son talent pour l'éloquence. Une prudence admirable tempérait le zèle qui l'animait ; il savait parfaitement quand il fallait presser, et quand il fallait céder ; il connaissait le temps de parler et le temps de se taire, et soit qu'il traitât avec ses

supérieurs, ses égaux ou ses inférieurs, il accommodait très-bien à la circonstance et ses manières et ses discours.

Ici commence pour le Père Laurent ce qu'on pourrait appeler son rôle politique, si, dans les différentes missions qu'il eut à remplir auprès des plus illustres souverains de l'Europe, les intérêts de la foi et de la religion n'eussent pas toujours été sa préoccupation unique et le seul but de ses négociations. Nous le voyons d'abord partir pour l'Allemagne, avec onze frères de son Ordre et deux frères lais, pour instituer des couvents de Capucins à Prague et à Vienne ; accueilli d'abord avec bonté par l'archiduc Matthias, qui gouverne l'empire en l'absence de son frère Rodolphe, retenu en Hongrie par les armements menaçants de la Turquie, le Père Laurent se heurte bientôt au mauvais vouloir et aux embûches des hérétiques et des ennemis de la foi ; le célèbre astronome Tycho-Brahé, protestant endurci, gouverne à son gré l'esprit de l'empereur, auquel il enseigne les sciences : son ascendant est tel sur ce prince, qu'il le détermine à repousser les avances des Capucins, et même à les chasser de l'empire. Déjà les religieux rassemblent leur besace et leur bâton ; le Père Laurent renferme dans son écrin la petite statue de la sainte Vierge qu'il a apportée de l'Italie comme une sainte protectrice de l'œuvre qu'il voulait accomplir ; dans de touchants adieux, le saint religieux rappelle le but sacré qui l'avait conduit en Allemagne, la modestie de ses prétentions, ses regrets d'être obligé de reprendre le large, après avoir entrevu le port et la délivrance ; les bons catholiques, parmi lesquels sont des princes et des ministres de l'empire, ne peuvent cacher leur émotion et leurs larmes. Guidés par le doigt de Dieu, si visible dans tous ces événements, ils vont trouver l'empereur et se jettent à ses pieds. Alors se passe une scène que raconte ainsi l'auteur que nous avons déjà cité : « Sire », dirent-ils, « nous sommes pénétrés de la plus vive douleur, à cause du départ des Pères Capucins. Nous venons d'entendre le Père Laurent ; il nous a fait des adieux si touchants que nous n'avons pu nous empêcher de pleurer ». — « Mais », dit Rodolphe, « comment feront-ils pour emporter en Italie tous leurs bagages ? » — « Que Votre Majesté n'en prenne nul souci : le Père commissaire a publiquement protesté qu'étant venus ici ne portant avec eux qu'un crucifix, un bréviaire, un bâton de voyage, ils n'emporteraient avec eux que ces trois choses ». Alors l'empereur, troublé et visiblement attendri, s'écria en levant vers le ciel des yeux pleins de larmes et de repentir : « Le Père Laurent, c'est un apôtre ! c'est un saint ! Je ne puis pas les bannir, ces religieux ; ils ne partiront pas, je ne veux pas qu'ils partent, je ne le veux pas ! » Ainsi se réalisa la prophétie du Père Laurent, qui disait à ses frères pour les exhorter à la patience : « C'est la cause de Dieu, il saura la défendre ». Les dispositions de l'empereur étant ainsi heureusement modifiées, nos religieux purent fonder à Prague, à Vienne et à Gratz, trois couvents qui furent l'origine des trois provinces de l'Ordre de Saint-François d'Autriche, de Bohême et de Styrie.

L'institution de ces trois couvents établit entre le religieux et l'empereur des relations étroites, dont tous deux n'eurent qu'à se féliciter ; l'occasion ne tarda pas à se présenter pour Rodolphe de mettre à profit les qualités éminentes qu'il avait reconnues dans le Père Laurent, et, lorsqu'il eut besoin, devant les menaces toujours plus pressantes des Turcs sur les frontières de l'empire, de faire appel à ses voisins pour l'aider à repousser une attaque imminente, il ne trouva personne plus digne d'une pareille mission que le saint religieux dont le renom de piété et de prudence était déjà universel. Le Père partit aussitôt et réussit pleinement : sa chaleu-

reuse parole entraîna tous les princes d'Allemagne, même les plus timides; des secours en hommes et en argent arrivèrent de toutes parts, et une armée imposante fut réunie sous les ordres de l'archiduc Matthias. Mais ce n'était pas assez pour Rodolphe que le concours du Père Laurent lui eût aidé à doubler ses forces; il sentit qu'un homme d'aussi bon conseil et d'une foi si ardente, serait d'un grand secours au milieu même de l'armée, et, sûr d'avance de l'assentiment du saint religieux, il fit demander au Pape la faveur de donner cet aumônier général à ses troupes. On vit alors le Père Laurent au milieu des camps, exhortant partout les soldats à la discipline, leur rappelant qu'ils étaient avant tout chrétiens et qu'ils devaient se fier à Dieu avant de compter sur leur épée. Le jour de la bataille arrivé, il monte à cheval et paraît aux premiers rangs, vêtu de son habit religieux et le crucifix à la main. L'attaque des Turcs est furieuse, mais l'armée catholique résiste et se serre autour de l'homme de Dieu : elle se précipite à sa suite et charge à son tour vigoureusement les infidèles; un moment le Père Laurent est cerné par l'ennemi ; on le dégage, et quand on veut lui signifier que ce n'est pas là sa place : « Vous vous trompez », dit-il, « c'est bien ici que je dois être ; avançons, avançons, et la victoire est à nous ». A ces paroles, l'élan des troupes est tel, que l'ennemi, culbuté, frappé de terreur, s'enfuit dans toutes les directions. Lors de la béatification du bienheureux, on voyait, au-dessus d'une des portes du Vatican, un médaillon rappelant ce glorieux épisode de sa vie, avec cette inscription : « Le bienheureux Laurent de Brindes sauve l'Autriche en détresse, et le crucifix à la main, met en déroute les ennemis du nom chrétien ».

Cette victoire amena la retraite des Turcs de toutes les positions qu'ils occupaient au-delà du Danube, et les mit pour longtemps dans l'impossibilité de rien tenter contre la main qui venait de les châtier si rudement. Quant au Père Laurent, sa gloire s'en accrut encore : l'empereur et les princes chrétiens le comblèrent de remerciements et d'éloges ; ce qui lui fut beaucoup plus sensible, ce fut l'amitié que lui témoignèrent le duc Maximilien de Bavière et le duc de Mercœur qui, nouveau croisé, avait équipé une petite troupe à ses frais, et quitté la France pour s'enrôler sous les bannières catholiques contre les infidèles ; cette amitié étroite, indissoluble, toucha au cœur le Père Laurent ; lorsqu'il lui fallut se séparer du duc de Mercœur, qu'il ne devait plus revoir, il versa d'abondantes larmes, et le noble duc, qui n'oublia jamais son compagnon de victoire, favorisa en son honneur de dons particuliers les Capucins de France.

La guerre étant finie de la manière extraordinaire que nous venons de rapporter, le Père Laurent songea aussitôt à quitter l'Allemagne ; il prit congé de l'empereur, qui ne le vit partir qu'avec peine, et il s'achemina vers l'Italie. Il s'arrêta cependant à Gratz, au couvent qu'il venait de fonder ; il y trouva toutes choses florissantes et y passa les fêtes de Pâques. Le Jeudi saint, les Pères rassemblés dans la chapelle étaient prosternés en prière, lorsqu'une lumière éblouissante envahit tout à coup le chœur : au milieu d'une auréole de gloire, et entouré des légions des anges, le divin Maître apparaît lui-même, s'approche du Père Laurent et le communie de sa main ; les autres religieux reçoivent chacun à leur tour la divine nourriture des propres mains du Seigneur, qui disparaît avec les clartés éblouissantes qui l'entourent, lorsqu'il a accompli ce charitable office ; ce miracle, attesté par tous les témoins, témoigne une fois de plus des bontés de Dieu pour notre Bienheureux, et des insignes faveurs dont il croyait juste de récompenser son zèle et sa piété.

Si le Père Laurent eût fait le moindre cas des dignités que la plupart des hommes recherchent si avidement, il eût été grandement satisfait du nouvel honneur qui l'attendait à Rome lorsque, après avoir parcouru toute l'Italie au milieu des ovations qu'il essayait en vain d'éviter, il arriva à Rome, pour la réunion du chapitre de son Ordre ; à l'unanimité des voix, il fut nommé général de tous les Ordres de Saint-François, malgré sa répugnance pour de pareilles fonctions et ses dénégations réitérées. Le Pape ayant approuvé l'élection, le saint homme dut se soumettre, et il n'eut plus d'autres pensées que de se montrer digne de la confiance illimitée qu'on lui témoignait. Il se mit en route sur-le-champ pour commencer la visite des différentes provinces de l'Ordre, et l'on peut dire sans craindre de dépasser la vérité que cette œuvre pénible et difficile d'inspection, de réglementation et de réforme, accomplie avec un zèle, un dévouement et un tact admirables, constitueront aux yeux de la postérité la plus belle période de sa vie et la plus méritoire, sinon la plus brillante et la plus admirée. Partout sur son passage, on l'entoure, on l'acclame :« Voilà le Saint, voilà le Saint »; mais lui se dérobe à ces démonstrations enthousiastes ; il gagne le couvent qui est le but de son voyage, et, avant de prendre aucun repos, il visite dans tous ses détails les lieux qu'il est venu inspecter ; il se fait rendre un compte exact de la situation matérielle et morale de ses frères, de leurs ressources, de leurs dépenses, de leurs besoins. Ici c'est une église pauvre et nue qu'il rencontre à côté d'une habitation commode et presque luxueuse ; il en fait au gardien de sévères reproches : « Dieu d'abord, vous ensuite », dit-il presque rudement ; « n'avez-vous pas honte de tous ces tableaux, de toutes ces riches tentures, de ce foyer ardent et de cette table garnie, quand à côté de vous votre chapelle menace ruine, et que la pluie du ciel inonde le sanctuaire ? » Là, au contraire, c'est sur l'autel un luxe inouï de vases précieux, d'objets d'art ciselés et d'un grand prix : « Dieu n'a que faire », dit-il, « de cette magnificence ; avez-vous donc oublié votre vœu de pauvreté ? » et il ne craint pas de briser de sa main sur le sol tout ce qu'il trouve indigne de la simplicité de Saint-François et de la majesté sévère du culte. Cependant il ne trouvait presque toujours que des éloges à donner à ses frères, et plus il avançait dans sa tournée d'inspection, plus il se félicitait dans son cœur de trouver si florissante et si parfaitement conforme à la pensée du fondateur la situation de la plupart des couvents de l'Ordre. En même temps, il semait sa route de nombreux miracles.

Un jour de pauvres religieuses viennent le trouver et lui exposent la situation misérable de leur communauté, en le suppliant de faire quelque chose pour elles ; le Père Laurent monte en chaire et dépeint la détresse de ces pauvres servantes du Christ avec des accents que lui seul savait trouver dans son cœur ; en terminant son allocution, il jette son manteau au milieu de l'assistance, en disant : « C'est tout ce que je possède, et je le donne de grand cœur ; à votre tour, donnez un peu de votre superflu », et les aumônes abondent de toutes parts. Les sœurs insistèrent longtemps pour que le saint religieux reprît son manteau ; mais il n'y voulut pas consentir. Les bonnes sœurs obtinrent par sa vertu la faveur de plusieurs guérisons miraculeuses.

Une autre fois, on amène devant lui une petite fille de sept ans, complétement paralysée et infirme ; le Père Laurent fait sur elle le signe de la croix, mais sans la guérir en apparence. Le lendemain, une petite compagne de l'enfant lui demande pourquoi elle ne marche pas puisqu'elle a été bénie par le Père Laurent : « Tu n'as donc pas la foi ? » ajoute-t-elle

ingénûment. L'enfant, frappée subitement de cette idée, concentre toute sa croyance sur cette pensée que Dieu a pu la guérir, et aussitôt ses jambes se dénouent, elle se met à courir et se précipite joyeuse dans les bras de sa mère émerveillée.

Lorsque le temps de son généralat vint à expirer, notre Bienheureux put croire qu'il lui serait enfin permis de réparer dans le repos ses forces épuisées par les longues pérégrinations et les fatigues de toutes sortes, et de terminer dans une modeste retraite une vie que des infirmités précoces semblaient devoir abréger. Ce vœu ardent de son cœur ne devait pas se réaliser : il était à peine de retour à Rome, que le Pape jeta les yeux sur lui pour remplir le poste élevé de nonce apostolique et ambassadeur extraordinaire du Saint-Siége en Autriche ; l'empereur Rodolphe était de nouveau assailli d'embarras de toutes sortes; les Turcs étaient toujours en armes sur ses frontières, et son frère Matthias, qu'il avait nommé au gouvernement de l'Autriche proprement dite et de la Hongrie, ne songeait à rien moins qu'à se faire proclamer roi de ces deux provinces. L'empereur demandait avec instance un conseiller prudent et habile dans ces circonstances difficiles, et le Père Laurent, qui connaissait déjà ces contrées, qui avait rendu au souverain de si réels services, était désigné d'avance pour une pareille mission. Il se résigna et partit ; cette fois encore il sut faire preuve de la sagesse prudente et de l'habileté consommée que nous lui connaissons déjà ; sa seule présence en Autriche contient les infidèles qui le craignent comme la foudre et n'osent s'exposer à une nouvelle déroute ; d'autre part, sa parole touchante et persuasive parvient à réconcilier les deux frères, et l'éventualité d'une scission dans l'empire est désormais écartée. L'épisode le plus important de son ministère auprès de l'empereur est la lutte qu'il eut à soutenir contre le Danois Laiser, pour défendre la foi catholique contre les injures des hérétiques protestants. Ce théologien, disciple de Luther, ne craignit point de prêcher l'abolition du catholicisme en Autriche, et son parti, déjà nombreux et hardi, n'eût pas manqué de triompher de la faiblesse de l'empereur si le Père Laurent, avec sa parole vive et entraînante, n'eût mis un frein aux empiétements de ces audacieux, et rétorqué victorieusement leurs doctrines.

Une *ligue protestante* s'étant formée dans le nord de l'Allemagne pour la défense des intérêts luthériens, le duc de Bavière, catholique fervent, conçut le projet de constituer une *ligue catholique* pour protéger les Etats soumis au Saint-Siége contre les hérétiques et contre les Musulmans ; et comme le roi de France, Henri IV, avait promis son concours à la première, la ligue catholique n'hésita pas, pour contre-balancer cette puissante influence, à demander l'appui de Philippe III, roi d'Espagne. Ce fut encore le Père Laurent qui fut chargé de sonder les intentions de ce souverain et de le gagner à la cause sainte. Philippe reçut le religieux comme un homme dont il connaissait depuis longtemps la piété et le mérite, et prêta une oreille bienveillante à ses ouvertures. Le Père Laurent n'eut pas de peine à le convaincre ; puis, le succès de sa mission une fois assuré, il conçut le projet de profiter de sa présence en Espagne pour rendre à la cause de l'Eglise un service plus direct et plus immédiat. D'accord avec les intentions du pape Paul V, il proposa à Sa Majesté Catholique de tenter un effort pour expulser les Maures d'Espagne. On vit alors se renouveler presque identiquement les faits qui s'étaient passés quelques années auparavant sur les bords du Danube. Sous la conduite de Pierre de Tolède, un petit corps d'armée se dirige vers les possessions des Maures, confiant dans son valeu-

reux chef et surtout dans la présence du saint religieux qui a déjà fait ses preuves contre les infidèles. L'espoir des troupes n'est point déçu ; malgré leur infériorité numérique, elles expulsent rapidement les Maures de leurs meilleures positions, châtient les rébellions, et font un nombre considérable de prisonniers. Le moment n'était pas venu de délivrer complétement l'Espagne du boulet qu'elle traînait au pied ; cependant cette première expédition, suivie d'un plein succès, ne laissa pas de préparer utilement les voies à celle qui devait plus tard affranchir totalement le sol de ce pays. Pierre de Tolède attribua au Père Laurent tout le succès de cette campagne, pendant laquelle notre Bienheureux accomplit encore plusieurs miracles.

De retour à Madrid, notre saint religieux n'eut plus qu'une pensée : laisser en cette ville une trace de son passage, en y fondant un couvent de Capucins. Le roi Philippe lui devait trop de reconnaissance pour ne pas mettre à profit l'occasion qui s'offrait de lui être utile à son tour : il accorda donc au Père Laurent un vaste emplacement et une riche subvention, si bien qu'avant son départ celui-ci eut la joie de bénir le nouveau couvent qui sortait de ses fondations.

De Madrid, notre Bienheureux se rendit en Bavière, où, sur les instances du duc Maximilien, il avait été nommé ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne avec l'assentiment du Pape. Toutes ces dignités pesaient lourdement sur le Père Laurent qui songeait depuis longtemps à rentrer dans l'obscurité, et à finir ses jours dans la retraite ; mais Maximilien était le chef de la ligue, et, toujours menacé d'une attaque des hérétiques, il avait besoin des lumières du Père Laurent pour lequel il avait autant de vénération que d'amitié. Lui se soumettait toujours, car le Pape ordonnait, et il ne savait qu'obéir. Dans ce poste élevé, à Munich, il eut le bonheur de conjurer plusieurs fois une guerre imminente, et de résoudre toujours pacifiquement des différends qui ne semblaient pouvoir se trancher que par l'épée. L'esprit de Dieu était manifestement avec lui, nous en avons encore plusieurs preuves. « Un jour », dit son principal biographe, « pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, après la consécration, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut visiblement dans la sainte hostie, sous la forme d'un petit enfant qui se plaisait à caresser son dévot serviteur et lui souriait avec une grâce toute divine. Aux clartés célestes qui illuminaient toute la chapelle, le frère Adam de Rovigo, qui servait la messe, vit aussi l'enfant Jésus, tomba comme mort au pied de l'autel, et demeura dans cet état pendant un demi-quart d'heure. Ayant repris ses sens, il se prosterna pour adorer le divin Sauveur jusqu'à ce que l'hostie consacrée eut repris sa forme sacramentelle. Quelles furent alors les émotions de l'âme si tendre de notre Bienheureux !... il n'y a qu'un habitant du ciel qui pourrait les décrire ».

« Environ un mois après, on vit sur la tête du Père Laurent, au saint autel, trois couronnes en forme de mitre, resplendissantes de clarté : deux de couleur blanche, la troisième ornée de franges rouges ; on put les voir et les contempler pendant un quart d'heure. En disparaissant aux yeux des assistants, elles restèrent visibles pour notre bienheureux dont l'âme, si étroitement unie à Jésus-Christ, avait déjà eu l'avant-goût de la gloire des vertus dont ces couronnes étaient le symbole ».

Parmi les miracles qu'il accomplit aussi à cette époque, nous citerons la guérison de la duchesse de Bavière qui semblait atteinte d'une hystérie incurable et condamnée à une stérilité irrémédiable ; après avoir célébré

longuement le saint sacrifice en sa présence et à son intention, il la bénit et la délivra sur-le-champ de toutes ses douleurs ; de plus, il lui annonça la naissance d'un fils héritier du nom, des mérites et du rang de son père. Cette nouvelle la combla de joie, ainsi que le duc et toute sa cour.

Une autre fois, dans une cérémonie publique, on amena devant lui à l'église, couché sur un brancard, un pauvre paralytique qui ne semblait pas devoir demeurer longtemps en ce monde. « Levez-vous », lui dit le Père Laurent en passant devant lui, et le malheureux se dressa sur ses jambes, mais sans pouvoir changer de place. Comme on s'étonnait de ne pas le voir remuer davantage, il dit à ceux qui l'entouraient : « Quand le Père Laurent reviendra, il m'ordonnera de marcher, et je marcherai ». En effet, le saint religieux repassa devant lui et dit : « Marchez, mon fils, et soyez béni, parce que vous avez cru »; et le paralytique, rempli de joie, se mit à courir, annonçant à tous sa délivrance.

Après un court apostolat dans la Saxe et le Palatinat destiné à soutenir le zèle des catholiques et à les fortifier contre les doctrines perfides des hérétiques, le Père Laurent revient en Bavière ; puis il va saluer à Vienne le nouvel empereur Matthias, lui recommande les couvents qu'il a fondés dans cette ville et à Prague, et regagne enfin l'Italie, espérant toujours ne plus la quitter, et jouir après tant de fatigues d'un repos bien mérité. Mais le temps n'en était pas encore venu. Au chapitre général de l'Ordre tenu à Rome en 1617, il fut nommé une seconde fois définiteur, et peu après provincial de Gênes, au grand déplaisir des religieux de Venise, qui avaient espéré l'attirer et le retenir parmi eux.

Toujours humble et soumis quand le Pape avait parlé, notre Bienheureux partit pour Gênes, où son zèle apostolique et son habileté diplomatique eurent occasion de se donner libre carrière : des différends très-graves qu'il sut résoudre, entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie ; un conflit à main armée qu'il eut le bonheur de faire cesser entre le duc de Parme et le duc de Mantoue, portèrent au plus haut degré sa réputation de diplomate pacificateur. Les miracles que nous allons rapporter témoignent de son ardent désir de faire du bien dans sa province, et prouvent combien ses efforts étaient agréables au Seigneur qui ne se lassait pas de le seconder. Nous laissons encore la parole au Père Laurent d'Aoste, qui raconte avec tant de charmes ces touchants épisodes de la vie de notre Bienheureux.

« Une jeune fille de dix ans, nommée Apollonie, était atteinte depuis quatre ans d'une paralysie qui affectait tous ses membres ; on la portait d'un lieu à un autre comme un petit enfant. A cette paralysie des jambes s'était jointe celle de la langue : la malade était devenue muette. On vint la présenter au Père Laurent qui faisait sa visite dans le pays, avec prière de la bénir. Notre Bienheureux regarda cette enfant avec une grande compassion, la bénit et lui imposa sa main sur le front. La mère de la malade la voyant revenir dans le même état, sans mouvement et sans parole, lui dit : Ma chère fille, maintenant que tu as reçu la bénédiction du saint Père, pourquoi ne prononces-tu pas dévotement le saint nom de Jésus ? Aie confiance, et tu seras guérie ! L'enfant crut à la parole de sa mère, et dit d'une voix faible, mais intelligible : Jésus ! en regardant sa mère, ivre de joie. Les habitants du village, attirés par le bruit des démonstrations de cette femme, furent tous témoins du miracle. Il en restait pourtant encore un à faire ; car la malade avait bien recouvré la parole, mais non le mouvement. On la rapporta donc le lendemain au provincial, qui la bénit une seconde fois et lui rendit, avec la parole, l'usage de tous ses membres ».

« A Gênes, une femme dévorée par une fièvre brûlante était sur le point de mourir. Déjà elle s'était préparée à ce passage par la réception des sacrements. Un de ses cousins, religieux capucin, pria le provincial de vouloir bien la visiter. Celui-ci se rendit auprès d'elle et lui fit sur le front un signe de croix, en disant : Maintenant mourriez-vous volontiers ? — Je suis résignée à la volonté du bon Dieu, répondit la malade ; j'avoue cependant que je désirerais vivre encore pour mes petits enfants, trop jeunes pour se passer de moi. — Consolez-vous, lui dit en souriant notre Bienheureux ; vous ne mourrez point encore ; il plaît à Notre-Seigneur de vous rendre la santé. Cette mère, tout attendrie, le pria de bénir un de ses petits enfants qu'une légère indisposition retenait au lit. Le père Laurent satisfit à sa demande ; mais tout à coup, en considérant cet enfant, il se mit à soupirer doucement et dit d'un ton ému : Ame bénie, ô cher petit enfant, qui bientôt seras un petit ange au paradis ! Le lendemain, la mère se levait bien guérie, et l'enfant s'envolait au ciel.

Cependant les Capucins de Venise ne se lassaient pas de réclamer la présence du saint religieux qui jetait sur l'Ordre de Saint-François et sur la catholicité un si vif éclat. Venise était sa patrie, quoiqu'il n'y fût pas né : c'était le berceau de ses ancêtres, et c'était de cette ville qu'il était parti pour remplir, en Italie, en Allemagne, et jusqu'en Espagne, les devoirs de son pieux ministère. Le Père Laurent ne pouvait résister plus longtemps aux supplications de ses frères ; ayant donc rempli fidèlement tous les devoirs de sa charge, il partit pour Venise, où l'appelaient de si vives amitiés et de si chers souvenirs.

Nous n'insisterons pas sur les détails de ce voyage qui fut pour le Bienheureux une longue suite d'ovations et de réceptions touchantes. Les villes et les villages venaient à sa rencontre, se disputant l'honneur de garder sa personne et de lui offrir un gîte pour reposer la nuit. Ses membres perclus par la goutte ne lui permettaient pas de longues courses ; il était forcé de s'arrêter dans les moindres villages, à la grande joie des habitants, qui obtenaient toujours de lui quelque chose, une guérison miraculeuse ou une sainte relique. Il arriva enfin à Venise, épuisé de fatigues, et le véritable triomphe qui l'accueillit à son entrée dans cette ville porta autant de préjudice à sa santé qu'il indisposait son extrême modestie.

Partout où il se trouvait, chez un prélat illustre ou dans une grande communauté, il lui fallait satisfaire l'ardente curiosité de la foule qui réclamait à grand bruit sa bénédiction. Ne pouvant suffire à contenter tous ceux qui demandaient son intercession pour la guérison de leurs infirmités ou pour l'apaisement de leur conscience, le Père Laurent avait rédigé par écrit sa bénédiction, qu'il envoyait à ceux qu'il ne pouvait pas voir.

Cette formule nous a été conservée, et nous la rapportons ici d'après le Père Laurent d'Aoste :

« Bénédiction du bienheureux Laurent de Brindes. Jésus, Marie.

« Par ce signe et par la vertu de la sainte croix, et par l'intercession de la Vierge Marie, que le Seigneur vous bénisse et vous ait dans sa sainte garde ! Que le Seigneur vous montre sa sainte face et qu'il ait pitié de vous ! Qu'il tourne vers vous son visage et vous donne la paix ! Qu'il vous rende la santé après laquelle vous soupirez, par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Que par le signe de la croix Jésus-Christ vous guérisse, lui qui guérit toutes les

langueurs, toutes les infirmités, et délivre tous ceux qui sont possédés du démon ! Que Jésus-Christ et la Vierge Marie vous bénissent par le signe de la sainte croix !

« Frère LAURENT DE BRINDES, *capucin* ».

Nous citerons encore les traits suivants du séjour du Père Laurent à Venise, rapportés par le même auteur.

Surpris un jour par ses infirmités, à quelques milles de distance de la ville, il se trouva dans l'impossibilité de retourner à pied au couvent. Le curé du lieu avait inutilement cherché un cheval, une mule, pour le faire transporter à Venise ; il n'y avait dans tout le village qu'un jeune cheval indompté et fougueux qui désarçonnait tous ceux qui avaient la témérité de le monter. Néanmoins, dans l'espoir que Dieu saurait bien, en cette occasion, faire respecter à cet animal la sainteté de son serviteur, le curé le lui offrit, en le prévenant que personne n'osait s'en servir parce qu'il jetait à terre tous les meilleurs cavaliers. Malgré cet avis, notre Bienheureux n'hésita point à prendre cette monture. Il se mit à la caresser et la bénit en disant : « Petite créature du bon Dieu, prends patience et ne me fais pas de mal ; il faut que tu me portes jusqu'au couvent, parce qu'il m'est impossible de marcher ». A ces mots, le noble animal baisse la tête, comme pour assurer le cavalier de son obéissance, le laisse s'installer tranquillement sur son dos et le porte avec la douceur d'un agneau jusqu'au couvent, où les confrères du Père Laurent l'attendaient avec inquiétude, et le reçurent avec une joie égale à leur admiration, en voyant combien la Providence l'avait protégé. Sa mission accomplie, l'animal fut caressé et béni une dernière fois par le saint homme ; puis, débarrassé de son précieux fardeau, il reprit sa fougue ordinaire et partit au grand galop.

Un jour que la douleur retenait le Père Laurent sur son grabat, deux jeunes religieux d'un autre Ordre demandèrent à le voir. Conduits dans sa cellule, ils s'agenouillèrent devant lui et le supplièrent de leur donner quelque avis dans l'état de désolation spirituelle où ils se trouvaient, et qui les tentait fortement d'abandonner la vie monastique. Il s'en excusa d'abord, leur disant qu'il ne lui appartenait pas de leur donner des conseils ; qu'il y avait dans leur congrégation des hommes éclairés, sages, expérimentés dans l'art de la direction des âmes, et qu'ils devaient s'adresser à eux. Mais, pressé par de nouvelles instances, profondément touché du triste état de ces jeunes gens, il finit par leur répondre : « Souvenez-vous, mes enfants, qu'une mère qui a commencé par nourrir de son lait son petit enfant, l'accoutume peu à peu à une nourriture plus solide. Ainsi en agit le Seigneur envers nous : durant notre enfance spirituelle, lorsque nous commençons à le servir, il a pitié de notre faiblesse, il nous fortifie avec le lait des consolations intérieures, avec les douceurs de la vertu ; puis quand nous sommes parvenus à un certain degré de vertu, il nous alimente du pain des forts, c'est-à-dire de sécheresses, d'aridités, de tribulations de toutes sortes, pour nous rendre vaillants dans les combats de la foi, et nous faire marcher à pas de géant dans les voies de la perfection. Ne soyez donc pas étonnés ni attristés de cette espèce d'abandon de Dieu dont vous vous plaignez ; mais restez fermes dans vos résolutions, et espérez en Dieu, même contre toute espérance ; il aura pitié de vos âmes et les consolera ! » Ces paroles, accompagnées de la bénédiction du saint homme, rendirent à ces religieux la joie du cœur, la paix de l'âme, et ils s'en retournèrent en remerciant Dieu et en bénissant son serviteur.

La réunion du chapitre général rappela à Rome notre Bienheureux qui se séparait avec regrets de ses frères bien-aimés de Venise, qu'il ne devait plus revoir ; comme s'il l'eût pressenti, il leur fit de touchants adieux et laissa plus d'une fois les lambeaux de ses vêtements entre les mains de la foule qui se les disputait comme de précieuses reliques. Arrivé dans la ville éternelle, il reçut la visite des plus grands personnages et des plus saints prélats, qui le vénéraient à l'égal d'un saint et l'aimaient comme un père. Notre Bienheureux recevait ces hommages avec modestie et s'inclinait souvent le premier aux genoux de ceux qui venaient précisément pour lui présenter l'expression de leur profond respect.

Il méditait encore une fois dans son cœur la pensée de demander au chapitre la faveur d'une pieuse retraite, désirant plus ardemment que jamais se renfermer dans un couvent et s'absorber tout entier dans la méditation et dans la prière ; mais les événements en décidèrent encore autrement, et une dernière mission plus épineuse que toutes les autres devait couronner sa longue carrière qui se termina dans ces négociations.

Pour exposer brièvement les faits qui déterminèrent le départ du Père Laurent pour le Portugal, nous rappellerons que le royaume de Naples appartenait alors à la couronne d'Espagne, qui en avait confié le gouvernement à un vice-roi, le duc d'Ossuna. Cet homme, d'un caractère dissimulé, habile, mais peu loyal, se livrait depuis quelque temps à des exactions qui révoltaient tous les esprits. Les réclamations qui s'élevaient de toutes parts devinrent bientôt si vives, que, devant la menace d'une guerre civile et d'un embrasement général du royaume, le Saint-Père résolut d'intervenir, et d'informer le roi d'Espagne des méfaits de son représentant. Les principaux habitants de Naples se réunirent secrètement et adoptèrent à l'unanimité la résolution de charger le Père Laurent de porter leurs griefs devant Philippe III. En vain notre saint religieux voulut se récuser, en alléguant son âge et ses infirmités croissantes ; en vain il exposait aux délégués qu'un des leurs présenterait bien plus clairement la situation ; le Pape, consulté, confirma le choix fait par les habitants de la ville, et le Père Laurent dut encore une fois partir. De pareils sacrifices sont d'un homme de courage, autant que d'un homme de cœur ; celui qui, brisé par l'âge et par les douleurs, prenait en main la cause d'autrui et sacrifiait sa vie pour la réparation d'une injustice, celui-là était bien l'homme de Dieu et le disciple de saint François, n'ayant d'autre flambeau que la foi, d'autre moyen que sa parole, d'autre but que le bonheur de ses semblables.

Après avoir échappé miraculeusement aux satellites du vice-roi qui le faisait chercher comme un larron et n'eût pas reculé devant un crime pour l'empêcher d'accomplir sa sainte mission, le Père Laurent se rendit à Rome pour y recevoir la bénédiction pontificale, ainsi que les instructions du Saint-Père pour Sa Majesté catholique. De Rome il écrivit au duc de Bavière, pour lequel il avait une amitié si vive, et lui annonça qu'il partait pour un long voyage qui, vu son âge, pouvait bien être le dernier avant son passage au ciel ; il lui faisait de touchants adieux ; il lui recommandait avec ardeur de sauvegarder toujours les intérêts de la foi, comme il n'avait cessé de le faire par le passé, et d'apprendre de bonne heure à son fils qu'il est moins méritoire pour un homme d'être le souverain d'une grande nation, que le sujet soumis du Roi des rois.

A Gênes, où notre Bienheureux débarqua d'abord, il reçut les adieux d'une foule enthousiaste qui menaçait de le garder à vue pour qu'il ne pût fuir ; les Pères de tous les couvents partageaient presque les sentiments

exagérés de la foule, et peu s'en fallut que le Père Laurent n'abandonnât forcément son voyage. Un matin cependant, à la faveur d'un déguisement, il put gagner le port et prendre le large sans être autrement inquiété. Ce voyage, comme tous les autres, fut signalé par de nombreux miracles. A Gênes, il rencontre un pauvre aveugle qui, averti sans doute par le ciel du passage de notre Bienheureux, s'écrie avec confiance : « Père, guérissez-moi ». — « Comment savez-vous », répondit le Père Laurent, « qui je suis, et si je peux vous guérir ? » Le pauvre homme fut fort troublé de cette question ; rien, en effet, n'avait pu l'assurer de la présence du Père Laurent, si ce n'est un avertissement d'en haut ; mais, après un moment, il reprend avec la même foi : « Vous êtes le Père Laurent ; Père, guérissez-moi ». Notre religieux, frappé lui-même d'un tel prodige, étend sa main sur lui, et lui rend par ce signe l'usage de la vue. Des paralytiques, des boiteux, des aveugles sont également guéris par son intercession, ce qui fera comprendre facilement que la ville de Gênes l'ait vu s'éloigner avec peine. En mer, de nouveaux miracles s'accomplissent encore. Ici c'est une tempête furieuse qu'il conjure d'un signe de croix, comme autrefois dans le golfe de Venise ; là, c'est une barque de pêcheurs, qu'il bénit pieusement en lui promettant une pêche abondante ; et en moins d'une heure les filets sont tellement remplis, que le bateau, près de sombrer sous le poids du poisson, regagne en toute hâte le port.

Enfin, l'on arrive à Barcelone, et notre Bienheureux débarque aux applaudissements d'une multitude enthousiaste qui l'entoure en criant : « Voilà le Saint, voilà le Saint ». Mais le Père Laurent avait hâte de gagner Madrid, et il ne s'arrêta pas à Barcelone. Quel que fût son rang élevé d'ambassadeur, quelle que fût l'importance de la mission qu'il allait remplir, notre religieux ne voulut point se départir des habitudes ordinaires des Frères Mineurs en voyage : il résolut donc d'aller à pied, mendiant son pain sur sa route, et demandant un abri contre la pluie, contre le froid, aux arbres du chemin ou aux cabanes des bergers. Si la nuit ou ses accès de goutte le surprenaient à une grande distance de toute habitation, il se reposait sur Dieu du soin de pourvoir à sa nourriture, et jamais il n'en manqua. Enfin, après deux cents lieux d'un voyage pénible, le Père Laurent arriva à Madrid ; mais quel ne fut pas son déplaisir d'apprendre que le roi venait de quitter cette résidence pour passer en Portugal, royaume qui, par la mort du roi Sébastien, venait d'être réuni à sa couronne ! Notre Bienheureux s'arme donc d'un nouveau courage, et, après quelques jours de repos, poursuit sa route. Il arrive épuisé à Lisbonne, et cependant demande sur-le-champ à voir le roi ; une audience lui est accordée, et notre Bienheureux peut enfin exposer sa mission devant le roi charmé de le voir et de l'entendre ; dans un second entretien que Philippe lui accorde le soir même, il développe tous les griefs des Napolitains contre le vice-roi, dépeint sous de sombres couleurs la situation de ce malheureux peuple, et demande hardiment au roi la destitution du duc d'Ossuna. Cependant celui-ci a de puissants protecteurs à la cour ; il fait agir tous ses amis et cherche à conjurer par tous les moyens le péril dont il se sent menacé ; mais la parole franche et hardie du Père Laurent ne tarde pas à confondre toutes les impostures ; la chaleur de son langage, lorsqu'il parle des opprimés, la vérité qui déborde manifestement de son cœur et se répand sur toute sa physionomie, triomphent de toutes les ruses, et au bout de dix jours le roi signe la destitution du duc d'Ossuna.

Ni le roi, ni le Père Laurent ne devaient connaître les heureux change-

ments que la destitution du vice-roi devait apporter dans la situation du royaume de Naples ; la mort allait les ravir l'un et l'autre, l'un près de l'autre, comme si le Seigneur eût voulu, dans sa sagesse, que l'âme naturellement faible de Philippe III reçût, au moment de quitter la terre, les enseignements vivifiants et les consolations puissantes que le cœur de notre saint religieux savait si bien répandre. Le Père Laurent lui prédit hardiment sa mort, et quoique lui-même dût le précéder dans la tombe, il lui donna cet avertissement pour l'engager à mettre ordre aux affaires de son royaume, et à songer sérieusement à son éternité.

C'était en l'année 1619, le Père Laurent approchait de sa fin, et il en eut le pressentiment ; lorsqu'il se mit au lit à la suite d'un accès de goutte qui ne paraissait pas plus grave que les autres, il dit tout de suite aux deux Pères qui ne le quittaient pas que c'était sa dernière maladie. Une fièvre assez violente le fatiguait nuit et jour, et ses douleurs devenues insupportables l'empêchaient de faire aucun mouvement ; il prit alors ses dispositions pour terminer saintement sa carrière avant de perdre la lucidité de son esprit ; ayant appelé auprès de lui ses deux compagnons, le Père Jérôme de Casanova et le Père Jean-Marie de Montfort, il les fit approcher de son lit, et les regardant avec tendresse, tenant leurs mains dans les siennes, il leur dit : « Mes chers confrères, voici le moment où ma pauvre âme va être délivrée de la prison de son corps, où elle gémissait depuis si longtemps, pour entrer dans son éternité. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous ai causées, bien qu'involontairement, et de tous les mauvais exemples que je vous ai donnés ». Ici le saint homme, profondément ému, garda le silence et se mit à pleurer ; puis, reprenant un instant après son discours, il ajouta : « Je vous remercie de tout cœur de la grande charité dont vous avez usé à mon égard, ainsi que des travaux et des fatigues que vous avez acceptés et endurés si patiemment pour moi jusqu'à ce jour : que Dieu vous en récompense en vous comblant de toutes ses grâces ! Désormais, vous voilà seuls ici, loin de votre pays et de votre province, exposés à de nouvelles tribulations ; mais ayez confiance, comptez fermement sur l'assistance divine et le faible concours de mes prières. Je vous prie encore, frères bien-aimés, d'aller de ma part, après ma mort, vous prosterner aux pieds de notre révérendissime Père général, et de le supplier de me pardonner les fautes que j'ai commises depuis mon entrée dans cette sainte religion, ainsi que les scandales par lesquels je l'ai peut-être affligé. Remerciez-le de ses bontés pour moi et recommandez-moi à ses prières, en l'assurant que la démarche que je vous charge de faire, je l'eusse faite moi-même si mes forces me l'eussent permis. Et puisque, en qualité de chef suprême, il représente l'Ordre tout entier, demandez qu'il accepte, au nom de toutes les provinces qui m'ont été confiées, et surtout de ma chère province de Venise, le témoignage d'humilité, d'affection et de reconnaissance que je dépose humblement à ses pieds ».

Nous avons rapporté ces touchants adieux d'après le Père Laurent d'Aoste, parce qu'ils montrent bien quelle onction et quelle humilité étaient sur les lèvres de notre Bienheureux quand il parlait de lui, même au seuil de l'éternité. Il recommanda encore à ses frères une grande croix pleine de reliques qu'il portait toujours sur sa poitrine et par laquelle il accomplit tant de glorieux miracles. C'était un présent du duc de Bavière, que Laurent destinait au couvent des Clarisses de Brindes, sa ville natale ; ces religieuses la conservèrent toujours parmi leurs plus précieuses reliques.

L'heure suprême approchait pour notre Bienheureux ; ses derniers

moments furent d'un saint. Quoique torturé par la souffrance, il trouvait un sourire et une bonne parole pour tous ceux qui venaient lui donner le dernier adieu ; Pierre de Tolède, avec lequel il avait chassé les Maures, vint le visiter sur son lit de douleur et se mit à fondre en larmes : « Ne pleurez pas sur moi », dit le Père Laurent, « je touche à l'éternelle félicité, mais réservez ces pleurs pour l'humanité souffrante qui a tant besoin de compassion et de généreux exemples ». L'Extrême-Onction lui fut administrée par deux frères Observantins du couvent de Lisbonne ; muni de cette consolation suprême, son visage s'épanouit dans une sérénité radieuse, et ses lèvres répétaient doucement ces simples paroles : « Dieu soit loué ! soit louée la bienheureuse Vierge Marie ». Le Père Jean-Marie de Montfort voulut soulager sa poitrine oppressée du poids de la grande croix suspendue à son cou ; mais notre Bienheureux la pressa plus fort sur son cœur, en faisant signe qu'il la voulait embrasser étroitement jusqu'à son dernier soupir. Après qu'il eut étendu sa main vers l'assistance par un suprême effort, pour donner à tous sa bénédiction dernière, son âme s'envola vers le Seigneur dans le séjour des félicités éternelles. Ce fut le 22 juillet 1619 : le Père Laurent de Brindes était âgé de soixante ans, il en avait passé quarante-cinq en religion.

Nous renonçons à peindre la douleur que ce triste événement fit naître dans toutes les âmes : le roi Philippe en fut consterné, et lorsque la nouvelle de cette mort arriva en Italie, ce fut un deuil général. Le corps du Bienheureux quitta Lisbonne pour être ramené à Venise ; mais à Villafranca, les Clarisses de la ville, aidées par la propre fille de Pierre de Tolède, s'emparèrent de cette sainte dépouille et l'ensevelirent dans leur couvent. Les deux compagnons de notre religieux en eurent une grande affliction : ils s'étaient promis de conduire ce dépôt sacré au milieu de ses frères de Venise ; tous leurs efforts pour arriver à ce but demeurèrent inutiles ; ils obtinrent seulement d'emporter son cœur, dont une partie fut remise au duc de Bavière, et l'autre au couvent des pauvres Clarisses de Brindes, avec la grande croix qui leur était destinée.

Pour résumer en quelques lignes ce que nous venons d'écrire sur le Père Laurent de Brindes, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter, d'après le Père Laurent d'Aoste, le portrait qu'a tracé de notre Bienheureux l'abbé Tisbiardo dans son panégyrique prononcé à Modène :

« Le Père Laurent de Brindes était un homme honoré des Papes, estimé des princes, acclamé par les peuples. Vertueux jusqu'à l'héroïsme, il fut humble sans bassesse, magnanime sans ostentation, courageux sans orgueil. Sa foi eût transporté des montagnes, son espérance défiait toutes les épreuves, et sa charité ne connaissait pas de bornes. Unissant la vie active à la vie contemplative, il se livrait à des travaux incessants pour la défense de l'Eglise et le salut du prochain, sans perdre jamais de vue la sainte présence de la Majesté divine. Investi de cette force d'en haut à laquelle rien ne résiste, il surmonta toutes les difficultés, renversa tous les obstacles que la malice des hommes ou les puissances de l'enfer opposaient à ses entreprises. Devenu le fléau de l'hérésie et de l'impiété, il leur porta, par la seule puissance de sa parole, de plus rudes coups que n'auraient pu faire les princes de la terre avec leurs armées. Dieu, qui l'avait prédestiné à de si grandes choses, l'avait prévenu de ses plus riches bénédictions et l'avait doté de ces qualités naturelles qui exercent sur les hommes un empire souverain : une haute stature, un front large et élevé, des yeux perçants et doux, une bouche gracieuse et souriante, un visage noble et rayonnant d'intelligence, un esprit juste, vif

et pénétrant, un cœur tendre et généreux, un aspect grave et néanmoins attrayant, un langage toujours digne, mais empreint d'une suave aménité ; tout cela embelli, rehaussé par une vertu qui resplendissait dans tous ses traits, dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles, formait un ensemble en quelque sorte si décisif qu'il était impossible de le voir sans se sentir dominé, subjugué, entraîné comme par une âme supérieure, sans le vénérer, sans l'aimer. En un mot, il fut l'homme le plus prodigieux de ce siècle et le plus utile à l'Eglise ».

Cinq années après la mort du Père Laurent, des suppliques furent adressées au pape Urbain VIII par l'empereur Ferdinand II, par le duc de Bavière et par les gardiens de différents couvents pour la béatification du saint religieux. Cinquante ans après, selon la Règle expresse instituée par le souverain Pontife, les procès commencés subirent une nouvelle instruction, et la Congrégation des Rites commença son enquête sur les écrits laissés à Venise par le Père Laurent. Cependant les formalités à remplir ayant subi différents retards, ce ne fut que le 29 mars 1783, que la Congrégation des Rites décida unanimement que l'on pouvait sûrement procéder à sa béatification. Le pape Pie VI approuva cette décision par un décret du 17 avril suivant, et le 1er juin de la même année, il publia, de la manière la plus solennelle, le décret de béatification dans la basilique du Vatican ; il fixait au 7 juillet la fête de notre Bienheureux.

Voici les faits qu'on a le plus généralement reproduits dans les images de saint Laurent de Brindes : 1° l'Enfant Jésus lui apparaît pendant qu'il célèbre la sainte messe et le caresse de ses petites mains ; 2° il est à la tête des escadrons chrétiens qui repoussent l'armée turque : le vaillant duc de Mercœur avoua que la présence du bienheureux Laurent lui avait valu bien des généraux devant Albe royale, 3° comme à tous les prédicateurs de la guerre sainte, on peut lui mettre en main l'étendard de la croix ou un drapeau militaire.

Saint Laurent est particulièrement honoré à Lisbonne, à Brindes, à Villafranca del Vierzo et chez les Capucins.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX LAURENT DE BRINDES.

Les écrits qu'a laissés le Père Laurent, et qui sont restés en manuscrits, sont les suivants : 1° *Dissertation dogmatique contre Luther et Laiser*, en latin, en hébreu et en grec ; 2 vol. in-fol. ; 2° *Sermons pour le Carême ;* 2 vol. in-fol. ; 3° *Sermons pour l'Avent ;* 2 vol. in-fol. ; 4° *Dominicales ;* 3 vol. in-fol. ; 5° *Sermons sur les Evangiles ;* 1 vol. in-fol. ; 6° *Panégyrique des Saints ;* 1 vol. in-fol. ; 7° *Discours sur la sainte Vierge ;* 1 vol. in-fol. ; 8° *Explication de la Genèse ;* 1 vol. in-4° ; 9° *Réponse à un libelle de Laiser ;* 1 vol. in-fol. ; 10° *Explication des prophéties d'Ezechiel ;* 1 vol. in-4° ; 11° *Quatre lettres sur la parfaite observance de la Règle séraphique ;* 1 vol. in-4° ; 12° *Traité de prédication pour le nouveau prédicateur ;* 1 vol. in-4° ; 13° *Plans et matériaux pour des sermons ;* 1 vol. in-fol.

L'examen qu'ils ont subi près de la Congrégation des Rites leur est entièrement favorable, et il faut regretter, avec les personnes privilégiées qui ont eu le bonheur de les parcourir, que ces solides écrits n'aient jamais été imprimés et livrés à la publicité pour la grande gloire de notre Bienheureux et l'édification des fidèles catholiques.

Palmier Séraphique.

LE BIENHEUREUX PIERRE FOURIER,

CURÉ DE MATTAINCOURT (VOSGES),

INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME,

RÉFORMATEUR ET GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-SAUVEUR.

1565-1640. — Papes : Pie IV ; Innocent X. — Rois de France : Charles IX ; Louis XIII.

> Fourier a touché à tout dans les choses de Dieu. Pasteur d'âmes, fondateur d'un Ordre, réformateur d'un autre, mêlé aux conseils de son prince et de son pays, il a rassemblé dans sa personne des souvenirs qui suffiraient à plusieurs vies illustres.
>
> Lacordaire, *Panég. du B. Fourier.*

Ce digne personnage naquit à Mirecourt dans les Vosges, le 30 novembre 1565. C'était en un temps où l'ignorance et l'hérésie étaient dans leur plus grande force. Son père s'appelait Dominique Fourier, et sa mère Anne Nacquart. Ils étaient médiocrement pourvus des biens de la terre, mais, en récompense, ils furent favorisés de grands dons du ciel : car l'un et l'autre menèrent une vie très-innocente et très-édifiante, et Dieu leur accorda une précieuse mort, qui fut proportionnée à la pieuse conduite qu'ils avaient fidèlement observée lorsqu'ils vivaient sur la terre. Ils eurent pour fruit de leur mariage cinq enfants. L'un d'eux mourut en bas âge, et il en resta quatre, savoir : une fille et trois garçons. Pierre Fourier, dont nous entreprenons de découvrir le mérite, était l'aîné. Les deux autres, appelés Jean et Jacques, ayant profité des saints avis et du bon exemple de leurs parents, se firent aussi une grande réputation dans tout le pays, et Marie, leur sœur, soutint pareillement avec une grande fidélité et une insigne piété l'honneur de sa famille.

Pierre, qui était le premier-né, fut en cette qualité consacré à Dieu par ses parents, qui le destinèrent aux saints autels dès le berceau, espérant que Dieu recevrait et bénirait leur offrande, en inspirant à ce cher enfant qu'ils lui présentaient les sentiments de demeurer à son service quand il serait parvenu à l'âge de discrétion ; ils n'omirent rien pour donner une bonne éducation à cet aimable fils, qu'ils ne regardaient plus que comme un précieux dépôt qui appartenait à Dieu. Dès ses plus tendres années, il fit paraître de si nobles inclinations pour la vertu, que l'on eût dit qu'elle lui était comme naturelle ; il ne pouvait souffrir que l'on découvrît la moindre partie de son petit corps, lors même qu'il était nécessaire de le changer de linge ; il versait tant de larmes et criait si haut quand on ne le couvrait pas, que rien n'était capable de l'apaiser, et sitôt qu'on l'avait revêtu de ses petits habits, il devenait en un instant doux et paisible comme un agneau.

Plus il avançait en âge, plus aussi témoignait-il avoir d'amour et d'estime pour la vertu de pureté. Il s'éloignait toujours des personnes du sexe, et on ne pouvait même lui persuader de demeurer pour quelques moments

auprès de sa propre sœur. Ses maîtres admiraient avec plaisir les inclinations du jeune enfant qui n'avait rien de puéril en sa conduite. Il était modeste en ses regards, modéré dans ses ris, innocent dans ses manières d'agir, faisant paraître, dans tous les divertissements que l'on accorde à cet âge, une certaine maturité qui causait de l'admiration à tous ceux qui l'observaient. Il avait un cœur rempli de bonté pour ses compagnons ; il souffrait tout pour avoir une union parfaite avec eux, et donnait toutes les marques d'un très-bon esprit ; aussi était-il toujours le plus avancé dans les écoles. Il aimait à être repris de ses défauts, les confessait ingénument, et ne manquait point de s'en corriger quand il les avait connus. Il était fort sobre dans ses repas, et sitôt qu'il avait pris sa petite réfection, il montait à sa chambre pour s'occuper innocemment à orner une chapelle, à chanter des hymnes, à rendre un culte particulier aux images des saints et à s'exercer ainsi dans plusieurs autres semblables pratiques de piété. Une conduite si édifiante faisait naître un singulier plaisir dans le cœur de ses parents, qui voyaient avec satisfaction ce jeune enfant se porter aux actions préparatoires à l'état auquel ils l'avaient destiné.

Il ne fut pas plus tôt en âge d'étudier, qu'on l'envoya à l'université de Pont-à-Mousson, qui était alors très-célèbre, à cause des savants maîtres qui la composaient, et de la multitude des écoliers qui s'y rendaient de toutes parts : ce fut là que le jeune Pierre Fourier fit paraître aux yeux de tout le monde les vertus qu'il possédait et la pénétration de son esprit pour les sciences.

Il était d'une taille élevée et majestueuse, avait les yeux beaux, les lèvres vermeilles, le visage d'une blancheur de lis semé des couleurs de la rose. Ces qualités l'exposaient à de grands dangers ; mais, bien résolu de perdre plutôt la vie que l'innocence baptismale, il prit de si bonnes mesures, et persévéra toujours à demeurer si modeste, si recueilli en la présence de son Dieu, et si judicieux dans le choix qu'il faisait de ses compagnons, qu'il ne donna jamais aucune prise sur lui à l'ennemi de la pureté : sachant que cette vertu tout angélique est une belle fleur qui ne se conserve bien qu'au milieu des épines, il joignit la rigueur de la discipline à la bonne volonté dont il sentait son cœur soutenu. Il quittait souvent son lit ordinaire pendant la nuit, pour aller prendre son repos sur des sarments ou des planches. Il se refusait les choses les plus permises, et lorsque ses parents lui procuraient des commodités pour les venir voir dans le temps des vacances, il s'en privait par mortification, faisant ses voyages à pied, malgré les mauvais chemins.

Comme il savait que, de tous les sens, celui du goût est le plus à craindre, il s'accoutuma dès sa jeunesse à ne manger qu'une fois le jour, sur les huit ou neuf heures du soir, et n'usait que de viandes fort grossières et en petite quantité. Il ne savait ce que c'était que l'usage du vin, et il eut toute sa vie du regret de s'être un jour trouvé dans une petite récréation innocente qu'il appelait une débauche, et dans laquelle il avait été obligé d'en goûter. Il approchait le plus qu'il pouvait des sacrements. Il se plaisait à servir des messes, ce qu'il faisait avec une modestie angélique. Toutes ses occupations étaient réglées, et il ne manquait jamais aux heures qu'il s'était prescrites pour la prière ou pour l'étude, car c'était là ce qui partageait tout le temps de sa journée.

Mais il est une dévotion pour laquelle surtout le jeune Pierre avait un attrait particulier : c'est la confiance en la sainte Vierge, la Mère du divin Sauveur, notre mère à tous. Chaque jour il lui payait son tribut d'hommages,

en parcourant pieusement les grains de son rosaire, et il élevait sans cesse son cœur vers elle. Au collége, il s'associa de bonne heure, et avec une ferveur admirable, à la Congrégation des Enfants de Marie ; et depuis ce temps, il ne cessa de déployer son zèle, durant toute sa longue carrière, pour la gloire de la Reine des anges.

Une manière de vivre si sage et si régulière donna lieu à ce jeune étudiant de faire de grands progrès dans les sciences. Outre la langue latine, qu'il savait très-bien, il possédait aussi la grecque à un tel degré de perfection, qu'il lisait et comprenait aisément, sans interprètes, les auteurs les plus difficiles qui ont écrit dans cette langue. Il prenait un singulier plaisir à lire, dans l'original, les ouvrages de saint Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, et d'autres Pères de l'Eglise.

Comme il avait d'aussi grands talents pour bien expliquer aux autres, que pour pénétrer et comprendre lui-même les sciences, ses amis lui persuadèrent d'accepter pour ses disciples plusieurs enfants de gentilshommes et d'autres personnes de distinction, qui se feraient un plaisir singulier de recevoir les leçons d'un si bon maître. Cet emploi, qui l'obligeait à veiller sur les écoliers qu'on lui confiait, était pour lui comme un coup d'essai par lequel Dieu le disposait à la conduite des âmes dans les voies de la grâce. Rien n'était mieux réglé que sa maison ; chaque faute était punie par quelque peine, comme aussi les actions extraordinaires de vertu n'étaient jamais sans récompense ; les immodesties, de quelque genre qu'elles fussent, et le mensonge lui étaient insupportables. On eut dit que le lieu où il donnait ses instructions était plutôt une académie de toutes les vertus, qu'une école où on enseignait les sciences humaines.

Ecoutons sur ce point l'un de ses élèves, M. Clément, devenu plus tard maire de Lunéville : « Les vices qu'il avait surtout en horreur, c'étaient le mensonge, le blasphème et l'impureté. Ces deux derniers avaient leur châtiment effectif, et le corps en pâtissait. Pour le mensonge, il avait une méthode qu'il estimait peut-être plus douce, mais dont nous avions plus d'appréhension que du fouet et des autres exécutions d'école. Ecoutez, nous disait-il, puisque Dieu permet de la différence entre les hommes, vous souffrirez bien que j'y en mette moi-même. Mon gentilhomme, à moi, ce ne sera pas le plus riche, le mieux vêtu, le plus noble ; non, la vraie noblesse consiste dans la vertu ; et, partant, les plus vertueux seront mes gentilshommes, et les vicieux seront mes roturiers; et, entre les vicieux, le menteur sera le plus roturier de tous, parce qu'il est l'enfant du démon, père du mensonge, le premier menteur du monde. Quelle honte d'être l'enfant d'un tel père ! Dieu l'a mis sous les pieds des Anges ; eh bien ! le menteur sera sous les pieds de ses condisciples ; il sera le valet de tous, se lèvera le premier, allumera la chandelle, fera le feu, balaiera la chambre, et servira ses compagnons à table, tête nue ». On devine les progrès que durent faire, et dans la science et dans la piété, des élèves ainsi dirigés, dont le maître était aussi capable que vertueux. Aussi les enfants qui lui furent confiés ne perdaient-ils plus tard aucune occasion de témoigner leur reconnaissance envers lui, ils aimaient à publier ses vertus, et regardaient comme leur premier bonheur celui de l'avoir eu pour précepteur et pour guide.

Cependant Pierre Fourier songeait à une affaire sérieuse entre toutes, au choix d'un état de vie. Il ne se sentait pas né pour vivre au milieu du monde ; il redoutait, le timide et humble jeune homme, de s'embarquer sur cette mer orageuse, si fertile en naufrages de toutes sortes. Depuis longtemps il demandait au Seigneur de lui faire connaître sa volonté : ré-

solu qu'il était à la suivre, et à renoncer à tout, plutôt que de lui être infidèle. Décidé enfin, avec le secours de la grâce de Dieu, les sages avis du directeur de son âme, et l'agrément de son bon père, à quitter le monde pour entrer en religion, il lui restait à choisir l'Ordre dans lequel il devait chercher à se sanctifier.

Tous les Ordres religieux ont pour but la sainteté ; mais Dieu a différentes voies pour guider les âmes, selon le caractère, le goût, le tempérament de chacun, ou les divers besoins de la société, et chacune de ces voies aboutit au ciel. La Lorraine était couverte alors de monastère, de ces maisons de retraite fondées par la piété de nos pères et la munificence de ces bons et catholiques souverains, les ducs héréditaires de Lorraine et de Bar. Les anciens Ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, les Ordres apostoliques de Saint-Dominique et de Saint-François d'Assise, les Chartreux de Saint-Bruno, les Prémontrés de Saint-Norbert, comptaient dans ce pays de nombreux établissements. Une compagnie plus récente, pleine de vie et d'avenir, la Société de Jésus, y brillait de tout son éclat. Or, les Ordres les plus fervents eussent ouvert les portes de leurs monastères à un jeune homme aussi distingué que l'était Pierre Fourier ; mais, par une résolution dans laquelle on ne peut voir autre chose qu'une inspiration secrète de l'Esprit-Saint, qui dispose tout selon ses vues providentielles, il se détermina pour celui des Chanoines réguliers, tombés alors dans un triste relâchement. L'abbaye de Chaumouzey, située à cinq lieues de Mirecourt, près d'Epinal, avait alors pour abbé un religieux de sa connais sance : il conçut le désir de s'y retirer avec lui, et de s'y consacrer au service de Dieu, sous la Règle spirituelle de Saint-Augustin.

Cette abbaye fameuse avait été créée en l'an 1094 ; Séhérus d'Epinal en avait été le fondateur et le premier abbé. Pendant longtemps la ferveur y avait régné ; mais le désordre s'y était glissé, ainsi que dans plusieurs autres maisons du pays, quand Pierre Fourier s'y présenta. Aussi fut-on étrangement surpris de sa résolution ; on alla presque jusqu'à s'en scandaliser. Peut-être, dans sa candide et naïve innocence, le saint jeune homme ne pensait-il pas que des religieux pusssent être pervers : l'âme pure et simple ne devine point le mal, surtout elle ne le devine point si haut.

Il fallut à notre jeune postulant tout ce qu'il avait de vertu, pour endurer les épreuves qu'il eut à subir durant le cours de sa probation et de son noviciat. Mais le pieux serviteur de Jésus-Christ avait tout ce qu'il faut pour souffrir avec mérite : la grâce de Dieu, un grand désir de procurer sa gloire, une ardeur extraordinaire pour la pénitence, une profonde humilité et un courage à toute épreuve. Il surmonta les difficultés de la probation avec une patience d'ange, et, vers la fin de 1586, malgré les remontrances de ses amis, il fit sa prise d'habit à Chaumouzey, à la stupéfaction de tous ceux qui l'avaient connu. La surprise augmenta encore, quand, après son année de noviciat, on le vit s'engager définitivement dans cette communauté.

Ce fut en 1587, que Fourier fit ses trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, entre les mains de François Pâtissier, de Mirecourt, alors abbé de Chaumouzey. Par le vœu de pauvreté, il s'engageait à ne rien posséder sur la terre, que la bonté de cette Providence qui revêt les fleurs plus magnifiquement que les rois, et qui donne leur pâture aux petits oiseaux du ciel. Par le vœu de chasteté, il renonçait à son corps, pour vivre dès ici-bas comme les Anges. Par le vœu d'obéissance, il faisait le sacrifice de sa volonté propre, pour ne se conduire en toutes choses que selon la volonté de Dieu, manifestée par ses supérieurs.

L'abbé de Chaumouzey était un de ces hommes à bonnes intentions, qui aiment le bien, qui gémissent du mal, qui conseillent la vertu, mais qui n'ont pas le courage et la force nécessaires pour en imposer la pratique à leurs subordonnés. Cependant, frappé des vertus de son jeune et fervent religieux, vertus qui ne se démentaient en aucune circonstance, et qui tenaient contre les mauvais exemples dont elles étaient environnées, il songea à le faire élever à la prêtrise. Par ses ordres, le jeune religieux s'était adonné, presque seul, et sans autre secours que la grâce de Dieu et ses talents naturels, à l'étude de la théologie, la science essentielle du prêtre. C'était une préparation au cours qu'il devait faire, plus tard, d'une manière large et brillante ; toutefois, dès ce moment, il fut jugé capable et digne du sacerdoce. L'humble Fourier s'effraya d'une telle élévation ; mais le ciel lui vint en aide ; il se résigna par obéissance, et il se disposa, par une ferveur nouvelle, à recevoir le Saint-Esprit avec abondance, au jour de son ordination. On ignore quand et comment il reçut la tonsure, les ordres mineurs et le sous-diaconat ; mais ce fut le 24 septembre 1588, qu'il fut ordonné diacre, dans la collégiale de Saint-Siméon, à Trèves, par les mains de Pierre, évêque d'Azot, suffragant de l'archevêque de Trèves. Le 25 février 1589, il reçut, au même lieu et des mains du même prélat, l'ordre et le caractère sacré de la prêtrise. L'Esprit de Dieu s'était choisi un nouvel apôtre, dont le zèle devait gagner au ciel une multitude d'élus.

Le nouveau prêtre n'osa de si tôt monter à l'autel, pour y offrir la sainte victime du salut des hommes : il se retira dans sa rude et chère solitude de Chaumouzey, pour se préparer à ce jour auguste, où, pour la première fois, il monterait à l'autel du Seigneur. Il passa plusieurs mois dans la pénitence, la prière et les larmes ; et ce n'est que le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, de ce grand saint qu'il semble avoir pris pour modèle, qu'il célébra les divins mystères dans la chapelle de l'abbaye. Le jeune prêtre continua, pendant plus d'une année encore, à édifier, par une conduite irréprochable et par des exemples d'une austérité extraordinaire, cette maison qui avait si grand besoin d'édification.

Après avoir sanctifié la retraite de Chaumouzey, Pierre Fourier fut envoyé par son supérieur compléter ses études de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Si notre jeune religieux marqua toujours une grande inclination pour les sciences, cela parut bien davantage quand on l'eut appliqué à l'étude de la théologie, où il découvrait des vérités bien plus nobles et bien plus utiles que celles dont traite la philosophie. Il fut animé dans cette école par l'exemple de plusieurs sujets qui se trouvèrent heureusement avec lui. Il fut aussi merveilleusement aidé par les soins et les bons conseils du R. P. Jean Fourier, son parent, alors recteur de l'université, et qui devint dans la suite provincial de Lorraine, puis de Champagne, et enfin de Lyon ; il se mit entièrement sous sa direction. Pouvait-il mieux choisir que ce grand maître qui avait déjà si bien formé l'illustre François de Sales, évêque de Genève, dont l'éminente sainteté excitait déjà l'admiration publique? Pierre Fourier avança à pas de géant dans les voies de la perfection avec un si bon guide ; son directeur même était dans l'étonnement de voir les progrès qu'il faisait dans la vertu, sans que ses exercices de piété apportassent aucun retard à son avancement dans les sciences ; il excellait par-dessus les autres, et on prenait un plaisir singulier à l'entendre parler dans les discussions, où l'on n'admirait pas moins sa sagesse et sa modestie que la profondeur des questions qu'il agitait et la netteté avec laquelle il s'expliquait. Quoiqu'il eût une extrême facilité à concevoir les choses les plus difficiles, il

était néanmoins très-assidu à l'étude et fidèle à remplir les moindres moments de son temps, qu'il ménageait comme un baume précieux dont il ne faut pas perdre « une seule gouttelette à escient », suivant ses propres paroles.

La dernière année qu'il passa dans l'université de Pont-à-Mousson, Pierre fut un moment élevé sur le chandelier. Ses talents et ses hautes vertus avaient éclaté jusqu'à la cour de Nancy. Le cardinal de Lorraine, évêque de Metz, désirant se l'attacher, lui fit offrir la cure de Saint-Etienne de cette ville ; mais l'humble religieux refusa. L'évêque insista, et voulut du moins l'obtenir comme administrateur de la paroisse Saint-Martin de Pont-à-Mousson, qui dépendait de sa juridiction épiscopale. Des pouvoirs lui furent accordés à cet effet, par lettres-patentes du 13 mai 1595, signées d'un vicaire général du diocèse. Le Père Fourier, toutefois, n'exerça pas longtemps ces fonctions ; cette paroisse ne jouit qu'un instant du bonheur de posséder un tel trésor. Au bout de trois mois, Pierre fut rappelé tout à coup à son couvent de Chaumouzey, par ordre de son abbé. L'obéissance du religieux est sans limite : Fourier se rendit aux ordres de son supérieur ; et nous allons voir ce vase d'élection, ce trésor de science et de vertu, s'ensevelir dans la solitude, pour se mûrir encore mieux sous l'aile du Seigneur, à l'école des contradictions.

Après s'être bien fortifié dans la théologie et avoir fait une étude approfondie des divines Ecritures et des saints Pères, Pierre Fourier retourna donc dans l'abbaye où il avait fait profession. Son dessein et le désir de ses supérieurs était qu'il y rétablît, autant qu'il le pourrait, l'ancienne régularité. Ce ne fut pas tant par des discours puissants, des avis salutaires et de fréquentes exhortations que par son propre exemple, qu'il travailla à cette grande affaire : de sorte que, sans parler, ni critiquer, ni se plaindre, il reprenait facilement tout le monde et s'opposait à toutes les mauvaises coutumes. Il observait une très-étroite abstinence et se privait même quelquefois des aliments nécessaires pour les donner aux pauvres avec la permission de ses supérieurs ; il ne mangeait qu'une fois le jour, et quelques légumes et racines suffisaient à ses besoins ; il ne buvait jamais que de l'eau et n'en usait même qu'en cas de sérieuse nécessité. Toujours le premier au chœur, il aimait le travail, se plaisait à rendre toutes sortes de bons offices à ses frères, et avait plutôt de la compassion que de l'indignation pour ceux qu'il voyait dans le déréglement.

On admirait surtout en lui une bienveillance particulière pour les novices ; il les soulageait et les aidait dans tous leurs offices, se levait même pendant la nuit pour aller faire les ouvrages les plus pénibles qui étaient de leur devoir, se plaisait aux actions les plus humiliantes et observait un secret admirable dans toutes ses pratiques de piété.

Ce ne fut pas impunément que le Père Fourier mena, dans ce monastère en décadence, une vie si exemplaire. L'enfer, ne pouvant supporter une si sainte conduite, suscita contre lui une horrible tempête. Trois ou quatre des moins réguliers de la communauté, résolus de ne pas souffrir plus longtemps qu'il censurât leur vie par l'éclat de ses vertus, se liguèrent ensemble pour lui faire tous les affronts qu'ils pourraient et le plonger méchamment dans toutes sortes de confusions ; ils usèrent pour cet effet de menaces, d'injures, de railleries, d'intrigues, jusqu'à l'accabler de coups et à attenter à sa vie, cherchant les moyens d'éteindre cette belle lumière, lorsqu'elle commençait à être en état de paraître. Ils se servirent plusieurs fois de poison qu'ils jetèrent dans le vase où il avait coutume de préparer

les légumes dont il usait pour sa nourriture ; mais Dieu, qui ne permettait toutes ces persécutions que pour disposer son serviteur à soutenir des travaux encore plus considérables dans la suite, sut bien aussi le préserver de tous ces dangers. L'austère religieux mangeait si peu que le venin qui se trouvait au fond du vase fut pris en trop petite quantité pour mettre sa santé en péril : Fourier fut sauvé par sa mortification.

Le Père Fourier vécut ainsi, pendant deux ans, au milieu des contradictions, sans se rebuter des mauvais traitements, et sans porter la moindre plainte à son abbé, qui sembla l'ignorer jusqu'à la fin ; il ne cessa de redoubler de patience, de douceur et de bonté envers ses persécuteurs. La Providence enfin, lasse de voir souffrir son serviteur, le tira, sans qu'il l'eût demandé, de cette servitude cruelle, pour l'employer à sa gloire. Quelque secrète que soit une persécution, quand elle dure longtemps, il en perce toujours au dehors quelque chose. Les parents et les amis de Pierre furent informés de la situation fâcheuse et pénible où il se trouvait : peut-être bien furent-ils avertis par l'abbé lui-même, qui certes ne put l'ignorer qu'un temps. C'est le propre des hommes faibles de tourner les difficultés au lieu de les surmonter. N'ayant pas assez d'énergie pour mettre ses subordonnés à la raison, il soustrayait au moins le juste à la persécution des méchants. Quoi qu'il en soit, le moment de la délivrance était venu, et nous voyons que son supérieur, loin d'y mettre le moindre obstacle, s'y prêta de tout son cœur ; il alla plus loin ; comme l'humble Fourier représentait qu'étant ignorant, sans vertu et sans expérience, il était incapable de devenir curé, l'abbé lui fit un commandement exprès d'accepter.

On offrit au Père Fourier le choix entre trois bénéfices : Mattaincourt, Saint-Martin de Pont-à-Mousson et Nomeny. Ces deux dernières paroisses, situées alors dans le diocèse de Metz, étaient offertes par le cardinal, qui déjà une fois avait tenté, pour son diocèse, la conquête de notre Bienheureux, comme de l'une des perles de l'Université fondée par son glorieux père, Charles III. Il y avait de ce côté-là tout à gagner : les faveurs d'un grand évêque, prince du sang ducal, légat apostolique ; faveurs acquises déjà et qu'il n'était besoin que d'entretenir ; un bénéfice magnifique, quel que fût le choix. Pont-à-Mousson offrait encore tous ses souvenirs au jeune écolier, au licencié en théologie, à l'administrateur autrefois aimé ; il retrouverait là des amis anciens et chers, et par-dessus tous le Père Jean Fourier, dont il pourrait de nouveau mettre à profit les bons conseils. Nomeny présentait une riche prébende, un poste des plus honorables et des plus paisibles, et une famille avantageusement connue qui le chérissait. L'ambition n'eût jamais laissé la balance pencher du côté de Mattaincourt. Il semble qu'il n'y avait pas à délibérer : Fourier ne délibéra pas non plus. Cependant, pour ne rien conclure sans maturité et sans conseil, il vola vers son père en Dieu, vers son parent et ami fidèle, le recteur de Pont-à-Mousson. Ce digne homme lui parla d'un ton plein de franchise : « Si vous désirez », dit-il, « des richesses et des honneurs, il faut prendre Pont-à-Mousson ou Nomeny ; si vous voulez avoir beaucoup de peine et pas de récompense temporelle, c'est ce que vous trouverez à Mattaincourt ». C'était assez dire, et Mattaincourt fut choisi. C'est ainsi qu'agissent les Saints : en tout et avant tout la gloire de Dieu ; puis l'intérêt du prochain ; eux, ils ne viennent qu'après.

Mattaincourt est un beau village des Vosges, situé dans une riante vallée qu'arrose la rivière du Madon, au pied de coteaux fertiles en vin et en blé, à une demi-lieue au-dessus de Mirecourt, pays natal de Pierre Fourier. En ces

malheureux temps, il n'était riche qu'en biens temporels : la messe ne s'entendait qu'aux plus grandes fêtes de l'année ; les sacrements étaient négligés, les fêtes profanées, les autels dépouillés et l'église déserte : dans tout le voisinage on appelait cette bourgade la petite Genève. C'est, en effet, de la métropole du calvinisme que venaient les malheurs de Mattaincourt. Les habitants du village n'ayant alors, pour la plupart, d'autre moyen de subsistance que le commerce, portaient à Genève leurs dentelles et les draps de leurs fabriques : en échange, ils rapportaient de l'or, mais aussi la lèpre de l'hérésie, et Mattaincourt avait fini par devenir le scandale du pays.

Le nouveau pasteur ne se vit pas plus tôt chargé du soin de ce troupeau qu'il s'occupa très-sérieusement à faire une exacte recherche de tous ses besoins et de l'état particulier de chacun de ses membres ; il découvrit, non sans une grande compassion, que l'ignorance, la volupté, le libertinage public, l'hérésie et l'athéisme y avaient pris de profondes racines ; ces désordres lui causèrent de l'étonnement, mais il n'en fut pas découragé ; il s'arma d'un saint zèle et d'une parfaite confiance en Dieu. Il prit possession de sa cure dans la trente-deuxième année de sa précieuse et sainte vie (1597), le jour de la fête du Saint-Sacrement, qu'il porta en procession avec une gravité et une modestie qui charmèrent tout le monde ; il fit ensuite son premier sermon, dans lequel il dit à ses paroissiens que, comme Jésus-Christ se donnait aux hommes sous les espèces sacramentelles, sans chercher d'autre intérêt que le propre bien de ceux qui le reçoivent en la communion, ainsi se donnait-il à eux ce jour-là, non pour l'honneur ni pour les avantages qu'il en pourrait recevoir, mais seulement pour le salut de leurs âmes, qu'il était résolu de procurer quand il lui en devrait coûter son sang et sa vie. Il s'expliqua avec des sentiments si tendres et des termes si pathétiques, qu'il toucha les cœurs même des plus endurcis, qui versèrent une grande abondance de larmes.

Il donna bientôt des preuves de ce qu'il avait avancé ; il n'exigeait jamais rien des pauvres comme récompense de ses peines, et ce qu'il recevait des riches servait uniquement à faire des libéralités à ceux qui se trouvaient dans le besoin. Ses parents étaient toujours les derniers auxquels il rendait service : un de ses frères ayant cru, dans une certaine occasion, recevoir de lui quelque préférence, parce qu'il était son frère, il l'éloigna et fit avancer un simple paroissien, disant à celui qui était son parent : « Il est vrai que vous êtes mon frère et mon plus proche du côté de la chair, mais voici mon enfant et l'enfant de mon esprit, qui m'accuserait d'injustice devant Dieu, si je ne l'aimais plus que vous et si je ne lui donnais la préférence, aujourd'hui qu'il a recours à moi ».

Il inventa une infinité de pieux artifices pour imprimer les vérités chrétiennes dans l'esprit de ceux qui les ignoraient ; outre les instructions publiques, il allait dans les maisons des particuliers, où, faisant assembler trois ou quatre familles, il leur enseignait les préceptes de l'Evangile et leur inculquait plus vivement les principes de notre salut ; il fit faire des confessions générales à ceux qui en avaient besoin ; le travail ne lui faisait rien diminuer ni différer de ce qui lui paraissait nécessaire. Quelque touchantes que fussent ses prédications, les fruits qu'il faisait dans le tribunal de la pénitence étaient incomparablement plus considérables.

Comme il se préparait à prendre un vicaire pour mieux veiller sur son troupeau, on lui représenta qu'il n'avait pas assez de revenus pour s'associer un auxiliaire dans son travail. « La frugalité », répondit-il, « est une banque

de grand rapport ». En effet, ce fut dans les trésors de l'abstinence et de la sobriété qu'il trouva de quoi faire subsister son vicaire.

Son zèle le faisait aller trouver les libertins et les ivrognes dans le lieu de leurs débauches, pour leur reprocher leurs déréglements ; il allait aussi chercher secrètement les impies et les endurcis dans leurs maisons, pour les convaincre de leur aveuglement ; il se jetait quelquefois à leurs pieds et les arrosait de ses larmes pour amollir leur cœur, et les conjurait, par ce qu'ils avaient de plus cher, de ne pas causer à leur pasteur, qui les aimait tendrement, la douleur d'avoir été le père de damnés. Quand tous ces moyens ne lui réussissaient pas, il allait gémir et verser des larmes au pied des autels, et là il formait des plaintes amoureuses à Jésus-Christ, comme au premier des pasteurs, lui représentant le malheur extrême de ses brebis, qui voulaient de leur plein gré demeurer dans la gueule des loups. « Vous êtes », disait-il à Jésus-Christ, « le curé principal, je ne suis que votre vicaire, et, permettez-moi de vous le dire, avec toute l'humilité de mon cœur, vous êtes comme obligé de faire réussir ce qui n'est pas en mon pouvoir ». Ensuite, revêtu d'un zèle et d'un courage tout nouveau, il osait quelquefois prendre le Saint-Sacrement de l'autel pour le porter dans la maison de ces hommes endurcis, où, d'une voix de tonnerre, à l'exemple d'un saint Bernard, à l'égard d'un duc d'Aquitaine, il les apostrophait avec autant d'autorité et de fermeté que s'il eût eu à conjurer des démons. Il usa plusieurs fois de ces moyens extraordinaires comme des derniers remèdes propres à guérir de tels malades.

Il n'allait jamais aux festins que l'on faisait quelquefois après les enterrements ni à ceux des noces, si ce n'était pour y donner la bénédiction avant le repas ou pour faire quelque exhortation familière contre les excès du boire et du manger. Il n'acceptait aucun présent : un de ses paroissiens ayant fait mettre par adresse un muid de vin dans sa cave, ce sobre pasteur, qui n'usait jamais que d'eau pour satisfaire à sa soif quand il en était pressé, oublia que ce muid lui avait été donné, et on le trouva plein, tout couvert de toiles d'araignées, au bout de plusieurs années. On n'allumait jamais de feu dans sa maison, pas même dans les plus grands froids de l'hiver, si ce n'était que la charité l'y obligeât pour la commodité des pauvres. Il priait un de ses paroissiens de lui faire la grâce de cuire son pain et ses légumes et, pour le récompenser, il le logeait pour rien dans un lieu qui lui appartenait. Sa belle-mère [1] s'étant présentée pour demeurer avec lui, afin d'avoir soin de son ménage, il lui répondit, pour l'en détourner, qu'il n'avait garde d'accepter cette offre, ajoutant qu'il lui serait honteux de prendre sa mère pour sa servante, et que les lois mêmes de la nature ne le lui permettaient pas. Un banc large d'un pied et demi était le lieu ordinaire de son repos, et souvent même il passait les nuits dans le doux sommeil de la contemplation, sans se coucher.

Ses veilles continuelles lui donnaient le moyen d'être toujours prêt à répondre, tant la nuit que le jour, aux moindres besoins de ses paroissiens. Il ne refusa jamais d'aller où on l'appelait, en quelque temps et en quelque saison que ce fût. Il était pour cet effet continuellement revêtu de son surplis et avait toujours son bréviaire sous le bras, pour subvenir, disait-il, aux pressantes nécessités qui pouvaient arriver dans une aussi grande paroisse qu'était la sienne ; on le voyait même souvent, dans le milieu de l'hiver, attendre

1. Dominique Fourier épousa en secondes noces Michelle Guérin, nourrice de Christine de Lorraine, depuis grande-duchesse de Toscane. Par suite de cette alliance, il devint officier de la maison de S. A. Charles III, et fut anobli par ce prince le 2 anvier 1591.

à sa porte, pour donner à ses paroissiens, qui passaient, une plus grande facilité de lui exposer leurs besoins, et là, comme un juge toujours favorable, il décidait une infinité de difficultés que chacun lui proposait avec une parfaite confiance et une entière liberté.

Après avoir satisfait aux besoins de son église, il allait voir ses malades, visitait les écoles, questionnait les maîtres sur la conduite qu'ils tenaient, perfectionnait leur méthode, leur défendait de jamais recevoir des filles dans leurs classes, et faisait lui-même des catéchismes et des exhortations en toutes rencontres. Il donnait tout son revenu aux pauvres de sa paroisse et leur répétait souvent qu'ils lui demandassent librement les choses dont ils avaient besoin, leur disant que son bien leur appartenait; il les assemblait deux fois la semaine et leur distribuait du pain pour trois jours, observant de leur en donner du plus blanc le dimanche et y ajoutant quelques morceaux de viande et même du vin, selon leur nécessité; il les traitait avec munificence aux jours des plus grandes fêtes, et engageait ceux qui se mariaient à avoir soin de faire conserver tous les restes du festin de leurs noces, pour donner, le jour suivant, un autre festin à ses pauvres, ce qui attirerait, disait-il, de grandes bénédictions sur leur mariage.

Il soutenait par ses aumônes les artisans et les marchands dans leurs disgrâces et les dédommageait ainsi de leurs pertes, autant qu'il le pouvait. Comme la charité est ingénieuse, le Père Fourier avisa, pour relever les victimes innocentes de la fortune, la création d'une bourse qu'il appela *Bourse de Saint-Évre*. C'était une sorte d'assurance mutuelle; cette bourse se composa de dons volontaires, de legs pieux, d'amendes et d'autres épaves. Lorsqu'un de ces marchands se trouvait arriéré dans ses affaires, que son besoin était constant et manifeste, on lui prêtait une certaine somme, pour lui fournir le moyen de continuer son négoce, à la seule condition de la rendre, si elle venait à fructifier dans ses mains. Cet établissement réussit au-delà des espérances; la bourse de Saint-Evre eut tant de succès que, de l'argent remboursé et recueilli de toute autre manière, on put faire un fonds longtemps affecté à la même œuvre. C'est ainsi qu'il y a plus de deux siècles, par une admirable institution, un des saints du christianisme devançait et pratiquait les plus belles institutions dont s'enorgueillisse notre temps : les caisses d'épargne et les compagnies d'assurance. Le Père Fourier visitait surtout les pauvres honteux, et, leur portant quelque bourse bien garnie, il la glissait adroitement en un endroit de leur maison où ils la pouvaient trouver quand il en était sorti. Il faisait acheter la plus belle viande de la boucherie pour les malades de sa paroisse; ne leur fournissait pas seulement le nécessaire, mais encore l'agréable, leur donnant les confitures les plus exquises qu'il pouvait trouver, et les regardant avec les yeux de la foi comme des personnes très-distinguées et comme les principaux membres du corps mystique de Jésus-Christ. Il passait les nuits entières auprès d'eux, faisant tout ensemble l'office de pasteur et celui de garde ou infirmier, leur rendant les services les plus vils et les plus dégoûtants. Il prêtait son lit à ceux qui n'en avaient point, et, un jour, en ayant prêté par compassion, à l'un les couvertures, à l'autre les draps, à un autre la paillasse et à un dernier qui survint encore le bois du lit, il eut une grande satisfaction de s'en voir entièrement privé. Le bon curé se gardait bien de redemander ce qu'il avait prêté, le donnant de bon cœur à ceux qui le retenaient; aussi bien n'avait-il pas besoin d'un tel meuble, puisqu'il ne s'en servait jamais.

Un jour qu'il allait faire un voyage, il dit au maire de la ville que, s'il

mourait en chemin, il s'empressât de déclarer que tout son bien appartenait aux pauvres, et eût grand soin de le leur distribuer; que, s'il ne le faisait pas, Dieu le châtierait comme d'un larcin et d'un sacrilége.

Il avait un don particulier pour éteindre les dissensions et faire cesser les divisions les plus invétérées ; il accordait les parties qui étaient en procès; sachant parfaitement bien le droit ecclésiastique et le droit civil, ayant surtout une bonne connaissance des coutumes, il était le premier à soutenir la cause des pauvres, des veuves et des orphelins contre les plus fortes parties, et il entreprit peu de procès dont il ne demeurât victorieux.

Cependant le Père Fourier méditait une institution plus large et plus utile encore au bien public que celle de la bourse Saint-Evre. Il se souvenait d'avoir vu dans son jeune âge, au bailliage des Vosges, un seul avocat, « lequel, sous une halle », dit son historien, « vidait plus d'affaires en un jour que nos formalités n'en achèvent dans un an ». Parvenu à l'âge mûr, il voyait à contre-cœur se multiplier les officiers de justice , parce que plus ils devenaient nombreux, moins les affaires s'en ressentaient, et plus on avait à se plaindre de procès fréquents et d'une interminable longueur. Sa maxime, à lui, était celle de saint Augustin : « Point de procès, ou finissez-en vite ». Il conçut le dessein d'une association, dans laquelle seraient engagés les plus nobles et les plus influents personnages du pays. Deux d'entre eux, accompagnés de quelques avocats et d'experts choisis parmi les gens probes et habiles, devaient travailler chaque semaine à terminer amiablement tous les procès et difficultés survenus dans le ressort du bailliage où ils auraient établi leur demeure. Si une des parties refusait d'acquiescer à ce jugement amiable, il devait y avoir une bourse commune, dans laquelle on prendrait l'argent nécessaire pour la poursuite du procès contre l'opiniâtre, sans que l'autre partie en souffrît aucunement. Le Père Fourier avait déjà dressé les statuts de cette association, il avait sondé les dispositions des nobles et des gens influents du pays, parmi lesquels il jouissait d'une renommée de sagesse que peut seule concilier une éminente sainteté. Le bon curé était devenu alors l'homme de la Lorraine autant que le pasteur de Mattaincourt. Nul doute qu'il n'eût obtenu l'agrément des princes du pays, qui avaient en lui une confiance entière et lui avaient voué une amitié toute fraternelle. Malheureusement les troubles et les guerres qui survinrent ruinèrent à la fois et les espérances de sa belle association et le pays qui devait en recueillir les fruits. N'était-ce pas devancer l'établissement de nos justices de paix, en allant plus loin et en faisant mieux encore, par l'application du principe fécond d'association, qui lui eût donné une force incalculable ? C'est ainsi qu'en remontant le cours des âges, l'histoire nous montre que tout ce qu'il y a de beau et de grand dans notre société actuelle, a sa source dans une pensée chrétienne.

Une si belle conduite fit changer de face en peu d'années à toute la paroisse de Mattaincourt. Elle devint comme un jardin précieux où vinrent éclore toutes les vertus chrétiennes, par le sage règlement des mœurs que le fervent pasteur dont nous parlons y introduisit; l'usage des sacrements y était très-fréquent, les personnes mariées vivaient comme frères et sœurs, plusieurs jeûnaient les vendredis et les samedis; un grand nombre se servaient des instruments de pénitence propres aux anciens anachorètes; quelques-uns allaient communément à leur travail la haire ou le cilice sur les reins, et tous avaient une si haute estime de leur vertueux curé, qui soutenait par son exemple tout ce qu'il disait dans ses exhortations, qu'ils mettaient aisément en pratique tous les saints avis qu'il leur donnait.

La chose en vint à ce point que ceux des paroisses voisines, qui fuyaient auparavant les habitants de Mattaincourt, venaient admirer avec plaisir le grand changement qui s'était opéré en eux; c'est ce qui fit dire un jour à l'évêque du lieu, que, pour rendre son diocèse un des plus florissants de l'Eglise, il souhaiterait d'avoir seulement cinq hommes semblables au vigilant pasteur dont nous exaltons les vertus; ce prélat ne se lassait point de le proposer pour modèle à tous les autres curés. Un ecclésiastique, qui ne connaissait pas bien le rare mérite du Père Fourier, étant envoyé de la part de l'évêque pour visiter le diocèse, reconnut dans la paroisse de Mattaincourt un si bel ordre en toutes choses, une si grande union entre ses habitants, tant de décence dans la célébration des divins mystères, une jeunesse si bien instruite, un peuple si modeste, si pieux, et rendant de si bons témoignages de son curé, qu'il fut ravi d'étonnement d'avoir trouvé dans cette paroisse ce qu'il n'avait jamais vu et ce qu'il ne croyait jamais pouvoir trouver ailleurs; aussi, s'adressant à ce sage pasteur, il lui demanda quelles classes il avait suivies : à quoi ce grand personnage, qui ne désirait rien tant que de se cacher, répondit humblement qu'il avait « étudié en quatrième », sans s'expliquer davantage. L'ecclésiastique, rapportant à l'évêque les merveilles qu'il avait vues dans la paroisse de Mattaincourt, dit qu'il en était d'autant plus surpris, que le curé lui avait assuré qu'il n'avait fait que sa quatrième; ce qui prêta à rire à tous ceux qui connaissaient sa profonde érudition; on désabusa le visiteur à qui l'on fit remarquer que l'humble pasteur lui avait bien dit, par modestie, qu'il avait « étudié en quatrième », mais non pas à l'exclusion des autres classes plus avancées.

Les prélats, ses supérieurs, furent tous si bien persuadés de la science et de la vertu exemplaire de ce vrai serviteur de Dieu, qu'ils l'employèrent plusieurs fois pour des missions fort célèbres, et le firent même visiteur de leurs diocèses, ce dont il s'acquitta toujours avec une vigilance et une piété singulières, et au grand contentement des peuples, aussi bien que de ceux qui l'envoyaient.

Ces emplois importants de visites de diocèses, de missions dans les pays voisins, et d'autres semblables offices concernant le salut des âmes, l'obligèrent de pénétrer si avant dans la connaissance des vices et de la corruption des mœurs des peuples, que ce souvenir lui faisait verser une grande abondance de larmes et pousser mille sanglots vers le ciel. Considérant tous les désordres qui se rencontraient depuis tant d'années dans le Christianisme, il méditait fréquemment sur les moyens que l'on pourrait apporter pour diminuer au moins le nombre et la suite de tant de déréglements; il jeûnait, priait, couvrait son corps de haires, de chaînes et de cilices, et offrait tous les jours le saint sacrifice de la messe, afin qu'il plût au Père des lumières de lui inspirer ce qu'il avait à faire pour travailler efficacement à un si grand ouvrage. Il connut donc, dans la ferveur de ses méditations, que ce serait une chose très-agréable à Dieu, et fort convenable à la fin qu'il se proposait, de prendre possession de la jeunesse, sitôt qu'elle serait capable d'instruction, et de la soumettre à la direction de personnes sages et pieuses, qui, dressant dès le plus bas âge tous les mouvements de l'esprit et du cœur de ces jeunes enfants, les formeraient ainsi à la piété et les préserveraient de la corruption commune du siècle. Il se persuada de plus qu'il serait nécessaire, pour bien réussir dans ce dessein, qu'il y eût dans l'Eglise un Ordre dont l'office principal fût de former ainsi à la vertu les jeunes enfants, sans rien exiger des parents pour l'instruction qu'on leur donnerait. Il voulait tenter deux œuvres à la fois : l'une pour l'éducation

des garçons, l'autre pour celle des filles. Mais chaque œuvre a son heure marquée dans les décrets de la divine sagesse; il était réservé par elle au vénérable de La Salle d'instituer les Frères des écoles chrétiennes pour les garçons. Si les efforts de Pierre Fourier échouèrent de ce côté, il réussit au-delà de ses espérances pour les écoles de filles. Ce qui fait surtout l'honneur du bienheureux Père, c'est d'avoir devancé de beaucoup toutes les fondations des Ordres enseignants : devinant ainsi, au sein d'une paroisse de campagne, le grand besoin de son époque, le véritable remède aux maux qui dévoraient l'Eglise et la religion. Le zélé serviteur de Dieu, dont nous exposons les projets, pensait sérieusement à l'exécution de cette œuvre, lorsque la divine Providence lui adressa quelques filles d'esprit, qui, touchées de ses exhortations, et méprisant les vanités mondaines, lui vinrent déclarer qu'elles étaient résolues de se consacrer à Dieu et de s'offrir à son divin service, aux conditions et en tel état qu'il lui plairait de leur marquer (1597).

Le saint curé reconnut dans cette démarche un coup du ciel; il profita de la bonne volonté de ces filles, les instruisit, les éprouva en bien des manières et très-longtemps, et les forma pour la fin qu'il méditait. Il remercia Dieu de lui avoir donné des sujets pour commencer l'œuvre qu'il entreprenait; et, n'étant plus en peine désormais que d'un logement, qu'il prétendait convertir en un monastère, Judith d'Apremont, sœur de Esther d'Apremont, qui fut mère de Mgr des Porcelets, évêque de Toul, offrit la première et son crédit et sa fortune et donna de très-bonne grâce sa maison de Saint-Mihiel, qui était fort riche, et située dans un des plus beaux endroits de la ville. C'est cette maison qui a eu l'avantage et la gloire d'être le lieu du premier établissement de cet Ordre. Cette belle donation engagea bientôt le R. P. de Mattaincourt à chercher les moyens d'obtenir les permissions nécessaires de la part des évêques, qui, on le pense bien, ne pouvaient qu'approuver avec un grand plaisir une œuvre si utile à l'Eglise. Il lui fallait avant tout l'approbation de l'évêque de Verdun, dans le diocèse duquel Saint-Mihiel est situé; or, c'était alors le prince Eric, cousin du duc régnant. Le bon curé s'en alla donc à pied, suivant sa coutume, de Mattaincourt à Verdun, solliciter cette faveur. Il exposa simplement la demande, l'approbation provisoire de l'évêque de Toul, les avances et le dévouement de madame d'Apremont, dont il lui remit les lettres, et le bien qu'il espérait de ses pieuses filles pour l'instruction de la jeunesse. L'évêque de Verdun l'accueillit favorablement, et lui remit une lettre pour le duc Charles III et une autre pour la dame d'Apremont. Le bon Père s'en alla de Verdun droit à Nancy, où grâce aux recommandations du prince-évêque, il fut accueilli fort gracieusement. Riche enfin de la moisson faite en cette petite campagne, il se hâta de revenir raconter à sa bienfaitrice les nouvelles de ses succès, en lui remettant les lettres qu'il avait reçues pour elle

Les filles de Saint-Mihiel vivaient d'une manière extrêmement austère, et à peu près de même qu'elles faisaient lorsqu'elles n'étaient pas encore réunies dans cette maison ; elles ne mangeaient que des légumes et du laitage, usant d'un pain très-bis et n'ayant que de l'eau pour boisson ; couchant sur la paille, portant des haires et des cilices très-rudes dont elles étaient elles-mêmes les ouvrières ; fabriquant des ceintures de fer et des chaînes fort incommodes, dont elles s'armaient contre les attaques des ennemis de leurs pieux desseins. On admirait avec plaisir la ferveur et la générosité de ces innocentes filles, faisant paraître dans la faiblesse de leur sexe une force héroïque, qui semblait ne devoir convenir qu'aux hommes

les plus forts. Dieu versa de si abondantes bénédictions sur ce petit troupeau naissant, qu'elles firent des fruits admirables dans l'instruction de la jeunesse ; de sorte que la ville de Nancy, qui en apprit les heureux progrès, fit tout ce qu'elle put pour avoir quelques-unes de ces admirables filles. Les magistrats en obtinrent enfin plusieurs, et les fonctions qu'elles exercèrent partout où elles furent distribuées parurent d'un si grand secours, que l'éminentissime Charles de Lorraine, cardinal et légat, autorisa cet institut par ses bulles. En vertu de ces patentes, le monastère qui s'établit à Nancy fut le premier qui reçut la clôture et dont les filles prononcèrent les vœux solennels de religion. Les filles de Saint-Mihiel imitèrent leur exemple, et ces deux maisons furent le modèle et la source d'un grand nombre d'autres fort célèbres qui s'établirent en France, dans presque toutes les villes de la Lorraine et dans quelques-unes des Pays-Bas. De sorte que le révérend Père Pierre Fourrier, le digne instituteur de ce nouvel Ordre, a pu voir, avant sa mort, trente-deux beaux monastères solidement établis, formés de sa main et remplis de très-bons sujets.

Dans le cours de l'année 1618, sur les instances réitérées de l'évêque de Toul, eut lieu l'établissement de Bar-le-Duc. Dieu bénit tellement les travaux des pieuses filles dans cette ville, qu'en 1621, trois années après, leur maison fut érigée en monastère. Dans la suite, il devint un des plus florissants de la Congrégation, par les bienfaits de Madame du Jard, qui s'en montra la généreuse fondatrice, et qui en fut la première supérieure. Le 2 décembre de cette même année, jour de la fête de saint François-Xavier, les sept premières Mères de l'Institut de Notre-Dame firent leur profession dans le monastère de Nancy. Les novices de Saint-Mihiel et de Châlons y furent convoquées, pour être témoins de l'engagement de leurs compagnes ; mais elles n'y firent point leur profession : on jugea qu'il leur convenait mieux de la faire chacune en leur maison. Le saint fondateur lui-même, par commission expresse de l'Ordinaire, eut le bonheur de recevoir les vœux de ces prémices de sa Congrégation, et ces bonnes filles se trouvaient heureuses, à leur tour, de les déposer entre les mains vénérées de leur Père en Dieu. Aussitôt après la cérémonie, on procéda à la première élection canonique d'une supérieure pour le nouveau monastère ; l'homme de Dieu y présida encore. Le concours unanime des suffrages tomba sur la Mère Alix Le Clerc, qui se vit obligée, malgré ses représentations, d'accepter cette charge pour l'espace de trois ans, selon les constitutions de l'Institut. Première fille du bon Père par sa vocation, première religieuse de la Congrégation de Notre-Dame par ses vœux, elle en fut la première supérieure, sous le nom de Sœur Thérèse de Jésus.

Mirecourt, le berceau du saint fondateur, voulut, lui aussi, jouir des bienfaits de son institution. Plusieurs filles des maisons de Nancy, de Châlons et de Bar, vinrent y ouvrir une école au mois de septembre 1619 ; l'année suivante, ces bonnes Sœurs reçurent une aide du monastère de Saint-Mihiel, qui leur prêta deux de ses maîtresses. Trois ou quatre Sœurs partirent de Nancy, la même année, pour Epinal, où elles arrivèrent le premier jour de l'an 1620. Cette maison dut sa fondation aux bienfaits de la dame de Bagrone, chanoinesse de l'insigne chapitre de Remiremont, et de M. Pâtissier, abbé de Chaumouzey. En 1621, une maison fut fondée à Dieuze, diocèse de Metz, par trois religieuses de Nancy, sous la protection et par les bienfaits de Mme de la Ruelle. Sa vertueuse fille, qui fut la véritable fondatrice de ce monastère, par le don qu'elle lui fit de ses biens et de sa personne, faisait alors son noviciat à Nancy.

Quoique l'établissement de cette belle Congrégation, qui apportait tant d'ornement et d'utilité à l'Eglise, eût pu contenter le zèle d'un Apôtre moins embrasé d'amour pour les intérêts de Dieu, que ne l'était le Père de Mattaincourt, cet admirable pasteur néanmoins s'offrit encore de tout son cœur pour travailler à la Réforme si nécessaire de l'Ordre des Chanoines réguliers, dont il était membre. Des cardinaux, des légats, des évêques et plusieurs autres prélats avaient déjà tenté, avant le digne réformateur dont nous parlons, de faire revivre l'ancien lustre qui appartenait à cet Ordre ; on avait employé à cet effet la douceur, les menaces, les prières, et les forces même, tant ecclésiastiques que séculières, convenables à cette fin, sans que personne y eût jamais pu réussir, le ciel ayant réservé ce bel ouvrage à l'humble religieux dont nous faisons l'éloge. Ce fut l'an 1621 que commença l'œuvre réformatrice. Grégoire XV envoya un bref du 10 juillet qui autorisait cette entreprise ; Mgr des Porcelets, évêque de Toul, n'omit rien pour faire réussir ce pieux dessein, et, comme il avait une pleine connaissance des riches talents et des rares vertus du Père de Mattaincourt, il lui confia en toute assurance l'économie entière de cette Réforme tant désirée.

On était en peine de trouver une maison pour commencer l'œuvre, lorsqu'on vint heureusement offrir l'ancienne abbaye de Saint-Remi, de Lunéville, pour servir de base à l'édifice qu'on voulait renouveler. On trouva d'abord six bons sujets, que l'on tira des anciennes maisons et de l'Université de Pont-à-Mousson ; confiés aux soins du sage Père de Mattaincourt, qui en fut établi le maître, ils se retirèrent d'abord dans l'abbaye de Sainte-Marie-Majeure, de la ville de Pont-à-Mousson, de l'Ordre de Prémontré. Après y avoir fait une retraite de quelques mois, pour attirer les bénédictions du ciel sur leur entreprise, les six novices furent solennellement revêtus de l'habit de l'Ordre, le jour de la Purification de Notre-Dame, l'an 1623. Quelque temps après, ils se retirèrent à Lunéville, pour commencer leur noviciat sous la direction du bon maître qui les devait former pour la noble fin que l'on méditait. Un ancien profès de la maison, touché de la sainteté des exemples qu'il voyait dans ces humbles et fervents disciples, se joignit à eux dans le noviciat. Le Père de Mattaincourt leur enseigna tout ce qu'ils devaient savoir et faire, pour servir de parfaits modèles à ceux qui accepteraient la Réforme. L'année suivante, ils prononcèrent solennellement leurs vœux, et firent leur profession le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, entre les mains de l'ancien prieur du monastère. Dieu versa de si abondantes bénédictions sur cette naissante entreprise, que, dans l'espace de quatre ans, huit maisons des plus considérables embrassèrent la Réforme.

Le Pape ayant approuvé cette nouvelle Congrégation, le révérend Père Nicolas Guinet, homme d'un mérite singulier, en fut élu général, et non point le Père de Mattaincourt, qui n'était pas encore profès, et n'avait différé que pour éviter cette dignité. Toutefois, après la mort du Père Guinet, le Bienheureux fut contraint d'accepter ces fonctions, malgré tout ce que son humilité lui inspira pour s'en faire dispenser.

Lorsque le vénérable Père Fourier travaillait ainsi avec tout le succès imaginable à cette œuvre si belle, il n'y eut ni ruse, ni malice, dont l'enfer ne s'avisât pour causer du trouble et du mécontentement à celui qui travaillait à la destruction de son empire, dans l'établissement de deux Ordres, l'un de filles et l'autre d'hommes, qui avaient pour fin d'éteindre tous les vices autant qu'il serait possible, et de faire régner la vertu dans tous les cœurs.

Le démon attaquait ouvertement le Père de Mattaincourt, et jusque sur

les autels, tâchant de le distraire par toutes sortes de moyens ; on vit quelquefois le livre, dont il se servait à la messe, se fermer, sans que personne y touchât ; mais le saint prêtre, qui offrait le sacrifice, découvrait bien clairement d'où procédait cet effet, puisqu'il apostrophait alors et éloignait de lui le malin esprit qu'il voyait sous des formes horribles.

Ce qui lui causa la plus grande douleur, ce fut d'apprendre que le démon, en haine de tout ce qu'il faisait dans ses nouveaux établissements, avait pris possession de quarante personnes dans le village de Mattaincourt, dont il avait été curé, et que ces personnes étaient la source de désordres étonnants dans toutes les familles et même dans l'église de la paroisse. Le Père de Mattaincourt quitta toutes ses affaires pour aller secourir ses anciennes ouailles, qui lui étaient toujours très-chères, et les retirer de la gueule du loup qui s'en était emparé ; il combattit l'ennemi et triompha de lui par l'usage des jeûnes, des prières, des gémissements continuels devant Dieu, des pénitences et des exorcismes.

Quand les mauvais temps furent venus, le Père Fourier ne manqua ni à son pays ni à son humanité. Il eut d'abord recours à la prière. Conjurer la colère de Dieu, qui se manifeste par les fléaux dont il dompte les hommes, c'est l'acte de toute âme qui vit de la foi. Il eut surtout recours à la sainte Vierge, et nous le voyons établir dans sa paroisse désolée, et propager dans les maisons de ses fils et de ses filles en Jésus-Christ, la dévotion à l'Immaculée Conception de Marie. D'innombrables médailles portant ces mots : « Marie a été conçue sans péché », furent répandues par ses soins : cette dévotion s'empara des âmes, les consola, les fortifia, et opéra des prodiges dans tout le pays. En France, la médaille frappée à cette devise n'est guère répandue que depuis dix ans, et comme insigne des membres de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. En Lorraine, depuis plus de deux siècles, elle est d'usage courant, et c'est à la face du soleil que des centaines de milliers de congréganistes l'ont portée.

Sa charité s'étendit aux besoins du corps comme elle avait pourvu à ceux de l'âme ; il trouva toujours du pain pour ceux qui avaient faim, des remèdes pour ceux qui souffraient de la maladie, des vêtements pour ceux à qui la misère en refusait. Il le faisait non-seulement dans sa paroisse, mais dans les paroisses voisines, et au loin pour les multitudes de malheureux dont la Lorraine regorgeait. On ne s'expliquerait point où il pouvait puiser des ressourses si abondantes, si l'on ne savait que la Providence a des trésors cachés dont les Saints sont les admirables économes.

Hélas ! pour dernière amertume, pour n'ignorer rien des souffrances du cœur, le bienheureux Fourier se vit forcé de quitter sa patrie désolée : le conseiller fidèle des princes lorrains dut fuir devant le ministre de Louis XIII, qui voulait se saisir de sa personne. Il choisit pour lieu d'exil la Franche-Comté, alors aux Espagnols ; mais, avant de partir, il voulut visiter les principales maisons d'hommes et de filles, qui servaient Dieu sous sa Réforme et sa conduite dans les cloîtres ; il les fortifia merveilleusement contre toutes les adversités futures.

Tout le monde sur sa route, prêtres, religieux et séculiers s'empressaient pour le voir, l'admirer et tâcher d'avoir quelque chose qui lui eût servi : on lui coupait ses habits, on lui donnait mille bénédictions, et plus il se cachait et fuyait ces témoignages d'honneur, plus on le recherchait, plus on l'environnait de toutes parts. Il consolait par ses saintes exhortations toutes les personnes qui étaient dans la tristesse, et procurait la santé aux malades par des cures miraculeuses.

Enfin, l'an 1636, étant arrivé à Gray, dans le comté de Bourgogne, il y demeura l'espace de deux ans dans la pensée qu'il y vivrait inconnu ; mais ses héroïques vertus le trahissant, comme il était arrivé partout ailleurs, il fut honoré dans cette ville comme dans toutes les autres ; il y rendait mille bons offices dans le temps de la peste, tant par ses admirables exhortations et ses catéchismes, que par le soin qu'il prenait des malades dans les hôpitaux. Il fit même, pendant ses dernières années, l'école aux petits enfants « comme pour payer son écot », dit son historien, « à la ville compatissante qui l'avait accueilli ».

Il était encore dans le plein exercice de toutes ces bonnes œuvres, lorsque Dieu voulut couronner ses travaux.

Vers le milieu du mois d'octobre de l'an 1640, le bon Père ressentit les premières atteintes du mal qui le conduisit au tombeau. C'était un accès de fièvre, mais d'abord trop léger pour qu'une âme de sa trempe y fît attention, surtout pour qu'il interrompît son travail et prît un repos nécessaire. Un second accès vint au bout de trois jours, et l'assaillit « avec un choc si furieux » qu'on dut prévoir dès lors sa fin prochaine. Notre Bienheureux avait eu connaissance de cette fin, il l'avait même annoncée d'une manière frappante à ses confrères. Au troisième accès, le bon vieillard souffrit qu'on appelât un médecin. Le malade lui déclara, devant ses religieux, toute sa pensée : « Tout ce que vous ferez autour de moi sera temps perdu ». Cependant, par esprit d'obéissance, il voulut exécuter tous les ordres des médecins : seulement, il voyait avec peine les dépenses qu'on faisait, et les soins extraordinaires qu'on prenait pour le soulager. Plein de la pensée qu'il fallait mourir, et qu'il lui était bon de s'en aller à son Dieu, il défendit qu'on fît aucune prière pour sa guérison, comme si une telle défense eût pu être exécutée.

Le mal empirait de plus en plus. Se sentant proche de sa fin, le serviteur de Dieu demanda les Sacrements de l'Eglise, et il les reçut avec les sentiments de la plus fervente et de la plus édifiante piété. Au moment où le divin Sauveur pénétra dans sa pauvre chambre, le bon Père, anéanti devant sa Majesté divine, s'écria : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi ; non, je n'en suis pas digne, Seigneur ! je devrais bien plutôt être jeté dans une voirie, pour être, là, visité des chiens et des corbeaux, que d'avoir l'honneur de votre présence ». Il fallait bien qu'une humilité poussée à ses dernières limites trouvât, pour s'exprimer, un langage tout étrange aux oreilles humaines. L'humilité attire la grâce ; quand les pluies fécondantes descendent du ciel, les vallées profondes en sont inondées ; le Bienheureux sentit son Dieu combler l'abîme de son néant, et il demeura plongé dans une immense extase. Puis, dans le transport de sa reconnaissance, le saint homme s'écria de nouveau : « Que vous saurais-je rendre, ô mon Dieu, en retour de tant de faveurs ? Ne faut-il, pour vous plaire, que prendre en main le calice de ma mort ? De bon cœur, mon Dieu, de bon cœur ! pourvu que ce soit avec votre grâce ». La journée entière se passa dans ces entretiens d'amour et de gratitude. C'était le beau jour, le jour tant aimé, de la Conception de Notre-Dame.

Malgré l'ardeur brûlante d'une fièvre qui le desséchait jusqu'aux os, malgré la continuité de ses douleurs, malgré sa vieillesse, le serviteur de Dieu avait, contre toute espérance, prolongé sa vie jusqu'à cette fête, qu'il aimait le plus parmi les fêtes de sa bonne et tendre Mère, l'auguste Marie. Il regarda comme une faveur spéciale ce surcroît de vie, qui le menait à un tel bonheur. La nuit suivante et la journée du lendemain, jusqu'à neuf heures du

soir, se passèrent dans une douce et tranquille confiance en la miséricordieuse bonté de Dieu : toutes les terreurs qui l'avaient assiégé d'abord, s'étaient évanouies ; il en était parfaitement délivré ; la crainte avait entièrement fait place à l'amour.

Soigneux, plus que jamais, de bien employer le peu d'heures qui lui restaient à vivre, il se fit lire les plus beaux passages de l'*Imitation*, qu'il appelait son *livre d'or*, et, conformant son cœur au sens des paroles, il croyait, il espérait, il s'humiliait, il priait, il se résignait ; par-dessus tout, il aimait ; son âme se fondait en extases de charité. Disciple de saint Augustin, il voulut mourir comme était mort ce saint docteur et pontife ; il demanda qu'on lui lût l'histoire de ses derniers moments, pour l'imiter. Comme cet illustre évêque, il récita le *Miserere*, alternativement avec ses bons religieux, parmi les larmes et les sanglots des assistants. Il sentait, au fond du cœur, ce colloque de repentir et d'amour, entre le pécheur et le Dieu qui va être son Juge. Quand il en fut à ce verset : *Ne projicias me a facie tua*, « Seigneur, ne me rejetez point de votre face », il le prononça d'un accent à fendre le cœur et avec une ardeur brûlante : on put craindre, un instant, que son âme, suivant l'élan de sa voix, ne se détachât de son enveloppe mortelle, pour s'envoler devant la face de son Dieu, dont il était altéré.

A neuf heures du soir, il demanda l'Extrême-Onction, et il la reçut dans cette résignation parfaite à la volonté du Seigneur, qui est le sceau des élus. A onze heures, il se tourna vers ses enfants en larmes et leur demanda d'une voix mourante : « Quelle heure est-il ? » Alors, saisissant son crucifix : « O Jésus, ne m'abandonnez pas au moment de ma mort ! » Puis, prenant une image de Notre-Dame : « Vous savez en qui j'ai toujours eu confiance, ô Marie, assistez-moi ». Il fit ensuite, sur lui-même, trois grands signes de croix, et il entra dans une douce agonie, qui ne dura que quelques instants. Ses lèvres se remuaient encore pour la prière ; on pouvait distinguer à leurs mouvements ces noms qu'il aimait tant : Jésus ! Marie ! Il expira enfin sans nul effort ; comme un parfum qui s'exhale, son âme s'envola doucement de sa prison corporelle. Il était dans la soixante-seizième année de son âge (9 décembre 1640).

Au moment où s'exhalait son âme, on vit s'élever, au-dessus de la maison où gisait son corps sans vie, un globe de flamme resplendissant, qui plana quelque temps dans les airs et se dirigea vers la Lorraine. L'âme du saint homme, avant de remonter à Dieu, se plaisait à visiter une dernière fois son pays bien-aimé, ce pays infortuné pour lequel il mourait dans l'exil.

Le bon Père avait voulu laisser un testament en faveur de ses enfants chéris ; mais, comme son aïeul spirituel saint Augustin, le pauvre serviteur de Jésus-Christ n'avait pas, en fait de biens terrestres, de quoi former la matière d'un legs quelconque. Son testament fut donc celui-ci : Aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, ses très-chères et bien-aimées filles, il léguait les constitutions de leur Ordre, qui étaient à peine achevées. Le Père Georges était chargé d'adresser sans délai, aux Sœurs de Mirecourt, l'exemplaire écrit de sa main ; ces bonnes filles devaient en faire au plus tôt cinq copies, et les envoyer aux monastères de Châlons, de Saint-Mihiel, de Bar, de Pont-à-Mousson et de Metz, avec charge de les communiquer à tous les autres. Telle fut la part des chanoinesses de Notre-Dame. Le bon instituteur laissa aussi à ses filles de pieux et charmants opuscules, et une multitude de lettres, où, comme dans une source féconde, elles pouvaient puiser les principes de la vie spirituelle. A ses chanoines, le bienheureux réformateur ne put laisser que des constitutions non achevées ;

mais on pouvait, au moyen des admirables lettres qu'il leur avait écrites, compléter un travail que tant de traverses ne lui avaient pas permis de mener à sa perfection.

L'aurore du lendemain sema partout le bruit de cette mort. Toute la ville de Gray se couvrit de deuil ; on y pleurait comme au trépas d'un commun père, et de tous côtés retentissaient ces tristes mots : « Le Saint n'est plus ! » Les magistrats de la cité vinrent témoigner leur douleur devant ses restes inanimés, et mêler leurs larmes à celles des fils et des filles du Bienheureux. Ils honorèrent son trépas comme celui d'un prince de la terre, et on sonna les cloches comme à la mort d'un roi. Sous la pâleur de la mort, le visage noble et serein de Pierre Fourier offrait quelque chose de céleste ; il avait toutes les apparences de l'innocence endormie dans un paisible sommeil. On fit l'autopsie de ce corps vénéré. Au dehors il présentait tous les signes d'une rigoureuse pénitence. Au dedans, les parties vitales, le foie, le cœur, les poumons, tout était parfaitement sain ; on lui trouva une vésicule de sang, dans lequel on trempa des linges ; cependant une chose particulière frappa extrêmement les médecins : malgré les recherches les plus minutieuses, on ne put découvrir aucune trace de fiel. Les entrailles furent extraites et enterrées, sur la demande des magistrats, dans l'église paroissiale, avec un convoi magnifique et un service des plus solennels, aux dépens du trésor public. Une foule de gens, avides de contempler les restes du serviteur de Dieu, s'empressèrent de recueillir de lui quelque souvenir : les uns avaient voulu quelques gouttes de son sang ; les autres une boucle de ses cheveux ou une mèche de sa barbe ; d'autres lui avaient rogné les ongles des pieds ou des mains ; il fallait user de la force pour mettre un terme à cette espèce de dilapidation sainte. Mais, pour soustraire ces restes sacrés à la vénération publique, il fallait un cercueil, et ce pauvre prêtre n'avait pas laissé de quoi fournir à la dépense : les demoiselles de la ville firent une quête pour lui en avoir un, et cette quête fut si abondante qu'il en eut deux, et de magnifiques : l'un en plomb, l'autre en chêne sculpté. On y déposa le précieux corps où avait logé une si grande âme, et on le plaça dans une chapelle de l'église, en attendant sa translation.

Bientôt la nouvelle de cette mort se répandit au loin ; les princes de Lorraine prirent une large part à la douleur commune, et ils exprimèrent leurs regrets par leurs lettres de condoléance. Les princesses s'estimèrent heureuses de posséder l'une son chapelet, l'autre sa médaille ou quelque autre objet. Les chaires chrétiennes retentirent de ses louanges.

Depuis longtemps les enfants gémissaient de la longue absence de leur Père : ne pouvant plus le revoir et le recevoir en vie, ils étaient impatients de l'avoir, du moins, tel que la mort le leur avait laissé. Il s'agissait donc de transporter en Lorraine ses dépouilles mortelles ; mais la ville de Gray, la ville hospitalière, s'y opposait : elle prétendait garder un trésor que la Providence lui avait envoyé ; elle combattit six mois pour conserver ces restes précieux, qu'elle ne céda qu'après une vigoureuse résistance. Cependant, au mois d'avril 1641, sur un ordre exprès de la cour d'Espagne et de la régence de Bruxelles, ordre sollicité et obtenu par le duc Charles, les magistrats de Gray consentirent à laisser enlever le corps du Bienheureux par ses chers fils, les chanoines de Notre-Sauveur, qui le destinèrent au siége du généralat de leur Ordre, à Pont-à-Mousson. Toutefois, on supplia de si bonne grâce, et d'une si tendre affection pour le Père, que les enfants, à leur grand regret, consentirent à ce que la ville comtoise gardât le cœur du Saint. On l'avait conservé à part : les chanoines le laissèrent, en témoignage

de leur reconnaissance pour l'hospitalité qu'elle avait accordée au vénérable vieillard dans sa détresse. Ce précieux dépôt fut enfermé dans une petite voûte, pratiquée exprès au mur de la chapelle, où le corps avait été gardé six mois avec amour.

Le passage du cercueil à travers les populations fut une véritable marche triomphale : de chaque village, une affluence considérable lui faisait cortége ; on courait aux restes du pauvre religieux comme à une relique précieuse ; les curés y venaient en tête de leurs paroissiens, et l'accompagnaient processionnellement. Partout où il passait, il fallait le reposer, quelques instants au moins, dans l'église, pour léguer à chaque lieu le souvenir de sa présence. On poussa l'enthousiasme jusqu'à prévenir le jugement du Saint-Siége, à qui seul il appartient de décerner les honneurs de la sainteté, et, au lieu du chant lugubre des morts, on fit retentir en mains endroits l'hymne joyeuse du triomphe des confesseurs de Jésus-Christ. Parmi ces ovations, le corps révéré arriva, contre le gré des chanoines, au village de Mattaincourt. On ne sait quel concours de circonstances put déterminer ceux qui présidaient à cette translation à passer par ce lieu, par cette ancienne paroisse du bon Père, dont on avait pris d'avance la résolution de se détourner.

A la nouvelle inattendue de l'arrivée de leur saint pasteur, tous les paroissiens, le curé en tête, s'étaient portés processionnellement à sa rencontre, à une grande lieue, et l'avaient ramené comme en triomphe. Le cercueil fut déposé dans l'église, où il avait prié, où il avait prêché, où il avait tant de fois glorifié Dieu ! Les religieux, à la vue de l'enthousiasme de la paroisse, commencèrent à craindre pour leur cher trésor et ils avaient décidé de ne passer à Mattaincourt qu'une seule nuit. Leur crainte était fondée : possédant encore une fois leur bon pasteur, quoique sans vie, les gens de Mattaincourt résolurent de le conserver à tout prix. Quelle ne fut point la surprise des pauvres chanoines, le lendemain ! Ils se présentent à l'église, pour enlever le dépôt qu'ils lui ont confié la veille ; mais il leur faut recommencer à Mattaincourt le procès soutenu à Gray : les habitants refusent de laisser partir les reliques de leur curé ; ils veulent garder les cendres de leur Père au milieu d'eux, et personne, s'écrient-ils, ne pourrra jamais les leur arracher.

Les bons Pères, tout repentants de leur maladresse, protestent contre la violence qui leur est faite ; mais leurs paroles tombent sur des rochers insensibles : ils se voient forcés de laisser là ce cher dépôt. Toutefois, ils ne se tiennent point battus : pour l'enlever à Gray, ils ont obtenu un ordre favorable de la cour d'Espagne ; ils solliciteront contre Mattaincourt un ordre de celle de Lorraine. On vole à Epinal, vers le duc Charles : de part et d'autre, la cause est plaidée solennellement ; les chanoines l'emportent, par la raison que c'est leur général, qu'il a comme cessé d'être curé de Mattaincourt, que ce sont les chanoines qui ont suivi le procès de Gray, et que ce sont eux qui l'ont ramené de la Bourgogne. Armés de cette pièce, ils se présentent à Mattaincourt, ils la signifient à la commune, et demandent qu'elle soit exécutée sans contradiction. Les hommes répondent qu'ils sont dans la disposition d'obéir au décret de Son Altesse, et que, par respect pour l'autorité du prince, ils se soumettront ; mais les femmes et les enfants se rassemblent sur le tombeau, pour garder les reliques de leur bien-aimé pasteur. Fortes par leur faiblesse même, plus fortes encore par la faiblesse de leurs enfants, elles se pressent en ordre bien serré. On employa la force armée, elle échoua ; on céda devant l'admirable contenance des héroï-

ques et chrétiennes femmes de Mattaincourt : à elles l'honneur d'avoir gardé à leur pays les cendres de son protecteur.

Le corps du bon Père, dans son double cercueil, demeura, jusqu'au mois de septembre, exposé en plein chœur de l'église, sur deux tréteaux. Tous les jours, il était couvert de fleurs nouvelles, qui l'embaumaient de leurs parfums ; des cierges y étaient allumés sans interruption, et une lampe d'argent y brûlait continuellement en son honneur. Il ne fut au pouvoir de personne d'arrêter l'ardeur enthousiaste des paroissiens, ni d'empêcher la dévotion des étrangers, qui devançaient ainsi le jugement de l'Eglise. L'affluence des populations voisines ne cessait pas, et deux ou trois cents pèlerins y accouraient aux jours de fêtes. Enfin les deux cercueils furent enfermés dans un troisième ; on creusa une fosse au milieu du chœur, sous le grand crucifix, au lieu même désigné par le bon Père à l'avance ; on y déposa le corps, on tassa la terre, et on replaça le pavé, sans aucune inscription. Plus tard, sur une énorme pierre tombale, on grava ces deux vers dont on ne saurait guère condamner l'espèce de jeu d'esprit, parce que l'accent de la tendresse s'y fait sentir :

Hic, sine corde jaces, Pastor venerande! Tuorum,
Ne tibi quid desit, corda foveto sinu.

« Ici reposent, pasteur chéri, tes restes vénérés, loin de ton cœur que garde une autre terre; pour que rien n'y manque, ouvre ton sein, et reçois les cœurs éplorés de tes enfants ».

Il est temps maintenant d'entrer dans le détail d'un grand nombre de guérisons et d'autres opérations estimées miraculeuses qu'il a faites pendant sa vie ou que d'autres ont obtenues après sa mort, en l'invoquant ou en usant avec piété de quelque chose qui lui avait appartenu : on compte des morts ressuscités, des maladies incurables dissipées, des fièvres éteintes en un moment dans la plus violente ardeur de leur accès ; des personnes délivrées subitement des plus grands périls, en implorant le secours de cet homme céleste qu'elles avaient connu. Nous nous contenterons d'en citer quelques-uns des plus propres à édifier le lecteur sur le pouvoir du Bienheureux près de Dieu.

Le dernier jour du mois de mai 1620, Dieu déclara publiquement, pour la première fois, devant les hommes, la sainteté de son serviteur. Le bon Père revenait le soir à Mattaincourt, accompagné de l'honorable M. Jennin, curé de Châlons. Des enfants jouaient au bord d'un puits d'où ils tiraient de l'eau ; à la vue du curé de Châlons qui leur est inconnu, ils se sauvent, à l'exception d'une petite fille qui essayait de retenir le sceau dans lequel ils puisaient de l'eau ; mais le sceau l'entraîna avec lui dans le puits. On cria dans la rue : « A l'eau, à l'eau ! » mais on accourut lentement, on disputa sur les moyens de retirer l'enfant, on fit plusieurs essais inutiles, tellement que, lorsqu'on parvint à la retrouver, elle était morte. Le père de la pauvre petite, qui était un cordonnier, accourt, trouve son enfant noyée, va se jeter aux pieds de son bon pasteur, comme pour lui redemander sa fille : « Que ferai-je, mon Père », s'écrie-t-il, « que ferai-je ? » Et celui-ci : « Priez Dieu, mon fils, priez Dieu ». L'enfant fut emportée chez son père, l'homme de Dieu rentra dans sa chambre, se prosterna devant le Seigneur, versant des larmes abondantes avec de ferventes prières ; au bout de quelques heures la petite fille était revenue à la vie ; mise au lit, elle dormit, et le lendemain elle vint à l'école. Trente-six ans après, elle racontait elle-

même sa résurrection à la gloire de Dieu et à la louange du Père de Mattaincourt.

Une autre fois, Mattaincourt fut témoin d'un prodige peut-être plus étonnant encore. Un pauvre domestique eut au genou un mal affreux, qui le réduisit à une telle extrémité, que les médecins, pour lui sauver la vie, décidèrent l'amputation ; le jour fut pris, et les chirurgiens arrivèrent. Le bon Père était accouru près du patient, et en attendant l'arrivée des opérateurs, il s'était retiré à l'écart et mis en prière. Quand ils furent venus, le saint homme se porta à leur rencontre : « Ah ! messieurs », s'écria-t-il, « je vous prie ; différez votre opération ». On s'approche du jeune homme. « Eh ! pourquoi », ajoute le bon Père d'un ton plein de douceur, « pourquoi couper la jambe à ce pauvre garçon ? Il n'y a pas tant de mal ! » Les médecins le prient d'y regarder de près, et de se convaincre par ses propres yeux. On découvre le genou du malade, le Père le touche légèrement, et à l'instant le mal disparaît, aux yeux des chirurgiens, immobiles d'admiration !

Renfermé dans un cloître de Lunéville, où il s'occupait de sa grande réforme des Chanoines Réguliers, le curé de Mattaincourt, dans le courant du mois d'août 1623, fut tout à coup mandé à Nancy, par la cour ducale en alarmes. Le jeune prince, qui fut depuis Charles IV, malade de la petite vérole, était à l'extrémité, et on suppliait le bon Père d'employer son crédit et ses prières devant le Maître unique de la vie. La nouvelle d'un si fâcheux accident, et le péril où se trouvait un enfant si précieux, l'affligea fort et lui fit mettre tout en œuvre pour détourner un coup funeste. Il assembla ses novices, exposa publiquement la sainte Eucharistie, invoqua tous les Saints du ciel par le chant des litanies, mit ses enfants chéris en oraison ; il écrivit à ses filles, demandant à chacune d'elles de ferventes prières à l'intention du jeune prince. Lui, de son côté, passa la nuit dans les exercices de la plus austère mortification. Le lendemain, deux de ses novices, allant le visiter de grand matin, le trouvèrent fort gai et la face toute riante. L'un d'eux prit la liberté de lui dire qu'il les consolait beaucoup, en se montrant si joyeux : « Ah ! » dit-il, « c'est qu'il ne mourra point ! » Cette parole échappée le fit extraordinairement rougir ; son front se colora d'une sainte pudeur, comme s'il eût, par ce mot, trahi sa chère humilité. Elle allait être mise à une autre épreuve : le pauvre curé projetait de faire son voyage à Nancy sur la charrette d'un paysan ; mais la cour y avait pourvu ; il lui fallut subir les honneurs d'un superbe carrosse. Arrivé à la capitale, il fut amené devant le lit du prince, qui conçut, en le voyant, une si grande confiance en ses mérites, qu'il se dit, comme la femme de l'Evangile : « Si seulement je touchais son vêtement, je serais guéri ». L'enfant avança doucement la main et toucha la robe du bon Père : de ce moment, la maladie cessa ses ravages ; le moribond entra en convalescence, et bientôt il fut complétement rétabli. La nouvelle de cette merveille se répandit au loin, avec la renommée du saint de la Lorraine. Charles IV n'oublia jamais, dans la suite, celui qui fut alors son bienfaiteur, et, malgré ses propres égarements, ce prince l'eut toujours en profonde vénération.

En 1630, un officier du roi, à Châlons, blessé fortement au bras droit d'un coup d'arquebuse, s'était vainement adressé aux chirurgiens et aux médecins pour obtenir sa guérison. Malgré les soins les plus assidus, on le vit en danger de perdre la vie ; il fallait au moins lui amputer le bras. A cette nouvelle, le malade, homme violent, entra dans une fureur de démon ; il se mit à blasphémer, à maudire, à renier Dieu ; dans son désespoir, il déclara qu'il voulait mourir et mourir sans confession. Les reli-

gieuses de Notre-Dame ayant su du médecin l'état horrible de ce malheureux, lui donnèrent quelque objet venant de leur saint fondateur, et l'engagèrent à l'appliquer sur la blessure du malade. Le médecin, homme de foi, fit comme elles désiraient : il engagea doucement son malade à mettre en Dieu sa confiance, à compter sur les prières qu'on allait faire pour lui, et à implorer sa guérison par les mérites du bienheureux Pierre Fourier, puis il appliqua le précieux spécifique et s'en alla. De retour près de lui, le lendemain, quel ne fut pas son étonnement de le trouver entièrement changé, demandant à Dieu pardon et priant de tout son cœur ! Cet homme se confessa, communia dévotement ; et sa plaie, sur laquelle on n'avait fait qu'appliquer l'objet pieux, fut parfaitement cicatrisée. Cet officier, par reconnaissance, se voua au bon Père de Mattaincourt pour le reste de sa vie, et toujours, depuis lors, il porta sur lui la précieuse relique à laquelle il devait son salut.

En 1663, un chirurgien de Nancy, Pierre Poirot, fut attaqué d'une pleurésie qui le mit aux portes de la mort ; n'espérant plus rien du secours des hommes, il se tourna vers l'Auteur de la vie, et le pria, par l'intercession du vénérable Fourier, de prolonger la sienne. On lui posa sur la tête un linge qui avait été à l'usage du serviteur de Dieu ; il s'endormit paisiblement, et, à son réveil, il se trouva en pleine santé. Huit ans plus tard, en 1671, le même homme fut pris d'un mal inconnu qui lui enfla les deux bras et la jambe droite, avec des douleurs intolérables ; sa langue se durcit et se couvrit d'ulcères au point qu'il ne pouvait plus dire une parole ou avaler une goutte d'eau. Tous les remèdes humains furent inutiles, et sa famille désolée s'attendait à le voir périr, faute de respiration et de nourriture. Le malade songea de nouveau à celui qui une fois déjà lui avait rendu la vie ; il avala, dans un peu de bouillon, un cheveu du bon Père, découpé en menus morceaux, et il se trouva sur-le-champ radicalement guéri.

En 1670, le 17 octobre, deux enfants, fils de Théodore de Huz, magistrat de Toul, écrasés par un gros tonneau de vin qui leur roule sur le corps, ne donnant plus signe de vie, et abandonnés des médecins, furent ressuscités par l'imposition de linges imbibés du sang du Bienheureux : le lendemain ils retournèrent aux écoles publiques et ne se sentirent jamais de ce grave accident.

Un cordonnier de la ville de Mirecourt avait un enfant, âgé de trois ans, perclus de tous ses membres ; on avait employé à le soulager tous les moyens imaginables ; il ne restait plus que la voie des miracles. La foi la fit prendre aux parents de ce petit infortuné ; ils firent une neuvaine de prières, et demandèrent une messe dans l'église de Mattaincourt. Au dernier jour de la neuvaine, l'enfant recouvra l'usage de ses membres, et jamais dans la suite il ne se ressentit de cette paralysie.

Deux cent neuf miracles furent ainsi attestés sous la foi du serment, lors du procès de la béatification du bienheureux Pierre Fourier. Aussi le Pape Benoît XIII, par la Bulle du 10 janvier 1730, le déclara-t-il Bienheureux, et autorisa les fidèles à lui rendre un culte public.

On représente le bienheureux Pierre Fourier : 1° avec le rochet, ou mieux, le cordon blanc en sautoir, insigne des chanoines réguliers ; 2° distribuant des images de la sainte Vierge et des chapelets aux petits enfants pour les intéresser à la doctrine chrétienne.

CULTE ET RELIQUE. — PÈLERINAGE. — ÉCRITS.

En 1741, le chapitre général de la Congrégation de Notre-Sauveur décida que, pour l'avenir, on transférerait au dimanche, afin de lui donner plus de solennité, la fête du Bienheureux, qui, auparavant, se solennisait au jour de son échéance, le 7 juillet. Cette fête se célébra de la sorte, au milieu des populations enthousiastes, jusqu'au moment de la grande Révolution de France. Vinrent enfin les jours terribles, les jours de sang et de deuil. Pendant cette horrible tempête, les cendres du bienheureux Fourier reposèrent en paix dans leur châsse vénérée : c'est qu'elles étaient confiées à la garde de ses enfants. Les catholiques de Mattaincourt mériteront à jamais la reconnaissance des fidèles, pour leur empressement à soustraire le précieux dépôt aux mains dévastatrices.

Le culte envers le bienheureux Pierre Fourier ne cessa pas un seul instant, même pendant les moments les plus affreux de la *Terreur*. Des âmes pieuses venaient encore à Mattaincourt des diverses provinces environnantes, et, ne pouvant pénétrer dans les lieux qui gardaient ses précieux restes, elles s'agenouillaient sur le cimetière qui environne l'église, ou bien elles allaient accomplir leur pèlerinage sous un arbre antique, près d'une fontaine, appelés l'arbre et la fontaine du bon Père. Quant aux fidèles de Mattaincourt, ils priaient et gémissaient en secret, comme tous les chrétiens de France, mais ils invoquaient incessamment leur saint pasteur, pour obtenir un terme aux maux effroyables qui pesaient sur la patrie. Chaque année, ils célébrèrent la fête du Bienheureux, en faisant offrir, dans le silence de la nuit, le sacrifice auguste des autels.

Des jours plus beaux se levèrent enfin sur notre pauvre France. Les reliques de notre Bienheureux devaient reprendre leur place dans le chœur de son église. On procéda soigneusement à la reconnaissance et à l'exposition de la châsse dans laquelle elles sont renfermées. Les fidèles purent continuer leur pieuse dévotion, et plusieurs faveurs nouvelles furent obtenues.

L'époque approchait du premier anniversaire séculaire de la béatification de Pierre Fourier. On voulut en faire une fête solennelle. Le soleil du 30 août 1832 éclaira ce beau jour. En cette même année, un horrible fléau, le choléra, étendait sur la France un immense voile de deuil et de désolation : il fondit sur la Lorraine ; il sévit cruellement à Mattaincourt, et les habitants épouvantés ne songeaient point à implorer leur bon Père. Tout à coup, une idée de salut paraît, elle circule dans le peuple comme une étincelle électrique : on vole en foule au pied du saint pasteur qui aima tant ce village désolé, et le fléau, depuis lors, suspendit et cessa tout à fait ses ravages.

Enfin, le 7 juillet 1853, Mattaincourt fut le théâtre d'une fête splendide, celle de la dédicace de la magnifique église élevée sur le tombeau du bon Père, par les soins de M. Hold, curé de la paroisse, avec les aumônes des pieux fidèles de la France, de la Belgique et des bords du Rhin, et les subsides de l'Etat et de la commune. Cette belle manifestation de l'art chrétien réalise, et au delà, toutes les espérances qu'on avait conçues : nous y voyons, ressuscitée, à nos yeux une des féeries architecturales et monumentales du christianisme au moyen âge. Le prélat consécrateur fut son Eminence Mgr le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, assisté de tous les évêques, ses suffragants. Une foule immense de pèlerins ecclésiastiques et laïques se pressaient dans l'enceinte de ce temple admirable, et, au milieu de ce vaste auditoire, le panégyrique du Bienheureux fut prononcé par le premier des orateurs religieux de la France, le R. P. Lacordaire. Le bon curé de Mattaincourt, le fondateur de la Congrégation de Notre-Dame, le réformateur des Chanoines réguliers trouva un digne interprète dans l'illustre disciple de saint Dominique. Chaque année, le 7 juillet, la fête du bon Père est comme la fête du patron de tout le pays ; elle se célèbre avec une octave solennelle, et, à chaque jour de l'octave, la foule se présente continue et compacte au tombeau du Bienheureux. Non-seulement à l'époque de cette fête, mais dans tous les jours de la belle saison, des bandes de pèlerins descendent sans cesse des montagnes des Vosges, ou affluent des plaines de la Franche-Comté, de la Lorraine et de la Champagne.

Nous avons dit que le cœur du Bienheureux se conserve précieusement à Gray ; il y repose dans un reliquaire richement orné : tous les ans, à pareil jour, on l'expose sur l'autel à la vénération des fidèles. Les Ursulines d'Amiens possèdent une relique du Bienheureux.

Les écrits du Père Fourier sont : 1° un manuscrit sur les *Constitutions de l'Ordre*, dont il est le fondateur ; 2° un autre ayant pour titre : *Des biens ecclesiastiques, et contre l'abus de ces biens ;* 3° une lettre sur *les principaux Devoirs des curés ;* 4° une ampliation de textes de l'Ecriture sainte, ou *La Voie du salut ;* 5° des *Conférences et Discours spirituels*, adressés à ses religieux ; 6° des *Règles pour les jeunes gens agrégés à la confrérie de l'Enfant Jésus.*

Les additions que nous avons faites à l'abrégé que contenaient les anciennes éditions de cet ouvrage, ont été prises dans une histoire de notre Bienheureux, par M. l'abbé Chapia, du diocèse de Saint-Dié ; dans le *Panégyrique de Pierre Fourier*, par le R. P. Lacordaire ; et dans les *Analecta Juris pontificii.*

Ste EDELBURGE, APPELÉE VULGAIREMENT AUBIERGE ET ADALBERGE, TROISIÈME ABBESSE DE FAREMOUTIER, AU DIOCÈSE DE MEAUX (688).

Cette Sainte était fille d'Anna, roi des Est-Angles. Animée d'un désir ardent de parvenir à la perfection chrétienne, elle passa en France et s'y consacra à Dieu dans le monastère de Faremoutier. C'était une abbaye de femmes, appelée en latin *Faræ monasterium*, du nom de sainte Fare, fille d'Agnéric, l'un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, qui en fut la fondatrice. Il était de l'Ordre de Saint-Benoît, dépendait du diocèse de Meaux et datait de 617. Sainte Fare étant morte ainsi que la première supérieure qui lui succéda, Aubierge, que ses vertus rendaient depuis longtemps recommandable, eut le gouvernement du monastère. Elle y mourut, aimée de ses religieuses, chérie des pauvres, des infirmes, et de tous ceux qui l'avaient connue.

On l'a peinte quelquefois tenant dans ses mains les instruments de la Passion, et avec une couronne auprès d'elle. Cet attribut caractérise parfaitement celle qui, par amour pour le céleste Epoux, a quitté la pompe, pour revêtir la pauvreté de Jésus-Christ.

Le nom de sainte Aubierge est célèbre en Brie, pour qu'il se rattache, quoique par une grossière erreur chronologique, à un monument druidique appelé *Pignon de Sainte-Aubierge.*

C'est sous ce nom que l'on désigne, à cause de sa forme, un immense bloc de grès qui se voit à Beauteuil, dans l'arrondissement de Coulommiers, entre l'Yères et l'Aubetin, sur le point culminant du plateau qui sépare ces deux rivières. Il est à cent mètres environ de la digue du vaste étang des Rigauds et au sommet de celui de Pierrefitte. Sa hauteur est de 3 mètres 50 centimètres au-dessus du sol ; son épaisseur ne dépasse pas 50 centimètres. Large de 2 mètres 25 centimètres à sa base, il va s'étrécissant peu à peu et se termine en pointe. On remarque, à 80 centimètres de terre sur la grande face exposée au sud-est, une rainure peu profonde de 3 centimètres de largeur qui s'étend horizontalement d'un bord à l'autre. Cette pierre, dont la pose est antérieure à notre ère, appartient aux monuments primitifs. Elle est de celles que l'on appelle druidiques.

Les preuves du caractère monumental de cette roche abondent. Plantée debout dans un terrain sans aspérité et mollement ondulé, elle se distingue par un cachet spécial et grandiose des pierres de la contrée que, dans leur état naturel, on trouve couchées et recouvertes par la terre végétale. Ce contraste témoigne de l'intervention humaine. En un temps éloigné de notre civilisation, il fallut déployer beaucoup d'art et de force pour dresser sur sa tranche un bloc dont le poids, en y comprenant la partie enfoncée, ne peut être moindre de trente mille kilogrammes. Aussi les voyageurs qui parcourent les chemins voisins du champ où il se fait remarquer, sollicités par son aspect extraordinaire, s'en approchent, et plusieurs, s'en faisant un passeport pour la postérité, ont eu la patience d'y graver leurs noms.

Une autre preuve, indépendante des conditions physiques du menhir, consiste dans le nom que lui a emprunté la contrée. La terre où il se dresse, l'un des étangs qui l'avoisinent, les bois de chênes qui l'entourent, s'appellent le champ, l'étang et les bois de Pierrefitte *(petra fixa)*, dénomination usitée pour la désignation des Menhirs. Il est donc vrai de dire que le doute n'est pas possible, puisque la chose frappe notre vue, et le nom, qui la caractérise, nos oreilles.

La légende fournit une nouvelle preuve, quoique sa tendance soit de rapporter au christianisme une œuvre qui l'a précédé. — Sainte Flodoberte, ayant achevé sa chapelle d'Amilis, voulut offrir à sa sœur sainte Aubierge, qui construisait la sienne à Saint-Augustin, une pierre propre à constituer l'un des pignons de l'édifice. Elle la lui portait sur l'épaule, lorsqu'à mi-chemin les deux sœurs se rencontrèrent. Comme sainte Aubierge lui apprit qu'elle avait également terminé son oratoire, elle laissa tomber la pierre devenue inutile qui, de son propre poids, entra en terre et y demeura debout. Cette tradition, suivant l'usage, fait une large part au surnaturel. Ici le transport et l'érection de la roche sont le fait d'une religieuse qui la laisse tomber en chemin; ailleurs, c'est le travail d'une fée accompli dans des conditions analogues ; ailleurs encore c'est le diable qui, effrayé à la vue de la vierge, abandonne la pierre qu'il portait. La légende est nécessairement apocryphe, puisqu'elle présente sainte Flodoberte et sainte Aubierge comme sœurs et contemporaines, tandis qu'elles ont vécu à cent ans l'une de l'autre. Toutefois nous avons cru devoir la rapporter, car nous ne pouvions passer à côté d'un monument que la piété des fidèles rattache au nom vénéré de sainte Aubierge, sans en dire un mot.

Godescard. — Pour plus de détails sur le *Pignon de Sainte-Aubierge*, voir *Bulletin archéologique de Meaux*, 1866.

LE B. DAVANZATO [1], PRÊTRE,

DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS (1295).

Ce saint prêtre naquit vers l'an 1200 à Semifonte, près de Florence, en Toscane. Son enfance fut remarquable par les vertus d'obéissance, de résignation et de persévérance qui brillèrent de bonne heure en lui. Il aimait à fréquenter les églises et à s'isoler dans la méditation, tandis que ses compagnons se livraient aux jeux les plus bruyants. Sa dévotion particulière à saint François lui fit prendre encore très-jeune l'habit du Tiers Ordre. Nommé à la cure de Barberino, il se donna tout entier au salut des âmes qui lui étaient confiées, prêchant et enseignant sans relâche l'amour de Dieu et le mépris des choses de la terre. Il habitait une humble maison où il passait dans la prière tout le temps qu'il ne consacrait pas aux fidèles. Cette ferveur dans la prière, le recueillement qu'il montrait pendant le sacrifice de la messe, prouvaient bien qu'il savait mettre en pratique les saints enseignements qu'il donnait. Sa charité devenait chaque jour plus grande, il visitait les malades non-seulement dans sa cure, mais encore dans les paroisses voisines ; les pauvres pèlerins trouvaient chez lui un asile, il leur offrait son propre lit pendant qu'il couchait lui-même sur la terre nue. Tous les revenus de son église, il les consacrait aux pauvres. On le voyait souvent, à l'heure de midi, leur distribuer le repas qui lui était préparé, ne se réservant que l'eau et le pain, ce qui était d'ailleurs sa nourriture habituelle. Dieu, en retour, le comblait de ses faveurs, ainsi que le prouvent les nombreux miracles qu'il fit pendant sa vie. Un jeune homme qu'il avait élevé à l'école de ses hautes vertus lui servait de compagnon, il le chargeait de distribuer aux pauvres son vin et son beurre et, quoiqu'il le fît souvent, le tonneau de vin était toujours plein et le beurre ne diminuait pas ; le Père Davanzato ne s'en étonnait pas et se souvenait de cette parole du Seigneur : « Donnez, et je vous le rendrai ». Les prêtres voisins qui venaient dire l'office dans son église restaient quelquefois à dîner avec lui. Un jour qu'il avait envoyé son compagnon puiser de l'eau à une fontaine voisine, ses convives furent surpris de voir cette eau se changer en vin ; ils se jetèrent à ses genoux, et, reconnaissant en lui l'élu du Seigneur, lui demandèrent ses prières.

Parvenu à un âge avancé, il voyait souvent le ciel s'entr'ouvrir devant lui. Quelques mois avant sa mort, il entendit le chant des anges. Un jour qu'il était dans son église avec son compagnon, lisant les litanies des saints, il s'arrêta tout à coup, les yeux fixés au ciel dans une sainte extase : « Je les entends, mon fils », s'écria-t-il ; et, comme l'autre n'entendait rien, il lui prit la main et lui demanda s'il entendait maintenant, et le jeune homme entendit une harmonie céleste qui remplissait la nef sonore de l'église ; mais, lorsqu'il eut quitté la main du Père Davanzato, il n'entendit plus rien. Cependant le saint religieux désirait avec ferveur que son âme s'affranchît enfin de sa prison corporelle pour s'envoler vers la patrie céleste. Il sentit, à l'approche de sa dernière maladie, que ses vœux allaient être exaucés. Entouré de ses fidèles désolés, il leur donna sa bénédiction : « Mon cœur est prêt, Seigneur », disait-il les regards tournés vers le ciel, « je remets mon âme entre vos mains », et, en achevant ces derniers mots, il expira le 7 juillet 1295. En ce moment les anges firent entendre des chants d'allégresse, et une musique divine vint retentir aux oreilles étonnées des assistants.

Le don des miracles lui fut conservé après sa mort. Un jeune porteur d'eau, qui s'était gravement blessé en tombant de sa mule, fut porté sur la tombe du Père Davanzato et miraculeusement guéri. Plusieurs autres malades furent encore guéris spontanément en touchant ses reliques. Sa fête est célébrée chaque année à Barberino avec une grande pompe. Un autel de son église lui est spécialement dédié, et à certains jours de l'année on y expose ses reliques qui opèrent toujours d'éclatants miracles.

Palmier Séraphique.

1. *Alias :* Avanzato et Neavanzato.

VIIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de sainte Elisabeth, veuve, reine de Portugal, illustre par ses vertus et par ses miracles, et mise au rang des saints par Urbain VIII [1]. — Dans l'Asie-Mineure, saint Aquila et sainte Priscille, sa femme, dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres [2]. Ier s. — A Porto, en Italie, cinquante bienheureux soldats, martyrs, qui, amenés à la foi par la confession de sainte Bonose, et baptisés par le pape saint Félix, furent massacrés durant la persécution d'Aurélien. Vers 274. — En Palestine, saint PROCOPE, martyr, qui, ayant été amené de Scythopolis à Césarée, sous l'empire de Dioclétien, fut, dès le premier interrogatoire, auquel il répondit avec beaucoup de courage, condamné par le juge Fabien à avoir la tête tranchée. 303. — A Constantinople, les saints moines Abrahamites, qui, pour avoir résisté à l'empereur Théophile, au sujet des saintes images, consommèrent leur martyre. 832. — A Wurtzbourg, en Allemagne, saint CHILIEN ou KILIEN, ou encore Kuln et Kilian, évêque, lequel, ayant été envoyé en ce lieu par le Pape, pour y prêcher l'Evangile, attira plusieurs idolâtres à la connaissance de Jésus-Christ; après quoi il fut mis à mort avec ses compagnons saint Colman ou Colomau, prêtre, et saint Totnam ou Dotnam, diacre. 689. — A Trèves, saint Auspice, évêque et confesseur [3]. Ve s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Toul, au diocèse de Nancy, saint AUSPICE, différent de celui que nomme aujourd'hui le martyrologe romain. On le considère comme le cinquième évêque de Toul : Sidoine Apollinaire en parle avec éloge. Vers 487. — A Braisne-sur-Vesle, au diocèse de Soissons, saint EVODE ou YVED, archevêque de Rouen, dont les dépouilles sacrées reposent en ce lieu. 550. — Au diocèse de Nevers, saint ITHIER, évêque de ce siége, honoré principalement à Nogent-sur-Vernisson (Loiret), où il naquit. Vers l'an 695. — Au diocèse de Versailles, saint THIBAUD DE MARLY, abbé du monastère des Vaux-de-Cernay (*Valles Cernaii* ou *Sarnaii*, Ordre de Cîteaux). Il avait une dévotion merveilleuse pour la sainte Vierge, et ce fut lui qui obtint, par ses prières, des enfants au roi saint Louis, pour empêcher son divorce d'avec la reine Marguerite, son épouse. 1247. — A Saint-Omer, au diocèse d'Arras, saint GRIMBALD ou GRIMBAUD, confesseur, d'abord religieux de Saint-Bertin, de l'Ordre de Saint-Benoit, et puis abbé de Winchester, en Angleterre. Il fit paraître sa grande humilité par le refus de l'archevêché de Cantorbéry, que le roi Alfred, dont il avait été le précepteur, le pressa longtemps d'accepter. 903. — A Gand, en Belgique, sainte Landrade, abbesse de Munster-Bilsen, au pays de Liége. Elle était nièce du bienheureux Pépin de Landen et de saint Arnoul, évêque de Metz. Désirant demeurer vierge, elle se fit construire une petite cellule dans la maison de ses parents, où elle mena une vie solitaire et pénitente. Tout son temps était partagé entre la prière, le travail des mains et la visite des pauvres et des malades. Le pain et l'eau faisaient sa nourriture ordinaire. Plus tard, elle quitta sa famille et s'en alla dans un bois, planta une croix dans le lieu qu'elle avait choisi pour sa demeure et s'y fit elle-même une petite cellule. Les aumônes qu'elle recueillit lui permirent de bâtir une église, que saint Lambert, évêque de Maëstricht vint dédier sous l'invocation de la sainte Vierge, en 670. Beaucoup de jeunes personnes et de veuves

1. Voir sa vie au 4 juillet, jour où elle est citée encore au martyrologe romain.

2. Voir notre vie de saint Paul, au 29 juin; il en est parlé assez longuement.

3. Comme on a lieu de supposer que les anciens chroniqueurs de la métropole de Trèves ne se sont pas fait scrupule d'emprunter aux Eglises de la suffragance des noms de leurs évêques, à l'effet de combler les lacunes de leur catalogue particulier, il ne serait pas impossible que le saint évêque, placé le quatrième par Harigère sur la liste des prélats Tréviriens, ne fût autre que le saint Auspice, nommé à ce jour au martyrologe de France, et dont l'Eglise de Toul a tant à se glorifier; comme il est évident que les saints Mansuy et Celsin, inscrits les septième et cinquième sur la même liste, et les saints Clément et Félix, qui s'y trouvent rangés les huitième et sixième, y sont transportés des catalogues de Toul et de Metz. — Note de M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy.

vinrent alors se ranger sous la conduite de la vertueuse Landrade pour imiter ses exemples et travailler à leur salut ; elle fut alors obligée de leur faire bâtir des cellules autour de la sienne, ce qui donna naissance au célèbre monastère de Bilsen. Les religieuses inhumèrent son corps dans l'église du monastère ; plus tard il fut transféré à Wintershoven, où il resta près de trois cents ans. En 980, il fut transporté dans l'église de l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand, qui devint depuis cathédrale et où ces saintes reliques se trouvent encore aujourd'hui. Vers 700. — Près de Villepreux (Seine-et-Oise), au diocèse de Versailles, saint Non ou Nom *(Nummius)*, confesseur. — A Mémont, village voisin et autrefois annexe de Sombernon, au diocèse de Dijon, saint Baudry, Beurry ou Baldéric, berger. On conservait naguère à l'abbaye d'Ogny (*Ongiacum*, *Ogniacum*, monastère de Chanoines réguliers, fondé en 1106, sous le vocable de la Vierge, de saint Laurent et de saint Nicolas), au diocèse de Dijon, ses précieuses reliques. Vers 709. — A Allonnes (Maine-et-Loire), au diocèse d'Angers, saint Doucelin, qui naquit dans cette paroisse, y passa une grande partie de sa vie et en fut l'apôtre. Ses reliques ont été jusqu'à la fin du siècle dernier l'objet de la vénération des habitants de Varrains-les-Saumur, où elles furent transférées sous le règne d'Henri IV. La Révolution a profané ces restes précieux, et l'on ne sait ce qu'ils sont devenus. v° s. — Au monastère de Neumoutier (*Novum monasterium*, Ordre de Saint-Augustin, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste), le bienheureux PIERRE L'ERMITE, premier prieur des chanoines réguliers de ce lieu, et prédicateur de la première croisade. 1115. — Dans le Limousin, les bienheureux Marc et Sébastien, fondateurs du prieuré de l'Artige, et solitaires. Leur vie était extrêmement dure, et Marc, en particulier, revêtu jour et nuit d'une cotte de mailles ou cuirasse de fer, ajoutait à cette rigueur tout ce que la haine de son corps pouvait lui suggérer d'autres mortifications. Leur culte est tombé. XII° s. — Au diocèse de Saint-Dié, saint Déodat ou Dié, dont nous avons donné la vie ailleurs. — Encore dans le Limousin, saint VAULRY ou VALERIC *(Valericus)*, ermite et confesseur. Vers 620. — En Périgord, saint Amand, moine. Né dans le voisinage de Limoges, d'une famille noble, il vint pratiquer la vie monastique en Périgord avec saint Sour et saint Cyprien. Il se retira plus tard dans une forêt voisine de Terrasson où il fonda un monastère. Ce lieu prit plus tard son nom et devint une maison célèbre de l'Ordre des Augustins, Saint-Amand de Coly (*Sanctus Amandus de Coli*, ancien diocèse de Sarlat, diocèse actuel de Périgueux). On peut encore voir la magnifique église romane du XII° siècle, qui est une des plus belles du Sarladais.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Toulouse, saint Raymond, confesseur, qui construisit un monastère de Chanoines réguliers auprès de cette ville, contribua au développement de l'Ordre, et le restaura par l'exemple de sa vie et par ses conseils.

Martyrologe des Bénédictins. — A Wurtzbourg, en Allemagne, saint Chilien ou Kilien, évêque.

Martyrologe des Cisterciens. — Au diocèse de Versailles, saint Thibaud, abbé des Vaux-de-Cernay, de l'Ordre de Cîteaux.

Martyrologe des Franciscains. — A Coïmbre, sainte Elisabeth, veuve, reine de Portugal, remarquable par sa piété, son oraison, sa patience, sa charité et sa chasteté, qui, sous l'habit du Tiers Ordre accomplit des œuvres admirables d'humilité, de miséricorde et de pénitence, et qui, éclatante en miracles, s'envola au ciel le 8 juillet.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans l'ancienne ville d'Almyride, en Scythie, les saints Epiclète, prêtre, et Astion, son disciple, tous deux solitaires et célèbres dans les annales des Pères du désert ; leur vie ne fut qu'un tissu de miracles. Ils eurent la tête tranchée durant la persécution de l'impie Dioclétien. 295. — Chez les Grecs, sainte Théodosia et douze de ses compagnes, martyres ; de plus, les saints Antiochus et Nicostrate, également martyrs ; ils périrent tous ensemble par le glaive. — A Césarée, en Cappadoce, saint Quartus et saint Procope, différent de celui que nomme aujourd'hui le martyrologe romain et dont nous donnons la vie. Ils souffrirent ensemble le martyre. — Chez les Grecs, les saints Abdas et Sabas, martyrs. — A Sirmium, aujourd'hui Sirmich ou Mitrowitz, en Pannonie, les saints martyrs Ostrate ou Sostrate, Spire, Eracle, Epérence et Cécile, cités au martyrologe de saint Jérôme. — En Sicile, les saints Pramane, Sévère, Cornilien, et soixante de leurs compagnons, martyrs, cités par le même. — A Nicée, en Bithynie, les saints martyrs Elade, Emine, Sénateur, Alèthe, Sever, Honorat, Encolle, Eleute, Fraton, Arthème, Eudémine, Hélie, Novase, Alope, et dix-huit autres, cités par saint Jérôme. — A Héraclée, les saints martyrs Jean, Apriante, Théoloque, Glitérie, Parent et Straton, Agreste et Primale, cités par le même. — A Bénévent, ville forte du royaume d'Italie, saint Apollonius, évêque et confesseur. Il succéda à saint Dore, sur le siége épiscopal de Bénévent, mais les persécutions des ennemis de la foi l'ayant forcé de s'éloigner de sa métropole, il demeura quelque temps dans une petite cellule qu'il se construisit en

dehors des murs de la ville : de là il vaquait, autant qu'il le pouvait, aux devoirs de sa charge. Ses restes se conservaient sous l'autel principal de la cathédrale de Bénévent. 332. — A Milan, dans la Lombardie, saint Ampèle, évêque et confesseur. Célèbre déjà pour ses vertus éminentes, il le devint plus encore pour le don des miracles dont le ciel le gratifia, et pendant sa vie et après sa mort. Il se faisait à son tombeau un concours immense de malades dont il avait la réputation de guérir les infirmités. Il mourut sous le pape Agathon, et l'on déposa religieusement ses restes sacrés dans la basilique de Saint-Simplicien de Milan. 672. — Dans l'ancienne ville de Dysenberg ou Disemberg, au territoire de Mayence, saint Disen ou Disibode, évêque et confesseur. Il naquit en Irlande au commencement du VIIe siècle, embrassa la vie monastique, et rendit son nom célèbre par sa science et ses vertus, et surtout par son zèle pour le salut des âmes. Après avoir attiré dans les voies de la perfection un grand nombre de ses compatriotes, il se rendit en France vers l'an 652, et ses exhortations produisirent, dans tous les lieux où il passa, des fruits admirables. Le succès extraordinaire de ses travaux apostoliques le fit élever à la dignité d'évêque régionnaire. Il fonda, dans le diocèse de Mayence, un monastère qui fut appelé, de son nom, Disenberg ou Mont-Saint-Disibode *(Mons Sancti Disibodi*, Ordre de Cîteaux), qui devint dans la suite une collégiale de Chanoines séculiers. Vers 700. — A Constantinople, saint Paul, surnommé le Nouveau, martyr. Etant chef de la milice impériale, il reprit vivement l'empereur hérétique Constantin de ce qu'il profanait les images des Saints. Cet acte de courage lui valut la prison : on l'en sortit pour lui faire souffrir toutes sortes de tourments au milieu desquels il rendit son esprit à Dieu. Les hérétiques jetèrent son corps dans les champs pour qu'il devînt la proie des bêtes sauvages, mais les chrétiens l'enlevèrent secrètement; plus tard il fut transporté à Venise, dans le monastère de Saint-Georges le Majeur, où l'on prétend qu'il est encore. 766. — A Nonantola, monastère du diocèse de Modène, saint Adrien III, pape. Romain de naissance, il succéda, en 884, à Marin qu'il imita dans son zèle pour la défense de la foi contre l'impie Photius. Il est honoré aussi à Siplimbert, au même diocèse. 885. — En Norwége, sainte Summive, appelée aussi Sumnive et Sunive, vierge et martyre, et ses compagnes. — A Citta di Castello (*Tifernum Tiberinum)*, en Italie, saint Illuminé, ermite, célèbre pour ses miracles. — A Glastonbury, en Angleterre, saint Edgar, confesseur et roi de ce pays. 975. — A Sigestri, près de Gênes, saint Albert, confesseur, moine cistercien. Il mourut dans une vieillesse fort avancée : son corps fut déposé dans une église dédiée sous son vocable, en dehors de la ville de Gênes. — A Rome, le bienheureux Eugène III, pape et confesseur[1]. 1153.

SAINT PROCOPE, MARTYR EN PALESTINE

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

De tous les gains, le martyre est le plus précieux que l'on puisse faire, car on achète le royaume des cieux pour un peu de sang, et, en échange de biens caducs et temporels, on reçoit une éternité de gloire. *Saint Grég. de Nazianze.*

C'est ici un des plus illustres martyrs qui aient enduré la mort dans la cruelle persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. Ses parents étaient des premiers de la ville de Jérusalem, rebâtie par l'empereur Adrien. Son père faisait profession du Christianisme, et mourut en paix dans la foi de Jésus-Christ et dans l'espérance de la vie éternelle. Sa mère, au contraire, appelée Théodosie, était païenne, et même extrêmement attachée au culte des idoles. Comme elle demeura veuve, tutrice de notre Saint, que l'on appelait alors *Néanie*, elle ne manqua pas de l'élever dans le culte des faux dieux. Lorsqu'il fut grand et en état de porter les armes, elle le mena elle-même à Antioche, à l'empereur Dioclétien, pour le prier de le prendre à son service et lui donner un emploi dans ses armées, l'assurant qu'il était

1. Le culte immémorial du pape Eugène III a été confirmé par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 28 septembre 1872, et des leçons spéciales pour sa fête, fixée au 8 juillet de chaque année, ont été approuvées par la même Congrégation, le 6 mai 1873.

plein de zèle pour son prince et pour la religion de l'empire. On ne pouvait faire à cet empereur une proposition plus agréable : il embrassa ce jeune homme, le complimenta de la bonne éducation, disait-il, qu'il avait reçue de sa mère, et lui promit de le considérer et de l'avancer selon ses mérites. En effet, la charge de gouverneur d'Alexandrie étant venue à vaquer, il l'en pourvut, et lui ordonna de s'y transporter au plus tôt, pour en exterminer tous les chrétiens. Et, comme ce nouveau gouverneur lui remontra que cette entreprise était très-difficile et qu'il n'en viendrait jamais à bout, s'il n'était assisté d'un grand nombre de soldats pour empêcher les séditions, il lui donna deux troupes d'hommes d'armes, à qui il commanda d'exécuter fidèlement tous ses ordres.

Procope, environné de cette milice, partit donc d'Antioche, et prit la route d'Alexandrie, dans le même dessein que saint Paul était autrefois sorti de Jérusalem avec des lettres des pontifes pour aller à Damas. Mais celui qui avait arrêté la fureur de cet Apôtre au milieu du chemin, et d'un persécuteur en avait fait un vase d'élection, opéra avec un même succès dans l'âme de ce même capitaine, et avant qu'il arrivât à Alexandrie, l'assujétit au joug de son Evangile. En effet, comme il marchait une nuit avec ses gens, à cause des grandes chaleurs qui n'étaient pas supportables pendant le jour, il se fit subitement un tremblement de terre, et au milieu des foudres et des éclairs qui tombèrent et écartèrent tout son monde, il entendit une voix qui lui dit : « Néanie, où vas-tu, et contre qui marches-tu avec tant d'impétuosité et de fureur ? » — « Je vais », répondit-il, « de la part de l'empereur, à Alexandrie, pour y faire mourir tous les Galiléens (c'est ainsi que, par mépris, on appelait les chrétiens), s'ils ne veulent renoncer à Jésus-Christ ». — « C'est donc à moi », ajoute la même voix, « que tu vas faire la guerre ». — « Et qui êtes-vous, Seigneur ? » dit ce capitaine; « car je n'ai pas l'honneur de vous connaître ! » Au même instant, une croix comme de cristal lui apparut, et Notre-Seigneur lui répliqua du milieu de cette croix : « Je suis Jésus-Christ, Fils de Dieu, crucifié ». Cette parole, qui avait autrefois converti saint Paul, fit aussi un merveilleux effet dans le cœur de ce furieux ; néanmoins, il prit encore la hardiesse de parler à celui dont il voyait le signe, et lui dit : « J'ai appris de l'empereur que le Dieu que les chrétiens adorent n'a point de femme : comment donc pouvez-vous être son Fils ? Et si vous êtes si grand et si noble, d'où vient que vous avez été condamné, fouetté, couronné d'épines et crucifié ? » Il parlait en païen et infidèle; mais, Notre-Seigneur, l'éclairant subitement sur les mystères de sa génération éternelle, de son incarnation et de sa mort pour les péchés des hommes, lui changea tellement le cœur, qu'il en fit sur-le-champ un véritable chrétien. En effet, s'étant rendu la nuit même à Scythopolis, il fit venir un orfévre à qui il commanda de lui faire une croix d'or et d'argent, suivant un modèle qu'il lui en traça. L'orfévre s'en défendit d'abord, parce que la croix étant le signe des chrétiens, l'empereur ne permettait pas qu'on en forgeât ni qu'on en jetât aucune en moule : mais, sur la parole que lui donna le capitaine de ne le jamais déceler, il en coula une, où, par un grand miracle, l'image de Notre-Seigneur se trouva gravée en haut, avec le mot *Emmanuel*, et aux deux côtés, les images de saint Michel et de saint Gabriel, avec leurs noms.

Procope, fortifié par ce prodige, consolé de porter une croix sur lui, passa à Jérusalem, lieu de sa naissance, où la faveur de l'empereur et sa nouvelle dignité de gouverneur lui firent faire un accueil très-magnifique. Peu de jours après, les habitants se plaignirent à lui de la tyrannie des

Arabes, qui venaient continuellement dans les villages et les petites villes voisines pour en enlever les jeunes filles, qu'ils épousaient ou qu'ils faisaient épouser à leurs enfants. Il leur promit de les affranchir de cette servitude; et, prenant sa croix avec lui, il se mit en campagne, alla attaquer ces barbares dans leurs retranchements, et en tua jusqu'à six mille, sans perdre un seul homme de son armée. Il vit bien que cela était un effet miraculeux de la croix, d'autant plus que Notre-Seigneur l'avait assuré, par deux fois, qu'il serait victorieux par ce signe. Cependant sa mère, qui ne savait rien de son changement, l'ayant embrassé après sa victoire, le sollicita d'en rendre grâces aux dieux de l'empire, et de leur offrir, pour cela, des sacrifices. « Ce n'est pas à eux », lui répondit Procope, « que je suis redevable de ce grand bonheur, mais à Jésus-Christ crucifié, dont j'ai reconnu et adoré la divinité ». — « Que dites-vous », lui répliqua sa mère, « avez-vous donc renoncé au culte et à la religion de nos dieux ? » — « Ce ne sont pas des dieux », dit Procope, « mais des statues insensibles qui ne peuvent écouter nos prières, ni nous donner des secours dans nos besoins et nos plus pressantes nécessités ». Entrant alors dans la chambre, où sa mère avait un certain nombre d'idoles, il les renversa, les foula aux pieds, les rompit, et en fit de l'or et de l'argent monnayé, qu'il distribua libéralement aux pauvres.

Cette action [1] jeta Théodosie dans une fureur extraordinaire. Elle renonça à l'heure même à tous les sentiments de la nature; et, sans considérer l'amour qu'elle devait à son fils unique, elle alla le dénoncer elle-même comme chrétien à l'empereur Dioclétien, qui était encore à Antioche. Ce prince la consola, et lui fit espérer qu'il viendrait aisément à bout de ramener son fils dans la religion de ses ancêtres. Il lui donna donc un rescrit, adressé au préfet de la Palestine, nommé Juste : « Ayant appris », disait-il, « que Néanie, gouverneur de la ville d'Alexandrie, avait embrassé la superstition du Christianisme, il lui ordonnait de l'arrêter, d'employer toute sorte de moyens pour le faire rentrer dans son devoir, et, s'il demeurait opiniâtre dans sa résolution, de le priver de ses dignités, et même de la ceinture militaire, et de le faire passer par les plus cruels supplices ». Juste, ayant reçu cet ordre, vint trouver Procope, lui en donna communication, le pria d'en faire la lecture, et, lui témoignant la douleur qu'il aurait s'il était contraint d'en exécuter la teneur, il le conjura d'y déférer de lui-même, sans le mettre dans la nécessité, ou de lui ravir sa fortune, s'il désobéissait à l'empereur, ou de le maltraiter malgré tout le respect et toute l'amitié qu'il avait pour lui. Procope, sans s'étonner, prit le papier qu'il lui présenta; mais, y ayant vu des blasphèmes exécrables contre Jésus-Christ, il le mit en pièces, et en jeta les morceaux au vent. Ensuite, bien qu'il se pût défendre contre le préfet, et l'obliger par force à se retirer, désirant néanmoins ardemment de souffrir pour Jésus-Christ, il renonça en sa présence à sa qualité de gouverneur, lui jeta son baudrier et se mit entre ses mains pour être éprouvé par tous les supplices qu'il lui plairait. Ainsi, celui qui était hier à la tête d'une armée victorieuse, est aujourd'hui captif et chargé de chaînes; celui dont on recherchait hier la bienveillance et l'amitié avec ardeur, est aujourd'hui abandonné des siens et méprisé de ceux-là mêmes qui le regardaient comme l'auteur de leur fortune. Mais le

1. Ce zèle de Procope ne peut être louable que dans l'*intention*, ou dans le cas où il eût agi sous une inspiration du Saint-Esprit : il n'est donc pas imitable. Qu'un fils fasse de respectueuses remontrances à sa mère pour la tirer de l'erreur, rien de mieux ; mais il ne serait ni raisonnable ni chrétien, ni prudent de briser chez elle les objets de sa superstition.

disciple de Jésus-Christ estime qu'il gagne beaucoup en perdant tout pour sa gloire, et qu'il est plus riche et plus fort en n'ayant que lui seul, qu'en possédant tous les trésors et les avantages de la terre.

Juste, s'étant saisi de lui, le fit conduire à Césarée de Philippes, qui était de sa préfecture ; là il le fit fouetter avec tant de cruauté, qu'il ne paraissait plus sur son corps aucune forme d'homme, et que sa peau et sa chair étant tombées en lambeaux, on n'y voyait presque plus que des os. Ceux qui étaient présents, touchés de compassion, principalement à cause de la haute naissance et de la jeunesse du patient, fondaient tous en larmes ; mais il eut encore assez de voix pour leur crier : « Je vous supplie, mes pères et mes frères, de ne point pleurer sur moi, qui gagnerai par ces tourments une couronne immortelle ; mais pleurez sur vous et sur la perte de vos âmes, puisque, si vous ne vous convertissez, vous ne devez attendre que des tourments qui ne finiront jamais ». La constance du patient, la lassitude des bourreaux firent cesser ce supplice : on reconduisit le Martyr en prison. Le geôlier, nommé Térence, qui avait reçu auparavant de grands biens de Procope, fit tout ce qu'il put pour le soulager; il le fit entrer dans la chambre intérieure, et, ayant enveloppé ses membres avec des linges, il le coucha sur du foin neuf. Mais Notre-Seigneur le consola bien autrement : car au milieu de la nuit, deux anges sous forme humaine le vinrent voir de sa part, pour le congratuler de ses combats et de ses victoires. Il leur demanda qui ils étaient ; ils lui répondirent qu'ils étaient des anges envoyés par Jésus-Christ : « Ah ! » dit alors le saint Martyr, « je ne suis pas digne que mon Seigneur me fasse visiter par des esprits célestes ; il est vrai qu'il envoya autrefois un ange aux trois enfants de Babylone pour les préserver de la fournaise ardente ; mais, moi pécheur, qu'ai-je jamais fait en comparaison de ces âmes innocentes et pleines de ferveur ? Si donc vous êtes véritablement à Jésus-Christ, adorez présentement sa divine Majesté, et faites le signe de la croix sur vous ». Ils firent ce qu'il souhaitait, et ils le remplirent en même temps d'une consolation indicible. Notre-Seigneur se fit aussi voir à lui avec un visage plein d'une majesté amoureuse, et, l'ayant aspergé d'eau pour le baptiser, il lui changea son nom de Néanie en celui de Procope, et le rétablit en parfaite santé, tel qu'il était avant sa flagellation. Le Saint n'avait point de paroles pour reconnaître tant de bienfaits ; mais, dans le sentiment de sa faiblesse, il supplia son Seigneur de ne le point abandonner dans les autres combats qu'il avait à soutenir. « Ne craignez rien », lui dit alors Notre-Seigneur ; « je serai toujours avec vous ». Le lendemain, grand nombre de personnes furent informées de ce prodige, et il y en eut plusieurs qui quittèrent la folle superstition du paganisme pour embrasser le culte du vrai Dieu. Juste, furieux de ce succès, qui était si contraire à ses desseins et aux volontés de l'empereur, fit paraître le Martyr devant lui, et ordonna qu'il fût mené dans un temple des faux dieux pour y être contraint de les adorer. Procope ne refusa pas d'y aller ; mais y étant entré, à la vue d'une foule immense, il y fit résoudre en eau trente images des démons qui y étaient, en faisant le signe de la croix contre elles au milieu de l'air. Ce nouveau miracle fit encore de nouvelles conversions ; deux tribuns, nommés Nicostrate et Antiochus, et plusieurs soldats de leur troupe se firent baptiser, et furent décapités peu de jours après par sentence du préfet, comme il est marqué dans le martyrologe romain du 21 mai.

Douze dames illustres, femmes de sénateurs, eurent aussi part à son triomphe. On les mit d'abord en prison avec lui, afin que, comme elles étaient dans la même religion, elles fussent aussi dans les mêmes supplices.

Le Saint les consola, les fortifia et alluma dans leur cœur un si grand désir de souffrir quelque chose pour le divin Maître, qu'elles endurèrent avec joie les plus grands tourments : on leur déchira le corps à coups de fouet, on leur brûla les côtés et les aisselles avec des torches ardentes, et on leur coupa les mamelles jusqu'à la racine, sans qu'elles ouvrissent la bouche, excepté pour louer Dieu et le remercier de ce qu'il les agrégeait au nombre de ses Martyrs. La mère de l'admirable Procope, qui l'avait suivi à Césarée, fut témoin d'une générosité si surprenante. Elle ne la regardait d'abord que comme un entêtement opiniâtre : mais elle en fut ensuite tellement touchée, que la grâce opérant secrètement dans son cœur en vertu des prières de son fils, qui offrait son sang à Jésus-Christ pour obtenir sa conversion, elle méprisa en un moment tout ce qu'elle possédait en cette vie : nous voulons dire les plaisirs, les richesses, les honneurs, l'amitié des princes et l'abondance d'une maison très-opulente, et publia hautement devant tout le monde et devant le juge même, qu'elle était et voulait mourir chrétienne. Autant notre Saint fut consolé de ce changement si peu attendu, autant le juge en fut irrité et réduit au désespoir. Il tenta toutes sortes de voies pour la corrompre et la faire retourner à sa superstition; mais, voyant qu'il perdait sa peine, il la fit mener en prison avec son fils et avec les douze dames dont l'exemple lui avait été si salutaire. Dieu ne permit ce petit délai de son martyre que pour lui faire la faveur de recevoir le Baptême. Procope eut soin de lui procurer ce sacrement dès la nuit suivante, l'envoyant, avec la permission de son geôlier, à l'évêque Léonce, qui avait déjà baptisé les tribuns et leurs soldats. La grâce de la régénération anima encore davantage son courage : elle revint de l'église et rentra dans le cachot, brûlant d'amour pour Jésus-Christ, et de désir d'expier les blasphèmes qu'elle avait auparavant vomis contre sa divinité, par la mort la plus cruelle et les plus violentes tortures : lorsque le juge la fit rappeler devant son tribunal, avec ses douze compagnes, elle y parut avec le même éclat que si c'eût été pour monter sur le trône. Ni les remontrances de Juste, ni ses promesses, ni ses menaces, ni la vue de mille instruments préparés pour lui hacher les membres et lui faire souffrir un enfer sur la terre, ne purent jamais ébranler sa constance. On la frappa sur le visage, on lui écorcha toute la peau, on lui déchira les côtés avec des mains et des ongles de fer, on lui rompit les mâchoires avec des cordes plombées : ce que l'on fit aussi aux autres saintes dames; mais, au lieu de crier et de se plaindre, elles ne faisaient autre chose que de rendre grâces à Dieu. Le juge était dans la rage, le dépit et la torture; et les patientes, au contraire, étaient dans une sainte allégresse. Enfin, elles furent toutes condamnées à avoir la tête tranchée; ce qui arriva le 29 mai, jour auquel leur triomphe est marqué dans le martyrologe romain.

Après cette exécution, Juste, adressant la parole à Procope, lui dit : « N'es-tu pas encore content d'avoir été la cause de la perte de tant d'âmes? » — « Je n'ai pas été cause de leur perte », répondit Procope; « mais de leur salut éternel; car elles étaient dans la voie de la perdition, et elles sont maintenant dans le port de la vie et dans un bonheur qui ne finira jamais ». Juste, outré de cette réponse, commanda aux bourreaux de se jeter sur lui, et de lui déchirer le visage avec des mains de fer. Ils le firent aussitôt, comme des bêtes farouches qui se jettent sur une proie; mais le Saint ne bougea pas plus qu'une statue : de sorte que l'on ne savait ce que l'on devait admirer davantage, ou la force du bienheureux Martyr, ou la barbarie du juge. Il fit paraître la même fermeté lorsqu'on lui fouetta le cou avec

des cordes armées de balles de plomb, et qu'on l'éprouva par d'autres semblables tourments : ce qui obligea le préfet de le renvoyer en prison. Il le fit pour avoir le temps d'inventer de nouveaux genres de supplices ; mais Dieu ne lui en donna pas le temps : car, pendant qu'il pensait à contenter sa fureur, il fut saisi d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours, et le fit paraître lui-même devant le tribunal de Jésus-Christ, qu'il avait si cruellement persécuté dans ses serviteurs.

Avant que son successeur fût arrivé, Procope eut un peu de relâche qu'il employa à exhorter les chrétiens, à convertir les infidèles et à chasser le démon d'un grand nombre de possédés. Celui que Dioclétien nomma à la place de Juste, fut Paulin, qui, malgré sa noblesse et son éloquence, n'avait pas moins de haine de notre religion, ni moins de complaisance aveugle pour ce prince, que son cruel prédécesseur. Il entreprit de gagner Procope par raisonnement, lui disant « qu'il ne savait pas comment un homme d'esprit comme lui pouvait croire que Dieu fût né d'une femme, et qu'il eût été crucifié et mis à mort par la main des hommes ». Procope, que le Saint-Esprit avait admirablement bien instruit de nos mystères, lui expliqua là-dessus ce que nous croyons de l'Incarnation du Verbe, des deux natures en Jésus-Christ, l'une desquelles est immortelle, et l'autre a été sujette à la mort, et de la nécessité de sa Passion pour le salut du monde corrompu par le péché. Il confirma cette doctrine par les prédictions des Sybilles, qui étaient en grande vénération parmi les Romains, et encore par l'aveu, bien que forcé, d'Apollon et d'Ammon, que les Grecs consultaient comme des oracles. Il lui montra aussi l'unité de Dieu, non-seulement par la raison, mais encore par le témoignage des plus grands philosophes, surtout de Trismégiste, de Socrate, de Platon, d'Aristote et d'Héraclite, qui ont tous reconnu que la multitude des dieux détruisait absolument la divinité. Une réponse si judicieuse et si savante ne fit qu'aigrir l'esprit du préfet. Il dit à Procope de sacrifier promptement aux dieux de l'empire, au lieu de tant raisonner, s'il ne voulait être encore plus maltraité qu'il ne l'avait été sous son prédécesseur. Le Saint se moqua de son commandement et de la folie de ses dieux, qui n'étaient que du bois, de la pierre, de l'or ou de l'argent, ou bien avaient été des hommes vicieux et chargés de toute sorte d'infamies. Paulin, ne pouvant plus souffrir une telle constance, commanda à un de ses gardes de lui passer son épée à travers le corps. Ce soldat se mit en devoir d'obéir ; mais son bras perdit toute sa force et lui-même tomba à terre. Ainsi, Procope fut encore reconduit en prison, si chargé de fers qu'il ne pouvait demeurer debout. Ce fut alors que cet homme divin adressa à Dieu l'excellente prière que l'auteur de sa vie nous rapporte : après avoir publié ses grandeurs et les effets de sa puissance, et l'avoir remercié du nombre infini de ses bienfaits, il le conjure de terminer enfin ses combats et de lui donner, par sa grâce, une sainte persévérance.

Six jours après, il fut ramené devant le préfet ; là, il fut rompu à coups de nerfs de bœuf et on brûla ensuite ses plaies avec des charbons ardents ; on y mit aussi du sel et on y fit passer des pointes d'acier tout embrasées. Ce supplice était si terrible, qu'il semblait être au-dessus de la patience la plus héroïque. Cependant le Martyr, insultant le tyran, lui dit avec une force incomparable : « Tu crois, Paulin, me maltraiter, et tu ne vois pas que tu me procures le plus grand bonheur que je puisse recevoir : car, qu'y a-t-il de plus doux à une âme qui aime Jésus-Christ, que de souffrir quelque chose pour son amour ? En vérité, si tu savais ce mystère, la haine que tu me portes t'empêcherait de me tourmenter, pour ne pas me faire un

bien si souhaitable ». Cependant Paulin, dont la fureur allait toujours en augmentant, s'avisa d'un épouvantable artifice : pour faire croire que le Martyr avait offert de l'encens aux idoles, il commanda qu'on dressât un autel en sa présence, et lui faisant étendre la main par violence, il y fit mettre des charbons ardents et de l'encens, afin que, lorsqu'il laisserait tomber ces charbons tout fumants, on pût s'écrier qu'il avait enfin satisfait à la volonté de l'empereur. Mais, ô force admirable de la générosité chrétienne ! Procope, nonobstant la douleur du feu qui lui rôtissait la main, la tint néanmoins toujours immobile, sans jamais secouer les charbons qui le tourmentaient si terriblement. Il leva alors vers le ciel ses yeux tout baignés de larmes, et parlant à Dieu, il lui dit avec le Roi-Prophète : « Vous avez, Seigneur, tenu et arrêté ma main droite; vous avez préservé mon âme du péché, vous avez essuyé mes pleurs et m'avez fortifié de votre vertu d'en haut ». Paulin lui dit : « Puisque les tourments te sont si agréables, pourquoi verses-tu des larmes? » — « Je ne pleure pour mon supplice », répondit le Saint, « qu'autant qu'une masse de boue se dissout à la chaleur du feu ; mais je pleurs le malheur de ton âme qui, pour ton incrédulité, sera plongée dans les enfers ».

Il faudrait un volume entier pour exprimer toutes les autres tortures que cet invincible athlète surmonta. Il fut reconduit en prison ; de là on le ramena au tribunal, on le suspendit en l'air par les mains ; on lui mit en cet état de gros quartiers de pierre aux pieds, puis on le jeta dans un four ardent dont la flamme consuma plusieurs des bourreaux qui en approchèrent trop près ; en un mot, on éprouva sur lui tout ce que la malice des hommes peut inventer de plus cruel ; mais il sortit de tous ces combats victorieux et plein de gloire, et néanmoins si humble et si convaincu de sa faiblesse, qu'il avait continuellement les yeux au ciel pour en implorer le secours. Enfin, la dernière sentence de mort fut donnée contre lui, et on le conduisit au lieu ordinaire pour y être décapité. Avant l'exécution, s'étant tourné vers l'Orient, il pria Dieu avec beaucoup de ferveur pour toute la ville où il était, pour les malades privés de secours, pour les pauvres, les veuves, les pupilles et les orphelins, pour les personnes tentées, affligées et persécutées, et pour toute autre sorte de misérables. Et il entendit une voix qui l'assura que ses prières étaient exaucées et que sa couronne était toute préparée. Ainsi, il tendit le cou au bourreau, qui lui trancha la tête le 8 juillet, quelque temps après l'abdication de Dioclétien. Son corps fut honorablement enterré par les chrétiens, et sa mémoire fut aussitôt après marquée dans les inventaires de l'Eglise. Le martyrologe romain en fait mention en ce jour.

On représente saint Procope : 1° dans le costume d'un général d'armée ou tout au moins d'un officier supérieur, en sa qualité de soldat de la cour de Dioclétien; 2° renversé de son cheval, comme saint Paul, lorsqu'il se rendait à Alexandrie pour y exterminer les chrétiens; 3° apercevant dans le ciel, près d'Apamée, une croix qui change subitement son cœur de persécuteur et qui plus tard lui assura une éclatante victoire ; 4° jeté dans un grand feu : on raconte en effet qu'il fut précipité au milieu des flammes, mais sans en souffrir le moindre dommage, et il ne périt que par le glaive.

Acta Sanctorum, tome II de juillet.

SAINT ÉVODE OU YVED, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

550. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

Pietas certissima vitæ norma est et conversationis optimæ disciplina.
La piété est le guide le plus sûr de la vie et la meilleure règle de conduite.
S. Joan. Chrys., *hom.* XII *sup. I Tim.*

Avant que le pays que l'on nomme aujourd'hui Normandie fût occupé et érigé en duché par les nations venues du Nord, il était déjà très-religieux et catholique ; il avait déjà ses évêchés, ses abbayes et ses paroisses, ses Saints, ses reliques et ses vases sacrés, et était connu sous le nom de Neustrie, une des plus florissantes provinces du christianisme. Rouen en était la capitale, non-seulement pour la puissance politique, mais aussi pour l'autorité ecclésiastique, et il est constant que cette ville avait eu dès lors des évêques très-considérables par leur sainteté, par leur naissance et les grandes charges dont ils avaient été honorés dans l'Etat ; entre autres, saint Godard, saint Ouen et saint Ansbert. Saint Evode ou Yved n'a pas été des moins recommandables; son père s'appelait Florentin et sa mère Céline. Florentin était un noble franc, issu de ces premiers capitaines qui avaient subjugué les Gaules et en avaient chassé les Romains. Sa valeur et sa piété répondaient parfaitement à sa noblesse, et il avait la crainte de Dieu si profondément imprimée dans le cœur, que rien n'était capable de le détourner de son devoir et de lui faire faire une injustice. Céline, qui ne lui cédait en rien pour la gloire de ses ancêtres, était aussi une femme de grande vertu, chaste, douce, modeste, charitable envers les pauvres et les misérables, et ennemie de tout déréglement.

Notre Saint étant né d'une si bonne tige, vers la fin du règne de Clovis, donna aussitôt des marques de la sainteté à laquelle il devait un jour arriver. Il avait, dans un corps des plus beaux et des mieux faits qu'on pût voir, un esprit si pur, si éclairé et si porté au bien, qu'il était aisé de reconnaître que Dieu le destinait à lui rendre des services signalés dans son Eglise. Ayant été mis sous de bons précepteurs, il y fit en peu de temps de grands progrès. A mesure qu'il croissait en âge, on le voyait croître en sagesse, en science, en dévotion et en maturité de mœurs. Bien qu'il l'emportât dans les études sur ses compagnons, il ne leur causait pas néanmoins d'envie ni de jalousie, parce que sa prudence, son humilité et sa douceur les charmaient : ils ne pouvaient le regarder qu'avec beaucoup de respect, d'admiration et d'amour.

A l'âge de quinze ans, il témoigna à ses parents que les engagements du monde, et surtout ceux des armes et de la cour, lui paraissaient insupportables, et que son inclination le portait à l'état ecclésiastique. Ils avaient jeté leur vue ailleurs, ne doutant point qu'il ne devînt un grand homme de guerre ou d'Etat, s'il se donnait au service du prince ; mais, comme ils avaient la crainte de Dieu, et qu'ils regardaient sa volonté comme une règle inviolable de leurs actions, ils ne voulurent pas s'opposer aux mouvements qu'il mettait par sa grâce dans le cœur de leur fils. Il reçut donc la tonsure cléricale et se revêtit des habits propres à la condition qu'il avait

choisie. Peu de temps après, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église cathédrale de Rouen, où il se transporta en diligence pour s'acquitter des obligations de cette sainte profession. Sa beauté angélique, son port grave et majestueux, la gaîté et la sérénité de son visage, mais surtout son honnêteté, sa modestie et sa chasteté, lui concilièrent d'abord l'amitié de tout le monde. Il n'avait rien des légèretés ni des emportements de la jeunesse. On le voyait souvent dans les églises ; il assistait aux divins offices, tant de jour que de nuit, avec une ferveur et une présence d'esprit qui servaient d'exemple aux plus anciens de ce Chapitre. Il s'employait hors de ce temps à toutes sortes de bonnes œuvres, c'est-à-dire à l'étude des saintes lettres, à la méditation des vérités divines, au secours des pauvres et des affligés, à la visite des prisons et des hôpitaux, et à de pieux pèlerinages pour honorer les reliques et la mémoire des serviteurs de Dieu.

Pendant qu'il embaumait toute la ville de Rouen par une vie si pure et si édifiante, le siége de cette métropole vint à vaquer par la mort de Flavien, que quelques auteurs font le quinzième évêque. C'était alors le clergé et le peuple qui choisissaient leurs prélats, quoique l'agrément du roi fût nécessaire. L'élection en cette occasion ne fut point balancée : il n'y eut personne, ni parmi les ecclésiastiques, ni parmi les laïques, qui ne demandât Yved pour pasteur ; tout le monde croyait que le bonheur du diocèse dépendait d'un choix si judicieux et si équitable. Clotaire Ier, qui régnait alors, consentit à cette élection, étant bien informé de la sagesse et de la fidélité du saint Chanoine [1]. On ne peut exprimer l'allégresse et les acclamations de joie de toute cette grande ville, lorsque le nouveau prélat y fit sa première entrée : les louanges qu'on lui donnait n'étaient pas étudiées, mais venaient du cœur filial que tous ses diocésains avaient pour lui. Sa conduite ne trompa pas leur attente. Il avait été un excellent chanoine, il fut encore un meilleur évêque. Sa nouvelle dignité lui servit d'aiguillon pour le porter avec plus de force que jamais à la pratique de toutes les vertus. Les grandes affaires, qui sont inséparables d'une prélature aussi considérable que celle d'archevêque de Rouen, ne l'empêchèrent pas de continuer son assiduité aux divins offices. Il redoubla même ses prières, ses aumônes, ses jeûnes et ses autres exercices de dévotion. Il ne manquait à rien de ce qu'on peut exiger d'un bon pasteur ; il instruisait son peuple par ses prédications, il le consolait par ses visites, il le soulageait par ses charités, il le défendait par sa puissance, il lui obtenait les grâces et les bénédictions du ciel par ses larmes,

1. Il n'est peut-être pas inopportun de dire ici un mot sur la nomination des évêques : elle s'est toujours composée de deux éléments, et de trois partout où la religion catholique est plus ou moins reconnue par l'Etat ; toujours chaque église a élu ou agréé son évêque, soit tout entière, ecclésiastiques et fidèles réunis ; soit par le clergé, soit par le chapitre de la cathédrale. Il en fut de même des rois ; tantôt ils ont nommé, tantôt ils ont simplement agréé les évêques. C'est au Pape qu'il appartient de les confirmer, de les instituer. Cette confirmation est faite aujourd'hui immédiatement par le Pape ; elle ne l'était jadis que médiatement, c'est-à-dire par le moyen des métropolitains ; les évêques étaient confirmés par le métropolitain qui était en communion avec le Pape, subordonné au Pape.

Mais en vertu des articles IV et V du Concordat de 1801 les évêques en France sont *nommés* par le souverain et *confirmés* par le Pape. Il en est de même dans beaucoup de royaumes catholiques.

Sans doute ce que le souverain Pontife a fait est bien fait. Sans doute la nomination des évêques telle qu'elle se fait aujourd'hui est très-canonique, puisqu'elle a été ainsi réglée par le vicaire de Jésus-Christ, pour le plus grand bien de l'Eglise, vu les circonstances. Mais il est permis de désirer que ces circonstances changent et que le souverain Pontife puisse apporter quelque modification à ces articles IV et V du Concordat. Si un évêque était ou *élu*, ou *agréé*, ou *présenté* simplement par le chapitre de l'Eglise qu'il doit gouverner, il aurait d'avance l'affection et l'estime de cette Eglise. Il serait plus indépendant vis-à-vis le souverain temporel, à qui on conserverait toujours le droit ou de ne pas agréer ou de ne pas présenter ou d'éliminer les candidats qui lui sembleraient hostiles. Les deux intérêts seraient ainsi conciliés sans que l'un fût sacrifié à l'autre. Ah ! n'oublions pas que la liberté de l'Eglise repose principalement sur l'indépendance de l'épiscopat qui dépend beaucoup de la nomination ou élection des évêques.

et il le corrigeait par ses sages réprimandes : aussi il eut cette consolation d'avoir toujours des ouailles dociles, et de semer en une bonne terre, qui rendait avec avantage les fruits de ce qu'il y avait jeté par sa parole.

Dieu, à qui son humilité était souverainement agréable, rehaussa bientôt ses vertus par plusieurs miracles; il donna la voix à un muet de naissance, en lui oignant la langue d'une goutte de saint chrême, et en faisant sur lui le signe de la croix. Un incendie menaçant toute la ville d'un embrasement général, parce que les maisons n'étaient que de bois, il l'arrêta soudain par sa prière et par un autre signe de croix : ce qu'il ne put tenir secret, parce qu'à l'instant même où il étendit la main, on vit la flamme s'éteindre et se changer en une épaisse fumée. Il était si redoutable au démon, qu'il le chassait des corps des possédés par sa seule bénédiction, et sans qu'il lui fût besoin d'imposer ses mains sur leur tête. Quelquefois même il a contraint cet esprit infernal de les abandonner, en imprimant sur eux ce signe salutaire avec la pointe de son bâton pastoral. Tout ce qu'il avait porté ou touché devenait miraculeux et opérait des guérisons surnaturelles : la paille même qu'on tirait de son lit a souvent rétabli en santé toutes sortes de malades. Il faisait abondamment l'aumône aux pauvres; mais, si peu qu'il leur donnât, cela leur profitait beaucoup plus que ce qu'ils recevaient de la charité des autres personnes, parce que cela se multipliait divinement dans leurs bourses ou dans leurs besaces, pour leur faire connaître le mérite et la sainteté de leur aumônier.

Bien que ce grand homme fût désiré dans tous les endroits de la France, où sa réputation se répandit en peu de temps, il ne sortait pas néanmoins de son diocèse, étant bien persuadé que la résidence est nécessaire au pasteur pour connaître ses brebis et pour apporter un remède convenable à leurs besoins. Mais, comme son troupeau n'était pas tout renfermé dans Rouen, et qu'il avait grand nombre d'ouailles dans les paroisses de la campagne et des autres villes, il s'acquittait fidèlement de l'obligation d'y faire ses visites, sans s'en reposer sur ses grands vicaires et ses archidiacres, et son soin, dans cette fonction, n'était pas seulement de réformer les curés et les prêtres et de corriger les abus qui se peuvent glisser dans leur ministère; mais aussi d'instruire les pauvres paysans, d'insinuer la piété dans les esprits les plus bornés, de les exhorter à la pénitence et à la bonne vie, de leur conférer le sacrement de Confirmation, de les consoler, fortifier et soulager dans leurs maux, tant corporels que spirituels.

Ce fut dans ce travail qu'il trouva la fin de sa vie : car s'étant transporté à Andelys, à sept lieues de Rouen, il y tomba malade d'une fièvre, et prévit qu'il allait passer de cette vie à une meilleure. Les principaux du clergé de Rouen en étant avertis, le vinrent trouver pour avoir le bonheur d'entendre ses dernières instructions. Il reçut les Sacrements en leur présence, et, les ayant fait approcher de son lit, avec les hommes du peuple qui purent avoir place dans la chambre, il leur fit une exhortation toute paternelle et leur expliqua combien il est important de prévenir le moment de la mort par une sérieuse pénitence et par une vie digne de l'auguste qualité de chrétiens et d'enfants de Dieu. Après ce dernier témoignage de son amour, il rendit paisiblement son esprit à Notre-Seigneur, pour en recevoir la récompense de ses travaux et de sa fidèle administration : ce qui arriva le 8 juillet 550, selon que le raconte Farin, prieur de Notre-Dame du Val, en sa *Normandie chrétienne*. Il dit qu'il avait été quinze ans évêque, ayant succédé à Flavien dès l'année 535 ; mais, comme Flavien a souscrit au quatrième concile d'Orléans, tenu seulement en 541, on ne peut mettre avant ce temps

l'élection de saint Yved, et il faut nécessairement ou qu'il ait été moins de quinze ans évêque, ou qu'il ait passé 550 : ce qui n'est pas hors de raison, pourvu qu'on ne l'avance pas jusqu'en l'année 557, époque à laquelle saint Prétextat, son successeur, souscrivit au troisième concile de Paris.

Le moine de Saint-Evroult fait de saint Evode un très-bel éloge en disant que ce pieux évêque s'est rendu considérable par son éloquence et par son courage ; par la pureté de ses mœurs ; par sa prudence, par sa piété et par sa modestie :

Eloquiis plenus sanctus successit Evodius
Fortis et innocens, prudens, pius atque modestus.

Le corps de notre bienheureux Prélat fut reporté avec beaucoup de solennité à Rouen, pour y être inhumé dans sa cathédrale. A son entrée, les portes de la prison publique s'ouvrirent, et trente criminels, dont les fers se rompirent miraculeusement, furent délivrés. Il se fit aussi d'autres miracles dans l'église : on remarqua que quatre aveugles et dix-huit boiteux furent guéris.

CULTE ET RELIQUES.

Sous la seconde race de nos rois, les Normands étant descendus dans le pays de Neustrie, et ne pardonnant ni aux hommes vivants, ni aux sépulcres des morts, ni aux reliques des plus grands serviteurs de Dieu, dont ils n'avaient pas encore embrassé la religion, les dépouilles sacrées de saint Yved furent sauvées de leurs mains et transférées en la ville de Braisne, sur la rivière de Vesle, au diocèse de Soissons. Elles furent déposées dans la collégiale du château. Plus tard, en 1130, André de Baudiment, devenu seigneur de Braisne, et sa femme, Agnès de Champagne, résolurent de bâtir, pour renfermer le corps de saint Yved, un sanctuaire plus vaste et plus majestueux.

En 1153, on érigea une confrérie de saint Yved, composée des plus notables bourgeois du pays. Eux seuls étaient en possession de descendre la châsse du Saint. En 1844, Mgr de Simony, évêque de Soissons, a rétabli cette confrérie.

L'église de Saint-Yved, fermée pendant la révolution, fut sur le point d'être démolie. Restaurée en 1828, elle ne fut rendue au culte qu'en 1837.

Depuis le milieu du IXe siècle jusqu'à la révolution française, et depuis la révolution jusqu'aujourd'hui, les reliques de saint Yved ou Evode sont toujours restées à Braisne. L'église actuelle, commencée en 1180 et achevée en 1216, n'a été construite que pour y déposer plus honorablement le corps de saint Yved ou Evode ; et en effet, en cette même année 1216 l'archevêque de Reims, Albéric, et Haymard de Provins, évêque de Soissons, transportèrent solennellement, de l'ancienne église dans la nouvelle, le coffre renfermant le corps de saint Yved. — En 1244, Gérard, abbé du monastère de Braisne, mit le corps dans une nouvelle châsse, en présence de l'évêque de Soissons, Raoul, et de l'évêque de Laon, Garnier. — Sa vénération pour cette sainte relique était si grande, que l'église, quoique dédiée à la vierge Marie, fut dès lors appelée l'église de Saint-Yved. — En 1650, l'édifice sacré fut envahi par des gens de guerre ; mais ils respectèrent la châsse du bienheureux Archevêque de Rouen. D. Martène a assisté, en 1718, à la procession où la châsse de saint Yved était portée. Hugo, abbé d'Estival, atteste, en 1734, qu'on révérait à Braisne le corps de saint Yved. Plusieurs vieillards existant encore à Braisne attestent avoir toujours vu, avant la révolution, cette châsse vénérée de tous les fidèles. — C'était un chef-d'œuvre de sculpture et d'orfévrerie. Elle était en argent doré, longue d'un mètre soixante centimètres, et surmontée d'un élégant clocheton. Les parois étaient divisées en petites niches, garnies chacune de statuettes en vermeil. Dans la niche du milieu était la statuette de saint Yved. Cette châsse était placée au fond de l'abside et au-dessus du maître-autel. C'est là que les révolutionnaires vinrent la prendre pour la traîner dans les rues de Braisne. Ils la brisèrent sous une grande porte, à l'angle de la rue du Martroy, et les débris furent envoyés à la Monnaie. Plusieurs fidèles s'empressèrent de recueillir rapidement quelques-uns des saints ossements et les remirent à l'abbé Maugras, remplissant alors les fonctions de curé. M. Maugras les transmit à M. Sohier, le premier curé-doyen de Braisne après le Concordat. Son successeur, M. Petit de Reimpré, après une sérieuse enquête, en fit reconnaître l'authenticité par M. Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons (1813), qui appela un médecin pour dénommer les ossements conservés. Le prélat en prit une portion pour sa cathé-

draie où elles font partie du trésor de l'église. — Les 16 et 17 octobre 1865, l'archevêque de Rouen, cardinal de Bonnechose, après s'être fait précéder par deux magnifiques châsses que l'église métropolitaine de Rouen offrait à l'église de Braisne, vint recevoir solennellement la portion des reliques de saint Yved ou Evode dont l'évêque de Soissons et le curé de Braisne consentaient à se dessaisir, c'est-à-dire un os iliaque, un fémur entier, les deux tiers d'un humérus et deux fragments du crâne. — L'église de Braisne garde encore de saint Yved un fragment d'humérus, un fémur entier, un os iliaque entier, deux morceaux du crâne et cinq osselets des mains et des pieds.

Acta Sanctorum; Notes fournies par M. Henri Congnet, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons.

SAINT VAULRY OU VALERIC,

ERMITE ET CONFESSEUR DANS LE LIMOUSIN

520. — Pape : Boniface V. — Roi de France : Clotaire II.

Eremitæ perfectio est exutam mentem a cunctis habere terrenis, eamque unire cum Christo.

La perfection du solitaire consiste à détacher son cœur et son esprit de toutes les choses de la terre pour s'unir de toutes ses forces à Dieu.

Joan. Cass., *collat.* XIX *abbat. Joan.*

Saint Vaulry ou Valeric naquit vers l'an 530, dans la province de Reims, de parents nobles et chrétiens, qui prirent les plus grands soins de son éducation. Valeric montra de bonne heure de quoi il serait capable et fit de rapides progrès dans la science et la vertu ; dès son bas âge on l'eût pris pour un vieillard tant il était sage, grave et prudent dans ses paroles et dans ses actions. Aussi Dieu se plut-il à récompenser alors sa pureté, sa douceur, sa piété par le don des miracles. Valeric, craignant le péché de vaine gloire, songea à quitter son pays et résolut d'aller honorer les reliques de saint Martial dans la ville de Limoges (vers 565). Arrivé au sépulcre du grand Apôtre, il y passa de longs jours dans l'oraison, les veilles et le jeûne, le suppliant de lui faire connaître la volonté de Dieu sur lui. Les chanoines de Limoges, ravis de sa piété, lui offrirent une solitude à dix lieues environ au nord de cette cité, en un endroit où fut bâtie depuis l'église de Saint-Julien, martyr, et qui a donné naissance à la ville de Saint-Vaury[1].

C'est là qu'il se fit construire une cellule au pied du mont Bernage, anciennement Benoarge, cellule dans laquelle il passa toute sa vie dans la prière, l'oraison, le jeûne, les veilles et tous les autres exercices de la pénitence. Plus d'une fois il eut à subir les terribles assauts du démon qui tentait de le décourager et lui représentait les avantages et les honneurs qu'il aurait eus dans le monde s'il y était resté, et cela sans avoir à craindre pour son salut. Valeric redoublait alors ses prières et ses mortifications.

Mais Dieu ne pouvait laisser tant de vertus sans récompense, ni cacher au monde une si brillante lumière. Bientôt les malades et les infirmes de toute sorte vinrent en foule à la cellule de saint Valeric ; aux uns il rendait

1. Saint-Vaury compte 2300 habitants, et appartient au département de la Creuse, à l'arrondissement de Guéret. Il est chef-lieu de canton.

la santé du corps, aux autres il prodiguait les avis et les consolations dont leur esprit et leur cœur avaient besoin, et tous s'en retournaient louant et glorifiant Dieu qui est admirable dans ses Saints. C'est ainsi que Valerie passa sur la terre en faisant le bien, et arriva à une extrême vieillesse. Il s'endormit dans la paix du Seigneur, le 10 de janvier, vers l'an 620. Tous les malades qui étaient présents à sa mort furent guéris par son intercession. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Julien, martyr, qu'il avait si souvent et si religieusement visitée, et où il continue ses miracles en faveur de ceux qui viennent l'invoquer.

La solitude de saint Valeric est toujours un lieu de pèlerinage; on y vénère une grotte où il allait souvent prier, et qu'on appelle *Berceau de Saint-Valeric*. M. Siryeix, curé-doyen de Saint-Vaulry, y a planté une croix. Nulle gloire n'est comparable à celle que Dieu donne à ses Saints, même en ce monde. Bien des siècles se sont écoulés depuis le passage de saint Valeric dans nos contrées, et sa mémoire y est toujours aussi vivante : *In memoria æterna erit justus*. Les châsses précieuses qui contenaient les reliques de notre Bienheureux échappèrent au vandalisme et à la profanation des Révolutionnaires par les soins du docteur J.-B. Loriol, ancien prieur des pénitents blancs. L'église de Saint-Vaulry possède aussi une statue sans aucun mérite artistique, et précieuse seulement par le Saint qu'elle essaie de représenter. Elle fut cachée au domaine de La Valette; et tous racontent encore que le terrible orage qui, à cette époque, ravagea ces contrées sur une étendue de vingt-cinq lieues, respecta le seul domaine de La Valette.

La fête de saint Valeric se célèbre avec beaucoup de pompe, le 8 juillet et le dimanche suivant. D'après un ancien usage, on carillonne quand le saint Thaumaturge a accordé quelque faveur signalée, autrement on sonne à la volée. Cet usage vient, dit-on, de ce que les cloches sonnèrent d'elles-mêmes au moment de la mort de notre Saint.

Annales hagiologiques de M. Ch. Barthélemy.

SAINT CHILIEN OU KILIEN [1],

ÉVÊQUE DE WURTZBOURG, EN ALLEMAGNE, ET MARTYR

689. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Thierry III.

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!
Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de la paix, l'Evangile du vrai bonheur!
Rom., x, 15.

Saint Kilien était un moine irlandais, qui sortait d'une famille illustre par ses vertus autant que par sa noblesse. Dès sa plus tendre enfance, il fut élevé dans la crainte de Dieu et dans les sciences humaines, où il fit des progrès rapides et sérieux. On raconte qu'étant tout jeune encore, quand il méditait sur l'amour de Jésus-Christ qui versa son sang sur la croix pour

1. *Alias :* Kilian, Kuln.

nos péchés, son âme s'envolait, pour ainsi dire, de la terre; car cette sainte inspiration enflammait son cœur du désir de porter la lumière de la foi aux païens qui étaient encore plongés dans les ténèbres de la mort, et de planter l'étendard de la rédemption parmi ces malheureux esclaves du péché. Mais ses parents et ses amis s'efforcèrent, par toutes sortes d'instances et d'observations, d'affaiblir en lui ce projet et de diriger son zèle vers d'autres objets. Rien n'y fit.

Les missions lointaines attirèrent cette âme ardente, à laquelle ne suffisaient pas les mortifications du cloître. Accompagné du prêtre Colman et du diacre Totnam, Kilien traversa la Manche, parcourut les provinces occidentales et orientales de la Gaule, comme l'avait fait avant lui saint Colomban, passa en Germanie et vint se fixer sur les bords du Mein, dans une bourgade appelée alors Herbipolis, devenue aujourd'hui une grande cité, sous le nom de Wurtzbourg. La population était encore païenne. Kilien et ses compagnons apprirent bientôt la langue : le descendant des rois irlandais se proposait d'évangéliser ces contrées, mais il ne voulut point l'entreprendre avant d'en avoir reçu la mission du souverain Pontife. Il partit donc pour Rome. « L'Eglise romaine », disent les actes, « était alors présidée par Conon, vénérable pontife, profondément versé dans les lettres divines et humaines, administrateur vigilant, dispensateur fidèle des fonctions ecclésiastiques. Il accueillit l'homme de Dieu avec joie, et rendit grâces à la Providence qui suscitait dans les îles reculées de l'Océan des missionnaires et des docteurs nouveaux. Il conféra à Kilien l'ordination épiscopale, et le chargea de prêcher la foi de Jésus-Christ aux peuples germains.

Au retour, l'évêque missionnaire passa par la ville de Meaux, où saint Faron lui parla de l'ermite irlandais Fiacre, le thaumaturge des rives de la Marne ; Kilien visita ce compatriote, dans lequel il reconnut un de ses proches parents. L'entrevue fut touchante, et révéla l'origine et la naissance jusque-là inconnues du pieux ermite. Fiacre supplia Kilien de rester quelques jours près de lui, dit l'hagiographe, tant était grande sa joie de pouvoir parler de sa patrie et de sa famille, depuis si longtemps abandonnées. Kilien se prêta à son désir. Les deux saints passèrent donc ensemble des heures délicieuses, non-seulement à parler des souvenirs de la patrie terrestre, mais à s'entretenir des joies du ciel. Enfin, se recommandant l'un et l'autre au Seigneur, ils se donnèrent le baiser de paix et se quittèrent pour ne plus se revoir ici-bas.

La première conquête de Kilien à Herbipolis fut celle du duc de Franconie, Gozbert, bientôt suivie de la conversion de toute la tribu. Mais les pieux missionnaires devaient payer cette victoire de leur sang. Gozbert, avant sa conversion, était marié à sa belle-sœur Geila. Quand il fut baptisé, l'évêque l'avertit de l'irrégularité de son union. Le duc, surpris d'abord de cette exigence de la loi chrétienne, finit par la trouver ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire éminemment préservatrice de la sainteté du foyer domestique. Il songeait donc à répudier Geila, quand cette femme vindicative fit égorger durant la nuit, Kilien et ses deux compagnons, le prêtre Colman et le diacre Totnam (8 juillet 869).

Les bourreaux enterrèrent les corps des martyrs avec le mobilier, les livres et les vêtements qui leur avaient appartenu. Geila avait donné cet ordre, se réservant de faire courir le bruit que les trois étrangers avaient spontanément pris la fuite, et qu'on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Telle fut en effet la version officielle qu'on chercha à faire prévaloir. Mais le crime avait eu pour témoin une pieuse chrétienne, nommée Burganda, la-

quelle avait scrupuleusement noté le lieu où les martyrs étaient inhumés. Leurs reliques furent transférées, au siècle suivant, par l'évêque Burchard, dans la cathédrale de Wurtzbourg. Quant aux meurtriers, l'un d'eux mourut en proie à des accès de démence et confessant son forfait ; l'autre s'enfonça lui-même son épée dans la poitrine. Geila devint folle. Elle allait, répétant ces mots : « Kilien ! Kilien ! ton nom veut dire calice, mais c'est du poison que tu me verses dans les entrailles ! » Enfin Gozbert, détrôné par ses propres enfants, périt sous le poignard d'un esclave.

On représente saint Kilien : 1° une épée à la main, ou le sein percé d'un poignard, pour rappeler son martyre ; 2° en groupe, avec ses deux compagnons, Colman et Totnam.

Acta Sanctorum, tome II de juillet, traduction de l'abbé Darras, dans son *Histoire de l'Eglise ;* — Cf. Godescard, édit. de Bruxelles.

SAINT GRIMBAUD OU GRIMBALD [1],

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SAINT-BERTIN, AU DIOCÈSE D'ARRAS

Vers 903. — Pape : Léon V. — Roi de France : Charles III *le Simple.*

Veræ virtutes nisi in eis quibus vera inest pietas esse non possunt.
Les vraies vertus ne peuvent exister que dans ceux qui possèdent une piété véritable.
Saint Augustin, *De civitate Dei.*

Un des religieux les plus savants et les plus saints que présentent les annales de Saint-Bertin au neuvième siècle, c'est Grimbaud, qui passa dans cette abbaye la plus grande partie de sa vie. Les auteurs ne sont point d'accord sur le lieu où il naquit. Meyer, dans ses annales de Flandre, dit que ce fut à Tournai ; d'autres croient que ce fut à Tournehem ou à Thérouanne même. Cette dernière opinion paraît plus probable, surtout quand on considère que ses parents, qui étaient remplis de religion, le placèrent, dès l'âge de sept ans, au monastère de Saint-Bertin, afin qu'il y fût formé à la pratique du bien. Gotzelin, l'un des historiens de cette illustre abbaye, en parle en ces termes : « Tel qu'un nouveau Samuel, Grimbaud se dévoua au culte du Seigneur dès sa plus tendre enfance. Elevé à Saint-Bertin, dans l'école de toutes les vertus, n'ayant de goût que pour les choses du ciel, il devint un homme parfait, et fut pour les anges un spectacle ravissant. Qui pourrait décrire toutes ses vertus ? La nature lui avait prodigué les agréments extérieurs. Il avait une bonté et une douceur inaltérables. Sa conversation était dans le ciel. Tous les objets terrestres lui étaient insipides, et il ne témoignait pour eux que du mépris. Les saintes lectures et l'oraison étaient ses occupations principales ; c'était toujours avec peine qu'il était obligé de les abandonner. Il déclarait une guerre continuelle aux puissances infernales qui tentaient de corrompre son cœur ; il les combattait avec les armes que lui donnait son innocence ». Telle fut la conduite de Grimbaud dès ses premières années.

D'après les supputations des Bollandistes, saint Grimbaud avait dix-neuf

1. *Alias :* Grimaud, Grimaux, Grimoald, *Grimoaldus, Grimbaldus.*

ans quand l'abbé Hugues le reçut, en qualité de religieux, dans ce monastère où il avait passé son enfance et son adolescence. Il devint aussitôt pour ses frères un modèle accompli : aussi ses supérieurs ne tardèrent pas à l'élever au sacerdoce. Grimbaud vivait tranquille dans sa chère communauté de Saint-Bertin, lorsque Alfred le Grand l'invita à venir communiquer, à des religieux qu'il avait réunis après les désastres des invasions danoises, les trésors de sa science. Cette demande du roi d'Angleterre étonne peu quand on sait que ce prince, au retour d'un voyage à Rome, s'arrêta à l'abbaye de Saint-Bertin, où il eut occasion d'apprécier la vertu et le savoir de saint Grimbaud. D'ailleurs ce monarque, depuis qu'il était sur le trône, entretenait un commerce de lettres avec Foulques, archevêque de Reims, et auparavant abbé de Saint-Bertin. Des graves auteurs assurent que c'est dans cette circonstance que fut écrite la lettre suivante, qu'on trouve dans les annales d'Angleterre, publiées par Alford. Elle renferme l'éloge le plus complet du bienheureux Grimbaud, adressé au roi par Foulques lui-même. En voici quelques passages : « Vous nous demandez, roi Alfred, un des nôtres et en particulier Grimbaud, prêtre et religieux, afin qu'il soit employé à chasser les loups qui ont pénétré dans le troupeau du Seigneur, et qu'il soit chargé comme pasteur, du gouvernement des âmes. Toute la communauté rend bon témoignage à ce religieux qui, dès sa plus tendre enfance, a été nourri par elle dans la vraie foi et la sainte religion, et que, selon les rites de l'Eglise, elle a élevé successivement aux différents ordres jusqu'à la dignité du sacerdoce. Même elle le juge très-digne de la charge pastorale et propre à instruire les autres dans la vérité. Nous eussions préféré qu'il le fît dans ce royaume, notre patrie, et, par la volonté de Dieu, nous nous disposions à l'employer à la première occasion. Notre désir était d'avoir pour collaborateur dans notre ministère et pour coadjuteur très-prudent dans l'accomplissement de nos devoirs, celui que nous regardons comme notre fils très-fidèle ; voilà pourquoi ce n'est pas sans une profonde douleur que nous souffrons qu'il nous soit arraché et qu'un si grand espace de terres et de mers le sépare de nous. Au reste, la charité ne connaît pas de préjudice, ni la foi de dommage, et il n'est point d'intervalle qui puisse séparer ceux qu'unit le lien de la véritable charité ; c'est pourquoi nous acquiesçons à votre demande, nous qui ne saurions rien vous refuser... »

Saint Grimbaud se rendit donc auprès du roi Alfred, qui le reçut avec honneur. Presque aussitôt le monarque réunit à Londres un concile des évêques, des abbés et des principaux personnages du royaume. Saint Grimbaud y était présent. A la demande du roi, il prononça un discours remarquable sur la dignité de la nature humaine, que Dieu, dans sa bonté, a daigné créer à son image et à sa ressemblance. Puis il montra comment, par l'ingratitude et le péché de nos premiers parents, cette dignité tomba et fut anéantie. Il ajouta ensuite plusieurs considérations pour détourner ses auditeurs des passions charnelles, et les rappeler à une vie sainte, grave, chaste et sévère, à la grandeur d'âme et à un généreux mépris de toutes les choses terrestres. Il réveilla en eux le souvenir des bienfaits que Dieu leur avait accordés ainsi qu'à tous les hommes. Et afin de les éloigner encore davantage du vice et de les exciter plus efficacement à la vertu, il leur rappela les récompenses promises aux justes et les châtiments éternels réservés aux pécheurs. Ce discours fut écouté religieusement et produisit des fruits abondants dans les âmes. Tous bénissaient le Seigneur et le remerciaient de ce qu'il avait envoyé vers eux un homme si saint et si versé dans la connaissance de sa loi.

Pendant son séjour en Angleterre, saint Grimbaud correspondit avec succès aux intentions du roi Alfred. Il enseigna les sciences sacrées dans l'université d'Oxford, fondée ou du moins rétablie par ce grand monarque. Il paraît même, d'après les annales de Winchester, que l'humble moine de Saint-Bertin a été le premier chancelier de cette école si renommée. Saint Grimbaud y passa plusieurs années, ainsi que les religieux qui l'avaient suivi. Malgré son savoir éminent et la supériorité de sa méthode, il ne put satisfaire l'esprit étroitement jaloux de quelques hommes. Leur prétention d'ailleurs de continuer une première école, qui, à les en croire, remontait à l'époque où saint Germain d'Auxerre vint en Angleterre, leur inspirait un éloignement, une opposition même, qui trouve facilement son explication dans l'amour-propre national. Témoin de ces dispositions malveillantes, saint Grimbaud, qui ne cherchait que la gloire de Dieu, s'éloigna et revint dans sa chère abbaye de Saint-Bertin, où sa présence allait devenir nécessaire.

En effet, peu de temps après son retour, l'abbé Rodolphe mourut, et le comte de Flandre, Baudouin II, chercha à s'emparer du monastère en s'imposant lui-même pour abbé, comme il l'avait déjà fait ailleurs. Saint Grimbaud fit preuve alors d'une grande présence d'esprit et d'un admirable désintéressement. Député vers le roi Charles le Simple par ses frères, qui avaient en lui une entière confiance et qu'il dirigeait depuis la mort de Rodolphe, il déclara à ce prince que tous les religieux étaient disposés à quitter leur abbaye pour aller chercher ailleurs un asile, s'il cédait aux injustes prétentions de Baudouin. Le monarque, frappé du rare mérite de l'homme de Dieu qui parlait, voulut le nommer lui-même abbé de Saint-Bertin, mais Grimbaud refusa, et comprenant que pour imposer au comte de Flandre et ne point céder à ses violences, il fallait un homme d'une grande autorité, il proposa au roi le bienheureux Foulques, qui, en plus d'une occasion, avait déjà résisté à ce seigneur. Ce conseil fut accepté, et l'archevêque de Reims nommé pour la seconde fois abbé de Saint-Bertin.

On voit dans la vie de ce prélat comment il périt par la main des assassins, victime de son amour pour l'Eglise et de sa fidélité à défendre ses droits. A la nouvelle de ce meurtre, saint Grimbaud comprit que Baudouin, oppresseur des libertés ecclésiastiques, ne s'arrêterait pas à sa première victime, et qu'il chercherait à l'atteindre lui-même. Il sut bientôt, en effet, qu'on allait se mettre à sa poursuite, et afin d'accomplir la parole du Sauveur, qui commande de fuir d'un lieu dans un autre quand on est persécuté, il retourna en Angleterre auprès du roi Alfred. Le monarque le reçut avec joie, et le nomma peu de temps après abbé du monastère de Winchester qu'il venait de bâtir. C'est là que ce pieux enfant de Saint-Bertin continua, jusque dans un âge très-avancé, les œuvres saintes qu'il avait pratiquées dès son enfance. Sentant que sa fin approchait, le vénérable vieillard demanda au Seigneur qu'il lui plût de lui envoyer une infirmité longue et douloureuse, qui le purifiât de ses moindres souillures et le préparât à entrer dans la cité céleste. Sa prière fut exaucée : une maladie aiguë dont il fut saisi, lui donna le moyen de souffrir pour Dieu et d'offrir à ses enfants le plus touchant exemple de patience et de résignation. Saint Grimbaud remit son âme à son créateur le 8 juillet 903 ou 904, dans sa quatre-vingt-troisième année. Son corps, déposé au monastère de Winchester, ne tarda pas à y recevoir les hommages des fidèles qui avaient tous une haute opinion de sa sainteté. Dès le milieu du siècle suivant, on lit la prière suivante, qui suppose que déjà l'on célébrait la mémoire du saint abbé : « Bénissez, Sei-

gneur, tout ce peuple, réuni pour la solennité du très-Bienheureux confesseur Grimbaud, et faites qu'étant fortifié par ses éclatants exemples, il mérite d'être inscrit au livre de l'éternelle béatitude ».

Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras, par l'abbé Destombes. — *Cf. Acta Sanctorum*, VIII Julii ; *Le Légendaire de la Morinie.*

SAINT THIBAUD DE MARLY,

ABBÉ DES VAUX-DE-CERNAY [1], AU DIOCÈSE DE VERSAILLES

1247. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

> Jamais Saint, après saint Bernard, n'a plus aimé la sainte Vierge, et s'il est vrai que celui qui invoque Marie est assuré de son salut, il ne faut point douter que saint Thibaud ne soit admis dans les tabernacles éternels.
>
> Anonyme : *Eloge de saint Thibaud.*

Thibaud était fils de Bouchard, seigneur de Marly, de l'ancienne maison de Montmorency, et de Mathilde ou Mahaud de Châteaufort, personnes également nobles et vertueuses. Marly fut le lieu de sa naissance et de son éducation. Il fut l'aîné de trois garçons et d'une fille, arrière-petit-fils de Mathieu, premier du nom, connétable de France sous Louis le Jeune. On lui fit apprendre très-peu les belles-lettres, mais tous les exercices propres à la noblesse de cette époque ; il y devint fort habile : il n'y en avait point qui sût mieux monter à cheval et faire des armes, ni qui se distinguât davantage dans les jeux publics, les courses de la bague et les tournois. Cependant il ne négligeait pas la piété, et surtout il avait une singulière dévotion envers la sainte Vierge, qu'il honorait comme sa bonne Mère et sa chère Maîtresse : ce fut aussi cette dévotion qui donna lieu à son entière conversion. Car, allant un jour à un célèbre tournoi, où plusieurs seigneurs devaient lutter contre lui, comme il passait devant une église, il entendit sonner une messe ; il descendit de cheval, entra dans l'église et entendit la messe tout entière avec d'autant plus de dévotion, qu'on la célébrait en l'honneur de la sainte Vierge ; après la messe, il piqua vers ses compagnons ; mais il fut bien surpris de les voir venir au-devant de lui, pour le complimenter de la victoire qu'il avait remportée dans les jeux. Il en témoigna d'abord quelque étonnement ; mais reconnaissant aussitôt, à ce qu'ils disaient, que son bon ange avait pris sa figure et qu'il avait joûté en sa place, il ne s'en expliqua pas davantage. Se retirant alors dans l'église d'où il venait, après avoir rendu grâces à la Mère de Dieu d'une si insigne faveur, il fit vœu de quitter le monde et de renoncer à toutes les grandeurs et aux satisfactions que le siècle lui promettait.

L'abbaye des Vaux-de-Cernay était alors très-florissante. Notre Saint s'y

1. *Valles Cernaii* ou *Sarnaii*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fondée l'an 1128 par Simon, seigneur de Néaufle-le-Chiet, connétable du roi, et par son épouse Eva, qui y furent tous deux inhumés. Elle était située à l'extrémité du diocèse de Paris : on dit même qu'une partie de ses domaines et les bâtiments appartenaient au diocèse de Chartres. L'église était sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste. Vaux-de-Cernay est aujourd'hui du diocèse de Versailles.

retira ; à peine eut-il pris l'habit, qu'on vit briller en lui toutes les vertus religieuses. Ses compagnons, qui ne pouvaient le suivre, admiraient sa modestie, son silence, son humilité, sa ferveur, son assiduité à l'oraison, et surtout son esprit doux et maniable, qui était comme une cire molle entre les mains de ses supérieurs. Les plus anciens bénissaient Dieu de leur avoir envoyé un jeune homme qui joignait à la noblesse de son sang et aux perfections de son corps, une âme si bien née et tant de rares qualités spirituelles. Comme il n'avait presque point étudié, on lui donna un maître, qui lui apprit, en peu de temps, ce que l'on apprend dans les écoles publiques. Sa vertu croissant toujours avec l'âge, on l'élut prieur du monastère, et, quelque temps après, l'abbé Richard, sous lequel il avait exercé cette charge avec une prudence singulière, étant décédé, il fut mis en sa place. Il résista quelque temps à cette inclination de ses confrères ; mais, ne pouvant leur faire changer de résolution, il fut obligé de se rendre à leurs instantes prières. Comme ils ne l'avaient élu qu'après une longue épreuve de sa justice et de sa charité, ils n'eurent pas sujet de se repentir de leur choix. Ils eurent en lui un supérieur sage, vigilant, miséricordieux, rempli de compassion pour les besoins de ses frères et toujours prêt à les secourir.

Thibaud ne crut pas que l'abbé dût avoir d'autres droits et priviléges que d'être l'exemple de sa maison, et de surpasser autant les autres religieux dans toutes les vertus monastiques qu'il les surpassait en dignité. Son humilité était si prodigieuse, qu'il n'y avait point d'emploi dans le monastère, quelque vil qu'il fût, auquel il ne s'abaissât avec joie. Il se chargeait souvent d'allumer les lampes de l'église, du dortoir et de l'infirmerie ; il nettoyait les souliers et les habits de ses frères ; il chantait au chœur, à son tour, les répons qu'on fait ordinairement chanter aux plus jeunes clercs. Il ne faisait point de difficulté de servir d'aide aux maçons, et de porter des pierres et du mortier sur ses épaules pour avancer les bâtiments de son couvent. Enfin, il était si pauvrement vêtu, qu'il l'emportait en cela sur le dernier des frères convers. Ces pratiques d'humilité étant sues dans l'Ordre de Cîteaux, les abbés lui en firent un reproche au Chapitre général, où sa qualité l'obligea de se trouver ; mais il leur ferma aussitôt la bouche en leur disant qu' « ils ne le reprendaient pas et ne trouveraient pas à redire à sa conduite, s'il était venu bien monté et qu'ils lui vissent un habit précieux et éclatant ».

Ce qui le rendait surtout admirable, c'était sa dévotion et sa tendresse pour la Sainte Vierge ; il pensait continuellement à elle ; et il avait l'adresse de rapporter à sa gloire tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait. Lorsqu'on écrivait des livres pour le chœur, il voulait qu'on formât toujours son nom en lettres rouges ; quand il l'entendait prononcer, son amour lui faisait dire ces belles paroles : « Nom suave de la bienheureuse Vierge, Nom vénérable, Nom béni, Nom ineffable, Nom aimable dans toute l'éternité ». S'il passait devant le grand autel, où était le Saint-Sacrement, il disait d'un cœur plein de joie : « Béni soit Jésus-Christ, fils de Dieu, qui, par sa naissance temporelle, a rempli d'une gloire indicible Notre-Dame, sa très-digne et très-glorieuse Mère ». On lui dit un jour qu'il pouvait y avoir de l'excès dans cette affection pour la Vierge Marie, parce qu'il semblait qu'il partageât son cœur entre Dieu et elle, et que Jésus-Christ n'en eût pas l'entière possession. Mais il satisfit à cette plainte par une réponse aussi chrétienne que modeste : « Sachez », dit-il, « que je n'aime la Sainte Vierge autant que je fais, que parce qu'elle est la Mère de mon Seigneur Jésus-Christ ; que si elle ne

l'était point, je ne l'aimerais pas plus que les autres saintes vierges. Ainsi, c'est Jésus-Christ même que j'aime, que j'honore et que je révère en elle ». Il ajoutait qu'il ne doutait nullement qu'elle ne fût élevée au-dessus de tous les anges et de tous les élus, et qu'elle ne méritât, par conséquent, d'être aimée par-dessus toutes choses après Dieu.

Ce grand amour lui méritait souvent la vue, l'entretien et les saintes caresses de cette auguste Reine. Il fut aussi un jour consolé par une vision de la très-adorable Trinité, et il apprit, en cette occasion, que Dieu prenait un singulier plaisir lorsqu'on chantait avec ferveur le cantique des trois enfants de la fournaise de Babylone. L'abbé de Clairvaux rendit témoignage de ce fait après la mort de Thibaud, à la cérémonie de l'élévation de son corps. Ses prières étaient si efficaces, qu'elles obtenaient de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Nous en avons deux exemples mémorables. Un jour, un novice de son monastère, violemment tenté, voulait renoncer à la vie religieuse : le maître des novices n'oublia rien pour lui faire connaître que c'était un artifice du démon ; mais ce fut inutilement. Le saint abbé l'alla trouver lui-même, et, dans la ferveur de son zèle, lui dit tout ce qu'un père plein de charité peut dire à son enfant pour l'empêcher de se perdre ; mais il ne gagna rien. Enfin, il le pria d'attendre au moins jusqu'au lendemain, pour exécuter une si funeste résolution : ce qu'il n'obtint qu'avec peine. Après Complies, il se mit en oraison pour lui, et la continua durant toute la nuit, mais avec tant de succès, que le lendemain on trouva le novice si changé, si confus de sa légèreté, si résolu de persévérer dans sa vocation, qu'il protesta qu'il ne sortirait pas pour tous les trésors du monde. La reine Marguerite, femme de saint Louis, n'ayant point d'enfant, en était toute désolée, et la France entière avec elle. On faisait partout des prières pour elle. Saint Thibaud, animé de l'esprit de Dieu, dit qu'on ne devait point désespérer si vite, et que Dieu prié avec persévérance viendrait au secours du royaume de France. En effet, les prières du Saint furent d'une telle efficacité que la reine eut plusieurs enfants. Cette princesse en fut si reconnaissante envers saint Thibaud, qu'après sa mort elle vint à son sépulcre, et, s'étant prosternée le visage contre terre, elle lui rendit ses devoirs comme à son singulier bienfaiteur.

Ce grand homme ne sortait qu'à regret de son abbaye, et, lorsqu'il était dehors, il était comme un poisson hors de l'eau : « O mon âme ! » disait-il, « ton Bien-Aimé, celui que tu cherches et que tu désires n'est pas ici ; retournons, je te prie, à Vaux-de-Cernay, c'est là que tu le trouveras, que tu converseras avec lui et que tu auras le bonheur de le voir par la foi dans l'oraison, en attendant que tu le voies face à face et tel qu'il est en lui-même ». Il ajoutait encore, dans la crainte de se trop dissiper : « Retourne, Sunamite, à ton monastère, retournes-y promptement, et là tu adoreras ton Dieu avec plus de dévotion et de sûreté ! » Plût à Dieu, dit à ce sujet un savant auteur de l'Ordre de Saint-Benoît, que ces religieux éventés, qui ne se plaisent que hors de leur cloître, fissent réflexion sur ces paroles ; ils aimeraient la solitude plus qu'ils ne font, et ne mettraient pas toute leur affection à faire des voyages inutiles et à converser avec des séculiers !

Notre Saint ne pouvait trouver d'autre consolation que celle qui lui venait de Dieu ; il était la plupart du temps retiré dans sa cellule où, pour tout mets, on lui apportait du pain bis et de l'eau. Si, pendant ce temps-là, il lui venait des lettres du dehors, même de la part des prélats et des grands seigneurs, on les mettait sur la petite fenêtre de son oratoire, pour en avoir réponse, sans pour cela l'interrompre ni lui parler. Il avait un soin particu-

lier de rapporter à Dieu tout ce qu'il voyait ou entendait. Etant à la cour de saint Louis, où un musicien récréait la compagnie, il fut élevé à une haute contemplation de la sainteté divine et des joies du paradis, de sorte que les larmes lui en coulèrent des yeux avec abondance ; ce qui fit dire à ce saint roi que Thibaud avait trouvé le secret de convertir la joie temporelle en une joie spirituelle, et de tirer profit des pertes d'autrui. Enfin, la vie et la conversation de ce saint Abbé étaient si édifiantes, que son monastère, bien loin de relâcher de la rigueur de l'observance sous son gouvernement, devint un monastère encore plus régulier et plus austère qu'il n'était auparavant : de sorte qu'on l'appelait communément la *prison de l'Ordre*, et qu'il n'y avait que les plus fervents religieux qui souhaitassent d'y demeurer. Guillaume de Paris chargea aussi Thibaud du gouvernement des religieuses de Port-Royal, à deux lieues et demie de Vaux-de-Cernay. Ce ne fut pas l'unique monastère de religieuses que notre Saint fut obligé de prendre sous sa direction ; on lui confia celui du Trésor, dans le Vexin, entre Gisors et Mante. Il gouverna de plus une abbaye d'hommes, appelée Breuil-Benoît, fille de celle de Vaux-de-Cernay et mère de celle de la Trappe, au diocèse de Séez. Il vécut ainsi jusqu'à l'année 1247. Dieu, pour récompenser ses travaux et couronner ses mérites, lui envoya une maladie qui fut l'instrument de sa délivrance et le chemin par lequel il arriva à une mort bienheureuse. Son corps fut d'abord enterré dans la chapelle, où la reine Marguerite, et, depuis, Philippe le Hardi, son fils, le visitèrent. Quatorze ans après, il fut levé de terre et transféré dans une chapelle, où on l'a toujours honoré depuis. On trouva sa cuculle entière et si bien conservée, que l'abbé Geoffroy, un de ses successeurs, s'en servit le reste de sa vie en certains jours de cérémonie. Les miracles qui se sont faits et qui se font continuellement à son tombeau sont sans nombre.

Nous avons tiré ce récit du martyrologe monastique, commenté par Hugues Ménard, et du ménologe de Cîteaux, commenté par Henriquez. MM. de Sainte-Marthe, auteurs consciencieux, en parlent aussi dans le rang des abbés des Vaux-de-Cernay.

SAINT AUSPICE, CINQUIÈME ÉVÊQUE DE TOUL (vers 487).

La date des écrits d'Auspice qui sont arrivés jusqu'à nous détermine à peu près celle de son épiscopat. Il gouverna l'Eglise de Toul vers le milieu du ve siècle. Le rare mérite et la sainteté de ce prélat lui attirèrent l'estime de toutes les personnes qui le connurent ou qui entendirent parler de lui. Sidoine Apollinaire, qui fut évêque de Clermont, le comble d'éloges dans une lettre qu'il écrivit au comte Arbogaste, gouverneur de la ville de Trèves. Ce comte avait prié Sidoine de l'instruire de ses devoirs ; celui-ci lui conseilla de s'adresser de préférence à Loup de Troyes, et à notre Auspice dont il pourrait d'autant plus tirer de secours, qu'ils étaient ses voisins et que d'ailleurs ils possédaient toutes les qualités qui conviennent à leur caractère.

Arbogaste s'adressa donc à l'évêque des Leuci. Il en reçut une réponse, en prose alignée, que la tradition a conservée et dont les pensées et le style, en inspirant la piété, justifient parfaitement l'idée qu'Apollinaire avait donnée de son illustre ami. Après lui avoir exprimé le plaisir qu'il avait éprouvé de le voir à Toul et combien il avait remercié Dieu de lui avoir ménagé une telle jouissance, il le félicite sur sa naissance, sur sa famille, sur ses vertus ; il félicite la ville de Trèves d'être administrée par un personnage illustre à tant de titres, mais plus illustre encore par son dévouement à la religion de Jésus-Christ. Il lui recommande ensuite de conserver précieusement les dons qu'il a reçus de Dieu ; d'éviter l'avarice et la cupidité qui souillent les cœurs et qui, selon l'Ecriture, sont la source de tous les maux.

Saint Auspice mourut vers l'an 487 ou 490 et fut enterré dans le cimetière de Saint-Mansuy où

son corps fut trouvé sous l'épiscopat de Pibon. A la prière de ce prélat, Richard, légat du Saint-Siége, en fit la levée en 1107, et le plaça dans un lieu décent, avec une grande solennité. Ces reliques vénérables furent, de nouveau, reconnues et déposées dans une nouvelle châsse en 1401.

Les bréviaires les plus anciens lui ont donné le titre de Saint, et son office y était marqué le 8 juillet, parmi ceux du diocèse. Dans la liturgie nouvelle de Nancy, il est placé au 26 février.

Tiré de l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy.

SAINT ITHIER, ÉVÊQUE DE NEVERS (695).

Saint Ithier *(Itherius)* était originaire de Nogent-sur-Vernisson, entre La Bussière et Montargis (Loiret). A une foi vive, à une sainteté exemplaire, il unissait des connaissances variées et étendues. Non content de se livrer à l'étude de la morale, il avait voulu travailler avec ardeur à la physique, qui comprenait la médecine, afin de pouvoir être doublement utile au prochain, en lui procurant la santé de l'âme et celle du corps. De tous les côtés on accourait à lui, et les malades s'en retournaient soulagés de leurs infirmités, parce que Dieu bénissait les remèdes de son serviteur. Pour lui, loin de s'attribuer la gloire des guérisons qu'il opérait, il engageait les malades qu'il avait guéris à réserver pour Dieu toute leur reconnaissance. Cependant, craignant que la vaine gloire ne s'emparât de son cœur, il se retira dans un lieu désert et inculte. Bientôt sa retraite fut découverte, et on vint à lui de toutes parts comme auparavant.

Le bruit de sa sainteté et des prodiges qu'il opérait parvint jusqu'à Nevers, dont l'Eglise était veuve par la mort de son évêque. Le clergé et le peuple demandèrent Ithier pour le remplacer. Celui-ci, craignant de résister à la volonté divine, y consentit. Il fut donc ordonné prêtre et reçut l'onction pontificale vers 690.

En entrant dans sa ville épiscopale, il rencontra aux portes de la cité un homme perclus depuis de longues années; il le guérit sur-le-champ de ses infirmités ; il délivra aussi un possédé dans cette circonstance. Après avoir fait briller sur le siége pontifical les vertus qu'on avait remarquées en lui dans sa retraite, il mourut plein de mérites, vers l'an 695 ou 696.

Les habitants de Nogent montrent à l'extrémité de cette paroisse une fontaine auprès de laquelle était, assurent-ils, l'habitation des parents de saint Ithier. C'est là que le Saint a passé les premières années de sa vie. On y a planté une croix et, depuis bien des siècles, les habitants de Nogent et des environs s'y rendent en procession dans les calamités publiques. Les malades y accourent aussi pour obtenir, par l'intercession du saint évêque, la guérison de leurs maux. La fête de saint Ithier se célébrait à Nogent le 17 juin, lorsque cette paroisse faisait partie du diocèse de Sens ; depuis qu'elle dépend de celui d'Orléans, la fête de saint Ithier n'a lieu que le 9 juillet. L'ancien martyrologe de Nevers marque sa mort au 25 du même mois ; cependant sa fête se célèbre dans le diocèse de Nevers le 8 juillet. Cette variation a dû être la suite de quelques translations des reliques de notre Saint.

Il paraît certain qu'il mourut dans le Berry ; son corps fut transporté à Nogent, son pays natal. Au XIe siècle, son culte était déjà fort répandu. Plusieurs églises du Berry furent mises sous son invocation, entre autres la collégiale de Saint-Ithier des Aix-d'Angillon. En 1403, Jean, duc de Berry, donna à cette collégiale une partie du chef et d'un bras du saint évêque, reliques qu'il avait obtenues du prieur de Nogent. La collégiale de Sully-sur-Loire le reconnaissait aussi pour son patron. Lorsque les Huguenots entrèrent dans Nogent, ils dispersèrent les reliques du saint évêque. Avant la Révolution de 1793, il ne restait plus à Nogent qu'un seul doigt qui y avait été rapporté, en 1656, du trésor de la collégiale de Sully-sur-Loire.

Tiré de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

LE BIENHEUREUX PIERRE L'ERMITE,

FONDATEUR DE NEUMOUTIER, PRÉDICATEUR DE LA PREMIÈRE CROISADE (1115).

Pierre l'Ermite était d'une famille noble d'Amiens et porta les armes dans sa jeunesse. Ayant ensuite renoncé au monde pour se faire ermite, il entreprit le pèlerinage de Jérusalem et trouva les saints Lieux dans un état si déplorable, qu'à son retour il en parla au pape Urbain II. Ce Pontife, touché de son récit, le chargea d'aller de province en province, pour exciter les peuples à délivrer les chrétiens de la Palestine de la dure oppression sous laquelle ils gémissaient. Ses exhortations eurent tant de succès, qu'elles donnèrent naissance à la première croisade, conduite par Godefroi de Bouillon. Pierre fut chargé de commander une partie de l'expédition, et, après avoir perdu une portion de ses troupes dans divers engagements avec les Turcs, il rejoignit Godefroi et les autres chefs à Constantinople. Se trouvant en 1097 au siége d'Antioche, il voulut se démettre d'un commandement qu'il n'avait accepté que malgré lui; il se proposait même de quitter les croisés pour retourner dans la solitude; mais Tancrède, prévoyant le mauvais effet que produirait son départ, vu surtout qu'il était comme l'âme de l'expédition, lui fit faire le serment de ne pas abandonner ceux qui avaient mis leur confiance en lui. Il se signala au siége de Jérusalem en 1099, et, après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire général, pendant son absence.

Il quitta l'Orient au commencement du XIIe siècle et fonda l'abbaye de Neumoutier près de Huy, en Flandre. Le monastère était de l'Ordre de Saint-Augustin, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Il le fonda aux frais de Lambert de Clermont et de Conan de Montaigu, les compagnons de son voyage et de son retour de Jérusalem, et le confia à des Chanoines réguliers. Il y mourut le 8 juillet 1115. En 1242, on leva de terre son corps et on le transporta dans la crypte de l'église. Lorsqu'on la répara au XVIIIe siècle, ses ossements, placés dans une caisse, furent déposés à la sacristie. On trouve son nom dans les calendriers de Flandre sous le 8 juillet.

Tiré de Migne : *Dictionnaires hagiographique et des abbayes.*

IXe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, au lieu nommé la *Goutte qui coule toujours* [1], la fête de saint Zénon et de plusieurs autres saints Martyrs, au nombre de dix mille deux cent trois. IIIe s. — A Gortyne, dans l'île de Crète, saint Cyrille, évêque, qui, durant la persécution de Dèce, sous le président Lucius, fut jeté dans les flammes ; mais ses liens ayant été brûlés, il en sortit sain et sauf : alors le juge, stupéfait de ce miracle, le relâcha. Voyant ensuite qu'il continuait à prêcher Jésus-Christ avec une nouvelle ardeur, il lui fit trancher la tête. IIIe s. — A Thora, sur le lac du Vélino, en Italie, le martyre de sainte Anatolie et de saint Audax, sous l'empereur Dèce. Anatolie, vierge consacrée à Dieu, ayant attiré à la foi de Jésus-Christ nombre de personnes qu'elle avait guéries de leurs maladies dans toute la Marche d'Ancône, fut, par arrêt du juge Faustinien, appliquée à diverses sortes de tourments. Ayant été délivrée d'un serpent lancé contre elle, elle convertit Audax : enfin, tandis

1. Il s'agit des *Eaux Salviennes,* lieu où saint Paul fut décapité.

que la sainte fille priait, les bras étendus, on la perça d'un coup d'épée ; pour Audax, il fut mis en prison et aussitôt décapité. 251. — A Alexandrie, les saints Pathermuthe, Coprès et Alexandre, martyrisés sous Julien l'Apostat. IVe s. — A La Brille, en Hollande, la mort cruelle des DIX-NEUF MARTYRS DE GORKUM, qui, pour avoir défendu l'autorité de l'Eglise et la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, furent outragés et tourmentés de diverses manières par les Calvinistes, et consommèrent enfin leur martyre par le dernier supplice. 1572. — A Martole, en Ombrie, saint Brice, évêque, qui, ayant beaucoup souffert pour la foi, sous le juge Marcien, et converti à Jésus-Christ une multitude infinie de peuple, mourut en paix avec la qualité de confesseur. Fin du VIe s. — A Città di Castello, en Italie, sainte VÉRONIQUE GIULIANI, de l'Ordre des Mineurs Capucins, abbesse du monastère de cette ville et native de Mercatello, au diocèse d'Urbin. Elle s'est illustrée par son ardeur pour les souffrances, par toutes ses autres vertus et par les faveurs célestes dont elle fut comblée. Le pape Grégoire XVI l'a mise au nombre des vierges. 1727.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Cologne, saint Agilulf ou Agilolf, évêque de ce siége et martyr. D'une naissance illustre, il se livra à l'étude avec beaucoup de zèle dans sa jeunesse, et, quand il fut élevé sur le siége épiscopal de Cologne, il l'illustra par son caractère ferme et sa vigilance. Il fut massacré en haine de la foi pendant les troubles qui désolèrent l'Eglise d'Allemagne au VIIIe siècle. Vers 770. — Au monastère de la Ferté-sur-Grône *(Firmitas ad Gronam*, Ordre de Citeaux), au diocèse de Châlon-sur-Saône, diocèse actuel d'Autun, la mémoire de cinquante religieux de cette abbaye, égorgés avec leur abbé par les hérétiques. 1300. — A Arras, sainte Godeleine, dont nous avons donné la vie au 6 juillet. — A Autun, saint AGRIPPIN, évêque de ce siége, et dont la naissance au ciel est marquée au 1er janvier. Il eut la consolation d'ordonner diacre et ensuite prêtre saint Germain de Paris [1]. 541 — A Nîmes, saint Honnêt ou Honeste, prêtre et martyr, que saint Saturnin convertit en passant par Nîmes et qui fut plus tard apôtre de la Navarre [2]. IIe s. — A Sens, la fête de saint Héracle, évêque de ce siége. Né en 487, ami et contemporain de saint Remy, évêque de Reims, il assista, en 496, au baptême de Clovis et fonda, vers 505, le monastère de Saint-Jean l'Evangéliste où il eut sa sépulture. Son corps fut plus tard transféré dans la cathédrale de Sens, et son tombeau devint bientôt célèbre par de nombreux miracles. Le martyrologe romain mentionne saint Héracle de Sens au 8 juin. Vers 515. — Encore à Sens, saint Paul, frère et successeur du précédent. On l'inhuma auprès de son frère dans l'abbaye de Saint-Jean. Vers 525. — A Orléans, saint Ithère ou Ithier, évêque de Nevers, dont nous avons donné la vie au jour précédent. Vers 695. — Dans le Maine, saint Brice, cité au martyrologe romain de ce jour. Après avoir mené la vie cénobitique à Micy ou Saint-Mesmin *(Miciacum)*, très-ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée près d'Orléans, vers l'an 498, sous l'invocation de saint Etienne, il habita la solitude du Passais. On voit encore aujourd'hui, au même lieu où était l'ermitage de saint Brice, un bourg et une église qui portent son nom et le reconnaissent pour patron. Cette paroisse est maintenant du diocèse de Séez. Il y a dans celui du Mans une autre paroisse qui porte le même nom et honore le même patron. Saint Brice mena sur la terre une vie tout angélique, et parvint, malgré ses austérités, à une extrême vieillesse. Fin du VIe s. — A Trèves, saint Cyrille, évêque, qui florissait au milieu du Ve siècle. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Matthias, et, dans la suite, une partie de ses reliques fut portée à Prague, en Bohême. Vers 458. — A Gannat (Allier), au diocèse de Moulins, fête de sainte PROCULE, vierge, mise à mort par son fiancé. XIe ou XIIe s. — Dans un grand nombre de diocèses de France, fête des miracles de la très-sainte Vierge, honorée sous le titre de Notre-Dame des Prodiges. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise honore la sainte Vierge sous ce titre, car tout est miraculeux dans cette Créature incomparable : 1° Prodiges dans sa Conception : par une grâce spéciale et par un privilége tout particulier de la Bonté divine, Marie est non-seulement sanctifiée dans le sein de sa mère, mais elle est exempte et entièrement préservée de toute tache du péché originel au premier instant de sa Conception. 2° Prodiges dans sa naissance : par une faveur toute céleste, Marie vient au monde avec le parfait usage de sa raison et de sa liberté, ornée de toute la plénitude de la grâce. 3° Prodiges dans l'Incarnation et la naissance du Fils de Dieu : Marie, par le miracle le plus inconcevable, devient la Mère de Dieu, et, par l'opération de l'Esprit-Saint, et sans cesser d'être vierge, Marie conçoit dans son sein et de son propre sang elle enfante, elle nourrit de son lait le Fils de l'Eternel, le Créateur et le Sauveur du monde. 4° Prodiges dans sa mort : pour la récompenser de son exemption de tout péché, Dieu la préserve de toute douleur dans son trépas. 5° Prodiges dans son sépulcre, car si Marie descend dans le sein de la terre, elle triomphe de la corruption du tombeau, pour prix de sa pureté angélique et de sa maternité divine. 6° Prodiges dans son assomption et son couronnement dans le ciel, car, tandis que les corps des autres mortels tombent en dissolution et demeurent dans le sein de la terre jusqu'au jour de la résurrection, le corps de Marie sort de la tombe trois jours après sa

1 Voir au *Supplément*. — 2. Voir le martyrologe de France du 16 février.

mort, et, revêtu de toutes les qualités des corps glorieux, il est porté triomphalement vers le ciel sur les ailes des anges [1]. — Aux diocèses de Quimper et de Rennes, saint Goulven, évêque de l'ancien siége de Léon, dont nous avons donné la vie au 1er juillet. — Au diocèse de Poitiers, saint Auremonde, abbé de Mairé, disciple et successeur de saint Junien. Il fut appelé Auremonde, c'est-à-dire *or pur*, parce que saint Junien donna une somme d'or à sa mère qui était très-pauvre pour subvenir aux besoins de son éducation.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A La Brille, en Hollande, le supplice des dix-neuf Martyrs de Gorkum, au nombre desquels se trouvaient trois chanoines réguliers, Jean d'Oosterwyck, Adrien Becan et Jacques Lacop.

Martyrologe des Bénédictins. — Sainte Elisabeth, reine de Portugal.

Martyrologe des Cisterciens. — La Visitation de la sainte Vierge.

Martyrologe des Dominicains. — Dans la ville de Gorkum, le bienheureux Jean de Cologne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et ses compagnons.

Martyrologe des Franciscains. — A La Brille, en Hollande, le supplice des dix-neuf Martyrs de Gorkum, parmi lesquels se trouvaient onze frères mineurs, Nicolas Pik, Jérôme de Werden, et neuf autres.

Martyrologe des Augustins. — La fête des Prodiges de la sainte Vierge Marie.

Martyrologe des Capucins. — A Citta di Castello, en Italie, sainte Véronique Giuliani.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — L'Octave de la Visitation de la très-sainte Vierge. — A Reggio, dans le duché de Modène, la bienheureuse JEANNE SCOPELLI, vierge, carmélite, dont Clément XIV approuva le culte immémorial, et permit de célébrer la fête le 9 juillet dans tout l'Ordre des Carmes, et dans les Etats du duc de Reggio et de Modène. 1491.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Milan, saint Moch, martyr, cité au martyrologe de saint Jérôme. — A Tomes, ville de la Mésie inférieure, les saints Zénon, Mimia, Vital, Rufin, Evangèle, Vrise et Agnite, martyrs, cités par le même. — En Sicile, saint Félicien, martyr. — A Rome, les saintes Florienne et Faustine, vierges et martyres. — A Todi, en Italie, saint Pontien, évêque et martyr. Pendant la cruelle persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, il se réfugia chez une pieuse matrone de Todi qui le cacha dans une citerne ; mais les espions du persécuteur finirent par le découvrir et lui firent endurer la prison, les chaines et tous les tourments. IIIe s. — Dans l'ancienne ville de Furconium, dans l'Abruzze ultérieure, saint Eusiane et ses compagnons, martyrs. Emprisonné en haine de la foi pendant la persécution de Maximien, un ange lui apparut dans son cachot, comme à un autre saint Pierre et l'encouragea à souffrir généreusement pour Jésus-Christ. IIIe s. — Chez les Grecs, les saints André et Probe, martyrs, qui endurèrent le supplice du feu. — A Gênes, saint Félix, évêque et confesseur. Né à Gênes, il fut instruit dans les lettres sacrées par saint Valentin, évêque de ce siége, à qui il succéda. On rapporte que, pendant qu'il célébrait la sainte messe, on vit une flamme descendre sur sa tête et la main de Notre-Seigneur s'étendre sur la sainte hostie. Après avoir sagement gouverné son diocèse, il mourut à l'âge de soixante-dix ans. IVe s. — A Corneto, en Italie, saint Théophane, confesseur, dont saint Grégoire de Tours fait l'éloge. VIe s. — En Angleterre, sainte Evérilde, vierge. Kinéglis, roi des Saxons occidentaux, ayant été baptisé, en 635, par saint Bertin, Evérilde eut le bonheur de parvenir à la connaissance de Jésus-Christ. Le désir de se consacrer plus entièrement au service de Dieu la porta à s'enfuir secrètement de la maison paternelle pour aller chercher quelque monastère. Etant en route, elle fut jointe par deux autres vierges nommées Bège et Wuldrède. Ayant trouvé un lieu convenable, elle forma plusieurs personnes de son sexe à la perfection, et ne cessa de leur donner l'exemple des plus sublimes vertus jusqu'à sa mort. VIIe s. — A Minden, dans la Westphalie, saint Hérombert, évêque et confesseur. Il montra son zèle dans la conversion des Saxons encore idolâtres. Charlemagne, connaissant sa valeur, le plaça sur le siége de Minden, qu'il venait de fonder. Vers l'an 800.

1. L'abbé C. Martin.

SAINTE PROCULE, VIERGE & MARTYRE,

PATRONNE DE GANNAT, AU DIOCÈSE DE MOULINS

XIe ou XIIe siècle.

Omnis qui reliquerit patrem aut matrem propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.

Celui qui pour plaire à Dieu quitte son père et sa mère de la terre, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.

Matth., XIX, 29.

Sainte Procule, fille unique d'une des plus illustres familles du Rouergue, naquit à Rodez. Dès sa plus tendre enfance, Dieu sembla la prédestiner visiblement à une haute sainteté ; car, semblable en cela à quelques autres saints, le mardi et le jeudi de chaque semaine, elle ne suçait le lait de sa mère qu'une seule fois le jour. Ainsi, dans un âge où les enfants ne suivent que l'instinct de la nature, elle obéissait déjà aux mouvements de la grâce.

Prévenue de si bonne heure des bénédictions du ciel, à peine put-elle connaître son Dieu qu'elle se consacra entièrement à son service. Quoique née et élevée au milieu du luxe et des grandeurs, elle n'y attacha point son cœur ; elle ne montra que de l'éloignement et du dégoût pour les amusements frivoles et les fêtes profanes. Elle visitait souvent les églises et ne paraissait en public que quand la nécessité ou la bienséance l'y obligeait ; alors elle montrait une modestie si aimable, un tact si délicat, une urbanité si chrétienne, que tous en étaient saisis d'admiration.

Elle était douée de tous les dons qui pouvaient la rendre agréable aux hommes. Son esprit vif et pénétrant, son naturel doux, affable et bienfaisant, sa piété surtout qui donnait une forme si aimable à ces qualités naturelles, et enfin sa beauté remarquable, qui n'était que le reflet de son âme, faisaient de la jeune Procule un objet d'estime et d'admiration pour tous ceux qui la voyaient.

Mais Dieu avait formé ce cœur pour se le réserver à lui seul ; le monde n'en était pas digne, et Procule, poussée par la grâce de l'Esprit-Saint, avait de bonne heure consacré et voué sa virginité à l'Epoux céleste, à l'Agneau sans tache ; elle lui avait donné son cœur tout entier.

Ses parents, chrétiens d'ailleurs, mais imbus des maximes du monde, avaient d'autres vues sur elle ; ils ne possédaient que cette fille pour héritière de leur nom illustre et de leurs grands biens ; en elle résidaient leurs espérances mondaines. Aussi suivirent-ils d'un œil inquiet ses progrès dans la sainteté ; ils avaient déjà quelques pressentiments ; mais ils se rassuraient à cause de sa grande jeunesse et de sa parfaite obéissance. Ils ne connaissaient pas encore la généreuse fermeté de son cœur.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, ils songèrent à lui chercher un époux qui fût digne d'elle et des grands biens dont elle devait être l'unique héritière. Ils crurent avoir trouvé ce qu'ils désiraient dans la

personne d'un jeune et riche seigneur, nommé Géraud, qui, charmé des qualités de Procule, aspirait à devenir son époux. Les parents de la Sainte s'empressèrent de faire connaître à leur fille ce désir et ce choix de leur cœur. Procule leur répondit avec beaucoup de respect et de douceur, mais avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, qu'elle avait déjà disposé de ses affections, et que Jésus-Christ seul était le roi de son cœur et seul serait son époux pour l'éternité.

Ses parents, fort surpris d'une réponse si peu attendue, employèrent tout ce que leur amour leur suggéra de plus propre à ébranler sa constance : ils n'épargnèrent ni les larmes, ni les caresses, ni même les menaces, pour la faire changer de dessein ; mais tous leurs efforts furent inutiles.

Quand la Sainte se fut retirée dans son appartement, elle s'empressa de se jeter à genoux pour renouveler à son divin Epoux l'engagement qu'elle avait déjà pris, et pour lui demander la force de surmonter les obstacles qui menaçaient de la séparer de lui. Jésus-Christ, qui aime tant le don des cœurs purs et qui veut bien être l'époux des âmes chastes, fut touché de tant d'amour et de générosité. Il voulut à son tour honorer la Sainte de ses faveurs et lui accorder un témoignage sensible de l'acceptation de son cœur. Il lui envoya donc, par le ministère de l'ange Gabriel, une bague d'or pour gage de son amour et de la sainte alliance qu'il contractait avec elle. Sainte Procule fut tellement fortifiée par cette glorieuse marque de l'amour de son céleste Epoux, qu'elle ne craignit plus de soutenir les plus rudes combats pour lui garder sa fidélité.

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Les parents de la Sainte, obstinés dans leur dessein, après avoir passé quelque temps sans lui parler de mariage, résolurent de briser sa résistance en lui faisant une violence subite. Ils la fiancèrent malgré elle à Géraud, et fixèrent l'époque de la cérémonie des noces. Procule, ferme dans sa résolution et confiante dans son fidèle époux, attendait sans crainte le jour redoutable.

Il arriva, et, dès le matin, tout était disposé pour la fête avec la pompe et la magnificence qui convenait à une famille de ce rang. Les amis de la maison étaient venus assister à cette brillante cérémonie, et le fiancé Géraud était déjà arrivé, suivi d'un train magnifique : il attendait, avec tous les invités, Procule sa fiancée, qui seule manquait, pour commencer la cérémonie.

Pendant ce temps, Procule, retirée seule dans son appartement, se jeta aux pieds de son divin Jésus, et le pria instamment de la protéger dans une conjoncture si périlleuse, et de lui faire connaître ce qu'elle devait faire. Elle entendit alors une voix qui lui adressa les mêmes paroles que Dieu avait adressées à Abraham : « Sortez de votre famille et de votre pays, et venez dans la terre que je vous montrerai ».

Aussitôt elle se relève, pleine de force et de courage, quitte les vêtements somptueux dont on l'avait parée, et se revêt de méchants habits pour mieux cacher sa fuite, et pour se rendre plus conforme à la pauvreté de son céleste Epoux. Sous ce déguisement, elle sort furtivement de la maison de ses parents, et s'enfuit dans les bois et dans les montagnes, sans autre guide que l'ange gardien qui l'accompagne.

Elle traverse ainsi tout le pays très-montagneux qui sépare le Rouergue de l'Auvergne ; rien ne l'arrête, ni les rochers, ni les précipices, ni les forêts sombres. Elle traverse encore l'Auvergne entière, échappe à tous les dangers, surmonte toutes les fatigues auxquelles elle était si peu accou-

tumée ; mais l'amour de son Dieu lui donne de la force et des ailes, et la protége contre tous les périls.

Elle arriva jusque dans le Bourbonnais, à un quart de lieue de la petite ville de Gannat. Là elle s'arrêta devant ce site pittoresque et désert : au fond, le ruisseau limpide d'Andelot, dominé par deux collines gracieuses, et à leur pied, un rocher dans lequel elle découvrit une petite caverne. La Sainte, fatiguée de son voyage, s'établit dans cette caverne pour se reposer, et pour s'entretenir dans la solitude avec son céleste Epoux, en attendant qu'il disposât d'elle comme il voudrait.

Géraud et toute l'assistance étaient dans une impatience extrême de voir commencer la solennité des noces ; on n'attendait plus que la fiancée. Enfin, on envoya une servante de la maison pour amener la reine de la fête ; elle trouva l'appartement désert et la robe de noce jetée à terre. Elle revint aussitôt, pour faire part de cette triste nouvelle, et, à la vue des habits de fête que Procule avait laissés, on ne douta plus de son déguisement et de sa fuite.

Toute la maison fut alors remplie de confusion, de bruit et de trouble ; les préparatifs de la fête brillante accrurent encore la déception universelle. Le père de Procule, consterné tout d'abord, entra bientôt dans une violente colère ; il fit quelques excuses à Géraud, lui permit, le pria même de chercher la fugitive, non plus pour lui offrir une alliance dont elle s'était rendue indigne, mais pour la châtier, comme elle méritait ; et, dans l'emportement de sa fureur, il lui céda tous ses droits de père et lui recommanda même de ne pas épargner la vie de Procule, si, après l'avoir trouvée, il ne pouvait la ramener. Géraud, plus irrité qu'aucun autre, et de son amour méprisé, et de son orgueil blessé, s'élança avec ardeur à la poursuite de la fugitive.

Il erra quelque temps, comme au hasard, mais il finit par découvrir les traces de celle qu'il recherchait, et, d'indications en indications, il réussit à suivre lentement, mais sûrement, celle qui ne pouvait plus désormais lui échapper. Il traversa ainsi l'Auvergne et vint dans le Bourbonnais, jusque près de la retraite de sainte Procule, qui se croyait en sûreté.

Non loin de là, il rencontra des bergers qui gardaient leurs troupeaux, et il leur demanda s'ils n'avaient point vu une étrangère dont il leur dépeignit le portrait. Les bergers répondirent qu'ils l'avaient vue ; mais soupçonnant quelque mauvais dessein de la part de ce jeune seigneur, ils refusèrent de trahir la retraite de celle qu'ils vénéraient déjà comme une sainte. Géraud fit alors briller à leurs yeux l'appât d'une riche récompense, en les assurant que son dessein était de la ramener chez ses parents, d'où elle s'était échappée. Les bergers, éblouis et vaincus, livrèrent leur secret et découvrirent la retraite de la Sainte.

Géraud s'avança vers elle ; à sa vue, il retrouva toute la vivacité de sa passion, et entreprit de la ramener par les moyens de la douceur et de la persuasion. Celle-ci, après le premier moment de surprise, demeura inflexible dans sa résolution et ne fit à toutes les instances de Géraud que cette ferme réponse : « Je ne reconnaîtrai jamais que Jésus-Christ pour mon époux, et je lui serai fidèle jusqu'à l'effusion de mon sang, s'il le faut ».

Ce refus changea la modération de Géraud en une rage violente et une haine insensée ; il se rapproche vivement de sa victime, afin d'exercer sur elle l'autorité dont le père l'avait investi, et de l'emmener de force ou de la faire mourir. Procule prend aussitôt la fuite, et, pour éviter son

persécuteur qui lui ferme le chemin, elle passe à travers des rochers inaccessibles, qui, semblant vouloir lui livrer passage, se ramollissent sous son poids, et gardent encore l'empreinte de ses doigts et de ses genoux.

Son bourreau, plus insensible et plus dur que les rochers eux-mêmes, s'élance à sa poursuite et l'atteint à cent pas de la ville de Gannat. Là, il lui réitère ses ordres; la Sainte persiste dans sa résolution, et Géraud, exaspéré par une telle résistance, tire son épée et lui dit : « Procule, vous n'êtes pas moins indigne de la vie que de mon alliance; vous n'avez pas voulu de moi pour époux, vous m'aurez pour bourreau ».

La Sainte, à ces mots, tombe à genoux, fait le signe de la croix, prononce le nom de Jésus, son divin Epoux, en lui offrant son cœur et sa vie; et sa tête roule sous le glaive du meurtrier.

Mais, ô prodige ! la vierge se relève, comme si elle eût été pleine de vie; elle prend sa tête entre ses bras, et marche d'un pas assuré vers la ville de Gannat qui était toute voisine. A la vue d'un miracle si étonnant, Géraud, éclairé par la grâce, se prosterna aux pieds de la Sainte, pour implorer son pardon. La Sainte, s'arrêtant alors, se tourna vers son bourreau tout baigné des larmes du repentir, et, par un nouveau miracle, l'assura en quelques paroles de son pardon le plus généreux; puis elle reprit sa marche vers la ville.

Géraud persévéra dans sa conversion; afin d'expier son crime, il passa le reste de ses jours dans une solitude, menant la vie d'anachorète, et, après avoir pratiqué les vertus les plus admirables, il mourut en odeur de sainteté, et fut même honoré comme Saint.

Sainte Procule, arrivée à Gannat, traversa plusieurs rues, à la stupéfaction des habitants. Plusieurs d'entre eux lui jetèrent mille insultes, la traitant de sorcière, et attribuant à l'action du démon un prodige si surprenant. Ils portèrent la peine de leur impiété; les uns furent affligés de maladies incurables; les autres, réduits à une extrême indigence, après avoir possédé de grands biens; les autres furent privés de sépulture après une mort violente ou honteuse.

Sainte Procule arriva ainsi jusqu'à l'église de Sainte-Croix, et alla se prosterner au pied d'un autel, où un prêtre, nommé Paul, célébrait le saint sacrifice. On la vit à genoux, tenant entre ses mains sa tête tranchée et sanglante, et l'offrant à Jésus-Christ, comme un témoignage suprême de sa fidélité et une preuve éclatante de son amour; puis, ses mains défaillantes laissèrent échapper sa tête, et son corps s'affaissa sur lui-même pour ne plus se relever. Les prêtres s'étant assemblés, délibérèrent au sujet de la sépulture dont il fallait honorer de si saintes reliques; ils députèrent deux des plus anciens d'entre eux à Clermont, pour donner avis à l'évêque de ce qui s'était passé.

A cette nouvelle, le prélat, accompagné de son archidiacre et des principaux de son clergé, se rendit à Gannat, pour célébrer en personne les obsèques de la sainte Martyre. Le bruit de ces prodiges si extraordinaires, se répandit promptement dans le pays, et une prodigieuse affluence de peuple se pressa pour assister à la cérémonie, et pour vénérer le corps de la Sainte, qui fut ensuite inhumé près du grand autel de l'église de Sainte-Croix.

CULTE ET RELIQUES. — PÈLERINAGE.

Le tombeau de sainté Procule devint bientôt célèbre; il fut le but du pèlerinage d'une multitude de fidèles qui venaient le vénérer et lui demander de nombreuses guérisons. Les miracles qui s'y opérèrent y attirèrent encore plus d'affluence, et l'évêque de Clermont se vit obligé de faire la translation de ces saintes reliques. Il se rendit donc à Gannat, accompagné d'un nombreux clergé, enferma le corps de la Sainte dans une châsse de bois enveloppée d'une étoffe rouge, et la plaça sur l'autel.

Les miracles s'y multiplièrent encore tellement, et les habitants de Gannat en reçurent des bienfaits si signalés, que la reconnaissance les obligea d'opérer une seconde translation de ces reliques si précieuses dans une magnifique châsse d'argent, afin qu'elles fussent mieux honorées Cette cérémonie se fit sous l'épiscopat de Joachim d'Estaing, évêque de Clermont.

Le bruit des miracles nombreux opérés par sainte Procule se répandit jusqu'à Rodez qui avait été sa patrie. Les habitants de cette ville, désireux de rendre à leur sainte compatriote un culte plus particulier, et de s'attirer ses faveurs spéciales, conçurent le dessein d'acquérir une relique insigne de cette sainte Martyre. Les religieux et les prêtres de la fraternité de Saint-Amans, présidés par Antoine Monmaton, curé de cette église, députèrent, le 17 juillet 1673, deux prêtres de leur société, pour présenter au curé et aux prêtres de Sainte-Croix de Gannat une pétition leur demandant une relique insigne de leur glorieuse patronne, et leur offrant en échange une relique de saint Naamas, l'os du fémur. Les deux députés se rendirent à Gannat, le 7 août, et présentèrent leur requête qui fut agréée du clergé.

On fit l'ouverture de la châsse d'argent et on en retira un os du bras, le cubitus qu'on mit dans une boîte scellée, et tout le peuple avec le clergé accompagna processionnellement la relique jusque hors de la ville, avec les témoignages du respect dû à une sainte si illustre.

Lorsqu'on fut prévenu, à Rodez, de l'arrivée de cette relique, une foule de peuple précédée du clergé, de tous les corps religieux et de toutes les corporations civiles, ainsi que de toutes les musiques, s'avança à plus d'une lieue hors de la ville, pour recevoir avec honneur un trésor si vénérable et si précieux.

Une partie de cette relique se perdit pendant la Révolution; ce qu'on put en sauver a été depuis partagé avec la cathédrale.

Les habitants de Gannat, pleins de vénération et de reconnaissance pour leur bienfaisante patronne, élevèrent une chapelle à l'endroit où sainte Procule s'était arrêtée, à son arrivée dans le pays ; elle fut nommée le *Pas de sainte Procule*; ils en construisirent une autre au lieu où elle avait subi le martyre. De plus ils établirent en l'honneur de leur Sainte deux confréries qui furent longtemps florissantes, et ne contribuèrent pas peu à entretenir la ferveur de la piété dans les âmes.

L'église de Saint-Amans a une chapelle ornée d'un vitrail, dédiée à sainte Procule ; cette sainte est l'une des principales patronnes de la congrégation des jeunes personnes, et sa fête se célèbre chaque année avec une solennité particulière. Le diocèse de Rodez célèbre son martyre le 3 septembre ; la ville de Gannat, le 13 octobre, et la translation de ses reliques, le 9 juillet.

Les miracles que sainte Procule a opérés sont innombrables ; ils ont attiré à Gannat un grand concours de pèlerins. Les reliques de sainte Procule y furent religieusement conservées jusqu'au moment où l'ouragan révolutionnaire souffla sur elles et les dispersa sans retour. Toutefois, quand après la tempête revinrent des jours calmes et sereins, la ville de Rodez, qui avait obtenu de la ville de Gannat une relique insigne de sainte Procule, fit don, à son tour, d'un fragment de cette relique à la piété toujours subsistante des habitants de Gannat. On la conserve encore de nos jours dans la chapelle de Sainte-Procule, et chaque année, les jeunes filles de la ville, vêtues de robes blanches et ceintes de cordelières couleur de pourpre, afin de rappeler, par ce double symbole, la pureté et le martyre de sainte Procule, se font un honneur de la porter en triomphe à la procession qui se fait, autour de la ville de Gannat, le jour de sa fête. Cette fête primitivement fixée au 12 octobre, se célèbre maintenant dans tout le diocèse de Moulins, le 9 juillet de chaque année. A Gannat, lorsque le 9 juillet n'est point un dimanche, la fête solennelle est renvoyée au dimanche suivant.

Nous avons extrait cette biographie des *Saints du Rouergue*, par M. l'abbé Servières, et de la *Vie de sainte Procule*, par M. l'abbé Cornil, prêtre du diocèse de Moulins.

LA B. JEANNE SCOPELLI, RELIGIEUSE CARMÉLITE

HONORÉE A REGGIO, AU DUCHÉ DE MODÈNE

1491. — Pape : Innocent VIII. — Ducs de Modène : les princes d'Este.

Sicut mors separat animam a corpore, sic amor Dei a temporalium amore.
De même que la mort sépare l'âme du corps, ainsi l'amour de Dieu la détache des affections de la terre.
Glossa interlinealis, *sup. Canticum.*

Reggio, ville célèbre du duché de Modène, entre tous les serviteurs de Dieu qu'elle honore, rend un culte spécial à la bienheureuse Jeanne Scopelli.

Reggio la vit naître en 1328 : son père s'appelait Simon et sa mère Catherine ; leur piété égalait leur noblesse. Jeanne, ayant résolu de laisser le monde à ses deux sœurs et de prendre Dieu pour sa part, rencontra les obstacles et les difficultés qui se dressent devant les pas de la plupart des jeunes filles qui choisissent pour elles la meilleure part. Pour couper court à toutes les objections, notre Bienheureuse se revêtit d'un cilice, et par dessus de l'habit du Carmel ; puis, ainsi costumée, elle attendit résolument, dans la maison paternelle même, l'heure de Dieu.

Ses parents vinrent à mourir : or, au moment même où elle méditait la fondation d'un nouveau couvent au Carmel, elle eut le courage de renoncer à tous les biens que ses parents lui avaient laissés. « Où prendrez-vous des ressources? » lui demandait-on. « Mais ne me reste-t-il pas le crucifix », répondit-elle, « et avec lui ne possède-t-on pas toutes les richesses ? »

Dans le même temps, une veuve lui offrit sa maison et s'offrit en même temps à la Bienheureuse, avec ses deux filles, pour commencer le noyau d'une nouvelle communauté. Jeanne accepta avec bonheur, et demeura quatre ans dans cette maison : le temps nécessaire à l'organisation d'un couvent plus étendu qu'elle put acheter et reconstruire, grâce aux largesses des personnes que sa vertu touchait.

Pendant ce temps, sa sainteté croissait, et Dieu allait bientôt permettre que le monde en admirât l'éclat.

Une nouvelle Monique vint un jour verser sa douleur dans le sein de la pieuse religieuse et lui narrer, avec d'ineffables angoisses, les égarements de son fils qui, par une coïncidence singulière, s'appelait Augustin et était tombé dans les erreurs des Manichéens. La Bienheureuse fit appeler cet infortuné et essaya de tous les moyens que lui suggéra la persuasion humaine, pour lui ouvrir les yeux : ce fut en vain. Alors elle le congédia et s'adressa à Dieu. Les élans de la prière, les mouvements de la grâce furent plus puissants que toutes les raisons alléguées : Augustin se convertit.

Jeanne fut élue prieure de la maison qu'elle avait mis quatre ans à fonder. Elle plaça sa fondation sous la protection de la sainte Vierge, et l'appela Sainte-Marie du Peuple. Elle avait une dévotion particulière à la Reine du ciel, tendre protectrice des vierges. Lorsqu'elle voulait obtenir quelque

grâce du ciel, elle récitait un grand nombre d'*Ave Maria*, terminait chaque centaine par un *Salve Regina*. Après cela, elle récitait sept fois l'*Ave*, *Maris Stella* et autant de fois *O Gloriosa Domina*. Elle appelait cela tisser une robe à la sainte Vierge. A la prière vocale, elle joignait cinq heures de méditation par jour.

Ennemie de son corps, elle l'affligeait par les pratiques de la plus austère mortification : de l'Exaltation de la Croix à Pâques, elle ne prenait d'autre nourriture que du pain et de l'eau. En un mot, elle donna à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus.

Le démon, jaloux de tant de sainteté, ne négligea rien pour troubler cette âme qui ne voulait appartenir qu'à Dieu. Il la tenta d'abord de désespoir, et lui disait au fond de l'âme que le ciel n'était pas fait pour une orgueilleuse comme elle : Jeanne s'humiliait et priait. Sa prière, à la fin, obtint que ces nuages fussent dissipés, et que la pure lumière d'en haut vînt de nouveau éclairer et guider son esprit.

D'autres fois, le malin esprit allait jusqu'à la frapper, selon le pouvoir qu'il en avait reçu. Notre-Seigneur récompensait sa servante de la générosité avec laquelle elle supportait toutes ces épreuves : c'est ainsi qu'aux jours anniversaires de sa naissance, de sa résurrection, par exemple, il lui permettait d'assister des yeux du corps aux mystères de ces jours, comme si elle y eût été réellement présente.

Cependant des signes avant-coureurs de la mort commencèrent à se montrer. Un jour qu'elle était gravement malade, elle vit le céleste médecin du genre humain, sous les traits d'un jeune homme et vêtu de blanc, qui lui apportait, des jardins éternels, des roses printannières et d'autres fleurs odoriférantes, qu'il tressait en forme de couronne et dont il ornait sa servante. Mais ce n'était pas assez : Notre-Seigneur vint lui indiquer le jour précis où elle entrerait dans la chambre nuptiale que l'Agneau réserve à celles qui ont marché à sa suite.

Les transports d'allégresse de Jeanne, à cette nouvelle, il n'est permis ni à nos faibles intelligences de les concevoir, ni à notre langue de les redire. Elle fit appeler ses religieuses et leur dicta son testament en ces termes :

1° Mes chères filles, puisque vous avez tout abandonné sur la terre, pratiquez l'obéissance et fréquentez les Sacrements ;

2° Arrachez de votre cœur la plante toujours vivace de l'amour-propre ;

3° Priez sans cesse ; que vos prières soient comme des parfums qui se dégagent de votre bouche ;

4° Ayez toujours présent à l'esprit le jour terrible de la mort ;

5° Figurez-vous que le juge qui doit vous demander compte de vos actions regarde sans cesse par votre fenêtre ou se dissimule derrière votre mur pour vous surprendre. Vous n'ignorez pas quel compte sévère vous aurez à lui rendre et que rien ne pourra ni le tromper, ni le corrompre, ni l'effrayer, ni l'apaiser ;

6° Supportez généreusement les afflictions temporelles : elles ne sont rien en regard de l'héritage des joies éternelles ;

7° Enfin, je vous rappelle le grand commandement de la charité envers Dieu et de la charité envers le prochain.... C'est parce que leur lampe était vide de l'huile de la charité, que les vierges folles furent exclues de la salle du festin.

Ensuite elle donna à toutes ses sœurs le baiser de paix, les bénit, puis elle remit son âme à son Créateur. C'était le 9 juin 1491; Jeanne avait vécu soixante-trois ans de la vie des anges sur la terre.

CULTE ET RELIQUES.

Deux ans après la mort de la bienheureuse Jeanne, les religieuses de son monastère, dont la vénération pour leur prieure n'avait fait qu'augmenter, visitèrent son saint corps : elles le trouvèrent non-seulement sans corruption, mais répandant une très-agréable odeur. Elles avertirent de ce prodige l'évêque de Reggio, qui se transporta sur les lieux et constata le prodige avec admiration. Le prélat fit transférer dans un lieu plus apparent les restes de la servante de Dieu : on les plaça à la gauche du maître-autel de l'église du couvent, où ils sont restés jusqu'à la destruction de cette maison. Aujourd'hui on les vénère dans une chapelle de la cathédrale de Reggio.

Le pape Clément XIV approuva, le 24 août 1471, le culte rendu depuis trois siècles à cette Bienheureuse. Ce culte s'est répandu de nos jours en Toscane, par les soins de M. Ignace Scopelli, qui s'honore d'être de la famille de cette sainte Carmélite.

Acta Sanctorum, 9 juillet, traduction nouvelle.

LES DIX-NEUF MARTYRS DE GORKUM

EXÉCUTÉS A LA BRILLE, EN HOLLANDE

1572. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

Magna est virtus quæ sub magnis persecutionibus constituta et pene oppressa, tamen suum non est oblita præsidium nec mandata Dei dereliquit.

C'est une grande vertu que celle qui, assaillie et presque écrasée par l'effort des persécuteurs, n'a pas cédé le terrain ni failli à la loi de Dieu.

S. Ambr., *sup. psalm.* CXVIII.

Gorkum (originairement Gorinchen) est une petite ville de six à sept mille âmes, chef-lieu du district d'Arkel, en Hollande, à environ six heures de marche de Dordrecht. Elle n'est point comparable, par la grandeur, aux opulentes cités ses voisines ; mais la fertilité des campagnes qui l'entourent, la pêche du saumon et la navigation de la Meuse, ne laissent pas que d'y entretenir une certaine animation.

Cette petite ville, jadis adonnée tout entière à la culture et au négoce, offrait en raccourci l'image de toute la contrée. Là, comme ailleurs, s'agitaient les deux partis à la fois religieux et politiques : c'était en 1572. Le parti catholique semblait encore le plus nombreux. Le curé, Léonard Wichel, dont le nom reviendra souvent dans ce récit, se flattait de pouvoir opposer deux fidèles à un hérétique ; mais la masse toujours considérable des pusillanimes et des incertains, qui formaient l'appoint de cette majorité tant que l'étendard de la catholique Espagne flottait sur leurs têtes, pouvait, aux premiers revers, se retourner et fournir une majorité contraire. C'est ce dont on s'aperçut promptement à la nouvelle de la prise de Dordrecht par les Gueux. Ainsi s'appelaient les rebelles. Ils s'étaient donné eux-mêmes ce nom resté historique, et ils le méritaient, tant par l'abjecte condition de la plupart d'entre eux, que par leur habitude de ne reculer devant aucune violence.

On n'ignorait pas à Gorkum ce qu'on pouvait attendre de ces nouveaux et redoutables voisins : les magistrats prévirent aussitôt que leur tranquil-

lité n'avait plus que peu de jours à durer : les gens de bien tremblèrent pour leur fortune, pour leur famille, pour eux-mêmes, et plus encore, s'il est possible, pour les ecclésiastiques et les personnes consacrées à Dieu, qu'ils savaient être l'objet préféré des fureurs de l'hérésie. Toutefois, comme il arrive d'ordinaire aux gens de bien, ils se contentèrent de trembler au lieu de faire tête à l'orage.

Parmi les plus menacés se trouvaient en première ligne les paisibles habitants d'une communauté qui, depuis longtemps, était considérée comme le centre et le cœur du catholicisme à Gorkum : c'était un couvent de Capucins : ils étaient peu nombreux ; mais l'ardeur de leur zèle, la pureté de leur vie, multipliait leur influence, leur vertu rayonnait autour d'eux, comme un foyer qui entretenait au loin la douce chaleur de la vie chrétienne. Ils avaient alors pour gardien, c'est-à-dire pour supérieur, un homme d'une vertu rare et que ses actions, dans la suite de cette histoire, loueront mieux que ne le feraient nos paroles.

Son nom était Nicolas Pik : nom glorieux désormais, nom que le monde catholique invoquera à genoux ! C'est avec un saint respect que nous le traçons ici pour la première fois.

Nicolas Pik était né à Gorkum. Ses frères, ses sœurs et toute sa famille y vivaient aussi et n'avaient pas attendu le moment du péril pour l'engager à prendre quelques précautions. Un fils de sa sœur, jeune homme pieux et qui demeurait auprès de lui, Rutger Estius, frère de l'historien, faisait les plus grands efforts pour l'y déterminer. Afin d'arriver à ce but, il lui racontait les horreurs et les cruautés dont les Gueux se rendaient coupables.

« Tout cela est affreux », répondait le Père Nicolas ; « ma faiblesse naturelle en frémit et je croirais, certes, tenter Dieu, si je courais de moi-même au-devant de semblables maux. Mais je me dois et je dois à mes frères de ne les point fuir et de me confier au Tout-Puissant. S'il m'envoie l'épreuve, il m'enverra le courage de la supporter ». Le jeune homme insistait pour qu'il s'éloignât avec tous ses religieux : la prudence était aussi une vertu chrétienne, et il n'y avait ni honte, ni péché, à fuir la persécution. « Soit », répliquait le digne gardien, « mais avez-vous songé à la déplorable impression que produirait la nouvelle de notre fuite ? On en conclurait immédiatement que les catholiques n'ont plus la confiance de pouvoir se défendre, et l'audace des uns, l'abattement des autres s'en augmenteraient. Pensez-vous qu'abandonner nos amis soit le moyen de les engager à ne pas s'abandonner eux-mêmes ? Non, ce serait, au contraire, le moyen de rendre prompts et infaillibles les maux que vous redoutez ». Il ne voulait pas, ajouta-t-il, qu'on pût reprocher aux Franciscains d'avoir contribué au désastre. En attendant, il ne cessait d'encourager, de ranimer les fidèles, tantôt en particulier, tantôt dans des discours publics. Il conjurait chacun de mettre ordre aux affaires de sa conscience et de se tenir prêt à tout événement et à mourir plutôt que de renier la vérité.

Cependant, comme les craintes de son neveu n'étaient que trop fondées, il ne voulut pas laisser les vases sacrés, les reliques des Saints, la bibliothèque du couvent et autres objets précieux exposés au péril qu'il acceptait pour sa personne. Il les fit transporter chez son beau-frère, le père du jeune Rutger. Puis, réfléchissant que, si un malheur arrivait, les hérétiques ne manqueraient pas de fouiller les maisons des principaux catholiques et commenceraient par celle de son beau-frère, il les fit reprendre et transporter dans la citadelle.

Cette citadelle, adossée aux murs de la ville et baignée par le cours de la Meuse, ne lui paraissait peut-être pas un refuge bien assuré ; on espérait qu'elle pourrait tenir au moins le temps nécessaire pour attendre du secours, et l'on savait que la gravité de la situation avait été signalée aux commandants royaux des cités voisines.

Les protestants de Gorkum n'avaient pas non plus perdu de temps. Ils s'étaient empressés d'envoyer à Dordrecht exposer les chances qu'un coup de main sur leur ville rencontrerait en ces premiers jours de stupeur, et tout d'un coup, le 25 juin, à huit heures du matin, treize navires portant cent cinquante soldats environ, furent signalés arrivant de Dordrecht et remontant la Meuse. Ils accostèrent, presque sans coup férir, aux abords de Gorkum. A leur vue, le tumulte, la confusion, furent à leur comble. Les partisans secrets de l'hérésie accoururent se joindre à eux : les citoyens fidèles délibérèrent. Le saint gardien vit bien qu'il n'y avait plus rien à ménager. Il rassembla ses frères, et, après une courte mais chaleureuse exhortation, il les autorisa à se séparer et à se réfugier chacun où il voudrait. « Et vous, que ferez-vous ? » lui demandèrent plusieurs d'entre eux. « Pour moi », dit-il, « je compte rester au couvent tant que je pourrai, puis me retirer dans la citadelle ».— « Eh bien ! » s'écrièrent presque tous les frères, « nous ne vous laisserons pas seul ». Et ils refusèrent obstinément de le quitter.

Le lendemain, 26 juin, les Gueux barrèrent le fleuve tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Ils apportaient, disaient-ils, la liberté complète, politique et religieuse, même pour les papistes ; la réduction des impôts, la vie à bon marché : appâts ordinaires des fauteurs de révolutions. Le Père Pik fit un dernier appel à ses frères, les autorisant de nouveau à leur sûreté personnelle. Sur leur refus réitéré, il prit avec eux le chemin de la citadelle, emportant ce qui restait à enlever de précieux.

Ils y furent bientôt rejoints par quelques-uns des plus considérables d'entre les catholiques de Gorkum, par les beaux-frères et les deux neveux du Père Pik, et par les deux curés de la ville. Ces derniers s'appelaient Léonard Wichel et Nicolas Poppel, hommes recommandables par leur science, l'intégrité de leur vie et l'autorité que leur avaient acquise de longs services, surtout le premier, qui était le plus âgé, le plus éloquent et le plus ancien dans sa charge pastorale. Ces deux saints personnages n'avaient rien négligé pour ranimer la confiance et le courage des citoyens. Ils avaient visité les magistrats, fait le tour des murailles, harangué même la milice urbaine ; mais les intérêts du roi d'Espagne avaient paru toucher médiocrement ce peuple inconstant et léger, chez lequel les révoltes périodiques étaient pour ainsi dire de tradition. L'intérêt de l'Eglise avait semblé l'émouvoir davantage ; toutefois, comme les Gueux étaient les premiers à proclamer leur respect pour la religion, à quoi bon se battre pour ce qui n'était point attaqué ? Les deux curés n'avaient donc pu trouver l'accès des cœurs ; à peine avaient-ils été écoutés. Pleins des plus tristes pressentiments, ils n'avaient eu d'autre parti à prendre que de quitter la ville. Ils n'en furent pas plus tôt sortis que les Gueux y entrèrent, introduits secrètement par leurs partisans de l'intérieur. Leur chef, un nommé Marin Brant (ou Brancio), Flamand, n'était pas sans quelques talents militaires. Sorti de la lie du peuple, ce Brant avait été d'abord ouvrier terrassier aux travaux des digues ; puis il avait fait le métier tantôt de marin, tantôt de pirate ; il s'était associé à ces écumeurs de mer qui servaient sous Guillaume Lumay, comte de la Marck, sans recevoir d'autre solde que le fruit de leurs rapines,

et qui furent le digne noyau de la faction des Gueux. Son audace, son sang-froid, sa force musculaire, lui avaient acquis beaucoup d'ascendant sur ses grossiers compagnons.

Aussitôt maître de Gorkum, il fit sonner les cloches et rassembler les habitants sur la grande place. Là il leur proposa de jurer haine aux Espagnols et au duc d'Albe, et fidélité au duc Guillaume de Nassau, ainsi qu'aux saints Evangiles : expression accommodante et fort bien inventée pour rassurer les tièdes et les indécis, puisqu'elle pouvait s'entendre aussi bien de la religion du Pape que de celle de Calvin. Il ajouta que ceux qui acceptaient le nouveau serment eussent à le proclamer en levant leurs chapeaux, et aussitôt presque tous les chapeaux des assistants volèrent en l'air, aux cris plusieurs fois répétés de « Vive les Gueux ! » Marin se déclara satisfait de cet enthousiasme, mais sans s'amuser à en jouir, car il en connaissait la valeur, il réunit le sénat ou conseil de ville et s'occupa de compléter le succès de la journée.

La citadelle n'était guère en état d'opposer un longue résistance. Mal pourvue de vivres et de munitions de guerre, elle n'avait pas même de forgerons pour les réparations les plus urgentes, ni de chirurgiens pour panser les blessés. Tout l'espoir des réfugiés était dans le secours espéré du dehors. Le gouverneur, Gaspard Turc, comptait sur son fils qui devait lui amener des troupes du comte de Bossut, gouverneur d'Utrecht pour le roi. Il l'attendait d'heure en heure. Il montrait des lettres du comte par lesquelles ce secours lui était positivement promis.

Aussi la première réponse qu'il fit aux sommations de Marin fut-elle empreinte d'une résolution toute virile. Reportée à Marin Brant, elle l'irrita profondément. Il fit disposer son artillerie en face de la partie du rempart qui lui parut la plus faible et ouvrit vigoureusement le feu.

La nuit commençait à tomber. Les assiégés répondaient de leur mieux ; mais la disproportion des forces était trop évidente. Marin avait près de deux cents combattants. Le gouverneur, au contraire, ne pouvait disposer que d'une vingtaine de véritables défenseurs ; les autres étaient mal habitués au maniement des armes, ou bien l'usage leur en était interdit par leur caractère sacerdotal ou monastique. Ils ne purent empêcher l'ennemi de mettre le feu à une porte de la première enceinte de la forteresse, celle qui touchait aux murs de la ville, et ils durent se replier derrière la seconde ligne de remparts. Cette seconde ligne elle-même était encore beaucoup trop étendue pour le petit nombre de ceux qui la gardaient. Vers minuit, de grandes clameurs annoncèrent que les Gueux venaient de la foncer à son tour, et la petite garnison n'eut que le temps de reculer dans la troisième et dernière enceinte qu'on appelait Tour-Bleue, à cause de la couleur de la pierre.

Le gouverneur ne désespérait pas de pouvoir tenir dans la Tour-Bleue jusqu'à l'arrivée de son fils. Cette tour était complétement entourée d'un fossé plein d'eau. Toute construite en blocs de pierre, elle offrait une masse imposante, au moins à la vue. Mais, lorsque l'ennemi enflammé par ses premiers succès, commença à en cribler de ses projectiles toutes les ouvertures, comme rien n'annonçait encore le renfort promis, les soldats du gouverneur se mirent à répéter qu'on les trompait, que ce renfort n'était qu'un leurre et qu'ils ne voulaient plus se battre. Quelques-uns jetèrent leurs armes ou passèrent à l'ennemi.

Le gouverneur ne sachant comment discerner et arrêter les mutins au milieu des ténèbres, s'écria qu'il combattrait seul si on l'abandonnait, et que les Gueux n'entreraient que sur son cadavre. Mais un autre genre de

confusion vint ajouter encore à ses embarras. La plupart des femmes des réfugiés, croyant tout perdu, poussaient des clameurs que nul raisonnement de leurs pères ou de leurs maris ne parvenait à apaiser, et dont la nuit et le bruit des mousquets augmentaient encore la terreur. La femme et la fille du gouverneur se jetaient à son cou, le tenaient embrassé comme pour lui lier les bras, le suppliaient d'avoir pitié d'elles, de faire céder sa fatale obstination. Il les repoussa, et, appelant le Père Nicolas Pik, lui demanda son avis. Le Père répondit qu'il n'était point militaire pour se faire une idée exacte de la situation ; qu'il la jugeait grave sans doute, mais non point telle qu'on ne pût tenir quelques heures de plus ; qu'il fallait à tout prix attendre le jour pour voir si le secours ne paraîtrait point ; qu'au surplus il n'augurait rien de bon d'une capitulation, quelle qu'elle fût, car quelle foi méritait la parole de gens qui avaient violé leurs serments à Dieu et au roi ? En même temps il joignait l'exemple au conseil. Il s'efforçait, avec ses frères, de rendre du cœur aux soldats, de calmer les femmes, d'aider à la défense autant que le permettait leur sainte et pacifique profession. Les boulets des Gueux se suivaient presque sans intervalles. La Tour tremblait, comme secouée sur ses fondements ; on eût dit à certaines décharges générales qu'elle était tout en feu, et le désordre ne faisait que redoubler à l'intérieur. Le gouverneur demanda à parlementer.

A cette nouvelle le silence se rétabit enfin des deux côtés. Le gouverneur proposa de rendre la tour ; le chef des Gueux accepta, et voici quelles furent les conditions de la capitulation : Marin s'engagea à ne faire aucun mal à ceux qui se trouvaient dans la citadelle, soit laïques, soit ecclésiastiques, et à les renvoyer tous libres. Seulement, tout ce qu'on y pourrait trouver, à eux appartenant, deviendrait la propriété des vainqueurs.

Pendant ce temps, les ecclésiastiques et les religieux, qui s'attendaient à tout, se confessaient les uns aux autres ou entendaient les confessions des laïques. Le curé Nicolas Poppel avait apporté avec lui les saintes hosties, afin de les dérober aux insultes habituelles des hérétiques. Presque tous les réfugiés vinrent pieusement recevoir la communion de sa main, semblables à ces premiers chrétiens qui, dans la nuit des prisons, se nourrissaient une dernière fois du pain des forts avant de comparaître dans les amphithéâtres.

Les Gueux entraient en renouvelant leurs assurances ; et une chose qui dut être particulièrement sensible aux vénérables serviteurs de Jésus-Christ, ce fut de voir combien de leurs concitoyens, de leurs paroissiens, et même de ceux qu'ils avaient jusqu'alors comptés parmi les meilleurs, avaient grossi les rangs des vainqueurs.

Une fois entré avec toute sa troupe, Marin fit réunir dans une salle supérieure toutes les personnes qu'il trouva dans la forteresse. Cette salle était une pièce carrée du milieu de la tour. Là les Gueux se jetèrent sur les captifs comme des bêtes féroces en leur criant : « Tout ce que vous avez est à nous ! Montrez-nous vos cachettes, videz vos bourses, retournez vos poches ! » Et ils les fouillaient, les déshabillaient, les foulaient avec brutalité, surtout les Capucins. Ils ne pouvaient se décider à en croire ces pieux cénobites lorsqu'ils leur affirmaient que leur vœu de pauvreté ne leur permettait d'avoir sur eux ni argent ni aucun objet de prix pour leur usage. Enfin ils les poussèrent dans une cuisine et de là dans une salle assez spacieuse, où ils leur firent décliner à tous leurs noms, qu'ils inscrivaient ensuite sur une liste.

Le but de cette liste était de mettre les chefs de l'hérésie à Gorkum, et

en particulier deux membres influents du conseil de ville, à même de satisfaire, s'il y avait lieu, leurs vengeances particulières. En effet, sitôt que ces deux hommes eurent parcouru les noms des captifs, on en appela un, nommé Théodore Bommer, et on le fit sortir avec son fils. On le craignait et on le détestait depuis longtemps comme un des plus fermes champions de la foi catholique. On lui reprocha d'avoir appelé les Gueux, lorsqu'ils avaient paru devant la ville, « pillards et voleurs de vases sacrés ». Il se borna à exprimer le désir de s'être trompé. « Plût à Dieu », dit-il, « que j'eusse été mal renseigné ! Faites-moi mentir, cela dépend de vous ; respectez ce que je vous accuse de violer, et je suis prêt à me rétracter avec joie ». Les Gueux se seraient bien gardés d'accepter ce défi. Déjà les plus pressés d'entre eux avaient dépouillé les églises de Gorkum, et chacun pouvait voir au sommet du grand mât de leur principal navire la bannière vénérée qui servait dans les processions publiques. Ils emmenèrent Théodore Bommer, et peu de jours après, au mépris de la capitulation, ils le pendirent sur la place publique de Gorkum.

Les insultes, les reproches, les plaisanteries dont les captifs devinrent l'objet, se peuvent facilement imaginer. L'erreur est peu miséricordieuse de sa nature. On se succédait à la porte de la salle des détenus comme dans une salle de spectacle ; chacun se faisait un point d'honneur d'y apporter son imprécation ou son bon mot. On les tenait enfin, ces tondus et ces enfroqués, ces suppôts du papisme et du despotisme espagnol. On allait leur faire payer les maux dont le duc d'Albe accablait les réformés. Déjà leur sort était décidé ; le bourreau de Dordrecht avait été mandé.

Les captifs, en général, ne répondaient que par la fermeté de leur attitude. Le gouverneur Gaspard Turc s'étant avisé, comme c'était son droit et son devoir, de rappeler les promesses solennelles de Marin, on lui mit les fers aux pieds et on le jeta en prison, sans lui permettre de revoir sa femme. « Cet homme est un papiste enragé », disait de lui Marin : « si on ouvrait son cœur, on n'y trouverait que des curés et des moines ».

Un soldat ayant trouvé une patène parmi les vases sacrés apportés dans la citadelle, la jeta de toute sa force au visage du Père Nicolas Pik et le blessa à la bouche. Le saint gardien en parut à peine affecté et conserva son air serein, plutôt riant qu'attristé.

A côté de lui Nicaise et Willald, tous deux Frères Mineurs, méditaient et lisaient comme dans le silence de leur cellule. Willald était Danois de nation. Chassé de sa patrie pour sa fidélité à la religion, il s'était réfugié en Hollande. Son âge avancé, presque décrépit, faisait ressortir encore plus la force de son caractère.

Le curé Nicolas Poppel montrait un certain abattement. Sa pâleur et sa tristesse furent attribuées à la crainte, mais bien à tort, comme on put s'en convaincre dans la suite. Il songeait à la lâcheté, à l'apostasie de ses ouailles.

L'autre curé, Léonard Wichel, ne pouvait se figurer que les menaces fussent sérieuses et le danger réel. Il avait si souvent aidé ou même sauvé des hérétiques dans le cours de son long ministère, qu'il lui paraissait impossible de ne rencontrer aucune pitié en retour. Ayant reconnu un certain anabaptiste qu'il avait autrefois arraché à la mort et réconcilié avec l'Eglise, il ne craignit pas de faire appel à ses souvenirs et de réclamer ses bons offices pour lui et pour ses compagnons. Celui-ci ne contesta nullement le bienfait et parla de sa gratitude, de sa commisération ; mais soit qu'il n'osât

se compromettre, soit que son retour au catholicisme n'eût été qu'apparent, il s'empressa de rentrer dans la foule et de s'y perdre.

Enfin, après une journée passée entre l'espoir et la crainte, de nouveaux captifs furent encore appelés par leurs noms, avec les femmes; mais cette fois pour la liberté et non le supplice. Tous les laïques se virent successivement relâchés avant le soir. Ils ne le furent point sans avoir prêté serment et ajouté, chacun suivant sa fortune, une forte rançon à ce qui avait été trouvé dans la forteresse. Rançon et serment manifestement contraires aux termes de la capitulation, mais qui n'en furent que la moindre violation. Les religieux et les prêtres, au lieu de suivre leurs compagnons vers le pont-levis, furent entraînés vers la prison, où on les jeta pêle-mêle.

Un vieux prêtre séculier, appelé Godefroy van Duynen, vieillard de mœurs très-intègres, mais qui passait pour n'avoir plus toute sa raison, eut seul la permission de partir. Comme on le conduisait au pont-levis, un habitant de Gorkum demanda aux soldats où ils menaient ce curé. « On le renvoie parce qu'il est fou », dit un des soldats. « Fou ! » reprit le Gorkomien; « il a assez de tête pour fabriquer son Dieu en disant sa messe : il en aura assez pour être pendu ». Les soldats éclatèrent de rire, et grâce à cet horrible blasphème, Duynen fut ramené en prison.

Le jeune neveu du Père gardien, celui dont nous avons déjà raconté la tendre affection pour son oncle, devait rester aussi; mais il s'échappa. Le Père gardien aurait pu s'échapper de même. Une de ses sœurs avait un neveu qui était dans les meilleurs termes avec les Gueux, chez lesquels il avait autrefois servi. Il avait même, pour ce fait, été condamné à mort par le comte de Bossut, commandant pour le roi à Rotterdam; le Père Pik avait alors fait pour lui le voyage de cette ville, et ce n'était qu'à sa considération et à ses supplications instantes que le comte avait accordé la grâce du coupable. Celui-ci n'en était devenu ni plus fidèle ni plus prudent, mais il avait conservé pour le Père une vive reconnaissance. Il vint le trouver, et en présence des autres religieux, vu l'impossibilité de l'entretenir seul, il le supplia de partir, se chargeant de lui en fournir le moyen. Le Père gardien, à cette proposition, se tourna vers ses frères, comme pour les consulter. Plusieurs d'entre eux se montrèrent vivement affectés de la perspective de ce départ. Un d'eux, même (ce ne fut sans doute pas un de ceux qui s'attirèrent tant de gloire par leur courageuse persévérance, alla jusqu'à dire : « C'est vous, Père gardien, qui nous avez amenés ici, et vous nous abandonnez ! » Reproche doublement inconsidéré, comme on l'a vu, et que le Père ne méritait en aucune façon, mais qui ne laissa pas que de l'émouvoir. « Non, mes amis; non, mes frères », reprit-il. « Si l'on veut nous délivrer tous, j'accepte. Mais à Dieu ne plaise que je vous abandonne ! Tant qu'un seul d'entre vous restera ici, il m'y trouvera à ses côtés, et si quelqu'un doit mourir, ou ce sera moi, ou bien nous mourrons au moins deux ! » Puis, se tournant vers le bienveillant visiteur : « Je vous remercie; mais, mon ami, vous le voyez, je suis Père, et vainement essayeriez-vous encore de m'enlever à mes enfants ».

Les prisonniers n'avaient encore rien mangé depuis la veille; épuisés par une nuit et une journée aussi laborieuse, ils tombaient d'inanition. C'était un vendredi : on leur apporta précisément des viandes de toute espèce pour souper. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'ils aimèrent mieux jeûner encore que de donner aux hérétiques la joie de les voir enfreindre la loi de l'abstinence.

Ici commencent, à proprement parler, les actes de leur martyre, dont

ce qui précède n'avait été que le prélude. Nous demandons d'avance pardon au lecteur de l'inépuisable cruauté et de la longue série d'inventions diaboliques dont nous avons à lasser sa délicatesse. Mais ne faut-il pas tout dire, et ne serait-ce pas une sorte de sacrilége que de dérober un seul fleuron à la couronne de nos bienheureux, de voiler un seul rayon de leur auréole?

Les soldats chargés de la garde de la forteresse et du cachot étaient, en général, d'anciens pirates ; c'est pour cela qu'on les appelait les *Gueux de Mer*. Les moins brouillés avec la justice et le droit des gens étaient toutefois exaltés par l'orgueil du succès et le fanatisme calviniste. Ils avaient naturellement fait main-basse sur toutes les provisions du château. Les excès de l'ivresse et de la bonne chère poussant jusqu'au vertige leur haine pour l'habit et le caractère sacré de leurs prisonniers, se réjouir à leurs dépens leur parut une excellente manière de compléter une soirée de débauche. Ils se lèvent de table, comme des furieux, et courent à la prison en appelant à grands cris, ces « idolâtres fabricateurs de Dieu », et en se demandant ce qu'ils allaient leur couper d'abord, le nez ou les oreilles, les mains ou les pieds. Ils traînaient avec eux des échelles et apportaient des cordes. Les captifs crurent que c'était pour les pendre séance tenante, lorsqu'une sentinelle entra précipitamment, criant que Guillaume Turc, le fils du gouverneur, celui qu'ils avaient attendu la veille, venait d'arriver, et que les Espagnols entraient déjà dans Gorkum. Les soldats s'élancent dehors en tumulte et courent aux murailles. Les prisonniers mirent à profit ce moment de répit pour se donner mutuellement du courage et en demander ensemble à Dieu. L'espoir de la délivrance recommençait à luire à leurs yeux, mais l'illusion fut courte. Le bruit de l'approche des Espagnols était faux. Les soldats revenaient à leurs divertissements cruels. « Tant mieux », disaient-ils, « nous n'aurons affaire cette nuit qu'aux robes noires et aux robes grises; ce serait vraiment dommage que les habits rouges vinssent nous déranger en si agréable besogne ». — « Mais », ajouta l'un d'eux, « il ne s'agit pas de travailler pour rien, faisons-les venir chacun à leur tour et voyons en détail l'état de leurs poches et de leurs escarcelles ». Le curé Léonard Wichel avait encore quelque argent. Il le leur livra de bon cœur.

Après lui, Godefroy van Duynen eut ordre d'avancer. « Il faut », lui dirent les soldats, « que tu nous découvres un trésor ». — « Je n'en connais point », répondit simplement le prêtre. — « C'est possible », reprirent les soldats : « toi, tu es à moitié fou ; ce n'est pas à toi qu'on a dû confier les grands secrets. C'est plutôt à ce vieux confesseur de nonnes ». Ils désignaient ainsi le Père Thierry Embden, directeur des religieuses de Sainte-Agnès. Ils lui ordonnèrent avec force menaces et imprécations de leur faire voir le trésor de l'Eglise. Ils lui appuyèrent en même temps sur la poitrine un pistolet chargé. Sur sa déclaration calme et persistante qu'il ne savait rien, ils passèrent à Nicolas Poppel, le plus jeune des curés de Gorkum. Ils étaient en effet persuadés que les catholiques avaient apporté la veille d'immenses richesses dans la citadelle. Ils appuyèrent également le pistolet sur la poitrine de Nicolas Poppel : « Ton trésor ou la vie ! » lui criaient-ils. Ensuite, leur avarice cédant pour un instant à leur passion de sectaires. « Livre-nous au moins les dieux que tu as fabriqués à la messe : on dit que tu en portes une provision sur toi. Est-ce vrai ? Toi qui as si souvent déblatéré contre nous dans la chaire de ton église, que penses-tu maintenant, en face de ce pistolet, de toutes les sottises que tu débitais aux imbéciles ? » — « Je crois », répondit Nicolas Poppel, « à tout ce que croit et enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et en particulier à la présence

réelle de mon Dieu sous les espèces sacramentelles. Si vous voyez là une raison de me tuer, tuez-moi : je serai heureux de mourir à la suite de la confession de foi que vous venez d'exiger ». Et croyant sa dernière heure venue, il se jeta à genoux en criant d'une voix tellement forte, qu'elle fut entendue de toute la citadelle : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

Mais son sacrifice n'était pas encore consommé ; Dieu, qui voulait ajouter à ses mérites, retint le coup prêt à partir, et le soldat n'osa point tirer.

Ses camarades arrachèrent à l'un des Frères Mineurs le cordon de sa ceinture. Ils le roulèrent plusieurs fois autour du cou de Poppel ; ensuite, l'attachant par un bout à la porte de la prison, ils se mirent à tirer de l'autre, à élever le patient en l'air et à le laisser retomber lourdement, puis à l'élever de nouveau et ainsi à plusieurs reprises, en renouvelant à chaque fois leur question sur la cachette du trésor. Lui, hors d'état de parler, parce que le nœud, qui le serrait de plus en plus, lui coupait la parole avec la respiration, ne cessait d'affirmer, par ses gestes, qu'il ne savait rien. Enfin, ils le laissèrent demi-mort sur la place. Le cordon avait imprimé tout autour de son cou une trace profonde et qui resta visible jusqu'à sa mort.

Vint ensuite le tour des Frères Mineurs.

Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient point d'argent et ne pouvaient en avoir, que la Règle de Saint-François le défendait formellement. « Bah ! » disaient les soldats. « Allez conter cela à d'autres ; vous contrefaites la pauvreté afin que les niais vous enrichissent d'autant mieux de leurs aumônes ; mais, certes, votre couvent doit avoir un joli coffre-fort, sans compter les petits magots que chacun de vous s'arrondit en particulier ». Ils s'acharnèrent sur les plus jeunes religieux, dans l'espoir de les trouver plus faibles ou moins capables de dissimuler. Ils firent sauter à l'un d'eux une dent molaire en le frappant sur la joue. Mais tout fut inutile. Un seul de ces jeunes confesseurs, vaincu par la souffrance, déclara en pleurant qu'il ne connaissait rien de pareil à ce qu'on lui demandait, mais qu'après tout, cela ne le regardait pas et que c'était le Père gardien à qui incombait le soin des besoins temporels de la communauté. « Et où est-il, le gardien de ces traîtres ? » s'écrièrent les soldats tout d'une voix.

Les soldats, cherchant le gardien, mirent la main sur le Père Jérôme de Werden, vice-gardien, qui, acceptant volontiers d'être pris pour un autre dans cette circonstance et de souffrir à la place de son supérieur, se mit paisiblement à leur disposition. Mais le véritable gardien refusa d'user du bénéfice de cette erreur, et se présenta lui-même en déclarant son nom et sa qualité. Ces forcenés commencèrent par le charger de coups, et par se le renvoyer des uns aux autres comme un ballon avec lequel jouent des enfants.

La première fureur une fois passée, ils le sommèrent comme les précédents d'avoir à leur livrer ses trésors. Nicolas Pik répondit avec le plus grand calme : « Mes trésors, ce sont les calices et les vases sacrés de mon église que j'ai apportés ici : vous les avez trouvés, je le sais ; que cela vous suffise car il n'y en a pas d'autres ». — « Et le produit de vos quêtes et des aumônes des dévots », lui demanda-t-on ? — « Je ne sais », dit le gardien, « s'il reste quelque chose de ces aumônes. Elles nous nourrissent, mais elles ne nous appartiennent pas, et ce sont de pieux laïques qui veulent bien se charger de conserver et de nous dispenser ce qu'on nous donne pour notre entretien ». — « Tu mens ! moine impudent ! » — « Je dis la simple vérité, et comme je n'ai rien à y ajouter, souffrez que je n'en dise pas davantage »

Il se tut, et ni coups, ni promesses, ni menaces, ne purent lui arracher un mot de plus.

On lui ôta sa ceinture et on lui serra le cou, ainsi qu'on avait fait à Nicolas Poppel, mais avec plus de barbarie encore. Comme le cordon ne tenait pas assez solidement sur la porte, on y enfonça, pour l'y attacher, un morceau de bois de chêne, et l'on continua de suspendre le saint Martyr, de le laisser retomber et de le tirer en tous sens, jusqu'à ce que l'extrémité de la corde se rompît, usée par le frottement. Le corps s'affaissa lourdement et resta sans mouvement sur le sol.

Les soldats, étonnés de le voir si tôt mort, le relèvent et l'assoient le dos appuyé au mur. Ensuite, soit pour insulter à son cadavre, soit pour s'assurer s'il était bien réellement mort, ils lui appliquent des flambeaux ardents et lui brûlent à loisir le front, la bouche, les oreilles, le menton. Ils font monter la flamme dans ses narines pour voir si son cerveau ne prendra pas feu. Ils lui ouvrent la bouche de force et brûlent la langue et le palais.

Il fallait avoir un cœur de bronze pour n'être point ému à l'aspect de ce visage souillé et noirci, de cette barbe irrégulièrement ravagée, de ce front dépouillé de cheveux, de ces yeux hagards et privés de sourcils, de cette bouche pleine de vésicules blanches et sentant la chair brûlée, de ce cou enfin profondément sillonné de cercles rouges et saignants. Les soldats, cette fois, le crurent bien mort. Ils le repoussèrent du pied en disant : « Un moine de moins : bah ! qui nous en demandera compte ? »

Toutefois, ils jugèrent que c'était assez pour cette nuit, et ils s'en allèrent.

Le Père Pik n'était pas mort, cependant. Il était encore utile ici-bas pour raffermir ses compagnons, qui ne couraient pas tous au-devant des souffrances avec une égale ardeur, et Dieu le réservait pour leur servir de modèle jusqu'à la fin.

Lorsque, après le départ de la soldatesque, les bienheureux s'empressèrent autour de lui, en se montrant les uns aux autres ses blessures, ils furent fort étonnés d'entendre un soupir profond sortir de sa poitrine. Ils s'empressèrent de le relever, de le réchauffer, de laver son cou et son visage. Le Martyr, à mesure qu'il reprenait ses esprits, se rendait compte plus exactement de ce qui était arrivé : « Quoi ! » disait-il, de sa voix encore faible et entrecoupée, « je n'ai donc plus de barbe ni de sourcils? Ils m'ont brûlé jusque dans la bouche. Plût à Dieu qu'ils m'eussent achevé ; j'ai la confiance que ce bon Maître m'aurait reçu dans son sein. Mais que sa volonté soit faite ! Il a sans doute trouvé, et avec raison, que c'eût été acheter le ciel trop bon marché ! »

Le lendemain matin, les soldats revinrent avec une hache, dans le dessein de partager en morceau le « chef des traîtres », qu'ils avaient laissé pour mort. Il était en effet d'usage, dans les Pays-Bas, d'ajouter ce surcroît d'ignominie au supplice des traîtres.

En le trouvant revenu à lui, ils prirent à tâche, pour ainsi dire, de se venger sur ce faible corps à peine ranimé, de la privation du nouveau plaisir qu'ils s'étaient promis. « Il ne veut donc pas mourir, ce tondu ; il a donc l'âme rivée dans le ventre ? Eh bien ! nous saurons l'en faire sortir ! » Et ils le frappèrent du pied, du poing et le firent encore rouler par terre, mais sans ajouter aucune torture qui pût de nouveau mettre ses jours en danger.

Tels sont, en abrégé, les actes des Martyrs de Gorkum dans la première nuit de leur glorieux combat. Ils demeurèrent dix jours et dix nuits à la merci de la soldatesque de la citadelle. C'était surtout le soir qu'ils avaient

à souffrir ; l'habitude était si bien prise de venir les injurier et les torturer après le dîner, qu'il semble que la digestion eût été impossible sans cet aimable passe-temps. Quand une partie de ces bourreaux était rassasiée ou plutôt fatiguée, une autre bande prenait la place et recommençait de plus belle. Si un visiteur se présentait à la citadelle, le premier spectacle dont on lui faisait les honneurs était celui « des traîtres », et souvent les visiteurs et ceux qui les amenaient s'ingéniaient à trouver quelque nouvelle invention de cruauté.

Un certain Frison, chef d'une compagnie, imagina de leur faire gonfler les joues comme des sonneurs de cor de chasse, alors il les souffletait de toute sa force, tellement que le sang jaillissait par la bouche, par le nez, jusque par les yeux ; puis le Frison, charmé de son invention, recommençait l'expérience sur un autre. Deux religieux seulement, qui s'étaient cachés dans l'embrasure d'une meurtrière, échappèrent à ce jeu inhumain. Une fois, un visiteur français ouvrit la figure, avec un couteau, à un franciscain belge, qui avait cru l'adoucir en lui parlant français. D'autres fois les soldats s'amusaient à s'agenouiller devant les prêtres les plus vénérables par leur âge, et singeant la confession catholique, ils leur murmuraient dans l'oreille toute sorte de sottises ou d'impiétés qu'ils terminaient d'ordinaire par une grêle de soufflets. « Que réponds-tu à ma confession ? » demandait l'un de ces faux pénitents au danois Willald ; « vas-tu me donner l'absolution ? » — « Hélas ! non, mon frère », répondit paisiblement le moine ; « je ne puis vous absoudre, puisque la contrition vous manque ; mais je prierai pour vous ». — « Prier pour moi, toi, moine orgueilleux ! » Et, au lieu d'être désarmé par tant de charité, il se jeta sur lui, le poing levé, comme une bête féroce. Le bon religieux, à chaque coup qu'il recevait, se contentait de répondre : *Deo gratias !*

Cependant le sort des détenus commençait à émouvoir les cœurs de leurs concitoyens. Il entrait dans la politique de Marin d'ébruiter le moins possible dans Gorkum ce qui se passait à leur égard ; il tenait à faire croire qu'ils étaient bien logés, bien nourris, bien traités : aussi le Père gardien lui ayant fait parvenir par un maître d'école de ses amis la demande d'avoir un chirurgien, il feignit de ne pas deviner quel besoin on pouvait avoir d'un chirurgien dans la citadelle. « Sont-ils donc blessés ? Comment le seraient-ils ? » — « Peut-être par la chute de quelque pierre », répondit timidement le messager embarrassé. — « Ah ! ah ! la chute de quelque pierre », reprit Marin en éclatant de rire. Et il répéta plusieurs fois, en riant toujours, ces paroles qui, pour lui, constituaient une plaisanterie atroce ; car, nul ne savait mieux que lui à quoi s'en tenir, et rien ne lui échappait ; mais il avait défendu à ses soldats d'en parler. Il n'osa pas néanmoins refuser le chirurgien. Celui-ci se trouva être un beau-frère du Père Pik. Il fit de nouveau, tout en lui prodiguant ses soins, les plus grands efforts pour l'engager à se laisser enlever, ou tout au moins racheter à prix d'argent ; mais il ne put ébranler sa constance.

Les récits du chirurgien et du maître d'école, ceux de quelques-uns des captifs qui se virent relâchés vers le même temps, soit par l'influence d'amis puissants, soit à cause des riches rançons qu'ils purent payer, la douleur surtout des parents de Nicolas Pik et de la vieille mère et de la sœur de Léonard Wichel, tout contribuait à intéresser la pitié publique. Les démarches, les supplications, les offres d'argent, se multipliaient en leur faveur. Une somme assez considérable avait été souscrite pour le rachat de Poppel ; il est vrai qu'elle fut volée par celui qui s'était chargé de la re-

cueillir, mais elle n'attestait pas moins l'affection d'un grand nombre pour le digne curé. La question avait été soulevée en plein Conseil de ville et il s'était trouvé un « sénateur » ou membre du Conseil assez osé pour prendre hautement en main la cause de la justice et de l'humanité et pour sommer Marin de se souvenir des clauses de la capitulation. Marin, assez surpris de cette audace, dut répondre néanmoins. Il prétendit qu'il n'était point le maître, qu'il attendait des ordres. Excuse peu admissible pour un homme de cœur ; s'il n'avait pas qualité pour faire observer la capitulation, il n'en avait pas eu non plus pour la conclure ; il avait indignement trompé les assiégés, et le sénateur gorkomien ne se gêna point pour le lui dire. Les Gueux conçurent donc quelque crainte que leur proie ne finît par leur échapper. Ils résolurent de précipiter le dénouement.

L'éloignement du duc de Nassau, qui n'était pas encore arrivé en Hollande, servait à merveille ce projet. Ils se contentèrent de demander des instructions au féroce comte de la Marck, surnommé le comte de Lumay, cet homme qui n'avait jamais fait quartier à un catholique, et qui se trouvait à La Brille, où il organisait l'insurrection maritime. Le comte répondit par un ordre de lui amener tous les détenus de la citadelle de Gorkum ; et, pour être plus sûr de la rigoureuse exécution de sa volonté, il en chargea un transfuge du sacerdoce catholique, Jean Omal, ancien chanoine régulier de l'église cathédrale de Liége. Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, pour détester vigoureusement les vrais prêtres, on pouvait s'en fier aux prêtres apostats.

Ce malheureux arriva tout altéré de sang. Marin n'osa ou feignit de n'oser opposer aucune objection. On aime à penser, pour l'honneur des Gorkomiens, qu'ils se fussent montrés moins dociles ; mais on eut soin, pour éviter toute émotion populaire, d'opérer l'enlèvement à la faveur des ténèbres.

Au milieu de la nuit du 5 au 6 juillet, les saints confesseurs de la foi se virent donc éveillés en sursaut, dépouillés de tous ceux de leurs vêtements qui avaient quelque valeur et jetés dans une grande barque. La nuit était fraîche. Le vénérable Willald, à qui on n'avait laissé que sa chemise, suppliait vainement qu'on lui rendît ou sa soutane ou son manteau. Il reçut d'abord pour toute satisfaction des soufflets et des injures ; ensuite un des assistants moins barbare que les autres, un matelot sans doute, eut pitié de ses cheveux blancs et de ses membres vieillis et tremblants de froid, et lui donna un manteau.

En entrant dans la barque, Léonard Wichel reconnut au gouvernail un de ses paroissiens nommé Roch, auquel il avait donné jadis des témoignages particuliers de sa sollicitude : « Eh quoi ! » lui dit-il, « Roch, c'est donc toi qui nous mènes à la mort ? » Le marin baissa la tête et répondit : « Hélas ! » monsieur le curé, « je ne suis pas le maître ! » Le curé n'ajouta aucune observation.

Debout sur la barque qui se détachait lentement du rivage pour s'abandonner au courant de la Meuse, il salua une dernière fois, à travers ses larmes, sa chère ville de Gorkum, dont les clochers et les maisons se dessinaient vaguement dans les ombres, derrière les mâts des navires du port.

Partis à une heure du matin, ils passèrent devant Dordrecht à neuf heures. C'était un dimanche. Le prêtre apostat ne put pas résister au double plaisir d'aller se rafraîchir à terre et d'y montrer ses captifs comme un trophée. Le bateau fut donc amarré au quai ; mais Omal ne permit à personne, sauf à deux ou trois compagnons de débauche, d'en descendre avec lui. En

compensation, quiconque voulut y venir insulter les martyrs y eut l'accès libre, et les hérétiques avertis n'y manquèrent point, tellement que les soldats qui les gardaient eurent l'idée d'exploiter à leur profit l'avide curiosité de la foule. Ils entourèrent la barque d'un large voile, et en firent ainsi une sorte de tente sur l'eau, où l'on était admis en payant quelques sous à l'entrée. Nous n'essayerons point de redire toutes les insultes que les bienheureux eurent à subir dans ces visites. On pouvait dire d'eux comme de saint Paul « qu'ils étaient devenus un spectacle aux hommes et aux anges ».

On reprit le large dans l'après-midi, au moment où le reflux de la mer gonfle le lit du fleuve. Les prisonniers n'avaient encore reçu aucun aliment depuis la veille. Un morceau de pain leur fut donné à chacun le soir, non par le prêtre apostat ou ses soldats, mais par le patron de la barque. Après une nouvelle nuit passée en plein air, dans un état si voisin de la nudité, ils abordèrent à La Brille le 7 juillet au matin.

Les saints Martyrs, en quittant Gorkum, étaient au nombre de dix-neuf. Nous verrons qu'il y eut des défections parmi eux, mais que les lâches furent exactement remplacés et que, par une permission spéciale de la Providence, ce nombre de dix-neuf se maintint complet jusqu'à la consommation du sacrifice.

Le comte de la Marck était encore couché lorsqu'on lui annonça l'arrivée des prisonniers de Gorkum. A cette nouvelle il sauta de son lit, oubliant l'habitude où il était de prolonger son sommeil dans le jour, après les orgies ou les travaux de la nuit. Il prit à peine le temps de se vêtir, monta à cheval et courut à leur rencontre.

En arrivant en présence du bateau où les bienheureux confesseurs de la foi se trouvaient encore, le comte arrêta son cheval et les considéra longtemps en silence, comme un agréable spectacle. Puis tout d'un coup il éclata en un rire féroce, satanique, inextinguible, tellement qu'il se renversait sur le dos de son cheval comme s'il eût perdu tout sentiment de lui-même : « Voilà », disait-il, « voilà les robes grises, voilà les robes noires qui nous apportent leurs machinations. Cela fera deux, trois, dix, dix-neuf de moins ». Et il les comptait du doigt en riant toujours.

Après ce genre de salutation, il les fit tous descendre du bateau et leur fit signe, à mesure qu'ils touchaient la terre de leurs pieds, de s'agenouiller devant lui. Alors reprenant un visage d'apparence humaine il leur dit en latin : « *Surgite, Domini ;* levez-vous, Messieurs » ; et il les obligea de se ranger deux à deux comme en procession et à faire lentement jusqu'à trois fois le tour d'une potence qui se trouvait là toute prête. Puis, pour ajouter au ridicule de cette cérémonie, on les y fit passer à reculons. Un bourreau, ou l'un des suivants du comte, qui se piquait de savoir suppléer le bourreau au besoin, y appliqua même une échelle et parut les vouloir pendre tous à l'instant. « C'est ici », leur disait-il, « le terme de votre pèlerinage. Chantez donc, pieux pèlerins ; nous allons vous rapprocher du ciel ». Mais son intention n'était que de les effrayer. Lumay ne voulait pas priver de cette espèce de mascarade, qu'il trouvait si gaie, ses compagnons d'armes et de rapines.

Sur un signal de lui, la procession fut dirigée sur La Brille, toujours dans le même ordre. Le bourreau marchait à leur tête, tenant dressé dans ses mains, en dérision du culte catholique, l'auguste étendard de la Rédemption. Pierre d'Assche et Corneille de Wyck, frères lais de l'Ordre de Saint-François, ouvraient cette marche déchirante dont les Calvinistes repaissaient leurs regards. Deux soldats à cheval caracolaient le long des rangs, comme des maîtres de cérémonies chargés de maintenir l'ordre, ou plutôt comme

ces chiens dont la fonction est d'aboyer autour du troupeau et de mordre les brebis trop lentes. Ils avaient coupé des branches aux arbres et ne ménageaient point les coups. Le comte, une cravache à la main, leur donnait l'exemple : « Chantez donc », répétait-il, « moines paillards, fainéants, chantez ! et que l'on voie si vous avez peur ! » Les captifs se soumirent, et ce fut à voix pleines et fermes qu'ils entonnèrent, d'abord le *Salve Regina*, ensuite divers cantiques en l'honneur de la Vierge et des Saints. Ils chantaient le *Te Deum* lorsqu'ils entrèrent dans La Brille.

On peut dire que toute la ville était sur pied pour les recevoir; mais quel accueil et quelle hospitalité! Ils s'avançaient lentement, toujours entre deux haies serrées d'insulteurs qui, sitôt qu'ils avaient passé, couraient se reformer devant eux un peu plus loin. Ce n'était cependant pas un spectacle bien divertissant que celui de ces hommes pâles, défaits, demi nus, tous déjà plus ou moins défigurés par les traces des violences antérieures. L'un d'eux était sexagénaire, un second septuagénaire, un troisième touchait à sa quatre-vingt-dixième année ; mais les foules, à certains jours, s'exaltent et s'enivrent jusqu'à en perdre tout sentiment humain. Tel les attendait les mains pleines de pierres ou de sable pour leur jeter à la figure ; tel autre avec des pots d'eau sale dont il leur lançait le contenu au visage en répétant, aux acclamations des voisins : *Asperges me, Domine, hyssopo et mundabor*. On remarqua que les femmes, si accessibles d'ordinaire à la pitié, en montrèrent encore moins que les hommes. Jérôme de Werden, qui avait autrefois voyagé en Terre-Sainte et subi la captivité chez les infidèles, déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil parmi les Turcs. Le sauvage tue, mais il n'insulte pas.

On arrêta les martyrs sur la grande place de La Brille, devant une potence qui s'y dressait en permanence, et on les força d'en faire trois fois le tour, comme pour la première fois, puis de s'agenouiller et de chanter encore les litanies des Saints. Ils le firent de si grand cœur qu'on eût dit qu'ils y prenaient goût. Seulement, arrivés à la fin des invocations, ils se turent tous à la fois, personne ne se jugeant digne de prononcer seul « la collecte » que, d'après les rites de l'Eglise, le prêtre officiant récite au nom de tous les fidèles. « L'*Oremus !* L'*Oremus !* » vociférèrent les assistants ; « qu'on nous serve l'*Oremus*, car ce n'est pas de sitôt qu'on aura l'occasion d'en entendre de nouveau dans ce pays-ci ». Alors Godefroy Van Duynen, en sa qualité du plus vieux prêtre, prononça d'une voix claire, lente, sans hésitation, la prière qui put être entendue de toute la ville au milieu du silence universel.

Les martyrs répondirent tout d'une voix : *Amen !* et la foule demeura interdite, muette et comme ébranlée. Mais ce bon mouvement n'eut pas de durée, et les insultes recommencèrent. Enfin on les conduisit en prison.

Ils y trouvèrent des compagnons inattendus. Sans compter les malfaiteurs, hôtes habituels de ce séjour, deux prêtres s'y trouvaient enfermés depuis peu de temps, et deux autres y furent amenés une heure à peine après les Gorkomiens. Les premiers étaient les deux curés de Maesdam et de Heinort, villages des environs de Dordrecht, d'où ils avaient été enlevés par les Gueux ; les deux derniers étaient deux religieux de l'Ordre des Prémontrés. Comme ceux-ci eurent l'honneur d'être compris dans le nombre des dix-neuf martyrs, il convient de leur consacrer une mention spéciale.

Ils se nommaient Adrien Becan et Jacques Lacop, et ils remplissaient, Adrien les fonctions de curé, et Jacques, celles de vicaire dans la paroisse de Munster, où ils avaient été envoyés par la célèbre abbaye des Prémon-

trés de Middelbourg, en Zélande. Surpris dans la nuit précédente par une de ces bandes de pillards qui couraient les îles à la recherche des prêtres et des églises, ils avaient été amenés au comte de la Marck avec le père de Jacques, homme déjà avancé en âge. Le comte, admirant leurs vêtements tout blancs, feignit d'abord d'avoir de la peine à les reconnaître pour des hommes. Il demanda au vieillard quel était son pays. Le vieillard répondit en français que c'était la Flandre. Bien, reprit le comte dans la même langue ; si tu persuades à ton fils de quitter son papisme, je vous renverrai libres tous deux ; mais Jacques prenant la parole au nom de son père, déclara qu'à ce prix il n'accepterait jamais rien. « Alors », dit Lumay, « tu mourras ! » — « Je mourrai », dit Jacques ; « ou plutôt non, je ne mourrai pas : je vivrai ! » — « Eh quoi ! » reprit le comte, « crois-tu donc que je n'ai pas le pouvoir de te tuer ? » — « Vous tuerez mon corps », dit Jacques ; « mais mon âme est immortelle ; elle vous échappera ». Irrité de la liberté de cette réponse, le comte laissa aller le vieillard ; mais il fit conduire les deux moines en prison.

La prison de La Brille se composait de trois cachots superposés et disposés de façon à rendre inhabitable le plus bas des trois, celui précisément où se trouvaient nos martyrs. Aucun conduit spécial n'avait été ménagé pour les ordures ; elles coulaient le long des murs jusqu'au bas de l'étage inférieur. Au sein d'une obscurité telle, qu'en plein midi on ne se reconnaissait qu'au son de la voix, les bienheureux prisonniers ne savaient où se mettre pour échapper quelque peu à la fange et à l'odeur fétide dont ils étaient asphyxiés. A force de tâter avec les pieds, ils parvinrent à reconnaître un point où le sol était plus élevé qu'ailleurs ; ils s'y entassèrent pour ainsi dire les uns sur les autres, tellement qu'ils étouffaient. On leur apporta leur premier repas de la journée, vers trois heures de l'après-midi ; mais leurs autres incommodités ne leur avaient point permis de songer à l'aiguillon de la faim.

La soirée fut employée à les interroger sur la foi religieuse en présence du comte, dans l'hôtel de ville. Leur fermeté ne leur attira toutefois aucun nouvel outrage, sauf à Léonard, qu'un des soldats du comte, irrité de ses réponses, frappa du revers d'une hache qu'il tenait à la main. « Frappez encore », dit le prêtre sans s'émouvoir ; « frappez : ma chair est en votre pouvoir ; elle n'y sera pas longtemps ». Parole qui rappelle celle du divin Rédempteur dans sa passion, lorsqu'il disait : « Ceci est votre heure, et l'empire des ténèbres ». Un autre soldat lança à Léonard un petit marteau qui l'atteignit au front et fit jaillir le sang à flots.

On les reconduisit à la prison, mais cette fois dans un étage supérieur, moins humide et moins infect, et on leur apporta pour souper du pain et une grande cruche d'eau. Mais une douleur plus vive que celle des souffrances physiques, ce fut de s'apercevoir que la sainte phalange commençait à être entamée par l'ennemi. Les Calvinistes, après ce premier interrogatoire, avaient conçu quelque espérance d'ébranler le curé de Maesdam, le jeune frère capucin Henri et un chanoine de Gorkum, et ils leur avaient fait l'injure, trop justifiée, hélas ! par la suite, de leur donner un logement plus commode dans la maison du chef de la police.

Le lendemain, 8 juillet, l'hérésie, fière déjà de ce premier triomphe, se proposa une victoire plus générale, plus éclatante et plus définitive. Une réponse pleine de simplicité d'un jeune frère capucin « qu'il croyait exactement ce que croyait le Père gardien », avait donné à penser que si on venait à bout des principaux confesseurs, les autres suivraient sans résistance.

On choisit donc les sept d'entre eux les plus savants, et on les fit comparaître pour la seconde fois, enchaînés, devant le Conseil de ville. Ceux qu'on honora de ce choix furent les deux Prémontrés, le gardien et le vice-gardien des Capucins, les deux curés de Gorkum et Godfroy de Merville, capucin. Ce nouvel examen avait lieu à l'instigation de deux frères du Père Nicolas Pik, venus à La Brille pour obtenir sa délivrance, et plus soucieux de son salut corporel que de son salut éternel.

La séance était présidée par le comte et dirigée par deux ministres, assistés d'un greffier qui sténographiait tout ce qui se disait.

Les deux ministres étaient : l'un, un ex-matelot de Gorkum, appelé Corneille, buveur intrépide, mais qui ne connaissait pas trois mots de latin et qui, chaque fois qu'une réponse l'embarrassait, ne savait que se tourner vers les magistrats en répétant : « Mais pendez-les donc, pendez-les, et que tout cela finisse ! » L'autre, plus instruit et tout bourré de citations de la Bible, se nommait André. C'était l'ancien curé catholique de Sainte-Catherine de La Brille. Voyant les Gueux maîtres de sa paroisse, il avait changé de religion cette année-là même, en même temps que de drapeau politique.

On commença par demander aux confesseurs si et pourquoi ils croyaient à l'autorité du Pontife romain. Léonard Wichel protesta qu'il considérait ce point comme la pierre angulaire de l'unité chrétienne. Il ajouta qu'au surplus il ne comprenait pas comment les protestants pouvaient trouver mauvais qu'on gardât cette croyance, car la foi est libre, d'après eux, et chacun a le droit de trouver dans la Bible ce que le Saint-Esprit lui inspire d'y trouver; mais si l'Esprit-Saint inspire à quelqu'un d'y découvrir la primauté et l'infaillibilité de Pierre et de ses successeurs, à quel titre pourront-ils y trouver à redire ? et refuseront-ils à celui-là seul un droit d'interprétation qui appartient essentiellement à tous ? Le ministre fut fort embarrassé. Répondre affirmativement, c'était nier le principe fondamental de la prétendue réforme. Répondre négativement, c'était avouer l'impuissance radicale où est le protestantisme d'affirmer l'erreur du catholicisme. Il fit ce que font d'ordinaire ceux qui, dans une discussion, cherchent autre chose que la vérité : il déplaça la question.

« Puisque », dit-il, « vous me paraissez disposé à raisonner d'après l'Ecriture Sainte, acceptez une conférence en règle, et argumentons en forme d'après la Bible ». La discussion fut acceptée, elle ne fit pas honneur aux protestants et se termina brusquement par l'expulsion des théologiens catholiques hors de la salle.

Mais avant de les renvoyer définitivement, le comte voulut entretenir en particulier Jacques Lacop, Prémontré, dont la douceur de visage et la grâce d'élocution avaient fait sur son cœur farouche presque de l'impression. Il n'omit pour le séduire ni promesses, ni menaces; mais il n'obtint rien.

Sur ces entrefaites on annonça au comte un messager, porteur d'une lettre de Marin Brant, d'une autre du Conseil de ville de Gorkum et d'une troisième du prince Guillaume d'Orange. Le comte se le fit amener et prit connaissance des divers objets de sa mission. La lettre de Marin Brant n'était qu'un simple passe-port écrit de sa main, et qui même indisposa tout d'abord le comte, parce que Brant y prenait le titre de « seigneur ». Le Sénat ou Conseil de ville de Gorkum exposait les circonstances de la capitulation et la promesse de la vie sauve, faite à tous les prisonniers; il attestait en outre la bonne réputation de chacun de ceux qui avaient été enlevés de la citadelle de Gorkum dans la nuit du 6 juillet, certifiait qu'ils

n'avaient jamais fait que du bien à leurs concitoyens, et finissait par intercéder formellement en leur faveur. Le messager était en outre chargé d'ajouter verbalement qu'on était disposé à faire pour eux quelques sacrifices, et que la sœur du curé Wichel, en particulier, promettait dix mille livres pour la délivrance de son frère.

Quant à la lettre du prince d'Orange, elle semblait plus décisive encore, s'il est possible. Le prince l'avait écrite à la requête du Sénat de Gorkum. Malheureusement il y a tout lieu de croire qu'elle eut un effet contraire à celui qu'elle se proposait. Lumay parut s'indigner. Il protesta que Guillaume d'Orange se méprenait étrangement s'il croyait que lui, comte Guillaume de la Marck, avait secoué le joug d'un roi pour le plaisir de courber la tête devant un égal. Il renouvela le serment qu'il disait avoir fait, de venger les comtes de Horn et d'Egmont, immolés par l'Espagne, en immolant tous les prêtres papistes qui lui tomberaient sous la main.

Il était soutenu dans ce dessein barbare par plusieurs hérétiques de Gorkum, qui avaient fait tout exprès le voyage de La Brille. D'un autre côté, il est vrai que des Gorkomiens catholiques, et parmi eux deux frères du Père Pik, étaient accourus pour tâcher de le fléchir; mais son cœur n'était accessible qu'aux inspirations impitoyables.

Cependant les deux frères du gardien, à force d'instance, obtinrent une chose qu'à peine ils avaient osé espérer, la permission d'emmener leur frère libre et sans qu'il fût obligé de renoncer à sa foi, à la condition toutefois de n'emmener que lui. Mais le saint religieux avait déjà plusieurs fois repoussé une faveur semblable. A leur grand étonnement il la repoussa de nouveau, et supplia qu'on ne lui parlât plus d'abandonner ses compagnons dont la Règle de Saint-François lui avait confié la direction.

Les deux frères ne perdirent point courage. Ils retournèrent à la charge auprès des ministres calvinistes et des principaux des Gueux, et ils arrachèrent comme seconde et dernière concession la promesse que tous les captifs seraient remis en liberté s'ils voulaient seulement renoncer au Pape, et quand bien même ils continueraient à s'obstiner dans les autres dogmes catholiques.

Pour mettre les deux frères en mesure de tirer de cette assurance tout le parti possible, on les autorisa de plus à faire sortir momentanément le gardien de la prison, et à l'inviter à souper avec eux dans une maison de la ville. On jugeait que si le Père Gardien venait à céder, il ne céderait pas seul : tel fut le motif de cette tolérance inattendue à son égard.

Les trois frères se virent donc réunis à table, à la tombée de la nuit, et ce repas devait être le dernier pour le capucin. Nous ne saurions redire tout ce que la tendresse fraternelle, stimulée par l'imminence du danger, mit de caresses, d'obsessions et de ruses de tout genre dans l'esprit et sur les lèvres de ceux d'entre eux qui jouaient le triste rôle de séducteurs.

Le saint Martyr les remercia avec effusion de ces témoignages affectueux dont il était touché plus qu'il ne lui convenait de le laisser paraître. Mais à quoi bon tous ces projets pour un avenir terrestre ? Ils savaient bien qu'il n'en existait point pour lui, s'il fallait l'acheter au prix d'une apostasie.

Les deux frères ne se tinrent pas pour battus. Ils eurent recours à des arguments théologiques dont ils avaient fait provision; mais le capucin, très-versé dans les saintes lettres, n'avait aucune peine à les leur réduire à néant. Voyant alors le peu d'effet de leurs paroles, ils feignirent d'oublier pour un moment toute discussion, et de ne plus songer qu'à manger, à boire et à se réjouir, dans l'espoir que le vin amollirait peut-être cette in-

domptable résolution. Le père Nicolas, affaibli par un long jeûne, ne refusa point de se livrer modérément avec eux à l'innocente jouissance à laquelle on le conviait. Son air ne trahissait pas la moindre tristesse. Comme un ami au milieu de ses amis, il était le premier à égayer la conversation, et l'on ne pouvait assez admirer la tranquille sérénité de cet homme qui ne devait pas voir se lever le soleil du lendemain.

Mais sitôt que ses frères revinrent insidieusement à l'objet de leur entrevue, il reprit un visage sérieux, ferme, et les supplia de cesser une fois pour toutes de lui montrer tant de sollicitude pour l'instant présent et si peu pour l'éternité. « Pensez-vous », ajouta-t-il, « que par la lâcheté que vous me proposez j'échapperai à la mort ? Non, mes amis; je mourrai seulement un peu plus tard, dans cinq, dans dix, dans trente ans peut-être, peu importe, pour de là tomber en enfer. Je serai bien avancé ! Laissez-moi plutôt monter au ciel tout de suite. La mort ne m'effraie point; nous nous connaissons déjà l'un l'autre, car j'en ai éprouvé les avant-goûts dans la forteresse de notre cité ».

A cette dernière déclaration, ses frères firent éclater une feinte colère, le traitèrent d'entêté, l'accablèrent d'injures. Nicolas, pour leur donner de l'inefficacité de ce nouveau stratagème une preuve convaincante, s'étendit sur un banc et ne tarda pas à s'y endormir profondément. Saisis de stupeur, ses frères gardèrent le silence. Ils le regardaient sans oser remuer, de peur de troubler ce dernier sommeil, et dans le fond de leur cœur ils ne pouvaient s'empêcher d'être fiers d'un frère aussi courageux.

Pendant ce temps le comte se livrait à ses orgies nocturnes. Il dépassait même les bornes ordinaires de son intempérance, sous l'impression de la vive contrariété dont l'avait affecté la lettre du prince d'Orange. Plein de vin et de colère, il se remit, soit par hasard, soit à dessein, à relire cette lettre et remarqua (ce qui en effet était vrai), que Marin en avait gardé l'original et ne lui avait envoyé qu'une copie certifiée conforme. Ce manque d'égards du commandant de Gorkum parut mettre le comble à son excitation : « Lui aussi », s'écriait-il, « lui aussi se croit un personnage supérieur à nous; lui, ce Marin Brant, qui hier encore maniait la pioche et la pelle au lieu de l'épée ! Tout le monde ici prétend me commander, et ceux qui n'osent m'envoyer des ordres m'en transmettent ! Par tous les diables de l'Antechrist de Rome, nous verrons bien ! »

Il se leva, appela l'officier qui remplissait auprès de lui les fonctions de justicier, ou plutôt de grand exécuteur, et lui ordonna de mener pendre sur l'heure tous ces Gorkomiens dont on lui rompait la tête. Ensuite, s'adressant à Jean Omal, le prêtre apostat de Liége, il le chargea personnellement de veiller à la stricte et complète exécution de sa volonté. « Vous me répondez », lui dit-il, « que, ni par fraude, ni par connivence ou faiblesse, pas un seul de ces prisonniers ne sera soustrait à ma vengeance; on les pendra tous, les grands comme les petits, les jeunes comme les vieux ». Et tout en réitérant ces instructions, il ne cessait de répéter qu'il était maître, qu'il voulait rester maître, et qu'il se souciait du prince d'Orange autant que de ce goujat de Brant.

L'officier et l'apostat n'eurent garde de lui faire observer que ce n'est pas à minuit, et en se levant de table, qu'on porte des sentences de mort. Ils coururent à la maison où ils avaient permis à Nicolas de souper avec ses frères. Ils le trouvent profondément endormi sur son banc, l'éveillent et le ramènent auprès des autres martyrs qui déjà attendaient, au nombre de vingt, liés deux à deux par les bras. De nombreux soldats les entouraient,

les uns à pied, les autres à cheval, et la foule ne tarda pas à affluer, malgré les ténèbres, à la nouvelle du spectacle impatiemment attendu.

C'était le 9 juillet 1572. Une heure du matin venait de sonner.

On les conduisit hors de La Brille, et on chercha un endroit convenable pour le supplice. Il y avait, non loin de la ville, au lieu appelé Ruggense, un monastère du nom de Sainte-Elisabeth, naguère habité par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, mais maintenant vide, saccagé par les Gueux et à moitié démoli. Ce fut là qu'on s'arrêta, dans un bâtiment qui avait servi de grenier et dont les murailles étaient traversées de deux poutres, la première longue et allant d'un mur à l'autre, la seconde beaucoup plus courte.

Les bienheureux Martyrs s'embrassent les uns les autres, donnent ou reçoivent une dernière fois l'absolution de leurs fautes et se prodiguent réciproquement l'exemple du courage. Une chose leur fut pénible à tous : ce fut d'être complétement dépouillés de leurs vêtements. On aurait pu leur épargner cet outrage inutile, mais ils l'acceptèrent comme un point de plus de ressemblance avec la grande victime du Calvaire.

Le Père gardien monta le premier à l'échelle fatale. Après avoir donné à tous un dernier baiser : « Voici », leur dit-il, « que je vous montre le chemin, le chemin du ciel ! Suivez-moi comme de vaillants soldats de Jésus-Christ, et qu'après avoir combattu ensemble, aucun ne manque au triomphe éternel qui nous attend là-haut ! »

Il ne cessa de les exhorter que lorsque la corde, en lui serrant la gorge, intercepta sa voix. Ce chef héroïque des martyrs de Gorkum était dans sa trente-huitième année.

Dès que sa forte parole vint à manquer, son vicaire, Jérôme de Werden, et Nicaise Johnson, ainsi que les deux curés de Gorkum, se chargèrent du soin de le suppléer. Et ce soin ne fut pas inutile. Il y avait là un ministre calviniste qui s'efforçait de séduire les laïques et les jeunes religieux, et leur offrait la vie et d'autres avantages s'ils voulaient renoncer au papisme. Nicaise, qui connaissait la simplicité de plusieurs d'entre eux et les savait incapables de démêler sûrement par eux-mêmes les arguties, les citations captieuses ou tronquées, et tous les sophismes de l'hérésie, se jetait, pour ainsi dire, comme un bouclier entre eux et le tentateur. Nicaise leur ordonna d'éviter la discussion et de confesser simplement par une affirmation, la constance de leur foi. Souvent même il répondait pour eux et disait au ministre : « Vous perdez votre temps, ils ne vous écouteront pas ; nous sommes tous papistes jusqu'à la mort ! »

Comme le vicaire Jérôme de Werden montait les barreaux de l'échelle en invoquant la sainte Vierge et divers saints, le ministre vint se mettre droit devant lui et lui reprocha une dernière fois sa prétendue idolâtrie : « Adore Dieu seul », lui cria-t-il, « et laisse là les saints, sottes idoles qui ne t'entendent pas ! » Jérôme, saintement indigné de ces blasphèmes, lança son pied vers lui à travers les barreaux et le frappa si rudement au milieu du ventre qu'il le fit tomber à la renverse.

Cet acte de violence peut sembler étrange dans un martyr ; mais ce qui l'excuse mieux encore que l'indignation causée par le blasphème du ministre, ce fut l'affligeant spectacle que le bienheureux eut la douleur de voir en ce moment. Le novice Henri, le plus jeune des confesseurs, après avoir donné une première preuve de faiblesse en se disant âgé de seize ans seulement, tandis qu'il en avait dix-huit, mensonge inspiré par l'espoir d'attendrir les bourreaux, venait de faire signe qu'il acceptait les conditions du

ministre. On le délia et on le fit sortir du cercle de ceux qui mouraient ou allaient mourir.

« O infortune, pire que tous les supplices », s'écria le vicaire à cette défection : « c'est toi, ministre de Satan, qui répondras devant Dieu de la perte éternelle de cet adolescent dont tu séduis l'inexpérience ! » Les Gueux lui fermèrent la bouche à coups de pique et lui déformèrent toute la figure. Ensuite, comme l'a raconté depuis le malheureux apostat, à qui Dieu fit la grâce de se convertir, ils se mirent à effacer, au tranchant de leurs épées, l'image de la croix que le vicaire, dans son voyage à Jérusalem, s'était tatouée sur la poitrine et sur le bras droit, et ils ne furent satisfait que lorsque ces empreintes symboliques furent ou enlevées avec la chair, ou disparues sous le sang qui les inondait. Le courageux vicaire respirait encore et ne cessait point pour cela de prier et d'encourager ses compagnons.

Nicaise Johnson et Nicolas Poppel firent de même, mais ils prononcèrent beaucoup de paroles en latin, que le novice, peu versé dans cette langue, n'a pas su répéter.

Une autre défection, plus déplorable encore que celle de Henri, fut celle d'un capucin nommé Guillaume qui, au moment où il touchait au terme et à la récompense de tant de maux, s'écria en français qu'il ne voulait pas mourir, qu'il renonçait au Pape et à tout ce qu'on voudrait, et suppliait les soldats de le sauver. Les soldats coupèrent la corde de ce lâche, le couvrirent d'une de leurs tuniques et d'un casque, pour qu'il ne fût pas reconnu, et le firent évader. Du reste, ce misérable ne prolongea que de quelques jours une vie achetée au prix d'une apostasie. Enrôlé parmi les Gueux, et d'autant plus abandonné du ciel qu'il avait abusé de plus de grâces, il ne tarda pas à tomber dans toute sorte d'excès ; il fut pendu deux mois après, non plus, hélas ! pour une cause sainte et glorieuse, mais pour crime de vol.

Il y eut aussi un ou deux des plus jeunes martyrs qui, saisis de l'horreur de la mort, horreur si naturelle à tous les hommes, implorèrent en secret la pitié du bourreau et demandèrent qu'on coupât leurs cordes, mais sans consentir toutefois à renier le catholicisme ; aussi ne furent-ils point écoutés. Dieu, toujours compatissant aux faiblesses humaines, a permis néanmoins qu'ils soient comptés au nombre des martyrs de Gorkum. Ils furent comme le prince des Apôtres, « ils étendirent leurs mains, et un autre les ceignit et les mena où ils ne voulaient point aller ».

Godfroy de Merville répéta avant de mourir les paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Léonard Wichel songea à sa famille, et dit qu'une seule chose l'attristait en ce moment, c'était la pensée de la douleur de sa mère, déjà bien affaiblie par l'âge, lorsqu'elle apprendrait sa mort.

Il ralentissait le pas sous le poids de cette pensée et ne semblait point gravir l'échelle avec assez de diligence. Godefroy Van Duynen lui cria : « Courage ! maître Léonard, aujourd'hui nous nous assoirons dans le ciel au festin de l'Agneau ! »

Godefroy Van Duynen fut pendu le dernier. Comme les soldats hésitaient à retirer l'échelle de dessous ses pieds et se disaient : « Ah ! épargnons au moins celui-là, nous savons tous que c'est un innocent ! » — « Non, non », leur dit-il, « hâtez-vous de m'associer à mes frères : je vois les cieux ouverts ! ». Et il ajouta : « Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je le prie de me pardonner ».

Ici le narrateur éprouve le besoin de suspendre son récit et de s'arrêter,

dans un muet recueillement, à contempler cette glorieuse rangée de suppliciés et à les compter par leurs noms comme le fait l'Eglise elle-même lorsqu'elle leur décerne les suprêmes honneurs.

Ils étaient en tout dix-neuf, dont onze Capucins, deux Prémontrés, un Dominicain, un Chanoine régulier de Saint-Augustin et quatre prêtres séculiers.

Nous avons dit que le grenier était traversé par deux poutres, l'une longue, l'autre plus courte. A celle-ci étaient attachés trois des martyrs seulement : Saint Nicolas Pik, gardien ou supérieur des Capucins. A côté de lui saint Godefroy Van Duynen, prêtre séculier. Ensuite, saint Corneille de Wyck, c'est-à-dire né à Wyck. C'était un frère capucin qui savait, par la promptitude et la simplicité de son obéissance, acquérir dans les occupations les plus viles des mérites que les fonctions élevées ne procurent pas toujours aussi aisément. On raconte qu'étant à Bois-le-Duc, son supérieur lui dit un jour, sans y ajouter d'explication : « Frère Corneille, allez à Utrecht ».

Corneille partit pour Utrecht et se présenta au couvent des Capucins de cette ville où on lui demanda la raison de sa visite. Il n'en sut donner aucune autre que cette parole : « Frère Corneille, allez à Utrecht », et il fut renvoyé à Bois-le-Duc pour demander de quelle mission on avait voulu le charger.

A la poutre la plus longue étaient alignés quinze des martyrs :

Saint Jérôme de Werden, vicaire ou vice-gardien des Capucins, né à Werden, dans le comté de Hoorn, et qui avait habité quelque temps les couvents de son Ordre en Terre-Sainte ;

Saint Thierry Embden, né à Amersfoort, près d'Utrecht, directeur des religieuses de Saint-Agnès, à Gorkum ;

Saint Nicaise Johnson, vulgairement appelé de Hèze, capucin bachelier de l'université de Louvain, prédicateur éloquent, et qui savait par cœur tout le Nouveau Testament ;

Saint Willald, capucin, danois de nation, âgé de quatre-vingt-dix ans, homme à la stature élevée , mais si amaigri, qu'il n'avait plus, suivant l'expression vulgaire, que les os et la peau, et qui après avoir confessé la foi catholique dans sa patrie jusqu'à l'exil, la confessa sur la terre étrangère jusqu'au sacrifice de sa vie ;

Saint Godfroy de Merville, capucin, né à Merville, ville située sur la rive gauche de la Lys. Il remplissait au couvent de Gorkum les fonctions de confesseur et était chargé de tout ce qui regardait le culte divin.

Saint Antoine de Werden, capucin, né à Werden dans le comté de Hoorn. Prédicateur éloquent, il consacra de longues années de sa vie à repousser les attaques dirigées contre la foi de Jésus-Christ, et à combattre l'erreur partout où il la rencontrait. Sa charité pour les pauvres le portait non-seulement à secourir les âmes, mais à soulager les misères du corps au moyen des aumônes qu'il allait recueillir lui-même pour ensuite les leur distribuer ;

Saint Antoine de Hornaer, capucin ; Hornaer était un petit village près de Gorkum ;

Saint François de Roye, de Bruxelles, capucin, encore jeune et ordonné prêtre depuis peu d'années ;

Saint Pierre d'Assche, en Brabant, capucin laïque, qui s'employait avec zèle au service des autres membres du couvent ;

Saint Léonard Wichel, né à Bois-le-Duc ville importante du Brabant, curé de Gorkum ;

Saint Nicolas Poppel, de Weerd, petit village de Hollande, autre curé de Gorkum ;

Saint Jean d'Oosterwyck, en Brabant, homme déjà avancé en âge, chanoine régulier de Saint-Augustin et du monastère même de Sainte-Elisabeth, dans l'enceinte duquel il cueillit la palme du martyre ;

Saint Jean de Cologne, curé de Hornaer, dominicain de la province de Cologne, qui n'était pas dans la citadelle de Gorkum au moment du siége, mais y avait été conduit depuis, parce qu'on l'avait surpris à baptiser un enfant ;

Saint Adrien Becan, de l'Ordre des Prémontrés, âgé de trente-neuf à quarante ans, né à Hilvarembeck, en Brabant, amené depuis l'avant-veille seulement de Munster, où il remplissait les devoirs du saint ministère ;

Saint André Walter, curé de Heinort, dans le territoire de Dordrecht ;

Enfin, comme la place finit par manquer sur les poutres, le dix-neuvième et dernier martyr fut pendu au sommet d'une échelle. C'était Jacques Lacop, Prémontré, né à Audenarde, en Flandre, vicaire à Munster.

L'agonie de la plupart des victimes fut longue et douloureuse. La soldatesque s'était acquittée des derniers préparatifs avec une barbare négligence : pouvu qu'ils mourussent, peu importait quand et comment. L'un était supporté par la corde, par l'extrémité du menton ; un autre l'avait dans la bouche et la mordait comme un frein ; d'autres l'avaient bien autour du cou, mais pas assez serrée pour la strangulation. Nicaise n'expira qu'après le lever du soleil.

Les soldats, si impitoyables pour les vivants, s'acharnèrent sur les morts. Ils employèrent deux heures, de deux à quatre heures du matin, uniquement à les mutiler et à les insulter : « Voici deux brochettes de fin gibier », se disaient-ils dans leur ignoble langage en se montrant les deux horribles poutres. « Des museaux de moines et des jambons de curés, ce sont de friands morceaux ; on n'en a pas tous les jours ! » Et ils tailladaient en tous sens les cadavres devenus méconnaissables. On eût dit qu'ils allaient s'en repaître ; ils ne poussèrent cependant pas jusque-là la férocité, mais ils coupèrent, qui un nez, qui une oreille, qui une main, un pied ou d'autres parties du corps : ils les fixèrent à leurs casques en guise de cocardes, les suspendirent à leurs piques et s'en vinrent les promener par la ville arrêtant par la force les passants et recherchant les femmes, et particulièrement les religieuses, pour leur jeter au visage, avec des plaisanteries féroces, ces honteux trophées. Quelques-uns, persuadés que la graisse des condamnés à mort est un remède efficace contre certaines maladies, ouvrirent et fouillèrent les entrailles, dans un but de spéculation. Ils suspendirent entre autres à une échelle, sous une fenêtre, le corps du vicaire Jérôme de Werden, le dépecèrent à loisir comme un animal de boucherie, et vendirent ce qu'ils en retirèrent à des marchands d'onguents. Des entrailles, dont la provenance était audacieusement indiquée par des étiquettes, furent apportées jusque sur le marché de Gorkum.

De nombreux curieux, et parmi eux beaucoup d'enfants, ne cessèrent de remplir le grenier durant toute la journée. Les soldats exploitèrent cette avidité, comme ils avaient déjà fait à Dordrecht, en faisant payer quiconque sortait de la ville pour jouir du spectacle. Mais la plume se refuse à décrire plus longtemps ces scènes de cannibales.

Sur le soir, un catholique de Gorkum, citoyen grave et considéré, et qui s'était rendu sur le lieu du supplice, représenta aux magistrats de La Brille

l'inutilité de ces ignominies, qui couvraient de honte ceux qui n'avaient rien fait pour les réprimer. Il obtint, non sans débourser une certaine somme à laquelle d'autres Gorkomiens contribuèrent, l'autorisation d'ensevelir les martyrs. Il revint donc le lendemain 10 juillet, au point du jour, pour s'acquitter de ce pieux devoir ; mais il trouva que les soldats l'avaient prévenu pendant la nuit par l'ordre des magistrats.

Deux fosses avaient été creusées, l'une plus large, où l'on avait entassé les quinze corps de la longue poutre, la seconde plus étroite, et où furent jetés les quatre autres. « C'est là », écrivait Estius en 1603, « qu'ils reposent sur la terre étrangère, au milieu des ennemis de l'Eglise, jusqu'à ce que Dieu, apaisé par leurs mérites et leurs prières, rende la paix à ces pays belges si longtemps troublés, et inspire à ses serviteurs la volonté et le pouvoir de recueillir ces restes sacrés pour leur rendre les honneurs qui leur sont dus ». Le vœu du pieux historien a été exaucé la douzième année après celle où il l'exprimait. Quant au féroce comte de la Marck, la justice de Dieu l'atteignit dès ce monde. Il s'était retiré, après les guerres, dans le pays de Liége où il vivait fort tranquillement, grâce à l'éclat de son nom et à une espèce de rétractation. Un jour il fut mordu par un de ses chiens qui paraissait tout à fait inoffensif, et qui ne lui communiqua pas moins la rage. Ce noble scélérat, à qui sa haute naissance faisait pardonner tous les crimes, mourut dans les étreintes affreuses de la rage.

Les Bollandistes donnent à ce jour la représentation d'un bouquet merveilleux composé de dix-neuf fleurs, nombre égal à celui des martyrs. Voici l'explication de cette gravure, qui rappelle un prodige peut-être unique dans les fastes des Saints.

Les os vénérés de nos héros reposaient encore dans le lieu de leur martyre, quand soudain, au commencement du XVIIIe siècle, s'éleva sur cette terre arrosée de leur sang, une petite fleur blanche et odorante. Elle crut rapidement, elle était si belle et d'une forme si merveilleuse, qu'on ne pouvait la comparer à aucune autre plante, non-seulement de ces contrées, mais de toute l'Europe, ainsi que l'attestèrent alors les plus habiles et les plus savants botanistes de la Hollande. A la nouvelle de ce merveilleux phénomène, une foule de pieux visiteurs de tout sexe, de toute condition, entraînés par l'ardeur de leur foi et l'élan de leur piété, accourut sur la tombe des martyrs, pour contempler la chère plante, admirable témoignage de leur sainteté. Pendant longtemps un continuel concours de pèlerins envahit ce lieu béni ; tous emportaient avec eux quelque rameau du buisson miraculeux qui, loin de diminuer, ne cessait de croître et de multiplier ses tiges. Ainsi grandissaient encore la vénération et la dévotion des fidèles envers les saints martyrs que Dieu voulait glorifier sur les autels.

Ce prodige en produisit un autre plus étonnant encore. Adrien-Antoine de Oorschat, curé de Sainte-Gertrude à Utrecht, avait déposé une branche de ces fleurs dans une petite boîte ; de temps à autre il les regardait, et toujours il les retrouvait belles, fraîches et humides de rosée, comme s'il venait de les cueillir. Une fois il resta huit ou neuf mois sans aller contempler ses chers fleurs ; mais quel ne fut pas son étonnement, lorsque, à la prière et en présence de plusieurs personnes, il ouvrit la boîte. Ses fleurs n'avaient pas seulement conservé leur fraîcheur première, elles s'étaient multipliées, et leur nombre représentait exactement celui des glorieux athlètes du Christ, martyrisés à la Brille. Ce miracle fut solennellement constaté et remplit d'admiration toute la Belgique et la Hollande.

On représente les généreux martyrs de Gorkum ayant sous leurs pieds

un personnage mordu par un chien : c'est le fameux Guillaume de la Marck, l'instigateur de la boucherie de la Brille; on rapporte qu'étant dans ses propriétés des environs de Liége, il périt misérablement de la morsure d'un chien enragé.— Quelques-uns, les prêtres surtout, tiennent quelquefois à la main un calice ou une monstrance, dans le but manifeste de rappeler qu'ils ont souffert la mort pour la foi en la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement.

Il n'est pas rare de voir auprès d'eux le bouquet aux dix-neuf fleurs, dont nous avons parlé plus haut.

CULTE ET RELIQUES.

Dès que la nouvelle du martyre se fut répandue dans les Pays-Bas, le peuple, sachant que « Dieu tient pour précieuse en sa présence la mort de ses Saints », commença à les invoquer et à leur rendre un culte au moins en particulier. Estius relate trente-deux procès-verbaux de guérisons ou autres faveurs miraculeuses obtenues par leur intercession. Il raconte comment lui-même, souffrant d'une longue et cruelle maladie, recouvra presque subitement la santé après avoir fait vœu d'aller en pèlerinage au lieu de leur supplice.

En 1615, pendant une trêve entre l'Espagne et les Provinces-Unies, les tombes vénérées furent ouvertes en secret par des hommes sûrs, et les précieux ossements apportés à Bruxelles où ils furent solennellement reconnus par l'archevêque de Malines, Mathias Hovius, et déposés dans des châsses dorées, dans l'église des Franciscains, sauf quelques fragments qui furent envoyés aux Récollets de Louvain, d'Ath, de Malines, de Cambrai, de Tirlemont, d'Anvers, de Saint-Tron, de Binche, de Tournai, de Lille, de Douai, de Valenciennes, de Mons, de Nivelles, de Namur, de Cologne et de plusieurs autres villes. Les archevêques de Cambrai et de Malines et l'évêque de Namur permirent dès lors d'invoquer les noms des martyrs de Gorkum ; mais sur l'avis des évêques d'Anvers et d'Ypre que le culte public ne pouvait être autorisé sans l'approbation du Saint-Siége apostolique, un procès régulier de canonisation fut sollicité à Rome.

Ce procès fut commencé, en 1628, à Gorkum, à Harlem, à Utrecht et à Leyde, où vingt-deux témoins furent entendus ; à Amsterdam et à Harlem en 1634, où l'on en entendit sept, et à Namur, entre 1658 et 1661, où l'on en examina dix-neuf. Les évêques belges, à diverses reprises, puis, en 1664, l'empereur Léopold, les électeurs de Bavière et de Trèves et les trois Ordres de la province de Brabant insistèrent pieusement pour hâter les conclusions de la Congrégation des Rites. Enfin le décret de la béatification fut donné à Rome, par le pape Clément X, le 24 novembre 1675, et l'auguste cérémonie eut lieu avec toute la splendeur accoutumée et au milieu d'un immense concours de fidèles dans la basilique de Saint-Pierre.

Rome avait mis un siècle à examiner et à mûrir cette grande cause. Il était réservé au glorieux pontificat de Pie IX, après deux nouveaux siècles écoulés, de lui donner la dernière consécration. En effet, le 29 juin 1867, jour consacré à la mémoire des princes des apôtres Pierre et Paul, aux applaudissements de l'univers catholique, l'immortel Pontife Pie IX inscrivait au livre des Saints les martyrs de Gorkum, qui reçurent ainsi les plus éclatants honneurs de notre culte.

Dans ce récit nous avons en partie analysé et souvent reproduit le beau travail de M. Villefranche.

SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI, VIERGE,

ABBESSE DU MONASTÈRE DES CLARISSES DE CITTA DI CASTELLO, EN ITALIE

1660-1727. — Papes : Alexandre VII; Benoît XIII. — Rois de France : Louis XIV; Louis XV.

Formositas lucis corporeæ index animæ fuit : vultus vitæ similis.
La beauté éclatante de son corps était le reflet de celle de son âme : son visage était le miroir de sa vie. *Acta Sanctorum.*

Cette Sainte naquit le 27 décembre 1660, à Mercatello, petite ville du duché d'Urbin, dans les Etats de l'Eglise. Elle eut pour père François Giuliani, et pour mère Bénédicte Mancini, tous deux de familles honorables et aisées. Elle était la dernière de sept filles qui furent les fruits de leur union. Elle reçut au Baptême le nom d'Ursule. On ne l'entendit pousser aucun des cris ordinaires aux enfants. Le mercredi, le vendredi et le samedi, jours consacrés à honorer la Passion de Jésus-Christ et la sainte Vierge, elle n'acceptait le lait de sa mère, ou toute autre nourriture, que deux fois et en petite quantité, commençant dès lors ses jeûnes. Le 12 du mois de juin, jour de la sainte Trinité, l'an 1661, elle s'échappa des bras de sa mère et alla d'un pas ferme, toute seule, vénérer un tableau attaché à la muraille, et représentant le mystère du jour. A partir de ce moment elle marcha sans le secours de personne. Une année après, se trouvant dans une boutique, avec une servante de sa mère, elle dit, d'une voix claire, au marchand qui cherchait à tromper sur le poids : « Soyez juste, car Dieu vous voit ».

A peine âgée de trois ans, elle avait des communications familières avec Jésus et Marie. Elle avait fait devant une image de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus un autel qu'elle ornait avec un goût merveilleux. Dans sa simplicité, elle s'adressait à Notre-Dame et au divin Enfant, comme si l'image eût été vivante. Souvent elle plaçait son déjeûner sur l'autel en priant Jésus d'en prendre sa part. La très-sainte Vierge se plaisait à tant d'innocence et à tant de simplicité. Quelquefois l'image devenait vivante, et Jésus, se détachant du cadre, descendait dans les bras d'Ursule et se laissait embrasser. D'autres fois, le divin Enfant partageait avec sa petite servante les fruits placés sur l'autel.

Un matin qu'Ursule cueillait des fleurs pour en orner son autel, l'enfant Jésus lui dit : « Je suis la fleur des champs ».

Sa mère mourut lorsque la Sainte avait environ quatre ans ; avant d'expirer, elle fit venir près d'elle les cinq filles qui lui restaient, car elle en avait perdu deux ; après leur avoir donné de salutaires avis, elle les mit sous la protection des cinq plaies de Notre-Seigneur ; elle en assigna une à chacune d'elles. La plaie du côté fut celle qui échut à Ursule. Cette plaie, qui devint l'objet particulier de sa dévotion, fut aussi pour elle la source de toutes les grâces et de toutes les vertus.

Elle eut de bonne heure une tendre charité pour les pauvres. Un jour

elle donna ses deux souliers à un malheureux qui en manquait; quelque temps après, elle les vit aux pieds de la sainte Vierge, tout éclatants de pierreries. Elle saisissait la moindre occasion de souffrir en union avec Jésus-Christ. Sa main ayant été prise sous une porte qu'elle fermait brusquement, le sang en coula avec abondance. « Je goûtais alors », dit-elle, « une consolation délicieuse, en pensant à ce que sainte Rose de Lima avait souffert. Les remèdes qu'on m'appliquait m'étaient à charge, car j'aurais voulu souffrir comme elle sans soulagement ».

Dans son zèle excessif pour le bien, elle réprimandait, elle maltraitait même ceux qu'elle voyait commettre les moindres fautes. Un jour, elle qui était si douce et si patiente, ne put s'empêcher de donner un soufflet à une servante qu'elle vit commettre une mauvaise action ; elle se reprocha bientôt ces excès de zèle, comme de grands crimes, dont elle fit pénitence.

Le père d'Ursule ayant obtenu la place de surintendant des finances à Plaisance, alla s'y établir avec sa famille. C'est dans cette ville qu'Ursule fut admise pour la première fois à la sainte Communion, le jour de la Purification, en l'année 1670, n'étant encore âgée que de dix ans. Le soin qu'elle mit à se préparer à cette grande action lui valut une faveur précieuse ; car, dès qu'elle eut reçu le corps de Jésus-Christ, elle se sentit le cœur tout embrasé. De retour à la maison, croyant que cet effet était commun à tous ceux qui communiaient, elle demanda à ses sœurs avec simplicité si cette ardeur durerait longtemps. La surprise que leur causa sa question lui fit comprendre que c'était une grâce particulière que le Seigneur lui accordait. Il lui en fit bientôt de nouvelles, en lui inspirant le goût de l'oraison. C'est dans ce saint exercice, si nécessaire pour se soutenir dans la pratique de la vie chrétienne, que la jeune Ursule, alors âgée de douze ans, comprit les dangers du monde et les avantages de l'état religieux. Aussi prit-elle dès cette époque la résolution invariable de se consacrer entièrement à Dieu. Son père, qui l'aimait avec une affection particulière, avait sur elle des desseins bien différents ; il voulait lui faire contracter un mariage honorable. Elle était recherchée par plusieurs nobles, à cause de sa beauté, et l'on essayait de lui donner l'amour des plaisirs du monde ; mais tout fut inutile. « Faites ce que vous voudrez », disait-elle, « je serai religieuse ».

Après trois ans de séjour à Plaisance, Ursule fut renvoyée par son père à Mercatello, chez un de ses oncles ; elle y donna de nouvelles preuves de sa vocation, et eut de nouveaux combats à soutenir pour y rester fidèle. Après avoir vaincu un grand nombre de difficultés, elle obtint enfin la permission d'entrer chez les Capucines [1] de Citta di Castello, ville de l'Etat de l'Eglise. Ce fut le 17 juillet 1677 qu'elle s'y présenta ; elle prit l'habit le 28 octobre suivant, et reçut le nom de Véronique. Son noviciat fut pénible par les efforts que fit le démon pour la décourager et la jeter dans le désespoir. La Passion de Jésus-Christ servit à la fervente novice de consolation et de force dans ses tentations, et elle fit avec une ardeur admirable, à l'âge de dix-sept ans, sa profession solennelle, le 1er novembre 1678. Elle

1. La France possédait avant la Révolution quelques maisons de cet institut. Louise de Lorraine, veuve d'Henri III, roi de France, laissa en mourant une somme assez considérable pour fonder à Paris un couvent de Capucines. Ses intentions furent remplies par la duchesse de Mercœur, sa belle-sœur, qui fit bâtir dans la rue Saint-Honoré une maison pour les religieuses de cet Ordre. Elles y entrèrent en 1606. Louis XIV les transféra dans le monastère qu'il fit construire pour elles, et qui était situé dans la rue qui porte encore leur nom. Elles en furent chassées en 1792, et leur maison a été démolie. Les religieuses formèrent plus tard une réunion dans la rue de Montreuil, où elles vivaient d'une manière édifiante, observant avec exactitude leur règle qui est très-austère. En 1823, le défaut de ressources pécuniaires les força de se disperser. De tous les anciens couvents de Capucines en France, celui de Marseille est le seul qui subsiste aujourd'hui.

éprouva tant de joie d'être consacrée à Dieu, que jusqu'à sa mort elle célébra l'anniversaire de cet heureux jour avec une dévotion extraordinaire.

Véronique ne fut pas longtemps sans recevoir la récompense du sacrifice qu'elle avait fait avec tant de générosité, en renonçant au monde et à tous les avantages qu'elle pouvait y trouver. Dieu se communiqua d'une manière toute spéciale à cette âme innocente, et la combla de ses plus précieuses faveurs. Dans les occupations des différents offices de la communauté auxquels on l'employa successivement, tels que ceux de cuisinière, de dépensière, d'infirmière, et au milieu des embarras de sa charge de maîtresse de novices ou d'abbesse, elle était aussi recueillie que si elle n'avait eu à songer qu'à son âme. Toujours égale à elle-même, elle se regardait comme la servante de toutes, et mettait la plus grande attention à bien remplir l'emploi qui lui était confié. Le Seigneur lui fit connaître le prix des croix et des souffrances ; aussi Véronique disait qu'elles étaient sa joie et son plaisir. Elle s'étudiait à supporter avec patience les défauts et les imperfections de ses sœurs ; elle mettait en pratique cette maxime, qu'elle répétait souvent à ses novices, et qu'elle regardait comme capitale surtout dans la vie religieuse : « Quiconque veut être à Dieu doit mourir à soi-même ».

A l'âge de trente-trois ans, notre Sainte connut que Notre-Seigneur voulait l'associer plus intimement à ses souffrances, à ses mérites, et se l'unir par les liens du plus pur amour. En 1693, elle eut plusieurs fois la vision d'un calice que lui présentait tantôt la main de Jésus-Christ, tantôt celle de sa sainte Mère : il contenait les souffrances auxquelles Véronique était conviée. Elle sentit à la même époque les douleurs du couronnement d'épines, et bientôt l'on observa sur sa tête les traces d'une couronne, comme si on la lui avait réellement mise. Ces traces formaient des boutons qui paraissaient produits par des piqûres. Les médecins qui furent appelés augmentèrent encore les souffrances de Véronique par les remèdes violents qu'ils employèrent pour la guérir. Ainsi, ils lui appliquèrent un bouton de feu à la tête ; ils lui percèrent la peau du cou avec une grosse aiguille rougie, pour lui faire un séton. Les religieuses, effrayées du mal qu'elle allait endurer dans cette opération, ne voulurent pas l'assister ; elle prépara elle-même l'aiguille, et supporta avec une patience admirable la douleur qu'on lui causa. D'autres moyens de ce genre, employés pour la soulager, ne produisirent aucun effet, et les médecins furent forcés de l'abandonner, en avouant qu'ils ne savaient à quelle cause attribuer ces maux dont ils ne connaissaient pas la nature.

Cependant l'union de Véronique avec Jésus-Christ augmentait chaque jour ; elle ne vivait que pour lui, et elle lui montrait, par sa soumission dans les peines qu'elle éprouvait, l'ardent désir qu'elle avait de faire en tout la volonté divine. Faut-il ensuite s'étonner que le Seigneur, qui trouvait une âme si docile, l'ait favorisée de dons qu'il n'accorde qu'aux plus parfaits de ses serviteurs? Elle avait, en 1675, commencé, avec l'agrément de ses supérieurs, un jeûne rigoureux au pain et à l'eau. C'est pendant ce jeûne, qui dura trois ans, qu'elle reçut une blessure que Jésus-Christ lui-même lui fit au cœur. Le vendredi saint de l'année 1697, tout occupée des souffrances de Jésus-Christ, elle gémissait de ses fautes passées, lui en demandait pardon et lui témoignait l'ardeur qu'elle avait de partager ses tourments. Le Sauveur lui apparut crucifié, et de ses cinq plaies sortirent cinq rayons enflammés qui lui firent autant de blessures aux pieds, aux mains et au côté.

Elle sentit alors une grande douleur et se trouva dans un état de gêne semblable à celui d'une personne qui serait attachée à une croix.

Véronique fut, par obéissance, obligée de déclarer cette faveur extraordinaire à son confesseur, qui, à son tour, en informa l'évêque de Citta di Castello. Le prélat crut devoir consulter sur ce fait le tribunal du Saint-Office de Rome. Il en reçut une réponse, par laquelle on l'engageait à ne donner aucune suite à cette affaire et à n'en point parler ; mais dans la même année le miracle s'étant renouvelé plusieurs fois, et les stigmates étant assez apparents pour que toutes les religieuses de la maison les eussent vus, l'évêque voulut enfin s'en assurer par lui-même, et, accompagné de quatre religieux respectables, qu'il avait choisis pour témoins, il appela Véronique à la grille de l'église, et l'examina avec soin. Il fut pleinement convaincu de la réalité des plaies, qui tantôt étaient saignantes, et tantôt étaient couvertes d'une petite croûte. La plaie du côté, placée à gauche, était longue de quatre à cinq doigts, transversale, large d'un demi-doigt, et semblait avoir été faite avec une lance ; elle n'était jamais fermée. Les linges blancs qu'on y appliquait étaient de suite ensanglantés.

Les incrédules regarderont ces prodiges comme imaginaires, et les témoins qui les ont rapportés, comme des gens simples, que l'on pouvait facilement tromper. Nous ne craignons pas d'assurer que toutes les précautions que la prudence humaine peut inspirer pour bien connaître la vérité furent prises par l'évêque de Citta di Castello, guidé par les instructions qu'il avait reçues du tribunal du Saint-Office. Véronique elle-même cherchait si peu à en imposer, que, dans toutes les circonstances, elle témoignait la crainte que ce qui se passait en elle ne fût une illusion du démon. Cependant, de peur qu'elle ne fût séduite par cet esprit de ténèbres, ou qu'elle ne fût hypocrite, on mit à l'épreuve sa patience, son humilité et son obéissance : moyen certain de savoir si elle était conduite par l'esprit de Dieu. On commença par lui ôter la charge de maîtresse des novices, par la priver de toute voix active et passive dans la maison ; puis on la traita rudement, jusqu'à l'appeler sorcière, excommuniée ; on lui défendit d'écrire aucune lettre à d'autres personnes qu'à ses propres sœurs, religieuses à Mercatello, de paraître au parloir, d'entendre la messe et l'office, hors les jours d'obligation, et d'approcher de la Table sainte. Elle était séparée de ses compagnes, soumise à la surveillance d'une sœur converse qui la gardait de près, et, par l'ordre de son abbesse, elle fut renfermée dans une cellule de l'infirmerie. L'évêque entreprit de faire guérir ses plaies ; on la pansait tous les jours ; on lui mettait des gants ; et dans la crainte de quelque supercherie de sa part, on fermait ces gants et ils étaient scellés du sceau épiscopal. Véronique fut très-sensible à la privation de la communion et de l'assistance aux divins offices ; du reste, elle conserva la paix de son âme. C'est le témoignage que rendit son évêque lui-même qui l'avait si sévèrement traitée. Dans une lettre qu'il écrivit au Saint-Office, le 26 septembre 1697, il s'exprime ainsi : « La sœur Véronique continue à vivre dans la pratique d'une exacte obéissance, d'une humilité profonde et d'une abstinence remarquable, sans jamais montrer de tristesse ; au contraire, elle fait paraître une tranquillité et une paix inexprimables. Elle est l'objet de l'admiration de ses compagnes, qui, ne pouvant cacher ce sentiment qu'elle leur inspire, en entretiennent les séculiers. J'ai bien de la peine à les retenir comme je le voudrais ; cependant je menace celles qui parlent le plus de leur imposer des pénitences, pour ne pas augmenter la curiosité et les discours du peuple ».

L'évêque ne fut pas le seul qui éprouva la vertu de Véronique. Un célèbre missionnaire, le Père Grivelli, jésuite, étant venu à Citta di Castello, l'évêque le donna pour confesseur à cette sainte fille, avec le pouvoir d'agir à son égard comme il l'aurait fait lui-même. Le Père, qui avait une grande expérience, employa les manières les plus rudes envers elle, l'humilia de la façon la plus sensible, et n'épargna rien pour être bien éclairé sur sa conduite; il fut enfin pleinement convaincu que la vertu de Véronique était aussi pure que les faveurs spirituelles qu'elle recevait étaient extraordinaires.

Nous terminerons le récit de ces merveilles par un fait qui n'est pas moins surprenant que les autres. Véronique souffrait des douleurs qui rappelaient tous les tourments du Sauveur pendant sa Passion. La croix et les instruments de cette Passion sainte furent imprimés dans son cœur d'une manière sensible. Elle en fit elle-même la description à son confesseur, et elle lui remit un carton taillé en forme de cœur sur lequel elle avait tracé la situation de chaque instrument, ainsi que la place de la croix. L'on pourrait croire que ce n'était qu'une pieuse imagination; mais l'on avait gardé ce carton, et lorsque après sa mort on ouvrit son corps, son cœur fut également ouvert, en présence de l'évêque, du gouverneur de la ville, des professeurs en médecine et en chirurgie, de sept autres témoins dignes de toute confiance; on le trouva avec admiration tel qu'elle l'avait décrit, portant aussi les marques des blessures qu'elle y avait reçues. La certitude de ce miracle est si grande, que l'on a depuis gravé l'image de ce cœur en carton, avec les signes qui le remplissent, et on la trouve dans l'original italien de la vie de cette Sainte.

Les compagnes de Véronique étaient depuis longtemps édifiées de ses vertus. Elle leur inspirait une confiance sans bornes lorsqu'elle était maîtresse des novices. Elles l'élurent abbesse triennale au mois de mars 1716, et la continuèrent dans cette charge jusqu'au moment de sa mort. Remplie de l'esprit de Dieu, la sainte Supérieure fit pendant tout le temps de son gouvernement régner dans son monastère la plus exacte observance et la plus parfaite concorde; aussi on ne pouvait trouver de maison religieuse mieux conduite et mieux réglée. Véronique joignait à des manières humbles des sentiments d'affection et une sollicitude pour ses compagnes qui gagnaient leurs cœurs. Dans leurs peines, elles recouraient à elle comme à une tendre mère, assurées d'en être toujours bien accueillies et d'y trouver les consolations dont elles avaient besoin. Son zèle, réglé selon sa science, lui fit prendre soin du temporel de sa maison. Elle construisit un grand dortoir, éleva une chapelle intérieure, et procura au monastère plusieurs autres avantages considérables.

L'exemple de cette fille admirable était un parfait modèle pour les religieuses qui avaient le bonheur de vivre dans sa société. Sa foi était ferme, et elle sentait si vivement le prix de ce don, que l'un des objets particuliers de ses prières était pour que tous les peuples voulussent ouvrir les yeux à cette divine lumière. Elle était remplie de crainte de Dieu, mais elle tempérait cette crainte par l'espérance soutenue qu'elle avait en sa miséricorde. Elle chantait souvent le psaume CXXXV qui exprime si bien ses sentiments de confiance. Sa vie entière fut consacrée à l'amour divin; elle en était en quelque sorte enivrée. Elle aurait voulu porter toutes les créatures à aimer et à bénir leur adorable Auteur. Lorsque étant supérieure elle parlait de lui à ses sœurs, elle se servait des expressions les plus tendres, l'appelant le père, l'ami et l'époux des âmes. Un jour, qui était la veille de la Pentecôte,

elle s'exprima avec tant de force et d'énergie sur le divin amour, qu'elle fit fondre en larmes toute la communauté.

Une âme si parfaite ne craignait pas la mort; elle soupirait après ce moment qui devait être la fin de son exil et le commencement de son éternel bonheur. Le Seigneur, qui avait favorisé Véronique du don de prophétie et de celui des miracles, lui avait fait connaître l'époque de son trépas. Elle l'annonça à ses sœurs. Le 6 juin 1727 on remarqua tout particulièrement l'air de sainteté répandu sur son visage. Elle venait le jour même de communier, lorsqu'elle fut frappée d'apoplexie. Pendant le temps que dura sa maladie, elle donna des preuves admirables de son obéissance et de son humilité. Ayant reçu le saint Viatique avec une consolation extrême, elle fit appeler ses filles, leur adressa les plus sages conseils, et ensuite les bénit. Enfin, le vendredi, 9 juillet 1727, cette belle âme s'envola dans le sein de son divin Epoux, à l'âge de soixante-sept ans : elle en avait passé cinquante en religion, dix-sept comme simple religieuse, vingt-deux comme maîtresse des novices, et onze comme abbesse.

Sa réputation de sainteté était si bien établie, que l'on commença dès l'année même de sa mort à travailler à sa canonisation. Le procès fut continué pendant presque tout le dernier siècle. L'on prouva authentiquement plusieurs miracles opérés par l'intercession de Véronique. En 1796, Pie VI publia le décret qui reconnaissait l'héroïsme de ses vertus; en 1802, Pie VII publia celui qui constatait ses miracles. Le même Pontife la déclara Bienheureuse le 8 juin 1804.

Le 22 mai 1822, la Congrégation des Rites reconnut la validité des procédures faites sur les nouveaux miracles qui avaient été examinés. En 1839, le pape Grégoire XVI la mit solennellement au rang des saintes Vierges.

On représente sainte Véronique Giuliani tenant un cœur surmonté d'une croix et marqué de tous les instruments de la Passion; — couronnée d'épines et portant les empreintes des stigmates.

Tiré des continuateurs de Godescard et du *Choix de lectures ascétiques*, Clermont-Ferrand, 1846.

Xe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le martyre des SEPT FRÈRES Janvier, Félix, Philippe, Silvain, Alexandre, Vital et Martial, tous enfants de sainte FÉLICITÉ, qui fut aussi martyre. Ces Saints souffrirent la mort du temps de l'empereur Antonin, sous Publius, préfet de la ville. Janvier, d'abord battu de verges, endura ensuite les rigueurs de la prison, et fut tué à coups de cordes garnies de plomb; Félix et Philippe furent assommés à coups de bâton; on précipita Silvain d'un lieu élevé; Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. 150. — Encore à Rome, sainte RUFINE et sainte SECONDE, sa sœur, vierges et martyres, qui, durant la persécution de Valérien et de Gallien, endurèrent divers tourments, après lesquels l'une eut la tête fendue d'un coup d'épée, l'autre fut décapitée. Leurs corps reposent dans l'église de Saint-Jean de Latran, près du baptistère, où on les conserve avec l'honneur qui leur est dû. 257. — En Afrique, les saints martyrs Janvier, Marin, Nabor et Félix,

décapités. — A Nicopolis, en Arménie, les saints martyrs Léonce, Maurice, Daniel et leurs compagnons, qui, d'abord torturés de diverses manières sous l'empereur Licinius et le président Lysias, achevèrent leur martyre dans le feu où ils furent jetés. IVe s. — En Pisidie, saint Bianor et saint Silvain, martyrs, qui, après avoir souffert de très-cruels supplices pour le nom de Jésus-Christ, furent décapités et reçurent ainsi la couronne de gloire. IVe s. — A Iconium, en Phrygie, saint Apollone, qui consomma sur la croix un illustre martyre. IVe s. — A Gand, en Belgique, sainte Amelberge ou Amalberge, vierge [1]. 772.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Liessies, en Hainaut, saint ETTON ou saint ZÉ, évêque missionnaire dans les environs d'Avesnes, au diocèse de Cambrai, et collègue de saint Fursy dans la predication de l'Evangile ; son insigne mérite a paru par les miracles éclatants qui se sont faits à son tombeau [2]. Vers 670. — A Nantes, saint PASQUAIRE ou PASQUIER *(Pascharius)*, évêque de ce siége et confesseur. Non content de travailler lui-même au salut du troupeau qui lui était confié, il cherchait constamment des hommes apostoliques qui pussent unir leurs efforts aux siens, afin de procurer la sanctification des âmes. VIIIe s. — Au diocèse de Cologne, les saintes Rufine et Seconde, martyres, nommées au martyrologe romain de ce jour. — Dans l'ancienne abbaye de Cluny *(Cluniacum*, Ordre de Saint-Benoît, fondée près de Mâcon en 910), au diocèse d'Autun, saint UDALRIC ou ULRIC, moine. 1093. — A Lens (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, le bienheureux frère PACIFIQUE, de l'Ordre de Saint-François, premier ministre provincial des couvents de cet Ordre en France. XIIIe s. — A Saint-Jouin-de-Marne (Deux-Sèvres), au diocèse de Poitiers, saint Généroux *(Generosus)*, abbé de ce lieu. On l'honore au diocèse de Poitiers le 16 de ce mois [3]. 682. — A Maubeuge, en Hainaut, le décès de sainte AMALBERGE ou AMÉLIE, veuve, religieuse en ce monastère, déjà nommée au martyrologe de France du 10 juin. Ses reliques sont, de nos jours encore, honorées à Binche, sur la Haine, en Belgique. 690. — Au même pays, le bienheureux Witger, époux de sainte Amalberge. On ne connaît sa vie que très-imparfaitement, et seulement d'après ce que rapportent les biographes de ses enfants, sainte Reinelde, sainte Gudule et saint Emébert, évêque de Cambrai et d'Arras. Toutefois leur récit prouve assez que c'était un leude de grande vertu, également chéri de Dieu et des hommes. Sa position élevée dans le monde, loin d'être pour lui un obstacle au bien, ne fit que lui en inspirer un plus grand désir. Fidèle à ses devoirs envers Dieu, il l'était également à ceux qu'il devait au prochain. Il s'en acquittait auprès des grands qu'il édifiait par ses vertus, et auprès des petits et des pauvres à qui il procurait tous les secours de la charité. Quand sainte Amalberge se retira au monastère de Maubeuge, Witger se consacra à Dieu dans celui de Lobbes VIIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs et les Orientaux, mémoire anniversaire de la sainte assemblée du premier concile œcuménique, celui de Nicée, composé de trois cent dix-huit Pères, et convoqué par l'empereur Constantin. 325. — A Tomes, dans la Mésie inférieure, les saints martyrs Marcien, Domne, Diomède, Jean, Sisinne, Aurélien et trente-huit de leurs compagnons, cités par saint Jérôme. — A Antioche, les saints martyrs Maxime, Rodigue, Véronie, Domnine, Maxima, Diogène, Macaire, Timothée, Zachée et Isique, cités par le même. — A Nicopolis, dans la petite Arménie, les saints

1. Il ne faut pas la confondre avec saint Amalberge, veuve. dont nous donnons la vie plus bas et qui vécut un siècle avant sainte Amalberge, vierge. Celle-ci fut religieuse à Munster-Bilsen, près de Liége, mourut à l'âge de trente et un ans et fut enterrée à Temsche, village de sa seigneurie où elle avait fait élever une église en l'honneur de la sainte Vierge. A la fin du XIe siècle, son corps fut transféré dans l'abbaye de Blandinberg, à Gand : c'est là que les hérétiques du XVIe siècle le trouvèrent pour le jeter au feu.

On donne pour attributs à sainte Amalberge, vierge : une couronne, un crible, des oies, un poisson ; — une couronne, parce qu'on prétend qu'elle était de la famille royale de Pépin ; un crible, parce que les gens de Temsche n'ayant qu'une fontaine qui se trouvait au milieu d'une propriété particulière, la Sainte se laissa toucher par leurs plaintes, remplit un tamis avec de l'eau et alla créer avec cette eau une fontaine ailleurs : la nouvelle source devint très-abondante et l'ancienne tarit entièrement. On dit que cette fontaine est celle qui se voit à Temsche, à côté d'une petite chapelle, et qui est visitée par un grand nombre de pèlerins. — Les oies rappellent sans doute les solliciteurs et les esprits impurs qu'elle parvint à mettre en fuite, avant son entrée au couvent. Enfin, on prétend que la Sainte ne sachant comment s'y prendre pour passer l'Escaut, un poisson, un esturgeon, dit-on, vint se placer sous ses pieds et la passa sur son dos à l'autre rive. De là la coutume que les pêcheurs observent encore aujourd'hui d'offrir un esturgeon à la Sainte le jour de sa fête. Les Belges font dériver d'Amalberge ou Amelberge, le nom d'Amélie.

2. Il est honoré le même jour au diocèse de Cambrai. — 3. Voir ce jour.

Million, Décomède, Antoine, Théole, Cesse, Gagien, Clirique, Suzanne, Nécien, Théote ou Théodote et Cyrille, que le martyrologe romain de ce jour appelle les compagnons des saints martyrs Léonce, Maurice et Daniel. IVe s. — Au mont Caprario, près de Pérouse, dans le royaume d'Italie, saint Pierre, abbé. Il naquit dans un village de Toscane situé à six milles environ de Pérouse, de parents assez illustres qui eurent soin de le faire élever dans l'étude des sciences. Le jeune Pierre s'appliqua principalement à faire de grands progrès dans la science de Dieu et de sa religion, et la piété se développait rapidement dans son âme. Il embrassa plus tard l'état ecclésiastique et se fit ordonner prêtre. C'est alors qu'il s'occupa de faire relever de ses ruines la vieille basilique de Saint-Pierre, située hors des murs de Pérouse : plusieurs miracles vinrent, pendant que les ouvriers travaillaient à cette reconstruction, attester la sainteté du serviteur de Dieu. La nouvelle basilique fut dédiée en l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère, et sous le vocable du prince des Apôtres, en 969. Il s'y forma un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, dont Pierre fut le premier abbé : le pape Jean XIII lui-même l'éleva à cette dignité. Après un sage gouvernement, et une longue vie marquée par les œuvres de miséricorde et les miracles les plus éclatants, il s'endormit doucement dans le Seigneur et fut inhumé dans la basilique qu'il s'était dévoué à relever de ses ruines. 1007. — Dans l'île de Fionie (Danemark), saint Canut IV ou Knut, roi et martyr Il mourut dans la ville d'Odensée, capitale de l'île, le 7 juin. Le bréviaire romain en fait un office particulier le 19 janvier [1]. 1086.

LES SEPT FRÈRES, MARTYRS A ROME,

ET SAINTE FÉLICITÉ, LEUR MÈRE

150. — Pape : Saint Pie Ier. — Empereur : Antonin *le Pieux.*

Beata Felicitas, cujus hodie natalitia celebramus, credendo extitit ancilla Christi, et prædicando facta est mater Christi. Non amittebat filios, sed præmittebat.

Admirez la bienheureuse Félicité dont nous célébrons aujourd'hui la naissance au ciel; servante du Christ par sa foi, elle devient sa mère par sa prédication auprès de ses fils : elle ne les perd pas, mais ne fait que les envoyer avant elle au paradis.

S. Greg., *hom.* III; S. Aug., *serm.* CX.

Ces Saints, dont les triomphes sont si célèbres dans les écrits des Pères, souffrirent sous l'empereur Antonin le Pieux [2]. Sainte Félicité était une dame romaine également distinguée par sa vertu et par sa naissance. Elle éleva ses sept enfants dans la crainte du Seigneur, et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes du christianisme. Après la mort de son mari, elle servit Dieu dans la continence et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples, ainsi que ceux de sa famille, arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions, en même temps qu'ils encouragaient les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation.

Les prêtres païens, furieux des pertes que faisait la religion dont ils étaient les ministres, portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin. « Vous ne pouvez supporter », lui dirent-ils, « la hardiesse avec laquelle Félicité professe la doctrine des chrétiens ; plusieurs abandonnent le culte des dieux immortels, qui sont les gardiens et les protecteurs de l'empire ; cet abandon

1. Nous avons donné sa vie sous ce jour, tome Ier, page 476.

2. Beaucoup d'auteurs placent le martyre de sainte Félicité sous le règne de Marc-Aurèle-Antonin, en l'an 164.

et la tolérance d'un culte étranger les outragent ; aussi sont-ils extrêmement irrités contre la ville et contre tout l'Etat. On ne peut les apaiser qu'en obligeant Félicité et ses enfants à leur offrir des sacrifices ».

Antonin, qui était lui-même superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres. Il chargea Publius, préfet de Rome, de leur donner satisfaction et de faire ce qu'ils demandaient pour apaiser les dieux. En conséquence de cet ordre, Publius se fit amener Félicité avec ses sept enfants. Lorsqu'ils furent venus, il prit la mère à part, et employa tous les moyens possibles pour la déterminer à sacrifier, ajoutant qu'en cas de refus, il serait obligé d'avoir recours aux voies de rigueur. « Apprenez à me connaître, répondit Félicité, et ne vous flattez pas de m'effrayer par vos menaces, ni de me séduire par vos belles paroles. J'espère, par la vertu de l'Esprit de Dieu, qui combattra avec moi, triompher de Satan et sortir victorieuse des épreuves auxquelles vos assauts mettront ma fidélité ». — « Malheureuse femme », dit Publius transporté de rage, « comment la mort peut-elle vous paraître si désirable, que d'exposer vos enfants à être privés de la vie et de me forcer à la leur ravir par de cruels tourments ? » — « Mes enfants », reprit Félicité, « vivront éternellement avec Jésus-Christ s'ils lui sont fidèles ; mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne finiront point s'ils sacrifient aux idoles ».

Le lendemain, Publius, étant assis sur son tribunal dans le champ et devant le temple de Mars, envoya chercher Félicité et ses enfants ; puis, s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de vos enfants qui sont à la fleur de l'âge et qui peuvent aspirer aux premières charges de l'Etat ». — « Votre pitié », répondit la sainte, « est une impiété réelle, et la prétendue compassion à laquelle vous m'exhortez annoncerait la plus cruelle des mères ». Se tournant ensuite vers ses enfants, elle leur dit : « Regardez le ciel où Jésus-Christ vous attend avec ses Saints ; persistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos âmes ». A ces mots, Publius lui fit donner des soufflets, en lui disant qu'elle était bien hardie de donner en sa présence de pareils avis qui montraient une opiniâtreté impardonnable à désobéir aux empereurs.

Il résolut de faire une nouvelle tentative, en prenant les Saints séparément pour essayer de les ébranler par la force réunie des menaces et des promesses. Il commença par Janvier, l'aîné des sept frères ; mais il n'en reçut que cette réponse : « Ce que vous me conseillez de faire est contraire à la raison. J'attends de la bonté du Seigneur Jésus, qu'il me préservera d'une telle impiété ». Il ordonna qu'on le battît cruellement, après quoi il le renvoya en prison. Félix, le second des frères, fut ensuite amené. Comme on le pressait de sacrifier, il répondit : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est à lui que nous devons offrir le sacrifice de nos cœurs. Jamais nous n'oublierons l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Employez tous les artifices et tous les raffinements de la cruauté, vous ne pourrez nous ravir notre foi ». Les autres frères, ayant été interrogés, firent une semblable réponse, et protestèrent que rien ne serait capable de les priver de la récompense éternelle promise aux justes. Martial, qui parla le dernier, dit : « Tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est vrai Dieu, seront jetés dans un feu qui ne s'éteindra jamais ». L'interrogatoire fini, les saints souffrirent la peine du fouet et furent ramenés en prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin, ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les confesseurs fussent envoyés à différents juges et condamnés à divers genres de supplices. Jan-

vier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe terminèrent leur vie par de violents coups de massue qu'on déchargea sur eux. Sylvain, le quatrième des frères, fut jeté la tête en bas dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étaient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière, quatre mois après. Elle est nommée le 23 novembre dans le martyrologe romain, qui fait mémoire des sept frères le 10 juillet. C'est en ce dernier jour que la fête de ces saints est marquée dans l'ancien calendrier romain, publié par Buchérius. Il y avait sur la voie Salarienne une église bâtie en l'honneur et sur le tombeau de sainte Félicité.

Ce fut dans cette église que saint Grégoire le Grand prêcha sa troisième homélie sur les Evangiles, le jour de la fête de la sainte martyre. Voici de quelle manière il s'y exprime : « Félicité, ayant sept enfants, craignait plus de les laisser sur la terre après elle que les autres mères ne craignent de survivre aux leurs. Elle fut plus que martyre, puisqu'elle souffrit en quelque sorte ce que souffrait chacun de ses enfants. Elle combattit la huitième, selon l'ordre du temps ; mais elle fut dans la peine durant toute cette scène sanglante ; elle commença son martyre dans l'aîné de ses enfants et ne le consomma que par sa propre mort. Elle reçut une couronne pour elle et pour tous ceux qu'elle avait mis au monde. En les voyant tourmenter, elle ne perdit rien de sa constance. Comme mère, elle éprouvait tout ce que la nature fait souffrir en pareille circonstance ; mais elle se réjouissait dans son cœur par les sentiments que lui inspirait l'espérance ». Le même Père prend de là occasion de montrer combien la foi est faible en nous : « En sainte Félicité, elle triompha de la chair et du sang ; et en nous, elle n'est pas capable d'arrêter les saillies de nos passions, ni de détacher nos cœurs de ce monde perfide et corrompu. Soyons du moins couverts de confusion, ajoute-t-il, en voyant que nous sommes si éloignés de la vertu de cette sainte, et que nous permettons aux mauvais penchants d'étouffer la foi dans nos cœurs. Souvent un mot nous trouble, la moindre contradiction nous irrite ou nous décourage, et cependant les supplices de la mort même ne purent ébranler l'âme courageuse de Félicité... Nous pleurons sans cesse lorsque Dieu nous recommande les enfants qu'il nous avait donnés, tandis que Félicité s'attriste que les siens ne meurent pas pour Jésus-Christ, et se réjouit de les voir sceller leur foi par l'effusion de leur sang ».

Dans les arts, on groupe les sept enfants de sainte Félicité devant leur mère : chacun d'eux tient une palme. Outre la palme, sainte Félicité porte une large épée. Comme sainte Félicité n'eut que des garçons, on l'invoque pour en obtenir.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Dom Ruinart. Voir Tillemont, tome II, et les remarques de Pinius, un des continuateurs de Bollandus, tome III *julii*, page 5. — *Acta Sanctorum*. — Cf. Saint Grégoire le Grand, *homil.* III *in Evangelium*.

SAINTE RUFINE & SAINTE SECONDE,

VIERGES ET MARTYRES A ROME

257. — Pape : Saint Sixte II. — Empereur : Valérien.

Magna piæ virginis libertas quæ, septa agminibus persecutorum, inter maxima pericula integritatis et vitæ, nequaquam inclinata est.

Grande est la liberté d'une pieuse vierge qui, entourée de nombreux bataillons de persécuteurs, au milieu des plus grands périls que peuvent courir sa virginité et même sa vie, ne sait pas faiblir.

Saint Ambroise.

Ces deux saintes étaient romaines et d'un sang illustre, filles d'Astérius et d'Aurélia. Lorsqu'elles furent nubiles, on les fiança à Armentaire et à Vérin. Lorsque la persécution suscitée par les empereurs Valérien et Gallien, sévit violemment à Rome, les fiancés de nos saintes abandonnèrent la foi chrétienne et exhortèrent même les servantes de Dieu à les imiter. Pour se dérober à ces funestes sollicitations, elle sortirent de Rome et se dirigèrent vers une villa qu'elles possédaient dans l'Etrurie. Le comte Archélaüs, averti par Armentaire et Vérin, monte à cheval avec ses satellites, poursuit les nobles fugitives, les atteint, les arrête et les ramène à la ville, où il les remet au préfet Junius Donatus, pour rendre compte de leur fuite et de leur religion. Le préfet les envoya trois jours en prison, et, après ce temps, les ayant rappelées devant lui, il dit à Rufine, qui était l'aînée :

« Fille de noble race, qui a pu te porter à prendre une condition si basse? Tu aimes donc mieux vivre dans les liens de la captivité que de mener une vie agréable et libre avec un mari ? » Rufine répondit : « Cette captivité temporelle préserve de la captivité éternelle, et les liens temporels brisent les liens de ces autres chaînes qui ne se délieront jamais ». Le préfet : « Laisse là ces vaines fables de vieilles femmes, et sacrifie aux dieux immortels, afin de pouvoir ensuite parvenir à l'heureuse possession de ton fiancé ». Rufine : « Tu veux me persuader des choses qui sont inutiles, et tu m'en promets une autre qui est fort douteuse. Car tu me dis que je dois sacrifier aux idoles, c'est-à-dire que je dois me perdre pour l'éternité ; et après cela, prendre un mari, sacrifiant ainsi la gloire de ma virginité. Et après ces propositions si dures pour moi et si opposées à mes vues, tu me promets que je parviendrai jusqu'à la vieillesse dans la joie et les plaisirs, toi qui es tellement incertain de la vie que tu ne sais pas même si tu verras le jour de demain ». Le préfet : « Mets fin à ces discours, car les instruments du supplice sont prêts. Je crois donc devoir t'exhorter à goûter de meilleurs conseils, à renoncer à ces vaines superstitions, et à ne pas perdre le temps dont tu peux jouir encore ». Rufine : « Je vois que tu corriges un peu tes premiers dires. En effet, quand tu parles du temps qui me reste à vivre, tu donnes à entendre que la vie de l'homme n'est point assurée, et il est vrai que rien n'est plus incertain. Mais moi j'embrasse cette vie

qui se résume dans l'éternité, et qui ne promet rien d'incertain à ceux qui l'aiment. C'est cette vie qu'a enseignée le Christ, le maître de la vérité. Lorsque les cœurs endurcis des Juifs n'opposaient que le doute ou l'incrédulité à ses enseignements, il faisait sortir, devant eux, les morts de leurs tombeaux, ordonnant à ceux-ci de rendre témoignage de la vérité de sa doctrine, afin que ceux qui ne voulaient pas croire à ses paroles, ajoutassent foi à ses miracles ».

Le préfet Junius Donatus lui dit alors : « Laisse là tous ces vains discours et épouse ton fiancé ». Le comte Archélaüs repartit : « Cette fille est coupable de sacrilége, elle ne saurait contracter l'union matrimoniale ». Rufine répondit : « Comme tu dis, je ne puis prendre le parti du mariage ; car, si je désirais devenir l'épouse d'un homme, ce ne serait donc pas sincèrement que j'ai voué ma virginité au Christ, Fils de Dieu. C'est pourquoi, écoute, comte Archélaüs : cherche quelque autre à qui tes menaces puissent inspirer de l'effroi : pour moi, elles ne pourront ni m'enlever la palme de la virginité, ni me séparer de l'amour du Christ, Fils de Dieu ».

Le Préfet fit amener Seconde, et ordonna d'infliger, en sa présence, une rude flagellation à sa sœur Rufine ; car il espérait, ce sacrilége, que Seconde, cédant à la crainte, se rendrait à ses persuasions. Mais elle, voyant sa sœur qu'on battait de verges, se mit à crier au juge : « Qu'est-ce que tu fais, ô homme pervers et contempteur du royaume des cieux ? pourquoi est-ce que tu glorifies ma sœur et que tu me déshonores, moi ? » Le Préfet lui dit : « A ce que je vois, tu es encore plus insensée que ta sœur ». Seconde : « Ma sœur n'est point une insensée, et moi je ne déraisonne pas non plus ; mais nous sommes toutes deux chrétiennes. Et puisque nous confessons ensemble le Seigneur Christ, il est juste que nous soyons flagellées ensemble. La gloire du nom chrétien augmente avec les coups de verges, et elle compte autant de couronnes éternelles qu'elle recevra de plaies ici-bas ». Le Préfet : « Exhorte donc plutôt ta sœur à se rendre, afin que vous soyez délivrées de cette infamie, et que vous puissiez être remises à vos fiancés dans toute la gloire de votre noblesse ». Seconde : « Tu te tourmentes pour de vaines terreurs, et tu t'inquiètes pour de frivoles promesses. Quant à nous, nous sommes si intimement éprises par les charmes de la virginité, que nous préférons de beaucoup subir la mort plutôt que de la perdre ». Le Préfet : « Et si on vous enlève cette virginité malgré vous, que ferez-vous alors avec le Christ ? » Seconde : « La virginité agréable au Christ Fils de Dieu, consiste dans un cœur pur. Une vierge ne saurait perdre son intégrité tant qu'elle ne consent pas à abandonner la pureté : car la violence produit la souffrance, et la souffrance prépare la palme de la victoire. Tu as pris tes armes pour obtenir notre consentement, pour nous contraindre à vouloir ce que nous ne voulons pas, et à prendre plaisir à des choses que nous repoussons. Emploie donc sur nous le feu, les fouets, le glaive : autant de supplices que tu nous infligeras, autant je compterai de sujets de gloire dans notre martyre ; et toutes les violences dont tu useras envers nous, seront pour nous autant de couronnes. Car c'est pour nous une grande gloire que les peines de tout genre que nous endurons pour l'amour du Christ ; et l'on ne peut dire qu'elle a été souillée, celle qui, forte de l'intégrité de son âme, a perdu par violence celle de son corps : c'est sur le consentement que l'on est jugé devant Dieu, qui aime la volonté quand elle est pure ».

Le Préfet ordonna de les enfermer dans un lieu ténébreux et d'y faire pénétrer une fumée infecte. Mais après qu'on eut exécuté ses ordres, cette

fumée se transforma en un parfum qui flattait délicieusement l'odorat. L'obscurité de la prison avait fait place à un jour lumineux. L'ordre vint ensuite de les tirer de là, et de les enfermer dans les bains de leur maison. On les jeta aussitôt dans une baignoire remplie d'eau bouillante. Deux heures après, des hommes rentrèrent pour enlever leurs corps; mais ils trouvèrent la baignoire froide et toute l'eau évaporée. Le Préfet l'ayant appris, en fut stupéfait. Alors il commanda qu'on les menât, sur une barque, au milieu du Tibre, et qu'on les précipitât dans l'eau avec une grosse pierre qui serait attachée au cou des deux sœurs. Elles demeurèrent ainsi submergées pendant environ une demi-heure ; puis ces deux vierges, qu'on avait jetées sans vêtements au milieu du fleuve, se montrèrent sur la rive, revêtues d'habits entièrement secs, exaltant le triomphe du Seigneur, et chantant la gloire du Christ. Quand on eut porté cette nouvelle au Préfet, il dit au comte Archélaüs : « Les filles que tu m'as amenées triomphent de nous par les effets de l'art magique, ou bien la sainteté règne vraiment en elles. Je te les rends comme tu me les as livrées; je te laisse maître ou de leur faire subir leur sentence, ou de les relâcher ». Archélaüs les fit conduire dans une forêt, sur la voie Cornélia, à dix milles de Rome, sur un terrain qu'on appelle Buxo, et il ordonna que l'une et l'autre y fussent décapitées, et qu'on y laissât leurs corps sans sépulture, exposés à la dent des loups.

Mais la grâce du Seigneur, qui n'avait point manqué à celles qui croyaient au Christ, ne les abandonna pas non plus après leur mort. Une matrone, nommée Plautilla, sur les terres de laquelle leur martyre avait été consommé, les aperçut dans une vision, parées de riches pierreries et étendues sur un lit de repos; elles lui dirent : « Plautilla, mets fin à ton idolâtrie et renonce à ton incrédulité; crois au Christ; puis viens dans ton verger, et tu trouveras nos corps : tu les inhumeras au même lieu où tu les auras découverts. Plautilla, se levant aussitôt, se rendit à l'endroit indiqué ; y ayant trouvé les corps des saintes vierges sans mauvaise odeur et sans aucune lésion, elle se prosterna, elle crut et fit ériger un tombeau aux vierges du Christ.

On donne pour attribut à ces Saintes la pierre avec laquelle on les précipita dans le Tibre.

CULTE ET RELIQUES.

On bâtit sur leur tombeau une chapelle, à laquelle le pape Damase substitua une grande église. Il se forma en ce lieu une ville qui fut appelée *Silva-Candida*, et qui devint un siége épiscopal ; mais l'église ayant été détruite par les barbares dans le XIIe siècle, l'évêché fut uni à celui de Porto. En 1120, on transporta les reliques des saintes Martyres dans la basilique de Latran, près du baptistère de Constantin.

On conservait le corps entier d'une sainte Rufine, vierge et martyre, dans l'église abbatiale de Schwartzach, de l'ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Strasbourg. On ignore si c'est la Sainte dont nous parlons. On y faisait la fête de la translation de ses reliques le 27 août.

Le corps de sainte Rufine est maintenant sous l'autel de l'église qui lui est dédiée et qui porte son nom dans le quartier de Transtevère. Les Dames françaises du Sacré-Cœur occupent la maison qui est jointe à cette église.

Nous avons substitué les actes véritables de nos saintes Martyres, un peu abrégés, au récit du P. Giry.

SAINTE AMALBERGE OU AMÉLIE, VEUVE,

RELIGIEUSE AU MONASTÈRE DE MAUBEUGE, EN BELGIQUE

690. — Pape : Sergius Ier. — Duc d'Austrasie : Pépin d'Héristal.

Bonæ viduæ sunt quæ jejuniis, eleemosynis et orationibus serviunt Deo.
Celles-là sont véritablement des veuves recommandables qui servent Dieu dans les jeûnes, les aumônes et les prières
Saint Césaire d'Arles.

Sainte Amalberge naquit à Santes dans le Hainaut, entre les villes de Halle et de Braine-le-Comte, d'une famille aussi distinguée par sa puissance que par ses richesses. Elle perdit ses parents n'étant encore qu'en très-bas âge, et courut de grands dangers au milieu des séductions dont elle était environnée. Mais la continuelle vigilance qu'elle exerçait sur elle-même, son ardent désir de plaire à Dieu, la singulière affection qu'elle avait pour la modestie lui firent éviter les piéges auxquels son innocence était exposée. Surtout elle recourait à la prière dans toutes les occasions difficiles, et trouvait dans ses pieux entretiens avec Dieu la consolation dans ses peines et la force contre les tentations qui pouvaient l'assaillir.

Une réflexion, que les hagiographes n'ont pas dédaigné de faire, mérite de trouver ici sa place : ils disent que sainte Amalberge avait une si grande bonté de cœur, qu'après la mort de ses parents, elle ne put se résoudre à congédier aucun des serviteurs de sa famille, mais qu'elle chercha au contraire à leur procurer toute sorte de bons services. La conduite touchante qu'elle tenait à l'égard des pauvres et des malheureux, qui s'adressaient à elle pour obtenir quelques secours, explique suffisamment ces égards et cette bienveillance envers des serviteurs dévoués à sa maison.

Les inclinations de la jeune et vertueuse orpheline la portaient à consacrer à Dieu sa virginité, et à se retirer dans quelque monastère pour le servir, dans la pratique des œuvres de la religion, jusqu'à la fin de sa vie; mais le Seigneur, avant de lui accorder cette faveur, l'avait choisie pour mettre au monde une génération entière de prédestinés, une famille de Saints. Des propositions et des instances lui furent faites en effet, vers ce temps, par le bienheureux Pépin de Landen, qui était son parent, peut-être même son frère, et elles la déterminèrent à accepter pour époux Witger, noble seigneur du pays, et qui remplissait à la cour des fonctions importantes.

Ces deux vertueux époux étaient bien dignes l'un de l'autre par la pureté de leur conduite et la droiture de leur cœur : aussi leur union fut heureuse et comblée des bénédictions du ciel, qu'ils s'efforçaient d'attirer sur leurs têtes par leur fidélité aux devoirs de la religion et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. On peut placer cette sainte famille au nombre de celles qui, à cette époque, jetèrent un si grand éclat dans nos provinces par leurs vertus et leurs actes de bienfaisance, et qui contribuèrent beaucoup à y répandre les précieux enseignements de l'Evangile.

Malheureusement une obscurité profonde nous dérobe la connaissance des actes de religion et de charité que durent opérer des âmes animées de dispositions si chrétiennes. Ici encore ce n'est que par les résultats qu'il est permis de juger en particulier cette vie admirable de sainte Amalberge, qui brûlait pour Dieu du plus ardent amour. Qu'il suffise de rappeler, pour sa gloire et pour l'appréciation de ses mérites, qu'elle eut le bonheur de donner le jour à saint Aldebert ou Emebert qui, après la mort de saint Vindicien, gouverna avec sagesse les églises de Cambrai et d'Arras; à sainte Reinelde, qui reçut la mort de la main des barbares et féconda par son sang innocent la terre qui l'avait vue naître, et enfin à sainte Gudule qui mérita de devenir la patronne de la capitale de la religieuse Belgique.

Lorsque sainte Amalberge portait dans son sein ce dernier et précieux fruit de son union, on rapporte qu'un ange, pour dissiper les frayeurs et les inquiétudes qui l'agitaient, lui apparut en songe, et lui révéla les futures destinées de cette illustre vierge, sur laquelle le Seigneur avait de grands desseins. « Bannissez de votre âme les angoisses et les perplexités qui vous fatiguent, croyait-elle entendre, le fruit que vous portez est un fruit précieux. C'est Dieu lui-même qui m'envoie du haut des cieux vers vous : vous serez la mère d'une fille sainte : dès sa plus tendre enfance elle s'attachera aux œuvres de la piété et y persévérera jusqu'à la fin : sa vie sera courte, et elle arrivera promptement au terme de la bienheureuse éternité ».

Lorsque plus tard sainte Amalberge et son époux virent leurs enfants disposés à entrer dans la carrière sacerdotale ou religieuse, ils songèrent eux-mêmes à se retirer, d'un consentement mutuel, dans quelque monastère, où ils pussent se préparer tranquillement à la mort, et ne plus s'occuper que de la grande affaire de leur salut. Le bienheureux Witger alla au monastère de Lobbes. Sainte Amalberge se rendit dans celui de Maubeuge, qu'elle édifia par la pratique des plus belles vertus. Les regrets universels qui éclatèrent à sa mort, les larmes des pauvres qui l'appelaient leur mère, le témoignage que tout le monde rendait à sa piété sont le plus bel éloge de sa vie si sainte, si charitable et trop peu connue.

Son corps, transporté au monastère de Lobbes, fut enseveli dans l'église de Sainte-Marie, auprès de celui de son époux : des guérisons miraculeuses opérées à son tombeau augmentèrent encore dans la suite la haute opinion que l'on avait de sa sainteté. Durant les guerres, ses reliques, avec celles des autres Saints de cette illustre abbaye, furent mises en sûreté dans la maison de refuge de Binche et depuis lors on fit sa fête dans cette ville, comme à Lobbes, le dixième jour de juillet.

On représente sainte Amalberge, veuve, sous les traits et le costume d'une religieuse. Ou bien on forme à l'aide de sa personne, de celle de son mari et de ses enfants, ce qu'on appelle une *famille sainte.* Dans ce cas, la sainte veuve tient un rasoir pour rappeler qu'à la naissance de sainte Gudule, il fallait employer le fer.

L'abbé Destombes : *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

SAINT PASQUAIRE OU PASQUIER,

ÉVÊQUE DE NANTES

VIIIe siècle.

Un chrétien qui possède le véritable zèle ne prend pas ombrage des succès des autres : il est loin de les voir d'un œil de jalousie, parce qu'il sait que la charité le rend participant des succès qu'ils obtiennent et des mérites qu'ils acquièrent.

Dom Lobineau, *Eloge de saint Pasquaire.*

Pasquaire naquit à Nantes, de parents distingués par leur rang et leurs richesses. Ayant reçu une bonne éducation et s'étant pénétré de l'importance du salut, il renonça au monde, qui lui offrait cependant des avantages temporels, mais au milieu duquel il est si aisé de se perdre, et se consacra au Seigneur, en embrassant l'état ecclésiastique. Son mérite le fit choisir pour remplir le siége de Nantes, après la mort de l'évêque Harco, qui l'occupait, et qui n'est connu que de nom. Les Saints, pénétrés des maximes de l'Evangile dont l'humilité est une des principales, ont toujours fui l'élévation et les honneurs; aussi Pasquaire réclama-t-il fortement contre son élection, et ne se soumit-il à recevoir la consécration épiscopale que lorsqu'il vit clairement que telle était la volonté de Dieu. Connaissant toute l'importance de la charge pastorale et l'étendue des devoirs qu'elle impose, il s'acquitta de ses obligations avec l'exactitude et le zèle d'un homme animé de l'esprit de Dieu. Il s'appliqua surtout à bien régler son clergé, à instruire son peuple et à soulager les pauvres, auxquels il distribua tout son patrimoine, qui était considérable. Quoiqu'il s'adonnât tout entier au service du prochain et qu'il n'épargnât rien pour éclairer et sauver les âmes confiées à ses soins, il sentait néanmoins qu'il n'opérait pas tout le bien qu'il aurait voulu faire. Son désir était d'avoir de pieux coopérateurs qui eussent prêché autant par leurs exemples que par leurs discours, et dont la vie régulière et pénitente pût servir à tous de modèle. Parlant un jour à son troupeau des deux états qui se trouvent dans l'Eglise, c'est-à-dire le clergé et les simples fidèles, il les entretint aussi de l'état religieux et de la perfection à laquelle cette profession pouvait conduire, suivant le témoignage de Jésus-Christ Son discours toucha tellement ses auditeurs qu'ils montrèrent tous le plus grand empressement à obtenir de ces hommes de Dieu, qui devaient les éclairer par leurs paroles et les édifier par leur sainte vie.

Voyant son peuple dans des dispositions si bienveillantes, Pasquaire envoya au monastère de Fontenelle, auprès de saint Lambert qui en était abbé, des personnes de confiance pour lui demander quelques-uns de ses religieux, afin de les établir dans le diocèse de Nantes. Répondant aux vœux du saint prélat, le vénérable abbé lui envoya douze de ses frères, à la tête desquels se trouvait le célèbre saint Hermeland. Ils arrivèrent bientôt à Nantes, et leur premier soin fut d'aller dans l'église de Saint-Pierre implorer le secours du ciel et en attirer les bénédictions sur leur entreprise.

Informé de leur présence dans le lieu saint, Pasquaire, plein de joie, va les trouver, les reçoit comme des anges, et bénit Dieu de ce que, remplissant son désir le plus ardent, il donnait à son diocèse des hommes qui loueraient sans cesse sa divine majesté et l'aideraient à procurer le salut des âmes. Après avoir passé quelque temps avec eux dans des entretiens de piété, il les conduisit dans l'île d'Aindre, placée au milieu de la Loire et distante de Nantes de deux lieues. Il les y établit et leur accorda plusieurs priviléges. Les autres actions du saint pasteur ne nous sont pas connues; mais son zèle pour la sanctification de son troupeau, et sa charité envers saint Hermeland et ses compagnons, sont autant de titres qui prouvent combien est fondé le culte que lui rend depuis longtemps son Eglise. Il mourut vers le commencement du VIIIe siècle, le 10 juillet, jour auquel il est honoré dans le diocèse de Nantes. Sa fête y était célébrée autrefois du rite double; depuis 1790, elle n'est plus que du rite semi-double. On ne voit pas que son corps ait été jamais levé de terre, et l'on ignore où se trouve son tombeau.

Nous avons extrait cette biographie des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau, du *Propre de Nantes*, et des *Acta Sanctorum*.

SAINT UDALRIC OU ULRIC, MOINE DE CLUNY,

AU DIOCÈSE D'AUTUN

1093. — Pape : Urbain II. — Roi de France : Philippe Ier.

Ad perfectionem facitior et compendiosior via est obedientia, extra quam vix et raro perfecti fiunt.
Le chemin le plus facile et le mieux choisi pour aller à la perfection, c'est l'obéissance ; hors de là il est bien difficile et bien rare de devenir parfait. *Saint Pierre de Blois.*

Saint Udalric ou Ulric, naquit à Ratisbonne, ville du royaume de Bavière, d'une famille très-distinguée. Son père, Bérolde, occupait une place éminente à la cour de l'empereur Henri III. « Dès son enfance », dit l'historien du Saint, « semblable à l'industrieuse abeille, Udalric recueillit dans la ruche de son cœur le doux miel de la parole divine, et le conserva fidèlement ». Après avoir passé quelque temps à la cour de l'empereur Henri III, où il édifia tous ceux qui le connurent par ses vertus et sa piété, il fut élevé au diaconat par Nilon, son oncle, évêque de Freisingen, en Bavière, qui l'avait appelé près de lui, et qui le nomma ensuite prévôt de la cathédrale. Le rétablissement de la discipline ecclésiastique, le salut des âmes et le soulagement des pauvres occupèrent tous ses moments. Il était tellement animé par l'esprit de charité, que pendant une famine il engagea toutes ses terres pour venir plus efficacement au secours des malheureux.

Sa fervente dévotion pour les mystères de la passion du Sauveur l'engagea à faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. A son retour, il se rendit à Rome avec un pieux scolastique ou écolâtre de Ratisbonne, nommé Gérald, et de là en France où ils prononcèrent leurs vœux dans le monastère de Cluny, dirigé alors par l'illustre saint Hugues. Sous la conduite de cet excel-

ent guide, Udalric fit de grands progrès dans la perfection. Ses oraisons devinrent plus fréquentes et plus longues, ses jeûnes et ses mortifications plus austères, ses travaux plus continus et plus durs. Il gardait le plus profond silence, marchait toujours les yeux baissés, obéissant comme un enfant. Les fruits d'une vie si sainte furent la paix de l'âme, la douceur, l'affabilité et une profonde humilité. En un mot, sa vie fut le modèle de toutes les vertus.

Saint Hugues, appréciant un si rare mérite, éleva Udalric au sacerdoce, le fit son chapelain et son conseiller, et l'établit même confesseur du monastère. Un tel choix ne pouvait manquer d'être approuvé. On accourait de toutes parts auprès du saint religieux, et l'on se croyait heureux, si l'on se reposait sur lui de l'affaire du salut. Il répondait à cette confiance générale par une sincère affection, gagnant tous les cœurs par sa bonté, son affabilité et son zèle pour le bonheur de ses frères.

Quelques années après, il fut nommé prieur de Marcigny-les-Nonnains (*Marciniacum*, Côte-d'Or). Menant dans ce monastère une vie très-dure, employant à écrire une grande partie du jour et même de la nuit, il y contracta de violents maux de tête. Un jour qu'il souffrait le plus, il se lava le front avec de l'absinthe dont il lui entra quelques gouttes dans l'œil. Cet accident, qui faillit le priver de la vue, obligea saint Hugues à le rappeler à Cluny.

Lorsqu'il y fut rétabli, on l'envoya en Allemagne pour y fonder un monastère. Mont-Roger, au diocèse de Mayence, lui parut propre à ce dessein; ne pouvant se mettre à l'œuvre aussitôt à cause de l'hiver, il alla s'ensevelir avec ses frères dans une solitude pour y vaquer tranquillement aux exercices de la pénitence. Cette solitude ne put cependant le soustraire à l'empressement des peuples. On venait de toutes parts auprès de lui pour en recevoir la guérison des maladies de l'âme et du corps. Revenu à Cluny après la fondation de Mont-Roger (*Mons sancti Remigii*), il fut envoyé en qualité de prieur à Payerne, dans le diocèse de Lausanne. Là, son zèle lui ayant attiré quelques persécutions, saint Hugues le chargea de fonder et de diriger un monastère près du Vieux-Brisach, dans le grand-duché de Bade.

Le saint homme s'aperçut bientôt que cet endroit n'était pas assez solitaire pour un couvent, dont la tranquillité et le silence auraient été trop souvent troublés par les habitations dispersées alentour. Il chercha donc à établir ses fils spirituels dans un lieu plus éloigné du tumulte du monde. Après avoir examiné divers endroits, il fixa son choix sur une solitude, entourée de bois et de montagnes, qui avait toujours porté le nom de Cell. Il se rendit auprès de Burchard d'Hasembourg, évêque de Bâle, conclut avec lui un échange, et en reçut la propriété de Cell à perpétuité. Bientôt on vit s'élever l'église, qui fut dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Toutes les vertus chrétiennes illustrèrent cette sainte retraite et y attirèrent un grand nombre d'âmes avides de leur salut. Sévère dans l'admission des religieux, lorsqu'il s'en présentait de riches, Udalric leur représentait avec le plus grand détail les rigueurs de la discipline monastique et la pauvreté de la maison ; et ce n'était qu'après avoir plusieurs fois éprouvé leur constance et la pureté de leurs intentions qu'il leur accordait l'entrée de sa communauté.

Il établit aussi à Boleswiller un monastère de religieuses. Ce fut dans cette maison que, par l'invocation de la très-sainte Trinité, il guérit une fille d'un chancre qu'elle avait au visage. Déjà, à Griningen, il avait délivré une femme possédée du démon ; et, plus tard, par la seule invocation du

saint nom de Jésus, il éteignit un incendie. Un tel empire sur la nature est la preuve d'une haute sainteté. En effet, ses paroles et ses actions décelaient une pureté de cœur angélique, et un désir ardent de faire du bien aux autres, une modestie qui ne se démentait jamais, une douceur et une droiture extraordinaires. On ne pouvait se lasser d'admirer la patience et l'égalité d'âme qu'il montrait dans les adversités, sa modération et son humilité dans le succès. Quant à l'observation de la discipline monastique et de la règle, ses inférieurs avaient en lui l'exemple le plus parfait, un exemple sans cesse parlant. Il avait pour principe, à l'égard de la mortification, de ne manger que quand la nature l'y forçait. Il était ami du silence, et possédait au plus haut degré le don de la contemplation. Souvent on l'y voyait entièrement plongé, comme s'il se fût trouvé devant le trône du juge éternel, le visage inondé de larmes. Un religieux lui ayant demandé à ce sujet pourquoi il était nuit et jour en tristesse et en pleurs, il lui répondit avec un sentiment profond d'humilité : « Je pleure pour me laver, par les larmes de la pénitence, des souillures du péché ; ce qui m'arrache ces larmes, ce sont les misères de cette vie et l'éloignement de notre céleste patrie ; je pleure, parce que nous autres religieux nous valons plus par notre nombre que par nos mérites ». Il ne se distinguait pas moins par son affabilité envers les étrangers et par sa charité pour les pauvres dont tous les besoins étaient l'objet de sa paternelle sollicitude. On l'a vu même ôter ses propres vêtements pour les donner aux indigents.

A tant de vertus, Udalric joignait encore le don des miracles, une haute sagesse et une érudition qui répandirent partout sa réputation. Il composa, à la demande de l'abbé Guillaume de Hirschau, deux livres sur les usages de Cluny, qui furent introduits dans beaucoup de monastères d'Allemagne.

Le Saint, avant sa mort, eut encore une rude épreuve à supporter, afin que la mesure de ses mérites fût remplie ; pendant les dernières années de sa vie, il fut entièrement privé de la vue, probablement par suite de l'accident qui lui était arrivé à Marcigny. Après cette perte si douloureuse, il se consacra avec une nouvelle ardeur à la prière et à la contemplation des vérités éternelles. Il mourut probablement le 10 juillet vers l'an 1093 ; car c'est en ce jour que les moines de Cluny ont de tout temps célébré sa fête. Il fut enterré dans le cloître, et plus tard, à la demande de saint Hugues de Cluny, levé de terre par le pieux évêque Guebhard de Constance, et transféré dans l'église du prieuré.

Le seul ouvrage qui nous reste de saint Ulric est le *Recueil* des *anciens usages ou coutumes* de Cluny, écrit pour les monastères d'Allemagne.

Tiré du *Légendaire d'Autun*, par l'abbé Pequegnot. — Cf. Mabillon et les *Acta Sanctorum*.

SAINT ETTON OU SAINT ZÉ, ÉVÊQUE MISSIONNAIRE,

AUX ENVIRONS D'AVESNES, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI (vers 670).

Sorti de l'Irlande, sa patrie, où il avait puisé dans un monastère les principes de la vertu et la connaissance des Ecritures, saint Zé vint, par l'inspiration de Dieu, prêcher la foi dans les environs de Cambrai et d'Arras. Après un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, pendant lequel il reçut l'onction épiscopale, il se rendit au pays des Francs et se fixa dans la Thiérache, non loin d'Avesnes (Nord). D'après le récit de son biographe, Dieu lui-même, comme il arrivait souvent dans ces premiers âges du christianisme lui fit connaître qu'il le destinait à évangéliser les habi-

tants de ce pays. Tous les souvenirs, en effet, et toutes les traditions populaires, le représentent exerçant son apostolat dans cette partie du diocèse de Cambrai. C'est là qu'il fonda, sous le patronage de saint Pierre, une église où étaient reçus les nombreux visiteurs qui venaient lui demander des conseils et les secours de la religion. C'est de là aussi qu'il se rendait dans les lieux voisins pour répandre la bonne nouvelle de l'Evangile.

Saint Zé mourut vers l'an 670, dans la soixante-cinquième année de son âge, laissant un nombre assez considérable de disciples qui imitèrent ses vertus. Avant de les quitter, il leur adressa ses instructions pour les inviter à la charité, à la paix, à l'accomplissement fidèle de tous les devoirs du chrétien et du religieux. Ce fut dans le monastère de Fiscau, au village de Dompierre, qu'il remit son âme à son Créateur. Sa mémoire s'est conservée précieusement dans ce lieu et dans les pays voisins [1].

On trouve le nom de saint Zé dans presque tous les martyrologes, où il est désigné comme évêque missionnaire. Son corps reposa longtemps dans l'église de Fiscau, à Dompierre. Ce village étant devenu dépendant de l'abbaye de Liessies, les reliques de saint Zé et celles de plusieurs autres Saints furent transportées à Mons, dans une maison de refuge de l'abbaye, durant les guerres du XVIe siècle. Quand la paix fut rendue au pays, Louis de Blois, abbé de Liessies, les fit placer dans l'église de son monastère.

A Liessies et dans le prieuré de Fiscau, à Dompierre, on célébrait la fête de saint Zé avec solennité, le 10 juillet, jour anniversaire de sa mort.

Une confrérie a été érigée en l'honneur de saint Zé dans la paroisse de Dompierre. Il en existe une semblable dans la paroisse de Buinvillers, au diocèse d'Arras, où le saint missionnaire a laissé un souvenir qui se rattache sans doute à des prédications qu'il y fit. Il y avait dans l'église de Dompierre une tombe antique sur laquelle le Saint était représenté en mitre, la crosse à la main, revêtu d'habits pontificaux. Ce monument s'y voit encore aujourd'hui, et sa présence rappelle aux habitants le bienheureux apôtre qui a instruit leurs pères dans la foi, il y a près de douze siècles. Il y a aussi, à quelque distance de l'église, une fontaine qui porte le nom de Saint-Zé. La paroisse de Buinvillers, près d'Arras, possède un os du bras de ce Saint; mais c'est à Dompierre que l'on conserve les restes de son corps vénérable, qui reposait précédemment dans l'abbaye de Liessies.

Acta Sanctorum Belgii, traduction de M. l'abbé Destombes.

LE BIENHEUREUX FRÈRE PACIFIQUE,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS (XIIIe siècle).

Au moment où le séraphique saint François commençait à évangéliser les villes et les campagnes de l'Italie, et à opérer partout sur son passage les plus étonnantes conversions, vivait dans les cours et les palais des grands un personnage devenu l'une des gloires religieuses de ce pays. Il était du nombre de ceux qu'on appelait en Provence trouvères ou troubadours. L'empereur Frédéric II l'avait couronné en qualité de prince des poëtes, ce qui le faisait nommer ordinairement le *Roi des vers.*

Un jour qu'il traversait le petit bourg de San-Severino, il entra dans l'église d'un monastère pour y entendre la prédication. C'était François d'Assise lui-même qui parlait aux fidèles assemblés. Notre troubadour ne le connaissait point encore; mais, pendant qu'il écoutait attentivemen les yeux fixés sur le visage du Saint, il vit comme deux épées lumineuses former une croix sur sa tête et deux autres sur sa poitrine. Frappé de cette vision, le jeune mondain reconnaît tout le néant des vanités auxquelles il a livré sa vie; il vient, le sermon fini, se jeter entre les bras de saint François et lui demande de le recevoir au nombre de ses disciples. Le Saint rendit grâces au Seigneur en voyant ce nouveau fils spirituel passer presque sans intervalle des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ : il le nomma frère Pacifique.

En 1216, la mission de France fut confiée au nouveau franciscain, qui commença, avec plusieurs frères, à prêcher en différents lieux. Ils supportaient le froid, le chaud et toutes les incommodités

1. Ce monastère de Fiscau devint depuis un prieuré de l'abbaye de Liessies. Fissiaux ou Fussiaux, n'est plus aujourd'hui qu'un des neuf hameaux de la commune de Dompierre.

des saisons sans jamais se plaindre. S'il y avait dans la localité une église ou communauté dans laquelle on chantât l'office des Matines durant la nuit, ils s'y transportaient tous ensemble ; sinon ils les récitaient en particulier, à la maison qu'ils habitaient. La première partie de la journée était consacrée à adorer Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel, et si personne à midi ne leur avait fourni un peu de nourriture, ils allaient demander l'aumône de porte en porte. Le reste du jour, jusqu'au soir, était employé à visiter les hôpitaux, à consoler les pauvres, à soigner les lépreux, à soulager les malades et tous ceux qui étaient dans quelque besoin spirituel ou corporel. Telle était la conduite simple et édifiante du frère Pacifique et de ses compagnons. Sa qualité de ministre provincial de la mission de France l'obligea de parcourir une partie considérable du royaume. Arrivé dans le Hainaut, il fut puissamment aidé dans ses pieuses entreprises par la comtesse Jeanne, fille de Baudouin de Constantinople. On vit s'élever bientôt dans ces contrées des maisons de l'Ordre : à Lens, à Saint-Trond, à Valenciennes, à Gand, à Arras, à Bruges et à Oudenarde. Toutes ces communautés furent en peu de temps remplies de religieux, qui répandaient au loin la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ.

Le frère Pacifique mourut vers le milieu du XIIIe siècle, dans le monastère des Franciscains de Lens, qui paraît avoir été le premier de tous ceux qui furent fondés dans le nord de la France.

Tiré de la *Vie de saint François d'Assise,* par le R. P. Chalippe. — Voir notre *Palmier Séraphique.*

XIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint PIE Ier, pape, qui reçut la couronne du martyre durant la persécution de Marc-Aurèle-Antonin. 157. — A Nicopolis, en Arménie, la fête de saint Janvier et de sainte Pélagie, qui, ayant été torturés pendant quatre jours par les supplices du chevalet, les ongles de fer, les têts de pots cassés, accomplirent heureusement leur martyre. IVe s. — Dans le diocèse de Sens, saint Sidroin, martyr. IIIe s. — A Iconium, en Phrygie, saint Marcien, qui, éprouvé par beaucoup de tourments, parvint à la palme du martyre sous le président Pérennius. 243. — A Side, en Pamphylie, saint Cindée, prêtre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Stratonique, fut, après plusieurs tourments, jeté dans le feu ; mais, n'en ayant reçu aucun mal, il rendit l'esprit en priant Dieu. IIIe s. — A Brescia, en Lombardie [1], les saints martyrs SAVIN et CYPRIEN. Ve ou VIe s. — A Bergame, en Lombardie, saint Jean, évêque, qui, pour la défense de la foi catholique, fut massacré par les Ariens. 683. — A Cordoue, en Espagne, saint Abonde, prêtre, qui obtint la couronne du martyre pour s'être élevé contre la secte de Mahomet. 854. — En Poitou, saint Savin ou Sabin, confesseur. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Trèves et à Saint-Dié, saint HIDULPHE ou HIDOU, évêque de ce siége, qui laissa cette grande prélature pour se faire solitaire dans les déserts des Vosges, où déjà s'était retiré saint Dié, ancien évêque de Nevers ; il y mena une vie plus angélique qu'humaine et y assembla plusieurs disciples qui ont été dans la suite les pères de plusieurs monastères. Le pape saint Léon IX a fait son éloge. 707 — Aux diocèses de Bayeux et de Laval, sain Bertivin, martyr. Il naquit sur la fin du IXe siècle, dans le diocèse de Lisieux, et montra dès sa plus tendre enfance de grandes disposi-

1. Le martyrologe romain a sans doute voulu dire *La Bresse,* ancienne province de France et pays natal de ces Saints, plutôt que *Brescia,* qui est une ville d'Italie et n'a rien à faire avec nos pieux personnages. Il est plus que probable, à notre avis, sauf le respect que nous professons pour la lettre du martyrologe romain, que sa dernière mention : « En Poitou, saint Savin, confesseur », n'est qu'une répétition.

tions à la vertu, ce qui le fit admettre de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Lors de l'invasion des Normands, il se retira aux environs de Laval. Sa haute réputation parvint bientôt aux oreilles du comte de Laval qui lui confia l'éducation de ses enfants, ce dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle. Malheureusement ses vertus lui firent des jaloux, et un familier du comte, profitant de l'instant où notre Saint était en prières, le perça de son glaive et le jeta dans l'eau d'une fontaine voisine : cette eau reçut dès lors la vertu de guérir les infirmes. Les pèlerins affluèrent bientôt sur le théâtre du massacre, ce qui donna naissance à l'église, puis à la paroisse de Saint-Berthevin-sur-Vicoin (Mayenne), et à celle de Saint-Berthevin-la-Tonnière (Mayenne). Le corps saint, retiré de l'eau, fut religieusement enseveli, avec ceux des saints Ursin et Patrice, dans l'église alors cathédrale de Lisieux, et ces précieux restes s'y sont gardés jusqu'à la Révolution de 93. Xe s. — Aux diocèses d'Orléans, de Saint-Flour et du Mans, translation des corps de saint Benoît et de sa sœur, sainte Scholastique, du Mont-Cassin (royaume de Naples) en France; le premier fut déposé dans l'abbaye de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire (*Floriacum ad Ligarim*, diocèse d'Orléans), le second dans la ville du Mans. 653. — A Cahors, saint Aleth, évêque de ce siége et confesseur. Romain de naissance, il fut l'époux de sainte Rufine et gendre de la célèbre sainte Paule. On raconte qu'ayant perdu son épouse, il fut envoyé sur le siége de Cahors. Saint Paulin de Nole a fait son éloge. Il illustra jusqu'à sa mort l'Eglise de Cahors. 440. — A Bordeaux, saint Léonce le Jeune, évêque de ce siége et confesseur, qui, ayant bien gouverné sa maison dans l'état du mariage, gouverna encore plus saintement la maison de Dieu, qui est son Eglise, dans les sollicitudes de la charge pastorale. 564. — A Malines, en Belgique, le triomphe de saint Norbert. — A Bourges, saint Just, confesseur, qui seconda les travaux apostoliques de saint Ursin, premier évêque de ce siége. Il mourut près d'un petit bourg des bords de l'Auron, nommé Chambon (Cher), où il est aussi honoré. Fin du IIIe s. — Au Puy, fête de la Dédicace de l'église de Notre-Dame du Puy. — A Saint-Claude, saint Viventiole, moine de Condat et archevêque de Lyon [1]. — A Cologne, fête de saint Agilulf ou Agilolf, déjà nommé le 9 juillet [2]. — A Besançon, fête du Saint-Suaire de Notre-Seigneur, apporté d'Orient dans cette ville après la prise de Constantinople. 1204. — A Chelles (*Calensis abbatia*, Seine-et-Marne), au diocèse de Meaux, les saints Flour, Fabricien et Florentin, martyrs, dont les reliques se trouvent actuellement dans l'église Saint-André de ce lieu; elles avaient, avant la Révolution, appartenu à l'église abbatiale de cette ville. — Au diocèse de Quimper, saint Turiaf, évêque et confesseur [3]. — Au diocèse de Clermont, saint Sidoine Apollinaire, évêque [4]

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Les bienheureux fils de sainte Félicité, couronnés du martyre le 10 de ce mois.

Martyrologe des Prémontrés. — La fête de saint Norbert, confesseur, archevêque de Magdebourg, instituteur de l'Ordre de Prémontré, dont l'entrée au ciel est le 6 juin.

Martyrologe des Bénédictins. — Sainte Véronique Giuliani, abbesse, dont il est fait mention le 9 juillet.

Martyrologe des Cisterciens. — Sainte Elisabeth, veuve, reine de Portugal.

Martyrologe des Augustins. — Sainte Véronique Giuliani.

Martyrologe des Servites. — Sainte Véronique Giuliani.

Martyrologe des Capucins. — A La Brille, en Hollande, le triomphe des dix-neuf Martyrs de Gorkum, parmi lesquels se trouvaient onze religieux de l'Ordre des Mineurs, savoir : Nicolas Pik, gardien des Cordeliers, Jérôme de Werden, vicaire, Villald, Nicaise, Thierry, Antoine de Hornaer, Antoine de Werden, Godfroy, François, Pierre et Corneille.

Martyrologe des Carmes. — A Reggio, dans l'Emilie, la bienheureuse Jeanne Scopelli, vierge, carmélite, dont la naissance au ciel est le 7 juillet.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Messines, petite ville de la Flandre occidentale (Belgique), saint Sidrone, martyr. Il souffrit à Rome, sous l'empereur Aurélien, mais ses reliques furent portées en Flandre après le milieu du XIe siècle par la bienheureuse Adèle, veuve du comte Baudouin IV. Elle les fit placer dans le monastère de Messines qu'elle avait fondé. Messines (*Messina* et *Misseniacum*) était une abbaye de femmes, de l'Ordre de Saint-Benoît, créée l'an 1060, près de la ville d'Ypres, sous l'invocation de la sainte Vierge. Vers 272. — A Rome, les saints martyrs Etienne, Léonce, Maurice, Domne, Militon, Achillée, Daniel, Diomède, Cyrique, Antoine, Jason, Jean, Sisinne, Eustase, et trente de leurs compagnons, cités par saint Jérôme. — A Alexandrie, saint Eutychius, martyr, nommé par le même. — A Antioche, les saintes Prodocie, Véronique et Spéciose, vierges. — En Afrique, les saints Marien et Janvier, martyrs. — Chez les Grecs, saint Martyrocle, martyr, qui fut percé de

1. V. sa vie au jour suivant. — 2. V. ce jour. — 3. V. sa vie au 13 juillet. — 4. V. sa vie au 23 août.

flèches. — Chez les Grecs encore, saint Léon, confesseur. — En Ecosse, saint Drostan, confesseur. Né du sang des rois d'Ecosse, il méprisa de bonne heure toutes les vanités de ce monde et prit l'habit de Saint-Benoît dans un monastère de son pays. Son culte était autrefois célèbre, et nombre d'autels furent élevés, nombre de chapelles furent dédiées sous son invocation. Vers 600. — Au diocèse de Coire, en Suisse, saint SIGISBERT ou SIGEBERT, moine de Luxeuil et premier abbé de Dissentis *(Disertina)*, et saint Placide, son compagnon. 615. — A Viborg, petite ville du Danemark (Jutland), saint Kétille, confesseur. Né de parents illustres qui eurent soin de le faire élever dans l'étude des sciences sacrées et profanes, il fit des progrès rapides dans les premières, et montra dès son bas âge une grande aptitude pour le service de Dieu. Son humilité, sa charité, sa douceur le rendaient recommandable et le faisaient aimer de tout le monde. La réputation croissante de sa sainteté parvint aux oreilles de l'évêque de Viborg : il attacha Kétille à son église cathédrale, et bientôt après l'ordonna prêtre. Dans ses nouvelles fonctions, le serviteur de Dieu donna l'exemple de toutes les vertus. Elles lui créèrent des envieux : un jour qu'il récitait pieusement les heures canoniques dans son église de Sainte-Marguerite, des étrangers envahirent la basilique et percèrent de leurs traits le prêtre vertueux. On pense qu'il mourut Chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin. 1151.

SAINT PIE Ier, PAPE ET MARTYR A ROME

142-157. — Empereur : Antonin *le Pieux*.

> Le souverain Pontife doit avoir l'amour tendre d'une mère et la sévérité d'un père, afin d'être ferme envers les superbes, et plein de douceur envers ceux qui sont modestes.
>
> Gloss. ord., *sup. Epist. ad Tit.*

Ce bienheureux Pape naquit à Aquilée, dans l'Etat de Venise : son père se nommait Rufin. Il fut élu successeur de saint Hygin, l'an de Jésus-Christ 142, sous l'empire d'Antonin le Pieux. Pendant son pontificat, il prit un soin extrême de faire fleurir la religion catholique, et fit beaucoup de belles ordonnances pour l'utilité de l'Eglise universelle. Il imposa de rigoureuses peines aux prêtres qui traitaient avec quelque négligence le corps adorable et le sang précieux de Jésus-Christ au mystère de nos autels. Il publia aussi deux lois très-sévères contre les blasphémateurs. Il ordonna que le bien qui se donnerait en fonds à l'Eglise fût inaliénable, étant destiné à l'établissement des divins offices et pour la subsistance de ceux qui servent aux autels. Il défendit que les vases sacrés et les autres ornements ecclésiastiques fussent employés aux usages ordinaires des hommes, et que les vierges fussent reçues à faire vœu solennel de perpétuelle chasteté avant vingt-cinq ans. Nous avons encore de lui un décret, par lequel il ordonne que la fête de Pâques se célébrera tous les ans le dimanche, en mémoire de la résurrection glorieuse du Sauveur, qui est arrivée à pareil jour : il voulait abolir par là les superstitions de certaines Eglises, qui semblaient imiter les Juifs en cette sainte solennité. Il fut poussé à une action si digne de piété, par un de ses frères, nommé Hermès, à qui un ange apparut sous la figure d'un pasteur, et ordonna d'exhorter tous les chrétiens à prendre uniquement le dimanche pour solenniser la Pâque. De sorte que cette pieuse coutume, qui s'observait déjà par la tradition des Apôtres, devint, par ce décret, une loi inviolable dans l'Eglise.

Mais une marque bien considérable de son zèle pour la foi de Jésus-Christ, fut la consécration d'un titre paroissial érigé sur l'emplacement des

Thermes de Nova, en l'honneur de sainte Pudentienne, à la prière de sainte Praxède sa sœur. Il joignit la magnificence au zèle, par les riches présents qu'il faisait sans cesse à cette église : souvent il y célébrait le saint sacrifice de la messe. Il y établit aussi des fonts baptismaux qu'il bénit et consacra de sa main, et où il administra lui-même le Sacrement de régénération à un grand nombre de païens convertis à la foi. Ce fut plus tard un monastère de Feuillants, près de Sainte-Marie-Majeure, et l'on voyait au milieu de l'église, la bouche du puits où sainte Praxède descendait les corps des Martyrs pour leur donner la sépulture.

Enfin, après avoir gouverné saintement l'Eglise, l'espace de quinze ans, il reçut la couronne du martyre. Fontani, critique savant et judicieux, soutient, contre Tillemont, que ce Saint termina sa vie par le glaive. Le *Liber Pontificalis* ne lui donne point le titre de martyr. Il conféra cinq fois les Ordres au mois de décembre, où il fit douze évêques, dix-huit prêtres et vingt et un diacres. Son corps fut enterré au Vatican.

Dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la *Via Salaria*, une peinture contemporaine de Pie Ier représente ce Pontife, vêtu du *Colobium*, et assis sur une chaire épiscopale. La vierge sainte Praxède est debout devant lui tenant un voile déplié. Le Pape lui impose les mains. Un prêtre assiste à cette cérémonie sainte. C'est Pastor, frère de saint Pie Ier.

Il y a des reliques du Saint à Saint-Leu, aux Clarisses et aux Ursulines d'Amiens, au Saint-Sépulcre d'Abbeville, à Saint-Pierre de Roye et à Montreuil.

Nous avons complété cette biographie avec l'*Histoire des souverains Pontifes romains*, par Artand de Montor ; et l'*Hagiographie d'Amiens*, par l'abbé Corblet. — Cf. *Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

SAINT SAVIN ET SAINT CYPRIEN,

MARTYRS AU DIOCÈSE DE POITIERS

Ve ou VIe siècle.

Sancti martyres Christi præsentem vitam non despicerent, nisi certiorem animarum vitam sequi scirent.

Les saints martyrs du Christ ne mépriseraient pas la vie présente s'ils n'étaient sûrs qu'une vie meilleure les attend au ciel.

Saint Grégoire le Grand.

Dans le cours du Ve siècle, deux frères, nés dans cette partie de la Gaule lyonnaise, qu'on a depuis appelée Bresse, quittèrent leur pays et leur famille qui y tenait une position élevée, pour répandre au loin, par un apostolat volontaire, la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. Savin, l'aîné, était prêtre, selon toutes les apparences ; car leurs actes nous les montrent accompagnés dans leur pieux pèlerinage de deux autres prêtres, nommés Asclépius et Valère. Après s'être arrêtés en plusieurs provinces, ils arrivèrent dans le Poitou et y continuèrent leurs prédications.

C'était le temps où l'Eglise, délivrée dans la Gaule du poison de l'arianisme, respirait sur le tombeau de saint Hilaire après des combats longs et animés. Cependant l'erreur ne laissait pas d'apparaître dans le Poitou avec les hordes barbares qui possédaient l'Aquitaine : les Visigoths y étaient les

maîtres, et cette contrée surtout avait à supporter leurs brutales exactions.

Arrivés dans cette partie du haut Poitou où la Gartempe se jette dans la Creuse, les deux jeunes gens trouvèrent le pays occupé par quelques détachements de ces barbares. La foi de la Trinité qu'ils prêchaient déplut aux farouches ennemis de cet adorable mystère : ils poursuivirent les deux Saints, qui se virent ainsi forcés de se séparer pour leur échapper plus facilement à travers les bois dont le pays était couvert. Mais Dieu permit qu'un même sort les réunît bientôt dans un séjour que personne ne pourrait leur ravir. Savin s'était réfugié dans une petite île de la Gartempe, nommée le Gué-de-Sceaux, entre la ville actuelle de Saint-Savin et Antigny (Vienne). Il y exerçait déjà son zèle charitable envers quelques pauvres âmes qui écoutaient ses instructions quand il y fut découvert, tout près d'un lieu appelé alors *Le Cerisier*. Ses persécuteurs le saisirent, et, pour le forcer de renoncer à Jésus-Christ, lui firent subir de cruels tourments. Les fouets, le chevalet, les peignes de fer exercèrent tour à tour sa constance ; mais la douleur ne put vaincre cet intrépide soldat de Jésus-Christ : il oubliait son supplice pour exhorter ses bourreaux à se convertir, et ceux-ci ne purent lui imposer silence qu'en lui coupant la tête sur le lieu même de son généreux combat.

Cyprien avait pu gagner Antigny, mais il n'y fut pas longtemps en sûreté. Des hommes ardents à sa poursuite s'étaient élancés sur ses traces et l'y rejoignirent. Pressé de renoncer à Jésus-Christ, au nom de sa jeunesse que ces barbares semblaient vouloir respecter, le jeune homme repoussa avec horreur cette indigne apostasie, et mourut de la mort de son frère.

Les deux prêtres, qui avaient été forcés de se séparer des deux Martyrs, ne les avaient pas perdu de vue, et se hâtèrent, la nuit suivante, de venir dérober leurs corps à la terre dont on les avait recouverts. Ils furent portés et ensevelis dans le même tombeau, aux Trois-Cyprès, maison de campagne du voisinage, qui occupait l'éminence connue aujourd'hui sous le nom de Mont Saint-Savin. Le nom des deux frères ne tarda pas à devenir célèbre dans la contrée, et étendit au loin la renommée de leurs miracles.

CULTE ET RELIQUES.

Charlemagne fonda, en 806, sur les bords de la Gartempe et près d'un lieu sanctifié par nos deux Martyrs, une magnifique abbaye. On y suivit la règle de Saint-Benoît jusqu'à sa destruction en 1791. Les miracles s'y continuèrent nombreux et éclatants, de telle sorte que Pépin Ier, roi d'Aquitaine, qui avait sa cour à Poitiers, jaloux d'y posséder quelque chose de ces pieuses richesses, obtint des moines ce qui n'avait pas été accordé à d'autres églises des restes de saint Cyprien. Ils furent transportés à Poitiers en 828, au milieu de grandes pompes et d'une foule immense de peuple, qui était allé les chercher dans l'église abbatiale et qui les accompagna jusque dans la capitale du Poitou.

Il y avait alors en dehors de la ville, et sur les bords du Clain, une petite église dédiée à Notre-Dame et à saint Martin : c'est là que les saints corps reçurent un nouvel asile, et qu'une église plus vaste et plus belle fut élevée sous l'invocation de saint Cyprien. Pépin y ajouta un monastère où furent placés des Bénédictins, et qu'il dota de terres et de revenus. Peu de temps après, en 846, les Normands vinrent assiéger Poitiers et renversèrent l'église et les bâtiments. Rebâtie dans les premières années du Xe siècle par l'évêque Frottier II, elle fut dédiée, en 936, à la sainte Vierge et au saint Martyr. Mais il semblait que les deux frères, que Dieu avait unis pendant leur vie d'une si sainte amitié, dont la mort avait été la même, qui avaient reposé près de quatre siècles dans le même tombeau, et qu'on n'avait enfin séparés que pour les honorer davantage, il semblait, disons-nous, qu'ils devaient se retrouver ensemble dans la dévotion de la grande cité. C'est pourquoi une église paroissiale y fut dédiée à saint Savin peu de temps après, et ne fut supprimée, comme l'abbaye de Saint-Cyprien, qu'aux jours malheureux où il fut donné à l'ennemi de Dieu de « prévaloir pour un temps contre son Eglise ». Elle devait recouvrer dans notre siècle sa première splendeur.

L'église de Saint-Savin est aujourd'hui une basilique de deux cent quarante pieds de longueur,

récemment restaurée par l'Etat et signalée comme le chef-d'œuvre du style roman, sans parler de ses fresques du XIIe siècle, qui en font un véritable musée, et ont une réputation presque européenne, de sa flèche qui est incontestablement aujourd'hui une des plus belles de France, et de ses inscriptions des XIe et XIIe siècles dont tous ses autels sont couverts. Les fresques de la crypte de cette basilique donnent, en peinture, l'histoire la plus complète de saint Savin.

Les matériaux de cette biographie nous ont été fournis par M. l'abbé Auber, qui a fait la *Vie des Saints de Poitiers*, et par M. le curé doyen de Saint-Savin.

SAINT LÉONCE LE JEUNE,

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

564. — Pape : Jean III. — Roi d'Austrasie : Sigebert Ier.

Eleemosyna quodammodo animarum aliud est lavacrum, ut si quis forte post baptismum humana fragilitate deliquerit, supersit ei ut iterum eleemosynis emundetur.

L'aumône est en quelque sorte un nouveau bain de salut pour les âmes, tellement que si, après le baptême, un chrétien vient à pécher, il peut encore se purifier par l'aumône.

Saint Ambroise.

Originaire d'Aquitaine et né à Saintes (Charente-Inférieure), vers 510, Léonce le Jeune fut l'un des plus grands et des plus pieux évêques de son temps. Une naissance dont il ne se glorifiait pas, et de grands biens dont il se montrait libéral, donnèrent un nouvel éclat au mérite personnel qui le distinguait. Fils d'un sénateur romain, il servit sous les drapeaux du roi Childebert et acquit quelque gloire dans les guerres contre les Visigoths en Espagne et dans la Gaule narbonaise. On lui fit épouser dans sa jeunesse Placidine, issue du sang impérial, puisqu'elle était fille d'Arcadius, petit-fils de Sidoine Apollinaire. Ce dernier avait eu de Papianilla sa femme, fille de l'empereur Avitus, Apollinaire, qui, à son tour, eut pour fils Arcadius, père de Placidine. Telle est la généalogie de Léonce, ainsi qu'elle résulte de plusieurs passages de Grégoire de Tours, et des notes de dom Ruinart à ce sujet. Fortunat parle ainsi de cet illustre mariage de Léonce :

« A cette époque, ce qu'il y avait de plus distingué dans le monde par la noblesse et par le mérite, se croyait fort honoré d'accepter des dignités ecclésiastiques. L'intégrité de la conduite de Léonce, la pureté de ses mœurs, son amour pour la justice, sa piété et ses aumônes le firent juger digne de l'épiscopat. Après la mort de Léonce l'Ancien, le peuple et le clergé de Bordeaux lui accordèrent leurs suffrages et l'élurent pour premier pasteur. Ordonné évêque, Léonce ne regarda plus Placidine que comme sa sœur. C'était une femme d'une grande piété, et qui avait des sentiments dignes de sa haute naissance. Elle ne se sépara pas de son mari, toutefois, pour ce qui concernait les bonnes œuvres, car elle voulut participer à toutes celles qu'il entreprenait ».

Fortunat, en mentionnant Léonce, le compte pour le treizième évêque de Bordeaux, en disant qu'il sera le premier par ses vertus :

Tertius a decimo huic urbi antistes haberis,
Sed primus meritis enumerandus eris.

Ce passage du poëte contemporain nous indique que quatre évêques ont échappé aux catalogues conservés par l'église de Bordeaux. Un saint Fort, patron de plusieurs villages de son nom dans les anciennes provinces d'Aunis, d'Angoumois et de Saintonge, et dont on voit le tombeau dans l'église de Saint-Seurin, est peut-être l'un des évêques sur lesquels l'histoire ne nous a rien transmis. L'abbé Lenglet du Fresnoy parle d'un certain Félix, évêque de Bordeaux, vers l'an 510, lequel fit fondre un vase d'argent en forme de tours (*turribulum*), pour conserver la sainte Eucharistie. Il se pourrait certainement que Bordeaux ait eu un évêque de ce nom omis dans les dyptiques, mais Lenglet du Fresnoy se trompe en attribuant le fait dont il s'agit à un évêque de cette église. Félix, qui fit faire un vase précieux en forme de tour pour conserver le corps de Jésus-Christ, était saint Félix, mort en 576, évêque de Bourges. Fortunat de Poitiers parle de ce vase, et les historiens ecclésiastiques en ont fait la remarque pour prouver qu'à cette époque on gardait dès lors le corps du Sauveur dans les églises, hors le temps du sacrifice.

Léonce n'était pas entré dans l'épiscopat pour s'enrichir des biens de l'Eglise, il voulait plutôt enrichir l'Eglise de ses biens propres ; il employa, du consentement de sa femme, ses grandes richesses à construire et à doter un grand nombre d'églises. Il en fit bâtir une en l'honneur de saint Martin dans une de ses terres, et deux autres en l'honneur de saint Vincent, martyr d'Agen, la première sur les bords de la Garonne, qu'il fit couvrir de lames d'airain, la seconde dans un bourg d'Aquitaine nommé alors *Vernemetum*, qui signifie en ancien gaulois *Grand-Temple*, ce qui fait juger qu'il y avait eu un temple fameux dans ce lieu, peut-être aujourd'hui Verdelais. Ce saint évêque fit aussi bâtir une église en l'honneur de saint Nazaire, une autre sous l'invocation de saint Denys, laquelle ayant été commencée par Amélius, l'un de ses prédécesseurs, et une troisième à Bordeaux, en l'honneur de la sainte Vierge, et où il fonda, dit-on, un si grand nombre de lampes que la clarté de la nuit ne cédait pas à celle du jour.

Léonce étendit sa munificence aux villes voisines : il fit rebâtir à Saintes l'Eglise de Saint-Eutrope, premier évêque de cette ville ; il y fit achever l'église commencée par l'évêque Eusèbe en l'honneur de saint Vivien et il fit couvrir de lames d'argent et d'or le tombeau de ce saint évêque.

L'opinion la plus générale indique Léonce l'Ancien comme un des Pères du quatrième concile d'Orléans, et Léonce le Jeune n'ayant pu assister au concile tenu en octobre 549 dans la même ville, s'y fit représenter par le prêtre Vincent. Il assista en personne à ceux qui furent tenus à Paris, le premier en 552, où l'on déposa Saffarac, évêque de cette ville ; le second en 557, où l'on fit dix canons pour prévenir la dispersion des biens des églises que les rois francs donnaient au premier venu.

Léonce assembla en 562 ou 563 à Saintes un concile des évêques de sa province et y déposa Eumère ou Emère, évêque de cette ville. Les raisons de déposer cet évêque paraissent justes. Il avait été ordonné sans les suffrages du clergé et du peuple, et avait obtenu un décret du roi Clotaire pour être sacré sans le consentement de Léonce, son métropolitain, alors absent de son diocèse. L'un et l'autre étaient contre la discipline ecclésiastique établie dans le dernier concile de Paris. A la place d'Emère, les évêques élurent Héracle, prêtre de l'église de Bordeaux, et envoyèrent au roi Charibert le décret d'élection souscrit par eux-mêmes. Le prêtre qui en fut chargé, étant arrivé à Tours, raconta au métropolitain Euphrone ce qui s'était passé, en le priant de souscrire aussi le décret. Ce saint prélat, qui

connaissait Charibert, et que d'ailleurs cette affaire ne regardait pas, ne jugea pas à propos d'y souscrire. Il prévoyait aussi le scandale que cette élection causerait. Nuncupat, c'était le nom du prêtre, arrivé à Paris, se présenta devant le roi : « Prince », lui dit-il, « le siége apostolique vous salue ». Dans le style de cette époque, on nommait ainsi apostolique tous les siéges épiscopaux et principalement métropolitains. Charibert répondit cependant, en feignant de ne pas l'entendre : « Etes-vous allé à Rome pour m'apporter des compliments du Pape ? » Le prêtre répliqua : « C'est votre père Léonce qui vous salue avec les évêques de sa province, vous faisant savoir qu'Emère a été déposé de l'évêché de Saintes, que des brigues coupables lui avaient fait obtenir au mépris des canons. C'est pourquoi ils vous ont envoyé leur décret pour en mettre un autre à sa place, afin que le châtiment de ceux qui violent les canons attire la bénédiction sur votre règne ». A ces paroles, le roi frémissant de colère : « Penses-tu donc », lui dit-il, « qu'il ne reste plus de fils de Clotaire pour chasser ainsi sans notre ordre un évêque qu'il a choisi ? » En même temps, chassant Nuncupat de sa présence, il commanda qu'on le mît dans une charrette pleine d'épines, ce qui était une marque d'opprobre, et le fit conduire en exil. Il envoya aussitôt des ecclésiastiques qui lui étaient dévoués, pour rétablir Emère sur le siége de Saintes, et des officiers de sa chambre pour payer à Léonce qui l'avait déposé une somme de mille sous d'or, et aux autres évêques du concile, à proportion de leurs facultés. C'est ainsi, dit Grégoire de Tours, que Charibert vengea l'injure faite à son père. Cette affaire s'arrangea cependant, et Emère fut reconnu par Léonce, évêque de Saintes.

Fortunat parle de trois terres sur la Garonne qui appartenaient à Léonce le Jeune, et qu'il nomme *Bissonum*, *Voreginem*, et *Premiacum*, que l'on croit être Bisson, Vérines et Preignac.

Léonce le jeune mourut le 15 novembre 564, à l'âge de cinquante-quatre ans, ainsi que nous l'apprend Fortunat dans la longue épitaphe qu'il lui a consacrée et qui est ainsi conçue :

« Sous cette pierre reposent les cendres de Léonce, ce vénérable pontife que la renommée élève jusqu'aux cieux. Dès le berceau, la noblesse de sa naissance lui fit un nom illustre, et le sénat de Rome n'en compta peut-être pas d'aussi grand. Quoique le sang patricien coulât dans ses veines, il a, par ses propres talents, accru la gloire de ses ancêtres. Extrêmement cher aux rois, il a été le chef de la patrie, le soutien de sa famille, le protecteur de ses amis, l'ornement du peuple et l'honneur de la cité. Plein de respect pour les temples saints, il répandait sans bruit ses largesses dans le sein des pauvres, et accueillait le pèlerin en lui distribuant de ses mains la nourriture. L'étranger qui arrivait de l'extrémité du monde, l'avait à peine vu qu'il disait que c'était un père. Son esprit était pénétrant, son cœur plein de mansuétude, et la sérénité brillait toujours sur son visage. Et pour moi, que n'était-il pas ? je ne le dis que le cœur oppressé de larmes. Cet illustre évêque qui n'a pas son pareil dans la Gaule, le voilà couché dans cette humble tombe avec toute sa gloire. Il apaisait les rois, il rendait son administration douce à ses concitoyens, il était la joie de tant de peuples, hélas ! un seul jour nous a tout ravi. Il vécut heureux pendant cinquante-quatre ans, et au lever de l'aurore, il nous fut enlevé. Rendre à sa cendre les derniers devoirs, c'est aujourd'hui la seule consolation permise à la tendresse de Placidine ».

Extrait du *Gallia Christiana nova*, par Fisquet.

SAINT SIGISBERT OU SIGEBERT,

MOINE DE LUXEUIL ET PREMIER ABBÉ DE DISSENTIS, EN SUISSE.

615. — Pape : Boniface IV. — Roi de France : Clotaire II.

Sic te amabilem exhibeas et imitabilem, ut tota conversatio tua ædificet alios ad salutem.

Montrez-vous si aimable et si exemplaire, que toute votre conduite soit pour les autres une salutaire édification.

Pierre de Blois.

Saint Sigisbert était Irlandais d'origine, et servait Dieu à Benchor, quand saint Colomban forma le projet de passer dans les Gaules. Il eut l'honneur de faire partie des douze religieux que le Saint prit avec lui. Il accompagna donc partout l'illustre apôtre, et partagea toutes ses tribulations et toutes ses joies. Entré à Luxeuil avec lui, il y vécut vingt ans sous sa conduite, et en sortit devant les persécutions du roi de Bourgogne. Il accompagna toujours son maître dans les pérégrinations à travers la France, et passa ainsi trois ans à Brégentz. Il suivait Colomban en Italie, quand, au milieu des Alpes, il se sépara de lui, par raison de maladie peut-être, ou par une secrète inspiration du ciel. S'avançant vers l'est, à travers les hauteurs du mont *Crispalt* [1], il arriva jusqu'à la source du Rhin, et de là descendit dans une vaste solitude, appelée en latin *Disertina*, en français Dissentis. Là, s'arrêtant au pied d'une montagne du nom de *Vaccareccia*, près d'une source d'eau limpide, il se construisit une cellule de troncs et de branches d'arbres, et un petit oratoire à la Vierge, puis mena la vie d'un solitaire. Un ange, dit la tradition, venait chaque jour lui apporter un pain du ciel. Les habitants du pays étaient idolâtres pour la plupart ; le saint homme s'efforça par la parole et par l'exemple de les amener au culte du vrai Dieu. Il eut la joie de voir ses efforts couronnés de succès. De toutes parts on abattait les bois et les temples consacrés aux faux dieux. A sa prière, on se résolut même à couper un arbre d'une hauteur prodigieuse, qui était plus spécialement l'objet du culte superstitieux de la contrée. Mais cet acte de vigueur faillit coûter la vie au solitaire. Un idolâtre, irrité de ce qu'il considérait comme un affreux sacrilége, allait lui décharger sa hache sur la tête, quand il détourna le coup en faisant seulement le signe de la croix. Ce miracle éclatant, et surtout la sainteté de sa vie, répandirent au loin la réputation de Sigisbert.

Non loin de là, dans un château appelé *Tremisium*, habitait un homme riche et puissant, nommé Placide. Attiré par la curiosité, il assista un jour à la prédication du Saint, et en fut si frappé, qu'il se jeta avec larmes à ses pieds et le pria de le faire chrétien. Sigisbert l'accueillit avec une tendresse paternelle, l'instruisit et le baptisa. Bientôt le riche seigneur se sentit pressé du désir d'une vie plus parfaite, offrit à Dieu et à Marie toutes ses possessions, et prit l'habit monastique sous la direction du Saint.

1. *Crispaltæ montis.* Sommité la plus septentrionale du Saint-Gothard.

Le nombre de ses disciples augmentant tous les jours, Sigisbert éleva un autre oratoire, qu'il dédia à saint Martin, et construisit tout autour des cellules pour y loger ses moines. Il avait consacré à Dieu et à Marie ces immenses solitudes. On vit alors se reproduire le spectacle si commun dans ces siècles de foi : une congrégation de frères unis par les liens de la plus étroite charité, et pratiquant à l'envi les plus sublimes vertus. Sigisbert les animait plus encore de l'exemple que de la voix ; et, Dieu secondant ses efforts, il vint à bout d'établir et de maintenir dans son établissement la règle et l'esprit de Colomban, son illustre maître.

Toutefois, les tribulations ne lui furent point épargnées. Le démon, jaloux de ses succès, lui suscita un ennemi puissant dans la personne d'un comte ou juge du pays, nommé Victor, qui prit à tâche de le persécuter de toutes les manières, et porta l'injustice jusqu'à s'emparer des propriétés dont Placide avait doté le monastère. Celui-ci s'étant transporté à *Willinga* [1], où habitait Victor, lui reprocha son injustice, et, avec la liberté d'un nouveau Jean-Baptiste, osa le réprimander du honteux commerce qu'il entretenait avec une femme. Victor se sentit vivement blessé de ce reproche ; mais, à son tour, nouvel Hérode, il ordonna à ses serviteurs d'attendre Placide au milieu du chemin, de le tuer, et, pour que rien ne manquât à la comparaison, de lui couper la tête, comme on le fit autrefois au Précurseur de Jésus-Christ. L'ordre fut exécuté de point en point. Toutefois, le barbare meurtrier ne jouit pas longtemps du fruit de son crime : car, peu de temps après, en traversant le Rhin sur un pont, il tomba avec son cheval et ses serviteurs, et fut entraîné par les eaux.

Sigisbert ne survécut pas longtemps à son fidèle disciple Placide. Vers l'an 615 [2], l'année même où mourait son glorieux maître Colomban, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. On l'inhuma dans le même tombeau que Placide, afin que la mort ne séparât point ceux que l'amitié avait si étroitement unis sur la terre. De nombreux prodiges attestèrent la sainteté des serviteurs de Dieu : à tel point que Dissentis devint bientôt le but d'un pèlerinage très-fréquenté. Les plus grands personnages et les rois mêmes tenaient à honneur de s'y rendre. On éleva une magnifique église au lieu même où Placide avait été tué ; elle subsista jusqu'à ces derniers siècles, où une énorme avalanche l'ensevelit, et avec elle les habitants du pays et la mémoire même du saint martyr.

Quant à l'abbaye de Dissentis, elle se perpétua tout le long des âges, et subsistait encore au moment où le savant Mabillon rédigeait cette courte notice, d'après d'anciens manuscrits communiqués par D. Albert Funsi, abbé de ce monastère.

D'après Bucelin, la fête des saints Sigisbert et Placide se célébrait solennellement dans tout le diocèse le 11 juillet.

Vies des Saints de Franche-Comté.

1. Château situé de l'autre côté du Rhin, non loin du monastère, et aujourd'hui ruiné.

2. Mabillon, à qui nous empruntons ces détails, les place sous l'année 615 : ce qui nous autorise à croire que Sigisbert mourut cette année. (Voyez *Ann. bened.*, lib. XI, n. 20.)

SAINT HIDULPHE[1], ARCHEVÊQUE DE TRÈVES,

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE MOYENMOUTIER, AU DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ.

707. — Pape : Jean VII. — Roi de France : Childebert III.

Vitæ cœlestis cupidus cuncta terrena facile derelinquit.
Celui qui désire la vie céleste abandonne facilement tous les biens de la terre.
S. Grégoire le Grand, *hom.* XI *sup. Evang.*

S'il y eut un grand nombre de saints religieux tirés de leur solitude ou de leur cloître, pour être élevés sur le trône épiscopal, il y eut aussi beaucoup d'évêques qui sont descendus de leurs trônes pour se faire religieux et se retirer dans le cloître et dans la solitude. Nous en avons deux exemples très-éclatants dans la personne de saint Hidulphe et de saint Dié, dont l'un laissa l'archevêché de Trèves, en Basse-Allemagne, et l'autre l'évêché de Nevers, en France, pour s'aller cacher dans les déserts des montagnes des Vosges, qui séparent la Lorraine de l'Alsace et de la Bourgogne, et donnent naissance à la Moselle du côté du septentrion, et à la Saône du côté du midi.

Saint Hidulphe était d'une très-noble famille de Bavière : il naquit à Ratisbonne. Il conserva dans son enfance, dans sa jeunesse, pendant ses études, l'innocence et la pureté de son baptême, et se préserva des vices auxquels cet âge est sujet. Il faisait ses délices de soulager les pauvres et de venir en aide à tous les malheureux. Préparé dès son enfance aux vertus ecclésiastiques, il renonça aux espérances flatteuses que lui offrait le monde, embrassa l'état ecclésiastique et se fit recevoir au nombre des clercs dans la ville de Ratisbonne. Son exemple fut suivi par Erard, son frère, qui devint depuis évêque régionnaire à Ratisbonne et dans la Bavière. Ce fut Erard qui baptisa sainte Odile, et notre saint Hidulphe assistait à ce baptême, qui produisit un effet si miraculeux.

Hidulphe, entendant un jour cette parole du Sauveur : « Celui qui délaissera sa maison, quittera son père, sa mère, ses frères ou ses sœurs, par respect pour mon nom, recevra le centuple et jouira de la vie éternelle », quitta aussitôt sa famille et son pays, prit le chemin de la Sicambrie ou Gueldres, et arriva dans la ville de Trèves, illustrée alors par des religieux qui répandaient partout la bonne odeur de leurs vertus. Sans craindre les rigueurs de la pénitence, l'intrépide soldat de Jésus-Christ se mêla dans leurs rangs. Sous la discipline monastique, sa vie fut tellement fervente, que les moins vertueux envièrent sa piété, et qu'il fut chéri de ses égaux et de ses supérieurs.

Le saint archevêque de Trèves, Numérien, considérant la science, la maturité, la vie angélique d'Hidulphe qui, sur l'aile de toutes les vertus, volait à la perfection, l'arracha de son monastère, et le retint près de lui, afin qu'il lui succédât après sa mort. Il l'associa dès lors à sa vie pastorale, et Hidulphe s'en acquitta avec autant de piété que de courage. Numérien

1. *Alias :* Hydulphe, Hildulphe, et vulgairement saint Hidou.

étant venu à mourir, le clergé et le peuple jetèrent aussitôt les yeux sur Hidulphe dont les talents et les vertus brillaient d'un vif éclat; mais notre Saint, effrayé du fardeau qu'on voulait lui imposer, le repoussa de toutes ses forces, se regardant indigne d'une charge si élevée. Les princes, les évêques, le clergé, les moines et le peuple redoublèrent leurs instances, et Hidulphe finit enfin par accepter la charge pastorale.

Dès lors il redoubla ses austérités, qui étaient déjà très-grandes. Sa charité envers les pauvres était admirable : il n'avait rien qui ne fût à eux et qu'il ne leur distribuât libéralement. Le soin du salut des âmes était son occupation principale. Il y travaillait par ses prédications, ses visites, ses exhortations, ses réprimandes, ses bons exemples, ses prières continuelles, et surtout par la vertu de l'auguste sacrifice de la messe, qu'il célébrait tous les jours. Parmi les actions mémorables de son épiscopat, il faut remarquer l'élévation et la translation du corps de saint Maximin de Trèves, l'un de ses prédécesseurs, dans une chapelle qu'il avait fait bâtir en son honneur. Il était encore dans le lieu où saint Paulin, évêque du même siége, l'avait inhumé, et il était couvert d'une tombe si pesante, que l'on ne pouvait la lever de place; mais saint Hidulphe la remua lui seul fort facilement; et, ayant trouvé dessous cette incomparable relique, il la mit dans une châsse de cyprès et la transporta avec beaucoup de solennité dans le lieu qu'il lui avait destiné. Il construisit ensuite un monastère en ce lieu, et l'enrichit de ses bienfaits.

Vers l'an 665, il introduisit la règle de Saint-Benoît dans le monastère de Saint-Maximin, fondé dans le IVe siècle. Il en augmenta les revenus et y rétablit une régularité si parfaite, que cette maison devint l'admiration de ce siècle. Cette abbaye fut détruite pendant la révolution française.

Le saint prélat portait envie depuis longtemps à ces religieux qui avaient le bonheur de vivre loin du monde, dans la contemplation des choses célestes : il soupirait après l'heure où il lui serait donné de les imiter. Il put enfin faire mettre en sa place, sur le siége épiscopal de Trèves, les uns disent saint Véomade, abbé de Saint-Maximin, d'autres, saint Basin; après quoi il alla se renfermer dans le monastère de Saint-Maximin. Mais voyant qu'il ne pourrait trouver, dans son propre diocèse, l'obscurité qu'il cherchait, il se retira secrètement, vers l'an 371, sur les frontières de la Lorraine, dans les montagnes des Vosges. Il y bâtit un monastère, qui fut appelé Moyenmoutier, parce qu'il était au milieu de ceux de Senones, d'Etival, de Saint-Dié et de Bonmoutier, puis il y fit construire deux églises, l'une en l'honneur de la sainte Vierge, et l'autre en l'honneur de saint Pierre; plus tard il en ajouta une troisième, en dehors de l'enceinte, pour les pèlerins et les malades qui venaient implorer son secours et celui de ses religieux, lui donnant le nom de Saint-Jean-Baptiste; puis une quatrième qu'il dédia à saint Grégoire. Il plaça cette dernière sur une colline au midi du monastère, au milieu du terrain qu'il avait choisi pour en faire le cimetière de la communauté.

Après ces constructions, qui furent rapides, il s'adonna à la contemplation pour laquelle il avait quitté la dignité épiscopale : cela ne l'empêcha pas de recevoir comme disciples beaucoup de personnes distinguées, soit par leur naissance, soit par leur mérite, qui vinrent se ranger sous sa direction. De la sorte, son monastère fut bientôt rempli de saints religieux, dont la vie était toute céleste. Il y venait aussi une foule de malades et d'estropiés pour recevoir du soulagement dans leur misère, parce que Dieu lui avait donné la grâce des miracles à un si haut degré, que, par sa seule

prière, il rendait la santé à ceux qui imploraient son assistance. De là vint que beaucoup de séculiers bâtirent des maisons aux environs de Moyenmoutier, et que ce lieu, auparavant désert et inhabitable, commença à être extrêmement peuplé.

Parmi ceux qui se rangèrent sous la conduite de saint Hidulphe, on compte saint Spinule ou Spin, saint Jean et saint Bénin, dont il se servit utilement pour la propagation de la vie monastique en ces pays. Saint Erard, son frère, le vint aussi trouver et demeura longtemps avec lui.

On rapporte une chose bien admirable : Hidulphe, appréhendant que la foule, qui venait continuellement à son monastère, attirée par ses miracles et par ceux de saint Spin, son disciple, qui mourut longtemps avant lui, ne ruinât enfin l'observance régulière et ne le détournât, aussi bien que ses religieux, des exercices de la vie contemplative, s'adressa à ce cher disciple déjà décédé, et prosterné devant son tombeau, il le pria, les larmes aux yeux, et même lui commanda de cesser de faire des miracles. Aussitôt les miracles cessèrent d'être aussi nombreux : le bienheureux Spin obéit ainsi à la voix d'un homme mortel, pour nous faire connaître le mérite de l'obéissance, préférable aux plus grands miracles.

Nous ne nous arrêterons point à rapporter ici les dons que divers princes et seigneurs firent à Moyenmoutier et aux autres maisons fondées par saint Hidulphe ; sa réputation était si grande dans le pays, que tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus distingué le regardait comme un homme venu du ciel : on s'empressait de lui témoigner du respect et de la bienveillance.

Saint Hidulphe se lia intimement avec saint Déodat ou Dieudonné, vulgairement appelé saint Dié [1], qui, ayant quitté l'évêché de Nevers par un motif semblable à celui de notre Saint et à celui de saint Gundelbert, évêque de Sens, fondateur de Senones, s'était réfugié dans le désert du Val de Galilée, où il avait bâti le monastère de Jointures, depuis appelé Saint-Dié, ainsi que la ville qui s'y est formée. Ce monastère fut nommé Jointures à cause de la jonction du ruisseau de Rothbach avec la Meurthe, qui s'opère dans le voisinage. Hidulphe et Dié, postés à deux lieues environ l'un de l'autre, se rendaient visite une fois tous les ans pour s'éclairer et se soutenir mutuellement dans la carrière commune de la vie spirituelle. Au jour destiné pour cette visite, ils partaient à la même heure pour venir l'un au-devant de l'autre. Lorsqu'ils s'étaient joints, ils se mettaient à genoux sur la place même de leur rencontre ; et après avoir fait oraison, il se donnaient le baiser de paix, et s'entretenaient ensuite du séjour futur de l'autre vie. Ce saint commerce dura près de huit ans. Au bout de ce terme, saint Hidulphe perdit cet excellent ami, si l'on peut dire que les Saints font une perte lorsqu'ils se laissent devancer par celui qu'ils doivent suivre dans le repos éternel auquel ils aspirent et vers lequel ils marchent.

Comme saint Dié avait recommandé sa communauté à saint Hidulphe en mourant, les religieux de Jointures ne voulurent point avoir d'autre abbé que lui. Notre Saint se vit ainsi obligé de se charger de leur conduite. Il les gouverna néanmoins sans quitter Moyenmoutier, et il mit à Jointures un vicaire, qui y fit les fonctions de prieur. Il entretint ces deux maisons dans une union admirable ; et, en l'honneur de celle qui avait existé entre saint Dié et lui, il permit aux religieux de l'une de visiter ceux de l'autre une fois l'an, tour à tour. Il continua les rudes exercices de sa pénitence

1. Nous avons donné sa vie au 19 juin, tome VII, page 150.

depuis la mort de saint Dié, pendant l'espace de vingt-huit ans que Dieu le laissa vivre après son ami, avec un courage et une uniformité de conduite qui surprenait tout le monde. Il était d'une santé si robuste, que, dans sa dernière vieillesse même, il s'occupait encore du travail des mains, et gagnait ce qui était nécessaire pour subvenir à sa nourriture et à ses habits. Il avait à un si haut degré le don de componction, que son exemple seul l'inspirait aux autres, sans qu'il fût obligé de la leur prêcher. Le nombre de ses disciples s'accrut de telle sorte, qu'il se vit le père de près de trois cents religieux, dont les uns demeuraient à Moyenmoutier, les autres aux environs, dans diverses cellules. Il faut sans doute comprendre dans ce nombre ceux du monastère de Jointures, qui se considéraient comme ses véritables enfants, quoiqu'il eût toujours la modestie de les regarder comme étant à saint Dié son ami. Il eut au reste tant de tendresse pour eux, que, songeant à se décharger et à se procurer du temps, treize ans avant sa mort, pour vaquer à la contemplation, il ne voulut pas quitter la conduite du monastère de Jointures. Il aima mieux se démettre de Moyenmoutier, auquel il donna Leutbalde pour abbé en sa place. Il voulut faire voir combien lui était précieuse la mémoire d'un si saint ami, qui l'avait conjuré, par tout ce qu'il y avait de plus sacré dans leur amitié, d'avoir soin de ses disciples. Pour s'exciter à supporter la peine que lui donnait cet emploi, il se représentait sans cesse les reproches que l'ami lui ferait un jour devant Dieu, s'il n'exécutait pas sa dernière volonté avec la fidélité qu'il lui avait jurée. Il fit encore plus ; car l'abbé Leutbalde étant mort l'an 704, il reprit, à l'instance des religieux, le gouvernement de son ancienne maison, et, pendant trois ans encore qu'il vécut, il gouverna simultanément les deux abbayes. Il habitait d'ordinaire à Moyenmoutier, d'où il allait faire sa visite annuelle aux frères du Val de Galilée. Saint Dié, dans une vision, avertit saint Hidulphe de sa fin prochaine : le pieux évêque s'y prépara avec une nouvelle ferveur. Cet heureux moment arriva le 11 juillet de l'an 707. Il fut enseveli par ses religieux dans l'église Saint-Grégoire, à droite de l'autel. En 787, son corps fut transféré dans l'église de la bienheureuse vierge Marie, et placé sous un monument de pierre travaillé avec art, et recouvert de lames d'or et d'argent. Sous le gouvernement d'Adalbert, abbé du monastère de Jointures, son corps fut levé de terre et déposé dans une châsse de bois. En 1130, les religieux de Moyenmoutier le placèrent dans une châsse de la plus grande richesse. Ses saintes reliques se conservent encore aujourd'hui dans l'église de son monastère, devenue paroissiale. La châsse d'argent dans laquelle elles étaient renfermées a disparu pendant la révolution française.

On le représente : 1° assistant au baptême de sainte Odile ; 2° donnant ordre au cadavre de son disciple, Spin, de cesser ses miracles ; 3° délivrant des énergumènes : c'est sa caractéristique la plus ordinaire ; 4° ayant près de lui une mitre et une crosse, symboles de sa renonciation à l'épiscopat.

On l'invoque pour les esprits troublés, les énergumènes, contre la peste et les tempêtes.

Voir les actes de saint Hidulphe dans l'*Histoire de Lorraine*, par Dom Calmet ; et les *Saints du Val de Galilée*, par l'abbé Guinot.

LE SAINT SUAIRE DE BESANÇON.

Selon l'opinion la plus probable, le Saint Suaire fut apporté d'Orient à Besançon, après la prise de Constantinople, en 1204. Othon de la Roche, seigneur bourguignon, s'étant distingué dans cette expédition, obtint, disent les anciennes chroniques, une des plus belles reliques de Constantinople pour sa récompense. Othon l'envoya à son père, Ponce de la Roche, seigneur de Saint-Hippolyte, qui la donna, en 1206, à Amédée de Tramelay, archevêque de Besançon. Cette relique n'était autre que le Saint Suaire de Besançon. Il était composé de deux toiles cousues fort délicatement. Les auteurs qui l'ont vu et touché nous disent qu'il était fait de lin terrestre, commun et doux comme celui d'Egypte et ouvré comme le petit Venise, mais d'un ouvrage si ancien qu'il était inconnu et inusité depuis longtemps. Il avait huit pieds de long et quatre de large. Le corps de Jésus-Christ, dit Dunod, y était peint d'un jaune pâle, également imprimé des deux côtés, sans aucune différence sensible, ayant les deux mains croisées l'une sur l'autre, de manière qu'on voyait distinctement les places de chaque main ainsi que celle du côté. La tête du Christ portait la barbe et les cheveux longs, et l'empreinte du corps, depuis les talons jusqu'au sommet de la tête, était en tout de cinq pieds géométriques et neuf pouces. Cette relique vénérée était déposée dans l'église de Saint-Etienne. On montrait le Saint Suaire deux fois par an, le jour de Pâques et le jour de l'Ascension, et des multitudes innombrables venaient chaque fois le vénérer. Il fut conservé miraculeusement dans l'incendie qui dévora l'église de Saint-Etienne, au mois de mars 1349. En 1544, la peste ravageait la ville de Besançon. Les habitants vouèrent alors une fête et une procession annuelle au Saint Suaire, et la peste cessa aussitôt. En 1668, nouvelle peste écartée encore une fois par la dévotion au Saint Suaire. Le Saint Suaire, enveloppé d'un satin cramoisi, était conservé dans un petit coffre de vermeil, orné de pierreries. Cette précieuse relique fut gardée dans la cathédrale de Saint-Etienne, jusqu'au temps où, par ordre de Louis XIV, Vauban fit démolir l'église pour construire la citadelle (1674). Alors le Saint Suaire fut solennellement apporté à Saint-Jean. Il y resta jusqu'à la Révolution française. Le 25 mai 1794, on lisait dans une feuille périodique du temps, le *Journal de Paris :* « La Convention a ordonné qu'il serait fait de la charpie d'un linge ci-devant appelé Saint Suaire, que les administrateurs de Besançon ont envoyé à Paris ». Cet ordre fut-il ou non exécuté ? Le *Moniteur* et les autres journaux de l'époque gardent à cet égard le silence le plus complet, et, depuis ce temps, il n'est fait nulle part mention du Saint Suaire. On suppose avec quelque vraisemblance que les ordres de la Convention n'ont pas été mis à exécution, et que cette relique vénérée de nos pères existe encore. On conserve, à l'archevêché de Besançon, la cassette de bois où était renfermé le coffret en vermeil qui contenait ce linge précieux.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté.*

XIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au monastère de Passignano, près de Florence, le décès de saint JEAN GUALBERT, abbé, instituteur de l'Ordre de Vallombreuse. 1073. — A Milan, les saints martyrs NABOR et FÉLIX, qui furent mis à mort durant la persécution de Maximien. 304. — En Chypre, saint Mnason, disciple de Notre-Seigneur [1]. 1er s. — A Aquilée, la naissance au ciel de saint Hermagoras, disciple de

1. Il fut évêque de Chypre, sa patrie, et un de ceux qui accompagnèrent saint Paul, dans son voyage de Césarée à Jérusalem. On l'appelle quelquefois, mais à tort, Jason et Nason.

saint Marc l'Evangéliste et premier évêque de cette ville, qui souffrit plusieurs maux dans l'exercice continuel de la guérison des malades, de la prédication de l'Evangile et de la conversion des peuples, et fut enfin décapité avec Fortunat, son diacre : ce qui lui mérita de triompher éternellement dans le ciel. Règne de Néron. — A Lucques, en Toscane, saint Paulin, ordonné, par saint Pierre, premier évêque de ce siége, et, après plusieurs combats, martyrisé avec ses compagnons, sous l'empereur Néron, au pied du mont de Pise. Ier s. — Le même jour, le martyre de saint Procule et de saint Hilarion, qui arrivèrent à la palme de la victoire par des tourments très-cruels, sous l'empereur Trajan et le président Maxime. IIe s. — A Lentini, en Sicile, sainte Epiphane, qui rendit l'esprit après avoir eu les mamelles coupées, sous l'empereur Dioclétien et le président Tertylle. — A Tolède, sainte Marcienne, vierge et martyre, qui fut, pour la confession de Jésus-Christ, exposée aux bêtes et déchirée par un taureau, ce qui lui acquit la couronne de gloire. IVe s. — A Lyon, saint VIVENTIOLE ou JUVENTIOLE, évêque. VIe s. — A Bologne, saint Paternien, évêque. Vers 470.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Bourges, et dans l'ancienne ville de Mouilly, en Bourbonnais (aujourd'hui Saint-Menou, au diocèse de Moulins), saint MENOU *(Menulphus)*, évêque de Quimper et confesseur, qui donna son nom à un célèbre monastère de filles, parce qu'on y retrouva ses ossements sacrés, d'après une inspiration divine. VIIe s. — Dans l'ancien monastère de Prum ou Pruim *(Prumia*, Ordre de Saint-Benoît, fondé vers 762), au diocèse de Trèves, saint Ansbald ou Ansbaud, abbé. On dit qu'il gouverna aussi le monastère de Saint-Hubert en Ardennes *(Andaginum Sancti Petri* ou *Andainum*, diocèse de Liége, Ordre de Saint-Benoît, fondé en 687). 886. — A Ploubalay (Côtes-du-Nord), au diocèse de Saint-Brieuc, saint Balay ou Balley *(Biabailus)*, moine. Il était seigneur de Rosmadeuc, en Bretagne, lorsqu'il quitta le monde pour se mettre sous la conduite de saint Guignolé, abbé du monastère de Landevenec *(Landevenechum*, diocèse de Quimper, Ordre de Saint-Benoît, fondé vers l'an 480). Il est patron de la paroisse de Ploubalay, et célèbre pour sa sainteté et ses miracles. VIe s. — A Clermont, en Auvergne, la translation de saint Prix ou Prict *(Præjectus)*, évêque de ce siége, dont la naissance au ciel est marquée au 25 janvier par le martyrologe romain [1]. — A Toulouse, saint Honnêt ou Honeste, prêtre et martyr, que saint Saturnin convertit en passant par Nîmes, et qui fut plus tard l'apôtre de la Navarre. Envoyé en Espagne, il prêcha l'Evangile à Pampelune, où il convertit saint Firmin qui devint le premier évêque d'Amiens. Il revint ensuite à Toulouse se remettre sous les ordres de l'évêque saint Honorat ; il fut enfin martyrisé. On garde sa tête dans le trésor de l'église Saint-Sernin, à Toulouse. Il est également honoré, à différents jours, à Nîmes, à Amiens et à Pampelune [2]. IIe s. — En Franche-Comté, le bienheureux Lambert, abbé de Clairefontaine, de Morimond et de Cîteaux. Il se consacra à la vie religieuse à Morimond *(Morimundus)*, célèbre abbaye de Cisterciens, fondée, en 1115, dans le diocèse de Langres. L'abbaye de Clairefontaine *(Clarus Fons*, Haute-Saône, canton d'Amance, près de Polaincourt) est aujourd'hui transformée en une faïencerie. Le hameau de Clairefontaine et sept ou huit villages et métairies des environs ont été créés par les moines. XIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules, et de Vallombreuse. — Au monastère de Passignano, près de Florence, saint Jean Gualbert, abbé, instituteur de l'Ordre de Vallombreuse, sous la Règle de Saint-Benoît.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Césarée de Philippes, aujourd'hui Banias, près de la source du Jourdain, en Palestine, sainte Véronique, que l'on croit être l'hémorrhoïsse miraculeusement guérie dont parle l'Evangile. Ier s. — A Rome, la naissance au ciel de saint Primitif, martyr, cité par saint Jérôme. — A Césarée de Cappadoce, aujourd'hui Kaïsarieh, près du mont Argée, les saints martyrs Dive ou Die, Cornie ou Corunsie et Lavence. — A Fano *(Fanum Fortunæ)*, petite ville d'Italie saint Paternien, évêque de ce siége et confesseur, différent de celui que nomme aujourd'hui le martyrologe romain. Il gouverna son Eglise pendant quarante-deux ans, et l'illustra par sa science, son zèle et ses miracles. Il fut enseveli dans son église cathédrale que l'on dédia bientôt après sous son invocation. IVe s. — A Constantinople, saint Mamas, martyr. — Chez les Grecs, saint Michel de Malée, con-

1. Voir sa vie à ce jour, tome Ier, page 604.

2. Voir, pour plus de détails, la Vie de saint Firmin et celle de saint Saturnin, et la note 1 du tome II, page 546

fesseur et moine. Malée (aujourd'hui Malia) est un promontoire du Péloponèse, entre les golfes Laconique et Argolique : Michel y mena probablement la vie solitaire, et de là lui sera venu son surnom. — Encore chez les Grecs, les saints André, soldat, Fauste, Mène, et leurs compagnons, martyrs. — Au diocèse de Côme, en Italie, saint Uguzon ou Luguzon, martyr. Il était berger et gardait les troupeaux d'un riche seigneur du pays. Comme il faisait beaucoup d'aumônes aux pauvres, son maître, pensant qu'il abusait de ses richesses, le fit mourir à coups de poing. Une église s'éleva plus tard sur le lieu de son martyre. On le peint en habit de berger, tenant dans sa main un fromage qu'il distribue aux pauvres. On l'invoque pour la conservation de la vue. — A Corneto, petite ville d'Italie, saint Lithard ou Lithuard, confesseur. Allemand de naissance, il quitta sa patrie et se rendit en Italie pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Corneto conserve ses reliques et l'honore comme son patron. — Au monastère de la Cava, près Salerne, dans le royaume de Naples, saint LÉON, abbé, de l'Ordre de Saint-Benoît. 1075. — A Inspruck, dans le Tyrol, le bienheureux André, enfant, assassiné par les Juifs, en haine de la religion chrétienne, non loin de cette ville. Il fut enterré à Rinn, près d'Inspruck. Le bienheureux André devint très-célèbre dans tout le Tyrol ; des villages entiers se rendirent processionnellement à son tombeau que le Seigneur glorifia par plusieurs miracles [1]. 1462.

SAINT NABOR ET SAINT FÉLIX, MARTYRS A MILAN

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Quam mirandi generis mors est, cui parum fuit non esse in pœnis, nisi esset insuper in deliciis.

O admirable trépas des martyrs ! c'était peu que la mort mît fin à leurs souffrances, si elle n'eût été d'ailleurs une source de délices.

S. Aug., *tract.* 65 *sup. Evang. Joan.*

Ces deux illustres témoins de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de la religion chrétienne ont eu pour panégyriste un des plus grands docteurs de l'Eglise, saint Ambroise, dans son Commentaire sur saint Luc et dans son Epître à sa sœur Marcelline ; et l'Eglise honore leur mémoire par une commémoration annuelle en son office. Ils paraissent dans l'histoire comme Melchisédech, sans père, sans mère et sans pays. Ce que les Annales ecclésiastiques nous apprennent, c'est que, dans la cruelle persécution de Maximien Hercule, ils furent arrêtés comme chrétiens, assez près de Milan, et jetés dans une obscure prison, avec défense expresse de leur rien donner à manger ni à boire, afin que la faim et la soif les obligeassent d'abandonner le culte du vrai Dieu et les forçassent d'offrir de l'encens aux idoles. Mais ces généreux chrétiens, que Dieu soutenait par sa parole, ne diminuèrent rien pour cela de leur constance et de leur fermeté dans la foi, et endurèrent si généreusement, non-seulement la faim et la soif, mais aussi les ténèbres, l'infection et les incommodités de leur cachot, qu'on désespéra de les gagner par cette première épreuve.

Le tyran les fit donc paraître en sa présence; et, comme il les trouva plus que jamais courageux, il les fit charger de coups de bâton. Ensuite, espérant que le supplice de Nabor pourrait intimider Félix, il fit appliquer le premier à la torture , on lui brûla les côtés avec des torches ardentes, et on lui déchira toute la peau avec des ongles de fer. Le Martyr, au milieu de

1. On peut voir dans les Bollandistes, édition Palmé, 1867, tome III de juillet, page 441, une planche fort curieuse, copiée sur un exemplaire publié chez Michel Wagner, à Inspruck, en 1658, et donnant, dans une suite de vingt et une images, l'histoire complète de la vie tragique du bienheureux enfant.

ces tourments, ne faisait autre chose que louer Dieu de la grâce qu'il lui faisait de souffrir quelque chose pour sa gloire. Quant à Félix, bien loin d'être ébranlé par ce spectacle, toute sa peine était de n'être pas le compagnon des douleurs de Nabor, comme il était son compagnon dans la profession du Christianisme. Le ministre de Satan, furieux de cette constance, les fit jeter tous deux dans un grand brasier, qui devait les consumer en un moment; mais les flammes respectèrent tellement leurs corps et leurs cheveux mêmes, qu'ils n'en eurent aucun mal. Un miracle si éclatant devait confondre leur persécuteur, et lui faire connaître la puissance du Dieu de Nabor et de Félix ; mais son cœur s'endurcissant, comme celui de Pharaon, sans donner place aux lumières ni aux mouvements de la grâce, il fit conduire les Martyrs en prison, d'où peu de jours après il les fit tirer pour achever leur sacrifice. Ils furent décapités le 12 juillet, vers l'an 304, auprès du ruisseau nommé Silaro, où Sabine, dame également illustre par sa naissance et par sa vertu, leur donna la sépulture. Depuis, on les transporta à Milan, dans la basilique de leur nom, dont le même saint Ambroise fait mention dans la lettre à sa sœur.

On les gardait dans la même église, qui porta le nom de Saint-François jusqu'en 1798. A cette époque, le gouvernement de la république cisalpine, dont le siége était à Milan, chassa de leur cloître les religieux Franciscains conventuels qui desservaient cette église, et la fit démolir. Avant qu'on la détruisit, l'archevêque de Milan donna l'ordre d'enlever les reliques des saints Nabor et Félix, ainsi que plusieurs autres qui y étaient conservées. On les déposa dans la basilique Ambrosienne, où elles se trouvent maintenant.

Voir les fastes de l'Eglise en italien, volume de janvier, Milan, 1824; Sollier, *Acta Sanctorum*, tome III julii.

SAINT VIVENTIOLE OU JUVENTIOLE,

MOINE DE CONDAT, AU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE, 24e ARCHEVÊQUE DE LYON

524. — Pape : Jean Ier. — Rois des Francs : Clodomir et Thierry Ier.

Ille valde admirandus atque laudandus est cujus cursus multorum profectus est.

L'homme qu'il faut admirer et loner est celui dont la vie a été vraiment utile à ses semblables.

S. Eus. Emiss., *hom.* VII *ad monachos.*

Saint Viventiole fut tout à la fois l'ornement de l'état monastique et la gloire de l'épiscopat. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance, mais il était un des moines les plus distingués de Condat (appelé aussi Grand-Saint-Claude et Saint-Oyend-de-Joux, *Condatescense*, Ordre de Saint-Benoît, diocèse de Saint-Claude), lorsque saint Oyend gouvernait ce monastère. Au commencement du VIe siècle, ce saint abbé avait fondé à Condat une école qui devint une des plus célèbres des Gaules, et Viventiole fut chargé d'y enseigner les lettres. La fonction d'*écolâtre* était une des plus importantes du monastère. Viventiole possédait une science aussi variée que profonde.

C'est le témoignage que lui rendait un des plus grands prélats de son siècle, saint Avite, évêque de Vienne, dont il avait su mériter l'estime et l'affection. Il composa de savants ouvrages que l'injure des temps a détruits, mais qui subsistaient encore trois siècles après lui, et qui faisaient dire à Agobard, un des plus grands évêques de Lyon : « Viventiole était célèbre par ses propres ouvrages et célébré par ceux des autres ».

Après la mort de saint Oyend, arrivée le 1er janvier 510, quelques troubles s'élevèrent dans le monastère de Condat, peut-être à cause de la nomination de son successeur. Viventiole, qui pouvait craindre que les suffrages ne se réunissent sur lui, choisit l'époque de l'élection pour entreprendre un voyage à Lyon. Il se trouvait en cette ville lorsqu'il reçut de saint Avite, évêque de Vienne, une lettre qui le remerciait d'une sellette de bois très-artistement travaillée. Saint Avite, en reconnaissance, lui souhaitait bientôt une chaire épiscopale, et l'exhortait à prendre le gouvernement du monastère de Saint-Oyend, pour se disposer à la plénitude du sacerdoce.

Ce souhait de saint Avite fut une sorte de prédiction. L'Eglise de Lyon ayant peu après perdu son évêque saint Etienne, Viventiole fut placé sur le siége de cette ville, vers l'an 514, et l'amitié qui l'unissait à Avite en devint encore plus étroite. C'était Avite qui l avait lui-même choisi et désigné pour être évêque de Lyon. Saint Viventiole assista au concile d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais (Suisse), qui s'assembla, le 1er mai 516, par les soins de Sigismond, roi de Bourgogne, dans le monastère nouvellement bâti par ce prince. Il prononça, dans ce Synode, un discours qui nous a été conservé en grande partie, et qui atteste la connaissance profonde qu'avait le saint évêque des voies de Dieu et de la discipline monastique, et le zèle avec lequel il cherchait à éloigner des cloîtres l'ignorance et les moindres désordres.

De concert avec saint Avite, il convoqua le concile d'Epaone, qui s'assembla le 6 septembre 517. On y vit réunis vingt-quatre évêques de Bourgogne, au nombre desquels se trouvait Claude Ier, évêque de Besançon. On y fit quarante canons sur la discipline ecclésiastique et sur la règle des mœurs. Le trentième canon condamnait les mariages entre beau-frère et belle-sœur. Il s'appliquait à Etienne, intendant des finances du roi Sigismond, qui avait épousé Palladie, sœur de sa première femme. Sigismond prit la défense du coupable, mais la résistance des évêques ne put être vaincue, et dans un autre concile tenu à Lyon (518), par Viventiole, onze évêques confirmèrent le trentième canon d'Epaone. Sigismond exila les évêques, mais sans rien gagner, et ils revinrent dans leurs églises peu de temps après.

Viventiole mourut à Lyon, en l'année 524, selon l'opinion la plus probable. Il fut inhumé dans l'église des Apôtres, qui est devenue celle de Saint-Nizier, où l'on éleva dans la suite un autel sur son tombeau. Un ancien manuscrit, découvert par Severt, historien de l'Eglise de Lyon, rapporte une partie de l'inscription gravée sur le tombeau du saint évêque. On y lisait : « Notre pontife Viventiole, homme puissant par ses œuvres, repose dans ce tombeau. Il fut l'organe de l'Eglise, le prédicateur de la parole, l'honneur de ses frères, l'exemple des peuples, et sut remplir avec mérite tous les degrés du ministère.... Que parmi les fêtes des Saints de Lyon, ce jour de fête soit pour vous un des plus solennels. Père bon, couronne de tous les évêques, sois propice à nos prières, et souviens-toi de nous qui t'invoquons ».

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté* et du *Gallia christiana nova.*

SAINT MENOU,

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET CONFESSEUR

VIIe siècle.

> C'est presque au terme d'un long et pénible voyage, lorsqu'il est près de revoir son troupeau, que saint Menou est obligé de faire à Dieu le sacrifice de sa vie, au milieu d'un peuple qui n'est pas le sien ; mais il se soumet sans murmurer aux ordres de la Providence.
>
> Dom Lobineau, *Eloge de saint Menou.*

L'Irlande fut la patrie de saint Menou. Afin de servir Dieu d'une manière plus parfaite, il quitta, dès sa jeunesse, son pays et sa famille et se rendit d'abord dans la Grande-Bretagne, d'où il passa en Armorique et aborda à Quimper, ville qui, à cette époque, faisait partie du pays des Ossimiens. Saint Corentin, deuxième du nom, en était alors évêque. Il appela le jeune étranger, lui demanda d'où il venait et quel était le motif de son voyage. Menou lui répondit, en langue bretonne, qu'il était natif d'Irlande et que le désir de s'occuper uniquement du service de Dieu l'avait conduit dans cette contrée. Sa piété toucha le saint prélat, qui, le voyant d'ailleurs très-instruit, l'admit dans son clergé et l'éleva au sacerdoce. Menou, revêtu de cet auguste caractère, ne se contenta pas d'immoler chaque jour la divine victime, il s'offrait lui-même au Seigneur comme une hostie vivante, par la pratique de la mortification corporelle. Sa foi vive le rendait l'objet du respect et de l'affection du peuple. Aussi, à l'époque de la mort de saint Corentin fut-il appelé à lui succéder, par les vœux réunis du clergé et des fidèles.

Devenu pasteur des âmes, le Saint ne se borna pas à les édifier par une vie régulière ; son soin principal fut de les instruire assidûment des vérités du salut et de leur distribuer le pain sacré de la parole de Dieu. Sa charité, qui l'occupait sans cesse à pourvoir avec sollicitude aux besoins spirituels de ses ouailles, le rendait également sensible à leurs maux corporels. On rapporte qu'un homme noble du pays, que le prince retenait en prison, ayant entendu parler de l'éminente sainteté de l'évêque, témoigna le désir, s'il était rendu à la liberté, de se convertir par ses prédications et de recevoir sa bénédiction. Le zélé pasteur, informé des pieuses dispositions du prisonnier, lui envoya son anneau et lui fit dire qu'il ne désespérât pas de Dieu, qu'il aurait bientôt des actions de grâces à rendre à sa bonté infinie. Le prisonnier reçut avec plaisir cet anneau et en toucha ses chaînes, qui se brisèrent à la vue de tous les assistants, de telle manière qu'il put aller librement trouver le saint évêque, vers lequel il se hâta de se rendre. S'étant prosterné à ses pieds, et lui ayant témoigné sa vive reconnaissance, il en reçut le bienfait de l'instruction chrétienne et le sacrement de baptême, après lequel il s'en retourna chez lui plein de joie.

Il paraît que saint Menou avait fait le vœu de visiter les tombeaux des saints Apôtres. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il partit pour Rome accom-

pagné de quelques-uns de ses prêtres. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il n'y put tenir longtemps sa sainteté cachée ; car un miracle le fit bientôt connaître. Il accorda à un paralytique, qui lui demandait l'aumône, un bien plus grand avantage, celui de sa guérison. Ce prodige parvint aux oreilles du Pape qui s'en réjouit et voulut voir le saint prélat. Il l'engagea beaucoup à prolonger son séjour à Rome ; mais le serviteur de Dieu ayant satisfait sa dévotion, résolut de retourner vers son troupeau.

Il quitta donc Rome, accompagné de ses prêtres, et étant rentré en France, il parvint jusqu'à Mouilly, petite ville du Bourbonnais et aujourd'hui du diocèse de Moulins. Là, il annonça à ses disciples que sa mort était prochaine, et il leur en prédit le jour et l'heure. Désolés d'apprendre cette triste nouvelle, ceux-ci ne le quittaient plus, et, réunis autour de lui, ils le priaient de vouloir bien être leur protecteur perpétuel dans le ciel, comme il avait été leur maître dans les voies de la perfection sur la terre. Le vertueux évêque les exhorta à la persévérance dans le bien ; il reçut ensuite le saint viatique, et, se plaçant comme s'il avait voulu se livrer au sommeil, il expira en priant, et fut aussi exempt des douleurs de la mort qu'il l'avait été pendant sa vie de la contagion du péché. Son humilité lui avait fait demander d'être inhumé dans l'endroit le moins apparent du cimetière de Saint-Germain, et ses intentions furent remplies ; mais un miracle opéré à son tombeau porta un seigneur, nommé Arcade, à faire construire dans ce lieu une église en l'honneur du saint évêque ; on y fonda un monastère de filles, et Adalgise, troisième abbesse, fit lever son corps de terre dans le IXe siècle. L'abbaye est maintenant détruite, mais les reliques de saint Menou sont encore conservées dans l'ancienne église, qui est aujourd'hui paroissiale.

Le culte de saint Menou est depuis longtemps établi, non-seulement dans le lieu qui porte aujourd'hui son nom, mais dans tout le diocèse de Bourges. Le Bréviaire de cette église, imprimé en 1512, marque son office à trois leçons. Il n'est maintenant que du rite simple. On n'honore pas ce saint évêque en Bretagne, sans doute parce qu'il est mort hors de la province et que ses actions n'y étaient pas connues. Son nom cependant se retrouve assez fréquemment dans le pays ; Pont-Menou, le Vau-Meno et Kermeno le rappellent visiblement. Nous croyons que saint Nolf, dont une paroisse du diocèse de Vannes porte le nom, n'est autre que saint Menou, qui se nomme en latin *Menulphus*.

Dom Lobineau : *Vies des Saints de Bretagne*. — Tiré de ses actes, conservés autrefois en manuscrit dans l'église de Saint-Autrille-du-Château, à Bourges, publiés d'abord par le P. Labbe, et reproduits par les Bollandistes, tome III de juillet, et des leçons de son office, imprimé à Paris en 1686.

SAINT JEAN GUALBERT,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE VALLOMBREUSE, EN ITALIE

1073. — Pape : Saint Grégoire VII. — Empereur d'Allemagne : Henri IV.

Non putet aliquis futuram in se esse misericordiam Dei, si est in se immisericors.
Nul ne doit espérer d'obtenir la miséricorde de Dieu, s'il est lui-même sans miséricorde.
Saint Augustin.

L'Ordre de Saint-Benoît est cette vigne dont parle le Prophète ; plantée des mains de Dieu même, non-seulement elle s'élève sur les plus hautes montagnes et sur les cèdres les plus forts et les plus puissants ; mais elle a aussi étendu ses branches jusqu'au bord de la mer et aux dernières extrémités de la terre. En effet, ce saint Ordre, ayant été établi par l'inspiration et le secours de Dieu, s'est acquis une si haute estime dans le monde, qu'on l'a vu occuper les premières dignités du siècle et de l'Eglise, et qu'il s'est répandu, en peu de temps, dans tous les lieux habitables de la terre ; mais ce qui nous fait voir plus clairement sa bienheureuse fécondité, c'est que, non-seulement il est composé d'une infinité de maisons et d'abbayes, qui ont été, durant plusieurs siècles, les asiles de la piété, les séminaires des saints évêques et les écoles publiques où se sont conservées les lettres divines et humaines ; mais qu'il renferme aussi plusieurs Ordres et plusieurs Congrégations différentes, qui, par la variété de leurs institutions, servent merveilleusement à l'ornement de l'Eglise militante, dont il est écrit « qu'elle est revêtue de drap d'or et environnée de diversité ». Entre ces Ordres ou Congrégations, celui de Vallombreuse, dont il y a plusieurs maisons en Italie, n'est pas des moins illustres, et il mérite bien que nous donnions ici la vie de son saint Fondateur, une des plus riches en vertus et des plus édifiantes que l'on puisse proposer aux fidèles.

Ce vertueux disciple de saint Benoît, appelé Jean Gualbert, naquit à Florence, vers le commencement du XIe siècle. Ses parents étaient nobles et des plus considérables du pays. Son père se nommait Gualbert, et faisait profession des armes ; pour sa mère, nous n'en avons pas le nom. Soit que notre Saint n'eût pas été élevé dans les vraies maximes de la piété, soit qu'il les eût laissées de côté à l'âge des passions, il se lança dans la dissipation et le faste. Il s'était déjà exercé au maniement des armes, lorsqu'un de ses parents, peut-être Hugues, son propre frère, ayant été tué, son père l'engagea à en tirer vengeance et à chercher comme lui toutes les occasions de perdre l'auteur de cet homicide. Un jour que notre Saint allait à Florence, rêvant dans son esprit comment il pourrait trouver son ennemi et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre, dans un lieu si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi ne fait qu'augmenter sa soif de vengeance ; il saisit son épée et s'apprête à la lui passer au travers du corps ; l'autre, qui n'était pas préparé à cette rencontre, se jette aux pieds de Gualbert, et les bras étendus en forme de

croix, il le conjure par la passion de Jésus-Christ dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses propres bourreaux amollit la dureté de son cœur ; il tend la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non-seulement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché ». S'étant ensuite embrassés l'un l'autre, ils se séparèrent.

Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenait à l'Ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église du monastère, il pria devant un crucifix avec une ferveur extraordinaire ; le crucifix devant lequel il priait baissa la tête et s'inclina vers lui, comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour. On garde encore ce crucifix dans cette église. Dès lors, Gualbert conçut pour le monde un tel dégoût et un si grand amour pour Dieu, que, soit au sortir de l'église, soit quelque temps après, il alla trouver l'abbé du monastère, se prosterna à ses pieds et lui demanda l'habit monastique. On lui refusa cette grâce par crainte de son père. On lui permit seulement de suivre en habit séculier les exercices de la communauté. Son père, en effet, fit les plus grandes menaces aux religieux. Aussi, personne n'osa entreprendre de donner la tonsure monacale ni l'habit religieux au saint postulant. Alors, étant animé d'un esprit extraordinaire de ferveur, il se coupa lui-même les cheveux, et, ayant prié un des frères de lui prêter un de ses habits, il le mit premièrement sur l'autel, puis il s'en revêtit en présence de toute la communauté, qui ne put s'empêcher de l'applaudir et de l'aider dans une action si courageuse. Son père, informé de la démarche qu'il venait de faire, accourut au monastère, où il éclata en invectives et en menaces contre les religieux. A la fin, touché de la piété et de la constance de son fils, il revint à des sentiments plus doux, approuva sa résolution, et fut des premiers à l'exhorter à la persévérance.

Jean Gualbert, se voyant donc religieux, mit aussitôt la main à l'œuvre pour déraciner les vices de son cœur et pour acquérir les plus solides vertus. Il était le plus tempérant, le plus humble, le plus débonnaire et le plus dévot de tout le couvent. L'abstinence, les jeûnes, les veilles et les autres macérations corporelles étaient ses délices. Il ne se regardait que comme le dernier des frères. On ne l'offensait jamais, parce qu'il croyait qu'on le traitait toujours avec plus d'honneur et de charité qu'on ne devait. Sa conversation était si douce, ses réponses si respectueuses et toutes ses manières si pleines de circonspection, qu'il ne donnait jamais sujet à personne de s'attrister. Dans les contradictions et les maladies, il faisait paraître une patience invincible ; il obéissait en aveugle à ses supérieurs, et leur volonté était pour lui une loi inviolable. Enfin, toute sa vie était d'être avec Dieu, de chanter ses louanges, de l'avoir toujours devant les yeux, de s'élever à lui par l'oraison, et de s'entretenir avec lui dans le secret de son cœur. C'est ainsi que ce grand homme passa son noviciat et les premières années de sa profession. Cependant l'abbé de Saint-Miniat étant mort, Gualbert fut élu son successeur par les suffrages de toute la communauté. Mais le Serviteur de Dieu, qui préférait la sûreté de l'obéissance à l'éclat de la prélature, refusa cette charge, et pria instamment les religieux de procéder à une nouvelle élection. Quelque temps après, notre Saint quitta le monastère de Saint-Miniat avec un autre religieux et alla chercher une solitude plus complète. Il visita l'ermitage de Camaldoli, pour s'y édifier avec ceux qui

l'habitaient ; puis il gagna une vallée fort agréable nommée Vallombreuse *(Vallis Umbrosa)*, à cause de la multitude de saules qui la couvrent de leur ombre. Elle est dans le diocèse de Fiesole, éloignée de Florence d'une demi-journée de chemin. Deux religieux, qui étaient déjà dans un petit ermitage, le reçurent, lui et son compagnon, avec beaucoup de joie. Sa réputation y attira aussi beaucoup d'autres personnes, qui crurent que ce leur serait un grand bonheur de vivre en la compagnie d'un si saint homme ; ainsi, la troupe, se grossissant de jour en jour, il y bâtit un petit monastère en bois et en terre, sur un emplacement que lui donna l'abbesse de Saint-Hilaire.

Ces nouveaux religieux, considérant sa prudence et sa sainteté, l'élurent unanimement pour leur abbé. Il y résista comme il avait fait à Saint-Miniat ; mais sa résistance n'eut pas le même succès ; il fut enfin obligé de se rendre et de se charger de la conduite spirituelle et temporelle de cette communauté naissante. Le premier soin qu'il prit fut d'y faire observer la Règle de Saint-Benoît, selon l'esprit et selon la lettre. C'est quelque chose de si grand, que cela demande une adresse et une force d'esprit merveilleuses en un supérieur. Il voulait que ses religieux n'eussent que des habits de vile étoffe qu'il faisait faire de la laine de ses troupeaux ; il les exhortait même à porter continuellement le cilice pour dompter leur chair et la rendre sujette à l'esprit ; il ne leur permettait de sortir que pour des nécessités indispensables, sachant bien que le religieux perd facilement, dehors, l'esprit d'oraison et de dévotion qu'il s'est acquis dans le silence et la retraite. Il ordonna qu'il y aurait toujours une lampe allumée la nuit dans le dortoir : ce qui a aussi été établi fort sagement par d'autres instituteurs de Congrégations, et ordonné par le pape Clément VIII, pour toutes les maisons régulières.

Ce qui donnait une force invincible à sa parole, c'était qu'il ne commandait rien sans donner d'abord l'exemple, et il pratiquait tout lui-même avec plus d'exactitude et de rigueur qu'il n'en exigeait de ses religieux. Il avait une charité universelle, une humilité sincère, une patience invincible et une ferveur qu'on ne voyait jamais se ralentir. S'il était sévère dans la correction du vice, nul n'était plus doux que lui envers ceux qui reconnaissaient leurs fautes et promettaient de s'en corriger. La tempérance lui était si chère qu'il ne mangeait que ce qui lui était nécessaire pour ne pas mourir. Bien loin d'avoir des mets plus délicats que les religieux de sa communauté, il voulait, au contraire, être le plus mal partagé de tous, afin de garder l'abstinence avec plus de perfection. Cette mortification lui donna un mal d'estomac et un asthme qui lui durèrent tout le reste de sa vie ; ses souffrances étaient si violentes, que, sans le soin qu'avaient ses enfants de lui faire prendre souvent un peu d'aliment, il fût tombé plusieurs fois le jour en des défaillances dangereuses. On crut que Dieu lui envoya cette incommodité, afin que l'expérience du mal le rendît un peu plus indulgent envers ses disciples, et qu'il diminuât quelque chose de cette austérité extraordinaire, qui empêchait beaucoup de personnes d'embrasser son institut. Il reçut plusieurs frères convers pour les ministères extérieurs, afin que les religieux du chœur, n'étant point obligés aux travaux de la campagne, pussent s'appliquer plus tranquillement, et avec moins de dissipation, à la prière et aux autres fonctions de l'esprit.

Pendant qu'il gouvernait son abbaye avec cette admirable sagesse, l'empereur Henri III vint à Florence ; informé de ses vertus, il conçut une bienveillance particulière pour lui, et lui envoya un évêque pour faire la consé-

cration du grand autel de son église, qui fut depuis dédiée tout entière par le cardinal Hubert. Sa réputation s'augmentant toujours de plus en plus, plusieurs riches lui offrirent des fonds et des revenus pour bâtir de nouveaux monastères de sa Congrégation, et on le pria d'en réformer quelques anciens sur le modèle de l'observance qu'il avait établie dans Vallombreuse. Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes lui fit embrasser ce grand travail, et il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il eut bientôt la consolation de voir la Règle de Saint-Benoît, avec les constitutions qu'il y avait ajoutées, s'observer très-exactement dans huit ou dix maisons différentes. Il avait soin de les visiter souvent pour y maintenir l'esprit de pauvreté, de silence, d'oraison et de mortification qu'il y avait introduit, et pour y corriger ce qu'il y trouverait digne de correction. Un jour, visitant celle de Moscetta, qui était de fondation nouvelle, il trouva que l'abbé, nommé Rodolphe, y avait fait des bâtiments plus splendides et plus ornés qu'il n'était convenable à la pauvreté religieuse. Il en eut une douleur sensible, et, regardant cet abbé avec indignation : « Vous avez », lui dit-il, « employé à votre édifice de grandes sommes dont on aurait pu nourrir plusieurs pauvres, et vous vous êtes bâti des palais pour vous loger comme des seigneurs ; il n'en ira pas ainsi ». Puis, se tournant vers un petit ruisseau qui arrosait les murailles du couvent, il pria Dieu, qui emploie les moindres choses pour renverser les plus hautes, de se servir de cette eau pour ruiner ce superbe bâtiment qui n'était que l'ouvrage du faste et de l'ambition humaine. Sa prière fut aussitôt exaucée : car il ne fut pas plus tôt sorti de ce lieu, où on ne put jamais l'arrêter un moment, que ce ruisseau, qui n'avait presque point de force, grossit si démesurément et devint si violent, que, roulant du haut de la montagne des arbres, des rochers et des masses de terre et de sable, il renversa entièrement tout le couvent, sans y laisser aucune marque de magnificence. L'abbé et les religieux, effrayés de cet accident, voulaient transférer leur demeure ailleurs ; mais le Saint les en empêcha, leur mandant que cette inondation n'était que pour cette fois seulement, et que, dans la suite, la petite rivière ne déborderait plus.

Dans un autre monastère, Gualbert apprit qu'en recevant un novice on lui avait fait faire une donation générale de tous ses biens en faveur de la communauté, sans rien laisser à ses héritiers : il demanda d'en voir le contrat ; on le lui apporta aussitôt ; mais lorsqu'il l'eut entre ses mains, il le déchira et en jeta les morceaux au vent, en disant « qu'il était bien plus convenable d'avoir peu de biens que de s'enrichir par des voies si peu charitables ». Il ne se contenta pas de cela; mais, sortant du couvent en colère, il pria Dieu de lui faire sentir sur-le-champ le poids de son indignation. En effet, il n'en était pas à cent pas, que le feu y prit subitement, sans qu'on pût savoir qui l'avait allumé : la plus grande partie de l'édifice fut consumée. Le religieux qui l'accompagnait, ayant aperçu de loin l'incendie, le pria de retourner sur ses pas pour y apporter remède ; mais il ne voulut pas même tourner la tête pour le voir, et, dans l'ardeur de ce zèle, il se rendit promptement à son monastère de Vallombreuse.

Sa charité envers les pauvres était extrême, et il leur eût volontiers donné, dans la nécessité, toutes les provisions de ses monastères : en diverses occasions il leur fit distribuer très-libéralement le blé de ses greniers et la chair de ses troupeaux. Dieu le doua, en récompense, de plusieurs grâces gratuites, comme du don des miracles, de celui de prophétie et de la grâce du discernement des esprits. Sa biographie, rapportée par Surius,

cite quelques guérisons surnaturelles qu'il opéra par l'efficacité de son intercession. Il lisait dans le fond des cœurs et y voyait les pensées et les inclinations les plus cachées. Un jeune homme, nommé Gérard, se préparant à recevoir l'habit, fit sa confession selon la coutume; mais il y céla ses péchés les plus graves. Le Saint l'en avertit et lui marqua si distinctement les circonstances de ses fautes, qu'il fut obligé de l'avouer avec le sacrilége qu'il avait commis en confession, et qu'il en demanda la pénitence.

Tant de dons extraordinaires acquirent à saint Jean Gualbert une si haute estime dans le monde, que les Papes mêmes souhaitèrent de le voir et de converser avec lui. Saint Léon IX, sachant qu'il était en son couvent de Passignano, y vint avec toute sa cour pour prendre un repas. Il n'y avait point alors de poisson dans le monastère pour présenter à Sa Sainteté, et chacun assurait qu'on n'en trouvait point dans le lac qui était auprès. Mais notre Bienheureux ne laissa pas d'y envoyer pêcher, et, par un miracle de la divine Providence, qui voulait témoigner son amour pour ces deux saints personnages, le Pape et l'Abbé, l'on y pêcha deux gros poissons qui servirent pour recevoir un hôte si illustre. Etienne IX, étant dans une ville assez proche de Vallombreuse, envoya chercher le serviteur de Dieu. Le Saint, qui aimait mieux le silence de sa pauvre solitude que le bruit de la cour pontificale, pria Dieu avec instance de le délivrer de cet embarras, sans qu'il se rendît coupable de désobéissance : il fut exaucé ; un furieux orage, avec un vent impétueux , s'étant subitement levé lorsqu'il était déjà en chemin, les députés reconnurent bien que Notre-Seigneur ne voulait pas qu'il fît ce voyage, et, en effet, ils le firent reconduire en son monastère. Le Pape, averti de ce qui s'était passé, ne montra aucun mécontentement.

Gualbert avait la plus grande horreur pour le crime détestable de la simonie, qui était aussi le sujet des larmes et des gémissements des plus grands hommes de son temps, comme on le peut voir par les Lettres du Bienheureux cardinal Pierre Damien ; il poursuivit constamment, au risque de sa vie, Pierre, archevêque de Florence, qu'il accusait d'avoir acheté son évêché. Ce faux évêque s'en vengea par les mauvais traitements qu'il fit subir aux religieux de la Congrégation de Vallombreuse. Un jour ses satellites vinrent au couvent de Saint-Salvi, le pillèrent, y mirent le feu, et ayant indignement dépouillé la plupart des religieux, les battirent avec beaucoup de cruauté et les couvrirent de plaies. Gualbert félicita ces religieux : « Vous êtes maintenant de vrais religieux », leur dit-il, « oh ! que n'ai-je eu le bonheur d'être ici lorsque ces bourreaux y sont venus, pour avoir part à la gloire de vos couronnes ! » Il remporta enfin une glorieuse victoire par ce grand événement, dont toute l'histoire ecclésiastique rend témoignage. Ses religieux s'étant offerts de prouver, par le feu, l'iniquité de l'évêque de Florence, un d'eux, nommé Pierre, et qui fut depuis, pour cela, surnommé Igné (*Igneus*, de feu), et fut élevé à la dignité de cardinal, entra généreusement dans un brasier ardent et y demeura longtemps en présence de toute la ville de Florence, sans en recevoir aucun dommage : alors le Pape, à la prière du clergé et du peuple de cette ville, déposa solennellement l'archevêque et rendit, par ce moyen, la paix à cette Eglise, que la malice de ce tyran avait désolée [1].

1. Cette épreuve du feu, comme tous les jugements de ce genre, n'est pas moins contraire aux préceptes de l'Eglise qu'à la raison. Aussi le Pape avait toujours refusé d'accepter la proposition des religieux de Vallombreuse. Mais *de fait*, cette coutume superstitieuse et immorale régnait encore au moyen âge, comme dans l'antiquité, chez certains peuples, entre autres chez les Indiens ; Gualbert et ses religieux étaient de bonne foi ; de plus, il ne leur restait guère d'autre moyen de prouver leurs accusations contre le simo-

Ce triomphe couronna toutes les actions de notre bienheureux Abbé. Ainsi, peu de temps après, ayant reçu dévotement les sacrements de l'Eglise et exhorté les abbés de sa Congrégation, qu'il avait fait appeler, à maintenir partout l'observance régulière, il rendit son âme à Dieu, plus chargée de mérites que d'années, quoiqu'il eût soixante-quatorze ans. Ce fut le 12 juillet 1073. Les anges accompagnèrent son trépas d'une musique céleste. On mit dans son tombeau un billet qu'il avait dicté avant sa mort, contenant ces paroles : « Moi, Jean, je crois et je confesse la foi que les saints Apôtres ont prêchée et que les saints Pères ont confirmée par quatre Conciles ». Comme il décéda à Passignano, il y fut aussi enterré. Il se fit aussitôt, à son tombeau, beaucoup de miracles qui engagèrent, dans la suite, le pape Célestin III de le mettre au nombre des Saints (1193). On n'en faisait que mémoire dans le Bréviaire romain ; mais le pape Clément X permit d'en faire l'office semi-double. Il est maintenant double et de précepte, par un décret d'Innocent XI.

On le représente souvent au moment qui décida de sa conversion, c'est-à-dire l'épée à la main et prêt à percer un homme qui lui demande grâce ; d'autres fois portant sur sa main une église ou un ermitage, parce qu'il établit la Congrégation bénédictine de Vallombreuse.

Acta Sanctorum, tom. III julii.

SAINT LÉON, DEUXIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE DE LA CAVA,

DANS LE ROYAUME DE NAPLES (1075).

Léon était né dans la ville de Lucques, en Toscane ; mais il quitta de bonne heure son pays natal et fut élevé à Salerne (royaume de Naples). Il se dévoua à la vie monastique et se forma à la piété sous la direction d'Alférius ou Alfieri, fondateur et premier abbé du monastère de la Cava. Le saint fondateur, par considération pour les grâces extraordinaires dont il voyait que Dieu favorisait son jeune disciple, le choisit pour son compagnon afin de donner plus de poids à l'influence que les exemples de sa vertu pourraient exercer sur les autres religieux. Lorsque, en 1050, il fut choisi pour succéder à saint Alfieri, il s'efforça de continuer avec vigueur l'édifice de piété que son prédécesseur avait placé sur des bases si solides. Loin de s'élever au-dessus de ses frères, il s'abaissait au-dessous d'eux et se chargeait avec une joie visible de tous les ouvrages de main qui se faisaient dans la communauté. Il allait lui-même couper du bois dans la forêt, en rapportait sa charge sur ses épaules, allait le vendre au marché et en distribuait le prix aux pauvres. Il cherchait ainsi à dompter l'esprit d'orgueil et de vanité, qui est si prompt à envenimer toutes les bonnes œuvres.

Gisulfe, prince de Salerne, estimait particulièrement notre Saint, et plus d'une fois il modéra son humeur fière et cruelle sur les remontrances sévères du modeste abbé. Léon, étant devenu fort âgé, se déchargea de la direction de son monastère sur le bienheureux Pierre qui avait été pendant quelque temps à Cluny, et qui, ayant été fait évêque de Policastro, avait quitté son évêché pour travailler à son salut dans la solitude. Saint Léon mourut en 1075 et fut honoré aussitôt d'un culte public.

Tiré de Godescard, édit. de Bruxelles. — Cf. *Acta Sanctorum*, tome III de juillet.

niaque Pierre, qu'un concile d'évêques, dont la plupart étaient coupables du même crime, avait refusé de juger. Enfin il est historiquement certain que Pierre Igné sortit miraculeusement sain et sauf de cette épreuve. Quant à l'évêque simoniaque, ce prodige le convertit ; il renonça à sa dignité et se fit religieux dans la congrégation même de Vallombreuse.

XIIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint ANACLET, pape et martyr, qui gouverna l'Eglise après saint Clément, et l'honora par un glorieux martyre. 96. — Le même jour, les saints JOEL et ESDRAS, prophètes. VIIe et Ve s. av. J.-C. — En Macédoine, le bienheureux Silas, qui, étant un des premiers entre les Frères, fut destiné par les Apôtres pour aller avec saint Paul et saint Barnabé, vers les Eglises des Gentils. Il s'acquitta de cette mission avec tout le zèle d'un homme rempli de la grâce de Dieu; enfin, après avoir glorifié Jésus-Christ par ses souffrances, il mourut en paix. Ier s. — De plus, saint Sérapion, martyr, qui, sous l'empereur Sévère et le président Aquila, parvint par le feu à la couronne du martyre. IIIe s. — Dans l'île de Chio [1], sainte Myrope, martyre, qui, sous l'empereur Dèce et le président Numérien, ayant été assommée à coups de leviers, passa de la terre au ciel. Vers 250. — En Afrique, les saints confesseurs EUGÈNE, évêque de Carthage, recommandable par sa foi et ses vertus, et tous les membres du clergé de la même église, au nombre d'environ cinq cents, ou même davantage, qui, durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, endurèrent les fouets et la faim ; et, parmi eux, plusieurs enfants qui servaient de lecteurs ; tous souffrirent avec joie les rigueurs d'un cruel exil. Les plus considérables d'entre eux étaient l'archidiacre nommé Salutaire, et Muritte, le second des officiers de cette Eglise, qui, étant pour la troisième fois confesseurs de Jésus-Christ, eurent la gloire d'avoir persévéré constamment dans son service. — En Bretagne, saint TURIAF, évêque et confesseur, homme d'une simplicité et d'une innocence admirables. 749.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, sainte MAURE et sainte BRIGIDE, vierges et martyres; elles furent massacrées à Balagny, près de Creil (Oise), avec saint Hyspade, leur frère, et deux autres de leur compagnie, pour la défense de leur virginité. Ve s. — A Paris, sainte Sponse, vierge et martyre. Elle était l'une des compagnes de sainte Ursule et fut massacrée avec elle, près de Cologne, par les Huns. Son corps se gardait anciennement à Paris, dans l'église de l'Abbaye-aux-Bois, et l'on y célébrait sa fête à pareil jour. Ce monastère de Paris, appelé aussi Bois-aux-Nonnains et Notre-Dame aux Bois *(Abbatia libera, Roseum Nonnarum)*, était une maison de femmes, de l'Ordre de Cîteaux, fondée l'an 1202 par Jean, seigneur de Nesles, châtelain de Bauges, et Eustachie de Saint-Paul, sa femme. Vers 453. — A Liége, en Belgique, le bienheureux Albert, abbé du monastère de Saint-Jacques *(Sanctus Jacobus Leodicensis, Insula Mosæ)*, de l'Ordre de Saint-Benoît, fondé à Liége sous l'invocation de saint Jacques le Mineur, l'an 1014, dans une île de la Meuse, par Baldéric le Jeune, évêque de Liége — A Deventer, ville de Hollande (Over-Yssel), sainte Mildrède, vierge et abbesse de Minstrey, en Angleterre Elle était fille de Merwald, prince des Merciens et d'Ermenburge. Son frère Mervin et ses sœurs Milburge et Milgithe, sont également nommés dans les calendriers des Saints d'Angleterre. On l'honore en Angleterre le 20 février. Si son culte s'est établi à Deventer, c'est que ses reliques y ont été transférées, on ne sait à quelle époque [2]. VIIe s. — En Auvergne, sainte Perronnelle ou Pétronille, première abbesse d'Aubeterre *(Alba Terra)*, ancien monastere de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Périgueux. Elle fut d'abord mariée à saint Gilbert, premier abbé de Neuffontaines, en Auvergne, dont nous avons donné la vie au 7 juin. Elle en eut une fille nommée Ponce. Son mari, au retour de la croisade qui eut lieu en 1147, sous Louis le Jeune, résolut de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse. Comme sainte Perronnelle partageait les goûts de son mari, il ne fut pas difficile à celui-ci d'obtenir le consentement dont il avait besoin pour exécuter sa pieuse résolution ; et comme leur fille entrait

1. Aujourd'hui Scio, île de l'archipel grec, au sud de Lesbos, à 88 kilomètres ouest de Smyrne, près de la côte occidentale de l'Asie-Mineure dont elle n'est séparée que par un canal étroit.

2. Voir la note 4, tome II, page 598.

aussi dans leurs vues, ils donnèrent la moitié de leurs biens aux pauvres, et l'autre moitié fut employée à bâtir deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes. Ce dernier fut placé sous l'invocation des saints Gervais et Protais. Perronnelle, s'y étant retirée avec sa fille, en devint la première abbesse, et le gouverna jusqu'à sa mort avec tant de sagesse, que l'Eglise l'a placée au nombre des Saints. XIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Gênes, le bienheureux JACQUES DE VORAGINE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, archevêque de Gênes, qui brilla par sa doctrine, sa prédication, sa sainteté et ses miracles. 1298.

Martyrologe des Carmes. — A Albe, en Espagne, au monastère de la Sainte-Incarnation, la translation du corps trouvé exempt de corruption de sainte Thérèse, carmélite.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Cologne, saint Anaclet, nommé au martyrologe romain de ce jour. — A Alexandrie, les saints Sérapion, Trophime, Mélée, Evangèle, Propose, Attale, Zénon, Ménée, prêtre, Trophima, vierge, et Macrobe, martyrs, cités par saint Jérôme. — A Trieste, ville forte des Etats autrichiens (Illyrie), sainte Justine et saint Zénon, martyrs. Justine, condamnée à mort pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, se rendait au lieu du supplice, quand le juge, nommé Zénon, lui dit par moquerie : « Epouse du Christ, ne manque pas au moins de nous envoyer de beaux fruits du jardin de ton Epoux ». La vierge fit à Dieu sa prière, et remit aussitôt à un enfant qui se trouvait près d'elle un linge rempli de fruits de toute beauté, en lui disant : « Va remettre à Zénon ces fruits qu'il m'a demandés ». L'enfant obéit, et un miracle aussi manifeste convertit le juge qui reçut le jour même la palme du martyre. IIIe s. — Au désert de Scété, dans l'Egypte inférieure, sainte Sara, vierge et abbesse. Pendant treize années entières, elle eut à surmonter les plus violentes tentations, et par cette seule prière : « Seigneur accordez à votre servante le don de force », elle sortait toujours victorieuse des assauts du démon. Fin du IVe s. — A Eichstædt, en Bavière, saint Juvénien le Grand, confesseur. En 1623, on découvrit dans l'église abbatiale des Bénédictins de Hersfeld (Hesse-Cassel), les reliques de notre Saint, et on en transféra une portion dans l'église des Jésuites d'Eichstædt. — A Hiérapolis, ville de Phrygie, sainte Cholinduche ou Golinduche, surnommée *la martyre vivante*. Sortie d'une illustre famille des Mages, elle fut élevée dans leurs superstitions. Elle épousa un des premiers personnages de la Perse dont elle eut deux fils. Trois ans après son mariage, elle apprit par un ange, dans une extase, les mystères de la religion chrétienne qu'elle se hâta d'embrasser. Sa conversion étant devenue publique, les Mages lui firent subir divers tourments pour la forcer à l'apostasie, mais elle triompha de leurs efforts. Dieu la favorisa du don des miracles et du don de prophétie, de manière qu'elle prédisait l'avenir et découvrait les choses sacrées. Après avoir converti sa famille et un grand nombre de Persans, elle s'endormit doucement dans le Seigneur. Commencement du VIIe s. — En Palestine, saint Etienne le Thaumaturge, moine de la laure de Saint-Sabas, près Jérusalem. Il était neveu de saint Jean Damascène. 794. — A Wurtzbourg, en Bavière, saint Arnton, évêque de ce siége, qu'il accepta sur les instances de Charles le Gros, roi de France et empereur. Il se distingua par ses vertus et se rendit célèbre par la reconstruction de sa cathédrale; il fut massacré par des scélérats, à l'autel même, pendant qu'il célébrait les divins mystères.

JOEL ET ESDRAS,

DEUX DES DOUZE PETITS PROPHÈTES

VIIe et Ve siècles avant Jésus-Christ.

Sicut nubes bajulant pluviam et effundunt eam super terram, sic prophetæ, qui nubes dicuntur, accipiunt verba a Deo et effundunt super rationabilem terram.

De même que les nuées transportent la pluie et la versent sur la terre, de même les prophètes, appelés nuées par l'Ecriture, reçoivent de Dieu leurs oracles et vont les répandre sur le champ de la raison.

S. Joan. Chrys., *hom.* xx *sup. Matth.*

L'Ecriture ne nous apprend rien de la vie ni de la mort de Joël, ni du temps auquel il a vécu, ni de sa patrie. Elle n'en dit autre chose sinon qu'il était fils de Phatuel. Saint Jérôme, saint Augustin et Théodoret ont cru que ce Prophète était contemporain d'Osée, soit parce qu'ils prédisent tous deux les mêmes choses, soit parce que Joël suit immédiatement Osée dans le texte hébreu, suivant cette maxime reçue de plusieurs interprètes : « Quand l'époque des Prophètes n'est pas marquée à la tête de leurs livres, c'est une preuve qu'ils ont exercé leur ministère avec ceux qui les précèdent ». S'il était bien certain que la famine et le ravage des sauterelles, dont il parle au premier chapitre de sa prophétie, fut la même plaie que celle qu'Amos avait en vue lorsqu'il se plaignait qu'elle était arrivée sans avoir pu toucher les cœurs de ceux qui en avaient été affligés, on pourrait fixer le temps auquel Joël a commencé à prophétiser vers la vingt et unième année du règne d'Ozias, en laquelle ce fléau commença à se faire sentir. Mais ce point est fort contesté, et plusieurs habiles interprètes soutiennent que la stérilité et la sécheresse marquée dans Joël, sont celles qui arrivèrent du temps de Jérémie dont ils prétendent que Joël était contemporain.

Quoi qu'il en soit, ce Prophète ne parle pas des dix tribus : toute sa prophétie regarde celles de Juda et de Benjamin. En même temps qu'il annonce à ces tribus ce qui devait leur arriver, il prédit la venue du Messie, qu'il appelle le docteur de la justice, l'établissement de son Eglise, la descente du Saint-Esprit sur toute chair, la vertu du nom de Jésus-Christ, qu'il dit devoir être si grande que quiconque invoquera ce saint nom sera sauvé. Le style de Joël, dans les deux premiers chapitres, est simple et convient parfaitement à la matière qu'il y traite; mais, dans la suite, il s'élève et devient plus pompeux et plus figuré, ce qui rend la fin de ses prophéties beaucoup plus obscure que le commencement.

On le voit représenté : 1° entre deux lions qui le déchirent; cette caractéristique paraît assez bizarre, d'autant plus qu'elle semble accuser un martyre que n'a jamais enduré le Prophète; ce ne peut être qu'une allusion aux paroles qu'il adresse aux Juifs quand il leur prédit la dévastation de leur pays : « Une nation s'est jetée sur ma terre, elle est forte et innombrable; ses dents sont comme les dents du lion, et la mâchoire comme

celle du lionceau »; 2° debout, tenant le cartouche ou phylactère sur lequel se lisent les principaux textes de sa prophétie; 3° debout, voyant en vision le soleil et la lune : nous ne saisissons pas bien le sens de cette caractéristique. Peut-être a-t-on voulu dire par là que le Prophète reçoit les oracles cachés de Jéhovah, figurés par la lune, qui est l'astre de la nuit, et qu'il les répand sur la terre avec des paroles éblouissantes de clarté, symbolisées par le soleil, l'astre du grand jour; mais alors cette caractéristique serait générale et s'appliquerait indifféremment à tous les Prophètes.

Esdras, fils de Saraïas, grand sacrificateur, que Nabuchodonosor mit à mort à Réblata, après la prise de Jérusalem, était de la race sacerdotale d'Aaron par la branche d'Eléazar. Emmené tout jeune à Babylone, il y fut élevé dans l'obscurité et les tribulations de la captivité. Mais il s'appliqua sérieusement à l'étude des livres saints, et l'Ecriture dit de lui qu'il « était Scribe et fort habile dans la loi de Moïse »; c'est-à-dire un homme très-instruit des affaires de police et de religion, suivant les lois de Moïse et les coutumes de la nation juive.

Les soixante-dix années de captivité prédites par Jérémie étaient presque écoulées, lorsque Cyrus, roi des Perses, ayant pris Babylone et s'étant rendu maître de l'empire des Mèdes, des Assyriens et des Chaldéens, publia un édit portant permission aux Juifs de retourner en leur pays, avec ordre de rebâtir le temple de Jérusalem. Ils partirent au nombre de près de cinquante mille personnes, sous la conduite de Zorobabel, prince de la famille royale de David et petit-fils de Jéchonias. Entre les noms des prêtres qui suivirent Zorobabel, on trouve celui d'Esdras. Mais il s'en retourna ensuite à Babylone solliciter la permission de continuer le rétablissement du temple. Il était dans cette ville la septième année du règne d'Artaxerxès, surnommé Longue-Main. Cette année même il obtint de ce prince des lettres de retour pour lui et pour tous ceux qui voudraient le suivre à Jérusalem. C'étaient des lettres de recommandation, en forme d'édit, aux gouverneurs des provinces renfermées dans l'étendue du royaume d'Artaxerxès, pour les obliger à assister Esdras et tous ceux de sa nation en tout ce qui dépendrait d'eux, à l'effet de favoriser leur rétablissement. Le roi ordonnait aussi à ses trésoriers de fournir à Esdras tout ce qu'il leur demanderait tant en argent qu'en froment, en vin, en huile et en sel. Il accordait de plus l'immunité de tribut et de toutes charges publiques aux prêtres, aux lévites, aux chantres et autres ministres du temple du Seigneur. Enfin il donnait plein pouvoir à Esdras d'établir des magistrats pour juger le peuple, avec pouvoir de condamner et de punir d'amendes, et même de peines corporelles et de mort, le laissant au surplus le maître d'enseigner la loi à ceux qui auraient besoin d'en être instruits.

Esdras, muni de ces lettres de la part du roi et « soutenu de la main du Seigneur », assembla un assez grand nombre d'Israélites, et se mit en chemin pour retourner à Jérusalem. Etant arrivé sur le bord du fleuve Ahava, et ayant remarqué qu'il n'y avait parmi le peuple ni prêtres, ni lévites, il en envoya demander à Eddo, chef de ceux qui demeuraient à Chaspia; celui-ci lui envoya trente-huit lévites et deux cents Nathinéens, qui étaient les serviteurs du temple. Après avoir publié un jeûne et imploré le secours de Dieu par la prière, Esdras partit du bord du fleuve Ahava le douzième du premier mois de l'an du monde 3537, suivi de dix-sept cent soixante-quinze hommes, et arriva heureusement à Jérusalem le cinquième mois de la même année.

Le quatrième jour après son arrivée, il offrit des holocaustes au Seigneur, pour le remercier et pour attirer sur le peuple ses bénédictions. En même temps il remit au trésor du temple, les vases, les meubles et les offrandes dont il était chargé. Il donna aussi les édits du roi aux satrapes de sa cour et aux gouverneurs du pays au-delà de l'Euphrate, et ces officiers commencèrent à favoriser le peuple et la maison de Dieu. Mais Esdras ayant appris que plusieurs Israélites, tant du nombre des prêtres et des lévites que de celui des magistrats et du menu peuple, s'étaient alliés avec des femmes étrangères, eut une douleur sensible de ce détestable abus; il déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux, et, tout abattu de tristesse, il s'assit à terre dans le temple, s'abandonnant, pour apaiser le Seigneur, aux pleurs, aux jeûnes et à la prière. A cette vue, le peuple versa une grande abondance de larmes, et voulant expier l'abomination dans laquelle il était tombé, résolut d'en faire pénitence et de renvoyer les femmes étrangères avec les enfants qui en étaient nés. Esdras, voyant le peuple ainsi disposé et tout prêt à renouveler l'alliance avec le Seigneur, se leva et obligea les princes des prêtres et les lévites et tout Israël, de lui promettre avec serment qu'ils feraient ce qu'ils venaient de dire. Ils le lui jurèrent, et, après une assemblée générale dans laquelle on fit connaître à tout Israël la résolution qui avait été prise, on nomma des commissaires pour se transporter dans les villes et exécuter ce dont on était convenu touchant l'expulsion des femmes étrangères. C'est ainsi qu'Esdras vint à bout d'abolir ces mariages profanes.

Après avoir réformé les abus qui s'étaient glissés parmi le peuple, Esdras s'appliqua à l'instruire de ses devoirs, et ce fut sa principale occupation le reste de sa vie. Au septième mois de l'an du monde 3551, les enfants d'Israël, assemblés à la porte du temple pour la célébration de la fête des Tabernacles, le prièrent de leur lire la loi de Moïse et de la leur expliquer. Esdras, s'étant donc mis au milieu de la place sur un marchepied de bois, fit lecture de la loi depuis le matin jusqu'à midi. Le peuple en fut si touché qu'il fondait en larmes. Esdras, voyant les Israélites pénétrés de douleur, les consola, en leur disant qu'il ne fallait pas pleurer le jour d'une fête si solennelle, mais plutôt se réjouir dans le Seigneur. Tout ce peuple, consolé par ces paroles, s'en alla prendre de la nourriture, et on célébra ainsi avec joie la fête des Tabernacles. Le lendemain les chefs de famille, les prêtres et les lévites vinrent trouver Esdras pour le prier de continuer à leur expliquer les paroles de la loi. On tomba sur l'endroit où il est écrit que le Seigneur avait ordonné par le ministère de Moïse, que les enfants d'Israël demeurassent sous des tentes pendant la fête solennelle du septième mois. Le peuple, ayant entendu ces paroles, alla chercher des branches d'arbre de tous côtés, et, en ayant apporté, chacun se fit des pavillons en forme de tentes, sur le haut des maisons, dans les places, dans les rues et jusque dans le parvis du temple. Esdras continua de lire le livre de la loi, chaque jour de la fête, depuis le premier jusqu'au dernier, expliquant au peuple les endroits qui avaient besoin d'éclaircissement.

Le vingt-quatre du même mois, jour auquel on avait indiqué un grand jeûne, les enfants d'Israël se rassemblèrent couverts de sacs et de cendre, dans le dessein de faire au Seigneur une satisfaction publique pour le violement de la loi qu'ils avaient ignorée ou méprisée jusqu'à leur retour de captivité. Après qu'ils eurent confessé leurs péchés et fait de longues prières pour en obtenir le pardon, on renouvela l'alliance avec le Seigneur, et on en dressa un acte authentique, qui fut signé par Néhémie, par les

prêtres, les lévites, les chefs de famille et le reste du peuple. Les noms du grand prêtre Eliasib et d'Esdras ne se trouvent point dans le dénombrement de ceux qui signèrent cet acte : apparemment qu'ils sont oubliés, ou qu'ils y sont sous d'autres noms, car Esdras vivait encore. Il se trouva depuis à la dédicace qui se fit des murs de Jérusalem en 3550. On lui donne plus de cent vingt ans de vie, mais on ne sait point au juste le temps de sa mort. Josèphe dit de ce grand homme qu'il mourut plein de gloire et d'années, et qu'on lui fit des obsèques magnifiques dans la ville de Jérusalem. L'Ecriture fait elle-même son éloge en peu de paroles lorsqu'elle dit « qu'Esdras avait préparé son cœur pour pénétrer l'intelligence de la loi de Dieu et pour faire enseigner ses préceptes dans Israël ».

La caractéristique d'Esdras est celle de la plupart des Prophètes : il tient à la main le cartouche ou banderolle où se lisent les principaux textes de ses prophéties.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Joël est honoré chez les Grecs qui font sa fête le 19 octobre, ainsi que les Russes et les Moscovites qui suivent leur rit. Usuard est le premier qui lui ait fixé le treizième jour de juillet, et il a été suivi par le Romain moderne. Quant à Esdras, les Grecs ne paraissent pas lui avoir décerné un culte particulier : les Latins ont commencé à insérer son nom dans leurs martyrologes, au IXe siècle, comme on le voit par le vieux Romain et par ceux d'Adon et d'Usuard suivis par le Romain moderne.

La prophétie de Joël contient trois chapitres, avec ce titre unique : *Sur la destruction de Jérusalem.* Quant à Esdras, nous avons quatre livres sous son nom. Les deux premiers, qui, selon la remarque de saint Jérôme, n'étaient comptés que pour un seul chez les Hébreux, sont canoniques et reçus unanimement dans toutes les Eglises, tant grecques que latines. Les deux derniers sont apocryphes et n'ont dans l'Eglise latine aucune autorité ; mais les Grecs mettent le troisième au rang des livres divins.

La suite de l'histoire contenue dans le premier livre est de quatre-vingt-deux ans, depuis la première année du règne de Cyrus à Babylone, l'an du monde 3468, jusqu'à la dix-neuvième année du règne d'Artaxerxès Longue-Main qui renvoya Néhémie à Jérusalem l'an du monde 3550.

Les Latins, en divisant en deux le premier livre d'Esdras, n'ont pas changé le titre, et ils donnent ordinairement au second le même nom qu'au premier ; cependant il paraît bien certain qu'ils sont de deux mains différentes.

Esdras, dans le premier des livres qui portent son nom, parle presque toujours en première personne et comme principal auteur et chef de l'entreprise qu'il raconte. Au contraire, dans le second de ces livres, il n'est parlé de lui qu'en troisième personne, et même assez rarement... Néhémie paraît dans tous les chapitres du livre ; c'est lui qui parle, qui agit, qui préside partout, en sorte qu'on peut dire que ce livre ne renferme pas moins l'histoire de ce prince que celle des Juifs. Dès le commencement du livre il s'en déclare l'auteur. Il contient l'histoire d'environ trente et un ans, c'est-à-dire depuis la vingtième année du règne d'Artaxerxès, qui est la 3350 du monde, jusqu'au règne de Darius Nothus, son fils, qui commença à régner l'an du monde 3581.

On trouve dans les anciennes éditions de la Vulgate un livre IV sous le nom d'Esdras. Quelques anciens Pères grecs et latins l'ont cité dans leurs écrits, et en ont rapporté plusieurs endroits, que nous lisons encore aujourd'hui dans ce livre. Mais il faut que cet ouvrage ne soit pas venu jusqu'à nous dans son entier, puisque Clément d'Alexandrie en rapporte un passage que nous n'y trouvons plus. Saint Ambroise parle souvent de ce livre et toujours avec éloge. L'auteur de ce livre est, selon l'opinion la plus probable, un personnage postérieur à Jésus-Christ. L'ouvrage a reçu d'une main chrétienne quelques additions qui ne se rencontrent que dans la version latine.

Dom Celllier : *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques.* — Cf. Baillet : *Vies des Saints de l'Ancien Testament ;* Rohrbacher, Darras : *Histoires de l'Eglise.*

SAINT ANACLET, PAPE ET MARTYR A ROME

96. — Empereur romain : Domitien.

Ecclesia solet passionis falce crescere, et persecutionum plagis in sancto populo semper augeri.

L'Eglise grandit d'ordinaire sous la faux des persécutions, et plus on frappe le peuple saint plus il augmente.

Cassiodor., *sup. Psal.* LXXIX.

Saint Anaclet, grec de nation, était de la fameuse ville d'Athènes, et son père s'appelait Antiochus. Il avait été converti à la foi par saint Pierre, qui, au rapport de saint Ignace, dans son Epître aux Tralliens, voyant sa piété exemplaire et l'intégrité de ses mœurs, le fit diacre pour lui servir de ministre et ensuite le consacra prêtre. Comme il était d'un excellent esprit, et que sa sainteté devenait toujours plus éclatante, le Saint-Siége étant venu à vaquer par le martyre de saint Clet, il fut choisi pour être son successeur, du consentement de tous les fidèles, l'an de Jésus-Christ 83, sous l'empire de Domitien. Telle est, en substance, la notice qui lui est consacrée par le *Liber Pontificalis*.

Il est vrai qu'en ce temps, la persécution que l'empereur avait commencée contre l'Eglise, au lieu de diminuer, devenait toujours plus violente; néanmoins, une si furieuse tempête ne donna aucune atteinte à la foi des chrétiens ; au contraire, la semence sacrée de l'Evangile, arrosée du sang des Martyrs, bien loin d'en souffrir de l'altération ou de la langueur, en reçut de nouvelles forces, et poussa son germe avec plus de vigueur que jamais par toute la terre.

Aussi notre saint Pontife n'oublia rien pour animer les fidèles à exposer généreusement leur vie pour la gloire de Jésus-Christ. Il fit de belles ordonnances, pour les retenir dans leur devoir, pour conserver le bon règlement dans l'économie universelle de l'Eglise, et pour s'opposer aux désordres qui avaient pu s'y glisser. Il ordonna que tous les chrétiens, qui assistaient au saint sacrifice de la messe, seraient obligés d'y communier, et qu'on refuserait l'entrée de l'Eglise à ceux qui négligeraient de le faire ; qu'il y aurait toujours trois évêques pour faire la cérémonie de la consécration d'un autre évêque, comme saint Paul l'avait déjà établi lui-même, et que toutes les ordinations des ecclésiastiques se feraient en public. Il défendit aux prêtres, et à tous ceux qui étaient admis dans les Ordres sacrés, de porter de longs cheveux et de laisser croître leur barbe.

Pour donner quelque marque de sa dévotion et de sa reconnaissance au Prince des Apôtres, à qui il était redevable de sa conversion, il fit bâtir et orner, à son sépulcre, une église qu'il dédia en son honneur, et qui, par une providence de Dieu toute particulière, se conserva au milieu des persécutions. Caïus, auteur qui vivait en ce temps-là, selon le rapport d'Eusèbe, nomme cette église, ou cette *mémoire*, comme on parlait alors, *les trophées des Apôtres*. Il fit aussi orner au Vatican quelques lieux particuliers pour la sépulture des souverains Pontifes qui lui succéderaient, et dans tous les cimetières des chrétiens, il fit marquer quelques endroits exprès

pour y enterrer ceux qui souffraient le martyre. Il célébra deux fois les Ordres, où il créa six évêques, cinq prêtres et trois diacres.

Parmi la multitude de condamnés chrétiens, que la fureur d'un tyran envoyait chaque jour au martyre, le pape saint Anaclet ne pouvait échapper longtemps aux recherches des bourreaux. En prévision du sort qui l'attendait, il avait, l'année précédente, conféré au prêtre Evariste l'ordination épiscopale. Enfin, ce bienheureux Pape, après avoir gouverné l'Eglise neuf ans, trois mois et dix jours, remporta la palme du martyre, le 13 juillet, l'an de Jésus-Christ 96, et fut enseveli au Vatican. Saint Ignace, dans une lettre qu'il écrivit à Marie Casabolite, parle avec beaucoup d'éloges de saint Anaclet.

Un grand nombre d'auteurs ont cru pouvoir affirmer l'identité de saint Clet et de saint Anaclet ; cependant les détails circonstanciés fournis sur l'origine grecque de saint Anaclet, sa naissance à Athènes, le nom de son père Antiochus, ne permettent point de le confondre avec saint Clet, romain d'origine, né au *Vicus Patricii*, dans le quartier des Esquilies, et ayant pour père Emilien. Une autre circonstance n'est pas moins décisive contre le système d'identification des deux Papes. On sait que saint Clet a été ordonné évêque de la main même de saint Pierre. Or, le *Liber Pontificalis* note expressément que saint Anaclet n'avait reçu du chef des Apôtres que la consécration sacerdotale.

Liber Pontificalis ; Histoire de l'Eglise, par Darras. — *Cf. Histoire des souverains Pontifes romains,* par Artaud de Montor.

SAINTE MAURE ET SAINTE BRIGIDE,

VIERGES ET MARTYRES, AU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

Ve siècle.

Tu qui calcasti mundum, ut calcato eo gradum tibi quemdam ascendendi ad cœlum faceres, mundi gloriam ne requiras.

Vous qui avez foulé aux pieds le monde, afin de vous en faire un marche-pied pour monter au ciel, ne recherchez pas la gloire du monde.

S. Jérôme, *Ep.* I *ad Dem.*

La dévotion de la ville et du diocèse de Beauvais envers ces saintes Vierges, et les grâces extraordinaires que l'on reçoit par leur intercession, nous invitent à donner ici un abrégé de leur vie. Leur histoire dit qu'elles étaient sœurs jumelles, filles d'Ella, roi d'Ecosse et de Northumberland, et de Pantilémone, sa femme. A leur naissance, la peste, qui dépeuplait l'Ecosse, fut heureusement éteinte : Maure, qui était l'aînée, parla au moment de son baptême, pour déclarer que sa mère, qui était morte en donnant le jour à ces deux filles, jouissait déjà de la vie éternelle, et Brigide, qui était la cadette, sortit des fonts de baptême tout environnée de lumières. Elles ne purent avoir toutes deux qu'une même nourrice : celle qu'on avait donnée à Brigide ayant perdu son lait, la petite n'en voulut point prendre

d'autre que celui que prenait sa sœur ; enfin leur nourrice n'ayant du lait que d'un côté, elles sucèrent toutes deux une même mamelle.

Le lieu de leur éducation fut le château d'Edimbourg, capitale du royaume d'Ecosse, dans le comté de Lothiane. Quelques auteurs ont écrit que c'est pour cela que ce château a été appelé *Agnètes* ou le château *des Pucelles*. A l'âge de treize ans, Notre-Seigneur les ayant invitées à être ses épouses, elles firent ensemble vœu de virginité : elles y persistèrent si courageusement, que le roi, leur père, leur offrant des partis très-avantageux qui devaient les rendre souveraines, et les mettre dans la jouissance de tout ce que la vie présente a de charmant et de délicieux, elles répondirent avec fermeté, « que s'étant données pour épouses au Fils de Dieu, elles ne pouvaient nullement s'engager dans l'alliance des hommes ». Cette résolution affligea ce prince, qui prétendait tirer de grands avantages du mariage de ses filles avec ses voisins : il eut néanmoins assez de vertu pour ne leur point faire violence, et peu de temps après il mourut, laissant sa couronne et ses Etats à Hyspade ou Espain, son fils.

Ce jeune homme avait autant d'aversion du commandement que les ambitieux ont de passion de se le procurer. Le sceptre et le diadème, qui paraissaient aux autres tout chargés de fleurs, lui paraissaient tout hérissés d'épines. La difficulté qu'il sentait à se bien gouverner lui-même lui faisait croire qu'il lui serait impossible de bien gouverner un grand peuple. Ainsi, ne pouvant se résoudre à régner, il pria ses sœurs, dont il connaissait la prudence et la vertu, de se charger de ses Etats et d'en prendre le timon à sa place. Cette proposition surprit extrêmement ces saintes vierges, d'autant plus qu'elles virent bien que, si elles se portaient pour reines, les grands du pays et les communes les forceraient à se marier pour avoir des héritiers de leur couronne. Ainsi, sans balancer sur cette affaire, elles dirent résolument à leur frère qu'elles ne pouvaient accepter son offre, parce que, s'étant entièrement consacrées à Jésus-Christ, elles ne pouvaient plus avoir d'autre soin que de lui plaire. Cependant, comme elles avaient sujet de craindre que les comtes et les seigneurs d'Ecosse, qui pouvaient prétendre à leur alliance, ne les forçassent d'être leurs reines, elles se déterminèrent ensemble à abandonner secrètement leur pays et à passer dans une terre étrangère pour se délivrer de leurs poursuites. Hyspade, leur frère, à qui elles ne purent céler leur résolution, à cause de la grande union de cœur et d'esprit qui régnait entre eux, voulut être de la partie. Ainsi, une nuit s'étant sauvés à pied d'Edimbourg, ils se rendirent promptement au port de la mer britannique qui regarde la France.

Dieu fit paraître en deux occasions que ces chastes princesses étaient sous sa protection spéciale. Ayant été obligées de coucher une nuit chez une pauvre veuve, elles y furent délivrées miraculeusement de l'insolence du fils de cette femme, qui jeta un regard impudique sur sainte Maure, sans que l'éclat de son visage, qui brillait au milieu de la nuit comme un soleil, fût capable d'éclairer son entendement, ni d'amortir la violence de sa passion. La chaste vierge s'étant aperçue de son mauvais dessein et du danger où elle était, eut recours à la prière, et demanda instamment à son époux qu'il lui plût changer le cœur de ce misérable, et, d'impudique et lascif qu'il était, le rendre pur et ami de la continence. Son oraison fut exaucée : car, à l'heure même, il se fit un si grand changement dans l'âme de ce sacrilége, qu'il éteignit lui-même le feu de sa passion par ses larmes, et que, se jetant aux pieds de la Sainte, il la supplia avec instance de lui pardonner sa folie et de lui en obtenir le pardon de la miséricorde

de Dieu. La seconde occasion fut encore plus miraculeuse. Dans une autre hôtellerie, un homme osait aussi venir avec un désir criminel à la chambre où reposaient les deux vierges. Il croyait qu'elles ne pouvaient nullement échapper à sa passion ; mais, pendant qu'elles dormaient, leur ange, veillant sur elles, était auprès d'elles pour les garder. En effet, lorsque cet homme entra, il vit un prêtre, en habit sacerdotal, qui avait d'une main une lampe allumée dont il éclairait toute la chambre, et de l'autre un encensoir dont il la parfumait. Plein de dépit, il mit le feu à la chambre pour se venger.

L'incendie fut grand et n'épargna ni les meubles, ni les murailles, ni les planchers de la chambre ; mais, par un prodige de la puissance divine, le lit où étaient les chastes sœurs ne put être attaqué de la flamme, et on les y trouva toutes deux saines et sauves comme les trois enfants au milieu de la fournaise de Babylone.

Ces prodiges les eussent fait découvrir si elles n'eussent passé promptement la mer. Elles vinrent donc en France, et de là se rendirent à Rome, pour y visiter les tombeaux des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, auxquels les Anglais et les Ecossais avaient une très-particulière dévotion. Nous ne savons rien de ce qui leur arriva pendant ce grand voyage ; mais leur histoire nous apprend qu'étant à Rome, elles logèrent chez un homme nommé Ursicin ; elles le délivrèrent par leurs prières d'un démon qui l'obsédait.

De là, elles firent le voyage de Jérusalem avec leur frère et cet Ursicin, qui, pour reconnaître la grâce qu'il avait reçue par leur intercession, se voua à leur service et ne voulut plus les abandonner ; après la visite des saints lieux qu'elles arrosèrent de leurs larmes, elles repassèrent en Italie, et ensuite en France, où Dieu leur préparait un très-glorieux martyre. Le lieu où l'on dit qu'elles abordèrent, fut le port de Marseille, sur les côtes de Provence. Elles vinrent de là dans l'Anjou, où Ursicin, s'étant brisé la jambe, fut miraculeusement guéri par le seul attouchement du voile de sainte Maure, qui le donna pour lui servir de bandage. Un baiser de sainte Brigide rendit aussi la vue à une petite fille aveugle : ce qui mit les chastes sœurs en grande réputation, et les fit honorer comme Saintes.

Cependant leur fidèle compagnon étant retombé malade, après huit jours de fièvre, fut ravi en extase ; il apprit par révélation divine que ces glorieuses princesses, avec leur frère, recevraient bientôt la palme du martyre. L'avis qu'il leur en donna leur fut si agréable, que, pour récompense, elles lui méritèrent une seconde guérison : ensuite, elles entrèrent dans Angers, et logèrent chez une honnête veuve, nommée Aldegonde, qui venait de perdre son fils ; sainte Maure ressuscita ce jeune homme, et le rendit vivant à sa mère. Une grâce si peu espérée remplit le fils et la mère d'une reconnaissance extraordinaire, et, comme deux ou trois jours ne suffisaient pas pour remercier dignement leur bienfaitrice de cette insigne faveur, la voyant résolue à partir avec sa compagnie, pour aller au tombeau de saint Martin, ils l'y accompagnèrent et ne voulurent plus la quitter. Ce fut en ce voyage que la même sainte Maure ressuscita encore le fils d'un seigneur nommé Géronce, que l'on appelait Johel, et qui avait été tué, par accident, d'un coup de flèche ; mais elle lui prédit en même temps qu'il perdrait bientôt la vie pour la foi : ce qui lui procurerait l'honneur et la couronne du martyre. En effet, il eut la tête tranchée à vingt-deux ans par les ennemis de notre sainte religion. Outre cette résurrection, elle rendit la santé au fils d'un cordonnier, affligé d'une paralysie, qui lui ôtait l'usage de ses

membres : d'autre part, sainte Brigide, sa sœur, et saint Hyspade, leur frère, délivrèrent beaucoup de possédés et guérirent plusieurs fiévreux qui vinrent se présenter à eux dans la maison de Géronce, ou qui se trouvèrent dans le bourg. C'est pour cela que cette maison, qui est auprès de Sainte-Catherine de Feribois en Touraine, a depuis été changée en une église qui porte le nom de Sainte-Maure.

Nous ne savons pas par quel chemin ces admirables pèlerins vinrent dans le Beauvaisis ; mais leur histoire nous apprend qu'y étant arrivées auprès d'une fontaine, avec leurs compagnons, en un lieu nommé Balagny, pour y prendre quelque nourriture, elles furent rencontrées par des brigands, ou plutôt par des barbares dont la France alors était remplie : car c'était après les invasions des Alains, des Vandales, des Suèves, et autres peuples du Nord. Ils massacraient ceux qui refusaient de satisfaire leur superstition ou leur avarice, ou leur brutalité. Saint Hyspade se mit en état de défendre ses sœurs, mais un coup d'épée lui trancha la tête. On dit que ce bienheureux prince ramassa sa tête en même temps, et la porta aux pieds de sainte Maure, en prononçant ces dernières paroles de l'Oraison dominicale : *Sed liberas nos a malo*, auxquelles les saintes sœurs répondirent : *Amen*. La cruauté de ces impies ne fut pas rassasiée du sang de saint Hyspade ; ils se jetèrent sur Aldegonde, cette pieuse veuve d'Angers dont sainte Maure avait ressuscité le fils, et sur ce même fils appelé Jean, qui avait suivi les sœurs à l'exemple de sa mère, et les mirent tous deux à mort ; et comme nos deux princesses n'en continuèrent pas moins de résister de toutes leurs forces aux désirs de ces barbares, elles furent aussi massacrées.

Ursicin, dont nous avons parlé dans cette histoire, n'était pas présent à cette cruelle exécution : il connut bientôt ce qui était arrivé aux deux saintes par une lumière céleste qui parut sur le lieu de leur supplice ; il vit aussi une troupe d'esprits bienheureux qui emportaient leurs âmes au ciel, et, d'autre part, il aperçut les barbares qui s'entr'égorgeaient par une juste punition de leur crime. Il donna avis aux habitants de Balagny de ce qui s'était passé, et on rendit aux saintes Martyres l'honneur de la sépulture. L'évêque de Beauvais fit information de l'affaire, et, en ayant reconnu la vérité, il permit d'honorer Maure et Brigide comme deux saintes vierges et martyres.

Il y en a qui croient que les Vierges de Touraine, sainte Maure et sainte Britte, dont nous avons donné la notice au 28 janvier, sont les mêmes que celles du Beauvaisis, dont nous venons de parler. En effet, les noms sont peu différents, et le temps s'accorde assez bien, puisque saint Euphrone est mort après le milieu du VIe siècle ; mais, comme les unes ont été enterrées au diocèse de Tours, et les autres dans celui de Beauvais, où l'on a trouvé et honoré de tout temps leurs dépouilles sacrées, il y a plus d'apparence que ce sont des Saintes entièrement différentes, d'autant plus que saint Grégoire n'appelle celles de Tours que *Vierges*, au lieu que celles du Beauvaisis sont *Vierges et Martyres*.

La fête de celles-ci est marquée, au diocèse de Beauvais, le 13 juillet, que l'on croit être le jour de leur martyre.

On les invoque surtout aux époques de mortalité et de disette.

A Bus, au diocèse d'Amiens, on célèbre la fête solennelle de sainte Brigide le premier dimanche de mai, avec neuvaine. Le but du pèlerinage est d'attirer les bénédictions du ciel sur les vaches. Un pèlerinage semblable, où se rendent, à la même date, beaucoup d'habitants du Santerre, a lieu à Candor, canton de Lassigny, au diocèse de Beauvais.

CULTE ET RELIQUES.

Sainte Bathilde, reine de France, ayant appris les miracles qui se faisaient par leur intercession, se rendit au bourg de Balagny, pour honorer leurs corps sacrés et pour les faire transporter dans l'abbaye de Chelles, qu'elle faisait bâtir auprès de Lagny, avec beaucoup de magnificence. En effet, on les chargea sur des chariots, et ils étaient déjà sur le chemin de Paris, pour aller à Chelles. Mais quand ils furent au carrefour de Nogent, près de Creil, les bœufs qui les traînaient s'arrêtèrent tout court, sans qu'il fût possible de les faire avancer. On fut donc contraint de leur laisser la liberté d'aller où l'instinct les conduirait ; et, aussitôt, ils tournèrent de leur propre mouvement vers le lieu que l'on appelle *la Croix de Sainte-Maure ;* et, de là, prenant le chemin de l'église de Nogent, ils y portèrent le fardeau sacré dont ils étaient chargés. Il fut mis dans le cimetière vis-à-vis de l'autel, du côté de l'orient, et y est demeuré jusqu'au pontificat d'Urbain III, qui fut fait Pape en l'année 1185. Ce Pontife, informé des guérisons miraculeuses qui se faisaient continuellement par le mérite et au tombeau de ces illustres Martyres, manda aux évêques de Beauvais et de Senlis de lever leurs précieux ossements : ce qu'ils firent avec beaucoup de cérémonie ; et, pour conserver la mémoire de cette élévation, ils donnèrent, par l'autorité du Saint-Siége, cent jours d'indulgence à perpétuité, à tous ceux qui visiteraient l'église de Nogent, depuis le dimanche dans l'octave de l'Ascension jusqu'au jour de Saint-Jean-Baptiste. Le bourg, à cause de nos Saintes, est appelé *Nogent-les-Vierges.*

L'an 1242, le roi saint Louis, par une dévotion singulière envers sainte Maure et sainte Brigide, visita leur église, et, l'ayant trouvée trop petite, il la fit augmenter de tout le chœur, et transférer leurs reliques dans de nouvelles châsses : ce qui fut exécuté par Eudes, coadjuteur à l'évêché de Beauvais, ainsi qu'il fut reconnu dans l'ouverture qu'en fit, l'an 1343, Jean de Marigny, évêque de la même ville, et depuis archevêque de Rouen. Enfin, ces châsses étant trop vieilles, l'Ordinaire les fit renouveler en l'année 1635 : ce qui réveilla la dévotion des peuples envers nos saintes Vierges. Elle devint encore plus fervente dans la ville de Beauvais, par le puissant secours que le peuple en reçut deux ans après, dans une grande contagion qui s'était répandue dans la paroisse de Saint-André. Le curé et tous les paroissiens firent vœu d'aller à la chapelle de Sainte-Maure et Sainte-Brigide, à Balagny, pour obtenir par leur intercession l'extinction de ce feu pestilentiel, et ils exécutèrent aussitôt leur promesse ; ce qui fut si efficace, que, le jour même de la procession, ce fléau cessa : de sorte que personne n'en fut plus frappé depuis, et que tous ceux qui étaient malades guérirent en peu de temps, sans que personne en mourût.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de la *Vie des Saints du diocèse de Beauvais,* par l'abbé Sabatier.

S. EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, EN AFRIQUE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

505. — Pape : Symmaque. — Empereur d'Orient : Anastase Ier.

Seductionibus aut persecutionibus fides non corrumpitur, sed purgatur.

Ni les séductions, ni les persécutions ne corrompent la foi ; elles ne font que la purifier.

S. Jean Chrys., *Hom.* XXVI *sup. Matth.*

Quoique ce glorieux athlète de Jésus-Christ soit né en Afrique, qu'il y ait été évêque, et qu'il y ait passé une grande partie de sa vie, la France, néanmoins, peut le revendiquer à juste titre, puisqu'il y a reçu l'hospitalité, et y est mort nous laissant ses saintes dépouilles.

Nous ne savons rien de l'enfance, ni de la jeunesse de saint Eugène ; mais, tout ce que nous pouvons conjecturer, c'est que sa vertu et son ar-

deur pour la foi catholique le relevant au-dessus des autres fidèles, il fut appelé à l'état ecclésiastique, et consacré prêtre de l'église de Carthage, dans un temps où cette dignité, qui était comme une assurance du martyre, demandait un courage intrépide et une volonté résolue à donner son sang pour Jésus-Christ. En effet, lorsqu'après la mort de Genséric, roi des Vandales, Hunéric, son fils, qui lui avait succédé, permit aux catholiques de cette ville métropolitaine d'élire un évêque de leur communion, après vingt-quatre ans passés sans pasteur, ils jetèrent tous les yeux sur Eugène, citoyen de Carthage, croyant que dans la désolation générale où était l'Eglise d'Afrique, nul n'était plus capable que lui de s'opposer à la fureur des barbares, de réprimer l'effronterie des Ariens, de fortifier l'esprit des orthodoxes, de soutenir le poids de la persécution, et de servir d'exemple de patience dans les tortures, les supplices, la prison, l'exil et la mort.

Ils ne furent pas trompés dans leur attente : car Dieu, qui avait choisi Eugène pour pasteur de son peuple affligé, lui donna toutes les qualités d'un saint évêque. On ne peut exprimer l'étendue et la perfection de sa charité. Il donnait chaque jour aux pauvres tout l'argent qu'il recevait, sans jamais en rien réserver pour le lendemain, à moins qu'il ne le reçût si tard, qu'il lui fût impossible de le distribuer le jour même. Les ressources se multipliaient entre ses mains ; car, quoique les catholiques eussent été dépouillés de tous leurs biens par les Vandales, Eugène trouvait encore moyen de faire de grandes aumônes ; on ne pouvait expliquer sans miracles ces libéralités extraordinaires. Il se refusait presque tout à lui-même pour avoir de quoi assister les pauvres. Quand on lui représentait qu'il devait réserver quelque chose pour ses propres besoins, il avait coutume de faire cette réponse : « Le bon pasteur devant donner sa vie pour son troupeau, serais-je excusable de m'inquiéter de ce qui concerne mon corps ? »

L'éclat de sa sainteté éblouissant les yeux des hérétiques, ils commencèrent à se repentir d'avoir souffert son élection, et à le persécuter ouvertement. Le roi lui défendit de prêcher au peuple et de souffrir dans son église des hommes et des femmes habillés en Vandales. Eugène ne se troubla point de cette défense, mais répondit constamment que l'église étant la maison de Dieu, elle devait être ouverte à tous ceux qui venaient l'y adorer. Hunéric, irrité de cette réponse, fit mettre des bourreaux à la porte de l'église : aussitôt qu'ils y voyaient entrer des hommes ou des femmes vêtus à la vandale, ils les tiraient avec violence avec des crochets qui leur arrachaient les cheveux et même la peau de la tête ; cette cruauté fit perdre la vue à quelques-uns et la vie à plusieurs autres. Ils conduisaient ensuite par la ville les femmes à qui les cheveux et la peau avaient été ainsi arrachés, pensant par ce spectacle effroyable ébranler les catholiques et leur faire quitter leur religion ; mais, comme il n'y eut aucune de ces saintes Martyres qui ne se réjouît de souffrir ce tourment ignominieux pour l'honneur de Jésus-Christ, leur exemple, bien loin d'abattre le courage des fidèles, les anima au contraire à demeurer constants dans la confession de la Trinité consubstantielle du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ensuite, Hunéric, pour réduire les officiers de sa cour qui étaient catholiques, les priva de leurs gages, de vivres même, et les soumit aux travaux de la campagne par une chaleur dévorante. C'était un supplice qui devait être intolérable à des personnes délicates ; mais la grâce les rendit triomphants des faiblesses de la nature, et tous endurèrent ces souffrances avec joie. Il y avait parmi eux un homme qui, depuis plusieurs années, ne se pouvait servir d'une de ses mains : ces barbares le pressèrent plus que

les autres de travailler. En cette extrémité, il se mit en prières avec ses compagnons, et Dieu les exauçant, rendit le mouvement et la vie à cette main paralytique. Ce n'était là que le prélude de la persécution générale. Hunéric, après avoir fait mourir ses parents les plus proches, pour assurer le royaume à ses enfants, fit défense expresse à tous ceux qui ne seraient pas ariens, de servir dans son palais ou d'exercer des fonctions publiques.

On ne saurait dire quelle était la sollicitude de notre saint pilote dans une tempête si furieuse. Dans la crainte que quelqu'un des fidèles, par l'appréhension des supplices et de la mort, ne se relâchât de son devoir, il s'imposait des fatigues continuelles pour les visiter, les consoler, les fortifier, les relever dans leur abattement, et les remplir de la pensée et de l'espérance des biens éternels. Les catholiques de la cour, soutenus par ses exhortations et par la grâce de Dieu, se montrèrent fermes jusqu'au bout dans leur épreuve : il fallut les condamner au bannissement. Il n'y en eut pas un seul qui ne partît joyeusement d'Afrique pour passer dans les îles de Sicile et de Sardaigne, où, néanmoins, ils savaient qu'ils seraient traités très-cruellement. Cependant, la fureur d'Hunéric s'allumant toujours de plus en plus, il résolut de s'attaquer aux prêtres et aux évêques, afin que les pasteurs étant opprimés, il fût plus aisé de disperser et d'égorger les ouailles. Mais craignant que l empereur Zénon ne traitât à Constantinople les évêques et les prêtres ariens de la même manière qu'il traiterait les catholiques en Afrique, il chercha des inventions pour les faire périr sous d'autres prétextes que celui de la religion. Un de ses artifices fut de faire assembler toutes les vierges consacrées à Dieu, et de les contraindre, par des supplices horribles, à dire que les évêques et les ecclésiastiques avaient abusé d'elles et les avaient corrompues. En effet, on les suspendit en l'air avec des cordes, on leur mit des poids fort pesants aux pieds, et on leur brûla le sein, le dos et les côtes avec des lames de fer tout ardentes : mais toutes ces cruautés ne purent jamais arracher de la bouche de ces saintes filles une si noire calomnie, qui, en noircissant les ministres de Jésus-Christ, les eût elles-mêmes couvertes d'opprobre et d'infamie. La plupart moururent dans les tourments, et celles qui y survécurent, demeurèrent courbées tout le reste de leur vie.

Cette détestable invention n'ayant pas réussi, Hunéric leva entièrement le masque et relégua tout d'un coup dans les déserts des évêques, des prêtres, des diacres et d'autres catholiques, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize ; les uns étaient accablés de maladie, et d'autres si avancés en âge, qu'ils en étaient devenus aveugles. Parmi ces derniers se trouva saint Félix, évêque d'Abbir, qui avait quarante-quatre ans de prélature, et était tellement paralytique de tous ses membres, qu'il n'avait pas même l'usage de la langue. On pria le roi de l'exempter de ce voyage, puisqu'il était impossible de le transporter, et que sa mort ne pouvait guère tarder. Mais ce cruel répondit fièrement : « Si on ne le peut pas porter, qu'on lui attache les pieds avec des cordes à un couple de bœufs, et qu'on le traîne au lieu que j'ai ordonné ». Ainsi, nul de cette sainte troupe ne fut exempt d'un édit si inhumain. Nous nous étendrions trop si nous nous arrêtions à décrire les maux qu'ils endurèrent en chemin, les outrages que leur firent ces barbares, la privation de tout secours où ils furent réduits, et surtout la constance héroïque avec laquelle ils souffrirent une persécution si terrible. On voyait des femmes porter ou traîner leurs enfants, qui n'étaient encore que de petits clercs, à la suite des saints confesseurs, afin qu'ils ne fussent pas privés de la participation de leurs couronnes. On voyait

de vénérables vieillards se traîner, ramper pour ainsi dire sur la terre pour ne point se séparer de cette bienheureuse armée de serviteurs de Jésus-Christ. Si la faiblesse ou la maladie en arrêtait quelques-uns, aussitôt les soldats les piquaient avec la pointe de leurs javelots, ou leur jetaient des pierres pour les forcer de marcher plus vite ; enfin, on les mit entre les mains des Maures, qui les menèrent dans une forêt, où la plus grande partie mourut, soit des plaies qu'ils avaient reçues, soit de faim, de soif et de toutes sortes de misères. Rien de plus touchant que les tristes adieux du peuple de Carthage à ses prêtres : il les accompagna aussi loin qu'il put, et leur disait les larmes aux yeux : « A qui nous laissez-vous en courant au martyre ? Qui baptisera nos enfants ? Qui nous donnera la pénitence ? Qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation ? Qui nous enterrera après la mort ? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ! »

Saint Eugène n'ayant pas été compris dans ce premier édit, était demeuré à Carthage, où il continuait toujours d'encourager les fidèles et de les enflammer du désir du martyre Mais on continua de le persécuter de diverses manières. Ainsi, le jour de l'Ascension, 19 mai de l'an 483, pendant que notre saint prélat célébrait les saints mystères en son église cathédrale, on y apporta un ordre du roi, qui commandait à tous les évêques d'Afrique qui croyaient la consubstantialité du Verbe, de se trouver à Carthage le 1er février suivant, pour discuter avec ses vénérables évêques (c'est ainsi qu'il appelait ceux de sa secte), sur la foi qu'ils défendaient, et la prouver par les saintes Ecritures. Son dessein dans ses paroles était très-malicieux ; car il savait bien que les évêques catholiques ne pouvaient alléguer un passage de l'Ecriture où se trouvât le mot de consubstantiel ; ils seraient donc obligés, ou de renoncer à ce mot et au dogme qu'il exprime, ou bien il aurait un prétexte de les persécuter, puisqu'ils auraient méprisé l'Ecriture. La lecture de cet ordre affligea beaucoup toute l'assemblée des fidèles ; la joie de la fête fut changée en deuil, les cantiques en lamentations, les prières en gémissements et en larmes On délibéra néanmoins sur ce qu'il y avait à faire en une conjoncture si pressante, et tous décidèrent que saint Eugène présenterait une requête pour tâcher de détourner cette conférence publique, ou de la rendre aussi utile aux catholiques que les Ariens la leur voulaient rendre dommageable Elle contenait donc que les catholiques ne fuyaient nullement la discussion, ayant toujours été les premiers à la demander ; mais, comme la cause de la foi était commune à toutes les Eglises, ils ne pouvaient pas y entrer sans le su et la participation des évêques d'outre-mer. Ainsi, les catholiques priaient le roi, s'il souhaitait une conférence sur la religion, de trouver bon que les évêques des autres pays s'y trouvassent, afin que la décision se fît du consentement universel des prélats. Hunéric répondit : « Qu'Eugène me fasse monarque de tout l'univers, et je lui accorderai ce qu'il demande ». — « Cela n'est point nécessaire », dit Eugène ; « il suffit que le roi écrive à ses amis », c'est-à-dire au roi d'Italie, qui était Odoacre, prince arien, « de laisser venir les évêques, et moi j'écrirai à nos collègues » (il entend les évêques d'Italie, des Gaules et des Espagnes) « pour les prier de faire ce voyage, afin qu'étant tous assemblés, et surtout celui de l'Eglise romaine qui est le chef de toutes les Eglises, ils lui montrent la véritable foi ». Cette proposition était très-raisonnable, puisqu'on ne pouvait tenir une assemblée pour décider un point fondamental de la foi, sans que tous les évêques, et surtout celui du premier Siége, en fussent avertis ; mais notre saint prélat songeait encore à

une autre utilité : c'était que les évêques étrangers, ayant vu de leurs propres yeux l'oppression où était l'Eglise d'Afrique, en auraient rendu témoignage partout et lui auraient peut-être procuré quelque remède. Cependant Hunéric, irrité de cette réponse, envoya plusieurs évêques en exil, après les avoir fait fouetter et bâtonner très-cruellement ; il défendit aussi à tous ses sujets de manger avec les catholiques : ce que la divine Providence permit, afin que les orthodoxes ne fussent pas corrompus par le trop grand commerce avec les hérétiques.

Au reste, Dieu, pour relever leur courage et les confirmer de plus en plus dans la foi de la très-sainte Trinité, fit un grand miracle par les prières de saint Eugène. Il y avait dans Carthage un aveugle nommé Félix, qui était connu de tout le monde ; il fut averti par Dieu, dans trois visions, d'aller se présenter à l'évêque Eugène, lorsqu'il bénirait les fonts baptismaux, afin qu'il lui rendît la vue par l'imposition de ses mains. Il se fit donc conduire à l'évêque, et, lui ayant exposé l'ordre qu'il avait reçu du ciel, il le conjura, avec larmes, de ne pas lui refuser une grâce qui ne dépendait plus que de sa bonté. Saint Eugène le repoussa d'abord, lui disant qu'il n'était pas un homme à faire des miracles, et que ses péchés étaient trop grands pour prétendre une chose si difficile et si élevée au-dessus de la nature ; mais l'aveugle le pressant toujours plus instamment, il se rendit enfin à ses prières, et fit le signe de la croix sur ses yeux : dans le même moment la vue lui fut rendue, au grand étonnement de tout le peuple qui était présent. Ce miracle se répandit aussitôt dans toute la ville ; Hunéric, qui en fut informé, voulut s'en assurer par lui-même et fit venir l'aveugle. Il employa toutes sortes de moyens pour reconnaître la véracité du fait ou plutôt pour en obscurcir la gloire ; mais il n'y trouva rien que de très-sincère et très-véritable. Les Ariens, outrés de dépit, vinrent le trouver, lui dirent que ce n'était qu'un effet de magie, et qu'Eugène y était fort savant. Il fut assez aveugle ou plutôt assez impie pour le croire ; aussi, bien loin de diminuer la persécution, il l'augmenta encore et conçut une haine mortelle contre notre Saint.

Le jour de la conférence étant arrivé, plusieurs évêques orthodoxes se trouvèrent à Carthage. Hunéric, pour les intimider, en fit d'abord arrêter un, nommé Létus, qui était un des plus savants du clergé, et, par la plus grande de toutes les perfidies, il le fit brûler tout vif au milieu de la ville. Mais son exécution donna plus d'envie que de crainte aux autres évêques, qui eussent souhaité de l'accompagner dans son supplice. Toutes choses se passèrent dans cette assemblée avec une injustice et une violence extrêmes : on fit tenir debout tous les prélats catholiques, on leur donna à chacun cent coups de bâton, on leur refusa des juges et des notaires qui pussent rendre témoignage de ce qui s'y passerait ; et l'impie Cyrola, qui se disait patriarche des églises ariennes d'Afrique, y vint avec la pompe et la majesté d'un prince, et s'y assit sur un trône élevé, comme s'il eût été le maître de tous les évêques. Les prélats étant assemblés dans un ordre si inique, c'eût été avec beaucoup de justice que les orthodoxes eussent refusé d'entrer en discussion : mais, bien loin de le faire, ils pressèrent eux-mêmes de la commencer. Les Ariens, qui ne la voulaient pas, la rompirent sur de faux prétextes, et firent croire au roi que les catholiques les y avaient contraints.

Saint Eugène, qui avait prévu cet artifice, s'adressa lui-même au roi, et lui présenta un écrit où toute notre foi touchant le mystère de la Trinité consubstantielle était admirablement bien expliqué. Cette précaution ne servit de rien. Hunéric, qui ne cherchait qu'un prétexte de ruiner la reli-

gion, fit aussitôt publier un édit (484), par lequel les églises des catholiques étaient fermées, leurs biens confisqués, leurs assemblées défendues et leurs écrits condamnés au feu. De sorte qu'il fallait se résoudre, ou à suivre l'impiété des hérétiques, ou à laisser en proie sa maison, ses biens et ses charges. La cruauté du tyran n'en demeura pas là : on tourmenta corporellement ceux qui ne voulurent pas se rendre à ses injustes prétentions ; on dépouilla publiquement d'illustres africaines ; on coupa la main droite et la langue à un grand nombre de catholiques, qui, s'étant retirés à Constantinople, ne laissaient pas de parler aussi bien que s'ils eussent eu une langue. Il y eut même parmi eux un jeune garçon, muet de naissance, qui commença à parler aussitôt que la langue lui eût été coupée. Presque tous les évêques, qui étaient demeurés à Carthage, et dont ce prince barbare avait pris tous les biens, furent chassés de la ville, sans qu'on leur permît d'emporter ni vivres, ni argent, ni habits ; et, ce qui surpasse toute croyance, on défendit à toutes sortes de personnes de les recevoir dans leurs maisons, leurs granges et leurs étables, ni de leur donner à manger, afin qu'errant misérablement dans la campagne, sans pain et sans toit, ils périssent de faim et de toutes sortes d'incommodités.

Quoique réduits à aller mendier leur vie et à demeurer exposés aux injures de l'air autour des murs de la ville, ils résolurent de ne point s'en éloigner, de crainte qu'on ne dît qu'ils avaient évité le combat. Il arriva dans ces circonstances que le roi sortit pour aller voir des réservoirs : tous les évêques allèrent au-devant de lui, en disant : « Qu'avons-nous fait pour être traités ainsi ? Si l'on nous a assemblés pour une conférence, pourquoi nous dépouiller, nous maltraiter, nous priver de nos Eglises et de nos maisons, nous faire mourir de faim et de froid, nous chasser de la ville et nous réduire à coucher sur le fumier ? » Hunéric les regardant d'un œil courroucé, et sans écouter leurs remontrances, commanda à ses gardes à cheval de courir sur eux. Plusieurs furent blessés, principalement les vieillards et les faibles.

Cependant, comme saint Eugène, avec saint Vindémial et saint Longin, dont le bannissement avait été un peu différé, à cause du respect qu'on avait universellement pour eux, continuaient de faire de grands miracles, Cyrola, chef des Ariens, ne pouvant prouver la fausseté de ces miracles, résolut d'en faire un en apparence, pour se conserver le crédit qu'il avait parmi les siens. Il donna donc cinquante pièces d'or à un pauvre homme, à condition qu'il contreferait l'aveugle, et que, se trouvant sur son passage dans une place publique, il le prierait, au nom de Dieu, de lui mettre la main sur les yeux, et de lui rendre la vue. La chose étant ainsi concertée, Cyrola, qui se fit alors accompagner des trois prélats que nous venons de nommer, passa, comme par hasard, devant ce faux aveugle, qui, ayant le mot, s'écria aussitôt : « Ecoute-moi, bienheureux Cyrola, exauce-moi, saint prêtre de Dieu ; prends pitié de mon aveuglement, fais-moi ressentir le pouvoir que Dieu t'a donné, et que tant de lépreux, d'estropiés et de morts ont éprouvé ». L'hérétique, s'arrêtant à ces paroles, lui dit : « Pour preuve que la foi que nous professons est véritable, que tes yeux à cet instant soient ouverts ». Dieu entendit ce blasphème ; et, pour en faire voir l'impiété en présence de la foule que l'hérétique avait fait assembler exprès pour être témoin de son miracle imaginaire, il rendit véritablement aveugle celui qui faisait semblant de l'être, et lui causa une si grande douleur aux yeux, qu'il ne pouvait pas la supporter.

Ce coup de la justice divine découvrit toute la fourberie, car ce misé-

rable, sentant la violence de cette douleur, et se voyant privé de la vue, commença à crier que Cyrola l'avait corrompu, et lui avait donné de l'argent pour faire l'aveugle, et que, ne l'étant pas, il l'était devenu par une juste punition de Dieu. « Imposteur », disait-il à cet impie, « tu as voulu tromper les hommes, et Dieu t'a justement confondu. Tu as voulu faire semblant de me rendre la vue, et tu es cause que je ne vois plus ; voilà l'argent que tu m'as donné, rends-moi la vue que tu m'as ôté ». Mais la puissance de Dieu n'en demeura pas là ; elle acheva le miracle, elle rendit le triomphe parfait : car, le nouvel aveugle s'étant tourné vers les évêques catholiques, et les ayant supplié d'avoir pitié de lui, quoiqu'il fût indigne de toute miséricorde, ils lui dirent : « Si tu as la foi, toutes choses sont possibles à celui qui croit ». — « Je crois », répondit-il, « en Dieu le Père tout-puissant ; en Jésus-Christ, Fils de Dieu, égal à son Père ; au Saint-Esprit, coéternel et consubstantiel au Père et au Fils ; celui qui ne croit pas qu'ils ont tous trois une même substance et une même divinité, qu'il souffre le même châtiment que j'endure ! » Sur cette confession, les évêques se déférèrent l'un à l'autre l'honneur de faire le signe de la croix sur ses yeux. Enfin, Vindémial et Longin mirent leurs mains sacrées sur sa tête, et saint Eugène fit le signe de la croix, et dit tout haut : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, un seul vrai Dieu en trois personnes égales en puissance et en majesté, que tes yeux soient ouverts et recouvrent la vue ». Aussitôt que la dernière parole fut prononcée, la douleur de ce misérable cessa, et il commença de voir clair comme auparavant. Un si grand prodige couvrit les Ariens de honte, et donna sujet aux catholiques de leur reprocher les ténèbres de leur hérésie et la malignité de leur imposture.

Hunéric, au lieu de reconnaître par là la fausseté de l'arianisme, et de se convertir, entra dans une plus grande fureur contre les trois évêques qui venaient de confondre cette hérésie d'une manière si éclatante. Il fit appliquer à la torture Vindémial et Longin ; on les tourmenta cruellement, en les piquant avec des aiguillons, en les brûlant avec des torches ardentes, et en leur déchirant le corps avec des ongles de fer, et enfin il les fit mettre à mort. Pour saint Eugène, il le condamna à avoir la tête tranchée, donnant néanmoins un ordre secret au bourreau de ne pas exécuter cet arrêt, si à l'instant qu'il aurait levé le bras pour le décapiter, il le voyait résolu de souffrir la mort, parce qu'il ne voulait pas qu'il fût honoré des chrétiens comme martyr. On mena donc Eugène sur l'échafaud, et on le mit en état de recevoir le coup ; mais comme il parut alors plus constant que jamais, et qu'il protesta même qu'il regardait cette mort comme une entrée bienheureuse à la vie éternelle, il fut aussitôt délié et relégué dans un petit lieu désert, vers la ville de Tripoli.

Ce fut là qu'il souffrit un martyre bien plus cruel que la mort. Cette province avait pour gouverneur un homme fier et barbare, appelé Antoine, qui se fit un plaisir d'avoir en sa puissance ce saint Evêque, pour assouvir sa passion contre lui. Il le fit enfermer dans un cachot fort étroit, où il ne permit à personne d'y aller et de le consoler.

Le confesseur invincible de Jésus-Christ avait trouvé moyen, avant d'y entrer, d'écrire aux fidèles de Carthage une lettre brûlante du zèle et du feu de l'amour divin, pour les affermir dans la profession de la foi catholique, contre toutes les menaces et tous les supplices des hérétiques. « Je vous demande avec larmes », dit-il, « je vous exhorte, je vous conjure, par le redoutable jour du jugement et par la lumière formidable de l'avéne-

ment de Jésus-Christ, de rester fermes dans la profession de la foi catholique... Conservez la grâce d'un seul baptême et l'onction du chrême. Que personne d'entre vous ne souffre qu'on le rebaptise ». Il parlait de la sorte, parce que les Ariens d'Afrique, semblables aux Donatistes, rebaptisaient ceux qui embrassaient leur secte. Il proteste aux fidèles qu'en cas qu'ils soient inébranlables, l'éloignement et la mort ne l'empêcheront point de leur être uni en esprit; mais qu'il sera innocent du sang de ceux qui périront, et que sa lettre sera lue contre eux devant le tribunal de Jésus-Christ. « Si je retourne à Carthage », ajoute-t-il, « je vous verrai en cette vie; si je n'y retourne pas, je vous verrai en l'autre. Priez pour nous, et jeûnez, parce que le jeûne et l'aumône ont toujours fléchi la miséricorde de Dieu : mais souvenez-vous surtout qu'il est écrit que nous ne devons pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps ».

Lorsqu'il se vit renfermé, il s'appliqua entièrement à mériter les grâces du ciel à son peuple par ses gémissements et ses prières. Ne se contentant pas des incommodités de sa prison et des mauvais traitements qu'on lui faisait à tous moments, il y ajouta des austérités volontaires, portant une haire très-dure, et couchant sur la terre nue. Après quelque temps d'une vie si pénible, il tomba dans une paralysie qui le mit à deux doigts de la mort. Antoine, en étant averti, vint aussitôt à sa prison, non pas pour le soulager ni pour prendre part à sa peine, par les sentiments d'une compassion naturelle, mais pour repaître ses yeux par le spectacle de ses douleurs. Il voulut même hâter sa mort, en lui faisant mettre du vinaigre dans la bouche. Mais, ce qui devait avancer la fin de ses jours, lui rendit la santé par un effet miraculeux de la divine Providence. Ainsi, notre Saint demeura banni et prisonnier jusqu'à la mort d'Hunéric, qui fut la plus tragique et la plus détestable que l'on ait jamais vue sur la terre ; car saint Victor d'Utique dit que les vers le mangèrent et le consumèrent tout vivant. Saint Grégoire de Tours ajoute qu'il entra en frénésie, qu'il mangea ses propres membres, et que le soleil s'éclipsa à sa mort des trois quarts de son globe, comme pour témoigner une horreur de ses crimes; et saint Isidore de Séville écrit que les entrailles lui sortirent du corps, et qu'il eut la même fin que le misérable Arius, dont il avait soutenu si fortement la doctrine.

Saint Eugène de Carthage fut rappelé à son Eglise en 487, par Gondamond, la troisième année de son règne. La dixième, ce prince, à la prière de saint Eugène, ouvrit les églises des catholiques, et rappela d'exil tous les prêtres du Seigneur. Ainsi les églises furent ouvertes dix ans et demi depuis qu'elles avaient été fermées en vertu de l'édit d'Hunéric. Gondamond étant mort en 496, son frère Thrasimond lui succéda. Quoiqu'il fît profession de chercher la vérité des dogmes dans l'Ecriture, Dieu ne permit point qu'il la trouvât. Il s'appliqua, pendant son règne, à pervertir les catholiques, non par la rigueur des supplices, mais en donnant à ceux qui embrassaient l'arianisme, de l'argent, des honneurs, des emplois, et en leur accordant l'impunité de leurs crimes. Mais outre l'artifice et les séductions, il fit employer aussi, par ses ministres, la rigueur des persécutions. Ils arrêtèrent saint Eugène à Carthage, et le condamnèrent à perdre la vie avec saint Vindémial et Longin. Saint Vindémial, qui était évêque de Capse en Afrique, mourut par l'épée : mais le tyran enviant la couronne du martyre à saint Eugène, lui fit demander, dans le moment qu'il allait être décapité, s'il était donc résolu de mourir pour la foi catholique. Le saint évêque répondit qu'il l'était, et que c'était vivre pour l'éternité, que de mourir pour la justice. Alors Thrasimond fit arrêter l'épée et relégua notre Saint à Albi, ville

archiépiscopale, dans le haut Languedoc, province qui obéissait encore à Alaric, roi des Goths, arien de même que Thrasimond.

Ce fut là que Dieu, après avoir accordé quelque temps de repos à son fidèle serviteur, qui avait si généreusement combattu pour sa gloire, termina enfin tous ses combats par un heureux décès. Son âme alla dans le ciel recevoir la couronne de la confession et du martyre qu'il avait si justement méritée, et son corps fut enseveli avec beaucoup d'honneur dans le monastère qu'il avait fait bâtir à Viance, près d'Albi, lequel a pris depuis le nom du saint martyr Amarand, enterré dans ce lieu. Ce fut le 13 juillet de l'année 505. Saint Grégoire de Tours assure qu'il se fit plusieurs miracles à son tombeau.

Acta Sanctorum. — Cf. Godescard, Baillet, etc.

SAINT THURIAF [1],

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE DOL, EN BRETAGNE

Vers l'an 749. — Pape : Zacharie. — Roi de France : Pépin *le Bref.*

> Quand on ne recherche point avec un désir déréglé les emplois extérieurs, l'on s'en peut acquitter avec une paix et une modération d'esprit exemptes de confusion et de trouble.
>
> D. Lobineau, *Eloge du Saint.*

Saint Thuriaf naquit de parents nobles et riches, auprès du monastère de Ballon. Ce monastère était de la dépendance de celui de Dol. Dès son plus bas âge, son âme fut éclairée des lumières surnaturelles. Il méprisa de bonne heure les biens temporels, avant que son cœur eût eu le temps d'être séduit par leur usage ; et il commença à pratiquer les conseils les plus parfaits de l'Evangile, en abandonnant ses parents, sa maison, son pays et ses biens, pour chercher le royaume des cieux.

Il s'achemina du côté de Dol, et s'étant égaré, il fut rencontré par un homme charitable, qui le mena chez lui, et lui donna ses troupeaux à garder. Mais comme le saint enfant avait voué au Roi des siècles un service plus essentiel, il voulut, pour s'en rendre capable, être instruit dans les lettres. Un ecclésiastique, qu'il pria de lui en tracer les caractères sur des tablettes, lui rendit ce service. Il les eut bientôt appris, de même que la grammaire et les éléments de la langue latine. Il y joignit la science du chant, qu'il affectionnait d'autant plus, qu'il avait une voix éclatante et mélodieuse. Le goût qu'il prenait à l'employer à faire retentir de tous côtés les louanges de Dieu, lui donna lieu d'être connu de l'évêque de Dol, nommé Thiarmail ou Armael, qui, touché des excellentes qualités qu'il trouva dans cet enfant, l'adopta pour son fils, l'emmena à Dol, lui donna tous ses soins, et lui enseigna les lettres sacrées.

Les progrès de ce jeune disciple furent si grands, que l'évêque ne trouva pas de difficulté à l'ordonner prêtre et à le mettre à la tête du clergé de son

1. *Alias :* Turien, Thurian, Thuriau, Thuriave, Thivisiau.

Eglise. Thuriaf, élevé à cette dignité, fit de nouveaux efforts pour se surpasser lui-même, et pour devenir par ses vertus la règle vivante des autres. Thiarmail eut sujet de présumer que son choix était approuvé de Dieu, quand il vit les vertus de son cher disciple accompagnées du rare et précieux don des miracles. La confiance que lui donna l'approbation céleste l'engagea, à l'exemple de quelques-uns des plus saints de ses prédécesseurs, à mettre Thuriaf à sa place, pour y exercer les fonctions pénibles de l'épiscopat, qui, à cause de son âge trop avancé, lui devenait désormais un poids trop difficile à soutenir.

Le mérite extraordinaire de Thuriaf rendit son élection et son ordination très-agréables aux autres évêques de Bretagne, au clergé et au peuple, qui se flattèrent de voir revivre saint Samson et saint Magloire dans ce nouveau prélat, déjà si favorisé du ciel. Quant à lui, il avait déjà tout mis en usage dès qu'il était entré dans la carrière ecclésiastique pour acquérir la perfection des vertus de son saint état. Ses Actes rapportent qu'il se distinguait surtout par une humilité profonde, un zèle infatigable pour le salut des âmes, une ardente charité et une simplicité admirable, jointe à une grande innocence de mœurs. Il passait le jour à instruire son peuple, et presque toute la nuit en prière.

L'homme ennemi, qui veille toujours pour troubler l'Eglise et y semer le désordre et la division, profita, peu de temps après l'ordination de Thuriaf, des dispositions qu'avaient à la violence un seigneur du pays, nommé Rivallon, et le porta à mettre le feu dans un monastère de la dépendance de l'évêché, distant de sept à huit lieues de Dol. On vint aussitôt annoncer à Thuriaf que l'église, les livres sacrés, les ornements et les vases précieux avaient été pillés ou réduits en cendres ; il n'y eut que le missel qui fut épargné par miracle. Pénétré de douleur, il prit avec lui douze de ses religieux, et se rendit à pied chez Rivallon, au lieu nommé Kanfrut ou Lan-Kafrut, qui paraît être le même que celui où cet homme violent venait de brûler le monastère. Rivallon, en le voyant, se sentit touché de repentir et, se jetant tout tremblant à ses pieds, lui fit des offres si avantageuses pour la réparation du mal qu'il avait commis, que Thuriaf, qui ne cherchait que sa conversion, ne lui refusa pas le remède de la pénitence. Thuriaf, satisfait, retourna dans son Eglise, et Rivallon, aidé des princes du pays, répara au septuple tout le dommage qu'il avait causé, à quoi il employa les sept années de pénitence que son prélat lui avait imposées.

On rapporte qu'il opéra plusieurs guérisons miraculeuses et qu'il rappela à la vie la fille unique d'un seigneur du pays, après s'être mis en prière avec tout son clergé.

Saint Thuriaf, après avoir rempli tous les devoirs d'un bon pasteur, mourut saintement, dans un âge très-avancé, le 13 juillet, et son corps fut enterré dans son église cathédrale. Il a été depuis transporté en France, à l'époque où les Normands ravageaient la Bretagne, et déposé à Paris, dans l'église de Saint-Germain des Prés, qui l'a conservé jusqu'en 1793, époque à laquelle il a été détruit. Ce saint corps ne s'y trouvait pas tout entier ; l'église cathédrale de Chartres en possédait une partie, renfermée depuis l'an 1230 dans une châsse de vermeil très-curieuse. Cette partie a également été détruite pendant la révolution. Il ne reste peut-être plus maintenant des reliques de saint Thuriaf qu'un fragment d'ossement, qui se trouve dans l'église paroissiale de Quintin, ville du diocèse de Saint-Brieuc ; ce fragment est renfermé dans un chef en argent. Le saint évêque, nommé dans ce pays saint Thurian, est patron de cette église. Les anciens Bréviaires de Saint-

Meen, de Saint-Brieuc, de Nantes et de Léon, mettent tous la fête de saint Thuriaf le même jour, 13 juillet.

On le représente : 1° en habit de berger, pour rappeler ses premières années ; 2° avec une colombe sur l'épaule : il s'était mis en prière pour un seigneur emporté, qui s'offrait à faire pénitence, quand une colombe se reposa sur son épaule comme pour lui dire que le pécheur obtiendrait son pardon s'il tenait ses promesses.

Acta Sanctorum; Surlus. — *Cf. Vies des Saints de Bretagne,* par Dom Lobineau.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE VORAGINE,

ARCHEVÊQUE DE GÊNES

1298. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe IV, *le Bel.*

Perfecta scientia est, et cuncta sollicite agere, et scire de suis meritis se nihil esse.
La science parfaite consiste à faire tout avec soin et à se bien pénétrer qu'on n'est rien par ses propres mérites.
S. Bonaventure, *Sup. Job.*

Jacques de Voragine ou de Varagine naquit vers 1230, à Varaggio, bourg situé sur le golfe de Gênes, non loin de Savone. On ignore le nom et la position sociale de ses parents. Il n'avait point dépassé l'adolescence lorsqu'il prit, en 1244, l'habit de dominicain, et bientôt il se distingua par son zèle pour l'étude, non moins que par sa conduite édifiante ; il professa avec éclat la théologie dans diverses maisons de son Ordre, et son talent pour la prédication fixa sur lui l'attention générale. En 1267, il fut élu provincial de la Lombardie, emploi qu'il remplit durant dix-huit ans ; on l'éleva pour lors à la dignité de définiteur.

En 1288, le pape Honorius IV ayant entendu parler de sa prudence et de sa sainteté, lui confia la mission honorable d'absoudre les Génois des censures qu'ils s'étaient attirées par leur désobéissance au Saint-Siége, en prenant parti pour les Siciliens révoltés contre le roi de Naples. Jacques s'acquitta de cette commission délicate avec la prudence qui le distinguait ; il s'acquit tellement l'estime du clergé et des habitants de Gênes, par ses vertus, sa charité et sa miséricorde, que Charles Bernard, de Parme, archevêque de Gênes, étant mort sur ces entrefaites, le chapitre métropolitain le désigna comme devant le remplacer : sur son refus, le Pape chargea de l'administration de cet important diocèse Obezzon de Fiesque, patriarche d'Antioche, que les Sarrasins avaient expulsé de son siége. Celui-ci étant mort en 1292, le chapitre élut Jacques d'une voix unanime : le Pape et le sénat applaudirent à ce choix, le peuple en manifesta une joie extrême, et le dominicain fut obligé de céder.

En acceptant avec répugnance des fonctions qu'il suffit d'avoir ambitionnées pour en être presque indigne, Jacques de Voragine comprit toute l'étendue des obligations et de la responsabilité qui allaient peser sur lui. Dévoué tout entier à de pieux devoirs, il se fit une loi de ne plus quitter

son diocèse. Son ministère fut couronné d'éclatants succès dans plusieurs circonstances importantes, et son éloquence persuasive remporta de beaux triomphes. Il fit, à force de zèle, cesser les divisions dont, ainsi que toutes les républiques italiennes du moyen âge, Gênes était alors déchirée ; il réconcilia les Guelfes et les Gibelins. Cette paix, qui lui avait coûté trois ans d'efforts, fut conclue en 1295 ; malheureusement elle dura peu ; les dissentiments recommencèrent bientôt de plus belle ; pendant deux mois entiers, les rues de la capitale de la Ligurie furent de vrais champs de bataille, et pour apaiser de telles semences de discorde il fallut tout le dévouement du prélat, qui se précipita, au risque de sa vie, entre les combattants.

L'archevêque de Gênes menait au milieu des grandeurs une vie mortifiée et pénitente ; sa charité était inépuisable, le luxe des aumônes étant le seul qu'il ne se fût pas interdit. Exemple remarquable de détachement et de religion sincères pratiqué à une époque où certains princes de l'Eglise, oublieux de leur caractère, préféraient souvent aux soins de l'épiscopat des intrigues politiques, quelquefois même se trouvaient mêlés à d'étranges scandales.

Le bienheureux Jacques était regardé et vénéré comme un père, et il montra qu'il l'était en effet dans une famine qui désola le pays ; il se dépouilla de tout ce qu'il possédait pour nourrir les pauvres qui étaient dans un besoin extrême et pour fournir aux besoins de l'hôpital ; par ses discours il encouragea les riches à suivre son exemple, et leur empressement à répondre à ses invitations pressantes fut pour lui un sujet de consolation dans cette calamité publique. Il aimait les pauvres comme s'ils eussent été ses enfants et, quand ils étaient malades, il les soignait de ses propres mains.

L'activité de ce saint archevêque était telle que, quoiqu'il donnât tous ses soins à son troupeau, il trouvait encore le temps de composer des livres qu'il croyait propres à entretenir la piété des fidèles ou à conserver le souvenir des événements qui intéressaient son église. On lui attribue une version italienne de l'Ecriture sainte ; la *légende des saints*, dite *légende dorée*, dont nous parlerons dans notre *Historique de l'hagiographie* , au tome dix-septième ; des *Sermons* pour le Carême , les dimanches et les principales fêtes de l'année ; une *Table des histoires contenues dans la Bible ;* un livre *Sur les ouvrages de saint Augustin ;* un abrégé de *La somme des vertus et des vices*, de Guillaume Pérault, dominicain ; un *Traité des louanges de la sainte Vierge ;* un traité de morale, ou *La décision des cas de conscience ;* une *Chronique de la ville de Gênes*, qui s'étend jusqu'à l'an 1277 ; l'*Histoire* des archevêques de Gênes, ses prédécesseurs ; et les *Actes* du synode qu'il tint en 1293, pour la réformation du clergé.

Le pieux archevêque enrichit les églises de Gênes de nombreuses reliques apportées de Constantinople, lors de la prise de cette ville par les croisés, en 1203.

Après avoir occupé, durant sept ans, le trône archiépiscopal, le saint Pontife mourut le 18 juillet 1298, à l'âge de soixante-huit ou soixante-neuf ans ; il fut inhumé, ainsi qu'il l'avait demandé, dans l'église Saint-Dominique, à Gênes, du côté gauche du maître-autel, où il demeura jusqu'en 1798, époque à laquelle il fut transféré dans l'église des Frères Prêcheurs, où il est l'objet de la vénération des fidèles. En 1816, le pape Pie VII approuva son culte et permit à l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi qu'au clergé des diocèses de Gênes et de Savone, d'en célébrer la fête.

Tiré de sa vie par M. G. B. — Cf. Godescard.

XIVe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Lyon, le décès de saint BONAVENTURE, cardinal, évêque d'Albano, confesseur et docteur, de l'Ordre des Frères Mineurs, très-célèbre pour sa science et pour sa sainteté. 1274. — A Rome, saint Just, soldat sous le tribun Claude, qui, par l'apparition miraculeuse d'une croix, fut converti à la foi de Jésus-Christ, et, s'étant fait baptiser, donna tous ses biens aux pauvres ; le préfet Magnétius, s'étant saisi de lui, le fit battre à coups de nerfs de bœufs, couvrir d'un casque brûlant et jeter dans un brasier ; mais, n'en ayant reçu aucune atteinte, pas même à un seul cheveu de sa tête, il rendit l'esprit dans la confession de Notre-Seigneur. — A Sinope, dans le Pont, saint Phocas, martyr, évêque de la même ville, qui, sous l'empereur Trajan, surmonta la rigueur des cachots, des chaînes, du fer et du feu, et s'envola ensuite dans le ciel. Ses reliques ont été apportées à Vienne, en France, où on les a déposées dans l'église des Apôtres. Commencement du IIe s. — A Alexandrie, saint Héraclas, patriarche, dont la réputation était si grande, que l'historiographe Jules Africain assure qu'il a fait le voyage d'Alexandrie pour avoir le bonheur de le voir. 246. — A Carthage, saint Cyr, évêque, à la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple en son honneur. — A Côme, saint Félix, premier évêque de ce siége.— A Brescia, saint Optatien, évêque. Ve s. — A Deventer, dans les Pays-Bas, saint Marcellin, prêtre et confesseur. Vers 800. — A Rome, saint Camille de Lellis, confesseur, instituteur des Clercs réguliers, ministres des infirmes. Célèbre par ses vertus et ses miracles, il fut placé au nombre des Saints par le pape Benoît XIV [1]. 1614.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Meldeswelt, au diocèse de Gand, en Belgique, saint Basin, martyr. Il fut tué par les Gentils en défendant une église de Notre-Dame qu'il avait fait bâtir. Son corps, avec celui de sainte Aldegonde, sa fille, reposait dans l'abbaye de Dronghen, *Truncinium,* diocèse de Gand, Ordre de Prémontré, sur la Lys, fondée au VIIe siècle par saint Arnaud et notre saint Basin. Vers 685. — Au monastère de Saint-Trond ou Truyen, *S. Trudo, Sacrinium,* Ordre de Saint-Benoît, fondé en 662 par saint Trond, en l'honneur de saint Quentin et de saint Remy, en Belgique, saint LIBERT, martyr, que les Danois, encore infidèles, massacrèrent avec un de ses compagnons, au pied du maître-autel où il était en prières : depuis lors, cet endroit est toujours couvert d'un tapis. Vers 835. — A Soignies, petite ville de Belgique (Hainaut), sur la Senne, saint MAUGER, surnommé VINCENT, à cause de la victoire qu'il remporta sur le monde et sur lui-même dans sa conversion. Epoux de sainte Valtrude ou Vaudru, et père de quatre enfants qui ont aussi mérité un culte public pour leur sainteté, il fit venir de saints missionnaires en Flandre, fonda les monastères d'Haumont *(Altus Mons),* au diocèse de Cambrai, et de Soignies *(Sonegiæ),* en Hainaut. Vers 677. — Au diocèse de Namur, en Belgique, sainte Ragenufle ou Reinofre, vierge. Elle naquit à Incourt, village situé entre Louvain et Namur. Demandée en mariage par un seigneur très-riche, elle prit la fuite pour conserver sa virginité. Elle mourut toute jeune encore, et ses parents firent bâtir une église sur son tombeau. Ses restes reposent à Incourt. Il y avait là une source dont les eaux ont guéri plusieurs fois des hydropiques. D'après un ancien usage, les habitants d'Incourt portaient annuellement, à la Pentecôte, la châsse de la Sainte en procession à cette source, dont on sanctifiait les eaux en tenant la châsse sur leur surface. 650. — A Beauvais, saint GUILLAUME, abbé de Breteuil *(Bretolium).* 1130. — A Lyon, saint Amic *(Amicus),* confesseur.— Au diocèse de Belley, saint Roland, abbé de Chézery ou Chissery *(Cisseriacum,* Ordre de Cîteaux, monastère fondé en 1140, non loin de Nantua) [2]. 1200.—Au diocèse de Valence, le bienheureux HUMBERT DE ROMANS, général des Dominicains de cette ville. 1277.

1. Voir sa vie au 18 juillet, jour auquel on fait son office.
2. Voir sa vie au jour suivant, qui est celui où on en fait l'office dans tout le diocèse de Belley.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, saint Onésime le Thaumaturge. Né à Césarée, en Palestine, de parents pieux qui le firent instruire dans la science de la religion, il s'enferma de bonne heure dans un monastère d'Ephèse. Ses parents pleurèrent tant son absence qu'ils en perdirent la vue ; mais leur fils, obligé de fuir le monastère pendant la persécution de Dioclétien, revint à Césarée et les guérit sans se faire connaître : puis il se retira à Magnésie, y fit nombre de miracles et s'y endormit dans le Seigneur. IIIe s. — En Afrique, les saints Papias et Donat, martyrs. — A Alexandrie, les saints martyrs Antiochus, Marius, Dagione, Ménésidée, Mamor, Mammare, Pierre et Gumme, cités par saint Jérôme. — Chez les Grecs, saint Héraclius, martyr. — Dans l'île de Candie, dans la Méditerranée, saint Pierre, évêque et martyr, qui eut les pieds coupés en haine de la religion. — Chez les Grecs, les saints Aquila et Hilaire, qui furent lapidés pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ. — A Trèves, saint Juste, confesseur. — A Sarzane, ville d'Italie, dans les anciens Etats Sardes, les saints Rufin et Avenance, confesseurs. Ils menèrent ensemble la vie solitaire aux environs de Sarzane, où l'on découvrit plus tard leurs précieux restes qui furent déposés dans l'église paroissiale. — A Fricenti, petite ville du royaume de Naples, saint Marcien. Grec de naissance, il perdit de très-bonne heure ses parents qui étaient fort riches. Distribuant alors tous ses biens aux pauvres, il gagna Fricenti dont il devint évêque, à cause de sa haute vertu : il est célèbre dans ce pays par les nombreux miracles qu'il y a opérés. Ve s.—A Rees, au pays de Clèves, dans la province Rhénane, saint Dentlin, patron de cette ville. Fils de saint Vincent de Soignies et de sainte Vaudru, il mourut à l'âge de sept ans, et le ciel attesta sa sainteté par des prodiges. Il fut enterré à Soignies (Belgique), à côté de son père : la ville de Rees possède de ses reliques. VIIe s. — A Thessalonique, aujourd'hui Saloniki, en Macédoine, saint Joseph, évêque de ce siége et confesseur. Il mourut dans une affreuse prison où l'avait fait jeter, en haine de la foi orthodoxe, l'empereur d'Orient, Théophile l'Iconoclaste. 845. — A Bamberg, en Bavière, saint Henri, empereur[1]. 1024. — Aux environs de Prague, en Bohême, la bienheureuse Hrosnate, martyre, de l'Ordre de Prémontré. 1217. — A Véroue, en Vénétie, sainte Toscane ou Toscaine *(Tuscana)*, veuve, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Comme elle était en prières dans son oratoire, trois jeunes hommes, dans le dessein criminel d'attenter à sa pudeur, vinrent tout à coup l'assaillir ; mais Dieu ne permit pas que sa servante fût souillée, et les impudiques ne furent pas plus tôt entrés qu'ils tombèrent morts. Toscane, par ses prières, les rendit à la vie et à leurs parents éplorés. Enfin, mûre pour le ciel qui semblait désireux d'arracher à la terre une âme si pure, elle s'envola doucement dans les bras de son divin Epoux. Vers le XIVe s.

SAINT MAUGER OU VINCENT[2],

ABBÉ D'HAUTMONT, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI, ET DE SOIGNIES, EN HAINAUT

Vers l'an 677. — Pape : Domnus Ier. — Roi d'Austrasie : Dagobert II.

Sancti viri funditus sæculo renuntiantes huic mundo moriuntur, ut soli Deo vivere delectentur.

Les hommes parfaits, en renonçant complétement au siècle, meurent au monde, de telle sorte qu'ils font leurs délices de ne vivre qu'en Dieu.

Saint Isidore de Séville.

Au nombre des illustres seigneurs qui brillaient à la cour de Dagobert, on distinguait saint Mauger, plus connu sous le nom de saint Vincent. Les auteurs ne sont pas d'accord sur son origine : les uns le font naître en Irlande, quelques-uns en Aquitaine, d'autres enfin, et avec plus de raison, ce semble, disent qu'il reçut le jour à Strépy-les-Binche, dans le Hainaut. Son

1. Voir au jour suivant. — 2. *Alias :* Madelgaire, *Madelgarius.*

père Mauger et sa mère Onoguera s'attachèrent à lui donner une excellente éducation, et le jeune homme répondit parfaitement à leurs soins. Il se fit remarquer de bonne heure par ses sentiments généreux et par un dévouement sincère à la religion. Dieu, pour le récompenser de la fidélité avec laquelle il avait su conserver la pureté de ses mœurs au milieu des dangers du monde, lui donna pour épouse une sainte femme, qui avait passé, comme lui, les premières années de sa vie dans la plus parfaite innocence : c'était sainte Valtrude ou Vaudru.

Si l'on en croit certains hagiographes, ce serait peu de temps après le mariage de saint Mauger, que Dagobert lui confia une mission très-importante en Irlande, d'où il serait revenu dans la suite avec un grand nombre de saints missionnaires qui prêchèrent l'Evangile dans ces contrées. Les auteurs qui adoptent cette opinion, lui donnent pour compagnons, à son retour d'Irlande, les saints Foillan, Ultan, Fursy, Eloquie, Adalgise, Etton et Algise.

Quoi qu'il en soit de cette première partie de sa vie sur laquelle les opinions sont fort partagées, on voit que le comte Mauger habitait le Hainaut avec sa vertueuse épouse, à l'époque où saint Ghislain commençait à bâtir son monastère de Celles, et à édifier toute la contrée par ses vertus et ses œuvres saintes. Mauger lui-même s'y faisait remarquer par ses inclinations vertueuses autant que par ses brillantes qualités. Charitable et compatissant envers les pauvres, il veillait à ce qu'aucun d'eux ne fût privé des choses nécessaires à la vie, et sa sollicitude lui inspirait les plus touchants égards pour les malheureux et les infirmes qu'il regardait comme les membres souffrants de Jésus-Christ. En même temps qu'il leur donnait les secours corporels, il savait aussi leur adresser des paroles de piété et de confiance en Dieu, pour réveiller les sentiments religieux dans des cœurs quelquefois aigris ou corrompus par le vice.

A l'exemple de sa pieuse épouse, Mauger apportait un très-grand soin à l'éducation de ses enfants. Landry, l'aîné, promettait déjà de devenir un fidèle imitateur de ses vertus : deux filles qui le suivaient, Aldétrude et Madelberte, faisaient aussi voir une grande piété dans toute leur conduite. Le plus jeune, Dentelin, enfant prédestiné pour le ciel, ne devait point tarder à remettre son âme innocente à son créateur. Mauger, au milieu de ses enfants, remplissait avec bonheur tous les devoirs d'un père de famille, et il ne se faisait pas moins admirer dans tout le pays par sa conduite sage et religieuse, que par son dévouement au monarque et la fidélité avec laquelle il s'acquittait des charges qui lui étaient confiées.

Dieu, qui le destinait à donner un grand exemple au monde par le renoncement généreux qu'il fera bientôt de tous ses biens et de tous ses honneurs, inspira tout à coup à son fils aîné Landry, le désir d'entrer dans le sacerdoce. Mauger, dans le premier moment, fut étonné, affligé même de cette confidence : il répondit à Landry qu'il devait s'en rapporter à lui sur le choix d'un état et qu'il fallait plutôt songer à contracter une noble alliance dans le siècle, où d'ailleurs il pourrait faire son salut comme tant d'autres avant lui. Toutefois, quand le vertueux jeune homme renouvela sa demande, Mauger ne crut pas pouvoir s'opposer aux desseins de Dieu, et d'après le conseil des amis sages et religieux qu'il prit soin de consulter, il accorda à son fils la permission qu'il sollicitait.

Ce sacrifice, qui coûta beaucoup à son cœur paternel, les sollicitations de sa vertueuse épouse qui soupirait après la solitude, les exemples de plusieurs grands seigneurs du royaume qui avaient abandonné leurs dignités et

leurs biens pour aller servir Dieu dans quelque monastère, toutes ces raisons avaient fait déjà une profonde impression sur l'âme de Mauger, lorsqu'une circonstance providentielle vint déterminer en lui la généreuse résolution de quitter le monde pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Voici en quelle occasion arriva ce changement :

Saint Ghislain ayant terminé le monastère qu'il bâtissait, invita saint Aubert, évêque diocésain, et saint Amand qui l'avait aidé de ses conseils, à venir en faire la consécration. Le comte Mauger voulut assister à cette cérémonie, et il fut si touché des discours que, selon la coutume, les deux prélats prononcèrent en cette solennité, que dès ce moment, il résolut d'embrasser la vie religieuse.

Dieu lui-même, au dire de quelques auteurs, se manifesta à cet homme au cœur droit, et lui envoya, comme autrefois au centurion Corneille, un ange qui l'instruisit de ses volontés ; car une nuit, pendant son sommeil, un ange lui apparut et lui ordonna de la part de Dieu, de bâtir à Hautmont, en l'honneur du prince des Apôtres, une église dont il désigna la forme avec un roseau qu'il tenait à la main : encouragé par cette vision, qui excitait de plus en plus son âme à une parfaite conversion, il communiqua ce qu'il avait vu à son épouse sainte Vaudru, et s'en alla à l'endroit désigné, où, par un autre miracle, il fut confirmé davantage dans son dessein ; car il trouva tout le champ couvert d'une rosée blanche comme de la neige, à l'exception de l'emplacement de l'église désigné par l'ange : faveur presque semblable à celle que la sainte Vierge fit autrefois à Jean, patrice romain, qui trouva un matin du mois d'août, sur le mont Esquilin, dans Rome, la forme d'une église qu'il devait bâtir, couverte de neige.

Presque aussitôt, le comte Mauger se rendit à Cambrai auprès de saint Aubert, reçut de ses mains l'habit religieux et alla fonder le monastère d'Hautmont, sur la Sambre, près de Maubeuge, qui devint en peu de temps un des plus florissants de la contrée.

C'est à partir de ce moment qu'on lui donna le nom de Vincent, pour signifier la victoire qu'il venait de remporter sur le monde. A la cour, en effet, dans l'Austrasie et même dans tout le royaume, on admirait le courage et la générosité avec lesquelles un si puissant seigneur abandonnait ses dignités et ses charges brillantes pour se faire humble serviteur de Jésus-Christ. Bientôt même un nombre considérable d'anciens amis et de personnes nobles, que son exemple avait gagnés, vinrent se placer sous sa conduite dans cette abbaye d'Hautmont qui était comme un sanctuaire de piété.

A certaines époques on y voyait aussi affluer les hommes de Dieu, qui travaillaient en différents lieux à la propagation de l'Evangile. Parmi eux on cite saint Ghislain, qui avait contracté avec le bienheureux Vincent une étroite amitié, saint Wasnulfe ou Wasnon, qui évangélisait les peuples du pays de Condé, saint Etton de Dompierre, saint Humbert de Maroilles et saint Ursmar de Lobbes qui commençaient leur vie apostolique, saint Amand qui la reprenait après avoir abandonné son siége de Maëstricht, et saint Aubert qui, comme évêque du lieu, présidait à ces réunions. C'est là que tous ces vénérables personnages conversaient entre eux sur les besoins spirituels des populations et sur les moyens les plus efficaces de travailler à leur sanctification. C'est là aussi qu'ils méditaient, dans le calme et la solitude, les grandes vérités qu'ils prêchaient aux autres, et dont ils se pénétraient toujours de plus en plus eux-mêmes. Saint Vincent goûtait d'ineffables consolations dans ces entretiens spirituels, et son bonheur eût été

parfait si l'affluence de ses amis et des grands du royaume ne fût venue trop souvent le troubler dans sa retraite. Il se voyait à regret privé de cette sainte obscurité que son humilité cherchait : aussi, dès ce moment, songea-t-il à aller fonder un autre monastère dans un pays plus éloigné. A cet effet, il choisit un lieu désert dans les solitudes du Hainaut, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Soignies [1]. C'est là qu'il continua la vie sainte qu'il avait commencée à Hautmont, et s'appliqua à diriger les pieux disciples qui le prièrent de leur servir de père.

Un grand nombre de nouveaux postulants venaient en effet chaque jour demander une place dans cette sainte maison, où Dieu était si fidèlement servi, et où vivaient des religieux qui faisaient l'admiration et l'édification de toute la contrée. On les voyait tantôt se livrant aux pénibles travaux de l'agriculture et rendant féconde par leurs sueurs une terre longtemps inculte, tantôt répétant en chœur des hymnes et des cantiques, d'autres fois présentant aux pauvres et aux malheureux les dons de la charité ou leur annonçant les vérités saintes de la religion. Le spectacle de tant de vertu, de charité et de dévouement, faisait une grande impression sur les esprits des hommes encore grossiers qui habitaient ces contrées.

Surtout ils ne pouvaient assez admirer saint Vincent, qui de grand seigneur dans le monde, s'était fait humble serviteur de Jésus-Christ, et père spirituel de cette nombreuse famille qu'ils avaient sous les yeux. C'était lui qui entretenait dans la communauté cette ferveur et cet esprit de régularité qui la rendaient si prospère. Souvent, en effet, on l'entendait rappeler à ses disciples la vie des anciens religieux, la sainteté de leurs œuvres, et la gravité de leurs mœurs, et il les engageait à les imiter et à espérer d'obtenir de Dieu comme eux la gloire et la louange. Repousser tous les désirs d'une ambition terrestre, soupirer sans cesse après la possession de la beauté infinie et méditer souvent sur les châtiments réservés aux aveugles partisans de ce monde méprisable, telles sont les pensées qui doivent entretenir dans leurs âmes les saintes ardeurs de la charité. Ainsi parlait le bienheureux Vincent à ses enfants spirituels qui l'écoutaient avec le plus profond respect.

Mais si l'influence de ses discours était grande sur l'esprit des religieux et des habitants du pays, on peut dire que celle de ses exemples l'était encore plus. « On voyait en effet ce leude puissant, autrefois revêtu des brillantes insignes de ses dignités, maintenant couvert d'un habit rude et grossier, et celui qui avait passé une partie de sa vie à la cour des princes, aujourd'hui perdu au milieu d'une contrée inculte et sauvage. Cet ancien commensal des rois ne prenait pour nourriture qu'un morceau de pain trempé dans l'eau, et n'avait bien souvent pour se reposer que la terre nue ».

Telle fut l'admirable conduite de saint Vincent jusqu'au jour où Dieu lui envoya diverses infirmités. Elles achevèrent d'augmenter ses vertus et ses mérites, et de le préparer à entrer dans la céleste patrie, après laquelle il soupirait depuis longtemps.

Sentant que sa fin approchait, il fit appeler son fils Landry, qui occupait alors le siége de Meaux, afin de lui adresser ses dernières recommandations. Lorsque le pieux prélat fut arrivé auprès du lit de son père, le bienheureux Vincent lui dit, en montrant de la main ses enfants spirituels réunis autour

1. Soignies, dans l'ancienne forêt de Soignies, non loin du lieu où la Senne prend sa source, à 15 kil. N. E. de Mons; 7,000 habitants. Des auteurs croient que Samon qui, sous Dagobert, devint roi des Slaves, était de ce pays; d'autres le disent originaire du territoire de Sens.

de lui : « Fils très-aimé, la clémence divine vous a destiné à diriger ces religieux : elle vous place à la tête de ce troupeau. Entreprenez cette œuvre avec confiance, le Seigneur sera avec vous. Gouvernez avec la bonté de cœur et l'intelligence que Dieu a mises en vous, vous mériterez ainsi d'entrer dans la gloire du ciel, et de recevoir la magnifique récompense que Dieu destine à ses serviteurs ». Landry promit à son vénérable père d'accomplir sa volonté, et de prendre soin des communautés d'Hautmont et de Soignies. Le saint et vénérable vieillard, désormais tranquille sur l'avenir des disciples qu'il laissait sur la terre, ne pensa plus qu'aux choses de l'éternité, jusqu'au moment où il remit son âme à Dieu, entre les bras de son fils bien-aimé, vers l'an 677.

Le bienheureux Vincent fut inhumé dans son monastère, qui devint comme le berceau de la ville de Soignies.

On représente saint Vincent de Soignies : 1° avec une église sur la main, comme fondateur de monastères ; 2° dans un groupe, avec sainte Vaudru, son épouse, et ses quatre enfants.

Il est patron de Mons et de Soignies.

CULTE ET RELIQUES.

Les guérisons multipliées qui s'opérèrent par son intercession déterminèrent les évêques de Cambrai à environner sa mémoire de tous les respects qui lui étaient dus. Il y eut plusieurs translations de son corps qu'on renferma successivement dans des châsses précieuses et d'un travail remarquable. L'une d'elles avait été donnée par la comtesse de Hainaut, Marguerite, fille de l'empereur Baudouin ; une autre, dont le dessin a été conservé par les Bollandistes, portait sculptés sur son contour les différents personnages dont se composait la famille de saint Vincent.

Lors des invasions des Normands, le comte de Hainaut, Régnier au Long Col, vaincu par ces féroces envahisseurs à la bataille de Walcheren, voulut porter lui-même sur ses épaules les reliques de saint Vincent, qu'il allait cacher avec beaucoup d'autres dans la ville de Metz. On voit aussi dans l'*Histoire de Mons*, que, en 1349, au moment où la peste noire exerçait d'épouvantables ravages dans toute la contrée, les habitants de cette ville et ceux de Soignies firent une procession solennelle, dans laquelle étaient portées avec honneur les reliques de saint Vincent et de sainte Vaudru, son épouse. On n'avait jamais vu une affluence si considérable. Des auteurs élèvent à cent mille le nombre des personnes qui assistaient à cette procession. Dieu exauça les ferventes prières de ce peuple suppliant, et le fléau disparut presque aussitôt du pays.

Extrait de la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes. — *Cf. Acta Sanctorum*, tome III de juillet, et les continuateurs de Godescard.

SAINT BONAVENTURE, CARDINAL-ÉVÊQUE,

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

1274. — Pape : Grégoire X. — Empereur d'Allemagne : Rodolphe Ier.

In medio Ecclesiæ aperuit os ejus, et implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus.

Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de l'Eglise, et il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence. *Eccli.*, XV, 5.

Il faudrait avoir les lumières et les ardeurs des séraphins pour parler dignement de cet homme incomparable, qui a mérité dans l'Eglise l'au-

guste nom de *Docteur séraphique*, et toutes les expressions de l'esprit humain n'en pourront donner qu'une idée fort imparfaite et bien éloignée du mérite d'un si grand saint. Il naquit en Toscane, l'an 1225, dans une petite ville appelée Balnea-Regia, et vulgairement Bagnarea, dans les Etats de l'Eglise. Son père se nommait Jean de Fidenza, et sa mère Maria Ritelli, tous deux nobles et riches ; mais le ciel les avait encore plus avantagés des dons de la grâce. Aux fonts du baptême il fut appelé Jean, comme son père ; pour le nom de Bonaventure, il lui fut donné quatre ans après, par un événement miraculeux. Etant tombé si gravement malade qu'on désespérait entièrement de le sauver, sa pieuse mère, qui en avait le cœur percé de douleur, eut recours aux mérites de saint François, qui, bien que vivant, était invoqué comme un Saint par toute l'Italie, et promit que si, par son intercession, elle pouvait obtenir la santé de son fils, autant qu'il serait en son pouvoir, elle le consacrerait à son Ordre et lui en ferait prendre l'habit. Son vœu fut exaucé : l'enfant recouvra tout d'un coup sa première santé, contre le sentiment de tous les médecins.

Quelque temps après cette guérison, François d'Assise vint à Bagnarea et visita la pieuse famille. A la vue de cet enfant sauvé par ses prières, à la vue du charme angélique répandu sur son visage, l'âme du Saint tressaillit. L'esprit du Seigneur découvrit à ses yeux les secrets de l'avenir, et, divinement illuminé, comme un autre Zacharie, il annonça la grandeur future de Jean, prédit les bénédictions dont il serait l'objet de la part du ciel, et s'écria dans son enthousiasme : « *O buona ventura !* Oh ! la bonne rencontre ! » François était heureux ; il avait trouvé l'âme après laquelle il soupirait. Le jeune enfant sera surnommé, lui aussi, un séraphin : il brûlera en lui-même et embrasera tous les hommes des saintes ardeurs dont son cœur sera pénétré, et, afin de consacrer, par un souvenir toujours durable, ce jour solennel, les paroles prophétiques du serviteur de Dieu deviendront le nom de l'enfant ; il ne s'appellera plus Jean, mais Bonaventure.

Quelques mois encore se passèrent, et le pauvre du Seigneur, le héraut du Christ, le pénitent d'Assise, François, s'endormait pour toujours en murmurant un chant d'amour au milieu de ses enfants éplorés.

Sa présence à Bagnarea avait pénétré l'âme de Maria Ritelli. Le jeune Bonaventure ne fut plus pour elle qu'un dépôt qu'elle avait hâte de préparer, afin de le rendre digne du Seigneur au jour où elle devrait le lui remettre. Elle lui apprit à connaître le Dieu qui lui avait rendu la vie, à mépriser le monde et ses convoitises, à pratiquer les saintes vertus d'humilité, d'obéissance et de renoncement. Heureuse au milieu de soins aussi pieux, elle vit ses efforts couronnés du succès le plus propre à réjouir sa ferveur. L'enfant s'enflammait d'amour pour le Seigneur, à mesure qu'il le connaissait davantage ; il s'exerçait avec délices aux actes de vertus, et, comme Tobie, il traversait les premières années de la vie sans ressentir en rien les infirmités de son âge.

L'Ordre des Frères Mineurs, auquel Bonaventure était voué, avait pour but principal de travailler au salut des âmes. Maria envoya donc son fils aux écoles, afin de le préparer à annoncer un jour aux hommes les saintes vérités du salut, et à répondre à toutes les vues du ciel sur lui. Ses progrès furent si rapides que ses maîtres en étaient dans l'étonnement ; son intelligence embrassait tout avec une facilité extraordinaire, et il put, avant de se consacrer au Seigneur dans la vie religieuse, parcourir le cercle des connaissances enseignées à cette époque, les approfondir et se rendre capable d'exercer sans retard les emplois que l'on voudrait lui confier.

Au milieu de ses études, sa piété, loin de souffrir la plus légère atteinte, croissait de jour en jour. Tout, selon la parole de saint Antonin, lui devenait un moyen de s'élever à Dieu, de le louer et de devenir meilleur. Si son aptitude pour les sciences étonnait ceux dont il prenait les leçons, sa ferveur, son innocence, sa modestie, sa maturité et les vertus dont il était déjà un modèle, les remplissaient d'admiration, et ils pouvaient s'écrier comme autrefois les habitants d'Hébron : « Quel sera cet enfant ? car la main du Seigneur est avec lui ».

Ainsi s'épanouissait, au souffle de la grâce céleste et sous les soins de la vertueuse Maria, cette jeune fleur destinée à répandre bientôt dans l'Eglise ses parfums enivrants et à réjouir tous les cœurs.

Le monde n'avait aucun attrait à offrir à cette âme demeurée jusqu'à ce jour étrangère à ses illusions, et déjà accoutumée à goûter les suaves douceurs de la piété, et le lieu où elle devait aller chercher le repos sur la terre était naturellement l'Ordre des Frères Mineurs. Bonaventure avait sans cesse présent à l'esprit le miracle qui avait arraché son enfance à la mort, et sa tendre reconnaissance lui eût fait regarder comme un crime la seule pensée de porter ses pas ailleurs que vers les enfants de son bienfaiteur. Saint Bonaventure ayant atteint sa vingt et unième année, se disposa à accomplir le sacrifice promis au ciel, sacrifice d'ailleurs conforme à ses désirs et aux besoins de sa ferveur, et l'objet le plus cher de ses pensées et de son amour. Se rappelant ces paroles du législateur d'Israël : « Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur votre Dieu, vous ne différerez pas de l'accomplir, parce que le Seigneur votre Dieu vous en demandera compte », il demanda et reçut l'habit dans un couvent de l'Ordre de Saint-François.

La famille de Saint-François était, à ses yeux, appelée aux destinées les plus sublimes. « L'Ordre des Frères Mineurs », dit-il, « a été donné à l'Eglise, entre tous les Ordres religieux, pour édifier les fidèles dans la foi et les mœurs, par les enseignements de la doctrine et les exemples d'une bonne vie... Il a été placé comme un flambeau dont l'éclat doit dissiper les ténèbres de la maison et remplir de courage les ouvriers qui y travaillent. Le premier ornement d'un Frère Mineur est une vie irrépréhensible; elle est pour nous d'une utilité souveraine, et elle édifie le prochain ». Mais cette vie irrépréhensible, c'était l'accomplissement exact de toutes les prescriptions de la Règle, c'était la perfection dans la vertu, la perfection dans la modestie, le silence, la mortification, l'obéissance, l'union à Dieu et l'humilité.

La Règle était donc, pour le jeune novice, une loi sacrée dont il s'efforçait de connaître les moindres détails. Il la méditait le jour et la nuit, afin d'en pénétrer l'esprit et de s'y conformer en tous ses actes. Rien n'était petit à ses yeux. « Il nous faut », disait-il, « demeurer fidèles, avec une exactitude sans bornes, aux choses que nous avons entendues, pour ne pas être comme des vases entr'ouverts et laissant s'écouler ce qu'on y met... Il faut recevoir avec respect toutes les paroles de la Règle, et en éviter jusqu'à la moindre transgression. Cette Règle nous a été donnée pour être notre loi ; or, nul ne se détourne de la loi sans se jeter dans les ténèbres ». Il lui avait donc voué une fidélité sans bornes ; il se la rendait de jour en jour plus familière ; elle était pour lui la base de toute perfection.

Pendant ces jours passés dans la solitude, loin des agitations du monde et des soins distrayants des affaires terrestres, pendant cette année de noviciat donnée à tout aspirant à la vie religieuse, pour lui apprendre à mépriser ce qu'il abandonne et à se former à des habitudes nouvelles, le saint jeune homme était heureux. Il avait trouvé une demeure de paix, et il en

profitait pour s'approcher de son Dieu. Attentif à rendre sa retraite de plus en plus profonde, à se séparer plus rigoureusement de la terre, il fuyait les conversations inutiles, comme autant d'obstacles propres à l'éloigner de sa fin. Le monde lui semblait à redouter, même dans la société de ses frères, il savait que le souffle impur et contagieux de notre séjour mortel se fait quelquefois sentir dans l'assemblée des enfants du Seigneur, et que, sans une vigilance de tous les instants, il est difficile aux Saints eux-mêmes de mener une vie sans tache ici-bas.

Mais plus il vivait séparé des hommes, plus son union avec le Seigneur était intime et ineffable. Son cœur s'ouvrait sans cesse aux inspirations de la grâce, son âme se pénétrait d'amour, ses affections s'embrasaient d'un feu tout céleste, ses pensées s'illuminaient, et il arrivait à cette transformation en Dieu, dont il nous parle si souvent dans les pages les plus brûlantes de ses écrits. Il aimait à considérer, dans ses méditations fréquentes, la vie du Sauveur des hommes, à s'incliner devant la crèche de Bethléem, à suivre la sainte famille sur la terre d'Egypte, à s'ensevelir dans le silence de Nazareth, a entendre les suaves prédications de Jésus. Le souvenir des amertumes de la croix attirait surtout ses regards et le transperçait de douleur et de tendresse. Comme saint Bernard, il se plaisait à former un bouquet composé de toutes les peines et de toutes les tribulations de son Seigneur. C'étaient, après les privations de son enfance, les fatigues de ses courses, les veilles de ses prières, les tentations de son jeûne, les larmes de sa compassion, les embûches de la part de ses ennemis, les dangers de la part des faux frères, les injures, les crachats, les soufflets, les moqueries, les reproches, les clous et autres choses semblables, produites en abondance par la forêt évangélique et pour le salut du genre humain. Il s'était dit que méditer ces choses c'était la sagesse par excellence. Là il trouvait la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, l'abondance des mérites, et tout pour lui consistait à connaître Jésus, et Jésus crucifié. Il élevait aussi son esprit vers les hauteurs célestes, pour y contempler le bonheur enivrant des Saints, y entendre la mélodie des anges, et parcourir ces immenses demeures, où, disait-il, nous verrons Celui qui est béni dans tous les siècles, où nous l'aimerons, nous nous entretiendrons avec lui, et nous le louerons durant l'éternité. Lorsque son attention se fatiguait, il portait vers le ciel un regard amoureux, et il s'efforçait ainsi de tendre d'esprit et de corps au Seigneur, et de placer son cœur là où était son trésor. C'était surtout lorsque, la nuit ayant plongé la nature dans un silence profond et fait taire tous les bruits de la terre, l'oraison devient plus pure, qu'il aimait à s'enfoncer dans ses délicieuses contemplations.

Les occupations extérieures ne lui ravissaient point la présence de son Dieu, et ses méditations étaient à peine interrompues par les besoins du sommeil.

La modestie accompagnait chacun de ses actes et le tenait éloigné de toute évagation extérieure ; la douce gaieté de son visage manifestait au dehors la joie dont il était inondé en son âme. Il s'estimait le plus vil, le plus misérable et le plus indigne de la communauté ; les autres novices étaient à ses yeux comme autant de supérieurs qu'il s'efforçait de prévenir en toute circonstance ; il s'empressait de leur venir en aide et de prendre pour lui les emplois les plus abjects ; il était heureux quand il lui était donné de les remplir. Il mettait dès lors en pratique ce qu'il devait enseigner plus tard. « La vertu souveraine d'un religieux », dit-il, « est l'humilité. C'est elle qui le guérit, le perfectionne et le garde. Sans l'humilité, on

ne saurait acquérir aucune vertu ni conserver aucune perfection. Elle est le fondement véritable et solide des vertus. Si elle vient à s'ébranler, toutes les autres tombent en ruine. Mais, comme l'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, que les religieux ne rougissent jamais d'embrasser des pratiques humiliantes, qu'ils ne repoussent pas aisément les offices de l'humilité, qu'ils ne cherchent point à relever par leurs éloges les emplois dont ils sont chargés ».

Les jours s'écoulaient bien vite dans cette solitude étrangère aux bruits de la terre et accessible seulement aux inspirations du ciel. Adonné à la pratique de toutes les vertus, aimé de Dieu et des hommes, le saint novice vit arriver avec une joie indicible le moment où il devait lui être donné de consommer irrévocablement son sacrifice. Il fit profession entre les mains du supérieur général avec un redoublement de ferveur. Il s'engagea à observer sans réserve les rigueurs de la Règle, à suivre le Seigneur dans la pauvreté, à n'avoir sur la terre d'autre héritage que le Dieu suprême et le mépris des hommes, et il mérita de recevoir avec abondance cette bénédiction souhaitée par l'humble François d'Assise aux nouveaux profès de son Ordre, lors de leur renoncement au monde.

Peu de temps après ses vœux, ses supérieurs l'envoyèrent achever ses études à l'université de Paris, qui était alors la plus renommée du monde catholique. Alexandre de Halès, de l'Ordre des Frères Mineurs, y enseignait la théologie. Il eut bientôt distingué Bonaventure entre tous ses disciples. Le recueillement habituel et la douce gravité du nouveau religieux, sa modestie et sa candeur le remplissaient de joie et d'admiration, et souvent on l'entendait s'écrier que ce jeune homme n'avait point péché en Adam. En le voyant pénétrer avec une facilité vraiment surprenante les questions les plus ardues de la théologie, en écoutant sa parole naturellement entraînante, le maître se flatta que l'Ordre de Saint-François comptait un grand homme de plus, et que l'Eglise se réjouirait un jour dans l'étudiant confié à ses soins.

Tout contribuait à attirer à notre Saint le respect et l'amour. Au milieu de cette multitude de jeunes gens dont plusieurs menaient une vie de dissipation et de désordre, il brillait comme un astre par la pratique de toutes les vertus. Etranger à tout ce qui n'avait point de rapport avec la fin sublime de sa vocation, il était dans Paris aussi calme et paisible que s'il eût été enseveli dans la solitude la plus profonde. L'amour divin avait depuis longtemps blessé son cœur, et il s'appliquait à le lui ouvrir par tous les moyens. L'Ecriture, dont il faisait habituellement l'objet de ses méditations dès le temps de son noviciat, lui faisait goûter de suaves délices. Les écrits des Pères et des écrivains ecclésiastiques l'animaient de plus en plus dans l'esprit de dévotion. Les œuvres extérieures lui venaient en aide, et, parmi ces œuvres, il faut compter avant tout le soin des malades et des lépreux.

Non-seulement durant les jours de son noviciat et les premières années de la vie religieuse, où la ferveur rend plus faciles à l'homme les triomphes sur lui-même, mais au milieu des sollicitudes de l'enseignement public et du gouvernement de son Ordre, saint Bonaventure montra toujours le même zèle et le même empressement. Jamais on ne vit sa tendresse se refroidir, ni sa pieuse ardeur diminuer. Les malades furent dans tous les temps l'objet le plus cher de ses pensées. Plus leurs infirmités étaient repoussantes et dangereuses, plus il s'attachait à les servir avec amour. La plus grande partie de ses journées se passait en ces pieux offices ; on eût dit que, libre de tout autre soin, l'enfant de François d'Assise avait reçu pour mission de

soigner les infirmes. Cependant, quand il montait dans la chaire pour commenter les saintes Ecritures ou exposer les secrets les plus impénétrables de la théologie, les leçons du maître n'avaient rien perdu en clarté et en profondeur pour ces longues heures consacrées à essuyer les larmes et à adoucir les amertumes de la souffrance ; la charité semblait avoir illuminé son intelligence. Les auditeurs se demandaient, pleins d'admiration, où ce jeune religieux avait puisé une doctrine aussi brillante et aussi sublime.

A ces œuvres de charité il joignait les exercices les plus propres à nourrir la piété. Il cherchait sa force dans la prière, la méditation, l'examen souvent réitéré de ses besoins intérieurs et de sa misère, la pratique fréquente de la communion, la confession presque journalière des manquements les plus légers, la mortification et les actes d'une humilité profonde. C'était par ces moyens qu'il arrivait à la paix et à la joie de l'âme, et qu'au milieu du monde il continuait à goûter les célestes consolations du noviciat.

Cependant son bonheur n'était pas inaltérable. Des amertumes le traversaient, et, comme tous les enfants privilégiés du Seigneur, il devait acheter par des peines les divines suavités de l'esprit. Les jours d'épreuve vinrent pour lui, comme ils étaient venus pour saint Bernard, comme ils vinrent plus tard pour saint Ignace, saint François de Sales, et cette foule d'âmes d'élite appelées à une vertu éminente. Une crainte excessive s'empara de son cœur et le tint éloigné durant plusieurs jours de la table sacrée. La présence de son Dieu dans l'Eucharistie le pénétrait d'effroi. Il brûlait du désir de s'en approcher, sa ferveur l'eût porté à le faire tous les jours ; mais la vue de son indignité enchaînait ses pas. Il languissait donc d'amour et de crainte, quand le Sauveur lui-même, touché de compassion, mit un terme à ses peines. Une fois qu'il assistait à la messe et s'était plongé tout entier dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, une partie de l'hostie consacrée par le prêtre vint se placer miraculeusement sur ses lèvres. Aussitôt il fut rempli d'un torrent d'ineffables délices, ses appréhensions s'évanouirent, son âme recouvra la confiance et la paix, ses communions devinrent plus fréquentes, et chacune d'elles fut pour lui la source de consolations toujours nouvelles.

Une autre douleur vint l'attrister au milieu de ses études. Le maître qu'il aimait et qui l'avait si bien jugé lui fut ravi par la mort.

Sur ces entrefaites, saint Bonaventure fut appelé au sacerdoce. Depuis longtemps il s'y préparait par le jeûne, la prière et les bonnes œuvres. Sa foi profonde le lui montrait comme le comble de tout honneur, et son humilité lui en faisait redouter les emplois comme au-dessus de ses forces. Il s'y présenta donc avec les dispositions les plus propres à attirer en lui l'abondance des grâces célestes. Son cœur s'ouvrit en ce jour à des élans d'amour plus embrasés, et sa dévotion, déjà si vive envers l'auguste sacrement de nos autels, prit de nouveaux accroissements. Dans la suite, il composa deux traités de la préparation à la messe. Voici quelques-unes de ces paroles d'un Saint dévoilant à ses frères les sentiments dont il était plein et qu'il désirait allumer en eux :

« Lorsque vous vous approchez de ce sacrement », dit-il, « prenez garde de vous laisser ébranler par le doute et d'être comme un aveugle qui tâtonne... Mais soumettez-vous tout entier à Dieu, et tenez votre âme captive sous le joug de la foi qui vous apparaît fortifiée par des témoignages si imposants. Quel doute, en effet, pouvez-vous former sur ce sacrement donné par Jésus-Christ d'une façon si expresse et si claire, enseigné

par les Apôtres et tous les saints docteurs de l'Eglise, figuré pendant une si longue série d'années, et confirmé par tant de cérémonies, de miracles, de prodiges et de saintes observances, qui sont comme autant de témoignages palpables de sa vérité? Otez de l'Eglise ce sacrement : que restera-t-il dans le monde, si ce n'est l'erreur et l'infidélité? Vous verrez alors si le peuple chrétien ne sera point comme un troupeau dispersé, et s'il ne se plongera pas dans l'idolâtrie, ainsi que le reste des infidèles. C'est par ce sacrement que l'Eglise se maintient, que la foi s'affermit, que la religion de Jésus-Christ se conserve en sa jeunesse, et le culte de Dieu dans sa force. C'est pour cela que le Sauveur a dit : Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.

« Celui qui ne s'approche pas, se prive de tous les avantages qui résultent de la sainte communion ; et ces avantages sont : la rémission des péchés, l'affaiblissement de la concupiscence, l'illumination de l'esprit, la réfection intérieure, l'incorporation à Jésus-Christ et à son corps mystique, l'affermissement dans la vertu, la force contre le démon, la certitude plus inébranlable de la foi, l'accroissement de l'espérance, l'embrasement de la charité. De plus, il ne remplit pas le ministère de dignité suprême qui lui a été confié, et il n'exerce point l'office par lequel il rend à Dieu l'hommage qu'il lui doit... Il rejette le viatique du pèlerinage et s'expose ainsi au danger de mourir ; car en ne recevant point pour aliment le corps de Jésus-Christ, destiné à entretenir la vie, il devient comme un membre desséché qui ne participe plus à la nourriture du corps auquel il appartient. Enfin, autant qu'il est en lui, il se rend étranger au culte et à l'adoration qu'il doit à son Créateur, et ingrat envers ses bienfaits.

« Examinez dans quel état et dans quelle disposition vous vous approchez... Ce pain céleste et vivifiant ne saurait être une source de vie ni une nourriture pour les membres morts et retranchés de leur tige... Le sacrement est reçu, il est vrai, par les indignes, mais non la chose du sacrement, c'est-à-dire la grâce de Jésus-Christ et l'union de la charité. La bouche le mange, mais l'esprit y demeure étranger ; le corps s'en nourrit, mais le cœur n'y puise aucune force. On l'avale comme un noyau auquel on ne fait éprouver aucune lésion, et il ne vivifie point l'âme, il ne se l'incorpore point, il ne se l'unit point. Mais plutôt, cédant à son dégoût, le Sauveur vomit cette âme comme un cadavre pourri et bon à devenir la proie des bêtes et des oiseaux sauvages.

« O homme de Dieu, que le Seigneur soit l'objet de vos vœux et de vos désirs ; et voyez quelles affections, quels sentiments vous portent à célébrer nos sacrés mystères.

« Que ce soit votre conscience qui vous attire, le souvenir de vos fautes passées, dans l'espérance d'être par Jésus-Christ, comme par une victime d'expiation, purifié de vos péchés.

« Que ce soit la vue et la considération de votre infirmité qui vous fassent appeler à vous le Sauveur comme un médecin propre à fortifier votre faiblesse ; que ce soit le fardeau de la tribulation, afin d'être, par Celui qui peut tout, délivré de toute adversité, protégé contre toute affliction ; que ce soit le désir d'obtenir quelque grâce ou quelque faveur spirituelle, par Celui à qui le Père céleste ne peut rien refuser ; que ce soit la reconnaissance pour tous les bienfaits temporels et spirituels accordés à vous et aux autres... ; la charité et la compassion pour le prochain, tant pour les vivants que pour les morts... ; l'honneur de Dieu et des saints... ; l'amour et l'affection que vous portez à Dieu, afin qu'après vous l'être uni intimement,

en vous nourrissant de lui spirituellement, vous l embrassiez avec délices au dedans de vous-même ; que ce soit la soif et le besoin d'offrir des actions de grâces... ; le désir d'être purifié de toute souillure du corps et de l'âme, soustrait à tous les dangers et à toutes les tentations, uni inséparablement à Jésus-Christ votre Sauveur, et maintenu dans son amour ».

Quelle foi, quelle ardeur, quelles saintes dispositions remplissaient l'âme de Bonaventure toutes les fois qu'il lui était donné d'offrir l'auguste et adorable sacrifice ! Sa dévotion se manifestait par des larmes abondantes, et l'humilité dont ses moindres mouvements étaient empreints en cette action, était pour les fidèles présents une prédication éloquente qui leur disait avec quels sentiments d'amour, de vénération, de tendre piété, ils devaient unir leurs supplications à celles du Sauveur immolé et anéanti pour les péchés et les besoins du monde.

Cette piété si ardente, notre Saint la conservait durant tout le jour. Il aimait à aller à l'église s'entretenir avec son Sauveur, et il conseillait cette pratique à ses frères. Comme saint François, son bienheureux père, la vue des bons prêtres le réjouissait et le pénétrait d'allégresse, parce qu'il savait combien Dieu est honoré en eux ; mais aussi la seule pensée des prêtres infidèles à leur vocation sublime le transperçait de douleur et l'abreuvait d'amertume. Il exprimait son indignation avec un zèle digne des Prophètes.

« Hélas ! » s'écrie-t-il, « combien aujourd'hui y a-t-il de prêtres malheureux et insouciants de leur salut, qui mangent le corps de Jésus-Christ à l'autel comme la chair de vils animaux, qui, couverts et souillés d'abominations, ne rougissent pas de toucher de leurs mains infâmes, de baiser de leurs lèvres impures le Fils de Dieu, le Fils unique de la Vierge Marie ! Oui, je ne crains pas de le dire, si Dieu a pour agréable le sacrifice de tels hommes, il est menteur, il se fait le compagnon des pécheurs... Non, de tels hommes ne sont point des prêtres, mais des sacriléges. Ce ne sont point des chrétiens, mais des hérétiques ; car, sans doute, s'ils avaient une foi sincère et véritable, ils craindraient de se livrer au péché, ou du moins ils s'abstiendraient de célébrer ».

Tels étaient les sentiments de saint Bonaventure dont les vertus répandaient, au milieu de ses frères et de ses condisciples, la bonne odeur de Jésus-Christ, quand il fut chargé d'enseigner. Ses leçons se renfermèrent d'abord dans l'intérieur de sa communauté, où il eut à former aux sciences sacrées les nouveaux venus ; mais bientôt il dut s'adresser à un auditoire plus nombreux. Les espérances qu'il avait fait concevoir pendant ses études ne permettaient pas à ses supérieurs de le dérober plus longtemps aux besoins d'une multitude d'étudiants avides de s'instruire ; il reçut l'ordre de paraître en public.

Saint Bonaventure eut bientôt ravi les suffrages de ses auditeurs. Ils aimaient à entendre ses enseignements empreints d'une si vive clarté, et à suivre dans ses élucidations profondes ce jeune homme devenu un maître consommé à un âge où les autres ont à peine entrevu les mystérieux secrets de la science. Ils admiraient surtout cette modestie qui semblait s'oublier et ne pas se douter de ce qu'avait d'extraordinaire une exposition aussi ferme et aussi invincible des vérités de la foi.

Dans tout le cours de ses doctes explications, on ne cesse d'admirer le théologien qui expose, discute et fait valoir les droits inaliénables de la vérité, le vaillant joûteur appliqué à repousser l'erreur jusqu'en ses derniers retranchements, et en même temps le pieux mystique jaloux non-seulement d'éclairer ses auditeurs et de les tenir en garde contre les ruses

du mensonge, mais de pénétrer leur âme de dévotion, de confiance et d'amour. Lorsque l'occasion se présente, au milieu de ses graves démonstrations, de parler le langage du cœur, il la saisit, ou plutôt il le parle sans s'en douter peut-être, tant il lui est naturel. Quoi de plus tendre et de plus affectueux que les paroles suivantes : « La loi nouvelle a ajouté à la loi ancienne, mais tout ce qui s'ajoute à un objet n'est pas un fardeau ; certaines choses, au contraire, sont un allégement : telles sont les ailes pour l'oiseau, les roues pour le char, les voiles pour le vaisseau. Ainsi en est-il des additions faites par l'Evangile à la loi ancienne. Elles servent à accroître la charité ; or, la charité est l'aile qui nous élève au-dessus de la terre, la roue du char destiné à nous conduire et à nous porter aux bonnes œuvres, la voile qui nous fait traverser les eaux de la tribulation et de la tentation ».

Notre Saint était non-seulement un théologien sublime, mais encore un philosophe profond. Le travail et l'oraison faisaient ses délices : il s'occupait des mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il le faisait avec tant de dévotion, que les larmes lui en coulaient des yeux avec abondance. Pour communiquer aux autres ce qu'il ressentait sur ces sujets, il en fit un opuscule composé de méditations pour tous les jours de la semaine, où ses élévations et ses colloques sont si pleins d'onction et d'ardeur, qu'on ne peut les lire attentivement sans ressentir dans son cœur de puissants mouvements de l'amour divin et sans concevoir un grand désir de la perfection ; ce qui a fait dire à un grave auteur que les discours spirituels de saint Bonaventure ne sont pas des discours enflés par la pompe de l'éloquence du siècle, mais enflammés du feu de l'amour céleste. Il composa aussi d'excellents traités de l'oraison mentale, où il explique divinement la différence de la méditation et de la contemplation, les diverses manières de l'une et de l'autre, leurs causes, leurs effets, leurs degrés, l'usage qu'on en doit faire et le temps qu'on s'y doit occuper : ce qui fait voir combien il était versé dans cet exercice angélique. Il écrivit encore sur l'oraison vocale, qui a toujours été beaucoup estimée des saints Docteurs, pourvu qu'elle se fasse avec recueillement d'esprit et attention ; et, pour en donner quelques usages, outre les grands offices prescrits par l'Eglise, il dressa, en faveur de saint Louis, un petit office de la Passion de Notre-Seigneur, et un autre de la sainte Croix, avec diverses prières très-dévotes, que les fidèles récitent encore aujourd'hui avec beaucoup de fruit. Il fut toujours très-affectionné à la sainte Vierge, et comme il lui portait tout l'honneur et tout l'amour qu'un enfant doit porter à une mère d'un si grand mérite, il faisait aussi son possible pour la faire honorer et aimer de tout le monde. C'est dans ce dessein qu'il composa ses livres appelés *le Martial* et *le Miroir de la glorieuse Vierge*, avec un *Psautier* ou *Petit Office*, et quantité d'oraisons en son honneur. Enfin, son application était si forte, qu'il perdait souvent l'usage des sens et était ravi en extase : et son cœur, alors, comme celui d'un séraphin, était tout brûlant des pures ardeurs de la charité, et c'est ce qui lui a mérité le nom et l'auguste qualité d'*homme séraphique*.

Sa doctrine, qui naissait de son union avec Dieu, fut toujours saine, orthodoxe et conforme aux sentiments des Pères et aux décrets des Conciles. On y voit une profonde érudition, un raisonnement solide, et une sage variété de choses divines et humaines qui la rendent très-agréable. Mais ce qui lui est particulier, c'est qu'elle ne répand jamais ses lumières dans l'esprit, sans imprimer en même temps la piété dans le cœur. Aussi, l'on peut dire que, si la force et l'assiduité des études l'avaient élevé à quelques degrés de cette sublime science, il en avait reçu la meilleure partie par l'in-

fusion divine : celui qui éclaire si miraculeusement du haut des montagnes éternelles ayant pris plaisir à répandre ses rayons dans l'esprit de ce grand Docteur comme dans une glace très-pure et très-bien disposée.

Comme il lisait avec assiduité les écrits des saints Docteurs, il choisit les passages les plus remarquables, les coordonna, et en fit un tout propre à l'aider dans la méditation, la prédication et l'enseignement de la théologie. Il divisa son ouvrage en quatre parties et lui donna le nom de *Carquois*. Tout le fond est tiré des pensées de saint Grégoire, pape, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Cyprien, de Cassiodore et de plusieurs autres Docteurs fameux de l'Eglise. C'était là, après la sainte Ecriture, qu'il se proposait d'aller chercher les flèches dont il aurait besoin, soit contre lui-même, soit contre les autres. Ce livre embrasse tout ce qui peut intéresser un chrétien, l'instruire de ses devoirs, l'éloigner du vice, le préserver du danger et l'aider à marcher dans les sentiers de la vertu.

Il avait aussi tant d'affection pour l'étude de l'Ecriture sainte, que, pour se l'imprimer davantage dans la mémoire, il a écrit de sa main deux exemplaires de la Bible, dont l'un se conserve à Bagnare, lieu de sa naissance, dans le monastère de son Ordre, et l'autre dans la bibliothèque Borroméenne, à Milan. Il ne faut donc pas s'étonner s'il savait si bien l'Ancien et le Nouveau Testament, et s'il en fait si bien paraître le style en tous ses ouvrages, tant théologiques que spirituels. En ce même temps, poussé par le grand amour qu'il avait pour ces sciences, et encore plus pressé de l'ardente charité qu'il avait pour ses confrères, il composa quelques autres petits ouvrages, dont il donna par aumône les exemplaires à un de leurs couvents, pour lui procurer quelque soulagement dans une extrême pauvreté dont il se trouvait alors affligé. Mais ce que nous devons admirer, c'est que ces occupations si considérables ne l'empêchaient point de se trouver jour et nuit aux offices divins, aux oraisons, aux exercices communs et aux autres observances régulières de sa congrégation.

Pendant que notre Saint enseignait aux applaudissements de tout Paris, et captivait les intelligences, l'Ordre de Saint-Dominique était représenté dans l'Université par un religieux non moins brillant et non moins illustre : Thomas d'Aquin.

Ces deux grandes lumières de l'Eglise et ces deux admirables Docteurs, le Séraphique et l'Angélique, contractèrent une alliance si sainte et si parfaite, qu'on la peut justement comparer à cette belle union que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'étaient conservée sans jalousie, non-seulement pendant qu'ils étudiaient ensemble à Athènes, mais aussi dans les autres emplois de leur vie. Nos deux saints reçurent en même temps leur diplôme de bachelier, et, ayant été choisis par leurs supérieurs pour professeurs de philosophie et de théologie dans les écoles de leurs Ordres, ils commencèrent en même temps ces exercices, et montèrent ensemble et le même jour dans leurs chaires publiques.

La réputation que saint Bonaventure s'était acquise augmenta de jour en jour ; car sa doctrine a toujours été si éminente, si méthodique et si remplie d'onction par le parfum de sainteté qu'elle respire et inspire, qu'elle a mérité les éloges des plus grands personnages de son temps et de tous les siècles qui l'ont suivi. Il faut entendre sur ce sujet le savant et pieux chancelier de Paris, Jean Gerson. « Je ne sais », dit-il en son *Traité des livres*, « si jamais l'Université de Paris a eu un docteur semblable à Bonaventure ». Et ailleurs : « Si vous me demandez qui, de tous les docteurs, me semble le

plus parfait ? je vous réponds, sans faire préjudice aux autres, que c'est Bonaventure : parce qu'il est solide, sûr, pieux et dévot en tout ce qu'il dit, et qu'il n'embarrasse point ses leçons de questions curieuses et inutiles ». Et un peu après : « Il n'y a point de doctrine plus élevée, plus divine, plus salutaire ni plus charmante pour de véritables théologiens, que la sienne ; et on peut justement lui appliquer ces paroles que Notre-Seigneur a dites de saint Jean : Il était une lampe ardente et luisante ». Enfin dans une épître expresse sur ce sujet, il ajoute que « ce grand homme doit être appelé en même temps Docteur séraphique et Docteur chérubique, parce que, d'un côté, il enflamme la volonté, et, de l'autre, il instruit et éclaire l'entendement : ce que nul autre ne fait avec la même force et la même onction que lui ».

Comme il accordait si excellemment en sa personne la sainteté avec la science, il fut, à l'âge de trente-six ans, qui était la treizième année de sa profession, unanimement élu général, même en son absence, par un Chapitre qui se tint à Rome, en présence du souverain pontife Alexandre IV, qui y voulut présider en personne. Si cette charge était un grand honneur pour un religieux de cet âge, elle était d'ailleurs extrêmement pénible, soit à cause de l'étendue de l'Ordre, qui était déjà très-considérable, soit à cause de divers troubles dont il était agité. Mais durant l'espace de dix-huit ans que notre Saint en fut le chef, il le conduisit toujours avec tant de prudence et de sagesse, qu'il y maintint ou rétablit toutes choses en leur juste situation.

Il se servait de la force du bon exemple, plutôt que du poids de son autorité, pour fortifier les bons dans leur première ferveur ; et il préférait, autant qu'il pouvait, la douceur et la miséricorde aux menaces et aux peines, pour faire rentrer dans leur devoir ceux qui s'en étaient écartés, à l'exemple de saint François, qui ne fermait jamais les entrailles de sa pitié à ceux qui, touchés d'une véritable douleur, étaient disposés à changer leur mauvaise vie. On pourra objecter qu'il agit un peu sévèrement envers le vénérable Père Jean de Parme, son prédécesseur, personnage illustre en sainteté et en miracles, qui, après avoir très-utilement travaillé pour la réconciliation des Grecs avec le Saint-Siége, s'était volontairement démis du généralat, et qui, depuis, donna de grands exemples d'humilité et de patience dans un petit couvent où il se retira ; mais il est certain que saint Bonaventure ne le fit que par nécessité ; cet ancien général étant accusé de favoriser les erreurs de l'abbé Joachim, condamnées au Concile de Latran, notre Saint ne pouvait pas se dispenser de l'appeler en jugement et d'y faire décider sa cause, où toute l'Eglise semblait avoir intérêt.

L'oisiveté lui était insupportable ; outre le peu de moments qu'il ne pouvait refuser au sommeil et aux autres besoins de la vie, ainsi que le temps que les affaires de sa charge lui dérobaient nécessairement, il employait tout le reste à prier ou à écrire. C'est ce qui nous a produit ces savantes interprétations de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces riches Commentaires sur le *Maître des Sentences*, et ce grand nombre d'Opuscules qui composent les trois derniers tomes de ses ouvrages, et où les âmes saintes trouvent une manne cachée et une doctrine qui est véritablement esprit et vie. Quoiqu'il eût fait une partie de ces livres avant d'être élevé à la première prélature de son Ordre, il ne les acheva néanmoins et ne les perfectionna que depuis son élection. Un des principaux est la Vie de son père séraphique saint François, à qui il se croyait redevable de la santé qu'il avait recouvrée étant enfant, et d'une infinité d'autres grâces qu'il

avait reçues de la bonté de Dieu. Cet ouvrage, qu'il n'entreprit qu'à la prière de son chapitre général, assemblé à Narbonne en l'année 1260, est si extraordinaire et si relevé, qu'on ne le doit pas tant considérer comme le fruit de son esprit que comme la production de l'esprit de Dieu, qui lui en a inspiré les pensées et les expressions. Pendant qu'il le composait à Paris, le Docteur angélique, que le lien de la charité tint toujours parfaitement uni à un si grand homme, étant venu lui rendre visite, et sachant qu'il était ordinairement occupé à cette composition, ne voulut pas l'interrompre sans savoir auparavant s'il n'était point trop appliqué. Il regarda donc par une fente de la porte de sa chambre ce qu'il faisait, selon que le rapportent les *Annales de saint François*, et il l'aperçut dans l'état d'une haute contemplation et miraculeusement élevé au-dessus du plancher. Se tournant alors vers les frères des deux Ordres qui l'accompagnaient, il leur dit ces belles paroles : « *Sinamus Sanctum qui laborat pro Sancto;* laissons en repos le Saint qui travaille pour un autre Saint ». Ainsi, le Docteur angélique canonisa le séraphique, et, quoiqu'il le vît encore dans les faiblesses du corps mortel, il ne laissa pas de le proclamer *Saint*, comme s'il eût déjà joui de l'état immuable de la béatitude.

On s'étonne d'abord qu'un homme aussi occupé et obligé par sa charge à visiter sans cesse ses provinces et ses couvents, à tenir souvent ses Chapitres généraux et à terminer toutes les affaires et les différends qui naissaient de jour en jour dans la vaste étendue de l'Ordre des Mineurs, ce qui lui a fait faire un grand nombre de voyages, ait pu trouver le temps de composer des ouvrages si beaux, si savants et si achevés, et surtout qu'il ait pu se maintenir dans cet esprit de piété et de dévotion que l'on y voit couler partout avec tant de douceur ; mais on cessera d'en être surpris, si l'on considère ce qu'il répondit un jour au même saint Thomas d'Aquin, qui le priait de lui dire en quel livre il puisait une doctrine si relevée et une éloquence si pleine d'onction. « Mon livre », lui dit-il, « est le Crucifix ; c'est de là que je tire tout ce que je dicte et tout ce que j'écris ». En effet, qu'y a-t-il d'impossible lorsqu'on puise incessamment dans cette source qui ne peut tarir, lorsque, loin de s'appuyer sur ses lumières et sur ses talents, on s'abandonne entièrement aux mouvements et aux impressions de l'esprit de Jésus-Christ ? Lorsque, pour écrire et composer, on se met entre les mains de Dieu, comme un pinceau entre les mains d'un peintre, ou comme une plume entre les mains d'un écrivain ; sans doute on agit, on travaille de soi-même, mais on n'agit, on ne travaille que dépendamment des lumières et de l'application que l'on reçoit de Dieu. C'est ainsi que se comportait saint Bonaventure, de qui nous pouvons dire ce que saint Denis disait de saint Jérothée : *Erat patiens divina*, il était sous l'impression des choses divines.

Ces travaux, qui pourraient faire l'occupation de plusieurs hommes, ne l'empêchaient pas de prêcher l'Evangile, soit pour affermir les gens de bien dans la piété, soit pour tirer les pécheurs de l'abîme de leurs crimes. Il n'y avait point de besoin de l'Eglise auquel il ne tâchât d'apporter un prompt remède : tantôt par ses écrits, tantôt par ses prières, ses négociations et ses remontrances. Pendant qu'il parcourait les diverses provinces de l'Europe, pour prévenir ou corriger les déréglements qui commençaient à se glisser dans son Ordre, il n'omettait aucune occasion de parler aux princes, aux évêques, aux magistrats et aux corps des villes, pour le maintien de la foi et de la religion, et pour le rétablissement de la piété dans le monde. Que de missionnaires n'a-t-il point envoyés chez les nations les plus barbares,

pour les éclairer de la lumière de l'Evangile ? Que de prédicateurs n'a-t-il pas envoyés dans les royaumes chrétiens, pour prêcher la guerre sainte contre les Tartares, les Sarrasins, les Turcs et les autres peuples infidèles qui se jetaient sur l'héritage du Fils de Dieu ? Comme ce zèle était accompagné d'une profonde humilité qui lui faisait rapporter à Dieu seul toute la gloire de ses actions et tout le succès de ses entreprises, la Bonté infinie, qui se plaît à relever les humbles et à humilier les superbes, l'honora du don des miracles. Etant à Lyon, il ressuscita le fils d'une bonne veuve, qu'il était allé consoler, et qui le conjura avec larmes de lui rendre ce fils qui devait être la consolation et le support de sa vieillesse.

Nous avons déjà dit, dans la vie de saint Antoine de Padoue, que notre saint Général assista à l'ouverture de son tombeau et à la translation de ses reliques, et qu'ayant trouvé sa langue sans corruption, il l'apostropha d'une manière très-touchante : ce qui arriva en l'année 1263. Peu de temps après, il célébra son Chapitre général à Pise ; comme il avait une dévotion singulière envers la Sainte Vierge, entre autres constitutions il fit ordonner que dans tout son Ordre, depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie, on dirait à la fin des hymnes : *Gloria tibi, Domine, qui natus es de Virgine*, et au répons du Prime : *Qui natus es de Maria Virgine*, et qu'on célébrerait les fêtes de la Conception et de la Visitation de Notre-Dame : ce qui s'est depuis pratiqué par toute l'Eglise. Le Chapitre étant fini, il alla à Rome pour rendre ses hommages au pape Urbain IV, qu'il n'avait pas encore salué, et pour lui demander un cardinal protecteur au nom de toute sa Congrégation. Sa Sainteté lui fit offre du cardinal Ancher Pantaléon, du titre de Sainte-Praxède, son neveu ; mais le Saint, qui souhaitait un protecteur éclairé et expérimenté dans les affaires, le supplia, de la part de son Chapitre, de lui donner plutôt le cardinal Jean Gaëtan des Ursins, auquel saint François, par esprit prophétique, avait recommandé son institut lorsqu'il n'était encore que petit enfant : ce que le Pape lui accorda. Il eut plus de peine à obtenir pour ses religieux la décharge de la conduite des religieuses de Sainte-Claire, qui leur semblait trop onéreuse, et d'une servitude insupportable, et dont saint François avait dit : « J'appréhende bien que, Dieu nous ayant privés de femmes, le démon, pour nous molester, ne nous ait donné des sœurs ». Notre Saint obtint cependant cette décharge ; le Pape déclara par sa Bulle que les frères n'avaient jamais été obligés à leur rendre service, et que ce n'était point par droit de justice, mais seulement par charité, qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. Cependant, peu de temps après, le nouveau protecteur fit tant d'instances auprès de notre Saint et des principaux de l'Ordre, pour reprendre cette conduite, que les frères avaient eue dès le temps de leur bienheureux fondateur, qu'ils se virent enfin comme forcés d'y consentir, à condition, néanmoins, que les sœurs reconnaîtraient partout, par des actes authentiques, qu'ils n'étaient nullement obligés à cette assistance, et que, la rendant librement et de leur bonne volonté, ils pouvaient s'en décharger quand ils voudraient.

Ce grand Saint, s'étant arrêté dans un couvent d'Italie, en se rendant au chapitre de Pise, donna une marque éclatante de son humilité et de sa charité envers ses frères. Un de ses religieux, qui était en proie à une grande tribulation, n'ayant pu approcher de lui pour lui parler, à cause de la trop grande foule de ceux qui le venaient trouver ou qui composaient sa suite, s'avisa de sortir de la ville et de l'aller attendre à quelques milles de là, sur le chemin. Quand il aperçut ce digne général, il l'aborda et lui dit : « Mon révérend Père, j'aurais grand besoin de vous parler pour ma

consolation ; je vous supplie très-humblement de ne pas dédaigner votre sujet, qui, pour être le dernier des frères, ne laisse pas d'être sous votre charge et commis à vos soins ». Saint Bonaventure, l'ayant entendu, se sépara aussitôt de ceux qui l'environnaient, et, s'étant assis à terre, en pleine campagne, auprès de ce pauvre religieux, il écouta, avec une patience et une tranquillité merveilleuses, tout ce qu'il lui voulut dire, et lui donna la consolation et les remèdes qu'il pouvait souhaiter dans sa peine. Ses compagnons qui l'attendaient, trouvant cet entretien trop long, commencèrent à se lasser et à s'en plaindre, disant entre eux qu'un général ne devait pas ravaler sa dignité jusqu'au point de s'arrêter de la sorte pour un petit frère qu'il rencontrait en passant, pendant que les premiers de son Ordre qui l'accompagnaient demeuraient sur leurs pieds au milieu du chemin. Il vit bien, lorsqu'il les rejoignit, qu'ils étaient mécontents ; mais il les apaisa par ces excellentes paroles : « Il ne m'a pas été permis, mes frères, d'en user d'une autre manière ; car je ne suis que le ministre et le serviteur, et ce bon religieux est le maître. Ne savez-vous pas ce que porte expressément notre Règle ? Que les ministres », dit-elle, « reçoivent toujours les religieux avec douceur et charité, et qu'ils agissent si familièrement avec eux, que chaque inférieur puisse les aborder et leur dire ses sentiments, comme un maître fait à son valet. Ce statut, que j'ai souvent dans l'esprit, nous fait voir que les ministres doivent être les serviteurs de tous les frères ; jugez donc si je n'ai pas dû me rendre à la volonté de ce bon frère comme à celle de mon maître, et compatir à sa peine et à son infirmité ». Admirable leçon pour tous les supérieurs des Ordres religieux et des Congrégations ! elle leur apprend que, bien loin de se rendre de difficile accès à leurs frères par le trop grand faste de leurs personnes ou de leurs suites, ils doivent, au contraire, être toujours prêts à les recevoir, à les écouter et à les soulager, et qu'ils se doivent considérer comme des serviteurs destinés à leur consolation et à leur secours, et non pas comme des puissances absolues, qui n'ont de l'autorité que pour les faire gémir sous le poids d'un joug insupportable.

Le pape Urbain IV étant mort, Clément IV fut élu en sa place pour gouverner l'Eglise. Ce sage Pontife n'eut pas moins d'estime et d'affection pour saint Bonaventure que ses prédécesseurs, et il la fit paraître d'une manière bien éclatante ; car le siége archiépiscopal d'York, en Angleterre, un des plus considérables de l'Europe, étant venu à vaquer (1265), et la nomination lui étant dévolue par la nullité de l'élection faite par les chanoines, il y nomma notre saint Général, et lui en fit porter les Bulles avec commandement de s'y soumettre ; mais cet homme admirable, qui mettait toute sa gloire à marcher sur les pas de Jésus-Christ humilié, préférant la pauvreté et l'abjection de son état de religieux aux richesses et à l'éclat d'une si haute prélature, ne les eut pas plus tôt reçues, que, quittant ses occupations ordinaires, il s'alla jeter aux pieds de Sa Sainteté pour la prier de le dispenser de cette obéissance : ce qu'il fit avec tant de force et de constance, que Clément, ravi d'une si rare modestie et d'un détachement si généreux, se laissa vaincre enfin par ses prières, et accepta sa renonciation, lui disant ces paroles de l'Ecclésiastique : *Sta in testamento tuo, et in illo colloquere, et in opere mandatorum tuorum veterasce ;* « Demeurez dans l'état que votre père vous a marqué, et cherchez-y vos plus doux entretiens, et vieillissez dans l'accomplissement des commandements que vous avez reçus du ciel ».

En 1266, saint Bonaventure tint un chapitre général de l'Ordre à Paris, où il s'appliqua à calmer les divisions nées entre certains inquisiteurs de

son Ordre et ceux des Frères Prêcheurs. Sa sagesse, sa haute prudence, et surtout cette douceur à laquelle ses contemporains étaient impuissants à résister, parvinrent à tout concilier. Il sut fixer les intérêts de chacun et faire prévaloir les intérêts sacrés et inaliénables de la sainte Eglise.

Clément IV ayant reçu des plaintes contre plusieurs Frères Mineurs, en fit part à saint Bonaventure, en l'avertissant d'employer toute son autorité pour mettre un terme au mal. Le pieux général communiqua aux ministres provinciaux, réunis à Paris, ces réclamations d'un Pontife si tendrement affectionné à ses frères ; puis il adressa une circulaire à toutes les provinces de l'Ordre, dans laquelle il se plaint de la manière d'agir trop molle de certains supérieurs, des courses inutiles de plusieurs religieux, de leur importunité à demander, de leur empressement à élever des édifices trop somptueux, et de ce que quelques-uns ne craignent pas, dans leurs prédications, d'attaquer les prélats.

En 1269, saint Bonaventure, toujours occupé des intérêts généraux de l'Eglise et toujours attentif à ceux de ses frères, convoqua un nouveau Chapitre général à Assise, dans l'Ombrie, qui est le lieu de la naissance de saint François et de l'origine de tout son institut, et y fit faire encore de belles constitutions pour l'affermissement de l'observance régulière. Ce fut là qu'il commanda aux prédicateurs de son Ordre de publier partout la dévotion de l'*Angelus* du soir, pour honorer le bienheureux moment de l'Annonciation de l'ange et de l'Incarnation du Verbe. Son sentiment, qu'il partageait avec plusieurs Docteurs, était que ces mystères furent accomplis le soir, mais, en demeurant même dans l'opinion commune, que ce fut à minuit, il n'y a point d'heure plus propre pour en témoigner universellement sa reconnaissance que le soir, puisqu'à minuit peu de monde est éveillé pour s'acquitter de ce devoir. Aussi cette pratique s'est heureusement répandue par tout le monde chrétien, et les Papes l'ont favorisée dans la suite de plusieurs grandes indulgences. Saint François avait ordonné qu'on célébrerait tous les samedis, dans ses couvents, une messe solennelle en l'honneur de la Sainte Vierge ; saint Bonaventure renouvela cette ordonnance dans ce Chapitre et chargea les provinciaux, les visiteurs et les gardiens, d'avoir soin qu'elle fût observée.

Il s'occupa aussi de la réforme de quelques abus, qu'il n'avait pu déraciner entièrement depuis son élévation au pouvoir ; mais un des objets les plus imposants de ce chapitre fut la croisade. Le saint général parla des malheurs de la chrétienté, et il le fit avec cette onction pénétrante qui était le propre de tous ses discours. Il représenta les diverses calamités auxquelles la religion de Jésus-Christ était en proie, les désirs du Chef de l'Eglise et sa confiance dans les Frères Mineurs pour une entreprise aussi importante. Il excita les ministres à prier ardemment et à toucher le ciel par leurs supplications, puis à prêcher la croisade avec un zèle infatigable, et à la faire prêcher par des hommes choisis spécialement pour ce saint ministère.

Pendant que notre Saint s'enivrait, à Assise, au parfum délectable des vertus de saint François, et se plaisait à méditer, en présence du tombeau du glorieux patriarche, sur les devoirs de sa charge, il fut appelé à reprendre la plume pour défendre encore une fois les pauvres du Seigneur. Un docteur de Paris, Girard d'Abbeville, ennemi des frères mendiants, lança contre eux un libelle anonyme, dans lequel il exaltait la fuite de la persécution et de la mort, comme un acte propre des parfaits et des saints ; attaquait l'abstinence et le jeûne, comme étant des pratiques convenables seulement aux faibles et aux imparfaits ; relevait l'état de ceux qui possé-

daient des biens, et ravalait celui des pauvres volontaires jusqu'au rang d'une vie basse et dangereuse. Enfin il s'efforçait d'attaquer et d'avilir, par des subtilités malignes, la pauvreté et l'humilité des religieux mendiants.

Saint Bonaventure le poursuivit, non point avec l'amertume d'un cœur haineux, mais avec la charité brûlante d'une âme calme et tranquille. Il prit corps à corps chacun des arguments de son adversaire, les renversa avec une force de raisons irréfutables, avec une abondance de doctrine digne de son savoir et de sa haute réputation. L'*Apologie des pauvres*, entreprise par le plus éminent des pauvres, les a vengés dignement des injures de leurs ennemis et a mis fin à cette nouvelle tentative de l'orgueil humilié.

Saint Bonaventure possédait des qualités si rares et si héroïques, que sa réputation volait par tout le monde chrétien. Le Saint-Siége s'étant trouvé vacant par la mort de Clément IV, les cardinaux restèrent trois ans assemblés à Viterbe, où Sa Sainteté était morte, pour y procéder à l'élection d'un nouveau Pape ; ne pouvant s'accorder sur ce choix, ils mirent, d'une commune voix, toute l'élection entre les mains de saint Bonaventure, et protestèrent tous qu'ils reconnaîtraient celui qu'il leur nommerait, et lui-même s'il se présentait pour cette dignité. Tel est le sentiment de quelques historiens ; mais ce n'est pas ce que Wadding et Raynaldi ont inséré dans leurs *Annales*. D'après ces derniers, les cardinaux donnèrent pouvoir, non pas à saint Bonaventure, mais à six d'entre eux, de nommer celui qu'ils jugeraient le plus propre, quand même ce serait quelqu'un des six. Toute la part que notre Saint eut dans cette affaire fut sans doute de contribuer à cette convention et de faire son possible pour que l'élection tombât sur Thibaut Visconti, archidiacre de Liége, qui était alors à Jérusalem pour les affaires de l'Eglise, et qui, à son retour, se fit appeler Grégoire X. Peut-être aussi les six cardinaux lui déférèrent-ils cette nomination, et qu'ensuite ils la proposèrent comme faite par leur propre choix : ce qui accorde assez bien les deux opinions différentes sur ce sujet.

En 1272, saint Bonaventure tint pour la seconde fois le chapitre général de son Ordre à Pise. Il y fit une ordonnance bien digne d'un Saint embrasé des ardeurs de la divine charité. Comme les Frères Mineurs laissaient dans le monde des parents tendrement chéris, dont la vieillesse s'écoulait loin d'eux et se terminait privée des consolations de leur amour, il établit un lien de pieuse union et de douce reconnaissance entre l'Ordre et les familles dont les membres avaient accru sa prospérité. Il arrêta que tous les ans, avant le premier dimanche de l'Avent, on célébrerait un service solennel dans toutes les maisons des Frères, pour le repos de l'âme de leurs parents morts. Cette ordonnance est demeurée en vigueur dans l'Ordre séraphique, et les siècles n'ont rien changé à une constitution si conforme aux vœux de la piété et aux exigences de l'amour filial.

Peu de temps après, le nouveau Pape, considérant le besoin qu'il avait de quelques personnes éminentes en doctrine et en sainteté pour l'aider à soutenir le pesant fardeau de l'Eglise universelle, et pour examiner et décider avec lui les grandes affaires qui se devaient proposer au Concile général de Lyon, jeta, pour cela, les yeux sur saint Bonaventure et résolut de le faire cardinal. L'humble serviteur de Dieu, étant averti de ce dessein, se retira d'Italie le plus tôt et le plus secrètement qu'il lui fut possible, pour en éviter l'effet, et, étant venu à Paris, il commença son bel ouvrage des *Visions de l'Eglise sur l'Hexaéméron*, dont il enseigna publiquement une partie. Mais cet innocent artifice ne fut pas capable de faire changer de résolution à Sa Sainteté ; au contraire, apprenant où il était, il lui envoya

un ordre exprès de se rendre incessamment auprès de sa personne. Saint Bonaventure, qui, pour avoir commandé tant d'années, n'avait pas oublié d'obéir, se soumit à cet ordre.

Lorsqu'il eut atteint les confins de la Toscane, il alla se reposer pendant quelques jours en son couvent de Migel, près de Florence. Deux nonces, envoyés pour lui présenter le chapeau de cardinal, ayant appris en chemin où il était, le vinrent trouver. Ils arrivèrent à la fin du repas; notre Saint lavait et essuyait à son ordinaire la vaisselle, suivant l'usage de la communauté. La présence de ces députés ne l'étonna point; il ne rougit point d'exercer devant eux un si humble emploi; il ne voulut point interrompre son travail pour les recevoir; mais, ayant donné ordre de les conduire dans une chambre, il acheva tranquillement ce qu'il avait commencé. On dit même qu'il fit suspendre le chapeau de cardinal à la branche d'un cornouiller qui était auprès de la cuisine; et Wadding, dans les *Annales de l'Ordre de Saint-François*, qu'il composait en 1628, assure que le cornouiller durait encore de son temps, plein de vie et de verdeur, et qu'on le montrait aux pèlerins qui passaient par ce couvent. Lorsque la vaisselle fut lavée, il rassembla ses frères et leur dit en gémissant : « Enfin, mes frères, après nous être acquitté des devoirs de Frère Mineur, il faut que nous ployions encore les épaules sous le poids de cet office; mais, croyez-moi, les emplois du cloître sont aisés et salutaires, tandis que ceux qui sont attachés aux grandes dignités sont pesants et pleins de dangers ». Ensuite, il alla trouver les envoyés du souverain Pontife, et les reçut avec tout le respect et l'honneur que demandait leur mission. Le Pape le consacra évêque d'Albano, l'un des six suffragants de Rome, qui se donnent ordinairement aux six plus anciens cardinaux-prêtres.

Cependant Sa Sainteté, ayant convoqué un Concile général à Lyon, dans le but de pourvoir aux besoins de la Terre Sainte, de consommer l'union des Grecs à l'Eglise romaine, et de réformer les mœurs, saint Bonaventure ne manqua pas de s'y trouver. Il y prêcha, à la seconde et à la troisième session, sur les sujets proposés par le Pape, et travailla aussi beaucoup dans les conférences, pour leur faire avoir un heureux succès. Quelques auteurs même disent qu'il y présida; mais, comme le Pape se trouva en personne à toutes les quatre sessions qui se tinrent de son vivant, tout ce que l'on peut dire est qu'il eut, sous le Pape, la direction générale du Concile, et qu'effectivement il présida à tous les conseils et à toutes les assemblées qui se tinrent en particulier pour examiner ou négocier ce qui devait se terminer dans les sessions.

Tant de soins ne pouvaient s'accorder avec le gouvernement de l'Ordre des Frères Mineurs; il devenait de plus en plus difficile de faire face à tous les devoirs de cette charge et à ceux du cardinalat. Saint Bonaventure s'en ouvrit donc à Grégoire, et lui communiqua le dessein où il était de remettre à un autre le soin de sa famille bien-aimée. Le Pape l'approuva, et le 20 mai, quelques jours après la session du Concile, il tint le chapitre général de l'Ordre. Là, il représenta à ses frères l'impossibilité où il se trouvait de les diriger plus longtemps d'une manière convenable, selon l'esprit de leur sublime institut; il allégua les embarras de sa nouvelle charge, les travaux sans nombre qu'elle exigeait de lui dans la circonstance présente, la volonté du souverain Pontife, le danger pour l'Ordre de décliner de sa ferveur sous un supérieur distrait par d'autres affaires. Il les invita donc à lui élire un successeur et déposa entre leurs mains le commandement dont il avait porté le fardeau pendant dix-huit ans. Puis il leur promit de demeurer l'en-

fant de François d'Assise et leur frère, et de leur conserver son affection et sa tendresse.

La tristesse la plus vive accueillit une semblable ouverture ; on eût voulu voir différer encore une résolution si pénible pour l'Ordre tout entier. Mais comme il n'y avait plus à revenir sur un acte dicté par le sentiment du devoir et approuvé par un saint Pontife, le Chapitre dut se décider à choisir un autre supérieur général.

Le lendemain de la quatrième session, qui se célébra le 6 juillet 1274, Dieu, voulant faire passer notre Saint de l'assemblée de l'Eglise militante, dont il avait si bien mérité durant sa vie, à celle de l'Eglise triomphante où il devait recevoir la couronne de ses travaux, permit qu'il tombât dans une défaillance extrême. Saint Bonaventure comprit de suite toute la gravité de son état. Il n'en fut pas ému, car depuis longtemps il envisageait la mort d'un œil calme et assuré. Les jours de sa maladie furent des jours de prière et de sainte retraite, où, rendu à lui-même, il pouvait enfin laisser son esprit se diriger vers les célestes hauteurs.

A la nouvelle de sa maladie, la ville fut dans la consternation ; les Pères du Concile tremblaient pour une existence aussi chère, et le Pape surtout demeurait en proie aux appréhensions les plus vives. Les Frères Mineurs étaient dans le deuil et une affliction extrême ; ils priaient et suppliaient le ciel de se montrer propice à leurs vœux. Comme le mal croissait rapidement, la nouvelle se répandit aussitôt que l'illustre malade approchait du terme de sa vie. Alors Grégoire X, le saint et tendre pontife, voulut lui conférer lui-même les derniers secours de la religion. Il vint donc l'oindre de l'onction dernière et l'encourager dans cette épreuve suprême d'une vie laborieuse, toute consacrée à la gloire de l'Eglise.

L'état du pieux cardinal ne lui permettait pas de recevoir le sacrement de l'Eucharistie ; affligé, mais plein de résignation et d'amour, il demande qu'on approche au moins un peu de sa poitrine l'hostie divine, afin de ressentir encore une fois les indicibles émanations de la divinité cachée dans ce sacrement. Le Dieu miséricordieux accorda à son serviteur plus qu'il n'eût jamais osé espérer. L'hostie, s'échappant des mains du ministre sacré, vint se placer d'elle-même sur le cœur du pieux malade, le pénétra, en imprimant pour un instant la marque sensible de son passage, et l'enivra d'un torrent de délices. Alors le Saint éclata en actions de grâces et en soupirs de tendresse ; ses élans redoublèrent jusqu'à ce que son âme se détacha de son corps, devenu impuissant à soutenir à la fois les transports de sa ferveur et la violence de la maladie, et alla continuer dans les cieux le cantique d'amour commencé au milieu des prodiges de la divine charité, le 15 juillet 1274.

Le bruit de cette mort bienheureuse se propagea rapidement dans toute la ville ; le récit du miracle eucharistique accompli à ce dernier moment vola de bouche en bouche, mais pour accroître la douleur. Jamais l'illustre enfant de François d'Assise n'avait paru aussi grand qu'en ce jour, jamais l'on n'avait mieux compris quel malheur venait de frapper le Concile et l'univers chrétien.

Le Pape, pour témoigner la douleur qu'il avait de cette perte, voulut assister lui-même, avec tout le corps du Concile, composé de cardinaux, d'évêques, d'abbés et des principaux députés des Grecs, à sa pompe funèbre, qui fut faite dans l'église des Frères Mineurs. La ville entière de Lyon s'y trouvait ; mais le temple sacré ne pouvait contenir cette multitude avide de rendre hommage au serviteur de Dieu. L'officiant fut le cardinal Pierre de

Tarentaise, de l'Ordre de Saint-Dominique, et cardinal-évêque d'Ostie, qui, depuis, a été élevé au souverain Pontificat sous le nom d'Innocent V. Après la cérémonie, il monta en chaire et fit l'oraison funèbre du Saint, en prenant pour texte ces paroles du premier livre des Rois : *Doleo super te, frater mi Jonatha, amabilis et dilecte nimis.* Le Pape ordonna à tous les prêtres catholiques de dire une messe pour le repos de son âme, en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus au christianisme. Il n'y eut personne qui ne pleurât cette mort et qui ne s'écriât que la colonne de l'Eglise était tombée, que le plus grand des athlètes du Christ n'était plus. Aussi saint Bonaventure avait reçu cette grâce du ciel, que qui que ce soit ne le pouvait voir sans concevoir du respect et de l'affection pour lui.

Beaucoup d'auteurs célèbres se sont étendus sur ses louanges ; mais il n'y a rien de si beau que ce que le grand pape Sixte V dit de lui dans la bulle où il ordonne sa fête avec l'office d'un docteur : « Saint Bonaventure », dit-il, « a un don tout particulier d'écrire. On y voit une profonde érudition, un raisonnement subtil, un discours fort et énergique, mais surtout un tour admirable qui gagne les esprits les plus obstinés et touche les cœurs les plus endurcis ; la ferveur et la piété y sont inséparables de la science, et on les trouve répandues dans tous ses ouvrages ». De sorte que Sixte V a eu raison de dire qu'il semble que le Saint-Esprit ait voulu parler par sa bouche.

On l'a peint recevant la communion des mains d'un ange. L'humilité de saint Bonaventure était si grande, qu'avant d'être prêtre elle lui faisait craindre de recevoir la communion. Un jour, pendant qu'il assistait à la messe, un ange vint lui apporter l'hostie de la part de Dieu.— Il est souvent représenté en costume de son Ordre, mais avec le chapeau de cardinal. — On le voit aussi recevant de la très-sainte Vierge une sorte de chapelet composé de trois *Pater* séparés par quatre *Ave.* Ce doit être une allusion au Psautier qu'il a composé en l'honneur de Marie. — On lui a mis quelquefois en main un ciboire, par allusion au fait de l'hostie miraculeuse qu'il reçut avant de mourir. — On le représente tenant entre ses mains la langue rayonnante de saint Antoine de Padoue.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

En 1430, on fit l'ouverture de son tombeau, pour placer plus honorablement ses précieuses reliques. On trouva son corps reduit en cendres ; mais sa tête était aussi entière et aussi fraîche que le jour de sa mort, et son cœur pareillement était sain, et sans nulle corruption. Ses os furent mis dans une châsse, mais on plaça ce chef et ce cœur qui avait été autrefois si embrasé des flammes de l'amour divin, en des châsses séparées : conduite admirable de la divine Providence, qui voulait en conserver une partie à l'Eglise. Car, dans le siècle suivant, les Calvinistes, s'étant rendus maîtres de la ville de Lyon, brûlèrent, au milieu de la place publique, les ossements de ce docteur séraphique qui les avait par avance condamnés dans ses écrits ; mais son chef fut sauvé par l'industrie d'un religieux de son Ordre, qui souffrit de grands tourments pour ne point déceler le lieu où l'on avait caché les vases sacrés.

Ces impies, ajoutant sacrilége sur sacrilége, tirèrent du brasier les cendres précieuses de ces ossements, et les jetèrent dans la rivière de la Saône, qui se décharge dans le Rhône, comme pour abolir la mémoire de cette puissante colonne de la religion. Mais, bien loin de lui nuire par leur malice, ils ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à sa gloire ; car nous avons sujet de croire que Dieu, qui honore infiniment ses Saints, lui aura fait part dans le ciel de l'auréole du martyre, pour l'outrage que l'on faisait sur la terre à cette autre partie de lui-même, d'autant plus que saint Bonaventure a souhaité toute sa vie d'être sacrifié pour la gloire de son Dieu, et que le martyre a plutôt manqué à sa volonté que sa volonté au martyre. Avant ce temps, on avait déjà porté à Bagnarea, lieu de sa naissance, un ossement de son bras. On dit aussi qu'il y a un de ses os à Venise.

L'Eglise de Mailly possède une relique du saint Docteur, et le Carmel d'Amiens une vertèbre.

L'an 1482, le pape Sixte IV le canonisa à l'instance de Louis XI, roi de France, et Sixte V le mit au nombre des Docteurs, en 1587. Sa mémoire est marquée avec honneur au martyrologe et au calendrier romains et en celui de l'Ordre de Saint-François, par le Père Arthur du Moustier.

La plupart des œuvres de saint Bonaventure sont mystiques et spirituelles : elles composent huit volumes imprimés à Rome en 1588.

Le premier contient des *Commentaires* sur quelques livres de l'Ancien Testament, savoir : une espèce de Préface intitulée : *Principes de l'Ecriture sainte ;* trente-trois sermons sur l'*Ouvrage des six jours,* ou sur la *Création du monde ;* des *Explications* ou des *Commentaires* sur les *Psaumes,* l'*Ecclésiaste,* la *Sagesse* et les *Lamentations de Jérémie.*

Le second contient des *Commentaires* sur les *Evangiles* de saint Matthieu, de saint Luc et de saint Jean, avec des *Conférences* sur ce dernier Evangile.

Le troisième contient des *Sermons* du Temps et des Saints.

Le quatrième et le cinquième comprennent les *Commentaires* sur les quatre livres du *Maître des Sentences.*

Le sixième contient la première et la seconde partie des *Opuscules,* dont voici les titres : de la *Réduction des Arts à la théologie ;* le *Breviloque ;* le *Centiloque ;* le *Carquois ;* l'*Explication des termes de Théologie ;* le *Principe* abrégé sur les *Livres des sentences ;* quatre livres de *Sentences* en vers ; des *quatre Vertus cardinales ;* des *sept Dons du Saint-Esprit ;* des *trois espèces de péchés ;* de la *Résurrection du péché à la grâce ;* la *Voie du Salut ;* de la *Hiérarchie ecclésiastique.* Ceux de la seconde partie sont : le *Soliloque ;* les *Méditations sur la vie de Jésus-Christ ;* des *sept Degrés de contemplation ;* des *cinq Fêtes de l'Enfant Jésus ;* l'*Office de la Passion ;* l'*Eloge de la Croix ;* le *Bois de vie ;* le *Miroir de la Vierge bienheureuse ;* la *Couronne de la Vierge ;* la *Compassion de la Vierge ; Philomène ;* les *sept paroles de Notre-Seigneur en croix ;* le grand *Psautier de la Vierge ;* une paraphrase sur la *Salutation angélique* et une autre du *Salve, Regina.*

Le septième contient la troisième partie des opuscules moraux, qui sont : de l'*Institution de la vie chrétienne ;* du *Gouvernement de l'âme ;* le *Miroir de l'âme ;* des *dix Préceptes ;* des *Degrés des vertus ;* l'*Itinéroire de l'âme à Dieu ;* des *sept Chemins de l'éternité ;* l'*Aiguillon de l'Amour divin ;* l'*Incendie de l'Amour ;* l'*Art d'aimer ;* le livre des *Exercices spirituels ;* le *Fasciculaire ;* les *vingt-cinq Mémoriaux ;* le *Confessionnal ;* de la *Manière de se confesser ;* de la *Pureté de conscience ;* de la *Préparation du prêtre à la messe ; Explication de la messe ;* des *six ailes des chérubins* et des *six ailes des séraphins.*

Le huitième contient les opuscules qui concernent les religieux : un *Traité du triple état des religieux ;* le *Miroir de la discipline pour les novices ;* les *vingt Pas des novices ;* de l'*Avancement dans la religion ;* du *Mépris du siècle ;* de la *Réforme de l'esprit ;* de la *Perfection de la vie religieuse ; Explication de la Règle des Frères Mineurs ; Questions sur cette Règle ; Pourquoi les Frères Mineurs prêchent ;* de la *Pauvreté de Jésus-Christ ; Apologie de la pauvreté évangélique ;* un *Traité contre le calomniateur de la Règle de Saint-François ; Apologétique contre les adversaires de l'Ordre des Frères Mineurs ;* le livre des *trois Questions ;* un traité de la *Réforme des Frères Mineurs ;* un *abrégé de Théologie ;* des traités sur l'*Essence,* l'*Invisibilité* et l'*Immensité de Dieu,* un ouvrage de *Théologie mystique ;* la *Légende de saint François.*

Les œuvres spirituelles complètes de saint Bonaventure, traduites par M. l'abbé Berthaumier, en 6 vol. in-8°, se trouvent chez Louis Vivès, Paris. Les œuvres complètes en latin se trouvent aussi chez le même éditeur : 15 vol. in-4°.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette vie, tirée des *Annales* de Wadding et des *Fleurs de l'histoire des Cardinaux,* de Dom d'Attichy, évêque d'Autun, de l'*Histoire de saint Bonaventure,* par l'abbé Berthaumier.

LE BIENHEUREUX HUMBERT DE ROMANS,

GÉNÉRAL DES DOMINICAINS

1277. — Pape : Nicolas III. — Roi de France : Philippe III, *le Hardi.*

> Il pratiqua parfaitement, toute sa vie, ce qu'il enseignait aux autres.
>
> Touron, *Vie du Père Humbert.*

Humbert, loué par tous nos historiens comme l'un des plus saints religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Romans, sur l'Isère, près de Valence, au commencement du XIIIe siècle, d'une famille noble, riche et pieuse. Rien ne prouve mieux les sentiments religieux de ses parents, que l'éducation éminemment chrétienne qu'ils lui donnèrent eux-mêmes, et qu'ils lui firent donner ensuite par les maîtres les plus capables d'éclairer son esprit et de former son cœur à la vertu.

Le jeune Humbert fut bientôt envoyé dans les écoles de Paris, fréquentées par un grand nombre d'écoliers venus de tous les points de l'Europe, et livrés à tout l'entraînement des passions. Leurs exemples dangereux ne firent rien sur son cœur; il sut en triompher par la fermeté de sa foi, autant que par son assiduité au travail et à la prière. Aussi fit-il des progrès étonnants dans les belles-lettres et dans les hautes sciences, surtout dans la théologie et le droit canon.

Il avait fait vœu d'abord d'entrer dans l'Ordre des Chartreux; mais, par une secrète inspiration de la Providence, il se décida pour celui des Frères Prêcheurs, et reçut l'habit dans le couvent de Saint-Jacques, le jour de saint André, en 1224.

Peu après sa profession religieuse, il se fit remarquer à Lyon et à Paris par ses hautes vertus, par sa profonde connaissance des divines Ecritures et par son éloquence comme prédicateur. Vers le même temps, il fit un voyage en Palestine, visita les Saints-Lieux, et à son retour, on lui donna le gouvernement de la province romaine, où il fit paraître tant de prudence et de savoir, qu'au rapport de plusieurs historiens, après la mort de Grégoire IX, quelques cardinaux jetèrent les yeux sur lui pour l'élever à la papauté.

Le nouveau pape, Innocent IV, ayant donné la pourpre romaine à Hugues de Saint-Cher, Humbert lui succéda dans le gouvernement de la province de France, qu'il conserva pendant dix ans, jusqu'à ce qu'il fût nommé général de son Ordre, l'an 1254. « Les suffrages », dit un historien, « ne furent point partagés : le Père Humbert les eut tous, et lui seul en fut surpris ».

La Hongrie fut la première province qu'il visita, et, quelque étendue qu'elle eût, il la parcourut à pied, annonçant partout aux peuples la parole de Dieu. Le roi Béla IV ne se contenta pas de l'honorer de son affection, il lui donna encore une grande marque de sa confiance et de son estime, en le priant de rester quelque temps dans ses Etats, pour recevoir les vœux de la jeune princesse Marguerite de Hongrie, sa fille.

De la Hongrie, Humbert passe en Italie, où il reçoit des lettres d'Alexandre IV, qui prouvent la haute estime que ce Pape faisait de sa science et de sa vertu. Il préside un chapitre général à Milan, où l'on s'occupe principalement de l'œuvre des missions; revient à Paris, où saint Louis voulant lui donner une grande marque de son affection, le choisit pour tenir sur les fonts de baptême, un de ses fils, le prince Robert, comte de Clermont et le premier de la maison de Bourbon.

Saint Thomas d'Aquin, appelé en Italie vers la même époque, travaille heureusement par ordre du Père Humbert, à la réfutation d'un livre dangereux intitulé : *Des Périls des derniers temps*, tandis que notre infatigable général préside le chapitre de Florence et celui de Toulouse, d'où il adresse à tous les religieux de son Ordre une lettre en latin fort remarquable.

L'an 1258, saint Louis sachant que le Père Humbert n'était pas moins habile jurisconsulte que savant théologien, l'admet dans son conseil, pour le rendre juge de certains différends qui s'étaient élevés entre le comte de Clermont et les comtes d'Anjou et de Poitiers.

L'année suivante, il va tenir un chapitre à Valenciennes, dans le Hainaut. Là, secondé par le zèle d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin et de Pierre de Tarentaise, il s'occupe des moyens de préserver les chrétiens de ces contrées des fureurs des Tartares qui recommençaient leurs incursions et leurs ravages. Il détourne le roi de Hongrie de tout traité d'alliance avec ces peuples ennemis du nom de Jésus-Christ, et sauve ainsi la foi menacée d'une ruine prochaine. Sur ces entrefaites, Humbert apprend que le souverain Pontife vient de choisir Albert le Grand pour le siége de Ratisbonne. Il en est sensiblement affligé, et dans sa douleur, il écrit au bienheureux Albert une lettre qui est un véritable chef-d'œuvre, afin de le détourner d'accepter l'épiscopat. Il le prie de considérer d'abord quels sont les embarras qui se rencontrent dans le gouvernement des églises d'Allemagne, et combien il est difficile, dans ces hautes dignités, de ne point offenser Dieu et les hommes. Il lui demande comment, après avoir tant aimé les Livres saints et la pureté de conscience, il pourrait se voir engagé dans le tumulte des affaires temporelles, toujours exposé à des périls continuels de péché. Enfin, il lui fait remarquer que le bien qu'il y a à faire dans l'épiscopat est tout à fait incertain, tandis que, par son changement d'état, il va perdre les grands fruits qu'il faisait déjà, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Eglise, par sa réputation, par ses exemples et par ses écrits. Cette vive et pathétique exhortation, il la conclut, en protestant qu'il aimerait mieux voir porter un de ses religieux dans le cercueil que sur une chaire épiscopale.

Cependant, les désirs du saint général, ses prières, ses avertissements, toutes ses remontrances furent alors sans effet. Albert le Grand, il est vrai, ne pensait pas autrement que le Père Humbert, et il craignait autant que lui le péril qu'il voyait de plus près. Mais on ne lui laissa pas la liberté de refuser le fardeau; le vicaire de Jésus-Christ voulut être obéi, et Albert accepta, en tremblant, une dignité qu'il se serait reproché d'avoir désirée. Les suites firent connaître ses véritables sentiments.

Trois ans après, ayant réussi à faire agréer sa démission au pape Urbain IV, le saint docteur rentra dans son couvent de Cologne en même temps que le Père Humbert, par la cession volontaire de sa charge, et reprenait son premier état de simple religieux. Humbert avait tenu son huitième chapitre général à Barcelone et le neuvième à Bologne. Ce ne fut que dans celui de Londres, l'an 1263, qu'il obtint des définiteurs la permission

de se démettre d'un emploi que la seule obéissance avait pu lui faire accepter, et dont il avait saintement rempli les devoirs pendant neuf ans.

Vainement le pape Urbain IV voulut l'arracher aux douceurs de la solitude pour l'élever à la dignité de patriarche de Jérusalem. Rien ne fut capable de le faire consentir à son élévation. Toujours ferme à refuser cette dignité, il se retira dans le couvent de Valence, où il vécut encore quatorze ans, uniquement occupé de son salut et des nombreux ouvrages qu'il a composés.

C'est dans ces louables occupations et dans l'exercice du ministère de la parole, que le Père Humbert vit arriver doucement sa dernière heure; il mourut à Valence, le 14 juillet 1277. Son corps a reposé longtemps dans l'église des Frères Prêcheurs de Valence, avec son épitaphe, son éloge et la date de sa mort.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX HUMBERT DE ROMANS.

Les écrivains ecclésiastiques ont parlé avec éloge des ouvrages du Père Humbert, et ils en ont donné le catalogue suivant :

1° Un *traité* touchant les trois vœux de religion;

2° Un *commentaire* sur la règle de saint Augustin, et un autre sur le prologue de la constitution des Frères Prêcheurs;

3° Un *traité* des sept degrés de la contemplation;

4° Une *histoire* abrégée de la vie de saint Dominique;

5° Une petite *chronique* de son Ordre depuis 1203, jusqu'en 1254;

6° Un excellent manuscrit, conservé dans la bibliothèque du Vatican, où l'auteur, entre autres choses, traite des *moyens de reprendre les Lieux-Saints* et de les conserver contre les efforts des infidèles;

7° Le *Miroir religieux;*

8° Un *traité* des véritables et des fausses vertus, etc.

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Valence,* par M. l'abbé Nadal.

SAINT LIBERT, MARTYR A SAINT-TROND, EN BELGIQUE (vers 835).

Libert naquit à Malines, ville de Belgique, dans la province d'Anvers, de parents aussi pieux que nobles. Adon, son père, était comte de Malines; sa mère, auparavant stérile, le conçut par les prières de saint Rumold, évêque régionnaire de Belgique. Ce fut le même prélat qui le baptisa et qui lui donna le nom de Libert. Etant enfant, il s'en alla jouer sur le bord d'une rivière, tomba dans l'eau et se noya; mais il fut rappelé à la vie trois jours après par les prières de saint Rumold. Lorsque celui-ci eut fondé l'abbaye des Ormes, il prit avec lui Libert et eut soin de son éducation. Tels furent ses progrès dans la piété, que quand il fut en âge, son maître lui donna le gouvernement du monastère qu'il avait créé. Lorsque les Normands dévastèrent les bords du Rhin, depuis l'Océan jusqu'à Cologne, Libert se réfugia dans l'abbaye de Saint-Trond ou Truyen (*S. Trudo, Sacrinium,* Ordre de Saint-Benoît), dans le Limbourg. Mais les bandes normandes pénétrèrent jusqu'en ce lieu, surprirent Libert pendant qu'il priait à genoux dans l'église, et le massacrèrent inhumainement devant l'autel. Son corps fut enseveli dans le lieu même où il était tombé.

Dans une autre invasion des Normands, l'église et le monastère furent réduits en cendres. Une chapelle fut construite en l'honneur de saint Trond, et le tombeau de saint Libert demeura caché jusqu'à ce que les anciens religieux de Saint-Trond le découvrirent en creusant les fondations d'un nouvel édifice, en 1169. Les précieuses reliques furent renfermées dans une châsse, et dès lors la fête du saint Martyr fut célébrée à Saint-Trond, le 14 juillet, jour de l'invention de son tombeau. Plusieurs de ses ossements furent apportés à Malines en 1631, et depuis ce temps sa mémoire est honorée avec plus de solennité dans l'église métropolitaine.

Propre de Malines.

SAINT GUILLAUME, ABBÉ DE BRETEUIL

AU DIOCÈSE DE BEAUVAIS (1130).

L'abbaye de Breteuil (*Bretolium*) appartenait à l'Ordre de Saint-Benoît ; elle fut fondée, ou plutôt restaurée, vers l'an 1050, par Gilduin, comte de Breteuil, père de Valéran, abbé de Saint-Vannes de Verdun, et de Hugues, évêque de Langres. Gilduin, qui plus tard fut lui-même religieux, releva ce monastère par le conseil de Drogon, évêque de Beauvais, et y mit pour premier abbé Evrard, disciple de Richard, abbé de Verdun. Cette abbaye fut successivement dévastée par les Anglais et les Calvinistes. En 1645, elle embrassa la réforme de la Congrégation de Saint-Maur.

Il y avait longtemps que Guillaume édifiait de ses saints exemples les religieux du monastère, lorsque leurs suffrages l'appelèrent à succéder à Raoul, leur abbé, qui venait de mourir. Son élévation ne lui fit rien perdre de sa ferveur et de son humilité. Se regardant comme plus obligé encore de se montrer le modèle de ses frères, il leur traça, par sa propre vie, le sentier qu'ils devaient suivre pour arriver à la perfection de l'état monastique.

Guillaume gouverna l'abbaye de Breteuil d'une main aussi ferme que paternelle. Il fit régner dans sa communauté la piété, la discipline et l'amour de l'étude, et lui fit acquérir une si haute réputation de régularité et de science, que les plus nobles seigneurs travaillèrent à l'envi à augmenter sa prospérité temporelle. Par leurs largesses, elle acquit la propriété de plusieurs prieurés et domaines, faveurs dont Guillaume obtint la confirmation du pape Calixte II, au concile de Reims.

Guillaume ne consacra pas seulement à l'abbaye de Breteuil son savoir, sa sagesse et ses forces : il s'occupa avec une grande sollicitude des affaires de la religion et de l'Eglise. Dans les mesures à prendre pour réparer les maux causés par les invasions des Normands, il aida de son zèle et de ses lumières saint Thomas de Cantorbéry, saint Godefroi d'Amiens, saint Yves de Chartres, et quelques autres éminents prélats. Il fit aussi entendre d'utiles conseils dans plusieurs assemblées ecclésiastiques réunies à Beauvais et à Amiens, pour traiter de la paix de l'Eglise, de l'observation de la discipline et de la bonne administration des monastères.

Le bienheureux abbé mourut, en 1130, riche de mérites, et regretté de ses religieux qu'il avait guidés durant trente ans avec une si tendre sollicitude dans le chemin de la vie éternelle.

Extrait de la *Vie des Saints de Beauvais*, par l'abbé Sabatier.

XVe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Bamberg, en Bavière, la fête de saint Henri II, empereur, qui conserva la chasteté perpétuelle avec sainte Cunégonde, son épouse, et détermina saint Etienne, roi de Hongrie, avec presque tout son peuple, à embrasser la foi de Jésus-Christ. 1024. — A Porto, en Italie, la naissance au ciel de saint Eutrope, martyrisé avec sainte Zozime et sainte Bonose[1], sœurs. — A Carthage, en Afrique, saint Catulin, diacre, dont saint Augustin prononça le panégyrique ; et les saints Janvier, Florence, Julie et Juste, martyrs, qui furent tous enterrés dans la basilique de Fauste. — A

1. Le corps de sainte Bonose, ainsi qu'un vase contenant de son sang, furent tirés du cimetière Cyriaque et donnés, en 1845, par Grégoire XVI à Marie de Saint-Vincent, religieuse du Bon-Pasteur d'Angers. Ces précieuses reliques furent envoyées, cette même année, par la supérieure de cette communauté à celle d'Amiens. Par suite d'un vœu fait pendant le choléra, ce corps saint, authentiqué par le cardinal Patrizi, fut mis dans une châsse. Comme les sœurs du Bon-Pasteur attribuent à cette Sainte leur préservation du choléra, pendant les épidémies qui ont sévi à Amiens, plusieurs particuliers et plusieurs paroisses, partageant cette croyance, ont demandé et obtenu des fragments de ces reliques. Il en a été donné à l'église d'Estaires (Nord) pendant le choléra de 1866, et on assure que plusieurs malades ont été guéris miraculeusement. La paroisse reconnaissante a placé dans son église une statue de sainte Bonose. — *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

Alexandrie, les saints martyrs Philippe, Zénon et Narsée, avec dix enfants. — Dans l'île de Ténédos (Archipel), saint Abudème, martyr, qui fut mis à mort sous Dioclétien. — A Sébaste, dans l'Asie-Mineure, saint Antiochus, médecin, qui eut la tête tranchée sous le président Adrien : comme il sortit de son cou du lait au lieu de sang, son bourreau, nommé Cyriaque, se convertit et embrassa la foi de Jésus-Christ ; ce qui lui procura la gloire du martyre. Sous Dioclétien. — A Pavie, en Italie, saint Félix, évêque et martyr. — A Nisibe, en Mésopotamie, la naissance au ciel de saint JACQUES, évêque de ce siége, personnage d'une grande sainteté. Il fut un de ces illustres prélats qui soutinrent la foi par leur confession, dans la persécution de Galère-Maximien. S'étant rendu éclatant par sa science et par ses miracles, il se trouva au concile de Nicée, où il condamna l'impiété d'Arius, en lui opposant la doctrine de la consubstantialité. Ce fut aussi par ses prières, jointes à celles de saint Alexandre, évêque de Constantinople, que le même Arius reçut en cette ville le châtiment dû à sa malice, en rendant ses intestins. 350. — A Naples, en Italie, saint Athanase, évêque de ce siége, qui souffrit de grandes persécutions, et fut même chassé de sa ville épiscopale par l'impie Sergius, son neveu ; s'étant retiré à Véroli, il y trouva une mort bienheureuse et la couronne de gloire pour les afflictions dont il était accablé, ce qui arriva au temps de Charles le Chauve. 872. — A Palerme, en Sicile, l'invention du corps de sainte Rosalie, vierge de cette ville, qui, ayant été trouvé par révélation divine, sous le pontificat d'Urbain VIII, chassa la peste de toute la Sicile, l'an du Jubilé 1625 [1].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans plusieurs Eglises de France, la fête de la division des Apôtres ; cette fête est pour ainsi dire tombée en désuétude. 44. — A Bruxelles, la solennité des trois saintes hosties violées par les Juifs, et que l'on voit encore entières, teintes du précieux sang qui en coula lorsque ces impies les poignardèrent en 1370. — En Bugey, saint Ragnebert, vulgairement saint Rambert, martyrisé par l'ordre d'Ebroïn, maire du palais [2]. 680. — Dans l'église Sainte-Odile, près de Ruremonde, dans le Limbourg hollandais, saint Pléchelm, apôtre de la Gueldre. Il naquit dans la partie méridionale de l'Ecosse. Ayant reçu les ordres sacrés, il passa avec saint Wiron, évêque, et saint Otger, diacre, dans cette partie de la basse Allemagne qui n'avait point encore été éclairée de la lumière de la foi. Soutenu par la protection de Pépin, maire du palais d'Austrasie, il convertit au christianisme le pays qui compose la Gueldre et les duchés de Clèves et de Juliers, ainsi que plusieurs autres contrées situées entre le Rhin, la Wahal et la Meuse. On l'enterra dans l'église située sur le mont Saint-Pierre, près de Ruremonde, et dite aujourd'hui de Sainte-Odile. Il s'est opéré plusieurs miracles par la vertu de ses reliques dont la plus considérable se garde à Odenzel, dans la province d'Over-Yssel. 732. — A Vic, au diocèse de Nancy, le bienheureux BERNARD DE BADE, confesseur, patron de cette paroisse. 1458. — A Angers, saint Benoît, évêque de ce siége, qu'il illustra pendant vingt ans. Ses reliques se sont conservées dans son église cathédrale jusqu'à la grande Révolution. Vers 820. — A Troyes, sainte APRONIE ou APRONE, vulgairement sainte EVRONIE, vierge, sœur de saint Epvre, évêque de Toul. Vers 420. — A Luzarches (Seine-et-Oise), saint Etern ou Ætherius, onzième évêque d'Evreux, tué en ce lieu par les hérétiques, en haine de la religion. Le diocèse d'Evreux n'en fait la fête que le 16 juillet, jour sous lequel on peut lire quelques détails sur lui. Vers 663. — A Montbrison, au diocèse de Lyon, saint AUBRIN, mentionné sous le synonyme d'Albrique, au martyrologe de France du 15 juin. — Au pensionnat des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers, sainte Valentine, vierge et martyre. M. l'abbé de Coissigny, vicaire général de Nevers, se trouvant à Rome, obtint du cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté Grégoire XVI, le corps de cette jeune martyre, retiré des catacombes, et en fit présent au pensionnat de Nevers. Mgr Dufètre, le 28 mai 1852, a fixé sa fête au 15 juillet [3]. — Au diocèse de Belley, saint ROLAND, abbé de Chézery ou Chissery, et NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS, à Confort, au même diocèse. — Au diocèse de Langres, saint EVRARD, berger. VIIIe siècle.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Palerme, en Sicile, l'invention du corps de sainte Rosalie, vierge, de l'Ordre de Saint-Basile, née dans la même ville et sa patronne principale. Son saint corps fut tiré de l'endroit où il était enseveli au mont Pérégrin pour être honoré d'un culte public. De nombreux miracles accompagnèrent cette translation. — A Thessalonique, en Macédoine, saint Joseph, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile, tourmenté pour le culte des saintes images, sous l'empereur Théophile.

1. Voir sa vie au 4 septembre. — 2. Nous avons donné sa vie sous le 13 juin, tome VI, page 637. — 3. *Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Deventer, en Hollande (Over-Yssel), saint Marcelin, prêtre, chanoine régulier, qui convertit une grande partie des Frisons, et rendit son âme à Dieu, le 14 juillet.

Martyrologe des Franciscains. — A Foligno, en Italie, la bienheureuse ANGELINE DE MARSCIANO, veuve, issue d'une illustre origine, qui, méprisant le monde, le faste et les richesses, prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, après la mort de son époux. La première, elle prononça les vœux monastiques au monastère de Sainte-Anne, construit par elle, et fonda ainsi l'Ordre des Tertiaires. Ses rares vertus se sont manifestées par d'éclatants miracles, avant comme après sa mort. Le pape Léon XII ratifia son culte immémorial. 1435.

Martyrologe des Cisterciens. — A Rieti, en Italie, saint Baudoin, disciple de saint Bernard, qui le chérissait d'une affection particulière, prieur du monastère de Saint-Pasteur. Ayant donné de grandes preuves de vertu, il fut enseveli avec honneur dans l'église cathédrale de Rieti. Il est le principal patron de cette ville.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome ou à Porto, avec sainte Bonose, citée au martyrologe romain de ce jour, la mémoire de cinquante bienheureux soldats convertis par elle, et déjà cités au même martyrologe du 8 juillet. — A Sirmich, en Pannonie, les saints Agrippin, Second, Maxime, Fortunat et Martial, martyrs. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Deusdedit, sixième archevêque de ce siége. 664. — En Ecosse, saint Donevald ou Donald, confesseur, avec ses neuf filles, vierges. VIIIe s. — A Anspach, en Bavière, saint Gombert, confesseur. VIIIe s. — A Lauffen, ville du royaume de Wurtemberg, au diocèse de Wurtzbourg, sainte Reginswinde ou Régensvide, jeune fille de sept ans, tuée par sa nourrice et jetée par elle dans la rivière du Neckar : quelques habitants de Lauffen l'y découvrirent et la firent enterrer avec honneur dans le cimetière de la ville. IXe s. — A Sarzane, en Italie, saint Térence, évêque de l'ancien siége de Luna, aujourd'hui Luni ou Lunegiano, transféré actuellement à Sarzane. Il était fort libéral envers les pauvres : comme il leur distribuait un jour ses aumônes sur les bords de la Macra, rivière qui baigne la ville de Luni, il fut assailli par une troupe d'envieux qui le massacrèrent. Une église de son nom a été construite sur le lieu de son martyre. IXe s. probablement. — A Nocera, entre Assise et Camerino, en Italie, saint Félicissime, confesseur. Jeune encore, il se retira au monastère de Saint-Eutychius de Nursia (aujourd'hui Norcia), et s'y perfectionna dans la science du salut. Revenu près de son père, ses aumônes attirèrent sur lui sa colère : il fut obligé de se confiner dans une solitude, où il passa le reste de sa vie dans l'exercice de toutes les vertus. — A Ratzebourg, en Danemark (Lauenbourg), saint Ansuère, et plusieurs autres moines, prêtres et vierges, martyrs. Ansuère fut lapidé avec trente moines qu'il dirigeait dans les voies de la vertu, en un monastère dédié au martyr saint George, près de Ratzebourg. On a longtemps conservé, dans l'église de Notre-Dame de cette ville, un bras de notre Saint. 1066. — En Scandinavie, saint David, abbé. Anglais de naissance, il entra de bonne heure, pour se livrer tout entier aux exercices de la piété, dans un monastère de Bénédictins; dans la suite, il parcourut les villes de la Suède et y prêcha l'Evangile jusqu'à ce que, brisé par la vieillesse, il s'endormit dans le Seigneur. Vers 1050. — Dans l'île de Palma, une des Canaries, le bienheureux IGNACE D'AZEVEDO et ses compagnons, martyrs. 1570.

SAINT JACQUES, ÉVÊQUE DE NISIBE,

EN MÉSOPOTAMIE

330. — Pape : Saint Jules Ier. — Empereur romain : Constance II.

> Si vous ne pouvez toujours prier de bouche, priez de désir et de pieuse intention : c'est toujours prier que de bien faire; on ne cesse point de prier quand on gémit sur les maux du passé et qu'on soupire après les biens de l'avenir.
>
> *Thomas à Kempis.*

Nisibe, aujourd'hui Nisibin ou Nézib, est une grande ville de la province de Mésopotamie, en Asie. Elle était autrefois sur les confins de l'em-

pire romain et du royaume de Perse, ce qui la rendait très-célèbre et était le sujet ordinaire des guerres entre ces deux grands Etats. Aujourd'hui elle est encore un siége épiscopal, bien que sous la domination des Turcs. Ce fut là que naquit notre Saint. Il semblait, dans son enfance, que la piété fût née avec lui, tant il avait d'aversion pour tout ce qui est contraire à la vertu et d'inclination pour le service de Dieu et les exercices de la perfection chrétienne. Ayant passé ses premières années dans l'étude, il se retira dans un désert, qui était sur une montagne voisine, pour y passer sa vie dans le silence, la prière et la contemplation des vérités éternelles. Dans les beaux jours de l'année, c'est-à-dire au printemps, en été et en automne, il demeurait dans les bois, où il n'avait point d'autre toit que le ciel ; mais, pendant l'hiver, il se retirait dans une caverne qui lui servait de maison et d'oratoire. Il n'avait pour nourriture, en cette solitude, que des fruits sauvages et des herbes que la terre produit d'elle-même. Ses habits n'étaient point de laine, mais seulement de poil de chèvre ; en le couvrant, ils le piquaient continuellement et lui servaient de cilice. En affligeant son corps, il fortifiait son âme de l'aliment spirituel de la parole de Dieu, qu'il méditait sans cesse, et dont il faisait son mets le plus délicieux.

A mesure qu'il avançait en âge, il avançait aussi en vertu et en zèle pour la gloire de Dieu. Ainsi, sachant que le paganisme régnait encore dans toute la Perse, et qu'à côté d'un petit nombre de personnes qui s'y maintenaient dans la foi, la multitude des idolâtres y était presque infinie, il résolut d'y faire un voyage, pour voir s'il ne pourrait pas apporter quelque remède à un mal si digne de larmes, et, par la force de sa parole, changer le culte des démons en celui du vrai Dieu tout-puissant. Passant auprès d'une ville, il aperçut des jeunes filles qui lavaient des draps dans un ruisseau, et qui, pour les rendre plus nets, les foulaient dans l'eau avec leurs pieds. Bien loin d'avoir quelque honte à la vue d'un homme aussi vénérable, ces jeunes filles se mirent au contraire à le regarder avec impudence sans couvrir leur tête, ni devenir plus modestes. Le Saint, transporté d'une juste colère, et touché en même temps du désir de la conversion de ces pauvres aveugles, donna sa malédiction à la fontaine qui servait à leur lessive : ce qui la fit tarir sur-le-champ. Il prononça aussi contre elles une exécration qui fut si efficace que leurs cheveux blanchirent à l'heure même, et devinrent semblables à des feuilles d'arbres qui ont essuyé toute la rigueur de l'hiver. Un châtiment si surprenant les ayant remplies de confusion, elles coururent promptement à la ville pour apprendre leur malheur à leurs parents. Tous les habitants, étonnés de cet accident, et surtout touchés de la perte de leur fontaine, vinrent en foule au-devant du Saint, et, se jetant à ses pieds, ils le prièrent avec instance de révoquer la sentence qu'il avait fulminée, promettant que leurs filles seraient plus modestes à l'avenir. Il se laissa vaincre par leurs larmes, et, avec la même facilité qu'il avait tari cette source et blanchi les cheveux, il fit couler l'eau comme auparavant et reprendre aux cheveux blancs leur première couleur. A ce propos le savant Théodoret remarque que, s'il avait imité le zèle du prophète Elisée, en châtiant sévèrement ces filles coupables, il montra par son indulgence envers elles qu'il n'agissait pas par l'esprit de la loi ancienne, qui était un esprit de rigueur ; mais par celui de la loi nouvelle, qui n'est autre que la charité et la mansuétude de Jésus-Christ.

Une autre fois, se trouvant devant un juge qui rendait un jugement inique, il lui fit voir, par une action étonnante, le châtiment que méritait son crime : il donna sa malédiction à une grosse pierre qui était proche,

la cassa par sa seule parole, et la partagea en mille morceaux; le juge, surpris, changea aussitôt sa sentence, et donna le droit à celui à qui il appartenait.

Cependant, l'évêché de Nisibe étant devenu vacant, le clergé et le peuple élurent unanimement notre Saint pour leur évêque. L'éminence de cette dignité, qu'il n'accepta qu'à regret et par une pure soumission aux ordres de la divine Providence, ne lui fit point changer de conduite ; il ne diminua rien de ses jeûnes ni de ses veilles : sa table fut toujours pauvre, ses habits humbles et abjects ; et il n'eut jamais d'autre lit que la terre couverte d'un sac. A toutes ces rigueurs, il ajouta un soin tout particulier du troupeau que Dieu lui avait confié. Ses plus chères occupations étaient de consoler les affligés, de secourir les veuves et les orphelins, de mettre la paix dans les familles où il trouvait quelque altération, de soulager les misérables ; en un mot, de faire du bien à tout le monde.

Une si grande bonté suggéra à quelques pauvres l'idée de tirer de lui de l'argent par fraude. S'étant présentés à lui sur le chemin, ils lui firent croire qu'un de leurs compagnons venait de mourir, et que, n'ayant pas de quoi le faire enterrer, ils avaient besoin d'une aumône pour lui pouvoir rendre cet office de la charité chrétienne. Le saint évêque, qui jugeait des autres par lui-même, prit cette imposture pour une vérité sincère, et après avoir prié Notre-Seigneur de pardonner au défunt les offenses qu'il avait commises durant sa vie, et de le recevoir dans le sein de sa gloire, il donna aux autres ce qui était nécessaire pour faire mettre son corps en terre et continua ensuite son chemin. Il n'était pas encore à dix pas, que ces fourbes, étant retournés à leur compagnon, pour le réveiller de son faux sommeil et partager avec lui le fruit de leur mensonge, trouvèrent qu'il était effectivement mort. Un accident si imprévu les saisit d'horreur ; ils reconnurent la grandeur de leur faute, et la pleurèrent amèrement ; et, n'y trouvant point d'autre remède que d'avoir recours au Saint même qu'ils avaient trompé, ils coururent vers lui, se jetèrent à ses pieds, lui découvrant leur stratagème et le mauvais effet qu'il avait produit ; puis, lui en ayant demandé pardon, protestant que la seule nécessité les avait contraints d'en user ainsi, ils le supplièrent de ressusciter leur mort. L'admirable saint Jacques, qui était une colombe sans fiel, se rendit favorable à leurs vœux, et, imitant encore la bonté ineffable du Sauveur, il ressuscita ce coupable.

On ne sait pas ce qu'il souffrit dans la persécution de Maximien-Galère, héritier de la cruauté de Dioclétien et de Maximien-Hercule, et gendre du premier ; mais le martyrologe romain nous apprend qu'il est l'un des confesseurs qui furent l'objet de sa fureur, et qu'il endura quelques tourments durant son empire, pour la profession du Christianisme. Quelque temps après, l'impie Arius, faisant d'étranges ravages dans l'Eglise, par ses blasphèmes contre la divinité du Fils de Dieu, l'empereur Constantin, qui avait établi le Christianisme dans tout l'empire romain, se vit obligé de faire convoquer un Concile général dans la fameuse ville de Nicée, en Bithynie ; il s'y trouva des évêques de toutes les parties du monde, même de Perse, de Scythie et de Gothie, jusqu'au nombre de trois cent dix-huit, pour déterminer ce point fondamental de notre religion ; et saint Jacques de Nisibe, comme un des plus zélés pour la défense de la vérité, ne manqua pas d'y assister. Aussi il s'y fit admirer par sa doctrine, par sa piété et par son courage, et contribua de toutes ses forces à confondre les impiétés d'un si dangereux ennemi de la foi. Mais ce qu'il y a de plus glorieux sur

ce point pour notre saint Prélat, c'est que, onze ans après, se trouvant à Constantinople, au temps que le même Constantin, trompé par une fausse confession de foi d'Arius, avait résolu de le faire recevoir à la communion des fidèles dans la grande église de cette ville royale, il servit beaucoup, avec saint Alexandre qui en était évêque, à empêcher un si grand scandale; car, voyant qu'on ne pouvait aborder l'empereur, pour le dissuader d'un dessein si pernicieux, il conseilla à Alexandre de passer le reste du jour, qui était un samedi, et toute la nuit suivante, en jeûne, en prières et en larmes, avec tout le peuple catholique, aux pieds des autels, pour détourner ce malheur. Le lendemain, l'hérésiarque se mit en chemin avec une grande troupe de ses partisans et une compagnie de soldats, pour entrer en triomphe dans Constantinople : lorsqu'il fut arrivé sur la place publique, il y mourut honteusement. Après avoir remporté cette victoire sur l'erreur, saint Jacques s'en retourna plein de joie dans son diocèse, pour y reprendre le soin de son troupeau.

Il fut le sauveur de sa ville épiscopale, ce qui l'a surtout rendu célèbre dans la postérité. Sapor II, roi de Perse, qui avait inutilement tenté de prendre cette ville en 338, l'assiégea de nouveau en 350. Après avoir mis en usage toutes sortes de machines pour y faire une brèche, il imagina de faire arrêter le cours du fleuve Migdonius, qui passe au travers, et, quand il fut bien enflé, à cause des grandes chaussées qu'on avait élevées exprès, il le fit lâcher avec impétuosité contre les murs de la ville ; ceux-ci, ne pouvant soutenir un si grand effort, s'écroulèrent en plusieurs endroits, et Sapor, voyant que les brèches étaient trop grandes pour être réparées ou défendues, résolut de donner le lendemain un assaut général à la place, si on ne la lui rendait la nuit à discrétion. Mais il ne savait pas qu'elle était sous la protection d'un évêque plus puissant à lui seul que toutes ses armées. En effet, saint Jacques passa toute cette nuit en oraison ; les brèches se trouvèrent le lendemain parfaitement réparées : elles ne pouvaient être renversées ni escaladées. Le persan fut bien étonné de ce prodige ; ce qui le surprit encore davantage, c'est que, regardant de loin sur les murs, il y aperçut un homme qui avait tout l'extérieur d'un roi et dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire. Il crut que c'était l'empereur Constance et menaça de mort ceux qui lui avaient dit que ce prince était à Constantinople. Mais il connut bientôt qu'ils ne l'avaient pas trompé, et que le Dieu des chrétiens lui faisait voir, par là, qu'il entreprenait lui-même la défense de Nisibe. Dans un accès de rage impie, il lança un javelot contre le ciel, comme pour se venger de la divinité ennemie. Saint Ephrem, qui était pour lors à Nisibe, pria saint Jacques de monter sur les murs et de lancer contre l'armée ennemie ses justes imprécations, que Dieu ne manquerait pas d'exaucer. Le saint évêque, qui ne désirait la perte de personne, se contenta de prier Dieu de délivrer la ville des malheurs d'un si long siége. Etant monté sur le haut d'une tour, d'où il découvrit la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : « Seigneur, qui pouvez par les plus faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, défaites cette multitude que je vois, par une armée de moucherons ». Cette prière fut exaucée, et l'on vit renouveler le prodige que Moïse avait autrefois opéré en Egypte pour la délivrance du peuple d'Israël. A peine le Saint eut-il cessé de parler, qu'un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux ; ils renversèrent par terre ceux qui les montaient

et mirent en désordre toute l'armée des Perses. Une grande partie de ces peuples fut emportée par la famine et par la peste qui survint bientôt après. Sapor, outré de désespoir, mit le feu à ses machines, abandonna le siége qui durait depuis plus de trois mois, et prit la route de Perse avec les débris de son armée.

Saint Jacques mourut peu de temps après (l'an 350). Les habitants de Nisibe rendirent toutes sortes d'honneurs à son saint corps. L'empereur Constance, quoique arien, ordonna de l'enterrer dans l'enceinte de la ville, ce qui était contraire aux lois. L'empereur Jovien ayant été obligé de céder aux Perses la ville de Nisibe, le corps de saint Jacques en fut retiré. Il fut transféré à Constantinople en 970.

Le nom de saint Jacques de Nisibe est célèbre dans les Eglises d'Orient et d'Occident. Les Latins font sa fête le 15 juillet; les Grecs le 13 janvier et le 31 octobre; les Syriens le 18 janvier, et les Arméniens, un samedi du mois de décembre. Saint Jacques est mis, comme saint Ephrem, au nombre des plus célèbres docteurs de l'Eglise de Syrie.

Il est des tableaux ou des images, où l'on voit saint Jacques de Nisibe, implorant du haut des murailles de sa ville épiscopale le secours du ciel contre les Perses. Ces images rappellent le fait si remarquable que nous venons de raconter où Dieu montre sa toute-puissance d'une façon si visible et si éclatante et le pouvoir que les saints ont sur son cœur.

ÉCRITS DE SAINT JACQUES DE NISIBE.

Quoique saint Jacques ait composé divers traités sur des matières de religion, saint Jérôme ne l'a point mis au nombre des écrivains ecclésiastiques, apparemment parce que de son temps les ouvrages de ce Père n'avaient pas encore été traduits du syriaque en grec. Ils ne l'étaient pas même du temps de Gennade, qui remarque qu'ils étaient divisés en vingt-six livres, sous différents titres ; mais cet auteur n'en nomme que vingt-quatre. Le premier est *de la Foi;* le second, *contre les hérésies;* le troisième, *de la Charité en général;* le quatrième, *de la Charité envers le prochain;* le cinquième, *du Jeûne;* le sixième, *de l'Oraison;* le septième, *de la Résurrection;* le huitième, *de la Vie après la mort;* le neuvième, *de l'Humilité;* le dixième, *de la Patience;* le onzième, *de la Pénitence;* le douzième, *de la Satisfaction;* le treizième, *de la Virginité;* le quatorzième, *de la Vie de l'âme;* le quinzième, *de la Circoncision;* le seizième, *du Grain de raisin que l'on conserve dans une grappe, parce qu'il a été béni de Dieu;* le dix-septième, *de Jésus-Christ*, pour prouver qu'il est Fils de Dieu et consubstantiel à son Père ; le dix-huitième, *de la Chasteté;* le dix-neuvième, *contre les Gentils;* le vingtième, *de la Construction du tabernacle;* le vingt et unième, *de la Conversion des Gentils;* le vingt-deuxième, *du royaume des Perses;* le vingt-troisième, *de la Persécution*, apparemment celle que Sapor excita vers l'an 344, contre les chrétiens de ses Etats, dont un grand nombre souffrirent le martyre. Le vingt-quatrième était une *Chronique*, moins curieuse, dit Gennade, que celle des Grecs, mais plus solide ; car elle n'était composée que de passages de l'Ecriture et tendait à fermer la bouche à ceux qui veulent philosopher vainement sur l'Antechrist, ou sur le dernier avénement de Notre-Seigneur. Grégoire, neveu de l'apôtre d'Arménie, surnommé l'*Illuminateur*, ayant prié par lettre saint Jacques de Nisibe de lui envoyer quelques-uns de ses écrits sur la religion, ce Saint lui envoya les suivants, auxquels il joignit une réponse à la lettre qu'il avait reçue : un traité *de la Foi;* un *de la Charité;* un *du Jeûne;* un *de l'Oraison;* un *du Combat spirituel;* un *de la Piété;* un *de la Pénitence;* un *de la Résurrection des morts;* un *de l'Humilité;* un *des Devoirs des Pasteurs;* un *de la Circoncision, contre les Juifs;* un *du Sabbat, contre les Juifs;* un *de la Distinction des viandes;* un *de la Pâque;* un *de l'Election des Gentils et de la Réprobation des Juifs;* un *pour montrer que Jésus-Christ est le Fils de Dieu;* un *de la Virginité et de la Chasteté, contre les Juifs;* un *contre les Juifs qui attendent que le Messie vienne pour les réunir.*

Ces traités, qui sont au nombre de dix-huit, se trouvent manuscrits en langue arménienne, dans la Bibliothèque des moines arméniens, dits de Saint-Antoine, à Venise, avec la lettre de Grégoire et celle de saint Jacques, dont nous venons de parler. Ces traités ont été publiés en arménien et en latin par Nicolas Antonelli, sous ce titre : *Sancti fratres nostri Jacobi Nisibeni Sermones;* Rome, un volume in-folio, 1756. Joseph Assémani a donné, dans sa *Bibliothèque orientale,* quelques lettres du même Saint. Les traités des sermons de saint Jacques se trouvent encore

dans Galland, tome v de sa *Bibliothèque des anciens Pères.* Il y a aussi une lettre de saint Jacques aux évêques, aux prêtres et aux diacres de Séleucie et de Ctésiphon, où, traitant des divisions et des contradictions, suites naturelles de l'orgueil et de l'ambition, il touchait, en passant, le schisme qui s'était élevé dans l'Assyrie.

Dans le Recueil des Liturgies orientales, il y en a une qui porte le nom de saint Jacques de Nisibe, et que des auteurs mettent au nombre de celles qui étaient autrefois en usage chez les Syriens. Mais on convient qu'elle n'est point de ce Père, et qu'on ne l'a publiée sous son nom qu'à cause de la grande célébrité du saint Evêque.

Voir l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret, liv. II, et Dom Ceillier.

SAINT HENRI II, ROI DE GERMANIE,

EMPEREUR DES ROMAINS ET CONFESSEUR

972-1024. — Papes : Benoît VI; Jean XIX. — Rois de France : Lothaire; Robert II, *le Pieux.*

Summum in regibus bonum est justitiam colere, ac sua cuique jura servare, et subjectis non sinere quod potestatis est fieri, sed quod æquum est custodiri.

La perfection souveraine des rois, c'est de pratiquer la justice, de faire respecter les droits de chacun, et, au lieu d'autoriser les sujets à abuser de la force, de les astreindre à observer les lois de l'équité.

S. Greg. Mag., *lib.* VII *in Reg.*

Saint Henri, surnommé *le Pieux* et *le Boiteux*, naquit l'an de grâce 972, non pas à Ratisbonne ou Regensberg, comme quelques-uns l'ont écrit, mais dans un château appelé Abaudi, sur le Danube. Son père fut Henri, duc de Bavière, prince de Norique et de Carinthie, et sa mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il fut tenu sur les fonts sacrés du baptême par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, qui depuis prit le soin de l'élever dans les pratiques de la vraie piété et les vertus les plus dignes d'un grand roi; dès ce temps-là, par un esprit prophétique, il lui en donnait souvent le nom. Ce pieux prélat eut la consolation de voir son élève faire de rapides progrès dans les sciences et la vertu. Henri, de son côté, était tendrement attaché à son maître et profita autant de ses exemples que de ses leçons.

En 995 il perdit son père et lui succéda dans le duché de Bavière. Connaissant les devoirs d'un souverain, il gouverna son peuple d'après les préceptes de notre sainte religion et les lois de la justice. C'est à cette époque qu'il faut placer son mariage avec Cunégonde, fille de Sigefroi, comte de la Moselle. Les deux époux observèrent la continence pendant toute la durée de leur union, et se donnèrent mutuellement les plus beaux exemples des vertus chrétiennes. Ne cherchant en tout que la gloire de Dieu et le bonheur de leurs sujets, le duc et son épouse semblèrent rivaliser entre eux de zèle et d'amour pour les peuples. Jamais gouvernement ne fut plus paternel et plus heureux : les sujets bénissaient le ciel de leur avoir donné un chef si vertueux et si juste, et le duc, de son côté, remerciait la Providence des grâces qu'elle répandait sur ses Etats et de l'union qui régnait entre ses sujets.

Quelques années avant qu'il fût élu empereur, saint Wolfgang, qui était

déjà décédé, lui apparut la nuit en songe, comme s'il eût été dans l'église de Saint-Emmeramme, évêque et martyr, et lui dit de lire ce qui était écrit sur la muraille. Il le fit, et n'y vit rien autre chose que ces deux mots : *Après six*. Lorsqu'il fut éveillé, il repassa dans son esprit ce que pouvaient signifier ces paroles, et crut qu'elles voulaient dire qu'il ne vivrait plus que six jours. Il fit aussitôt de grandes aumônes, et, voyant au bout de ce temps qu'il se portait bien, il pensa que cela se devait entendre de six mois; c'est pourquoi il continua à faire de bonnes œuvres, et lorsque les six mois furent passés sans qu'il sentît aucune altération à sa santé, il crut enfin que ces paroles se devaient entendre de six années. Ainsi, il se disposa à mourir au bout de ce temps. Mais quand les six années furent écoulées, il fut, le premier jour de l'an 1002, élevé à la dignité impériale : car Othon III étant mort à Rome, en l'année 1001, les princes d'Allemagne laissant au peuple romain le soin des devoirs funèbres de l'empereur qu'ils avaient perdu, s'occupèrent de l'élection d'un successeur, qui fut saint Henri, duc de Bavière et comte de Bamberg. Ce prince connut alors ce que sa vision signifiait, et rendit grâces à Dieu et à saint Wolfgang de la révélation qu'il avait eue.

Henri, apprenant son élection, partit accompagné d'un grand nombre d'hommes choisis, et sortit de la Bavière pour passer le Rhin, près de Worms, et de là se rendre à Mayence et se faire sacrer empereur; mais Hermann, duc d'Alsace et de Souabe, qui avait espéré lui-même se placer sur le trône impérial, ayant connu le dessein de Henri, s'avança avec des troupes pour lui disputer le passage du Rhin : alors Henri, feignant de craindre une action sur les bords de ce fleuve, leva son camp comme s'il eût voulu retourner en Bavière. Cette contre-marche donna le change à Hermann, qui se retira, tandis que Henri tourna sans bruit du côté de Laurisheim et s'avança jusqu'à Mayence, où il fut couronné roi de Germanie. Ce fut l'archevêque Willégise qui le sacra, le 8 juillet 1002, en présence d'un grand nombre d'évêques et de seigneurs de l'Empire. La réputation de piété, de justice, de douceur et de modération, dont il jouissait, avait engagé les chefs du corps germanique à le placer à leur tête. Par un mouvement de générosité, Henri céda à son beau-frère, surnommé Henri l'*Ancien*, son duché de Bavière.

Dès lors, occupé constamment à procurer le bonheur de ses sujets, Henri s'appliqua avec zèle à connaître la situation de son empire et les besoins de ses peuples. Par la sagesse de son gouvernement, il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui, et par l'heureux assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires, il prouva qu'un bon roi est un vrai don du ciel. Il priait souvent, méditait sans cesse la loi de Dieu, pratiquait dans toutes les circonstances l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil et ne point se laisser éblouir par le faste des grandeurs de la terre.

Cependant son compétiteur Hermann, furieux d'avoir perdu ses droits à la couronne, fit répandre le bruit qu'il allait chercher Henri et lui livrer un combat singulier partout où il le rencontrerait. Ce monarque s'était alors avancé en Souabe dans l'intention de séjourner quelque temps dans l'abbaye de Reichenau, située dans une île du lac de Constance. Ayant appris que Hermann devait venir le combattre, il se retira dans une grande plaine pour l'y attendre : mais celui-ci ne parut pas; alors les courtisans pressèrent Henri d'investir Constance, comme Hermann avait fait à Strasbourg, que ses troupes avaient pris et livré au pillage en mettant même le feu à la cathédrale : mais le saint empereur repoussa ce conseil et, ne dou-

tant pas que Constance ne dût se soumettre plus tard, il répondit que Dieu ne lui avait pas mis la couronne sur la tête pour faire du mal, mais pour punir, au contraire, ceux qui en faisaient, et qu'en ruinant Constance, comme Strasbourg l'avait été, ce serait doubler ses pertes.

Hermann, voyant Henri s'affermir de plus en plus sur son trône, se désista de son projet et laissa à ce monarque le loisir de faire le bonheur de son vaste empire.

Henri résolut dès lors de s'employer tout entier au service du Roi du ciel et de la terre : il prit un extrême soin de faire fleurir la religion catholique. Il donna de grands biens aux églises et les embellit extraordinairement. Il répara celles d'Hildesheim, de Magdebourg, de Strasbourg, de Meissen, de Bâle et de Mersebourg, églises épiscopales, que les ravages des Esclavons avaient presque entièrement détruites : il fit les mêmes libéralités à tous les évêchés de son empire, et, par une révélation de Dieu, il donna saint Godard pour évêque à la ville d'Hildesheim, où il avait été élevé et instruit dans les sciences.

Ce qu'il fit pour l'église de Mersebourg demande d'être raconté plus au long. Cet évêché avait été ravagé et pour ainsi dire détruit par les incursions des idolâtres qui habitaient la Pologne et l'Esclavonie. Notre Saint résolut de combattre ces barbares. Il prit, en passant à Walbech, l'épée de saint Adrien, martyr, que l'on y conservait depuis fort longtemps comme une relique. Après l'avoir mise à son côté, il dit à Dieu de tout son cœur : « Jugez, Seigneur, mes ennemis, terrassez ceux qui m'attaquent; prenez l'épée et le bouclier, et déployez votre bras en ma faveur ». Il s'avança ensuite, et fit camper son armée au lieu où l'église de Mersebourg est assise. Lorsqu'il la vit ainsi ruinée, il jeta un profond soupir, et s'adressant à saint Laurent, patron de cette église, il lui dit : « Grand Saint, martyr illustre de Jésus-Christ, si je puis, par votre assistance, soumettre ces nations barbares à la religion chrétienne, je rétablirai, avec l'aide de Dieu, dans sa première dignité, cette église consacrée à votre honneur ».

Quand il fut près de l'armée innombrable des Barbares, il eut recours à ses armes ordinaires, nous voulons dire à la prière; et, après avoir imploré le secours de Dieu, il mit son armée et sa personne sous la protection des bienheureux martyrs saint Laurent, saint Georges et saint Adrien; puis il fit communier tout le monde, mit ses troupes en bataille, les harangua pour les exciter à combattre généreusement, et, voyant cette multitude d'ennemis, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, qui êtes le Dieu des batailles, levez votre bras contre ces nations qui veulent détruire vos serviteurs. Dissipez-les par votre puissance; ruinez-les, vous, mon Dieu, qui êtes notre protecteur, et faites qu'elles soient comme la paille que le vent emporte ». Lorsqu'il proférait ces paroles, il vit à la tête de son armée les glorieux Martyrs qu'il avait invoqués et pris pour protecteurs, et l'ange exterminateur, qui mettait en fuite les bataillons ennemis; ainsi, comme il arriva autrefois à l'armée de Sennachérib, ce nombre incalculable de Barbares fut dissipé : ils jetèrent leurs armes, et cherchèrent leur salut dans la fuite, sans que cette victoire coûtât aux chrétiens une seule goutte de sang.

Alors ce très-saint empereur leva les mains et les yeux au ciel, et remercia Dieu en ces termes : « Je vous bénis, Roi du ciel et de la terre, qui résistez aux superbes, qui répandez vos grâces sur les humbles et protégez ceux qui vous aiment. Vous serez glorifié dans toutes les nations, à cause de cette victoire que nous ne tenons que de vous seul ».

Après un si heureux et si grand succès, le Saint fit un traité avantageux avec ces Barbares. La Pologne, la Bohême et la Moravie lui demeurèrent tributaires; et il accomplit, avec tant de fidélité et de magnificence, le vœu qu'il avait fait à saint Laurent, touchant l'église et l'évêché de Mersebourg, qu'il les rétablit avec plus d'éclat que jamais dans leur première dignité.

Outre plusieurs autres églises qu'il fit bâtir avec une grande magnificence, il voulut encore ériger celle de Bamberg en cathédrale, et y établir un siége épiscopal, en lui soumettant les abbayes de Schutteren et de Gengenbach, situées à la droite du Rhin et qui étaient alors du diocèse de Strasbourg. Pour cela, il fit tenir une assemblée générale de tous les prélats de l'empire, dans la ville de Francfort (1007); il y fit une action d'humilité qui mérite la réflexion des plus grands princes de la chrétienté. Entrant dans ce Synode sacré, il se prosterna contre terre, devant tous les prélats qui le composaient, comme reconnaissant en leur caractère la majesté du Dieu tout-puissant, au nom duquel ils étaient assemblés, et il ne se fût pas relevé si l'archevêque, qui présidait, n'eût été le prendre par la main, et ne l'eût placé lui-même sur le trône qui lui était préparé. L'assemblée consentit volontiers à son pieux dessein, et régla, avec une joie extrême, toutes les choses nécessaires pour le faire exécuter. On donna le titre des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, et du bienheureux martyr saint Georges, à la nouvelle église; et l'empereur l'affecta particulièrement à la nomination des Papes, voulant qu'elle relevât absolument et immédiatement du Saint-Siége. Il fit aussi bâtir, dans la même ville, deux beaux monastères pour en être la sauvegarde; l'un de chanoines réguliers de Saint-Augustin, l'autre de religieux de Saint-Benoît : le premier fut dédié à saint Etienne, et le second à saint Michel et au même saint Benoît.

Convaincu que la paix est le premier besoin des peuples, Henri fit tous ses efforts pour la maintenir dans ses Etats, sans laisser cependant de repousser par les armes les agressions de ses ennemis. Quelques-uns de ses sujets ayant osé se révolter contre lui au commencement de son règne, le monarque, qui voulait leur inspirer une crainte salutaire sans les porter au désespoir, les réduisit par les armes et les vainquit par la clémence.

Les affaires d'Italie n'étaient pas alors en très-bon état, car l'ordre que Charlemagne y avait établi avait été violé par l'artifice des Lombards; et, après la mort d'Othon III, Hartwich s'était saisi des principales places de la Gaule Cisalpine. Ces troubles obligèrent l'empereur d'y marcher en diligence, afin d'en arrêter au plus tôt le cours. Mais, comme Dieu répandait sans cesse ses grâces sur lui, et qu'il était comme l'épée et le bouclier qui le protégeaient contre tous ses ennemis, il ne fut pas longtemps sans défaire Hartwich; mais à peine commençait-il à goûter les fruits de son triomphe qu'il fut rappelé en Allemagne pour prévenir les pernicieux desseins de Boleslas, duc de Pologne, qui voulait se prévaloir de son absence, et jeter le trouble dans ses Etats, contre la fidélité qu'il devait au traité fait entre eux, après la journée de Mersebourg. Il quitta donc l'Italie, après avoir rendu ses vœux au tombeau de saint Ambroise, pour qui il avait une dévotion particulière, et arriva bientôt aux frontières de la Pologne. Cette guerre ne l'empêcha pas de penser au repos universel de l'empire; il eut soin de faire convoquer des Synodes et des assemblées ecclésiastiques, afin de pourvoir au bon règlement des mœurs et à la sage conduite de l'Eglise catholique.

Pendant toutes ces affaires, la mort du pape Sergius IV survint, et Benoît VIII fut légitimement élu pour son successeur. Un antipape schisma-

tique, qui prit le nom de Grégoire, traversa son exaltation, et le poursuivit si cruellement, que, ne trouvant pas de sûreté pour lui en Italie, il fut contraint d'avoir recours à l'empereur et de passer en Allemagne. Henri le prit sous sa protection, et marcha aussitôt pour le venir placer lui-même sur le trône de saint Pierre par la force de ses armes. Grégoire, effrayé de cette résolution, céda toutes ses prétentions au Saint-Siége, et chercha son repos dans la retraite. Ainsi Benoît rentra dans Rome, où il fut reçu avec joie et reconnu pour le légitime successeur du Prince des Apôtres. Henri le suivit avec son armée, et Sa Sainteté sortit de la ville au-devant de lui, et lui présenta un globe d'or, enrichi de pierres précieuses et surmonté d'une croix; ce que l'on a, dans la suite, mis entre les mains des empereurs, ses successeurs, comme marque de leur souveraineté.

Le lendemain de leur arrivée, l'empereur et l'impératrice Cunégonde, sortant de leur palais, furent conduits avec grande pompe à l'église du Prince des Apôtres, suivis des douze sénateurs romains qui représentaient la majesté de cet auguste sénat, qui a été autrefois l'arbitre et la terreur de toutes les nations de la terre. Le Pape les reçut à l'entrée de la porte, et, ayant fait jurer à Henri fidélité aux successeurs de saint Pierre, il les introduisit tout à fait dans le temple. Ensuite, il consacra Henri empereur, et mit à l'un et à l'autre la couronne impériale sur la tête. L'empereur, qui n'oublia jamais sa première piété, au milieu des plus grands honneurs, voulut que la couronne, qui avait servi à la pompe de son sacre, fût mise sur l'autel du Prince des Apôtres, pour lui faire hommage de toute sa grandeur et de tout l'éclat de sa majesté impériale. Il confirma et renouvela, par reconnaissance, les donations faites au Saint-Siége par ses prédécesseurs et par Pépin le Bref.

Après quelques jours passés dans la capitale de la chrétienté, il se rendit à Pavie, où il resta jusqu'aux fêtes de Pâques. Comme la Lombardie ne présentait plus de signe de rébellion, l'empereur retourna dans ses Etats par les Alpes et visita l'abbaye de Cluny. Il donna à cette maison le globe et la couronne d'or enrichis de pierreries, dont le Pape lui avait fait présent. Il visita de même plusieurs autres monastères qui se trouvaient sur sa route, et laissa partout des marques de sa libéralité. Il passa par Liége et Trèves et arriva enfin à Strasbourg. Il convoqua, le 23 juin 1014, une assemblée générale des grands de son vaste empire, et publia plusieurs lois pour maintenir la police dans ses Etats. Plusieurs de ses lois, dans lesquelles respire une profonde sagesse, sont encore en vigueur en Allemagne.

Le célèbre Werner, évêque de Strasbourg, était alors occupé à réunir les matériaux nécessaires pour bâtir son église cathédrale. Cette église, qui datait encore du sixième siècle, avait été détruite en 1002 par les troupes de Hermann, compétiteur de Henri, comme nous l'avons dit, et par le feu du ciel en 1007. Le chœur que Charlemagne, d'après une tradition constante, avait fait bâtir, étant construit en pierres, résista à la violence des flammes et les chanoines purent y continuer les offices. En 1012, Henri, qui y avait assisté et avait été frappé de la modestie et de la piété avec lesquelles ces derniers célébraient les saints mystères, du bel ordre qui s'y observait et de la majesté qui régnait dans le sanctuaire, demanda à l'évêque à être reçu parmi les chanoines. Werner, qui savait combien était nécessaire à l'empire un homme comme Henri, lui fit de vives remontrances pour le faire revenir de son projet; mais le monarque revint à plusieurs reprises au dessein qu'il nourrissait et pressa vivement l'évêque de le recevoir : alors Werner, feignant d'entrer dans ses vues, lui dit de se présenter le lende-

main au grand chœur devant le maître-autel : Henri obéit; l'évêque parut et lui demanda : « Votre majesté est-elle disposée à m'obéir en toutes choses ? » Henri le promit. « Eh bien !» reprit Werner, « je vous ordonne, en vertu de cette obéissance que vous venez de me promettre, de continuer à gouverner l'empire, comme vous avez fait jusqu'ici; car le Seigneur vous a destiné à être monarque et non pas chanoine ».

A ces paroles Henri fut comme frappé de la foudre : il fallut obéir; et voyant que l'évêque n'était nullement disposé à céder à ses désirs, et voulant cependant avoir quelque part aux prières des chanoines, il fonda une prébende, dotée d'un riche revenu, pour un ecclésiastique qui ferait en son nom le service divin : cette fondation a subsisté jusqu'au moment de la révolution. Lorsqu'au commencement du treizième siècle, les chanoines nobles se séparèrent d'avec ceux qui ne l'étaient pas, et établirent ainsi les premiers la distinction entre le *grand chapitre* et le *grand chœur*, le canonicat fondé par saint Henri devint une des prébendes du grand chœur, sous le titre de prébende du *roi du chœur*. Les empereurs d'Allemagne y nommèrent jusqu'au treizième siècle; mais depuis cette époque le grand prévôt en eut la collation. Celui qui la possédait avait la première place au grand chœur, aux processions et dans les cérémonies publiques; mais dans les assemblées capitulaires il n'avait rang que selon son ancienneté. Il présidait autrefois à la place du doyen, quand celui-ci n'assistait pas aux assemblées, et avait le droit de faire l'office à certains jours de fête. Depuis la canonisation de saint Henri, lorsque cette fête tombait au dimanche, elle était solennisée avec une grande pompe par le roi du chœur : ceci ne s'observait plus depuis la réunion de Strasbourg à la France.

Henri ne borna pas à ce seul acte ses libéralités envers la cathédrale de Strasbourg; il lui assigna en outre de grandes sommes pour mettre l'évêque à même d'en continuer la construction; il augmenta les revenus de tous les chanoines, ce qui le fit nommer, par quelques historiens, le restaurateur de l'évêché de Strasbourg.

Les largesses qu'il fit aux églises provoquèrent des murmures de la part de ses parents, et Brunon, son frère, évêque d'Augsbourg, désapprouva hautement l'usage qu'il faisait de ses revenus. Le duc de Bavière et quelques autres seigneurs prirent les armes contre l'empereur; mais Henri les défit en bataille rangée et pardonna, avec une admirable générosité, aux princes révoltés en leur rendant même leurs domaines, dont il s'était emparé momentanément. Attentif à tout ce qui intéressait le bonheur de ses sujets, il réprimait avec force les désordres et volait au secours de ses peuples lorsqu'ils étaient menacés par quelque ennemi.

Après son sacre, Henri fut appelé empereur et nommé le premier de ce nom, parce que l'autre Henri, qui l'avait précédé, n'avait pas été couronné à Rome; ce qui fait que plusieurs historiens, comme Baronius, ne lui donnent pas le titre d'empereur, et c'est aussi pour cette raison que l'on ne commence à compter l'empire de notre Saint que du jour de son couronnement, quoique, pour ne point confondre l'ordre des temps, les meilleurs Chronologistes l'appellent Henri II, pour le distinguer de ce premier.

Ce grand prince eut pourtant deux soupçons qui troublèrent son repos. Le premier qu'il conçut fut contre Héribert, évêque de Cologne, l'un des plus grands et des plus vertueux personnages de son siècle, et que l'Eglise reconnaît et honore comme Saint au 16 mars. Comme la vertu a toujours des ennemis, disent des envieux qui rendirent à ce prélat de mauvais offices auprès de son prince, ils le décrièrent si fort, qu'Henri, les croyant trop

facilement, vint à Cologne pour le maltraiter, ou même le chasser de son siége. Mais Dieu, qui les tenait tous deux sous les ailes de sa protection, comme ses fidèles serviteurs, apporta le remède à ce mal en découvrant à l'empereur et lui faisant connaître, dans une vision, l'innocence du saint évêque et la malice de ses calomniateurs. Henri, confus de sa faute et pressé par les mouvements d'une humilité qui passe toute imagination, alla lui-même, suivi d'un seul valet, le trouver dans son église ; là, se dépouillant de la pourpre impériale et de toutes les marques de grandeur, il se jeta à ses pieds et ne voulut jamais s'en relever avant d'avoir reçu l'absolution de l'offense qu'il croyait avoir commise contre sa personne.

Bientôt le démon lui mit dans l'esprit un autre soupçon sur la fidélité de l'impératrice Cunégonde, son épouse ; mais il en fut aussi délivré par un miracle, et ce soupçon ne servit qu'à faire éclater davantage la pureté de cette incomparable princesse, dont Dieu, qui fait contribuer toutes choses au bien de ses élus, entreprit la défense.

Les mauvais offices que notre Saint recevait de son frère Bruno, évêque d'Augsbourg, devaient encore plus ébranler la tranquillité de son âme, s'il eût été capable de la perdre. Ce mauvais prince, envieux de la gloire d'un si grand empereur, ne cessa jamais d'exciter contre lui tous les troubles qu'il aurait pu appréhender de ses plus cruels ennemis. Il brouillait ses Etats, sollicitait ses peuples à la révolte, tâchait de porter les étrangers à lui faire la guerre, et par une conduite la plus honteuse et la plus détestable que l'on puisse imaginer, il mettait tout son bonheur à lui susciter du mal. Henri, néanmoins, instruit à l'école du Calvaire, ne perdit rien pour cela de la tendresse qu'il avait pour lui, et, à l'exemple de Jésus-Christ, son Maître, oubliant sa perfidie, il ne manqua jamais de lui rendre tous les devoirs auxquels les lois de la plus juste amitié eussent pu l'obliger envers un bon frère.

Voici un bel exemple de clémence et de bonté qu'il donna dans une occasion mémorable : Les habitants d'une petite ville du royaume de Naples, sommés de rentrer dans le devoir par les officiers de notre Saint et de le reconnaître pour leur prince légitime, le refusèrent avec insolence. Henri, indigné de cette conduite, résolut d'abord de saccager leur ville et de faire passer au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontrerait. Epouvantés à la nouvelle d'un si sanglant arrêt, les rebelles eurent recours à une invention admirable pour apaiser leur souverain. Ils firent sortir de leurs murailles un bon ermite portant la croix et suivi de tous les enfants de la ville ; ces suppliants s'avancent vers le quartier de l'empereur ; lorsqu'ils sont près de son pavillon, se prosternant contre terre, ils crient tous ensemble d'une voix pitoyable : *Kyrie eleison*, *Kyrie eleison*. Ils redoublèrent le lendemain les mêmes cris ; et la voix de ces innocents fut si puissante, qu'Henri en étant touché ne put retenir ses larmes, et se trouva forcé d'accorder en leur faveur le pardon à tout le peuple, en prononçant ces paroles du Sauveur : *Misereor super turbam istam :* « J'ai compassion de cette troupe ».

Henri était trop attaché au Saint-Siége pour être indifférent aux maux qui menaçaient l'Eglise. Les Grecs et les Sarrasins venaient de faire une irruption en Italie et dévastaient ces belles contrées. Le souverain Pontife demanda des secours au monarque d'Allemagne; aussitôt celui-ci y marcha avec une puissante armée et battit les Sarrasins en diverses rencontres. Pour préserver ce pays de nouveaux malheurs, il mit des troupes dans différentes villes et détruisit de cette manière toute influence de la part des infidèles sur les pays arrachés par sa bravoure aux fléaux de la guerre.

Après de si grands et si pieux exploits, il tomba malade de la pierre, et souffrit avec beaucoup de patience des douleurs extrêmes. Les médecins ne pouvaient le guérir par aucun remède ; il se fit porter au Mont-Cassin, pour implorer l'assistance de saint Benoît et de sainte Scholastique. Ce Saint lui apparut la nuit en songe, et, par un miracle surprenant, il lui tira sa pierre, et la lui donna ; de sorte qu'en se réveillant, il la trouva dans sa main et se sentit entièrement guéri. Cette grâce augmenta si fort la dévotion qu'il avait déjà pour ce saint patriarche des religieux, qu'il donna de grands biens à tout son Ordre.

Ensuite il revint à Rome, où le pape Benoît VIII le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Etant allé passer la première nuit, après son entrée, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, il y reçut une faveur du ciel qui ne doit pas être passée sous silence. Durant la plus grande ferveur de ses prières, Jésus-Christ lui apparut visiblement, revêtu d'habits pontificaux et tout éclatant de gloire. Il venait pour célébrer l'adorable mystère de nos autels, accompagné de saint Laurent pour diacre et de saint Vincent pour sous-diacre, et suivi de la bienheureuse vierge Marie, sa mère, et d'une multitude innombrable de Vierges, d'Apôtres, de Martyrs et de Confesseurs. Quand chacun eut pris son rang et que toutes choses furent disposées, les anges commencèrent à entonner avec une admirable symphonie l'*Introït* de la messe : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam ;* et lorsque le chœur de ces chantres célestes fut arrivé à ces paroles : *justitiâ plena est dextera tua*, le Sauveur, la sainte Vierge, et toute la cour céleste mirent la main sur l'empereur, qui, par l'excès des délices sacrées qu'une vision si extraordinaire répandait dans son âme, se croyait déjà au milieu du paradis et dans la plénitude du bonheur éternel. Après l'Evangile, un ange s'approcha de la sainte Vierge avec un profond respect et lui offrit le livre à baiser : elle lui fit signe de le présenter aussi à Henri, lui disant ces paroles : « Donnez le baiser de paix à celui dont la virginité me plaît si fort ». Mais, comme il était tout hors de lui-même, par les transports de la joie qui le pénétraient et qu'il ne prenait pas assez garde à tout ce qui se passait, l'ange lui toucha un des nerfs de la cuisse et lui dit : « Ce sera là le signal de l'amour que le Fils de Dieu et sa divine Mère te portent à cause de ta chasteté et de ta justice ». La vision disparut et ensuite le saint empereur, comme un autre Israël, se trouva un peu boiteux, ce qui l'a fait surnommer Henri le boiteux.

Il alla aussitôt trouver le Pape, et lui fit part des bénédictions et des faveurs extraordinaires qu'il venait de recevoir du ciel. Sa Sainteté en fit rendre des actions de grâces publiques, fit prier pour la conservation d'un prince si chéri de Dieu, et se rendit même aux instances que lui fit cet empereur de venir en Allemagne visiter l'église de Bamberg, qu'il avait fondée.

A son retour d'Italie il se rendit dans le duché de Luxembourg, où il eut une entrevue avec Robert, roi de France. Henri montra dans cette circonstance quel empire la religion exerçait sur lui. Comme il prévoyait les contestations qui pouvaient naître sur le droit de prééminence, et quoiqu'on fût convenu que les deux princes se parleraient sur les bords de la Meuse, il sacrifia l'étiquette et alla le premier trouver Robert pour l'embrasser et témoigner son désir de cimenter l'amitié qui l'unissait à lui. Cette démarche est d'autant plus louable dans Henri, qu'il avait vaincu les Français et pouvait élever sur la prééminence des prétentions fondées; mais il aimait la paix et voulait par tous les moyens possibles la consolider

dans ses Etats. En passant par Verdun, il visita la célèbre abbaye de Saint-Vanne et demanda à être reçu au nombre des religieux : l'abbé de cette maison lui conseilla de renoncer à ce projet.

On pourrait croire qu'une vie si agitée et passée dans le tumulte des affaires et dans les camps même, dut absorber tous les moments du monarque et lui laisser peu de temps pour les exercices religieux, mais on se tromperait; car Henri savait si bien disposer ses moments, qu'il trouva moyen de satisfaire à la fois à ses devoirs de chrétien et à ceux de père de la patrie. La religion était la base de toutes ses entreprises, le mobile de toutes ses actions et le ressort de sa politique. Il trouva dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu la force nécessaire pour porter avec tant de gloire et de courage le fardeau d'un vaste empire. La religion lui inspira cette bravoure qu'il fit paraître dans les combats, au point que son nom était devenu la terreur des ennemis, comme ses vertus et sa sainteté faisaient alors l'admiration de l'Europe. Henri fut, sans contredit, le premier monarque de son temps et un des plus grands princes qui aient occupé le trône de l'empire d'Allemagne. Il était l'ennemi du luxe et des dépenses inutiles, et détestait les flatteurs. Lorsque quelque malheur venait affliger ses sujets, il montrait combien il en était touché par l'empressement qu'il mettait à y porter remède. Il n'était jamais plus heureux que quand on lui annonçait que la paix et la tranquillité régnaient partout et que ses peuples étaient exacts à leurs devoirs de religion.

Il peut passer en quelque sorte pour un Apôtre, à l'égard de la Hongrie. Ces peuples avaient été infidèles jusqu'alors ; ce fut lui qui leur fit embrasser la foi catholique. Pour venir plus facilement à bout de ce dessein, il donna pour femme à Etienne, leur roi, la princesse Giselle, sa sœur, afin que, selon le précepte de l'Apôtre, le mari infidèle fût sanctifié par la femme fidèle. Ensuite, ce roi fut baptisé, et tout son royaume, à son exemple, reçut la parole de vie ; et ainsi, par une surprenante nouveauté, ce peuple eut des rois pour apôtres et évangélistes.

L'union de ces deux princes, dans la fonction de l'apostolat, est une grande gloire pour l'Eglise ; et l'on doit bien révérer leur sainteté, puisque Dieu s'en est servi pour sanctifier tant d'âmes et leur faire gagner le ciel. Ce roi de Hongrie fut si fervent dans la piété, et fit, jusqu'à la fin de sa vie, tant de bonnes œuvres qu'il a mérité de faire de grands miracles durant sa vie et après sa mort, et que l'Eglise le reconnaît pour un de ses plus glorieux Confesseurs.

Lorsque saint Henri eut fait tant d'actions éclatantes, répandu de tous côtés la réputation de sa vertu, Dieu le voulut appeler à lui pour lui donner une couronne immortelle. Lorsqu'il sentit approcher le jour de sa mort, il fit encore deux choses dignes de remarque : il donna un bon successeur à l'empire, qui fut Conrad, duc de Worms ; il répara avantageusement le soupçon qu'il avait autrefois conçu contre la pureté de l'impératrice Cunégonde. Pour cet effet, il fit appeler les parents de cette bienheureuse princesse et quelques princes de sa cour, et, la prenant par la main, il la leur recommanda par ces paroles : « Voici celle que vous tous, après Jésus-Christ, m'avez donnée pour femme ; sachez que, comme je l'ai reçue vierge, je la remets vierge entre ses mains et entre les vôtres ».

Ce saint empereur mourut le 14 juillet 1024, âgé de cinquante-deux ans, la vingt-quatrième année de son règne et la onzième de son empire. Il fut enterré avec des honneurs extraordinaires à Bamberg, dans l'église des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, où Dieu fit voir, par

plusieurs miracles, quelle était la gloire dont il jouissait dans le ciel.

Bruno, évêque d'Augsbourg, son frère, entreprit de ruiner l'évêché de Bamberg, que notre Saint avait tant aimé. Pour en venir à bout, il promit à Giselle, reine de Hongrie, leur sœur, de donner tout le bien qu'il avait de patrimoine au prince Henri, son fils, si elle voulait l'assister dans ce dessein sacrilége. On convint du jour et du lieu de l'assemblée pour le mettre à exécution ; mais la nuit précédente, saint Henri, lui apparaissant avec un visage à moitié défiguré, le remplit de terreur et le fit frémir. Bruno, se remettant un peu, lui demanda qui pouvait avoir été assez hardi pour le traiter de la sorte ; il répondit : « C'est vous-même qui l'avez fait, lorsque vous avez entrepris de me dépouiller, moi et les Saints, des biens que j'ai donnés à l'église de Bamberg. Ne soyez pas assez téméraire pour persister dans cette résolution, si vous ne voulez en être châtié avec la dernière sévérité ». Bruno se réveilla à ces paroles avec un grand tremblement de tout son corps, et son cœur fut tellement changé, qu'après avoir confessé son péché publiquement, il se désista de son entreprise.

Il y a tant de miracles de saint Henri, comme des possédés délivrés, des paralytiques guéris et des aveugles qui ont recouvré la vue, qu'il serait trop long d'en faire ici le détail. Un chanoine de l'église de Bamberg, nommé Lupold, ayant douté de ces prodiges, et en même temps de la sainteté du bienheureux Confesseur, devint aveugle à l'instant même. Il eut recours à saint Wolfgang, pour lequel il avait beaucoup de dévotion, afin d'être guéri; mais le Saint, lui apparaissant, lui dit : « Priez Henri, confesseur de Jésus-Christ, et il vous fera recouvrer la vue : car vous ne l'avez perdue que pour avoir douté de sa sainteté ». Lorsqu'il fut éveillé, il conçut un grand regret de son péché et alla au tombeau du Saint, où, prosterné contre terre et fondant en larmes, il demanda pardon de sa faute. Il fut exaucé à l'heure même, et, ses yeux s'étant ouverts, il rendit grâces à Dieu et à saint Henri, empereur.

Notre-Seigneur, faisant voir par des preuves si certaines, et qui augmentaient tous les jours, quelle était la sainteté de ce glorieux Confesseur, des envoyés de l'église de Bamberg allèrent à Rome avec des lettres de l'empereur Conrad et des princes de l'empire, pour informer le pape Eugène et la cour romaine des merveilles que Dieu opérait par son intercession. Le Pape et les cardinaux en conçurent une joie extrême, et s'appliquèrent avec grand soin à l'affaire de sa canonisation. Un cardinal, néanmoins, s'y opposa avec chaleur, et, oubliant toute crainte de Dieu, il n'eut pas même honte de noircir, par ses discours, la réputation du saint Confesseur. Mais il ne tarda guère à sentir l'effet de la vengeance divine ; il devint aussitôt aveugle : ce qui l'étonna et l'humilia de telle sorte que, se trouvant bourrelé des remords de sa conscience, il avoua publiquement que, par sa faute, il avait bien mérité un tel châtiment : autant il tâchait auparavant de déchirer ce grand Saint par sa médisance, autant il publiait ensuite ses louanges et son mérite. Ce changement de son cœur et sa pénitence furent promptement suivis du pardon : comme Dieu, par un juste jugement, lui avait fait perdre la vue pour venger l'honneur de saint Henri, il voulut aussi la lui rendre par son intercession. Saint Henri fut canonisé le 14 mars 1152, par le pape Eugène III. On célèbre sa fête le 15 juillet. Il est patron du diocèse de Bâle, où son office est du rit double de première classe avec Octave. Sa mémoire fut en grande vénération dans la cathédrale de Strasbourg, où les chanoines inscrivirent son nom dans le nécrologe, parmi ceux des bienfaiteurs de cette église.

Il est représenté, à Bamberg, avec sainte Cunégonde, portant ensemble le modèle de la cathédrale, parce qu'ils en sont les fondateurs en commun. — On voyait autrefois, à l'entrée du cloître de Saint-Vannes, à Verdun, un tableau où il était représenté quittant le sceptre et la couronne, et demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé, lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de reprendre le gouvernement de l'empire; sur quoi on composa un dystique dont le sens revint à ceci : « L'empereur est venu ici pour vivre dans l'obéissance, et il pratique cette vertu en régnant ». — On lui donne aussi pour attribut, soit un globe impérial avec une croix; soit un lis, emblème de son amour pour la chasteté; soit une discipline, indiquant ses mortifications; quelquefois une chemise de mailles de fer sur le corps et une palme. — On peut aussi le représenter au moment où il vient visiter l'abbaye du Mont-Cassin. — On le voit encore entouré de personnes à genoux à qui il accorde la vie sauve après le siége d'une ville; quelquefois, assis dans le ciel, tenant une petite église et son sceptre.

Cette vie a été principalement tirée d'un manuscrit de la bibliothèque du monastère de Windeberg, en Bavière, rapportée par Canisius dans son sixième tome, et par Surius en ce jour; nous l'avons complétée avec l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler.

SAINT ROLAND, ABBÉ DE CHÉZERY,

AU DIOCÈSE DE BELLEY,

ET NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS, A CONFORT,

AU MÊME DIOCÈSE

1200. — Pape : Innocent III. — Roi de France : Philippe II, *Auguste*.

Qui deficit sibi, ut virtuti adhæreat, amittit quod suum est, accipit quod æternum est.

Celui qui se quitte lui-même pour s'attacher à la vertu, perd ce qui lui appartient pour recevoir ce qui est éternel.

Saint Ambroise.

Les saints d'une illustre naissance ont tous été soigneux, par humilité, de cacher leur origine : aussi ne connaît-on pas précisément celle de saint Roland. D'après la tradition bien établie dans la vallée de Chézery, Roland était un prince anglais qui s'enfuit de sa patrie pour se dérober aux honneurs et se donner tout à Dieu dans la retraite; il ne pouvait en choisir une plus propre que celle de Chézery pour se soustraire aux recherches de sa famille. On ignore par quelle voie la Providence le fit arriver dans ce désert.

Quoi qu'il en soit de la naissance de saint Roland, qu'il eut soin de cacher parce qu'elle était illustre, nous allons rapporter ce que nous avons pu recueillir sur sa vie, sur sa mort et touchant les miracles qu'il a plu à Dieu d'opérer par son intercession. Le désir de quitter le monde, pour mener une vie plus parfaite loin de ses parents et dans la solitude, fit prendre à notre Saint la résolution d'aller se faire religieux dans le monastère de Chézery

qui était alors du diocèse de Genève. Lorsqu il y arriva, cette maison était déjà peuplée d'un bon nombre de religieux qui y vivaient dans une exacte et édifiante régularité ; mais, quelque sainte que fût cette communauté, la vertu de notre Saint y brilla avec un éclat qui surprit les plus anciens. Son humilité, son recueillement et son goût pour les mortifications étonnèrent d'autant plus qu'il venait seulement de quitter les dissipations et les douceurs du monde qui lui prodiguait ses faveurs pour se l'attacher ; mais on peut dire qu'il avait oublié le monde en le quittant, et qu'il ne souhaitait rien tant que d'en être oublié. On ne vit peut-être jamais religieux plus mort à sa propre volonté, plus ennemi de ses sens et de son amour-propre. Son obéissance était si parfaite qu'elle eût fait seule le fond de son caractère, s'il eût moins excellé dans les autres vertus. Avec de telles dispositions, Roland fit de rapides progrès dans la sainteté. Le plaisir pur et parfait qu'il goûtait avec Dieu dans la prière, le détournait si fort de tout autre conversation, qu'il semblait que son âme jouissait déjà par anticipation de la souveraine béatitude dans de douces contemplations. Enfin, sa vie entière était celle des anachorètes les plus parfaits dans le désert.

Cependant, quelque humble, quelque retiré que fût ce saint religieux, les merveilles que Dieu opérait par ses mains sur des malades, et ses lumières qui jetaient une vive clarté, lui attirèrent les regards et la confiance des peuples qui venaient de loin pour avoir ses avis sur des points de spiritualité et pour se recommander à ses prières. Chacun, après avoir été témoin de sa modestie, de sa piété et de toute sa conduite, s'en retournait avec une opinion plus grande encore de sa sainteté.

Vers la fin de l'année 1170, Etienne, second abbé de Chézery, successeur de saint Lambert, mourut ; les religieux ne délibérèrent pas un moment pour se nommer un chef ; Roland fut choisi par les suffrages de toute la communauté. Il mit tout en œuvre pour décliner cette charge ; mais, n'ayant pu se défendre de l'accepter, il ne songea plus qu'aux moyens de remplir toutes les obligations qu'on venait de lui imposer. Persuadé qu'un supérieur n'est à la tête d'une maison que pour être le modèle de ses religieux, en leur servant de guide, il ne prescrivait rien qu'il ne pratiquât le premier. Il ne leur montrait point la voie étroite par laquelle un chrétien et un religieux doivent aller au ciel, mais il y marchait à leur tête pour les encourager et pour aplanir les difficultés. Plus père que supérieur, il réservait pour lui ce qu'il y avait de pénible, et, sévère à lui-même, il était doux et affable pour les autres.

A tous ces exemples, Roland joignait des exhortations éloquentes et persuasives qui produisirent des fruits si abondants qu'il eut la consolation de voir dans le désert de Chézery ces grands exemples de pénitence, de régularité et de ferveur qu'on avait cru jusqu'alors n'être jamais sortis des déserts de la Palestine, et dont les laures cependant semblaient avoir été transportées dans notre patrie : Beaumont au pays de Gex, Pierre-Châtel, Portes, Arvières, Meyriat, Saint-Sulpice, Ambronay, Nantua, en Bugey, reflétaient au loin l'auréole des saints qui les habitaient, car c'était l'époque des Anthelme, des Arthaud, des Vital, des Ponce, des Etienne de Châtillon, des Bernard de Varin, des Ayrald, des Raynald, des Nantelle, des Jean de Chalmet, des Bernard de Portes, des Jean d'Abondance, et de tant d'autres dont les noms sont écrits dans le livre de vie.

Le saint abbé de Chézery, à l'exemple de saint Lambert qu'il avait pris pour modèle, se distingua surtout par sa tendre dévotion envers la sainte Vierge. Il voulait que son culte fût en grand honneur dans son monastère et

parmi les personnes attachées au service de l'abbaye. Ce fut lui qui fonda la chapelle de *Notre-Dame des Sept Douleurs*, dans le village de Confort, où les moines de Chézery possédaient de grandes propriétés.

Cette dédicace fut agréée par la Mère de Dieu qui se plut à faire éprouver les effets de sa puissance aux personnes qui venaient l'implorer dans cet humble oratoire, où l'on vit depuis lors affluer un grand concours de fidèles à l'approche des fêtes de la sainte Vierge.

La Révolution n'a pas entièrement détruit ce pieux pèlerinage, et l'on voit encore beaucoup de personnes venir de loin se recommander à Notre-Dame de Confort. Pour récompenser cette foi, le souverain Pontife Léon XII, sur la demande de Monseigneur l'évêque de Belley, a, par un bref du 22 novembre 1828, accordé à perpétuité une indulgence plénière aux personnes qui, après s'être confessées et avoir communié, visiteront la chapelle de Confort l'une des fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de l'Assomption, ou l'un des jours de l'octave de ces fêtes, et y prieront pendant l'espace de quelques minutes selon les intentions du Pape.

Le Saint-Père, par le même bref, accorde encore une indulgence de quarante jours aux personnes qui assisteront le samedi à la messe dans cette chapelle. Ces diverses indulgences peuvent être appliquées aux âmes du purgatoire en forme de suffrages.

La chapelle de Confort fut réparée en grande partie par la sœur Rosalie, supérieure des Sœurs de la Charité chargées du soin des pauvres de la paroisse de Saint-Médard, à Paris.

Enfin, depuis trente ans, saint Roland travaillait sans relâche au salut des autres et à sa propre sanctification qui semblait être consommée, quand Dieu l'appela à lui pour l'en récompenser, vers l'an 1200.

Ce Saint est invoqué surtout dans les temps de sécheresse ; des paroisses venaient autrefois de très-loin en procession auprès de son tombeau pour demander la conservation des fruits de la terre ; on le prie encore aujourd'hui pour obtenir la guérison des maux d'yeux, des douleurs à l'estomac et à la tête.

Les religieux de Chézery et les habitants des provinces voisines furent dans la désolation pour la perte qu'ils venaient de faire ; mais Dieu ne tarda pas à les consoler en leur montrant que ce Saint, par sa mort, n'avait fait que devenir leur appui et leur protecteur dans le ciel. Ceux qui l'invoquèrent dans leurs besoins furent exaucés, et des miracles nombreux eurent bientôt illustré son tombeau.

CULTE ET RELIQUES.

On accourait de toutes parts en pèlerinage à son tombeau, surtout à l'époque de sa fête. Son corps fut levé de terre et renfermé dans une châsse enrichie d'ornements divers en argent, et placé sur un autel dans l'église de l'abbaye qui le prit pour son premier patron ; mais cette église, ainsi que l'église paroissiale, demeurèrent sous le vocable de Notre-Dame *dans son assomption*, à laquelle saint Lambert avait dédié son établissement ; voilà pourquoi toutes les vieilles chartes, qui parlent de ce monastère, disent : *l'abbaye de Notre-Dame et de saint Roland de Chézery*. Des historiens dignes de foi cités par Manrique dans les *Annales des Cisterciens*, mais surtout Philippe Seguin, prieur de Châlis, écrivain de l'Ordre de Cîteaux, assurent que de temps immémorial la fête de saint Roland se célébrait avec pompe par un office propre, et que différents Papes y attachèrent des indulgences. Jean-Chrysostome Henriquez, religieux de l'Ordre de Cîteaux, dans son ménologe, et Jean Molanus, dans son martyrologe, font mention de saint Roland, sans indiquer le jour de sa fête. Le martyrologe de l'Ordre des Cisterciens et celui de l'Eglise gallicane la placent au 16 du mois de janvier ; mais toujours les habitants de la vallée de Chézery et des montagnes du Jura l'ont chômée le 14 juillet avec une grande dévotion.

Ce culte n'avait fait que s'accroître depuis trois siècles et demi, quand la contrée qu'il illustrait fut témoin de grands désastres. L'abbaye de Chézery fut brûlée par les Calvinistes, et les titres dispersés ou livrés aux flammes ; les religieux, obligés de fuir devant l'incendie qui détruisit leur monastère, emportèrent avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux : le corps de saint Roland, qu'ils sauvèrent ainsi d'une destruction certaine. Saint François de Sales vint à Chézery, le 25 octobre 1605, pour faire la visite des reliques de saint Roland, le remercier de ses bienfaits et l'invoquer pour la conversion de ses ouailles.

L'antique abbaye de Chézery est tombée sous le fer du vandalisme, et aujourd'hui il ne reste que quelques débris des piliers ; le lierre et la mousse se sont emparés des fenêtres, et remplacent les vitraux peints ; l'autel où l'on immolait le Saint des saints n'est plus qu'un monceau de ruines. On voit encore sur les murailles des croix de pierre à demi brisées, des armoiries de quelques abbés, des niches.

Les biens qui dépendaient de l'abbaye furent vendus au profit de l'Etat ; les papiers des archives, les meubles de l'église furent brûlés publiquement en 1793. La châsse de saint Roland, garnie d'argent, fut enlevée par M. Durié, curé intrus de Chézery, qui, poussé par une main protectrice et entraîné par un reste de foi, s'empara des reliques du saint abbé, et les transporta processionnellement du monastère dans l'église paroissiale, le 14 juillet 1793 ; quelque temps après, elles furent mises en un lieu secret de l'ancienne abbaye qui avait passé en des mains séculières. Quand le calme fut rendu à l'Eglise, Monseigneur l'archevêque de Chambéry fit vérifier l'authenticité des reliques et déposer ce précieux trésor dans l'église paroissiale où il est aujourd'hui. La fête de saint Roland reprit sa solennité le 14 juillet, et Dieu se plut à opérer plusieurs guérisons miraculeuses pour justifier et pour accréditer la continuation de son culte. Le souverain Pontife Grégoire XVI, par un bref du 14 février 1834, a daigné accorder à perpétuité : 1° une indulgence plénière à toutes les personnes qui communieront avec les dispositions requises dans l'église de Chézery, le 14 juillet ou l'un des sept jours suivants ; 2° une autre indulgence de cinquante jours que tous les fidèles pourront gagner, tous les jours une fois, en allant réciter cinq *Pater*, cinq *Ave* et cinq *Gloria* dans ladite église où sont les reliques du saint abbé.

Le 28 mai 1834, Mgr Devie, évêque de Belley, fit la translation solennelle des reliques du Saint et les plaça sur l'autel ; le 1er juillet 1835, il prescrivit d'en faire l'office dans tout son diocèse sous le rit semi-double majeur. Cet office fut fixé au 15 juillet, le 14 étant consacré à saint Bonaventure, d'un rit supérieur. A Chézery, la fête de saint Roland continue à être célébrée le 14 juillet.

Tiré des *Annales des Cisterciens*, par Manrique, et de divers documents recueillis sur les lieux. — Voir les *Archives saintes de Belley*, ouvrage faisant suite à l'*Histoire hagiologique*, par Mgr Depéry.

LA BIENHEUREUSE ANGELINE DE MARSCIANO [1],

VEUVE, FONDATRICE DE L'ORDRE DES TERTIAIRES DE SAINT-FRANÇOIS

1435. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII, *le Victorieux*.

Gloriosum donum Dei est divitias et delicias hujus sæculi abdicasse.

C'est un don glorieux du Seigneur de se dépouiller des richesses et d'abjurer les douceurs de ce monde.

S. Pierre de Blois.

Angeline naquit en 1377, à Monte-Giove, près d'Orviéto, en Italie. Son père, Jacques de Montemarte, comte de Corbara, et sa mère Anne Burgari, de la noble famille de Marsciano, lui firent donner au saint baptême le nom d'Angeline, qu'elle mérita de bonne heure par sa vertu angélique. A l'âge de douze ans, elle perdit sa mère, digne et sainte femme qui n'avait cessé de l'encourager dans ses sentiments de dévotion et de piété. C'est

1. Appelée aussi Angeline de Corbara, et Angeline de Foligno (ne pas la confondre avec Angèle de Foligno).

alors qu'elle commença à réfléchir sur la vanité des biens de ce monde, sur les ennuis et les fatigues dont ils sont inséparables. Elle fit vœu de ne point choisir son fiancé sur cette terre, et de s'offrir à Jésus-Christ. Parmi les vertus qui brillèrent en elle dès son jeune âge, il faut signaler son amour du prochain, qui la portait à soulager tous ceux qu'elle voyait dans le besoin, et particulièrement les pauvres. Il n'y avait pas de jours qu'elle ne mît de côté une partie de son repas ; le lendemain, elle allait de grand matin aux portes des églises, et distribuait aux indigents des portions de pain et de viande. Un jour qu'elle s'était rendue à la cuisine, et y avait pris pour les malheureux une partie de la provision destinée au repas, elle demanda ensuite au maître d'hôtel s'il s'était aperçu qu'il lui manquât quelque chose, et comme celui-ci lui répondait négativement, elle lui dit : « Vous voyez qu'on peut, à peu de frais, soulager bien des besoins, puisque j'ai nourri aujourd'hui plusieurs pauvres sans que nos provisions en paraissent amoindries ».

Lorsqu'elle eut quinze ans, son père voulut la marier avec Jean de Terni, comte de Civitella, petite ville des Abruzzes, dans le royaume de Naples. Son vœu de chasteté lui défendait d'accepter une pareille union; mais son père se courrouça violemment à ce refus d'obéissance, et lui donna huit jours pour se décider. Dans cette perplexité, elle se jeta entre les bras de Dieu, qui l'avait inspirée au moment de son vœu, lui demandant de lui donner la force et les moyens de l'observer fidèlement. Au milieu de ses craintes mêlées d'espérances, une voix d'en haut lui conseilla d'obéir à son père, et de s'en remettre pour le reste au soin de la divine Providence. Dès lors, tranquille avec sa conscience, elle déclara à son père qu'elle était prête à faire selon son désir. Celui-ci, rempli de joie, fit venir le jeune comte, qui échangea avec Angeline l'anneau des fiançailles. Confiante dans les décrets de Dieu, elle ne se troubla point à ce moment suprême ; cependant, après la cérémonie, elle ne fut point sans inquiétude sur la manière dont elle allait concilier ses vœux avec les événements. A genoux dans sa chambre, aux pieds d'un crucifix, elle s'unit avec son divin fiancé dans une ardente prière, lui exposa le danger qui la menaçait d'une manière si imminente, et lui demanda avec plus d'instance que jamais de ne pas l'abandonner. En ce moment un ange lui apparut, qui la rassura pleinement dans ses appréhensions et lui promit que tout irait selon ses désirs.

Le lendemain, lorsqu'elle se trouva seule en face du jeune comte, elle se jeta tout à coup à ses pieds, les mains suppliantes et les yeux pleins de larmes; elle lui ouvrit son cœur sans détour, lui raconta les vœux qu'elle avait formés en se consacrant à Dieu , l'apparition céleste qui l'avait confirmée dans ses saintes résolutions et le ferme espoir qu'elle avait conçu de n'y point faiblir. Le jeune homme, profondément ému de tant de vertus et d'une si grande franchise, s'inclina respectueusement devant elle, et lui répondit : « Devant le Roi des rois, tout autre fiancé doit s'humilier et disparaître ; soyez en paix, et ne croyez point que je veuille jamais attenter à la pureté de vos résolutions ; celle qui a reçu le nom d'Angeline conservera sa chasteté d'ange ; ne voyez en moi que l'humble serviteur de la fiancée de Jésus-Christ. O ma sœur, la chaste affection que je vous ai vouée, je la conserverai pure et fidèle avec l'aide de Celui que j'aime et respecte comme vous l'aimez et le respectez vous-même ». A ces paroles, Angeline ne put comprimer un élan de reconnaissance envers le Seigneur, qui la délivrait d'un si pressant danger, et aussi envers le jeune comte, qui se montrait l'instrument si docile des décrets de la Providence. Ils confondirent leurs

âmes dans une prière commune, et renouvelèrent au pied de la croix le promesses qu'ils s'étaient faites mutuellement et qu'ils juraient devant Dieu d'observer jusqu'à la mort. Après la cérémonie du mariage, ils partirent pour Civitella, où ils vécurent simplement, répandant autour d'eux les bienfaits d'une grande charité et l'exemple de leurs hautes vertus. Il y avait à peine deux ans qu'ils étaient mariés, lorsque le comte mourut après une courte maladie. Libre des liens du monde, Angeline aspira plus ardemment que jamais vers le ciel ; elle renvoya toutes les servantes de sa maison, et échangea ses richesses contre l'habit du Tiers Ordre. L'aumône, le soin des malades et des orphelins partagèrent tous ses loisirs. Dieu lui témoigna souvent la satisfaction que lui causaient ses bienfaits par les faveurs quelquefois miraculeuses dont il se plaisait à les récompenser. Plusieurs des malades auxquels elle donnait ses soins, guérissaient contre tout espoir, des âmes perdues par les mauvais instincts et gangrenées par le vice, revenaient aussi subitement à Dieu, converties par son exemple, par ses pieux enseignements et ses constantes prières. Elle allait parcourant le pays des Abruzzes, s'arrêtant dans les villes et dans les moindres villages, prêchant partout les bienfaits de la foi catholique et l'amour du Seigneur, encourageant surtout les jeunes filles à offrir à Dieu le sacrifice de leur vie et à se consacrer à lui sous l'habit du Tiers Ordre. Tant de zèle pour le service de Dieu devait lui attirer l'envie et la persécution des moins fervents. Elle fut accusée auprès de Ladislas, roi de Naples et de Sicile, de chercher à détourner les jeunes gens du mariage et de prêcher le mépris de ce sacrement. Des personnes malintentionnées allèrent jusqu'à la faire passer aux yeux du roi pour un émissaire de l'hérésie, et prétendirent la convaincre d'être du nombre des ennemis les plus acharnés de l'Eglise. Le roi, un moment trompé par ces délations, la fit rechercher dans le pays des Abruzzes, prêt à lui faire expier sur le bûcher les doctrines impies qu'elle était censée professer.

La sainte femme dut se mettre en mesure de se présenter devant le roi, ne sachant pas pourquoi elle était ainsi recherchée ; mais Dieu lui dévoila miraculeusement les noms de ses ennemis, en l'assurant de sa protection, et lui ordonna de comparaître devant le prince, un réchaud ardent à la main, prête à faire le sacrifice de sa vie si elle était condamnée. Elle se rendit donc à Naples, munie de la sainte communion, et parut devant le roi, en présence d'une cour nombreuse de princes et de grands seigneurs, disposée, disait-elle, à mettre le feu à ses vêtements si justice ne lui était faite. Le roi fut frappé de son air résolu et de ses déclarations pleines de franchise. Après un court interrogatoire, il resta convaincu que cette femme n'avait jamais attenté aux lois établies du mariage, mais seulement fait comprendre aux jeunes filles les avantages et les douceurs de la vie monastique. Loin de la blâmer, il la complimenta, devant toute sa cour, de son zèle pour le triomphe de la foi, et la renvoya avec de grands témoignages de respect et de gratitude. Elle demeura quelque temps à Naples, remerciant le Seigneur qui avait dévoilé son innocence d'une manière aussi éclatante, visitant les églises et les couvents de la ville.

Pendant son séjour, le fils d'une pauvre femme vint à mourir, et quelques personnes qui avaient entendu parler des mérites d'Angeline et des faveurs qu'elle recevait constamment du ciel, vinrent lui demander si elle ne pourrait point venir en aide, par ses prières ou par ses soins, à la malheureuse mère. Angeline protesta de son impuissance, et se rendit néanmoins au chevet du défunt qu'elle essaya vainement de ramener à la vie. Alors

elle fit une ardente prière, et après avoir donné un peu d'espoir à la mère, elle lui recommanda de ne point laisser enterrer son fils avant le lendemain, et, dans cet intervalle, de s'approcher de la Table sainte ; elle-même reçut la communion, après quoi elle se rendit de nouveau à la chambre mortuaire. Là, après un instant de suprême recueillement, elle ordonna tout à coup au jeune homme de se lever, et au même moment il se leva comme au sortir d'un profond sommeil, à la grande admiration des assistants et à la suprême joie de la mère. Ce miracle fut bientôt connu dans toute la ville de Naples où Angeline fut entourée du respect universel ; son humilité, qui en souffrait, la fit aussitôt quitter la ville. Ainsi s'accomplissent les desseins de Dieu : une femme qui avait été appelée dans la ville sous le coup des accusations les plus graves, la quittait quelques jours après honorée des marques de l'estime et de l'admiration de tous ; et, sur le point de perdre la vie, c'était elle, au contraire, qui arrachait à la mort une de ses victimes.

Elle reprit le chemin de Civitella, continuant partout sur son passage la pieuse propagande qu'elle avait entreprise dans les Abruzzes. De retour dans sa ville natale, elle se dévoua plus que jamais à l'éducation des jeunes filles qui venaient en foule prendre ses conseils et se décidaient souvent à abandonner les joies du monde pour la règle du cloître. Le même intérêt mondain qui l'avait déjà fait poursuivre devant le roi, souleva bientôt contre elle de nouvelles tempêtes. Les parents des jeunes filles qu'elle instruisait, des familles nobles et puissantes aveuglées sur l'intérêt de ces enfants, se plaignirent plus amèrement que jamais des actes de cette sainte femme. Les plaintes allèrent de nouveau jusqu'au roi qui, obsédé de pareilles instances sans cesse renouvelées, se laissa arracher l'ordre d'exiler Angeline avec ses fidèles adeptes. Celle-ci supporta courageusement cette persécution nouvelle ; sa voix trop faible devant le concert des accusations portées contre elle dut se réduire au silence ; elle rassembla ses compagnes autour d'elle et vendit tous ses biens dont elle distribua une partie aux pauvres, réservant l'autre pour les frais de son voyage. Mais où allait-elle porter ses pas ? qui la guiderait dans une région plus hospitalière ? Selon son habitude, elle s'en remit à Dieu, qu'elle pria ardemment de lui faire connaître sa volonté. Au milieu d'une fervente prière, elle entendit une voix qui lui ordonna de se rendre à Assise pour aller gagner les grandes indulgences à l'abbaye de la Portiuncule. Elle quitta donc Civitella, au grand regret des âmes pieuses qu'elle édifiait par son exemple. Elle alla dire adieu à son père, qui l'entretint longuement avant de la quitter, essayant de la retenir auprès de lui ; mais il n'y réussit pas : Dieu lui avait montré le chemin, elle devait le suivre. Partout sur son passage, dans les villages et dans les villes, elle s'arrêtait un instant avec sa petite troupe pour y faire quelque bonne action et répandre dans les âmes pieuses le parfum de ses grandes vertus. Elle arriva enfin à Assise, en 1395, et y reçut de la part de tous le plus touchant accueil. Après y avoir visité les églises et les couvents de Saint-François et de Sainte-Claire, elle se rendit le 1er août à la célèbre abbaye de la Portiuncule, où elle pria pendant plusieurs jours pour son prochain, pour ceux qui l'avaient exilée et surtout pour les compagnes fidèles qui l'avaient suivie. Elle demanda de nouveau au Seigneur ce qu'elle devait faire, et dans une sainte extase, un ange lui révéla qu'elle devait se rendre à Foligno pour y fonder un couvent de l'Ordre de Saint-François.

On la vit donc se remettre courageusement en route jusqu'à Foligno où elle visita l'église de Saint-Félicien, patron de la ville. Après avoir imploré

avec ferveur sa protection et son aide pour l'œuvre qu'elle devait entreprendre, elle se rendit chez l'évêque de la ville et obtint de lui la concession d'un grand espace de terre pour y bâtir un couvent en l'honneur de sainte Anne, qui était la patronne de sa mère, et, en 1397, elle prononça ses vœux entre les mains du prélat avec sept de ses compagnes. A partir de ce moment le nombre des religieuses augmenta rapidement, et sur la fin de l'année on n'en comptait pas moins de trente, de Foligno ou des villes voisines. Etonnés de la prospérité chaque jour croissante de cette institution, les autorités de la ville purent bientôt craindre que la place ne vînt à manquer pour les nouvelles adeptes ; aussi elles firent bâtir un autre couvent sous la protection de sainte Agnès, non loin du premier, qui eut pour supérieure la bienheureuse Marguerite de Foligno. Ce pieux exemple porta ses fruits ; en peu d'années on vit des couvents semblables s'élever à Viterbe, à Assise, à Todi, à Ascoli, à Rieti et à Florence ; ce dernier ne contenait pas moins de cent religieuses. En 1405, Angeline alla fonder un monastère du Tiers Ordre à Naples, où une foule de jeunes filles prirent bientôt l'habit. Elle revint à Foligno en 1423 et envoya deux de ses sœurs à Rome, pour y créer un nouveau couvent sur le mont Citorio. Deux autres couvents y furent encore établis, quelques années après, par les soins d'Angeline. Sur ses instances, le pape Boniface IX avait décidé que son consistoire nommerait tous les trois ans une abbesse générale qui irait visiter tous les couvents et donner l'habit aux professes. Ce fut Angeline elle-même qui occupa la première ce poste, où ses occupations étaient si nombreuses et si diverses qu'elle dut se faire aider, avec l'assentiment du pape Martin V. Par suite d'autres dispositions, la dignité d'abbesse générale fut supprimée plus tard par le pape Paul II.

Ainsi, tous ces couvents avaient été fondés par Angeline elle-même ou par des compagnes qu'elle avait déléguées à cet effet. Grâce à son zèle, ils avaient prospéré et grandi. Quoique issue d'un sang illustre et l'une des plus puissantes comtesses du royaume, elle ne voulait jamais entendre parler de sa noblesse, travaillait comme la plus humble de ses sœurs et partageait avec elles les plus humbles offices. Souvent elle les servait elle-même ; dans le jeûne et dans la pénitence, elle les surpassait toutes par ses austérités. Constamment en butte aux attaques du démon, elle les repoussait toujours victorieusement, quoique Dieu, pour l'éprouver et la rendre plus forte, permît que Satan la tourmentât de la façon la plus horrible.

Cependant la mort approchait pour elle ; une maladie grave vint la surprendre : elle rassembla toutes ses sœurs autour d'elle, leur recommanda avec instance la stricte observance de la Règle et leur donna sa bénédiction, qu'elle étendit à toutes ses sœurs absentes. Après avoir reçu les sacrements, elle tomba dans une douce extase, au milieu de laquelle les anges vinrent la prendre pour l'emmener devant le trône de Dieu. Ce fut le 25 décembre 1435, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Son visage resta calme et pur comme si elle priait encore, et les plus doux parfums se répandirent dans toute sa cellule. Une foule innombrable vint contempler une dernière fois ses restes et se disputer les lambeaux de ses vêtements, si bien qu'il fallut défendre ses dépouilles mortelles contre les importunités de l'assistance. L'évêque lui-même, à la tête de la communauté, voulut conduire la vénérable défunte au lieu de sa sépulture. Sur la prière de la supérieure Marguerite, elle fut d'abord transportée en procession solennelle dans la chapelle du couvent, où toutes les sœurs furent admises à lui baiser la main. Un cercueil en bois de cyprès reçut alors sa dépouille, qui

fut confiée à la terre, après un dernier adieu et la bénédiction de l'évêque.

Le 29 mai de l'année 1453, dix-huit ans après sa mort, les murs de la chapelle du couvent de Saint-François, à Foligno, où elle reposait, parurent à tous les yeux dégouttants de sang ; les assistants, effrayés, supplièrent le Seigneur de leur épargner les malheurs que semblaient présager un événement aussi funeste. Mais l'année suivante Angeline apparut à plusieurs âmes pieuses, et leur dévoila que l'Europe courait un immense danger, car Constantinople, ce boulevard de l'Orient, allait tomber au pouvoir des Turcs, pour le plus grand malheur de la chrétienté, qui serait impuissante à conjurer le péril. Telle était la signification du suintement de sang sur les murs. L'évêque ordonna aussitôt des prières publiques ; mais quelques jours après on connut qu'au moment même indiqué par Angeline, les Turcs s'étaient emparés de Constantinople.

CULTE ET RELIQUES.

En 1492, le jour anniversaire de sa mort, elle apparut à un frère Mineur et lui ordonna de prévenir son supérieur ainsi que ses autres frères, qu'ils eussent à exhumer son corps et à le placer devant l'autel de leur chapelle ; et pour donner plus de poids à cette révélation, elle le guérit de douleurs intolérables qui le clouaient sur son lit depuis trois mois. L'exhumation eut lieu avec une grande pompe, en présence de toutes les communautés de Foligno ; le corps fut placé devant l'autel supporté par un socle magnifique. La chapelle était ornée de draperies précieuses et tout enguirlandée de fleurs. Un riche habitant de la ville avait fait faire une châsse en cristal, qui reçut définitivement le corps. Cette châsse fut placée dans un cercueil en bois odorant et exposée à la vénération des fidèles. Le pape Léon XII approuva son culte le 5 mars 1825 et fixa sa fête au 15 juillet, jour où elle est honorée par tout l'Ordre des Frères Mineurs et par toutes les âmes pieuses de Foligno, de Florence et de Civitella.

Acta Sanctorum. — Cf. Wadding ; Godescard et *Histoire des ordres monastiques*, par le P. Hélyot.

LE B. BERNARD DE BADE, CONFESSEUR,

PATRON DE VIC, AU DIOCÈSE DE NANCY

1453. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII, *le Victorieux.*

Verus humilis semper timet ne sibi aliqua gloria exhibeatur, et cum sibi exhibita fuerit, expavescens medullitus expavescetur.

L'homme vraiment humble redoute toujours qu'on lui rende quelque gloire, et quand elle se présente, il en est effrayé et contristé au fond du cœur.

Saint Albert le Grand.

Bernard, petit-fils de Charles II, de Lorraine, et de la vertueuse Marguerite de Bavière, né vers l'an 1438, avait été, dit-on, fiancé à Madeleine, fille du roi de France, Charles VII ; mais, si brillante que fût cette alliance et si flatteuse qu'elle dût lui paraître, il y renonça pour s'adonner aux exercices de la piété chrétienne et vaquer uniquement aux affaires de son salut.

Toutefois, il crut ne pas devoir refuser les dignités de gouverneur de la province d'Allemagne et de président impérial en Italie, que lui conféra Frédéric IV, bien qu'il n'eût encore que dix-huit ans.

Cet empereur le combla de biens, mais Bernard n'en usa que selon les maximes de la perfection évangélique. Il partagea sa fortune en trois portions égales dont la première fut pour les pauvres, la seconde pour les églises, et la troisième pour son entretien et celui de sa maison.

Outre les vertus morales qu'il possédait dans le plus éminent degré, comme la douceur, la modestie, l'humilité, la chasteté, la miséricorde et la justice, il avait un excellent esprit.

L'empereur ayant formé le projet de pacifier tous les princes et de réunir leurs forces contre les infidèles qui, peu de temps auparavant, s'étaient rendus maîtres de Constantinople, jeta les yeux sur Bernard de Bade pour cette importante mission et le fit son ambassadeur près des princes chrétiens.

Bernard commença ses voyages par la France, alla en Savoie, puis se dirigea vers Rome. Mais la mort le surprit à Montcallier, le 15 juillet 1458, plus chargé de mérites que de jours, n'ayant alors que dix-neuf ans. Il fut enterré au pied du grand autel de l'église collégiale de cette ville.

Le pape Sixte IV, informé des miracles qui s'opéraient à son tombeau, fit procéder, dix ans après sa mort, à l'information de sa vie, et le béatifia l'année suivante 1469.

Georges de Bade, son frère, lui fit élever un autel dans l'église collégiale de Vic, où l'on voit encore sa statue, en habit de guerrier. On y célébra longtemps sa fête comme d'un Saint ; mais M. de Coislin (1697-1732), l'un des successeurs de Georges de Bade sur le siége de Metz, ordonna que l'on en userait désormais à Vic comme à Montcallier, c'est-à-dire que l'on se contenterait d'une invocation publique dans l'église, au jour de la fête du Bienheureux, qui se célèbre le 15 juillet. D'après Dom Calmet, on conservait, à Vic, l'épée du bon Bernard, un os de son corps et le voile dans lequel ses reliques avaient été longtemps enveloppées.

Les nombreux miracles opérés par son intercession attiraient autrefois à Vic, au pied de son image, une grande foule de pèlerins. Maintenant encore, les habitants de la Lorraine viennent s'agenouiller devant elle, dans l'église paroissiale de Vic, et faire célébrer le saint sacrifice en l'honneur du Bienheureux qu'elle représente.

« Par une sorte d'hommage rendu à l'humilité dont le bienheureux Bernard donna l'exemple pendant sa vie », ajoute M. Henri Lepage, archiviste de la Meurthe, « ceux qui vont l'invoquer à Vic sont persuadés que leurs vœux ne seront exaucés qu'à la condition de ne point parler de leur pèlerinage ni de la confiance qu'ils ont dans l'intercession de celui qu'ils vont invoquer ».

On le représente : 1° revêtu d'une armure, pour indiquer qu'il appartenait à la maison des margraves de Bade ; cette cotte d'armes est souvent marquée de la croix pour rappeler qu'il s'occupait de former une ligue contre les Turcs quand la mort le surprit à Montcallier ; 2° tenant dans sa main un lis, symbole de la virginité.

Tiré de l'*Histoire des diocèses de Toul et de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy.

LE B. IGNACE D'AZEVEDO ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS DANS L'ILE DE PALMA, UNE DES CANARIES

1570. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Cum inciderit necessitas, ut discedere a Deo cogamur, nullus nos metus, nullus terror inflectat, quominus traditam nobis fidem custodiamus.

Quand le temps de l'épreuve survient et qu'on veut nous contraindre d'abandonner Dieu, ne nous laissons abattre, ni par la crainte, ni par la terreur, et n'abandonnons pas la foi qui nous a été transmise. *Lactance.*

Le bienheureux Ignace d'Azevedo naquit en 1527, à Porto, ville maritime du royaume de Portugal, d'une des plus nobles et des plus illustres familles du pays. Son père s'appelait Emmanuel d'Azevedo, et sa mère, Violanta Pereira. Ces pieux parents eurent à cœur de donner à leur enfant une éducation vraiment chrétienne qui développa en lui son heureux naturel et son inclination pour la piété. Il répondit admirablement aux soins de ses maîtres par ses progrès dans les sciences et dans la vertu. Son amour pour Dieu et sa dévotion envers la sainte Vierge se manifestèrent dès son bas âge. Il sut conserver intacte la sainte vertu de pureté par la pratique de la mortification et de la prière.

Son père, voyant sa sagesse et sa prudence, voulut lui confier l'administration des biens qu'il devait un jour posséder ; mais notre Bienheureux, dont les pensées étaient entièrement dégagées des choses de la terre, refusa les offres de son père, préférant donner tous ses soins à la grande affaire de sa vocation. Après avoir passé quelques jours au collége de Coïmbre, tenu par les Pères de la compagnie de Jésus, il sentit qu'il était appelé à la vie religieuse. Un établissement avantageux lui ayant été proposé par ses parents, il crut devoir le décliner et faire connaître l'intention dans laquelle il était d'entrer dans la compagnie de Jésus. Son père et sa mère, après de vives instances pour le faire changer de résolution, le trouvant toujours inébranlable, finirent par lui donner leur consentement pour ne pas s'opposer plus longtemps à la volonté de Dieu !

Libre désormais de suivre son attrait, le bienheureux Ignace disposa en faveur des pauvres de tout ce qui lui appartenait, et une fois dépouillé de tout, il se rendit à Coïmbre, le 28 décembre 1548, et entra dans la compagnie de Jésus pour y faire son noviciat : il était alors dans sa vingtième année. Il s'appliqua avec ferveur à tous les exercices de la vie religieuse. Rien ne lui fut pénible dans les épreuves qu'on lui fit subir ; par humilité et par obéissance, il se soumettait à tout avec un égal empressement. Ses austérités furent telles que sa santé en fut altérée.

Les premières épreuves du noviciat étant terminées, Ignace, sur l'ordre de ses supérieurs, s'appliqua à l'étude de la philosophie et de la théologie, où il fit en peu de temps des progrès rapides. Sur ces entrefaites, il obtint la permission de parcourir les campagnes et d'y annoncer les vérités du salut. Livré tout entier aux ardeurs de son zèle, il remuait si profondément

les cœurs par sa parole, que les larmes de tous les auditeurs répondaient à ses discours.

Ses vertus et son rare mérite lui ouvrirent de bonne heure les portes du sanctuaire, et il reçut l'ordre sacré de la prêtrise dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les canons. A cette époque, il fut désigné par saint Ignace de Loyola pour aller diriger le collége de Saint-Antoine, que la compagnie venait d'ouvrir à Lisbonne. Notre Bienheureux se montra digne de la confiance qu'on avait en lui. Son application, sa vigilance, sa douceur, lui attirèrent la confiance de tous. Après avoir rempli les devoirs de sa charge, il travaillait humblement de ses mains à tout ce que réclamait le service de la maison, montrant ainsi le premier l'exemple de l'humilité et de l'obéissance à la règle. Supérieur attentif à tous les besoins de ses inférieurs, il avait pour eux une sollicitude paternelle, cherchant par tous les moyens à adoucir leurs privations.

Les devoirs de sa charge ne suffisant pas à son zèle, il allait partout où le bien des âmes le réclamait; c'est ainsi qu'on le vit parcourir les prisons, les hôpitaux, pour y porter les lumières et les consolations de la charité. Il se faisait tout à tous, s'asseyant au chevet des malades, se constituant leur infirmier, les visitant chaque jour, et pansant lui-même leurs plaies. Au milieu des travaux et des fatigues que sa charité lui imposait, il ajoutait les veilles, les jeûnes, la discipline.

Sur ces entrefaites, Ignace fut envoyé en Portugal pour remplacer le Père provincial qui s'était rendu à Rome pour l'élection du successeur de saint Ignace. Il laissa partout sur son passage un souvenir durable de son zèle et de ses rares vertus. Après avoir rempli ces fonctions importantes, il revint au collége de Coïmbre pour y terminer ses études théologiques, et entra ensuite à la maison professe de Lisbonne, d'où il fut tiré par l'ordre de ses supérieurs, à la demande du vénérable Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga, en Portugal, qui voulait l'avoir pour l'accompagner dans la visite qu'il allait faire de son vaste diocèse. Il partit donc pour cette ville avec le Père Gomez, et ils furent reçus avec beaucoup de joie par le pieux archevêque. La visite du diocèse leur causa de grandes fatigues qu'augmentait encore la vie pauvre et mortifiée qu'ils menaient; mais ils eurent la consolation de contribuer à produire des fruits abondants de salut par leurs saintes instructions et les grands exemples de leurs vertus et de leur charité.

Quand ils furent de retour à Braga, le bienheureux Ignace se disposa à retourner à Lisbonne; mais le pieux archevêque, voulant fonder dans sa ville un collége de la compagnie de Jésus, le retint près de lui et le nomma supérieur du nouvel établissement. Le saint religieux montra dans sa charge la même prudence, la même douceur et la même charité qu'au collége de Coïmbre; il y fit de plus éclater les merveilles de son zèle, de sa sainteté et de son humilité. Il se livrait aux derniers emplois, servait à la cuisine, gardait la porte, balayait la maison, et son autorité ne souffrait point de ce qui le confondait ainsi avec ses moindres inférieurs. Elle tirait, au contraire, un nouvel éclat de ces humbles pratiques, qui ajoutaient au rang de supérieur les qualités d'un saint. Il savait dérober du temps à ses occupations ordinaires pour aller annoncer la parole de Dieu, et les conversions étonnantes qu'il fit prouvèrent les bénédictions que le Seigneur attachait à ses prédications. L'estime générale dont il jouissait alarma son humilité, et pour échapper aux témoignages de vénération dont il était l'objet et qu'il ne croyait pas mériter, il écrivit au général de la compagnie, le priant de

lui permettre de quitter Braga. Le Père général y ayant consenti, Ignace revint à Lisbonne, où il fit sa profession solennelle des quatre vœux, en 1565. De plus en plus détaché de lui-même par une vie de sacrifice, de ferveur et de charité, il marcha rapidement sur la voie qui conduit à la palme du martyre, qui devait couronner sa vie pleine de bonnes œuvres et mûre pour le ciel.

Saint François de Borgia ayant été élu général de la compagnie de Jésus, à la mort du Père Lainez, le bienheureux Ignace fut envoyé vers lui pour traiter des affaires des missions des Indes et du Brésil. Le nouveau général ne crut pouvoir rien faire de mieux que de confier à son zèle les missions portugaises. De retour en Portugal, Ignace se prépara au départ, car peu après il fut nommé visiteur des missions du Brésil. Il quitta le Portugal au milieu d'unanimes regrets et se rendit en toute hâte vers ces lointaines et sauvages contrées. A peine arrivé, il se mit à l'œuvre, visita toutes les maisons de la compagnie, qui étaient très-éloignées les unes des autres.

Après trois années de courses pénibles et de travaux continuels, il quitta le Brésil et revint en Europe, emportant au fond de son cœur la pensée de se dévouer désormais tout entier à ces chères missions qu'il venait d'arroser de ses sueurs et qu'il espérait arroser un jour de son sang. Arrivé à Lisbonne, il alla remercier le roi Don Sébastien de la protection qu'il accordait aux travaux de la compagnie, puis il repartit pour Rome et vint soumettre humblement à son supérieur, François de Borgia, ce qu'il avait déjà fait, et lui demander encore comme une faveur de retourner au Brésil. Le général, après l'avoir pressé sur son cœur et baigné de ses larmes, approuva tous ses projets, le nomma supérieur des missions du Brésil et lui permit de réunir, en Espagne et en Portugal, autant de religieux qu'il le jugerait utile à son entreprise.

Avant son départ, il fut présenté au saint pape Pie V, qui lui donna des marques touchantes de son affection. Plein de joie et de bonheur, Ignace quitta Rome et partit ensuite pour le Portugal et l'Espagne, où ses paroles brûlantes et ses éminentes vertus lui attirèrent de nombreux ouvriers évangéliques. Parmi ses nouveaux compagnons se trouvait un neveu de sainte Thérèse, dont les vertus édifiaient alors le monde chrétien. Il passa avec ses disciples cinq mois dans la solitude et dans les pratiques de la piété la plus fervente, et après les avoir ainsi préparés pour toutes les épreuves de l'apostolat, il se disposa à s'embarquer avec eux.

Le jour du départ étant arrivé, le bienheureux Ignace s'embarqua, avec trente-neuf de ses compagnons, sur le *Saint-Jacques* ; les autres prirent place sur les vaisseaux de l'escadre royale, qui partaient pour le Brésil. Nos missionnaires, par les soins d'Ignace, vivaient d'une manière aussi régulière que s'ils avaient été en communauté. L'équipage éprouva également les effets de leur zèle : ils apprêtaient la nourriture commune, la portaient eux-mêmes aux matelots, visitaient et soignaient les malades.

L'escadre royale ayant relâché à Madère, le capitaine du *Saint-Jacques* voulut la devancer et tâcher d'atteindre l'île de Palma ; mais le bienheureux Ignace, songeant à la responsabilité qui pesait sur lui, hésitait à courir les hasards d'un si grand péril, parce que cette mer était alors sillonnée de pirates calvinistes. Il rassembla ses compagnons et leur dit : « Prenez courage, mes chers enfants, Dieu aime son petit troupeau ; il vous a ménagé dans sa miséricorde la plus glorieuse destination. Goûtez d'avance tout votre bonheur ; prenez aujourd'hui les sentiments les plus nobles et les plus dignes de la grandeur de votre vocation. Non, ne craignez ni la fureur

ni le glaive des ennemis de Jésus-Christ. Portez désormais vos regards vers le ciel, contemplez la couronne qui vous y est préparée, combattez avec une humble défiance de vous-même, mais espérez tout de la protection du Très-Haut. Il y a grande apparence que nous serons attaqués par les calvinistes. La haine qu'ils portent à notre sainte religion les déterminera à nous ôter la vie. Qu'il n'y ait donc que ceux qui sont prêts à mourir pour Jésus-Christ qui me suivent. S'il en est quelqu'un qui redoute la mort, qu'il reste ici pour attendre l'escadre ». Quelques-uns ne se sentant pas assez forts pour faire le sacrifice de leur vie, furent remplacés par des autres frères de l'escadre et complétèrent ainsi la généreuse troupe des futurs martyrs.

Le navire ayant mis à la voile, Ignace et ses compagnons se préparèrent à leur glorieuse destinée. Comme on approchait de l'île Palma, l'une des Canaries, le vaisseau fut attaqué par un corsaire, commandé par Jacques Sourie, de Dieppe, calviniste fanatique et cruel. Le bienheureux Ignace, avec un visage enflammé comme s'il avait vu le ciel entr'ouvert, dit à ses compagnons : « Voici l'heureux moment de signaler notre amour pour Dieu et notre zèle pour la foi. Il faut que notre sang rende aujourd'hui ce double témoignage, ne craignons rien de ceux qui ne peuvent que faire périr le corps. Fixons tous nos regards au ciel ; rappelons-nous ce que nous sommes et ce que nous avons tant de fois désiré : les souffrances ne dureront que quelques instants, et la récompense sera éternelle ».

Après un combat acharné, les pirates envahirent le navire, dont ils se rendirent bientôt les maîtres. Les calvinistes, ivres de joie et de fureur, se précipitèrent sur les prisonniers. Leur commandant fit égorger ceux qui s'étaient le plus énergiquement défendus, et épargna les autres : « Pour ce qui est des jésuites », ajouta-t-il, « tuez, massacrez ces abominables papistes, qui ne vont au Brésil que pour y répandre une fausse doctrine ». Les pirates se ruèrent sur Ignace qui, à leur approche, se tourna vers ses compagnons et leur dit : « Courage, mes frères, donnons courageusement notre vie pour un Dieu qui, le premier, a donné la sienne pour nous ». Un coup de sabre lui fendit le crâne et le renversa sur le pont. Quoique mourant, il eut encore assez de force pour dire : « J'atteste les anges et les hommes que je meurs dans la foi de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, et que je meurs avec joie pour la défense de ses dogmes et de ses pratiques ». Il dit ensuite à ses compagnons : « Réjouissez-vous avec moi de ce qui fait mon bonheur. Espérez une faveur semblable, je ne vous précède que de quelques moments ; aujourd'hui, comme je l'attends de la divine bonté, nous serons tous ensemble dans le ciel ». Comme il tenait serrée entre les mains une image de la sainte Vierge, les pirates s'efforcèrent, mais en vain, de la lui arracher. Ecumants de rage, ils le précipitent, encore vivant, au milieu des flots.

Le Père Jacques d'Andrada, accouru, en voyant tomber Ignace, pour lui donner une dernière absolution, fut percé par les hérétiques de vingt coups de poignard et jeté à la mer. Tous les autres prisonniers, à l'exemple de leur supérieur, confessèrent leur foi et furent ensuite tous massacrés et jetés à la mer. Un seul, Jean Sanchez, qui remplissait sur le navire les fonctions de cuisinier, fut épargné par les corsaires, parce qu'ils comptaient sur ses services : ce fut lui qui plus tard fit connaître les détails de la mort des saints Martyrs. Trente-neuf jésuites avaient donné leur vie pour leur Dieu ; mais le nombre des victimes devait être complété. Le neveu du capitaine du *Saint-Jacques*, qui avait demandé à entrer dans la compagnie et que le bienheureux Ignace avait admis en qualité de novice, compléta le nombre

des quarante martyrs. Leur bienheureuse mort arriva le 15 juillet 1570.

Le culte public rendu à ces glorieux Martyrs s'étant répandu partout, le pape Pie IX le confirma solennellement le 11 mai 1854.

On représente le bienheureux Ignace d'Azevedo : 1° sur la flotte où il était monté avec ses compagnons pour se rendre au Brésil, et d'où il fut jeté avec eux dans la mer ; 2° encourageant l'équipage en élevant au pied du grand mât une image de la sainte Vierge, peinte par saint Luc. Le pape Pie V la lui avait confiée pour la porter au Brésil ; 3° en groupe, avec ses compagnons de martyre.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de la *Vie du Bienheureux Ignace d'Azevedo*, par le P. de Beauvais, de la compagnie de Jésus.

SAINTE APRONIE OU APRONE,

VULGAIREMENT SAINTE ÉVRONIE, VIERGE (vers 420).

Sainte Evronie, sœur de saint Epvre, avait suivi son frère à Toul, et s'y livrait, à son exemple, à tous les exercices de la piété. Mais à la mort du pieux évêque, l'amour de la patrie se réveilla dans son cœur, et elle vint se fixer à Troyes, dont elle édifia les habitants par sa vie sainte et retirée. Elle vécut encore quelques années ; et, quand Dieu l'eut réunie au frère chéri qu'elle avait pleuré sur la terre, on la jugea digne des honneurs sacrés, et son nom ne tarda pas à prendre place dans divers martyrologes.

Elle sortit de ce monde vers l'an 420 et reçut la sépulture à Troyes où elle était décédée : saint Gérard, désireux d'enrichir de saintes reliques la cathédrale qu'il faisait construire, sollicita et obtint du peuple de Troyes le corps de la sœur de l'un de ses illustres et saints prédécesseurs. Il en plaça les plus insignes portions dans une magnifique châsse, pour les exposer dans son église de Toul et fit présent du surplus à l'abbaye de Saint-Epvre où il fut conservé jusqu'à la Révolution de 93 dans un buste remarquable par sa richesse et offert, en 1390, par Waudric, de Vaucouleurs, chanoine de Toul. A cette époque de sang et de désastres, la partie des reliques de la Sainte que l'on honorait à la cathédrale fut sauvée avec celle de plusieurs autres Saints, par la piété de M. l'abbé Aubry, alors vicaire du chapitre, et qui, après le calme rétabli, les plaça dans l'ancienne collégiale devenue paroissiale de Saint-Gengoult dont il avait été nommé curé. La portion vénérée à Saint-Epvre fut mise en sûreté par Dom Nicolas Bassigny, prieur du monastère, qui, en 1803, en gratifia M. l'abbé de Goussonville, décédé curé de Montenoy. Ce dernier en fit présent, le 14 juillet 1820, à M. Antoine, curé de Saint-Epvre de Nancy, pour sa paroisse. M. Antoine en détacha une faible partie pour l'église de Houdreville et plaça ce qu'il avait conservé dans un reliquaire décent. Aujourd'hui le chef de sainte Aprône est retourné à la cathédrale de Toul, nous ne dirons pas par quelle voie ; les ossements qui l'accompagnaient sont restés à Saint-Gengoult, et la relique de l'abbaye bénédictine est vénérée dans les deux églises que nous venons de nommer.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy.

SAINT ÉVRARD, BERGER,

HONORÉ AU DIOCÈSE DE LANGRES (VIIIe siècle).

Evrard était un duc d'Italie, au temps de Lothaire Ier, empereur d'Occident. Il dit adieu aux grandeurs humaines pour assurer dans une vie solitaire et pénitente le salut de son âme. Retiré au désert de Moiron (commune de Luzy, Haute-Marne), il y vécut de racines et d'herbes amères. Il faisait paître un troupeau de moutons et de porcs ; mais il les donnait aux pauvres du voisinage.

Sa charité et plusieurs miracles qu'il opéra lui avaient mérité la vénération des habitants d'alen-

tour. Ceux de Luzy lui rendirent les derniers devoirs et l'enterrèrent d'abord sous une simple tombe. Mais l'évêque de Langres, apprenant que des prodiges s'accomplissaient par l'intercession du Saint, fit exhumer ses ossements, et, comme la forêt de la Garenne et la plus grande partie de la vallée de Moiron où saint Évrard promenait son troupeau appartenait à l'évêché, il y bâtit à ses frais une chapelle et y déposa les reliques de l'anachorète.

Elle devint le but d'un pèlerinage très-fréquenté. On y voyait un grand nombre d'ex-voto, tels que des crosses laissées par les boiteux et les paralytiques, après leur guérison. L'on y invoquait le Saint avec un succès merveilleux pour le temps favorable aux récoltes et aux travaux des champs.

Il paraît que les évêques de Langres avaient préposé à la garde du tombeau des religieux chevaliers du Corgebin, d'Esnouveaux, de la vallée de l'Aube. Ils habitaient une maison dont les épaisses murailles et les salles voûtées en ogive attestent une construction d'un ordre militaire, comme celles des Templiers ou des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. La chapelle primitive a été remplacée, au XIIe siècle, par celle qui existe encore et qui présente les caractères de l'architecture romane.

En 1791, les habitants de Luzy, avec l'autorisation de M. de La Luzerne, accueillirent dans leur église paroissiale la châsse, le buste et le reliquaire en forme de bras qui renfermaient les reliques de saint Evrard. Des profanateurs portèrent sur ce trésor, en 1793, une main sacrilége. Mais de pieuses femmes en sauvèrent les débris qui sont toujours l'objet d'un culte éclatant. Il y a deux fêtes de saint Evrard, l'une le lundi de Pâques, l'autre le 15 juillet. A cette dernière, on porte en procession de Luzy à Verbiesles le buste du Saint. La procession des habitants de Verbiesles rencontre à mi-chemin celle de Luzy ; elles se dirigent ensemble à l'église de Verbiesles où l'on prêche alors en l'honneur du pieux berger, et la relique reprend le chemin de Luzy, précédée de la double procession qui se sépare entre les deux villages.

Il y avait une chapelle sous l'invocation de saint Evrard dans l'église paroissiale de Saint-Pierre et Saint-Paul de Langres. On y faisait un office propre de notre Saint.

On le représente agenouillé au milieu de son troupeau.

Tiré des *Saints du département de la Haute-Marne,* par M. l'abbé Godard.

SAINT AUBRIN, PATRON DE LA VILLE DE MONTBRISON,

AU DIOCÈSE DE LYON (époque incertaine).

Le culte des habitants de Montbrison pour saint Aubrin remonte à une haute antiquité, et les preuves écrites de leur dévotion datent de plus de six cents ans. Une tradition des plus respectables fait naître dans l'ancienne capitale du Forez l'évêque Albricius ou Albricus, en français Aubri, dont la prononciation locale a fait *Aubrin* et même *Aubrun.*

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle vivait ce saint personnage. Suivant La Mure, dont l'opinion était généralement acceptée au XVIIe siècle, saint Aubrin aurait pris naissance à Montbrison vers le milieu du Ve siècle, et aurait occupé le siége de Lyon après saint Etienne, mort en 500, et avant saint Viventiole, dont le premier acte connu est de l'année 517. D'après les savants rédacteurs des *Acta Sanctorum,* saint Aubrin aurait vécu trois siècles plus tard et devrait être placé parmi les évêques d'Autun. Son nom se trouve en effet inscrit, sans aucun commentaire, dans le catalogue des prélats éduens, le septième après saint Léger, c'est-à-dire vers l'année 800 environ.

Il est aussi fort possible que ce saint ait porté, dans le diocèse, le titre de chorévêque ou évêque rural. Ses mérites et ses vertus ont pu le faire élever ultérieurement à l'évêché d'Autun.

La vie de saint Aubrin fut illustrée par de grandes vertus, un zèle apostolique, et une science célébrée dans les anciens offices composés en son honneur.

Les derniers moments de sa vie se passèrent à Montbrison ; il y fut atteint d'une fièvre lente et se retira dans la maison d'un habitant située dans la paroisse de Saint-André.

On lit dans son office qu'il ne voulut jamais, au milieu de ses souffrances, quitter le cilice qu'il portait habituellement, et que, forçant ses membres brisés par la maladie à rester les esclaves de son âme, il attendit patiemment la mort dont il put prévoir et prédire le jour et l'heure.

Il expira le 2 janvier, et son corps fut déposé, suivant les Bollandistes, derrière le grand autel

de Saint-André. Les anciens calendriers lyonnais rappellent son nom au 2 janvier et au 15 juillet. Cette dernière date serait celle de sa révélation ou de sa canonisation.

La maison où il mourut, bien que plusieurs fois reconstruite, a conservé à travers les siècles le précieux privilége de recevoir chaque année, à la procession solennelle qui se fait le jour de la fête patronale, les reliques de son hôte bienheureux, comme le constatait une ancienne inscription aujourd'hui disparue.

A une époque que nous ne pouvons préciser, ces reliques furent transportées dans la chapelle du château construite en l'honneur de la sainte Vierge par les premiers comtes du Forez. Elle tombait en ruines, lorsque Guy IV fonda l'église collégiale de Notre-Dame au milieu des marais du Vizezy ; il y fit transférer, en 1227, les reliques de l'ancienne chapelle seigneuriale et nommément celles de saint Aubrin.

Pour conserver la mémoire de leur séjour dans l'enceinte du château, on construisit, non pas sur l'emplacement de l'ancienne, mais un peu plus bas, auprès de la porte dite de Saint-Aubrin, sur la petite place qui joint les bâtiments actuels des prisons, une nouvelle chapelle qui subsista jusqu'à la Révolution.

Transportés, comme nous l'avons dit, dans l'église de Notre-Dame, les précieux restes de saint Aubrin furent d'abord renfermés dans une grande châsse suspendue à des poutres, suivant un ancien usage et afin d'être plus facilement exposés à la vénération publique, dans la chapelle qui servait de salle capitulaire aux chanoines, aujourd'hui chapelle de Saint-André. On les mit ensuite et à diverses époques dans des reliquaires spéciaux. En voici la nomenclature :

Les principaux ossements de saint Aubrin furent placés dans une nouvelle châsse de bois peint et doré en 1563 ; quelques fragments étaient contenus dans un reliquaire en forme de bras attaché au tronc de pierre qui se trouvait dans le chœur ; la tête ou chef de saint Aubrin, très-anciennement déposée dans un buste en argent doré, remplacé, en 1638, par un autre buste mitré en argent monté sur un piédestal d'ébène ; un morceau de sa crosse en ivoire ; des fragments de sa chasuble et un de ses souliers ; son gant épiscopal en peau sur lequel divers dessins en broderie figuraient une croix, enchâssé, en 1677, dans un bras de bois doré ; son anneau d'or portant la légende : *Albricus episcopus ;* ce bijou, renfermé dans une boîte d'argent s'est perdu dans le courant du XVIIe siècle ; sa ceinture, partie en cuir, partie en filet, avec une boucle de corne qui lui servait de fermoir, dans un coffret d'argent ; une autre ceinture de soie rouge à cordons.

Ces reliques échappèrent au vandalisme des Huguenots, en 1562, grâce au zèle des chanoines qui les retirèrent de leurs reliquaires. Avant de les réintégrer dans l'église, l'archevêque de Lyon, Pierre d'Apinac, leur fit, dit-on, subir l'épreuve du feu pour en constater l'authenticité.

A la suite des guerres de religion, la célébration solennelle de la fête de saint Aubrin fut suspendue pendant de longues années, mais, en 1665, les administrateurs et les habitants de la ville présentèrent une requête à Mgr Camille de Neufville-Villeroy pour en obtenir le rétablissement.

La ville de Montbrison a toujours regardé saint Aubrin comme son saint local et son patron spécial. C'est à lui, après la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, qu'elle a toujours eu recours ; et, dans de nombreuses circonstances, elle a ressenti les effets miraculeux de sa puissante protection.

Elle a toujours honoré saint Aubrin sous la qualité d'évêque de Lyon. Les titres de cette qualité sont dans la tradition immémoriale du pays, dans les calendriers des plus vieux bréviaires manuscrits de Lyon, dans les descriptions authentiques des reliques de l'église de Notre-Dame, enfin dans les rubriques du missel et du bréviaire de Lyon.

Nous avons extrait ce que nous venons de dire de saint Aubrin, d'une *Notice sur saint Aubrin, patron de la ville de Montbrison.* Chez Lafond, libraire à Montbrison.

XVIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. 1251. — La naissance au ciel de saint Fauste, martyr, qui fut attaché en croix sous l'empereur Dèce, et y vécut cinq jours ; après quoi, ayant été percé de flèches, il passa à la vie bienheureuse. 250. — A Sébaste, en Arménie, les saints martyrs Athénogène, évêque, et dix de ses disciples, exécutés sous l'empereur Dioclétien. 302. — A Antioche, en Syrie, le bienheureux décès de saint EUSTATHE, évêque et confesseur, célèbre pour sa science et pour sa sainteté, qui fut exilé à Trajanople, ville de Thrace, pour la défense de la foi catholique, sous Constance, empereur arien, et s'y endormit paisiblement dans Notre-Seigneur. 338. — Le même jour, saint Hilarin, moine, qui, ayant été saisi avec saint Donat, durant la persécution de Julien l'Apostat, et ne voulant pas offrir de sacrifices aux idoles, fut meurtri de coups de bâton et consomma son martyre à Arezzo, en Toscane. Son corps a été transféré à Ostie. IVe s. — A Trèves, saint Valentin, évêque et martyr. IVe s. — A Cordoue, en Espagne, saint Sisenand, diacre et martyr, qui fut égorgé pour la foi par les Sarrasins [1]. 851. — A Sanchte (ou Saintes), en Hainaut, les saints martyrs REINELDE, vierge, et ses compagnons, qui furent tués par les Barbares pour la foi de Jésus-Christ. 680. — A Bergame, en Lombardie, saint Domnion ou Domnéon, martyr. — A Capoue, dans la Terre de Labour, saint Vitalien, évêque et confesseur [2]. VIIe s. — En Espagne, le TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Denis, au diocèse de Paris, saint FULRADE ou FULRAD, abbé du monastère de ce nom (*Sanctus Dionysius in Francia,* Ordre de Saint-Benoît, fondé, dit-on, par le roi Dagobert Ier), et fondateur de plusieurs abbayes en Alsace. Il en est fait mention au martyrologe de France du 17 février, qui est le jour de sa translation. 784. — A Evreux, saint Etern ou Ætherius, onzième évêque de ce siége et martyr. Son corps fut transporté à Luzarches (Seine-et-Oise) ; l'église de Villiers-le-Bel, près Paris, possède le crâne presque entier de saint Etern, qu'elle tient de la bienveillance des chanoines de Luzarches. En 1682, la cathédrale d'Evreux obtint également un fragment de son corps, mais les désordres de 1793 le lui ravirent. L'église de Luzarches perdit elle-même à cette époque son précieux trésor. Dans le pieux dessein de soustraire le corps de saint Etern aux profanations, des personnes l'enterrèrent dans un coin du cimetière, de nuit et si précipitamment, qu'elles ne purent retrouver la place. L'église de Villiers-le-Bel resta seule dépositaire des reliques d'Etern. A la demande de Monseigneur d'Evreux, il en fut cédé, en 1838, un fragment à sa cathédrale [3]. Vers 663. — A Séez, saint Landri, troisième évêque de ce siége. Il fut mis, dit-on, par les Barbares qui envahirent son diocèse, dans un tonneau garni de pointes de fer, et roulé du haut en bas d'une montagne. Il mourut le 4 mars, entre les bras de saint Contest, évêque de Bayeux. 480. — A Maëstricht, dans le Limbourg hollandais, les saints Monulphe et Gondulphe, appelés aussi Mondolf et Gondon, évêques de ce siége et confesseurs. Le premier gouverna son Eglise pendant trente-neuf ans et construisit la basilique de Saint-Servais, qu'il choisit pour sa cathédrale. Le second, son successeur, hérita de ses vertus et tint le siége de Maëstricht

1. Il naquit à Badajoz, capitale de l'Estramadure. Jeune encore il fut reçu dans la communauté des clercs de Saint-Aciscle de Cordoue. Dans la persécution des Arabes, les bourreaux le traînèrent sur la place publique où il offrit joyeusement sa tête pour la foi de Jésus-Christ. Jeté dans la rivière, son corps y resta jusqu'à ce que quelques femmes pieuses recueillirent ses reliques et les firent enterrer dans l'église de Saint-Aciscle. — Godescard.

2. La ville de Catanzaro (Italie méridionale) possède son corps précieux. On raconte que depuis l'année 1120 qu'il fut déposé, venant de Capoue, dans la basilique de cette ville, il opérait des guérisons miraculeuses lorsqu'on l'invoquait avec foi, jusqu'en 1584, époque à laquelle on déposa près de lui le corps d'une courtisane ; depuis lors les prodiges ont cessé. — Bollandistes.

3. *France pontificale,* par Fisquet.

pendant sept ans. Leurs restes furent déposés, en 1039, dans leur église cathédrale : on les y découvrit en 1623. 599 et 607. — A Limoges, commémoraison de saint Justinien, enfant, qui fut baptisé par saint Martial, apôtre de la contrée, et mourut en bas âge. Son nom est formé de ceux de son père et de sa mère, Justa et Anien. IIIe s. — A Poitiers, mémoire de saint GÉNÉREUX ou GÉNÉROUX, abbé de Saint-Jouin de Marne, en Poitou, et dont la naissance au ciel est marquée le 10 de ce mois. VIe s. — Au diocèse de Coutances, saint HÉLIER ou HÉLIBERT, natif de Tongres, dans le Limbourg belge, et martyrisé dans l'île de Jersey par des impies. VIe s. — Au Puy, en Velay, saint Donnin ou Domnin d'Avrilly, et ses compagnons, martyrs. Battu de verges et torturé de diverses manières, par l'ordre du cruel Rictiovare, Domnin, jeune enfant de dix ans, fut ensuite attaché à une croix avec vingt-quatre clous rougis au feu, et eut enfin la tête tranchée. Son héroïque patience convertit à la foi cinquante-quatre personnes; trente furent mises à mort, et Domnin en ressuscita deux. Avrilly ayant été détruit par les Normands, le corps du jeune Martyr fut transféré au Puy. IIIe s. — A Thérouanne (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, le bienheureux MILON, évêque de cet ancien siége, célèbre par sa grande humilité, et contemporain de saint Bernard et de saint Norbert. 1158. — A Saint-Pol de Léon (Finistère), au diocèse de Quimper et Léon, saint TENENAN ou TINIDOR, évêque de l'ancien siége de Léon et confesseur. 635. — Dans l'ancienne ville de *Candiacum* (peut-être Candeil, département du Tarn, diocèse d'Alby), saint Domnin, martyr, différent, supposent les Bollandistes, de saint Domnin d'Avrilly. Ce pourrait néanmoins être le même, et on l'aurait honoré à Candeil, parce que ses reliques y auraient été transférées. IIIe s. — Dans le canton de Villefranche, diocèse de Nice, pèlerinage à Notre-Dame de Laghet : on compte par milliers les pèlerins qui accourent à ce vénéré sanctuaire, surtout le dimanche de la sainte Trinité, le jour de la fête de Notre-Dame du Carmel, de saint Pierre et de sainte Thérèse. — A Lavigny, canton de Voiteur, diocèse de Saint-Claude, anniversaire de la dédicace et pèlerinage à Notre-Dame Réconciliatrice des pécheurs. La chapelle est sur une montagne escarpée d'où l'on aperçoit la plus grande partie de la Bourgogne et la moitié de la Franche-Comté. La statuette de la Vierge se garde, pendant l'hiver, à l'église paroissiale de Lavigny ; la translation s'en fait le dernier dimanche de mai, de l'église à la chapelle, et, le premier dimanche d'octobre, de la chapelle à l'église. La chapelle est construite dans le beau style ogival du XIIIe siècle. Un ermite garde le saint lieu, l'ouvre aux prêtres qui veulent y offrir le saint sacrifice, leur sert la messe et vend aux pèlerins les objets de dévotion qu'ils désirent se procurer. Le pèlerinage date de 1862; c'est l'œuvre du curé de la paroisse.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Au monastère de Zobor, dans la ville de Neitra ou Neutra (Hongrie), saint André et saint Benoît, confesseurs, camaldules. Vers 1020.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Breslau (Silésie), saint Ceslas, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique, de qui il reçut l'habit religieux à Rome et dont il s'attacha à imiter les vertus. Enflammé de zèle pour le salut des âmes, il parcourut à pied toute la Silésie, et convertit un grand nombre d'infidèles à la foi et de pécheurs à la pénitence. 1242.

Martyrologe des Franciscains. — La fête de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Assise, dans l'Ombrie, la canonisation du séraphique saint François, lévite et confesseur, que Grégoire IX mit au rang des Saints deux ans après sa mort, dans l'église de Saint-Georges, où le corps du Saint reposait alors.

Martyrologe des Carmes. — La mémoire solennelle de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel, à laquelle la famille des Carmes offre l'hommage de cette fête en reconnaissance des bienfaits sans nombre qu'elle en a reçus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, les Orientaux et les Moscovites, fête des six premiers conciles œcuméniques, le premier de Nicée, en Bithynie (325), le premier de Constantinople (381), le premier d'Ephèse (431), celui de Chalcédoine (451), le deuxième et le troisième de Constantinople (553 et 680). — A Constantinople, anniversaire de la translation de saint Grégoire l'Illuminateur. Le vendredi, 16 juillet 1869, la communauté arménienne catholique de Constantinople, Mgr Hassoun en tête, assisté de dix-huit évêques et de tout son clergé, conduisait processionnellement de l'église de Saint-Jean-Chrysostome à l'église arménienne de Sainte-Marie, les reliques de saint Grégoire l'Illuminateur, présent inestimable de Sa Sainteté Pie IX. Les saints restes, enfermés dans une cassette en cristal garnie d'argent, se composent d'un orteil du Saint, d'une partie de son crâne, d'un fragment de sa crosse, et de quelques anneaux de la chaîne avec laquelle Tiridate, son persécuteur avant d'être son pénitent, le fit attacher [1]. — A Césarée, en Cappadoce, les saints Paul et Mam-

1. Voir sa vie au 30 septembre.

mès, martyrs, cités par saint Jérôme. — Les saints martyrs Valentin, Théon et Dioclèce, cités par le même sans plus de détails. — A Antioche, les saints martyrs Théodise ou Théodose, Eustase, Denys, Théodote et Maxime. — A Milan, les saints Macaire et Mégétie. — A Noli, dans l'ancienne Ligurie, saint Eugène, évêque, et ses compagnons. Leurs corps reposent dans l'église cathédrale de Noli, dédiée sous l'invocation de saint Eugène, que l'on croit être l'apôtre de ces contrées. Toujours est-il que dans cette basilique on voit encore de vieilles peintures représentant saint Eugène venant sur une petite nacelle, d'une île de la Méditerranée, pour évangéliser la Ligurie.

SAINT EUSTATHE, PATRIACHE D'ANTIOCHE,

ÉCRIVAIN ECCLÉSIASTIQUE

338. — Pape : Saint Jules Ier. — Empereur : Constance II.

Virtus pro fide, pro justitia, nec exilium metuit.
Le chrétien courageux, quand il s'agit de la foi ou de la justice, ne craint pas même l'exil.
Lact. Firm., *in Epitome.*

Saint Eustathe eut pour patrie la ville de Side, en Pamphylie. Nous apprenons de saint Athanase, qu'il confessa généreusement la foi devant les persécuteurs, sans qu'on puisse toutefois déterminer si ce fut sous Dioclétien ou sous Licinius. Il était recommandable par son savoir et par son éloquence ; mais il l'était beaucoup plus par son éminente sainteté et par son zèle ardent à maintenir la pureté de la doctrine catholique. C'est pourquoi un écrivain célèbre, le comte de Stolberg, l'appelle « une des principales colonnes de l'Eglise ». Ayant été placé sur le siége de la petite ville de Bérée, en Syrie, il s'acquit bientôt une grande considération dans l'Eglise, et il mérita de recevoir, en 323, une lettre particulière de saint Alexandre d'Alexandrie, au sujet d'Arius et de ses dogmes impies.

Antioche perdit la même année saint Philogone, son évêque, prélat illustre par le titre de confesseur qu'il avait mérité dans la persécution de Licinius. On lui donna pour successeur un nommé Paulin, qui était peu propre à remplir les devoirs de cette place. Heureusement son épiscopat ne fut pas de longue durée ; les ronces et les épines qu'il avait laissé croître dans le champ de son Eglise demandaient une main habile qui sût les arracher du milieu du bon grain.

Personne ne paraissant plus capable qu'Eustathe de remédier aux maux qui s'étaient introduits, on le choisit, en 324, pour remplir le siége d'Antioche, qui était alors le troisième du monde chrétien. Il s'opposa fortement à sa translation ; mais il fut enfin obligé d'y acquiescer. Sa résistance venait de ce que ces sortes de translations sont défendues par les canons de l'Eglise, à moins qu'il n'en résulte de grands avantages pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain. On a voulu par là fermer la porte du sanctuaire à l'ambition et à l'avarice, et attacher les évêques à un diocèse qu'ils doivent gouverner toute leur vie. Eustathe, plein de zèle pour l'Eglise, travailla fortement, dans le concile de Nicée, à faire maintenir la discipline ecclésiastique sur l'article dont nous parlons, et il eut beaucoup de part aux règlements que l'on dressa pour empêcher que les évêques ne passassent d'un siége à un autre ; il se distingua aussi dans une assemblée par son zèle contre l'arianisme.

De retour à Antioche, il y tint un concile pour rétablir la paix dans son Eglise, qui était déchirée par diverses factions. A cette assemblée se trouvèrent saint Jacques de Nisibe, saint Paul de Néocésarée et plusieurs autres évêques, au nombre de vingt-cinq, des provinces de l'Orient soumises au patriarcat d'Antioche. Saint Eustathe se montra fort sévère dans l'examen de ceux qu'il recevait parmi le clergé. Il rejetait toutes les personnes dont la foi ou les mœurs étaient suspectes. Plusieurs de ceux qu'il avait refusés embrassèrent depuis l'arianisme, ce qui justifia la conduite qu'il avait tenue à leur égard. Il n'oublia jamais, au milieu des fonctions du ministère, qu'il devait principalement s'appliquer à sa propre sanctification; car, après avoir orné son âme de toutes sortes de vertus, il était plus en état de répandre sur les autres de sa plénitude. Il envoya aussi dans les diocèses de la juridiction de son patriarcat, des hommes capables d'instruire et d'encourager les fidèles. Eusèbe, archevêque de Césarée, en Palestine, dont l'Eglise était jusqu'à un certain point soumise à celle d'Antioche, ayant favorisé l'hérésie d'Arius, Eustathe en conçut une vive douleur, et son zèle en fut extrêmement alarmé [1] ; ce zèle fut la cause de l'orage violent qui se forma contre lui.

Le saint patriarche d'Antioche attaqua vigoureusement Eusèbe de Césarée, et l'accusa de porter atteinte à la doctrine de Nicée. Sur cette accusation, Eusèbe de Nicomédie, arien déclaré, résolut, avec plusieurs de ses amis, de perdre Eustathe à quelque prix que ce fût. Il feignit d'avoir envie de voir Jérusalem, où l'on avait fait de nouveaux embellissements ; il se rendit donc dans cette ville, accompagné de Théognis, de Nicée, son confident. Il y trouva Eusèbe de Césarée, Patrophile de Scythopolis, Aëtius de Lydde, Théodote de Laodicée, et plusieurs autres évêques qui étaient, comme lui, partisans de la doctrine d'Arius ; et ils s'en allèrent tous ensemble à Antioche, où ils s'assemblèrent comme en concile pour exécuter leur dessein. Une prostituée qu'ils avaient subornée se chargea du soin de servir leur aveugle passion ; elle vint à l'assemblée, tenant dans ses bras un enfant dont elle assura qu'Eustathe était le père. Le Saint protesta qu'il était innocent du crime dont on l'accusait, et représenta que l'Apôtre défendait de condamner un prêtre, à moins qu'il n'ait été convaincu par la déposition de deux ou trois témoins. La calomnie fut enfin découverte. La prostituée, étant tombée dans une longue maladie dont elle mourut, rentra en elle-même et prit la résolution de se rétracter. Elle fit venir plusieurs clercs, et déclara en leur présence que le patriarche était innocent; elle ajouta que les Ariens l'avaient engagée par argent à intenter l'accusation dont il s'agissait ; que, toutefois, le serment qu'elle avait fait n'était point un parjure, qu'effectivement l'enfant était fils d'un nommé Eustathe, ouvrier en cuivre, de la même ville. Cette excuse, quoique frivole, n'empêchait pas la vérité de paraître dans tout son jour.

Les Ariens accusèrent encore Eustathe de sabellianisme. C'était une calomnie qu'ils employaient contre tous ceux qui professaient la doctrine orthodoxe. Le patriarche et les évêques catholiques, qui étaient présents, crièrent inutilement à l'injustice ; on ne voulut point les écouter, et l'on prononça une sentence de déposition contre le Saint ; après quoi, Eusèbe de Nicomédie et Théognis se hâtèrent d'informer l'empereur Constantin de ce qui venait de se passer. Les évêques ariens invitèrent Eusèbe de Césarée à passer de son siége à celui d'Antioche ; mais il refusa de le faire, alléguant qu'une pareille translation était contraire à la discipline de l'Eglise. L'em-

1. Voir après la vie de saint Eustathe, la notice de la vie et des écrits d'Eusèbe de Césarée.

pereur fit l'éloge de sa modestie dans une lettre que nous avons encore et qu'Eusèbe a lui-même insérée dans la vie de Constantin. On aurait été plus édifié de la modestie de l'évêque de Césarée, s'il eût laissé aux autres le soin de rapporter cette circonstance.

La nouvelle de la déposition de saint Eustathe ne se fut pas plus tôt répandue, qu'il s'éleva une sédition à Antioche. Il n'en fallut pas davantage pour achever de persuader à Constantin qu'il était coupable des crimes qu'on lui imputait; il lui envoya donc un ordre de se rendre à Constantinople, d'où il devait le faire partir pour le lieu de son exil. Le saint pasteur, avant de quitter Antioche, assembla les fidèles et les exhorta fortement à rester inébranlables dans la doctrine de l'Eglise. Ses exhortations produisirent leur effet, en préservant un grand nombre de ses diocésains du malheur de tomber dans l'hérésie. Nous apprenons de saint Jérôme et de saint Chrysostome, qu'il fut banni dans la Thrace avec plusieurs autres, tant prêtres que diacres. Théodoret assure qu'on l'exila de la Thrace dans l'Illyrie. C'était vers l'an 331.

Saint Eustathe mourut à Philippes, en Macédoine, vers l'an 338. On lit dans Théodore, lecteur, que son corps fut reporté à Antioche, vers l'an 482, par Calandion, patriarche de cette ville.

Saint Jérôme appelle saint Eustathe une trompette retentissante, et dit qu'il fut le premier qui prit la plume pour combattre les Ariens; il admire en lui une vaste étendue de connaissances, et assure qu'il était parfaitement versé dans les lettres sacrées et profanes. Saint Chrysostome lui donne les mêmes louanges dans le panégyrique qu'il a composé en son honneur. Selon Sozomène, il était universellement admiré pour la sainteté de sa vie et pour l'éloquence de ses discours. Saint Fulgence le compte parmi les plus grands évêques de l'Eglise, tels que les Athanase et les Hilaire. Saint Anastase le Sinaïte lui donne le titre de divin et dit qu'il le regarde comme un pasteur consommé dans les voies de Dieu, comme un sage prédicateur, un saint martyr, un maître qu'il veut suivre avec respect, comme son père et son protecteur, comme un homme en qui Dieu parle.

ÉCRITS DE SAINT EUSTATHE.

Les ouvrages que saint Eustathe avait composés contre les Ariens, et qui étaient fort célèbres dans le ve siècle, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il nous reste de lui un *Traité sur la Pythonisse ou magicienne d'Endor*, que Léon Allatius a publié avec une savante dissertation, et qui a été réimprimé dans le huitième tome des *Critici sacri*. L'auteur veut y prouver, contre Origène, que la magicienne n'évoqua point et ne put évoquer l'âme de Samuël, mais qu'elle fit seulement paraître un spectre représentant le Prophète, dans le dessein de tromper Saül. Il y enseigna expressément que, sous la loi mosaïque, les âmes des justes reposaient dans le sein d'Abraham, qu'aucune ne pouvait entrer dans le ciel avant que Jésus-Christ n'en eût ouvert les portes; mais que les chrétiens, en cela plus heureux que les Patriarches et les Prophètes, ont l'avantage d'être unis au Sauveur dans la gloire immédiatement après leur mort, s'ils ont mené une vie sainte. Ce traité est bien écrit, et il justifie les louanges que les anciens ont données au saint patriarche d'Antioche. Sozomène dit, en parlant des ouvrages de saint Eustathe, qu'on les admire pour la pureté du style, la sublimité des pensées, la beauté de l'expression; mais rien n'a plus contribué à sa gloire que cette patience héroïque avec laquelle il supporta les horreurs de la calomnie, son injuste déposition, la disgrâce de son prince, qu'il n'avait point méritée, et l'exil qui en fut la suite.

Nous avons encore divers fragments du livre que saint Eustathe avait composé sur l'*Ame*; de son discours sur ces paroles des Proverbes : *Le Seigneur m'a créé dès le commencement de ses voies*; de ses explications sur le psaume xve et xcii^e; de son écrit sur les *Inscriptions* et les *Titres des Psaumes*.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'EUSÈBE DE CÉSARÉE.

Eusèbe fut élevé à Césarée, et y fit ses études avec saint Pamphile. L'amitié qu'il avait pour ce Saint était si tendre que dans la suite il en ajouta le nom au sien. Il fut emprisonné pour la foi vers l'an 309. Pamphile, qui était déjà dans la même prison depuis la fin de l'année 307, termina sa vie par le martyre ; mais Eusèbe fut mis en liberté sans avoir souffert comme les autres confesseurs. Saint Potamon lui reprocha en plein concile cette exception faite en sa faveur. S'il commit alors quelque faute, elle demeura secrète, puisqu'il fut élevé sur le siége de Césarée en 314. Six ans après, Arius se retira en Palestine, où la sentence de déposition du sacerdoce prononcée contre lui en 319 par saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, l'avait déterminé à chercher un asile. Cet hérésiarque vint à bout d'en imposer à plusieurs évêques. Eusèbe fut du nombre. Il occupa le siége de Césarée jusqu'à l'an 339, époque à laquelle il mourut. On lui a reproché avec raison d'avoir toujours eu des liaisons étroites avec les sectateurs d'Arius. Henri de Valois a essayé de justifier sa foi dans les prolégomènes qu'il a mis à la tête de la traduction latine de son *Histoire ecclésiastique,* et il a prétendu qu'on ne devait point lui attribuer les erreurs des Ariens, quoique souvent il n'employât pas le mot *consubstantiel;* du moins est-il certain qu'il s'en laissa imposer par Arius, au point de croire que cet hérésiarque admettait l'éternité du Verbe. On trouve d'ailleurs dans ses écrits plusieurs passages qui prouvent la divinité et même, quant au sens, la consubstantialité du Fils. Ceillier et quelques autres auteurs ont aussi parlé d'Eusèbe à cet égard d'une manière favorable, ou au moins d'une manière qui lui est peu désavantageuse, et ils sont portés à croire qu'il n'a jamais adhéré à l'erreur capitale d'Arius. Il nous paraît cependant qu'il est bien difficile de justifier entièrement l'évêque de Césarée sur ce point. Ce qu'on peut dire de plus avantageux pour lui, c'est qu'il n'a point soutenu formellement l'arianisme, et qu'il a voulu tenir une espèce de milieu entre l'hérésie et la doctrine appuyée sur la tradition de l'Eglise. (Voir Baronius, sous l'an 380 ; Witasse, le Père Alexandre, et le traité infolio composé contre l'arianisme par Dom Maran, savant bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.) Photius, dans un certain ouvrage que le Père de Montfaucon a donné, *Bibl. Coislin.*, p. 348, accuse ouvertement Eusèbe d'arianisme et d'origénisme.

Mais, quoique la foi d'Eusèbe doive passer au moins pour suspecte, et que sa conduite ait été répréhensible à bien des égards, il n'en faut pas moins accorder à ses talents les éloges qu'ils méritent. L'Eglise a tiré une grande utilité de ses écrits, de ceux surtout qu'il composa en faveur de la religion chrétienne avant la naissance de l'arianisme. Nous allons en donner une notice.

1° Le *Livre contre Hiéroclès.* Cet Hiéroclès était un magistrat de Nicomédie, qui persécuta les chrétiens sous l'empereur Dioclétien. Sa cruauté lui fit donner pour récompense le gouvernement de l'Egypte. Il se flatta d'anéantir le christianisme, en comparant les miracles de Jésus-Christ avec ceux d'Apollonius de Tyane, et en avançant que les seconds étaient de beaucoup supérieurs aux premiers. Il fit un ouvrage où il tâchait d'établir la vérité du parallèle. Ce fut contre cet ouvrage qu'Eusèbe écrivit celui dont nous parlons. Après avoir fait sentir l'indécence du parallèle, il prouve en détail qu'il n'est appuyé que sur un roman rempli de puérilités, de contradictions et de faussetés. Il montre que Philostrate, auteur de la vie d'Apollonius, ne composa sa prétendue histoire que cent ans après la mort de cet imposteur, pendant qu'il enseignait la rhétorique à Rome ; que les mémoires dont il s'était servi ne méritaient aucune créance ; qu'il suffisait de les lire pour s'en convaincre. Eusèbe écrivit son livre contre Hiéroclès avant son épiscopat. Cet ouvrage a été imprimé à la suite de sa démonstration évangélique de l'édition de 1688.

Vers le temps où il fut placé sur le siége de Césarée, il entreprit deux autres ouvrages, dont le projet ne fait pas moins d'honneur à la beauté de son génie que l'exécution n'en a fait à l'étendue de ses connaissances.

2° Le premier, intitulé *de la Préparation évangélique*, est divisé en quinze livres. Eusèbe y fait paraître une érudition très-vaste et y réfute solidement l'idolâtrie. Il y montre que les Grecs ont emprunté leurs sciences et la plupart de leurs dieux, des Egyptiens, dont l'histoire, dans ce qu'elle a de vrai, s'accorde avec celle de Moïse. Il fait voir ensuite que la théologie des païens est un tissu de fictions monstrueuses, impies, extravagantes, que les personnes éclairées d'entre eux condamnent ; que leurs oracles ne sont que des réponses des démons, ou un enchaînement d'impostures ; qu'ils ne sont jamais parvenus à une connaissance infaillible des événements contingents ; qu'ils ont même été réduits au silence par un pouvoir à la supériorité duquel ils ont été forcés de rendre hommage. Viennent après cela les preuves de l'unité de Dieu et d'une religion révélée qui est aussi ancienne que le monde.

3° Le second ouvrage a pour titre *de la Démonstration évangélique*, et est divisé en dix livres. Le premier de ces livres est sans commencement, et le dixième sans fin. Les six derniers sont perdus. Il y est prouvé que les livres des Juifs annoncent clairement Jésus-Christ et l'Evangile. L'antiquité ne nous a rien transmis de plus précieux que cet ouvrage et le précédent en faveur du christianisme. Scaliger dit, en parlant du premier, que c'est un livre divin, et qu'il a fallu, pour le composer, ouvrir tous les écrits des anciens auteurs.

La meilleure édition que nous ayons de *la Préparation évangélique,* est celle du Père Vigier, jésuite, en grec et en latin, avec des notes. Elle parut à Paris, en 1628, 2 vol. in-fol. Les exemplaires en sont devenus rares. Elle fut réimprimée à Leipsick (quoique le titre porte Cologne) en 1688, aussi in-fol.

Entre les différentes éditions de *la Démonstration évangélique,* on estime surtout celle qui fut donnée, en grec et en latin, à Paris, en 1628, in-folio. Elle reparut à Cologne, ou plutôt à Leipsick, en 1688. La version latine est de Bernardin Donat de Vérone.

Albert Fabricius a tiré les trois premiers chapitres du livre premier, ainsi que la fin du dixième livre de *la Démonstration évangélique,* d'un Ms. authentique de la bibliothèque de Jean-Nicolas Maurocordati, prince de Valachie, et les a publiés en grec et en latin, au commencement de la bibliothèque des auteurs qui ont écrit pour et contre la vérité de la religion chrétienne. Hambourg, 1725, in-4°.

4° Les deux livres *contre Marcel* d'Ancyre, et les trois livres *de la Théologie ecclésiastique,* sont une réfutation du sabellianisme. Ils ont été imprimés à la suite de *la Démonstration ecclésiastique* dans l'édition de 1688.

5° La *Topographie,* ou Explication alphabétique des lieux dont il est parlé dans l'Ancien Testament. C'est un ouvrage exact et utile. Saint Jérôme l'a traduit en latin et y a fait des additions.

6° Un bon *Commentaire sur les Psaumes,* que le Père de Montfaucon a publié dans sa *Collectio nova Scriptor. Græcor.* Paris, 1706.

7° Quatorze discours sous le titre d'*Opuscules,* qui ont été donnés au public par le Père Sirmond, *Oper.*, t. I. On ne les conteste point à Eusèbe, quoique les anciens n'en aient point parlé. Tillemont dit cependant qu'il y en a quelques-uns qui paraissent n'être point de lui.

8° Le *Discours sur la dédicace de l'église de Tyr,* qui fut rebâtie en 315, après la persécution. On y trouve un détail curieux des cérémonies qui s'observèrent alors, et une description de la structure de cette église.

9° La *Lettre à ceux de Césarée,* écrite après la conclusion du concile de Nicée. Eusèbe y exhorte son troupeau à recevoir les définitions et le symbole de ce concile.

10° Le *Panégyrique de Constantin,* prononcé à Constantinople en présence de ce prince, qui célébrait alors la trentième année de son règne par des jeux publics. Constantin y est loué surtout à cause de la destruction de l'idolâtrie. Le style de cet ouvrage est trop recherché, et la lecture en est ennuyeuse.

11° La *Vie de Constantin,* divisée en quatre livres. Elle fut écrite en 338, un an après la mort de cet empereur. Le style en est diffus, et d'autant plus désagréable qu'il est moins naturel. Photius reproche à Eusèbe d'avoir dissimulé ou supprimé dans cet ouvrage les principaux faits qui concernent Arius, et la condamnation de cet hérésiarque dans le concile de Nicée.

12° La *Chronique,* qui a dû coûter un travail immense, est divisée en deux parties. La première, appelée *Chronologie,* présente la succession des rois et souverains des principaux peuples depuis le commencement du monde. La seconde, intitulée *Chronique* ou *Règles des temps,* peut être regardée comme une table de la première. On y voit d'un coup d'œil les chronologies particulières rapprochées les unes des autres et confrontées entre elles. Saint Jérôme traduisit cette seconde partie en latin et y fit des additions. La première était perdue avant le travail de Joseph Scaliger; encore ne peut-on se flatter de l'avoir recouvrée. Scaliger ne nous a donné que des fragments tirés de George le Syncelle, de Cédrénus et de la chronique d'Alexandrie, et il n'a pas toujours exactement distingué ce qui était d'Eusèbe d'avec ce qui pouvait lui être attribué.

13° L'*Histoire ecclésiastique,* divisée en dix livres. C'est de tous les ouvrages d'Eusèbe celui qui lui a mérité le plus de célébrité. L'auteur commence son histoire à la naissance de Jésus-Christ, et la continue jusqu'à la défaite de Licinius, arrivée au mois de septembre de l'année 323. L'ayant ensuite revisée, il y ajouta quelques faits qui vont jusqu'à l'an 326. Le huitième livre contient un abrégé des actes qu'il avait recueillis sur les martyrs de la Palestine. Rufin a fait une bonne traduction latine de cette histoire, qu'il a réduite à neuf livres, auxquels il en ajoute deux autres qui vont jusqu'à la mort de Théodose.

Eusèbe s'est beaucoup servi du travail de Jules Africain, en rédigeant sa chronique ; il a aussi beaucoup profité, en composant son histoire, de celle de saint Hégésippe, qui était conduite jusqu'en 170. On ne saurait assez estimer ce second ouvrage, quoiqu'il s'y soit glissé quelques fautes, qu'il y ait des omissions essentielles par rapport à l'arianisme, et que la vérité y soit quelquefois altérée sur les affaires de l'Eglise d'Occident, dont l'auteur n'était pas bien instruit.

Christophorson, évêque de Chichester, a donné une élégante traduction latine de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, où il a changé l'ordre et la division des chapitres. Celle de Henri de Valois est plus exacte. La traduction de ce savant a été imprimée avec le texte original, à Paris, 3 vol. in-fol., 1659-1673, et à Cantorbéry, 1720, 3 vol. in-fol. En 1570, on a donné à Bâle, chez Eusèbe Episcopius, une édition complète des histoires ecclésiastiques d'Eusèbe, de Rufin, de Socrate, de Théodoret, de Sozomène, de Théodore, d'Evagrius et de Dorothée. Elle est due aux soins de Jean-Jacques Grynæus, professeur à Bâle et à Heidelberg, ce que Mencke et Jocher ont oublié de marquer dans leur dictionnaire des savants.

Le président Cousin a donné une bonne traduction française de ces histoires ecclésiastiques ; Paris, 1675, 4 vol. in-4° ; réimprimée en Hollande en 1686, 5 tomes en 6 vol. in-12.

Eusèbe est un des plus doctes prélats de l'antiquité. Il avait une étendue prodigieuse de connaissances ; mais il ne s'est point appliqué à la politesse du style, défaut assez ordinaire aux érudits.

Godescard et Dom Cellller.

SAINT GÉNÉREUX OU GÉNÉROUX,

ABBÉ DE SAINT-JOUIN DE MARNE, AU DIOCÈSE DE POITIERS

VIe siècle.

Tunc dignissime prælatus abbas vocatur quando vita et doctrina suos subditos antecedit.

Un supérieur porte dignement le titre d'abbé lorsqu'il surpasse ses inférieurs par sa science et sa sainteté.

Joan. Trith., *in cap.* II *Reg. S. Bened.*

Généreux, appelé plus vulgairement Généroux, était romain de naissance. On ignore quels motifs lui firent abandonner l'Italie. Il en sortit peut-être comme tant d'autres qui, à une époque de rénovation sociale, quittaient leur pays agité par les incessantes révolutions du monde, afin de trouver ailleurs un repos dont leur patrie ne jouissait point. Quoi qu'il en soit, après avoir parcouru une partie du Poitou, il arriva jusqu'au monastère d'Ansion, dans le voisinage de Thouars, que saint Jouin avait fondé vers la fin du Ve siècle. On était alors au commencement du VIe ; la réputation de la sainte demeure resplendissait encore de l'éclat que lui avaient donné les vertus et les miracles de son fondateur. Généroux n'eut pas besoin d'un long examen pour apprécier ce qu'il venait de trouver, et il résolut d'arrêter là ses recherches. Le premier abbé gouvernait encore, après avoir succédé à saint Jouin. C'était Léonégisile, autre étranger que la soif de la perfection évangélique avait jadis attiré aussi vers les lieux embaumés de la réputation de saint Hilaire. Il ouvrit à Généroux les portes de la communauté, et peu de temps après celui-ci y prit l'habit religieux.

De telles vocations ne manquent pas de se prouver bientôt par une fidèle observance de la règle, par l'amour de l'obéissance, par la pratique du silence et du recueillement habituels, marques certaines dans une âme religieuse de cette vie de foi qui la mène rapidement à sa perfection. Tant de précieuses qualités se développèrent dans Généroux de la manière la plus édifiante, si bien que Léonégisile étant mort, celui dont il avait guidé les premiers pas dans la carrière monastique fut élu d'un consentement unanime pour continuer son œuvre et guider à son tour ces âmes d'élite vers le ciel. Dans cette tâche toujours difficile et fort souvent très-délicate, où les supérieurs ont besoin de chercher avant tout l'esprit de Dieu, le nouvel abbé se comporta tout d'abord avec une discrétion et une prudence qui ne se démentirent jamais ; modérant par beaucoup de réflexion et de maturité l'ardeur naturelle de son zèle, et s'appliquant à ne pas sortir, dans la con-

duite de ses frères, des limites assignées par la règle aux austérités de leur vie pénitente.

Sous son gouvernement le monastère s'enrichit des vertus de saint Paterne et de son bienheureux ami Scubilion, qui vinrent y cacher des vertus dont le monde n'était pas digne. Mais il leur avait fallu, après quelque temps d'essai, une solitude plus profonde ; et les deux amis, profitant de la liberté laissée, en ces premiers siècles, à tout religieux de changer de communauté selon que lui inspirait le désir d'une plus grande perfection, ils s'étaient retirés, après trois ans à peine de séjour à Ansion, sur les côtes de la Normandie, où la sainteté de leur vie n'éclata pas moins que dans le Poitou. Ils y habitaient depuis peu de temps, et déjà, s'étant séparés pour vivre dans une plus grande union avec Dieu, Paterne s'adonna à des austérités plus dures. Sa nourriture consistait uniquement en une faible portion journalière de pain et d'eau : c'était à peine si quelquefois il y joignait quelques légumes mêlés d'un peu de sel. Pour vêtement il n'avait qu'un cilice qu'il portait nuit et jour. Généroux apprit ces rigueurs excessives, et sa charité s'en émut : il craignit que le Saint ne portât trop loin le zèle de la pénitence et ne perdît ainsi des forces dont le service de l'Eglise avait besoin. Il quitta donc ses frères pour quelques jours, se dirigea vers la solitude habitée par son disciple, et ne revint à la sienne qu'après lui avoir fait promettre qu'il modérerait la rigueur de ses mortifications en les conformant à la règle qu'il avait suivie jusqu'alors.

Saint Généroux mourut plein de bonnes œuvres, moins âgé que ses historiens ne l'ont cru jusqu'ici, et longtemps avant la fin du VIe siècle.

Une église paroissiale, devenue plus tard prieuré de Saint-Jouin de Marne, avait été d'abord construite par saint Généroux à une courte distance de l'abbaye. Son corps y fut porté après sa mort, par les disciples qu'il y avait laissés. Comme tant d'autres, ces restes vénérés ont disparu, profanés et dispersés par la guerre ou l'impiété. Mais Dieu a gardé le monument qui porte encore, après treize siècles, le nom béni de son fondateur, et reste aux yeux du chrétien, qui y voit un de ses titres de gloire, le plus ancien témoin de sa religion dans cette religieuse partie du Poitou.

L'abbé Auber, *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*. — Cf. De Chergé, *Vies des Saints du Poitou*, et le *Propre de Poitiers*.

SAINT TENENAN OU TINIDOR,

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE LÉON ET CONFESSEUR

ET NOTRE-DAME DE LESQUELLEN, AU DIOCÈSE DE QUIMPER

635. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Dagobert Ier.

Les parents de saint Tenenan habitaient la Grande-Bretagne. Chrétiens et craignant Dieu, ils le firent régénérer à la vie éternelle par le baptême aussitôt après sa naissance ; et dès qu'il put parler, ils eurent soin de le faire instruire des principes de la piété chrétienne et de lui donner une éduca-

tion soignée. Prévenu de la grâce du Saint-Esprit, il préféra, quand sa raison se fut mûrie, la science des Saints à toutes les sciences profanes. Il s'étudia, dès les premières années de sa jeunesse, à conserver son corps et son cœur exempts de souillure, s'appliquant à l'abstinence, à l'aumône et à l'oraison ; ses paroles, sa démarche, tout son extérieur, montraient au dehors la modestie et l'humilité qui réglaient son âme ; il était assidu à l'église et auprès des ministres sacrés ; et tout ce qu'il apprenait des saintes Ecritures et des lois divines, il le gravait dans son cœur, et s'en occupait sans cesse. Une jeunesse si sainte et si pure lui mérita la faveur d'être élevé au sacerdoce. Alors il méprisa entièrement le monde, où il eût pu vivre dans l'abondance et les délices. Il considéra que les plaisirs du siècle n'ont ni solidité ni durée, et qu'ils finissent par l'amertume ; il observa que l'ambition promet beaucoup, mais qu'après nous avoir longtemps et vainement occupés, elle nous abandonne à la douleur d'avoir consumé sans fruit un temps précieux que nous aurions pu employer à nous assurer une gloire plus réelle et plus solide ; il fit aussi réflexion au malheur de quelques personnes distinguées par leur science, ou par le rang où leur mérite les avait élevées, qui avaient abandonné la voie de Jésus-Christ pour se laisser entraîner dans les précipices de la perdition. Toutes ces considérations le déterminèrent à quitter sa maison, sa patrie, ses biens et ses parents; à se rendre pauvre pour l'amour de Jésus-Christ et à passer la mer, afin de n'être connu de personne dans le lieu que la Providence lui marquerait pour sa retraite.

Il passa dans la Bretagne armoricaine, chercha un lieu désert; et l'ayant trouvé, y bâtit une cellule dans l'ancien diocèse de Léon, sur les bords de la rivière d'Elorne, dans le lieu qu'on a depuis appelé de son nom *Lan-Tinidor* ou Lan-Derneau. Il y vécut plusieurs années, connu de peu de personnes, parce que le lieu était inaccessible, à cause de l'épaisseur de la forêt de Benzic, au milieu de laquelle il avait choisi sa demeure. De l'autre côté de la rivière, il y avait une autre forêt aussi épaisse, appelée alors la forêt de Thalamon. Malgré le soin que le serviteur de Dieu mettait à se cacher, sa réputation perça ces sombres forêts, et, se répandant de tous côtés, lui attira un nombre prodigieux de personnes, qui venaient de toutes parts lui demander la santé de l'âme et du corps.

L'église de Léon ayant perdu son évêque, le clergé et le peuple s'assemblèrent dans la cathédrale pour procéder à l'élection d'un nouveau pasteur ; et le Saint-Esprit, qu'ils invoquaient, leur inspira de choisir saint Tenenan, et de le préférer à tous ceux auxquels l'on avait cru pouvoir penser, pour les élever à l'honneur de l'épiscopat. Tous les sentiments se réunirent aussitôt qu'on eut proposé Tenenan, et tout le monde s'écria qu'il était seul digne d'occuper le siége de saint Paul. Il fut le seul à désapprouver ce choix unanime, et il se servit de toutes les lumières de son esprit et de toute la force de son éloquence pour se rendre méprisable, pour persuader de son indignité prétendue, et pour se soustraire au fardeau dont on voulait le charger. Il ne donna enfin son consentement que quand la volonté de Dieu, pleinement connue, ne lui laissa plus la liberté de ne pas obéir. Il fut sacré évêque, et l'onction sainte lui donnant des grâces plus abondantes, donna aussi à ses vertus un nouveau lustre, et le fit paraître comme un autre homme, aussi élevé par la sublimité de sa perfection au-dessus de Tenenan solitaire, que le solitaire Tenenan avait paru élevé au-dessus des autres hommes. On présume qu'il fréquentait souvent l'église de Ploa-Bennec, qu'il avait bâtie pendant son séjour dans la forêt.

On ne saurait dire précisément où il est mort ; le Père Albert le Grand assure que ce fut à Saint-Paul de Léon. Les leçons du Saint, publiées par les Bollandistes, le disent également. Les Actes que nous avons suivis nous portent à croire que ce fut à Ploa-Bennec, où ses reliques ont été gardées pendant quelque temps. Elles en furent ôtées pendant les guerres (on ne dit point lesquelles), et cachées dans l'étang de Meloüet avec une cloche. La cloche est restée dans l'étang, mais les reliques en furent retirées et portées dans l'église. Il y a de l'apparence que les Actes entendent par là celle de Ploa-Bennec. Il paraît que le saint évêque termina sa carrière vers l'an 635; c'est au moins cette date qu'indique le Propre de Léon. Cependant, nous ne pouvons dire bien au juste en quel temps a vécu saint Tenenan. L'ancien Bréviaire de son église marque sa fête au 16 juillet, avec office de neuf leçons.

Il y a plusieurs paroisses dans l'ancien diocèse de Léon dont les églises sont dédiées à ce saint évêque.

Près de Locmaria (diocèse de Quimper) est Notre-Dame de Lesquellen, œuvre de saint Tenenan, qui ne crut pouvoir mieux commencer son ministère, qu'en élevant une chapelle à la Vierge sur la hauteur, à côté du château de Lesquellen, en même temps qu'il construisait à l'extrémité de la forêt, l'église de Plabennec. Informé, par inspiration divine, de l'approche des barbares qui venaient piller cette dernière église, il emporta tout ce qu'elle contenait de précieux à Notre-Dame de Lesquellen ; et là, il se mit en prière, demandant à Marie qu'elle préservât de la profanation la maison de son divin Fils. Il fut exaucé ; les portes et les fenêtres résistèrent à la rage des barbares. Furieux de voir leurs efforts impuissants, ceux-ci montèrent à Lesquellen pour s'en venger sur saint Tenenan ; mais au moment où ils se précipitaient sur l'homme de Dieu, la plaine leur apparut couverte d'une armée nombreuse, commandée du sommet de la colline, où, depuis lors, on vient souvent invoquer Marie, par un cavalier monté sur un cheval d'une blancheur éblouissante, habillé de blanc lui-même, et l'épée à la main, encourageant ses soldats d'une voix terrible. Effrayés, ils s'enfuirent et quittèrent le pays pour n'y plus revenir. Devenu plus tard évêque de Léon, saint Tenenan reçu la visite d'un de ses prêtres, qui ne pouvait se consoler d'avoir laissé tomber la sainte hostie en la portant aux malades, sans qu'il pût savoir où ce malheur était arrivé. Le saint évêque recourt à Marie, son refuge habituel, et la conjure de lui indiquer où était le corps de son Fils, pour le soustraire à la profanation. Peu d'heures après, pendant qu'il assistait à l'office, une colombe vient déposer sur son prie-Dieu un rameau de chêne verdoyant, portant dans ses branches un petit tabernacle en cire, fabriqué par un essaim d'abeilles qui l'entouraient encore : il ouvre ce tabernacle, trouve dedans l'hostie et va la déposer avec joie dans le ciboire en rendant grâces à Dieu.

Les Saints de Bretagne, par Dom Lobineau. — Tiré de l'ancien *Bréviaire* et du *Propre de Léon*. Voyez les Bollandistes au 16 juillet. — Cf. *Notre-Dame de France*.

SAINTE REINELDE [1], VIERGE, ET SES COMPAGNONS,

MARTYRISÉS A SANCHTE OU SAINTES, EN HAINAUT.

680. — Pape : Agathon. — Roi de Neustrie : Thierry III.

Quam mirandi generis mors est, cui parum fuit non esse in pœnis, nisi esset insuper in deliciis!

Oh ! l'admirable mort que celle qui est non-seulement la fin de tous les maux, mais encore le commencement de tous les biens.

S. Aug., *Tract.* LXV *sup. Evang. Joan.*

Dans les dernières années du VIIe siècle, des bandes de barbares, auxquels les peuples effrayés ont donné le nom de Huns, déjà si terrible dans l'histoire, mais qui étaient plutôt des Frisons, se jetèrent sur les provinces du Nord des Gaules et causèrent de grands ravages dans le Hainaut, le Brabant, et jusque dans la Morinie, le Ponthieu et la Picardie. C'est de la main de ces idolâtres que la noble vierge sainte Reinelde, patronne de Condé, sa patrie, reçut la couronne du martyre.

Elle avait pour père le bienheureux Witger, et pour mère sainte Amalberge, dont il a été déjà parlé : son frère, saint Emebert, succédera bientôt à saint Vindicien, sur les siéges de Cambrai et d'Arras, et sainte Gudule, sa sœur, après avoir imité fidèlement ses exemples, méritera un jour comme elle l'auréole des élus. Ainsi toute cette illustre et sainte famille était appelée à embellir nos contrées par le spectacle de ses vertus, et sainte Reinelde, à l'arroser de son sang virginal.

Dès ses premières années, elle donna de grandes espérances qui devaient pleinement se réaliser. Aussi ses parents l'environnaient-ils de leurs soins et de leur sollicitude, afin de faire croître dans son cœur innocent les germes de vertu que Dieu y avait déposés. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de l'adolescence, elle se vit recherchée, à cause de sa naissance et de ses brillantes qualités, par un grand nombre de jeunes seigneurs, qui tous ambitionnaient l'honneur d'avoir pour épouse une personne si accomplie.

Reinelde sut décliner avec prudence toutes ces prétentions, et déclara ouvertement qu'elle ne vivrait que pour Dieu, à qui elle voulait consacrer ses biens, sa virginité et toute son existence. Déjà même elle se préparait à l'accomplissement de ce généreux sacrifice, par la pratique des bonnes œuvres. Les jeûnes, les veilles et les prières faisaient ses délices ; elle soulageait les pauvres, les malades, les infirmes, et leur procurait tous les secours qui étaient en son pouvoir. Sa présence rappelait partout la joie, la paix et la confiance en Dieu. Elle parlait sans cesse de lui avec un sentiment de bonheur qui se trahissait dans ses traits, et qui pénétrait le cœur de tous ceux qui l'entendaient. Dans sa demeure, on la voyait toujours soumise aux volontés de ses parents, et pleine de douceur et d'affabilité envers les serviteurs, à qui elle rendait même plus de services qu'elle n'en recevait.

Lorsque Witger et son épouse, déjà avancés en âge, se retirèrent chacun

1. *Alias :* Ernelle, Renelle, Reinilde.

dans un monastère, pour y terminer tranquillement leurs jours, sainte Reinelde, et sa sœur sainte Gudule, qui était animée des mêmes sentiments, se disposèrent à faire à Dieu le sacrifice de leurs biens, et à les consacrer en bonnes œuvres. Après avoir pris toutes les mesures que la prudence commandait, elles se rendirent à l'abbaye de Lobbes, où leur père était mort depuis peu, et où leur vénérable mère sainte Amalberge, alors au monastère de Maubeuge, devait bientôt après faire transporter sa dépouille mortelle.

Les religieux leur ayant dit que ce lieu, d'après leur règle, était interdit aux personnes du sexe, et que jamais aucune d'elles n'y était entrée, sainte Gudule se retira et alla vivre presque aussitôt dans le monastère de Morselle, sur les rives de la Meuse. Pour Reinelde, pleine de confiance en Dieu qui sans doute lui inspirait cette résolution, elle demeura trois jours et trois nuits près de l'abbaye, ne cessant de conjurer le Seigneur d'exaucer ses prières et de lui faire connaître sa sainte volonté. Au milieu de la troisième nuit, tandis que tous les religieux reposaient, les portes de l'église s'ouvrent tout à coup, sans que personne y porte la main, et la cloche du monastère se fait entendre. Réveillés par ce bruit étrange, les frères accourent de toutes parts pour en connaître la cause. Quelle n'est pas leur surprise de rencontrer sainte Reinelde, en prière et les bras étendus devant l'image du Sauveur ! Ils lui demandent aussitôt la raison du bruit qu'ils ont entendu, et comment elle a pu pénétrer dans l'église. « Si vous n'avez point voulu y introduire une pécheresse comme moi », répond l'humble servante de Jésus-Christ, « Dieu, dont la miséricorde est infinie, la lui a ouverte malgré ses péchés, et c'est par sa puissance que vous m'y voyez entrée ». En entendant ces paroles, le supérieur du monastère et ses religieux reconnurent la haute sainteté de la Vierge de Condé et l'étonnant prodige que Dieu venait de faire en sa faveur : tous alors se prosternèrent devant elle, la suppliant d'adresser au ciel des prières pour leur communauté. Sainte Reinelde, à son tour, leur demanda de la recommander au Seigneur, afin qu'en toutes choses elle accomplît son adorable volonté.

Après avoir rendu à Dieu ses hommages et fait à l'apôtre saint Pierre, patron du monastère, l'offrande d'une partie de ses biens, sainte Reinelde, accompagnée seulement d'un serviteur et d'une servante d'une vertu éprouvée, entreprit le pèlerinage de la Terre Sainte. Les différentes particularités de ce lointain voyage ne sont point connues ; on voit seulement qu'à son retour, elle rapporta un grand nombre de reliques précieuses, entre autres, un morceau du saint Sépulcre, du bois de la vraie Croix et de l'habit de la sainte Vierge.

Rentrée au milieu des siens, Reinelde continua la vie édifiante et mortifiée qu'elle avait menée jusqu'alors. Tous les habitants de la contrée l'appelaient la *Sainte* et lui témoignaient le profond respect dont son éminente piété les pénétrait. L'humble Vierge rapportait fidèlement à Dieu ces hommages, et en profitait pour attirer les âmes à lui et faire fleurir partout auprès d'elle les vertus chrétiennes.

Ce fut pendant qu'elle se livrait à l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres, que des tribus barbares fondirent tout à coup sur le pays et y causèrent d'épouvantables ravages. A l'approche du danger, un grand nombre d'habitants s'étaient retirés dans des cavernes, des forêts et d'autres lieux inaccessibles, pour y mettre leur vie en sûreté. Pour sainte Reinelde, se confiant en Dieu et remettant son sort entre ses mains, elle resta dans l'église avec deux personnes, un clerc appelé Grimoald ou Grimold et un ser-

viteur du nom de Gondulphe. Là, les bras en croix et prosternée humblement devant l'autel du martyr saint Quentin, elle demandait à Jésus-Christ la grâce de répandre pour lui son sang, comme il avait daigné répandre le sien pour le salut des hommes.

Les barbares, semblables à des animaux furieux, se jetèrent avec rage et violence sur toute la contrée : bientôt ils arrivèrent dans le village abandonné, et se dirigeant vers l'église, ils y égorgèrent les trois victimes qui s'étaient comme dévouées pour le salut du peuple entier. Sainte Reineide et le sous-diacre saint Grimoald eurent la tête tranchée ; Gondulphe, sans qu'on puisse expliquer la raison d'un semblable supplice, eut la tête percée de gros clous. Après ce massacre, les idolâtres essayèrent de mettre le feu à l'église, mais toutes leurs tentatives furent inutiles. Lorsqu'ils eurent ravagé tout le pays, ils retournèrent vers les côtes de la Frise, et c'est alors que les habitants, en rentrant dans leur village, retrouvèrent les restes sanglants des trois Martyrs qu'ils enterrèrent dans l'église avec tous les honneurs dus à des corps saints.

On représente sainte Reinelde : 1° traînée par les cheveux, puis décapitée par les barbares ; 2° ayant à ses côtés l'épée, caractéristique de son martyre ; 3° dans un groupe, avec sa mère sainte Amalberge et sa sœur sainte Gudule.

Elle est patronne de Maeseyck, petite ville du Limbourg belge, sur la Meuse.

CULTE ET RELIQUES.

De nombreuses guérisons ont été opérées au tombeau de sainte Reinelde ; ses Actes citent entre autres celle d'un paralytique de sept ans, d'un grand nombre d'aveugles et de boiteux. Des *ex-voto* multipliés rappelaient le souvenir de ces bienfaits de la Vierge martyre. Il y eut plusieurs élévations de son corps : l'une, qui paraît être la première, fut faite en 806 par les évêques de Cambrai, de Tournai et de Liége ; l'autre, qui eut lieu sous le pontificat de saint Grégoire VII, par Gérard, évêque de Cambrai et d'Arras. Dans les années 1170 et 1352, les abbés de Lobbes, Jean et Pierre, visitèrent ces saintes reliques et les exposèrent à la vénération du peuple. Enfin, en 1621, l'illustre François van der Burch, archevêque de Cambrai, visita lui-même ce lieu si cher à la piété des fidèles.

Le culte de sainte Reinelde a été de tout temps très-célèbre dans le Hainaut et le Brabant, et surtout dans le village où elle a été martyrisée. On l'invoque particulièrement pour la guérison des ulcères invétérés, des blessures et d'autres infirmités semblables. Pour cet effet, on emploie surtout avec succès l'eau d'une fontaine, distante de l'église d'environ un demi-quart de lieue, et qui porte aussi le nom de Fontaine de Sainte-Reinelde. Dieu a souvent récompensé par des guérisons extraordinaires la foi et la piété des infirmes et des malades qui en venaient chercher, ou à qui on en portait. On voit quelquefois des personnes qui se rendent en ce lieu, non-seulement de Halle, mais encore de pays très-éloignés.

La dévotion envers sainte Reinelde amène souvent beaucoup de pèlerins auprès de ses précieuses reliques. Le jour de sa fête surtout, 16 de juillet, on en aperçoit des multitudes qui arrivent de tous les villages voisins. Les travaux sont alors suspendus, et les habitants profitent de ce repos pour remplir leurs devoirs religieux.

La fête de la Sainte-Trinité attire aussi à Saintes un immense concours de pèlerins : ce jour-là, on fait une procession très-solennelle dans laquelle les reliques de la Vierge martyrisée sont portées triomphalement sur un char, avec les deux châsses qui renferment celles de saint Grimoald et de saint Gondulphe.

La châsse qui contient la précieuse dépouille de sainte Reinelde est en cuivre doré et d'un très-beau travail : des deux côtés on voit douze petites statuettes en argent qui représentent les Apôtres. La Patronne occupe seule une de ces faces de la châsses, et la sainte Vierge la face opposée. Cette statue de sainte Reinelde est aussi en argent et de la hauteur de trente centimètres environ : elle est représentée en costume de pèlerin, un bourdon dans la main gauche et une palme dans la main droite.

Outre les indulgence accordées par les souverains Pontifes, en faveur des pieux fidèles qui viendraient honorer la Sainte, dans le lieu où elle a répandu son sang pour Jésus-Christ, une confrérie, établie par les habitants de Saintes et des lieux voisins, attire encore, sur toute la contrée.

d'abondantes bénédictions. Les règles de cette association sont très-sages et très-propres à faire avancer dans la vertu tous ceux qui les suivent avec fidélité.

Il y a auprès de Halle, sur la route qui conduit à Enghien, un village qui porte le nom de Sainte-Reinelde, et où cette sainte Martyre est aussi très-vénérée.

A Condé, rapporte un très-respectable témoin oculaire, on désigne encore l'endroit où existait le château qu'elle habitait. De toutes parts on vient l'invoquer devant sa statue placée dans l'église, et les pèlerins vont tous puiser au puits de sainte Reinelde une eau qui a opéré souvent, dit-ont des guérisons remarquables. Ce puits se trouve aujourd'hui dans le vaste enclos de l'arsenal : il est entouré de murailles à hauteur d'appui, et entretenu avec soin et respect par le commandant de l'artillerie. L'église de Condé possède aussi un très-ancien reliquaire sur lequel on lit l'invocation suivante : « Sainte Reinelde, native de Condé, priez pour nous ».

Nous avons emprunté cette biographie à la *Vie des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes.

S. FULRADE, ABBÉ DE SAINT-DENIS, PRÈS PARIS,

ET FONDATEUR DE PLUSIEURS ABBAYES EN ALSACE.

784. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Charlemagne.

Via angusta est via abstinentiæ et castitatis, humilitatis et omnis religionis, quam viam ante nos Christus attrivit, qua via ad suum regnum migravit.

La voie étroite est la voie de la pénitence, de la chasteté, de l'humilité, de la piété; cette voie, Jésus nous l'a frayée, c'est par elle qu'il est allé à son royaume.

S. Aug., *De triplici Habitaculo.*

Saint Fulrade, quatorzième abbé de Saint-Denis, en France, naquit en Alsace, où ses parents possédaient de grands biens. Dom Calmet prétend même qu'il vit le jour à Saint-Hippolyte, petite ville située à quatre lieues de Colmar. La plupart des anciens historiens, abusés par quelques faux diplômes dans lesquels Fulrade est nommé *Nepos* de Charlemagne, disent que cet abbé était neveu ou petit-fils de cet empereur; quelques-uns, le confondant avec un autre Fulrade, abbé de Saint-Quentin en Vermandois, dont le père était fils naturel de Charles-Martel, le font ainsi oncle de Charlemagne ; mais le testament de Fulrade fait mieux connaître son origine.

Riculphe, son père, et Ermengarde, sa mère, jouissaient en Alsace d'une haute considération. Fulrade se distingua dès sa jeunesse par sa piété, et avec l'âge se développèrent en lui les heureuses dispositions que la nature lui avait données. On le regarde, avec raison, comme un des plus grands hommes de son temps; aussi son mérite et ses talents lui frayèrent-ils le chemin des premiers emplois du royaume. Devenu abbé de Saint-Denis, il fut chargé, en 751, par Pépin, d'aller à Rome avec saint Bourcard Ier, évêque de Wurtzbourg, consulter le pape Zacharie sur la disposition qu'on devait faire du trône. Fulrade jouit, sous le règne de Pépin, de l'estime de toute la France et de la confiance de ce monarque. Il fut nommé conseiller du roi, chapelain de son palais, archiprêtre des royaumes d'Austrasie, de Bourgogne et de Neustrie, et archichapelain, ou grand aumônier de France. Il exerça encore cette charge sous Carloman et Charlemagne. Le Pape eut de même une grande estime pour lui.

Astolphe, roi des Lombards, faisait continuellement la guerre au souverain pontife Etienne, et menaçait d'envahir la ville de Rome ; le Pape demanda du secours à Pépin. Celui-ci força le roi des Lombards à un accommodement et envoya l'abbé Fulrade en Italie pour s'entendre avec lui sur la restitution de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole ; mais le monarque lombard ne remplit pas les conditions de ce traité, c'est pourquoi Pépin l'obligea de nouveau à accepter des conditions plus dures encore : vingt villes furent évacuées par Astolphe, et Fulrade , chargé une seconde fois d'aplanir les difficultés de la convention, apporta à Rome les clefs de ces cités et les déposa sur le tombeau de saint Pierre, pour en faire, au nom de son roi, donation à l'Eglise, quoique toujours sous la suzeraineté des rois de France. Par ce moyen, l'Eglise de Rome parvint à la possession paisible des villes de Ravenne, Rimini, Pesaro, Césène, etc.

On conserve encore une bulle du pape Etienne III, donnée le 16 février 752, dans laquelle ce Pontife permet à Fulrade de bâtir des monastères dans les terres qui lui appartiennent en propre ou qui lui seraient données. Fulrade fonda six monastères ou prieurés et plusieurs églises : deux de ces monastères existaient en Alsace. Mais, au milieu de ses travaux, le saint homme ne laissa point de se rendre toujours utile à son pays ; car, après la mort du roi Astolphe, Didier, roi des Lombards, chercha à reconquérir les villes qui avaient été cédées au Saint-Siége et prit les armes. Fulrade reparut en Italie : son éloquence et ses manières conciliatrices, jointes à la force des preuves qu'il alléguait, firent renoncer Didier à ses entreprises, et celui-ci, par les dispositions de Fulrade, fut couronné roi du pays qu'il allait dévaster. Le Pape et toute l'Italie lui témoignèrent la plus vive reconnaissance pour l'heureux succès de cette négociation.

Fulrade assista à l'assemblée d'Attigny-sur-Aisne et reçut de la noblesse française toutes les marques de l'estime la plus profonde. Il fit son testament en 777, à Héristal, et donna tous ses biens, monastères, églises, etc., à l'abbaye de Saint-Denis. Sa précieuse mort arriva le 16 juillet 784 : il est le seul des abbés de Saint-Denis auquel on donna le titre de Saint. Le célèbre Alcuin composa son épitaphe. On l'enterra d'abord dans l'église de Saint-Denis ; mais son corps fut transporté plus tard au monastère de Liepvre, où il fut honoré le 17 février, jour de sa translation.

Le premier monastère que l'Alsace dut à la générosité de Fulrade, fut celui qu'il fit construire dans un endroit nommé Audaldevillers, et qu'il dédia au martyr saint Hippolyte. Il y déposa le corps de ce saint martyr, qu'il avait obtenu, vers l'an 764, du pape Paul, avec plusieurs autres reliques, dont il enrichit les monastères de sa fondation. Les pèlerinages que les fidèles entreprirent pour aller vénérer les reliques de saint Hippolyte, firent bientôt oublier le nom d'Audaldevillers, et la petite ville qui se forma autour du monastère prit et conserva jusqu'à nos jours le nom de ce saint martyr. Mais les reliques de saint Hippolyte ne restèrent pas longtemps dans cet endroit ; car une charte de Charles le Chauve, de l'année 862, nous apprend que dès lors elles avaient été transférées dans l'abbaye de Saint-Denis avec celles de saint Cougat ou Cucufas, martyrisé à Barcelone le 25 juillet 304 sous l'empire de Dioclétien.

Le second monastère dû à Fulrade fut celui qui prit le nom du fondateur même ; mais plus tard le nom de Fulradviller fut changé en celui de Liepvre ou *Leberau*, de la rivière de *Leberaha*, sur laquelle il était situé. Ce monastère donna son nom à un village qui s'est formé autour. Fulrade céda à ce monastère plusieurs biens qui lui appartenaient et la plupart de ceux

qui lui avaient été donnés par Widon et Chrodbarde, deux seigneurs alsaciens. Il y déposa des reliques du pape saint Alexandre et de saint Cougat. Les reliques de saint Cougat furent apportées en France par Charlemagne, et ne restèrent au monastère de Liepvre que jusqu'en 835, époque à laquelle Hilduin, abbé de Saint-Denis, les fit transporter, le 25 août, dans son abbaye, où elles furent honorées depuis.

L'ancienne église de Liepvre subsistait encore au milieu du dernier siècle : elle fut démolie en 1751. On voyait peinte sur les vitres l'image de saint Fulrade, avec ces mots : *Domea cuncta Deo hic*, et, de l'autre côté, le portrait de Charlemagne, avec cette inscription : *Fiant hæc jubeo*. Richier, dans sa *Chronique de Senones*, parle aussi d'un pavé de marbre en mosaïque, fort curieux, que l'on attribuait à Charlemagne et que l'on voyait aussi à Liepvre.

Ces deux maisons, étant dans leur origine du diocèse de Strasbourg, devinrent des prieurés de l'Ordre de Saint-Benoît et dépendirent de l'abbaye de Saint-Denis jusqu'au XIVe siècle. La petite ville de Saint-Hippolyte fut incendiée, avec son monastère, en 1286, par Anselme, comte de Ribeaupierre, alors en guerre avec l'empereur Rodolphe de Habsbourg; elle eut le même sort en 1326, et fut prise et rasée par Léopold, duc d'Autriche, parce que Louis d'Œttingen, landgrave de la basse Alsace et seigneur de Saint-Hippolyte, s'était révolté contre lui et déclaré pour Louis de Bavière, son rival. Ce n'est que vers l'an 1400 que les ducs de Lorraine s'emparèrent de Saint-Hippolyte et de Liepvre, en vertu de la juridiction qu'ils exerçaient sur les deux monastères et qu'ils avaient obtenue au XIIe siècle.

Les abbés de Saint-Denis se pourvurent, en 1404, auprès du roi Charles VI, pour se faire restituer les prieurés ; mais ils ne furent point écoutés, et ce sont ces ducs qui les unirent à la collégiale de Saint-Georges de Nancy, en vertu d'une bulle du pape Alexandre VI, du 16 avril 1502. Lorsque cette collégiale fut elle-même réunie, en 1742, à la primatiale de cette ville, les deux prieurés revinrent aussi à la même église.

A quelque distance de Saint-Hippolyte est située la petite ville de Bergheim, près de laquelle on voyait autrefois une maison de Templiers et la chapelle de Saint-Pierre, paroisse du village de Bergheim-Weiller. Lors de la suppression de l'Ordre des Templiers, en 1312, leur maison fut annexée au préceptorat des chevaliers de Malte de Schelestadt[1]. Près de Guémar est le célèbre pèlerinage en l'honneur de saint Maximin, évêque de Trèves. L'église fut construite en 1262 par Ulrich, comte de Ribeaupierre. Ses successeurs se montrèrent toujours fort généreux envers cette église et s'y rendaient tous les ans avec toute leur cour, pour y recevoir la sainte communion.

Voir l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler.

1. On voyait, il y a quelques années, dans la chapelle de cette antique demeure des Templiers, plusieurs peintures à fresque, mais qui ne paraissent pas remonter jusqu'à eux. On y a découvert un tombeau qui renfermait le corps d'un chevalier du Temple, assez bien conservé, mais sans aucune indication de l'époque à laquelle il fut déposé dans ce monument.

LE B. MILON, ÉVÊQUE DE THÉROUANNE

1158. — Pape : Adrien IV. — Roi de France : Saint Louis.

Ille qui justitiæ zelo semper est accensus, qui veritatem ubique zelat, qui sapientiæ fervet studiis, amore Christi compungitur.

Celui qui est toujours enflammé du zèle de la justice, qui a le zèle de la vérité, qui recherche avec ardeur la sagesse, voilà le chrétien pénétré de l'amour du Christ. S. Bernard, *serm.* xx *sup. Cant.*

Issu de la noble maison de Selincourt, en Picardie, le bienheureux Milon devint prêtre du diocèse de Thérouanne et exerçait, en 1113, les fonctions curiales dans la modeste paroisse de Verchin, près de Furges. Il se retira, peu de temps après, dans un ermitage que s'était formé saint Josse, dans un lieu appelé Runiac, situé à peu de distance de la rivière d'Authie, dans la commune actuelle de Tortefontaine. Là, il se livrait avec quelques reclus aux saintes rigueurs de la pénitence, lorsqu'il résolut de se rendre auprès de saint Norbert, à Prémontré, pour étudier la règle de son Institut. Il s'unit aux disciples de l'illustre fondateur, prit avec eux l'habit religieux et fit profession selon la règle de Saint-Augustin, la veille de Noël 1119.

En 1120, il revint dans sa retraite de Runiac ou plutôt de Saint-Josse-aux-Bois, car elle avait pris ce nom du saint qui l'avait primitivement habitée ; et conformément aux instructions données par saint Norbert, il engagea les ermites qu'il y avait laissés à embrasser la règle de Prémontré. Ceux-ci accueillirent la proposition et Milon devint leur premier abbé.

L'éminente sainteté de saint Norbert, dont on se rappelait encore le passage et les prédications dans ces contrées, la vertu admirable de son nouveau disciple Milon, déterminèrent beaucoup de seigneurs à favoriser l'établissement qu'il fondait à Saint-Josse-aux-Bois. Beaucoup d'entre eux firent des donations qu'approuva l'archevêque de Reims, et lui-même accorda aux religieux le droit d'élire librement leurs abbés. Le bienheureux Milon se réjouissait beaucoup de ces bénédictions multipliées que le ciel répandait sur son œuvre. Outre une église qu'il bâtit pour ses religieux, dont le nombre augmentait de jour en jour, il fit encore construire, dans un quartier séparé, comme un second monastère pour les religieuses. Pendant dix ans il imprima à cette communauté naissante une sage direction et lui inspira les sentiments dont il était animé lui-même. Son rare mérite n'avait pu échapper au clergé et à beaucoup d'habitants du pays ; aussi presque toutes les voix se prononcèrent-elles en sa faveur, quand il fallut, en 1130, remplacer le saint évêque de Thérouanne, Jean de Warneton, qui venait de mourir. L'intrigue avait déjà porté sur ce siége important, Baudouin, frère de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et ce jeune chanoine, sans expérience et sans vocation, avait déjà accumulé les imprudences en prenant en main la direction des affaires de ce diocèse. Une assemblée régulière, convoquée par l'archevêque de Reims et les évêques de la province, mit fin à cette intrusion et donna à l'église de Thérouanne un pasteur selon le cœur de Dieu. L'élection de Milon ayant été confirmée par le pape

Innocent II, l'archevêque donna l'onction au nouveau pontife, le 15 février 1131.

Tout l'épiscopat du bienheureux Milon fut consacré au développement de la piété dans les âmes et à la fondation des églises et des monastères. C'était, à cette époque surtout, le plus important des besoins et la plus populaire des institutions. C'est aussi par leur dévouement à cette œuvre que se distinguaient les prélats les plus zélés et les plus vertueux.

A peine en possession de son siége épiscopal, Milon songea à doter la ville de Thérouanne d'une maison de l'Ordre de Prémontré. Il choisit pour cela l'emplacement d'un ancien couvent ruiné durant les invasions normandes. Il y appela des religieux de la communauté de Saint-Pierre-les-Selincourt, vulgairement connue sous le nom de Sainte-Larme. Cette maison prit pour patron saint Augustin, et Milon lui fit des donations qui furent confirmées par le pape Eugène III. Dans les années suivantes, il contribua encore à la fondation du monastère de Notre-Dame-de-Licques, non loin du détroit du Pas-de-Calais, à celle des chanoines réguliers de la congrégation d'Arrouaise, dans l'abbaye de Saint-Wulmer de Boulogne.

Le saint évêque vit encore s'établir, sur un autre point de son diocèse, l'abbaye de Beaulieu dans le Boulonnais, fondée par Eustache dit le Vieux, seigneur de Fiennes et l'un des compagnons de Godefroi de Bouillon en Palestine. Parmi les autres fondations que signalent encore les monuments anciens, on peut rappeler le nouvel établissement des religieux du château de Choques, dont l'église et les bâtiments avaient été détruits durant la guerre. Le bienheureux Milon leur procura un terrain en dehors du bourg de Choques, près de la Clarence. Ils s'y perpétuèrent jusqu'en 1792. Le zèle et l'exemple du saint évêque de Thérouanne contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre des églises ou maisons religieuses, en déterminant de puissants seigneurs à en bâtir aussi sur leurs terres. Entre les diverses consécrations rapportées dans les auteurs, la plus remarquable est celle de l'église cathédrale de Thérouanne, qui eut lieu en 1133. Ce monument ayant beaucoup souffert depuis plusieurs années, Milon le fit réparer et le pourvut d'ornements. Au milieu de la multitude, accourue de toutes parts pour assister à cette cérémonie, on remarquait les châsses renfermant les reliques de saint Omer, de saint Bertin, de saint Folquin, de saint Erkembode et de saint Winnoc, apôtres de ce diocèse.

A ces consolations multipliées que goûtait le saint évêque dans l'accomplissement des devoirs de son ministère, venaient aussi se joindre parfois de justes sujets d'affliction. Si des seigneurs le réjouissaient par les témoignages de leur piété, d'autres l'affligeaient sensiblement par leurs violences et leurs crimes. Ce fut surtout de l'avoué de sa ville épiscopale qu'il eut le plus à souffrir. Cet homme, nommé Arnoul, qui, par la nature de ses fonctions, devait protéger l'évêque et le clergé, n'usa au contraire de son autorité que pour faire peser sur eux la plus cruelle oppression. Il avait construit sur la voie romaine, ou route de Tournehem, un château qui dominait la ville, et se servait de cette forteresse pour s'y retrancher, inquiéter l'évêque, son chapitre et toute la population. Milon se vit forcé d'implorer les services du comte de Flandre, pour soumettre ce turbulent voisin. Thierry d'Alsace leva des troupes, vint assiéger ce fort, le prit d'assaut et le fit raser jusqu'aux fondations. Le Pape intervint dans cette affaire et lança des anathèmes contre l'avoué Arnoul : de plus, dans une assemblée du clergé et de la noblesse, il fut réglé que nul ne pourrait, à l'avenir, construire aucun fort, non-seulement dans l'enceinte de Thé-

rouanne, mais même à moins d'une lieue de cette place. Voici comment Milon raconte les excès auxquels se livrait cet avoué. « Il venait », dit-il, « à main armée violer nos demeures, briser les portes du temple, répandre le sang dans le lieu saint, incendier nos granges et les maisons de nos chanoines. Sommé de paraître devant nous pour donner satisfaction de tous ces torts, il refusa jusqu'à trois fois, et nous avons alors prononcé un jugement canonique ».

La science du bienheureux Milon ne le rendit pas moins remarquable que son zèle et sa vertu. Il était considéré comme une des lumières de son temps, et plusieurs fois on eut recours à ses conseils pour des affaires très-importantes. Les auteurs signalent sa présence au Concile tenu à Reims en 1148, sous la présidence du pape Eugène III. Dans cette assemblée on fit dix-huit canons sur la discipline ecclésiastique, et l'on traita incidemment de l'affaire de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, suscitée par un écrit qu'il avait publié sur la substance divine. Les Prélats réunis, et parmi lesquels se trouvaient saint Bernard et Suger, abbé de Saint-Denis, rédigèrent un symbole et députèrent trois d'entre eux pour le présenter au Pape. Ces députés furent Milon, Suger et l'évêque d'Auxerre.

Tels sont les faits principaux qu'on remarque dans la vie de l'évêque Milon. Le Père Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise gallicane*, liv. XXVIe, cite une lettre adressée à ce Prélat par Pierre le Vénérable, abbé du monastère de Cluny. Il s'y plaint de ce que Milon ne rend pas justice dans ses discours à la régularité de ses religieux et qu'il les juge avec une sévérité excessive. Peut-être le bienheureux Milon, dont tous les désirs tendaient à l'accroissement de l'Ordre des Prémontrés, avait-il exprimé d'une manière trop générale le mécontentement que lui avait inspiré la conduite de quelqu'une des abbayes de Cisterciens qu'on rencontrait dans son diocèse.

Entre les sages règlements que porta le vénérable évêque de Thérouanne pendant son administration, on signale ceux qui ont rapport aux mariages, à la transmission des fiefs, aux droits des Eglises et à ceux des communes récemment affranchies. Il prit ces dernières dispositions de concert avec le comte de Flandre, Thierry d'Alsace. Le sage Prélat sut allier aux devoirs de l'épiscopat ceux de la profession religieuse dont il conserva l'esprit jusqu'au dernier jour de sa vie. Sa vertu la plus remarquable était l'humilité, comme l'indique cette parole de plusieurs auteurs : *In Norberto fides, in Bernardo charitas, in Milone humilitas :* « La foi de Norbert, la charité de Bernard, l'humilité de Milon ».

D'après les auteurs du *Gallia Christiana*, le bienheureux Milon mourut le 16 juillet 1158. « On lit dans ses actes », dit le Père Malbrancq, « qu'une femme, aveugle depuis quatre ans, a recouvré la vue près de son tombeau ». Baronius a loué la science de ce saint évêque, et du Saussay fait mention de lui dans son martyrologe gallican. Raissius en parle aussi au 16 juillet dans son *Auctarium ad natales Sanctorum Belgii*. L'église de Thérouanne et l'Ordre de Prémontré lui ont décerné le titre de Bienheureux.

Nous avons emprunté cette biographie à la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes. — Cf. *Légendaire de Morinie*.

LE TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX EN ESPAGNE

1212. — Pape : Innocent III. — Roi de Castille : Alphonse IX.

Crux Christi incredulis scandalum est, credentibus vero salus.
La croix de Jésus-Christ est le scandale des incrédules et le salut des croyants.
S. Ignat. mart., *Ep.* XIV *ad Ephes.*

Bien que cette solennité du Triomphe de la sainte Croix soit particulière au royaume d'Espagne, nous la rapporterons ici comme un souvenir cher aux armes chrétiennes.

Entre les glorieuses victoires que le Dieu tout-puissant nous a données contre les infidèles, il n'y en a pas de plus illustre que celle qui fut remportée par Alphonse IX, roi de Castille et fils du roi Don Sanche, avec l'aide des rois de Navarre et d'Aragon, sur une armée innombrable de Maures. Nous en tirons le récit de l'histoire de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, qui assistait à cette bataille tout auprès du roi, et de la lettre que le roi Alphonse écrivit au pape Innocent III, pour lui raconter cet événement.

Le roi don Alphonse, embrasé de la gloire de Dieu et du désir de propager son culte, irrité de l'insolence des Maures qu'accroissaient leurs nombreuses victoires, résolu de venger les injures continuelles que ces furieux faisaient au nom chrétien, consulta les prélats et les grands de son royaume, et, après avoir reçu leur avis et leur consentement, comptant sur la Bonté divine toujours propice à ceux qui l'invoquent avec foi, sur le secours des rois voisins et des autres princes chrétiens ses alliés, il forma le généreux dessein de faire un dernier et suprême effort contre la puissance du Croissant. C'est pourquoi il envoya d'abord à Rome, puis en France et en Allemagne, l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximenès, homme très-docte et d'une grande autorité, pour supplier le pape Innocent III d'accorder la croix militaire à tous ceux qui prendraient les armes, et de les faire jouir des mêmes indulgences et priviléges que pour les croisades de Terre Sainte, ce qu'il fit volontiers.

Par les soins de l'archevêque, le bruit de cette expédition se répandit rapidement dans toute la chrétienté. On sut que le roi de Maroc menaçait de nouveau de porter la ruine et la mort dans l'empire da la Croix. On accourut de tous les côtés pour prendre part à la croisade, et le nombre des soldats du Christ fut si grand, qu'on ne put les loger dans la ville de Tolède et qu'ils furent obligés de camper sous des tentes au bord du Tage. Il en vint de la France et de l'Italie, parmi lesquels on remarquait beaucoup de prélats et de princes qui s'étaient dévoués pour cette guerre sainte. Jamais l'Espagne n'avait vu dans ses plaines une si puissante armée.

Les troupes partirent de Tolède au mois de mai de l'an 1212. On eut à surmonter d'abord de grandes difficultés, parce que le roi maure avait eu le soin de fortifier tous les passages des montagnes, et de couper les routes de larges fossés qui barraient le chemin à la cavalerie ; mais, aidée du secours de Dieu, l'armée franchit tous ces obstacles. On prit même quelques villes, au nombre desquelles était Calatrava. Malheureusement la division se mit dans le camp

des chrétiens : il y eut des querelles regrettables, à la suite desquelles les troupes étrangères quittèrent l'armée pour retourner dans leur pays.

Quoique privé de ces auxiliaires, le roi Don Alphonse n'en poursuivit pas moins sa marche et joignit ses forces à celles de Don Pierre, roi d'Aragon, et de Don Sanche, roi de Navarre. Tous ensemble vinrent au-devant de l'ennemi jusqu'à Moradalo, où le roi Mohamed les attendait au milieu d'une armée formidable. Il s'était fortifié, résolu de défendre le passage, mais sans vouloir livrer de bataille décisive. Il ignorait encore le départ des troupes étrangères ; mais, lorsqu'il eut appris par ses espions la défection des auxiliaires, il réunit ses troupes et se plaça dans une gorge de montagnes fort escarpées, envoyant en même temps quelques compagnies vers Baëza, pour ravager les champs des chrétiens.

La route que suivait l'armée des croisés était si difficile, que les chevaux avaient peine à se soutenir. On avait devant soi une foule innombrable d'ennemis, et il semblait presque impossible de forcer le passage. Le retour n'était pas moins dangereux. Dans cette circonstance critique, le roi Don Alphonse encouragea les siens à mettre leur confiance dans la Providence et dans la Bonté divine. Dieu vint en effet à leur aide ; un berger, qui connaissait parfaitement toutes ces montagnes (ils le regardèrent comme un ange envoyé de Dieu) leur indiqua un passage qui n'était pas gardé, et par lequel il les conduisit dans la plaine, sous les yeux des Maures, qui frémissaient de rage en voyant leur proie leur échapper.

Mohamed se mit aussitôt à leur poursuite dans l'espoir d'engager le combat ; mais Don Alphonse, considérant que ses troupes étaient harassées de fatigue, résolut d'éviter la bataille, jusqu'à ce que son armée eût eu le temps de se refaire un peu, et qu'il eût reconnu les forces de l'ennemi. Les barbares, attribuant cette prudence à la peur, s'enflèrent d'orgueil, et Mohamed se vanta de resserrer les trois rois dans un cercle si étroit, qu'il les prendrait avant trois jours.

Dès le lendemain, il déploie ses étendards, range ses troupes en bataille et marche au combat, comme à une victoire assurée ; mais les chrétiens ne sortirent point de leur camp, attendant une occasion favorable. Don Alphonse, en habile général, voulait choisir le temps et le lieu du combat.

Dans la nuit du dimanche, l'armée chrétienne se prépara par une confession et une communion générales. On chanta la messe dans le camp, après laquelle les évêques publièrent l'indulgence plénière que le Pape avait accordée. Chacun alors se mit à son poste, les mains et les yeux levés vers le ciel, de qui on attendait la victoire. Les soldats paraissaient joyeux et enflammés du désir de mourir pour Jésus-Christ ; ils s'avançaient rapidement, invoquant par de grands cris le saint Nom de Dieu, le suppliant de les venger de ces barbares qui venaient détruire la religion chrétienne et ruiner la gloire de la Croix.

L'armée des Maures était innombrable ; on voyait au milieu d'elle le roi Mohamed vêtu avec une grande magnificence et couvert du manteau noir du premier des Almoades. Il faisait porter devant lui l'épée et le livre de l'Alcoran. Le combat s'engagea aussitôt avec une égale ardeur ; mais, comme les Maures surpassaient de beaucoup les chrétiens, la victoire parut se ranger d'abord de leur côté, en sorte que le roi Alphonse dit à l'archevêque de Tolède : « Il nous faudra mourir ici, seigneur archevêque, nous et les nôtres ». — « Non, non, Sire », répondit le courageux prélat ; « mais, avec l'aide de Dieu, nous triompherons de nos ennemis ».

Le secours du ciel ne tarda pas, en effet, à paraître évident, et la victoire

revint dans les rangs des chrétiens. La Croix que l'on avait coutume de porter devant l'archevêque de Tolède, et que soutenait Dominique Paschase, chanoine de cette Eglise, traversa toute l'armée des Sarrasins ; elle resta de l'autre côté des rangs comme pour servir de signal aux chrétiens, sans que celui qui la portait pût être abattu. Il y avait aussi, parmi les étendards royaux, une image de la très-sainte Vierge, Patronne de Tolède et des royaumes d'Espagne. A sa vue, les Maures, qui combattaient avec un grand courage et qui avaient résisté à toutes les attaques des chrétiens, furent manifestement troublés ; ils commencèrent à s'ébranler et à se mettre en fuite, et furent poursuivis à coups d'épées, de lances et de flèches. C'est ainsi que les chrétiens remportèrent la victoire, reconnaissant qu'elle venait plus du ciel que de la force de leurs bras, et que c'était l'ouvrage du Dieu des armées.

Le roi Mohamed eut à peine le temps de s'enfuir sur ses dromadaires : deux cent mille des siens périrent dans le combat, où les chrétiens perdirent peu de monde. Ceux-ci, pendant plusieurs jours, ne furent occupés qu'à recueillir les dépouilles, et, quoiqu'ils se servissent du bois des arcs, des lances et des flèches pour faire du feu, ils ne purent les consumer tous, tant le nombre en était considérable.

Une si complète défaite abattit entièrement l'orgueil des Maures, en même temps qu'elle releva le cœur des chrétiens et affermit leur confiance en Dieu, qui les avait si visiblement secourus. Ils avaient, au reste, mérité cette assistance divine en entreprenant cette guerre, non par amour du pillage ou pour étendre leur territoire, mais pour la gloire de Dieu, l'exaltation et la propagation de la vraie religion : ce que les rois devraient toujours se proposer uniquement, lorsqu'ils combattent les infidèles, les hérétiques et les autres ennemis de Dieu.

Remarquons en outre qu'ils avaient eu recours au Chef suprême de l'Eglise, pour en obtenir des indulgences et des prières. Le pape Innocent III avait, en effet, ordonné des prières générales dans toute la chrétienté ; il avait indiqué à Rome un jour de jeûne rigoureux au pain et à l'eau, et institué une procession solennelle, qu'il suivit lui-même nu-pieds, suppliant Notre-Seigneur d'avoir pitié de ses enfants et d'accorder la victoire aux chrétiens sur les barbares.

Une concorde parfaite n'avait cessé de régner entre les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. Enfin toute l'armée, outre ses armes matérielles, s'était munie des armes divines par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dès le commencement de la guerre, le roi Don Alphonse avait défendu à ses soldats de porter des habits magnifiques et des armes de luxe, ne voulant point irriter par la vanité la Majesté divine, et tenant à ce que chacun se contentât des armes nécessaires au combat. L'armée se soumit parfaitement à ces ordres et seconda en tout les pieuses intentions de son roi.

Rangeons encore parmi les causes de ce grand triomphe le désintéressement avec lequel chefs et soldats dédaignèrent d'abord les dépouilles de l'ennemi, pour achever de l'anéantir dans sa fuite. La veille, l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximenès, avait expressément défendu qu'on pillât rien avant l'entière défaite des Maures, si Dieu accordait la victoire : il avait menacé les pillards d'anathème, et ses ordres furent respectés. On combattit jusqu'à la nuit ; ce ne fut qu'après une poursuite acharnée que l'armée chrétienne commença de partager les dépouilles.

Telles furent, avec la protection divine, les causes de cette mémorable victoire : elle ruina toute la domination des Arabes et accrut merveilleuse-

ment la puissance et la gloire du nom chrétien ; elle remplit de joie toute la chrétienté. On voulut que le souvenir d'une si belle journée se conservât dans la postérité, et le pape Grégoire XIII permit que les royaumes d'Espagne en célébrassent la fête sous le nom du Triomphe de la Croix. Ce nom lui convenait à un double titre, et parce qu'en effet la Croix avait triomphé ce jour-là de ses plus implacables ennemis, et parce qu'elle avait pénétré la première au milieu des rangs pressés des barbares, montrant aux chrétiens le chemin de la victoire.

On lit dans la *Chronique générale d'Espagne* qu'au commencement de la bataille on aperçut dans les airs une croix rouge dont la vue anima les chrétiens et épouvanta les Maures ; de là serait venu ce titre de Triomphe de la Croix. On ajoute même qu'un prince du royaume de Léon l'aurait montrée au roi, qui, en récompense, lui aurait permis de la porter dans ses armes, sa famille ayant en effet pour armoiries une croix rouge sur un fond blanc. Mais l'archevêque Rodrigue ne parle pas de cette apparition, le roi Don Alphonse ne la mentionne pas non plus dans sa lettre au Pape ; or, il est peu croyable que tous deux eussent passé sous silence une circonstance si mémorable.

Ribadeneira : *Vie des Saints*, complétée par l'abbé Daras, édit. Vivès.

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

ET LE SAINT SCAPULAIRE

1251. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

> Celui qui mourra revêtu du saint Scapulaire, sera préservé des feux éternels ; c'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles.
>
> *Paroles de la sainte Vierge à saint Simon de Stock.*

Ce n'est pas sans sujet que nous joignons ces deux dévotions ensemble, puisque le Scapulaire est une grâce accordée aux religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel, et que ces religieux, par la permission du Saint-Siége, font l'une et l'autre solennité en ce même jour.

Le Carmel est une montagne assise en Palestine, dans le partage de la tribu d'Issachar, ayant les monts de Nazareth au levant, et la mer Méditerranée au couchant. L'Ecriture sainte en parle toujours comme d'un lieu souverainement fertile et agréable. Nabal, mari d'Abigaïl, laquelle fut depuis femme de David, n'était riche que par les belles terres et les excellents pâturages qu'il y possédait. Quand l'Epoux du Cantique des cantiques veut relever les grâces de son Epouse, il lui dit que sa tête est florissante comme le Carmel : *Caput tuum ut Carmelus.* Et quand le prophète Isaïe nous veut représenter avec de vives couleurs l'éclat et la majesté du Messie qu'il voyait en esprit, comme s'il eût déjà été dans le monde, il nous assure que « la gloire du Liban lui a été donnée », et qu'on l'a revêtu des beautés du

Carmel et de Saron; *Gloria Libani data est ei, decor Carmeli et Saron.* Au contraire, lorsque les Prophètes nous veulent faire paraître une grande désolation et un dégât universel, ils disent que le Carmel a été changé en désert, que ses arbres, qui avaient coutume d'être toujours verts, se sont desséchés; que la joie et les divertissements en ont été bannis, et que, tout ferme et immobile qu'il paraisse, il a été secoué et ébranlé.

Sur cette montagne, le prophète Elie remporta, contre les 850 prêtres de l'idole de Baal, l'illustre victoire si admirablement décrite au troisième livre des Rois, chap. XVIII. Sur cette montagne, un de ses disciples, qu'il envoya sept fois vers la mer, vit à la septième fois une nuée mystérieuse se fondre en pluie et changer en une heureuse fertilité la stérilité des campagnes, qui avait duré trois ans et demi, pour punir les crimes d'Achab et de Jézabel. Plus tard, ce divin Prophète y établit sa demeure, avec le grand Elisée, le premier et le plus célèbre de tous ses enfants spirituels, et y assembla une compagnie de saints personnages, qui furent appelés les Enfants des Prophètes; il leur prescrivit certaines règles d'abstinence, de jeûnes, de prières et d'autres exercices de piété, qui les distinguaient du commun des Juifs.

Plusieurs auteurs ont écrit que ces religieux de l'Ancien Testament se sont perpétués jusqu'au temps de la venue du Sauveur, autant que la longue domination des rois de Babylone, de Perse, de Syrie et d'Egypte, et les guerres des princes Ammonites le leur pouvaient permettre; que Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et saint Jean-Baptiste les y honorèrent de leur visite; qu'après la Passion et la Résurrection du Fils de Dieu, quelques-uns des nouveaux chrétiens s'y retirèrent aussi et y continuèrent la vie solitaire de ces illustres disciples d'Elie et d'Elisée, et qu'enfin, dans tout le temps qui s'est écoulé depuis l'établissement de la religion chrétienne jusqu'à Berthold, premier général latin de l'Ordre des Carmes, c'est-à-dire jusqu'au XIIe siècle, cette sainte montagne a toujours été habitée par quelques ermites qui, demeurant dans les cavernes qui y sont en grand nombre, ou en des cellules qu'ils bâtissaient de terre et de branches d'arbres, y ont conservé l'esprit de religion que les anciens Prophètes, et ensuite ces premiers chrétiens y avaient établi. Ils en inférèrent que l'institut de Notre-Dame du Mont-Carmel a le grand Elie pour chef et premier fondateur, et qu'il n'embrasse pas seulement les dix-huit siècles de la loi de grâce, qui se sont écoulés jusqu'à nos jours, mais aussi près de neuf siècles de la loi écrite, savoir depuis Elie jusqu'à la naissance du Sauveur du monde.

Cette succession, sans interruption notable, a été combattue par d'autres célèbres auteurs, principalement par Baronius, en l'année 444 de ses *Annales;* mais les preuves sur lesquelles elle est établie, quoiqu'elles ne soient pas tout à fait convaincantes, sont néanmoins fort vraisemblables : un grand nombre de papes, de cardinaux et d'évêques l'ont autorisée, en approuvant les offices ecclésiastiques où elle est rapportée; sainte Madeleine de Pazzi, sainte Thérèse, le B. Jean de la Croix et beaucoup d'autres Saints et Saintes de cet Ordre, à qui Dieu a révélé de grands secrets, n'en ont jamais douté : ils ont, au contraire, fondé plusieurs de leurs dévotions sur cette tradition; nous ne faisons pas non plus difficulté d'y souscrire; nous sommes persuadé que Dieu a donné, dans tous les âges du monde, une inclination pour la vie retirée et solitaire, qui, en séparant les hommes du commerce du monde, les rend intérieurs et spirituels et les fait approcher de la pureté des anges; et que les déserts du Mont-Carmel et des environs étant des lieux fort propres à cette vie, il y a bien de l'apparence qu'après le sé-

jour des Prophètes, ils n'ont guère été sans quelques saints habitants qui aient voulu être les héritiers de leurs cellules aussi bien que de leur zèle.

Beaucoup de raisons ont fait donner à la Sainte Vierge le surnom de cette montagne sainte : ces raisons se trouvent marquées en ce jour dans les leçons de son office. La première est qu'elle y a été figurée, reconnue et honorée dès le temps des anciens Prophètes, et près de neuf cents ans avant sa naissance. En effet, on ne peut douter que la nuée que le prophète Elie aperçut en ce lieu après son disciple, et qu'il avait lui-même attirée par la sainte opportunité de ses prières, ne fût le symbole et la figure de cette auguste Mère de Dieu. L'Ecriture dit qu'elle était comme la trace du pied d'un homme ; que, sortant de la mer, elle s'éleva au milieu de l'air, et que, s'étant ensuite répandue de tous les côtés, elle donna une pluie abondante qui délivra la terre de la sécheresse et de la stérilité dont elle était affligée. Nous avons, dans cette description, une image des vertus et des prérogatives de Marie : elle a été comme la trace du pied d'un homme par son humilité, parce que, comme dit saint Bernard, elle s'est humiliée au-dessous de toutes les créatures. Elle s'est élevée au-dessus de la mer par sa pureté, parce qu'elle est tellement sortie du sein de notre nature corrompue par la voie d'une génération ordinaire, qu'elle n'a rien contracté de sa pesanteur ni de son amertume, et que son innocence et sa sainteté originaires l'ont distinguée de tous les autres enfants d'Adam. Enfin, elle a donné une pluie abondante et salutaire par sa fécondité, parce qu'elle a mis au monde Celui que les Prophètes et tout l'Ancien Testament nous avaient si souvent promis sous les noms de *rosée* et de *pluie*.

Ce mystère ne fut pas caché au divin Elie ; Dieu lui ouvrit les yeux de l'âme pour reconnaître que cette petite nuée, qui était si salutaire au peuple d'Israël, était la figure d'une Vierge incomparable, qui devait être la source du bonheur de toutes les nations ; il en informa saint Elisée et ses autres disciples : ce qui fit qu'ils eurent dès lors beaucoup de respect et une affection singulière pour elle. Et, certes, si les druides, parmi les Gaulois, tout païens et idolâtres qu'ils étaient, n'ont pas laissé de lui dédier un autel, longtemps avant sa naissance, avec cette inscription : *Virgini parituræ*, « à la Vierge qui enfantera », pourquoi douterons-nous que ces saints solitaires, qui vivaient sur le Carmel avec tant d'innocence et de pureté, et qui, outre la lumière de la foi, possédaient excellemment le don de prophétie et avaient une parfaite intelligence des saintes Ecritures, où les mérites de la glorieuse Vierge avaient déjà été marqués en divers endroits, pourquoi douterons-nous qu'ils ne se soient dévoués à son service, et ne l'aient par avance adorée et bénie comme la Mère de leur Rédempteur ? Ainsi, nous pouvons dire qu'elle était, dès ce temps-là, la Dame et la Souveraine du Mont-Carmel, et que, cette montagne sainte lui appartenant comme son héritage, elle en pouvait légitimement porter le nom.

La seconde raison de cette appellation, c'est que la première et la principale église bâtie sur le Carmel a été bénie et consacrée en l'honneur de la sainte Vierge, de même que celle de Lorette, de Mont-Serrat, de Liesse, du Puy en Velay, de Boulogne-sur-Mer et beaucoup d'autres qui lui font donner les noms des lieux illustrés par ses miracles, par son insigne protection, et par la dévotion des fidèles. Nous lisons même, dans les leçons de l'office de ce jour, que les chrétiens de l'Eglise naissante furent les auteurs de cet édifice, et que, s'étant retirés sur cette sainte montagne au commencement des persécutions des Juifs, ils y élevèrent, en mémoire de la Vierge, encore sur la terre, une petite chapelle, au lieu même d'où le prophète Elie avait

vu la nuée salutaire et mystérieuse dont nous venons de parler. Le Carmel a donc cet avantage d'être le premier endroit du monde qui ait été dédié solennellement sous son nom, et où on l'ait invoquée publiquement comme la puissante Avocate de l'Eglise auprès de son Fils. Si chaque seigneur a droit de prendre le nom des terres, des châteaux et des villes qui sont de son domaine, c'est sans doute avec beaucoup de justice que nous donnons à la sainte Vierge le nom de cette montagne, sur laquelle elle a un droit si ancien, si légitime et si glorieux.

La troisième raison se tire de ce que l'Ordre du Mont-Carmel lui est entièrement dévoué. Nous avons déjà dit que les disciples d'Elie et d'Elisée, qui étaient les Carmes de la loi ancienne, faisaient une profession particulière d'honorer Marie, connaissant, en leur qualité de Prophètes, son excellence et les biens inestimables qu'elle apporterait au monde; mais les Carmes de la loi nouvelle ont encore enchéri sur cette dévotion : ils l'ont prise pour leur fondatrice, pour leur Mère et leur Supérieure perpétuelle, et ne se sont jamais considérés que comme des personnes toutes consacrées à l'honorer. Aussi, les Papes et les Congrégations de cardinaux leur ont toujours donné le nom de la Vierge, les appelant les frères de Notre-Dame du Mont-Carmel: *Fratres Beatæ Mariæ de Monte Carmelo;* aussi la Vierge ne refuse pas de porter leur nom, étant appelée du Mont-Carmel, non-seulement à cause de l'église qui lui est dédiée en ce lieu, mais encore à cause du riche héritage qu'elle y possède en la personne de ces excellents solitaires. Pour ces raisons et plusieurs autres, le Saint-Siége a permis à ce grand Ordre de célébrer, tous les ans, au 16 juillet, une fête sous le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel, soit pour solenniser la dédicace du premier oratoire bâti sur ce Mont, soit pour reconnaître les grâces que la Vierge y a fait couler avec tant d'abondance depuis le temps des Prophètes jusqu'à nos jours; soit enfin pour la remercier d'avoir répandu cette heureuse semence dans presque tous les endroits de la terre pour la sanctification des âmes.

La Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, plus connue sous le nom de *Confrérie du Saint-Scapulaire*, a pris naissance, comme l'Ordre lui-même, sur cette sainte montagne.

« Quand, au saint jour de la Pentecôte, les Apôtres, inspirés du ciel, parlaient diverses langues et opéraient grand nombre de prodiges par l'invocation de l'adorable nom de Jésus, plusieurs hommes », dit la tradition, « qui avaient pris les saints prophètes Elie et Elisée pour modèles et avaient été préparés à l'avénement du Christ par la prédication de Jean-Baptiste, instruits et convaincus de la vérité des faits, embrassèrent aussitôt la foi évangélique. Ayant eu le bonheur de jouir de la présence et des entretiens de la très-sainte Vierge, ils commencèrent, par une affection spéciale, à l'honorer d'une vénération si grande, que les premiers de tous ils ont érigé à cette Vierge très-pure une chapelle dans l'endroit même du Mont-Carmel où Elie avait autrefois vu s'élever un nuage semblable à un pied humain ». C'était l'image de Marie, disent les commentateurs, qui apparaissait annonçant la Rosée abondante de la grâce.

« Ils s'assemblaient plusieurs fois le jour dans le nouvel oratoire et y honoraient la très-sainte Vierge, comme leur protectrice, par de pieuses cérémonies, des prières et des hymnes ». Ces assemblées ou réunions particulières formèrent entre eux des liens étroits d'une sainte confraternité, d'où la Confrérie du Mont-Carmel a tiré son origine.

Le saint Scapulaire est un présent de la Mère de Dieu ; c'est un saint habit que les enfants du Carmel ont reçu de Marie, en signe de l'alliance

qu'elle a bien voulu contracter avec eux dans la personne de leurs pères. Ainsi, la Confrérie du Carmel, la plus ancienne de toutes les Confréries, comme aussi la plus favorisée de Dieu, de la sainte Vierge et du Saint-Siége, a reçu un nouvel éclat et le plus prodigieux accroissement par le privilége singulier du Scapulaire dont elle porte aujourd'hui le nom. Le saint Scapulaire est un don du ciel et le fruit des prières de saint Simon de Stock.

En 1245, les religieux du Carmel étaient en butte aux plus violentes persécutions ; saint Simon, plein de confiance en Marie, ne cessait de la conjurer de soutenir les intérêts de la famille qu'elle avait adoptée et favorisée en tant d'occasions. Sa persévérance fut couronnée, ses vœux eurent la force d'ouvrir le ciel et d'en faire descendre la Reine des Anges [1].

Après avoir parlé à Simon de Stock, la sainte Vierge laissa le Scapulaire entre les mains du vieillard consolé, et disparut.

Ce n'était pas l'intention de la Mère de Dieu que son bienfait demeurât enseveli dans l'obscurité du cloître ; elle voulait, au contraire, qu'il parût au grand jour et que les fruits s'en répandissent sur l'Eglise, où ce précieux gage de sa bienveillance devait être pour les chrétiens une annonce de salut, en même temps qu'il serait pour le Carmel un titre d'honneur et de gloire. L'habit de la Vierge fut à peine connu, qu'il excita parmi les fidèles une sorte d'ambition et d'émulation d'autant plus louables, que ce magnifique présent du ciel était plus digne de leurs vœux, tandis que les religieux dépositaires de ce riche trésor, secondant les vues de leur Bienfaitrice, ne cherchaient, de leur côté, qu'à le communiquer et le répandre. Mais il fallait, pour y avoir part, s'associer à leur Ordre, dont ce saint habit est la marque distinctive, et lui appartenir, du moins en qualité de confrères; il fallait s'y unir d'esprit et de cœur. Et voilà, en effet, à quoi le zèle porta un grand nombre de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe qui, pour devenir les enfants de Marie, se firent les enfants du Carmel et obtinrent le droit de porter les glorieuses livrées de la Reine du ciel, en signe de leur dévouement et de leur consécration à son service.

Ainsi se forma l'illustre *Confrérie du Scapulaire*, l'une de celles que l'Eglise a reçues avec le plus de joie et que la piété des fidèles recherche avec le plus d'empressement ; confrérie qui, depuis sa naissance, s'est non-seulement soutenue, mais étendue avec des progrès qui lui ont acquis le plus grand éclat, et qui, victorieuse de la corruption du siècle, subsiste encore dans le monde chrétien, sans dégénérer de son ancienne splendeur. Elle a eu des combats à soutenir, elle en a encore; mais de quelle part? Il est bien glorieux pour elle de n'avoir presque jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'Eglise, ou des hommes suspects à l'Eglise.

D'ailleurs, quelle pratique religieuse, quelle observance de piété, quelque sainte et approuvée qu'elle pût être, n'a point eu les siens ?

L'esprit de cette Confrérie est de se joindre aux religieux et religieuses du Carmel, dans la profession particulière qu'ils font d'honorer la Mère de Dieu, c'est-à-dire la plus pure de toutes les Vierges, la plus glorieuse de toutes les Mères ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus grand après Dieu, selon cette pensée de saint Bernard parlant à Marie : *Supra te solus Deus, infra te quidquid non est Deus.* Les confrères, en signe de leur dévouement à cette glorieuse Vierge, se revêtent de son habit, c'est-à-dire du Scapulaire, dont elle a bien voulu revêtir les Carmes ; quoi de mieux assorti avec la profession de son culte ? Par là, comme de fidèles serviteurs, ils arborent

1. Voir la vie de saint Simon de Stock, au 16 mai, tome v.

les marques de leur dépendance, la livrée de leur Souveraine; ils annoncent publiquement qu'ils sont à Marie, qu'ils lui appartiennent, qu'ils veulent non-seulement l'honorer et la respecter, mais vivre et mourir avec cet *habit céleste*, selon l'expression de la Sacrée Congrégation.

La fin que se proposent les confrères, c'est de se mettre sous la plus puissante de toutes les protections qu'on puisse espérer auprès de Jésus-Christ, c'est-à-dire sous la protection de Marie, et de participer, d'un côté, aux bienfaits sans nombre que les souverains Pontifes, en considération de cette Vierge sainte, ont répandus à pleines mains sur la Confrérie du Scapulaire; de l'autre, à ces grâces spéciales, souvent miraculeuses, dont le Scapulaire est une source féconde et abondante, et qui si souvent assurent le salut.

Il n'en est pas de cette pieuse association comme de plusieurs autres, qui forment dans l'Eglise des corps séparés, qui ont leurs assemblées, leurs statuts, leur règlement à part. Les confrères du Scapulaire ne sont liés entre eux que par une dévotion tendre envers la très-sainte Vierge, dont ils ont l'avantage de porter l'habit.

Les obligations de la Confrérie du Saint-Scapulaire se réduisent à trois principales : 1° recevoir le Scapulaire, avec les cérémonies accoutumées, de la main d'un religieux Carme ou d'un autre prêtre dûment autorisé ; 2° le porter continuellement en scapulaire, c'est-à-dire une partie pendant sur le dos, et l'autre sur la poitrine ; 3° donner son nom pour être inscrit sur le registre de la Confrérie.

Telles sont les obligations qu'impose le Scapulaire, et par conséquent de la Confrérie qui en porte le nom.

Le saint Scapulaire est un don du ciel et un présent de la sainte Vierge; semblable à l'ange dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, un confrère répand sans cesse, devant le trône de Dieu, la suave odeur des vertus du Carmel. Il exprime dans sa personne le zèle du prophète Elie, la charité du grand Elisée, la religion d'un saint Cyrille, la patience d'un saint Anastase, l'intrépidité d'un saint Ange, la justice d'un saint Albert, la ferveur d'un Pierre-Thomas, la vigilance d'un saint André Corsini, les abnégations d'un Jean de la Croix, les élévations d'une sainte Thérèse, les abandons d'une Madeleine de Pazzi.

Nous savons que quelques écrivains ont cherché à mettre en doute l'origine du scapulaire ; mais comme nous la trouvons rapportée dans plusieurs Bulles des Papes et dans une infinité d'auteurs très-savants et très-judicieux, que la multitude innombrable des miracles qui se sont faits et qui se font tous les jours par la vertu du Scapulaire, semble le justifier suffisamment, et qu'elle est même contenue dans les leçons de l'office de cette fête, qui est approuvé par le Saint-Siége et par la sainte Congrégation, et dont le pape Clément X, d'heureuse mémoire, a permis la récitation à tous les ecclésiastiques et à toutes les communautés séculières et régulières de l'un et de l'autre sexe, dans les pays dépendant du roi d'Espagne, par une Bulle datée du 21 novembre de l'an 1674; nous croyons que nous ne pouvons errer en la proposant, non pas comme une vérité de foi et d'une certitude indubitable, mais comme une chose que l'on doit recevoir avec respect et croire pieusement, suivant la doctrine du savant et religieux Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, qui, dans un traité des vérités qu'il faut croire de nécessité de salut, dit que, pour les vies et les miracles des Saints et les visions des personnes dévotes, qui ne sont point contraires aux règles de la foi et sont rapportées par de graves auteurs, il les faut croire pieusement : « Car l'Eglise », ajoute-t-il, « les reçoit et permet de les lire, non pas

comme déterminant qu'il les faille croire de nécessité de salut, mais parce qu'elles sont propres à instruire les fidèles et à faire naître dans leur cœur de saintes affections et des mouvements d'une véritable piété ».

Les souverains Pontifes Jean XXII, Alexandre V, Clément VII, Paul III, Grégoire XIII, Paul V et Innocent XI, etc., ont établi, approuvé ou confirmé la Confrérie du Saint-Scapulaire, qui est maintenant une dévotion très-célèbre dans l'église, et lui ont accordé des indulgences fort considérables.

Voici les principales accordées par divers souverains Pontifes, et en particulier par Paul V, Bulle *Cum certas*, du 30 octobre 1606.

Indulgences plénières : 1° Le jour de la réception du saint habit. (Confession, communion, prière aux intentions de notre Saint-Père le Pape.)

2° Le jour de Notre-Dame du Carmel, 16 juillet, ou le dimanche qui suit.

Benoît XIV a étendu la faculté de gagner cette indulgence à tous les jours de l'Octave. (Mêmes conditions.)

La fête de Notre-Dame du Carmel peut être célébrée le dimanche dans l'Octave, ou même, s'il est nécessaire, un autre dimanche de juillet, et avec la procession.

3° A l'article de la mort.

4° Par deux autres Bulles de Paul V, l'une du 3 août 1609, et l'autre du 19 juillet 1614. Indulgence plénière pour tous ceux qui assistent à la procession que font les membres de la Confrérie, un dimanche de chaque mois, avec la permission de l'évêque. (Confession, communion, prières d'usage.) On dit : *pour ceux qui assistent à la procession ;* la présence dans l'église ne suffirait pas.

Ceux qui ne peuvent point assister à la procession peuvent gagner l'indulgence, en communiant et visitant ce jour-là la chapelle de la Confrérie. (Clément X, Bref *Commissæ Nobis*, du 8 mai 1673.) — Quant aux voyageurs, infirmes, prisonniers, etc., ils peuvent avoir part à l'indulgence de ce dimanche, en récitant le petit office de la Vierge, ou bien cinquante fois le *Pater*, et l'*Ave*, et faisant un acte de contrition uni au ferme propos de se confesser et de communier le plus tôt qu'ils le pourront.

5° En vertu de la même constitution de Clément X, Indulgence plénière les jours de la Conception, de la Nativité, de la Présentation, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification et de l'Assomption de la très-sainte Vierge.

6° Les jours de saint Joseph, de saint Simon de Stock (16 mai), de sainte Anne, de saint Michel, de sainte Thérèse, etc.

7° Tous les mercredis de l'année. Cette indulgence est énoncée dans le diplôme que délivre à Rome le général des Carmes Chaussés, *a Santa Maria Transpontina*, entre le château Saint-Ange et Saint-Pierre : *Et tandem omnibus totius anni quartis feriis, sicut de novo eruitur ex Reg. Archivii Ordinis exhibito et approbato a visitatione apostolica, anno Jubilæi* 1825. Les Carmes Chaussés de Rome tiennent donc cette indulgence pour certaine, et nous ne voyons aucune raison pour ne pas y ajouter foi. — Les conditions pour gagner les indulgences des trois numéros précédents sont : la confession, la communion, la visite d'une église de l'Ordre du Carmel, et les prières accoutumées. Quand la visite d'une église de l'Ordre est impossible, les confesseurs ont la faculté de lui substituer d'autres œuvres de piété. Un rescrit du 15 juin 1855 autorise à visiter l'église paroissiale, là où il n'y a pas d'église appartenant au Carmel.

Indulgences partielles : 1° Sept ans et sept quarantaines, le dimanche du mois destiné à la procession, quand celle-ci ne peut avoir lieu, pourvu que l'on visite l'église ou la chapelle de la Confrérie ;

2° Cinq ans et cinq quarantaines à ceux qui, revêtus du Scapulaire, communient une fois par mois, et prient pour le souverain Pontife ;

3° Cinq ans et cinq quarantaines à ceux qui accompagnent le Saint-Viatique quand on le porte aux malades, et qui prient pour eux ;

4° Trois cents jours aux associés qui s'abstiennent de viande les mercredis et les samedis ;

5° Cent jours pour chaque fois que les associés font quelque œuvre de piété ou de charité (accompagner au cimetière le corps d'un défunt, soulager les pauvres, réconcilier les ennemis, instruire les ignorants des vérités du salut, etc.) ;

6° Quarante jours, à ceux qui récitent chaque jour sept fois le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur de la sainte Vierge.

Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire. (Clément X, Bulle *Cum sicut accepimus*, du 2 janvier 1672.) Les églises de l'Ordre de Notre-Dame du Carmel jouissent des indulgences des stations de Rome, aux jours indiqués par le Missel Romain. — (Clément X, Bulle *Commissæ Nobis*, 8 mai 1673.)

Conditions d'admission, de participation aux priviléges, etc. 1° Pour faire partie de la Confrérie du Scapulaire, il faut recevoir le petit habit des mains d'un Père Carme, ou d'un prêtre autorisé à le bénir et à le donner, là où les Révérends Pères Carmes n'ont point de couvent. Le prêtre bénit le Scapulaire et l'impose lui-même, ou le passe au cou des récipiendaires : *Benedictio et impositio ;* les personnes qui se l'imposeraient elles-mêmes ne seraient point reçues, d'après un décret de la sacrée Congrégation des Indulgences.

Le prêtre peut cependant se le donner à lui-même. (Décret du 7 mars 1840.) Pour avoir part aux priviléges et aux indulgences, il faut en outre porter habituellement le saint habit.

D'après un Indult du souverain Pontife Grégoire XVI, en date du 30 avril 1838, l'inscription sur le registre de la Confrérie, précédemment requise par Paul V, n'est plus nécessaire. Par le seul fait de leur réception, les fidèles appartiennent à la confrérie établie dans la localité, ou du moins à la confrérie la plus voisine. Il est néanmoins convenable et consolant de se faire inscrire sur le livre de l'Association.

2° Pour avoir part au premier privilége d'une bonne mort ou de la préservation de l'enfer, il faut appartenir à la Confrérie, porter le scapulaire avec piété, et l'avoir au moment de la mort : *in hoc moriens æternum non patietur incendium.*

3° Pour avoir part au second privilége de la Bulle Sabbatine, c'est-à-dire de la prompte délivrance du purgatoire, il faut, outre les conditions précédentes, garder la chasteté propre de son état et réciter tous les jours le petit Office de la sainte Vierge, selon le bréviaire Romain. Voilà pour ceux qui savent lire. L'Office canonial de l'Eglise tient lieu du petit Office de la Vierge pour les prêtres, religieux, religieuses tenus de le réciter, comme aussi l'Office lui-même de la Vierge récité par obligation.

Si on ne savait pas lire, il ne faut manquer aucun des jeûnes prescrits par l'Eglise, et faire maigre tous les mercredis, outre les vendredis et les samedis, excepté le jour de Noël, s'il tombe un de ces trois jours.

L'obligation du petit Office et de l'abstinence du mercredi peut être

commuée ou changée en d'autres œuvres pies, ou réduite ou diminuée, selon le besoin des personnes et selon la volonté de celui qui fait cette commutation. Il faut, pour la faire, un pouvoir spécial. (Décret du 22 juin 1842.) — Il ne suffirait pas d'être simplement autorisé à recevoir le Scapulaire ; mais c'est assez que les facultés accordées à Rome par les Généraux des Carmes renferment ce pouvoir d'une manière explicite : *Nisi expresse enuntietur in Rescripto concessionis pro benedictione et impositione scapularium*, dit la même déclaration du 22 juin 1842. C'est ce qui a lieu ; car il est dit, dans les facultés délivrées à Rome, que le prêtre qui les a obtenues peut faire cette commutation. Dans le diplôme donné par le Général des Carmes Chaussés, le pouvoir est absolu, sans condition. Dans le diplôme donné par le Général des Carmes Déchaussés, on exige que le prêtre soit approuvé pour les confessions. Cependant il n'est pas nécessaire d'être le confesseur de la personne dont on commue les obligations du Scapulaire ; on peut les commuer hors du saint Tribunal.

La sacrée Congrégation des Indulgences, consultée plusieurs fois à cet égard, a répondu : « Lorsqu'il y a un grave empêchement, les confrères ne sont tenus ni aux jeûnes ni à la récitation des Heures canoniales, ou de l'Office de la sainte Vierge, ni à l'abstinence de viande les jours de mercredi et de samedi. On doit cependant engager les fidèles à se soumettre, dans ce cas, au jugement d'un confesseur docte et prudent, à l'effet d'en obtenir quelque commutation ». (Décrets du 12 août 1840 et du 22 juin 1842, etc.)

4° Pour gagner les indulgences ci-dessus, il suffit d'être reçu du Scapulaire et de le porter, accomplissant toutefois les conditions requises. Il n'est pas nécessaire de faire des prières particulières, comme de réciter sept *Pater* et *Ave*, chaque jour, et quatorze le mercredi ; aucune loi n'y oblige. On n'y serait tenu qu'autant que le prêtre aurait, à l'office de la sainte Vierge ou à l'abstinence du mercredi, substitué ces prières, pour le privilége de la Bulle Sabbatine.

Un décret du pape Paul V (1613) défend de représenter en des images la sainte Vierge comme descendant dans le purgatoire, pour en tirer les âmes des fidèles qui y satisfont à la justice de Dieu, parce que c'est par le ministère des anges , à la suite de son intercession, et non immédiatement par elle-même, qu'elles en sont délivrées ; mais il permet de prêcher et de publier que l'on peut croire pieusement, touchant le secours des âmes des confrères du Scapulaire qui sont décédés dans la grâce de Dieu et ont observé les choses que nous avons marquées, que la sainte Vierge les assiste de ses intercessions, de ses suffrages et de sa protection spéciale, principalement le jour du samedi, que l'Eglise a consacré à sa vénération.

Ainsi, les chrétiens qui ont reçu le petit habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, appelé Scapulaire, s'ils observent fidèlement jusqu'à la mort ce qui est porté dans la Bulle de Jean XXII, peuvent espérer qu'après leur décès, ils recevront le samedi suivant une assistance spéciale de la glorieuse Mère de Dieu, assistance d'un prix et d'une valeur inestimables ; car cette auguste Mère étant si puissante auprès de son Fils, doit procurer de grands soulagements et une prompte délivrance à ceux qu'elle protége spécialement.

Le Scapulaire nous procure donc trois grands priviléges : d'abord le secours de la sainte Vierge durant la vie, pour faire pénitence et pour pouvoir mourir dans la grâce de Dieu ; ensuite plusieurs indulgences très-signalées ; enfin l'assistance de la sainte Vierge après la mort et dans le purgatoire, pour en être délivrés plus promptement. Le premier demande que l'on porte assidûment le petit habit jusqu'au dernier soupir, que l'on soit

zélé pour l'honneur de cette sainte Mère, et qu'on le défende dans toutes les occasions, tant contre les libertins que contre les hérétiques et les infidèles, et qu'on fasse tous les jours quelque prière ou dévotion, pour lui témoigner du respect et de la dépendance. Le second demande qu'on observe exactement ce qui est porté dans les Bulles des indulgences ; car il est certain qu'on ne peut en obtenir l'effet, si l'on n'en accomplit toutes les conditions. Le troisième demande que l'on se conserve inviolablement dans la pureté conforme à son état et que l'on fasse les autres choses qui ont été expliquées suivant la Bulle du pape Jean XXII.

Le grand nombre de miracles opérés en faveur de tant de personnes revêtues de cet habit sacré, fait connaître jusqu'à l'évidence que cette pieuse pratique aujourd'hui si répandue et si célèbre dans tout le monde catholique, est chère et agréable à la Mère de Dieu. Parmi ces miracles, il est bon de rapporter celui qui eut lieu le jour même où saint Simon de Stock reçut de la sainte Vierge le saint Scapulaire. Voici comment le Père Swanington, secrétaire du Saint, le raconte :

« Le seize juillet, pendant que le bienheureux Simon de Stock se rendait à Winchester en ma compagnie, pour obtenir de l'évêque de cette ville, des lettres auprès du souverain Pontife Innocent IV, nous vîmes arriver à notre rencontre Dom Pierre de Lington, doyen de l'église de Winchester, qui pria instamment le bienheureux Simon de Stock de se hâter pour secourir son frère germain qui se mourait dans le désespoir. Cet homme, nommé Walter, était pétulant, hautain, querelleur et adonné aux arts magiques ; il méprisait les Sacrements et tracassait sans cesse tous ses voisins. Dans une querelle qu'il avait eue avec un noble personnage, il avait été blessé mortellement, et se voyant déjà proche du tribunal de Dieu, au milieu des remords de ses crimes que le démon lui rappelait, il ne voulait entendre parler ni de Dieu ni des Sacrements, mais s'écriait tout en blasphémant : « Je suis damné. C'est à toi, diable, que je laisse le soin de me venger de mon meurtrier ». Nous entrâmes dans la maison du malade au désespoir : il écumait de rage, grinçait des dents, et comme un animal en fureur il roulait des yeux effrayants. Saint Simon de Stock, voyant que ce malheureux allait expirer et avait déjà perdu l'usage de ses sens, fit sur lui le signe de la croix, lui mit l'habit saint du Carmel, et levant les yeux au ciel, il pria Dieu de lui accorder le temps de se reconnaître, afin que celui qui était le prix du sang de Jésus-Christ ne fût pas la proie du démon. Tout à coup le malade reprend ses forces, recouvre l'usage des sens et de la parole, et faisant le signe de la croix, il crie contre le démon et commence à dire tout en pleurs : « Hélas ! mes iniquités passent en nombre le sable des mers. Oh ! mon Dieu, votre miséricorde surpasse votre justice, ayez pitié de moi. Et vous, mon Père, aidez-moi ». A ces paroles je me retirai à l'écart, et Dom Pierre me raconta alors que, voyant son frère s'obstiner dans son impénitence, il s'était mis en prière dans une chambre de sa maison, où il avait entendu une voix qui lui dit : « Lève-toi, Pierre, cherche mon serviteur Simon qui est en voyage, et fais-le venir ici ». Il regarda aussitôt pour connaître qui avait prononcé ces paroles, mais ne voyant personne, il entendit encore par trois fois cette voix. C'est pourquoi, jugeant avec raison que c'était une voix du ciel, il était monté à cheval pour aller à la rencontre du vénérable Simon de Stock, rendant grâces au Seigneur de l'avoir trouvé si à propos.

« Walter, après sa confession, renonça publiquement à tous les engagements qu'il avait pris avec le démon, reçut les Sacrements de l'Eglise et

donna les marques d'une vraie pénitence. Il fit son testament et obligea son frère, sous le sceau du serment, de restituer aux propriétaires respectifs tout ce qu'il avait pris injustement, et de réparer toutes les injures qu'il avait faites ; ensuite, à huit heures environ de la nuit, il expira. Quelque temps après il apparut à son frère et lui dit qu'il était dans le séjour de la paix, et que, par le secours de la très-sainte Reine des Anges et par l'habit du bienheureux Simon de Stock, il avait échappé aux piéges du démon.

Quant aux miracles opérés en faveur du saint Scapulaire, comme il serait trop long de les rapporter ici, qu'il nous suffise de dire en général que souvent les embrasements ont été éteints, les tempêtes apaisées, les pointes d'épées émoussées, les balles aplaties sans faire de plaies, les maladies guéries, les captifs et les prisonniers tirés des fers, et les morts même ressuscités par le moyen de cette puissante défense. Nous devons donc admirer la bonté de la sainte Vierge, qui nous donne un secret si facile de lui témoigner du respect et de nous procurer son secours et sa protection, et nous devons en tirer un grand motif de travailler à imiter ses vertus et à nous rendre agréables à son Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Nous nous sommes servi, pour compléter le Père Giry, de la *Vie de saint Simon de Stock,* par Alfred Monbrun, et d'un livre intitulé : *Le Chrétien éclairé sur la nature et l'usage des indulgences,* par le Père A. Maurel, de la Compagnie de Jésus.

SAINT HÉLIER OU HÉLIBERT, SOLITAIRE,

MARTYRISÉ DANS L'ÎLE DE JERSEY (VIe siècle).

Hélier, ou Hélibert, naquit à Tongres *(Atuatuca Tungrorum),* qui est aujourd'hui une petite ville du Limbourg belge. Ses parents étaient païens, mais la Providence permit qu'il fût instruit de bonne heure, par des étrangers, de la science du salut. Devenu chrétien et aspirant à la perfection des anachorètes, il fut attiré, vers le milieu du VIe siècle, à Nanteuil, dans le Cotentin (partie de la basse Normandie), par la réputation de saint Marcou ou Marculphe, fondateur et premier abbé de ce monastère *(Nantum,* Ordre de Saint-Benoît, fondé vers 526, au diocèse de Coutances). Après y avoir passé quelque temps dans la pratique de toutes les vertus religieuses, il profita de la permission que le saint abbé donna aux plus fervents de ses disciples de passer dans l'île de Jersey *(Cæsarea,* dans la Manche), pour y mener la vie anachorétique.

Il n'y trouva que trente habitants, et en guérit un qui était paralytique. Ayant ensuite fixé sa demeure sur un âpre rocher, lavé de tous côtés par les eaux de l'Océan, il y mena pendant quinze ans une vie plus angélique qu'humaine. Trois ans s'étaient passés depuis qu'il s'était enfoncé dans cette solitude, lorsqu'il reçut la visite de saint Marcou qui l'encouragea dans son genre de vie. On dit que Notre-Seigneur, touché de l'admirable patience de son serviteur, lui apparut pendant qu'il était en oraison et lui annonça que dans trois jours il parviendrait à la récompense éternelle. En effet, le troisième jour, il vit venir des pirates dont les barques entourèrent son rocher : il éleva la voix pour leur prêcher Jésus-Christ, mais il fut massacré par ces barbares. On construisit au même lieu un monastère qui portait son nom, Saint-Hélier de Jersey *(S. Helerius Gerseyi),* et qui est aujourd'hui une ville, chef-lieu de l'île.

Les reliques de notre Saint furent transférées à l'abbaye de Beaubec *(Bellus Beccus,* Ordre de Cîteaux, fondée en 1128), au diocèse de Rouen.

Acta Sanctorum, tome III de juillet, et *Propre de Coutances.*

XVIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête de saint ALEXIS, confesseur, fils d'Euphémien, sénateur, qui laissa son épouse vierge dès la première nuit de ses noces, et, s'étant secrètement retiré de sa maison, entreprit un long pèlerinage dans le monde. Depuis, étant revenu à Rome, il y trompa le siècle d'une manière jusqu'alors inconnue ; car, ayant été reçu comme un pauvre et un étranger dans la propre maison de son père, il y demeura caché pendant dix-sept ans. Mais, ayant été découvert, après sa mort, tant par une voix qui fut entendue dans diverses églises de la ville que par un billet écrit de sa main, il fut porté avec grand honneur, sous le pontificat d'Innocent Ier, à l'église de Saint-Boniface, où il a opéré beaucoup de miracles éclatants. 404. — A Carthage, le triomphe des saints martyrs Scillitains, SPÉRAT, Narzale, Cythin, Vêture, Félix, Acyllin, Létance, Janvière, Généreuse, Vestine, Donate et Seconde, qui, à la première confession qu'ils firent du nom de Jésus-Christ, furent jetés en prison, puis cloués à des pièces de bois et décapités par le commandement du préfet Saturnin. Les reliques de saint Spérat ont été transportées d'Afrique dans les Gaules, avec les ossements de saint Cyprien et le chef de saint Pantaléon, martyr, puis placées honorablement à Lyon, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. 200. — A Amastris, en Paphlagonie, saint HYACINTHE, martyr, qui souffrit beaucoup de tourments sous le président Castrice, et mourut en prison. IVe s. — A Constantinople, sainte Théodote, martyrisée sous l'empereur Léon l'Iconoclaste. VIIIe s. — A Rome, le décès de saint LÉON, pape, quatrième du nom. 855. — A Pavie, saint ENNODE, évêque et confesseur. 521. — A Auxerre, saint Théodose, évêque. 512. — A Milan, sainte MARCELLINE, vierge, sœur de saint Ambroise, évêque, qui reçut, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, le voile sacré de virginité des mains du pape Libère ; saint Ambroise, dans ses écrits, a rendu témoignage de sa sainteté. 398. — A Venise, la translation (1230) des reliques de sainte Marine, vierge. Ces reliques étaient primitivement à Constantinople [1]. — A Tivoli, saint Généreux, martyr [2].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Omer, au diocèse d'Arras, saint Frégaud ou Frédegand *(Fredegandus)*, confesseur. Il paraît qu'il était originaire d'Irlande, et du nombre de ceux qui passèrent la mer avec saint Foillan, moine et martyr en Hainaut, pour se rendre en France et y prêcher la foi de Jésus-Christ. Les Bollandistes pensent que saint Frégaud fut le premier supérieur de Querquelodora, monastère fondé par saint Amand à Deurne, près d'Anvers. Ses précieux restes y furent déposés, et, après la destruction de l'abbaye par les Normands (836), transférés à Moustiers, à deux lieues de Namur. Saint Frégaud est patron de Deurne. Fin du VIIe s. — Dans plusieurs Eglises de France, fête de la translation de saint Clair, prêtre et martyr, dont nous donnons la vie au jour suivant, qui est celui où on l'honore à Paris. — A Bordeaux, saint Simon de Stock, général des Carmes, dont nous avons donné une longue biographie sous le 16 mai, jour où on en fait l'office dans l'Ordre des Carmes. — A Besançon, saint Prothade, évêque de ce siége, déjà nommé au martyrologe de France du 10 février, jour sous lequel nous avons donné sa notice. 624. — A Metz, saint LIVAIRE ou LIVIER, martyr. Ve s. — A Orléans, saint Euspice de Verdun, prêtre et abbé de Micy ou Saint-Mesmin *(Miciacum*, diocèse d'Orléans, Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de saint Etienne), déjà cité au martyrologe de France du 14 juin, jour où on l'honore à Paris et sous lequel nous avons donné quelques détails sur sa vie. Commencement du VIe siècle. — Au diocèse de Paris, saint Spérat, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Versailles, saint Arnoul *(Arnulphus)*, missionnaire, puis évêque de Tours et martyr. Il était engagé dans les liens du mariage, mais il se sépara de sainte Scariberge, son épouse, pour entrer dans la cléricature et se faire prédicateur de l'Evangile. Il s'appliqua surtout à la conversion des Francs restés idolâtres

1. Voir le 18 juin.

2. On ignore le temps où il vivait; mais on sait que son corps repose à Tivoli, sous le maître-autel de l'église cathédrale de Saint-Laurent, avec celui de saint Séverin, moine et confesseur. — Baronius Ferrari.

après le baptême de Clovis. Ses travaux apostoliques se terminèrent par le martyre qu'il endura près de Reims. On l'honore à Chartres le jour suivant. VIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, saint Léon IV, pape, d'abord chanoine régulier, ensuite moine du Mont-Cassin ; touché de sa sainteté, Arnolphe (Ethelwolf), roi d'Angleterre, constitua son royaume tributaire de l'Eglise romaine.
Martyrologe des Bénédictins. — Saint Léon IV, pape.
Martyrologe des Camaldules. — Saint Léon IV, pape.
Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Léon IV, pape.
Martyrologe des Cisterciens. — Saint Léon IV, pape.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Sébaste, aujourd'hui Sivas, ville de l'Asie-Mineure, saint Athénogène, martyr, nommé au martyrologe romain du 16 juillet. 302. — Les saints martyrs Mammas, Emasie, Nazaire, Maxime, Paul, Titiane, Nésie, Sirianc, Eutate, Justin, Nonne, cités par saint Jérôme, sans plus de détails. — A Milan, en Lombardie, saint Marcel, martyr, cité par le même. — Au monastère de Winchelcombe, en Angleterre, saint Kenelm, prince des Merciens et martyr, massacré à l'âge de sept ans par l'ordre de Quendrède, sa tante maternelle (d'autres disent sa sœur). Ses reliques se gardaient à Winchelcombe, où elles ont toujours été honorées d'un culte public jusqu'au schisme de Henri VIII. Vers l'an 822. — En Pologne et en Hongrie, saint Zoérard ou André, confesseur, et saint Benoît, martyr, tous deux de l'Ordre des Camaldules, cités aux martyrologes des Ordres religieux du 16 juillet. Vers l'an 1020. — En Toscane, le bienheureux Bénigne, abbé, de l'Ordre de Vallombreuse, célèbre pour sa science et sa sainteté. Il naquit à Florence, selon les uns, et, selon d'autres, dans une ville de Toscane appelée alors Montevarche, de parents nobles et craignant Dieu. Ils le firent instruire de bonne heure dans les sciences divines et humaines, et, à peine sorti des langes de l'enfance, l'engagèrent dans l'état ecclésiastique : il y donna l'exemple des plus austères vertus. Cependant le démon le fit tomber dans un péché assez grave : il le pleura aussitôt qu'il l'eut commis, et alla s'enfermer, pour en faire pénitence, dans un monastère de l'Ordre de Vallombreuse, dont il devint une des plus brillantes lumières. Ses talents et sa piété le firent élever au grade de général de tout l'Ordre ; mais il se démit bientôt de ces fonctions dont il se croyait indigne, et alla finir ses jours dans un désert, où, après s'être entièrement purifié du péché de sa jeunesse, il s'envola au ciel pour y recevoir la récompense promise aux bons serviteurs. 1236.

SAINT SPÉRAT ET SES COMPAGNONS,

ORDINAIREMENT APPELÉS MARTYRS SCILLITAINS

200. — Pape : Saint Victor Ier. — Empereur romain : Septime Sévère.

Tanto eris acceptabilis hostia, quanto libenter gloriosæ mortis exceperis beneficia.
Vous serez une hostie d'autant plus agréable à Dieu, que vous aurez recherché avec plus d'empressement les récompenses promises à une mort glorieuse.
S. Joan. Chrys., *Serm. de Fide Abraham.*

L'empereur Sévère, ayant vaincu les rois qui avaient pris le parti de Niger contre lui, publia des édits sanglants contre les chrétiens. Ce fut dans la dixième année de son règne, qui était la deux cent deuxième de Jésus-Christ. Les fidèles n'avaient pas laissé d'être auparavant persécutés en plusieurs endroits. Les gouverneurs des provinces s'autorisaient des lois de

l'empire, qui proscrivaient les religions étrangères, et des édits de quelques prédécesseurs de Sévère, lesquels n'avaient point été révoqués : aussi voyons-nous que le proconsul Saturnin excita en 200 une violente persécution en Afrique.

Les premiers chrétiens qui souffrirent à Carthage furent les douze martyrs scillitains, ainsi nommés de Scillite, ville de la province consulaire, qu'on leur donne communément pour patrie. Ayant été arrêtés le 16 juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul. Les principaux d'entre eux étaient trois hommes, Spérat, Narzale, Cythin, et trois femmes, Donate, Seconde, Vestine. Le proconsul les assura que l'empereur oublierait leur désobéissance et qu'il leur pardonnerait s'ils sacrifiaient aux dieux des Romains ; mais Spérat répondit généreusement au nom de tous ses compagnons : « Nous n'avons commis aucun crime, nous n'avons insulté personne ; au contraire, lorsqu'on nous a maltraités, nous en avons remercié le Seigneur. Sachez donc que nous n'adorons que le seul vrai Dieu, qui est le maître et l'arbitre de toutes choses, et c'est pour nous conformer à sa loi que nous prions pour ceux qui nous persécutent injustement ». Le proconsul les pressant de jurer par le génie de l'empereur, Spérat reprit : « Je ne connais point le génie de l'empereur de ce monde ; mais je sers le Dieu du ciel, qu'aucun homme n'a vu ni ne peut voir. Je n'ai jamais commis de crime punissable par les lois de l'Etat. J'ai toujours payé les droits dus au prince, que je regarde comme mon seigneur sur la terre ; mais je n'adore que mon Dieu, qui est le Roi des rois et le Maître souverain de toutes les nations de l'univers. Encore une fois, je ne suis coupable d'aucun crime ; ainsi je n'ai mérité aucune punition ». Là-dessus le proconsul ordonna qu'ils fussent menés en prison et qu'on les mît aux ceps jusqu'au lendemain.

Le jour suivant, le proconsul, étant assis sur son tribunal, se les fit amener et dit aux femmes d'honorer le prince et de sacrifier aux dieux. Donate répondit : « Nous rendons à César ce qui appartient à César ; mais nous n'adorons que Dieu, et nous n'offrons qu'à lui des sacrifices ». — « Je suis aussi chrétienne », dit Vestine. — « Je crois aussi en mon Dieu », dit Seconde, « et je veux lui être toujours fidèle. Quant à vos dieux, jamais nous ne nous déterminerons à les servir et à les adorer ». Le proconsul ayant ordonné qu'on les remît en prison, fit approcher les hommes ; puis, adressant la parole à Spérat, lui dit : « Persistes-tu encore dans ta première résolution ? Es-tu toujours chrétien ? » — « Oui, je le suis », répondit Spérat, « et pour que personne ne l'ignore, je le répète à haute voix : je suis chrétien ! » Tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui s'étant écriés qu'ils professaient la même religion, le proconsul dit : « Vous ne voulez donc ni grâce ni temps pour délibérer sur le parti que vous avez à prendre ? » — Spérat : « Faites ce qu'il vous plaira ; nous mourrons avec joie pour l'amour de Jésus-Christ ». — Le proconsul : « Quels sont les livres que vous lisez et pour lesquels vous avez tant de respect ? » — Spérat : « Les quatre Evangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Epîtres de l'apôtre saint Paul, et toute l'Ecriture inspirée de Dieu ». — Le proconsul : « Je vous donne trois jours pour rentrer en vous-mêmes ». — Spérat : « Ce délai est inutile, jamais nous ne renoncerons à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ainsi ordonnez ce qu'il vous plaira ». Le proconsul, les voyant inébranlables, prononça la sentence suivante : « Spérat, Narzale, Cythin, Véture, Félix, Acyllin, Létance, Janvière, Généreuse, Vestine, Donate et Seconde, s'étant avoués chrétiens et ayant refusé de rendre l'honneur et le respect dus à

l'empereur, nous les condamnons à être décapités ». Après cette sentence, Spérat et ses compagnons reçurent la couronne du martyre.

Adon rapporte, dans son martyrologe, que les reliques de saint Spérat furent transférées d'Afrique à Lyon, sous le règne de Charlemagne.

Les corps des douze martyrs Scillitains, ou du moins une grande partie de leurs ossements, ont été apportés à Amiens, au monastère de Saint-Martin-aux-Jumeaux. De nombreux ossements furent donnés, en 1431, aux Chartreux d'Abbeville. Vers la fin du XVIe siècle, les reliques restées à Amiens furent transférées dans deux grandes châsses de bois doré et sculpté. Ce précieux trésor devint la propriété des Célestins, en 1634. Après la suppression de leur couvent, en 1778, les reliques furent données au monastère des Clarisses, où elles se trouvent encore aujourd'hui, renfermées dans trois caisses. Des reliques plus ou moins importantes sont conservées à la cathédrale (deux petits reliquaires), à l'hospice de Saint-Vincent de Paul, au Sacré-Cœur, à la Sainte-Famille et au Carmel d'Amiens; à Saint-Vulfran (deux chefs), au Saint-Sépulcre, à l'Hôtel-Dieu et aux Ursulines d'Abbeville; à Mailly, etc.

Peu de temps après leur martyre, Tertullien adressa son *Apologie de la religion chrétienne* aux gouverneurs des provinces de l'Empire.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE TERTULLIEN.

Tertullien *(Quintus-Septimius-Florens Tertullianus)* naquit à Carthage vers l'an 160; il était fils d'un centurion des troupes proconsulaires d'Afrique. Il avoue lui-même qu'avant sa conversion au christianisme, il le combattait par des railleries piquantes; qu'il s'était rendu coupable d'adultères; qu'il avait pris un plaisir singulier aux barbares combats de l'amphithéâtre; qu'il avait été vicieux au-delà de toutes bornes, *Ego præstantiam in delictis meam agnosco;* qu'en un mot, il avait été un grand pécheur sous toutes sortes de rapports, *Peccator omnium notarum cum sim.*

Néanmoins, comme il avait un esprit d'une trempe excellente et formé pour les sciences, il s'y appliqua dès sa jeunesse, et fit de grands progrès dans la poésie, la philosophie, la géométrie, la physique et la rhétorique. Il s'instruisit à fond des principes de chaque secte de philosophes; il approfondit les mystères de la théologie païenne et sut démêler dans les fables qui l'enveloppent ce qu'il y avait de réel et d'historique. Enfin, son génie, naturellement vaste, lui fit parcourir avec un succès prodigieux le cercle de toutes les sciences profanes. Nous apprenons d'Eusèbe qu'il était surtout très-versé dans la connaissance des lois romaines.

A tous ces avantages, Tertullien joignait une pénétration et une vivacité d'esprit singulières, avec un feu de caractère peu commun, qui le rendait extrêmement chaud et impatient, comme il s'en plaignait lui-même. Jamais il ne put se défaire de cette passion; quant aux autres, il s'en corrigea après sa conversion au christianisme.

Il paraît que les motifs qui le déterminèrent à embrasser l'Evangile furent les mêmes que ceux qu'il fait si bien valoir dans ses ouvrages, comme l'antiquité des livres de Moïse, les miracles et la sagesse de ce saint législateur, la continuité et l'accomplissement des prophéties qui toutes conduisent à Jésus-Christ, la certitude des miracles du Sauveur et des Apôtres, l'excellence de la loi évangélique qui influe si merveilleusement sur les mœurs, le pouvoir que les premiers chrétiens avaient sur les démons, et le témoignage des démons eux-mêmes, que les idolâtres adoraient comme des dieux, qui devenaient malgré eux les prédicateurs de Jésus-Christ et qui se faisaient connaître pour ce qu'ils étaient en présence de leurs propres adorateurs; enfin la patience et la fermeté inébranlable des martyrs.

Tertullien, ayant un génie propre à réussir dans la controverse, entreprit la défense du christianisme, qui d'un côté était attaqué par les païens et par les juifs et de l'autre était défiguré par les hérétiques. Il prit la plume contre les différents ennemis de notre religion. Ce fut aux païens qu'il porta les premiers coups.

La persécution qui affligeait l'Eglise lui inspira le dessein d'écrire son *Apologétique*. C'est non-seulement son chef-d'œuvre, mais encore le plus parfait et le plus précieux de tous les ouvrages de l'antiquité chrétienne. Tertullien n'adressa point son apologétique au sénat de Rome, comme Baronius et plusieurs autres écrivains l'ont avancé, mais au proconsul et aux autres magistrats d'Afrique, peut-être même à tous les gouverneurs des provinces et à tous les magistrats de l'em-

pire, parmi lesquels les sénateurs de Rome pouvaient être compris. Le titre de *présidents*, qu'il donne à ceux auxquels il s'adresse, ne convenait qu'aux gouverneurs des provinces. Quant au proconsul, il le nomme expressément. Il parle de Rome comme d'une ville éloignée. Il dit que les idolâtres pratiquaient dans sa patrie, à Carthage, les cérémonies barbares de religion usitées chez les Scythes. Ces mots *in ipso fere vertice civitatis præsidentes* paraissent devoir s'entendre du *Byrsa* de Carthage ; on ne peut certainement les entendre de Rome, que Tertullien désigne toujours par le mot *Urbs*, et non par celui de *Civitas*.

Il commence son ouvrage par justifier les chrétiens des accusations d'inceste et de meurtre dont on les chargeait calomnieusement, et montre qu'il est de la dernière injustice de les punir uniquement pour leur nom. Il fait sentir la contradiction qui se trouve dans l'ordre de Trajan, qui voulait qu'on punit les chrétiens qui étaient déférés, et qui, en même temps, défendait de les rechercher. « Tous les empereurs », dit-il, « ne nous ont pas persécutés. Tibère nous fut favorable, ainsi que Marc-Aurèle, lorsqu'il eût miraculeusement remporté la victoire par les prières des chrétiens ». Vient ensuite la réfutation de l'idolâtrie. Si l'on a fait un dieu de Bacchus pour avoir planté la vigne, pourquoi n'en pas faire un de Lucullus, qui, le premier, a apporté les cerisiers du Pont dans la ville de Rome ? Pourquoi a-t-on plutôt accordé les honneurs divins à Jupiter, à Vénus, etc. qu'à un Aristide, à un Socrate, à un Démosthène et à tant d'autres grands hommes ? Tertullien, après avoir expliqué les principaux articles de notre foi et parlé de l'origine et du culte des démons, ose faire aux païens le défi le plus hardi ; en quoi il a été imité par saint Cyprien, par Lactance et par d'autres Pères. « Que l'on amène », dit-il, « un démoniaque, et qu'un chrétien ordonne au malin esprit qui le possède de déclarer qui il est ; il avouera qu'il est un démon, lui qui, auparavant, voulait se faire passer faussement pour un dieu. Que l'on amène encore quelqu'un de ceux que l'on croit inspirés par quelque dieu, comme Esculape, etc.... Si les prétendues divinités qui agitent ces malheureux ne confessent pas qu'ils sont des démons, n'osant mentir à un chrétien, répandez sur-le-champ le sang de ce chrétien téméraire ». Il représente avec force la soumission des chrétiens aux empereurs, l'amour qu'ils portaient à leurs ennemis, la charité qui les unissait ensemble, l'horreur dont ils étaient pénétrés pour le vice, la constance avec laquelle ils souffraient les tourments et la mort pour la cause de la vertu. Les idolâtres les appelaient par dérision *Sarmentitiens* ou *Sémaxiens*, parce qu'on les attachait à des troncs d'arbres, et qu'on les liait à des fagots pour les jeter au feu ; mais Tertullien leur répond de la manière suivante : « L'état auquel on nous réduit pour nous brûler fait notre plus bel ornement ; ce sont là nos robes triomphales, brodées de branches de palmier en signe de la victoire.... Etant montés sur le bûcher, nous nous regardons comme sur notre char de triomphe.... Qui a jamais examiné notre religion sans l'embrasser ? et qui l'a jamais embrassée, sans se sentir prêt à souffrir pour elle ?... Nous vous rendons grâces quand vous nous condamnez : c'est qu'il y a une distance infinie entre le jugement de Dieu et celui des hommes ; de sorte que quand vous nous condamnez sur la terre, Dieu nous absout dans le ciel ».

2° Tertullien écrivit vers le même temps ses deux livres *contre les Gentils*. Il réfute dans le premier les calomnies dont les idolâtres chargeaient les chrétiens, et attaque dans le second le culte des fausses divinités du paganisme.

3° Le livre *contre les Juifs* fut écrit à l'occasion d'une dispute qu'un chrétien avait eue avec un juif prosélyte. Tertullien se propose d'y montrer le triomphe remporté par la foi sur un peuple aveugle et endurci, qui paraissait sourd à tous les raisonnements qu'on lui apportait. C'est un ouvrage solide et qui doit servir de modèle à ceux qui écrivent sur des controverses théologiques. Il n'y manque qu'un peu de clarté dans le style pour qu'on le regarde comme un chef-d'œuvre.

4° Hermogène, philosophe stoïcien, qui avait embrassé le christianisme, répandit en Afrique une nouvelle hérésie, qui consistait à soutenir que la matière était éternelle. Tertullien prouve dans son livre *contre Hermogène*, que Dieu a créé la matière avec le monde, et fait sentir toute l'absurdité des sophismes de l'hérésiarque.

5° Dans son livre *contre les Valentiniens*, il s'attache plus à ridiculiser qu'à réfuter sérieusement les opinions extravagantes de ces hérétiques.

6° Le *Traité des prescriptions contre les hérétiques* est trop important pour que nous ne le fassions pas connaître avec une certaine étendue. Il est certain que Tertullien le composa avant sa chute. En effet, il s'y glorifie d'être uni de communion avec toutes les églises apostoliques, surtout avec celle de Rome, et il y établit des principes généraux propres à réfuter toutes les hérésies qui peuvent s'élever.

Son dessein, dans cet ouvrage, est de montrer que les hérétiques ne peuvent, sans injustice, en appeler à l'Ecriture, puisqu'ils n'y ont aucun droit. Les Apôtres ont donné les Ecritures en dépôt à leurs successeurs et leur ont, en même temps, confié le soin de les interpréter. Tertullien établit d'abord que les hérésies causent la perte et la ruine de la foi ; qu'on ne doit pas cependant s'étonner ni se scandaliser d'en voir naître ; qu'elles n'ont rien de plus surprenant que ces fièvres qui consument le corps humain ; qu'après tout, elles ont été prédites par Jésus-Christ et qu'elles sont une conséquence nécessaire de l'empire que les hommes laissent prendre à leurs passions criminelles. Et comme s'il eût voulu prévenir ou empêcher le scandale que sa chute donna depuis, il

s'exprime de la sorte : « Mais quoi ! si un évêque, un diacre, une veuve, une vierge, un prédicateur ou même un martyr, allaient abandonner la foi?... Vous jugez donc de la foi par les personnes et non pas des personnes par la foi ? On ne peut réputer sage un homme qui ne s'attache point à la foi.... Nous n'avons plus besoin de recherches lorsque nous avons trouvé Jésus-Christ et que nous avons été instruits de l'Evangile. Si nous croyons, nous ne désirons rien autre chose que d'être fidèles ».

Quelques hérétiques, alléguant pour raison qu'il est écrit : « Cherchez et vous trouverez », Tertullien fait voir que ces paroles ne regardent que les Juifs, qui n'avaient point encore trouvé Jésus-Christ, et qu'elles ne peuvent signifier que nous devons toujours faire de nouvelles recherches ; mais supposé que nous dussions chercher de nouveau, ce ne devrait pas être chez les hérétiques, qui sont éloignés de la vérité, qui n'ont point le pouvoir d'enseigner, qui n'ont de penchant que pour détruire, et dont les lumières mêmes ne sont que ténèbres. Jésus-Christ nous a laissé une règle de foi supérieure à toutes les chicanes et contre laquelle les hérétiques seuls peuvent disputer. Les recherches trop curieuses en matière de foi sont une source d'hérésies. Tertullien termine cet article, en disant qu'il ne faut point disputer avec les hérétiques sur les Ecritures, auxquelles ils n'ont point de droit ; que dans de pareilles disputes, la victoire est souvent incertaine ; qu'on en doit revenir à ce que les Apôtres ont enseigné ; que la tradition venue des Apôtres prouve démonstrativement la vérité et anéantit tous les sophismes et tous les subterfuges de l'erreur ; que la communion avec les Eglises apostoliques, qui vivent dans l'unité d'une même foi, met la vérité hors de toute atteinte de la part des hérétiques, quelques objections qu'ils pussent faire.

Marcion, Apelle, Valentin et Hermogène ont une origine trop moderne. Leur séparation d'avec l'Eglise, dont on sait l'époque, prouve que cette Eglise était avant eux. Il faut donc qu'ils prétendent que Jésus-Christ est de nouveau descendu du ciel, qu'il a de nouveau enseigné sur la terre et qu'il les a établis ses Apôtres. « Si quelques-uns de ces hérétiques s'attribuent une antiquité apostolique, qu'ils montrent l'origine de leurs églises, l'ordre et la succession de leurs évêques, en remontant jusqu'à un Apôtre, etc. ; qu'ils prouvent aussi leur mission par des miracles, comme l'ont fait les Apôtres de Jésus-Christ... L'Eglise pourrait leur adresser ces paroles : Qui êtes-vous ? D'où, de quand êtes-vous venus ? Que faites-vous dans mes pâturages, vous qui n'êtes point des miens ? De quel droit, Marcion, entrez-vous dans ma clôture ? Pourquoi, Apelle, osez-vous écarter mes bornes ? Ce champ m'appartient de droit ; d'où vient que vous vous plaisez à y semer et à vous y nourrir ? Il est en ma possession ; j'en ai été maîtresse dans les temps passés ; je l'ai eu la première dans mes mains : mon titre est incontestable, il dérive de ceux à qui le champ était et auxquels il appartenait en propre. Je suis l'héritière des Apôtres ; je possède leur bien, comme ils en ont disposé par leur testament ; je le conserve dans l'état qu'ils me l'ont confié et de la manière qu'ils m'ont ordonné de le garder ».

Tertullien montre que, dans les superstitions du paganisme, le démon imite plusieurs cérémonies de la religion des Juifs et des chrétiens, et qu'à son exemple les hérétiques ont voulu se faire passer pour la véritable Eglise. Il en appelle à leur conduite, où l'on ne découvre que vanité, amour des choses de la terre, inconstance, mépris de la discipline et des vérités de la foi qu'ils professent. « Je suis », dit-il, « bien trompé, s'ils se gouvernent par des règles, même de leur façon. Chacun d'eux adapte à ses imaginations la doctrine qu'il a reçue. Ils croient être en droit de faire ce qu'a fait celui qu'ils reconnaissent pour père. Toute hérésie a été formée d'abord sur les idées de celui qui, le premier, l'a introduite ; mais la liberté que Marcion et Valentin se sont arrogée, leurs sectateurs l'ont prise également. Si l'on examine les différentes hérésies, on verra qu'en plusieurs choses elles s'éloignent des sentiments de leurs docteurs. La plupart des hérétiques n'ont point d'églises, ils sont errants et vagabonds, sans mère, sans demeure fixe, sans foi ».

7° Le livre *de la Pénitence* est un des plus achevés de tous les écrits de Tertullien. Il traite, dans la première partie, du repentir des péchés commis avant le baptême et, dans la seconde, du repentir des péchés dont on s'est rendu coupable après la régénération. Il y enseigne que l'Eglise a le pouvoir de remettre même la fornication ; ce qu'il nia quand il fut devenu montaniste. Il insiste beaucoup sur les exercices laborieux de la pénitence après le baptême.

8° Le livre *de la Prière* contient deux parties. L'oraison dominicale est expliquée dans la première ; il traite, dans la seconde, de plusieurs cérémonies qui s'observaient de son temps dans la prière.

9° L'*Exhortation à la patience*. Les motifs qui portent à cette vertu y sont développés avec beaucoup d'éloquence.

10° L'*Exhortation au martyre*. On ne peut rien lire de plus touchant que cet ouvrage.

11° Le livre *du Baptême*. Tertullien en prouve la nécessité dans la première partie, et traite, dans la seconde, de plusieurs points de discipline relatifs à ce sacrement.

12° Les deux livres que Tertullien adressa à sa femme paraissent, selon Ceillier, avoir été écrits avant qu'il fût prêtre. Il l'exhorte, dans le premier, à ne se point remarier si elle lui survivait, et y parle de plusieurs chrétiens qui vivaient dans une continence perpétuelle. Il reconnaît, dans le second, qu'il est permis de se remarier ; mais il dit qu'une femme qui s'y détermine ne peut épouser un infidèle. Il allègue pour raison l'impossibilité où elle serait de se lever dans la

nuit pour prier, de faire des aumônes, de visiter les martyrs, etc. « Pourrez-vous », ajoute-t-il, « vous cacher de votre mari, quand vous ferez le signe de la croix sur votre lit ou sur votre corps ?... Ne saura-t-il pas ce que vous recevrez en secret (l'Eucharistie) avant de prendre aucune nourriture ? » Cet ouvrage est terminé par une belle description du mariage chrétien. L'Eglise approuve le contrat, l'oblation le ratifie, la bénédiction y met le sceau, les anges le porteut au Père céleste qui le confirme. Deux personnes portent le même joug ; elles ne sont qu'une chair et qu'une âme ; elles s'exhortent mutuellement à la vertu ; elles prient, jeûnent, vont ensemble à l'église et à la table du Seigneur ; elles ne se cachent rien l'une à l'autre ; elles visitent les malades, ramassent des aumônes sans contrainte, assistent à l'office divin sans interruption, chantent ensemble des psaumes et des hymnes, et s'entr'excitent à louer Dieu ».

13° Le livre *des Spectacles*. Tertullien y montre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie, d'impureté et de plusieurs autres vices. Il parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste demandant à l'esprit des ténèbres comment il avait osé attaquer une femme chrétienne : « C'est », répondit celui-ci, « que je l'ai trouvée dans ma maison ».

14° Le livre *de l'Idolâtrie*. On y trouve la décision de plusieurs cas de conscience concernant le culte des fausses divinités des païens. Il y est dit qu'on ne peut faire d'idoles, etc., mais qu'un domestique chrétien peut suivre son maître à un temple, qu'un ami peut assister au mariage d'un idolâtre, etc.

15° Les deux livres *des Ornements ou habillements des femmes*. La modestie de leurs ajustements y est beaucoup recommandée, et l'usage de se peindre le visage sévèrement proscrit.

16° Le livre *de la Nécessité de voiler les vierges*. Tertullien y prouve que les jeunes personnes du sexe doivent se couvrir le visage à l'église : ce qui était contraire à ce qui se pratiquait à Carthage, où il n'y avait que les personnes mariées qui fussent voilées.

17° Le livre *du Témoignage de l'âme*. Le but de l'auteur est de démontrer qu'il n'y a qu'un Dieu, par le témoignage naturel de l'âme de chaque homme.

18° Le livre intitulé *Scorpiace*. Il fut écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des scorpions ou Gnostiques, et surtout contre les Caïnites, qui étaient une branche de cette secte. La nécessité du martyre y est prouvée contre ces hérétiques.

19° L'*Exhortation à la chasteté*. Tertullien y détourne une certaine veuve de passer à de secondes noces, qu'il avoue pourtant être permises, quoique avec une sorte de peine. La dureté des expressions qu'il emploie montre qu'il penchait déjà vers le montanisme.

Nous n'indiquerons les ouvrages qu'il écrivit après sa chute, que quand nous aurons parlé de sa chute même. Il eut le malheur de tomber, après avoir servi l'Eglise, en qualité de prêtre, jusque vers le milieu de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans, et même plu

Montan, eunuque de Phrygie, se donna pour prophète. Il était singulièrement agité par un malin esprit, prétendant avoir des ravissements durant lesquels il perdait l'usage des sens et celui de la raison, comme il est aisé de s'en apercevoir aux extravagances qu'il débitait alors. Deux femmes riches et de qualité, mais d'une vie fort déréglée, se joignirent à lui : l'une se nommait Prisca ou Priscille, et l'autre Maximille ; elles prétendaient aussi avoir des ravissements, et par là elles vinrent à bout de tromper plusieurs personnes.

Vers l'an 171, Montan avança qu'il avait reçu le Saint-Esprit pour mettre la dernière perfection à la loi de l'Evangile. Ses partisans le crurent sur sa parole, et lui donnèrent le nom de *Paraclet*. Affectant une doctrine extrêmement sévère, à laquelle sa vie ne répondait nullement, il condamna les secondes noces et la fuite durant la persécution ; il prescrivit à ses disciples des jeûnes extraordinaires.

Les Montanistes disaient qu'outre le jeûne du Carême observé par les catholiques, il y en avait d'autres imposés par le divin Esprit. Ils faisaient tous les ans trois Carêmes, chacun de deux semaines, et ne mangeaient alors que des choses sèches, attribuant cette pratique au Saint-Esprit, en conséquence des nouvelles révélations de Montan, qu'ils préféraient aux écrits des Apôtres, et soutenant qu'elle devait s'observer à perpétuité. Voilà pourquoi ces hérétiques, même du temps de Sozomène, ne jeûnaient que deux semaines avant Pâques, quoique les catholiques jeûnassent quarante jours avant cette fête. Pépuze, ville de Phrygie, était leur métropole, et ils l'appelaient Jérusalem.

Les évêques d'Asie, ayant examiné les erreurs et les prophéties de Montan, les condamnèrent. On dit que Montan et Maximille, étant devenus fous, se pendirent.

Tertullien, naturellement austère, adopta la rigidité des Montanistes. Il tomba d'abord par orgueil, ayant conservé, selon saint Jérôme, un vif ressentiment de quelques injures qu'il s'imagina avoir reçues du clergé de Rome. Aveuglé par sa passion, il se sépara de l'Eglise, sans penser aux maximes qu'il avait si bien établies pour réfuter toutes les hérésies ; mais sa chute n'ôta rien au mérite de ses écrits, surtout de ceux où règne la justesse et la solidité du jugement, et qu'il avait précédemment composés pour la défense de la vérité. Il faut raisonner de lui comme d'un habile homme dont l'esprit s'égarerait ; le malheur arrivé à celui-ci ne rendrait pas inutile ce qu'il aurait fait auparavant pour l'avancement des sciences.

Tertullien est le plus ancien des auteurs ecclésiastiques qui aient écrit en latin. Saint Vincent de Lérins, qui est bien éloigné d'approuver ses écarts, dit, en parlant de lui : « Il a été parmi les

Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs, c'est-à-dire le premier homme de son siècle... Chaque mot paraît une sentence, et presque chaque sentence une nouvelle victoire. Néanmoins, avec tous ces avantages, il n'a point persévéré dans l'ancienne loi de l'Eglise universelle. Ses erreurs, comme le fait observer le bienheureux Hilaire, font que ses écrits n'ont pas l'autorité qu'ils auraient eue sans cela... » Saint Jérôme, auquel on avait objecté l'autorité de Tertullien, répondit, dans son livre contre Helvidius, qu'il n'était pas de l'Eglise, *Ecclesiæ hominem non esse.* Il parle cependant quelquefois avantageusement de son savoir.

Lactance dit que le style de Tertullien est dur, âpre, inégal, obscur; mais il admire dans ses écrits un sens profond. Saint Cyprien trouvait des trésors cachés au milieu des épines dont son langage est hérissé : il ne passait aucun jour sans en lire quelque chose ; et quand il envoyait chercher ses ouvrages, il avait coutume de dire : « Donnez-moi mon maître ». Balzac a comparé ingénieusement l'éloquence de Tertullien à l'ébène, qui tire sa beauté et son prix de sa couleur noire.

La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoignait, dans son Apologétique, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle une anticipation du jugement a venir. Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes quand il veut soutenir ses erreurs ; il porte l'enthousiasme jusqu'au ridicule, comme lorsque, d'après l'autorité des rêveries de Priscille et de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure et la couleur d'une âme humaine. Ayant depuis abandonné les Montanistes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de Tertullianistes. Ils eurent une église à Carthage jusqu'au temps de saint Augustin, qu'ils renoncèrent à leurs erreurs. Tertullien mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 245.

Les ouvrages qu'il écrivit après sa chute, sont :

1° Le livre *de l'Ame.* Il prétend y prouver que l'âme a une figure humaine, etc.

2° Le livre *de la Chair de Jésus-Christ.* Il y est montré que le Sauveur a pris la chair humaine dans la réalité, et non pas seulement en apparence.

3° Le livre *de la Résurrection de la chair.* Tertullien y prouve le grand mystère qui en fait le sujet.

4° Les cinq livres *contre Marcion.* Cet hérésiarque admettait deux principes ou deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais. Selon lui, le second était adoré par les Juifs et était l'auteur de leur loi ; mais le Christ avait été envoyé par le bon principe pour détruire ses œuvres. Tertullien prouve, contre Marcion, l'unité de Dieu, ainsi que la sainteté de l'Ancien et du Nouveau Testament.

5° Le livre *contre Praxéas.* La trinité des personnes divines y est fort bien prouvée; on y trouve même le mot *trinité;* mais il y fait un prétendu crime à Praxéas, qui, étant venu d'Orient à Rome, avait informé le pape Victor des erreurs et de l'hypocrisie de Montan ; il lui reproche d'avoir banni le Paraclet (Montan), et crucifié le Père : *Paracletum fugavit, Patrem crucifixit.* Ceci venait de ce que Praxéas, sous le beau titre de confesseur, répandait l'hérésie des Patripassiens, confondant les trois personnes divines et prétendant que le Père était devenu homme dans le Fils et avait été crucifié pour nous.

6° L'*Apologie du manteau de philosophe,* qu'il aimait mieux porter que la toge, pour la commodité, et comme un emblème d'une vie plus austère. Il paraît que cet ouvrage ne fut qu'un jeu d'esprit.

7° Le livre *à Scapula,* proconsul d'Afrique. Ce proconsul y est exhorté à mettre fin à la persécution. « Un chrétien », lui dit Tertullien, « n'est ennemi d'aucun homme ; à plus forte raison ne l'est-il pas de l'empereur ».

8° Le livre *de la Monogamie.* L'auteur y soutient, contre les catholiques, qu'il appelle *Psychiques,* que les secondes noces ne sont pas permises : ce qui était un des articles de son hérésie. Une des raisons qu'il apportait était que le devoir d'une veuve est de prier continuellement pour l'âme de son mari défunt.

9° Le livre *du Jeûne,* dont l'objet est de justifier les jeûnes extraordinaires prescrits par les Montanistes. Tertullien fait observer que les catholiques gardaient certains jeûnes d'obligation, comme celui qui précède la fête de Pâques, et qu'on a depuis appelé *Carême;* il ajoute qu'on ne le rompait chaque jour que sur le soir ; il fait observer encore que ceux du mercredi et du vendredi, connus sous le nom de *stations,* n'étaient point de précepte. Quelques-uns y ajoutaient la *xérophagie,* c'est-à-dire qu'ils ne mangeaient que des choses sèches; d'autres ne se nourrissaient que de pain et d'eau. Les Montanistes, dans leurs jeûnes, ne mangeaient qu'à la nuit et se réduisaient à la xérophagie.

10° Le livre *de la Chasteté,* écrit contre les catholiques qui donnaient l'absolution aux pénitents qui s'étaient rendus coupables d'adultère ou de fornication. Les Montanistes soutenaient que l'Eglise n'a pas le pouvoir de pardonner les péchés d'impureté, non plus que le meurtre et l'idolâtrie. Tertullien répète deux fois, dans ce livre, qu'on représentait sur les calices l'image du bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée. Il s'exprime ainsi à l'occasion d'un décret fait par l'évêque de Rome, et dont il se moquait : « J'apprends qu'ils ont fait un décret, et même un dé-

cret absolu. Le premier des prêtres, ou l'évêque des évêques, dit : Je remets les péchés d'adultère et de fornication à ceux qui ont fait pénitence. Il appelle ailleurs le Pape évêque apostolique et le bienheureux Pape ».

11° Le livre *de la Couronne,* composé en 235, pour justifier l'action d'un soldat chrétien qui avait refusé de se couronner de fleurs comme les autres, dans la distribution des largesses qu'on faisait aux soldats. Tertullien y dit que les guirlandes qu'on portait en ces occasions passaient pour consacrées à quelque fausse divinité. « Ce n'est », ajoute-t-il, « que sur l'autorité de la tradition que nous pratiquons plusieurs choses ; telles sont les cérémonies usitées au Baptême, les oblations que nous faisons tous les ans pour les morts et aux fêtes des Martyrs, l'usage où nous sommes de prier debout le dimanche et depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. C'est d'après la même autorité que nous formons le signe de la croix sur nos fronts à chaque action, dans tous nos mouvements, en sortant de nos maisons et en y entrant, en nous habillant et en nous baignant, lorsque nous nous mettons à table ou au lit, lorsque nous nous asseyons, etc. »

12° Le livre *de la Fuite,* écrit vers le même temps. Tertullien prétend y prouver, contre les catholiques, que c'est un crime de fuir en temps de persécution.

La meilleure édition que nous ayons des œuvres de Tertullien est celle de Rigault, qui parut à Paris en 1634 et 1641, à laquelle il faut joindre un volume de notes et de commentaires de différents auteurs, imprimé dans la même ville en 1635, in-fol. On estime les notes critiques et grammaticales de Rigault, mais on fait peu de cas de celles qui regardent la théologie : il y est parlé d'une manière peu respectueuse de certains usages de l'Eglise.

On n'estime pas moins l'ancienne édition du savant théologien Jacques Pamelius, Paris, 1584, in-fol. On doit aussi à Jean-Salomon Semler une édition des œuvres de Tertullien en six volumes in-8°, *Halæ Magdeburgicæ,* 1769-1776 ; celle de Migne, dans son *Patrologiæ cursus completus,* Paris, 1844, est complète et bonne. La plus récente édition est celle de François Œhler, Leipzig, chez Weigel, 1853, en 3 vol.

On a imprimé plusieurs fois séparément les principaux ouvrages de Tertullien, particulièrement son Apologétique, son livre des Prescriptions, etc. On les a aussi traduits en français.

La meilleure traduction est celle de l'abbé de Gourcy ; une nouvelle édition, revue avec soin par M. Breghot du Lut, en a été donnée à Lyon en 1823, un volume in-8°. L'abbé Allard a publié, en 1827, l'*Apologétique,* avec des dissertations très-intéressantes. L'abbé de Genoude a traduit les œuvres de Tertullien en français, Paris, trois volumes in-8°. Le Père Vivien, récollet, a fait un grand travail sur Tertullien, formant une série d'instructions et de matières de sermons, extraites des œuvres du célèbre écrivain. Cet ouvrage, qui a paru sous le titre de *Tertullianus prædicans* en 1667, a été plusieurs fois réimprimé à Paris, à Cologne et à Padoue. Une nouvelle édition, en six volumes in-4°, se publie à Avignon, par les soins de M. F. Seguin.

Voir Cave ; Tillemont ; Ceillier ; et Godescard. — Cf. Héfélé, *Rev. trim. de Tubingue,* 1838 : *Tertullien, apologiste ;* Mœhler, *Patrologie,* Ratisb., 1840 ; Bœhringer, *l'Eglise de Jésus-Christ et ses témoins,* ou *l'Histoire de l'Eglise* sous forme de *Biographies,* Zurich, 1842 ; Hesselberg, *Doctrine de Tertullien tirée de ses ouvrages,* Dorpat, 1848 ; Néander, *l'Antignostique,* esprit de Tertullien et introduction à ses ouvrages, 2e édit. Berlin, 1849 ; l'abbé Freppel, *Cours d'éloquence sacrée :* Tertullien, 2 vol. in-8°, Paris, 1864.

SAINT HYACINTHE, MARTYR A AMASTRIS

IVe siècle.

Ut gratum odorem floris Hyacinthi, tuum sic, Christe, Hyacinthum accipe.

Ciel, ouvre-toi, et reçois dans ton sein le bienheureux Hyacinthe, comme le parfum embaumé de la fleur dont il porte le nom.

Acta Sanctorum.

Saint Hyacinthe naquit à Amastris (aujourd'hui Amastreh), ville maritime de Paphlagonie, sur le bord du Pont-Euxin. Ses parents étaient nobles : son père s'appelait Théoclite et sa mère Léonille. Il y avait alors fort peu de chrétiens à Amastris, où se faisait presque tout le commerce du

Nord avec l'Asie-Mineure et où abordaient toutes sortes d'étrangers qui n'avaient guère d'autres divinités que leurs intérêts et leurs passions. Cependant les parents d'Hyacinthe, qui avaient le bonheur d'être du petit nombre des fidèles, eurent soin de l'élever dans la foi et la piété chrétienne, vertus qui prirent en lui les plus grands accroissements à mesure qu'il avançait en âge. Fortifié par la grâce de Jésus-Christ, il paraissait au milieu des idolâtres de son pays comme une fleur environnée d'épines ; et sans se laisser corrompre au mauvais air du siècle, il répandait sur les autres la bonne odeur de ses vertus et s'attirait l'estime et l'affection même de ceux qui ne vivaient pas comme lui. Cependant l'intérêt qu'il prenait à la gloire de Dieu et au salut des hommes lui rendit suspect le calme où il vivait ; ce n'était pas sans douleur qu'il voyait l'aveuglement de ses concitoyens, et animé par son zèle, il visa aux moyens de les tirer de l'abîme où ils étaient plongés. Tout près de la ville d'Amastris, il y avait un arbre qui, par sa beauté, sa grandeur et son ancienneté, donnait lieu à ces idolâtres de croire qu'il renfermait en lui quelque puissante divinité. On ne se contentait pas des marques ordinaires de la vénération que les païens avaient pour les vieux chênes ou pour les autres arbres, qu'ils disaient consacrés à quelques-uns de leurs dieux ; on lui avait encore institué des sacrifices réglés et un collége de prêtres uniquement occupés de son culte. Hyacinthe qui, par sa droiture, avait acquis du crédit dans le pays, entreprit de détromper ces malheureux et commença par instruire quelques particuliers de la vérité de la religion chrétienne. Ces premiers succès lui firent espérer de réussir encore à faire connaître à la multitude des peuples idolâtres les erreurs du paganisme. Il leur fit plusieurs discours pour les convaincre de la fausseté de leurs idoles et pour leur démontrer que si le soleil, les astres, les hommes les plus parfaits et les anges même, ne pouvaient s'attribuer un culte divin, il était encore bien plus irraisonnable de le rendre à un arbre ; alors il chercha à les persuader de l'unité de Dieu et à leur faire sentir le bienfait de la rédemption par Jésus-Christ.

Hyacinthe, voyant que ses sermons n'avaient pas l'effet qu'il en devait attendre, prit la courageuse résolution, assisté de quelques chrétiens, d'abattre l'arbre de la superstition, ce qu'il exécuta aussitôt qu'il trouva un moment propice. Quelle fut la surprise et l'étonnement des prêtres idolâtres lorsque, le lendemain, ils trouvèrent leur arbre renversé ! Leurs soupçons tombèrent de suite sur Hyacinthe ; ils remplirent la ville de ce bruit et soulevèrent la populace contre le Saint. Une troupe de furieux armés de hallebardes et de bâtons fondirent sur sa demeure, en criant qu'il fallait assommer l'ennemi de leurs dieux. Ils l'arrachèrent de chez lui avec violence, le traînèrent par les cheveux dans les rues, le chargèrent d'injures et de malédictions, et le conduisirent devant le tribunal du gouverneur de la ville, où il fut accusé non-seulement d'impiété envers leurs dieux, mais encore d'être un ennemi de la patrie, puisqu'il venait de l'exposer à toutes sortes de malheurs, en coupant l'arbre sacré par où lui venait la protection du ciel. Le juge le condamna sur-le-champ à la peine de mort ; il voulut cependant, auparavant, le forcer à sacrifier aux idoles et à renoncer en même temps à la foi de Jésus-Christ. Le Saint fut appliqué à la torture, puis jeté dans un cachot où il sacrifia sa vie pour la vraie religion. Ceci arriva au commencement du IVe siècle. Les Grecs et les Latins célèbrent sa fête le 17 juillet.

Baillet et *Acta Sanctorum*, tome IV de juillet.

SAINTE MARCELLINE, VIERGE,

SŒUR DE SAINT AMBROISE, ARCHEVÊQUE DE MILAN

398. — Pape : Saint Anastase. — Empereur d'Occident : Honorius.

Magna encomia virginis sunt. O virginitas, opulentia indeficiens! O virginitas, corona immarcessibilis! O virginitas, templum Dei, et domicilium sancti Spiritus!

Quelles louanges ne mérite pas une vierge? O virginité, tu es une fortune inépuisable, une couronne qui ne peut se flétrir! O virginité, tu es le temple de Dieu, la demeure de l'Esprit-Saint!

Saint Athanase le Grand.

Nous donnons d'autant plus volontiers le récit de la vie de cette illustre vierge, que nous avons pour témoin de ce que nous en disons un des plus célèbres docteurs de l'Eglise, saint Ambroise, son frère. Leur père se nommait aussi Ambroise. Il était préfet du prétoire des Gaules et considéré dans l'empire pour ses emplois et surtout par l'élévation et l'étendue de son esprit. Marcelline, sa fille, vint au monde sous le règne du grand Constantin; elle était l'aînée de saint Ambroise et d'un autre frère, nommé Urane Satyre, dont il est fait mention dans les *Annales sacrées*, au 17 septembre. L'histoire ne nous dit point le nom de sa mère; nous savons seulement que notre Sainte en reçut une très-bonne éducation, et qu'elle vivait avec cette pieuse dame dans une maison de campagne éloignée de tous les bruits et de toutes les relations du monde. L'Esprit-Saint a inspiré de bonne heure à cette jeune vierge la résolution de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ; elle refusa les nombreux et nobles partis qui s'offrirent à elle pour le mariage; elle menait la vie la plus sainte avec une pieuse compagne qui avait le même dessein et profitait de ses exemples. Après la mort de son père, elle suivit sa mère qui quitta les Gaules, et se retira à Rome où était leur famille. Elle se fit même un plaisir et un devoir, comme étant l'aînée, de se charger, en quelque façon, de l'éducation de ses deux frères, Satyre et Ambroise, le grand évêque de Milan, dont nous avons déjà parlé. Elle prit un grand soin de les instruire dans tous les principes de la religion chrétienne et de leur inspirer les maximes de la piété la plus solide, semblable en ceci à l'illustre Macrine, qui fit la même chose à l'égard de son frère, saint Basile, et ensuite de son autre frère, saint Pierre de Sébaste. Ce n'est pas une petite gloire pour notre Sainte d'avoir été, pendant quelques années, la directrice d'Ambroise, son frère, et d'avoir eu soin de son éducation dans sa jeunesse. Ce disciple lui donna toute la satisfaction possible; il profita si bien des leçons et de l'exemple de cette sainte sœur, qu'il conçut et conserva toute sa vie, à son exemple, une estime très-particulière pour la virginité, ne se lassant point de publier, en toute occasion, les avantages, les récompenses et la gloire des vierges. Il ne faut qu'ouvrir ses écrits pour voir les grands éloges qu'il leur donne, et spécialement ce qu'il en a composé dans les trois livres intitulés : *De Virginibus*, qu'il adresse à la sainte vierge dont nous parlons.

Marcelline aurait pu, comme beaucoup d'autres le faisaient à cette époque, vivre dans la piété et la virginité, avec les habits du siècle; néanmoins, plus généreuse, plus savante dans les voies de la perfection, elle quitta le monde et reçut publiquement le voile, le jour de Noël de l'an 352, des mains du pape Libère.

La cérémonie se fit dans l'église de Saint-Pierre, en présence d'une grande multitude de peuple. Le Pape l'exhorta à s'attacher fortement à Jésus-Christ qu'elle choisissait pour époux, à vivre dans la pratique perpétuelle de l'abstinence, de la mortification, du silence, de la prière, et à témoigner toujours dans l'église les vifs sentiments de respect dont elle devait être pénétrée. Il lui cita l'exemple de ce page d'Alexandre le Grand, qui, pour ne pas troubler la solennité d'un sacrifice païen, aima mieux se laisser brûler la main jusqu'à l'os que de secouer de la cire fondue qui était tombée dessus.

Saint Ambroise, qui nous a conservé ce discours, ajoute qu'il était au-dessous de ce que pratiquait Marcelline. Elle ne se contentait pas de jeûner tous les jours jusqu'au soir, mais elle passait encore plusieurs jours sans manger, et lorsqu'on voulait lui persuader de quitter les saintes lectures qu'elle faisait, pour venir prendre quelque nourriture, elle répondait ce que le Sauveur avait répondu au tentateur : « Que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Ce saint Docteur nous apprend encore que, quand elle était obligée de prendre quelque aliment, elle choisissait les choses les plus communes et les moins délicates, afin que, ne trouvant rien qui pût flatter son goût, le jeûne lui en devînt plus agréable. Il ajoute qu'elle ne buvait jamais que de l'eau, qu'elle ne prenait son repos que quand elle se trouvait accablée par le sommeil, qu'elle employait ses veilles à lire et à faire oraison, et que ses prières étaient ordinairement accompagnées de ses larmes.

Saint Ambroise, craignant que ces austérités extraordinaires fissent disparaître trop tôt de la terre ce beau modèle des vierges chrétiennes, ce cher objet de sa pieuse affection, la pria de modérer son zèle; il lui disait que, s'étant consacrée publiquement à son Dieu, elle devait servir de modèle aux autres; que, pour cela, il fallait leur présenter des exemples imitables.

Notre Sainte ne vivait point, comme le font aujourd'hui les vierges qui ont pris le voile, dans une communauté, mais dans une maison particulière avec la compagne dont nous avons parlé. Quand son frère saint Ambroise fut nommé archevêque de Milan, elle eut sans doute la pensée d'aller habiter avec lui, afin de profiter de ses leçons et de ses exemples. Mais des raisons supérieures la firent résister à ce désir. Elle s'en dédommagea par un commerce fréquent de lettres; on n'a qu'à ouvrir les écrits de saint Ambroise, et l'on jugera, par les lettres qu'il écrit à sa sœur Marcelline, quelle était l'estime qu'il en concevait. Il ne fait point difficulté de l'appeler Sainte en plusieurs endroits, et, sachant quelle était sa pénétration et l'intérêt qu'elle portait à la cause de l'Eglise, notre saint prélat se fait un plaisir, en lui écrivant, de lui rendre compte des combats qui lui étaient livrés de la part des hérétiques, et des victoires qu'il remportait sur les Ariens; de son côté, cette pieuse sœur sollicitait avec ardeur ce grand évêque de lui apprendre les heureux succès qui arrivaient à son Eglise, pour en rendre gloire à Dieu; ou les adversités et les disgrâces pour prier le ciel de les détourner ou de les modérer. Saint Ambroise avait tant de confiance au jugement de sa sœur, qu'il lui envoyait même la copie des sermons qu'il avait

prononcés en public, pour qu'ils lui servissent à elle-même et qu'elle lui dît ce qu'elle en pensait.

Quand mourut leur frère Satyre, qu'ils chérissaient tendrement pour ses excellentes qualités naturelles et pour l'insigne piété que tout le monde admirait en lui, saint Ambroise fit son oraison funèbre. Dans ce discours, après avoir exposé au peuple ce qu'il perdait en la mort de cet illustre frère, il dit à ses auditeurs « qu'il est vrai qu'il lui restait une sainte sœur, digne de toute vénération pour l'intégrité de sa conduite, qui se soutenait toujours également par la probité de ses mœurs, et dont les actions extérieures répondaient à la sainteté de sa vie cachée » : *Superest soror sancta, integritate venerabilis, æqualis moribus, non impar officiis.* Ces seules paroles sont un bel éloge de la vierge Marcelline. A la fin du discours funèbre, le saint docteur, après avoir apostrophé son cher frère Satyre, qu'il pleurait, et lui avoir témoigné la douleur qu'il concevait de sa mort, ajoute : « Que deviendra maintenant notre sainte sœur ? Il est vrai que la crainte d'offenser la divine Providence, qui a disposé de Satyre, l'oblige à modérer le chagrin qu'elle a de la perte d'un frère si cher; néanmoins, son amour de la piété lui fait regretter un frère dont les conseils lui étaient si utiles pour aimer Dieu ». *Licet fletum sermone suspendat, in oratione renovet.* « On la voit », dit-il, « prosternée en terre, embrassant de tout son cœur le tombeau du défunt, accablée de lassitude, en proie à une sainte tristesse, passant les jours et les nuits dans la prière ». Et, comme si ce grand prélat voulait répondre à la pensée de ceux qui pourraient s'imaginer qu'une vierge aussi pieuse et aussi soumise aux ordres de Dieu ne devait pas répandre tant de larmes pour la mort d'un frère, il prononce cette belle sentence sur la fin de son discours : *Flere in oratione virtutis est :* « il est permis à une personne vertueuse de pleurer devant Dieu ».

Sainte Marcelline interrompait quelquefois sa vie solitaire en allant voir son frère Ambroise à Milan, soit pour conférer avec lui, touchant les moyens de parvenir à la plus haute perfection, ou pour lui rendre les services qu'il pouvait attendre d'une telle sœur.

Ayant appris, en l'année 378, qu'il était tourmenté par une cruelle et très-longue maladie, peu de temps après qu'il lui eut envoyé l'ouvrage qui a pour titre : *De Virginibus*, Marcelline fit un voyage de Rome à Milan, pour l'assister. On sait aussi qu'elle alla assister son frère Satyre dans sa dernière maladie. Elle entreprit encore un autre voyage par un motif de charité, au sujet d'une vierge chrétienne de Vérone, nommée Indicie, qui avait demeuré à Rome avec la même sainte Marcelline, et que l'on avait accusée et fait condamner devant l'évêque du lieu, par une sentence injuste, dont elle se trouvait obligée d'appeler au tribunal de saint Ambroise comme métropolitain. On sait peu de chose sur le reste de la vie de notre Sainte; on ne peut pas dire combien elle vécut après le dernier voyage qu'elle fit de Rome à Milan pour rendre service à la vierge dont nous venons de parler. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle survécut à ses deux frères, Satyre et saint Ambroise. Le jour de sa fête est marqué au 17 juillet dans le martyrologe romain.

Il paraît qu'elle était allée se fixer à Milan et qu'elle y finit ses jours. Baronius assure qu'elle les termina à Rome; mais il est combattu sur ce point par les écrivains milanais et par plusieurs autres. Ce qui est certain, c'est qu'on voit son tombeau dans la basilique ambrosienne, avec sa statue en marbre blanc, et que ses reliques sont conservées dans cette église. Le martyrologe indique aussi Milan comme le lieu de la mort de cette Sainte.

On la représente : 1° avec une petite croix dans sa main, suivant l'usage grec qui caractérise ainsi les personnes consacrées à Dieu, et une vie occupée de méditation et de pénitence; 2° recevant le voile des mains du pape Libère.

Acta Sanctorum; Godescard ; Baillet.

SAINT ALEXIS DE ROME, CONFESSEUR

404. — Pape : Saint Innocent Ier. — Empereurs romains : Arcadius et Honorius.

Crux, qua mundus crucifigitur, est paupertas spiritus; cujus quatuor sunt brachia : contemptus gloriæ, pecuniæ, patriæ et parentelæ.

La croix sur laquelle le monde est crucifié, c'est la pauvreté d'esprit; elle a quatre bras, savoir : le mépris de la gloire, des richesses, de la patrie et de la famille.

S. Bonaventure, *sup. Luc.*, c. 23.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans l'histoire ecclésiastique un exemple de renoncement aussi absolu, aussi pénible à la nature que celui d'Alexis. Ce saint naquit à Rome, après le milieu du IVe siècle. Son père, nommé Euphémien, était un des principaux membres du sénat ; et sa mère, appelée Aglaïs, était une dame de grand mérite et dont la noblesse répondait à celle de son mari. Leurs biens étaient si grands , qu'ils n'avaient pas moins de trois mille esclaves, dont les uns les servaient à la ville, et les autres étaient dans leurs maisons de campagne, pour faire valoir les héritages qu'ils y possédaient. Dieu ne leur donnant point d'enfants, ils faisaient grande part de leurs richesses à toutes sortes de malheureux : on dressait tous les jours trois tables dans leur hôtel, où les veuves et les pupilles, les pèlerins et les pauvres, et enfin les malades étaient traités libéralement. Les religieux étrangers étaient aussi très-bien reçus par cet illustre patricien ; mais il les faisait ordinairement manger à sa table, ce qui l'obligeait de différer son dîner jusqu'à l'heure de None, qui était l'heure de manger des religieux ; et s'il lui arrivait de se relâcher dans sa miséricorde envers les pauvres , il se prosternait la face contre terre, et disait à Dieu en soupirant : « Je ne suis pas digne, mon souverain Seigneur, d'être porté sur la terre que vous avez créée ».

Cependant Aglaïs, à qui sa stérilité faisait beaucoup de peine, pria instamment l'Auteur de tous les biens de lui donner un fils qui fût la consolation de son époux et le soutien de sa famille dans le temps de leur vieillesse. Ses vœux, accompagnés de tant d'aumônes, furent enfin exaucés : elle mit au monde un enfant à qui Euphémien fit donner au baptême le nom d'Alexis. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, on lui fit apprendre la grammaire, la rhétorique et l'histoire ; il devint bon orateur et fort savant dans les choses de l'antiquité. Il passa son enfance et les premières années de sa jeunesse dans l'étude ordinaire aux enfants de sa condition ; et, comme il était sous la discipline d'un père et d'une mère qui faisaient de la religion leur affaire capitale, il se forma en même temps à la vertu et à tous les

exercices de la piété chrétienne. Ainsi, il promettait d'être, dans peu de temps, un des principaux ornements de l'empire, et on jetait déjà les yeux sur lui comme sur un jeune homme qui allait entrer dans les premières charges de l'Etat. Son père et sa mère pensèrent à lui trouver un bon parti, et le marièrent en effet à une fille fort riche, et qui était d'une famille impériale. La cérémonie se fit dans l'église de Saint-Boniface : vinrent ensuite des fêtes et des festins splendides. Mais Alexis, à qui Dieu donna des pensées bien plus élevées, et qui n'avait consenti à son mariage que par un profond respect pour tout ce que son père et sa mère souhaitaient de lui, bien loin d'être charmé des grâces de son épouse, ni de prendre plaisir à tous les divertissements du festin nuptial, soupirait continuellement au fond de son cœur après une solitude où il pût vivre dégagé du monde, et occupé de la connaissance et de l'amour de Dieu seul. Pendant que cette pensée remplissait son esprit, Dieu lui inspira de quitter ce soir-là même la maison de son père, et tous les attraits qu'il y trouvait, et de s'en aller en pèlerinage dans les lieux de dévotion les plus célèbres de l'Orient. Il entre dans la chambre de son épouse, et lui donne une bague et une ceinture enveloppée dans un taffetas d'écarlate, lui disant : « Gardez, je vous prie, ce présent, et Dieu sera entre vous et moi jusqu'à ce que sa volonté s'accomplisse ». Ensuite il passe dans son propre cabinet, prend de l'argent et des pierres précieuses, et, étant sorti secrètement du logis, sans que personne s'en aperçût, il s'en va au port, monte dans un vaisseau et fait voile vers Laodicée. De là, se faisant conduire à cheval, il se rend à Edesse, ville de Mésopotamie, où était cette image sacrée de Notre-Seigneur, qui n'avait point été faite de la main des hommes, mais que lui-même avait envoyée pendant sa vie mortelle au prince Abagare, comme l'assure Eusèbe de Césarée, en son *Histoire*. Lorsqu'il y fut arrivé, il vendit ce qu'il avait de joyaux, et en donna le prix aux pauvres avec le reste de l'argent qu'il avait apporté : réduit lui-même à une extrême nécessité, il ne vécut plus que d'aumônes. Le lieu où on le trouvait ordinairement était le porche de l'église de Notre-Dame, où il s'occupait sans cesse à prier Dieu, à méditer les mystères de notre religion et à contempler les grandeurs et les perfections de la Divinité. Il n'avait point de plus grande joie que de se voir rebuté du monde, et regardé comme un homme de rien, un mendiant. Il était toujours mal vêtu à la manière des pauvres. Ses jeûnes et ses veilles étaient continuels : il prenait très-peu de nourriture et donnait aux autres les aumônes qu'il recevait.

Cependant son père, sa mère et son épouse qu'il avait quittés sans leur dire adieu, furent extrêmement surpris de ne plus le voir, surtout, lorsqu'après une attente et une recherche de quelques jours dans Rome et aux environs, ils n'en apprirent aucune nouvelle. Ils envoyèrent au plus tôt leurs serviteurs dans presque tous les endroits du monde pour s'informer de ce qu'il était devenu, et il y en eut même qui le suivirent de si près qu'ils le rencontrèrent à Edesse, où il s'était retiré. Il les reconnut, leur demanda l'aumône, et la reçut de leur main, bénissant Notre-Seigneur de cette humiliation ; mais ceux-ci ne le reconnurent pas, parce que ses abstinences, ses pleurs et son état négligé le rendaient méconnaissable. Ainsi ils furent contraints, comme tous les autres, de retourner à Rome sans avoir rien appris. Qui pourrait peindre quels furent en cette occasion la douleur, les gémissements du père, de la mère et de l'épouse de notre Saint ? « Que vous ai-je fait, Alexis ? » disait ce père dans l'amertume de son cœur, « que vous ai-je fait, mon fils, pour m'avoir ainsi abandonné et jeté dans le der-

nier excès de la tristesse ? Ai-je agi avec vous comme ces pères barbares qui n'ont que de la rigueur et de la dureté pour leurs enfants ? N'ai-je pas été pour vous le meilleur des pères ? Tout ce que j'ai n'était-il pas à vous, et tous mes soins ne tendaient-ils pas à agrandir votre maison et à vous rendre un des plus glorieux et des plus riches seigneurs de l'empire ? Vous ai-je choisi une épouse indigne de vous ? n'est-ce pas le parti le plus avantageux qui fût dans Rome, et une fille avec laquelle vous pouviez vivre dans une joie innocente et qui n'eût jamais blessé votre conscience ? Pourquoi m'avez-vous donc quitté dans un temps où vous receviez les plus grands témoignages de mon amour paternel ? Mais il y a sans doute un mystère caché dans votre retraite : car vous êtes trop bon fils pour avoir voulu donner le moindre mécontentement à votre père ».

La mère vivait seule, renfermée dans sa chambre, où elle laissait à peine pénétrer un peu de lumière ; elle couchait sur la cendre et soupirait sans cesse vers le ciel ; elle disait : « Pourquoi, Seigneur, me l'avez-vous donné pour me l'ôter en un temps où j'en devais recevoir plus de satisfaction et de joie ? encore s'il était mort je me consolerais, parce que j'aurais espérance qu'il jouirait de votre divine présence ; mais qu'il soit vivant et que j'en sois privée, et que d'autres jouissent du bonheur de sa vue et de sa conversation, c'est ce qui fait ma plus grande douleur. Est-il possible, Alexis », ajoutait-elle, « que tes entrailles aient été de fer et de bronze en mon endroit, et que tu n'aies pas eu pitié d'une mère qui t'a désiré avec tant d'ardeur, qui t'a élevé avec tant de soin et qui t'a aimé plus qu'aucune mère n'a jamais aimé ses enfants ? Mais il faut qu'une cause supérieure t'ait emporté : car tu avais trop de tendresse pour me procurer de toi-même la peine et l'affliction où je suis plongée ». Enfin, la nouvelle épouse, qui ne voulut jamais abandonner sa belle-mère, ni accepter un autre époux, se plaignait plus que nulle autre, s'accusant d'être cause de l'éloignement de son Alexis. « Si ce n'est point pour moi », disait-elle, « que vous vous êtes absenté, pourquoi attendiez-vous, pour le faire, au soir de nos noces ? que ne le faisiez-vous plus tôt ? Mais, puisque vous ne l'avez fait qu'au moment de notre union conjugale, il est clair que c'est que je n'étais pas digne de vous. Que ne le disiez-vous donc librement, et pourquoi m'avez-vous rendue cause de la désolation de votre famille ? Mais, quelque indigne que je sois de vous posséder, je vous garderai toute ma vie une foi inviolable, et je la passerai dans les larmes, comme une tourterelle délaissée ». Telles étaient les plaintes de cette famille désolée.

Quant à saint Alexis, lorsqu'il eut passé dix-sept ans sous ce porche de l'église Notre-Dame, l'image de cette glorieuse Mère de Dieu parla au trésorier de ce temple, et lui dit qu'il devait beaucoup considérer le pauvre qu'il voyait si souvent à sa porte, et lui donner même un honnête logement au dedans, parce qu'il était agréable à Dieu ; que le Saint-Esprit reposait sur lui, et que ses prières étaient très-considérées dans le ciel. Cette révélation ayant été connue, on fit réflexion sur l'humilité de ce mendiant, sa patience, son silence, son assiduité à la prière, sa charité envers les autres pauvres et toutes sortes d'autres vertus dont il donnait à tous moments de grands exemples : on commença à l'honorer et à le regarder comme un Saint ; le trésorier ne voulut plus qu'il demeurât dans ce vestibule, mais le pourvut d'un appartement dans l'église : c'était à qui lui fournirait les choses nécessaires à la vie.

Ces faveurs qui eussent arrêté tout autre en ce lieu, engagèrent Alexis à s'en retirer : comme il n'était sorti de la maison de ses parents que pour

fuir l'honneur et se priver des commodités de la vie, il ne put rester dans un endroit où l'on ne voulait plus que rien lui manquât, et où son humilité n'était plus en sûreté. Il partit donc d'Edesse, et s'embarqua à Laodicée, dans le dessein d'aller à Tarse, dans l'église Saint-Paul, où il espérait n'être pas moins inconnu qu'il ne l'avait été dix-sept ans dans sa première retraite. Mais une tempête furieuse agita longtemps son vaisseau : ce qui lui fit faire un chemin presque incroyable ; il arriva enfin, par la conduite de Dieu, en Italie, et à la ville de Rome, qui devait être le plus glorieux théâtre de ses combats et de ses victoires. Alors il se sentit fortement porté par le Saint-Esprit, à séjourner dans la maison de ses parents, tout en restant inconnu, afin de combattre de plus près les sentiments les plus chers, de résister au spectacle le plus émouvant.

C'était là véritablement une conduite bien extraordinaire, et plus admirable qu'imitable, puisque, selon les voies communes, il n'est pas permis de s'exposer aux tentations et aux dangers, et qu'il faut fuir ce que l'on ne doit pas aimer ; mais l'esprit de Dieu l'y avait préparé par une mort parfaite à lui-même, et par un si grand détachement de tout ce qui est créé, qu'il y était devenu comme insensible. Ainsi, après avoir visité les tombeaux des Apôtres et les autres saints lieux de la ville, où il implora le secours du ciel pour son dessein, il se mit sur le passage de son père et lui dit : « Je vous supplie, serviteur de Dieu, d'exercer votre charité en mon endroit, moi qui suis un pauvre homme destitué de tout secours ; donnez-moi, s'il vous plaît, un abri en quelque coin de votre maison, et souffrez que j'y vive, avec vos serviteurs, des miettes qui tombent de votre table : je n'y serai nullement à charge, et Dieu, qui récompense les miséricordieux, versera sur vous ses bénédictions ; et si quelques-uns des vôtres sont absents et en voyage, il vous les fera revoir en bonne santé ». A ces paroles, Euphémien se souvint de son fils, qu'il croyait bien loin ; et, touché d'un mouvement de charité, il mena le pauvre à son hôtel et lui fit donner un petit endroit pour se retirer. Il commanda aussi à un de ses esclaves d'en avoir soin, lui promettant pour cela la liberté et de quoi vivre libre.

La vie de notre Saint, dans ce petit réduit, fut admirable : il continua d'y affliger son corps par des jeûnes et des veilles continuelles ; il ne mangeait presque point, et deux onces d'eau par jour faisaient toute sa boisson ; sa vie était de prier et de pleurer ; il passait les jours et les nuits à adorer Dieu et à contempler ses bontés ; il ne sortait que pour aller à l'église, et l'esclave à qui on l'avait confié déposa, après sa mort, qu'il ne manquait point de communier tous les dimanches. Sa patience était à chaque instant mise à l'épreuve par les nombreux esclaves de son père. Les uns lui donnaient des soufflets et des coups de pied, d'autres lui arrachaient la barbe et les cheveux, ceux-ci lui jetaient des lavures d'écuelles sur la tête, ceux-là lui faisaient des outrages encore plus sensibles, ce que Dieu permettait, pour consommer de plus en plus la vertu de son serviteur : et de fait, rien de tout cela ne put ébranler son courage, ni lui faire perdre le calme et la sérénité dont il jouissait au fond de son âme ; il se réjouissait, au contraire, d'être traité chez lui par ses propres esclaves, avec plus d'inhumanité qu'il ne l'aurait été dans l'état de la plus cruelle servitude, et il s'offrait tous les jours à Dieu pour porter de plus grands opprobres et des humiliations plus rudes et plus sensibles pour son amour et pour sa gloire.

Mais ce qui exerçait davantage sa patience, c'était la vue continuelle de son père, de sa mère et de son épouse. Il savait que la longueur du temps

n'avait pas encore apaisé leur douleur; qu'ils souffraient toujours une grande peine de son absence prétendue ; qu'ils en pleuraient souvent très-amèrement, peut-être même lui en parlaient-ils quelquefois. D'ailleurs, l'étude de la perfection, loin d'avoir éteint en lui l'amour naturel, l'avait au contraire beaucoup augmenté ; s'il avait autrefois aimé ses parents et celle que Dieu lui avait donnée pour femme, il les aimait alors bien plus parfaitement. Quelle force d'esprit, et quelle grandeur d'âme ne lui fallait-il pas pour se taire en face de ses serviteurs qui l'insultaient, de ses parents qui le pleuraient, de sa maison, de ses richesses qui l'invitaient à en jouir!

Siméon Métaphraste, rapporté par Surius, ne dit pas combien de temps dura une épreuve si difficile ; mais Pierre de Natalibus, le martyrologe romain et les leçons de ce jour, disent qu'elle dura encore dix-sept ans.

Ainsi, notre Saint fut trente-quatre ans dans cette lutte contre lui-même, qui demandait à chaque instant un effort héroïque. Mais enfin, Dieu, voulant glorifier son serviteur en ce monde et en l'autre, lui fit connaître que l'heure de sa mort approchait et lui ordonna de mettre par écrit qui il était, et ce qu'il avait fait depuis sa fuite. Il pria donc l'esclave qui le venait voir de lui apporter de quoi écrire ; obéissant à la voix de Dieu, il marqua distinctement sur le papier les particularités de sa naissance, de son éducation et de son mariage, avec les circonstances de son départ et les lieux où il avait été, et plia ce billet pour n'être vu qu'après sa mort. Cependant, un jour de dimanche, le pape Innocent Ier célébrait la messe dans l'église de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Honorius et d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de seigneurs ; on entendit une voix du milieu du sanctuaire, qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai ». Chacun, à cette parole, fut saisi d'admiration et de crainte, et, se prosternant la face contre terre, s'écria : « Seigneur, ayez pitié de nous! » Aussitôt on entendit une seconde voix qui venait de l'autel, et qui disait : « Cherchez l'homme de Dieu ; il priera pour Rome, et le Seigneur lui sera propice ; au reste, il doit mourir vendredi prochain ». On se mit donc à la recherche de celui que cette voix avait marqué, mais on ne put le trouver, ni rien apprendre à son sujet. C'est pourquoi, le vendredi suivant, il s'amassa une foule considérable dans la même église; et le Pape même avec l'empereur s'y trouvèrent. Alors la même voix fut entendue, et elle déclara que c'était dans la maison d'Euphémien qu'il fallait chercher ce grand trésor.

Euphémien était présent auprès de l'empereur, comme un des seigneurs les plus considérables de Rome. Honorius se tourna donc vers lui, et lui dit :« Comment cachez-vous en votre maison un homme si chéri du ciel? » — « Je n'en ai point connaissance », dit Euphémien ; « cependant il faut aller voir qui il est ». Ainsi, il prit les devants, afin de préparer toutes choses pour recevoir le Pape et l'empereur. Pendant que les choses se passaient ainsi dans l'église, saint Alexis, ayant mis son papier dans sa main, se coucha doucement sur son pauvre chevet, et, ayant le cœur tout embrasé d'amour et du désir de posséder son souverain bien, il s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur, et les anges portèrent son âme dans le ciel, pour y recevoir la récompense de son humilité, de son dépouillement de toutes choses et de ses souffrances volontaires.

Euphémien étant arrivé à son logis, demanda s'il s'y était passé quelque chose de nouveau, et s'il y avait apparence que cet homme admirable que le ciel avait annoncé par trois fois y fût enfermé. Le serviteur auquel il avait donné la charge de notre Saint, lui dit que son pauvre venait de mou-

rir, et qu'il ne doutait nullement que ce ne fût lui dont l'ange du ciel avait parlé, parce qu'il avait mené pendant dix-sept ans une vie très-exemplaire ; et que, bien que les valets lui fissent mille outrages, il s'était maintenu dans une patience et une douceur incomparables, sans jamais se plaindre des mauvais traitements qu'il recevait. Euphémien voulut le voir, et alla à sa petite loge qui était sous un escalier. Le trouvant couché, et le visage couvert de son sac, il l'appela plusieurs fois ; mais il ne reçut point de réponse et n'entendit aucun mouvement. Il leva le sac qui le couvrait et aperçut, d'un côté son visage tout éclatant et jetant des rayons de lumière, et de l'autre, sa main serrée et tenant un papier plié. La joie, l'étonnement, le respect et la crainte le saisirent en même temps ; il voulut prendre le papier pour le lire avant la venue du Pape et du prince ; mais il ne put le tirer de sa main. Il alla au-devant de Sa Sainteté et de Sa Majesté impériale, et leur dit ce qu'il venait de découvrir. Ils ordonnèrent que le corps fût transporté, avec beaucoup de révérence, dans une chambre secrète, et qu'on le couchât au milieu sur un lit ; ensuite ils se mirent à genoux devant lui, et le prièrent instamment de ne point faire difficulté de lâcher le papier qu'il tenait dans sa main, afin qu'on connût son mérite et ce que Dieu voulait apprendre à l'empire par son moyen. Il le lâcha aussitôt, et, par ordre du Pape, Aétius, chancelier de la sainte Eglise, le prit pour en faire publiquement la lecture. Il se fit alors un grand silence, chacun désirant savoir quel était un homme si extraordinaire ; mais quand on apprit que c'était Alexis, qui, à la première nuit de ses noces, avait donné une bague et une ceinture à son épouse dans un taffetas d'écarlate et s'en était ensuite allé pour être toute sa vie pauvre et pèlerin dans le monde, il ne fut plus possible à Euphémien d'arrêter les transports de sa douleur. La présence du Pontife et de l'empereur ne l'empêcha point de s'arracher les cheveux, de jeter de grands soupirs, de se pencher sur le corps du mort et de le baigner de ses larmes. On l'entendit crier, dans la violence de sa douleur : « Ah ! misérable, perdre ainsi mon fils au moment que je le trouve ! Et pourquoi, Alexis, ne vous découvriez-vous pas plus tôt à moi ? Pourquoi n'apaisiez-vous pas ma tristesse en me déclarant qui vous étiez ? C'était un fils vivant que je demandais, et non pas un fils mort ! Je vous souhaitais pour vous laisser héritier de mes biens, et non pas pour vous mettre en terre. Que me sert de vous avoir recouvré, s'il faut me priver éternellement de vous en vous cachant dans le sépulcre ? Ne valait-il pas mieux me laisser dans la peine, qui était accompagnée de quelque espérance, que de m'ôter toute espérance en me tirant de mon inquiétude ? »

La mère de notre Saint, qui n'était pas dans la chambre, ne fut pas longtemps sans apprendre ce qui se passait. Elle y accourut précipitamment, déchirant ses habits et versant des torrents de larmes. Elle eut de la peine à passer à travers la foule, mais elle fendit la presse, disant : « Laissez-moi voir mon espérance, laissez-moi embrasser l'objet de mes désirs et le sujet de ma douleur : permettez-moi d'arroser de mes larmes celui que je pleure comme absent depuis tant d'années ». S'étant approchée du saint corps, elle appuya son visage sur le sien sans pouvoir s'en séparer ; tantôt se plaignant de lui de ce qu'il l'avait quittée et de ce qu'à son retour il ne s'était pas fait connaître ; tantôt se plaignant d'elle-même de ce qu'elle n'avait pas reconnu celui qu'elle possédait et qui était devant ses yeux ; tantôt déplorant son malheur de perdre son fils unique au moment où elle le trouvait.

L'épouse du Serviteur de Dieu ne fut pas plus modérée : « Est-il possible, mon seigneur », lui disait-elle en l'embrassant, « que l'amour conjugal

n'ait point sollicité et pressé vos entrailles ? Est-il possible que vous m'ayez vue dix-sept ans sans me désirer un seul moment ? Que les richesses et les honneurs de votre maison ne vous aient point touché, je ne m'en étonne pas ; mais que votre épouse désolée, que vous voyiez tous les jours, n'ait point amolli votre cœur, c'est ce qui passe toute imagination. Il faut donc que je commence à être veuve en vous trouvant, après avoir été tant d'années veuve en vous désirant ».

Ces mouvements passionnés faisaient connaître de plus en plus aux assistants la vertu inestimable d'Alexis, qui avait pu soutenir, pendant dix-sept ans, des tendresses capables d'amollir des cœurs de fer et d'acier. Lorsqu'on eut donné quelque chose à la douleur de ces saintes femmes, le Pape et l'empereur commandèrent qu'au plus tôt le lit où était le saint corps fût mis en un lieu plus exposé, pour le faire voir à tout le monde. Mais la foule était si grande, qu'il fut longtemps impossible de le remuer. C'est qu'il commençait dès lors à faire de grands miracles, et que en le voyant seulement, on recevait la guérison des maladies dont on était affligé. Enfin, il fut arrêté qu'on le porterait solennellement en terre. Métaphraste dit que ce fut dans l'église de Saint-Pierre ; mais le martyrologe romain, Mombritius, Pierre de Natalibus, et après eux, Baronius, nous apprennent que ce fut dans l'église de Saint-Boniface, qui était celle où il avait été marié.

On peut accorder ces deux sentiments en disant qu'on le porta d'abord en l'église de Saint-Pierre, où on lui rendit de grands honneurs, et qu'ensuite on le transporta dans celle de Saint-Boniface, qui devait être le lieu de son repos. Le Pape et l'empereur assistèrent à cette cérémonie et mirent même par respect la main au cercueil. Le père et la mère du Saint furent sept jours sans se pouvoir séparer de ses reliques. On fit aussitôt un tombeau magnifique, enrichi d'or et de pierres précieuses, où il fut déposé. Les miracles continuèrent de s'y faire en grand nombre. Il sortait de son sépulcre une huile merveilleuse, selon Métaphraste, et une très-agréable odeur, selon l'évêque Equilin, qui rendait la santé aux malades. Baronius, en l'année 1004, marque un miracle de saint Boniface et de saint Alexis, en faveur d'un religieux en proie à un mal pestilentiel. La maison d'Euphémien, qui était sur le mont Aventin, où, durant le paganisme, on voyait le temple d'Hercule le Vainqueur, fut dans la suite changée en une église sous le nom de Saint-Alexis. On y montre encore quelques degrés de l'escalier sous lequel cet admirable Saint a demeuré dix-sept ans, avec une image de la Vierge, que l'on dit être celle qui parla en sa faveur au trésorier de l'église d'Edesse.

Le martyrologe et le bréviaire romains mettent son décès au 17 juillet. On n'en faisait autrefois que mémoire ; mais le pape Urbain VIII a permis d'en faire l'office semi-double. Métaphraste, qui parle de lui au 17 mars, veut parler du jour où le saint corps fut mis dans le nouveau sépulcre. L'année de ce décès n'est pas tout à fait certaine. Ce ne fut pas au IVe siècle, comme dit Equilin, auquel Innocent n'était pas encore pape ; mais au commencement du Ve.

On le représente tenant entre ses mains, après sa mort, un écrit qui le fit reconnaître. — Le légendaire vénitien le représente couché sous un escalier de la maison paternelle, où il passa ses dernières années comme un pauvre inconnu.—Il est quelquefois représenté avec une pèlerine, un bourdon et le chapeau orné d'une coquille.

Cf. Acta Sanctorum.

SAINT ENNODE, ÉVÊQUE DE PAVIE,

ET ÉCRIVAIN ECCLÉSIASTIQUE

521. — Pape : Hormisdas. — Roi de France : Childebert Ier.

Nihil est quod ita Deum exhilaret sicut conversio peccatorum et a peccato ad virtutem reversus.

Rien ne réjouit autant le cœur de Dieu que la conversion des pécheurs et leur retour du vice à la vertu.

S. Joan. Chrys., *hom.* xxv *sup. Genes.*

Magnus-Félix-Ennodius descendait d'une illustre famille établie dans les Gaules et alliée aux plus grandes maisons qui florissaient de son temps. Il comptait parmi ses parents, Fustus, Boëce, Aviénus, Olybrius, et plusieurs autres personnes très-distinguées par leur naissance. Il donne à entendre qu'il naquit dans la ville d'Arles ; mais il passa ses premières années en Italie, et fut élevé à Milan, sous les yeux d'une de ses tantes. Il s'engagea depuis dans l'état du mariage, et épousa une fille qui à la noblesse joignait des biens considérables. L'éloquence et la poésie furent l'occupation et l'amusement de sa jeunesse.

Malheureusement pour lui, l'amour du monde l'emporta ; oubliant ce qu'il devait à Dieu, il s'égara dans les voies corrompues du siècle. La grâce cependant ne cessait de le poursuivre ; les remords se firent sentir, et bientôt sa conversion fut entière. Pour la rendre solide et pour se consacrer plus spécialement au service de Dieu, il entra dans le clergé, du consentement de sa femme, qui de son côté résolut de vivre dans une continence perpétuelle. Comme il avait beaucoup de dévotion à saint Victor de Milan, il implora sa protection pour obtenir de Dieu la grâce de mener une vie sainte jusqu'à sa mort. C'est de lui-même que nous apprenons cette particularité.

Ayant été ordonné diacre par saint Epiphane, évêque de Pavie, il tourna toutes ses études du côté de la religion. Il fit l'apologie du pape Symmaque et celle du concile de ce souverain Pontife contre le schisme qui s'était élevé en faveur de Laurent. La haute idée que l'on avait de son mérite détermina à le choisir pour composer le panégyrique de Théodoric, roi d'Italie. Il s'acquitta supérieurement de cette commission, et donna au prince les louanges qu'il méritait pour le succès de ses armes et pour ses victoires. On vit encore sortir de sa plume la vie de saint Epiphane de Pavie, qui mourut en 479, et qui eut Maxime pour successeur, ainsi que celle de saint Antoine de Lérins, qui est nommé dans le martyrologe romain sous le 26 décembre. Il écrivit aussi plusieurs lettres et divers ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui sont parvenus jusqu'à nous.

Il nous apprend dans une de ses lettres, que, durant une maladie qui était regardée comme incurable par les médecins, il avait eu recours à Dieu par l'intercession de saint Victor, et qu'à l'instant il avait recouvré une santé parfaite.

Ce fut vers l'an 510 qu'Ennode succéda à Maxime sur le siége épiscopal de Pavie. Il se montra par sa conduite véritablement digne d'être le dis-

ciple de saint Epiphane. Il gouverna son Eglise avec un zèle et une autorité apostoliques.

Le pape Hormisdas jeta les yeux sur lui pour travailler à la réunion des églises d'Orient et d'Occident. L'empereur qui régnait alors était Anastase. Il fomentait la division en favorisant l'hérésie d'Eutychès. Il employait encore contre l'Eglise la dissimulation, vice détestable, surtout dans les personnes qui commandent.

L'évêque de Pavie fit deux voyages à Constantinople, l'un en 515, avec Fortunat, évêque de Catane, et l'autre en 517, avec Pérégrin, évêque de Misène. Les instructions données par le Pape portaient qu'on travaillât à faire recevoir les décrets du concile de Chalcédoine, et les lettres de saint Léon contre Nestorius, Eutychès, Dioscore et leurs sectateurs; à faire souscrire l'anathème prononcé contre Acace de Constantinople et Pierre d'Antioche; à demander à l'empereur le retour des évêques qui avaient été exilés pour leur attachement à la foi. Anastase témoigna à l'extérieur un grand désir de la paix. En congédiant les légats, il leur donna une lettre pour le Pape, dans laquelle il déclarait qu'il condamnait Nestorius et Eutychès, et qu'il recevait le concile de Chalcédoine. Il promit d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour terminer les autres articles; mais son unique but était de gagner du temps. Il bannit même quatre évêques d'Illyrie pendant qu'Ennode était à Constantinople. Il différa d'envoyer ses ambassadeurs jusqu'au milieu de l'année suivante; encore n'envoya-t-il point d'évêques, comme il l'avait promis, mais deux laïques, dont l'un se nommait Théopompe, et l'autre Sévérien. Cette ambassade n'aboutit, du côté des Orientaux, qu'à faire des protestations vagues pour le bien et la paix de l'Eglise. Hormisdas répondit qu'il n'avait rien plus à cœur; qu'il se jetait même aux pieds de l'empereur afin d'implorer sa protection pour que le bon ordre fût rétabli partout.

Le second voyage qu'Ennode fit à Constantinople ne produisit pas plus d'effet que le premier. Anastase ne voulut point admettre le formulaire que le Pape avait dressé pour l'union des deux Eglises; il essaya même de corrompre les légats par argent : mais voyant qu'ils étaient à l'épreuve d'une pareille tentation, il les fit embarquer secrètement sous la garde de deux préfets et de quelques autres officiers qui avaient ordre de ne les laisser entrer dans aucune ville. Les légats trouvèrent cependant le moyen de distribuer partout leurs protestations contre ce qui s'était fait. Les évêques qui en reçurent des exemplaires, les envoyèrent à Constantinople, de crainte de se voir accusés, ce qui aigrit encore davantage l'empereur. Le premier effet de son ressentiment fut de renvoyer chez eux près de deux cents évêques qui étaient sur le point de s'assembler à Héraclée pour pacifier les troubles de l'Orient. Voilà où aboutit la parole qu'il avait donnée de concourir au rétablissement de la paix entre les deux Eglises. Le sénat et le peuple lui ayant reproché la violation du serment qu'il avait fait, il répondit froidement qu'il y a des circonstances où il est permis à un prince de se parjurer. Une telle réponse confirma dans tous les esprits les soupçons que l'on avait de l'attachement secret d'Anastase aux opinions impies des Manichéens.

Cependant Ennode, à qui tous les ports de l'Orient étaient fermés par l'ordre de l'empereur, courait un danger imminent de périr. Le vaisseau sur lequel il avait été forcé de s'embarquer était vieux et vermoulu; on ne pouvait guère espérer qu'il suffît pour faire le trajet. Il le fit pourtant, et le saint évêque aborda sain et sauf en Italie.

De retour dans son diocèse, il s'appliqua plus que jamais à la sanctification de son troupeau. On eût dit que ce qu'il avait souffert pour la foi avait donné plus d'activité à son zèle en donnant un nouveau lustre à ses vertus. La conversion des pécheurs, le soin des pauvres, l'ornement des églises, la composition de quelques poëmes sur des sujets de piété, partagèrent tout son temps jusqu'à sa mort, qui arriva le 1er août 521. Il était âgé de quarante-huit ans. Les papes Nicolas Ier et Jean VIII lui donnent le titre de *grand* et de *glorieux confesseur*. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 17 juillet.

ÉCRITS DE SAINT ENNODE.

Nous avons, sous le nom d'Ennode :

1° Deux cent quatre-vingt-dix-sept *Lettres* qu'on a distribuées en neuf livres. La plupart sont des lettres d'amitié et de civilité. Celles qui contiennent quelque chose de remarquable pour la doctrine ou pour la discipline ecclésiastique sont celles à Fauste où il parle des suites fâcheuses qu'occasionna le schisme entre Laurent et Symmaque, tous deux élus pour remplir le Saint-Siége, et reconnaît que la foi nous oblige d'adorer une seule nature en Dieu, sous la distinction de trois personnes égales en dignité ; celles aux évêques d'Afrique que le roi Trasamond relégua en Sardaigne, au nombre de deux cent vingt ; celles à Arménius pour le consoler de la mort de son fils en lui représentant qu'il avait passé à une vie meilleure ; d'autres moins intéressantes, à diverses personnes.

2° Un *Panégyrique* du roi Théodoric qui venait de se rendre maître de l'Italie après plusieurs victoires remportées sur Odoacre.

3° Une *Apologie* de Symmaque qu'il composa pour justifier la conduite que le synode de Rome avait tenue à l'égard de ce Pape.

4° Une *Vie de saint Epiphane*, évêque de Pavie, où l'auteur fait profession de rapporter les vertus et les actions de ce Saint avec autant de sincérité que d'exactitude.

5° Une *Vie du bienheureux Antoine*, prêtre et solitaire, mort à Lérins.

6° Un écrit appelé *Eucharisticum*, c'est-à-dire *Actions de Grâces*, qu'il composa par reconnaissance après avoir été guéri miraculeusement par l'intercession de saint Victor, évêque de Milan.

7° Une *Exhortation* adressée à Ambroise et à Béatus. Elle est partie en prose et partie en vers, et mérite d'être lue des jeunes gens qu'on veut former à la vertu.

8° Une *Ordonnance* touchant les clercs.

9° Un *Acte d'affranchissement*, dressé comme un modèle des actes de ce genre, lorsque l'empereur Constantin permit aux maîtres d'affranchir leurs esclaves.

10° Des *Discours* dont les six premiers sont sur des sujets de piété : le premier sur le jour de l'inauguration de Laurent, évêque de Milan ; le second sur la dédicace d'une église des Apôtres ; le troisième sur les louanges de Maxime, successeur de saint Epiphane sur le siége de Pavie ; le quatrième sur la dédicace de l'église de Saint-Jean-Baptiste ; le cinquième sur la prise de possession d'un évêque ; le sixième contre les hérétiques d'Orient et pour la défense de la foi catholique.

11° Des *Poésies*, divisées en deux parties, dont la première contient les pièces les plus longues, et l'autre les épigrammes. Les plus remarquables sont celles qu'il composa à la louange de saint Epiphane, de la sainte Vierge, de saint Cyprien, de saint Etienne, de saint Denis de Milan, de saint Ambroise, de sainte Euphémie, de saint Nazaire, de saint Martin, etc. ; sur les mystères de l'Ascension et de la Pentecôte, et sur d'autres matières de piété et de religion.

Le style d'Ennode est sententieux, ce qui le rend obscur et difficile : ses écrits peuvent fournir des lumières à l'histoire des Gaules et de l'Italie, mais on n'en peut guère tirer pour l'éclaircissement des difficultés de théologie. La question de la liberté et de la grâce est la seule où il s'explique avec quelque étendue.

Les écrits d'Ennode se trouvent parmi les orthodoxographes imprimés à Bâle en 1569. Ils furent réimprimés à Tournai et à Paris en 1610 et 1611. C'est sur l'édition de 1611 qu'on leur a donné place dans la *Bibliothèque des Pères* de Paris, de Cologne et de Lyon, et dans le *Recueil des Opuscules* du Père Sirmond à Paris, en 1696.

Tiré de Godescard, et de Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques.*

SAINT LÉON IV, PAPE ET CONFESSEUR

855. — Roi de France : Charles II, *le Chauve.*

Fortitudo est virtus propugnans pro æquitate.
Il n'y a de vraie bravoure que celle qui combat pour la justice.
Cicero, *lib.* I *de Officiis.*

Saint Léon IV, romain de naissance, fut créé pape l'an 847. Il était fils de Rodoald ou Rodolphe, d'une famille illustre. De bonne heure, il fut moine bénédictin dans le monastère de Saint-Martin, qui était uni à l'ancienne basilique Vaticane, dans le lieu même où l'on voit aujourd'hui l'autel de sainte Véronique.

Léon devint prêtre-cardinal du titre des quatre Saints couronnés, et dut cette nomination au pape Grégoire IV. Après la mort de Sergius, il fut immédiatement élu à l'unanimité ; car le pape défunt n'était pas encore enseveli ; cependant, le nouveau Pontife ne fut consacré que le 11 avril. Les Romains craignaient alors une invasion des Sarrasins de Sicile. Les Gaules se voyaient délivrées de leur joug, mais l'Italie n'en était pas toujours affranchie.

Léon déposa du titre de cardinal Anastase, prêtre de Saint-Marcel, parce qu'il avait abandonné sa paroisse pendant cinq ans. Le même Pape entoura de murailles l'église de Saint-Pierre. Toute la noblesse de Rome était sensiblement affligée des excès que l'armée sarrasine y avait commis, et ils redoutaient son retour. Pour rassurer les habitants, le Pape se décida à exécuter le dessein que Léon III, un de ses prédécesseurs, avait conçu, de bâtir auprès de Saint-Pierre une nouvelle ville dont il avait même commencé les fondations.

Léon IV écrivit pour ce sujet à l'empereur Lothaire, qui reçut avec joie la proposition ; il exhorta le Pape à mettre au plus tôt la main à l'œuvre, et envoya une quantité de livres d'argent pour cet effet, tant de sa part que de celle de ses frères. Le Pape, ayant reçu cette réponse généreuse de l'empereur, assembla les Romains et les consulta pour l'exécution de son projet. On résolut de faire venir les ouvriers de toutes les villes et des terres qui appartenaient tant au public qu'aux monastères, pour travailler tour à tour à ce grand ouvrage. On y employa quatre ans, le Pape s'y appliquant continuellement, et y donnant tout le temps qui lui restait après ses fonctions spirituelles, sans que le froid, le vent ni la pluie l'en détournassent et l'empêchassent de visiter assidûment les travaux.

Presque dans les mêmes moments, c'est-à-dire pendant la douzième indiction, qui commençait cette année (848), le Pape travaillait aussi à réparer les murs de Rome, tombés en ruines. Il fit refaire les portes et bâtir quinze tours de fond en comble, allant tantôt à pied, tantôt à cheval, encourager les ouvriers. Il construisit entre autres deux tours près du Tibre, sur la porte qui conduisait à Porto, appelée aujourd'hui Porta Portese, pour arrêter les moindres barques des infidèles.

Les Sarrasins ne se montrèrent pas effrayés de ces préparatifs : ils descendirent près d'Ostie. Le Pape se rendit dans cette ville, et là, aidé des

habitants de Gaëte, de Naples, et d'Amalfi, les Romains remportèrent une victoire signalée sur leurs ennemis.

Voici ce que Voltaire dit de ce fait historique : Attaqué par les Sarrasins, le pape Léon se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitants de Naples et de Gaëte à venir défendre les côtes et le pont d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des otages ; sachant bien que ceux qui sont assez puissants pour secourir le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, et reçut les Sarrasins à leur descente ; non pas en équipage de guerre, ainsi qu'en avait usé Gozlin, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un Pontife qui exhortait un peuple chrétien, et « comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets (849) ». Il était romain : le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté et de corruption, tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage et ses soins furent secondés. On combattit les Sarrasins courageusement à leur descente; et la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérants, échappés au naufrage, furent mis à la chaîne. Le Pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome et à son embellissement les mêmes mains qui devaient les détruire.

Il ne manqua rien à la gloire de Léon : ce beau fait d'armes, cette seconde bataille de Poitiers, s'il est permis de parler ainsi, ce service immortel rendu à la religion, a été transmis à la postérité par Raphaël, dans les salles du Vatican. A Poitiers, la France surtout fut sauvée; mais à la victoire d'Ostie, la ville de Rome directement était menacée : en peu d'heures, les Sarrasins, s'ils avaient été vainqueurs, pouvaient s'en rendre maîtres.

La nouvelle ville bâtie autour de Saint-Pierre s'appelle encore aujourd'hui cité Léonine : seulement elle est jointe à Rome et renfermée actuellement dans le même circuit.

En 852, le Pape, prudent comme doivent être les hommes heureux qui ont vaincu les barbares, voulut fortifier encore la ville de Porto, parce que les Sarrasins avaient réuni beaucoup de forces dans la Sicile. Alors il se présenta un grand nombre de Corses, que la crainte des Sarrasins avait chassés de Bastia et des environs de Corte, et qui étaient errants et sans demeure fixe. Après avoir exposé leur misère, ils promirent, si on voulait les recevoir, de demeurer, eux et leurs enfants, au service du Pape, qui, de son côté, leur offrit la ville de Porto, bien fortifiée, avec des vignes, des prés et des terres labourables, des chevaux et des bestiaux. Les Corses, peuples braves, aimant la guerre, et ressentant une haute estime pour un Pontife qui avait été aussi brave qu'eux, acceptèrent les bienfaits de Léon ; et un acte de donation des terres fut délivré en bonne forme à ceux qui s'empressèrent de signer ce traité.

Léon IV avait couronné, en 850, Louis II comme empereur, ou plutôt comme associé à l'empire ; et il vécut avec lui constamment en bonne intelligence, ainsi qu'avec Lothaire, père de Louis, encore vivant.

Sur la fin de l'année 853, Léon IV tint à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, un Concile de soixante-sept évêques, parmi lesquels il y en avait quatre envoyés par l'empereur Lothaire. Le Concile s'assembla le 8 décembre, la septième année du règne de Léon, la trente-septième année du

règne de Lothaire, et la cinquième année du règne de Louis II. C'est dans ce Concile que fut déposé Anastase.

Les habitants de la ville de *Centum Cellæ*, florissante sous Trajan, étaient exposés à des surprises de la part des Sarrasins, et il avaient quitté cette ville. Léon en bâtit une nouvelle à quelque distance ; mais par la suite des temps, elle fut abandonnée, et les habitants retournèrent à *Centum Cellæ*, qu'on appela dès lors *Ville-Vieille* (Civita-Vecchia), nom qu'elle garde encore aujourd'hui.

Saint Léon IV gouverna l'Eglise huit ans, trois mois, six jours. En deux ordinations, il créa soixante-trois évêques, dix-neuf prêtres, huit diacres.

Ce Pape était très-savant ; il réunissait les plus rares vertus : la circonspection, la magnificence, la piété, l'humanité, le courage, l'amour de la justice ; il était bienfaisant avec les pauvres, et remplissait les devoirs du ministère pontifical avec l'exactitude la plus exemplaire. On eût pu dire encore de lui ce qu'Abbon disait de Gozlin, *mitissimus heros*, ce fut un héros plein de douceur. Léon mourut le 17 juillet 855 ; il fut enterré au Vatican. Le Saint-Siége demeura vacant un mois et douze jours, jusqu'à la consécration de Benoît III.

Tiré de l'*Histoire des souverains Pontifes romains*, par Artaud de Montor. — Cf. *Acta Sanctorum*, tome IV de juillet; Godescard, Baillet.

SAINT LIVAIRE OU LIVIER,

MARTYR A MARSAL, AU DIOCÈSE DE NANCY (Ve siècle).

Livaire, né dans le territoire de Metz, d'une famille noble, donna des preuves éclatantes de sa foi et de toutes les vertus chrétiennes. Lorsque les Huns vinrent ravager la ville de Metz et tout le pays, vers l'an 450, il combattit vaillamment pour la défense de sa patrie et de sa foi, fut fait prisonnier sur le champ de bataille et emmené par les ennemis jusqu'à Marsal. Il fut mis à mort en ce lieu, avec Purgence et Agence, ses compagnons, pour n'avoir pas voulu renier le Christ, et fut inhumé dans l'endroit même de son supplice. Sur la fin du Xe siècle, Théodoric ou Thierry, évêque de Metz, transféra le corps du bienheureux Martyr et le déposa dans la basilique de Saint-Vincent, qu'il venait de fonder. Il fut dans la suite porté dans l'église de Saint-Polyeucte, qui prit le nom de Saint-Livaire, à l'exception de quelques petits ossements qui demeurèrent à Saint-Vincent. Ces restes vénérés disparurent à la fin du XVIIIe siècle ; l'église de Saint-Livaire n'existe plus ; mais le corps entier de l'illustre martyr vient d'être retrouvé.

L'enlèvement des reliques de saint Livier, du lieu qu'il avait consacré par son martyre et où, pendant cinq siècles, il avait reposé, n'a pas fait cesser le culte que les peuples lui rendaient. Loin de là, les fidèles de la contrée ont toujours continué à vénérer le sol humecté par le sang de ce Confesseur et sanctifié par le contact de sa cendre. Dans ces derniers temps, l'antique chapelle a été convenablement restaurée ; on y a placé quelques parcelles du corps qu'auparavant elle avait possédé tout entier, et la confiance dans l'intercession de saint Livier y amène encore, même de localités éloignées, bon nombre de pèlerins. Depuis, encore, M. l'abbé Germain, vicaire général de Metz, né à Marsal, a obtenu, pour l'église de cette paroisse, une relique du saint Martyr qu'il a placée dans un beau reliquaire et remis lui-même, en cérémonie, à M. l'abbé Humbert, curé du lieu.

Propre de Metz complété avec des notes dues à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy.

XVIIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint CAMILLE DE LELLIS, confesseur, instituteur des Clercs réguliers ministres des infirmes, dont le décès est marqué au 14 de ce mois. 1614. — A Tivoli, sainte SYMPHOROSE, femme de saint Gétule, martyr, et ses SEPT FILS Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stactée et Eugène. La mère, pour son invincible constance, fut d'abord longtemps souffletée, puis suspendue par les cheveux, enfin précipitée dans la rivière, avec une pierre au cou. Ses enfants, attachés à des poteaux et tirés avec des poulies, consommèrent leur martyre par divers genres de supplices. Leurs corps, ayant été transportés à Rome, furent trouvés dans la diaconie de Saint-Ange *in piscina,* sous le pontificat du pape Pie IV. Vers 120. — A Carthage, sainte Gondène ou Guddène, vierge, qui, après avoir confessé Jésus-Christ, fut quatre fois, en divers jours, étendue sur le chevalet et horriblement déchirée avec des ongles de fer, par l'ordre du proconsul Rufin. Enfin, après avoir longtemps souffert l'infection d'un cachot, elle fut décapitée. 203. — A Dorostore, en Mysie, saint Emilien, martyr, qui fut jeté dans une fournaise ardente au temps de Julien l'Apostat, sous le président Capitolin : ce qui lui mérita la palme du martyre. 362. — A Utrecht, saint FRÉDÉRIC, évêque et martyr. 838. — En Galice, province d'Espagne, sainte Marine, vierge et martyre [1]. — A Milan, saint Materne, évêque, qui fut mis en prison sous l'empereur Maximien, pour la foi de Jésus-Christ et pour la défense de son troupeau ; flagellé à diverses reprises, il mourut enfin paisiblement en Notre-Seigneur, célèbre par les confessions réitérées de sa foi. Commencement du IVe s. — A Brescia, la naissance au ciel de saint PHILASTRE, évêque de cette ville, qui combattit longtemps, tant de vive voix que par écrit, contre les hérétiques, surtout contre les Ariens, dont il eut beaucoup à souffrir. Enfin, Dieu l'ayant rendu illustre par plusieurs miracles, il mourut avec la qualité de confesseur, d'une mort naturelle et tranquille. 386. — A Metz, saint ARNOUL ou ARNOULT, évêque de ce siége, renommé pour sa sainteté et pour ses grands miracles, qui quitta l'épiscopat pour embrasser la vie érémitique, dans laquelle il parvint à une fin bienheureuse. 641. — A Segni, saint BRUNO, évêque et confesseur. 1125. — A Forlimpopoli, en Italie, saint Rufil ou Roguil, évêque de ce siége. 385.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Chartres, saint Arnoul, archevêque de Tours et martyr, déjà nommé hier et différent de l'évêque de Metz du même nom, cité au martyrologe romain de ce jour. Il prêcha la foi parmi les Francs, après que le roi Clovis eut été baptisé par saint Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions : il reçut la couronne du martyre entre Chartres et Paris, dans la forêt d'Yveline. Son culte est fort célèbre à Paris, à Reims et dans toute la France. On bâtit une église en son honneur sur le lieu de son martyre, et son corps y fut déposé ; depuis il a été transporté à Crespy-en-Valois (Oise), où il était honoré dans un monastère de son nom *(S. Arnulphus Crispeiensis,* Ordre de Saint-Benoît, fondé en 1008), au diocèse de Beauvais. VIe s. — Au diocèse de Vannes, saint Goneri ou Gonéry, originaire de la Grande-Bretagne, qui mena d'abord la vie solitaire dans la forêt de Brenguilly, près de Rohan (Morbihan), et qui, pour se dérober à la vénération des peuples, alla se cacher à Plougrescant, sur la côte de Tréguier, où il continua sa pénitence et finit heureusement ses jours. Il y a à Plougrescant une chapelle dédiée à saint Goneri et bâtie sur le lieu même de sa sépulture ; une partie de cet édifice paraît remonter au VIIIe siècle. Le tombeau du Saint, son chef et ses principaux ossements, se conservent encore dans cette chapelle, ainsi qu'une chasuble de satin brun, de forme antique, et qu'on assure être celle du Saint. Les habitants de Plougrescant honorent la mère de saint Goneri sous le nom de

1. Elle souffrit le martyre près d'Orense *(Aquæ calidæ),* petite ville de Galice où son corps repose dans une église de son nom. Cette Sainte est fort populaire en Espagne où nombre de chapelles sont dédiées sous son invocation. — *Acta Sanctorum.*

sainte Libouban ; mais elle ne reçoit aucun culte public. VIe s. — A Paris, à Bayeux et à Beauvais, saint CLAIR, prêtre et martyr dans le Vexin français *(Vulcassinus pagus,* dans l'ancienne Ile-de-France). 886. — En Franche-Comté, saint Anségise, abbé de Luxeuil *(Luxovium,* Ordre de Saint-Benoît, monastère fondé vers 590). Nous en donnerons la vie au 20 juillet, jour où on l'honore au diocèse de Beauvais. 831. — Au diocèse de Tours, saint Ours et saint Leubace, appelé aussi Libesse, Leubasse, Léobat et Loubace, abbés, dont saint Grégoire de Tours a fait l'éloge. Nous en parlerons au 28 juillet, jour où ils sont honorés au diocèse de Bourges. VIe s. — Au diocèse de Chartres, sainte Scariberge, épouse de saint Arnoul, archevêque de Tours, cité plus haut. Elle demeura vierge comme son mari. Le martyrologe de France la nomme aussi au 2 octobre. VIe s. — Dans l'Anjou, saint Hervé de Chalonnes, disciple de Robert d'Arbrissel. Natif de la Grande-Bretagne, il entra de bonne heure dans le monastère de Vendôme, alors au diocèse de Chartres, sous la conduite du saint abbé Bernon. Robert d'Arbrissel ayant fondé dans la forêt de Craon une nouvelle Thébaïde, Hervé obtint de son abbé d'aller se mettre sous sa direction. Dans la suite, il mena la vie solitaire à Chalonnes (Maine-et-Loire), dans une terre que lui avait cédée Rainaud de Martigné, évêque d'Angers. Il y termina ses jours, et son corps fut déposé dans le petit oratoire qu'il avait fait bâtir auprès de son ermitage, avec cette épitaphe : « Ici repose Hervé, le conseil du peuple, la voix de l'opprimé, la langue des assemblées publiques ». 1119. — En Belgique, la bienheureuse BERTHE DE MARBAIS, première abbesse de Marquette, au diocèse de Cambrai. 1247.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins. — Saint Alexis, confesseur, nommé hier. 404.

Martyrologe des Dominicains. — La solennité de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel.

Martyrologe des Franciscains. — A Cracovie, le bienheureux Simon de Lipninza, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, célèbre par sa doctrine, son humilité et sa prédication [1]. 1482.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Allemagne, saint Arnold, confesseur, grec de naissance, qui, pour trouver à gagner sa vie, vint en Allemagne et s'établit dans le village de Ginnezviller, appelé depuis Arnoldsviller ou Arnsviller, où il se fit remarquer par sa charité envers les pauvres et les affligés. IXe s. — Au diocèse d'Augsbourg, sainte Radegonde *(Radiana),* vierge et servante à Wellembourg, célèbre par sa compassion pour les infirmes et les malades. Un jour qu'elle allait les soigner, et traversait un bois pour se rendre du château de ses maîtres à l'infirmerie, elle fut attaquée par deux loups qui la blessèrent mortellement. Ses maîtres firent enterrer son corps près de l'hôpital et ériger une chapelle sur son tombeau. En 1521, cette chapelle fut changée en église. En 1812, ses reliques furent transférées à Woldberg, où une église fut dédiée sous son invocation en 1820. Sa fête s'y célèbre tous les ans le quatrième dimanche après la Pentecôte. XIIIe s. — A Florence, en Italie, le bienheureux Ange Augustin Mazzinghi, carme de l'ancienne Observance, célèbre pour sa tendre dévotion envers Marie, dévotion qu'il travailla constamment à répandre. Son corps se conservait dans l'église des Carmes de Florence où une vieille peinture le représentait avec des roses et des lis sortant de sa bouche. 1438. — A Dorostore, en Mysie, avec saint Emilien, nommé au martyrologe romain de ce jour, les saints Basse, Maxime, Paul, Marin et Juste, et les saintes Seconde et Donate, martyrs, cités par saint Jérôme. — Saint Faltée ou Falvée, évêque, et saint Joconde, tous deux martyrs, cités par le même, sans plus de détails. — A Capo d'Istria *(Justinopolis),* dans les Etats autrichiens, saint Elie, confesseur, dont le corps repose dans l'église cathédrale de cette ville : quelques parcelles sont renfermées dans une petite châsse vitrée qu'on expose, le jour de la fête du Saint, à la vénération publique. On l'invoque contre les maux de tête. — En Ecosse, sainte Thenne ou Thenew, mère de saint Kentigern, célèbre par les austérités dont elle fatiguait son corps au milieu des délices de la cour. Vers 580. — Près de Sulmo, aujourd'hui Solmona, petite ville d'Italie, le bienheureux Robert de Salente (aujourd'hui Soleto, dans la Terre d'Otrante), religieux célestin. Son père s'appelait Thomasio et sa mère Beneveuuta : ils l'élevèrent chrétiennement. S'étant confessé au bienheureux Pierre Célestin, il lui prédit qu'il prendrait un jour l'habit de son Ordre, ce qu'il fit en effet. Il mena pendant douze ans une vie très-mortifiée qu'on pouvait appeler un long et continuel martyre : Dieu récompensa son serviteur dès cette vie en le gratifiant du don des miracles et en l'honorant de sa familiarité. Il s'appliqua avec ardeur à la fondation de nouveaux monastères, et mourut riche de bonnes œuvres. 1341.

1. Il naquit au village de Lipninza, à sept lieues environ de Cracovie *(Carrodunum),* ville de l'ancienne Pologne, aujourd'hui à l'Autriche (Galicie). Ses dépouilles mortelles furent enterrées dans l'église de Saint-Bernardin, près de Cracovie, et honorées aussitôt d'un culte public. — Cf. Continuateurs de Godescard.

SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS,

MARTYRS A TIVOLI, EN ITALIE

Vers 120. — Pape : Sixte Ier. — Empereur romain : Adrien.

Quid quæris a nobis? Parati sumus mori magis, quam Dei leges prævaricari.
Que demandes-tu de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu.
II Mach., VII, 2.

L'empereur Adrien ayant fait bâtir, vers l'an 120, un magnifique château à Tibur ou Tivoli [1], l'enrichit de toutes les curiosités de l'art, que l'on y apporta de différentes provinces. Lorsqu'il le vit achevé, il en ordonna la dédicace, qui se fit avec les cérémonies usitées parmi les païens. On commença par des sacrifices, que l'on offrit dans le dessein d'engager les idoles à rendre des oracles. Telle fut la réponse des démons : « La veuve Symphorose et ses sept fils nous tourmentent chaque jour en invoquant leur Dieu ; si vous les portez à sacrifier, nous vous promettons d'écouter favorablement vos vœux ».

Symphorose vivait à Tivoli avec ses sept fils, et employait ses revenus, qui étaient considérables, à soulager les pauvres, et surtout les chrétiens qui souffraient pour la foi. Elle était veuve de Gétule ou Zotique, qui avait reçu la couronne du martyre avec son frère Amance, et qui est honoré le 10 juin. Après la mort de l'un et de l'autre, Symphorose enterra leurs corps. Comme elle ne désirait plus que de voir arriver le moment où elle leur serait réunie dans la gloire avec ses fils, elle se préparait continuellement à les suivre par la pratique des bonnes œuvres.

Adrien, dont la superstition avait été alarmée par la réponse de ses dieux ou de leurs prêtres, se fit amener Symphorose et ses fils. Symphorose vint avec joie, priant pour elle et pour ses enfants, et demandant à Dieu la grâce de confesser généreusement son saint nom. L'empereur leur parla d'abord avec douceur et les exhorta d'une manière pressante à sacrifier.

Symphorose lui répondit ainsi au nom de tous : « Gétule, mon mari, et son frère Amance, l'un et l'autre tribuns dans vos troupes, ont souffert divers tourments pour le nom de Jésus-Christ plutôt que de sacrifier aux idoles ; ils ont vaincu vos démons par leur mort, aimant mieux se laisser trancher la tête que de céder à vos efforts. La mort qu'ils ont soufferte a paru honteuse aux yeux des hommes ; mais elle les a comblés de gloire parmi les anges ; ils jouissent présentement dans le ciel d'une vie qui ne finira jamais ».

L'empereur, changeant de voix, lui dit d'un ton sévère : « Si vous ne sacrifiez avec vos fils, je vous ferai tous offrir en sacrifice à nos dieux puissants ». — Symphorose :« Vos dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice ; mais, si je suis brûlée pour le nom de Jésus-Christ, ma mort augmentera les tourments que vos démons souffrent dans les flammes. Pourrai-je espérer

1. Sur les bords riants de l'Anio, appelé aujourd'hui Teverone, à seize milles de Rome.

le bonheur d'être offerte en sacrifice, avec mes enfants, au Dieu vivant et véritable ? » — Adrien : « Ou sacrifiez à mes dieux, ou vous périrez tous misérablement ». — Symphorose :« Ne croyez pas que la crainte puisse me faire changer ; je désire être réunie dans le lieu du repos avec mon mari, que vous avez mis à mort pour le nom de Jésus-Christ ».

Alors Adrien fit conduire Symphorose au temple d'Hercule, où elle eut le visage meurtri de soufflets ; on la suspendit ensuite par les cheveux. Dans cette position, elle conjurait ses enfants de l'imiter et de souffrir gaiement les tourments pour Jésus-Christ ; de se souvenir de la mort de leur père, en se rendant imitateurs de son courage, de considérer qu'elle était leur mère, qui mourait devant leurs yeux, et de croire assurément que les tourments ne sont pas si cruels qu'ils paraissent, et que la récompense qu'on en reçoit est plus grande que l'esprit humain ne le peut comprendre. Comme elle était elle-même inébranlable au milieu de ses tourments, l'empereur ordonna qu'elle fût jetée dans la rivière avec une grosse pierre au cou. Son frère Eugène, qui était un des principaux du conseil de Tibur, retira son corps et l'enterra sur le chemin, près de la ville.

Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à la fois. Ayant inutilement employé les exhortations et les menaces pour les gagner, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, où on les étendit avec des poulies. On les serra avec tant de violence que leurs os furent disloqués en plusieurs endroits de leurs corps. Loin de céder à la cruauté des tortures, ils s'animaient les uns les autres et se montraient plus avides de souffrances que les bourreaux n'étaient ardents à les tourmenter. Enfin, l'empereur commanda qu'on les mît à mort chacun à l'endroit où il était. Crescent, l'aîné de tous, fut égorgé ; le second, nommé Julien, reçut un coup de poignard dans la poitrine ; Némèse eut le cœur percé d'une lance ; Primitif fut frappé dans l'estomac ; on rompit les reins à Justin ; on ouvrit les côtés à Stactée ; Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas.

Le lendemain, Adrien vint au temple d'Hercule, fit creuser une fosse profonde et ordonna qu'on y jetât les corps des martyrs. Les prêtres païens nommèrent ce lieu *les sept biothanates*, c'est-à-dire *les sept suppliciés*.

La persécution ayant cessé, les chrétiens respirèrent environ dix-huit mois. Durant cet intervalle, ils rendirent aux reliques des martyrs l'honneur qui leur était dû, et les enterrèrent sur la voie Tiburtine, à moitié chemin de Rome et de Tivoli. On voit encore quelques restes d'une église qui fut bâtie sous leur invocation, dans un lieu qui porte le nom des *sept frères*, (*Cette-Frate*, à neuf milles de Rome). Un pape nommé Etienne transporta leurs corps à Rome, dans l'église de Saint-Ange. On les y trouva sous le pontificat de Pie IV, avec l'inscription suivante, écrite sur une lame de plomb : « Ici reposent les corps des saints martyrs Symphorose, Gétule son mari, et de leurs enfants, qui furent transportés par le pape Etienne ».

On la représente avec ses sept enfants devant elle, tenant tous à la main la palme du martyre.— On la voit aussi quelquefois suspendue par les cheveux, et encourageant ses enfants au martyre.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Dom Ruinart. — *Cf.* Godescard, Baillet, Ribadeneira.

SAINT PHILASTRE,

ÉVÊQUE DE BRESCIA EN ITALIE ET ÉCRIVAIN ECCLÉSIASTIQUE

386. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Occident : Valentinien II.

Quisquis cupit divinitatis tenere fastigia, humilitatis ima sectetur.

Quiconque aspire aux sublimes hauteurs de la divinité doit marcher dans les plus bas sentiers de l'humilité. S. Amb., *serm.* x.

Nous ne connaissons ni le pays ni la famille de saint Philastre; mais nous savons qu'à l'exemple d'Abraham, il quitta sa patrie, sa parenté et la maison de son père, et se dépouilla de tous les embarras du siècle pour suivre Jésus-Christ, qu'il prit pour son partage. Il vécut dans une continence très-exacte, passant les nuits à étudier les divines Ecritures, et se remplit ainsi de tous les trésors de la science céleste qui sont cachés en Jésus-Christ.

Ordonné prêtre et établi dispensateur de la parole divine, il parcourut presque toutes les provinces de l'empire, allant même par les villages et les maisons de la campagne pour y prêcher la vérité et y combattre non-seulement les juifs et les païens, mais encore toutes les hérésies, surtout celle des Ariens, dont la fureur se rendait alors redoutable dans toute l'Eglise. Il fit paraître dans cette fonction une foi si fervente, qu'il endura même le fouet et porta imprimées sur son corps les marques de Jésus-Christ.

Il fut à Milan un fidèle gardien du troupeau de Jésus-Christ avant que saint Ambroise en eût été évêque, et il s'opposa avec vigueur à Auxence, arien, qui s'était intrus dans l'église de Milan, et y prenait le titre d'évêque parmi ceux de la secte. Saint Philastre demeura aussi un temps considérable à Rome, où il convertit un grand nombre de personnes à la foi par les discours qu'il faisait tant en public qu'en particulier.

Après avoir parcouru tant d'endroits pour sauver les âmes, il s'arrêta à Bresse dont il fut le septième évêque. Cette ville, lorsqu'il en prit le soin, était comme toute sauvage et dans l'ignorance de la science spirituelle; mais elle souhaitait d'être cultivée et instruite dans les voies du salut. Le saint évêque commença donc à y travailler; il en déracina diverses erreurs et cultiva cette terre avec tant d'effort et d'assiduité, qu'elle devint fertile en bonnes œuvres.

Il sut, dit saint Gaudence, allier une douceur admirable avec l'ardente ferveur dont son âme était embrasée pour la gloire de Dieu. Sa profonde humilité donnait de l'éclat à la sublimité de son savoir. Parfaitement instruit des choses du ciel, il ignorait presque entièrement celles de la terre. Insensible à la gloire qui vient des hommes, il s'appliquait uniquement à faire rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Détaché de ses propres intérêts, il ne cherchait que ceux de Jésus-Christ, ne se mettant en peine ni des bonnes grâces ni de la faveur du monde. Toujours appliqué au service

de Dieu et à lui gagner les hommes, plein de mépris pour tout ce que le monde estime comme rare et précieux, il se plaisait par une charitable ambition à enrichir les pauvres marchands qui trafiquent des choses les plus communes en les leur payant avec prodigalité, comptant pour peu de ne faire l'aumône qu'à ceux qui font profession de mendier. Il étouffait tout mouvement de colère dans sa naissance : il était toujours prêt à pardonner les injures. Il excellait en patience et gagnait les cœurs par sa douceur. Embarrassé quand il fallait punir, il ne délibérait point quand il s'agissait de pardonner. Se communiquant avec une bonté surprenante à toutes sortes de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, il ne distinguait par une amitié particulière que les personnes les plus viles, les plus méprisables en apparence. Ses habits étaient très-communs, mais propres. Il plaisait, mais sans artifice. Il était négligé, mais sans affectation; enfin, dans un extérieur nullement étudié, il découvrait toute la pureté intérieure de son âme.

L'an 381, saint Philastre se trouva au concile d'Aquilée avec plusieurs évêques du vicariat d'Italie, et concourut avec eux à la condamnation de Pallade et de Secondien, tous deux évêques ariens, et d'Attale, prêtre du même parti, qui s'était aussi trouvé à ce même concile.

Saint Augustin étant à Milan en 384, y vit saint Philastre. C'est la dernière fois qu'il est parlé de lui dans l'histoire, et peut-être ne vécut-il pas longtemps depuis : du moins est-il certain qu'il mourut avant l'an 397, puisque saint Ambroise, qui mourut cette année-là, avait établi saint Gaudence évêque de Brescia en la place de saint Philastre. Parmi les disciples de ce saint évêque, nous en connaissons deux qui se sont rendus remarquables dans l'Eglise par leur vertu, saint Gaudence, qui fut son successeur, et Bénevole, officier de Valentinien, qui, avant même d'être baptisé, aima mieux perdre sa charge que de dicter contre l'Eglise catholique un rescrit donné par ordre de l'impératrice Justine. Saint Gaudence, qui rapporte ce trait d'histoire, dit que Bénevole fit voir, par cette constance à défendre la foi, qu'il avait été instruit par la doctrine admirable de Philastre, cet homme qui se rendait en toutes choses l'imitateur des Apôtres. Ce Saint solennisait tous les ans avec son peuple le jour auquel saint Philastre, son maître, avait quitté la terre pour aller jouir de Dieu, et il ne manquait pas ce jour-là de faire l'éloge de ses vertus. De tous ses discours il ne nous en reste qu'un, qu'il prononça la quatorzième année de son épiscopat. C'est là qu'il appelle la voix de saint Philastre une voix très-savante qui, se faisant entendre de tous côtés dans l'église de Brescia, l'avait fondée par la grâce du Saint-Esprit dans la foi de l'adorable Trinité, l'avait établie dans une vraie espérance, l'avait affermie dans une parfaite charité, l'avait élevée aux vertus du Christianisme et l'avait laissée dans la paix de Jésus-Christ.

ÉCRITS DE SAINT PHILASTRE.

Nous avons de saint Philastre un *Traité des Hérésies*, dans lequel il en compte vingt-huit qui ont paru dans le judaïsme avant Jésus-Christ, et cent vingt-huit depuis sa naissance.

Les principales hérésies qui ont paru avant la venue de Jésus-Christ, selon saint Philastre, sont : celle des *Ophites*, qui adoraient le serpent, comme nous ayant donné le premier la connaissance du bien et du mal ; celle des *Caïanites*, c'est-à-dire ceux qui louaient Caïn d'avoir tué son frère Abel ; des *Sethiens* ou adorateurs de Seth, fils d'Adam ; de *Dosithée*, qui enseignait qu'il fallait vivre selon la chair dans la loi du Seigneur, et que cette chair ne ressusciterait point ; celle des *Saducéens*, qui étaient dans les mêmes principes que Dosithée touchant la chair et qui vivaient plus conformément aux maximes d'Epicure qu'à celles de la loi de Dieu ; celle des *Pharisiens*,

qui ne regardaient Jésus-Christ que comme un homme juste ; des *Samaritains*, qui ne recevaient de la loi de Moïse que quatre livres seulement, et ne croyaient ni au jugement futur, ni à la résurrection ; des *Nazaréens*, qui faisaient consister la justice dans l'observance charnelle et à laisser croître leurs cheveux ; des *Esséniens*, qui vivaient dans la retraite et la mortification, mais qui ne croyaient point que le Fils de Dieu fût annoncé dans les Prophètes, et ne le reconnaissaient point pour Dieu ; celle des *Héliognostes*, qui adoraient le soleil comme sachant tout ce qui est en Dieu, et l'auteur de la lumière et de tous les aliments dont les hommes ont besoin ; des *Adorateurs des grenouilles*, des rats et des mouches ; des *Troglodites*, espèces d'idolâtres parmi les Juifs, qui demeuraient dans des cavernes ; des *Fortunatiens* ou de ceux qui adoraient la fortune du ciel, qu'ils appelaient reine, et à qui ils offraient des sacrifices ; il y avait encore l'hérésie des *Juifs ;* des *Bahalites*, qui sacrifiaient à l'idole de Bahal, roi des Tyriens ; celle des *Astarites*, qui immolaient à des idoles d'hommes et de femmes ; des *Molochites*, qui offraient des sacrifices à Moloch et avaient en vénération Rempham ; des *Taphites*, ainsi appelés parce qu'ils sacrifiaient leurs fils et leurs filles aux démons, dans la vallée de Taphet ; des *Putéonites*, qui avaient les puits en vénération et mettaient dans l'eau qu'ils en tiraient l'espérance de leur salut, etc.

Le *Traité des Hérésies* a été imprimé plusieurs fois séparément, à Bâle, en 1528, in-8°, et 1539, in-8° ; à Helmstat, en 1611 et 1621, in-4°. On a ajouté dans ces trois dernières éditions un supplément au *Traité des Hérésies* de saint Philastre, par un auteur inconnu. Il y a, outre cela, dans celle de Bâle, de 1539, cent quatorze sentences des Pères, touchant les devoirs des vrais pasteurs de l'Eglise, et une partie de la lettre de Nicéphore Cartophilax au moine Théodose, touchant le pouvoir des clefs. Le Traité de saint Philastre se trouve aussi dans toutes les *Bibliothèques des Pères*, imprimées à Paris, à Cologne et à Lyon. Et depuis, il a été réimprimé à Hambourg, en 1721, par les soins du docte Fabricius, qui en a corrigé le texte et l'a enrichi de notes.

Paul Galéard donna en 1738, à Brescia, une nouvelle édition revue sur les manuscrits. Galland la fit passer dans sa *Bibliothèque* et la compléta. Caillau l'a reproduite dans le tome XLVIII de sa *Collection*, avec quelques variantes, mais sans les notes. La même édition complète se trouve dans la *Patrologie latine*, tome XII, avec un meilleur ordre.

Tiré de Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques.* — Cf. Godescard, Baillet.

SAINT ARNOUL OU ARNOULT,

ÉVÊQUE DE METZ, PUIS SOLITAIRE DANS LES DÉSERTS DES VOSGES

641. — Pape : Jean IV. — Rois de France : Sigebert II; Clovis II.

Felix ista conversatio, despicere homines, angelos quærere, urbes deserere, et in solitudine invenire Christum.

Heureuse vie que celle qui consiste à quitter les hommes pour chercher la société des anges, à fuir le séjour des villes pour goûter la présence de Dieu dans la solitude.

S. Joan. Chrys., *hom.* I *sup. Marc.*

Saint Arnoul appartient à l'Eglise de Nancy, par droit de naissance, par droit de résidence et par droit de sépulture. Il naquit à Lay-Saint-Christophe, à une lieue de Nancy, dans un château, transformé depuis en un prieuré de Bénédictins. La chambre, que l'on dit être celle de sa naissance, devint une chapelle dont on montre encore aujourd'hui l'emplacement. Il fut soigneusement élevé dans les lettres et dans la piété, puis formé par Gondulphe, conseiller du roi Théodebert, aux exercices propres à sa condition. Après s'être distingué, par sa valeur, à la tête des armées, par son esprit et sa vaste capacité dans le gouvernement de plusieurs provinces, il épousa une personne de qualité, nommée Dode, dont il eut deux fils, Clodulphe ou Chlodulfe et Ansigise. Ce dernier ayant épousé Begga,

fille de Pépin Ier, maire du palais, devint père de Pépin d'Héristal, qui engendra Charles Martel. Charles Martel à son tour procréa Pépin le Bref, qui fut le père de Charlemagne. C'est donc à Lay-Saint-Christophe qu'il faut venir pour trouver la première souche de la dynastie des Carlovingiens.

Clodulphe fut évêque de Metz, vingt-neuf ans après son père, dont il fit écrire la vie et sut imiter la sainteté. Il en gouverna l'Eglise, pendant près de quarante-deux ans et mourut le 8 juin 696 [1].

Papole, évêque de Metz, étant mort en 613, le clergé et le peuple demandèrent Arnoul pour évêque. Le roi Clotaire l'accorda volontiers, et le modeste candidat crut devoir obéir à une volonté qu'il regardait comme celle de Dieu. Ce ne fut néanmoins qu'avec la plus vive appréhension qu'il se courba sous le joug d'une dignité si relevée. Il avait préalablement reçu le libre consentement de son épouse. Cette vertueuse femme se retira ensuite dans la ville de Trèves, où elle prit le voile de religieuse et demeura recluse jusqu'à sa mort.

Avant son ordination, Arnoul avait fait connaissance et s'était lié d'amitié avec saint Romaric qui, pour lors, était à la cour du roi Théodebert. L'auteur de sa vie raconte que, traversant un jour la Moselle sur un pont, qu'il a oublié de déterminer, Arnoul tout occupé de la grandeur de ses fautes et de la sévérité des jugements de Dieu, tira de son doigt l'anneau qu'il portait et le jeta dans le fleuve en se disant intérieurement : « Je croirai que Dieu m'a remis mes péchés lorsque cet anneau me sera rendu ».

Devenu évêque de Metz, il advint qu'un jour on lui présenta un poisson qu'il fit préparer pour son souper ; car depuis sa promotion il s'était astreint à une continuelle abstinence. Le cuisinier ayant ouvert le poisson, trouva un anneau dans ses entrailles. Il le porta bien vite au Saint qui le reconnut pour le sien, admira les effets de la grâce et remercia la miséricorde de Dieu. Paul Warnefride, qui a écrit l'histoire des évêques de Metz, s'étonne de ce que l'auteur de la vie de saint Arnoul ait omis ce fait si remarquable « que j'ai appris », dit-il, « non d'un homme du commun, mais de la bouche même de l'empereur Charlemagne ».

Arnoul ayant résolu de déposer le fardeau de l'épiscopat et de se retirer dans la solitude, eut longtemps à lutter contre l'opposition que Dagobert apportait à sa retraite ; il parvint néanmoins à la vaincre et à faire élire Goéric pour son successeur. Il se disposait à quitter enfin Metz avec Romaric, qui l'y était venu chercher, quand un violent incendie éclata dans les caves du roi, menaçant de se propager et peut-être de ne faire de la ville qu'un monceau de cendres. Romaric courut à la maison du saint évêque qui, comme d'ordinaire, s'occupait de la psalmodie : « Sauvons-nous », lui dit-il en lui prenant la main, « nos chevaux sont à la porte, fuyons de peur que les flammes ne nous surprennent ». — « Non, mon cher ami », répondit Arnoul, « mais conduisez-moi vers ce feu, placez-moi près des flammes, afin que si Dieu le veut, j'en sois consumé, je suis entre ses mains ». Nous le conduisîmes par les mains, dit l'auteur de sa vie, et étant arrivés au lieu où le feu était le plus violent, nous nous mîmes tous en oraison avec lui : puis, nous ayant dit de nous relever, il étendit la main vers le feu et forma le signe de la croix. Aussitôt les flammes retournèrent en quelque sorte sur elles-mêmes et ne passèrent pas plus avant ; après quoi, ayant dit Matines, nous nous retirâmes.

1. Voir sa vie à ce jour.

Ayant achevé de distribuer son bien aux pauvres, Arnoul partit avec son ami Romaric et se retira sur la montagne, nommée aujourd'hui le Saint-Mont, non loin de la ville de Remiremont dans les Vosges, et vécut là pendant plusieurs années avec d'autres religieux qu'il y trouva. Plus tard, il quitta sa petite communauté pour vivre en reclus, dans une cellule séparée. Enfin, augmentant sans cesse en ferveur, il se confina dans une solitude plus grande encore, et se fit ermite sur une montagne plus haute et plus isolée que le Saint-Mont, dont elle est séparée par une étroite et profonde vallée. Il faudrait, ajoute Dom Calmet, avoir vu les lieux où ce Saint, avec saint Romaric et saint Amé, ont demeuré, pour se former une juste idée de leur retraite et de leur pénitence. Ce sont des montagnes stériles, fort hautes et de très-difficile accès ; couvertes de sapins, environnées de rochers et de précipices, où les neiges et les glaces demeurent pendant la plus grande partie de l'année ; éloignées de tout commerce des hommes et où les bêtes sauvages ont même peine à trouver leur pâture et un abri.

Le temps étant venu auquel Dieu voulut récompenser les travaux et la mortification de son serviteur, saint Romaric, accompagné de ses religieux, se rendit à l'ermitage de saint Arnoul. Ce pieux évêque et si fervent solitaire, s'accusant de n'avoir jusque-là rien fait pour le ciel, se recommanda aux prières de ces bons serviteurs, puis s'endormit en paix (641). Romaric en fit apporter le corps au Saint-Mont et lui donna la sépulture. Mais un an ne s'était pas écoulé que saint Goéric, accompagné des évêques de Toul et de Verdun, le transféra solennellement à Metz.

On représente saint Arnoul : 1° portant au doigt l'anneau dont nous avons parlé ; 2° avec une armure sous sa chape épiscopale, pour rappeler sa haute naissance et sa royale postérité ; 3° entendant la confession du maire du palais d'Austrasie, Pépin de Landen, dont il était le directeur, et qui venait tous les jours, nu-pieds, demander à notre Saint l'absolution de ses fautes ; 4° portant le rational ou superhuméral, insigne de l'épiscopat ; 5° en costume d'ermite ; 6° en groupe, avec sa mère sainte Ode, sa femme sainte Dode, et son fils saint Clodulphe ; 7° éteignant par sa bénédiction l'incendie dont nous avons parlé ; 8° ayant à la main le bourdon du pèlerin, pour rappeler qu'il quitta son siége épiscopal pour se retirer dans la solitude ; 8° retrouvant, comme nous l'avons dit, son anneau épiscopal dans les entrailles d'un poisson qu'on lui servait.

Il est patron de Metz, et les habitants de ce pays l'invoquent contre l'incendie.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Arnoul fut donc inhumé à Metz, dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, située *extra muros*, et qui était l'église d'une abbaye dont les propriétés touchaient aux murs de la ville. Cette magnifique basilique était aussi appelée *l'église des Apôtres*, parce qu'on y honorait les reliques des Apôtres. Les nombreux miracles opérés au tombeau de saint Arnoul ont bientôt fait donner le nom de ce saint Evêque à l'église et à l'abbaye qui possédaient ses reliques, en sorte que l'église et l'abbaye de *Saint-Arnoul* sont la même chose que l'abbaye et l'église de *Saint-Félix* ou des *Apôtres*.

En 1552, lorsque Charles-Quint vint mettre le siége devant Metz, le duc de Guise, chargé de défendre la place, fit raser l'abbaye et la basilique de Saint-Arnoul, qui étaient un obstacle aux ouvrages de défense. Un autre couvent et une autre eglise furent offerts, en ville, aux religieux de Saint-Arnoul, et les reliques du Saint, avec beaucoup d'autres, furent solennellement transférées dans cette église, qui, de là, prit aussi le titre de *Saint-Arnoul*. Mais les reliques furent profanées et presque toutes perdues pendant la grande Révolution. Il ne reste plus à Metz qu'un *os de la tête* de saint Arnoul et son *anneau*, reliques qui sont conservées et honorées dans l'église de la cathédrale.

Avant la Révolution, chaque année, la veille de la fête de saint-Arnoul, son anneau était porté par les chanoines, en habits de chœur, au couvent dédié à ce Bienheureux, et en était rapporté, le lendemain soir, à la cathédrale, dans le même appareil. On s'en servait, ce jour-là, pour faire, avec la pierre gravée de son chaton, des empreintes sur des anneaux de cire, que l'on distribuait comme objets de dévotion.

A l'époque de 1793, lorsqu'on dépouilla la cathédrale de son trésor, l'anneau de saint Arnoul fut porté à l'hôtel de la Monnaie avec divers vases sacrés. Un des officiers de la Monnaie put, en le rachetant, le sauver de la destruction. Mais, plus tard, sur le point de quitter Metz, il le céda à l'un de ses collègues, M. Lallouette, duquel, enfin, M. l'abbé Simon l'obtint en 1819. Sans perdre de temps, M. Simon fit constater l'authenticité de cette précieuse relique par différentes personnes qui en avaient eu une parfaite connaissance avant la Révolution, et notamment par M. Valentin, alors curé de Courcelles-Chaussy, et par Dom Millet, alors curé de Béchamps. Le premier, en sa qualité de grand marguillier de la cathédrale, avait eu cet anneau sous sa garde ; et le second, en sa qualité de prêtre-sacristain du couvent de Saint-Arnoul, s'en était servi pour faire des empreintes sur des anneaux de cire. Des procès-verbaux de toutes ces circonstances ont été dressés, et enfin, en 1846, M. l'abbé Simon a remis l'anneau avec toutes ces pièces entre les mains de Mgr Du Pont des Loges, pour être conservé dans le trésor de la cathédrale.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire des diocèses de Toul et de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume, et de *Notes locales*, fournies par M. le supérieur du petit séminaire Saint-Louis de Gonzague, diocèse de Metz. — Cf. Godescard.

SAINT FRÉDÉRIC, ÉVÊQUE D'UTRECHT, MARTYR

838. — Pape : Grégoire IV. — Empereur d'Occident : Louis Ier, le *Débonnaire*.

Cuncta sancti Evangelii præcepta crucem spirant, et ut crux post Christum portetur, invitant.

Tous les préceptes de l'Evangile respirent la croix, et ils invitent les hommes à la porter à la suite du Sauveur.

S. Petr. Dam., *Opusc.* 25, *c.* 2.

Saint Frédéric descendait d'une famille distinguée parmi les Frisons : on lit même dans sa vie qu'il était petit-fils de Radbod, qui gouvernait la Frise, en qualité de roi, avant que les Francs en eussent fait la conquête. Son enfance fut tout angélique : les jeux de cet âge n'avaient aucun charme pour lui ; il fréquentait les églises et remplissait sa mémoire des instructions et des louanges de Dieu, qu'il y entendait ; il fuyait les mauvaises compagnies, et ne prenait plaisir qu'à converser avec les personnes de piété. Les premières teintures des lettres lui furent données par des religieux à qui sa mère le recommanda. Ensuite il fut mis, par révélation divine, sous la conduite de saint Ricfrid, évêque d'Utrecht, qui en prit un soin tout particulier, d'autant plus que Dieu lui fit connaître qu'il l'avait destiné pour gouverner son église après lui. Le saint jeune homme répondit admirablement à l'affection de ce digne prélat. Il ne sépara jamais l'étude de la vertu de celle des sciences. On le voyait toujours extrêmement fervent dans les exercices de dévotion, et, tout petit qu'il était, il avait un si grand zèle pour la maison de Dieu, que, lorsqu'il trouvait quelqu'un qui parlait ou riait dans l'église, il lui en faisait sur-le-champ une réprimande vigoureuse et salutaire. Il prenait aussi le soin d'instruire ceux qui devaient recevoir le baptême, afin que, lorsqu'ils diraient : « Je crois », ils ne fussent pas dans l'ignorance des mystères qu'ils feraient profession de croire. A mesure qu'il avançait en âge, il étendit plus loin sa charité, nous voulons dire, sur les

enfants, sur les pauvres, sur les pécheurs endurcis et sur toutes sortes de fidèles, dont il entreprenait l'instruction avec un zèle et un courage infatigables.

De si grandes qualités engagèrent l'évêque à l'avancer par degrés dans les saints Ordres. Lorsqu'il fut sous-diacre, il commença à affliger son corps par toutes sortes d'austérités : il jeûnait et veillait assidûment, se refusait les soulagements les plus nécessaires et donnait presque tout son revenu aux pauvres ; le mensonge et la médisance ne sortaient jamais de sa bouche, il n'offensait personne et tâchait, au contraire, de faire du bien à tout le monde ; enfin, sachant que, par son Ordre, il était engagé à porter les vases sacrés, il avait continuellement devant les yeux ces paroles du prophète Isaïe : *Mundamini, qui fertis vasa Domini ;* « Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur » ; et il se conservait dans une grande pureté de corps et d'esprit, qui lui donnait lieu de participer souvent au Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. L'Ordre du diaconat lui servit encore d'aiguillon pour l'animer à une vertu plus parfaite. Il réunissait toutes les conditions que saint Paul demande dans un clerc qui est honoré de cette dignité. Il veillait tellement sur lui-même, qu'il ne lui échappait presque aucune faute, et d'ailleurs il était un modèle d'humilité, de douceur, de patience, de chasteté, de tempérance, de miséricorde envers ceux qui étaient dans l'affliction, et d'amour pour Jésus-Christ dont il était le ministre. Ricfrid, réalisant en cela le désir de tous les fidèles, promut Frédéric au sacerdoce ; ensuite il le fit la seconde personne de son clergé et lui confia les plus grandes affaires de son diocèse. Il n'eut pas sujet de s'en repentir : il trouva toujours en lui un dispensateur fidèle et un homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa conduite.

Cependant, ce digne ecclésiastique avait beaucoup résisté à ses ordinations, et il avait fallu faire une nouvelle violence à son humilité pour l'élever au-dessus des autres prêtres. Il apporta encore bien plus d'opposition, lorsqu'après la mort de Ricfrid, le clergé et le peuple protestèrent tous d'une voix qu'ils ne voulaient point d'autre évêque que Frédéric. D'ailleurs, l'empereur Louis le Débonnaire, informé des mérites de ce saint prêtre, écrivit à l'Eglise d'Utrecht qu'elle lui serait agréable en l'élisant pour son évêque. Ainsi tous ceux qui étaient intéressés à son élection s'accordaient : Frédéric seul s'y opposa. Il ne négligea rien pour prouver qu'il était incapable d'une telle charge. Mais on lui répondit qu'on l'avait élu parce qu'on le connaissait très-bien, et qu'il devait se soumettre en cela aux dispositions de la divine Providence. Notre Saint gémit profondément à cette réponse, et le poids de la charge pastorale, dont on ne peut éviter de rendre compte au jugement de Dieu, l'effrayant de plus en plus, il conjura encore ceux qui l'avaient élu, les larmes aux yeux et avec toutes sortes d'instances, de penser à un autre qu'à lui. « Pourquoi », disait-il, « voulez-vous que je vous conduise, moi qui ne sais pas me conduire moi-même ? Pourquoi voulez-vous que je sois évêque, moi qui n'ai aucune des qualités que saint Paul demande dans un évêque ? Il veut qu'il soit irrépréhensible, et moi je suis digne de toutes sortes de corrections et de châtiments. Il veut qu'il ait beaucoup de sagesse et de discrétion, et vous ne trouverez en moi que de l'imprudence. Il veut qu'il sache bien gouverner sa maison, et je suis obligé d'avouer que ma conscience et mon âme ont toujours été mal gouvernées ». Durant ces contestations, l'empereur écrivit une seconde fois à Utrecht, pour le faire venir à la cour avec les plus anciens de la ville. Le serviteur de Dieu crut que c'était là une occasion favorable pour se dé-

livrer de la charge épiscopale : il conjura donc l'empereur de prendre son parti contre l'Eglise d'Utrecht. Mais Louis le Débonnaire se rendit inflexible à ses prières et à ses larmes, et le fit sacrer évêque en sa présence. Pour lui donner plus de témoignages de son amour, il invita tout ce qu'il y avait d'évêques et d'ecclésiastiques à la cour, et voulut qu'on passât cette journée dans la joie.

Avant de congédier notre Saint, il lui recommanda de travailler à délivrer son diocèse des derniers restes du paganisme, et l'île Walacrie ou Walcheren, à l'embouchure du Rhin, des mœurs dissolues qui y régnaient. Le saint évêque promit d'exécuter fidèlement les vœux de l'empereur et se rendit à son Eglise, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie et des honneurs extraordinaires.

Il n'y eut presque point de changement dans sa conduite : plus il se voyait élevé au-dessus des autres, plus il s'abaissait aux pieds de tout le monde. Son revenu étant augmenté, il augmenta aussi ses aumônes et sa libéralité envers les misérables : il visitait les malades, revêtait les nus, recevait les pèlerins, délivrait les prisonniers et les captifs, et se rendait affable et serviable à tous ceux qui imploraient son secours. Ses plus grandes délices étaient de veiller aux pieds des autels et de prier. Il prêchait assidûment son peuple, et ses prédications furent si efficaces, qu'elles déracinèrent entièrement l'idolâtrie. On le voyait toujours dans une tranquillité et une possession de lui-même si merveilleuses, qu'il semblait que toutes les passions fussent mortes en lui. Sa vigilance pour les affaires spirituelles ne l'empêcha pas de s'appliquer aussi aux temporelles. Il fit rétablir les murs de sa cathédrale et de la maison épiscopale. Il fit aussi réparer les maisons des chanoines, afin qu'étant logés commodément, rien ne les empêchât de vaquer à la célébration des offices et des saints mystères, et qu'ils pussent étudier et prier chez eux avec plus de repos.

Lorsqu'il eut travaillé si utilement dans Utrecht, il entreprit la visite de son diocèse ; il commença par l'île Walacrie, où régnait la plus grande immoralité. L'inceste y était commun : ceux qui en étaient coupables se liguèrent contre Frédéric et le menacèrent des dernières extrémités s'il les inquiétait dans leurs désordres. Mais l'Apôtre tint ferme : il assembla les principaux de l'île, leur exposa la mission que l'empereur lui avait confiée et les chargea d'annoncer aux rebelles que, s'ils persévéraient dans cette violation scandaleuse de la morale chrétienne, ils répondraient de leur conduite à l'empereur. Ils se soumirent, effrayés par ses menaces, touchés par ses exhortations, et surtout par la grâce que le Saint demandait à Dieu dans des veilles et des jeûnes prolongés. Il les fit renoncer à ces unions illégitimes et leur imposa une salutaire pénitence. Puis, ayant laissé en ce lieu quelques prêtres zélés pour confirmer ce qu'il avait établi et empêcher que le mal ne vînt à renaître, il continua le cours de ses visites, instruisant partout les fidèles, prêchant la parole de Dieu, corrigeant les abus qui s'étaient glissés dans les paroisses ou qui n'en avaient pu être arrachés, réparant les églises ruinées, convertissant les pécheurs et le reste des idolâtres, et s'acquittant parfaitement de tous les devoirs d'un vrai pasteur.

Peu de temps après, Dieu lui envoya un homme incomparable pour l'aider dans les fonctions de sa charge : ce fut saint Odulphe, grand prédicateur, et un des plus zélés missionnaires qui fût alors dans l'Eglise. Ce saint personnage reposant une nuit sur son lit, un ange lui apparut dans son sommeil, et lui dit : « Levez-vous, serviteur de Dieu, et allez-vous-en à Utrecht pour y assister l'évêque Frédéric dans la prédication de l'Evangile ».

Il se leva aussitôt, et, laissant sa maison et tout ce qu'il avait à Orschot, il se rendit, après un voyage de trois jours, au lieu que l'ange lui avait désigné. Saint Frédéric fut averti, de son côté, du secours que la divine Providence lui envoyait, et, en ayant averti son peuple, il alla au-devant de lui avec son clergé et le reçut comme un ange venu du ciel. Il le logea ensuite fort honorablement, lui donnant un bel appartement avec un jardin. Aussi, il en reçut de grandes assistances, et ses sermons firent des fruits si merveilleux dans la ville, que le saint évêque et ses clercs le regardaient comme le maître de la piété et le père de tous les serviteurs de Dieu.

En ce même temps saint Frédéric apprit que les Frisons s'étaient tellement laissé tromper par l'artifice de quelques séducteurs, qu'ils avaient de très-mauvais sentiments sur le mystère ineffable de la sainte Trinité, les uns suivant les erreurs de Sabellius, et les autres celles d'Arius. Il en fut extrêmement affligé, et, ne pouvant souffrir la perte de leurs âmes, il partit aussitôt pour aller dissiper leurs ténèbres. L'obstination de ces malheureux fut si grande, qu'il ne put d'abord rien obtenir sur leurs esprits : les uns fuyaient ses sermons ; les autres n'y assistaient que de corps ; ceux-ci ne les écoutaient que pour y contredire ; ceux-là, enfin, se faisaient un front d'airain et un cœur de bronze contre toutes ses remontrances. Dans cette conjoncture, ne sachant presque plus que faire, il eut l'inspiration d'envoyer chercher saint Odulphe, qu'il avait laissé à Utrecht. Ce saint partit aussitôt pour l'aller rejoindre, dans l'espérance d'endurer le martyre ; et, l'ayant joint à Staveren, ville de Frise, il s'offrit à lui pour travailler au salut de ces pauvres âmes. Ils parcoururent donc ensemble toutes les villes, les bourgs et les villages de cette province, et leurs travaux furent alors si efficaces, qu'ils changèrent les loups en agneaux et les firent rentrer dans le sein de la religion catholique. Notre Saint composa à cette occasion un petit symbole, à la manière de celui de saint Athanase, où tout le mystère de la Trinité était expliqué, et il l'envoya aux curés de son diocèse pour l'apprendre à leurs paroissiens. Il fit aussi sur le même mystère une collecte qu'il ordonna de réciter le matin, à midi et au soir. Enfin, pour confirmer ce qu'il avait si saintement établi, il laissa saint Odulphe à Staveren, lui donna le soin des peuples de la Frise, et revint chargé de mérites et de gloire dans la ville d'Utrecht.

Mais cette ville fut bientôt privée du bonheur de sa conduite ; car, peu d'années après, deux assassins vinrent exprès à Utrecht, armés de poignards, pour le massacrer. Ils le demandèrent lorsqu'il était à l'église et se disposait à dire la messe. Dieu lui ayant fait connaître leur dessein, il fit réponse qu'il leur parlerait après la messe. Il la célébra donc avec une dévotion merveilleuse, et monta même en chaire à l'évangile ; là il prédit sa mort en termes couverts, ne voulant ni la cacher entièrement, ni en donner une connaissance distincte qui aurait mis le trouble dans l'auditoire. Sa messe étant achevée, il congédia tout le monde, excepté un chapelain, avec lequel il se retira dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, où il avait fait faire son tombeau. Là, il versa beaucoup de larmes pour le nombre infini de péchés dont le monde était rempli ; il s'y offrit en sacrifice à Dieu avec de très-instantes prières ; puis, ayant ordonné à son chapelain de s'éloigner de quelques pas, il y fit entrer ces meurtriers, qui disaient avoir des affaires très-importantes à lui communiquer. S'étant approchés, ils lui donnèrent plusieurs coups de poignard. Les blessures ne le firent point crier, ni appeler à son secours : il fit, au contraire, un acte de charité, dont il est bien difficile de trouver un autre exemple dans l'histoire des Saints. Non-seule-

ment il avertit ces impies de se retirer au plus tôt, de peur d'être saisis; mais il eut encore la force et l'adresse de presser ses plaies avec ses mains, afin qu'elles ne parussent point, jusqu'à ce qu'ils eussent le temps de se sauver. Son chapelain étant rentré dans la chapelle, il cacha encore son mal, et le pria d'aller voir dessus le mur si ces messagers avaient passé le Rhin ; enfin, à son retour, étant déjà demi mort et presque sans parole, il fut obligé de lui avouer qu'il était blessé. Les cris du chapelain attirèrent aussitôt toute la ville à l'église. Saint Odulphe y vint avec tout le clergé. On ne peut exprimer la douleur dont ils furent pénétrés pour la perte d'un si bon pasteur; il se fit mettre tout vivant dans son sépulcre, pour y rendre son dernier soupir : tandis qu'on chantait les psaumes de l'office des morts, qu'il commença lui-même, en disant *Placebo Domino*, il rendit saintement son âme entre les mains de celui dont il avait si généreusement défendu la loi et la doctrine. Sa mort arriva en 838.

L'histoire de ce saint évêque, rapportée par Surius et par Molanus, et dont le manuscrit se garde dans les archives de l'église d'Utrecht, dit que ces assassins avaient été envoyés par l'impératrice Judith, seconde femme de Louis le Débonnaire ; elle avait, dit-on, conçu une haine mortelle contre Frédéric, parce qu'il l'avait reprise de ses scandales et de ses intrigues, qui bouleversèrent l'Etat et causèrent de si grands malheurs à Louis le Débonnaire. De Vence est aussi de ce sentiment, et dit que l'assassinat de Frédéric fut une des causes qui rendit Judith plus odieuse aux évêques et aux grands du royaume. Baronius assure la même chose en ses *Notes* sur le martyrologe romain ; mais, en l'année 838 de ses *Annales*, il est d'une opinion contraire et croit que ce crime a été supposé à Judith par les ennemis de Louis le Débonnaire et par les partisans de ses enfants du premier lit. Quoi qu'il en soit, il est certain que notre Saint mourut pour la défense de la justice et de la loi de Dieu, et qu'il mérite justement le nom de Martyr, comme l'Eglise le lui donne en son martyrologe, et comme les grands miracles qui se sont faits par les mérites de son intercession en rendent un évident témoignage.

En 1362, son chef, ayant été séparé du reste du corps, fut mis dans une châsse d'argent doré pour être exposé à la vénération des fidèles. La même histoire de sa vie rapporte un châtiment terrible : le clerc de l'église où reposaient les reliques de notre Saint étant un débauché et un voleur, vendait les dons que l'on offrait aux autels et ne laissait pas de coucher toutes les nuits dans ce temple. Saint Frédéric lui apparut deux fois et l'avertit de se corriger et de ne plus avoir la témérité de coucher dans un lieu si saint ; mais comme ce sacrilége traita ces apparitions de purs songes et ne laissa pas de s'enivrer comme auparavant et d'aller ensuite coucher dans son lit ordinaire, un matin on le trouva mort, et son corps avec son lit déjà tout brûlants d'un feu de soufre. Depuis ce temps-là, personne n'osa plus coucher dans ce temple vénérable.

On le peint percé de deux épées ; ou bien deux meurtriers le frappent, et ses entrailles s'échappent par la plaie.

Acta Sanctorum. — Cf. Ribadeneira, Godescard, Baillet.

SAINT CLAIR, PRÊTRE ET MARTYR

DANS LE VEXIN FRANÇAIS

886. — Pape : Etienne V. — Roi de France : Charles, *le Gros.*

Prima janua totius bonitatis, in homine, est custodia castitatis.
La première porte de tous les biens, chez l'homme, c'est la conservation de la chasteté.
S. Antonin., *De temperantia*

Saint Clair, qui a rempli le Beauvaisis de la bonne odeur de ses vertus et du bruit de ses miracles, naquit à Rochester, au comté de Kent, en Angleterre. Sa pieuse et illustre famille veilla sur ses premières années, avec une sollicitude chrétienne qui ne tarda pas à porter ses fruits. Humble, docile à la voix de ses parents, ne craignant rien tant que le péché, Clair fit bientôt prévoir qu'il était appelé à une grande sainteté. La ferveur de sa jeunesse confirma les heureuses espérances qu'avait données son enfance, et Dieu manifesta de bonne heure les desseins de miséricorde qu'il avait sur lui. Au moment où Clair allait être uni à une sage et vertueuse princesse, une voix surnaturelle lui fit, dit-on, entendre ces paroles : « Clair, sors de ton pays et passe dans la Neustrie pour y être tout à moi ; j'ai disposé sur le bord de la mer un vaisseau prêt à te recevoir [1] ».

Clair, ouvrant son cœur à la douce influence de la grâce, dit adieu à sa patrie, et alla mener quelque temps une vie très-austère dans une forêt située près de Cherbourg. Il dirigea ensuite ses pas vers le monastère de Maudun, où il fut admis au nombre des religieux. Odobert, abbé de ce couvent, reconnaissant dans le Bienheureux toutes les marques d'une vocation certaine à la vie érémitique, lui permit de vivre dans une cellule séparée de la communauté, près d'un cours d'eau qui porta son nom dans la suite. Le Solitaire ne sortait de sa retraite que pour assister aux saints offices et recevoir la divine Eucharistie. Sa science et ses vertus lui méritèrent bientôt d'être élevé au sacerdoce.

L'humilité de Clair eut de rudes épreuves à traverser. Le démon mit tout en œuvre pour lui inspirer des pensées d'orgueil et le faire tomber dans le péché : il lui suscita des flatteurs qui lui parlaient sans cesse de sa sainteté et de ses vertus. Comme le serviteur de Dieu avait déjà opéré plusieurs miracles, on lui amenait, de toutes parts, des malades pour qu'il les guérît. Clair échappa par la fuite aux tentations de son ennemi ; il s'éloigna du monastère de Maudun et parcourut divers pays qui ont conservé le souvenir de ses vertus et de ses miracles. Il a laissé des traces de son passage à Saint-Lô, à Carentan, à Vire, au pays d'Auge et dans plusieurs contrées. A peine avait-il paru en un lieu, que la puissance dont Dieu l'avait revêtu se manifestait ; alors, pour se dérober aux louanges dont il était l'objet, il gagnait des lieux où son nom était inconnu. Telle fut la raison des nombreux voyages entrepris par le Saint. Après divers séjours aux envi-

1. Suivant la tradition du pays, il se serait établi au lieu où est aujourd'hui la paroisse de Nacqueville arrondissement de Cherbourg, canton de Beaumont (Manche).

rons de Nantes, de Paris, de Pontoise et de Forges, « il passa quelque temps », dit le Père Giry, « dans un petit bois entre les paroisses de Flavacourt et de Sancourt, qui se sont placées, dans la suite, sous son patronage». Ce fut alors qu'il se fixa dans le Vexin, sur les confins du diocèse de Beauvais. Une petite cellule qu'il construisit de ses mains lui servit de demeure. Il y vécut dans un grand dénûment ; mais l'espoir de gagner le ciel le rendait plus heureux que ne sont les mondains dans l'abondance et les richesses. De temps en temps, le Bienheureux sortait de sa retraite, et allait arracher des âmes au démon pour en peupler le royaume de Jésus-Christ.

Clair mourut dans ce dernier asile, victime de son amour pour la chasteté. Une misérable femme, dont il avait rejeté avec indignation les poursuites criminelles, chargea de sa vengeance d'infâmes sicaires qui lui tranchèrent la tête, après l'avoir accablé d'outrages. Le généreux confesseur mérita la double palme de la virginité et du martyre, le 4 novembre de l'an 886. On raconte que, comme saint Lucien de Beauvais, Clair prit sa tête dans ses mains et la porta jusqu'au lieu où il voulait être inhumé. Le pays qui a reçu ses précieuses reliques a pris et conserve aujourd'hui le nom de Saint-Clair-sur-Epte.

On le trouve quelquefois représenté ayant près de lui des yeux, comme si on les lui eût arrachés ; mais c'est tout simplement une façon populaire d'exprimer qu'on l'invoquait contre les maux d'yeux. — On le représente aussi portant sa tête ; mais pour rappeler la dévotion dont il était l'objet, on lui fait cacher ses yeux avec la main qui ne soutient pas le fardeau.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps du Bienheureux, illustré par plusieurs miracles, fut levé de terre et exposé à la vénération des fidèles. Son culte devint bientôt fort célèbre. Des aveugles et des personnes affligées de maux d'yeux l'invoquèrent, et furent souvent guéries de leurs infirmités. Il s'établit, en son honneur, un pèlerinage fameux à Saint-Clair-sur-Epte. Tous les ans, le 18 juillet, on y voit arriver un grand nombre de pieux visiteurs des pays voisins, et en particulier de la partie du Vexin comprise aujourd'hui dans le diocèse de Beauvais. Ces pèlerins vont prier, non-seulement dans l'église où reposent les reliques de saint Clair, mais dans une chapelle bâtie, suivant la tradition de la contrée, sur l'emplacement même de la cellule qui lui servit de demeure.

On voit, à l'entrée de cette chapelle, une pierre portant cette inscription : « Sur cette pierre, saint Clair a été décollé ». — Dans le diocèse de Beauvais, outre l'église de Flavacourt, deux chapelles lui sont dédiées : l'une à Tourly, au canton de Chaumont ; l'autre à la Fosse-Saint-Clair, de la paroisse de Dieudonné, du doyenné de Chambly. — Il est le patron de Saint-Clair, annexe d'Hescamps, au diocèse d'Amiens. L'église de Fricamps possède de ses reliques.

Extrait de la *Vie des Saints de Beauvais*, par l'abbé Sabatier, et de *l'Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT BRUNO OU BRUNON,

CARDINAL-ÉVÊQUE DE SEGNI, EN ITALIE, ET ABBÉ DU MONT-CASSIN

1125. — Pape : Honoré II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros.*

Deo servire regnare est.
Servir Dieu, c'est régner.
Saint Ambroise.

Saint Bruno ou Brunon, issu de l'illustre famille des seigneurs d'Asti, ville forte des Etats Sardes, comprit, dès son enfance, qu'il n'y a de vrai bonheur que dans le service de Dieu. Il fit ses études dans le monastère de Sainte-Perpétue, au diocèse d'Asti. Nous apprenons de lui-même qu'il fut chanoine quelques années après à Sienne, ville forte de Toscane.

La solidité avec laquelle il défendit contre Bérenger de Tours la doctrine catholique touchant l'Eucharistie, dans un concile tenu en 1079, le fit singulièrement estimer du pape Grégoire VII qui le nomma deux ans après évêque de Segni. Le Saint, qui n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de peine, se montra très-zélé pour la sanctification de son troupeau; il rendit aussi des services importants à l'Eglise universelle dans plusieurs circonstances. Il ne fut pas moins considéré des papes Victor III et Urbain II que de Grégoire VII. En 1095, il accompagna Urbain en France et assista au concile qui se tint à Tours l'année suivante. Lorsqu'il fut retourné en Italie, il reprit ses fonctions avec son zèle ordinaire; mais il ne put tenir davantage contre l'attrait qu'il se sentait pour la solitude. Il se démit de son évêché, se retira au Mont-Cassin *(Mons Cassinensis*, Ordre de Saint-Benoît et sa première fondation, au royaume de Naples) et y prit l'habit. Ses diocésains redemandèrent leur pasteur; mais le Pape laissa Brunon dans sa retraite ; il s'y décida en conséquence des sollicitations qui lui furent faites sur ce sujet par plusieurs cardinaux, et par Adérise, abbé du Mont-Cassin. Ce dernier étant mort en 1105, Othon lui succéda; mais il ne vécut que deux ans après son élection. Les moines choisirent Brunon pour le remplacer.

Notre Saint appartient à la France par un côté de sa vie. En 1106, le souverain pontife Pascal II le nomma légat en France et lui confia la mission de parcourir les provinces occidentales et d'implorer des secours pour la Terre-Sainte. Il passa au Mans un temps assez considérable et y tint plusieurs assemblées de prélats et de seigneurs. Durant le séjour de ce prélat, saint Barthélemy, abbé de Marmoutier, vint le prier de faire rendre au prieuré de Saint-Guingalois de Château-du-Loir, l'église de Chahaignes. Elle appartenait à ce prieuré en vertu d'un don de l'évêque Gervais; mais Geoffroy de Mayenne s'en était emparé et en avait gratifié l'un de ses officiers. Ebrard, prieur du monastère de Saint-Guingalois, s'était opposé à cette usurpation; mais il avait échoué, et plusieurs membres du clergé du Mans avaient soutenu la cause des usurpateurs. Les moines avaient eu recours au Saint-Siége, qui avait ordonné à l'évêque Hildebert de faire restituer l'église, ou de se présenter devant Yves de Chartres, qui jugerait la

cause. L'évêque du Mans avait promis de s'occuper de cette restitution; mais comme il différait de remplir son engagement, l'abbé de Marmoutier profita de la présence du légat au Mans pour demander justice. En effet, malgré tous les subterfuges inventés par Emery, détenteur de l'église de Chahaignes, Brunon reconnut les droits des moines et chargea Hildebert et le comte Hélie, au nom de saint Pierre, de faire exécuter la sentence. Cet arrêt fut prononcé le 16 avril 1106. Quarante jours après, Brunon présida un concile fort nombreux à Poitiers. Bohémond, prince d'Antioche, vint y implorer le secours des chrétiens d'Occident, et une foule de chevaliers y prirent la croix. Le légat y confirma de nouveau la sentence relative à l'église de Chahaignes, et adressa à l'évêque du Mans des lettres pour le presser de la faire exécuter.

Notre Saint composa divers écrits pour défendre la discipline ecclésiastique et pour extirper la simonie, regardant ce vice comme la source principale de tous les désordres qui souillaient la sainteté du sanctuaire.

Les œuvres de saint Brunon de Segni sont : des *Commentaires* sur différentes parties de l'Ecriture; des *Sermons*, au nombre de cent quarante-cinq; des *Lettres*, des *Traités* dogmatiques, deux *Vies*, l'une du saint pape Léon IX, l'autre de saint Pierre d'Anagni [1].

Tiré de Godescard et de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Piolin.

SAINT CAMILLE DE LELLIS,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHANOINES RÉGULIERS POUR LE SERVICE DES MALADES

1614. — Pape : Grégoire XV. — Empereur d'Allemagne : Matthias.

Manus pauperis gazophylacium Christi est : quidquia accipit, ne in terra pereat, in cœlo reponit.
La main du pauvre est la caisse des trésors du Christ; tout ce qu'elle reçoit, elle le dépose dans le ciel, de peur de le perdre ici-bas.
Saint Césaire d'Arles.

Une petite ville des Abruzzes, Bacchianico, au royaume de Naples, eut l'insigne honneur de donner le jour au grand Serviteur de Dieu dont le zèle charitable devait rendre tant de services à l'humanité, en instituant une Congrégation pour le service des pauvres malades. Sa mère avait presque soixante ans lorsqu'elle le conçut : pendant qu'elle le portait dans son sein, elle rêva qu'elle mettait au monde un fils qui avait une croix sur la poitrine : il était suivi par d'autres enfants également marqués de la croix. C'était en effet la livrée que devaient porter plus tard les Clercs réguliers, serviteurs des membres souffrants de Jésus-Christ.

Cependant, la jeunesse de Camille ne répondit guère à ces présages de sa future sainteté : il la passa dans les vices et surtout dans une passion

1. Dom Maur Marchési les fit imprimer à Venise en 1651, 2 vol. in-fol. — On les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, tome XX. — Les Bollandistes, sous le 3 avril, ont publié la vie de saint Pierre d'Anagni, par l'évêque de Segni.

extrême pour les jeux de hasard. Il y perdit sa santé, sa fortune et sa réputation.

Il embrassa tour à tour et quitta plusieurs fois la profession des armes. Touché de la modestie de deux religieux de Saint-François qui passaient dans les rues de Zermo, il fit vœu de renoncer au désordre de sa vie pour imiter la leur ; mais il n'y pensa plus quelques jours après. Il renouvela ce vœu lorsqu'il se vit près de périr dans une affreuse tempête qui dura trois jours et trois nuits ; mais une fois à terre il ne s'en souvint plus. Sa passion du jeu ne connut plus de bornes : il finit par jouer son épée, son arquebuse, son manteau et jusqu'à sa chemise. Il lui fallut mendier pour ne pas mourir de faim : on le vit tendre d'une main son chapeau aux passants, tandis que de l'autre il couvrait sa figure toute rouge de honte. Il se loua enfin comme aide-maçon chez les Capucins de Siponto, qui faisaient construire un bâtiment : le métier sans doute était rude et vil, mais on lui donnait de quoi apaiser sa soif et sa faim, et préserver son corps du froid. Il dut alors comprendre les suites funestes des passions et faire des réflexions sérieuses sur les misères de ce monde. C'était là la circonstance que Notre-Seigneur avait ménagée pour toucher son cœur et le détacher de la terre.

Le gardien d'un couvent où on l'avait envoyé chercher quelque chose, le prit à l'écart dans le jardin, et là il l'entretint de la nécessité de fuir le péché et de se donner tout entier à Dieu. Le lendemain, en revenant à cheval, il songeait à ce que le Père lui avait dit : tout à coup, frappé d'une lumière intérieure, qui lui montre ses péchés et les jugements de Dieu, il se jette à bas de son cheval, s'agenouille sur une pierre au milieu du chemin et s'écrie en versant un torrent de larmes : « Ah ! malheureux, misérable que je suis, pourquoi ai-je connu si tard mon Seigneur et mon Dieu ? Comment suis-je resté sourd à tant d'appels ? Que de crimes ! Ne vaudrait-il pas mieux que je ne fusse jamais né ? Pardon, Seigneur, pardon pour ce misérable pécheur : laissez-lui le temps de faire une vraie pénitence ». En disant cela, il se frappait rudement la poitrine, remerciait Dieu des bontés qu'il avait eues pour lui et renouvelait son vœu de se faire Franciscain. « Je ne veux plus rester dans le monde », ajoutait-il, « j'y renonce à jamais ». En effet, dès son arrivée au couvent, il se réconcilia avec Dieu, et depuis ce jour il resta fidèle à la grâce ; non-seulement il ne retomba plus dans le péché mortel, résolu qu'il était, disait-il, de se laisser mettre en pièces plutôt que d'en commettre aucun, mais il commença de tendre au sommet de la perfection chrétienne.

En attendant qu'on le reçût dans l'Ordre, il en pratiquait les austérités : il voulut faire un Carême rigoureux, accompagnant le jeûne de fréquentes disciplines ; il allait à Matines avec les religieux, travaillait au jardin, balayait le couvent, lavait la vaisselle, en un mot recherchait les plus humbles emplois. On l'envoya bientôt faire son noviciat au couvent de Trivento.

Son ange gardien lui sauva la vie dans ce voyage. Comme il s'apprêtait le soir à traverser une rivière, il entendit une voix lui crier du haut d'une montagne voisine : « Ne va pas plus loin, ne passe pas ! » Il regarda pour voir qui lui parlait, et, n'apercevant personne, il continua d'avancer ; mais la même voix l'appela trois fois et parvint enfin à l'arrêter ; il revint sur ses pas et se reposa la nuit sous un arbre : le lendemain, il apprit que la rivière était très-profonde en cet endroit, et qu'il y eût certainement perdu la vie s'il ne se fût arrêté. Dès qu'il fut dans ce couvent, il édifia tout le monde. On ne l'appelait jamais autrement que *frère humble*. Mais, comme nous

l'avons déjà dit, Dieu avait d'autres desseins sur lui : un ulcère qu'il avait contracté autrefois à la jambe se rouvrit, et les religieux, à leur grand regret, furent obligés de le congédier. Il alla à Rome et resta quatre ans comme servant à l'hôpital Saint-Jacques : aussitôt que sa jambe fut guérie, il rentra au noviciat des Capucins, malgré saint Philippe de Néri, son confesseur, qui lui dit ces paroles prophétiques : « Adieu, Camille, tu persistes à vouloir te mettre capucin, mais la plaie se rouvrira et il faudra partir une seconde fois ». C'est ce qui arriva, et les Franciscains de l'Observance refusèrent de le recevoir pour le même motif. Notre-Seigneur le détachait ainsi de tout, et le réservait pour ses desseins, qu'il lui fit enfin connaître. Un jour que Camille soignait les malades dans l'hôpital où il était rentré comme servant, il se dit à lui-même : « Ah ! il faudrait ici des hommes qui n'y fussent point conduits par l'amour de l'argent, mais par l'amour de Notre-Seigneur ; qui fussent de vraies mères pour ces pauvres malades, et non des mercenaires. Mais comment trouver des hommes qui se sacrifient à ce point ? » Alors il pensa à la croix de Notre-Seigneur : « S'ils la portaient », se dit-il, « sur leur poitrine, cette vue les soutiendrait, les encouragerait, les récompenserait ».

Il parla de son pieux dessein à ceux de ses compagnons qu'il croyait animés d'une plus grande charité que les autres ; ils entrèrent dans ses vues avec empressement ; ils ornèrent une petite chambre, dont ils firent un oratoire, et s'y réunissaient pour prier, faire une lecture pieuse et se préparer, comme autrefois les Apôtres, à recevoir l'Esprit-Saint pour l'établissement de leur Ordre. Ils y rencontrèrent de grands obstacles ; on les accusa d'aspirer à la direction de l'hôpital : on ferma leur oratoire. Camille emporta dans ses bras le crucifix en pleurant, et le plaça dans sa chambre ; la nuit, pendant qu'il dormait, il lui sembla voir ce crucifix qui le consolait, en remuant sa tête vers lui, et l'entendit prononcer ces paroles : « Ne crains rien, je t'aiderai et serai avec toi ». Le même prodige se renouvela plusieurs fois : lorsqu'il était découragé, il voyait le crucifix détacher ses mains de la croix et les étendre vers lui, en lui disant : « De quoi t'affliges-tu ? poursuis cette affaire, je viendrai à ton secours ; ce n'est pas ton entreprise, c'est la mienne ». Soutenu par cette assurance, et sachant bien que les entreprises de Dieu réussissent toujours, il ne reculait devant aucune difficulté pour se mettre en état d'assister plus utilement les malades ; il se prépara à recevoir les saints Ordres. Il est aisé d'imaginer combien cette préparation dut coûter à un vieux soldat, qui avait oublié le peu qu'il avait appris dans sa jeunesse : il se mit à étudier la grammaire et suivit même les cours du collége romain : les enfants riaient d'un condisciple si âgé (il avait plus de trente-deux ans), et dont la haute taille faisait contraste avec la leur ; ils lui disaient : *Tarde venisti :* « Vous êtes venu bien tard aux écoles ». — « Oui, il est venu tard », répondit un jour son professeur, « mais il regagnera le temps perdu et fera de grandes choses dans l'Eglise de Dieu ». Il eut le bonheur de dire sa première messe le 10 juin de l'an 1584. Ayant été chargé de desservir la chapelle de Notre-Dame-aux-Miracles, ce fut là qu'il fonda sa Congrégation avec deux compagnons seulement. Ils étaient bien pauvres, mais pleins de joie de souffrir pour Jésus-Christ. Leur temps se partageait entre la prière et le soin des malades. Ils allaient chaque jour au grand hôpital du Saint-Esprit, consolant les infirmes, faisant les lits, balayant les salles, pansant les plaies, préparant les remèdes que les médecins avaient ordonnés. Jamais les malades n'eurent de servants plus attentifs à leurs moindres désirs : c'étaient de véritables mères au chevet de leurs enfants. Les besoins

de l'âme n'étaient pas moins secourus que ceux du corps ; les nouveaux frères les préparaient à recevoir les derniers sacrements, les aidant de leurs prières, ne les quittant qu'à la mort, après les avoir vus s'endormir dans la paix du Seigneur. Que de pauvres pécheurs leur ont dû leur salut! Que d'âmes bienheureuses bénissent aujourd'hui dans le ciel la charité du saint prêtre, qui leur avait ménagé ces derniers secours dont dépend l'éternité.

Des adversaires puissants voulurent le traverser dans ses desseins ; mais sa confiance en Dieu triompha de tout. En 1585, ses amis, ou plutôt la divine Providence, lui procurèrent une maison commode pour loger sa Congrégation. Cependant l'Ordre était toujours dans la misère : il avait même des dettes considérables. Cela plongeait les frères dans la plus grande inquiétude ; on eût dit que la confiance de notre Saint dans la divine Bonté n'en était que plus grande : il savait que le père n'a jamais plus de pitié de ses enfants que lorsqu'il les voit le plus abandonnés.

« Mes Pères et mes Frères », leur avait-il dit, un jour qu'ils lui témoignaient leurs craintes, « il ne faut jamais douter de la Providence ; il ne se passera pas un mois qu'elle ne vienne à notre secours et ne paie toutes nos dettes. Rappelez-vous ce que ce bénin Sauveur », ajouta-t-il en montrant le tabernacle, « disait à la vierge sainte Catherine de Sienne : Catherine, pense à moi, et je penserai à toi. Ainsi, pensons à lui et à nos pauvres, pour qu'il pense à nous. Lui est-il si difficile de nous donner un peu de ces biens temporels, dont il a comblé les Juifs et les Turcs, qui sont les ennemis de notre foi ? »

Une autre fois, comme ses créanciers lui disaient : « Eh bien ! Père, quand finirez-vous de nous payer ? »

« Ne vous inquiétez pas », répondit le Saint ; « Dieu n'est-il pas assez puissant pour envoyer ici demain matin des sacs d'argent ? »

Les créanciers se mirent à rire en disant : « Le temps des miracles est passé ».

La confiance du Saint ne fut point trompée, et sa prophétie se réalisa ; car à cette époque mourut le cardinal Mondovi, l'ami et le bienfaiteur de l'Ordre. Sur le point de quitter cette vie, il prit dans ses mains tremblantes les mains de saint Camille, et les serrant une dernière fois, il lui dit avec un regard plein de tendresse : « Père, je vous ai aimé dans la vie et dans la mort ; souvenez-vous de prier pour moi ».

Le Saint, attendri de tant de bonté, ne put lui répondre que par ses larmes et par ses prières. Bientôt le cardinal expira, et le Saint comprit ce qu'il avait voulu lui dire par ces mots : « Je vous ai aimé dans la vie et dans la mort »; car, en ouvrant le testament, on trouva qu'il laissait aux religieux de la Madeleine quinze mille écus romains, c'est-à-dire plus de quatre-vingt mille francs, somme très-considérable en ce temps-là.

A mesure que Dieu fournissait des ressources à Camille, celui-ci, voulant consacrer à Dieu tout ce qu'il en avait reçu, embrassait avec son Ordre de nouvelles œuvres de charité. Il voulut que ses frères s'engageassent à servir les pestiférés, les prisonniers, et ceux mêmes qui mouraient dans leurs propres maisons. Leur principal soin était de secourir les âmes en suggérant aux malades des actes de religion convenables à l'état où ils se trouvaient. Camille procura aux prêtres de son Ordre les meilleurs livres de piété qui traitaient de la pénitence et de la Passion de Jésus-Christ, et leur recommanda de se faire, d'après les Psaumes, un recueil de ces prières touchantes que l'on appelle jaculatoires, pour qu'ils s'en servissent dans le besoin. Il leur ordonna d'assister surtout les moribonds, de leur faire régler de

bonne heure leurs affaires temporelles, afin qu'ils ne s'occupassent plus que de celle de leur salut ; de ne point les laisser trop longtemps avec des amis ou des parents qui pourraient les troubler par un excès de tendresse ; de les faire entrer dans de vifs sentiments de pénitence, de résignation, de foi, d'espérance et de charité ; de leur apprendre à accepter la mort en esprit de sacrifice et en expiation de leurs péchés, et de les exhorter à demander miséricorde par les mérites du Sauveur agonisant ; à le conjurer de leur appliquer le fruit de cette prière qu'il fit sur la croix, de leur accorder la grâce de lui offrir leur mort en union avec la sienne, et de vouloir bien recevoir leur âme dans le sein de la gloire. Il forma un recueil de prières qu'on devait réciter pour les personnes qui étaient à l'agonie.

Il n'y avait personne qui ne fût charmé d'un établissement qui avait eu la charité pour principe. Le projet en paraissait d'autant plus admirable, qu'il avait été formé et exécuté par un homme sans lettres et sans crédit. Le pape Sixte V le confirma en 1586 et ordonna que la nouvelle congrégation serait gouvernée par un supérieur triennal. Camille fut le premier. On lui donna l'église de Sainte-Marie-Madeleine pour son usage et celui de ses frères. On l'invita, en 1588, à venir à Naples, afin d'y fonder une maison de son Ordre. Il s'y rendit avec douze de ses compagnons, et fit ce qu'on lui demandait. Ces pieux serviteurs des malades (c'était le nom qu'ils prenaient) volèrent au secours des pestiférés qui étaient dans les galères qu'on n'avait point voulu laisser aborder. Deux d'entre eux moururent victimes de leur charité.

En l'année 1590, une grande famine se répandit sur Rome et toute l'Italie ; les pauvres furent réduits à se nourrir des animaux morts et souvent d'herbes crues. Saint Camille fit provision de pain et de vêtements, qu'il allait distribuant dans Rome à tous ceux qui en avaient besoin. Il ne refusait jamais rien, et lorsqu'on lui représentait que les pauvres vendaient ou jouaient les objets qu'il leur donnait, il avait coutume de répondre : « Mais ne savez-vous pas que Notre-Seigneur est peut-être caché sous les haillons de ces malheureux ? Comment oserais-je refuser la charité à mon Seigneur ? »

Le froid, qui fut très-rigoureux cette année-là, augmenta encore les ravages que faisait la famine. Les pauvres mouraient par milliers ; on compta jusqu'à soixante mille morts dans la ville de Rome et ses environs. Le Saint se multipliait pour subvenir à toutes ces misères ; il parcourait les rues, portant du pain, des vêtements et du vin, entrant dans les étables, les écuries, les ruines antiques, trouvant partout des malheureux transis de froid et de faim, à qui il rendait la vie par ses secours. Combien de fois ne donna-t-il pas son manteau aux pauvres qu'il rencontrait ? Les hôpitaux étant encombrés, il fit de son couvent un hôpital où il reçut tous ceux qu'il y pouvait loger. Aucune représentation ne l'arrêtait, quand il s'agissait de ses chers amis les pauvres ; il donna pour eux jusqu'à son dernier sac de farine, et ses religieux lui remontrant qu'ils seraient réduits à mourir de faim à leur tour, il leur répondit simplement que les oiseaux du ciel ne labouraient ni ne semaient, que Dieu les nourrissait cependant, et qu'il saurait bien les nourrir aussi. Ce jour-là même, en effet, un boulanger de la ville leur apporta du pain, promettant de ne les en point laisser manquer tant que durerait la famine : et il tint religieusement sa parole.

En 1591, Grégoire XIV érigea la nouvelle congrégation en Ordre religieux, et lui accorda tous les priviléges des Ordres mendiants, sous l'obligation toutefois d'ajouter aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéis-

sance, celui de servir les malades, même ceux qui seraient attaqués de la peste. Il leur défendit de passer dans d'autres communautés religieuses, excepté chez les Chartreux. En 1592 et en 1600, Clément VIII confirma le même Ordre et lui accorda de nouveaux priviléges.

Saint Camille ne négligea rien pour prévenir les abus qui se glissaient jusque dans les lieux consacrés par la charité. Son zèle devint d'autant plus ardent, qu'il découvrit que dans les hôpitaux on enterrait quelquefois des personnes qui n'étaient point mortes. Il ordonna à ses religieux de continuer les prières pour les agonisants, quelque temps encore après qu'ils paraîtraient avoir rendu le dernier soupir, et de ne pas permettre qu'on leur couvrît le visage sur-le-champ, comme cela s'était toujours pratiqué ; mais son attention à assister les âmes l'emportait de beaucoup sur celle qu'il avait à soulager le corps. Il parlait aux malades avec une onction à laquelle il était impossible de résister; il leur apprenait à réparer les défauts de leurs confessions passées et à entrer dans les dispositions où doivent être des moribonds. Tous ses discours roulaient sur l'amour de Dieu, même dans les conversations ordinaires, et, s'il lui arrivait d'entendre un sermon où il n'en fût point parlé, il disait que c'était « un anneau auquel il manquait un diamant ».

Le serviteur de Dieu fut lui-même affligé de diverses infirmités dont la complication le fit beaucoup souffrir. Ce qui le touchait le plus, c'était de ne pouvoir servir les malades comme auparavant ; du moins, il les recommandait fortement à la charité de ses religieux. Il se traînait encore d'un lit à un autre, pour voir si rien ne leur manquait et pour leur suggérer différents actes de vertu. Souvent on l'entendait répéter ces paroles de saint François : « Le bonheur que j'espère est si grand, que toutes les peines et toutes les souffrances deviennent pour moi un sujet de joie ».

Saint Camille n'obligea point ses religieux à réciter le Bréviaire, à moins qu'ils ne fussent dans les Ordres sacrés ; mais il leur était enjoint de se confesser et de communier tous les dimanches et toutes les grandes fêtes, de faire chaque jour une heure de méditation, d'entendre la messe, de dire le chapelet et quelques autres prières.

Il était le premier à observer les lois de la perfection qu'il avait données aux siens ; sa vie entière raconte sa charité. Nous ne pouvons cependant omettre un trait de cette vertu qui le peint tout entier : la plaie qu'il avait à la jambe le faisait tomber quelquefois. Un jour, des malades le voyant se soutenir avec peine, lui dirent : « Père, reposez-vous un peu, vous allez tomber ». — « Mes enfants », leur dit-il aussitôt, « je suis votre esclave ; il faut bien que je fasse tout ce que je peux pour votre service ». Sa chasteté était telle que toutes les choses créées n'étaient pour lui qu'une échelle pour monter au Créateur. Il ne pratiqua pas l'humilité dans un moindre degré.

Il se méprisait lui-même, au point que tous ceux qui le connaissaient en étaient dans l'étonnement. Ce fut par un effet de cette vertu qu'il se démit du généralat en 1607 ; il voulait encore, par cette démission, se donner plus de temps pour servir les pauvres. Il fonda des maisons de son Ordre dans plusieurs villes, comme à Milan, à Bologne, à Gênes, à Florence, à Ferrare, à Messine, à Mantoue, etc.; il envoya aussi quelques-uns de ses frères en Hongrie et dans d'autres lieux qui étaient affligés de la peste. Nole ayant été attaquée de ce fléau en 1600, l'évêque de la ville établit Camille son vicaire général. Le Saint se dévoua généreusement au service des pestiférés. Ses compagnons suivirent son exemple, et il y en eut cinq d'entre eux auxquels il en coûta la vie.

Après avoir assisté au cinquième Chapitre de son Ordre, qui se tint à Rome en 1613, il alla en visiter les différentes maisons, avec le nouveau général, faisant partout des exhortations fort touchantes, comme un père qui parle à ses enfants pour la dernière fois. Comme il passait en son pays, il dit à ses amis : « Je m'en vais mourir à Rome, vivez chrétiennement si vous voulez éviter l'enfer ; adieu, car nous ne nous reverrons plus ». Il prédit à Gênes qu'il mourrait le jour de saint Bonaventure, en qui il avait une particulière dévotion. De retour à Rome, sa dernière visite fut pour les hôpitaux, où il dit aussi adieu à ceux qu'il avait le plus aimés après Dieu sur la terre, en les soignant de ses mains presque mourantes. Dès qu'il apprit que les médecins désespéraient de sa vie mortelle, son cœur battit de joie et d'impatience sur le seuil de la vie éternelle, et ses transports s'échappèrent en ces mots : « Je me réjouis de ce qu'on m'a dit : nous irons dans la maison du Seigneur » : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Il reçut le saint Viatique des mains du cardinal Ginnasio, protecteur de son Ordre. Lorsqu'il vit son Dieu dans sa chambre, il dit, les larmes aux yeux : « Je reconnais, Seigneur, que je suis le plus grand des pécheurs et que je ne mérite pas de recevoir la faveur que vous daignez me faire ; mais sauvez-moi par votre infinie miséricorde. Je mets toute ma confiance dans les mérites de votre précieux sang ». Quoiqu'il eût purifié sa conscience par la confession, il craignait encore de n'être point assez bien disposé. Il avait cependant mené une vie très-sainte, et il s'était confessé tous les jours avec les plus vifs sentiments de componction. Au commencement de la nuit où il devait partir pour le ciel, il étendit ses bras en croix, prononça les noms sacrés de Jésus et de Marie, invoqua la très-sainte Trinité, appela à son aide l'archange saint Michel, et il expira en disant ces paroles : *Mitis atque festivus Christi Jesu mihi aspectus appareat :* « Que le visage du Seigneur Jésus me soit doux et joyeux ». C'était le 14 juillet de l'an 1614 ; il avait soixante-cinq ans, un mois et vingt jours. On l'enterra auprès du grand autel de l'église de Sainte-Marie-Madeleine. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, on leva son corps de terre et on le mit sous l'autel même. On l'a depuis renfermé dans une châsse. Un reliquaire à part contient son pied, qui porte encore l'empreinte profonde de l'ulcère dont nous avons parlé. Ce pied est bien conservé et sans aucune corruption. Benoît XIV béatifia le serviteur de Dieu en 1742, et le canonisa en 1746.

On le représente souvent assisté par les anges : c'est que bien souvent les anges l'aidèrent miraculeusement. Un jour, égaré de son chemin, il y fut ramené par un ange ; une autre fois, il fut retenu par les anges dans une chute dangereuse. Saint Philippe de Néri vit les anges travailler avec les disciples de ce saint à préparer les malades à la mort. — On le représente aussi à ses derniers moments, quand Notre-Seigneur vint recevoir son âme. — On le voit aussi devant un crucifix qui détache ses bras de la croix pour l'embrasser et l'encourager à poursuivre ses projets charitables.

Sa vie a été écrite en italien, par Cicatello, son disciple. M. l'abbé Daras en a mis un excellent abrégé dans la nouvelle édition de Ribadeneira ; nous l'avons reproduit ici, souvent avec les mêmes termes.

LA BIENHEUREUSE BERTHE DE MARBAIS,

PREMIÈRE ABBESSE DE MARQUETTE, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI (1247).

La bienheureuse Berthe descendait d'une noble et puissante famille du pays : elle était parente de la comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople. Son heureux naturel, cultivé avec soin par des parents religieux, et la bénédiction du ciel, en firent en quelques années une jeune personne accomplie. Le seigneur de Molembais, qu'elle épousa d'après le conseil de ses proches, lui fut ravi par une mort prématurée. La jeune veuve, libre alors de tout engagement, embrassa l'état religieux au monastère d'Aywières, en Brabant. Un genre de vie si nouveau pour elle ne la rebuta jamais. Elle sut se soumettre comme une simple novice aux prescriptions de la Règle et pratiquer avec une admirable ferveur tous les devoirs de sa profession.

Il y avait quelques années que la bienheureuse Berthe goûtait les douceurs de cette vie de silence et de piété, quand la comtesse de Flandre, Jeanne, ayant fondé (1226) l'abbaye de Marquette, ou Repos-Notre-Dame (*Reclinatorium, Bona requies Beatæ Mariæ,* Ordre de Cîteaux), voulut en confier la direction à sa cousine. Il fallut faire une sorte de violence à l'humble religieuse d'Aywières pour lui persuader de se rendre aux pressantes instances qui lui étaient adressées. Dieu bénit son sacrifice. La prudence dont il l'avait remplie, sa fidélité dans l'accomplissement de tous les devoirs de sa charge, inspirèrent en peu de temps un excellent esprit aux pieuses filles qui s'étaient mises sous sa conduite. Cette maison religieuse devint véritablement l'édification de toute la contrée. Il y avait vingt ans que la bienheureuse Berthe la dirigeait avec sagesse, quand elle tomba malade et mourut au monastère d'Eparmaille, près de Bruges, qu'elle avait dû visiter (1247). Son corps, rapporté à Marquette, fut inhumé dans le couvent.

Lorsque, en 1619, Mgr Jean Dave, évêque de Namur, rédigea le catalogue des femmes saintes, vénérables et bienheureuses de son diocèse, il n'oublia point l'abbesse de Marquette, qui avait tant édifié le monastère d'Aywières où son souvenir s'est conservé longtemps.

L'abbé Destombes. — Cf. Raissius, *Auct. ad Nat. SS. Belgii.*

XIXe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint VINCENT DE PAUL, confesseur, qui s'endormit dans le Seigneur le 27 septembre. 1660. — La naissance au ciel de saint Epaphras, que l'apôtre saint Paul appelle le compagnon de ses fers. Ce saint homme, ayant été ordonné évêque de Colosses, en Phrygie, par le même apôtre, reçut en ce lieu la palme du martyre, après s'être rendu célèbre par ses grandes vertus et avoir généreusement combattu pour les ouailles qui lui avaient été confiées. Son corps a depuis été déposé à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. 1er s. — A Séville, en Espagne, le martyre de sainte JUSTE et de sainte RUFINE, vierges, qui, ayant été saisies par le président Diogénien, furent d'abord étendues sur le chevalet et déchirées avec des ongles de fer ; ensuite on leur fit endurer le cachot, la faim et diverses tortures ; enfin, Juste mourut en prison, et Rufine, persévérant toujours dans la confession de Notre-Seigneur, eut la tête tranchée. Fin du IIIe s. — A Cordoue, sainte Aurée, vierge, qui manqua d'abord de courage, mais se repentit ensuite de sa lâcheté et revint de nouveau au combat, où, répandant son sang, elle devint victorieuse de son adversaire. 856. — A Trèves, saint Martin, évêque et martyr. Vers l'an 210. — A

Rome, saint SYMMAQUE, pape, qui fut longtemps troublé par les factions des schismatiques; s'étant rendu célèbre par sa sainteté, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. 514. — A Vérone, saint Félix, évêque. — Sur la montagne de Scété, en Egypte, saint ARSÈNE, diacre de l'Eglise romaine, qui, s'étant retiré dans la solitude, au temps de l'empereur Théodose, s'y perfectionna dans toutes les vertus, et, jouissant continuellement du don des larmes, se reposa enfin en Jésus-Christ. 450. — En Cappadoce, sainte MACRINE, vierge, sœur de saint Basile le Grand et de saint Grégoire de Nysse. 379.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Utrecht *(Trajectum ad Rhenum)*, ville du royaume de Hollande, le bienheureux Bernoul ou Bernulphe *(Bernulphus)*, appelé aussi Bernold, archevêque de ce siége. D'abord curé du village d'Oosterbeck, près d'Arnheim, dans la Gueldre, l'empereur Conrad, frappé de sa sainteté et de son zèle, l'appela, en 1026, sur le trône archiépiscopal d'Utrecht, qu'il illustra pendant vingt-sept ans. Il y fonda deux églises collégiales, celle de Saint-Pierre et celle de Saint-Jean-Baptiste, et s'occupa de relever les basiliques ruinées de son diocèse. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. 1054. — A Autun, saint Rhétice ou Rétice, appelé aussi quelquefois Ritice, évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie sous le 15 mai. Saint Grégoire de Tours, saint Jérôme et saint Augustin en parlent avec éloge. 334. — A Dijon, le bienheureux Garnier, prévôt de Saint-Etienne de cette ville *(S. Stephanus Divionensis)*, ancienne église séculière et abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, dans le diocèse primitif de Langres. Après le IXe s. — A La Brille, petite ville de la Hollande méridionale, plusieurs nouveaux Martyrs massacrés par les Calvinistes, comme ceux de Gorkum, dont nous avons donné la vie au 9 juillet. — A Lyon, saint Rustique, prêtre. — Dans l'ancien diocèse d'Auxerre (archidiocèse actuel de Sens) et à Poitiers, fête de la translation des reliques de saint Nectaire ou Victorin, premier évêque connu de cette dernière ville [1]. — A Poitiers, saint Libère, deuxième évêque connu de ce siége. Après avoir fermé les plaies faites à l'Eglise de son diocèse par la persécution de Dioclétien, une mort précieuse devant le Seigneur consacra sa mémoire dans le souvenir des peuples. IXe ou Xe s. — Au diocèse de Cahors, saint Vincent de Paul, cité au martyrologe romain de ce jour, un des patrons de cette Eglise.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — En Cappadoce, sainte Macrine, vierge, abbesse, sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse ; on trouve un beau panégyrique de sa vie dans les œuvres du même Grégoire. 379.

Martyrologe des Franciscains. — A Léopolis, en Russie, le bienheureux Jean de Dukla, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, remarquable par ses vertus et par le don qu'il avait de guérir les malades. Il décéda le 29 septembre 1484 [2].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Constantinople, sainte Darie, citée par saint Jérôme. — A Alexandrie, saint Sisinne, martyr, cité par le même. — A Antioche, les saints Machadore, Lampade, Lucien, Philippe, Pierre, Torquat, Tinnin et Jocius, martyrs. — A Constantinople, saint Die, archimandrite et thaumaturge. On lit dans les apographes grecs de saint Ambroise qu'il vivait du temps de Théodose le Grand à Antioche de Syrie, où il mena la vie ascétique. Sur une révélation divine, il gagna Constantinople et y fonda un monastère autrefois célèbre, à la construction duquel Théodose contribua par ses largesses à notre Saint. Le bienheureux Atticus, patriarche de Constantinople, lui conféra la prêtrise. Il mourut dans l'exercice des plus sublimes vertus, après avoir prédit le jour de son décès et opéré des miracles éclatants. Vers l'an 430. — A Naples, saint Laurent, évêque de ce siége, qu'il tint pendant quinze ans et six mois et illustra par ses vertus. On croit que son corps repose dans son église cathédrale, sous l'autel de la chapelle de Saint-Sauveur, avec celui de saint Athanase, également évêque de Naples. Vers l'an 717. — Au monastère de Saint-Vincent-sur-le-Vol-

1. Voir *Origines de la province et de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber, les Petits Bollandistes au 2 novembre et le martyrologe romain du même jour.

2. Jean de Dukla était disciple de saint Jean de Capistran. Il consacra une partie de sa vie à évangéliser la Pologne où la sainteté de sa vie et son éloquence amenèrent au Christianisme un grand nombre d'âmes. Le modèle qu'il avait donné à sa vie était la sainte Vierge envers laquelle il avait une très-grande dévotion. Devenu aveugle dans ses dernières années il n'en continua pas moins d'exercer le saint ministère jusqu'au moment de sa mort arrivée le 29 septembre 1484. Clément X approuva son culte et fixa sa fête le 19 juillet. — Voir, pour plus de détails, notre *Palmier Séraphique*, au 19 juillet.

turne, près de Bénévent, en Italie, saint AMBROISE AUTPERT, abbé, Père de l'Eglise, et écrivain ecclésiastique. 778. — Au monastère de Saint-Marienberg *(Mons Sanctæ Mariæ,* Ordre de Cîteaux, fondé en 1197), dans la basse Hongrie, la bienheureuse Stilla, vierge. Elle est honorée à Eichstædt (Dryopolis), petite ville de Bavière, dans le cercle de la Regen. XIIe ou XIIIe s. — A Foligno, ville de la délégation de Pérouse, en Italie, saint Pierre, confesseur. Né de parents riches, il mena une jeunesse toute profane ; mais il revint promptement à la vertu, pleura amèrement ses péchés, et distribuant tous ses biens aux pauvres, il se réduisit à vivre d'aumônes. Très-assidu à l'oraison et à la contemplation des choses du ciel, il affligea son corps par de grandes macérations, ce qui lui permit de résister avec courage aux tentations de l'ennemi du salut qui ne manqua pas de le séduire par le souvenir de la vie molle et connue de ses premières années. Enfin, arrivé au terme de ses combats, il s'envola au ciel recevoir la palme promise aux bons serviteurs. 1323.

SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE,

VIERGES ET MARTYRES A SÉVILLE

Fin du IIIe siècle.

Thesaurum Domini vasis fictilibus corporis gestantes unice, pretio vascula distrahunt, quo quæstu satient viscera pauperum.

Assez riches dès qu'elles possèdent Jésus dans les vases fragiles de leur corps, Juste et Rufine vendent ceux qu'elles fabriquent pour en verser le prix dans le sein des pauvres.

Ex officio SS. Justæ et Rufinæ.

Ces deux saintes martyres habitaient Séville en Espagne, où elles gagnaient leur vie par un petit commerce de poterie. Elles demeuraient ensemble, vivant fort frugalement et chrétiennement, visitant Notre-Seigneur dans son saint temple, et occupant dans la prière les heures que leur laissait le travail.

Or, il arriva qu'un jour de fête de la déesse Vénus, quelques femmes de Séville, superstitieuses et idolâtres, voulurent faire un sacrifice solennel à son idole. Comme elles avaient besoin de vaisseaux de terre pour ce sacrifice, elles allèrent chez Juste et Rufine dont c'était le commerce, et choisirent les vases qui leur convenaient. Les deux vierges leur demandèrent quel usage elles en voulaient faire. Ces femmes croyant qu'elles étaient païennes comme elles, répondirent librement que c'était pour faire un sacrifice à la déesse Vénus ; mais elles furent bien étonnées quand on leur refusa nettement de vendre ces vases. « Nous sommes chrétiennes », leur dirent Juste et Rufine, « et nous n'adorons qu'un seul Dieu ; nous détestons toutes vos idoles, et nous ne voulons rien donner pour leur culte. Ces femmes alors devinrent furieuses ; elles mirent à terre l'idole de Vénus qu'elles portaient cachée dans leur sein, et se jetant sur les vases qui remplissaient la maison de ces pauvres chrétiennes, elles les mirent en pièces.

Juste et Rufine, cependant, pleuraient, non de la perte qu'elles éprouvaient, mais de l'outrage que ces femmes faisaient à Notre-Seigneur en lui préférant une déesse infâme ; aussi étant parvenues, dans le désordre, à s'emparer de l'idole, elles la brisèrent avec une sainte indignation et en jetèrent les morceaux dans la rue.

Les païens s'assemblent aussitôt pour venger l'insulte faite à leur déesse ;

ils forcent les portes de la maison, s'emparent des deux vierges, les enchaînent et les conduisent au juge de la ville nommé Diogénien. Celui-ci, après les avoir interrogées, voyant leur constance dans la foi, ordonne de les soumettre à la question. Il les fait étendre sur le chevalet et déchirer avec des ongles de fer; puis, ne pouvant vaincre leur courage, il les fait traîner en prison et jeter dans un cachot.

Quelque temps après, le cruel tyran les fit comparaître à son tribunal, et pensant que leur cœur avait été changé par les souffrances, il leur parla doucement, cherchant à les gagner par ses promesses ; mais les deux saintes martyres restèrent sourdes à ses flatteries. Il ordonna alors qu'on les traînât, nu-pieds, au milieu des ronces, des épines et des rochers, puis quand leurs corps eurent été déchirés et à moitié brisés, il commanda qu'on les renfermât de nouveau dans leur prison infecte. Sainte Juste y mourut peu après, recevant la première la couronne du martyre. Son corps fut jeté dans un puits très-profond, d'où l'évêque de Séville le fit retirer, pour lui donner une honorable sépulture.

Le président espéra tirer meilleur parti de sainte Rufine. Il se la fit amener, et tâcha encore de la séduire ; mais la trouvant invincible dans la foi, il lui fit écraser la tête. Saint Sabin, ému de pitié, réunit ses restes précieux à ceux de sa compagne. Comme elles vécurent et souffrirent ensemble, leurs âmes vivent à jamais ensemble dans la joie des cieux, en attendant la glorieuse résurrection de leurs corps.

Sainte Rufine est encore invoquée par les potiers dans le diocèse de Montauban ; à la paroisse de Montgaillard, canton de Lavit, il y a sa statue. Autrefois on y venait en procession d'Auvillars. Son culte a un peu diminué parce que l'industrie des potiers a presque disparu.

Ribadeneira, et *Notes locales* fournies par le R. P. Carles, de Toulouse.

SAINTE MACRINE DE CÉSARÉE, VIERGE,

SŒUR DE SAINT BASILE LE GRAND ET DE SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

379. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Orient : Valens.

Bonus hortus est virginitas quæ plurimos boni ferat fructus odoris.

La virginité est un jardin fertile qui produit de nombreux fruits d'une excellente odeur.

Saint Ambroise.

Macrine, ainsi appelée du nom de son aïeule maternelle, matrone de grande noblesse et de grande sainteté, qui avait beaucoup souffert pour la foi, eut pour père saint Basile l'Ancien, pour mère sainte Emmélie, et pour frères saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nysse, saint Pierre de Sébaste, Naucrace, qui mourut adolescent dans la solitude, et plusieurs sœurs qui entrèrent dans l'état du mariage. Son père et sa mère, qui habitaient Césarée, en Cappadoce, avaient été bannis pour la foi, sous le règne de Maximin ; ils étaient rentrés dans leur patrie après les persécutions, et ils y

étaient morts en paix, laissant leurs enfants héritiers de leurs vertus comme de leurs biens.

De tels parents élevèrent leur famille avec le plus grand soin, dans les principes de la foi la plus pure et dans les pratiques de la plus tendre piété. Macrine, en particulier, profita éminemment des leçons et des bons exemples de sa mère. Elle ne quittait point cette sainte mère, s'étudiant à l'imiter en toutes ses actions. Douée d'une étonnante facilité, elle apprenait tout ce qu'on lui enseignait ; elle aimait avant tout l'étude de l'Ecriture sainte, dont elle avait sans cesse sur les lèvres quelque pieuse sentence, soit à son lever, soit à son coucher, avant ou après son repas, dans son étude et dans ses autres travaux : elle en était tellement nourrie, que tout respirait en elle cette science sacrée.

Parvenue à l'âge de douze ans, elle parut une personne douée des plus belles espérances d'avenir. Plusieurs songèrent, dès lors, à s'assurer la possession d'un tel trésor, et on le demanda à ses parents, qui engagèrent leur parole envers un adolescent de noble extraction. Dieu, qui avait d'autres vues sur la jeune vierge dont on disposait ainsi, emporta ce jeune homme par une mort prématurée, avant qu'on pût songer à consommer cette affaire, et Macrine, se sentant inspirée d'en haut, résolut de se consacrer au Seigneur par le vœu d'une parfaite continence. Elle refusa donc résolûment tous les partis qu'on put lui présenter désormais.

Ainsi décidée à se donner toute à Dieu, elle prit à cœur d'aider sa bonne mère dans l'œuvre de l'éducation chrétienne et pieuse de ses frères et sœurs : une sœur aînée est si puissante sur les jeunes cœurs de ses frères, par ses paroles et ses exemples ! Basile était de retour à la maison paternelle, après les succès les plus brillants dans les écoles de Constantinople et d'Athènes ; son père était mort ; le souffle de l'orgueil, qui perd tant de jeunes âmes, aurait pu aisément flétrir les magnifiques espérances de son avenir. Macrine s'empara de l'esprit et du cœur de son frère, et sut habilement les tourner uniquement vers Dieu. Elle lui conseilla une vie de retraite, où il pût, dans la solitude, entendre et écouter la voix du ciel, et décider sagement du choix d'un état de vie. Basile se laissa pénétrer de la sainte amitié de cette tendre colombe, et il donna à l'Eglise un de ses Pères les plus éloquents et les plus solides.

Macrine sut aussi consoler sa mère des chagrins qui ne manquent à aucune famille : elle lui adoucit la mort de son pieux époux, puis elle lui enleva beaucoup de l'amertume de celle de son jeune fils Naucrace, enlevé à son amour d'une manière tout à fait inopinée ; elle demeura constante et ferme au milieu de la désolation de toute la famille : cette grande âme puisait tout son courage en Dieu. Elle mit ensuite tous ses désirs et tous ses soins à élever le dernier de ses frères, Pierre, et à le rendre digne des deux autres, qui marchaient avec ardeur dans une voie parfaite. Elle devint pour lui une seconde mère ; aussi tendre, moins indulgente que la première, elle sut éloigner de lui les moindres dangers, le prémunir contre les vanités du monde, et développer en lui tous les bons sentiments de l'âme : aussi renonça-t-il au monde, dès sa jeunesse, pour embrasser l'état religieux, où il mourut en saint.

Quand on eut pourvu aux divers soins qu'exigeait la famille, notre pieuse vierge engagea sa mère à fonder un monastère, pour s'y retirer et s'y préparer à une sainte mort. Elle-même l'y suivit, et la communauté, témoin de la sainteté de sa vie, et de son habileté dans les voies spirituelles, lui demanda de la gouverner. Elle fit pour cette maison des règlements pleins de

sagesse ; elle y établit l'amour de la pauvreté, de l'humilité, de l'obéissance, des austérités, de la prière et du travail. Cette âme choisie fut éprouvée par un mal fort grave : un cancer affreux vint menacer de la traîner, par un chemin douloureux, à son tombeau ; sa sainte mère l'en guérit par la vertu du signe de la croix.

Après la mort de cette bonne mère, Macrine disposa de ses biens en faveur des pauvres, et se réduisit à vivre, comme les autres religieuses de son monastère, en gagnant par son travail de quoi subsister. Elle ne lui survécut pas longtemps : atteinte d'une maladie fort grave, elle fut bientôt mise aux portes du trépas. Elle eut la consolation de voir, près de son lit d'agonie, son frère Grégoire, qui a écrit sa vie, et qu'elle n'avait pas vu depuis huit ans. Dès qu'il fut arrivé, elle leva les mains vers le ciel, et s'écria : « Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que vous m'accordez ce que je souhaitais, de voir mon frère, votre serviteur, avant de mourir ». Elle s'entretint avec lui, ce jour-là et le lendemain, des choses du ciel et des intérêts de son âme, et le troisième jour, n'étant déjà plus de la terre, elle se tourna vers l'Orient en sa présence, adressa au Seigneur une dernière et fervente prière ; puis, ayant fait le signe de la croix sur son front, sur ses lèvres, sur son cœur, elle se mit à prier en silence jusqu'à ce qu'elle eut rendu se belle âme à son Dieu, vers l'an 379.

La pauvreté du monastère était si grande, qu'on n'y trouva qu'un voile tout usé pour couvrir le corps de Macrine quand on le porta au tombeau ; mais saint Grégoire jeta dessus son manteau épiscopal. La servante de Dieu avait porté à son cou, tandis qu'elle vivait, une espèce de bandeau auquel étaient attachés un anneau et une croix de fer. Saint Grégoire donna la croix à une religieuse nommée Vestiane ; mais il garda l'anneau qui était creux et contenait un morceau de la vraie croix.

L'évêque du lieu et saint Grégoire assistèrent aux funérailles de Macrine, avec le clergé, les moines et les religieux divisés en deux chœurs, qui tenaient des cierges à la main et chantaient des psaumes. Le corps de la Sainte fut porté à l'église des Quarante-Martyrs, qui était à un mille du monastère, et déposé dans le caveau où était celui de sainte Emmélie. On offrit des prières pour les deux servantes de Dieu.

Sainte Macrine mourut au mois de décembre de l'année 379 ; mais sa fête est célébrée le 19 juillet par les Grecs et les Latins.

L'abbé Chapia ; Godescard ; Baillet ; *Acta Sanctorum*.

SAINT ARSÈNE DE ROME, DIACRE ET CONFESSEUR,

SOLITAIRE AU DÉSERT DE SCÉTÉ, EN ÉGYPTE

450. — Pape : Saint Léon Ier, *le Grand*. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

> Que pouvons-nous dire à la gloire de saint Arsène qui ne soit au-dessous de ses mérites? Sa vertu fut si éminente qu'elle l'égala en quelque manière aux anges, et qu'il est très-peu de solitaires qui soient arrivés comme lui à un si haut degré de perfection.
>
> S. Théodore Studite, *Eloge de saint Arsène.*

Saint Arsène était Romain, d'une famille distinguée également par sa noblesse et par son opulence. On lui donna une éducation conforme à la grandeur de sa naissance, et nous pouvons ajouter qu'il la surpassa par les excellentes dispositions de son esprit et par son application à le cultiver ; ce qui le rendit un des plus savants hommes d'Italie, tant dans les langues grecque et latine que dans les autres sciences.

Sa réputation vola jusqu'à l'empereur Théodose le Grand, qui, voulant pourvoir à l'éducation de ses enfants, l'appela à Constantinople pour lui en confier la conduite. Le choix d'un si grand prince ne pouvait tomber que sur un des plus illustres personnages de l'empire : ce qui n'est pas un médiocre sujet d'éloge pour saint Arsène ; mais il en était si digne, que si ce choix lui fit honneur, il n'en fit pas moins au juste discernement de Théodose.

Son arrivée à la cour impériale paraît dater de l'an 383. Il avait vingt-neuf ans ; de sorte qu'il peut être né vers l'an 354. Arcade, premier fils de l'empereur, n'avait que six ans lorsqu'il y vint, et Honorius, son frère, n'était pas encore né. Il ne vint au monde que l'année suivante, et ce ne fut qu'à sa huitième année qu'Arsène fut chargé de sa conduite, ayant auparavant celle d'Arcade. Le titre de père des empereurs, que les solitaires lui donnèrent dans la suite, montre assez en quelle considération il était à la cour. Saint Théodore Studite, qui le lui donne aussi, dit qu'il tenait le premier rang après le prince, et cela paraît autoriser ce que dit Métaphraste, que l'empereur le mit au rang des sénateurs et l'honora du titre de patrice.

Quoi qu'il en soit, Arsène, soit pour soutenir sa dignité, soit qu'il aimât naturellement le faste, faisait à la cour une figure brillante. Il était le plus richement vêtu et le plus superbement meublé. Il faisait grand usage de parfums, et avait à son service mille domestiques tous habillés de riches étoffes. Dieu, qui l'appelait dans sa miséricorde à des grandeurs plus solides, ne permit pas que celles de la terre l'éblouissent si fort, qu'il n'en reconnût le faux éclat. Arsène rentrant quelquefois au dedans de lui-même par de salutaires retours, sentait que son élévation et ses richesses n'étaient que des biens passagers qu'on est forcé de quitter avec la vie, après quoi il n'y a que nos œuvres qui nous restent. Il le sentait, et la grâce qui agissait en son cœur y imprimait aussi, avec ces réflexions, une vive crainte de perdre

son âme. De temps en temps il se jetait aux pieds de Dieu, et répandant devant lui ses larmes et ses prières, il lui demandait avec sincérité qu'il lui fît connaître ce qu'il devait faire pour se sauver. Enfin sa persévérance dans cette demande lui obtint de Dieu une grâce qu'on peut regarder comme l'époque saillante de sa vocation à la sublime perfection où il s'éleva depuis.

Priant donc un jour à son ordinaire et réitérant la même demande avec larmes, il entendit une voix qui lui dit : « Arsène, fuis la compagnie des hommes, et tu te sauveras ». Soit que cette voix frappât extérieurement ses oreilles, soit qu'elle ne se fît entendre qu'au fond de son cœur, elle ne fut pas moins distincte et n'opéra pas moins son effet. Ce grand homme, dont le cœur était déjà, comme dit saint Théodore, préparé au sacrifice par la crainte du Seigneur, ne différa plus après cet oracle, et, méprisant toutes les frivoles grandeurs de la terre, il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il passa au désert de Scété pour embrasser la vie solitaire.

Il avait alors quarante ans; ce pouvait être l'an 394. Il se rendit de suite à l'église des solitaires, et s'adressant à eux, il leur dit avec beaucoup de modestie : « Je vous supplie de me recevoir au nombre des moines, et de me montrer la voie que je dois suivre pour être sauvé ». Il ne leur fut pas difficile de comprendre, à son air et à son langage, qu'il était un personnage de grande considération. Ils le questionnèrent beaucoup pour savoir d'où il venait, et ce qu'il faisait dans le monde. Mais il tâchait de s'en défendre, alléguant seulement qu'il était un étranger qui ne cherchait qu'à assurer son salut. Enfin, voyant que tout ce qu'il disait pour cacher son rang et sa condition ne changeait rien dans le jugement qu'ils avaient d'abord porté de sa personne, il leur fit la confidence qu'ils désiraient, espérant les engager par là plus efficacement à le servir dans sa sainte entreprise.

Ils ne furent pas peu embarrassés pour savoir auquel des solitaires de ce désert ils l'adresseraient pour le former aux vertus monastiques. Il n'était pas aisé de trouver un maître à celui qui l'avait été des enfants du maître du monde; mais après s'être consultés entre eux, ils jetèrent les yeux sur le vénérable Jean le Nain et le conduisirent à sa cellule.

Ce célèbre solitaire ayant appris d'eux en particulier le sujet qui les amenait et les qualités d'Arsène, ne déclara pas d'abord ce qu'il en pensait; mais l'heure de None étant venue, il leur dit : « Si vous voulez, mes frères, nous devancerons le temps du repas (car les solitaires ne mangeaient qu'à l'heure de Sexte), et quant au reste, que la volonté de Dieu s'accomplisse ». Il dressa en même temps la table, s'assit avec eux, et laissa Arsène debout, sans même faire semblant de prendre garde à lui. Tandis qu'il se tenait dans cette humiliante position, Jean le Nain prit un pain qui était sur la table, le jeta au milieu de la cellule, et le regardant avec un air d'indifférence, il lui dit : « Mangez, si vous voulez ». Aussitôt Arsène se dirige vers l'endroit où il le lui avait jeté, le ramasse et le mange ensuite. Une si rare docilité fit comprendre au vénérable Jean le Nain la solidité de sa vocation. Il n'en demanda pas d'autre preuve, et dit aux religieux : « Vous pouvez, mes frères, vous en aller avec la bénédiction du Seigneur. Priez pour nous. Je vous assure que celui-ci est propre pour la vie religieuse ».

Ces solitaires demandèrent ensuite à Arsène ce qu'il avait pensé de la manière dont Jean le Nain l'avait traité; et il leur répondit qu'il s'était con-

sidéré comme un chien, et qu'il avait, dans la même idée, mangé le pain qu'il lui avait jeté à terre : ce qui les édifia beaucoup. Il n'eut pas besoin, après un si heureux commencement, de demeurer longtemps disciple pour être formé dans les devoirs de son nouvel état. Son maître eut la consolation de le voir faire, sous sa conduite, des progrès si rapides dans la perfection, qu'il surpassait même les plus anciens du désert dans la constance à supporter les travaux de la pénitence, et dans la patience et le courage à soutenir les combats des passions et du démon ; en sorte que, comme dans le monde il s'était distingué par sa science et par son faste, il se distinguait encore plus dans la religion par son humilité et par sa mortification. Cela fit que son père spirituel, reconnaissant l'attrait de sa grâce, qui était pour la vie entièrement retirée, ne le retint pas davantage auprès de lui et lui permit de demeurer seul.

Ce fut alors que, se trouvant dans une pleine liberté de se livrer à toute l'étendue de sa ferveur, il pria encore Notre-Seigneur de lui faire connaître ce qu'il devait faire pour arriver à la sainteté, et il entendit de nouveau une voix qui lui dit : « Arsène, fuis les hommes, garde le silence et demeure dans le repos : ce sont là les premiers fondements que tu dois jeter pour élever l'édifice de ton salut ». Saint Théodore dit qu'ayant reçu cette divine leçon, il commença dès lors, plus que jamais, à porter toutes ses affections vers le ciel. Son corps était, à la vérité, sur la terre, mais la conversation familière de son cœur n'était plus qu'avec les esprits bienheureux. Cette leçon si excellente lui servit de règle de conduite pour toute la vie. Il ne cessa jamais de s'en faire l'application, et rien ne paraît plus merveilleux en lui, que le soin qu'il prit de la mettre en pratique ; ce qui l'a rendu un objet d'admiration à toute l'antiquité.

Il s'avança dans le désert, à treize lieues, loin de l'église de Scété, pour mieux s'éloigner du commerce des hommes. Il se renferma si rigoureusement dans sa cellule, qu'il aimait mieux, lorsqu'il avait besoin de quelque chose, se servir du ministère de ses disciples, que de sortir pour l'aller quérir lui-même. Il ne recevait qu'à regret ceux qui venaient le visiter, et tâchait, autant qu'il le pouvait, de se dispenser de les recevoir. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'alla voir avec un officier et quelques autres personnages, et le pria de dire un mot d'édification. Il fut quelque temps sans répondre, et prenant ensuite la parole, il leur parla ainsi : « Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ? » Ils répondirent tous qu'ils y étaient disposés ; et il ajouta : « Eh bien donc, en quelque endroit que vous appreniez que soit Arsène, ne l'y venez plus chercher ».

Ce patriarche n'osait depuis interrompre sa retraite ; mais comme il y avait trop à profiter, seulement en le voyant, il ne put se déterminer tout à fait à n'y plus aller. Voulant donc le visiter une autre fois, il envoya demander auparavant s'il lui ouvrirait sa porte. Arsène reconnaissait trop ce qu'il devait à un évêque pour la lui refuser : il répondit au député qu'il la lui ouvrirait s'il venait ; et il ajouta en même temps, qu'en le recevant il serait obligé de recevoir les autres, ce qui le forcerait enfin de quitter le lieu de sa retraite et d'en chercher ailleurs un autre où il fût moins détourné. Cela étant rapporté à Théophile, il dit qu'il aimait mieux se priver de le voir, que de l'obliger par là d'abandonner sa cellule.

Il semble que plus il voulait se cacher, plus cela inspirait aux autres le désir de le venir voir, pour profiter auprès de lui ; mais, toujours attentif à pratiquer la leçon qu'il avait reçue du ciel, il était ferme à ne recevoir des visites que celles où il pouvait profiter pour lui-même, ou qu'il con-

naissait que Dieu avait pour agréables. Un solitaire vint frapper à sa cellule, et le Saint, croyant que c'était son disciple, lui ouvrit aussitôt ; mais, voyant que ce n'était pas lui, il se jeta le visage contre terre et dit à ce solitaire, qui le priait de se relever, qu'il ne le ferait qu'après qu'il se serait retiré : ce qu'il fit. Il arriva aussi que d'autres solitaires, étant partis d'Alexandrie afin d'aller acheter du lin en Thébaïde, pour leurs ouvrages, passèrent dans le voisinage de sa cellule et se dirent entre eux : « Puisque nous avons l'occasion favorable de voir l'abbé Arsène, il en faut profiter », et ils coururent à sa cellule. Son disciple s'enquit d'eux du sujet de leur arrivée, et le lui rapporta. Mais il lui dit : « Exercez l'hospitalité envers eux, et dites-leur de m'excuser si je ne les vois pas, et laissez-moi contempler le ciel ».

Etant obligé une autre fois de recevoir d'autres solitaires, ils le prièrent de leur dire quelque chose d'édifiant sur ceux qui, comme lui, aimaient tant à être seuls et ne recevaient qu'avec grand'peine la visite des autres. « Tant qu'une fille », leur répondit-il, « demeure renfermée dans la maison de son père, on en a une grande estime ; mais si elle se produit au dehors, on cesse de la considérer comme on faisait auparavant. Il en est de même des choses de l'âme : si on les expose à tout le monde, chacun en juge à sa fantaisie, et la plupart n'en font point de cas ».

Dieu fit voir dans une rencontre, d'une manière bien marquée, que la conduite d'Arsène était dirigée par son Esprit-Saint. Un solitaire attiré par sa réputation, vint expressément à Scété pour le voir, et pria quelques frères, qui desservaient l'église de ce désert, de le conduire à sa cellule. Ils l'invitèrent à se reposer et à prendre auparavant quelque nourriture, parce que la cellule était fort écartée ; mais il protesta qu'il ne mangerait point qu'il n'eût eu le bonheur de le voir ; sur quoi l'un d'entre eux s'offrit de l'y mener. Y étant entrés, ils le saluèrent avec respect, firent oraison et s'assirent avec lui, espérant qu'il leur donnerait quelque avis salutaire ; mais il se tint toujours dans un profond silence. Après qu'ils eurent attendu quelque temps ainsi, le solitaire qui avait amené l'étranger dit : « Je m'en vais vous laisser en liberté », pensant qu'Arsène lui parlerait plus facilement seul à seul ; mais l'étranger, étonné de son silence, ne voulut pas rester davantage et dit à son guide qu'il s'en allait aussi avec lui. Lorsqu'ils furent sortis de la cellule, il lui dit : « Menez-moi, je vous prie, chez l'abbé Moïse ». C'était ce fameux solitaire qui avait été, avant sa conversion, chef d'une bande de voleurs. Celui-ci les reçut bien différemment de saint Arsène ; car il leur témoigna beaucoup de charité, et leur donna à manger. Lorsqu'ils se furent retirés, le solitaire qui avait conduit l'autre lui dit : « Vous avez donc vu ces deux grands personnages ; dites-moi à présent lequel des deux vous estimez davantage ? » — « C'est », répondit-il, « celui qui nous a si bien reçus et qui nous a si bien traités ». Ceci ayant été rapporté aux autres solitaires, un ancien se mit en prières et demanda au Seigneur qu'il lui fît connaître pourquoi Arsène, par l'amour qu'il lui portait, fuyait avec tant de soin la compagnie des hommes, au lieu que, par un effet du même amour, Moïse recevait si bien tout le monde. Sur quoi étant tombé en extase, Dieu lui fit voir deux bateaux qui voguaient sur le Nil, dans l'un desquels était l'abbé Arsène, conduit par le Saint-Esprit, en grand repos et en grand silence ; et dans l'autre était l'abbé Moïse, conduit par les anges de Dieu, qui lui remplissaient la bouche de miel.

Une des raisons pour lesquelles il évitait l'entretien des autres, est qu'il craignait toujours d'y commettre quelque faute. C'est ce qui lui faisait dire

qu'il s'était repenti souvent d'avoir parlé, mais qu'il ne s'était jamais repenti de s'être tu. Admirable instruction, bien propre à nous faire entendre combien il est difficile de parler sans blesser la conscience, et combien le silence est propre à la conserver dans sa pureté. Aussi l'excellent auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* n'a pas manqué de la recueillir, comme une des plus importantes qu'on puisse donner à ceux qui aspirent à la vie intérieure.

L'abbé Daniel, qui pouvait parler de lui en témoin oculaire, ayant eu le bonheur d'être son disciple, dit que, lorsqu'il était dans l'église, il se tenait derrière un pilier, soit pour n'être pas distrait par les objets extérieurs, soit afin que personne ne vît son visage, qui, en effet, paraissait comme celui d'un ange.

Autant ce grand Saint était fidèle à garder le silence et la retraite, autant aussi goûtait-il la douceur de la vie recueillie, et avait-il d'attrait pour la prière et pour l'oraison. On peut dire qu'il en faisait ses délices ; et là, son cœur, dégagé de toutes les choses sensibles, s'élevait vers Dieu avec une ardeur admirable, pour se perdre en quelque façon dans son sein par la sublimité de sa contemplation. Un frère, à qui Dieu faisait connaître quelquefois les merveilles de sa miséricorde dans ceux qu'il favorisait plus particulièrement de ses précieux dons, vint à sa cellule, et regardant par la fenêtre, il vit le Saint comme s'il eût été tout en feu. C'était l'ardeur dont son âme était saintement embrasée dans l'oraison, que Dieu voulait lui manifester par ce prodige. Il frappa ensuite à la porte, et le Saint ayant ouvert et le voyant tout étonné, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'il frappait et s'il avait vu quelque chose ; après quoi il l'entretint quelques moments et le renvoya.

Il passait les nuits entières dans l'exercice de l'oraison ; et l'abbé Daniel racontait que les samedis, le soleil se couchant derrière lui, lorsqu'il priait la face tournée à l'Orient et les mains étendus vers le ciel, il continuait à prier dans cette situation, jusqu'à ce que cet astre, se levant le lendemain, lui frappât les yeux de ses rayons, et qu'alors il s'asseyait pour prendre un peu de repos.

Il disait qu'un religieux qui voulait tout de bon connaître ses passions et y réussir efficacement, devait se contenter de dormir une heure par jour. Le démon ne laissait pourtant pas de le tenter là-dessus, comme sur d'autres sujets. Il s'en plaignit même une fois à ses disciples Alexandre et Zoïle, et les pria de passer la nuit avec lui pour observer s'il ne se laisserait pas vaincre par le sommeil. Ils le firent et aperçurent seulement que le matin, au point du jour, il avait fermé les yeux et respiré trois ou quatre fois, en sorte qu'ils ne purent pas comprendre s'il avait véritablement sommeillé.

Comme il ne souffrait rien dans son intérieur qui le détournât de l'esprit de prière et empêchât son cœur de s'élever à Dieu avec liberté, aussi craignait-il d'être détourné au dehors, par le moindre bruit, de l'attention à la présence de Dieu, surtout au temps de l'oraison. S'étant trouvé avec d'autres solitaires dans un endroit auprès duquel il y avait quantité de roseaux, il entendit du bruit, et demanda aux autres ce que c'était. Ils lui dirent que c'était le vent qui soufflait dans des roseaux. « Je m'étonne », leur répondit-il, « que vous puissiez vous accoutumer à ce bruit ; car si un solitaire demeure assis dans un véritable repos, le chant même d'un oiseau troublera un peu la paix et la tranquillité de son cœur ».

Ce n'était pas seulement par amour pour la retraite que saint Arsène aimait si fort le silence ; il le gardait encore pour se dérober plus souvent

aux piéges de la vanité. Il est dit, dans les *Vies des Pères*, de lui et de Théodore de Pherme, qu'ils détestaient souverainement la vaine gloire, et que c'était par cette raison qu'Arsène fuyait les occasions de parler, et que Théodore ne le faisait qu'en souffrant une extrême violence, comme si on l'avait percé avec un poignard. Par ce principe d'humilité il ne dédaignait pas de prendre conseil des autres, tandis qu'il était si bien en état d'en donner lui-même par l'éminence de sa science, et surtout de son expérience dans les dons de Dieu. Il alla consulter un jour saint Pemen au sujet de son disciple, qu'il lui amena, sur ce qu'il témoignait toujours un plaisir sensible de l'entendre parler des choses de Dieu ; et saint Pemen lui répondit qu'il s'attachât principalement à l'instruire par ses exemples, plutôt que par ses discours.

Saint Théodore Studite rapporte aussi que ce grand Saint, communiquant ses pensées à un solitaire d'Egypte fort avancé en âge, mais peu instruit des lettres humaines, un autre qui s'y rencontra lui dit ensuite : « Abbé Arsène, comment, étant aussi profond que vous l'êtes dans les sciences grecques et latines, consultez-vous ce bon vieillard rustique et ignorant ? » A quoi il répondit : « Il est vrai que je suis assez versé dans les sciences dont vous parlez ; mais je ne suis pas encore parvenu à savoir l'alphabet de ce vieillard, que vous regardez comme un rustique ». Sur quoi saint Théodore fait cette belle réflexion : « Ce saint homme », dit-il, « voulait nous donner à entendre, par là, que si nous ne nous étudions, par une sincère humilité, à apprendre cet alphabet, préférablement à toute autre science, eussions-nous acquis d'ailleurs de sublimes connaissances, nous ne serons, dans la vérité, que des rustiques et des ignorants ».

Saint Arsène, également distingué par le poste éminent qu'il avait occupé à la cour et par l'éclat des vertus dont il brillait dans son désert, méritait d'être souverainement respecté de tous les solitaires, et il l'était aussi ; mais son humilité ne pouvait le souffrir et ne voulait aucune distinction. Cela parut surtout dans l'occasion que nous allons dire. Quelques personnes apportèrent des figues sèches pour les distribuer aux solitaires de Scété ; mais, comme il y en avait peu, les Pères qui en firent la distribution n'osèrent, par respect, lui en envoyer, craignant que ce ne fût lui faire une injure plutôt qu'un présent, de lui donner si peu de chose. Il le sut, et ne voulut point aller à l'église comme il faisait auparavant, disant aux Pères : « Vous m'avez donc excommunié, en ne me faisant point part des largesses que Dieu nous a faites, parce qu'en effet je n'en suis pas digne ? » Sur quoi le prêtre lui en porta, et l'emmena ensuite à l'église fort satisfait ; ce qui fut pour les solitaires, qui admirèrent son humilité, un grand sujet d'édification.

On peut regarder aussi l'extrême pauvreté à laquelle il s'était réduit, comme un effet de son humilité autant que du dégagement de son cœur. On disait de lui que, comme il n'y avait personne à la cour, lorsqu'il y était, qui fût vêtu plus magnifiquement, aussi il n'y avait point, dans tout le désert de Scété, de solitaire qui eût une plus mauvaise robe. Etant tombé malade, il se trouva en si grande nécessité, qu'ayant besoin de quelque linge, il n'eut pas de quoi l'acheter, quoiqu'il ne fallût que peu d'argent. Il le reçut en aumône, et dit ensuite : « Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rendu digne d'avoir besoin de recevoir l'aumône en votre nom ».

Saint Théodore Studite et l'abbé Daniel disaient de notre Saint, qu'un officier de l'empereur lui ayant apporté le testament qu'un de ses parents,

de l'ordre des sénateurs, avait fait en sa faveur, par lequel il lui laissait une très-riche succession, il voulut d'abord le déchirer, afin qu'il n'en fût plus parlé ; mais l'officier se jeta à ses pieds et le pria de n'en rien faire, parce qu'il y allait de sa tête. Sur quoi saint Arsène lui dit : « Comment a-t-il pu me faire son héritier, n'étant mort que depuis peu, tandis que moi-même je suis mort depuis longtemps ? » Ainsi il le renvoya avec le testament, sans rien accepter de cet héritage.

Ce n'était pas une petite pénitence pour saint Arsène de vivre dans un si grand dépouillement de toutes choses, et de s'être réduit à une privation entière de toutes les commodités de la vie, après avoir joui à la cour de toutes celles que procure l'opulence. Mais ce grand Saint, en quittant le monde, s'était attaché à se mortifier dans toutes les choses où il croyait avoir suivi la satisfaction des sens. Ainsi il mortifiait la démangeaison de paraître, si naturelle aux gens d'esprit, par la retraite rigoureuse et par ce silence qu'il n'interrompait presque jamais. Il mortifiait l'amour des aises et des commodités du corps, par le dénûment de tout et cette pauvreté évangélique si parfaite à laquelle il s'était réduit. Il mortifiait l'amour du repos, par les veilles continuelles dont nous avons parlé. Il mortifiait l'orgueil par la fuite de tout ce qui pouvait le faire estimer des hommes et le mépris généreux de toute la gloire mondaine. Les auteurs de sa Vie nous marquent encore deux genres de mortification qu'il pratiquait, et qui montrent en lui le zèle que le désir de mourir à tout et de s'immoler à Dieu par la pénitence inspire à un cœur pénétré de cette vertu.

L'abbé Daniel disait que lorsqu'il faisait des corbeilles, ce qui était son travail ordinaire et que l'eau dans laquelle il faisait tremper les feuilles de palmier venait à se corrompre, il ne voulait pas qu'on la renouvelât ; mais il se contentait de mettre de l'eau fraîche dessus, afin qu'elle continuât à sentir mauvais et ne la changeait qu'une fois l'année. Quelques solitaires lui représentèrent là-dessus que cette eau infecte donnait une mauvaise odeur dans sa cellule et ne pouvait que l'incommoder beaucoup ; mais il leur fit cette belle réponse : « Je n'ai que trop usé de parfums excellents lorsque j'étais dans le monde ; il est bien juste qu'à présent je souffre cette mauvaise odeur pour réparer cette sensualité que j'ai suivie, afin qu'en la supportant avec patience Dieu me délivre, au jour du jugement, de la puanteur insupportable de l'enfer et que je ne sois pas condamné avec ce mauvais riche qui avait vécu dans le luxe et la bonne chère ».

Son abstinence était telle que ses disciples avouaient qu'ils ne savaient pas de quoi il vivait ; car, disait l'abbé Daniel, pendant plusieurs années que nous avons été avec lui, nous ne lui donnions qu'une petite mesure tous les ans, et cependant non-seulement elle lui suffisait, mais encore il nous en donnait toutes les fois que nous l'allions voir. Il ne mangeait pas non plus de fruits, excepté quand ils étaient trop mûrs. Il priait alors, pour éviter la singularité, qu'on lui en apportât, et se contentait d'en goûter un peu.

Quelque attrait qu'il eût pour l'oraison et la contemplation, il ne laissait pas de travailler des mains jusqu'à l'heure de Sexte ; mais ce travail n'interrompait pas son recueillement et son union intérieure avec Dieu. Il était, au contraire, si pénétré de sa divine présence, qu'il ne la perdait point de vue et qu'il était obligé de tenir toujours un mouchoir pour essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux, même en travaillant. Dieu lui en avait accordé le don précieux en si grande abondance, qu'elles lui firent tomber le poil des paupières. Ces pleurs venaient et du regret de ses fautes passées

et du désir ardent avec lequel il soupirait après l'éternité bienneureuse. Le souvenir de la mort, qu'il avait aussi presque sans cesse présent, lui en fournissait encore le sujet; car, quoiqu'il aspirât après la céleste patrie par la véhémence de son amour, la sévérité des jugements de Dieu lui inspirait également une sainte frayeur; ce qui fit dire à Théophile, patriarche d'Alexandrie, lorsqu'il était près de mourir: « O abbé Arsène, que vous êtes heureux d'avoir toujours eu dans l'esprit ce redoutable moment! »

Un ancien rapportait aussi de lui, qu'il examinait deux fois le jour, le matin et le soir, s'il avait fidèlement observé ce que Dieu voulait de lui, ou s'il avait manqué de suivre sa volonté en quelque chose et qu'il avait passé ainsi sa vie dans l'exercice continuel d'un jugement rigoureux envers lui-même et un sentiment habituel de pénitence; ce que tout bon solitaire devait faire à son exemple.

Le démon, toujours ennemi des saints, le tourmenta un jour cruellement dans sa cellule, et ce ne fut pas sans doute cette seule fois. Les solitaires qui avaient coutume de le servir, vinrent le trouver dans cette fâcheuse rencontre et étant près de sa cellule, ils entendirent qu'il disait à Dieu en criant : « Seigneur, venez à mon secours et ne m'abandonnez pas. Il est vrai que je n'ai rien fait jusqu'à présent qui puisse vous être agréable, mais accordez-moi par votre bonté infinie, la grâce de jeter de bons fondements et de commencer à bien vivre ».

Telles étaient donc les vertus du grand Arsène. Il ne faut pas s'étonner si le démon en était jaloux et s'il déployait pour cela contre lui sa rage, autant que Dieu lui en laissait le pouvoir, pour épurer davantage son serviteur et accroître ses mérites; et son exemple, comme celui de tant d'autres saints, doit servir également de modèle et de consolation aux âmes timorées, à qui l'esprit de ténèbres livre de violents combats. Alors l'humilité, la confiance en Dieu et le recours à sa bonté doivent leur servir de défense.

Mais ce ne fut pas seulement par la tentation des malins esprits que Dieu éprouva saint Arsène. A peine s'était-il retiré dans le désert, qu'il y fut troublé par l'irruption des Maziques, et obligé de s'enfuir pour quelque temps, comme plusieurs autres. Ces peuples étaient de la Libye; Cassien en parle en ces termes : « C'est », dit-il, « la nation la plus cruelle et la plus barbare. Elle trouve un plaisir singulier à exercer ses cruautés. Ce n'est pas l'avidité du butin qui la porte à répandre le sang humain, comme les autres nations barbares; c'est l'inclination qu'elle a naturellement à faire le mal ». Dans cette incursion, qui arriva vers l'an 395, ils tuèrent plusieurs solitaires de Scété. Saint Arsène se déroba à leur fureur avec ceux qui purent échapper. Nous ne savons pas où il se retira alors. Ce fut peut-être à Troé, appelé autrement Petra, ou la Roche de Troé, proche Memphis, d'où il alla à Canope [1]; mais il n'y resta pas longtemps; car les barbares s'étant retirés, il retourna à Scété. Il y a apparence que, durant ce premier séjour à Troé et à Canope, il y reçut la visite de quelques solitaires et de l'oncle de Timothée, patriarche d'Alexandrie. Peut-être aussi que ce fut dans le même temps qu'une dame romaine, attirée par la réputation de sa sainteté, vint expressément de Rome pour le voir. Nous rapporterons ici cette histoire; mais nous n'assurons pas qu'elle soit arrivée à Canope durant la première sortie du Saint, à l'occasion de l'irruption des Maziques, ou si ce fut à son désert même, lorsqu'il y fut retourné.

1. La ville de Canope, qui antérieurement s'était appelée *Thaposiris*, s'appelle aujourd'hui *Aboukir*. Elle a marqué dans l'histoire de l'expédition française d'Egypte. Elle est située à l'embouchure de la branche canopique du Nil, au N.-E. d'Alexandrie.

Cette dame, fort riche et fort pieuse, entendant parler de son éminente vertu, voulut en être témoin elle-même. Elle partit de Rome et vint à Canope, d'où elle se rendit à Alexandrie auprès du patriarche Théophile, pour le prier d'obtenir du Saint qu'il lui permît de l'aller voir. Le patriarche, qui la reçut avec beaucoup de politesse, se chargea de la commission, et, étant allé à sa cellule, lui dit : « Mon Père, une dame romaine de grande piété et d'un rang très-distingué, est arrivée depuis peu, et a entrepris ce long voyage, pressée du désir de s'édifier en vous voyant, et de recevoir votre bénédiction. Je vous prie donc de ne lui pas refuser cette grâce et de vouloir bien faire une partie du chemin pour lui faciliter cette consolation ».

Quelque respect que saint Arsène eût pour le patriarche, il ne put se résoudre à ce qu'il exigeait de lui. Il fuyait les hommes avec tant de soin pour répondre aux desseins de Dieu, à combien plus forte raison évitait-il la vue des femmes, pour ne pas donner prise à l'ennemi du salut? Ainsi Théophile, ne pouvant rien gagner sur sa résolution, rendit la réponse à cette femme, qui, loin de perdre courage, fit au contraire seller ses chevaux, et se mit en chemin, en disant : « J'ai confiance en Dieu, et j'espère qu'il me fera la grâce de le voir, puisque ce n'est pas l'envie de voir un homme qui m'a fait entreprendre un si long voyage, mais seulement le désir de voir un Prophète ».

Comme elle approchait de sa cellule, elle le rencontra au dehors, qui se promenait, et se jeta aussitôt à ses pieds, le visage incliné jusqu'à terre. Le Saint la releva et lui dit d'un air sévère : « Si c'est mon visage que vous désirez voir, me voilà, regardez-moi ». Elle fut si surprise de ces premières paroles, qu'elle n'osa lever les yeux ; et le Saint continua ainsi : « Si l'on vous avait rapporté quelque bien de moi qui pût vous édifier vous deviez vous contenter d'y penser au dedans de vous-même, sans entreprendre, pour me venir voir, de traverser un si long espace de mer. Ne savez-vous pas qu'une femme doit vivre retirée dans sa maison ? Et êtes-vous venue ici afin de vous glorifier à votre retour d'avoir vu Arsène, et d'inspirer par là aux autres femmes l'envie de passer aussi la mer pour me venir voir? » Elle répondit à ces reproches : « Je laisse à la volonté de Dieu d'empêcher qu'il en vienne d'autres ; mais je vous demande humblement de prier pour moi et de ne pas m'oublier ». — « Au contraire », lui dit le Saint, « je prie le Seigneur qu'il efface entièrement votre souvenir de mon cœur ». Ces dernières paroles l'affligèrent extrêmement. La fièvre la prit lorsqu'elle fut de retour à Alexandrie, et l'archevêque l'étant venu voir pour apprendre d'elle l'issue de sa visite, elle lui rapporta surtout les dernières paroles du Saint, ajoutant qu'elles la feraient mourir de douleur. Le prélat la consola en lui en expliquant le véritable sens. « Ne savez-vous pas », lui dit-il, « que vous êtes femme, et que les femmes sont l'instrument dont le démon se sert souvent pour combattre les hommes? C'est pour cette raison que l'abbé Arsène vous a dit qu'il voulait effacer votre visage de son cœur; mais, quant à votre âme, ne doutez pas d'un moment qu'il ne prie pour elle ». Ces paroles la remirent de son affliction, et elle retourna en Italie, très-satisfaite de son voyage.

Les Maziques firent une seconde irruption dans le désert de Scété, environ vers l'an 434, et Arsène fut obligé de fuir une seconde fois pour éviter de tomber entre leurs mains. Il y avait quarante ans qu'il demeurait dans ce désert. En partant, il répandit des larmes, et dit : « La trop grande multitude de peuple a causé la ruine de Rome, et la trop grande multitude de moines a causé celle de Scété ».

Le lieu que le Saint choisit pour sa retraite fut Troé, comme il avait fait

la première fois. Il demeura dix ans dans ce lieu, après quoi une autre incursion des barbares l'obligea de se retirer à Canope, où il passa encore trois ans. Il résolut ensuite d'abandonner sa cellule sans en rien emporter, et même de se séparer d'Alexandre et de Zoïle, ses deux disciples, pour vivre plus solitaire que jamais. Il dit au premier de prendre un vaisseau et de se retirer, et à Zoïle de l'accompagner jusqu'au fleuve pour lui trouver un bateau qui le menât à Alexandrie, et qu'après cela il s'en irait rejoindre son frère, c'est-à-dire Alexandre, son disciple. Ils furent également surpris de cet ordre, ne pouvant presque se consoler de sa séparation, et ils se demandaient réciproquement s'ils l'avaient mécontenté en quelque chose, ou s'ils lui avaient manqué d'obéissance ; ce qu'ils n'avaient pourtant pas à se reprocher. Ils obéirent néanmoins sans répliquer, et se retirèrent à la Roche de Troé. Pour le Saint, il alla à Alexandrie, où il tomba dangereusement malade.

Ce n'était pas sa dernière heure, et il se releva insensiblement de sa maladie. Ses disciples, qui s'informaient de lui dans toutes les occasions qu'ils en avaient, apprirent avec douleur sa situation et n'osèrent l'aller voir de peur de manquer à ses ordres et de lui faire de la peine ; mais lorsqu'il fut tout à fait remis, il se détermina de lui-même à venir les joindre à Troé, où il savait qu'ils étaient, disant : « J'irai joindre à présent mes pères » ; car c'est ainsi qu'il les appelait par honneur.

Ce fut là que, deux ans après, il termina heureusement sa course. Comme il vit que sa fin approchait, il dit à ses disciples, dont Daniel était du nombre, de ne pas se mettre en peine d'avoir de quoi faire pour lui des aumônes après sa mort ; ce qui montrait combien il était pauvre ; mais qu'il suffisait qu'on se souvînt de lui au saint sacrifice : « Que si j'ai fait quelque bonne œuvre dans ma vie », ajouta-t-il, « je la trouverai devant Dieu ». Ces paroles, qui leur annonçaient sa mort comme prochaine, les affligea et les troubla beaucoup. Il voulut les leur adoucir et leur dit : « Mon heure n'est pas encore venue, je vous en avertirai dès qu'elle arrivera ; mais je dois vous dire que je ne veux pas que vous donniez quoi que ce soit de mon corps pour être conservé comme des reliques, et si vous le faites, je me rendrai votre accusateur au tribunal de Dieu, où vous paraîtrez comme moi ». Ce grand Saint, qui avait voulu se cacher toute sa vie, voulait aussi, par un sentiment de la plus profonde humilité et d'un amour saint pour la vie cachée, être oublié après sa mort.

Ses disciples lui dirent là-dessus : « Que ferons-nous donc, notre Père ? nous ne savons pas comment on accommode et comment on ensevelit les morts ». — « Hélas ! » leur répondit-il, « est-ce que vous ne saurez pas m'attacher une corde aux pieds et me traîner ainsi à la montagne ? »

Enfin, comme il était près de rendre l'esprit, il commença à pleurer ; ce qui n'est pas étonnant dans les plus grands Saints, qui, ayant été pénétrés d'une plus vive crainte du Seigneur pendant leur vie par les lumières qu'ils avaient de sa sainteté, ont souvent redouté de paraître devant lui, sans perdre le désir de le posséder et l'espérance en sa miséricorde. Néanmoins, ses disciples, qui avaient été témoins de sa vie toute céleste, en furent surpris. « Pourquoi, mon Père, pleurez-vous ? » lui dirent-ils ; « est-ce que vous craignez la mort comme les autres ? » — « Oui, sans doute », leur répondit-il, « et cette crainte ne m'a jamais quitté depuis que je me suis fait solitaire ».

Ce fut dans ces sentiments d'humilité qu'il rendit son âme au Seigneur, enrichie de vertus et de mérites ; étant âgé de quatre-vingt-quinze ans, dont il en avait passé quarante dans le monde, autant à Scété, dix à Troé, trois

à Canope ou à Alexandrie, et deux encore à Troé ; de sorte qu'il peut être mort en 449 ou 450, selon la chronologie des continuateurs de Bollandus, que nous suivons ici comme la plus sûre. Surius, Gazæus et d'autres, le font vivre jusqu'à cent vingt ans ; mais ils se sont trompés.

Saint Pemen ayant appris la nouvelle de sa mort, s'écria en versant des larmes : « Que vous êtes heureux, ô Arsène, de vous être tant pleuré vous-même pendant que vous viviez, puisque ceux qui ne pleurent pas en cette vie pleureront éternellement dans l'autre ; car il faut, ou que par une pénitence volontaire nous pleurions ici-bas, ou que nous pleurions infructueusement quand nous serons morts, par les tourments que nous souffrirons ».

Ses disciples prirent soin de sa sépulture, et l'abbé Daniel dit que le Saint lui laissa sa tunique de peau, son cilice blanc et ses sandales de feuilles de palmier, et il s'en revêtit avec une respectueuse dévotion, pour participer à sa bénédiction.

Faisons connaître maintenant par quelques exemples la doctrine spirituelle de ce grand Saint. C'était l'usage des solitaires de Scété de s'assembler souvent pour parler des choses spirituelles, et de s'animer, par des conférences saintes, au combat contre les vices et à la pratique des vertus. On rapporte à ce propos un petit discours que fit saint Arsène dans une de ces assemblées, sur les différents artifices dont le démon se sert pour tromper les solitaires, et sur les moyens de les découvrir et de les éviter.

« Vous savez, mes Pères et mes Frères, que les hommes n'agissent pas ordinairement à l'aveugle ; mais qu'ils ont des motifs qui les font agir, et qu'ils se proposent une fin. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes quand nous avons quitté le monde. Ce n'a été que pour acquérir la pureté de cœur, et pour acquérir par là notre sanctification. Nous devons donc travailler sans cesse à cette purification de nous-mêmes, non-seulement à l'extérieur, mais encore dans notre intérieur ; ce qui est plus difficile et qui exige un plus grand travail, parce que le combat des passions est plus fort et qu'il en coûte davantage de remporter la victoire sur elles. Plusieurs sont parvenus à dompter leur chair par les jeûnes et d'autres macérations, en sorte qu'elle ne leur fait pas tant sentir ses révoltes ; mais ils ne se sont pas également appliqués à dompter les mauvaises affections de leur âme ; et on peut dire d'eux qu'ils ne se sont purifiés qu'à demi. Ils ont mis tous leurs soins à se priver des satisfactions des sens extérieurs et à éviter de tomber dans des vices grossiers, ce qui est très-louable, sans doute, et très-nécessaire ; mais ils n'ont pas travaillé à détruire les vices secrets du cœur, tels que sont l'envie, l'amour de la vaine gloire, la présomption, le désir des richesses et l'orgueil, qui est le vice capital. On peut comparer ces solitaires à des statues qui brillent au dehors par l'éclat de l'or et de l'airain, et qui ne renferment au dedans que de l'ordure ou une matière vile. Il ne suffit donc pas de réformer en nous l'homme extérieur, si nous voulons parvenir à une entière pureté de cœur ; ce sont ces vices intérieurs qu'il faut principalement attaquer et tâcher de détruire.

« Vous ne devez pas aussi ignorer, mes Frères, que le démon emploie toutes sortes d'artifices pour nous séduire ; et qu'un des plus dangereux, et qui lui réussit davantage en plusieurs, est de leur présenter les apparences d'un bien, pour les entraîner ensuite plus facilement au mal. C'est ainsi qu'il inspire, par exemple, à quelques-uns l'amour de l'hospitalité, pour les porter, en traitant bien ceux qui les viennent voir, à l'intempérance de la bouche. Il leur a semblé d'abord qu'ils ne se proposaient que d'exercer la charité, et en mangeant avec leurs hôtes ils se sont accoutumés à la gour-

mandise, et enfin à d'autres vices dont elle est ordinairement la cause. De même, il a suggéré à d'autres la pensée d'amasser de l'argent pour faire l'aumône ; et par le moyen de cette pensée, il a fait glisser dans leur cœur cette avidité funeste pour les biens de la terre que cause l'avarice.

« Il en a aussi trompé d'autres, sous prétexte du bien spirituel du prochain, leur faisant croire qu'en se tenant retirés dans leurs cellules ils se rendaient inutiles, et qu'ils devaient plutôt se montrer pour l'avantage des autres. Ainsi, en écoutant cette suggestion, ils ont quitté leur retraite, ils se sont engagés dans des entretiens avec les gens du monde, même avec les femmes ; et s'appuyant trop sur la vertu qu'ils croyaient avoir acquise, comme s'ils n'eussent plus rien eu à craindre d'eux-mêmes et qu'ils fussent hors d'atteinte de la tentation, ils se sont exposés témérairement dans les occasions et ont fait enfin des chutes funestes.

« Voici encore un des plus dangereux piéges de cet ennemi de nos âmes. Il laisse quelquefois des solitaires sans les tenter pendant un certain temps ; et alors, se croyant exempts de vices, parce qu'ils n'ont point de tentation à combattre, ils conçoivent des sentiments d'estime d'eux-mêmes, comme s'ils étaient déjà parfaits, et tombent dans l'abîme de l'orgueil ; ou bien, ne voyant point d'ennemis contre eux, ils cessent de veiller sur eux-mêmes, comme s'ils n'avaient plus rien à craindre ; ils restent dans l'inaction, ils tombent dans la négligence, ils s'endorment, pour ainsi dire, dans une fausse sécurité ; et tandis qu'ils pensent être en sûreté, il vient tout à coup les attaquer par quelque tentation violente, et les fait succomber d'autant plus facilement, qu'il lui a été plus aisé de les surprendre, parce qu'ils se défiaient moins de sa fureur.

« Considérant donc, mes Frères, les ruses du démon, et comment il nous attaque en tant de différentes manières, ce qui n'est pas toujours aisé à découvrir, nous avons besoin d'une grande attention sur nous-mêmes, d'une vigilance continuelle sur nos sens, et sur ce qui se passe au dedans de nous. Nous avons besoin d'un esprit de discernement et de discrétion ; mais sur toutes choses nous avons besoin de prier sans cesse le Seigneur, afin qu'il nous éclaire et qu'il ne permette pas que nous soyons trompés par les apparences d'un bien, que le malin esprit nous présente pour mieux nous faire tomber dans le péché. Ainsi soyons perpétuellement sur nos gardes pour découvrir de quel côté, quand et comment le tentateur vient nous attaquer ».

Un autre lui dit : « Mon Père, je suis souvent tourmenté par la pensée que, ne pouvant ni jeûner ni travailler, je dois m'employer à visiter des malades ; je ferai du moins par là un acte de charité ». — « Non », lui dit le Saint qui comprenait que c'était une tentation du démon pour le porter à quitter sa retraite ; « allez-vous-en, mangez, buvez, dormez, ne travaillez pas, je vous recommande seulement de ne point sortir de votre cellule ». Or, il savait, en lui donnant ce conseil, dit celui qui a recueilli ses sentences, qu'un religieux qui garde fidèlement sa cellule avec patience, rentre bientôt dans l'observance des autres règles de son état. Il dit aussi que, de même qu'une brique qui n'est pas bien cuite se dissout quand on la met dans l'eau, au lieu qu'elle s'y endurcit davantage lorsqu'elle l'est suffisamment, de même un religieux qui n'est pas bien établi et manque de ferveur succombe facilement à la tentation.

Les principaux disciples de saint Arsène, Zoïle, Alexandre et Daniel, étaient tous trois de Pharan, dans l'Arabie. C'est pour cela que Daniel est

surnommé quelquefois le Pharanite dans le Recueil des actions et des paroles remarquables des Pères de la solitude.

Alexandre était fort exact dans les pratiques laborieuses de la religion, et il excellait en douceur et en obéissance. C'est pour cela que saint Agathon l'aimait singulièrement.

L'abbé Daniel ne vint sous la conduite de saint Arsène qu'après Alexandre et Zoïle ; car il les appelle ses Pères. C'est de lui que nous avons appris plusieurs particularités de la vie de ce grand Saint. Aussi avait-il si bien mis à profit ses instructions, qu'il fut en état d'en donner aux autres.

On pourrait peindre saint Arsène versant des larmes, parce que c'était un don qu'il avait reçu du ciel ; ou enfoncé opiniâtrément dans la lecture et la méditation, malgré les visites qu'on prétendait lui faire et qu'il souffrait avec tant de peine.

Nous avons tiré cette biographie, en l'abrégeant, des *Vies des Pères des déserts d'Orient,* par le R. P. Michel-Ange Marin, de l'Ordre des Minimes.

SAINT SYMMAQUE, PAPE

514. — Roi des Ostrogoths : Théodoric.

Tene clavum fidei, ut te graves hujus sæculi turbare non possint procellæ.
Tenez bien le gouvernail de la foi pour vous mettre à l'abri des tempêtes de ce monde.
S. Ambros., *Ep.* XLIV *ad Constantium.*

Saint Symmaque naquit dans le village de Simagia, diocèse d'Oristagno, en Sardaigne, et fut créé diacre-cardinal par saint Félix III. Son père se nommait Fortunat. Après la mort du pape Anastase, il fut élu pour lui succéder, le 22 novembre 498. Pendant que son élection se faisait dans la basilique constantinienne, Festus, sénateur romain, corrompu à force d'argent par Anastase, empereur de Constantinople et grand protecteur des Eutychiens, trouva le moyen, par ses créatures, de faire assurer un certain nombre de suffrages à Laurent, archiprêtre, du titre de Sainte-Praxède : l'intrus promettait à Festus de signer l'*Hénotique* de l'empereur Zénon et de rendre un édit favorable à l'eutychianisme.

Le clergé et le sénat se divisèrent en deux factions, l'une tenant le parti de Symmaque, l'autre celui de Laurent ; mais de cette double élection il naquit des querelles violentes. On eut à déplorer des scènes d'attaque et de meurtre ; le sang coula. Pour mettre un terme à tant d'excès, les partis convinrent que les deux Pontifes iraient à Ravenne porter leur cause au jugement du roi Théodoric. Celui-ci, quoique arien, ayant posé ce principe équitable : « Le Siége apostolique doit appartenir à celui qui a été ordonné le premier, ou qui a obtenu le plus grand nombre de suffrages », décida en faveur de Symmaque, parce qu'il avait été nommé le premier et par le plus grand nombre. En conséquence de cet ordre, Symmaque fut reconnu pour Pape légitime.

On pouvait espérer que la sentence royale mettrait fin au schisme nais-

sant. Symmaque revint à Rome, où il fut accueilli comme souverain Pontife. Laurent reprit son titre d'archiprêtre de Sainte-Praxède. Le nouveau Pape convoqua tous les évêques d'Italie à un Concile qui eut lieu sous sa présidence, dans la basilique de Saint-Pierre, le 1er mars 499 ; il s'y trouva soixante-treize évêques et soixante-sept prêtres. Il y fut décidé, pour empêcher à l'avenir les effets de la cabale, que tous ceux qui, du vivant du Pape, promettraient leur voix à quelqu'un, ou délibéreraient même sur ce sujet dans une assemblée quelconque, seraient déposés et excommuniés, et qu'après la mort du Pape, on regarderait comme son légitime successeur celui qui aurait eu la majeure partie des suffrages du clergé. Laurent souscrivit ce double décret à la tête des prêtres qui étaient au Concile.

Après cet acte solennel d'adhésion, l'archiprêtre, réconcilié avec l'Eglise, fut nommé évêque de Nocera. Symmaque ne pouvait donner une meilleure preuve de sa clémence pontificale. Il ne tarda guère à s'en repentir. Soit que Festus, qui poursuivait toujours la réalisation impossible des engagements contractés par lui avec l'empereur Anastase, eût éprouvé de la part du souverain Pontife un refus formel, soit qu'il cherchât, avec l'obstination du dépit et de l'amour-propre froissé, une vengeance sacrilége, il reprit de nouveau le projet de faire monter sa créature sur le siége de saint Pierre. Laurent eut la faiblesse de se prêter à cette manœuvre, et rentra secrètement dans Rome. Il ne pouvait plus être question de révoquer en doute la légitimité de l'élection de Symmaque. Ce ne fut donc pas sur ce point que les rebelles portèrent leur controverse. D'après le *Liber Pontificalis*, « quelques clercs, soutenus par le crédit des sénateurs Festus et Probinus, incriminèrent la conduite du bienheureux Symmaque ; ils subornèrent de faux témoins et les envoyèrent à Ravenne, munis d'un libelle diffamatoire rédigé à Rome, afin d'accuser officiellement le Pape au tribunal du roi Théodoric ». Ainsi les factieux n'attaquaient plus la validité de l'ordination, mais la dignité personnelle du Pontife.

Pour rendre la paix à l'Eglise de Rome, Théodoric, à la prière du pape Symmaque, invita tous les évêques d'Italie, ainsi que les métropolitains des Gaules et d'Espagne, à se rendre à Rome pour y tenir un Concile, à l'effet d'éclaircir les accusations horribles portées contre le Pape. Les évêques représentèrent fortement au roi que c'était au Pape à convoquer le Synode, parce que ce droit appartenait à la primauté de son siége, et qu'il était inouï qu'un supérieur eût été ainsi soumis au jugement de ses inférieurs. Théodoric leur montra les lettres pontificales, datées de Rome, qu'il avait entre les mains, et qui attestaient que tout s'était fait de concert avec le Pape.

L'ouverture du synode se fit, en présence du Pape, au mois de septembre de l'année 501. Symmaque y fut déchargé des accusations intentées contre lui ; on y ordonna de plus de punir comme schismatiques ceux qui célébreraient sans son consentement, mais de pardonner aux auteurs mêmes du schisme, pourvu qu'ils donnassent satisfaction au Pape. Le décret ayant été porté dans les Gaules, tous les évêques de ce pays en furent alarmés, et ils chargèrent saint Avite, évêque de Vienne, d'écrire à Rome au nom de tous. Celui-ci adressa sa lettre à Faustus et au sénateur Symmaque. Il s'y plaignait de ce que le Pape ayant été accusé devant le prince, les évêques, au lieu de s'opposer à une telle injustice, avaient pris sur eux de le juger. « Il n'est pas aisé », dit-il, « de comprendre comment un supérieur, à plus forte raison le Chef de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs ». Il loue cependant le Concile d'avoir rendu témoignage à l'innocence du souverain Pon-

tife ; il prie aussi le sénat de maintenir l'honneur de l'Eglise, et de ne pas permettre que les brebis s'élèvent contre leurs pasteurs.

L'année suivante, un quatrième concile, tenu le 6 novembre 502 dans la basilique de Saint-Pierre, composé de quatre-vingt-un évêques, trente-cinq prêtres et quatre diacres, confirma ce jugement. Théodoric, convaincu enfin de la mauvaise foi de l'antipape Laurent, donna des ordres pour l'éloigner de Rome. C'était écarter le principal élément de trouble. Cependant, les esprits égarés ne se rendirent pas encore. Le Concile chargea le diacre de Pavie, Ennodius, de publier une réfutation complète des calomnies débitées contre Symmaque. Cette production du disciple de saint Epiphane nous a été conservée ; elle est écrite avec une verve et parfois une ironie indignée qui nous font comprendre ce que la lutte conservait d'emportement et d'ardeur. Cette vigoureuse apologie reçut l'approbation la plus complète du Synode romain tenu l'année suivante dans la basilique de Saint-Pierre. Dans ce synode, on adopta le décret suivant : « Appuyés sur la tradition et l'autorité de tous les saints Pères, dont nous confirmons les règlements, nous flétrissons et condamnons les persécutions contre l'évêque, les tentatives de schisme ou de dévastation contre l'Eglise, les violences contre les serviteurs de Dieu, de quelque part qu'elles viennent, à quelque époque qu'elles se produisent... Quiconque aurait l'audace de les renouveler, s'il est clerc, sera déposé ; s'il est religieux ou laïque, excommunié, et s'il persévérait dans sa rébellion, frappé d'anathème. On récompensera par des honneurs ceux qui porteraient à la connaissance de l'Eglise les complots isolés ou publics qui pourront se tramer contre les Pontifes. Les auteurs de ces conspirations seront passibles de l'exil et de la confiscation de leurs biens ».

L'admirable mansuétude du Pontife porta ses fruits. La grande majorité des schismatiques, abjurant de trop longues erreurs, profita du pardon qui lui était si généreusement offert.

Le roi Thrasamond, ayant exilé en Sardaigne plusieurs évêques orthodoxes d'Afrique, le saint Pape, touché des souffrances de ces confesseurs, leur fournit les vivres et les vêtements nécessaires. Le roi Théodoric lui-même voulut s'associer à cette œuvre de charité. Symmaque, dont l'âme se dilatait à proportion des infortunes, consacrait annuellement des sommes considérables au rachat des captifs. Il écrivait aux exilés des lettres de consolation, où il prodiguait toutes les expressions de sa tendresse et de sa sollicitude paternelles. Le zèle du saint Pape pour le maintien des droits de l'Eglise était égal à sa charité. En 504, il avait tenu à Rome un sixième Concile, dont les décrets portent l'empreinte d'une vigueur vraiment apostolique. Ils sont spécialement dirigés contre l'usurpation des domaines ecclésiastiques par les princes ariens.

Pendant que l'Eglise poursuivait en Occident le cours de ses pacifiques conquêtes, il n'en était pas de même en Orient, où les catholiques étaient sans cesse persécutés par les hérétiques que soutenait et encourageait l'empereur Anastase. En même temps qu'il divisait l'Eglise d'Orient, Anastase lançait en Occident un manifeste, ou plutôt un libelle diffamatoire, contre le pape Symmaque. Il l'accusait d'avoir abandonné la vraie foi pour embrasser l'erreur des Manichéens, et d'avoir été ordonné contre les règles canoniques. Le souverain Pontife, attaqué dans son honneur et sa foi, répondit avec véhémence et dignité : « Je ne puis dissimuler vos injures : elles sont trop honorables pour moi, et elles vous rendent trop coupable devant Dieu. Vous dites que je me suis fait manichéen. Rome tout entière

est témoin de la pureté de ma foi : ses archives pourraient au besoin en répondre. Si je me suis écarté en quelque chose de la doctrine catholique que j'ai reçue de la chaire du bienheureux Pierre, qu'on se lève contre moi et que je sois confondu ! Mais des injures ne sont pas des preuves ; des calomnies ne sont pas des raisons. J'ignore sur quel fondement vous pouvez avancer que je n'aie pas été ordonné canoniquement. Dieu a jugé. Qui êtes-vous pour résister à sa décision souveraine ? On dit que vous contraignez par l'épée de vos soldats les catholiques de Constantinople à embrasser l'hérésie d'Eutychès. Songez, prince, au sort de tous les empereurs qui ont persécuté la foi catholique. Ils ont presque tous péri misérablement. Or, c'est être persécuteur que d'accorder la liberté à toutes les hérésies, et de la refuser à la seule communion orthodoxe. Si vous regardez comme une erreur la foi catholique, il faut la tolérer avec les autres erreurs ; si vous la regardez comme la vérité, il faut non la persécuter, mais la suivre ».

Les évêques orientaux, continuant à être l'objet des persécutions d'Anastase, eurent recours au Pape : « Ne nous rejetez pas », disent-ils, « parce que nous communiquons avec vos adversaires : car ceux qui le font ne le font pas par attachement à la vie, mais de peur de laisser leurs troupeaux en proie aux hérétiques ; et tous, soit ceux qui communiquent avec eux en apparence, soit ceux qui s'en séparent, attendent, après Dieu, votre secours, et que vous rendrez à l'Orient la lumière que vous en avez originairement reçue. Le mal est si grand que nous ne pouvons même aller chercher le remède : il faut que vous veniez à nous ». Enfin, pour montrer qu'ils sont catholiques, ils terminent par l'exposition de leur doctrine, où ils condamnent nettement Nestorius et Eutychès, et reconnaissent en Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine en une seule personne.

Le Pape, dans sa réponse, les exhorte à demeurer fermes dans ce qui a été une fois décidé contre Eutychès, et à souffrir, s'il est besoin, pour la foi, l'exil et toutes les persécutions. Mais le saint Pontife n'eut pas la consolation suprême de voir la réunion des deux Eglises qu'il appelait de tous ses vœux. Il mourut le 19 juillet 514, après une administration de quinze années, laborieuse carrière, dont chaque pas avait été marqué par une lutte nouvelle. Il s'était montré digne de son nom et avait vaillamment combattu les combats du Seigneur. Son courage, son zèle, sa vigilance, sa charité se trouvèrent toujours à la hauteur des circonstances difficiles qu'il eut à traverser.

En quatre ordinations, aux mois de décembre et de février, il créa cent dix-sept évêques, quatre-vingt-douze prêtres et seize diacres. Il pourvut d'ornements plusieurs églises de Rome. Il donna à la chapelle de la Croix une croix d'or qui pesait dix livres, et dans laquelle il enchâssa un morceau du bois sacré qui avait servi d'instrument à notre salut. Il fit présent à l'église de Saint-Paul d'un ciboire ou tabernacle, sur lequel furent gravées la figure du Sauveur et celle des douze Apôtres. Ce fut lui qui, au rapport du Pontifical, ordonna de chanter à la messe, les dimanches et les fêtes des Martyrs, l'hymne *Gloria in excelsis*.

Propre de Rome ; Histoire de l'Eglise, par l'abbé Darras ; *Histoire des souverains Pontifes romains*, par Artaud de Montor ; Godescard. Voir aussi nos *Conciles généraux et particuliers*, t. 1er, p. 371-376.

SAINT AMBROISE AUTPERT,

ABBÉ DE SAINT-VINCENT-SUR-LE-VOLTURNE, ET ÉCRIVAIN ECCLÉSIASTIQUE

778. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Charlemagne.

Quod nosse pulcherrimum est, id docere gloriosum.
Il est glorieux d'enseigner ce qu'il est beau de savoir.
Cic., *De perf. Oratore.*

Ambroise, à qui la plupart des auteurs qui ont parlé de lui donnent le titre de Saint, naquit en France vers les commencements du règne de Chilpéric III, de parents non moins distingués par leurs vertus que par leur noblesse et les hauts emplois qu'ils occupaient. Il reçut d'eux une éducation toute chrétienne, et quelque disposition qu'il eût pour toutes sortes de sciences, ils se soucièrent moins de le rendre savant que de le faire avancer dans la piété. Il ne laissa point de devenir très-habile dans la connaissance des lettres divines et humaines et déclare lui-même que s'il ne s'était pas enrichi, comme avaient fait saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et les autres anciens Pères de l'Eglise, des dépouilles de l'Egypte, c'est-à-dire des sciences du siècle dans les écoles profanes, ce n'était pas qu'on eût négligé absolument de lui procurer ces avantages, mais qu'il avait cru devoir préférer Jésus-Christ, l'unique docteur de la science du salut, à Platon, à Homère, à Cicéron, et qu'il avait trouvé beaucoup plus de satisfaction à écouter un pêcheur humble et grossier, qui avait été le disciple de ce grand maître, qu'un orgueilleux orateur dont les discours n'étaient que vanité.

Ambroise, par sa science céleste et par ses hautes vertus, s'acquit bientôt l'estime du roi Pépin, qui le mit quelque temps auprès de son fils Charles, le futur Charlemagne, pour commencer à l'instruire. Mais le saint précepteur ne put vivre longtemps à la cour sans en concevoir un profond dégoût : il résolut de la quitter et de fuir même son pays pour être plus libre à servir Dieu. Il passa en Italie, et l'on croit que ce fut à la suite du prince Jérôme, frère du roi et de Fulrad, abbé de Saint-Denis, lorsque Pépin les envoya reconduire par honneur le pape Etienne et qu'ils l'accompagnèrent jusqu'à Rome. De cette ville, Ambroise, qui avait d'autres desseins, s'en alla au monastère de Saint-Vincent-sur-le-Volturne, ainsi appelé parce qu'il était bâti près des sources de cette rivière, au diocèse de Vénafre, alors dans la principauté de Bénévent.

Saint-Vincent-sur-le-Volturne était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée vers le commencement du VIIIe siècle par trois nobles seigneurs de Bénévent, Paldo, Taso et Tato, qui la gouvernèrent successivement. Elle fut bâtie dans un lieu retiré, près d'une chapelle dédiée à saint Vincent. La sainteté qui paraissait dans les actions des religieux de ce monastère fit souhaiter à Ambroise de demeurer parmi eux et d'y consacrer le reste de ses jours au service de Dieu. Il en obtint du roi la permission. Admis dans la communauté, il reçut l'habit monastique, et peu de temps après il fut ordonné prêtre.

La Règle que suivait cette maison était fort sévère et elle s'y observait avec une grande exactitude. Les religieux y jeûnaient tous les jours jusqu'au soir : leur nourriture n'était que du pain, des légumes et de l'eau. Plusieurs d'entre eux étaient souvent deux et même trois jours sans manger. Ils fatiguaient leur corps par le travail des mains, passaient les nuits en prières, et lorsque la lassitude les contraignait de prendre quelque repos, ils dormaient sur la terre, revêtus de leurs cilices. Ambroise s'exerça avec beaucoup de ferveur dans toutes ces saintes pratiques, et, cet esprit d'obéissance, de pauvreté, de mortification qui l'animait étant soutenu sur les fondements d'une humilité profonde, il s'estimait le dernier de tous les frères et voulait toujours être traité comme tel, quoiqu'on sût fort bien reconnaître le mérite qui le distinguait des autres. L'oraison et l'étude faisaient sa principale occupation, et, persuadé qu'il n'avait rien en lui qu'un fonds d'ignorance, de ténèbres et de péché, il avait recours sans cesse à la grâce de Jésus-Christ. Il demandait à Dieu le double don de la science et de la vertu, mais surtout celui de la vertu, dont il faisait beaucoup plus de cas que des plus sublimes connaissances. Les fruits de ses études et de ses méditations sur les vérités saintes n'étaient pas pour lui seul ou pour l'usage seulement des frères de la communauté ; il se rendait encore utile à ceux du dehors par la prédication de la parole de Dieu, dont il exerçait le ministère avec beaucoup de réputation. Cet office l'obligeait à voir les gens du siècle plus qu'il ne souhaitait, mais il se consolait à la vue des services qu'il rendait à son prochain, et il avait grand soin de rentrer promptement dans la retraite pour s'y purifier des taches qu'il pouvait avoir contractées dans le commerce des hommes et reprendre de nouvelles forces dans la prière et l'étude des livres saints.

Il y avait plusieurs années qu'Ambroise servait Dieu dans son monastère où son exemple avait attiré encore d'autres français, qui avaient quitté la cour et leur pays pour le suivre, lorsque l'abbé Jean vint à mourir. Cette mort donna lieu à une fâcheuse division qui s'éleva dans la communauté, au sujet de l'élection d'un nouveau supérieur. Deux partis se formèrent, dont l'un, composé d'Italiens et de Français, nomma le bienheureux Autpert pour abbé, et l'autre, qui n'était composé que de religieux Lombards, choisit Pothon. Celui-ci s'était fait des ennemis : ils l'accusèrent d'une infidélité criminelle envers Charlemagne, qui s'était rendu maître de la Lombardie après avoir détrôné Didier, dernier roi de ce pays. Cette accusation, dont on ne découvrit que plus tard la fausseté, parut suffisante, néanmoins, pour faire rejeter Pothon et obliger Autpert à se charger de la conduite du monastère de Saint-Vincent. Comme il avait été loin de rechercher cette charge, il ne l'accepta qu'avec une extrême répugnance et il fallut un ordre exprès de Charlemagne pour la lui faire surmonter. Ce prince accorda, en sa considération, diverses faveurs au monastère de Saint-Vincent ; et, comme l'accusation de lèse-majesté subsistait toujours contre Pothon, que les Lombards soutenaient par une espèce de schisme, dans la dignité d'abbé qu'ils lui avaient procurée, il renvoya l'affaire au pape Adrien II, par cet esprit de modération et de piété qui lui faisait appréhender de condamner les ecclésiastiques et les religieux. Adrien, pour éclaircir le procès, cita devant lui Pothon et l'abbé Autpert qui mourut en chemin, de mort subite, le 19 juillet de l'an 778, après avoir gouverné l'abbaye de Saint-Vincent pendant un an, deux mois et vingt-cinq jours. Pothon fut reconnu innocent et justifié, mais il ne fut abbé qu'après Hainart, successeur du bienheureux Autpert.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Le corps de notre Bienheureux fut enterré dans l'église de Saint-Pierre ; mais on ne sait pas si ce fut au lieu où il mourut ou dans l'abbaye de Saint-Vincent. Quoi qu'il en soit, cette église ayant été ruinée, il fut transféré, vers l'an 1044, dans celle de l'abbaye que l'on avait reconstruite, et renfermé dans un grand tombeau avec ceux des abbés Josué et Hilaire et de quelques anciens religieux que leur piété avait rendus recommandables.

Le plus considérable des écrits du bienheureux Ambroise Autpert est son *Commentaire sur l'Apocalypse* que l'on a quelquefois, mais à tort, attribué à saint Ambroise, évêque de Milan. Il fut imprimé à Cologne en 1536 et à Lyon en 1677, dans le tome XIII de la *Bibliothèque des Pères*. Ce commentaire est divisé en dix livres qui ont chacun un prologue ou préface : il est tout ensemble littéral, moral et allégorique et contient de beaux chapitres sur l'Eucharistie, sur la grâce et sur le culte des anges. Il composa aussi un écrit intitulé *du Combat des vices et des vertus*, à l'imitation de la psychomachie du poëte Prudence ; les *Vies* des trois premiers abbés de Saint-Vincent ; des commentaires sur le *Lévitique* de Moïse, le *Cantique* de Salomon et le *Psautier* ; des homélies sur la *Cupidité*, la *Purification* , la *Transfiguration*, l'*Annonciation*, l'*Assomption ;* un discours sur la *Dédicace* des Eglises ; un traité sur les *Sept péchés mortels* et un recueil de *Lettres* sur différents sujets.

Baillet : *Vies des Saints ;* Ceillier : *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques ; Acta Sanctorum.*

SAINT VINCENT DE PAUL, CONFESSEUR,

FONDATEUR DES LAZARISTES, ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

DITES SŒURS DE SAINT VINCENT DE PAUL

1576-1660. — Papes : Grégoire XIII ; Alexandre VII. — Rois de France : Henri III ; Louis XIV.

> L'oraison est l'âme de la dévotion : vous vous plaignez d'être aride, aimez et vous serez bientôt fervent ; l'oraison est la plus excellente occupation de l'âme ; quand on y cherche Dieu, on ne se rassasie point de la faire.
>
> *Esprit de saint Vincent de Paul.*

Dieu, qui a promis de veiller sur son Eglise jusqu'à la fin du monde, applique à chacun de ses maux le remède convenable. Au XVIe siècle, sans parler des autres malheurs que l'hérésie et la guerre civile traînaient avec elles, comme leur cortége ordinaire, par toute la France, un grand relâchement s'était introduit dans le clergé. Le sacerdoce était sans honneur ; le peuple, en particulier celui de la campagne, n'était point instruit ni assisté comme il devait l'être dans ses besoins spirituels ; les curés de village étaient comme ces pasteurs dont parle le Prophète, qui se contentaient de prendre la laine et de tirer le lait de leur brebis et se mettaient fort peu en peine de leur donner la pâture nécessaire pour la vie de leurs âmes ; dans les villes, la charité chrétienne ne se faisait plus connaître par les œuvres ; les exercices de miséricorde spirituelle envers le prochain n'étaient point en usage parmi les personnes laïques : pour les aumônes et les assistances corporelles, on croyait avoir assez fait lorsqu'on avait jeté quelques sous à un mendiant. Dieu pourvut à ces grands besoins de son Eglise dans la plus belle monarchie de l'univers, en suscitant, dans ce siècle, une pléiade de saints personnages, s'il est permis de parler ainsi ; et le premier de ces

astres, qu'il fit paraître au firmament de son Eglise pour verser sur le monde une influence qui devait durer des siècles, fut saint Vincent de Paul. Il naquit le 24 avril de l'an 1576, le mardi d'après Pâques, au petit hameau de Ranquines, dans la paroisse de Pouy, près de Dax, ancienne ville épiscopale située sur les confins des landes de Bordeaux, vers les monts Pyrénées. Ses parents, pauvres des biens de ce monde, n'ayant qu'une maison et quelques petits héritages, vivaient de leur travail. Son père se nommait Jean de Paul, et sa mère, Bertrande de Moras : tous deux ont vécu, non-seulement sans aucun reproche, mais aussi dans une grande innocence et droiture. Cette humble et pauvre extraction servit de fondement à l'humilité de saint Vincent de Paul, et c'est sur l'humilité qu'il a, selon le conseil de saint Augustin, élevé l'édifice de ses vertus. Parmi les emplois considérables auxquels la Providence destina plus tard ce grand Saint, au milieu des honneurs auxquels il ne put se dérober, son entretien le plus ordinaire était la bassesse de sa naissance, et on lui entendait souvent répéter en de telles rencontres : « qu'il n'était que le fils d'un pauvre paysan, qu'il avait gardé les pourceaux ». Il y avait beaucoup de mérite à ne pas rougir de ces paroles à une époque où la noblesse des actions était peu considérée sans celle de la naissance. A voir comme son cœur était tendre pour les misères de son prochain, dès l'enfance, on eût dit que la « miséricorde était née avec lui » ; il donnait tout ce qu'il pouvait aux pauvres, et, lorsque son père l'envoyait au moulin chercher la farine, s'il rencontrait des pauvres sur son chemin, il ouvrait le sac et leur en donnait des poignées, quand il n'avait pas d'autre moyen de leur faire du bien : de quoi son père, qui était homme de bien, témoignait ne pas être fâché. Une autre fois, à l'âge de douze à treize ans, ayant, à force de travail et d'épargne, réussi à amasser trente sous, qu'il gardait bien soigneusement, il rencontra un pauvre qui passait dans une grande misère et indigence : touché d'un sentiment de compassion, il lui donna tout son petit trésor, sans s'en réserver aucune chose.

Son père, le voyant doué de si heureuses dispositions, le mit en pension chez les Pères Cordeliers de Dax, pour y faire ses études : ses progrès furent tels que, quatre ans après, M. de Commet, avocat de la ville, le prit dans sa maison pour être précepteur de ses enfants; il put, de la sorte, continuer ses études sans être à charge à ses parents. A l'âge de vingt ans, il s'offrit à Dieu pour le servir dans l'état ecclésiastique; il reçut la tonsure et les quatre Ordres qu'on appelle Mineurs, le 20 décembre 1596. Il étudia ensuite la théologie pendant sept ans, à Toulouse et aussi à Saragosse, en Espagne. Le 19 septembre il prit le sous-diaconat, et le diaconat trois mois après, le 19 décembre, dans l'église cathédrale de Tarbes, des mains de Mgr Diharse, évêque de cette Eglise, avec dimissoire accordé par le vicaire général de Dax, ce siége étant vacant. Le 23 septembre 1600, il fut promu au saint Ordre de prêtrise.

Dieu, qui semblait le conduire par la main dans les sentiers de l'humilité, détacha son cœur des dignités ecclésiastiques par un accident providentiel ; les grands vicaires de Dax, le siége vacant, n'eurent pas plus tôt appris qu'il était prêtre, qu'ils le pourvurent de la cure de Tilh, poste important : mais elle lui fut contestée par un compétiteur qui l'avait impétrée en cour de Rome; notre Saint ne voulut point entrer en procès pour ce sujet. On voit, par ce fait, par le temps qu'il consacra aux études, et par une pièce où on lui permit d'expliquer et d'enseigner publiquement le second livre *des Sentences* dans l'Université de Toulouse, avec le grade de

bachelier; on voit, disons-nous, qu'il n'était pas ignorant comme il se plut, dans la suite, à le faire croire : bien différent de ceux qui se laissent enfler par un peu de science qu'ils pensent avoir, il cachait celle qu'il avait acquise; il eût volontiers pris pour lui la devise de l'Apôtre, et eût pu dire à son imitation : « Je n'ai pas estimé savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ». En 1605, Vincent alla à Marseille pour recueillir un legs important. Ayant consenti, au retour, à prendre la voie de mer de Marseille à Narbonne, il fut pris avec tout l'équipage par des pirates de Barbarie, et vendu à Tunis : il changea plusieurs fois de maître, Dieu voulant qu'il éprouvât lui-même tout ce que les esclaves chrétiens avaient à souffrir, afin qu'il travaillât dans la suite avec plus d'ardeur à leur délivrance.

Enfin, un renégat de Nice, en Savoie, l'ayant acheté, l'emmena à son *témat* (ainsi s'appelle le bien que l'on tient du grand seigneur). C'était dans un pays extrêmement chaud et désert. Une des femmes de son maître servit d'instrument entre les mains de Dieu pour retirer le renégat de l'apostasie et délivrer saint Vincent : « Curieuse qu'elle était de savoir notre façon de vivre », dit-il dans une lettre, « elle me venait voir tous les jours au champ où je fossoyais : et un jour elle me commande de chanter les louanges de mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs à Babylone, me fit commencer, la larme à l'œil, le psaume *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve*, *Regina* et plusieurs autres choses, en quoi elle prenait tant de plaisir que c'était merveille. Elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimait extrêmement bonne pour un récit que je lui avais fait de notre Dieu et quelques louanges que j'avais chantées en sa présence : en quoi elle disait avoir ressenti un tel plaisir, qu'elle ne croyait point que le paradis de ses pères et celui qu'elle espérait fût si glorieux ni accompagné de tant de joie que le contentement qu'elle avait ressenti pendant que je louais mon Dieu ». Concluant qu'il y avait en cela quelques merveilles, cette femme fit tant par ses discours, que, la grâce de Dieu aidant, son mari forma le projet de se sauver en France avec notre Saint : c'est ce qu'ils firent dix mois plus tard. Le renégat fut reçu publiquement à Avignon, par le vice-légat Montorio, qui voulut les mener à Rome tous deux. Saint Vincent fut si consolé de se voir en cette ville, maîtresse de la chrétienté, où est le chef de l'Eglise militante, où sont les corps de saint Pierre et de saint Paul et de tant d'autres martyrs et de saints personnages qui ont autrefois versé leur sang et employé leur vie pour Jésus-Christ, qu'il s'estimait heureux de marcher sur la terre où tant de grands Saints avaient marché : cette considération l'avait attendri jusqu'aux larmes.

Pendant son séjour à Rome, Vincent se livra tout entier à ses études et à la prière. Dans cette capitale du monde ancien et au centre de la foi et de la civilisation chrétienne, il ne donna pas la moindre satisfaction à la curiosité la plus légitime. De tous les monuments de la Rome antique, il ne visita que le Colysée et les Catacombes, pour y vénérer le sang et les cendres des martyrs; et dans la Rome chrétienne, il ne voulut connaître que les églises et les lieux consacrés par la piété des fidèles. Sa passion pour l'étude, longtemps comprimée dans l'esclavage, reprit à Rome son essor; il recommença ses travaux théologiques et étendit encore ses connaissances. Il était d'autant plus libre de se livrer à l'étude, qu'il n'avait plus alors le souci de la vie matérielle; car le vice-légat Montorio fournissait à son entretien. Vincent acquittait largement sa dette d'hospitalité par son édifica-

tion et le charme pieux de son commerce. A mesure qu'il se faisait connaître davantage, il excitait de plus en plus l'admiration de son protecteur. Celui-ci ne pouvait se lasser de répandre ses louanges, surtout devant les négociateurs français qui étaient alors à Rome, ne se doutant pas qu'il allait par là se faire ravir son trésor. Frappés des louanges qu'il faisait de sa vertu et de sa sagesse, ils le voulurent voir, pour examiner s'ils ne trouveraient point en lui le messager qu'ils cherchaient. Vincent parut devant eux. Ils l'entretinrent plusieurs fois, et crurent enfin pouvoir s'ouvrir à lui. Comme il s'agissait d'une affaire importante qui demandait de la prudence, de la fidélité, et une grande discrétion, ils instruisirent Vincent et l'envoyèrent à Paris pour en conférer avec Henri IV (1609).

Arrivé à Paris, Vincent se hâta d'accomplir sa mission; mais il ne profita point de cette occasion pour s'engager plus avant dans la cour, craignant que la faveur du roi de la terre ne servît d'obstacle aux grâces du Roi du ciel. Comme il occupait au faubourg Saint-Germain, dans le voisinage de l'hôpital de la Charité, une même chambre avec un de ses compatriotes, juge de Sore, village situé aux Landes et du ressort de Bordeaux, il fut accusé à faux de lui avoir dérobé quatre cents écus. Voici comment il raconte lui-même cette épreuve que Dieu lui envoya pour affermir sa vertu : « J'ai connu une personne qui, accusée par son compagnon de lui avoir pris quelque argent, lui dit doucement qu'il ne l'avait pas pris; mais, voyant que l'autre persévérait à l'accuser, il se retourne de l'autre côté, s'élève à Dieu et lui dit : Que ferai-je, mon Dieu ? vous savez la vérité. Et alors, se confiant en lui, il se résolut de ne plus répondre à ces accusations, qui allèrent fort avant, jusqu'à tirer monitoire du larcin et le lui faire signifier. Or, il arriva, et Dieu le permit, qu'au bout de six ans celui qui avait perdu l'argent étant à plus de cent vingt lieues d'ici (le juge étant à Bordeaux et saint Vincent à Paris), trouva le larron qui l'avait pris. Voyez le soin de la Providence pour ceux qui s'abandonnent à elle; alors, cet homme, reconnaissant le tort qu'il avait eu de s'en prendre avec tant de chaleur et de calomnie contre son ami innocent, lui écrivit une lettre pour lui en demander pardon, lui disant qu'il en avait un si grand déplaisir, qu'il était prêt, pour expier sa faute, à venir au lieu où il était pour en recevoir l'absolution à genoux ».

Pour mener une vie vraiment ecclésiastique, il se retire chez les Révérends Pères de l'Oratoire, non pour être agrégé à leur sainte Compagnie, mais pour vivre à l'abri des dangers du monde; et, sachant que nous sommes aveugles en notre propre conduite, il renonce à sa propre volonté et se laisse conduire dans les voies de Dieu, comme un enfant, par un « ange visible », nous voulons dire par un sage directeur.

Son choix s'étant arrêté sur M. de Bérulle, il ouvre son cœur à ce grand serviteur de Dieu, un des plus habiles maîtres de la vie spirituelle qui aient jamais existé : il reconnaît à l'instant que notre Saint est appelé par Dieu à de grandes choses, et, sans doute éclairé de lumières surnaturelles, il voit et lui déclare que Dieu veut se servir de lui pour lui rendre un signalé service dans son Eglise et pour assembler, à cet effet, une nouvelle communauté de bons prêtres qui y travailleront avec fruit et bénédiction. Après deux ans passés dans cette retraite, il est pourvu de la cure de Clichy. On dit qu'il avait déjà refusé un évêché; il est certain qu'on lui offrait de riches abbayes, et la reine Marguerite, sur le récit de ses vertus, l'avait pris pour son aumônier ordinaire. Mais Dieu a parlé par la bouche de M. de Bérulle. L'humble Vincent sera curé de village : « il préfère », comme le Prophète,

« être abject dans la maison du Seigneur », c'est-à-dire où l'appelle l'obéissance ecclésiastique, « que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs », c'est-à-dire parmi les vains honneurs où perce l'ambition.

A la voix de M. de Bérulle, il quitte ce poste de l'humilité et accepte la charge de précepteur des enfants de messire Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, alors général des galères de France, et de dame Françoise-Marguerite de Silly, son épouse, femme d'une excellente vertu, chose rare parmi les personnes de la cour. Nous ne pouvons mieux faire connaître dans quel esprit il agissait, de quelle façon il se comportait dans cette illustre famille, qu'en citant ce qu'il en a dit lui-même : « Qu'il connaissait une personne qui avait beaucoup profité pour elle et pour les autres dans la maison d'un seigneur, ayant toujours regardé et honoré Jésus-Christ en la personne de ce seigneur, et la sainte Vierge en la personne de la dame; que cette considération l'ayant toujours retenu dans une modestie et circonspection en toutes ses actions et ses paroles, lui avait acquis l'affection de ce seigneur, de cette dame, de tous les domestiques, et donné moyen de faire un notable fruit dans cette famille ».

Mme de Gondi ressentait une joie ineffable d'avoir dans sa maison un ange tutélaire qui attirait tous les jours de nouvelles grâces sur sa famille; elle le choisit pour son directeur, et ils s'adonnaient tous deux à toutes sortes de bonnes œuvres, comme faire des aumônes, visiter les malades qu'ils servaient de leurs mains, protéger la veuve et l'orphelin, consoler et catéchiser les gens de la campagne, et cela dans tous les domaines du général, qui ne comptaient pas moins de huit mille sujets. Or, il arriva, l'an 1616, qu'étant en Picardie, au château de Folleville, saint Vincent fut prié de confesser un paysan en danger de mort : Dieu lui inspira l'idée de faire faire une confession générale à cet homme qui avait mené en apparence une vie irréprochable, et le mourant avoua, avec la plus vive contrition, plusieurs péchés mortels que la honte l'avait empêché jusqu'à l'âge de soixante ans de confesser à son curé. Notre Saint prit de là occasion d'exhorter les habitants de Folleville à la confession générale : il leur en fit voir l'importance, les moyens de la bien faire, et Dieu bénit tellement ses paroles, que ces bonnes gens vinrent en foule mettre ordre à leur conscience. Cette première « mission » eut lieu le jour de la Conversion de saint Paul, par un dessein de Dieu, et elle fut comme la semence des autres qu'il a faites depuis jusqu'à sa mort. Madame la générale fit un testament qu'elle renouvelait tous les ans, par lequel elle donnait seize mille livres pour fonder une mission, de cinq ans en cinq ans, par toutes ses terres, au lieu et en la manière que saint Vincent le jugerait à propos et, pour employer les termes que notre Saint employait ordinairement, « à la disposition de ce misérable ».

Cependant, l'humilité du serviteur de Dieu avait trop à souffrir. Regardé de tous ceux qui le connaissaient comme un saint, entouré d'égards, voyant que le général des galères et sa femme avaient pour lui une estime qu'ils ne pouvaient dissimuler, il s'enfuit secrètement, comme Moïse de la cour du roi Pharaon, de peur que le bon traitement qu'il recevait ne souillât son âme. Madame de Gondi est désolée, elle croit qu'elle ne peut se passer d'un tel directeur, que nul autre n'a lumière et grâces comme lui pour tenir en paix sa conscience : cette attache était une imperfection dans cette âme vertueuse; et, comme Dieu la destinait à travailler au bien de l'Eglise avec notre Saint, il voulait d'abord la détacher de tout, délivrer son cœur de toute affection, même des plus saintes. Elle ne cesse de pleurer, et ne peut

ni manger ni dormir; elle écrit, elle fait écrire au fugitif pour le rappeler; elle met tout en œuvre : il est sourd à toutes les prières. Mais, comme saint Paul, à la voix d'Ananias, il se rendit à l'avis du R. P. de Bérulle et rentra chez le général des galères, où il fut reçu comme un ange du ciel.

Voici de quelle façon, pendant son séjour à Châtillon, il donna commencement à la Confrérie de la Charité pour les pauvres malades. Il arriva qu'un jour de fête, comme il montait en chaire pour faire une exhortation au peuple, Madame de la Chassaigne, qui était venue pour l'entendre, l'arrêta pour le prier de recommander aux charités de la paroisse une famille, dont la plupart des enfants et serviteurs étaient tombés malades, dans une ferme, à une demi-lieue de Châtillon, où ils avaient grand besoin d'assistance, ce qui l'obligea de parler dans son sermon de l'assistance et des secours qu'on devait donner aux pauvres, et particulièrement à ceux qui étaient malades.

Il plut à Dieu de donner une telle efficacité à ses paroles, qu'après la prédication un grand nombre de personnes sortirent pour aller visiter ces pauvres malades, leur portant du pain, du vin, de la viande et plusieurs autres secours semblables; et lui-même, après l'office des Vêpres, s'y étant acheminé avec quelques habitants du lieu, et ne sachant pas que tant d'autres y fussent déjà allés, il fut fort étonné de les rencontrer dans le chemin, qui en revenaient par troupes, et d'en voir même plusieurs qui se reposaient sous des arbres, à cause de la grande chaleur qu'il faisait; alors ces paroles de l'Evangile lui vinrent dans la pensée : « Que ces bonnes gens étaient comme des brebis qui n'étaient conduites par aucun pasteur. Voilà », dit-il, « une grande charité qu'ils exercent, mais elle n'est pas bien réglée : ces pauvres malades auront trop de provisions tout à la fois, dont une partie sera gâtée et perdue, et puis après ils retomberont dans leur première nécessité ».

C'est pourquoi, les jours suivants, il conféra avec quelques femmes des plus zélées et des plus considérables de la paroisse, sur les moyens de mettre de l'ordre dans l'assistance qu'on rendait à ces pauvres malades et aux autres qui, à l'avenir, se trouveraient dans une semblable nécessité, de telle sorte qu'ils pussent être secourus pendant tout le temps de leurs maladies. Les ayant donc disposées à cette charitable entreprise, et étant convenu avec elles de la manière qu'il y faudrait agir, il dressa un projet de quelques Règlements qu'elles essayeraient d'observer, pour les faire ensuite arrêter et établir par l'autorité des supérieurs, et convia ces vertueuses femmes de se donner à Dieu pour les mettre en pratique; et ainsi il commença la Confrérie de la Charité pour l'assistance spirituelle et corporelle des pauvres malades, et, ayant fait choix entre elles de quelques officières, elles s'assemblaient tous les mois devant lui, et rapportaient tout ce qui s'était passé.

Cette Confrérie de la Charité a été la première et comme la mère qui en a fait naître un très-grand nombre d'autres. Pendant ce même séjour, il ramena heureusement à l'Eglise quelques hérétiques, et l'amour de Dieu et du prochain qu'il alluma dans leur cœur y produisit les plus grands fruits. C'est là le caractère des conversions de saint Vincent : elles étaient durables, et ceux qui avaient subi ce changement merveilleux, loin de perdre leur première ferveur, gravissaient, sous la conduite d'un si sage directeur, les sentiers de la plus difficile perfection. Nous en allons citer un exemple bien remarquable : Le comte de Rougemont, après quelques entretiens avec saint Vincent sur les affaires de sa conscience et de son salut, prit la résolution de se laisser complétement conduire par un si saint Prêtre. Ce seigneur, nourri toute sa vie à la cour, en avait retenu tous les sentiments et toutes les

maximes ; il passait pour un des plus grands duellistes de son temps. Néanmoins, ô merveilleuse efficacité de la grâce ! Dieu, s'étant servi de la parole de notre Saint pour lui faire connaître le malheureux et damnable état dans lequel il vivait, il en fut tellement touché, que, non-seulement il renonça pour jamais à cette furieuse pratique et à tous les autres déréglements de sa vie ; mais, outre cela, pour réparer le mal passé, il s'adonna à tous les exercices les plus héroïques d'une vie parfaitement chrétienne.

Et, premièrement, ayant vendu sa terre de Rougemont plus de trente mille écus, il employa une grande partie de cette somme en fondations de monastères, et distribua tout le reste aux pauvres ; après s'être appliqué à la méditation des mystères de la Passion de Jésus-Christ, sa piété l'ayant porté à vouloir connaître combien le Fils de Dieu avait reçu de coups dans la flagellation, il donna autant d'écus à la maison de l'Oratoire de Lyon ; et, en peu de temps, on vit en lui un tel changement, et il fit de si grands progrès dans la vertu, sous la conduite de son sage directeur, qu'il en devint un parfait exemplaire. L'oraison était son entretien le plus ordinaire, et on le voyait tous les jours passer trois et quatre heures en méditation, à genoux, sans s'appuyer et toujours tête nue. Le château des Chandes, où il faisait sa demeure, était comme un hospice commun pour les religieux, et un hôpital pour tous les pauvres sains et malades, où ils étaient assistés avec une incroyable charité, tant pour les besoins de leurs corps que pour ceux de leurs âmes.

Un jour que ce pieux gentilhomme allait en voyage, il pensait à Dieu, en cheminant, selon son ordinaire, et il examinait s'il avait pour son amour renoncé à tout : « Il repassait », raconte saint Vincent de Paul, « les affaires, les alliances, la réputation, les grands et les menus amusements du cœur humain ; il tourne, il retourne ; enfin il jette les yeux sur son épée : Pourquoi la portes-tu ? se dit-il à lui-même. Quoi ! quitter cette chère épée, qui t'a servi en tant d'occasions, et qui, après Dieu, t'a tiré de mille et mille dangers ? Si on t'attaquait encore, tu serais perdu sans elle ; mais aussi il peut arriver quelque rixe, où tu n'auras pas la force, portant une épée, de ne pas t'en servir, et tu offenseras Dieu derechef. Que ferai-je donc ? mon Dieu ! que ferai-je ? un tel instrument de ma honte et de mon péché est-il encore capable de me tenir au cœur ? Je ne trouve que cette épée seule qui m'embarrasse. Oh ! je ne serai plus si lâche que de la porter ! Et, en ce moment, se trouvant en face d'un rocher, il descend de son cheval, prend cette épée, la met en pièces contre la pierre, et puis remonte à cheval et s'en va. Il me dit que cet acte de détachement, brisant cette chaîne de fer qui le tenait captif, lui donna une liberté si grande, que, bien que ce fût contre l'inclination de son cœur qu'il aimait cette épée, jamais plus il n'avait eu d'affection à chose périssable et qu'il ne tenait qu'à Dieu seul ».

On peut voir par là ce que peut un acte héroïque de vertu et une victoire remportée de force sur soi-même, pour faire en peu de temps un grand progrès dans le sainteté, et combien il importe de renoncer à l'attache des moindres choses de la terre pour s'unir parfaitement à Dieu.

Le général des galères, voyant avec quelle bénédiction et quel fruit notre Saint travaillait à procurer le salut des âmes sur toutes ses terres, voulut lui fournir une occasion d'étendre plus loin sa charité : il le fit nommer aumônier général des galères. Vincent étant venu à Marseille, y vit le spectacle le plus pitoyable qu'on puisse imaginer : des criminels, doublement misérables, plus chargés du poids insupportable de leurs péchés que de la pesanteur de leurs chaînes ; accablés de misères et de peines, qui leur ôtaient le

soin et la pensée de leur salut, et les portaient incessamment au blasphème et au désespoir. C'était une vraie image de l'enfer, où l'on n'entendait parler de Dieu que pour le renier et le déshonorer : la mauvaise disposition de ces galériens rendait toutes leurs souffrances inutiles et sans fruit.

Etant donc touché d'un sentiment de compassion envers ces pauvres forçats, il se mit en devoir de les consoler et assister le mieux qu'il lui fut possible : et surtout il employa tout ce que sa charité put lui suggérer pour adoucir leurs esprits, et les rendre par ce moyen susceptibles du bien qu'il désirait procurer à leurs âmes. Pour cet effet, il écoutait leurs plaintes avec une grande patience, compatissait à leurs peines, les embrassait, baisait leurs chaînes, et obtint de l'administration qu'ils fussent traités plus humainement, s'insinuant ainsi dans leurs cœurs pour les gagner plus facilement à Dieu.

Les malheureux galériens de Paris étaient dans un état encore plus déplorable que ceux de Marseille, entièrement négligés pour le corps et pour l'âme. Saint Vincent loua une maison exprès au faubourg Saint-Honoré, dans le voisinage de l'église Saint-Roch, pour y retirer ces pauvres forçats. Là, il leur rendit toutes sortes de bons offices : il les visitait fort souvent, les instruisait, les consolait, les disposait à faire de bonnes confessions générales, leur administrait les Sacrements, et, non content du soin qu'il prenait de leurs âmes, il pourvoyait encore au soulagement de leurs corps, et quelquefois il se retirait avec eux et y demeurait pour leur rendre plus de services et leur donner plus de consolation ; ce qu'il a fait même en des temps suspects de maladies contagieuses : l'amour qu'il portait à ces pauvres affligés le faisant s'oublier lui-même et sa propre conservation, pour se donner entièrement à eux. Quand il était obligé de s'absenter pour d'autres affaires, il en laissait le soin à deux bons et vertueux ecclésiastiques.

La Providence semblait conduire notre Saint par la main partout où il y avait des plaies de l'humanité à guérir, et partout il laissait pour chaque mal un remède sûr et durable. Passant par la ville de Mâcon, il la trouva remplie d'un grand nombre de pauvres qui ne faisaient autre chose que courir par les rues et par les églises pour demander l'aumône, sans se mettre en devoir d'observer aucun des commandements de Dieu et de l'Eglise ; ils se plongeaient même dans les vices les plus honteux. Saint Vincent, imitateur du bon Samaritain, ne put passer outre, regardant ces pauvres comme autant de voyageurs qui avaient été dépouillés, maltraités par les ennemis de leur salut ; il résolut de demeurer quelques jours à Mâcon pour essayer de bander leurs plaies et leur donner ou procurer quelque assistance ; et, en effet, il y établit un très-bon ordre, ayant associé des hommes pour assister les pauvres, et des femmes pour avoir soin des malades.

Au commencement, lorsqu'il s'ingéra d'établir ainsi la charité à Mâcon, chacun se moquait de lui, on le montrait au doigt par les rues, croyant qu'il n'en pourrait jamais venir à bout ; et, quand la chose fut faite, chacun fondait en larmes de joie, et les échevins de la ville lui préparaient tant d'honneurs pour son départ, que, ne pouvant les supporter, il fut contraint de partir en cachette pour éviter ces démonstrations.

Il y avait déjà quelques années que Dieu avait fait éclore le saint Ordre des religieuses de la Visitation : cette nouvelle fleur commençait dès lors à répandre une odeur de suavité dans le jardin de l'Eglise. C'était saint François de Sales, évêque de Genève, dont Dieu s'était servi pour donner la vie et la première culture à cette mystique plante : il s'y était appliqué avec

tous les soins que sa charité incomparable avait pu lui suggérer. La Mère de Chantal avait été envoyée à Paris par son bienheureux Père, pour y fonder un monastère de ce saint Ordre ; et elle y travailla avec tant de zèle et de prudence que, malgré toutes les oppositions, contradictions et persécutions qui lui furent faites, les murs de cette petite Jérusalem et de cette demeure de paix s'élevèrent avec un favorable succès.

Lorsqu'il fut question de trouver un père spirituel et un supérieur pour cette religieuse communauté, c'est-à-dire un ange visible qui en fût le gardien pour y conserver le premier esprit que Jésus-Christ lui avait donné, saint François de Sales, qui avait un don tout singulier pour discerner les esprits, et sainte Françoise de Chantal, qui avait un esprit grandement éclairé, choisirent notre Saint pour lui confier ce qui leur était le plus cher et le plus précieux en ce monde. Dieu bénit ce choix et le gouvernement de saint Vincent, qui dura jusqu'à sa mort, quelques efforts qu'il fît pour se décharger d'un si lourd fardeau.

Mais il est temps de raconter les commencements de la grande œuvre de notre Saint, c'est-à-dire de la congrégation de la mission. Madame la générale des galères, ayant reconnu la nécessité et les fruits des missions, avait conçu, ainsi que nous l'avons déjà dit, depuis plusieurs années le pieux dessein de donner à quelque communauté un fonds de 16,000 livres pour en faire, de cinq ans en cinq ans, dans toutes ses terres. Saint Vincent, qu'elle chargea de l'emploi de cette somme, s'adressa aux supérieurs de différentes maisons religieuses, qui, tous, refusèrent, non sans de secrètes dispositions de la Providence. Madame de Gondi fit réflexion que, comme il y avait presque tous les ans plusieurs docteurs et autres vertueux ecclésiastiques qui se joignaient à son saint directeur pour travailler aux missions, on pourrait en former une espèce de Communauté perpétuelle, pourvu qu'on leur procurât une maison où ils pussent se réunir et vivre en commun. Le comte, son mari, en fit part à l'archevêque de Paris, son frère, qui approuva, sans hésiter, un établissement si utile. Notre Saint ne put résister au désir de ce saint prélat; on le mit d'abord, avec le titre de principal, dans le vieux collége *des Bons-Enfants*. Il y avait pour tout bien une chapelle extrêmement pauvre, quelques appartements en mauvais état, et dans le voisinage un certain nombre de maisons qui tombaient en ruine. Tel fut le berceau où Dieu voulait faire éclore une Congrégation qui devait se répandre et fructifier dans toute l'Eglise. Saint Vincent consentit à y recevoir la direction des prêtres qui se retireraient avec lui, et des missions auxquelles ils s'appliqueraient : ces missions étaient surtout pour les pauvres gens de la campagne et pour les galériens. Après la mort de la générale des galères, dont le nom passera à la postérité avec celui de Vincent de Paul, il se retira au collége des Bons-Enfants avec deux autres prêtres. Ils allaient tous trois de village en village catéchiser, exhorter, confesser et faire les autres fonctions et exercices de la mission avec simplicité, humilité et charité, à leurs propres dépens, sans demander ni même recevoir aucune chose de personne. Quand ils partaient, n'ayant aucun serviteur pour garder le collége en leur absence, ils en laissaient les clefs à quelqu'un des voisins : « Nous allions », disait plus tard le saint Fondateur, « tout bonnement et simplement, envoyés par NN. SS. les évêques, évangéliser les pauvres, ainsi que Notre-Seigneur avait fait : voilà ce que nous faisions ; et Dieu faisait de son côté ce qu'il avait prévu de toute éternité. Il donna quelque bénédiction à nos travaux : ce que voyant, d'autres bons ecclésiastiques se joignirent à nous et demandèrent d'être avec nous, non pas tous à la fois, mais en divers temps. O Sauveur ! qui eût

jamais pensé que cela fût venu en l'état où il est maintenant? Qui m'eût dit cela, pour lors, j'aurais cru qu'il se serait moqué de moi. Et néanmoins c'était par là que Dieu voulait donner commencement à la Compagnie. Eh bien ! appellerez-vous humain ce à quoi nul homme n'avait jamais pensé ? Car ni moi, ni le pauvre M. Portail n'y pensions pas. Hélas ! nous en étions bien éloignés ».

Par Bulle du pape Urbain VIII, du 12 janvier 1632, cette sainte Compagnie a été érigée en *Congrégation de la Mission*, sous la conduite du Serviteur de Dieu à qui Sa Sainteté donna le pouvoir de faire et de dresser des règlements. Il serait trop long de développer les maximes qui furent comme l'esprit de ces règles. Il y en a pourtant deux que nous ne pouvons passer sous silence. Il voulait qu'on regardât toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les autres pour exciter plus efficacement son cœur à leur rendre tous les devoirs de charité. Il regardait ce divin Sauveur comme Pontife et Chef de l'Eglise dans notre Saint-Père le Pape, comme évêque et prince des pasteurs dans les évêques, docteur dans les docteurs, prêtre dans les prêtres, religieux dans les religieux, souverain et puissant dans les rois, noble dans les gentilshommes, juge et très-sage politique dans les magistrats, gouverneurs et autres officiers. Et le royaume de Dieu étant comparé dans l'Evangile à un marchand, il le considérait comme tel dans les hommes de trafic, comme ouvrier dans les artisans, pauvre dans les pauvres, infirme et agonisant dans les malades et les mourants ; et, considérant ainsi Jésus-Christ en tous ces états, et en chaque état voyant une image de ce Souverain Seigneur, qui reluisait en la personne de son prochain, il s'excitait par cette vue à honorer, respecter, aimer et servir chacun en Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur en chacun ; conviant les siens, et ceux auxquels il en parlait, d'entrer dans cette maxime et de s'en servir pour rendre leur charité plus constante et plus parfaite envers le prochain.

Il ne s'étudia pas moins à inspirer aux siens un esprit d'abaissement, d'humiliation, d'avilissement et de mépris de soi-même ; il les a toujours portés à se considérer comme les moindres de tous ceux qui travaillent dans l'Eglise, et à mettre dans leur estime tous les autres au-dessus d'eux. Nous ne saurions mieux faire connaître ceci que par les paroles mêmes qu'il prononça un jour, de l'abondance de son cœur, au sujet de ce qu'un prêtre, nouvellement reçu dans sa Congrégation, la qualifia de sainte Congrégation. Cet humble serviteur de Dieu l'arrêta tout court et lui dit : « Monsieur, quand nous parlons de la Compagnie, nous ne devons point nous servir de ce terme : Sainte Compagnie, sainte Congrégation, ou autres termes équivalents et relevés, mais nous servir de ceux-ci : La pauvre Compagnie, la petite Compagnie et semblables. Et en cela nous imiterons le Fils de Dieu, qui appelait la Compagnie de ses Apôtres et de ses Disciples petit Troupeau, petite Compagnie. Oh ! que je voudrais qu'il plût à Dieu de faire la grâce à cette chétive Congrégation de se bien établir dans l'humilité, de faire fonds et bâtir sur cette vertu, et qu'elle demeurât là comme dans son poste et dans son cadre ! Messieurs, ne nous trompons pas : si nous n'avons l'humilité, nous n'avons rien. Je ne parle pas seulement de l'humilité extérieure, mais je parle principalement de l'humilité de cœur et de celle qui nous porte à croire véritablement qu'il n'y a nulle personne sur la terre plus misérable que vous et moi ; que la Compagnie de la Mission est la plus chétive de toutes les Compagnies, et la plus pauvre pour le nombre et la condition des sujets; et être bien aise que le monde en parle ainsi. Hélas! vouloir être estimé, qu'est-ce que cela, sinon vouloir être traité autrement que le Fils de

Dieu ? C'est un orgueil insupportable. Le Fils de Dieu étant sur la terre, qu'est-ce qu'on disait de lui ? Et pour qui a-t-il bien voulu passer dans l'esprit du peuple ? Pour un fou, pour un séditieux, pour un pécheur, quoiqu'il ne le fût point. Jusque-là même qu'il a voulu souffrir d'être bien assimilé à un Barabbas, à un brigand, à un meurtrier, à un très-méchant homme. O Sauveur ! ô mon Sauveur ! que votre sainte humilité confondra de pécheurs, comme moi misérable, au jour de votre jugement ! Prenons garde à cela ; prenez-y garde, vous qui allez en mission, vous autres qui parlez en public; quelquefois et assez souvent, l'on voit un peuple si touché de ce que l'on a dit, l'on voit que chacun pleure ; et il s'en rencontre même qui, passant plus avant, vont jusqu'à proférer ces mots : Bienheureux le ventre qui vous a portés, et les mamelles qui vous ont allaités. Nous avons ouï dire de semblables paroles quelquefois. Entendant cela, la nature se satisfait, la vanité s'engendre et se nourrit, si ce n'est qu'on réprime ces vaines complaisances, et qu'on ne cherche purement que la gloire de Dieu, pour laquelle seule nous devons travailler ; oui ! purement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Car, en user autrement, c'est se prêcher soi-même et non pas Jésus-Christ, et, une personne qui prêche pour se faire applaudir, louer, estimer, faire parler d'elle, qu'est-ce que fait cette personne, ce prédicateur ? qu'est-ce qu'il fait ? Un sacrilége ; oui, un sacrilége ! Quoi ! se servir de le parole de Dieu et des choses divines, pour acquérir de l'honneur et de la réputation ! oui, c'est un sacrilége. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! faites la grâce à cette pauvre petite Compagnie, que pas un de ses membres ne tombe dans ce malheur ! Croyez-moi, Messieurs, nous ne serons jamais propres pour faire l'œuvre de Dieu, que nous n'ayons une profonde humilité et un entier mépris de nous-mêmes. Non, si la Congrégation de la Mission n'est humble, et si elle n'est persuadée qu'elle ne peut rien faire qui vaille, qu'elle est plus propre à tout gâter qu'à bien réussir, elle ne fera jamais grand'chose ; mais lorsqu'elle sera et vivra dans l'esprit que je viens de dire, alors, Messieurs, elle sera propre pour les desseins de Dieu, parce que c'est de tels sujets que Dieu se sert pour opérer les grands et véritables biens ».

Pendant que ces humbles serviteurs de Jésus-Christ vivaient ainsi dans la retraite la plus obscure, le divin Maître disposait les moyens de les établir dans la maison de Saint-Lazare, située sur la route de Paris à Saint-Denis, aujourd'hui faubourg Saint-Denis, seigneurie ecclésiastique où il y avait justice haute, moyenne et basse, de vastes logements et des enclos non moins considérables. Le prieur de cette maison, Adrien Le Bon, ne pouvant plus vivre en bonne intelligence avec ses religieux, et ayant ouï parler de quelques bons prêtres qui s'adonnaient à faire des missions, et qu'il y avait un homme de Dieu en leur compagnie, résolut de venir le trouver et de lui offrir son prieuré. Une offre si avantageuse étonna beaucoup l'humble Vincent ; elle produisit sur lui le même effet qu'un éclat de tonnerre imprévu : « Eh quoi ! Monsieur », lui dit le bon prieur, « vous tremblez ». — « Il est vrai, Monsieur », lui répondit-il, « que votre proposition m'épouvante, et elle me paraît si fort au-dessus de nous, que je n'ose y élever ma pensée. Nous sommes de pauvres prêtres qui vivons dans la simplicité, sans autre dessein que de servir les pauvres gens des champs. Nous vous sommes grandement obligés de votre bonne volonté, et nous vous en remercions très-humblement ; mais permettez-nous de ne pas accepter votre offre ». Dans l'espace de six mois on revint plus de vingt fois à la charge. On finit par lui dire qu'en refusant cette maison il résistait au Saint-Esprit, qu'il en répon-

drait devant Dieu. Il ne céda que par obéissance. Il était prêt, comme il l'a dit en une autre occasion, à tout souffrir, à rester dans la plus grande pauvreté, plutôt que de gêner les desseins de Dieu sur lui. Or, toutes les circonstances semblaient s'unir d'elles-mêmes pour l'exécution de ses desseins éternels.

Une sainte femme, qui, au jugement de cinq grands évêques, fut donnée à son siècle pour le convaincre que ni la délicatesse du tempérament ni les engagements du monde ne sont des obstacles invincibles à la plus haute perfection, prit une maison près de celle de saint Vincent, sans le connaître. C'était Madame Legras[1], destinée à devenir la mère des pauvres comme notre Saint en fut le père. Elle les visitait déjà sans faire attention à leurs maladies, leur présentait elle-même la nourriture comme à de tendres enfants, faisait leurs lits, les consolait, les préparait à mourir, les ensevelissait après leur mort. Jean-Pierre Camus, évêque de Belley et illustre ami de saint François de Sales, ne pouvant plus la diriger, parce qu'il fallait s'éloigner de Paris, la mit sous la conduite de notre Saint. Dieu avait ménagé toute cette affaire, parce qu'il voulait se servir de ces deux grands cœurs pour donner à son Eglise une nouvelle compagnie de vierges uniquement consacrées aux œuvres de miséricorde. Après une épreuve de quatre ans passés dans la retraite, elle reçut l'ordre de saint Vincent, en 1629, de visiter une partie des lieux où l'on avait établi des assemblées de charité, pour honorer les voyages que la charité du Fils de Dieu lui a fait entreprendre, et participer aux peines, aux lassitudes, aux contradictions que ce divin Sauveur y a essuyées. Elle parcourut avec les plus grands fruits plusieurs diocèses, apprenant aux associations de charité à se bien acquitter de leurs saintes fonctions, les établissant où elles n'existaient pas, leur procurant d'abondantes aumônes : ces confréries furent bientôt établies dans la capitale du royaume.

A la tête de cette vaillante armée de la charité, on voyait toujours Madame Legras qui, comme un vaillant général, ne reculait devant aucun danger. Il lui arriva un jour d'approcher d'une fille qui avait la peste ; ce que saint Vincent ayant su, il lui écrivit en ces termes : « Je viens d'apprendre, il n'y a qu'une heure, l'accident qui est arrivé à la fille que vos gardes des pauvres retiraient, et comme vous l'avez visitée ; je vous avoue, Madame, que d'abord cela m'a si fort attendri le cœur, que, s'il n'eût été nuit, je fusse parti à l'heure même pour aller vous voir. Mais la bonté de Dieu sur les personnes qui se donnent à lui pour le service des pauvres, dans la Confrérie de la Charité, en laquelle, jusqu'à présent, aucune n'a été frappée de la peste, me fait avoir une très-parfaite confiance en lui que vous n'en aurez point de mal. Croiriez-vous, Madame, que non-seulement je visitai feu le sous-prieur de Saint-Lazare qui mourut de la peste, mais même

1. Mme Legras, qui fonda, conjointement avec saint Vincent de Paul, la Congrégation des *Filles de la Charité*, dite aussi *Sœurs Grises*, était fille de Louis de Marillac, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal de Marillac. Elle fut infiniment plus recommandable par ses vertus que par sa naissance. Elle épousa Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625, après douze ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de saint Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le 15 mars 1660. Voici ce que saint Vincent de Paul dit d'elle, dans une lettre datée du Samedi saint 1660 : « Je recommande son âme à vos prières, quoique, peut-être, elle n'ait pas besoin de ce secours, car nous avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire de Dieu, promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle a fait ».

Les Filles de la Charité, dont la maison mère est maintenant dans la rue du Bac, conservent avec respect le corps de leur pieuse fondatrice, qui est inhumé dans leur chapelle et recouvert d'une table de marbre avec une inscription honorable à la mémoire de cette vertueuse femme. — Godescard, édition Lefort.

que je sentis son haleine ; et néanmoins ni moi ni nos gens qui l'assistèrent jusqu'à l'extrémité, n'en avons point eu de mal. Non, Madame, ne craignez point ; Notre-Seigneur veut se servir de vous pour quelque chose qui regarde sa gloire, et j'estime qu'il vous conservera pour cela. Je célébrerai la sainte Messe à votre intention ».

Cependant, plusieurs dames enrôlées dans les associations de charité, ne pouvaient, soit par l'opposition de leurs maris, soit pour d'autres raisons, rendre aux pauvres et aux malades les assistances nécessaires, et, lorsqu'elles employaient leurs gens pour leur rendre des services, il arrivait le plus souvent qu'ils n'avaient ni adresse ni affection pour s'en bien acquitter. On chercha donc pour servante des pauvres malades quelques bonnes filles qui n'avaient pas de disposition pour le mariage, ni le moyen d'être religieuses, et qui voulussent, pour l'amour de Dieu, se consacrer tout entières au soin des pauvres. Saint Vincent mit celles que la Providence lui envoya entre les mains de Mme Legras, pour apprendre non-seulement à soigner les malades, mais surtout l'exercice de l'oraison et la vie spirituelle ; parce qu'il est impossible de persévérer longtemps dans une vocation si pénible et de vaincre les répugnances de la nature, sans un grand fonds de vertu et surtout sans une union continuelle avec Dieu. Cela se fit en l'année 1633, seulement par manière d'essai, et Mme Legras, aussi bien que notre Saint, était loin de penser que c'était là, dans les desseins de Dieu, une pépinière d'où ces filles de la charité se répandraient par toute la terre. Rien n'est plus beau que le règlement qu'il leur donna ; ce seul passage en donnera une idée : « Elles considéreront qu'encore qu'elles ne soient pas dans une Congrégation, cet état n'étant pas convenable aux emplois de leur vocation, néanmoins, parce qu'elles sont beaucoup plus exposées que les religieuses cloîtrées et grillées, n'ayant pour monastère que les maisons des malades, pour cellule quelque pauvre chambre et bien souvent de louage, pour chapelle l'église paroissiale, pour cloître les rues de la ville, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu et pour voile la sainte modestie ; pour toutes ces considérations, elles doivent avoir autant ou plus de vertus que si elles étaient professes dans un Ordre religieux. C'est pourquoi elles tâcheront de se comporter, en tous ces lieux-là du moins, avec autant de retenue, de récollection et d'édification que font les vraies religieuses dans leurs monastères. Et, pour obtenir de Dieu cette grâce, elles doivent s'étudier à l'acquisition de toutes les vertus qui leur sont recommandées par leurs Règles, et particulièrement d'une profonde humilité, d'une parfaite obéissance et d'un grand détachement des créatures ; et surtout elles useront de toutes les précautions possibles pour conserver parfaitement la chasteté du corps et du cœur ».

Plus tard, des jeunes filles de condition s'offrirent pour partager de si saints emplois : elles briguaient comme un honneur de servir de pauvres abandonnés qui n'auraient pas été admis à les servir dans le monde ; le grain de sénevé devint vite un grand arbre sous la rosée du ciel et ses branches servirent d'abri à l'orphelin abandonné, à la veuve désolée, au soldat couvert de blessures, à toutes les misères, à toutes les infortunes.

L'Esprit-Saint, si nous osons ainsi parler, se servit de notre Saint pour renouveler la face de la terre : il s'en fit surtout un instrument dans la réforme du clergé. Les ministres de l'Eglise vivaient dans un tel désordre qu'il était bien difficile de convertir les anciens ; il fallait s'efforcer d'en préparer de meilleurs pour l'avenir. Au mois de juillet 1628, l'évêque de

Beauvais, ayant avec lui saint Vincent dans son carrosse, resta quelque temps rêveur ; et comme on lui demanda ce qu'il avait, il dit qu'il venait de penser que le moyen le plus court et le plus assuré pour préparer les aspirants aux saints Ordres était de les réunir chez lui, quelques jours auparavant, pour les y informer des choses qu'ils devaient savoir et pratiquer : « Ah ! Monseigneur », s'écria notre Saint, « voilà une pensée qui est de Dieu ; voilà un excellent moyen pour remettre petit à petit tout le clergé de votre diocèse en bon ordre ». Au mois de septembre suivant, quinze ou vingt jours avant l'Ordination, il se rendit à Beauvais pour prêcher cette retraite, « étant plus assuré », disait-il, « que Dieu demandait ce service de lui, l'ayant appris de la bouche d'un évêque, que si cela lui avait été révélé par un ange ». Bientôt cette sainte pratique s'établit à Paris, où l'archevêque obligea les ordinands de se retirer pendant dix jours chez les prêtres de la Mission, et de là elle se répandit par toute la France et jusqu'en Italie ; la ville de Rome, entre autres, en recueillit les fruits les plus merveilleux. Mais ce ne sont pas seulement les ecclésiastiques qui se doivent réformer dans la retraite en rentrant en eux-mêmes et en donnant à leur âme la nourriture qui lui convient dans ces exercices spirituels ; tout fidèle en a besoin : « La terre est en désolation », disait un Prophète, « parce qu'il n'y a personne qui se recueille et qui s'applique à penser et à méditer dans son cœur : on s'épanche sur les objets extérieurs et on oublie les intérieurs qui sont notre âme, Dieu, la vie éternelle ». Notre Saint, voyant la nécessité de ces exercices spirituels, ouvrit la porte de sa maison, et encore plus celle de son cœur, à toutes les personnes qui auraient cette dévotion ; il semblait dire, à l'imitation de son divin Maître : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés du fardeau de vos péchés et de vos vices et je vous soulagerai ». Son invitation ne fut pas négligée. On a vu souvent, dans la maison de Saint-Lazare, des seigneurs portant le cordon bleu, des gens du palais, des artisans, des laquais, mêlés à une foule d'ecclésiastiques, manger au même réfectoire, prier ensemble ; en un mot, suivre les mêmes exercices. Aussi, notre Saint, à cause de ce mélange, comparait-il Saint-Lazare à l'arche de Noé. Les femmes obtenaient les mêmes soins chez les filles de la Charité.

Quelques vertueux ecclésiastiques ayant passé par les exercices de l'Ordination et reçu, par ce moyen, de grandes grâces, désiraient conserver et même augmenter ce trésor spirituel. Notre Saint, à qui ils s'adressèrent pour cette fin, leur proposa une conférence spirituelle par semaine, où ils pourraient s'éclairer, s'entr'aider, s'encourager dans leurs travaux et se perfectionner dans leurs emplois. Cette assemblée, petite au commencement, se multiplia avec une bénédiction particulière. Il en sortit de saints et savants personnages, comme archevêques, évêques, vicaires généraux, chanoines, curés, qui, en différents diocèses du royaume, firent un grand bien par l'exemple de leur vie, leur science et leur zèle. Le cardinal de Richelieu, ayant un jour fait venir saint Vincent, lui demanda quels étaient particulièrement ceux qu'il estimait dignes de l'épiscopat ; et, prenant la plume, il en dressa lui-même la liste de sa main, sous la dictée de notre Saint. Celui-ci, loin de laisser deviner aux ecclésiastiques de la conférence les grandes charges qui les attendaient, les exhortait sans cesse à fuir l'éclat et les grandeurs, à embrasser leur propre abjection, à catéchiser, à soigner les pauvres et les prisonniers.

La charité de saint Vincent pour les galériens, dont il connaissait les misères, ne lui permettait pas de les oublier : grâce à lui, ils eurent un

hôpital à Marseille et à Paris, où ils reçurent tous les soins de l'âme et du corps lorsqu'ils étaient malades.

Ce qui faisait bien voir que, dans toutes ses entreprises, il était poussé par l'Esprit-Saint et servait comme d'un instrument de la Providence, c'est qu'il n'agissait point avec précipitation, se croyait toujours incapable de rien entreprendre et ne faisait rien que par obéissance. Une pieuse dame lui ayant proposé d'établir une assemblée de dames qui prendraient quelque soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu, il ne travailla à cette belle œuvre que lorsqu'il eut reçu la volonté de Dieu par l'organe de son évêque. Ces dames furent bientôt associées et animées de l'esprit de notre Saint. Quoique leur but principal fût de donner des consolations spirituelles à deux mille malades, de leur apprendre le catéchisme et de les préparer à bien mourir, elles commençaient toujours par le soulagement des corps afin de mieux arriver à l'âme. Outre la nourriture qu'elles faisaient distribuer le matin, elles apportaient elles-mêmes, après le dîner, sur les trois heures, la collation pour tous : du pain blanc, du biscuit, des confitures, des raisins et des cerises dans la saison et autres douceurs, qu'elles allaient distribuer quatre ou cinq ensemble chaque jour, à leur tour, ceintes de tabliers : se séparant par les salles, elles passaient d'un lit à l'autre pour rendre toutes sortes de services aux malades, ou plutôt à Notre-Seigneur, en leur personne ; car leur saint directeur leur avait bien recommandé de l'invoquer en entrant dans son autel, comme le Père des pauvres, et d'obéir en tout humblement aux religieuses comme à des anges visibles. Ces pieuses dames furent dès lors associées à toutes les bonnes œuvres de saint Vincent. En voici une où leur charité, ainsi que celle de notre Saint, mériterait d'être représentée, comme font ordinairement les peintres qui dépeignent la Charité avec des mamelles et un grand nombre de petits enfants qu'elle tient entre ses bras et sur son sein.

Trois ou quatre cents enfants nouveau-nés étaient abandonnés chaque année dans les rues de Paris par des mères dénaturées, qui ne prenaient pas même soin de leur procurer la vie de l'âme par le baptême. On les recueillait dans une maison où ils ne trouvaient que la mort, ou quelque chose de pis, et la plupart sans avoir été lavés dans l'eau qui ouvre le ciel. Saint Vincent se fit leur nourricier : son cœur et celui des dames de la charité éprouvèrent pour ces innocentes créatures un amour que leurs marâtres mères n'avaient pas voulu recevoir de la nature. On les réunit dans un hôpital, où l'on prit soin de leur nourriture et de leur éducation. Mais, les dépenses augmentant chaque année, les dames de la charité se trouvaient fort en peine de soutenir une si grande charge. Elles tinrent une assemblée générale à ce sujet, l'an 1648, où saint Vincent mit en délibération si la Compagnie devait cesser ou bien continuer à prendre soin de la nourriture de ces enfants, étant en sa liberté de s'en décharger, puisqu'elle n'avait point d'autre obligation à cette bonne œuvre que celle d'une simple charité. Il leur proposa les raisons qui pouvaient les dissuader ou persuader ; il leur fit voir que jusqu'alors, par leurs charitables soins, elles en avaient fait vivre jusqu'à cinq ou six cents, qui fussent morts sans leur assistance, dont plusieurs apprenaient un métier et d'autres étaient en état d'en apprendre ; que, par leur moyen, tous ces pauvres enfants, en apprenant à parler, avaient appris à connaître et à servir Dieu ; que de ces commencements elles pouvaient inférer quel serait à l'avenir le fruit de leur charité. Et puis, élevant un peu sa voix, il conclut avec ces paroles : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créa-

tures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et, au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter ». Saint Vincent ayant prononcé ces paroles avec un ton de voix qui faisait assez connaître quel était son sentiment, ces dames en furent si fort touchées, que toutes, unanimement, conclurent qu'il fallait soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité, et pour cela elles délibérèrent entre elles des moyens de la faire subsister.

Le cardinal de Richelieu témoignait à notre Saint être fort aise de le voir de temps en temps, et même de le consulter quelquefois sur les moyens de procurer la gloire de Dieu dans le clergé. Le serviteur de Dieu lui dit que, pour faire revivre le premier esprit ecclésiastique, les exercices des ordinands, les conférences, les retraites, ne suffisaient pas, mais qu'il fallait porter le remède jusque dans la première source de la cléricature, c'est-à-dire préparer et disposer de longue main les enfants qui témoignaient avoir quelque inclination et vocation pour cet état, selon l'intention du saint Concile de Trente. Le cardinal goûta fort cette proposition, et fournit à notre Saint les moyens d'établir un petit et un grand séminaire, où l'on devait surtout s'exercer à la vertu et à l'oraison. Les prélats du royaume, voyant les heureux fruits de ces établissements, en voulurent avoir de pareils dans leurs diocèses, et plusieurs d'entre eux en confièrent la conduite aux prêtres de la Mission ; ainsi le clergé de France reprit sa première splendeur. Toutes les œuvres de notre Saint embrassaient, non-seulement un royaume, mais toute la terre. Il en fut de même de ses charités, et, chose dont l'histoire n'offre pas d'exemple, on vit un seul homme, avec de simples aumônes que Dieu multiplia sans doute entre ses mains, nourrir des peuples entiers, comme ceux de la Lorraine, de la Champagne, de la Picardie, désolées par la guerre, la famine et la peste. La Lorraine surtout éprouva des extrémités auxquelles on ne peut comparer que les horreurs du siége de Jérusalem. Les pauvres y mouraient de faim par milliers. On vit des mères manger leurs enfants. Le cœur de Vincent de Paul fut déchiré à ces nouvelles, comme s'il eût été le père de toutes les familles souffrantes. Pendant que la France envoyait ses armées ravager la Lorraine, il envoyait ses prêtres, ses religieuses, au secours de ce malheureux pays, avec des aumônes, du blé, des vêtements, des médicaments pour les malades. La reine-mère, les dames de la charité, et, avant tout, la Providence, soutenaient cette œuvre de miséricorde, qu'on ne peut guère expliquer sans miracles. Un seul frère de la Mission a fait cinquante-trois voyages en Lorraine pendant neuf ou dix années, pour y porter des sommes énormes; par une protection manifeste de Dieu, bien qu'il fît ces voyages au travers des armées, il n'a jamais été volé, ni fouillé, et est toujours arrivé heureusement dans les lieux où il devait distribuer ses aumônes. Saint Vincent recueillit à Paris les prêtres, les religieuses, les gentilshommes de Lorraine, que la misère chassait de leur pays, et ceux d'Irlande, persécutés par Cromwel : « Il est juste », disait-il, « d'assister et de soulager cette pauvre noblesse, pour honorer notre Seigneur qui était très-noble et très-pauvre tout ensemble ». Il fit plus ; il s'en alla un jour trouver le cardinal de

Richelieu, et après lui avoir exposé avec toute sorte de respect la souffrance extrême du pauvre peuple et tous les autres désordres et péchés causés par la guerre, il se jeta à ses pieds en lui disant : « Monseigneur, donnez-nous la paix ; ayez pitié de nous ; donnez la paix à la France ». Ce qu'il répéta avec tant de sentiment, que ce grand cardinal en fut touché ; et, ayant pris en bonne part sa remontrance, il lui dit qu'il y travaillait, et que cette paix ne dépendait pas de lui seul, mais aussi de plusieurs autres personnes, tant du royaume que du dehors.

Le roi Louis XIII, ayant ouï parler de la vertu et de la sainteté de vie de l'humble serviteur de Dieu, lui manda de le venir trouver à Saint-Germain en Laye, au commencement de sa dernière maladie, pour être assisté en cet état de ses bons et salutaires avis. Le premier compliment que saint Vincent fit de premier abord à Sa Majesté, fut de lui dire ces paroles du Sage : « Sire », *Timenti Deum, bene erit in extremis ;* « celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie... » ; à quoi Sa Majesté, toute remplie des sentiments de sa piété ordinaire, qui lui avait fait lire et méditer souvent ces belles sentences de l'Ecriture, répondit en achevant le verset : *Et in die defunctionis suæ benedicetur ;* « et il sera béni (du Seigneur) au jour de sa mort ».

Et un autre jour, comme ce saint homme entretenait le roi du bon usage des grâces de Dieu, ce prince faisant réflexion sur tous les dons qu'il avait reçus de Dieu, et considérant l'éminence de la dignité royale à laquelle la Providence l'avait élevé, les grands droits qui y sont annexés, et particulièrement celui de nommer aux évêchés et aux prélatures de son royaume : « O monsieur Vincent ! » lui dit-il, « si je retournais en santé, les évêques seraient trois ans chez vous ».

Lorsque ce prince très-chrétien vit que Dieu voulait le retirer de ce monde, il manda derechef saint Vincent pour l'assister dans ce dernier passage. Il retourna donc à Saint-Germain, et se rendit auprès de Sa Majesté trois jours avant son décès : il demeura presque toujours en sa présence, pour l'aider à élever son esprit et son cœur à Dieu, et à former intérieurement des actes de religion et des autres vertus propres pour se bien disposer à ce dernier moment, d'où dépend l'éternité.

Après la mort du roi, la régente, Anne d'Autriche, jugea qu'il était expédient d'établir un conseil particulier pour les affaires ecclésiastiques. Notre Saint en fit partie. Il ne cessa, dès lors, de s'adresser à Dieu, le priant tous les jours qu'il lui plût de le délivrer de cet embarras ; et il a dit à une personne de confiance que depuis ce temps-là il n'avait jamais célébré la sainte messe sans demander cette grâce. S'étant retiré hors de Paris pendant quelques jours, le bruit courut qu'il était disgracié et qu'il avait eu ordre de se retirer de la cour ; comme, après son retour, un ecclésiastique de ses amis se réjouissait avec lui de ce que ce bruit ne s'était pas trouvé véritable, il lui dit en levant les yeux au ciel et en se frappant la poitrine : « Ah ! misérable que je suis, je ne suis pas digne de cette grâce ! »

Dieu voulut qu'il demeurât pour le moins dix ans dans cet emploi qui lui était très-pénible, parce que c'était à lui qu'on renvoyait la plupart des affaires qui devaient se traiter en ce conseil ; il recevait les placets qu'on présentait à Sa Majesté, et prenait connaissance des raisons et des qualités des personnes qui demandaient, ou pour lesquelles on demandait des bénéfices, pour en faire ensuite son rapport au conseil : la reine l'avait particulièrement chargé de l'avertir de la capacité des personnes, afin que Sa Majesté ne fût point surprise. Mais c'était un sujet d'admiration de voir ce

grand serviteur de Dieu conserver une sainte égalité d'esprit au milieu d'un flux et reflux de personnes et d'affaires dont il était assailli continuellement, et posséder son âme en paix sous un accablement de distraction et d'importunités. Il recevait toujours avec une même sérénité de visage ceux qui venaient le trouver, et sans sortir de lui-même, il se faisait tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

Notre Saint eut beaucoup à souffrir pendant les troubles de la Fronde; mais il oubliait ses propres souffrances et celles de sa Congrégation, pour procurer le bien spirituel et corporel du pauvre peuple à Paris et dans plusieurs autres lieux. Ses missionnaires allaient chaque jour de village en village avec des bêtes chargées de vivres et de hardes, pour les distribuer selon les besoins de chacun ; ils distribuaient aussi des potages qui ont sauvé la vie à un nombre presque innombrable de pauvres faméliques : mais ils la perdaient souvent eux-mêmes, mourant victimes de leur charité, tombant pour ainsi dire les armes à la main sur le champ de bataille, et saint Vincent bénissait le Seigneur qui accordait une si belle couronne à ses enfants.

On ne saurait dire avec quelle ardeur et quelle tendresse de cœur il recommandait aux personnes pieuses de joindre aux œuvres de miséricorde les vœux, les prières, les jeûnes, les mortifications et autres exercices de pénitence ; les dévotions, les pèlerinages à Notre-Dame, à Sainte-Geneviève et autres saints tutélaires de Paris et de la France ; les confessions et communions fréquentes, les messes et sacrifices pour essayer de fléchir la miséricorde de Dieu et d'apaiser sa colère : on ne saurait dire ce qu'ont fait pour cela par ses avis plusieurs bonnes âmes durant plusieurs années; combien de dames fort délicates ont infligé de rudes austérités à leurs corps, et n'y ont pas épargné les haires, disciplines et autres macérations pour les joindre aux siennes propres et à celles de sa Compagnie. Qui pourrait exprimer sa douleur sur les désordres des armées? Combien il était sensiblement et vivement touché des violences qui se commettaient en tous lieux et contre toutes sortes de personnes; des sacriléges et des profanations du très-saint Sacrement et des églises, et de tous les autres désordres causés par des gens de guerre ! Combien de fois a-t-il dit, parlant aux ecclésiastiques : « Ah ! Messieurs, si notre maître est près de recevoir cinquante coups de bâton, tâchons d'en diminuer le nombre et de lui en épargner quelques-uns ; faisons quelque chose pour réparer ses outrages: qu'il y ait du moins quelqu'un qui le console dans ses persécutions et ses souffrances ! » Il établit à cet effet, dans la maison de Saint-Lazare, que tous les jours trois missionnaires jeûneraient à cette intention : un prêtre, un clerc et un frère ; que le prêtre célébrerait la messe et que les deux autres y communieraient. Une fois, étant extraordinairement touché des misères que le fléau de la guerre causait par toute la terre, au sortir de l'oraison mentale, dont le sujet était l'utilité des souffrances, il parla à toute sa communauté en ces termes :

« Je renouvelle la recommandation que j'ai tant de fois faite, et qu'on ne saurait assez faire , de prier Dieu pour la paix, afin qu'il lui plaise de réunir les cœurs des princes chrétiens. Hélas ! nous voyons la guerre de tous côtés et en tous lieux : guerre en France, guerre en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Suède, en Pologne, attaquée par trois endroits : en Irlande dont les pauvres habitants sont transportés de leur pays dans des lieux stériles, sur des montagnes et des rochers presque inaccessibles et inhabitables: l'Ecosse n'est guère mieux ; pour l'Angleterre, on sait l'état déplorable où

elle est ; guerre enfin par tous les royaumes, et misère partout. En France, tant de personnes sont dans la souffrance ! O Sauveur ! ô Sauveur ! combien y en a-t-il ? Si pour quatre mois que nous avons eu ici la guerre, nous avons vu tant de misères au cœur de la France où les vivres abondent de toutes parts, que peuvent faire ces pauvres gens des frontières, qui sont exposés à toutes ces misères et ressentent ces fléaux depuis vingt ans ? » Puis, parlant des gens de la campagne, des personnes du peuple, il les recommande ainsi : « Ils sont tous les jours dans les fatigues, exposés tantôt aux ardeurs du soleil et tantôt aux autres injures de l'air ; ces pauvres laboureurs et vignerons, qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, nous donnent leurs travaux, et ils s'attendent aussi qu'au moins nous prierons Dieu pour eux. Hélas ! mes frères, tandis qu'ils se fatiguent ainsi pour nous nourrir, nous cherchons l'ombre et nous prenons du repos ! Dans les missions mêmes où nous travaillons, nous sommes au moins à l'abri des injures de l'air dans les églises, et non pas exposés aux vents, aux pluies et aux rigueurs des saisons. Certes, vivant ainsi de la sueur de ces pauvres gens et du patrimoine de Jésus-Christ, nous devrions toujours penser, quand nous allons au réfectoire, si nous avons bien gagné la nourriture que nous allons prendre. Pour moi, j'ai souvent cette pensée qui me donne bien de la confusion, et je me dis à moi-même : Misérable, as-tu gagné le pain que tu vas manger, le pain qui te vient des pauvres ? Au moins, mes frères, si nous ne le gagnons pas comme ils le font, prions Dieu pour eux, et qu'il ne se passe aucun jour que nous ne les offrions à Notre-Seigneur, afin qu'il lui plaise de leur donner la grâce de faire un bon usage de leurs souffrances. Nous disions, ces jours passés, que Dieu compte particulièrement sur les prêtres pour arrêter le cours de son indignation ; il compte qu'ils feront comme Aaron, et qu'ils se mettront l'encensoir en main entre lui et ces pauvres gens, ou bien qu'ils se rendront entremetteurs comme Moïse, pour obtenir la cessation des maux qu'ils souffrent pour leur ignorance et pour leurs péchés, et que peut-être ils ne souffriraient pas s'ils avaient été instruits, et si on avait travaillé à leur conversion. C'est donc à ces pauvres que nous devons rendre ces offices de charité, tant pour satisfaire au devoir de notre caractère, que pour leur rendre quelque sorte de reconnaissance pour les biens que nous recevons de leurs labeurs. Tandis qu'ils souffrent et qu'ils combattent contre la nécessité et contre toutes les misères qui les attaquent, il faut que nous fassions comme Moïse, et qu'à son exemple nous levions continuellement les mains au ciel pour eux ; et s'ils souffrent pour leurs péchés et pour leur ignorance, nous devons être leurs intercesseurs envers la divine miséricorde, et la charité nous oblige de leur tendre les mains pour les en retirer ; et si nous ne nous employons, même aux dépens de notre vie, pour les instruire et pour les aider à se convertir parfaitement à Dieu, nous sommes en quelque façon les causes de tous les maux qu'ils endurent ».

Il nous faudrait des volumes pour raconter toutes les institutions que Dieu établit, toutes les œuvres qu'il accomplit dans son Eglise par la main de Vincent de Paul ; il sera plus utile de connaître l'âme qui animait ce corps, l'esprit qui vivifiait les actes extérieurs ; nous voulons parler de sa vie intérieure, de ses vertus, des grâces particulières dont Dieu le favorisait.

Saint Vincent avait reçu une latitude et capacité de cœur qui lui faisait embrasser toutes les vertus dans leur degré le plus parfait ; et, chose merveilleuse, on l'a vu exceller dans celles dont les pratiques étaient fort différentes. Il savait prendre l'office de Marthe et celui de Marie ; il était le

seul qui ne vît point l'éclat de sa sainteté, ayant comme un voile devant les yeux : ce qui lui faisait dire qu'il avait grand besoin de la miséricorde de Dieu pour toutes les abominations de sa vie. Il demeura toujours victorieux dans les tentations qu'il eut contre la foi, et qui furent très-violentes : un des plus puissants moyens qu'il employa, fut d'écrire et signer sa profession de foi, et de la porter sur son cœur, et il était convenu avec Notre-Seigneur, que toutes les fois qu'il porterait la main sur son cœur, ce serait une marque, un témoignage qu'il renonçait à la tentation. Il avait reçu une grâce particulière pour ramener la sérénité dans les esprits troublés par le doute.

Un vertueux prêtre a rendu témoignage qu'étant un jour tourmenté par une très-grande peine d'esprit, touchant un article de la foi, il le découvrit à notre Saint, qui le délivra de cette peine : ce que n'avaient pu faire tous les avis et toutes les exhortations de plusieurs autres personnes de grand mérite, qu'il avait consultées sur ce projet. Dieu lui découvrit que l'erreur du jansénisme était une des plus dangereuses qui eussent jamais troublé l'Eglise ; et, bien que les premiers et les plus considérables d'entre ceux qui professaient cette doctrine, fussent de ses amis, ils ne purent jamais lui persuader leurs sentiments : « Je ne saurais vous exprimer la peine qu'ils y ont prise », dit-il, « et les raisons qu'ils m'ont proposées pour cela ». Au lieu de leur répondre il récitait tout bas son *Credo*. Pendant trois mois qu'il médita sur la grâce, Dieu lui donna tous les jours de nouvelles lumières sur ce sujet. Cette foi vive animait toutes ses actions, ses paroles, ses affections, ses pensées ; c'était sans doute un don très-particulier qu'il avait reçu du ciel, de ne rien entreprendre, même dans les choses purement temporelles, par des motifs humains, mais toujours par des fins surnaturelles. Il considérait les choses, non dans le seul extérieur et selon leur apparence, mais selon ce qu'elles pourraient être en Dieu et selon Dieu, alléguant à ce sujet les paroles de l'Apôtre : *Quæ videntur, temporalia sunt ; quæ autem non videntur, æterna sunt* ». Ainsi, je ne dois pas considérer », disait-il, « un pauvre paysan, ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit ; d'autant que bien souvent ils n'ont presque pas la figure ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres ; qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme dans sa Passion, et qu'il passait pour fou dans l'esprit des Gentils, et pour pierre de scandale dans celui des Juifs : et avec tout cela il se qualifie : l'Evangéliste des pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me*. O Dieu ! qu'il fait beau de voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! mais si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables ».

Son espérance et sa confiance en Dieu n'avaient point de bornes, il espérait contre l'espérance même ; et comme sa foi simple et pure ne s'appuyait que sur la véracité de Dieu, ainsi, son espérance étant tout élevée au-dessus des sentiments et des raisonnements de la nature, ne regardait que la seule miséricorde et bonté de Dieu. Il n'entreprenait rien sans avoir invoqué la lumière et reconnu la volonté divine ; s'il employait les moyens humains, nécessaires et convenables, il n'y mettait pourtant jamais son appui, mais sur l'assistance qu'il attendait d'en haut : une fois engagé de cette façon-là, il avançait sans crainte. Lorsqu'on lui représentait qu'il n'y avait aucune apparence qu'il pût réussir, il répondait : « Laissons faire à

Notre-Seigneur, c'est son ouvrage ; et comme il lui a plu le commencer, tenons pour assuré qu'il l'achèvera en la manière qui lui sera la plus agréable ». Un jour on vint lui dire que la maison de Saint-Lazare n'avait plus un sou pour fournir à la dépense, pendant les exercices des ordinands qu'on recevait gratis : « O la bonne nouvelle ! » s'écria-t-il, « Dieu soit béni ! à la bonne heure ! c'est maintenant qu'il faut faire paraître si nous avons de la confiance en Dieu ». Nous pouvons encore mettre ici ce qu'il écrivait à l'un de ses prêtres qu'il avait chargé du soin d'une ferme. Après lui avoir donné des ordres touchant ce qu'il devait faire : « Voilà », lui dit-il, « beaucoup de choses pour le temporel ; plaise à la bonté de Dieu que, selon votre souhait, elles ne vous éloignent pas du spirituel ; et que son esprit nous donne part à la pensée éternelle qu'il a de lui-même, tandis qu'incessamment il s'applique au gouvernement du monde et à pourvoir aux besoins de toutes ses créatures, jusqu'au moindre moucheron. Oh ! Monsieur, qu'il nous faut bien travailler à l'acquisition de la participation de cet esprit ! »

Lorsqu'on venait lui offrir quelques dons pour sa Congrégation, il témoignait plus de répugnance à accepter les plus grands que les moindres. Quand il était question d'admettre quelques personnes dans sa Congrégation, il était plus difficile pour ceux d'une naissance illustre, d'un rang considérable, que pour les autres : car il avait pour sa Congrégation les mêmes sentiments d'humilité et de modestie que pour lui-même. Il fuyait pour elle comme pour lui les honneurs, les richesses ; il fit de sévères réprimandes au supérieur de la maison de Rome, qui avait trop de sollicitude pour les intérêts de sa compagnie, ne s'en rapportant pas assez aux soins de la Providence, et craignant à chaque instant que d'autres Congrégations ne s'établissent sur ses ruines : « O Monsieur », lui écrivait-il, « que ce procédé est peu convenable à un missionnaire ! il vaudrait mieux qu'il y eût cent missions établies par d'autres que d'en avoir détourné une seule. Si notre zèle est bon, nous devons être bien aises que tout le monde prophétise, que Dieu envoie de nouveaux ouvriers dans son Eglise, que leur réputation croisse et que la nôtre diminue. Je vous prie, Monsieur, ayons plus de confiance en Dieu, laissons-le conduire notre petite barque ; si elle lui est utile, il la gardera du naufrage, et tant s'en faut que la multitude ni la grandeur des autres vaisseaux la fasse submerger ; qu'au contraire elle voguera parmi eux avec plus d'assurance, pourvu qu'elle aille droit à sa fin et qu'elle ne s'amuse point à les traverser ».

Une autre fois, il dit en parlant du bien que sa Compagnie pouvait avoir fait : « C'est Dieu qui a fait tout cela, et qui l'a fait par telles personnes que bon lui a semblé, afin que toute la gloire lui en revienne. Mettons donc toute notre confiance en lui ; car si nous la mettons dans les hommes, ou bien si nous nous appuyons sur quelque avantage de la nature ou de la fortune, alors Dieu se retirera de nous. Mais, dira quelqu'un, il faut se faire des amis, et pour soi, et pour la Compagnie. O mes Frères ! gardons-nous bien d'écouter cette pensée, car nous y serions trompés. Cherchons uniquement Dieu, et il nous pourvoira d'amis et de toute autre chose, en sorte que rien ne nous manquera. Voulez-vous savoir pourquoi nous ne réussissons pas dans quelque emploi ; c'est parce que nous nous appuyons sur nous-mêmes. Ce prédicateur, ce supérieur, ce confesseur, se fie trop à sa prudence, à sa science et à son propre esprit. Que fait Dieu ? Il se retire de lui, il le laisse là, et, quoiqu'il travaille, tout ce qu'il fait ne produit aucun fruit, afin qu'il reconnaisse son inutilité et qu'il apprenne par sa propre

expérience que, quelque talent qu'il ait, il ne peut rien sans Dieu ».

L'amour de Dieu, qui remplissait le cœur de notre Saint, régnait sur toutes les puissances de son âme, et même sur les organes et les facultés de son corps, pour régler tous leurs mouvements et toutes leurs opérations selon les ordres de cette loi éternelle, qui est la première règle de toute justice et de toute sainteté : et l'on peut dire que toute sa vie était un sacrifice continuel qu'il faisait à Dieu ; il lui offrait, consumé par le feu de l'amour, tout ce qu'il avait reçu de lui, et que la plus grande et la plus intime joie de son cœur était de penser à la gloire incompréhensible que Dieu possède en lui-même, à l'amour ineffable qu'il se porte et aux infinies perfections qui sont renfermées dans l'unité et la simplicité de sa divine essence. Ses désirs les plus ardents et les plus continuels étaient que Dieu fût de plus en plus connu, adoré, servi, obéi, aimé et glorifié, en tous lieux, par toutes sortes de créatures; et tout ce qu'il disait ou faisait ne tendait à autre fin qu'à graver, autant qu'il était en lui, ce divin amour dans tous les cœurs. Un jour qu'il fit un entretien aux dames de la Compagnie de la Charité de Paris, elles avouèrent qu'elles étaient, pendant qu'il leur parlait, comme les disciples de Jésus-Christ sur le chemin d'Emmaüs ; leurs cœurs avaient senti les ardeurs divines qui s'échappaient du sien.

La meilleure, ou plutôt la seule bonne manière d'aimer Dieu, est de conformer notre volonté à la sienne ; or, ce fut là la principale vertu de notre Saint, celle qui répandait ses influences sur toutes les autres. Son cœur disait continuellement à Dieu, comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Nous avons de lui cette belle sentence : « Que se conformer en toutes choses à la volonté de Dieu, et y prendre tout son plaisir, c'était vivre sur la terre d'une vie tout angélique, et même que c'était vivre de la vie de Jésus-Christ ».

Il dit une autre fois sur ce même sujet que « Notre-Seigneur était une communion continuelle aux âmes vertueuses qui se tenaient fidèlement et constamment unies à sa très-sainte volonté, et qui avaient un même vouloir et un même non-vouloir avec lui ».

Il considérait cette pratique comme un souverain remède à tous les maux : et quand on lui demandait comment on pourrait se corriger de quelque promptitude, ou impatience, ou autre imperfection, ou bien vaincre quelque tentation, ou conserver la paix du cœur parmi les pertes et les souffrances, il répondait que ce serait en se conformant à la volonté de Dieu. Mais il voulait qu'on persistât courageusement dans cette sainte pratique, qu'on cherchât persévéramment à connaître et à accomplir en toutes choses cette sainte et divine volonté : et il ne pouvait souffrir en cela aucune relâche ni aucune remise, souhaitant que la volonté de Dieu fût comme le propre élément de l'âme, que ce fût l'air qu'elle respirât et le bonheur auquel elle aspirât continuellement. A ce sujet, parlant un jour aux siens : « La perfection de l'amour », leur dit-il, « ne consiste pas dans les extases, mais à bien faire la volonté de Dieu ; et celui-là entre tous les hommes sera le plus parfait, qui aura sa volonté plus conforme à celle de Dieu, en sorte que notre perfection consiste à unir tellement notre volonté à celle de Dieu, que la sienne et la nôtre ne soient qu'un même vouloir et non-vouloir ; et celui qui excellera davantage en ce point sera le plus parfait. Lorsque Notre-Seigneur voulut enseigner le moyen d'arriver à la perfection à cet homme dont il est parlé dans l'Evangile, il lui dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ». Or, je vous demande : Qui est-ce qui renonce plus à soi-même, ou

qui porte mieux la croix de la mortification, et qui suit plus parfaitement Jésus-Christ, que celui qui s'étudie à ne faire jamais sa volonté et à faire toujours la volonté de Dieu ? L'Ecriture dit aussi en quelque autre lieu : « Celui qui adhère à Dieu est un même esprit avec Dieu ». Or, je vous demande : Qui est-ce qui adhère plus parfaitement à Dieu, que celui qui ne fait que la volonté du même Dieu et jamais la sienne propre ; qui ne veut et qui ne souhaite autre chose que ce que Dieu veut ? Oh ! que c'est là un moyen bien court pour acquérir en cette vie un grand trésor de grâces ! »

C'est surtout dans les afflictions qu'il pratiquait lui-même et conseillait aux autres une entière résignation ! Dans les fâcheuses rencontres, on ne lui entendait dire autre chose que ces mots : « Dieu soit béni, le nom de Dieu soit béni ! » Voyant un jour un des siens touché d'un accident arrivé à leur congrégation, il lui dit qu' « un acte de résignation et d'acquiescement au bon plaisir de Dieu valait mieux que cent mille succès temporels ». Il voulait qu'on reçût les plus grands malheurs comme venant du bon plaisir de Dieu, et qu'on y donnât un amoureux acquiescement ; qu'établi dans une parfaite indifférence, à l'endroit de toutes les choses créées, on reçût tout avec une égale reconnaissance de la main du Créateur, la maladie comme la santé, les pertes comme les avantages. Autrement, nous sommes esclaves de nous-mêmes, ou, pour mieux dire, esclaves d'une bête, puisque celui qui se laisse mener et dominer par sa partie animale, ne mérite pas d'être appelé homme, mais plutôt d'être tenu pour une bête.

On ne se contente pas de condescendre à la volonté de la personne qu'on aime ; on désire, on recherche sa présence, on se plaît dans sa compagnie, dans sa vue, dans ses entretiens, et voilà ce que faisait sans cesse l'âme de notre Saint sur la terre ; elle était continuellement attentive à la présence de Dieu : on ne le voyait jamais dissipé pour quelques sortes d'affaires et occupations qui pussent lui arriver ; mais toujours recueilli et présent à lui-même, et on a remarqué que pour l'ordinaire il ne rendait point de réponse à ce qu'on lui demandait, surtout si c'était une chose importante, sans faire quelque petite pause, pendant laquelle il élevait son esprit à Dieu pour implorer sa lumière et sa grâce, afin de ne dire ni faire aucune chose que selon sa volonté et pour sa plus grande gloire.

Un ecclésiastique a assuré qu'il l'avait vu quelquefois des heures entières tenir ses yeux fixés sur un crucifix qu'il avait entre ses mains ; et qu'en diverses autres occasions, lorsqu'on lui apportait la nouvelle de quelques affaires fâcheuses, ou d'autres qui pouvaient lui donner quelque sujet de consolation, il paraissait en son visage une telle égalité d'esprit, qu'elle ne pouvait provenir que de cette application continuelle qu'il avait à Dieu. A ce propos, on lui a souvent ouï dire qu'il n'y avait pas grand'chose à espérer d'un homme qui n'aimait pas à s'entretenir avec Dieu, et que si on ne s'acquittait pas comme il fallait de ses emplois pour le service de Notre-Seigneur, c'était faute de se bien tenir à lui et de lui demander le secours de sa grâce avec une parfaite confiance.

Il avait la sainte coutume, toutes les fois qu'il entendait sonner l'horloge, soit les heures ou les quarts, à la maison ou à la ville, soit seul, soit en compagnie, de se découvrir, de faire le signe de la croix et d'élever son esprit à Dieu. Il savait très-bien se servir des choses naturelles et sensibles pour s'élever ainsi à Celui de qui tout procède : et pour cet effet il ne s'arrêtait pas à l'écorce, ni à la figure extérieure, ni même aux excellences particulières des êtres créés : il ne s'en servait que pour passer à la considération des perfections du Créateur. Quand il voyait des campagnes couvertes de

blé, ou des arbres chargés de fruits, cela lui donnait sujet d'admirer cette abondance inépuisable de biens qui est en Dieu, ou bien de louer et bénir le soin paternel de la Providence qui nourrit et conserve ses créatures. Lorsqu'il voyait des fleurs, ou quelque autre chose belle ou agréable, il en prenait occasion de penser à la perfection et à la beauté infinie de Dieu, et de dire en son cœur ces paroles qu'on a trouvées écrites de sa main : « Qu'est-ce qu'il y a de comparable à la beauté de Dieu, qui est le principe de toute la beauté et de toute la perfection des créatures ? N'est-ce pas de lui que les oiseaux, les astres, la lune et le soleil empruntent leur lustre et leur beauté ? »

Se tenir continuellement en la présence de Dieu est une sainte habitude qui ne peut guère se soutenir que par de fréquentes oraisons ; outre celles que saint Vincent faisait le matin, pour donner le branle à toute sa journée, il consacrait encore à ce saint exercice tous les instants, soit du jour, soit de la nuit, dont il pouvait disposer. Il n'aimait pas qu'on s'écartât dans l'oraison du chemin ordinaire ; il conseillait de suivre la voie la plus basse et la plus humble, comme étant la plus sûre jusqu'à ce que Dieu fît lui-même changer de route ; il voulait qu'on ne négligeât point surtout d'avoir en vue la correction de ses vices et l'acquisition des vertus, et qu'on évitât de croupir toute sa vie en plusieurs notables imperfections. D'après lui, il fallait juger de la bonté de l'oraison par les dispositions qu'on y apportait et par les fruits qu'on en retirait.

Il conseillait de se livrer surtout aux saintes affections, de prendre de solides résolutions, au lieu de s'arrêter longtemps aux considérations. Il comparait ces dernières à des rames, les affections qu'inspire l'Esprit-Saint au souffle du vent, et l'âme à un navire : et il disait qu'on ne devait ramer qu'en attendant le souffle céleste, auquel on devait s'abandonner dès qu'il soufflait.

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur la dévotion avec laquelle notre Saint honorait Dieu. Même lorsqu'il récitait l'office divin en particulier, il le faisait toujours dans une posture humble et respectueuse, la tête nue et les genoux en terre.

Il se levait régulièrement à quatre heures, quoiqu'il se couchât toujours fort tard et qu'il passât beaucoup de nuits sans pouvoir reposer plus de deux heures. Le second son de la cloche ne le trouvait jamais dans la même posture que le premier ; il rendait déjà ses devoirs à Dieu. Il faisait son lit et se rendait devant le Saint-Sacrement ; ensuite venait l'oraison, puis la sainte Messe, où il prononçait les paroles fort intelligiblement et d'une façon si dévote et si affectueuse, que l'on voyait bien que son cœur parlait avec sa bouche. Beaucoup de personnes, qui assistèrent à sa messe, ont dit qu'il leur semblait voir un ange à l'autel. Il avait devant Notre-Seigneur, présent sous les voiles eucharistiques, une contenance si humble, qu'il semblait qu'il se fût volontiers abaissé jusqu'au centre de la terre ; la vue d'un extérieur si pieux était capable de réveiller la foi la plus endormie et de donner aux plus insensibles des sentiments de piété envers cet adorable mystère. Il passait souvent plusieurs heures devant le tabernacle sacré, d'où le Roi des rois donne des audiences si bienveillantes, si amicales à toutes les âmes qui se présentent ; il ne sortait, il ne rentrait jamais sans rendre ses devoirs à celui qu'il appelait le *Maître de la maison :* il lui rendait compte de toutes ses démarches ; c'est devant lui qu'il venait décacheter et lire les lettres qu'il croyait renfermer quelque chose d'important. Un jour qu'on lui en remit une dans la cour du palais de justice, à Paris, quoiqu'il fût

pour lors fort incommodé des jambes, il ne laissa pas de monter l'escalier, pour aller à la haute chapelle, où reposait le Saint-Sacrement, et, l'ayant trouvée fermée, il se mit néanmoins à genoux à la porte, et, en cet état, il fit la lecture de la lettre.

Il gémissait sur les doctrines funestes d'alors, qui tendaient à éloigner les fidèles de la sainte Communion, et il citait partout l'exemple d'une femme pieuse qui, ayant l'habitude de communier deux fois la semaine, avait abandonné cette sainte coutume, d'après les conseils des nouveaux directeurs : elle ne reçut plus Notre-Seigneur qu'une fois la semaine, puis une fois tous les quinze jours, puis une fois par mois, et elle sentit alors revivre toutes ses passions et elle ne put guérir de ses maladies de l'âme qu'en recourant, comme auparavant, au divin remède. Avec quel respect notre Saint ne se prosternait-il pas devant Celui en la présence duquel les anges s'anéantissent avec une frayeur respectueuse ! Ou, s'il s'apercevait que quelqu'un, en passant devant l'autel, ne mît pas le genou jusqu'en terre, il l'en avertissait en particulier, ou même en public quand il le jugeait convenable, disant qu'il ne fallait pas se présenter devant Dieu comme des marionnettes, auxquelles on faisait des mouvements légers et des révérences sans âme et sans esprit ; et ayant un jour remarqué qu'un frère n'avait pas fait la génuflexion entière, il l'appela et lui montra jusqu'où et de quelle façon il fallait la faire. Pour lui, il s'est acquitté toujours exactement de ce devoir, et a fait cette génuflexion autant qu'il l'a pu, et même au delà, puisque souvent il avait besoin d'aide pour se relever ; et lorsque son grand âge et les fâcheuses incommodités de ses jambes ne lui permirent plus de le faire du tout, il en demandait pardon de temps à autre publiquement devant toute sa communauté, disant que ses péchés l'avaient privé de l'usage libre de ses genoux.

L'amour suppose la ressemblance et la produit, et fait que celui qui aime tâche de se transformer autant que possible en la personne aimée et de lui devenir semblable pour lui plaire davantage ; c'est pour cela que le Fils de Dieu, voulant nous témoigner l'excès de son amour, a voulu se faire homme pour se rendre semblable à nous. C'est aussi pour la même raison que ceux qui aiment vraiment Jésus-Christ, doivent, autant qu'il est en eux, avec le secours de la grâce, se rendre semblables à lui par l'imitation de ses divines vertus. Notre Saint s'appliquait surtout à imiter la vie cachée et commune de notre divin Modèle, laquelle paraissait n'avoir rien de singulier pour l'extérieur, et néanmoins, était toute admirable, toute sainte et toute divine dans l'intérieur. Il cachait autant qu'il pouvait, aux yeux des hommes, les excellents dons de nature et de grâces qu'il avait reçus de Dieu et qui le rendaient digne d'honneur et de vénération. Un jour, après avoir dit que Jésus-Christ, qui avait renfermé sa prédication dans les petits cantons de la Judée, ouvrait l'univers entier à celle de ses disciples, hommes grossiers et ignorants, en leur annonçant qu'ils feraient plus de prodiges que lui, il ajouta : « O Messieurs ! que ne suivons-nous l'exemple de ce divin Maître ? Que ne cédons-nous toujours l'avantage aux autres ? et que ne choisissons-nous le pire et le plus humiliant pour nous ? Car, assurément, c'est le plus agréable et le plus honorable pour Notre-Seigneur, qui est tout ce que nous devons prétendre. Prenons donc aujourd'hui la résolution de le suivre et de lui offrir ces petits sacrifices de notre amour-propre ; comme, par exemple : si je fais une action publique, et que je puisse la pousser bien avant, je ne la ferai pas, j'en retrancherai telle ou telle chose qui pourrait lui donner quelque lustre et à moi quelque réputation ; de

deux pensées qui pourront me venir à l'esprit, je produirai la moindre au dehors pour m'humilier, et je retiendrai la plus belle pour en faire un sacrifice à Dieu dans le secret de mon cœur. Enfin, mes Frères, c'est une vérité de l'Evangile, que Notre-Seigneur ne se plaît en rien tant que dans l'humilité du cœur et dans la simplicité des paroles et des actions : c'est là où son esprit réside, et en vain le cherche-t-on ailleurs. Si donc vous voulez le trouver, il faut renoncer à l'affection et au désir de paraître ; à la pompe de l'esprit aussi bien qu'à celle du corps, et enfin à toutes les vanités et satisfactions de la vie ».

Parmi les règlements que saint Vincent a donnés à sa congrégation, il a mis celui-ci comme l'un des principaux et dont il recommandait fort particulièrement l'observance aux siens : « Nous tâcherons », leur dit-il, « tous et chacun en particulier, de nous acquitter parfaitement, Dieu aidant, du culte que nous devons à la très-sainte et très-heureuse Vierge Marie, Mère de Dieu : 1° en rendant tous les jours, et avec une dévotion particulière, quelques services à cette très-digne Mère de Dieu, notre très-pieuse Dame et Maîtresse ; 2° en imitant, autant que nous le pourrons, ses vertus, et particulièrement son humilité et sa pureté ; 3° en exhortant ardemment les autres, toutes les fois que nous en aurons la commodité et le pouvoir, à lui rendre toujours un grand honneur et le service qu'elle mérite ».

Les exemples de notre Saint prêchaient, plus encore que ses paroles, cette dévotion à la sainte Reine du ciel ; car il jeûnait régulièrement les veilles de ses fêtes et se préparait à les célébrer par plusieurs autres mortifications et bonnes œuvres ; et, par son exemple, il a introduit cette sainte pratique parmi les siens. Il ne manquait pas d'officier solennellement les jours de ses fêtes ; et il le faisait avec de tels sentiments de dévotion, que l'on pouvait aisément connaître quel était son cœur à l'égard de cette très-sainte Vierge. Cette dévotion le portait aussi à célébrer la sainte messe dans ses chapelles et aux autels qui étaient dédiés en son honneur.

Il honorait dans les saints et les anges les dons de Dieu et son Saint-Esprit dont ils étaient les temples : en sorte que l'honneur qu'il leur rendait et les prières qu'il leur offrait avaient Dieu pour principal objet et pour dernière fin. Entre les Apôtres, il aimait et respectait particulièrement saint Pierre, comme celui qui avait aimé Jésus-Christ plus que tous les autres et qui avait été établi par lui son premier vicaire sur la terre, et le chef et souverain pasteur de son Eglise ; puis saint Paul, le maître et le docteur des Gentils.

Il a toujours fait paraître une dévotion singulière envers son saint ange gardien, et il n'entrait jamais dans sa chambre et n'en sortait point sans le saluer et lui rendre quelque honneur : il a introduit cette pieuse coutume parmi les siens, de faire de même à l'égard de leurs saints anges tutélaires, lorsqu'ils entrent et sortent de leurs chambres.

En énumérant les œuvres qu'il a entreprises, nous avons assez fait connaître son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Sa charité pour le prochain était si parfaite et son cœur était tellement rempli de l'onction de cette divine vertu, que l'on peut dire, en quelque façon, qu'elle embaumait ceux qui avaient le bonheur de converser avec lui ; mais puisque le plus grand effet de la charité est d'exposer sa vie pour ceux que l'on aime, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ le déclare dans l'Evangile, notre Saint a bien fait voir qu'il possédait cette vertu à son plus haut degré de perfection. Toute sa vie a été comme une immolation continuelle à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

Longtemps avant l'institution de sa Compagnie, il fit une action de charité semblable à celle de saint Paulin, qui se vendit lui-même pour racheter de l'esclavage le fils d'une pauvre veuve : on dit qu'il prit la place d'un forçat, inconsolable parce que sa femme et ses enfants étaient réduits à une extrême misère, et qu'il porta quelque temps ses chaînes. Dans une autre occasion il engagea plus que sa liberté extérieure : par un héroïsme extraordinaire, il se rendit en quelque sorte anathème pour ses frères. Un célèbre docteur, après avoir vaillamment défendu la foi contre les hérétiques, s'étant un peu laissé aller à l'oisiveté, éprouva de rudes tentations contre la foi : son esprit se troubla si fort qu'il lui venait des pensées de blasphèmes et de désespoir ; cet état empirant, il ne lui fut plus possible de réciter son bréviaire ni de célébrer la sainte messe, ni de dire aucune prière. Saint Vincent, touché des dangers que courait cette âme, pria Dieu avec instance de la délivrer, s'offrant lui-même pour souffrir, sinon les mêmes peines, au moins tout ce que la justice de Dieu exigerait. Il imitait ainsi la charité de Jésus-Christ, qui s'est chargé de nos infirmités pour nous en guérir, et qui a satisfait aux peines que nous avions méritées. Dieu voulut, par un secret de sa Providence, prendre au mot le charitable saint Vincent, et, exauçant sa prière, il délivra entièrement de la tentation, le docteur dont nous avons parlé ; il rendit le calme à son esprit, il éclaircit sa foi obscurcie et troublée, de sorte qu'il mourut tranquille et plein de confiance en Dieu. Mais en même temps, ô conduite admirable de la divine Sagesse ! Dieu permit que cette même tentation passât dans l'esprit de saint Vincent, qui s'en trouva dès lors vivement assailli. Il en souffrit longtemps ; il employa inutilement les meilleurs remèdes contre cette terrible maladie de l'âme : sans doute, loin de succomber à la tentation, il augmentait ses mérites en la combattant ; mais la tentation le tourmentait sans cesse de la façon la plus terrible. Enfin, au bout de trois ou quatre ans, il s'avisa un jour de prendre une résolution ferme et inviolable pour honorer davantage Jésus-Christ et pour l'imiter plus parfaitement qu'il n'avait encore fait : ce fut de s'adonner toute sa vie pour son amour au service des pauvres. Il n'eut pas plus tôt formé cette résolution dans son esprit, que, par un effet merveilleux de la grâce, toutes ces suggestions du malin esprit se dissipèrent et s'évanouirent ; son cœur, qui avait été depuis si longtemps dans l'oppression, se trouva dans une douce liberté ; et son âme fut remplie d'une si abondante lumière, qu'il a avoué, en diverses occasions, qu'il lui semblait voir les vérités de la foi avec une lumière toute particulière.

Il faut remarquer trois choses touchant l'amour de saint Vincent pour les pauvres : la première, c'est que cet amour embrassait tout l'univers; les provinces les plus lointaines n'étaient pas oubliées, c'était comme un océan qui baignait tous les continents; la seconde, c'est qu'il mettait autant de soin à cacher ses aumônes qu'à les rendre abondantes; la troisième, c'est qu'il ne regardait pas les pauvres comme des misérables auxquels on donne de quoi vivre par compassion, mais comme les premiers du royaume de Jésus-Christ, comme les grands seigneurs de ce divin royaume : aussi il se regardait comme très-heureux d'être leur humble serviteur. Revenant un jour de la ville, il trouva quelques pauvres femmes à la porte de Saint-Lazare; celles-ci lui ayant demandé l'aumône, il leur dit qu'il allait leur envoyer quelque chose; mais quand il fut entré, il ne s'en souvint pas, à cause de quelques affaires pressantes et importantes qui lui occupèrent l'esprit : on le lui rappela; alors il porta lui-même l'aumône, et, s'étant mis à genoux devant elles, il leur demanda pardon de ce qu'il les avait oubliées.

Il avait pour les ecclésiastiques et pour toutes les personnes consacrées à Dieu une affection qui ne reculait devant aucun sacrifice : il était toujours disposé à les accueillir, à les consoler, à les servir. Il relevait ceux qui étaient tombés dans le désordre, et, pour les mettre dans les dispositions convenables, il les retenait à Saint-Lazare, où il les faisait nourrir, habiller et fournir de toutes les choses nécessaires, et enfin leur obtenait le pardon de leur évêque. Tous les prêtres qui étaient dans le besoin recouraient à lui comme à leur père ; mais il se regardait comme indigne de les servir. Un religieux d'un très-saint Ordre l'ayant consulté, l'humble serviteur de Dieu commence ainsi sa réponse : « J'ai vu votre lettre, mon Révérend Père, avec respect, et certes avec confusion, de ce que vous vous adressez au plus sensuel et au moins spirituel des hommes et reconnu tel par tous ». Ce modeste début ne l'empêcha pas, une fois lancé dans les maximes spirituelles par les inspirations de la grâce, de faire à celui qui le consultait les plus sévères réprimandes : « L'Esprit de Notre-Seigneur », lui dit-il, « agit doucement et suavement; et celui de la nature et du malin esprit, au contraire, âprement et aigrement. Or, il paraît par tout ce que vous me dites, que votre manière d'agir est âpre et aigre, et qu'elle vous fait tenir avec trop d'arrêt et d'attache à vos sentiments contre ceux de vos supérieurs, à quoi même votre complexion naturelle vous porte. Selon cela, mon Révérend Père, je pense que vous devez vous donner de nouveau à Notre-Seigneur pour renoncer à votre propre esprit, et pour accomplir sa très-sainte volonté dans l'état auquel vous avez été appelé par sa Providence ».

Inutile de parler de l'amour de notre Saint pour ceux de sa congrégation; il les portait dans son cœur, et jamais père n'aima davantage ses enfants : lorsqu'ils allaient lui parler, il les accueillait toujours avec une grande affabilité, et quittait tout pour les écouter ; il leur donnait tout loisir et toute confiance de lui découvrir leurs désirs, leurs peines, leurs mauvaises inclinations et même leurs fautes. Il avait une grâce particulière pour ne renvoyer personne mécontent, pour consoler et édifier tout le monde. Il usait pour cela d'une condescendance merveilleuse, se faisant tout à tous et s'accommodant à leurs dispositions, jusqu'à imiter assez souvent le langage de leur pays, parlant tantôt picard avec celui qui était de Picardie, tantôt gascon avec un autre de la province de Guyenne, quelquefois basque avec un basque, et d'autres fois proférant quelques mots allemands avec les Allemands. Il gagnait surtout le cœur des siens par l'estime qu'il faisait d'eux, leur donnant en leur absence les louanges que méritait leur vertu, et parlant toujours, même des moindres d'entre eux, avec honneur. A ce sujet, répondant un jour à la demande que lui faisait le père d'un des frères de la communauté touchant son fils : « Il vaut mieux que moi », lui dit-il, « et que beaucoup d'autres faits comme moi » ; et dans une autre occasion, il dit à l'un des siens qui, par tentation, voulait se retirer de sa compagnie, que, s'il sortait, il recevrait autant de déplaisir de cette séparation que si on lui coupait un bras ou une jambe.

Un frère s'étant adressé à lui pour lui demander quelques avis dans ses doutes, et témoignant de la crainte de lui être importun : « Non, mon frère », lui dit-il, « ne craignez en aucune façon que je me trouve importuné de vos demandes; et sachez une bonne fois qu'une personne que Dieu a destinée pour en aider quelque autre ne se trouve non plus surchargée des assistances et éclaircissements qu'elle lui demande, que le serait un père à l'égard de son enfant ».

Il arriva un jour qu'un prêtre de la Congrégation, rendant compte de

son intérieur, lui dit, entre autres choses, qu'il avait eu des pensées d'aversion et d'indignation contre lui. A ces paroles, ce charitable Père se levant, l'embrassa tendrement, le congratulant de cette franchise toute filiale, et lui dit : « Si je ne vous avais déjà donné mon cœur, je vous le donnerais tout à cette heure ».

Les malades étaient pour ainsi dire ses enfants gâtés : il recommandait d'en avoir un grand soin, de n'épargner ni peine ni dépense pour les soulager, et on lui a souvent entendu dire qu'il faudrait plutôt vendre les vases sacrés que de permettre qu'aucune chose nécessaire leur manquât ; et, bien loin de croire qu'ils fussent à charge à la communauté, il disait que c'était une bénédiction pour les maisons où ils se trouvaient. Quand ils étaient convalescents, il les réjouissait par le récit de quelques histoires agréables, dont il tirait ensuite quelque instruction ; il veillait aussi à ce que, malgré leur infirmité, ils pussent vaquer à quelques-uns de leurs exercices spirituels, de peur, disait-il, que l'infirmité du corps ne passât jusque dans l'âme et ne la rendît tiède et immortifiée.

C'est surtout envers ses ennemis que notre Saint déployait toutes les ressources de sa charité, obéissant à Notre-Seigneur, qui l'a expressément recommandé dans son Evangile, et imitant ce bon Sauveur, qui a souffert tant d'outrages et de mauvais traitements, sans demander autre chose à son Père que le pardon de ses bourreaux.

Revenant un jour de la ville à Saint-Lazare, notre Saint rencontra dans le faubourg Saint-Denis une personne qui lui reprocha publiquement d'être la cause des misères du temps et des subsides et impôts dont le peuple était chargé. Ce qui donnait occasion à cette accusation, c'est que saint Vincent appartenait, comme nous l'avons dit, à l'un des conseils de la reine. Le Saint, qui avait coutume, par un sentiment d'humilité, d'imputer à ses péchés les afflictions publiques, voulant profiter de cette humiliation, descend de cheval, se met à genoux dans la rue, avoue qu'il est un misérable pécheur, et demande pardon à Dieu et à son accusateur. Ce dernier demeura tout confus d'avoir ainsi humilié un prêtre si vénérable : se repentant de sa témérité, il vint le trouver le lendemain à Saint-Lazare, pour lui en demander pardon ; et notre Saint, l'ayant accueilli comme un ami, lui persuada de demeurer six ou sept jours en cette maison, et de faire une retraite spirituelle et une bonne confession générale, faisant ainsi triompher la charité après l'humilité.

Une autre fois, comme il s'habillait dans la chapelle du collége des Bons-Enfants, pour dire la sainte messe, il se souvint qu'un religieux de Paris lui avait témoigné quelque aversion : aussitôt il se dépouilla des ornements sacrés, et s'en alla le trouver, lui demandant pardon du sujet de déplaisir qu'il pouvait lui avoir donné, l'assurant qu'il estimait et honorait parfaitement sa personne et son Ordre ; ensuite, il s'en retourna célébrer la sainte messe.

Saint Vincent était d'un naturel bilieux et d'un esprit vif, et par conséquent fort sujet à la colère. Voici comment il s'en corrigea : « Je m'adressai à Dieu », dit-il, « et je le priai instamment de me changer cette humeur sèche et rebutante, et de me donner un esprit doux et bénin ; et, par la grâce de Notre-Seigneur, avec un peu d'attention que j'ai faite à réprimer les bouillons de la nature, j'ai un peu quitté de mon humeur noire ». Il prévoyait les occasions où la colère le pouvait surprendre : il s'habituait à détester ce vice, en tant qu'il déplaît à Dieu ; si, malgré ces précautions, il se sentait ému de colère, il cessait d'agir et même de parler, et surtout il

ne prenait aucune détermination que la passion aurait dictée plutôt que la raison. Il devint ainsi, à l'exemple du saint évêque de Genève, d'un abord ouvert, d'une douceur et d'une affabilité merveilleuses : il avait toujours à la bouche des paroles obligeantes pour toutes sortes de personnes.

Aucun Saint n'a mieux vérifié la parole de Notre-Seigneur : « Que celui qui s'humilie sera exalté ». Plus il s'abaissait, plus Dieu prenait plaisir à l'élever et à répandre ses bénédictions sur lui et sur toutes ses œuvres, et, d'un autre côté, plus Dieu se servait de lui pour de grandes choses, plus il se réputait incapable, même des moindres. Il se croyait même plus propre à détruire qu'à édifier ; car, se reconnaissant enfant d'Adam, il se défiait entièrement de lui-même, comme d'un homme pervers qui sentait en lui la pente commune pour le mal et l'impuissance pour le bien, que tous les descendants de ce premier père ont héritée de sa désobéissance. C'était pour cela qu'il avait conçu un très-grand mépris de lui-même, qu'il fuyait l'honneur et la louange comme une peste, qu'il ne se justifiait jamais lorsqu'il était repris, mais se mettait du côté de celui qui le reprenait, se donnant le tort, quoiqu'il ne l'eût pas ; qu'il condamnait ses moindres imperfections avec plus de rigueur que d'autres n'auraient fait de leurs plus gros péchés, et que, sans user d'aucune excuse, il faisait passer ses plus légers défauts d'entendement et de mémoire pour des bêtises ; c'est enfin pour cela qu'il n'osait et ne voulait s'ingérer en quelque chose que ce fût, et était même plus content que Dieu fît le bien par d'autres que par lui-même.

C'était dans ce même esprit qu'il s'étudiait à cacher, autant qu'il pouvait, toutes les grâces particulières qu'il recevait de Dieu, n'en découvrant aucune que lorsqu'il ne pouvait la couvrir sans manquer à la charité du prochain ou à quelque autre nécessité qui l'y obligeait : et il avait pris une telle habitude de se cacher lui-même et tout ce qu'il faisait de bien, que ceux de sa Compagnie ne savaient qu'une partie de tant de saintes œuvres qu'il entreprenait, et de tant de charités qu'il exerçait spirituellement et corporellement envers toutes sortes de personnes : il tâchait en toute rencontre de s'avilir, de se rendre méprisable autant qu'il pouvait devant les autres, pour honorer et imiter les abaissements et les avilissements du Fils de Dieu, qui, étant la splendeur de la gloire de son Père et la figure de sa substance, a bien voulu se rendre l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple.

Il qualifiait sa Congrégation de *petite* et *très-petite* et *chétive Compagnie*, et n'a point voulu que ceux qui en étaient, allassent prêcher et faire des missions dans les grandes villes, mais seulement dans les villages, et tout au plus dans les petites villes, pour évangéliser et instruire les pauvres gens des champs, parce que cet emploi est ordinairement le plus méprisé. Il voulait que, dans toutes les rencontres, sa Compagnie fût regardée comme la moindre et la dernière de toutes les autres : il recommandait à ses religieux de se placer toujours les derniers dans les assemblées d'ecclésiastiques où ils se trouveraient.

Saint Bernard a dit avec raison que c'est une chose bien rare que l'humilité conservée parmi les honneurs; mais qu'il est peut-être encore plus rare de trouver une vraie simplicité de cœur qui se maintienne dans sa droiture, dans sa pureté, parmi les embarras des affaires et les intrigues du monde. C'est pourtant ce qu'on a vu et admiré dans la personne de ce grand serviteur de Dieu, qui a paru comme un lis en candeur et en simplicité, parmi les épines et les ronces dont le siècle est rempli. A cette simplicité de colombe, on peut dire qu'il joignait la prudence des serpents. Il a passé

dans l'estime commune pour l'un des plus sages et des plus avisés de son temps; c'est ce qui faisait qu'on recourait à lui de tous côtés, pour en recevoir des conseils; qu'on le priait de se trouver aux assemblées où il fallait délibérer des choses les plus considérables touchant la religion, et qu'on voyait aborder à Saint-Lazare des personnes de toutes sortes de conditions, qui venaient exprès pour lui exposer leurs doutes et difficultés. MM. les nonces Bagni et Piccolomini lui ont fait l'honneur de venir plusieurs fois conférer avec lui sur divers sujets qui importaient au bien de l'Eglise. Beaucoup d'ecclésiastiques, curés, chanoines, abbés et même divers prélats de grand mérite, l'ont très-souvent consulté par écrit, lorsqu'ils ne le pouvaient faire de vive voix. Plusieurs religieux aussi se sont adressés à lui, pour prendre son conseil touchant les réformes et autres principales affaires de leurs Ordres. Diverses personnes séculières, de condition illustre, n'ont point fait difficulté de venir à Saint-Lazare rechercher ses avis. Enfin, l'on peut dire avec vérité, que de son temps il ne s'est guère traité d'affaires de piété dans Paris, qui fussent de quelque importance, sans qu'il n'y ait eu part : on le consultait souvent par lettres, de diverses provinces.

Il faudrait détailler toute la vie de saint Vincent telle que Dieu la connaît, pour faire comprendre combien il était détaché des biens de la terre et mortifié dans son âme et dans son corps; il mortifiait cet amour de l'honneur et de l'estime, qui est si naturel à tous les hommes; il mortifiait l'affection qu'il avait pour ses parents; il forçait son cœur si tendre à les quitter pour suivre Jésus-Christ. On dit communément que, comme du mouvement bien compassé de l'aiguille d'un cadran, il est aisé de connaître l'ajustement des roues et autres pièces qui composent l'horloge; ainsi, de la bonne conduite de la langue, on peut juger du bon état de tout le reste de l'intérieur, dont les ressorts donnent le mouvement à la langue. Et certes, quand nous n'aurions point d'autres preuves de la mortification intérieure de notre Saint, que cet empire absolu qu'il avait sur la conduite de sa langue, cela suffirait pour nous faire connaître qu'il a possédé cette vertu à un très-haut degré de perfection, puisque, selon la doctrine de l'apôtre saint Jacques, celui qui ne pèche point en sa langue peut être appelé homme parfait. Il s'était tellement rendu maître de cet organe que le même Apôtre appelle indomptable, qu'il ne lui échappait que très-peu ou point de paroles inutiles et superflues, et jamais de celles qui ressentent la médisance, la vanterie, la vanité, la flatterie, le mépris, la moquerie, l'impatience ou autres semblables saillies d'une passion émue et déréglée. Il savait surtout bien retenir sa langue et lui imposer un rigoureux silence, lorsqu'on lui faisait des reproches, lorsqu'on le chargeait d'outrages et d'injures; car, quoique dans ces occasions la nature désire ardemment se justifier et repousser l'injure qui lui est faite, néanmoins, à l'imitation de son divin Maître, il se recueillait en lui-même et mettait toute sa force dans le silence et dans la patience, bénissant en son cœur ceux qui le maudissaient, et priant pour ceux qui l'outrageaient. Bien que ses maladies fussent fréquentes, il ne demandait rien pour son soulagement et ne laissait pas de travailler. Il arrivait souvent que, par infirmité ou par quelque autre empêchement, il se trouvait pendant la journée attaqué et presque accablé de sommeil. Mais, au lieu de réparer ce besoin par un peu de repos, il saisissait cette occasion pour se mortifier, se tenant debout, ou se mettant en quelque posture gênante, et se faisant d'autres violences pour s'empêcher de dormir. Il est vrai qu'il n'avait pas sujet d'aimer beaucoup le lit, puisqu'il ne couchait que sur une dure paillasse, dans une chambre sans feu.

Enfin, il était tellement ennemi de son corps, que feu M. le cardinal de La Rochefoucault, connaissant sa manière de vivre, lui manda un jour qu'il le priait de se modérer en ses pénitences et austérités, pour conserver sa santé et sa vie, Dieu voulant se servir de lui pour le bien de son Eglise.

Pour ce qui est de la mortification de ses sens, il la pratiquait presque continuellement et en toutes sortes d'occasions. Lorsqu'il allait par la ville, ou qu'il faisait voyage, au lieu d'égayer sa vue sur les champs ou sur la diversité des objets qu'il rencontrait, il tenait ordinairement ses yeux arrêtés sur un crucifix qu'il portait, ou il les tenait fermés, pour ne voir que Dieu.

Passant un soir d'un corps de logis de Saint-Lazare à un autre, il aperçut en l'air des fusées et autres feux d'artifices volants, qui étaient d'une réjouissance publique de la ville de Paris ; mais aussitôt il en détourna ses yeux et passa outre, en disant : « Dieu soit béni ! »

On ne lui a jamais vu cueillir une fleur, ni en porter aucune pour se récréer par son odeur; mais, au contraire, quand il se rencontrait en quelque lieu où il y avait des odeurs mauvaises, comme dans les hôpitaux ou chez les pauvres malades, le désir qu'il avait de se mortifier lui faisait trouver agréable cette incommodité.

Comme il n'employait sa langue que pour louer Dieu, recommander la vertu, combattre le vice, instruire, édifier et consoler le prochain ; aussi n'ouvrait-il ses oreilles qu'aux discours qui tendaient au bien, éprouvant de la peine lorsqu'il en entendait d'autres ; et il évitait, autant qu'il pouvait, d'écouter les choses inutiles et de prêter l'oreille à tout ce qui pouvait délecter l'ouïe et qui ne nourrissait point l'âme.

Pour le goût, il l'avait tellement mortifié, qu'il ne témoignait jamais à quelle sorte de mets il avait plus d'appétit ; il semblait même aller à regret prendre sa réfection, ne le faisant que pour satisfaire à la nécessité, et y gardant toute la bienséance possible, mangeant les choses qui lui étaient présentées, dans la vue de Dieu et avec beaucoup de modestie ; il avait tellement, par son exemple, habitué les siens à cette pratique, que plusieurs étrangers de toutes sortes de conditions, qui ont mangé dans son réfectoire, en ont été grandement édifiés, comme ils l'ont déclaré eux-mêmes : on admirait que, dans une action qui semble si propre à distraire, ses religieux pussent garder un si prompt recueillement.

Il ne sortait jamais de table sans s'être mortifié en quelque chose, soit dans le boire, soit dans le manger, ainsi qu'il recommandait aux autres de faire ; et il était si peu attaché à ce qu'il prenait pour sa nourriture, qu'un jour, étant revenu fort tard de la ville, et le cuisinier s'étant déjà retiré, on lui présenta par mégarde deux œufs tout crus, qu'on trouva dans la cuisine, auprès du feu, pensant qu'ils étaient cuits. Il les prit sans faire semblant de s'en apercevoir, bien loin de s'en plaindre ou de les renvoyer pour les faire cuire.

Pour ce qui est des autres austérités et mortifications extérieures dont il usait, il les a toujours cachées autant qu'il a pu ; mais l'on s'est néanmoins bien aperçu qu'il exerçait de très-grandes rigueurs sur son corps ; le frère qui lui rendait service pendant sa maladie a trouvé quelquefois dans sa chambre des cilices, des haires, des bracelets et ceintures de cuivre à pointes, qu'il tenait cachées et dont il se servait souvent, et outre cela, il prenait tous les jours une rude discipline en se levant. Un religieux, qui avait sa chambre près de celle du Saint, dont elle n'était séparée qu'avec des ais de sapin, a assuré l'avoir entendu chaque jour l'espace de douze ans ou environ. Mais, non content de cette discipline ordinaire et réglée, il s'en

imposait souvent d'extraordinaires pour diverses occasions : ainsi, une fois qu'on lui rapporta quelque espèce de désordre arrivé dans une maison de sa Congrégation, il prit pour ce sujet, durant huit jours, deux fois la discipline chaque nuit, et ensuite s'étant appliqué aux moyens de remédier à ces désordres, il y réussit heureusement ; il le déclara lui-même depuis à une personne de confiance, lui alléguant pour raison que ses péchés étaient cause du mal qui était arrivé, et qu'il était juste qu'il en fît pénitence

Malgré ces mortifications, si propres à affaiblir le feu de la concupiscence, notre Saint se tenait continuellement en garde contre les révoltes de la chair. Il voulait toujours des témoins quand il parlait à qui que ce fût de l'autre sexe, afin de se rendre, par ce moyen, impossible l'occasion du péché et de mettre sa vertu hors des atteintes de la médisance ; c'est pourquoi Notre-Seigneur n'a pas permis que, lorsqu'on lui a faussement reproché d'autres crimes, on ait osé toucher à sa virginale pureté, qui était plus brillante que la lumière du soleil.

Il donna pour règle à ses enfants de s'abstenir entièrement de parler et d'écrire aux personnes pieuses en termes trop affectifs, quoique ce fût en matière de dévotion, et lui-même était extrêmement réservé sur ce point ; il parlait et écrivait bonnement et respectueusement à tout le monde, mais jamais trop aimablement ni mollement aux personnes de l'autre sexe ; et, qui plus est, il évitait d'user de termes qui, quoique honnêtes, fussent capables de donner la moindre mauvaise pensée à qui que ce fût ; le mot de chasteté même était trop expressif pour lui : il le prononçait rarement, pour ne pas faire penser au contraire ; il se servait de celui de pureté, qui est plus étendu, et s'il était obligé de parler de quelque femme ou fille débauchée, pour remédier à son désordre, c'était pour l'ordinaire sous un autre nom que celui de fille ou de femme, comme de pauvre créature ; et il faisait entendre sa faute par des termes fort généraux, tels que sont sa faiblesse, son malheur.

Ce n'étaient pas seulement les mouvements d'impureté, mais les mouvements intérieurs de son âme, que notre Saint savait gouverner : la partie supérieure jouissait toujours de la plus grande tranquillité, qui rejaillissait en une admirable sérénité sur son visage, en une sage retenue dans toute sa conduite. Mais, chose étonnante et rare parmi les hommes, saint Vincent a conservé cette égalité d'esprit dans toutes les inégalités d'emplois et d'affaires. L'air même de la cour, cet air si pénétrant, qui altère les esprits les plus forts, n'a jamais fait aucune impression sur le sien ; toujours aussi recueilli parmi la foule des courtisans que dans le silence de Saint-Lazare ; aussi humble après avoir communiqué avec les grands que dans ses relations avec les petits, il fit mentir le proverbe, qui dit que les honneurs changent les mœurs. Les affronts, les menaces, les affreux malheurs, ne pouvaient pas plus ébranler sa constance ; continuellement uni à la force même, à Notre-Seigneur, il restait maître de lui-même ; il regardait les maladies comme une bénédiction de Dieu. Ecrivant un jour là-dessus à une personne de confiance toute particulière, il lui en témoigna ses sentiments en ces termes : « Je vous ai caché autant que j'ai pu mon état, et n'ai pas voulu vous faire savoir mon incommodité, de peur de vous contrister ; mais, ô bon Dieu ! jusques à quand serons-nous si tendres, que de nous oser dire le bonheur que nous avons d'être visités de Dieu ? Plaise à Notre-Seigneur de nous rendre plus forts et de nous faire trouver notre bon plaisir dans le sien ».

Un jour qu'un de ses prêtres, se rencontrant dans sa chambre, lorsqu'on

pansait ses jambes enflées et ulcérées, et, le voyant beaucoup souffrir, touché de compassion de son mal, lui dit : « O Monsieur, que vos douleurs sont fâcheuses ! » Le Saint répondit : « Quoi ! appelez-vous fâcheux l'ouvrage de Dieu et ce qu'il ordonne, en faisant souffrir un misérable pécheur tel que je suis ? Dieu vous pardonne, Monsieur, ce que vous venez de dire ; car on ne parle pas de la sorte dans le langage de Jésus-Christ. N'est-il pas juste que le coupable souffre, et ne sommes-nous pas plus à Dieu qu'à nous-mêmes ? »

Une autre fois, ce même prêtre lui disant qu'il semblait que ses douleurs croissaient de jour en jour : « Il est vrai », lui répondit-il, « que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête je les sens augmenter. Mais, hélas ! quel compte aurai-je à rendre au tribunal de Dieu, devant qui j'ai bientôt à comparaître, si je n'en fais pas un bon usage ? »

Mais nous ne pouvons rester davantage à admirer les vertus du grand serviteur de Dieu ; il est temps de le voir aller dans le ciel, en recevoir la récompense. Depuis longtemps les croix de toutes sortes, les maladies les plus aiguës, par lesquelles Dieu purifie et débarrasse de la dernière rouille du corps les âmes qu'il veut appeler à ses célestes embrassements, avertissaient notre Saint que le plus beau moment de sa vie mortelle approchait. L'Italie, qui apprit ses souffrances, s'en alarma comme la France ; le pape Alexandre VII, pour entretenir le plus longtemps qu'il pourrait l'huile dans une lampe si utile à l'Eglise, dispensa notre Saint, par un Bref apostolique, de la récitation du Bréviaire, sans qu'il en sût rien : les cardinaux Durazzo, archevêque de Gênes ; Ludovizio, grand pénitencier de Rome, et Bagni, autrefois nonce en France, lui écrivirent séparément, pour le conjurer de modérer ses travaux. Ces différentes lettres n'arrivèrent qu'après sa mort. Il y avait, comme on le sut par hasard, dix-huit ans qu'il s'y préparait tous les jours, comme s'il devait, dans la nuit, comparaître devant son Juge. Pour s'y préparer plus prochainement dans sa dernière maladie, chaque jour, après la messe, il récitait les prières des agonisants. L'Histoire sainte nous apprend que Dieu, ayant appelé Moïse sur le sommet de la montagne de Nébo, il lui ordonna de mourir en ce lieu-là, et ce saint patriarche, se soumettant à la volonté de Dieu, mourut à la même heure, non par l'effort d'aucune maladie, mais par le pur effet de l'obéissance ; « et il mourut », comme dit l'Ecriture sainte, « sur la bouche du Seigneur », c'est-à-dire en recevant la mort comme un baiser de paix de la bouche de son Seigneur. Nous pouvons dire que, par une miséricorde très-spéciale, il a fait quelque chose de semblable en faveur de son fidèle serviteur Vincent de Paul, qui, ayant toujours vécu dans une entière et parfaite dépendance de sa volonté, est mort enfin, non tant par l'effort d'aucune fièvre ou autre maladie violente, que par une espèce d'obéissance et de soumission à cette divine volonté : et sa mort fut si paisible et si tranquille, qu'on l'eût plutôt prise pour un doux sommeil que pour une mort. En sorte que, pour mieux exprimer quel a été le trépas de ce saint homme, il faut dire qu'il s'est endormi dans la paix de son Seigneur, qui l'a voulu prévenir en ce dernier passage des plus désirables bénédictions de sa divine douceur, et mettre sur sa tête une couronne d'un prix inestimable. C'était une récompense particulière que Dieu voulut rendre à sa fidélité et à son zèle. Il avait consumé sa vie dans les soins, dans les travaux et dans les fatigues pour son service ; et il l'a terminée heureusement dans la paix et dans la tranquillité. Il s'était volontairement privé de tout repos et de toute propre satisfaction pendant sa vie, pour procurer l'avancement du royaume de Jésus-Christ et l'accrois-

sement de sa gloire ; et en mourant il a trouvé le véritable repos et a commencé d'entrer dans la joie de son Seigneur. Voici plus en particulier comme tout s'est passé :

Le 25 septembre, vers midi, il s'endormit dans sa chaise; ce qui lui arrivait depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire, et qui provenait de ses insomnies de la nuit et de son extrême faiblesse ; cette faiblesse le tenait toujours assoupi. Il considérait cette somnolence comme l'image et l'avant-courrière de sa mort prochaine.

Le dimanche, 26 septembre, il se fit porter à la chapelle, où il entendit la sainte messe, et communia, comme il faisait tous les jours ; étant de retour dans sa chambre, il tomba dans un assoupissement plus profond qu'à l'ordinaire ; de sorte que le frère qui l'assistait, voyant que cela continuait trop longtemps, l'éveilla, et, après l'avoir fait parler, voyant qu'il retombait aussitôt dans le même assoupissement, il en avertit celui qui avait le soin de la maison, par l'ordre duquel on alla chercher le médecin. Celui-ci, étant venu l'après-dînée, trouva le Saint si débile, qu'il ne le jugea pas en état de recevoir aucun remède, et dit qu'il fallait lui donner l'Extrême-Onction ; néanmoins, avant de se retirer, l'ayant éveillé et excité à parler, ce vertueux malade, selon son ordinaire, lui répondit avec un visage riant et affable ; mais après quelques paroles il demeurait court, n'ayant pas la force d'achever ce qu'il voulait dire.

Un des principaux prêtres de sa Congrégation l'étant venu voir ensuite, et lui ayant demandé sa bénédiction pour tous ceux de ladite Congrégation, tant présents qu'absents, il fit un effort pour lever sa tête et pour l'accueillir avec son affabilité ordinaire, et, ayant commencé les paroles de la bénédiction, il en prononça tout haut plus de la moitié, et les autres tout bas. Sur le soir, comme on vit qu'il s'affaiblissait de plus en plus et qu'il semblait tendre à l'agonie, on lui donna le sacrement de l'Extrême-Onction. Il passa la nuit dans une douce, tranquille et presque continuelle application à Dieu : et quand il s'assoupissait on n'avait qu'à lui en parler pour l'éveiller, ce que toute autre parole eût difficilement obtenu. Or, entre les dévotes aspirations qu'on lui suggérait de temps en temps, il témoigna avoir une dévotion particulière à ces paroles du Psalmiste : *Deus in adjutorium meum intende :* « O mon Dieu, venez à mon aide ». Et pour cela on les lui répétait souvent, et il répondait aussitôt : *Domine, ad adjuvandum me festina :* « Seigneur, hâtez-vous de me secourir ». Ce qu'il continua de faire jusqu'au dernier soupir.

Un très-vertueux ecclésiastique de la conférence de Saint-Lazare était pour lors en retraite dans la même maison : il honorait et chérissait beaucoup notre Saint, et réciproquement notre Saint avait beaucoup de tendresse pour lui. Ayant donc appris l'extrémité où était réduit ce cher malade, il vint dans sa chambre un peu avant qu'il expirât, et, en lui demandant sa bénédiction pour tous les membres de la conférence qu'il avait associés, il le pria de leur laisser son esprit et d'obtenir de Dieu que leur compagnie ne dégénérât jamais de la vertu qu'il lui avait inspirée et communiquée ; à quoi il répondit avec son humilité ordinaire : *Qui cœpit opus bonum, ipse perficiet* : « Celui qui a entrepris cette bonne œuvre, l'achèvera ». Et, bientôt après, il passa doucement de cette vie à une meilleure, sans effort ni convulsion aucune.

Ce fut le lundi 27 septembre 1660, sur les quatre heures et demie du matin, que Dieu l'attira à lui, lorsque ses enfants spirituels, assemblés à l'église, commençaient leur oraison mentale pour attirer Dieu en eux. Ce fut à la même

heure et au même moment qu'il avait coutume, depuis quarante ans, d'invoquer le Saint-Esprit sur lui et sur les siens, que cet Esprit adorable enleva son âme de la terre au ciel, pour couronner la sainteté de sa vie, son zèle pour la gloire de Dieu, sa charité pour le prochain, son humilité, sa patience et toutes ses autres vertus, dans la pratique desquelles il a persévéré jusqu'à la mort.

Ayant rendu le dernier soupir, son visage ne changea point : il demeura dans sa douceur et sa sérénité ordinaires, étant dans sa chaise en la même posture que s'il eût sommeillé. Il expira tout assis et tout vêtu, étant demeuré de la sorte les vingt-quatre heures dernières de sa vie ; car ceux qui l'assistaient avaient jugé qu'en cet état il était difficile de le toucher sans lui faire plus de mal et sans danger d'abréger sa vie. Il est mort sans fièvre et sans accident extraordinaire, ayant cessé de vivre par une pure défaillance de la nature, comme une lampe qui s'éteint insensiblement quand l'huile vient à lui manquer. Son corps ne se raidit point, mais demeura aussi souple et maniable qu'il était auparavant.

Il demeura exposé le lendemain 28 septembre jusqu'à midi, tant dans la salle que dans l'église de Saint-Lazare, où le service divin se fit solennellement, et ensuite ses funérailles. M. le prince de Conti s'y trouva avec M. Piccolomini, nonce du Pape, archevêque de Césarée, et plusieurs autres prélats ; comme aussi quelques-uns des curés de Paris, grand nombre d'ecclésiastiques et quantité de religieux de divers Ordres. Mme la duchesse d'Aiguillon et plusieurs autres seigneurs et dames voulurent semblablement honorer sa mémoire par leur présence, aussi bien que le peuple qui s'y trouva en grande foule. Son cœur fut mis à part dans une châsse d'argent que la duchesse d'Aiguillon donna pour cet effet ; et son corps, mis dans un cercueil de plomb, enfermé lui-même dans un cercueil de bois, fut inhumé dans l'église de Saint-Lazare, au-dessous de l'angle. Les entrailles furent déposées dans la nef, sous le milieu de la cloison du balustre. Sur le cercueil de plomb on mit une plaque de cuivre avec cette inscription :

Hic jacet venerabilis vir Vincentius a Paulo, Presbyter, Fundator, seu Institutor et primus Superior Generalis Congregationis Missionis, necnon Puellarum Charitatis. Obiit die 27 *septembris anni 1660, ætatis vero suæ* LXXXV. *Præfuit annis* XXXV.

La réputation de sainteté dont Vincent jouissait dans presque tout l'univers s'accrut par les miracles qu'on obtint par son intercession. Bientôt les rois et les princes s'unirent à leurs sujets pour demander sa béatification à Clément VI. Des cardinaux, des prélats étrangers firent les mêmes instances que ceux de France, qui exposent au Saint-Siége que la vie de ce saint Prêtre a été un prodige ; qu'on a toutes les peines du monde à empêcher les peuples de lui rendre un culte trop précipité, et qu'enfin la gloire de ce serviteur de Dieu sera celle de la religion.

Il semble nous avoir laissé son esprit dans les saintes Congrégations d'hommes et de femmes qui font bénir son nom dans tout l'univers; il continue, dans la personne de ses prêtres de Saint-Lazare, d'évangéliser les peuples, de former de pieux lévites ; il soigne les malades par les mains de ces saintes filles dont le cœur semble avoir hérité de sa charité.

Dans ces derniers temps, la Compagnie des filles de la charité a pris d'admirables développements et a étendu ses bienfaits sur toutes les contrées du monde. Elle comptait, en 1855, près de neuf cents établissements, dont quatre cent quatre-vingt-cinq hôpitaux. Des vocations multipliées ont porté le nombre de ces héroïnes de la religion à près de dix mille. Il est peu de

villes de France où ces dignes filles de saint Vincent de Paul n'aient été appelées. Elles ont formé des maisons de charité et desservent des hôpitaux en Belgique, en Espagne, en Suisse, dans les divers Etats de l'Italie et de l'Allemagne ; elles font bénir le nom chrétien et le nom français en Afrique, aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, au Chili, en Chine, aussi bien qu'en Egypte, en Grèce, en Syrie, dans la Turquie d'Europe et d'Asie. La guerre d'Orient a mis dans un nouveau relief le dévouement et le zèle de cette sainte phalange. Vingt à vingt-cinq ambulances militaires, établies en Crimée ou à Constantinople, étaient desservies par environ cent filles de charité. Rien n'était plus touchant ni plus admirable que les exemples de foi, de piété, d'abnégation, de résignation et de force, qui étaient donnés sur ces plages lointaines, autant par les soldats français que par ces vierges chrétiennes, que le sultan Abdul-Medjid lui-même appelait des anges terrestres.

C'est aussi en son nom que de fervents laïques, s'animant de ses sentiments dans de pieuses conférences, honorent Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les pauvres, dont ils entourent le corps et l'âme des secours les plus fraternels. Voici comment se forma cette belle institution : En 1832, quelques jeunes gens, amenés à Paris pour compléter leurs études, eurent la pensée de s'associer dans un but de persévérance et de charité. Se réunir à certains jours fixes, s'édifier mutuellement par de bonnes lectures et de pieux entretiens, porter aux pauvres à domicile quelques secours prélevés sur leurs modestes ressources, tels furent les premiers essais de cette association, qui prit le nom de *Conférences* de saint Vincent de Paul. Dieu bénit l'œuvre naissante et lui donna en peu d'années un grand accroissement. En décembre 1835, des règles furent établies et appliquées aux diverses conférences qui se formèrent en France et à l'étranger. En janvier et en août 1845, le souverain pontife Grégoire XVI approuva la Société et l'enrichit d'indulgences. Le pape Pie IX, par deux brefs, l'un du 18 mars 1853, l'autre du 18 mars 1854, augmenta le trésor des richesses spirituelles accordées aux membres de l'association. Un nombre considérable d'évêques de divers points de la chrétienté témoignèrent de leur bienveillance pour l'œuvre, et lui accordèrent leurs encouragements et leur bénédiction.

Cette œuvre, une des plus belles, la plus belle peut-être de notre époque, née en France, une des gloires, une des influences de la France, car elle s'était propagée dans tout l'univers, fut, par l'ordre du gouvernement de Napoléon III, privée de son conseil général de Paris.

Les raisons qu'on a données pour en agir ainsi sont curieuses : à une époque où l'on centralise tout, où l'on croit que le citoyen pense mal, qu'il parle mal, qu'il vote mal sans le gouvernement, où l'on timbrerait l'aumône si on l'osait, à cette même époque, par une criante contradiction, on a déclaré que les diverses conférences de saint Vincent de Paul de province pourraient très-bien avoir l'esprit de l'œuvre et fonctionner sans prendre *conseil* d'un centre. Cette réflexion est de notre sixième édition. Aujourd'hui nous pouvons dire que la chute de l'empire nous a rendu la liberté de l'aumône, la plus innocente de toutes.

On représente parfois saint Vincent de Paul prêchant aux forçats sur les galeres royales dont il était l'aumônier. — On lui met souvent un petit enfant sur les bras, à cause de son œuvre des enfants trouvés. — Dans une gravure très-ancienne, on voit Vincent offrant le saint sacrifice dans une humble chapelle entourée de bois. Une statue de la Vierge domine l'autel pauvre et nu ; au pied est un prêtre assistant, avec un seul servant. Au bas de la gravure on lit : « Saint Vincent de Paul dit sa première messe dans une

chapelle de la sainte Vierge, qui est de l'autre côté du Tarn, sur le haut d'une montagne et dans les bois »; il choisit ce lieu solitaire pour faire le divin sacrifice avec moins de trouble et dans le plus profond recueillement, n'étant assisté, selon la coutume, que d'un prêtre et d'un clerc pour le servir.

CULTE ET RELIQUES.

Le cardinal de Noailles, sur les ordres de Rome, procéda à l'ouverture du tombeau de saint Vincent de Paul, le 19 février 1712. Les médecins, après une visite des plus exactes, attestèrent qu'ils avaient trouvé un corps tout entier et sans aucune mauvaise odeur. Les prodiges opérés par l'intercession du Saint furent examinés par l'Eglise avec autant de sévérité que ses ennemis pourraient le faire. Il fut mis au nombre des Bienheureux, le 13 août 1729. Les grands de la terre eurent donc la consolation de fléchir les genoux avec leurs sujets devant l'image de cet humble prêtre qui, tant de fois, les avait fléchis lui-même devant les petits et les pauvres. Le ciel, par de nouveaux prodiges, confirma ces honneurs. Notre Saint fut canonisé le 16 juin 1737.

Son culte s'étendit en Savoie et en Piémont, à Gênes et en Toscane, à Naples et dans les Etats de l'Eglise, en Autriche et en Pologne, en Espagne et en Portugal. Il franchit les mers. On le célébra jusqu'en Chine, partout où les missionnaires avaient quelque établissement.

Son corps, renfermé dans une châsse d'argent, était conservé dans l'église de Saint-Lazare. Le 30 août 1792, cette église fut dépouillée de son argenterie et de tout ce qu'elle avait de précieux par un commissaire du gouvernement révolutionnaire, qui remit à MM. les Lazaristes la dépouille mortelle de leur saint Instituteur; ils la recueillirent avec un grand respect, dressèrent un procès-verbal pour en constater l'authenticité et la cachèrent avec soin pendant l'affreux règne de la Terreur. Les temps ensuite étant devenus plus tranquilles, ce précieux dépôt fut confié aux Filles de la Charité, qui le gardèrent dans leur chapelle jusqu'au mois de mars 1830, époque à laquelle il fut porté à l'archevêché de Paris. L'archevêque, rempli de vénération pour le saint prêtre qui, par ses vertus, a tant honoré l'Eglise de France, et a laissé dans la capitale tant de monuments encore subsistants de sa charité, avait fait exécuter une châsse d'argent d'un beau travail, et voulait transférer solennellement le corps de saint Vincent dans la nouvelle chapelle construite par MM. de Saint-Lazare, sur un terrain dépendant de la maison qu'ils habitent [1]. Cette translation, à jamais mémorable dans les fastes de l'Eglise de Paris, eut effectivement lieu, avec la plus grande pompe, le 25 avril 1830, qui était cette année le deuxième dimanche après Pâques; et maintenant, chaque année, le même dimanche, on en renouvelle la mémoire à l'office et à la messe. Les événements de juillet 1830 ont obligé de cacher cette sainte relique; mais, le 13 avril 1834, elle a été de nouveau exposée à la vénération des fidèles, dans la chapelle de MM. de Saint-Lazare.

Le cœur de saint Vincent de Paul, transporté à Turin pendant la Révolution française, a été réclamé depuis par le cardinal Fesch : il est maintenant à Lyon. La cathédrale de Coutances possède de ses reliques. Le diocèse de Rouen célèbre sa fête depuis 1825.

On conserve à Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne) un autographe de saint Vincent de Paul. Cet autographe a trait à diverses annotations qu'il fit au règlement de la Confrérie de Charité fondée par lui dans cette ville, en 1631.

On conserve de petites reliques de saint Vincent à Saint-Jacques d'Amiens (1773), aux Ursulines, au grand séminaire et à Saint-Acheul; aux Hôtels-Dieu d'Amiens, de Bray-sur-Somme, de Péronne et de Roye; aux églises de Folleville (1770), de Liancourt-Fosse et de Saint-Riquier. L'inventaire de Corbie, dressé en 1820, mentionne un fragment d'habit de saint Vincent de Paul. On voit à l'hospice Saint-Charles d'Amiens, dans un reliquaire, une petite image du Saint, dont le cœur, apparent, aurait été peint, dit-on, avec le sang du fondateur des prêtres de la Mission.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de la *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly, de l'ouvrage de M. l'abbé Maynard : *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, 4 vol. in-8° ; Paris, 1860 ; et de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

1. La belle et respectable maison de Saint-Lazare, à Paris, n'appartient plus à la Congrégation qui en porte le nom. Son église a été détruite, son vaste enclos divisé, et les bâtiments qui subsistent encore ont été transformés en une prison de femmes. Les membres de la Congrégation de la Mission habitent maintenant l'hôtel de Lorges, dans la rue de Sèvres ; c'est là que réside le supérieur général. — Continuateurs de Godescard.

XXe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint JÉROME EMILIANI ou MIANI, confesseur, Instituteur de la Congrégation des Somasques. Devenu célèbre par les nombreux miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, il fut béatifié par Benoît XIV et solennellement mis au rang des Saints par Clément XIII. 1537. — A Antioche de Pisidie, sainte MARGUERITE ou MARINE, vierge et martyre. 275. — Sur le Mont-Carmel, en Syrie, saint ELIE, prophète. 880 av. J.-C. — Le même jour, la naissance au ciel de saint Joseph, surnommé le Juste, que les Apôtres proposèrent avec saint Matthias pour remplir la place du traître Judas ; quoique le sort fût tombé sur Matthias, il ne laissa pas de s'appliquer à l'office de la prédication et aux exercices de la sainteté ; de sorte que, après avoir souffert beaucoup de persécutions de la part des Juifs, pour la foi de Jésus-Christ, il mourut enfin en Judée, victorieux de leur malice. On dit qu'il but du poison, et que sa foi en Notre-Seigneur l'empêcha d'en recevoir aucune atteinte. Ier s. — A Damas, en Syrie, les saints martyrs Sabin, Julien, Maxime, Macrobe, Cassie et Paule, avec dix autres. — A Cordoue, saint Paul, diacre et martyr, qui, après avoir repris les princes infidèles de l'impiété du mahométisme et de leur cruauté, fut tué par leur commandement et s'envola ainsi dans le ciel. 851. — En Portugal, sainte Vilgeforte, vierge et martyre, qui soutint divers combats pour la foi et pour la chasteté, et triompha glorieusement par le supplice de la croix [1]. — A Boulogne-sur-Mer, au diocèse d'Arras, saint WULMER ou WILMER, abbé, personnage d'une sainteté admirable. 689. — A Trèves, sainte Sévère, vierge [2]. 660.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans l'ancien diocèse de Lectoure (Gers), archidiocèse actuel d'Auch, sainte Mère, vierge et martyre, qui a donné son nom au petit village de Sainte-Mère, au canton de Miradoux. — A Châlons-sur-Marne, saint Hildegrin, trentième évêque de ce siége, et premier évêque de Salingestadt et d'Halberstadt, en Allemagne, dont nous avons donné la vie sous le 19 juin. 827. — A Paris, dans l'ancien monastère de Saint-Victor *(Sanctus Victor Parisiensis,* célèbre abbaye de chanoines réguliers, fondée par la pieuse munificence du roi Louis le Gros, vers 1113, et dédiée sous l'invocation de saint Victor, martyr à Marseille), saint Euspice, prêtre, fondateur de Saint-Mesmin ou Micy, près d'Orléans, dont le décès est marqué au martyrologe de France du 14 juin. Commencement du VIe s. — A Metz, sainte Glossinde, vierge et abbesse du monastère qui porte son nom. Nous donnerons sa vie sous le 25 juillet. Il ne faut pas la confondre avec son homonyme, l'abbesse de Marchiennes, sœur de la bienheureuse Adalsende, qui mourut en 714, et dont nous avons donné la vie au 30 juin. — Au diocèse de Beauvais, saint ANSÉGISE, abbé et réformateur de plusieurs monastères. 833. — A Autun, saint Rétice ou Rhétice, déjà nommé au jour précédent, et dont nous avons donné la vie sous le 15 mai. — Au diocèse de Limoges, saint Rorice ou Rurice Ier, évêque de ce siége, où l'éleva l'éclat de sa science et de sa vertu. Il naquit vers l'an 430, d'une ancienne et illustre famille des Gaules. Ne songeant tout d'abord qu'à user noblement de sa fortune et à vivre honorablement dans le siècle, il sentit tout à coup le vide et le néant de tout ce qui est créé, et, en dépit de tout ce que purent lui objecter la chair et le sang, il embrassa ouvertement le parti de la piété et employa une partie considérable de ses richesses à racheter les captifs. Son épouse imita courageusement son exemple, et tous deux s'adonnèrent à la prière, au jeûne,

1. Voir au 28 janvier, tome II, page 95, la dissertation sur sainte Libérate ou Livrade qui paraît être la même que sainte Vilgeforte.

2. Sœur de saint Modoald, archevêque de Trèves, elle renonça au monde et prit son Sauveur pour son Epoux. Son frère la fit supérieure du couvent de Saint-Symphorien qu'il avait établi sur la Moselle et où il avait établi la Règle de Saint-Benoît. Ses dépouilles mortelles furent inhumées dans l'église du couvent, et plus tard transférées dans l'église de Saint-Matthias de Trèves. — Voir au jour suivant où elle est honorée à Bourges.

et à toutes sortes de bonnes œuvres. En 484, il fut placé sur le siége de Limoges. Il mourut dans un âge très-avancé. Sa fête se célébrait, avant la Révolution, le 25 septembre, dans l'église de Saint-Augustin de Limoges, où l'on assure qu'il avait été inhumé : on y exposait aussi, le même jour, ses reliques à la vénération des fidèles. Vers l'an 507.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Frères Mineurs. — A Antioche, le supplice de sainte Marguerite, vierge et martyre. 275.

Martyrologe de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Sur le Mont-Carmel, le prophète saint Elie, notre père et notre chef. — Saint Jérôme Emiliani, confesseur, dont la fête se célèbre le 6 septembre. 1537.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — A Antioche de Pisidie, le supplice de sainte Marguerite, vierge et martyre.

Martyrologe des Carmes Déchaussés. — Sur le Mont-Carmel, saint Elie, prophète, notre chef et notre père. — Le même jour, saint Jérôme Emiliani, confesseur, Instituteur de l'Ordre des Somasques, qui fut, en raison de l'éclat de ses miracles pendant sa vie et après sa mort, mis au nombre des Bienheureux par Benoît XIV, et solennellement canonisé par Clément XIII. Sa fête se célèbre le 9 septembre, mais, dans les Etats de l'Eglise et en Etrurie, elle se fait le 11 du même mois. 1537.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints martyrs Sabin, Lucien, Pierre, Amable, Nonnine, Saude, Agrippien, Médadule, Respectat, et vingt-trois autres, cités par saint Jérôme. — Dans l'ancienne Thébaïde, aujourd'hui le Saïd, région de l'Egypte méridionale, saint Victor, martyr, nommé par le même. — A Corinthe, petite ville du royaume de Grèce, les saints martyrs Cyriaque, Donat, Celse, Théodule, Partin, Romain, Valérien, et quinze de leurs compagnons. — A Rome, les saints Satire, Amarin, Second, Emile ; et les saintes Passérie, Macrine, Vestite, tous martyrs. — A Coïmbre, sur le Mondego, en Portugal, sainte Colombe, vierge et martyre. De nombreux miracles se firent sur son tombeau et par l'attouchement de ses reliques. — A Bellune, ville forte de la Vénétie, saint Lucan, évêque. Dans une grande disette qui affligea son diocèse, il permit à ses ouailles d'user de laitage pendant le Carême ; des hommes malveillants prirent de là occasion de l'accuser auprès du pape Célestin ; mais notre Saint ayant fait devant le souverain Pontife un miracle éclatant, celui-ci le réintégra dans ses fonctions épiscopales. Son corps, déposé dans l'église cathédrale de Bellune et enfermé dans une châsse de marbre, était en grande vénération parmi les habitants de Bellune. Vers 424. — Au monastère du Mont-Cassin, au royaume de Naples, saint Sévère, moine, évêque et confesseur, célèbre par le talent avec lequel il résista aux hérétiques de son époque. Il assista aux synodes tenus à Rome contre Nestorius, Eutychès, Dioscore et Acace. Il menait une vie fort austère et se montrait très-libéral envers les pauvres. Vers le ve s. — A Hildesheim, ville de Hanovre, le bienheureux Bernhard, évêque et confesseur. Né vers le milieu du xe siècle, d'une des premières familles d'Allemagne, il eut pour précepteur Tagmer, bibliothécaire de l'Eglise d'Hildesheim. L'empereur Othon II le choisit pour précepteur de son fils, et cette charge importante fit briller son mérite et ses vertus. En 993, il fut élu évêque d'Hildesheim. Pendant qu'il était occupé à bâtir ou à réparer des églises et des monastères, il fut attaqué d'une maladie qui le fit beaucoup souffrir pendant cinq ans : il donna ses biens patrimoniaux au monastère de Saint-Michel, qu'il avait fondé et où il passa la dernière année de sa vie, après y avoir pris l'habit. Il fut enterré dans l'église de son monastère, et le pape Célestin III le canonisa en 1194. 1021. — A Carthage, saint Aurèle, archevêque de ce siége, contemporain et ami intime de saint Augustin, et célèbre par son zèle contre les Pélagiens. 423. — Au Mexique, le bienheureux Grégoire Lopez, confesseur. 1596.

SAINT ÉLIE DE THESBÉ, PROPHÈTE,

FUTUR PRÉDICATEUR DU DERNIER AVÉNEMENT DE JÉSUS-CHRIST

880 avant Jésus-Christ. — Roi d'Israël : Ochosias. — Roi de Juda : Joram.

Et surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ejus quasi facula ardebat.

Lorsque la terre fut témoin des oracles du prophète Elie, vous eussiez dit d'un homme de feu de la bouche duquel s'échappaient des paroles enflammées.

Ecclésiastique, XLVIII, 1.

Elie est, comme Hénoch, un Saint qui n'est pas encore mort, et qui ne jouit pas encore de la vue bienheureuse de Dieu : la divine Providence le réservant, avec Hénoch, pour prêcher le dernier avénement de Notre-Seigneur à la consommation de tous les siècles. L'Eglise latine et l'Eglise grecque, qui ne doutent nullement de sa confirmation dans la grâce, de son grand crédit auprès de Dieu, et de la gloire inestimable qui lui est préparée dans le ciel, en font mémoire tous les ans dans ce jour, en implorant le secours de ses prières, et en célébrant dans plusieurs endroits l'office divin et le saint sacrifice de la messe en son honneur ; il est donc juste de lui donner place au milieu de tant de Prophètes, d'Apôtres, de Martyrs et de Confesseurs qui ont eu part à son esprit et qui se sont tenus très-glorieux de pouvoir imiter son zèle. Nous en parlerons d'autant plus sûrement, que nous avons pour auteur de sa vie le Saint-Esprit lui-même, qui nous a décrit ses actions dans le IIIe et le IVe livre des *Rois*, et nous en a encore fait un fort bel éloge dans celui de l'*Ecclésiastique*.

Le nom de Thesbite, qu'il lui donne, nous fait connaître qu'il est de Thesbé, petite ville limitrophe entre la Palestine et l'Arabie, dans le pays de Galaad. Saint Epiphane, évêque de Salamine, en Chypre, le dit de la tribu d'Aaron, ce qui se peut entendre, ou en général de la tribu Lévitique, qui était celle d'Aaron, ou en particulier de la famille d'Aaron, dans la même tribu. Quelques auteurs lui donnent pour père Achimaas, fils du grand prêtre Sadoch et frère du grand prêtre Joïada, que leurs mérites ont rendus si fameux dans les saintes Ecritures, et pour mère, Basemath, fille du roi Salomon, que l'Ecriture nous assure avoir épousé le prince Achimaas. Mais le même saint Epiphane appelle son père Sobach et ne parle point de cette illustre généalogie.

D'après saint Epiphane, l'abbé Dorothée, dans son *Abrégé de la vie et de la mort des Prophètes*, et Siméon Métaphraste, au temps de sa naissance, son père vit autour de lui des anges sous la forme humaine et revêtus d'habits blancs, qui l'emmaillotaient dans le feu et lui donnaient du feu à manger. C'était un présage de son zèle. Quelques auteurs même en concluent qu'Elie avait été sanctifié dès le sein de sa mère, de même que Jérémie et saint Jean-Baptiste, parce que les anges n'eussent pas rendu ces devoirs à un enfant ennemi de Dieu et souillé du péché originel. On l'appela *Elie*, qui signifie *Dieu*, *Seigneur*, pour marquer l'excellence de sa vocation, et

que son unique exercice serait de manifester les grandeurs de Dieu, de faire adorer sa majesté, de détruire les ennemis de son nom et d'établir son domaine et son culte dans toutes les nations de la terre. Après n'être demeuré que peu de temps dans la maison de ses parents, il embrassa la manière de vivre des Nazaréens, et se retira avec les serviteurs de Dieu, que l'on appelait Prophètes ; extraordinairement rempli de l'esprit de prophétie, il brilla parmi eux comme un soleil au milieu des étoiles. A cette époque, la terre promise, qui avait été donnée en possession aux Israélites, était divisée en deux royaumes, dont l'un, appelé le royaume de Juda, appartenait à la postérité de David par son fils Salomon, et l'autre, appelé le royaume d'Israël, appartenait aux successeurs de Jéroboam, qui l'avait usurpé sur Roboam, fils du même Salomon. Le culte de Dieu s'était un peu maintenu dans le premier royaume, où étaient le temple, le tabernacle, l'arche d'alliance, les vases sacrés et le droit des sacrifices ; mais la malice des rois d'Israël, qui se laissèrent aller à l'idolâtrie, l'avait presque entièrement banni du second, et l'on ne s'y contentait pas d'adorer les deux veaux d'or que Jéroboam avait fait dresser à Béthel et à Dan ; mais on y adorait toutes les abominations des peuples d'alentour, entre autres Baal, démon qui se faisait reconnaître pour Dieu parmi les Sidoniens. Ces impiétés exécrables exercèrent longtemps le zèle du divin Elie. Quoique l'Ecriture ne nous rapporte point ce qu'il fit avant le règne d'Achab, néanmoins, puisqu'elle nous le présente au commencement de ce règne comme un homme qui s'était déjà rendu redoutable aux princes et aux rois, et que tout le monde révérait comme un prophète extraordinaire, elle nous donne sujet de croire qu'il avait dès lors prêché avec zèle, et que Dieu avait fait par lui des actions surprenantes qui le distinguaient du commun des autres Prophètes.

Achab, fils d'Amri, étant monté sur le trône, et ayant épousé Jézabel, fille du roi des Sidoniens, renchérit encore sur la superstition de ses prédécesseurs, et, pour contenter cette méchante femme, qui joignait la fureur à l'idolâtrie et la cruauté à l'impiété, il fit bâtir un temple et planter un bois en l'honneur de Baal, et désigna huit cent cinquante prêtres pour chanter ses louanges et lui offrir des sacrifices. Elie, ne pouvant souffrir cette abomination, le vint trouver dans l'esprit de Dieu, et, jugeant tout préambule inutile en présence de ce cœur endurci, il lui dit : « Vive le Seigneur, Dieu d'Israël, qui me voit ! Il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie, que par un ordre de ma bouche ». Puis, afin d'échapper à la colère et aux recherches de ce prince, il se retira dans le désert, sur la foi de la même voix qui lui dit : « Va du côté de l'Orient, cache-toi près du torrent de Carith, vis-à-vis du Jourdain, tu boiras de l'eau du torrent ; j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir ». Là, soir et matin, des corbeaux apportaient au Prophète les viandes et le pain nécessaires, et l'eau courante lui fournissait son breuvage. Quelque temps après, le torrent se trouva desséché ; car le ciel était d'airain, et il n'en tombait aucune pluie. Alors la voie amie du Prophète lui dit : « Quitte ces lieux, va-t'en à Sarepta, chez les Sidoniens, et demeures-y ; j'ai prescrit à une femme veuve de t'y nourrir ». Celui qui donne la vie et les aliments à un faible insecte, et qui a revêtu le soleil d'une si éclatante splendeur, ne délaisse jamais l'homme, la plus noble de ses créatures visibles, et quand les lois ordinaires de la nature semblent trahir les vues de sa providence toujours pleine de tendresse, il y supplée quelquefois par des prodiges qui ne sont qu'un jeu de son bras puissant, mais qui deviennent pour nous la

preuve irréfragable de son intervention dans la marche et le développement de nos destinées ; car, s'il opère un miracle pour envoyer à l'homme le pain matériel qui soutient la vie du corps, que n'aurait-il pas fait pour lui envoyer la vérité, ce pain spirituel qui, sous la forme de la parole, communique la vie aux âmes ?

Elie partit pour Sarepta. C'était une bourgade de la Phénicie, placée entre Tyr et Sidon, mais plus proche de cette dernière ville, sur les bords de la Méditerranée, au pied des collines gracieuses et couvertes de verdure, en face des cimes découpées du Liban. A son arrivée, avant d'entrer à Sarepta, le Prophète aperçut une femme qui recueillait du bois. Il l'appela : « Donne-moi à boire un peu d'eau ». Et, comme elle allait lui en chercher, il ajouta : « Je t'en prie, apporte-moi aussi un peu de pain ». Il comprit sans doute, à l'empressement de cette femme, que c'était la veuve dont Dieu lui avait fait espérer la bienfaisance hospitalière. Mais elle répondit : « Le Seigneur ton Dieu est vivant ! Je n'ai pas de pain ; il me reste seulement de l'huile dans un petit vase, et autant de farine qu'il en peut tenir dans le creux de la main. Je viens ramasser quelques morceaux de bois pour préparer à mon enfant et à moi un dernier pain à manger, et nous attendrons la mort ». La sécheresse avait amené la disette, et le royaume de Sidon, patrie de Jézabel, participait aux châtiments comme aux crimes du royaume d'Achab. « Ne crains rien », dit le Prophète à la veuve indigente ; « va faire ce que tu dis ; du reste de la farine prépare pour moi d'abord un léger pain cuit sous la cendre, et apporte-le-moi ; ensuite, tu en prépareras pour toi et ton fils. Car voici ce que dit Jéhovah, roi d'Israël : « Le vase de farine ne manquera pas, et le petit vaisseau d'huile ne diminuera point, jusqu'au jour où le Seigneur fera tomber la pluie sur la terre ». La femme crut à cette promesse de l'étranger, et suivit ses ordres. Depuis ce jour, en récompense de sa foi et pour vérifier la parole du Prophète, la farine ne manqua point, l'huile ne fut pas diminuée dans la maison de la veuve, et ce qui suffisait à peine pour un repas soutint, durant trois ans, l'existence d'Elie et de ses hôtes.

Il arriva, dans cet intervalle, que le fils de la veuve fut attaqué d'une maladie violente et s'éteignit. Egarée par la douleur, la pauvre mère adressa des reproches à Elie, comme s'il eût été la cause d'une si grande calamité. « Que t'ai-je donc fait, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour faire souvenir le ciel de mes iniquités et appeler la mort sur mon fils ? » Et elle tenait l'enfant sur son sein et le couvrait de ses larmes. « Donne-moi ton enfant », dit le Prophète tout ému de pitié. Il le reçut des bras de sa mère, le porta dans la chambre qu'il habitait, et le posa sur son lit. « Jéhovah, mon Dieu », s'écria-t-il, « cette veuve qui prend soin de me nourrir, voulez-vous l'affliger jusqu'à lui ravir son fils ? Jéhovah, mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme revienne animer ce corps ». Et il se coucha, par trois fois, sur l'enfant, se rapetissant, pour ainsi dire, à la mesure du cadavre, comme pour le réchauffer et y rallumer la vie. Sa prière fut entendue, et le cadavre se ranima. Elie revint dans la chambre où était restée la mère inconsolable, et lui dit : « Voilà ton fils ; il est vivant ! » Alors les yeux de cette femme se sentirent frappés d'une lumière supérieure à celle que revoyait l'enfant ressuscité ; et s'adressant à l'homme des prodiges : « Je reconnais à ceci, maintenant, que tu es l'homme de Dieu et que tu as sur les lèvres la vraie parole du Seigneur ».

Cet enfant réveillé du sommeil de la mort par le contact vivifiant du Prophète, n'est-ce pas le symbole de l'humanité plongée dans la mort de

l'âme, et vers laquelle Dieu s'abaisse et descend par l'incarnation, lorsqu'il se fait homme et raccourcit en quelque sorte sa majesté voilée sous les proportions de la créature, pour rappeler à la vie céleste notre intelligence enveloppée de ténèbres comme d'un linceul, et notre cœur enseveli dans sa perversité comme dans un tombeau ? Et cette femme indigente, qui, sans appartenir au peuple de Dieu, reçoit de la bouche même d'un grand Prophète les enseignements de la vraie religion, ne montre-t-elle pas, comme un témoignage expressif, la riche et souveraine action de la Providence, qui ne refuse à personne les secours nécessaires, mais ne s'interdit pas non plus les affections privilégiées, et qui, loin d'établir en tout la roide égalité follement rêvée par les hommes, frappe tous les mondes des reflets de sa pensée infinie et y jette les distinctions les plus prononcées et les plus harmonieuses ; ici, éclairant de la foi une âme inconnue des savants ; là, faisant descendre le génie ou la beauté dans la cabane d'un pâtre ; ailleurs, attachant au front des étoiles un diadème de lumière incorruptible, et versant sur les fleurs si fragiles de longs flots de parfums.

Cependant la famine était horrible à Samarie, et une sécheresse de trois ans faisait périr en foule les animaux. « Va trouver Achab », dit Dieu au Prophète ; « je vais envoyer la pluie sur la terre ». Elie obéit. « N'es-tu pas », lui dit Achab en l'apercevant, « celui qui met le trouble dans Israël ? »— « Ce n'est pas moi qui trouble Israël », répliqua l'homme de Dieu ; « mais c'est toi et la maison de ton père, lorsque vous avez quitté la loi du Seigneur et suivi Baal. Toutefois, donne des ordres et rassemble sur le mont Carmel tout le peuple et les quatre cent cinquante prophètes de Baal, et ces quatre cents prophètes des bois sacrés, que Jézabel nourrit de sa table ». Lorsque tous furent réunis, Elie prouva tellement sa mission et la ridicule impuissance des idoles, que le peuple, frappé d'admiration, s'écria : « Jéhovah est le vrai Dieu ! Jéhovah est le vrai Dieu ! »—« Alors », reprit le brûlant vengeur des droits de l'Eternel, « saisissez les prophètes de Baal, et que pas un ne survive ». En effet, ils furent tous immolés au pied du Carmel, sur les bords du Cison. Le ciel apaisé s'ouvrit, et, à la prière d'Elie, une pluie abondante inonda la terre.

Jézabel, ayant appris d'Achab même le massacre de ses prêtres, entra dans une nouvelle fureur et jura qu'elle s'en vengerait sur la tête d'Elie. Le Prophète eut peur ; car il savait ce qu'on peut craindre de l'humeur vindicative et de la fierté blessée d'une femme aussi âpre à la vengeance que l'était Jézabel. Dans son effroi, il fuyait irrésolu et troublé, lui qu'on avait vu si plein d'assurance et de courage devant Achab. C'est que l'originelle faiblesse se trahit toujours par quelque endroit, même dans les grands hommes et dans les Saints, soit que le fardeau d'une destinée illustre les fasse chanceler, soit que Dieu leur laisse, dans leurs propres imperfections, un préservatif contre l'orgueil, comme ces magnanimes Romains qui plaçaient des insulteurs officiels à côté du triomphateur, pour le faire souvenir qu'il était homme.

Elie gagna l'extrémité méridionale de la Palestine, et, après soixante lieues de chemin, il se trouva dans les déserts de l'Arabie Pétrée. Il y marcha tout un jour ; enfin, épuisé de fatigue, il s'assit sous un genièvre et souhaita la mort : « Seigneur », dit-il, « c'est assez ; prenez ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes aïeux ». Ce rude voyage, la méchanceté consommée d'Achab et de Jézabel, la religion s'éteignant dans le royaume, l'oppression des justes et la prospérité des méchants, tout rendait au Prophète l'existence amère et insupportable. Sous l'ombre du genièvre, il s'en-

dormit. Un ange vint, le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange ». Elie regarda, et vit posés près de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau ; il prit donc un peu de nourriture et s'endormit encore. Une seconde réfection suivit ce second sommeil. Puis, fortifié par l'aliment céleste, le voyageur, au bout de quarante jours, toucha le mont Horeb, voisin du Sinaï, région pleine de merveilleux souvenirs, où Dieu, descendu sous forme de flamme dans un buisson ardent, daigna converser avec son serviteur Moïse ; où, porté par la foudre, il ébranla sous son char embrasé la cime de la montagne, et vint promulguer sa loi aux oreilles de toute une nation.

Près de l'Horeb, Elie eut une vision : Dieu lui apparut. Un vent impétueux passa, puis il se fit un tremblement de terre. Enfin la flamme étincela, comme pour faire voir sans doute que le Seigneur peut, à son gré, abattre, briser et foudroyer les méchants ; mais nulle voix ne sortit du sein de ces éléments troublés. Bientôt après, il s'éleva un vent doux et léger ; sous ce symbole se cachait la force de Dieu, qui est miséricorde et patience. Et une voix dit : « Reprends ta route, et va par le désert à Damas ; arrivé là, tu sacreras roi de Syrie Hazaël. Tu sacreras aussi roi d'Israël Jéhu, fils de Namsi, et tu sacreras Prophète pour te succéder Elisée, fils de Saphat, qui est d'Abelmëula. Quiconque échappera au glaive d'Hazaël, Jéhu le tuera ; quiconque échappera au glaive de Jéhu, Elisée le tuera...»

Il y a quelque apparence qu'il n'exécuta les deux premiers ordres du Seigneur que par le ministère de ses disciples. Pour le troisième, il l'exécuta lui-même bientôt après ; car, au retour de la montagne d'Horeb, il rencontra Elisée à la campagne où il s'occupait à labourer la terre, et lui mit son manteau sur les épaules, en signe de l'élection divine, et comme pour l'investir de l'esprit prophétique. Elisée comprit ce langage : un mystérieux commerce venait de s'établir entre les deux âmes. Il quitta la charrue : « Laisse-moi », dit-il à Elie, « embrasser mon père et ma mère, et je te suivrai ». — « Va, et reviens », répondit l'énergique interprète de Dieu ; « pour moi, j'ai fait ce que je devais ». Elisée, donnant à entendre qu'il renonçait sans retour à la vie ordinaire, tua ses bœufs, en fit cuire les chairs sur sa charrue brisée, et les distribua à ses voisins, en manière d'adieu. Puis il suivit Elie avec la docilité d'un disciple qui s'attache à son maître.

Les deux Prophètes se retirèrent sur le mont Carmel, dans des grottes dont la principale porte encore aujourd'hui le nom d'Elie. Taillée de main d'homme en forme de salle carrée, haute et vaste, elle regarde la mer, qui fait entendre au loin le mugissement de ses flots : c'est le seul bruit qui résonne dans cet austère séjour. Près de là, sur une pente embaumée de la montagne, entre des arbustes odorants, coule une fontaine qui s'est creusé, çà et là, des bassins dans le roc vif : image de la vie religieuse qui passe inconnue aux hommes, mais toute chargée de parfums célestes, et qui se fait place au pied du trône de Dieu. Elie n'intervint désormais dans les affaires publiques de la nation que pour annoncer la fin prochaine d'Ochozias, digne fils d'Achab et de Jézabel, et pour opposer la foudre aux soldats envoyés contre lui. Son occupation suprême fut d'inaugurer et d'affermir cette grande école de spiritualisme qui, retirant la vie du dehors pour la reporter au dedans, nomme la terre un exil, le ciel une patrie, et remplit l'âme d'une grave mélancolie et d'une espérance immortelle : noble école où l'on retrouve les débris de la langue parlée dans l'Eden par notre premier aïeul, et les préludes de l'hymne répété sans fin par les élus et les anges dans la cité céleste.

Peu de temps après, le roi Achab, enflé d'orgueil par suite d'une célèbre victoire que Dieu lui avait miraculeusement donnée contre Bénadab, roi de Syrie, se mit dans l'esprit d'augmenter les vergers d'un palais magnifique qu'il avait à Jésraël ; mais, comme le pieux Naboth refusa de lui vendre, pour cet effet, une vigne qu'il avait près de son enclos, parce que c'était l'ancien héritage de ses pères et qu'elle marquait la succession de sa famille, Jézabel ne put souffrir cette résistance, qui affligeait son mari ; elle trouva moyen de faire accuser cet homme de crime de lèse-majesté divine et humaine, et, sur cette calomnie, de le faire mourir avec ses enfants. Le roi n'eut point de part à cette méchanceté ; mais quand il l'eut apprise et qu'il vit que la vigne de Naboth n'avait plus de maître, il s'en alla fort content à Jésraël, pour s'en mettre en possession. Alors notre grand Prophète, ayant reçu l'ordre de Dieu, alla au-devant de lui, et, dans l'ardeur de son zèle, il lui dit : « Vous avez tué et vous avez possédé ; mais, écoutez la parole terrible du Seigneur : En ce lieu même, où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang ». — « Que vous ai-je fait », lui dit Achab, « pour me faire une imprécation si terrible : m'avez-vous reconnu pour votre ennemi ? » — « Oui », répliqua Elie, « parce que vous vous êtes vendu pour faire le mal. Savez-vous », dit Jéhovah, « ce que je ferai ? Comme j'ai détruit la maison de Jéroboam et de Baasa, sans qu'il soit demeuré personne de leurs races, parce qu'ils ont excité mon indignation, ainsi je vous détruirai et toute votre maison. Si vous mourez dans une ville, les chiens vous dévoreront, et si vous mourez dans la campagne, les oiseaux de proie vous mangeront ; et Jézabel, votre femme, sera aussi mangée des chiens dans le champ de Jésraël, où Naboth a été exécuté ». Le roi fut épouvanté de ces menaces ; il s'humilia devant Dieu, déchira ses vêtements de douleur, se couvrit d'un cilice sur la chair nue, jeûna rigoureusement et ne voulut plus coucher que sur un sac ; ce qui fit différer la ruine de sa maison jusque sous le règne de son second fils. Cependant la prophétie d'Elie fut accomplie : car les chiens léchèrent son sang dans le champ de Jésraël, et, depuis, la maudite Jézabel ayant été précipitée, par l'ordre de Jéhu, du haut d'une fenêtre, fut aussi dévorée et mangée presque toute vivante par ces mêmes animaux.

Ce prince étant mort, Ochosias, son fils aîné, lui succéda. Il fut encore le sujet du zèle et des réprimandes de notre prophète. Dans une fâcheuse maladie qu'il eut, il envoya consulter Béelzébut que l'on adorait dans Accaron, pour savoir s'il en guérirait. Elie en fut averti par un ange ; il alla au-devant de ses députés, et, les ayant arrêtés, il leur dit : « Est-ce qu'il n'y a point de Dieu en Israël, que vous allez consulter une idole ou plutôt un mauvais démon dans Accaron ? Retournez vers votre maître, et dites-lui, de la part de Dieu qu'il a méprisé : Vous ne relèverez point de la maladie qui vous tourmente, mais assurément vous en mourrez ». Ils retournèrent au palais et dirent à Ochosias ce qu'ils venaient d'entendre. Celui-ci leur demanda comment était fait celui qui leur avait parlé. « C'est », dirent-ils, « un homme barbu, et qui a une ceinture de cuir autour des reins ». — « Hélas ! » répliqua-t-il, « c'est Elie le Thesbite ». A l'instant même il commanda à un capitaine de cinquante hommes de s'aller saisir de lui et de le lui amener. Ce capitaine y alla sans respect, et l'ayant aperçu sur la montagne, il lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre et de le venir trouver ». — « Si je suis homme de Dieu », répondit Elie, « que le feu descende du ciel, et qu'il vous consume avec vos cinquante hommes ». Terrible imprécation, mais pleine de justice et d'équité, puisqu'il n'y avait

rien de plus juste que de punir les ministres et les complices de la méchanceté de ce prince idolâtre. Aussi, ces paroles ne furent pas plus tôt achevées, que le feu descendit du ciel, et consuma tous ces gens armés. Un châtiment si lamentable n'amollit point la dureté du roi. Il ne laissa pas d'envoyer vers Elie un autre capitaine avec cinquante autres soldats pour le faire venir ; ceux-ci ayant imité l'insolence des premiers, reçurent aussi le même traitement, ils furent tous brûlés par le feu du ciel. On vit alors jusqu'où peut aller l'aveuglement d'un homme infidèle ; Ochosias, ajoutant crime sur crime, commanda un capitaine avec sa compagnie, pour obliger le Prophète de le venir trouver. Celui-ci, instruit par le malheur des autres, ne fut pas plus tôt près de lui, qu'il se mit à genoux, et, lui représentant humblement l'ordre qu'il avait reçu, le supplia de lui sauver la vie. Alors notre saint Prophète, averti par un ange, descendit avec lui, et, sans craindre la fureur du prince, que la mort de tant de soldats avait encore enflammée, ni celle de Jézabel, sa mère, le vint trouver à son lit, et, après lui avoir représenté son impiété, sa rébellion contre Dieu et ses autres crimes, il l'assura de nouveau qu'il ne relèverait point, et qu'au tribunal de la justice de Dieu, la sentence de mort était donnée irrévocablement contre lui. Une fermeté si grande effraya toute la cour, et personne n'osa se saisir de lui ; il en sortit triomphant, et s'en retourna sur la montagne où il avait coutume de demeurer.

L'Ecriture sainte ne nous dit rien de sa vie privée, ni des exercices religieux qu'il pratiquait en particulier, ou dans la compagnie de ces hommes divins que l'on appelle les *enfants des Prophètes ;* mais il y a beaucoup d'apparence que ceux qui demeuraient à Béthel, ou à Jéricho, ou sur le Mont-Carmel, ou dans les autres pays de la Palestine, le reconnaissaient pour supérieur et recevaient ses instructions et ses préceptes comme des ordres de Dieu et des oracles venus du ciel. En effet, pourquoi Dieu lui ordonna-t-il de sacrer un autre prophète à sa place, sinon pour donner un prélat à ses chers disciples qu'il allait laisser orphelins ? Pourquoi ces enfants des Prophètes se mirent-ils si fort en peine de le chercher, lorsqu'il ne parut plus, sinon parce qu'ils ne pouvaient souffrir d'être séparés d'un maître et d'un directeur de si grand mérite ? Pourquoi, ayant appris qu'Elisée avait été doublement revêtu de son esprit, se jetèrent-ils à ses pieds et se soumirent-ils à sa conduite, sinon parce qu'ils reconnurent en lui la succession légitime de leur père et patriarche saint Elie ? Lorsque l'Esprit-Saint n'éloignait pas notre Saint de la terre d'Israël, et ne le cachait pas aux yeux de tous les hommes, il s'appliquait sans doute à former ces grands serviteurs de Dieu et à leur inspirer les vertus religieuses. Aussi les saints Pères ont toujours parlé d'Elie comme du prince et du chef des ermites et des cénobites. Saint Athanase, dans la *Vie de saint Antoine*, assure que cet excellent solitaire voulait que les moines vécussent sur l'exemple du divin Elie. Saint Grégoire de Nazianze rapporte de lui-même, dans une de ses homélies, qu'il avait toujours dans l'Esprit le Carmel d'Elie et le désert de Jean-Baptiste, comme les modèles de l'Ordre religieux. Saint Jérôme, dans ses *Epîtres* à Paulin et à Rustique, s'écrie : « Notre prince est Elie, notre chef est Elisée, nos capitaines sont les enfants des Prophètes ». Sozomène dit, en un mot, que ce sont ces grands hommes qui ont donné commencement à la vie monastique ; et Tostat, sur le quatrième livre des *Rois*, parlant des montagnes de Judée, dit qu'on y voyait des colléges de prophètes semblables à nos communautés religieuses, dont Elie était le prélat et le père.

« Cependant le temps approchait, où cet homme de Dieu devait être

enlevé dans le ciel ». C'est ainsi que parle l'Ecriture ; il voulut, auparavant, visiter les disciples qu'il avait à Galgala, à Béthel, à Jéricho et le long du Jourdain, faisant ainsi les fonctions d'un véritable supérieur jusqu'à la fin de son pèlerinage parmi les hommes. Lorsqu'il leur eut rendu ce devoir de charité, voulant passer le Jourdain, il roula son manteau et en donna un coup sur les eaux, et en même temps elles se divisèrent et lui laissèrent un chemin libre. Il le passa donc à pied sec, et avec lui son disciple Elisée, qui n'avait jamais voulu l'abandonner. Alors ce père incomparable le jugeant digne d'être son héritier, lui dit : « Demandez-moi ce que vous voulez, afin que je vous l'accorde avant que je sois séparé de vous ». Elisée, inspiré de Dieu, demanda que son double esprit, c'est-à-dire la grâce de la prophétie et le don des miracles, lui fût communiqué, ou bien que son esprit, qui renfermait un grand nombre de grâces, fût doublement en lui. « Vous avez demandé une chose difficile », dit Elie : « néanmoins, si vous me voyez enlever dans le ciel, elle vous sera accordée ». Peu de temps après, comme ils parlaient ensemble, un chariot de feu et des chevaux tout enflammés les séparèrent l'un de l'autre, et Elie, étant monté dans ce chariot, fut porté dans un lieu que nous ne connaissons pas, et sur lequel il serait assez inutile de former des conjectures. Elisée, le voyant monter, s'écria de toutes ses forces : « Mon père, mon père, le chariot d'Israël et son conducteur ». Mais il fut bientôt privé de sa vue. En même temps le manteau de cet homme céleste tomba du chariot de feu, comme un héritage précieux que le maître envoyait à son disciple. C'était le manteau dont il l'avait couvert pour le rendre prophète, et qui avait divisé les eaux du Jourdain. Il le ramassa avec un grand respect, s'estimant infiniment plus riche de posséder ce grand trésor, que s'il fût devenu maître de toutes les richesses de la terre. Il en éprouva bientôt la vertu : car voulant repasser le Jourdain, pour se joindre aux enfants des Prophètes dont il était devenu le père, il en frappa les eaux comme il avait vu faire à Elie ; et, quoiqu'à la première fois les eaux ne se divisassent pas, néanmoins, lorsqu'il les frappa une seconde fois, en disant : « Où est donc maintenant le Dieu d'Elie ? » elles se séparèrent et lui donnèrent un passage libre au milieu du fleuve.

Voilà en abrégé toute l'histoire de cet homme merveilleux, digne d'un siècle plus heureux que celui où il a vécu sur la terre. Il disparut, selon la Chronologie que nous avons suivie, vers l'année 880 avant la venue du Fils de Dieu. Dix ans après, Joram, roi de Juda, reçut une lettre de sa part, dans laquelle il lui reprochait ses impiétés, ses idolâtries et ses parricides, et lui faisait de terribles menaces, dont son impénitence lui fit bientôt sentir les effets. Nous avons cette lettre dans le deuxième livre des *Paralipomènes*, ch. XXI. Mais il n'y est point dit d'où elle vint, ni par qui elle fut apportée. Quelques-uns croient qu'Elie l'écrivit dans le lieu où il avait été transporté, et qu'il l'envoya par quelque messager céleste. D'autres estiment qu'il l'avait rédigée avant d'être enlevé, par une connaissance prophétique des déréglements futurs de ce mauvais prince, et qu'il l'avait confiée à un messager fidèle chargé de la présenter au roi quand il serait nécessaire. L'Evangile nous apprend qu'Elie est apparu sur le Thabor, avec Moïse, au temps de la Transfiguration du Sauveur ; mais d'une manière différente de celle de Moïse : car Moïse, qui était mort, n'y parut qu'avec un corps aérien, dont son âme fut revêtue ; et pour Elie, qui était vivant, il y parut avec son propre corps, que les anges y transportèrent. L'*Ecclésiastique*, au chapitre XLVIII de ses Instructions morales, remarque qu'il est destiné pour prévenir du Jugement dernier, pour adou-

cir, en ce temps, l'indignation de Dieu, et pour faire rentrer les tribus d'Israël dans la véritable religion. Aussi, dès l'Ancien Testament, c'était une tradition commune qu'Elie viendrait sur la terre avant la consommation des siècles, pour préparer les hommes à ce grand jour qui décidera de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Notre-Seigneur, dans l'Evangile, a confirmé cette croyance, lorsqu'il a dit « qu'Elie viendrait assurément et qu'il rétablirait toutes choses ». C'est encore de lui et d'Hénoch, selon le sentiment des Pères de l'Eglise et des interprètes sacrés, qu'il parle dans l'Apocalypse, lorsqu'il dit « qu'il donnera une vertu extraordinaire à ses deux témoins, et qu'ils prophétiseront mille deux cent soixante jours, ou trois ans et demi, revêtus de sacs ; qu'ils porteront dans leur bouche un feu dévorant dont ils consumeront tous les adversaires ; et qu'ils auront la puissance de fermer le ciel pour en arrêter les pluies, de changer les eaux en sang et d'affliger la terre de toutes sortes de plaies, pour en châtier les criminels ».

Les saints Docteurs ont aussi donné de grandes louanges à notre saint Prophète, surtout saint Bernard, qui l'appelle le défenseur de la foi et de la vérité, l'avocat des pauvres, l'œil des aveugles, la langue des muets, le refuge des misérables, la gloire des gens de bien, la terreur des méchants, le père des rois, le fléau des tyrans, le Dieu d'Achab et le foudre des idolâtres. Les religieux Carmes, qui le reconnaissent pour leur Instituteur et leur premier Patriarche, sont ceux qui se sont le plus étendus sur ses louanges. Ils en font la fête avec beaucoup de solennité en ce jour.

On le représente : 1° portant à la main une épée flamboyante pour rappeler le langage fier et décisif avec lequel il défendit plus d'une fois l'honneur de Dieu ; 2° enlevé dans un char de feu ; 3° nourri par des corbeaux qui lui apportent chaque jour à manger près du torrent de Carith ; 4° ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta ; 5° en costume d'ermite ; 6° en compagnie d'Elisée, son disciple et successeur ; 7° recevant un pain que lui apporte un ange ; 8° tenant à la main le cartouche qui se déroule et où on lit ses prophéties saillantes ; 9° jetant son manteau à Elisée ; 10° avec Jésus-Christ et Moïse, dans tous les sujets de transfiguration peints ou sculptés.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

L'Eglise a été longtemps à se déterminer sur l'institution d'un culte religieux à la mémoire d'Elie, retenue, ce semble, par la Règle qu'elle s'était faite de n'en jamais décerner aux vivants. Mais, dans la suite, elle a cru devoir déroger à son premier sentiment en faveur d'Elie qui, bien que ne jouissant pas encore, selon le sentiment du plus grand nombre des docteurs de l'Eglise, de la félicité éternelle des cieux, n'est plus néanmoins, depuis son enlèvement, dans l'état que nous appelons *des voyageurs* de cette terre qui ne sont point encore parvenus au terme de leur course. On suppose que Dieu, après avoir retiré Hénoch et Elie du commerce des hommes, les a confirmés dans sa grâce et établis dans une espèce d'impeccabilité.

Depuis le x° siècle, on fixa la fête de l'enlèvement d'Elie au 20 juillet, par toute la Grèce et dans les provinces de l'Orient qui étaient demeurées sous l'obéissance des empereurs de Constantinople. Elle se communiqua ensuite aux peuples du Nord qui suivent le rit grec, et l'on ne fit plus scrupule de dresser des autels et de bâtir des temples sous son nom. Il paraît même que ce sont les Grecs qui ont communiqué le culte du prophète Elie aux Eglises de l'Occident, principalement dans l'Italie.

On montre, dans les environs immédiats de Damas, le tombeau du Prophète. Saint Jérôme raconte que sainte Paule trouva, pendant son pèlerinage dans la Terre Sainte, une petite tour qui portait le nom d'Elie : elle avait été bâtie par les chrétiens, au sud de la ville de Sarepta, aujourd'hui Sarfend, dans la Phénicie.

A une lieue du couvent du Mont-Carmel, en Syrie, se trouve la *fontaine du prophète Elie.* Pour s'y rendre, on descend la montagne du côté du sud, puis on entre dans une petite vallée

appelée la *Vallée des Martyrs*, On ne tarde pas à rencontrer, près du chemin, en remontant la vallée, une belle source qui sort d'un rocher et remplit aussitôt un assez grand bassin carré tout taillé dans le roc. On rapporte au prophète Elie l'origine de cette fontaine.

Si on se fraye un passage à travers les épaisses broussailles qui garnissent la colline, et si l'on monte à quatre ou cinq cents pas au-dessus du couvent, on arrive au sommet du monticule, dans un endroit assez aride aujourd'hui, qu'on appelle le *Jardin d'Elie*, ou le *Champ des Melons*. Voici sa légende : Le prophète Elie, passant en ce lieu, vit un homme qui gardait un champ de melons ; comme il avait faim, il le pria de lui en donner un. « Un melon? » répondit cet homme, « je n'en ai point : ce que vous voyez, ce sont des pierres ». — « Eh bien! que ce soient des pierres ! » répondit le Prophète en continuant son chemin. Les melons furent changés en pierres, et depuis ce temps, on en trouve toujours en ce lieu, comme preuve de la dureté et du châtiment de cet homme. Des auteurs prétendent qu'on y trouve aussi des pierres qui ont la forme de différentes autres espèces de fruits. Ces pierres, qui deviennent de plus en plus rares sur le Mont-Carmel, sont de la grandeur et de la forme d'un melon ; leur masse est composée d'une roche calcaire dans laquelle il y a des géodes de pierre de corne ; vides à l'intérieur, leur cavité est tapissée de cristaux de quartz. Elles ont été souvent décrites, et on en voit dans les principaux musées, qui proviennent, soit du Mont-Carmel, soit de différentes autres localités, notamment de la Saxe, de la Bavière et de la Transylvanie.

Au haut de la colline est le *couvent* grec de *Saint-Elie*. Comme tous les couvents de la Terre Sainte, c'est une forteresse qui pourrait soutenir un siége : là où il n'y a pas de sécurité, il faut être armé pour voyager et se retrancher dans sa demeure contre les attaques des Arabes. Les murs sont très-élevés, presque sans ouvertures ; la porte est en fer, elle est basse et très-forte. C'est surtout aujourd'hui qu'on pourrait dire aux Orientaux : « Celui qui agrandit sa porte, cherche sa ruine ». *Qui exaltat ostium quærit ruinam.* Les fenêtres sont fort hautes, petites et garnies de barreaux. Sur la terrasse, il y a un mur qui sert de parapet ; il est formé de pierres détachées qui, au besoin, peuvent servir de projectiles.

A la droite du chemin, on monte un rocher sur lequel on dit que le prophète Elie s'est couché lorsque, fuyant la colère de Jézabel, il vint dans les déserts de Juda.

Nous avons perdu l'*Apocalypse* d'Elie, connue d'Origène et de saint Jérôme ; l'*Histoire* générale de tous les temps, que les Rabbins lui attribuent, et sa *Lettre* au roi Joram.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des *Acta Sanctorum* ; du P. Giry ; des *Saints de l'Ancien Testament*, par Baillet ; des *Lieux Saints*, par Mgr Mislin ; des *Femmes de la Bible*, par Mgr Darboy ; et de l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier.

SAINTE MARGUERITE OU MARINE,

VIERGE ET MARTYRE A ANTIOCHE DE PISIDIE

275. — Pape : Saint Eutychien. — Empereur romain : Aurélien.

Sæculi homines infeliciter felices sunt, martyres autem feliciter infelices erant : erant enim ad tempus infelices, sed in æternum felices.

Les hommes du siècle sont malheureusement heureux, tandis que les martyrs étaient heureusement malheureux ; car un bonheur éternel était la récompense de quelques instants de malheur.

S. Aug., *sup. psalm.*, CXXVII.

Cette Vierge admirable, que les Grecs appelle Marine, était d'Antioche de Pisidie, aujourd'hui Ak Cheher, sur la fontière de la Pisidie et de la Phrygie. Elle eut pour père un prêtre idolâtre, de grande réputation, nommé Ædésius. Sa mère étant morte peu de temps après sa naissance, elle fut mise en nourrice à cinq ou six lieues de la ville, chez une vertueuse femme qui lui inspira de bonne heure l'horreur du vice et l'amour de la vertu.

Marguerite grandissait merveilleusement en prudence, en modestie, en pudeur et dans toutes les autres vertus convenables à son sexe. Ayant entendu la parole vivifiante de la foi et la prédication de l'Evangile, elle embrassa aussitôt le christianisme, et ne voulut plus reconnaître d'autre maître que Jésus-Christ. Elle lui consacra même sa virginité et le choisit pour son Epoux éternel.

Le père, s'étant aperçu que sa fille était chrétienne, entreprit de la faire renoncer à sa religion. Comme ses efforts restaient sans résultat, il déchargea sur elle toute l'amertume de sa fureur, au point qu'il ne pouvait pas même supporter sa vue ; car il l'avait en abomination, et finit par l'éloigner d'auprès de lui. Mais le Seigneur, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, daigna la consoler dans sa grande bonté, et il la rendit si chère à sa nourrice, que celle-ci l'aimait comme l'enfant de son sein ; car, elle aussi était chrétienne, et ses œuvres étaient d'accord avec sa foi. Entre autres vertus admirables que la grâce divine avait départies à la jeune Vierge, on voyait briller en elle un tel amour de la sainte humilité, qu'elle ne s'enorgueillissait jamais de la noblesse de son origine, et, comme son père l'avait chassée de sa maison, elle obéissait en tout à sa nourrice, comme une simple servante ; elle gardait même ses brebis, et ne rougissait point de les mener paître avec les autres jeunes filles ; s'acquittant de cet office avec beaucoup d'humilité et de douceur, à l'exemple de la belle et humble Rachel, mère du patriarche Joseph, qui, dans ses jeunes années, gardait les troupeaux de son père.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un préfet du prétoire, nommé Olybrius, homme gonflé de fureur et d'impiété, se rendait de l'Asie à Antioche pour persécuter les chrétiens. Comme il passait dans cette ville, il aperçut la bienheureuse Marguerite qui paissait ses brebis avec d'autres jeunes filles de son âge. Frappé de sa beauté, et vaincu par la concupiscence, il donna cet ordre à ses serviteurs : « Allez de suite, informez-vous diligemment de cette jeune fille. Si elle est de condition libre, j'en ferai mon épouse ; si, au contraire, elle est née dans l'esclavage, je donnerai pour la racheter le prix qu'elle mérite, et elle prendra rang parmi mes concubines ». Les serviteurs s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur maître, et lui amenèrent en toute hâte la jeune Marguerite. Tandis que ces impies la conduisaient ainsi, la bienheureuse Vierge, saisie de crainte et d'épouvante à la pensée de la fragilité de son sexe, se mit à trembler de tous ses membres ; et sa terreur redoublait en songeant à l'atroce barbarie des tourments que les païens faisaient alors endurer aux fidèles.

Elle s'adressa donc à Jésus, son époux, et le conjura de lui donner le courage de supporter les tourments les plus horribles plutôt que de trahir la foi qu'elle lui avait jurée. « Envoyez », lui dit-elle, « votre saint Ange qu'il garde, protége et défende mon corps et mon âme ». Tandis que la bienheureuse Vierge priait ainsi, les gens du préfet arrivèrent devant lui et lui dirent : « Cette jeune fille est ennemie des dieux et de l'empire ; elle adore Jésus jadis crucifié par les Juifs, et ni nos menaces ni nos promesses n'ont pu l'ébranler ». Le juge inique ordonna qu'on la lui présentât sans retard. Lorsqu'elle fut devant lui, il lui parla ainsi : « Ne crains rien, jeune fille ; mais dis-moi quelle est ton origine, et découvre-moi clairement si tu es libre ou esclave ». La Vierge lui répondit : « Ma famille est très-connue dans cette ville, et je ne suis pas d'une naissance si obscure que je doive cacher mon origine ; mais, puisque tu parles de liberté, sache que je ne dépends d'aucun homme : je confesse de cœur et de bouche que je suis

servante de mon maître Jésus-Christ, que dès l'âge le plus tendre j'ai appris à révérer, à honorer, et que j'adorerai toujours ». — « Quel est ton nom? » — « Les hommes m'appellent Marguerite ; mais au saint Baptême j'en ai reçu un autre plus illustre : je me nomme Chrétienne ». Cette réponse remplit le président d'une fureur indicible ; et aussitôt il donna l'ordre de l'enfermer dans une prison ténébreuse, et défendit de lui donner aucun secours, pas même à boire ni à manger ; il espérait que cette privation de toute assistance humaine et les ténèbres du cachot la feraient consentir à ses volontés. Mais Marguerite, consolée par une visite des saints Anges et favorisée d'une lumière céleste, n'en persévérait qu'avec plus de constance dans la confession du nom du Christ, et regardait comme très-peu de chose tout ce qu'on avait imaginé pour la faire souffrir.

Le préfet, voyant que rien ne pouvait l'ébranler dans sa foi, ni les bons traitements, ni la crainte des supplices, continua sa route vers la ville d'Antioche. Dès qu'il y fut arrivé, il convoqua la noblesse de la ville avec tous ceux qui paraissaient avoir le plus de sagesse, afin de prendre conseil d'eux sur tous les moyens, non pas de perdre Marguerite en la faisant mourir, mais de la vaincre, soit par des raisonnements artificieux, soit par la terreur. Après qu'il eut longuement exposé l'affaire, il s'arrêta au dessein de produire la jeune Vierge dans l'assemblée du peuple et de l'examiner publiquement, ajoutant : « Peut-être que la honte de se voir ainsi exposée aux regards de la multitude la fera fléchir, et ce que n'ont pu faire ni la faim, ni la prison, l'intimidation l'obtiendra ». Le deuxième jour après son entrée dans la ville, le préfet donna donc l'ordre qu'on lui érigeât un tribunal splendide et que l'on convoquât toute la ville au spectacle qu'il voulait lui donner dans l'interrogatoire de la Vierge.

Au jour indiqué, il se fit une grande réunion de peuple de l'un et l'autre sexe. Le préfet, paré de ses plus magnifiques ornements, s'assit sur son trône et commanda d'amener en présence de tout le monde celle qui cultivait en son cœur la foi du Christ. Après qu'elle lui eut été présentée, il commença par lui adresser de bienveillantes paroles ; il l'invita à renoncer à ses erreurs, qui lui attireraient des tourments et même la mort, tandis qu'en revenant à des idées plus saines, elle gagnerait ses bonnes grâces. « Choisis », lui dit-il en finissant, « je te propose aujourd'hui la vie ou la mort, la joie ou les tourments ».

La Vierge du Christ répondit : « La vie et la joie véritables, grâces à Dieu, je les ai déjà trouvées, je les ai placées, pour n'en plus sortir, dans la forte citadelle de mon cœur : je veux dire que j'adore, que je glorifie le Seigneur Jésus-Christ, que je le vénère avec une confiance assurée, et que je ne cesserai de l'honorer de toute mon âme. Du reste, ne te donne plus autant de peine à mon sujet, et ne te fatigue point par tes incertitudes ; sache-le bien, nulle puissance humaine, aucune torture, ne sont capables d'enlever de mon cœur un si précieux trésor ». Olybrius lui dit alors : « Ton orgueil, ton opiniâtreté sont étranges! plus je suis clément, plus tu montres d'âpreté. C'est ce qui nous ferait croire que ces discours ne viennent pas de toi, mais qu'un autre te les a suggérés ; je suis persuadé que quelqu'un t'a enlacée dans toutes ces chimères comme dans un filet. De là vient que tu ne sais pas rentrer en ton cœur, et que tu nous as fait de telles réponses. Ton âge seul prouve évidemment ce que j'avance ; car de toi-même tu n'aurais pas su parler de la sorte. Eh bien ! dis-nous sans détour quelle est la personne qui t'a si bien stylée ». La bienheureuse Marguerite repartit : « Tu prétends que j'ai été séduite et endoctrinée de folles extravagances ;

si tu veux m'écouter, tu ne tarderas pas à savoir ce qu'il en est, à la condition, toutefois, que tu croiras au Christ ». Et le préfet : « Oui, je t'écouterai volontiers ; car je désire connaître ce que tu as à nous dire ».

Marguerite, reprenant la parole : « Ne sois pas étonné, ô juge », dit-elle, « de ce que ma faiblesse va dérouler à tes yeux ; car ce ne sont point des arguments humains. Ecoute donc, et que ta sagesse en fasse son profit. Celui qui sert Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas besoin d'un maître mortel qui l'instruise et lui enseigne à préparer ce qu'il doit répondre ; car il a voulu lui-même en faire la promesse à ceux qui se confient en lui, leur disant : Lorsque vous serez livrés aux puissances du siècle, et que vous comparaîtrez devant les rois et les présidents, ne pensez point à ce que vous aurez à dire, ni de quelle manière vous devez répondre ; l'Esprit-Saint parlera dignement pour vous. Donc, si cela est, ou plutôt parce que c'est ainsi, ce n'est point par des moyens humains, mais par la foi que j'ai été instruite. En effet, c'est en croyant que j'ai trouvé un maître, et c'est aussi en croyant que nous apprenons à conserver notre foi et à résister à vos infernales persuasions ».

Le président repartit : « Nous pensions que tu allais nous dire quelque chose de sensé ; mais tu n'as produit qu'un impudent mensonge. Nous avions déjà appris que la séduction du Christ est telle que celui qui a été une fois imbu de sa doctrine, nulle discussion, nulle violence ne peuvent l'ébranler. Ainsi donc, grâce à ton entêtement, nous connaissons maintenant par expérience ce que nous avions déjà ouï dire. Mais que jamais un pareil maître ne vienne s'adresser à mon intelligence ; loin de moi une semblable doctrine qui, en faisant mépriser la puissance des princes, nous prive des joies les plus séduisantes et nous jette dans une tribulation perpétuelle. C'est parce que tu ignores, jeune fille, combien est grande l'indignation des empereurs contre la foi des chrétiens, que tu prétends conserver sans inquiétude ce qui te semble droit et saint. Si tu voulais écouter les conseils que nous t'adressons, tu verrais clairement quel est le moyen d'éviter la mort et de trouver la vie. Mais ne te laisse pas tromper par un vain espoir ; sache, au contraire, que les invincibles empereurs m'ont constitué juge en ce lieu, afin que tous les partisans du Christ qui n'adorent pas les dieux, je les mette en pièces sans pitié, par divers supplices, et qu'après les avoir ainsi déchirés, je leur fasse subir la mort la plus amère. Et comme ces ordres ont été sanctionnés par les édits impériaux, vois ce que tu as à faire, maintenant que tu en as le loisir et que notre indulgence veut bien ainsi condescendre à ta jeunesse, de peur qu'ensuite tu cherches ce temps d'indulgence, sans le pouvoir plus trouver, lorsque ton entêtement aura commencé à sentir notre indignation. Encore une fois, ne te laisse point aller à la folle espérance que tu pourras, d'une manière ou d'une autre, échapper à la puissance de mon bras, et sois bien persuadée qu'aucune force n'est capable de te délivrer de mes mains. Si telles étaient tes pensées, désabuse-toi. Rentre plutôt en toi-même, hâte-toi d'accomplir ce que nous ordonnons, et prépare-toi à venir avec nous, au jour indiqué, adorer la majesté des dieux : sinon, tu expireras au milieu des tourments les plus cruels ».

La bienheureuse Marguerite répondit : « A quoi bon me menacer des tourments, juge impie ? Pourquoi vouloir détruire par la terreur la religion chrétienne, et te glorifier de ce que personne ne saurait m'arracher de tes mains ? Si mon Seigneur Jésus-Christ n'était qu'un homme, comme ta folie te le fait croire, et s'il n'était pas plutôt et très-véritablement Dieu et homme tout à la fois, et de plus le roi du ciel et de la terre, tes menaces

pourraient m'inspirer de la frayeur et me contraindre à t'obéir en adorant des simulacres muets ; mais, parce qu'il habite dans les cieux, d'où il voit tout ce qu'il y a de plus humble, et que, selon un prophète, « le ciel est le trône de sa gloire, et la terre l'escabeau de ses pieds » ; et qu'il a une puissance telle que, s'il le voulait, à l'instant même l'enfer t'engloutirait tout vif avec ton entourage : quelle insigne stupidité ne serait-ce pas que d'abandonner un tel Seigneur pour baisser la tête devant de vaines idoles et leur rendre gloire ! Donc, ô juge, je ne dois te laisser dans aucune incertitude à cet égard ; écoute et sois assuré de ce que je vais te dire : je n'obéis pas aux édits des empereurs, je ne redoute point l'effet de tes menaces. Tue-moi, si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, jette-moi sous la dent des bêtes ; tu peux me mettre à mort ; mais me séparer de l'amour du Christ, jamais ».

Le président, furieux de tels discours, ordonna de la suspendre par la tête et de la frapper de verges à coups redoublés. Les bourreaux exécutèrent ces ordres d'une manière si cruelle, que le sang qui s'échappait du corps si délicat de la jeune vierge ruisselait sur la terre comme d'une source. Bon nombre d'hommes et de femmes témoins d'une exécution si barbare, ne purent retenir des larmes de compassion et des gémissements ; et, comme pour la consoler, ils disaient à la bienheureuse martyre : « O vierge si belle, nous sommes grandement affligés des tourments que tu endures en tes membres, et nous voudrions tout entreprendre pour te délivrer ; mais nous ne le pouvons. Ecoute cependant notre conseil : ce tyran, comme tu vois, est toujours dans le bouillonnement de sa fureur, et ainsi hors de lui par la colère, il se hâte d'effacer ta mémoire de dessus la terre. Mais toi, ô vierge, toi qui es douée de tant de sagesse, épargne enfin ta vie, aie pitié de toi-même : et pour cela acquiesce au moins un instant à ce que le juge demande de toi, et probablement touché de compassion, il ne te livrera pas à la mort ». La sainte martyre leur répondit : « Assez, assez, ô hommes illustres ; retirez-vous, ô nobles femmes, et n'allez pas, par vos pleurs, affaiblir mon courage ; car, comme dit l'Apôtre, les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. Je vous pardonne toutefois, parce que vous agissez en cela par humanité, et que, marchant dans les ténèbres, vous ne jouissez pas de la vraie lumière. Si vous connaissiez la lumière de la vérité, non-seulement vous ne voudriez pas me faire abandonner le droit sentier, mais plutôt vous vous livreriez vous-mêmes spontanément aux supplices pour le nom de Jésus-Christ ».

Alors le président Olybrius, indigné, donna l'ordre de la suspendre au chevalet, et de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer très-aigus. Les bourreaux, se mettant aussitôt à l'œuvre, lacérèrent si impitoyablement les chairs de la jeune martyre, qu'ils les enlevèrent par lambeaux jusqu'aux entrailles, qui parurent à découvert, et que le sang jaillissait de toutes parts. Les assistants ne purent tenir à un tel spectacle, et tous, jusqu'à l'exécrable préfet, détournaient leurs visages, tant cette atroce barbarie leur faisait horreur. Quant à la Sainte, fortifiée par un secours céleste, elle comptait pour rien les tourments qu'elle endurait ; et plusieurs de ceux qui étaient présents, admirant son courage, se disaient : « Voyez comme une tendre et délicate jeune fille supporte de sanglants supplices que les hommes les plus vaillants n'oseraient pas même regarder ». Mais les gens du préfet prirent occasion de ce qui aurait dû fléchir leur inhumanité pour inventer de nouveaux tourments qui devaient aboutir à la mort. Voyant que la vierge du Seigneur se riait des ongles de fer, ils s'étudièrent à ima-

giner des tortures encore plus atroces, qui devaient ou la contraindre à se rendre, ou lui procurer le genre de mort le plus cruel. Ils résolurent donc de la livrer aux flammes le jour suivant. Et après qu'ils eurent arrêté ce projet, ils donnèrent l'ordre de la reconduire dans les ténèbres de sa prison.

La martyre y étant entrée, leva les mains vers le Seigneur, et pria Dieu de lui accorder une persévérance virile dans le supplice et les tentations. Pendant qu'elle implorait ainsi le secours de Dieu, le démon, avec ses mille moyens de nuire, s'apprêta à l'effrayer par divers artifices et des prestiges fantastiques. Se transformant devant elle en dragon, et lançant de la gueule et des narines un feu infect, il semblait prêt à la dévorer. La bienheureuse vierge, à la vue de cette forme menaçante, recourut, selon son ordinaire, aux armes de la prière, et formant le signe de la croix contre l'ennemi, elle implorait ainsi le secours d'en haut : « Seigneur Jésus-Christ, défenseur de vos soldats, vous qui avez humilié par la victoire de votre croix l'orgueil du démon, levez-vous pour me secourir ; dites à mon âme : Je suis ton salut. Car vous avez dit vous-même : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon ». A ces paroles, l'antique serpent se retira confus, et ne put rien entreprendre contre la vierge. Et aussitôt, ravie de joie de l'assistance céleste, Marguerite rendit de grandes actions de grâces à Dieu, Sauveur de tous ceux qui espèrent en lui. L'ennemi du nom chrétien essaya encore d'effrayer la Sainte en lui apparaissant sous la forme d'un homme horrible ; mais Marguerite lui ordonna, au nom du Seigneur, de s'éloigner d'elle, et il lui obéit en lui avouant sa défaite.

A ces attaques infernales succéda une visite céleste qui combla de joie la vierge du Christ. Une lumière divine, resplendissante comme le soleil, brilla dans la prison ; puis, dans cette lumière, apparut l'image de la croix du salut, au sommet de laquelle vint se reposer une colombe plus blanche que la neige, et aussitôt une voix se fit entendre pour féliciter la jeune martyre et l'exhorter à la persévérance. Cette visite fortifia de plus en plus la bienheureuse vierge ; et son âme en reçut un tel accroissement de vigueur et de patience, qu'elle aurait défié tous les tourments.

Le matin étant venu, le juge, qui n'avait rien perdu de sa fureur contre la Sainte, donna l'ordre de l'extraire de la dégoûtante prison où il l'avait fait enfermer, et de l'amener à son tribunal devant le peuple assemblé. Comme elle se présentait avec le visage d'une personne qui n'aurait souffert aucun mal, Olybrius lui fit de terribles menaces pour ébranler sa constance : il lui dit que si elle ne consentait sur-le-champ à adorer les dieux de l'empire, il lui ferait souffrir le supplice du feu. La sainte martyre répondit au superbe tyran : « De quoi t'inquiètes-tu, ô juge ! et à quoi bon ces menaces de me faire brûler vive ? Nous ne craignons point tes menaces, et nous ne redoutons nullement tes supplices ; car celui qui envisage la grandeur des récompenses méprise aisément les tourments. C'est pourquoi ni le feu, ni le glaive, ni le péril de la mort, ne pourront jamais me séparer de mon Seigneur Jésus-Christ. Seulement, je te prie de ne point différer ce que tu veux faire ; car nous te méprisons aussi bien que tes dieux, et je ne cesserai point d'adorer et de glorifier le Seigneur et lui seul ».

Quand elle eut cessé de parler, le cruel juge, encore plus exaspéré, ordonna de la dépouiller et de la suspendre au moyen de poulies, puis de lui brûler tous les membres avec des torches ardentes. Durant ce supplice il lui disait par dérision : « Réjouis-toi, Marguerite, tressaille en ton Christ,

que tu ne renieras en aucune manière, à ce que tu assures. C'est lui qui t'a acquis ce repos, cette volupté. Eh bien ! qu'il vienne te secourir, s'il le peut, et qu'il te délivre de ce feu. Mais si tu veux obéir à nos ordres et prendre pitié de toi-même, il en est temps encore ; nous te procurerons tant et de si grandes délices, que tu oublieras promptement tous les tourments que tu as endurés ». La bienheureuse Marguerite lui répondit : « Tu plaisantes de ce supplice d'un feu qui n'est que momentané, et tu ne songes pas à celui qui est éternel ! C'est là la gloire des chrétiens, qui les conduit à une joie qui ne finira jamais. J'ai toujours eu le désir de souffrir ce que tu me fais endurer, et cette pensée me faisait soupirer. Ce feu, il est vrai, brûle mes membres durant quelques instants ; mais toi, si vieilli dans l'idolâtrie, tu seras livré à des brasiers éternels. Ce même Seigneur du ciel et de la terre, qui délivra trois enfants d'une fournaise ardente, me procure aussi à moi, sa servante, un doux rafraîchissement qui tempère mes souffrances, afin que ce feu ne me surmonte pas, et qu'après avoir vaincu ton opiniâtre persistance, j'aie le bonheur de chanter avec eux l'hymne de glorification ». Après avoir ainsi parlé, elle leva les yeux au ciel et fit cette prière : « Seigneur, créateur de toutes choses, vous à qui tous les éléments obéissent, exaucez mes cris qui s'élèvent jusqu'à vous, et faites que je ne sois pas vaincue par ce feu ». O prodige de la puissance du Seigneur ! Ces lampes embrasées lui procuraient un rafraîchissement comme d'une douce rosée, et elle disait au juge : « Comprends, du moins à présent, quel est mon Seigneur que j'adore ; il est doué d'une telle puissance que ce feu a perdu toute sa vigueur et ne brûle plus mes membres ».

Les bourreaux fatigués et vaincus la laissèrent suspendue, mais sans aucune lésion, et ils dirent au préfet : « Que notre maître daigne ordonner de quelle manière il faut punir cette ennemie des dieux, car jusqu'ici tous nos efforts ont été vains ». Olybrius ordonna alors d'apporter une grande chaudière, de la remplir d'eau bouillante et d'y précipiter la Martyre, pieds et mains liés. Lorsque Marguerite eut été jetée au fond de la chaudière, elle priait ainsi : « Brisez ces liens, Seigneur, afin que je vous offre un sacrifice de louange, et que les peuples, en le voyant, croient que vous êtes le seul Dieu plein de gloire, que ce malheureux monde ignore ». Elle parlait encore que ses liens se rompirent, et la Sainte se leva debout saine et sauve. Ceux qui étaient présents, voyant tant de merveilles que Dieu opérait en elle, s'écriaient, ravis d'admiration : « Oui, il est vraiment grand, il est le seul véritable, le Dieu que sert cette jeune vierge et qui, à sa prière, a fait éclater tant et de si grands prodiges ! » La sainte martyre prit de là occasion de leur parler de Dieu. Elle leur dit donc : « O hommes sages ! considérez et sachez que le Seigneur est le créateur de toutes choses, à qui toutes les créatures obéissent, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par ce qui m'est arrivé. Laissez donc le culte de ces vains simulacres, et convertissez-vous à votre Créateur, le Sauveur des âmes, qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. Si vous revenez à lui de tout votre cœur, et si, après avoir été lavés par le saint baptême, vous observez par vos œuvres et vos paroles la foi chrétienne, non-seulement vos âmes jouiront du bienheureux repos, mais, de plus, lorsque la résurrection générale aura lieu, vous recevrez une double récompense ; alors vos corps, comme vos âmes, nageront dans une joie ineffable qui n'aura point de terme ». Cette exhortation produisit son effet ; et une multitude de personnes, quittant les erreurs du paganisme, embrassèrent la foi du Christ.

Le détestable président, ayant appris ce qui s'était passé, commença à

craindre que le peuple ne s'insurgeât contre lui et ne lui fît perdre, avec la vie, ses honneurs et ses dignités. C'est pourquoi, sans faire aucune enquête, il ordonna de décapiter tous ceux qui avaient suivi les conseils de la bienheureuse vierge. Il est hors de doute que ces Martyrs reçurent dans l'effusion de leur sang la régénération du saint baptême et méritèrent la vie éternelle.

Après qu'ils eurent été exécutés, le perfide tyran, voyant l'invincible constance de la vierge et désespérant de rien obtenir d'elle, ordonna de lui faire subir la sentence capitale. Les bourreaux se saisirent d'elle et la conduisirent hors de la ville, au lieu destiné pour les exécutions. La bienheureuse Marguerite demanda quelques instants pour se recueillir, et lorsqu'elle eut achevé sa prière, elle dit au bourreau qu'il pouvait frapper. Et celui-ci, saisissant son glaive, comme il en avait reçu l'ordre, lui trancha la tête. Cette bienheureuse vierge fut martyrisée pour le nom du Christ le 16 des calendes d'août.

On représente sainte Marguerite d'Antioche : 1° menant un dragon enchaîné, symbole des tentations que lui suggéra l'ennemi du salut et qu'elle sut vaincre ; 2° portant à la main une ceinture, parce que, dans quelques pèlerinages en l'honneur de cette Sainte, les femmes se mettent une ceinture où se trouvent de ses reliques, et cette dévotion a pour but d'éviter les accidents de la grossesse ou divers maux de reins. En Italie, en France surtout, et particulièrement à Saint-Germain des Prés, sainte Marguerite était honorée comme protectrice des femmes enceintes[1] ; 3° ayant près d'elle un grand vase qui rappelle la chaudière d'eau bouillante où elle fut enfoncée ; 4° portant à la main une petite croix, symbole de son grand amour pour Jésus ; 5° en costume de bergère, gardant les moutons de sa nourrice.

CULTE ET RELIQUES.

Les fidèles, ayant appris son martyre, vinrent enlever son corps et lui donnèrent une sépulture honorable, selon le rite des chrétiens. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, on érigea une basilique en ce lieu à l'honneur de la sainte vierge martyre. Ce fut dans le XIe siècle, et durant les croisades, que son culte passa d'Orient en Occident. Il y devint bientôt fort célèbre, surtout en France, en Angleterre et en Allemagne.

Vida, la gloire des muses chrétiennes, a fait deux hymnes en l'honneur de la Sainte, qui est un des patrons titulaires de la ville de Crémone, patrie du poëte. Dans la première, il conjure la Sainte de jeter un œil de compassion sur l'Italie, sur Crémone en particulier, qui, dans ce temps-là, étaient exposées aux ravages de la guerre. Dans la seconde, le poëte demande, par l'intercession de celle dont il chante les louanges, non une longue vie, des richesses ou des honneurs, mais la grâce de vivre et de mourir saintement, afin d'obtenir le bonheur de louer Dieu dans la compagnie des élus.

Diverses reliques de sainte Marguerite furent apportées en France : dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à Paris, un os du menton, placé au bas d'une riche statue d'argent, présent de Marie de Médicis, femme d'Henri IV, et de plus une ceinture de la Sainte ; chez les Religieuses de l'*Ave Maria*, de Paris ; à l'abbaye de Froidmont, au diocèse de Beauvais ; dans l'église de Saint-Rieux, à Senlis ; dans la collégiale d'Andrelec, au faubourg de Bruxelles, quelques parties de la tête ; à Abbeville, à Gisors, etc., divers ossements. La plus grande partie de son corps se trouve, dit-on, à Montefiascone, dans les Etats de l'Eglise. La cathédrale de Troyes possède encore, dans un reliquaire de bois doré, le pied, bien conservé, avec les os, les nerfs, et même la chair, de sainte Marguerite ; cette insigne relique existe depuis des siècles dans le trésor de la basilique. Elle a été sauvée, pendant la Révolution de 1793, par les soins de M. Rebours, chanoine-trésorier, qui l'a rendue à ladite cathédrale à l'époque du rétablissement du culte catholique. La reconnaissance en a été faite, en 1802, par MM. les chanoines de l'ancien chapitre de Troyes. Monseigneur de Boulogne en a constaté l'authenticité, en 1811, par des lettres testimoniales.

Acta Sanctorum, traduction des Bénédictins de France ; *Notes locales* fournies par M. l'abbé Cœur, vicaire-général de Troyes.

1. L'église de Saint-Acheul, près Amiens, possède, depuis le XIIIe siècle, une relique de la Sainte fort visitée dans cette intention. — P. Cahier.

SAINT WULMER OU WILMER [1],

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAMER, AU DIOCÈSE D'ARRAS

689. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Thierry III.

Magnam sæculo rapit prædam, qui se abstrahere contendit e sæculo.
C'est ravir une belle proie au monde que de travailler à s'arracher à lui.
S. Eus. Emiss., *serm. de Castigat.*

Au commencement du VIIe siècle de l'ère chrétienne, sur le territoire du Boulonnais, et dans un lieu nommé *Sylviacum*, aujourd'hui Samer (Pas-de-Calais), naquit de parents chrétiens et nobles un homme que ses vertus éclatantes et sa sainteté admirable devaient placer au rang des Saints. Walbert et Dude, ses parents, avaient encore un autre fils, auquel ils avaient donné le nom de Wamer. La jeunesse du Saint se passa dans la résidence féodale de ses pères, au milieu des occupations toutes barbares encore des anciens Francs. Mais Dieu, dont les secrets sont impénétrables, se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins : comme il avait dessein de couronner un jour Wulmer d'une gloire immortelle, il l'humilia d'abord pour l'élever ensuite à ce haut degré d'honneur.

Le jeune franc rechercha en mariage une noble fille nommée Osterhilda, ignorant qu'elle avait été promise à Wilmer, un de ses compatriotes. Il était au moment de voir ses vœux accomplis, quand, en vertu du droit des fiançailles, son rival recourut au roi des Francs. Celui-ci le soutint dans ses prétentions, et, sur son ordre, Wulmer dut renoncer à celle que son cœur avait choisi. Froissé dans ses plus tendres affections, le jeune homme prit en dégoût le monde, qui s'ouvrait à lui avec de telles déceptions ; et, brisant tout ce qui pouvait encore l'attacher à la vie du siècle, il résolut de se consacrer à Dieu dans la nuit et l'obscurité du cloître. Ainsi donc, la Providence l'humilia aux yeux du monde, pour l'exalter à la vue des anges, s'emparer entièrement de son cœur et l'attirer plus fortement au service de Jésus-Christ.

Wulmer partit sur-le-champ et se rendit en Hainaut, vers le monastère de Hautmont, où l'abbé le reçut avec la plus grande bienveillance (642). A peine fut-il revêtu des livrées du Seigneur, que l'on put remarquer en lui un changement extraordinaire. Ce n'était plus ce barbare au regard fier et audacieux, ce courtisan assidu de son prince ; cet homme qui avait de vaines complaisances pour le siècle. Prosterné aux pieds des autels du Christ, son véritable roi et son maître, il apprenait à mourir aux choses de la terre. C'était alors qu'il pouvait dire, avec le grand Apôtre : « Le monde est crucifié au fond de mon cœur, et je le suis au monde ».

Voilà quels durent être les sentiments de Wulmer nouvellement converti ; mais ce n'était que le commencement d'un changement si heureux. Pour éprouver le jeune novice, et voir si sa vocation venait d'en haut, l'abbé

1. On l'appelle aussi, mais plus rarement, saint Ulmer.

s'appliqua d'abord à lui faire pratiquer les vertus les plus difficiles : l'humilité de Jésus-Christ, le mépris de soi-même, et le renoncement à sa propre volonté. Il avait bien compris qu'à l'ombre du cloître il n'était plus question de rang ou de condition, que là il n'y avait plus de pauvre ni de riche, de serf ni de suzerain ; parce qu'entre l'âme de l'esclave et celle de l'homme libre, il n'y a point de différence devant Dieu. Aussi, soumis et obéissant à ceux qui devaient le guider dans la voie du salut, pratiquait-il avec bonheur les conseils les plus sublimes de la perfection évangélique.

Son supérieur lui donna la conduite des bœufs et lui confia le soin d'aller chercher tout le bois nécessaire pour les besoins du monastère. Wulmer s'acquitta de ces pénibles fonctions avec tant de joie et de ferveur, que toute la communauté en fut extrêmement édifiée.

Son zèle alla plus loin encore ; car, se levant la nuit et entrant doucecement dans la grande chambre du dortoir, il enlevait les chaussures des frères, pour les nettoyer. L'abbé, à qui ceux-ci donnèrent connaissance du fait, fut fort édifié de tant de simplicité de cœur et de charité. Voulant en connaître l'auteur, il veilla lui-même secrètement, et parvint à le découvrir. Wulmer, en effet, s'étant approché de la cellule de son supérieur, pour lui rendre furtivement le même service, fut aussitôt saisi par la main, et reçut l'ordre de déclarer à l'instant qui il était. Interdit et confus à cette demande, mais pressé par l'obéissance qu'il devait à son supérieur, le serviteur de Dieu répondit à regret qu'il était ce jeune homme venu des bords de la mer, et à qui il avait donné depuis quelque temps le saint habit de la religion. L'abbé, heureux de voir tant de modestie dans un si jeune religieux, lui dit : « Allez, mon fils, faites ce que vous souhaitez ». C'était l'autoriser à continuer son humble et pieux exercice. Toutefois, pour ne pas offenser sa modestie, il ne révéla cette action qu'après le départ de Wulmer.

Telles étaient donc chaque jour les occupations par lesquelles l'athlète du Christ s'exerçait à la pratique des vertus chrétiennes, dans l'abbaye de Hautmont. Mais le ciel, qui avait sur lui des vues plus grandes, et qui voulait le réserver pour la conduite des âmes et la fondation d'un nouveau monastère, ne permit pas qu'il restât plus longtemps chargé de ces humbles fonctions. L'Esprit-Saint, qui s'était fait de cet homme un temple choisi, lui inspira la pensée de se livrer à l'étude des lettres, afin de le mettre à même de rendre de plus grands services à l'Eglise de Dieu. Wulmer, docile à l'inspiration de la grâce, se fit initier par les frères à cette étude, dont il ignorait même les premiers principes. Sans se relâcher en rien de son exactitude à accomplir les autres travaux qui lui étaient imposés, il donnait à ce nouveau genre d'occupation tout le soin dont il était capable.

Un jour cependant, selon son habitude, conduisant son chariot dans la forêt voisine, il marchait devant ses bœufs, tenant en main ses tablettes et étudiant avec ardeur. La méditation profonde dans laquelle il était plongé l'absorbait tellement, que son chariot s'arrêta sans qu'il s'en aperçût. Après avoir ainsi cheminé seul quelque temps, il tourna instinctivement la tête, et vit ce qui lui était arrrivé. Alors, comprenant l'avertissement qui lui venait d'en haut, il retourne sur ses pas, ramène son attelage, et s'occupe uniquement du labeur qui lui était confié. L'abbé, ayant appris le fait, et reconnaissant l'impossibilité d'allier ensemble le travail des mains et celui de l'esprit, donna à un autre le soin d'aller chercher le bois, et ordonna à Wulmer de s'appliquer exclusivement à l'étude des lettres. Les progrès

rapides qu'il fit en peu de temps, ainsi que les bons exemples qu'il donnait à la communauté, par son humilité et sa douceur, engagèrent l'abbé à l'élever à la dignité sacerdotale.

Quand, prosterné sur les dalles du sanctuaire, le front incliné sous la main du pontife consécrateur, Wulmer se releva prêtre pour l'éternité, il sentit tout le poids du fardeau que cette dignité faisait peser sur lui. Le grand honneur et le profond respect que sa sainteté lui attirait de la part des frères, effrayait son humilité. Dès ce moment, une résolution sublime fut prise par Wulmer. Le silence du cloître, l'abnégation de la vie cénobitique, ne suffisaient plus à son âme. Consacré désormais au service de Jésus crucifié, il sentait le besoin de se retremper dans une vie plus dure et plus solitaire. C'est pourquoi il pria fortement son abbé de lui permettre de se retirer dans quelque affreuse solitude, pour ne penser qu'à Dieu seul et y vivre inconnu de tous. Sa vertu et son mérite lui firent obtenir facilement ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Aussi, après s'être prosterné aux pieds de son supérieur pour recevoir sa bénédiction, il partit emportant les regrets de tous les religieux.

Le Seigneur, dans ses desseins merveilleux pour l'accroissement de son Eglise et la civilisation des peuples, inspirait aux hommes de ce temps le désir de fonder partout de nombreux monastères. Les immenses forêts qui couvraient alors la surface de la France furent ainsi peu à peu défrichées : l'abbaye devint partout un centre de population, quand elle ne donna pas naissance à une cité, à une capitale. Saint Wulmer, guidé par l'Esprit de Dieu, se dirigea alors vers les contrées boisées de la Flandre, n'emportant avec lui que les objets nécessaires au saint sacrifice, et une hache pour se frayer une route dans l'épaisseur des bois. Dès qu'il fut arrivé dans ces forêts, il se cacha dans le creux d'un chêne [1], où il jeûna trois jours et trois nuits, aspirant en longs désirs l'éternelle félicité, et dévoilant à Dieu les dernières craintes de son âme.

Mais le Seigneur, qui n'abandonne jamais les siens dans le besoin, prit soin de ce noble reclus, de cet illustre pénitent. Apparaissant en songe à un homme de qualité qui vivait près de là, il lui dit : « Vous vous préparez des mets délicieux et des vins exquis, pendant que mon serviteur Wulmer meurt de faim, dans le creux d'un arbre où il s'est caché ». Celui-ci fut extrêmement surpris d'entendre un tel langage ; il en eut une frayeur si grande, qu'il communiqua sa vision à son épouse. Cette dame, dont la vertu était plus grande encore que la noblesse, l'engagea fortement à ne pas différer d'obéir à la voix qui lui avait parlé. Elle-même mit avec joie la main à l'œuvre, et prépara sur-le-champ quelque nourriture pour le serviteur de Dieu. Puis, elle pressa son mari de partir, pour aller soulager cet illustre solitaire ; mais, ne connaissant ni la forêt ni la retraite de celui que la voix mystérieuse lui avait annoncé, ce seigneur était dans un grand embarras. Montez sur votre coursier, lui dit la noble et pieuse dame, et celui qui a parlé vous conduira.

Alors, persuadé par les conseils de son épouse, il sortit de sa demeure et se confia à la Providence. Après avoir traversé la plaine, sa monture, se dirigeant vers la forêt voisine, s'avança jusqu'au plus épais du bois. Là, il entendit une voix qui chantait les louanges de Dieu. « Est-ce vous », s'écria-t-il, « qui êtes le serviteur de Jésus-Christ ? Est-ce vous que le Seigneur m'a ordonné de chercher ? » Surpris de se voir découvert, Wulmer

1. Le village d'Ecke, dans les environs d'Hazebrouck, conserve le souvenir du séjour de saint Wulmer. Ecke, en flamand, signifie chêne.

répondit : « Vous me demandez si je suis le serviteur de Jésus-Christ ? Hélas ! que puis-je vous répondre ? Je suis un criminel, qui fait pénitence de ses fautes, et un pauvre inconnu, qui est bien éloigné de la qualité glorieuse que vous lui donnez ». Ce noble chevalier attendri lui exposa alors le motif de sa démarche, le priant de descendre pour prendre la nourriture que le ciel lui envoyait. Le Saint se rendit à ses désirs.

Après que Wulmer eut pris sa réfection, le gentilhomme, cédant aux inspirations de l'Esprit-Saint, lui dit : « Puisque vous faites profession d'être le serviteur de Dieu, travaillez donc aux intérêts de sa gloire. Venez sur mes terres instruire mes nombreux vassaux ; je vous donnerai une partie de mon héritage, où vous pourrez bâtir une cellule et conquérir des âmes à Jésus-Christ ». Le saint fit d'abord de grandes difficultés, pour quitter sa chère solitude. Cependant il céda aux instances du pieux gentilhomme, et lui dit : « Retournez en votre demeure, et demain venez me prendre, je ferai tout ce que vous désirez ».

Le jour suivant, selon sa promesse, Wulmer suivit son généreux bienfaiteur, et reçut de cet homme fidèle un emplacement convenable pour la construction d'une église. Ses bons exemples, ses prédications continuelles, firent la plus grande impression sur les habitants de ce pays. Le succès en fut tel, que le chevalier lui confia son propre fils, pour l'instruire et l'élever dans les choses qui regardent le service de Dieu. Bien plus, voyant qu'il opérait les plus grands prodiges de conversion, dans toute l'étendue de son domaine, il lui donna tous les biens qu'il possédait, exemple qui fut bientôt suivi par deux de ses frères et quelques autres seigneurs du même pays.

Mais là n'était pas le terme que le Seigneur avait fixé à la carrière de son serviteur. Il est des peuples auxquels le divin Pasteur des âmes dispense ses grâces avec plus de largesses, ses bienfaits avec plus d'abondance. La plus grande partie des bénédictions que le ciel semait sur les pas d'un si grand saint devait revenir de droit à la Morinie, qui lui avait donné naissance. Aussi l'Esprit de Dieu, qui dispose toutes choses pour la plus grande gloire de l'Eglise, inspira-t-il à Wulmer la résolution de se soustraire encore au commerce des hommes et de s'enfoncer de nouveau dans les bois les plus solitaires.

S'apercevant qu'on le respectait et qu'on le considérait beaucoup, à cause des nombreux miracles que Dieu opérait par son ministère, il songea de nouveau à la retraite. « Wulmer, Wulmer », se disait-il, « toi qui te fais gloire d'être disciple de Jésus-Christ, ne t'attache point à ce monde, ni à la vaine estime des hommes. Le Maître te dit qu'il a vécu inconnu au monde, car il est écrit : Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu ».

Aussi, fuyant les louanges et les honneurs dont il était entouré, il vint se cacher dans cette vaste étendue de forêts, qui couvrait toute la contrée actuellement comprise entre Desvres et Tingry, et qui, alors, faisait partie des possessions territoriales de ses pères.

Heureux dans cette retraite, qui pour lui était le vestibule du ciel, heureux d'être mort pour le monde et d'ouvrir son âme aux contemplations de la solitude et aux visions de la cité sainte, Wulmer vivait dans le calme et le repos du cœur. Sa prière continuelle, ses jeûnes assidus, les mortifications sans nombre qu'il pratiquait, montaient sans cesse, comme un encens d'agréable odeur, vers le trône de l'Agneau. Mais Dieu, qui le destinait à de plus grandes choses, ne le laissa pas longtemps livré à lui-même.

Pendant que, retiré dans une cabane qu'il s'était bâtie, il se livrait à ces pieux exercices de pénitence, il arriva qu'un jour son frère, allant à la chasse, le rencontra sans le reconnaître ; mais, étonné de voir un si vénérable solitaire, établi dans son domaine, sans qu'il l'eût appris, il lui demanda qui il était, d'où il venait, qui lui avait permis d'habiter les terres de sa seigneurie. A ces questions le Saint répondit, non sans quelque émotion, qu'il était un pauvre pécheur qui se cachait pour faire pénitence, et qu'il le priait, au nom de Dieu, dont il était le ministre, de vouloir bien le garder dans son domaine. « Seigneur », lui dit-il, « priant Dieu pour les hommes, je me nourris des herbes qui croissent dans vos bois, j'étanche ma soif aux ruisseaux qui y coulent, et n'ai point d'autre lit que la terre : ayez donc la bonté de me laisser où le ciel m'a conduit ». Wamer, que cette réponse ne satisfaisait pas, le pressa plus vivement de lui dire qui il était. « Puisque vous attachez tant d'importance », lui dit le solitaire, « à savoir qui je suis, il faut céder à vos instances et à la violence que vous me faites ; sachez donc que je suis né en ces lieux, que je m'appelle Wulmer ». Wamer interdit se jeta dans ses bras, et l'engagea à retourner avec lui dans la demeure de ses ancêtres. Mais le solitaire fut inflexible, et, malgré tout le bonheur qu'il aurait eu à revoir une mère inconsolable depuis son départ, il refusa d'accéder à sa demande.

Wamer, de retour, apprit à la noble châtelaine l'arrivée de Wulmer dans ses bois et l'entretien qu'il avait eu avec lui. Aussitôt celle-ci, transportée d'une joie indicible, lui ordonna de porter à son frère toutes les choses dont il pouvait avoir besoin. Wamer partit sur-le-champ, mais ne trouva plus le solitaire dans l'endroit où il l'avait laissé. Alors il se mit à parcourir la forêt, en faisant tout retentir du nom de Wulmer, qui vint avec bonté à la rencontre de son frère.

Après avoir pris avec lui quelque nourriture, le grand saint saisit cette occasion de l'entretenir de l'obligation indispensable qu'il avait de travailler au grand ouvrage de son salut. Il lui parla de la soumission respectueuse qu'il devait avoir pour la loi de Dieu, et le toucha tellement que Wamer sortit de cette entrevue tout pénétré des vérités que son bienheureux frère venait de lui dévoiler. Souvent il revint goûter cette nourriture spirituelle de la parole sainte, que le serviteur de Dieu dispensait avec tant de suavité. D'autres, à son exemple, voulurent être instruits dans la foi de Jésus-Christ, et se rendirent auprès de Wulmer. Mais le Saint, qui avait besoin d'un temps spécial pour se livrer à la prière et à la contemplation, résolut de régler les moments où il pourrait, sans trop quitter sa solitude, leur prêcher les sublimes préceptes du saint Evangile ; et, pour épargner à ses auditeurs l'embarras de le chercher dans la forêt, il attacha à un arbre voisin une tablette et un maillet de bois. « Quand vous voudrez », leur dit-il, « que je vienne auprès de vous, frappez sur cette tablette : à ce signal connu, je me rendrai à vos pieux désirs ».

Cependant, de tous côtés, riches et pauvres, seigneurs et vassaux, se pressent autour de sa cellule ; tous veulent apprendre à devenir les imitateurs de sa vie et les copies fidèles de sa pénitence. Pour satisfaire au saint empressement avec lequel plusieurs d'entre eux aspiraient à devenir les compagnons de ses travaux dans le service de Dieu, le saint bâtit quelques cellules, où il pourrait s'exercer avec eux à la pratique des vertus monastiques ; et, après avoir éprouvé leur vocation, il les revêtit de l'habit religieux.

Sous la conduite d'un tel maître, ils devinrent en peu de temps de

dignes serviteurs de Jésus-Christ ; et bientôt il les envoya prêcher partout dans les domaines et les dépendances du château de son père. Leurs discours étaient si animés, leurs paroles si pleines d'éloquence et de foi, et en même temps si bien soutenues par la sainteté de leur vie, que les habitants abandonnèrent le sentier de l'erreur ; et, guidés par la lumière céleste, s'avancèrent avec plus d'assurance dans la voie droite du salut.

Par suite de ces prédications, la foule de ceux qui désiraient se placer sous la direction de Wulmer s'accrut de jour en jour, à tel point que la chapelle et les cellules qu'il avait bâties n'étaient plus suffisantes pour les contenir. Le pieux abbé forma le dessein de construire un monastère plus vaste et plus en rapport avec le nombre de ses religieux. Il mit aussitôt la main à l'œuvre, et plaça sous le patronage de la Reine des anges et des apôtres Pierre et Paul la nouvelle abbaye que la munificence des peuples lui permit d'achever en peu de temps.

Sur ces entrefaites, Céadwalla, roi de Wessex, en Angleterre, traversait la Morinie, pour se rendre auprès du souverain Pontife et recevoir de sa main le sacrement de baptême. Ayant appris le rare mérite et la sainteté de Wulmer, il voulut le voir, et recueillir de sa bouche quelques instructions propres à le guider dans la voie du salut et à le fortifier dans une aussi pénible et aussi glorieuse entreprise.

Wulmer répondit à l'honneur que lui faisait ce monarque, d'une manière si grave, si noble et si digne de la religion, que ce prince lui offrit d'immenses trésors pour achever son monastère. Mais le saint abbé les refusa, montrant autant de modestie et de générosité, que le monarque avait déployé de libéralité et de magnificence. Cependant, sur les instances réitérées du royal néophyte, il accepta trente sous d'or, qui devaient être employés à la décoration de sa basilique. Le prince prit alors congé de l'homme de Dieu ; et, arrivé heureusement à Rome, il fut baptisé, la veille de Pâques, dans l'église de Saint-Pierre (688).

Au milieu de toutes ces nouvelles institutions, Wulmer voulait encore donner à Dieu des servantes fidèles et affectionnées à son service, et une retraite aux saintes filles qui, abandonnant la vie du siècle, voulaient se consacrer entièrement au service du Seigneur. C'est pourquoi il éleva, dans un village appelé Wileria (Wierre-aux-Bois), un monastère de femmes, dont il confia le soin à sa nièce Bertane ou Heremberthe. En choisissant la fille de son frère, Wulmer ne se laissa point déterminer par des considérations de parenté : il ne fit que rendre justice à la piété et à la vertu. La suite montra qu'il ne s'était pas trompé, car Heremberthe se conduisit avec tant de sagesse, qu'elle devint le parfait modèle de ses sœurs, et mérita, après sa mort, d'être glorifiée éternellement dans le ciel.

Ranimant leur foi et leur courage par l'exemple de ses vertus et par ses vives exhortations, le saint contribua beaucoup au salut de ces pieuses filles. Si quelquefois les aliments venaient à leur manquer, il les rassurait, les engageant à se fier en la providence du Dieu tout-puissant. « Ne vous embarrassez pas, mes enfants », leur disait-il, « ne vous embarrassez pas des choses de ce monde ; tournez toujours votre cœur du côté de Dieu : c'est un Père de miséricorde qui ne vous abandonnera jamais ». Et ces paroles répandaient les plus douces consolations dans ces cœurs craintifs, encore préoccupés des choses de la terre. Mais Dieu, veillant sur ces sanctuaires de bonheur et de paix, soutenait les efforts de son serviteur. Aussi, avant la fin des persuasives exhortations de Wulmer, le Seigneur suscitait-il souvent des âmes charitables, qui venaient apporter à la communauté des

pains et des présents. Alors tout le monastère retentissait d'actions de grâces, et la semence céleste germait avec plus de fruit dans les cœurs.

La paternelle bonté du bienheureux Wulmer ne s'étendait pas seulement sur ses enfants ; tous ceux qui l'approchaient, même ses ennemis, en ressentirent plus d'une fois l'influence. Un voleur, ayant dérobé un cheval aux frères, erra toute la nuit sans pouvoir retrouver sa demeure ; et, après avoir parcouru toute la campagne voisine, il se retrouva le matin devant la porte de l'abbaye. Deux religieux, qui sortaient alors pour se rendre à leurs travaux habituels, le saisirent aussitôt et prièrent le saint de le retenir en prison. Mais celui-ci n'en voulut rien faire, et se contenta de prêcher au malfaiteur la parole de Dieu. Puis il le renvoya, sans chercher à le punir d'aucune autre manière.

Ainsi se passaient, dans la pratique de toutes les vertus, les jours du bienheureux serviteur de Jésus-Christ. Ses exhortations devenaient de jour en jour plus vives et plus pressantes. « Qu'elle est petite la porte », disait-il souvent à ses religieux, « qu'elle est étroite la voie qui conduit à la vie, et combien peu la trouvent ! Vous, sur le chemin du ciel et éloignés de la vie du monde, vous avez des actions de grâces immenses à rendre à la Providence ». C'était surtout par ses exemples que le saint abbé les guidait dans le chemin de la vertu. Simple dans son intérieur, ardent à la prière et à tous les exercices de la communauté, toujours occupé de bonnes œuvres, il mettait en pratique ces paroles du Psalmiste : « Je bénirai en tout temps le Seigneur, sa louange sera toujours dans ma bouche ».

Enfin, vieux et plein de jours, le glorieux athlète du Christ allait recevoir la couronne que lui méritaient ses travaux. Dieu lui fit connaître que sa fin approchait. Alors, rassemblant ses disciples, il les exhorte à persévérer avec confiance dans le service du Seigneur. « Depuis longtemps », leur dit-il, « j'aspire à la mort, et maintenant je sens qu'elle est proche. Les jours de mon pèlerinage sont passés, je quitte enfin cette terre d'exil ; mais, prosterné au pied du trône de Dieu, je ne vous oublierai jamais ».

Dès que les religieuses de Wierre eurent appris cette nouvelle, elles désirèrent voir une dernière fois leur bienfaiteur et leur père. Mais, afin de ne s'occuper que des choses du ciel et d'abandonner à cet instant suprême toutes les affections terrestres, le saint abbé refusa de se rendre à leurs vœux et protesta que jamais aucune femme ne serait admise à le voir. La nuit suivante, le bienheureux Wulmer, rendant à Dieu d'innombrables actions de grâces, expira dans les bras de ses disciples (710).

La désolation fut grande dans les deux monastères. Tous pleuraient ce maître excellent, dont la parole éloquente les avait tirés du sentier de l'erreur, ce pasteur plein de bonté, qui avait dirigé leurs pas dans l'étroite voie du salut.

Bientôt, au milieu d'un immense concours de peuple, on célébra les funérailles du serviteur de Dieu. Le corps de Wulmer était placé, la face découverte, dans un cercueil autour duquel se pressait une foule avide de contempler encore une fois la douce sérénité de son visage. Mais, par un merveilleux décret de la volonté divine, les religieuses ne purent avoir cette consolation. Un épais nuage dérobait à leurs yeux le corps du bienheureux fondateur. Enfin, au milieu des psaumes et des cantiques, les Frères confièrent à la terre la dépouille mortelle du saint abbé ; et de nombreux miracles vinrent attester la gloire dont il jouissait dans le ciel.

Le monastère de Samer ne déchut en rien du haut degré de gloire auquel l'avait porté la pieuse sollicitude de saint Wulmer. La mémoire des

paternelles exhortations du bienheureux abbé resta longtemps, avec le souvenir de ses vertus, gravée dans le cœur des pieux cénobites. Et comment auraient-ils pu oublier les instructions d'un homme dont les miracles, se continuant sous leurs yeux, étaient une prédication toujours nouvelle? C'était un paralytique qui recouvrait, au tombeau du Saint, l'usage de ses mouvements; c'était un enfant perclus, dont les membres retrouvaient leur agilité; un sourd-muet, dont la langue déliée chantait les louanges de Dieu, dont l'oreille, désormais accessible aux sons de la parole, écoutait avec ravissement, de la bouche des vieillards, le récit des actes de son bienfaiteur.

On le représente vivant dans le creux d'un arbre ou avec quelques disciples, dans un petit ermitage enfoncé dans une forêt profonde.

Il est patron de Samer, au diocèse d'Arras.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE SAMER.

La fête de saint Wulmer était célébrée avec la plus religieuse exactitude. Tous suspendaient, ce jour-là, leurs travaux et se rendaient en foule au sépulcre du saint fondateur, pour y déposer le tribut de leurs louanges et l'hommage de leurs prières. Ceux qui, par une coupable avarice, se livrèrent à des œuvres serviles, ressentirent plus d'une fois les justes effets de la colère de Dieu.

Cependant, les hommes du Nord, ces terribles pirates du moyen âge, s'abattaient sur notre pays. Saccageant les villes, pillant les monastères, rançonnant le pauvre peuple, ils ne laissaient rien debout sur leur passage. L'abbaye de Samer s'abîma dans la tourmente; le couvent de Wierre fut enseveli sous les cendres (881); les religieux de Samer, dispersés dans les bois, errants et fugitifs, périrent la plupart de faim et de fatigue.

Quelques années plus tard, ceux des Frères qui avaient échappé à tous ces désastres parvinrent à rétablir l'ancienne basilique. Le corps de saint Wulmer, qui avait été soustrait à la fureur de ces barbares, fut remis en possession de son ancien culte; mais ce précieux dépôt ne resta pas longtemps à Samer. Le comte de Flandres, Arnoul le Vieux, suzerain du Boulonnais, craignant avec raison une seconde invasion des Normands, le fit transporter à Gand, avec toutes les saintes reliques qui reposaient dans les villes maritimes de son domaine (944).

L'abbaye fut longtemps à reprendre son antique splendeur. Le malheur des temps, la difficulté d'entretenir des relations suivies avec les autres communautés, firent qu'à la fin du XIe siècle, l'état déplorable dans lequel elle était tombée inspira la plus grande compassion aux comtes de Boulogne.

Eustache III, frère de Godefroy de Bouillon, comprenant l'impuissance où il était de réformer le monastère de Samer, résolut de le mettre sous la direction et la dépendance de saint Hugues, abbé de Cluny. Sous l'influence d'une telle réforme, la religion ne tarda pas à refleurir dans ces lieux, illustrés par les vertus héroïques de saint Wulmer.

Les biens que les comtes de Boulogne donnèrent à l'abbaye de Samer, furent immenses; et le Saint-Siége, voulant aussi favoriser la pieuse congrégation, accorda à son abbé la préséance sur tous les autres abbés de la Morinie, dans les synodes diocésains. Etienne, comte de Boulogne, roi d'Angleterre, lui accorda les plus grandes franchises et ajouta à ses possessions un grand nombre de villages, situés sur ses terres de France et même d'Angleterre.

Malgré toutes les adversités au milieu desquelles elle eut à passer durant les siècles qui suivirent, l'abbaye de Samer se conserva florissante et pure jusqu'à l'apparition de la réforme. C'est alors que Pierre Disque, dernier abbé régulier de Saint-Wulmer aux Bois, céda en commende son abbaye à son frère, François, chancelier du roi, protonotaire apostolique et archidiacre de Chartres (1539).

Pendant le cours du XVIe siècle, outre la perte de leur liberté, les religieux de Saint-Wulmer eurent encore à déplorer un malheur irréparable. Les reliques de leur saint fondateur, restées à Gand, depuis 944, et quelques parties de ces ossements sacrés, que gardaient à Boulogne les chanoines réguliers de Saint-Augustin, furent livrées aux flammes et indignement profanées par les Calvinistes.

Cependant l'abbaye, dévorée par la commende, s'affaissait peu à peu sur elle-même. En vain, Mgr François de Perrochel, évêque de Boulogne, y introduisit-il la réforme de Saint-Maur, en 1658, le nombre des religieux continua de décroître, et l'on n'en comptait plus que sept à la fin du XVIIe siècle.

Les ordres monastiques, dépouillés de tous leurs moyens d'action, déconsidérés dans l'esprit des peuples, n'attendaient plus que le châtiment réservé aux serviteurs inutiles. La révolution fran-

çaise vint consommer les iniquités de la commende, en confisquant l'abbaye de Samer, ses revenus et ses dépendances. Depuis lors, l'église et les lieux claustraux ont été transformés en habitations particulières ; les ossements des abbés de Saint-Wulmer ont été jetés aux vents ; la riche bibliothèque fut dispersée, livrée au pillage.

Extrait du *Légendaire de Morinie.*

SAINT ANSÉGISE,

ABBÉ ET RÉFORMATEUR DE PLUSIEURS ABBAYES DE FRANCE

833. — Pape : Grégoire IV. — Roi de France : Louis Ier, *le Débonnaire.*

> Ami de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, honoré par eux dans tout le cours de sa vie, littérateur distingué pour son temps, restaurateur de la discipline régulière dans plusieurs abbayes qu'il dote de biens considérables, saint Anségise est un des hommes les plus justement célèbres du IXe siècle.
>
> Dom Piolin, *Eloge du Saint.*

La famille de saint Anségise était d'origine franque, et, suivant quelques-uns, issue de sang royal. Son père s'appelait Anastase, et sa mère Himilrade. On ne connaît ni l'année de sa naissance, ni le lieu de son origine; on présume cependant qu'il naquit vers l'an 770. Le moine qui nous a donné quelques détails sur sa vie ne les commence qu'au moment où il entra dans un monastère pour y faire son éducation, suivant l'usage des jeunes seigneurs de cette époque.

On fit choix pour lui du monastère de Fontenelle [1], dont l'abbé actuel, saint Girowald, était son parent. Il s'y fit bientôt remarquer par ses heureuses qualités, par ses vertus et son application à l'étude. « Deux choses », dit son historien, « le distinguaient particulièrement : l'art de bien vivre et l'art de bien enseigner ». Après avoir reçu la tonsure des mains de son parent, il fut conduit par lui au palais et remis aux mains de Charlemagne. Ce grand prince, si habile appréciateur du mérite, ne tarda pas à reconnaître le parti qu'il pourrait tirer de son jeune courtisan. Il le chargea tout d'abord de la direction de deux monastères : celui de Saint-Sixte, près de Reims, et celui de Saint-Mummius, vulgairement Saint-Mange, ou Saint-Memmie, au diocèse de Châlons. Sans doute, Anségise s'acquitta de cette commission à la satisfaction du prince; car, en 807, Charlemagne le nomma, à titre de bénéfice, abbé de Saint-Germer, primitivement *Flaviacum*, dans le Beauvaisis. Ce monastère avait beaucoup souffert, et était, pour ainsi dire, en ruines. Anségise s'attacha à le rétablir en son entier, en fit reconstruire tous les édifices, et lui procura des revenus considérables. L'histoire fait remarquer qu'il était habile en agriculture, et que ce fut à cet art qu'il demanda non-seulement de quoi entretenir le monastère, mais encore le moyen de subvenir aux besoins des pauvres de la contrée. Son active sollicitude s'étendait à tout; son zèle même ne se bornait point à l'enceinte de

1. Saint-Wandrille, dans le pays de Caux.

Saint-Germer : il prenait en main la cause des églises, celle des veuves et des orphelins; il nourrissait les clercs pauvres, il accueillait les pèlerins; en un mot, sa charité ne négligeait aucune occasion de s'exercer. Et, comme si ses occupations multipliées n'eussent encore point suffi à alimenter son zèle, Charlemagne le nomma intendant des édifices royaux, sous la direction de l'abbé Heinhard. Anségise remplit ce nouvel emploi avec la diligence et l'habileté qu'il portait en toutes choses. Honoré par le prince de plusieurs ambassades, il s'en acquitta avec non moins de succès.

L'abbaye de Luxeuil n'avait pu échapper à l'injure du temps. Au rapport d'Adson, elle était bien dégénérée de sa ferveur primitive. Les troubles politiques qui suivirent la mort de Charlemagne réagirent sur les monastères, et y favorisèrent l'affaiblissement de la discipline. Néanmoins, Louis le Débonnaire s'était souvenu de l'éclat qu'avait jeté sur les siècles précédents l'œuvre de saint Colomban, et avait résolu de la relever, s'il était possible, de son état de décadence. Pour cela, il ne crut pouvoir mieux faire que de lui donner pour chef le sage et pieux Anségise. Dadin ou Dadem venait de mourir; Anségise fut nommé à sa place, à titre de bénéfice (817), et mit immédiatement ses soins à rétablir l'ancienne discipline. On ne peut douter qu'il n'y parvînt : car, six ans après (823), ayant été nommé abbé de Fontenelle par le même prince et dans le même but, il estima que le meilleur moyen d'y restaurer la ferveur monastique était d'y conduire des moines de Luxeuil, dont les pieux exemples feraient plus d'effet que tous les préceptes et toutes les exhortations. Ce plan lui réussit. Le relâchement était grand, en effet, dans cette célèbre abbaye : outre que le nombre des religieux avait singulièrement diminué, à peine la règle de Saint-Benoît y était-elle encore reconnaissable. On y vivait, plutôt comme des chanoines que comme des moines. Saint Benoît d'Aniane avait déjà commencé cette réforme; mais il ne fut donné qu'à Anségise de l'accomplir. A l'aspect de leurs frères de Luxeuil, les moines de Fontenelle se piquèrent d'une noble émulation : et bientôt ce fut comme un combat de vertus, qui profita singulièrement aux uns et aux autres.

Du reste, Anségise était lui-même le premier modèle de ceux qu'il dirigeait; « et il n'y a pas lieu de s'étonner », dit son historien, « que des soldats du Christ aient marché noblement dans la voie royale de la croix, quand leur porte-étendard les y précédait si courageusement ». Chez lui, l'exemple venait à l'appui de la leçon; il prêchait par l'action ce qu'il avait d'abord enseigné par la doctrine. Il n'accordait rien aux sympathies personnelles; mais il cherchait en tout la vérité, et tenait pour tous la balance égale. Dans ses discours, il cherchait à instruire, et non à plaire; sa parole n'était jamais vide. Il possédait un talent particulier pour consoler les affligés; en un mot, tout en lui tendait à l'édification et à l'instruction du prochain. Son détachement des biens de la terre était complet; car, quoique, selon l'usage du temps, il lui fût permis de posséder, ou au moins d'administrer, des biens temporels et d'en jouir, son cœur cependant y tenait si peu qu'on pouvait le dire pauvre au milieu de la plus grande fortune. Les monastères et les indigents étaient les objets de ses largesses; il ne se regardait point comme le maître, mais seulement comme l'économe des biens considérables qu'il avait reçus de sa famille. En versant ainsi ses dons dans le sein des pauvres (et la plupart des monastères méritaient ce titre), il songeait à amasser pour lui-même des trésors inaccessibles à la rouille et aux vers. Sa foi vive, sa prudence, sa douceur, sa charité, son zèle, sa parole éloquente, tout contribuait à l'élever dans l'estime de ses subordonnés et

à lui donner cet ascendant auquel rien ne résiste. Il ne négligeait point pourtant la correction fraternelle; mais il savait garder le milieu entre cette molle indulgence qui pardonne tout, et ce zèle âcre et inquiet qui n'excuse rien. Tempérant, par la douceur, l'amertume des reproches, autant il se montrait bienveillant envers ceux qui les acceptaient et en profitaient, autant il devenait sévère envers les obstinés qui persévéraient dans leurs écarts.

Louis le Débonnaire sut, aussi bien que son père, apprécier les éminentes qualités d'Anségise, et en tirer parti. Il l'employa souvent comme ambassadeur, notamment dans un démêlé qu'il eut avec un certain Gautselme, frère de Bernard de Septimanie et fils du duc Guillaume, relativement aux limites de la France et de l'Espagne. On mentionne aussi une ambassade au pape Nicolas, dont notre Saint aurait été chargé par Charles le Chauve.

Mais ces occupations temporelles ne détournaient point Anségise du soin de ses enfants spirituels. Les dons considérables qu'il fit aux diverses abbayes dont il était chargé témoignent du tendre intérêt qu'il leur portait. Il donna en particulier à celle de Luxeuil la croix qui l'accompagnait dans ses voyages, laquelle était toute en or, d'un travail merveilleux, ornée de pierres précieuses, et dont le bâton était revêtu d'argent; un *offertorium* [1] en or, avec sa patène de même métal; trois calices d'argent doré, ornés de sculptures; un hanap [2] en argent; une aiguière et un vase en argent : le tout artistement travaillé. Il enrichit de nombreuses images en argent l'autel de la sainte Vierge. Il donna encore à l'église du monastère un très-bel ornement couleur de rose; cinq chasubles; douze vêtements ecclésiastiques en soie ou en lin d'Egypte, de diverses couleurs; trois dalmatiques; six autres vêtements ecclésiastiques, et huit tapis précieux. De plus, il releva les murs de l'église Saint-Pierre, qu'il fit orner de peintures, en répara la couverture, et rétablit en entier le portique qui la reliait à l'église Saint-Martin. Les dons qu'il fit à l'abbaye de Fontenelle furent plus nombreux encore. Il enrichit aussi de ses libéralités le monastère de Saint-Germer, auquel il légua des fonds suffisants pour l'entretien des moines; il lui donna également sa bibliothèque, composée des ouvrages des saints Pères Augustin, Ambroise, Jérôme, Hilaire, Grégoire, etc., et fort considérable pour l'époque.

L'an 833, Anségise fut attaqué de paralysie. Sentant que sa mort était proche, il fit appeler les gens de sa maison et ses amis les plus intimes, et leur fit part de ses dernières volontés. C'était encore de nouvelles largesses, dont il confia la distribution à Hildemann, évêque de Beauvais, à deux laïques, Bertening et Gerlon, et à un moine nommé Landon. Dans ce dernier partage des restes de son immense fortune, Anségise mentionne plus de soixante couvents, églises ou villes; mais, dans le nombre, sa chère abbaye de Luxeuil est encore privilégiée : car, tandis que les autres monastères n'obtiennent généralement qu'une, deux, cinq, quinze, vingt livres au plus, Luxeuil en reçoit vingt-cinq, dont dix pour elle, et le reste pour ses filles Annegray, Fontaine et Cusance.

Anségise mourut le dimanche XIII des calendes du mois d'août (20 juil-

1. C'était ou un voile de soie destiné à recevoir les oblations des fidèles, ou un voile oblong qui enveloppait le calice quand le diacre le présentait au prêtre, ou quelque meuble solide, appendice du calice, comme la patène, suivant l'interprétation de Ducange. *(Glossar., hoc verbo;* — Bollandistes, *Vita S. Anseg.*, 20 julii).

2. Espèce de coupe à boire.

let 833), dans un âge sans doute peu avancé, car sa mère vivait encore. Nous lisons, en effet, qu'il lui légua vingt livres pour être distribuées aux pauvres de Saint-Reginbert ou Ragnebert, monastère aux environs de Lyon, suivant les conjectures de dom Mabillon, et où il avait puisé les premiers éléments des lettres. Il avait été seize ans abbé de Luxeuil, et dix ans abbé de Fontenelle. Sa mort fut amèrement pleurée de tous ses enfants. Si l'on en croit l'historien qui nous sert de guide, il fut enterré à Fontenelle, dans le chapitre, près de l'abside de Saint-Pierre. Adson, un de ses successeurs à Luxeuil, insinue, au contraire, qu'il fut inhumé dans ce dernier monastère, dans l'église dédiée aussi à saint Pierre, et qu'il avait fait restaurer. Mais le premier auteur est plus digne de foi, puisqu'il fut à peu près contemporain du Saint.

On attribue avec fondement à saint Anségise la collection des *Capitulaires* de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, qui porte son nom. Quelques auteurs l'ont crue d'un autre Anségise, archevêque de Sens; mais Sirmond a victorieusement réfuté cette opinion. D'autres l'ont attribuée à un Anségise qui aurait été abbé dans le monastère de Lobbes, sur la Sambre, au pays de Liége; mais on ne trouve point ce nom dans le catalogue des abbés de ce monastère.

Saint Anségise était honoré, dans l'ancien calendrier de Luxeuil, le 20 juillet. On y faisait aussi mémoire, le 20 mai, de l'*Invention des reliques de saint Anségise, abbé et confesseur*. Les moines de Fontenelle honoraient ce Saint le 20 août et le 19 novembre. Du Saussay le mentionne sous le 18 juillet, et Chatelain sous le 20 juillet et le 20 août.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége de Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT JÉROME MIANI OU ÉMILIANI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS SOMASQUES

1537. — Papes : Sixte IV; Paul III. — Empereurs : Frédéric III; Charles V.

Charitas vera est, non quando nudis verbis aut salutationibus simpliciter, sed præsidio ipsisque operibus exprimitur dilectio.

La charité est véritable, non quand elle se traduit par des paroles et des politesses, mais quand elle se manifeste par des œuvres et par des bienfaits.

Saint Jean Chrysostome.

Ce grand Saint naquit à Venise, ville et port du royaume d'Italie, l'an 1481, et eut pour père Ange Emiliani, et pour mère Eléonore Morocini, tous deux issus de maisons nobles qui ont donné à l'Eglise plusieurs prélats, et à la République vénitienne des procurateurs de Saint-Marc, des sénateurs et de grands capitaines; son père même était sénateur lorsque notre Saint vint au monde. Jérôme fit paraître dans son jeune âge beaucoup d'inclination pour la vertu; il s'adonna à l'étude des lettres humaines, et y fit même assez de progrès jusqu'à l'âge de quinze ans, quand le bruit des

armes interrompit le cours de ses études, et réveilla en lui le courage martial que quelques-uns de ses ancêtres avaient fait paraître.

En 1495, les Vénitiens levèrent des troupes, et Jérôme Emiliani s'engagea dans cette milice, sans avoir égard aux pleurs de sa mère, qui, ayant perdu son mari depuis peu, recevait de nouveaux chagrins par l'éloignement de Jérôme, qu'elle regardait comme l'unique consolation qui lui restât dans son veuvage, quoiqu'il fût le dernier de ses enfants : elle appréhendait de le perdre, peut-être de plus d'une manière.

Ce fut donc à l'âge de quinze ans que Jérôme prit le parti des armes, et il se laissa bientôt entraîner au torrent des dissolutions qui règnent parmi la plupart des personnes de cette profession. Les reproches de sa mère et de ses frères n'y faisaient rien : il n'y eut que l'ambition qui mît à ses désordres quelques bornes. Pour parvenir aux grandes charges de la République, il fallait avoir tenu une conduite honorable. L'an 1508, il servit de nouveau dans l'armée que les Vénitiens levèrent pour s'opposer à la ligue de Cambrai formée contre eux par l'empereur Maximilien Ier, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique, et le pape Jules II. Le sénat de Venise commit à Emiliani la défense de Castelnovo sur les confins de Trévise. Il y fut à peine entré avec quelques troupes, que le gouverneur, voyant les murailles ruinées par l'artillerie, les ennemis prêts à donner un assaut général, se retira secrètement pendant la nuit, laissant l'épouvante parmi la garnison. Emiliani, pour réparer la lâcheté du gouverneur, fit refaire les brèches, et résolut de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Il soutint plusieurs assauts, mais enfin le château fut forcé, la garnison presque entière passée au fil de l'épée, et Emiliani jeté dans une obscure prison. Les Allemands lui mirent les fers au cou, aux mains et aux pieds, avec un boulet de marbre, ne lui donnèrent pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et lui firent mille outrages.

Rien ne lui semblait plus affreux que la mort qu'il attendait à tout moment. Mais bientôt il craignit quelque chose bien plus vivement que la perte de son corps : celle de son âme. Sans aucun secours humain, il ne voyait de ressource qu'en Dieu : Dieu qu'il avait si longtemps oublié, Dieu qu'il avait si grièvement offensé ! De là des regrets amers sur ses désordres; il reconnut, en versant un torrent de larmes, que Dieu n'était que juste, et qu'il avait mérité ce qu'il souffrait. Pendant que ces tristes pensées le jettent dans une affliction extrême, tout à coup une illumination divine éclaire son âme et y ramène le calme : il se ressouvient de Notre-Dame de Trévise, la Consolatrice des affligés, le Refuge des pécheurs. Aussitôt, fondant en larmes et en prières, il la supplie d'avoir pitié du plus misérable des pécheurs, et de lui obtenir de son Fils grâce et miséricorde. Il fait vœu de visiter nu-pieds son saint temple à Trévise, d'y faire célébrer des messes, d'y publier ses bienfaits de vive voix et par des tableaux.

A peine a-t-il prononcé son vœu, que la prison est éclairée d'une lumière céleste. La Mère de Dieu lui apparaît, l'appelle par son nom, lui donne les clefs de ses fers et de son cachot, lui commande de sortir et d'exécuter fidèlement sa promesse. Elle le conduit de même à travers l'armée ennemie, jusqu'à la porte de Trévise. Il y entre, se rend à l'église de la Vierge, dépose au pied de son autel les clefs de sa prison, les fers de son cou, de ses pieds et de ses mains, suspend à la voûte son boulet de marbre, publie tous ces faits de vive voix, les fait enregistrer par-devant notaire et peindre dans des tableaux.

A la paix, les villes qui avaient été prises sur les Vénitiens leur ayant été

rendues, ils n'eurent pas plus tôt reçu Castelnovo, que le sénat, pour reconnaître la générosité d'Emiliani qui avait si courageusement défendu cette place, donna ce château à sa famille pour en jouir pendant trente ans, et Emiliani en fut fait podestat ou chef de la justice ; mais il n'exerça pas longtemps cet emploi, l'ayant quitté après la mort de son frère, pour aller à Venise prendre la tutelle de ses neveux. Tout en faisant valoir leurs biens, il eut grand soin de les faire élever dans la piété ; il leur servit même d'exemple : car, depuis qu'il eut quitté la charge de podestat, il s'acquitta des promesses qu'il avait faites à Dieu de changer de vie ; et, ne voulant rien faire sans l'avis d'un sage directeur, il choisit un chanoine régulier de la Congrégation de Latran, qui joignait beaucoup de piété à un profond savoir, et s'abandonna entièrement à la conduite de ce saint religieux, qui lui fit fouler aux pieds tout ce qui ressentait la vanité et le luxe.

Emiliani renonça donc à toutes les douceurs et les commodités de la vie. Il n'eut plus d'autres sentiments de lui-même que ceux qu'une humilité profonde pouvait lui inspirer. Il oublia la noblesse et les dignités de sa maison, et ne retint, de tous les avantages de sa naissance, qu'une certaine politesse, qui lui servit dans la suite à gagner beaucoup d'âmes à Dieu. Il affligeait son corps par des jeûnes et des macérations extraordinaires : il ne lui accordait que quelques heures de sommeil, passant le reste de la nuit à la prière et à l'oraison. Ses occupations, pendant la journée, étaient de visiter les églises et les hôpitaux, procurant aux malades tous les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. Ses libéralités ne s'étendaient pas seulement sur les pauvres des hôpitaux et les indigents qu'il trouvait dans les rues ; mais, lorsqu'il voyait que quelques filles étaient en danger de prostituer leur honneur, il leur procurait des dots et des partis avantageux pour les pourvoir.

Tout le monde fut surpris de ce changement ; mais Emiliani l'était encore davantage lui-même, lorsqu'il considérait qu'il avait été si longtemps sans ressentir la pesanteur des chaînes et toutes les horreurs de l'esclavage dont Dieu l'avait délivré : il ne pouvait penser aux désordres de sa vie passée, qu'il ne versât des torrents de larmes. Plus il avançait dans le chemin de la vertu, plus il se sentait embrasé d'amour pour Dieu et pour le prochain. Il eut occasion d'exercer cette vertu dans une famine générale dont l'Italie se ressentit l'an 1528. Les peuples de la campagne, faute de pain, étaient obligés de manger jusqu'aux animaux les plus immondes, ou de se contenter de quelques racines pour conserver leur vie languissante. La mort en enlevait tous les jours et laissait sur le visage de ceux qui restaient de funèbres indices que leur tour ne tarderait guère. Les préfets de l'annone ou des approvisionnements, à Venise, surent d'abord, par leurs soins, remédier à la disette, en faisant venir des blés de plusieurs endroits ; mais cette espèce d'abondance qu'ils avaient procurée à la capitale y attira de toutes parts une si grande quantité de monde, que la disette recommença bientôt. Emiliani, plus que tous les autres, eut compassion de tant de misérables ; il vendit jusqu'à ses meubles pour les soulager, et sa maison devint un hôpital où il les recevait et leur procurait tous les secours qu'il pouvait leur rendre en cette occasion.

Une espèce de maladie contagieuse ayant succédé à cette famine, saint Jérôme Emiliani en fut attaqué et réduit à une telle extrémité, que, après avoir reçu tous les Sacrements, il n'attendait que le moment de la mort. Mais, appréhendant qu'il n'eût pas assez satisfait pour ses péchés par la pénitence, il demanda à Dieu la santé, pour faire en ce monde une pénitence

plus longue, et pour exécuter ce qu'il jugerait à propos de lui ordonner pour le salut du prochain. Sa prière fut exaucée : ses forces revinrent, il continua ses exercices de piété avec plus de zèle encore. Pour s'acquitter des promesses qu'il venait de faire à Dieu, il rendit compte de l'administration de leurs biens à ses neveux, se dépouilla de la robe de sénateur, revêtit un habit pauvre qu'il avait acheté pour quelque indigent, prit de méchants souliers et parut dans cet état au milieu des rues de Venise. Les uns en faisaient des risées comme d'un homme qui avait perdu l'esprit ; d'autres, qui le connaissaient mieux, admiraient son humilité ; plusieurs restèrent en suspens et attendirent quels seraient les effets de cette nouvelle manière de vivre. On ne tarda guère à les voir.

La famine et la contagion avaient enlevé un grand nombre de personnes, tant à la ville qu'à la campagne ; l'on trouvait partout une foule d'orphelins, privés de parents et de secours, réduits à la mendicité, sans aucune éducation, et par là même exposés à tous les vices. Pour l'amour de Dieu, Emiliani se fit le père et la mère de ceux qui n'en avaient plus. Il disposa une maison pour les recevoir, alla les chercher par les rues et les places, leur procura des maîtres pour leur apprendre des métiers, sans permettre qu'aucun d'eux mendiât davantage, suppléant par sa charité à ce qui manquait encore au bénéfice de leur petit travail. Il avait soin surtout du salut de leurs âmes. Le matin, il leur faisait dire leurs prières, entendre la sainte messe, apprendre à lire, pour écarter toute mauvaise pensée : le travail manuel était varié par des moments de silence, par des lectures qu'on leur faisait, par le chant des hymnes et des litanies, en particulier du saint rosaire. Deux fois par jour, avant et après le travail, il leur apprenait les éléments de la doctrine chrétienne. En se lavant les mains, avant de se mettre à table, ils récitaient le *Miserere* pour les âmes du purgatoire. Ils se confessaient tous les mois et aux principales fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Ils étaient tous vêtus de blanc. Les jours de fête, notre Saint les conduisait en procession, en chantant des litanies dans les rues et les places de Venise, visiter les principaux sanctuaires ou entendre quelque sermon. Toute la ville accourait à cet édifiant spectacle. On était ému jusqu'aux larmes de voir ce noble sénateur, ce brave capitaine vêtu en pauvre et devenu le père des orphelins.

La piété, la modestie de ces enfants attendrissaient tous les cœurs : la plupart des spectateurs pleuraient de joie ; d'autres, faisant chœur avec les enfants qui chantaient les litanies de la sainte Vierge, répondaient dévotement *Ora pro nobis*. Ce fut une commotion de piété pour toute la ville. Tout le monde voulut voir la maison des orphelins. Ce que l'on y vit d'admirable attira bientôt des secours suffisants.

Saint Emiliani se mit alors à visiter les environs de Venise. Il trouva une misère plus grande, des jeunes gens et des vieillards réduits à mourir de faim : il eut soin des uns et des autres. Venise lui confia l'hôpital des Incurables. Emiliani s'en chargea de grand cœur, de concert avec ses deux amis, saint Gaëtan de Thienne et saint Pierre Caraffe, de Naples. D'ailleurs, il avait encore d'autres puissants soutiens. Quand il voulait obtenir de Dieu quelque grâce particulière, il faisait prier avec lui quatre petits orphelins au-dessous de huit ans, et jamais il ne manquait d'obtenir ce qu'il demandait.

Le zèle d'Emiliani pour les œuvres de miséricorde croissait avec le succès. Voyant donc celles de Venise dans un état prospère, il en confia le soin à quelques pieux amis et vint en fonder de semblables à Padoue et à Vérone. Dans cette dernière ville, il vécut quelque temps inconnu parmi les pauvres,

mendiant son pain comme eux, afin d'avoir une occasion plus naturelle de les instruire des vérités de la religion chrétienne. L'hôpital de Vérone fut bâti par son entremise. Passé de cette ville à Brescia, en Lombardie, il y fonda une seconde maison d'orphelins, avec le même ordre qu'à Venise. Un riche bourgeois de Brescia voulut en mourant le faire son légataire universel ; mais il refusa la donation et persuada à cet homme de donner son bien au grand hôpital, à condition qu'il serait obligé de fournir les orphelins de médicaments lorsqu'ils seraient malades, de donner des ornements à leur église et de faire bâtir leur maison : ce que saint Charles Borromée, se trouvant à Brescia en qualité de visiteur apostolique, fit exécuter par les administrateurs de cet hôpital.

A Bergame, en Lombardie, et dans les environs, il trouva d'autres occasions d'exercer sa charité. Par suite de la famine et de la peste, la plupart des maisons étaient vides d'habitants, surtout à la campagne. C'était le temps de la moisson : les blés étaient mûrs, mais il n'y avait ni moissonneurs ni faucilles ; la récolte allait être perdue. Emiliani, se faisant tout à tous, ramasse de toutes parts des faucilles et ce qu'il peut engager de paysans, se met à leur tête et scie les blés, malgré les chaleurs insupportables de la canicule en Italie. Pendant que les autres prennent leur repos ou leur repas, il s'applique à la prière, se contentant pour toute nourriture d'un peu de pain et d'eau. Ce n'est pas tout. Pour alléger leur pénible travail, les moissonneurs avaient l'habitude de murmurer quelques chansons frivoles ou même mauvaises. Emiliani, avec sa grâce ordinaire, sut les en détourner. Il entonnait lui-même d'une voix harmonieuse, tantôt l'Oraison dominicale, tantôt la Salutation angélique ou le Symbole des Apôtres ; les autres moissonneurs répétaient après lui, en sorte que toute la campagne retentissait des louanges de Dieu.

Dans la ville même de Bergame, il fonda deux établissements d'orphelins, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Mais surtout il entreprit une œuvre tout à fait nouvelle : c'était de retirer du désordre les filles et les femmes perdues. En ayant converti quelques-unes, il les plaça d'abord chez des dames vertueuses. Il alla trouver les propriétaires dont les maisons servaient au libertinage, et obtint qu'ils les fermeraient désormais au scandale. Un plus grand nombre de prostituées s'étant converties alors, il les réunit dans une maison à part, avec un règlement pour les affermir dans leurs bonnes résolutions et les préserver de la rechute.

L'évêque de Bergame était alors Louis Lappomani, prélat illustre par sa doctrine et par l'innocence de sa vie, qui fut plus tard un des présidents du Concile œcuménique de Trente. Il fut un généreux soutien de saint Jérôme Emiliani dans ses bonnes œuvres à Bergame. Avec la bénédiction de ce pieux et savant évêque, notre Saint parcourut en apôtre les villages et les hameaux les plus reculés du diocèse, accompagné de quelques enfants des plus instruits dans la doctrine chrétienne. Voici quelle était sa méthode : arrivé dans un endroit, il allait d'abord à l'église implorer la grâce de Dieu et l'intercession du saint patron sur son entreprise. Une clochette apportée exprès invitait ensuite tous les habitants à se réunir. Quand ils étaient un certain nombre, Emiliani s'adressait aux plus pauvres et aux enfants, leur apprenait d'une manière familière les principaux mystères de la foi chrétienne, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu et de l'Eglise, quelquefois même à faire le signe de la croix ; car l'ignorance de quelques-uns allait jusque-là. Ses petits catéchistes le secondaient à merveille et s'attachaient de préférence

aux enfants de leur âge. Le succès fut prodigieux. Mieux instruits, les pauvres gens de la campagne commencèrent une meilleure vie, renoncèrent à leurs inimitiés, à leurs blasphèmes et à leurs vols. Tous ces vices furent remplacés par les vertus contraires. L'exemple de saint Emiliani était encore plus efficace que ses paroles : nuit et jour ils le voyaient occupé à instruire, à prier ou bien à visiter les malades.

Quand il revint à Bergame, où la renommée avait publié toutes ces merveilles, deux saints prêtres se joignirent à lui : c'était Alexandre Besuzio et Augustin Barilo ; riches des biens de la terre, ils les distribuèrent aux indigents, pour imiter la pauvreté volontaire de saint Emiliani. Dans ce temps-là même celui-ci créait deux nouveaux établissements à Côme, par les libéralités de Bernard Odescalchi, qui finit par lui donner sa propre personne. Un autre associé illustre fut le comte Primus, issu d'une sœur de Didier, l'ancien roi des Lombards, contemporain de Charlemagne.

Il fut alors question plus que jamais entre les pieux amis de se former en Congrégation régulière et de choisir un chef-lieu. Ils ne voulaient point le mettre dans les villes, mais dans quelque endroit retiré qui pût leur servir de séminaire. Le village de Somasque, entre Milan et Bergame, leur parut favorable pour cela. De là leur nom de Clercs réguliers Somasques. On leur a donné aussi quelquefois le nom de Congrégation de Saint-Maïeul, parce que ce Saint est patron d'un collége de Pavie, dont saint Charles Borromée donna la conduite à cette Congrégation. Après avoir cherché une maison commode pour y recevoir les pauvres orphelins, ils y firent leur demeure, et le saint Fondateur y prescrivit les premiers règlements pour le maintien de la congrégation. La pauvreté y paraissait sur toutes choses, tant dans les habits que dans les meubles. Les mets délicats étaient bannis de leur table, et ils se contentaient de la nourriture des paysans et des pauvres. On y faisait la lecture pendant les repas. Le silence était exactement observé et les austérités fort fréquentes. Il y avait une sainte émulation entre eux, à qui pratiquerait le plus de mortifications, et Emiliani était le premier à exciter les autres par son exemple. Ils joignaient à la mortification une prompte obéissance et beaucoup d'humilité, employaient une partie de la nuit à l'oraison, et, pendant le jour, conféraient ensemble des choses saintes, ou s'occupaient de quelque travail manuel, et allaient dans les environs, servir les malades et instruire les pauvres gens de la campagne. Le but principal des Somasques était dès lors et est encore aujourd'hui l'instruction des enfants et des jeunes ecclésiastiques.

En 1540, la Congrégation des Somasques fut approuvée comme Ordre religieux par Paul III. Pie V et Sixte-Quint confirmèrent cette approbation sous la règle de Saint-Augustin, l'un en 1571, l'autre en 1586. Les Somasques n'ont de maisons qu'en Italie et dans les cantons suisses qui professent la religion catholique. Leur Ordre est divisé en trois provinces : celle de Lombardie, celle de Venise et celle de Rome. Le général est triennal et tiré alternativement de chacune de ces provinces.

Saint Jérôme Emiliani se rendit à Milan et à Pavie, pour fonder d'autres établissements, auxquels François Sforza, duc de Milan, contribua beaucoup. Repassant par Somasque, il alla jusqu'à Venise, mais il n'y fit pas un long séjour. Une horrible peste ayant envahi le territoire de Bergame, il y revint promptement servir les malades. Il fut attaqué lui-même et mourut à Somasque, le 8 février 1537, à l'âge de cinquante-six ans.

Il fut béatifié par Benoît XIV et canonisé par Clément XIII. En 1769, le

Saint-Siége approuva un office composé en son honneur, et permit de le réciter le 20 juillet.

On représente saint Jérôme Emiliani : 1° ayant à la main des chaînes et près de lui des boulets, pour rappeler sa captivité ; 2° ayant quelquefois près de lui ou sous ses pieds une cuirasse, pour indiquer qu'il renonça aux dignités militaires ; 3° ayant à ses côtés les petits malheureux qu'il se fit gloire de soulager, comme nous l'avons rapporté dans sa vie.

Il est patron des Somasques, de Venise et de Trévise.

Cf. *Vie de saint Jérôme Emiliani*, écrite en latin par Augustin Turtura, Milan, 1620 ; Hélyot, *Histoire des Ordres religieux ;* Godescard.

LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE LOPEZ, CONFESSEUR

1596. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Heureux celui qui porte dès son enfance le joug du Seigneur.
Maxime du B. Grégoire Lopez.

Dieu, ce charitable médecin des âmes, pour guérir les hommes de la dangereuse passion de l'or, a choisi un homme saint et selon son cœur, dont la vie pure et détachée de tous les intérêts de la terre leur fût un exemple vivant qui leur servît d'antidote contre le dangereux poison de l'avarice. Car il lui fit embrasser la pauvreté évangélique d'une manière si merveilleuse, que foulant aux pieds tout ce qu'il y a de plus précieux dans les Indes, il apprit aux hommes à mépriser le bien pour embrasser la vertu. Il suffisait de considérer sa sainteté, sa prudence, la solidité de son jugement, et sa vie irrépréhensible pour convaincre de folie ceux qui croient n'être venus au monde que pour travailler à s'enrichir.

Cet homme admirable choisi de Dieu pour un si grand dessein fut le bienheureux Grégoire Lopez. Il était originaire de Madrid, capitale de l'Espagne. Quant à sa naissance, il semble qu'il ait voulu, par humilité, cacher la noblesse de sa race, comme d'autres saints ont, par ce même mouvement d'humilité, fait connaître la bassesse de la leur afin de se rendre méprisables ; car, quand on lui en parlait, il répondait avec un visage plein de gravité : « Le ciel est ma patrie, et Dieu est mon père, ainsi que lui-même nous l'a appris lorsqu'il a dit : Ne donnez à personne sur la terre le nom de père. Car vous n'avez pour père et pour maître que votre Père qui est dans le ciel ». Le Père Jean Ozorio, de l'Ordre de Saint-François, lui ayant demandé de quel pays il était, il évita adroitement de le lui marquer, en lui répondant seulement : « Je suis du même pays que votre révérence ». Peu de jours avant sa mort, comme on lui demandait le nom de ses parents afin de leur envoyer une relation de sa vie et de sa mort pour leur donner sujet d'en être édifiés et de se réjouir des grâces que Dieu lui avait faites, il répondit : « Depuis que j'ai renoncé à tout pour mener une vie solitaire, j'ai considéré Dieu seul comme étant mon père. Et quant à mes frères, je ne doute point que maintenant ils ne soient morts : car j'étais le plus jeune de tous ».

Voilà de quelle manière Grégoire Lopez avait oublié les avantages qu'il pouvait retirer de sa naissance. Il ne considérait que comme une bassesse la noblesse de sa race, et n'estimait que la grâce que Dieu nous fait de pouvoir devenir ses enfants spirituels. Il était tellement détaché de la chair et du sang que sa mortification allait jusques à une espèce d'insensibilité presque incroyable.

Ce grand serviteur de Dieu, qui peut passer pour un miracle de la grâce, naquit le quatrième jour de juillet de l'an 1542, sous le pontificat de Paul III, et le règne de l'empereur Charles-Quint le Grand, roi d'Espagne, le jour de la fête de saint Grégoire le Thaumaturge, dont on lui donna le nom, et qui a été depuis transférée au 7 novembre. Il fut baptisé dans la paroisse de Saint-Gilles où existait un couvent de religieux déchaussés de Saint-François. On le nomma Grégoire : quant au surnom de Lopez, nous ne croyons pas que ce soit celui de sa maison ; mais nous pensons qu'il le prit pour en cacher la connaissance.

Il avait deux sœurs et plusieurs frères, et quoi qu'il fût le dernier de tous, il y a sujet de croire qu'autant ils le surpassaient en âge, autant il les surpassait en mérites et en cette véritable noblesse qui ne s'acquiert que par la vertu.

Comme il arrive souvent que Dieu prévient par de grandes grâces ceux qu'il veut élever à un haut degré de sainteté, il en répandit dans l'âme de son serviteur Lopez dès sa plus tendre jeunesse, car il avait coutume de dire ce que le Saint-Esprit a dit par Jérémie : « Heureux est celui qui commence dès son jeune âge à porter le joug du Seigneur ».

Il apprit avec une merveilleuse facilité à lire et à écrire. Etant encore fort jeune, il s'en alla, sans en rien dire à ses parents, dans le royaume de Navarre, où il vécut plus de six ans avec un bon ermite dans une grande pauvreté, une extrême humilité, et une parfaite obéissance. Ce fut là que son âme, comme une terre fertile arrosée de la grâce de Dieu, reçut les semences de cette vie solitaire qui produisit bientôt d'excellents fruits en grande abondance.

Son père, après l'avoir cherché avec grand soin, finit par le trouver. Il le mena à Valladolid, où la cour était alors, et là, par un changement de lieu et de vie bien différents, il le mit page. Il le fut durant quelque temps, Dieu ayant voulu que parmi ceux qui passent quelques années dans cette fonction, il s'en trouvât un qui fût saint.

La crainte de Dieu était tellement enracinée dans l'esprit et dans le cœur du jeune Lopez, que la vie de la cour et ses diverses agitations ne purent faire aucune impression sur son âme. Dieu l'assistait si puissamment qu'il était toujours recueilli en lui-même. Lorsque son maître l'envoyait remplir quelque message, il s'efforçait d'avoir une telle attention à Dieu que ni les personnes de la plus grande qualité qu'il trouvait en son chemin, ni tant d'autres sujets de distraction qui se rencontrent dans les cours des princes, ne l'empêchaient pas de penser à Dieu : et il conservait par ce moyen la même paix et la même dévotion que s'il eût encore été dans son désert de la Navarre.

Ainsi, dans les premières ardeurs de la jeunesse et les occasions si périlleuses de la cour, il passa deux ou trois ans avec un esprit aussi mûr et un jugement aussi solide que s'il eût été dans un âge fort avancé.

Avant d'aller à la nouvelle Espagne, il visita quelques lieux saints. Comme il était un jour en oraison dans l'église de Tolède, Dieu lui fit la plus grande faveur qu'il lui eût encore fait en le fortifiant dans le dessein

qu'il avait d'être tout à lui. Il passa quelques jours en oraison et en de longues veilles dans l'église Notre-Dame de la Guadeloupe, afin d'obtenir par son intercession les lumières dont il avait besoin pour se déterminer à ce qu'il avait à faire.

Il partit pour la nouvelle Espagne en 1562. Une telle résolution dans un tel âge, une manière de vie si extraordinaire, une persévérance si constante, un si grand accroissement de nouvelles grâces, et un secours si continuel et si efficace font assez voir que Dieu a voulu le faire sortir, comme un autre Abraham, de son pays et d'avec ses parents pour éprouver sa foi et son obéissance, et le mettre dans une sainte solitude où, se trouvant dégagé de toutes les choses du monde, il pût en parlant à son cœur lui faire mieux entendre sa voix.

Etant arrivé au port de Saint-Jean d'Ulloa, dans la ville de Vera-Cruz, il distribua aux pauvres des étoffes qu'il avait apportées avec lui, montrant ainsi combien peu il estimait les richesses de ce nouveau monde, puisque, au lieu d'y en venir chercher, il donnait avec tant de joie ce qu'il avait apporté d'Espagne sans s'en vouloir rien réserver.

De cette ville il alla à Mexico, où il demeura quelques jours, pour gagner de quoi lui permettre de passer à Zacatecas, où il espérait être plus commodément pour mener la vie solitaire après laquelle il soupirait.

Ce ne fut pas l'amour de l'or qui porta Grégoire Lopez à sortir de Mexico pour aller en cette ville, mais ce fut le désir d'acquérir cet or si pur de la charité dont Jésus-Christ nous conseille de tâcher de nous enrichir en vendant tout ce que nous avons pour acheter le champ où ce précieux trésor est caché, et devenir ainsi plus riches que si nous possédions tout l'or et l'argent du monde.

Durant le peu de jours que Grégoire Lopez demeura à Zacatecas, les choses dont il y fut témoin augmentèrent encore son désir de s'éloigner de tout commerce des hommes. Comme Dieu lui avait déjà inspiré de se retirer dans la solitude, il changea d'habit pour en prendre un qui fût conforme à son dessein, et s'en alla à huit lieues de là, dans la vallée d'Amajac habitée par les Chichimèques, que leur humeur farouche et cruelle rendait alors redoutables aux Espagnols. Mais ce serviteur de Dieu n'ayant pas craint de déclarer la guerre aux puissances de l'enfer, ces ennemis invisibles, il n'appréhenda point d'avoir des ennemis visibles, et espéra avec l'assistance de Dieu de vaincre par sa patience, par sa douceur et par son humanité, cette fierté et cette inhumanité qui les faisaient craindre. L'effet répondit à son espérance : car après avoir passé quelques jours dans cette vallée et conversé avec ces barbares, il gagna leur affection.

Lorsqu'il allait chercher un lieu propre pour l'exécution de son dessein, il rencontra à sept lieues de Zacatecas une métairie nommée Temaxèque appartenant au capitaine Pedro Carrillo d'Avila. Ce capitaine le voyant si jeune, si bien fait, et de si belle taille, nu-pieds, sans chapeau, et vêtu seulement d'une robe de bure qui lui allait jusqu'aux talons et était ceinte avec une corde, lui demanda où il allait et qui l'amenait en ce pays-là. Il lui répondit qu'il était venu de Castille avec la dernière flotte, et qu'il cherchait un ermitage pour y passer sa vie dans le service de Dieu. Comment, lui dit ce capitaine, osez-vous bien, étant encore si jeune, entreprendre un tel genre de vie ? Lopez lui en donna des raisons dont il demeura satisfait. Puis il ajouta qu'ayant remonté le long du fleuve, il y avait trouvé un endroit propre pour son dessein. Carrillo l'approuva, et lui offrit même de ses gens pour lui bâtir un ermitage. Il le remercia et le pria seu-

lement de lui permettre d'y travailler et de lui prêter pour cela quelques outils. Ce qu'il lui accorda volontiers.

Ensuite il bâtit de ses mains une petite cellule. Les Indiens l'y aidèrent, et ce fut la première que l'on sache avoir été faite dans la nouvelle Espagne. Le temps a pu détruire ce faible édifice ; mais il ne saurait obscurcir la gloire que ce serviteur de Dieu a méritée d'avoir commencé dans ce lieu-là à faire pénitence.

Il atteignait sa vingt et unième année lorsqu'il entra dans la pratique d'une vie si solitaire, et se voyant engagé dans la carrière où il avait à combattre contre d'aussi puissants ennemis que sont les démons, la première chose qu'il fit fut de se remettre entre les mains de Dieu et d'implorer son secours par ces paroles : « Seigneur, je m'engage ici tout seul dans votre service et m'oublie moi-même. Si je péris, ce sera à vous, et non pas à moi, d'en répondre ». Mais ce jeune et généreux soldat de Jésus-Christ n'entendait pas dire, en parlant ainsi, que du côté de Dieu son âme courût risque de se perdre s'il faisait de son côté tout ce qu'il devait et pouvait. Car cela ne pouvait venir dans la pensée d'un homme qui avait reçu de Dieu des lumières surnaturelles. Cette manière de parler témoignait seulement l'ardeur de son amour pour Dieu.

Dès le moment où Grégoire Lopez se fût ainsi abandonné par un acte d'amour si ardent à tout ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de lui, il sentit des effets visibles de son assistance, et commença de marcher courageusement et à grands pas dans la voie étroite de la pénitence sans jamais tourner la tête en arrière, sans jamais s'arrêter, et sans jamais perdre de vue la lumière par laquelle il plaisait à Dieu de le conduire. Il mâtait son corps par de très-rudes mortifications ; il couchait sur la terre ou sur un ais ; il n'avait pour se garantir du froid qu'une mauvaise couverture, et pour chevet qu'une pierre. Tel était l'ameublement de sa cellule ; et elle n'était parée qu'avec des sentences écrites de sa main qui l'exhortaient à mener une vie parfaite. Son abstinence n'était pas seulement très-grande, elle était continuelle. Il ne mangeait qu'une fois le jour, en petite quantité et des choses peu nourrissantes, ce qu'il observa si rigoureusement jusqu'à la mort que l'on ne put le faire résoudre à s'en dispenser, quelque malade qu'il fût. Il ne goûta jamais de chair : et lorsqu'on lui envoyait par aumône quelques morceaux de bœuf, il les recevait avec actions de grâces pour cacher son abstinence, mais il n'y touchait point.

Le capitaine dont nous avons parlé avait deux fils, l'un nommé Sébastien, et l'autre Pierre. Ce dernier a affirmé avec serment que la cellule de ce saint homme étant proche de la métairie de leur père, il les envoyait vers lui pour qu'ils apprissent à lire et à écrire, ce que Grégoire faisait avec une grande charité, et il leur donnait des instructions admirables pour les porter à aimer et servir Dieu ; et souvent il le trouvait à genoux dans une profonde oraison, les bras étendus en croix, et les yeux baissés. Ces deux frères, pour récompense du soin qu'il prenait d'eux, lui portaient des tourteaux faits de blé sarrasin ; et s'il arrivait qu'ils lui portassent en même temps deux ou trois de ces tourteaux, cela lui causait de la peine : il leur disait qu'un seul suffisait pour huit jours, et il les mangeait tout durs et tout secs. Si leur père et leur mère lui envoyaient quelque autre chose, il le leur renvoyait. Ces deux frères trouvaient quelquefois dans sa cellule des lapins morts, des cailles et des figues, et le serviteur de Dieu, après leur avoir dit que c'étaient des présents de ses bons amis les Chichimèques, il les leur donnait pour les porter à leur mère.

Lorsqu'il arrivait quelque prêtre chez ce capitaine, on en donnait avis au serviteur de Dieu : il allait entendre la messe avec grande dévotion et revenait aussitôt après dans sa cellule sans parler à qui que ce fût et sans qu'il fût jamais possible de le retenir. On vit un jour ce saint homme, pendant qu'il creusait un fossé dans son petit jardin, tout environné d'anges : ce qui causait tant d'admiration qu'on ne pouvait se lasser de louer Dieu des grâces qu'il faisait à son serviteur.

Quoique l'extrême austérité de vie de Grégoire Lopez, et le manquement de toutes les choses nécessaires le fissent beaucoup souffrir, ses travaux lui paraissaient peu considérables en comparaison des peines intérieures par lesquelles il plaisait à Notre-Seigneur de l'éprouver.

Les tentations les plus communes aux solitaires sont le souvenir du bien que l'on a quitté, l'éloignement de ses proches, le besoin qu'on a d'eux, la douceur dont on pourrait jouir dans le monde, le manquement des commodités de la vie, le travail qui se rencontre dans le chemin de la vertu, la difficulté de la pouvoir acquérir, la faiblesse du corps et la longueur du temps qui reste à passer dans un état aussi pénible que celui où il faut combattre sans cesse contre les sentiments de la nature.

Grégoire Lopez éprouva aussi ce que nous venons de dire, car il avoua un jour à un de ses amis, avec une grande modestie, qu'il avait eu un tel combat à soutenir contre le démon, qu'il en était venu jusqu'à lutter contre lui avec de si grands efforts qu'il avait perdu du sang par le nez et par les oreilles.

Tout le temps que Lopez demeura dans la solitude, le démon tâcha de lui causer de grandes frayeurs pour lui faire abandonner son entreprise, tantôt par des hurlements et des cris de bêtes féroces ; tantôt par la cruauté avec laquelle des Indiens Chichimèques massacraient des Espagnols tout près de lui ; tantôt par diverses tentations intérieures ; et tantôt par les artifices dont il se servait pour le tromper. Une oraison continuelle était le remède dont il se servait en ces rencontres dans lesquelles, pour ne pas succomber, il n'y avait point d'efforts qu'il ne fût obligé de faire.

Son application à se conformer à la volonté de Dieu lui donnait de nouvelles forces pour continuer de marcher dans le chemin du ciel, et pour résister aux tentations du démon qui étaient si violentes et si fréquentes qu'il ne pouvait s'en souvenir sans que ses cheveux se dressassent sur la tête.

Si les combats que Grégoire Lopez eut à soutenir contre les démons furent très-rudes, les travaux qu'il souffrit de la part des hommes ne furent pas moindres. Comme des soldats Espagnols passaient auprès de sa cellule pour aller combattre les Chichimèques, les uns le nommaient hérétique et luthérien, parce qu'il n'entendait pas la messe, sans considérer qu'il était éloigné de sept lieues du village le plus proche où on la disait et qu'il l'y allait entendre à Pâques ; les autres disaient qu'il était fou d'avoir choisi une demeure si affreuse et si dangereuse qu'il pouvait passer pour un homme mort. Mais le serviteur de Jésus-Christ n'avait rien à y redouter. Car Dieu avait imprimé dans le cœur de ces barbares une telle affection et un tel respect pour lui, que lorsqu'ils massacraient avec leur cruauté accoutumée tous les autres Espagnols qu'ils pouvaient prendre, ils le saluaient par des signes de tête et des mains et lui faisaient des présents : et ceux qui avaient quelque connaissance des chrétiens lui disaient : *Deo gratias*, témoignant ainsi autant de bonne volonté pour lui que s'il eût été de leur nation et leur frère. Au milieu de tant de périls où ces soldats et une telle

demeure l'exposaient, il continuait toujours de se conformer à la volonté du Seigneur.

Le serviteur de Dieu, durant trois années, répéta sans cesse ces divines paroles : « Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel », et il s'en trouva tellement fortifié qu'il n'eut plus d'autre volonté que celle de Dieu, de quelque façon qu'il lui plût de disposer de lui ; et Dieu voulut alors qu'il s'exerçât d'une autre manière qui ne consistât plus en paroles, mais en actions : et cet exercice était un ardent amour pour Dieu et pour le prochain. Il le pratiqua d'une manière si héroïque et si agréable à Notre-Seigneur qu'il alla toujours croissant de vertu en vertu sans se relâcher jamais dans cet exercice d'une parfaite charité.

Grégoire Lopez ayant eu un entretien avec le Père Dominique de Salazar, dominicain, celui-ci conçut tant d'estime et d'affection pour lui qu'il le pressa beaucoup d'aller dans le monastère de Saint-Dominique de Mexico, où on lui donnerait une cellule et la nourriture, disant que par ce moyen il pourrait en toute sûreté passer sa vie dans la retraite, l'oraison et autres exercices de piété auxquels Dieu l'appelait, sans néanmoins être privé des avantages que l'on reçoit dans une communauté de bons religieux. Lopez, touché de ces raisons et du conseil d'un si savant homme et d'un aussi grand serviteur de Dieu, accepta cette offre, ne voyant rien en cela qui l'empêchât de se livrer entièrement à l'oraison et à la contemplation. Ainsi il résolut de s'en retourner à Mexico.

Quand il fut arrivé dans cette ville, il alla au couvent des Dominicains demander le Père Dominique de Salazar pour le prier de lui faire donner une cellule dans cette sainte maison, ainsi qu'il le lui avait promis. Comme il était absent, il dit à quelques-uns des plus vénérables Pères le sujet qui l'avait amené. Ils lui répondirent que l'on ne pouvait lui donner une cellule s'il ne se faisait religieux, et lui offrirent de lui donner l'habit avec grande joie. Après qu'il eut passé quelques jours dans cette maison pour y attendre le Père de Salazar dans l'assistance duquel il mettait toute sa confiance, ces bons Pères l'assurèrent qu'il ne reviendrait pas de si tôt, et que lors même qu'il serait de retour il ne pouvait espérer d'obtenir par son moyen ce qu'il désirait. Ce serviteur de Dieu, jugeant par là que Dieu ne le voulait pas dans une communauté, mais dans une solitude, prit congé d'eux. Ils en témoignèrent beaucoup de déplaisir, et il n'en eut pas moins de son côté de quitter une si sainte compagnie ; mais il s'y crut obligé pour suivre sa vocation en continuant de marcher dans le chemin où Dieu l'avait engagé et dont il avait tiré tant d'avantages pour son âme. Ces bons religieux lui ayant dit que la contrée de Guasteca était fort spacieuse et peu habitée, et que la terre, étant fertile en fruits sauvages, il pourrait y trouver de quoi se nourrir, il s'y rendit aussitôt pour y vivre dans la solitude.

Après avoir mis toute sa confiance en Dieu, il y établit sa demeure, résolu à n'en sortir que lorsqu'il en aurait reçu l'ordre du ciel. Sa nourriture consistait en fruits, en herbes et en racines sauvages.

Ayant eu dès sa première jeunesse un ardent désir de comprendre l'Ecriture sainte, il demanda alors à Dieu avec plus d'instance, d'éclairer son esprit et de nourrir son âme des importantes vérités qu'il y a renfermées. Pour se disposer à recevoir une aussi grande faveur de Dieu, il résolut d'apprendre entièrement par cœur l'Ecriture sainte, ce qui est presque incroyable, et il avait la mémoire si heureuse qu'il n'oubliait jamais rien de ce qu'il savait. Pendant quatre ans, il consacra quatre heures par jour à une étude si sainte. Dieu lui en donna durant ce temps l'intelligence ainsi que

celle de la langue latine, et ce fut par des actes continuels d'amour de Dieu qu'il obtint de sa bonté de se communiquer à lui de la sorte.

Quelque temps après il quitta sa solitude et se retira dans un bourg de la Guasteca, où il fut accueilli par un prêtre nommé Jean de Mesa, qui lui donna une chambre dans laquelle, hors le temps qu'il passait à l'église, il demeurait dans une continuelle retraite. Il se tenait d'ordinaire debout ou appuyé contre la muraille, en regardant fixement un crucifix peint contre un autre mur. Ceux qui le considéraient avec attention en cet état n'avaient pas de peine à juger qu'il employait tout ce temps à des actes intérieurs : mais on en jugeait encore mieux par la sainteté de sa vie. Il passait les jours et les nuits dans cette retraite, et n'en sortait que pour aller manger très-sobrement avec son charitable hôte. Il le récompensait abondamment de son hospitalité par des paroles si pleines d'édification et si utiles pour la nourriture de son âme, qu'il lui donnait plus qu'il n'en recevait; et ce bon prêtre était ravi de voir en lui tant de vertu et de sainteté. Cette chambre n'étant enrichie que de pauvreté, il n'avait pour tous meubles qu'une bible, un globe terrestre et un compas. Il continua dans ce tranquille séjour à vivre dans la même solitude, la même retraite qu'auparavant. Il ne dit jamais à personne qui il était, ni comment Dieu l'avait appelé à son service, ni sa manière d'oraison. Le règlement admirable de sa vie et tout ce qui paraissait de lui à l'extérieur était seulement ce qui le faisait admirer et aimer de ceux qui le voyaient.

Le désir qu'avait Grégoire Lopez de n'être point connu, et le soin qu'il prenait de cacher ses vertus et la conduite de Dieu sur lui, le faisait souvent changer de lieu, à l'imitation des anciens solitaires, qui, par l'appréhension d'être connus et estimés des hommes, changeaient souvent de demeure. Ainsi, après quatre ans de séjour à Guasteca, voyant qu'il y était connu et estimé des Espagnols et des Indiens, il partit pour aller à Atrisco. Comme il approchait de la ville, il fit la rencontre d'un chrétien, nommé Jean Perez Romero, qui lui offrit une chambre chez lui et tout ce dont il avait besoin. Grégoire Lopez accepta l'offre qui lui était faite ; mais Dieu ne permit pas qu'il y demeurât plus de deux ans.

Le démon, qui ne peut souffrir que la lumière que répand la vertu éclaire ceux qui marchent dans le chemin du ciel et les excite à s'y avancer, voyant l'avantage que les hôtes de Grégoire Lopez et plusieurs personnes des environs recevaient de son séjour en ce lieu-là, résolut d'entraver le bien qu'il faisait et se servit, pour cela, de quelques religieux de l'endroit. Ceux-ci voyant dans un homme encore jeune un tel règlement de mœurs, une si grande mortification, et une sagesse, une vertu et une science si admirables dans un homme qui n'avait point étudié et ne portait point l'habit d'aucune religion dans laquelle il eût pu acquérir tant de bonnes qualités, s'en scandalisèrent extrêmement ; et sans considérer que ce n'est pas l'habit qui fait le religieux, et ce que dit le Prophète : « Seigneur, bienheureux est celui que vous instruisez vous-même de vos saintes loix »; ils l'accusèrent avec tant de chaleur devant l'archevêque de Mexico, que celui-ci crut en devoir faire informer. Après une mûre délibération, il fit connaître, non-seulement l'innocence, mais la vertu et la grande piété de Lopez : ce qui augmenta encore l'opinion que l'on avait déjà de sa sainteté. Il prit bientôt congé de Perez Romero, le laissa avec toute sa famille et ses voisins dans une grande douleur de perdre une compagnie si sainte et qui leur était si avantageuse.

Comme il se rendait à Mexico, il aperçut près de Testuco, de l'autre côté

de la ville, l'église de Notre-Dame des Remèdes. L'espérance qu'il eut d'y trouver quelque petit logement propre à continuer de mener une vie solitaire l'y fit aller, au lieu de se rendre à Mexico ; et ayant trouvé que c'était une maison consacrée à la Mère de Dieu, il en eut tant de joie qu'il se proposa d'y établir sa demeure pour y servir cette Reine des anges.

Ce fut ainsi que Notre-Seigneur conduisit son serviteur pour le bien de plusieurs âmes qui profitèrent de l'exemple de sa vertu, de sa sainte vie et de ses entretiens. Durant les premiers mois qu'il y demeura, personne ne le connut pour ce qu'il était, et à peine prenait-on garde à lui parce qu'il avait un soin extrême de cacher les faveurs qu'il recevait de Dieu.

Cet excellent solitaire ne s'exerçait point à des actions extérieures de vertu, pour augmenter la piété des fidèles, non qu'il ne les estimât, puisqu'il exhortait les autres à les pratiquer, mais parce que la voie par laquelle Dieu le conduisait était si intérieure qu'il ne le poussait fortement à les faire que dans quelque grand besoin, et qu'il ne s'écartait jamais en rien de ce que Dieu demandait de lui à l'égard de lui-même et des autres.

Pendant que Grégoire Lopez était dans cette maison de la sainte Vierge, plusieurs personnes de toutes conditions venaient de Mexico le consulter touchant leur conscience et leurs peines spirituelles, et tous s'en retournaient consolés ; et l'on commença alors à connaître qu'il avait reçu un don particulier de Dieu pour consoler les affligés et rendre le calme à leur esprit.

Après que le serviteur de Dieu eut passé deux ans dans cette maison de la très-sainte Vierge, il tomba malade et fut contraint d'en sortir. Il s'en alla à l'hôpital de Guastepec, dans le marquisat del Valle, à douze lieues de Mexico. Il y fut reçu par le frère Estevan de Herrera, qui le logea dans sa chambre et le traita avec beaucoup de charité.

Comme notre Bienheureux, qui avait embrassé une pauvreté volontaire, était nourri dans cet hôpital et se trouvait ainsi déchargé de tous les soins temporels dont même dans son plus grand besoin il ne s'était jamais inquiété, il se livrait tout entier à la contemplation pour s'affermir encore davantage dans l'amour de Dieu et du prochain dont il avait depuis si longtemps commencé de jeter les fondements.

Sa santé ne lui permettant pas de servir par lui-même les malades, comme il l'aurait souhaité, il exhortait très-souvent les frères de le faire, et les instruisait de la manière dont ils s'y devaient conduire. Sur quoi il leur parlait avec tant de force qu'ils redoublaient leur ferveur dans ce saint exercice et leur dévotion à servir Dieu. Ainsi il exécutait par eux ce qu'il ne pouvait à son grand regret faire lui-même, et les aidait par ses oraisons continuelles à se bien acquitter d'une si bonne œuvre. Quant aux autres malades et aux convalescents, il les consolait et les encourageait d'une manière si touchante et si charitable que chacun en était édifié, et rendait grâces à Dieu d'entendre son serviteur leur parler de la sorte. Il avait un don particulier de calmer l'esprit de plusieurs de ces malades que leur mauvaise humeur naturelle ou la violence de leurs maux rendait si chagrins et si furieux que les infirmiers ne pouvaient les supporter.

Quelque grande que fût la retraite de ce saint homme dans cet hôpital, il ne ferma jamais sa porte à ceux qui venaient le trouver pour se consoler avec lui ; plusieurs mêmes lui déclaraient leurs peines et lui parlaient de ce qui regardait leur conscience. Il les consolait tous et les assistait de ses avis sans les refuser à personne : ce qu'il faisait d'une manière si persuasive qu'ils s'en retournaient avec beaucoup de satisfaction et de joie d'avoir pu

entretenir un homme si admirable. Plusieurs hommes savants et des religieux allaient conférer avec lui touchant l'Ecriture sainte, et admiraient tout à la fois l'intelligence si extraordinaire qu'il en avait, et sa sainteté.

Dieu, voulant que cette lampe dont la lumière était si favorable à plusieurs âmes, allât en éclairer d'autres, envoya à son serviteur une maladie que l'on ne connut pas d'abord, et qui se trouva être le pourpre. Son grand courage, sa mortification et sa patience lui firent passer treize jours sans se coucher ; mais enfin la violence du mal le contraignit à se laisser traiter comme un malade.

Après sa guérison, il se rendit à un village, nommé Saint-Augustin, à trois lieues de Mexico. Comme il soupirait sans cesse après la solitude, il chercha avec soin quelque autre lieu proche de Mexico où il pût jouir en paix du plaisir d'être séparé du monde. Il choisit un bourg nommé Sainte-Foi, distant de deux lieues de la ville, et s'y bâtit une petite cellule sur le bord d'un ruisseau. Il entra dans cette solitude le 22 mai 1589, et y passa le reste de sa vie dans l'oraison et la contemplation sans en être jamais sorti que deux fois pour aller gagner le jubilé dans l'église du couvent de Saint-Dominique de Tucavaya, qui n'est éloigné de Sainte-Foi que d'une petite demi-lieue.

Il passa près de sept mois dans cette petite maison sans commmuniquer avec personne. Aussitôt que le jour commençait à paraître, il ouvrait la fenêtre de sa chambre, se lavait les mains et le visage, et employait un quart d'heure et un peu plus à lire la bible. Après cette lecture, il entrait dans un si grand et si profond recueillement que l'on ne pouvait par aucune marque extérieure connaître si c'était une oraison, ou une méditation, ou une contemplation. La présence de Dieu dans laquelle vivait Grégoire Lopez n'était pas stérile, mais féconde et agissante, puisqu'elle produisait toujours de plus en plus des actes d'amour de Dieu et du prochain.

Dieu, sans l'assistance duquel les hommes ne sauraient acquérir de grandes connaissances, était le seul maître qui l'instruisait. Grégoire Lopez joignit à son intelligence de la sainte Ecriture la sainteté de la vie qui est le moyen de tous le plus propre pour l'acquérir, selon ces paroles de David : « L'observation de vos commandements m'a donné l'intelligence ». Et saint Jérôme dit aussi en parlant de sainte Marcelle, qu'en observant les commandements de Dieu, elle avait mérité d'entendre l'Ecriture sainte.

Dieu n'avait pas seulement donné à son serviteur l'intelligence de l'Ecriture sainte, mais il l'avait aussi instruit d'une manière encore plus admirable de la conduite qu'il devait tenir pour marcher sûrement dans le chemin du ciel, et appprendre aux autres à y marcher.

Ce saint homme avait tant de lumière qu'il voyait presque aussi clairement des yeux de l'âme les choses spirituelles que ses yeux voyaient les corporelles, et il savait si bien les distinguer que l'on ne pouvait assez admirer le soin qu'il avait de fortifier ce qui regarde l'esprit, et d'affaiblir ce qui ne regarde que le corps. Dieu lui avait donné un si grand discernement des pensées et des paroles, qu'il distinguait sans peine celles qui était inutiles d'avec celles qui ne l'étaient pas, et celles qui venaient de l'esprit de Dieu d'avec celles qui venaient de la nature. Sur quoi il avait coutume de dire : « Ce n'est pas l'amour de Dieu, mais l'amour d'eux-mêmes qui fait que plusieurs parlent de Dieu ». Il disait aussi : « Comme l'amour de Dieu est tout action, il parle peu, et souvent point du tout ». Cette même lumière l'exemptait de tout scrupule et mettait son âme dans une admirable tranquillité. Elle faisait aussi que quelques efforts que le

démon fît pour le tenter dans les choses de la foi, il n'en a jamais eu aucun doute.

Un religieux de l'Ordre de Saint-François lui ayant demandé si, pour se mettre l'esprit en repos de quelques scrupules, il croyait être à propos de se confesser souvent, il lui répondit « que le meilleur était de n'avoir point de quoi se confesser », pour faire connaître par là qu'un prêtre doit être dans une telle pureté, qu'encore qu'il se confesse souvent il n'ait point de péchés à confesser.

Quand des gentilshommes ou des personnes d'un rang plus élevé lui demandaient ce qu'ils devaient faire pour bien vivre dans leur condition, il leur répondait : « Faites pour l'amour de Dieu ce que vous faites, et cela suffit ».

Lorsque l'on disait que quelqu'un était d'une race noble, il pensait aussitôt que la véritable noblesse est d'être enfants de Dieu selon l'esprit. Lorsqu'on disait qu'un tel ou un tel était grand d'Espagne, il considérait que « la principale grandeur consiste à être ami de Dieu, à entendre ses divines paroles, et à faire de grandes actions pour son service ».

Un bon frère lui ayant demandé une règle pour bien faire son oraison, il lui donna un papier écrit de sa main dans lequel étaient ces paroles : « Jésus-Christ Notre-Seigneur est l'admirable maître qui peut vous instruire de la règle que vous demandez pour faire oraison, et cette oraison est toute renfermée dans le *Pater noster* : mais pour ne vous pas donner sujet de vous plaindre que je vous refuse, je vous dirai que vous n'aurez pour cela qu'à dire ce peu de paroles dont le sens est d'une si grande étendue : Seigneur mon Dieu, éclairez mon âme afin que je vous connaisse et que je vous aime de tout mon cœur ».

Depuis qu'il eut plu à Notre-Seigneur de faire connaître les grâces qu'il avait répandues dans son serviteur, on vit clairement quel était le don qu'il avait reçu pour la conduite de ceux qui le consultaient dans leurs peines et dans leurs doutes. On était ravi de voir la lumière qu'il recevait de Dieu. On était charmé de la douceur de son entretien. On le respectait comme un esprit divin enfermé dans un corps mortel. On était persuadé que Dieu lui-même l'instruisait dans toutes ses actions et dans tout ce qu'il avait à répondre. On venait le consulter comme un oracle du ciel, un prodige de sainteté, et un autre saint Jean-Baptiste dans le désert : il satisfaisait pleinement à tous les doutes qu'on lui proposait. Il instruisait de la manière dont chacun se devait conduire dans sa profession. Il n'y en avait point de si affligés qu'il ne consolât. Il imprimait dans l'esprit de ceux à qui il parlait un ardent désir d'embrasser la vertu. Ses discours étaient tout de feu et embrasaient les cœurs de l'amour de Dieu. On ne sortait jamais d'avec lui sans se sentir consolé, fortifié et encouragé dans le désir de mieux vivre. Ses paroles avaient tant de force qu'elles faisaient accomplir ce qu'elles enseignaient. Il semblait qu'il fût maître des inclinations des hommes par le pouvoir qu'il avait de les leur faire changer, parce que la ferveur de son oraison secondait ses paroles.

Quand on lui disait que quelques personnes parlaient mal de lui, il écoutait sans s'en émouvoir, et disait d'abord : « Nous devons croire qu'ils ont bonne intention ». Il les excusait ensuite le mieux qu'il pouvait en disant « que selon ce qu'ils entendaient parler de lui, ils avaient raison d'en juger ainsi ». Il tâchait non-seulement d'excuser ces personnes, mais aussi leur action sans jamais se justifier : et quelquefois il changeait adroitement de discours. Sa douceur, sa modération et sa retenue dans toutes ses

paroles étaient admirables. Le frère Maesse Alphonse le reprenant aigrement de ce qu'il n'avait point d'images dans sa chambre, et lui disant qu'il imitait en cela les hérétiques, il lui répondit avec un visage tranquille et sans la moindre émotion : « Ne vous inquiétez pas de cela : il y a des supérieurs à qui vous pouvez vous adresser si quelque chose vous scandalise, et ils sauront bien y remédier ». Ce frère demeura si édifié de cette réponse, qu'il l'eut depuis ce temps-là en fort grande estime.

Ses entretiens étaient toujours de choses utiles et spirituelles capables d'édifier ceux qui s'entretenaient avec lui. Sa manière de converser était douce, polie, si sérieuse et si égale qu'elle répandait un parfum de sainteté. Le ton de sa voix n'était point élevé, mais très-agréable. Ses discours étaient si pieux qu'ils gagnaient le cœur de ceux qui les entendaient : ce qui, joint à sa modestie, le faisait paraître un homme céleste et d'une sainteté visible.

Quelque jugement désavantageux que l'on fît de lui, les uns le traitant d'hérétique, les autres de fou, et d'autres de vagabond, il ne se défendit jamais. Quelques-uns de ses amis l'avertissant d'une grande rumeur que l'on faisait sur son sujet, il répondit : « Dieu me garde de si mal employer mon temps que de m'occuper de cela »; et il demeura aussi tranquille que si on ne lui en eût rien dit.

Il souffrit avec une grande confiance et sans s'en émouvoir les divers jugements que les savants et les ignorants faisaient sur sa manière de vivre si extraordinaire et si nouvelle, quoique cela ait duré plusieurs années et donné sujet à diverses enquêtes faites par des prélats et des personnes très-considérables.

Sa force d'âme fut telle qu'il ne parla jamais à personne de ses peines, ni ne chercha de la consolation dans aucune créature, quoiqu'il rapportât quelquefois des choses qui lui étaient arrivées, lorsque cela pouvait servir au prochain. Rien de ce qui lui arrivait ou qu'on lui disait n'était capable de le divertir de son recueillement, et cette égalité d'esprit qu'il conservait toujours faisait bien voir qu'il était élevé au-dessus de toutes les choses humaines et occupé de la pensée de celles du ciel sans le perdre jamais de vue. Ainsi il n'avait aucun soin des choses du monde, mais se laissait conduire par la Providence, et considérait comme un néant toutes les choses de la terre en comparaison de l'avantage de traiter avec Dieu et d'être toujours attaché à lui, sans que rien le pût distraire de cette pensée, et sans que l'on pût remarquer dans ses actions la moindre chose qui ne convînt à un véritable serviteur de Dieu.

Les hommes désirent naturellement passer pour meilleurs qu'ils ne sont. Mais Grégoire Lopez était si éloigné de ce défaut qu'il s'estimait toujours moins que les autres. On l'entendait dire quelquefois : « Depuis que j'ai mené une vie solitaire, je n'ai porté de jugement contre personne ; j'ai cru tous les autres meilleurs et plus sages que moi ; je n'ai donné aucun conseil que l'on ne me l'ait demandé, et je ne me suis jamais établi maître sur les autres ». Quand on le calomniait, il avait coutume de dire : « Je les ai toujours excusés, non-seulement des lèvres, mais de tout mon cœur ».

Comme il avait de lui-même des pensées humbles et se tenait toujours sur ses gardes, il disait, quand ces pensées lui venaient dans l'esprit : « Je ne suis rien ; je ne suis bon à rien ». Il s'était tellement dépouillé de tout désir soit temporel soit spirituel, qu'il disait quelquefois que « depuis qu'il avait embrassé une vie solitaire, il n'avait jamais désiré de rien voir en ce monde, pas même ses parents, ses amis, son pays ». C'est que ne se réjouis-

sant jamais d'aucune chose temporelle, toute sa joie était en Dieu, et toute sa satisfaction consistait à faire sa volonté et servir le prochain.

Depuis que Grégoire Lopez se fut retiré dans la solitude, il s'abandonna entièrement à Dieu sans vouloir jamais avoir rien qui lui fût propre. Il disait ordinairement sur ce sujet, que « quand un homme se plaît dans la pauvreté extérieure, c'est une marque qu'il est intérieurement riche ». Sa pauvreté volontaire était si parfaite qu'il n'a jamais voulu posséder la moindre chose, ni pourvoir par avance un seul jour à ses besoins, même dans l'usage extérieur des choses qu'on lui donnait. Il demeurait toujours dans cette pauvreté sans avoir égard à ses nécessités présentes. Son amour extrême pour cette vertu lui fit user de divers moyens pour la conserver toujours. Ainsi, quant au vêtement, il n'affecta jamais aucune sorte d'habit : mais il se servait de ceux que Dieu permettait qu'on lui donnât. Il n'a point eu d'autre lit que la terre, tant que sa santé l'a pu permettre. Il était très-sobre dans son manger, et il avait coutume de dire : « Les pauvres doivent prendre soin de leur santé, de peur qu'en faisant des excès dans le manger et le boire, ils ne soient à charge à leur prochain ». Il vécut toujours dans la même abstinence et la même austérité, ne désirant jamais de choses délicates et usant avec grande modération de ce qu'on lui présentait, sans demander jamais rien que ce qu'un véritable solitaire peut demander pour sa nécessité.

Il gardait religieusement la solitude et le silence. Il ne recherchait aucun entretien humain, mais se contentait des consolations qu'il recevait de Dieu dans ses entretiens avec lui, et persévérait fidèlement dans la manière de vivre à laquelle il l'avait appelé.

Ce saint homme, ayant combattu si courageusement les combats du Seigneur, et ayant achevé si heureusement sa course, Dieu voulut, par une mort conforme à sa vie, lui donner la couronne de justice qu'il a promise à ceux qui l'aiment. Au mois de mai de l'année 1596, il tomba malade.

On ne remarqua en lui aucune tristesse, mais une paix, une tranquillité admirable, et une entière conformité à la volonté de Dieu, comme s'y étant préparé par de continuels actes et exercices de piété. Toutes ses vertus éclatèrent merveilleusement dans cette maladie, et particulièrement son humilité.

Les douleurs que Grégoire Lopez souffraient dans sa maladie étaient très-grandes; mais Dieu le faisait souffrir encore beaucoup plus dans son âme que dans son corps, pour lui donner sujet de mériter davantage. A mesure que sa maladie augmentait, sa confusion et sa douleur de ses péchés augmentaient aussi. Ce fut dans ces dispositions admirables que ce grand serviteur de Dieu, plein de foi, d'espérance et de charité, et dans une admirable paix et une extrême tranquillité d'esprit, rendit son âme à son Créateur. Ce fut ainsi qu'il sortit de cette vie pour continuer durant toute une éternité d'être heureusement abîmé dans cet immense océan de l'amour de Dieu dont il avait sans cesse fait des actes avec autant de persévérance et d'application que la fragilité humaine le peut permettre.

C'était un homme véritablement héroïque et digne d'être comparé à ces anciens solitaires si révérés pour leurs éminentes vertus. Il a entendu, comme Abraham, cette voix de Dieu : « Sortez de votre pays ; quittez vos parents, et allez-vous-en dans la terre que je vous montrerai sans retourner jamais dans la Chaldée »; et ce que Dieu dit aussi par Jérémie : « Fuyez du milieu de Babylone et sauvez vos âmes ». Il conquit par ses vertus un royaume dont la durée sera éternelle. Il finit heureusement sa course. Il

garda inviolablement la foi qu'il avait promise à Dieu, et ainsi il a remporté la couronne de justice et suit l'Agneau partout où il va.

Cette mort, ou pour mieux dire cette nouvelle vie arriva le 20 juillet de l'année 1596. Il avait vécu cinquante-quatre ans, dont il en avait passé trente-trois dans la solitude : son visage paraissait être d'un homme vivant et resplendissait de lumière. Il sortait de son corps un parfum qui embaumait toute la chambre où il avait rendu l'esprit. On porta son corps dans l'église du bourg de Sainte-Foi, où il demeura durant toute une nuit ; puis on l'enterra tout proche du grand autel, du côté de l'Evangile. Dieu ayant fait voir par des miracles la sainteté de son serviteur, il se fit un grand concours de peuple à son tombeau.

CULTE ET RELIQUES.

L'archevêque de Mexico, ayant fondé auprès de l'archevêché un couvent de Carmélites déchaussées, sous le nom de Saint-Joseph, extrêmement estimées par les archevêques et les vice-rois à cause de leur grande régularité et parce qu'il y a eu des religieuses d'une admirable vertu, et désirant enrichir cette maison d'un trésor qui la rendît plus vénérable à tout le monde, crut ne le pouvoir mieux faire qu'en y transférant le corps du bienheureux Grégoire Lopez pour qui la dévotion augmentait de jour en jour.

Le premier jour de mars 1616, l'archevêque fit mettre des os de Grégoire Lopez dans une ouverture faite dans le gros mur de l'église contre le grand autel, du côté de l'épître, avec une grille en avant, y enferma ce précieux trésor dans un petit coffre doublé de velours cramoisi.

Le 24 mai de l'année 1616, l'archevêque de Mexico ouvrit, en présence de plusieurs personnes considérables, le petit coffre où étaient les reliques de Grégoire Lopez, et en tira deux petits os qu'il donna au marquis de Salinas, vice-roi. L'archevêque de Burgos, sur le point de partir pour l'Espagne, visita, le 25 mars 1636, avec toutes les formalités nécessaires, les reliques de saint Grégoire Lopez et en fit faire un inventaire. Il y avait : Six os des bras et des jambes ; un grand os de la cuisse ; quatre os des épaules ; sept os de l'épine du dos ; quatre côtes entières ; quatre os des genoux et des pieds ; et un morceau de son habit enveloppé dans du papier.

L'archevêque prit la tête et le reste des os pour les emporter en Espagne, étant juste que le pays qui lui avait donné naissance conservât une partie de ses reliques.

Extrait de la *Vie du bienheureux Grégoire Lopez*, par François Losa. Madrid, 1658.

XXIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la fête de sainte PRAXÈDE, vierge, qui, très-bien instruite de tout ce qui concerne la chasteté et la loi de Dieu, et se faisant une occupation continuelle des veilles, de la prière et du jeûne, passa au repos du Seigneur et fut enterrée sur la voie Salaria, auprès de sa sœur sainte Pudentienne. 164. — A Babylone, saint DANIEL, prophète. Vers 626 avant Jésus-Christ. — A Marseille, la fête de saint VICTOR, soldat, qui, ne voulant ni porter les armes ni sacrifier aux idoles, fut mis d'abord dans une étroite prison où un ange le visita; tourmenté ensuite de diverses manières, il fut enfin broyé sous une meule de moulin, et consomma ainsi son martyre. Trois autres soldats, Alexandre, Félicien et Longin, souffrirent avec lui. 290.— A Troyes, sainte JULIE, vierge et martyre. 275. — Dans la même ville, le martyre des saints CLAUDE, Juste, Jucondin, et de cinq autres de leurs compagnons, sous l'empereur Aurélien. 275. — A Comana, en Cappadoce,

saint Zotique, évêque et martyr, qui fut couronné sous l'empereur Sévère [1]. Vers l'an 204. — A Strasbourg, saint ARBOGASTE, évêque, célèbre par ses miracles. 678.—En Syrie, saint Jean d'Edesse, moine, collègue de saint Siméon Salus ou l'Insensé. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Paris, Lyon, Bayeux, Fréjus et Coutances, saint Victor de Marseille, nommé au martyrologe romain de ce jour.— Au diocèse de Clermont, en Auvergne, saint Calais ou Karilef, dont nous avons donné la vie au 1er juillet. — Au diocèse de Limoges, saint Rorice, évêque et confesseur, nommé au jour précédent. — Au diocèse d'Arras, saint Wulmer, dont nous avons donné hier la vie. — Aux diocèses de Versailles, Limoges et Laval, mémoire de sainte Praxède de Rome, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Versailles, saint Clair, prêtre et martyr, dont nous avons donné la vie au 18 juillet. — Au diocèse de Laval, saint Sérené, frère de saint Sérenic, tous deux reclus aux diocèses de Séez et du Mans, et dont nous avons donné la vie au 7 mai. — Dans l'ancien monastère de Saint-Ghislain, près de Mons, en Belgique (Hainaut), translation des reliques de saint Sulpice. Il naquit, assure-t-on, dans le village de Livry (Seine-et-Oise), qui avait déjà vu naître saint Gerbold. Lorsque, en 844, les Normands envahirent pour la première fois les côtes du Bessin, Sulpice, qui occupait alors le siége de Bayeux, chercha un refuge contre leur fureur dans le monastère de Livry (*Livriacum in Alneto*, Ordre de Saint-Augustin, sous l'invocation de la sainte Vierge, fondé en 1186, par Guillaume de Garlande, seigneur de Livry, et sa femme Idonée), au diocèse de Versailles. Ce fut là qu'il trouva la mort. On dégagea son corps du milieu des ruines de l'abbaye pour lui donner une sépulture auprès d'une fontaine qui devint plus tard un lieu de prière. Le 21 juillet 984, Simon, abbé de Saint-Ghislain, enleva furtivement les reliques du Martyr et les transporta dans son monastère, où sa fête était célébrée à pareil jour. 844. — A Quimper, saint Tenenan ou Tinidor, évêque de l'ancien siége de Léon, dont nous avons donné la vie au 16 juillet. — A Rodez, sainte Trojécie, vierge et recluse, déjà mentionnée au 8 juin, jour sous lequel nous avons donné sa vie. — A Malines, en Belgique, sainte Reinelde, vierge et martyre, dont nous avons donné la vie au 16 juillet. — A Cologne, les saints Nabor et Félix, nommés au martyrologe romain du 12 de ce mois, jour sous lequel nous avons donné leur vie. — A Bourges, sainte SÉVÈRE, vierge, nommée hier au martyrologe romain. 660. — Encore à Cologne, mémoire de sainte Praxède, nommée au martyrologe romain de ce jour. — Dans les Vosges, saint Jean et saint Bénigne, frères jumeaux, disciples de saint Hidulphe, et morts le même jour. Vers 720. — Dans l'ancienne Morinie, saint ANTIMOND, apôtre des Morins et évêque de l'ancien siége de Thérouanne. VIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Au désert de Scété, en Egypte, saint Arsène, de l'Ordre de Saint-Basile, diacre de l'Eglise romaine, qui, s'étant retiré dans la solitude, du temps de l'empereur Théodose, parvint à la perfection de toutes les vertus, et eut constamment les yeux mouillés des larmes de la componction jusqu'à ce qu'il rendit son âme à Dieu [2]. 449.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Sainte Praxède, vierge, qui, très-instruite de tout ce qui concerne la chasteté et la loi de Dieu, et se faisant une occupation continuelle des veilles, de la prière et du jeûne, passa au repos du Seigneur et fut enterrée sur la voie Salaria, auprès de sa sœur sainte Pudentienne. Mais son chef est conservé au Saint des Saints. 164.

Martyrologe des Cisterciens. — Saint Henri, empereur [3]. 1024.

Martyrologe des Dominicains. — Saint Jérôme Emiliani, confesseur, Instituteur de la Congrégation des Somasques, illustre par ses miracles pendant sa vie et après sa mort ; il fut mis au rang des Bienheureux par Benoît XIV, et des Saints par Clément XIII [4]. 1737.

Martyrologe des Augustins. — A Vérone, la fête des bienheureux Bénigne et Carus, qui, dégoûtés du monde, se retirèrent dans un désert, près de Malsesini, dans le diocèse de Vérone, prirent la tonsure monacale et brillèrent par une vie pure et par beaucoup de miracles. IXe siècle.

Martyrologe des Servites. — A Orvieto, le bienheureux Thomas Cursin, confesseur, de l'Ordre des Servites, qui se reposa dans le Seigneur le 21 juin [5]. 1343.

1. Saint Zotique de Comana (aujourd'hui El Bostan, sur le Sarus) fut le premier qui découvrit les erreurs et les impostures des Cataphryges ou Montanistes : il les attaqua avec beaucoup de zèle, les condamna publiquement, et fit voir l'illusion des prétendues prophéties de ces hérétiques. — Eusèbe, *Hist.*, lib. v, c. 16.

2. Nous avons donné sa vie au 19 juillet. — 3. Voir sa vie au 15 juillet. — 4. Voir au jour précédent.

5. Désireux de servir Notre-Seigneur, le bienheureux Thomas avait renoncé aux richesses de sa famille et était entré comme frère lai dans l'Ordre des Servites. Chargé de la quête pendant de longues années,

Martyrologe des Camaldules. — Saint Alexis, confesseur, dont il est fait mention le 17 juillet [1]. 404.

Martyrologes des trois Ordres de Saint-François, de l'Ordre des Frères Mineurs et des Mineurs Capucins. — L'octave de saint Bonaventure, évêque, cardinal et docteur de l'Eglise [2]. 1274.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Mayence, saint Arbogaste, nommé au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Naples, sainte Macrine, vierge, dont nous avons donné la vie au 19 juillet. — Chez les Grecs, trois saints Martyrs anonymes de Mélitène, aujourd'hui Malatia, sur l'Euphrate, dans la Petite-Arménie. Ils furent lapidés par les licteurs, en haine de la religion. Règne de Dioclétien. — En Afrique, les saints Victor, Stercorie, Emilien, Hugal, Saphe et Montan, martyrs. — A Césène, en Italie, les saints Martyrs Adrien, Hélie, Victor, Patrocle, Césarien, Adrianitide, Dimèse, Félix, Aurèle, Thymagrate, Théodote, Julien, mentionnés, comme les précédents, au martyrologe de saint Jérôme. — A Susteren, au duché de Juliers (province rhénane), ancien diocèse de Ruremonde (Limbourg hollandais), sainte Vastrade, veuve. VIIIe s. — A Fossano, ville épiscopale des Etats sardes, le bienheureux Oddin Barotto, curé et prévôt de cette ville. Né le 7 juillet 1344, à Fossano, d'une famille noble et ancienne, il s'engagea, dès l'âge de seize ans, dans l'état ecclésiastique. Sous-diacre, il fut admis chez les Chanoines de Fossano, et devint peu après curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. En 1374, le Chapitre de Fossano le nomma prévôt et curé de sa collégiale ; mais il renonça bientôt à cette dignité pour entreprendre des voyages de dévotion : il fit ceux de Lorette et de Rome. En 1380, revêtu de l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, il visita les Lieux Saints où il fut fait prisonnier par les Turcs. Délivré miraculeusement de ses fers, il retourna dans sa patrie en 1382 et fut choisi pour y gouverner la Confrérie du Crucifix, association pieuse et hospitalière : notre Bienheureux fonda alors dans ce but un établissement qui fait encore de nos jours l'orgueil des habitants de Fossano. Il construisit ensuite une église au Chapitre de la collégiale, et se trouva contraint, en 1396, d'en accepter une seconde fois la dignité de prévôt. Une maladie pestilentielle s'étant déclarée à Fossano en 1400, notre Bienheureux mourut victime de son zèle et de sa charité. Des miracles éclatants qui s'opérèrent par son intercession portèrent les fidèles à lui rendre un culte public. Son corps fut placé dans l'église qu'il avait fait construire, et son culte fut approuvé par le pape Pie VII le 3 septembre 1808. 1400. — A Arbèles, aujourd'hui Erbil, ville d'Assyrie, saint Barbadbesciabas, diacre et martyr. La quinzième année de la persécution de Sapor II, il fut étendu sur le chevalet ; puis le bourreau le frappa sept fois au cou sans pouvoir détacher la tête du reste du corps ; enfin il lui enfonça son glaive dans le cœur pour l'achever. 354. — Chez les Grecs et les Russes, saint Ezéchiel, prophète, dont nous avons donné la vie au 10 avril. 570 av. J.-C.

LE PROPHÈTE DANIEL

An du monde 3429. Vers 626 avant Jésus-Christ. — Roi de Juda : Joachim.

> Les prophéties de Daniel sont si exactes, qu'elles semblent aux incrédules un récit du passé plutôt qu'une prédiction du futur.
>
> *Saint Jérôme.*

Daniel, prince du sang, de la maison des rois de Juda, naquit en Judée, vers la vingt-cinquième année de Josias. Il n'avait guère que dix à douze

il fit preuve dans ce modeste emploi d'une patience à toute épreuve et d'une modestie qui ne se démentit jamais. Rentré au couvent il allait se réfugier dans quelque coin écarté et y passait de longues heures en prières. Il était très-pauvre et cependant il trouvait moyen dans son ingénieuse charité de soulager les misères d'autrui. Pour cela il ramassait avec soin les restes des frères et se privait lui-même pour ajouter quelque chose à ses aumônes. A sa mort, Orvieto, témoin de ses vertus, fut tout entière sur pied pour vénérer ses dépouilles mortelles. Il expira le 21 juin 1343 ; sa fête a été transférée au 21 juillet. Clément XIII a approuvé son culte le 14 décembre 1768.

1. Voir ce jour. — 2. Voir au 14 juillet.

ans, lorsqu'il fut mené en captivité à Babylone, avec plusieurs autres captifs de la première qualité. Nabuchodonosor ayant donné ordre à Asphenès, gouverneur des eunuques de son palais, de choisir entre les enfants d'Israël et de la race des rois et des princes des jeunes gens qui fussent beaux de visage, bien faits de corps, en qui il ne se trouvât aucun défaut, instruits dans tout ce qui regarde la sagesse, habiles dans les sciences et dans les arts, afin qu'ils demeurassent dans le palais du roi ; Asphenès en trouva quatre à son gré, au nombre desquels fut Daniel, à qui on donna depuis le surnom de Balthazar. Or, Dieu donna à ces jeunes hommes la science et la connaissance de tous les livres, et de toute la sagesse, et il communiqua en particulier à Daniel l'intelligence des visions et des songes. Il fit en même temps qu'ils trouvassent grâce devant le chef des eunuques, en sorte qu'ils obtinrent de lui la permission de ne point manger des viandes de la table du roi, quoique ce prince l'eût ainsi ordonné.

Au temps de la seconde captivité des Juifs, il y avait à Babylone un personnage de leur nation, nommé Joachim. Sa femme était d'une grande beauté et d'une vertu plus grande encore. Elle appartenait, par son origine, à la tribu de Juda, qui, avec la prérogative du commandement, avait conservé jusqu'alors la pureté de l'antique foi. Elle portait le nom de Suzanne, qui signifie *lis*. Ce nom, sans doute, lui avait été donné à sa naissance, à cause de ses grâces enfantines ; mais elle le mérita doublement à cause de la beauté de son âme et de l'éclat de ses vertus. Son père et sa mère l'avaient élevée dans leurs sentiments de religion et de justice ; aussi elle conserva toujours la crainte de Dieu et le respect de sa loi : heureux fruits d'une bonne éducation, douces richesses qui sont le meilleur patrimoine des enfants et la plus belle récompense des sollicitudes de leurs parents et leurs maîtres.

Joachim était fort riche. On l'avait emmené à Babylone comme otage quelques années avant la catastrophe qui jeta toute sa nation dans les fers ; par suite, sa fortune lui était restée. Il en profitait pour venir en aide à ses compatriotes au milieu des privations de l'exil ; sa maison et ses jardins leur étaient sans cesse ouverts ; même on s'y assemblait pour rendre la justice. Une année, on avait établi pour juges deux vieillards qui ne se recommandaient que par de faux semblants de sagesse. Ils allaient souvent à la maison de Joachim, où se rendaient aussi les Juifs impliqués dans quelque affaire. Les consultations et les jugements occupaient la matinée. Vers le milieu du jour, le peuple se retirait, et Suzanne descendait au jardin pour s'y promener. Les deux magistrats restaient quelque temps après la foule écoulée, sans doute comme des hommes préoccupés de graves intérêts, et qui expliquent entre eux, plus au long et dans l'intimité, des choses qu'on ne discute en plein tribunal qu'avec plus de réserve et moins de détail. Là, ils voyaient Suzanne entrer et se promener chaque jour au jardin ; une violente passion se glissa dans leur âme, comme un torrent marche lorsqu'il a rompu sa digue. Longtemps les vieillards cherchèrent une circonstance opportune : ils la découvrirent enfin.

Un jour, Suzanne était entrée dans le jardin, selon sa coutume : deux de ses femmes l'accompagnaient. Les vieillards, cachés à tous les yeux, observaient les démarches de leur victime. Comme il faisait chaud, Suzanne voulut se baigner ; elle donna ordre à ses femmes de lui apporter des essences aromatiques et des parfums, et de se retirer après avoir soigneusement fermé les portes du jardin. Les servantes firent ce que demandait leur maîtresse, et elles sortirent par une issue secrète qui conduisait à la

maison. Nulle d'entre elles ne soupçonna qu'il y eût le moindre péril à craindre. Lorsque les femmes se furent retirées, les prévaricateurs, quittant leur retraite, ne craignirent pas de faire à Suzanne de coupables propositions ; ils essayèrent de décourager sa vertu et de prévenir sa résistance par la menace d'une vengeance lâche et cruelle. « Nous attesterons publiquement », dirent-ils, « qu'il y avait ici un jeune homme, et que c'est pour cela que vous avez renvoyé vos filles ». Suzanne, mesurant toute la grandeur du péril, poussa un profond soupir, et dit avec autant de sagesse que de vertu : « Il vaut mieux s'exposer, sans crime, à votre fureur, que de commettre le mal devant Dieu ». Puis elle jeta un grand cri et appela du secours. Les vieillards, se voyant trahis, s'enfuirent.

Le lendemain, le peuple se rendit, à l'ordinaire, à la maison de Joachim ; les vieillards s'y rendirent aussi, décidés à mettre en accusation la noble femme qui avait osé leur résister. Ils dirent à la foule : « Faites venir Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joachim ». Alors les vieillards racontèrent la fable honteuse qu'ils avaient imaginée pour la convaincre d'adultère. On crut à un témoignage porté par des vieillards et par des juges ; car, chez les Israélites, encore plus que chez les autres peuples de l'antiquité, la vieillesse commandait un absolu respect, et la force et l'activité de la jeunesse s'inclinaient devant l'expérience et la majesté des cheveux blancs. Suzanne ne sut pas trouver une plus forte preuve de son innocence que de se taire devant les hommes. Mais, en même temps, la douce victime de la calomnie invoquait Dieu, à qui les chastes timidités peuvent toujours parler. « Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est caché et connaissez toutes choses avant même qu'elles arrivent », dit-elle, « vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage ; et voilà que je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils m'ont méchamment imputé ». L'Eternel écouta cette prière, qui partait de lèvres pures et d'un cœur plein de confiance, et il secourut l'opprimée.

Daniel fut l'instrument de la Providence. Il se trouva intérieurement touché d'une divine et prophétique lumière qui lui fit connaître la calomnie et les moyens de la déjouer. Il dit à haute voix : « Je suis pur du sang qu'on va répandre ». Tout le peuple alors, se tournant vers lui : « Que signifie cette parole que tu prononces ? » Daniel, du milieu de la foule, ajouta : « Etes-vous donc insensés, vous qui, sans examiner et sans connaître le vrai, prononcez la condamnation d'une fille d'Israël ? Revenez à un nouveau jugement, parce qu'on a porté contre elle un faux témoignage ». On y revint en effet : soit que Daniel, versé dans toutes les sciences de la Chaldée, jouît déjà d'une grande autorité parmi ses compatriotes, soit plutôt qu'ils découvrissent en lui quelque signe extraordinaire, à peu près comme la multitude devine et salue, dans les grands périls, l'homme de génie que Dieu envoie pour les conjurer et les vaincre. De leur côté, les vieillards dirent à Daniel : « Viens, et siége au milieu de nous, et nous instruis, puisque Dieu t'a conféré le même honneur qu'à la vieillesse ». Voulaient-ils braver ou fléchir le jeune magistrat ? Etait-ce ironie ou craintive adulation ? Quoi qu'il en soit, Daniel dit à l'assemblée : « Qu'on les éloigne l'un de l'autre, et je les jugerai ». On les sépara de manière qu'ils ne pussent s'entendre, et, s'adressant au premier : « Homme vieilli dans le mal », s'écrie le Prophète, « tes iniquités d'autrefois vont être manifestées aujourd'hui. Tu rendais d'injustes sentences, opprimant les innocents et sauvant les coupables, quoique le Seigneur ait dit : « Tu ne feras point mourir l'innocent et le juste ». Si cette femme est criminelle, dis sous quel

arbre tu l'as vue parler à son complice ». Le vieillard répondit : « Sous un lentisque ». — « Très-bien », reprit le juge inspiré ; « ton mensonge retombe sur ta tête, car l'ange exécuteur des arrêts divins te divisera en deux ». Il est étonnant sans doute que le vieillard n'ait pas compris où tendait une question si précise, ou qu'il n'ait pas su y faire une réponse évasive. Mais il semble vraiment que les désordres de la volonté retentissent dans l'intelligence, et que la sagesse de l'esprit abandonne ceux qui ont consenti à perdre la sagesse du cœur, Dieu le permettant quelquefois ainsi pour arrêter le cours insolent d'une prospérité vicieuse.

Le second vieillard vint à son tour subir son interrogatoire. Daniel lui dit : « Race sortie de Chanaan et non point de Juda, la beauté t'a séduit et la passion t'a troublé le cœur. C'est ainsi que tu traitais les filles d'Israël, et, te craignant, elles répondaient à tes désirs ; mais la fille de Juda n'a point toléré ton insulte. Maintenant donc, dis-moi sous quel arbre tu l'as vue parler à son complice ». — « Sous un chêne », répondit le vieillard également frappé de vertige. « Très-bien », reprit Daniel, « ton mensonge retombe aussi sur ta tête ; l'ange de Dieu t'attend, le glaive à la main, pour te déchirer et vous faire périr tous deux ».

A la vue d'une contradiction si éclatante, l'assemblée entière jeta un cri d'indignation et bénit Dieu, en qui les affligés ne mettent jamais vainement leur confiance. On s'éleva contre les infâmes vieillards que Daniel venait de convaincre par leur propre bouche, et, d'après la loi de Moïse, on leur fit subir la peine qu'ils avaient appelée sur la tête de Suzanne : ils furent lapidés. La gloire de l'innocence, un moment couverte par la calomnie, reprit son éclat. Helcias, Joachim et leurs amis, rendirent grâces au ciel, moins encore parce que la vie de Suzanne était sauvée que parce que sa vertu était demeurée sans tache.

La seconde année du règne de Nabuchodonosor, ce prince vit en songe une grande statue composée de divers métaux, qui fut mise en pièces par une pierre détachée de la montagne. Quoique ce songe eût entièrement frappé son esprit, il lui échappa toutefois de la mémoire, et, pour s'en rappeler le souvenir et en avoir l'explication, il fit venir dans son palais tous les devins, les mages, les enchanteurs et les philosophes de la Chaldée. Mais, aucun n'ayant pu deviner ce songe du roi, ni en donner l'explication, il prononça contre eux un arrêt de mort. Daniel, averti d'une sentence si cruelle, essaya d'en suspendre l'effet ; il se présenta devant Nabuchodonosor, et, après quelques jours de délai qu'il lui demanda pour implorer l'assistance du Seigneur, il devina le songe que le roi avait eu et lui en donna l'explication. Nabuchodonosor, rempli d'étonnement, se prosterna le visage contre terre, adora Daniel et l'établit intendant de la province de Babylone et maître de tous les mages et de tous les devins du pays.

Plusieurs années après, le roi vit en songe un arbre, au milieu de la terre, qui était excessivement haut. Cet arbre fut abattu, coupé et mis en pièces, mais en sorte que la racine demeura. Les augures, les mages et les devins du pays n'ayant pu lui expliquer cette vision, Daniel lui en donna l'explication et lui dit qu'elle signifiait que bientôt il serait réduit à l'état des bêtes et qu'il serait chassé de son palais. L'événement vérifia l'interprétation de Daniel : ce prince fut réduit, pendant sept ans, à la condition des bêtes, après quoi il remonta sur le trône et régna comme auparavant.

Il ne fut pas longtemps sans retomber dans les mêmes crimes qui lui avaient attiré de la part de Dieu un châtiment si extraordinaire. Son orgueil le porta jusqu'à vouloir se faire regarder comme une divinité. Il se

fit dresser une statue d'or, avec ordre à tous ses sujets qu'aussitôt qu'on entendrait le son des instruments de musique, chacun eût à se prosterner devant la statue qu'il avait érigée. Daniel était apparemment alors absent de Babylone, au moins ne paraît-il pas dans cette occasion ; mais ses trois compagnons, ayant désobéi à l'ordre du roi, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils sortirent sans avoir éprouvé la moindre douleur. La grandeur et l'évidence du miracle engagèrent Nabuchodonosor à donner un édit en faveur des Juifs et à conserver aux trois jeunes hommes leurs premières dignités.

Cependant Nabuchodonosor mourut, et son fils Balthasar lui succéda. Le règne de ce dernier prince ne fut pas long; il mourut la troisième année, la nuit de ce même jour où Daniel lui avait expliqué ce qui avait été écrit par une main invisible sur la muraille de la salle où il faisait un grand festin dans lequel il avait fait un usage profane des vases du temple. Il eut pour successeur Darius le Mède, son oncle maternel. L'estime que ce roi fit de Daniel alluma la jalousie des grands du royaume. Pour se défaire d'un sujet qui les incommodait, ils engagèrent le roi à publier un édit qui défendait à tout homme de faire aucune demande à quelque dieu ou à quelque homme que ce fût, qu'à lui seul, et cela pendant l'espace de trente jours. Daniel, qui avait coutume de prier le Seigneur trois fois par jour, continua ce saint exercice. Mais, ses ennemis, qui épiaient avec grand soin toutes ses actions, l'ayant trouvé priant et adorant son Dieu, en avertirent aussitôt Darius, qui fut obligé de le faire jeter dans la fosse aux lions. Le lendemain matin, le roi, qui n'avait ainsi traité Daniel qu'avec une extrême répugnance, vint à la fosse, y trouva Daniel en parfaite santé, et ordonna qu'on l'en tirât et qu'on y jetât en sa place ses accusateurs. En même temps, il publia un édit en faveur de la religion des Juifs. Ce fut sous le règne de ce prince que Daniel ayant lu dans les écrits de Jérémie une prédiction qui portait que tout le pays de Juda serait désolé et assujéti pendant soixante et dix ans au roi de Babylone, après avoir demandé à Dieu, par de ferventes prières, l'explication de cette prophétie, l'obtint par le ministère de l'ange Gabriel ; il apprit en même temps la mort et le sacrifice du Messie, qui devait arriver au bout de soixante-dix semaines composées de sept années chacune, et qui toutes ensemble faisaient le nombre de quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Cyrus succéda à Darius le Mède dans la monarchie des Perses et des Mèdes. C'est au règne de ce prince que l'on rapporte l'histoire de Bel et celle du Dragon, qui étaient adorés par les Babyloniens. Daniel, pour avoir mis à mort ce Dragon et découvert au roi les impostures des prêtres de Bel, fut abandonné à la fureur des Babyloniens, qui le jetèrent dans la fosse aux lions, où il demeura six jours. Il y fut nourri miraculeusement par le prophète Habacuc, et Dieu le préserva de la gueule de ces bêtes féroces, quoiqu'on les eût affamées exprès, afin qu'elles dévorassent Daniel. Le septième jour, le roi étant venu à la fosse, pour y pleurer Daniel, le vit qui était assis au milieu des lions. Il jeta aussitôt un grand cri et dit : « Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel ! » et ayant fait tirer Daniel de la fosse aux lions, il y fit jeter en même temps ceux qui avaient voulu perdre ce Prophète.

On croit que Daniel mourut en Chaldée, dans un âge fort avancé, et qu'il ne voulut point profiter de la liberté que Cyrus accorda aux Juifs, de s'en retourner dans leur pays.

La sagesse de Daniel fut si profonde que, quoiqu'il fût encore jeune,

elle était déjà passée comme en proverbe : « Vous êtes plus sage que Daniel », disait avec ironie Ezéchiel au roi de Tyr, qui se piquait lui-même de sagesse, « et il n'y a point de secret qui vous soit caché ». Sa sainteté fut si éclatante que, même pendant qu'il vivait, Dieu en fit l'éloge par la bouche du prophète Ezéchiel, qui compare sa sainteté à celle de Noé et de Job, en disant : « S'il se trouve, dans une ville condamnée par le Seigneur, trois hommes du mérite de Noé, de Job et de Daniel, ils seront épargnés en considération de leurs vertus ». Josèphe dit que Dieu le combla de ses grâces et l'éleva au rang des plus grands Prophètes ; qu'il eut la faveur des princes et l'affection des peuples pendant sa vie, et qu'il jouit, après sa mort, d'une réputation immortelle. En quoi cet historien fait paraître plus de bonne foi et moins de scrupule que ceux de sa nation qui sont venus après lui, qui ne mettent point Daniel au nombre des Prophètes, sous prétexte qu'il a vécu dans l'éclat d'une condition relevée et fort éloignée du genre de vie des Prophètes. Matathias, dans le premier livre des Machabées, parle de Daniel avec estime, et le Sauveur lui donne dans l'Evangile le nom de Prophète.

On le représente : 1° ayant près de lui un bélier avec de grandes cornes, ou un bouc à quatre cornes, par allusion à sa prophétie contre les Mèdes ; 2° dans la fosse aux lions, avec la mitre phrygienne et les anaxyrides ou pantalon à grands plis, à cause de son séjour à Babylone et des dignités dont il fut revêtu à la cour des rois de Perse ; 3° entre deux lions qui le respectent, étendant les deux mains comme pour rendre grâces à Dieu qui le protége ; 4° déroulant son cartouche et laissant apercevoir le texte de ses prophéties saillantes ; 5° expliquant les songes de Nabuchodonosor.

CULTE. — ÉCRITS.

Les Grecs font la fête de notre saint prophète le 17 décembre ; ce qui s'observe aussi parmi les Russes ou Moscovites qui suivent leur rite. Les Latins ont varié assez longtemps sur le jour qu'ils devaient assigner au culte de Daniel. On le trouve marqué au 10 avril dans quelques martyrologes de ceux qui portent le nom de saint Jérôme, mais ce ne sont pas les plus anciens. Bède, qui semble être le premier qui l'ait inséré dans les fastes de l'Eglise d'Occident, l'a mis au 21 juillet, ce qui a été suivi par le Romain moderne. Pierre Natal marque sa mort, non à Babylone, mais dans la Médie, et dit qu'il fut enterré dans la grotte ou le tombeau des rois.

La prophétie de Daniel est divisée en quatorze chapitres ; son nom ne paraît pas à la tête de ses écrits ; mais ce prophète s'y nomme en tant d'autres endroits et s'y désigne d'une façon si particulière, qu'on ne peut douter qu'il n'en soit le véritable auteur. Aussi ne voyons-nous pas qu'aucun des anciens auteurs, soit juifs, soit chrétiens, les lui ait jamais contestés.

Le livre de Daniel comprend l'histoire de ce qui se passa de plus mémorable pendant quatre-vingts ans, depuis la troisième année du règne de Joachim, roi de Juda, jusqu'à la troisième de Cyrus, roi des Perses. On y voit la prise de Jérusalem, la profanation du temple, la captivité des Juifs, le châtiment que Dieu exerça sur Nabuchodonosor, et la mort funeste de Balthasar, son petit-fils. Les successions des monarchies y sont marquées avec tant de netteté, qu'Alexandre le Grand étant allé à Jérusalem avant la conquête de la Perse et s'étant fait apporter, par le grand prêtre Jaddus, le livre de Daniel, ne douta point que ce ne fût de lui que se devait entendre ce qui est dit dans le chapitre VIII, que le roi des Grecs devait détruire l'empire des Perses et des Mèdes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est que l'on y trouve des témoignages très-clairs de Jésus-Christ. « Car il n'écrit pas seulement », dit saint Jérôme, « que le Messie viendra, ce qui lui est commun avec le reste des Prophètes, mais il marque encore le temps auquel il viendra ; il met les rois dans leur ordre, compte les années et en annonce par avance les signes très-manifestes ». C'est, ajoute ce Père, ce qui a porté Porphyre à écrire un volume entier contre le livre de Daniel, « où il nie que ce livre ait été composé par celui dont il porte le nom, et croit qu'il l'a été plutôt par quelqu'un qui vivait en Judée du temps d'Antiochus, surnommé Epiphane ; car le Prophète y parle avec tant de certitude, qu'il ne semble pas aux hommes les plus incrédules avoir prédit des choses futures, mais en avoir raconté des passées ». Le style de Daniel n'a rien de sublime ; mais la grandeur des choses dont il parle relève beaucoup son discours. Le premier chapitre et le commencement du second sont écrits en

hébreu. La suite, depuis le verset cinquième du second chapitre, jusqu'au huitième, est en chaldéen, quoique en caractères hébraïques. Le reste du livre est en hébreu, excepté les histoires de Suzanne, de Bel et du Dragon, que nous n'avons qu'en grec, de la version de Théodotion, aussi bien que les versets 24, 25 et les suivants jusqu'au 91e, du chapitre III, qui renferment les cantiques des trois jeunes hommes dans la fournaise.

Le don que Daniel avait reçu pour l'interprétation des songes a donné lieu à quelques imposeurs de mettre son nom à la tête de plusieurs écrits qu'ils avaient composés sur cette matière. Mais l'Eglise ne reçoit point d'autre livre de ce Prophète, que celui que nous lisons dans nos Bibles.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire des Saints de l'Ancien Testament*, par Baillet; des *Femmes de la Bible*, par Mgr Darboy; et de l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par Dom Ceillier.

SAINTE PRAXÈDE [1], VIERGE ROMAINE

164. — Pape : Saint Soter. — Empereur romain : Marc-Aurèle.

Sola virtus comes est defunctorum, sola sequitur misericordia.

La vertu seule accompagne les morts, seule la charité les suit.

S. Ambroise, *Lib.* VII *sup. Luc*

Cette sainte Vierge était fille de Pudens, un des premiers sénateurs de Rome, et de Sabinilla, son épouse, dame très-illustre. Elle avait deux frères, Novat et Timothée, et une sœur nommée Pudentienne, tous grands serviteurs de Dieu et reconnus pour Saints dans l'Eglise, comme nous l'avons déjà remarqué dans la vie de sainte Pudentienne, au 19 mai, où nous avons dit que ce fut le Prince des Apôtres qui instruisit dans la foi cette noble famille, et qui les reçut tous au nombre des fidèles.

Praxède fit bientôt voir avec quel esprit elle avait embrassé la religion chrétienne : elle commença dès sa jeunesse à pratiquer continuellement l'oraison, les veilles, les jeûnes et toutes sortes de mortifications, et ne quitta ces exercices qu'avec la vie. Sa charité fut admirable : elle consacra tout son bien au secours des pauvres, particulièrement de ceux qui souffraient pour la défense de la foi. Allant dans les prisons visiter ces précieuses victimes de Jésus-Christ, elle les servait dans leurs maladies, et pansait elle-même leurs plaies. Praxède les animait à souffrir avec constance ; elle allait recueillir leur sang, quand ils étaient dans les supplices ; enfin, elle prit un soin particulier, avec sa sœur Pudentienne, d'enlever secrètement tous les corps des Martyrs qu'elle pouvait avoir pour les enterrer dans un endroit de leur maison, où se trouve aujourd'hui une église qui porte le nom de Sainte-Pudentienne, au milieu de laquelle on voit le trou par où on les descendait. Cette même maison était ouverte à tous les fidèles. Comme les empereurs défendaient, sous les plus grandes peines, aux chrétiens de s'assembler, ils venaient en secret chez ces saintes vierges, pour y faire leurs prières, y entendre la messe et y recevoir la sainte communion : elle leur était le plus souvent donnée de la main des Papes, qui se retiraient aussi en ce lieu au plus fort de la persécution.

1. Dans l'ancien Quercy (Guyenne) on la nomme sainte Pérussette.

Mais comme cette persécution, sous l'empereur Marc-Aurèle, au lieu de s'apaiser, devenait toujours plus violente, sainte Praxède en fut si sensiblement touchée, qu'elle pria Notre-Seigneur de la retirer de cette vie : ses yeux ne pouvaient plus voir qu'avec une horreur insupportable les extrêmes misères et les grandes calamités où les chrétiens étaient réduits ; le carnage continuel que l'on en faisait était un spectacle trop sensible à son cœur. Ses désirs furent accomplis, sa prière fut exaucée : Dieu l'enleva de cette terre d'affliction et de douleur pour la placer dans le séjour d'une gloire immortelle, le XII des calendes d'août (21 juillet), l'an de Jésus-Christ 164, sous l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Son corps fut enterré dans le tombeau de ses parents, par un prêtre nommé Pasteur, qui a écrit sa vie.

Il y a dans Rome une église de Sainte-Praxède, qui est un titre de cardinal fort ancien ; et saint Charles Borromée s'en estimait si fort honoré, qu'il demanda expressément permission au pape Grégoire XIII de laisser le nom de sa famille et de sa maison pour s'appeler simplement Charles, cardinal de Sainte-Praxède. Aussi l'a-t-il beaucoup enrichie de ses bienfaits. Elle est gouvernée par des religieux de Vallombreuse, qui ont pour fondateur saint Jean Gualbert. On voit au milieu de la nef un puits dans lequel elle jetait le sang des Martyrs, qu'elle allait recueillir avec une éponge. On y conserve dans la chapelle de Saint-Zénon, une partie considérable de la colonne à laquelle Jésus-Christ a été attaché pour la flagellation. Le pape saint Pascal, qui a fait réparer cette église de fond en comble, y a fait transférer le corps de notre illustre Sainte, que l'on y honore sous le grand autel. Ce même Pape a fait transporter dans cette église le corps de plus de trois mille Martyrs qu'il a fait tirer de beaucoup de lieux écartés, où ils avaient été enterrés à la hâte, et où ils ne pouvaient pas recevoir la vénération due à leur sainteté. Il y a dans ce nombre trois Papes, plusieurs évêques et un grand nombre de saints prêtres.

Du reste, tous les Martyrologes font mention de sainte Praxède, et de tous ceux de sa famille que nous avons nommés.

On la voit représentée portant d'une main une bassine et de l'autre tenant des rameaux. Les peintres ont voulu la désigner par là comme dame de charité qui va porter des remèdes ; on la peint encore recueillant le sang des martyrs ou faisant ensevelir leurs corps.

Acta Sanctorum. — Cf. *Histoire de l'Eglise,* par l'abbé Darras.

SAINTE JULIE, SAINT CLAUDE OU CLAUDIEN,

ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS A TROYES

275. — Pape : Saint Eutychien. — Empereur romain : Aurélien.

Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.
Seigneur, vous avez orné sa tête d'une couronne de perles précieuses. *Ps.* XX, 4.

Sainte Julie naquit à Troyes, un peu avant le milieu du IIIe siècle. Ses parents, chrétiens fervents, l'élevèrent avec soin dans la crainte de Dieu et

la religion de Jésus-Christ. Elle fit de si rapides progrès dans toutes les vertus chrétiennes, qu'elle était renommée partout pour sa tendre piété, sa grande sagesse et sa prudence précoce, et qu'on la citait comme un parfait modèle parmi les jeunes personnes de son temps.

Elle n'avait que dix ans, lorsqu'elle prit la généreuse résolution de garder la pureté virginale, de ne servir que Dieu seul, et de n'accepter aucune alliance, si noble et si attrayante qu'elle pût être. Elle se retira dès lors dans la maison de ses parents ; elle les servait avec obéissance et affection, et elle s'éloignait de toutes les compagnies mondaines. Elle ne vivait qu'avec Dieu et pour Dieu et marchait sans cesse dans les voies de sa crainte et de son amour.

A cette époque, les Allemands faisaient des courses fréquentes dans les Gaules, tantôt pour piller, tantôt pour conquérir. Dans une de ces expéditions, un prince, nommé Claude ou Claudien, qui avait la conduite d'une troupe de ces pillards, dirigea, vers 247, sa marche sur Troyes, qui était alors sous la domination des Romains. Il y fit plusieurs captifs, entre autres Julie, âgée de dix-huit ans, et remarquable par la beauté de sa figure, que rehaussait encore une angélique modestie. Les attraits de la jeune fille touchèrent le cœur du prince : il résolut de l'épouser. Mais il ne lui découvrit ses desseins que lorsque, arrivé dans son propre pays, il se persuada que la mollessse et les plaisirs du palais feraient impression sur la jeune vierge. Il s'attendait à un triomphe. Mais la servante de Jésus-Christ lui répondit avec autant de courage que de douceur :

« Depuis longtemps, j'ai choisi mon Epoux, mon Seigneur et mon Maître ; c'est à lui que j'ai consacré ma vie entière, à lui que j'ai confié mon âme. Son ange est toujours avec moi, et, si un amour impur vous faisait attenter à ma personne, il vengerait bientôt sur vous l'injure que vous m'auriez faite ». A ces mots, Claude entra en fureur : « Et quel est donc cet époux plus noble que moi ? » s'écria-t-il. « Quel est celui qu'il a chargé de venger sur moi l'injure que je pourrais te causer ? D'ailleurs, quel tort puis-je te faire en te prenant pour épouse, toi qui n'es que mon esclave ? » Mais l'intrépide vierge lui répondit sans s'émouvoir : « Mon Epoux et mon Maître, c'est Jésus-Christ, qui est dans les cieux, et dont la noblesse et la puissance surpassent celles des plus grands monarques. C'est à lui que j'ai voué ma virginité. Ne serait-ce pas lui faire affront que de lui enlever celle qu'il a daigné choisir pour son épouse ? » — « Tu es donc chrétienne ? » lui demanda Claude. « Vous l'avez dit, je suis chrétienne », répondit Julie ; « et, si vous-même embrassez la religion de Jésus-Christ, il vous assistera dans toutes les circonstances de votre vie ».

Ces réponses, pleines d'une noble indépendance, pénétrèrent Claude de respect et de crainte. Il commença dès lors à honorer sa captive. Il lui fit préparer dans son palais un appartement retiré, avec un oratoire, et il en interdit l'entrée aux officiers de sa maison. Il eut des attentions plus délicates encore, et, afin de permettre à Julie de vaquer plus librement à ses pieuses pratiques, il lui donna plusieurs jeunes filles de haute naissance pour lui tenir compagnie et lui rendre les services dont elle pourrait avoir besoin.

Notre Sainte devint apôtre au milieu de ces jeunes idolâtres, et bientôt le palais du prince infidèle fut comme un temple du vrai Dieu, d'où s'élevaient jusqu'au ciel l'harmonie des cantiques sacrés et le pur encens de la prière.

Les ombres de la nuit apportaient aux compagnes de Julie le repos et le sommeil ; mais la ferveur de la jeune vierge prolongeait encore le temps et

l'oraison. C'était alors qu'elle répandait librement son âme devant le Seigneur, qu'elle le bénissait mille fois d'avoir daigné la regarder jusque dans son exil, de l'avoir préservée du danger de perdre et sa foi et sa chasteté au milieu d'un peuple infidèle, et d'avoir inspiré à son maître tant de bonté et de prévenances pour elle. Jamais, en effet, le prince n'entreprenait rien sans consulter sa captive. Il aimait à converser avec elle, et bien qu'il ne partageât pas encore ses croyances religieuses, il ne laissait pas que de se recommander souvent à ses prières.

Il devait bientôt éprouver les effets de sa conduite à l'égard de Julie. Ses ennemis débordaient de toutes parts sur ses terres; ils allaient l'attaquer jusque dans son palais, s'il ne leur opposait promptement des armes victorieuses. Il lui fallut partir. Mais il ne voulut pas se mettre en campagne avant de s'être assuré des prières de Julie : « Vous savez », lui dit-il, « le repos que je vous ai donné dans mon palais et l'honneur que je vous ai rendu, sans vous inquiéter jamais. Aujourd'hui, je dois aller à la guerre : des ennemis, jaloux de ma couronne, veulent me la ravir. Implorez donc pour la prospérité de mes armes le Dieu que vous servez ; si je reviens victorieux et sans blessure, je vous honorerai plus que jamais à mon retour, je vous en donne ma parole ». — « Marchez avec confiance », lui répondit Julie ; « je vais prier mon Dieu, et vous reviendrez couvert des lauriers de la victoire ».

Claude se mit en campagne, rencontra ses audacieux ennemis et les tailla en pièces. Il revint triomphant à son palais, proclamant partout qu'il devait aux prières de Julie, plus qu'à sa vaillance, d'avoir vaincu des adversaires dont la multitude devait écraser la faiblesse de ses troupes. Dès lors, sa vénération pour Julie s'accrut tous les jours, et il la regarda, non plus comme son esclave, mais comme sa protectrice et sa souveraine.

Il serait trop long de rapporter toutes les bénédictions qu'attira sur Claude la présence de la vierge troyenne ; qu'il suffise de dire que, toutes les fois qu'il entreprenait quelque guerre, il remportait toujours sur ses ennemis une éclatante victoire, parce que Notre-Seigneur exauçait toujours son humble et fidèle servante.

Vingt-huit ans se passèrent ainsi. Enfin le Seigneur apparut à Julie : « Lève-toi », lui dit-il, « ne reste pas plus longtemps en ce lieu ; mais retourne en la ville de Troyes, d'où tu as été emmenée captive ; c'est là que, à la couronne de la virginité, tu joindras la palme du martyre ». Julie se lève aussitôt, et, pleine d'un nouveau courage après cette céleste vision, elle va trouver le prince et lui communique les desseins de Dieu sur elle.

« Quoi ! » répond Claude avec tristesse, « vous vous en allez ! A qui donc me laissez-vous en garde ? Que deviendrai-je ? N'êtes-vous pas mon ange tutélaire ?... Si vous partez, mes ennemis, ne craignant plus votre prière, fondront sur moi comme sur une proie facile, et ils me mettront bientôt à mort... Non ! j'aime mieux tout abandonner et marcher à votre suite ». — « Laissez donc vos biens et venez avec moi », lui répliqua Julie ; « car j'espère que le Seigneur mon Dieu jettera sur vous et sur vos gens un regard favorable ».

Aussitôt Claude abandonne sa maison, sa femme et ses enfants, son or et ses nombreuses possessions, et se met en route avec la servante de Dieu. Ce n'est plus un barbare, c'est un chrétien fidèle ; ce n'est plus un loup cruel, c'est une brebis docile qui se met sous la direction d'une vierge.

Enfin, ils arrivent à Troyes, où la persécution d'Aurélien sévissait avec une extrême violence. Dans sa ville natale, le zèle de Julie ne resta point

inactif. Elle consolait les fidèles emprisonnés pour la foi ; elle leur adoucissait par ses paroles et ses secours les rigueurs du tyran. Son intrépide courage fut bientôt remarqué, et les satellites de l'empereur la saisirent un jour et l'amenèrent en présence de leur maître. Le président Elidius fut chargé de l'interroger.

« Tu adores le Christ, que tu dis être ton Epoux ? » lui demanda-t-il. « Oui », répondit Julie, « je confesse que Jésus-Christ est mon Seigneur ; car je n'adore point des démons impurs ». — « Allez », dit le président à ses soldats, « étendez-la sur un chevalet et mettez sur son dos des charbons ardents ». Mais à peine fut-elle placée sur l'instrument du supplice, que ses bourreaux furent frappés d'aveuglement et s'écrièrent : « Julie, secourez-nous ! » D'autres vinrent pour l'assommer à coups de nerfs de bœufs ; mais leurs efforts furent inutiles. L'impie Aurélien, voyant la constance de la vierge, lui dit : « Sacrifie aux dieux, ou, je le jure, tu mourras aujourd'hui même par le glaive ». — « La mort d'amour qu'a endurée l'Homme-Dieu pour mon salut », répliqua Julie, « exige de moi la mort pour son amour. Aussi je suis prête à tout souffrir pour mon Seigneur Jésus, et j'espère que, après ces légers combats, il voudra bien me donner une impérissable couronne de vie ». Alors l'empereur lui fit trancher la tête.

Dès que Claude apprit la terrible exécution, il alla trouver Aurélien et lui dit : « Ordonnez que je meure avec elle, car elle m'a servi de maître dans sa religion ». — « Qui êtes-vous ? » lui dit Aurélien. « Je m'appelle Claude », répondit-il, « et j'ai emmené Julie en captivité, lorsque je combattais contre les Romains. Son Dieu m'a comblé de bienfaits par son intercession ; j'adore ce Dieu unique et j'ai tout quitté pour Jésus-Christ ». — « Mais vous n'êtes pas chrétien », répliqua Aurélien. « Comment pouvez-vous mourir pour cette religion ? » — « Il est vrai », répondit Claude, « que je n'ai pas été baptisé ; mais je crois fermement que si je répands mon sang pour le nom de Jésus-Christ, je serai véritablement chrétien, et que, grâce aux mérites et aux prières de sa glorieuse martyre sainte Julie, Dieu ne dédaignera pas de m'admettre en présence de sa souveraine Majesté ».

Alors Aurélien prononça sa sentence et le fit décapiter, hors des murs de la ville, au lieu même où sainte Julie avait enduré le martyre quelques heures auparavant. C'était le XII des calendes d'août, c'est-à-dire le 21 juillet de l'an 275.

De retour au prétoire, l'empereur Aurélien trouva vingt autres chrétiens, compagnons de sainte Julie et de saint Claude ; il les condamna également à la mort, et ils reçurent la palme de gloire à l'endroit même où sainte Julie fut inhumée. Les noms de plusieurs d'entre eux nous ont été conservés ; c'étaient : Juste, Jucondin, Ternus, Antoine, Hérénus, Théodore, Denys, Apollonius, Apamie, Pionicus, Custion, Papyras, Saturius et Secundinus ; les noms des six autres sont inscrits au livre de l'Agneau, qui a daigné leur accorder la couronne de la vie éternelle.

Dès que sainte Julie et saint Claude eurent été martyrisés, les chrétiens de Troyes creusèrent une fosse au lieu même de leur supplice, et enterrèrent les saints corps, laissant entre eux l'espace de dix pas environ. Plus tard, les précieuses dépouilles furent exhumées et placées dans un sépulcre de pierre.

CULTE ET RELIQUES.

Au XIIe siècle, on voyait, à côté de ces tombeaux, un monastère dont les religieuses, appelées les *Filles-Dieu* [1], s'étaient vouées à la garde de ces reliques sacrées. Mais, comme les guerres fréquentes, dont la ville de Troyes était le théâtre, troublaient souvent leurs pieux exercices, elles résolurent de chercher des contrées plus paisibles. Elles jetèrent les yeux sur le monastère de Jouarre, au diocèse de Meaux, et s'y retirèrent avec les ossements de la Martyre troyenne : c'était vers l'an 1233.

Alise, abbesse du couvent, fit déposer le corps dans une châsse artistement travaillée, enrichie de lames d'argent et de pierres précieuses. On y voyait représentées les diverses circonstances de la vie de sainte Julie. Sa tête fut enchâssée à part dans un reliquaire de vermeil qu'on voyait encore figurer, au siècle dernier, parmi les richesses de la collégiale de Saint-Etienne.

Cent ans plus tard, les restes de saint Claude furent aussi transportés au même lieu : il semblait qu'on ne dût pas séparer après leur mort ces deux serviteurs de Jésus-Christ, qui, après avoir partagé les mêmes combats, avaient mérité le même triomphe.

On invoquait sainte Julie dans les nécessités publiques, surtout dans les temps de contagion ; saint Claude exauçait particulièrement les prières des guerriers exposés aux hasards des combats.

En 1628, deux religieuses du monastère de Jouarre moururent de la peste qui faisait alors de nombreuses victimes. Alarmée des ravages du fléau, l'abbesse fit porter solennellemeut la châsse de sainte Julie au milieu du cloître, et soudain la peste disparut.

Ce miracle et d'autres encore augmentèrent considérablement la vénération des religieuses de Jouarre pour la vierge de Troyes : aussi célébraient-elles solennellement sa fête avec octave.

Quoique le corps de sainte Julie reposât à Jouarre, le peuple de Troyes n'était pas entièrement privé des reliques de sa noble Martyre : les *Filles-Dieu,* en se retirant, en avaient laissé plusieurs fragments. En 1590, les guerres civiles dispersèrent ces restes vénérés. Les habitants du faubourg Saint-Martin députèrent alors quelques-uns d'entre eux à l'abbesse de Jouarre. Ceux-ci rapportèrent, le 3 septembre 1599, une portion des reliques de la Sainte, qu'ils placèrent dans une petite chapelle qui subsista jusqu'en 1833. A cette époque, on transporta les précieux restes à l'église paroissiale de Saint-Martin, où ils reçoivent chaque année des fidèles le tribut d'une ardente et tendre dévotion. Enfin, tout récemment, Mgr Allou, évêque de Meaux, répondant aux pieux désirs de Mgr Ravinet, s'est empressé de lui offrir de nouveaux fragments des reliques de sainte Julie et de son intrépide compagnon, saint Claude ; ils ont été partagés entre la cathédrale, Saint-Martin-ès-Vignes et la chapelle du lycée.

A quelque distance de la chapelle dont nous venons de parler, était la source d'eau vive qui avait jailli de terre à l'endroit même où le sang de la Martyre avait coulé : on l'appelait le *Puits de sainte Julie.* Les personnes atteintes de la fièvre venaient avec confiance en puiser l'eau, et Dieu récompensait souvent la foi ardente des malades en leur rendant la santé. Le *Puits de sainte Julie,* ce pieux témoignage de la dévotion de nos pères, fut plusieurs fois renouvelé, et le dernier état en remontait à l'an 1671 ; il a disparu avec le modeste oratoire. C'est presque sur son emplacement que s'élève la chapelle actuelle du lycée.

Le seul monument qui rappelle aujourd'hui la vie et la mort de sainte Julie est à l'église paroissiale de Saint-Martin-ès-Vignes : c'est, avec l'autel dédié à la vierge-martyre, une magnifique verrière.

L'Eglise de Troyes célèbre sa fête le 21 juillet.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par l'abbé Defer, et des *Acta Sanctorum*.

1. Elles ont laissé leur nom au passage qui conduit du faubourg de Preize à la rue des Cinq-Cheminées ; c'est là que fut martyrisée sainte Julie.

SAINT VICTOR, DE MARSEILLE,

SOLDAT ET MARTYR

290. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romain : Dioclétien et Maximien.

Saint Victor triomphe de l'idolâtrie, dans les esprits en les éclairant, sur les autels en les renversant, parmi les supplices en les souffrant.
Fromentières, *Eloge de saint Victor.*

Marseille, vaste cité, jadis fière de ses monuments dont on admirait à la fois la solidité et la beauté, est située dans un pays très-riche, à l'entrée des Gaules. Soit du côté de la terre, soit du côté de la mer, elle est ouverte au commerce de presque toutes les nations. Ses immenses richesses, la foule des peuples qui affluaient de toutes parts et la terreur de ses armes l'avaient rendue célèbre. C'est pourquoi elle avait mérité d'être, au milieu des provinces de l'Occident, le siége principal de la puissance romaine. Aussi l'on vantait son zèle pour le culte des dieux ou plutôt des démons de Rome, sa jalousie ardente et cruelle pour les superstitions sacriléges des Romains. Orgueilleuse et barbare, elle se laissait emporter à de tels excès de cruauté dans les supplices des chrétiens et le massacre des Saints, qu'elle semblait avoir oublié tout sentiment d'humanité ; et surtout lorsque les empereurs venaient la visiter, elle se jetait avec la fureur des loups sur les assemblées de fidèles formées autour de son territoire. Même elle n'épargnait pas ses propres habitants. Tous ceux qu'elle trouvait portant le nom de chrétiens, comme si elle eût voulu célébrer en eux le triomphe de ses démons, sans égard ni pour l'âge ni pour le sexe, elle les accablait de toutes sortes d'outrages, les déchirait par des supplices inouïs jusque-là, puis enfin les égorgeait avec plus de mépris qu'elle n'eût fait pour de vils animaux.

Parmi les perles qui formaient cette riche couronne de saints Martyrs, le très-saint Victor brillait d'un plus vif éclat, comme un astre qui efface au ciel la splendeur des autres astres. La noblesse de son origine, sa foi plus éclairée, sa ferveur et sa réputation parmi nous, enfin son glorieux combat et le triomphe digne de son nom qu'il remporta contre un monstre plus cruel que les bêtes les plus féroces, contre le sanguinaire Maximien, tout a contribué à le rendre célèbre. Maximien, en effet, plus féroce que les autres tyrans, venait de répandre le sang des Saints par tout l'univers, et surtout dans la Gaule. Le massacre trop connu de la légion thébéenne, auprès d'Agaune, avait épouvanté le plus grand nombre des chrétiens. Précédé par cette terreur, il arrive à Marseille. L'impie, selon le langage de l'Ecriture, venait mettre le comble à son impiété et achever, avec sa coupable vie, la mesure de ses crimes. En effet, bourreau altéré de sang, comme s'il eût craint de laisser un crime sans en charger sa mémoire, et comptant pour rien tout ce qu'il avait fait jusque-là, on le vit presque aussitôt déclarer, avec une rage forcenée, la guerre à la piété ; il condamna les chrétiens, s'ils ne sacrifiaient aux idoles, à périr par les inventions de la cruauté la plus raffinée. Sous cet orage affreux de persécutions, les cœurs étaient ébranlés

et troublés ; l'invincible Victor osa seul se présenter pour faire face au danger. Toutes les nuits, avec la sollicitude d'un général d'armée, il parcourait le camp des saints ; nous voulons dire qu'il allait de maison en maison, fortifiant les serviteurs de Dieu, et allumant dans tous les cœurs l'amour de la vie éternelle et le mépris d'une mort passagère.

Par ces œuvres du zèle, l'heureuse victime destinée à une mort prochaine se préparait au sacrifice. On l'arrête ; il est conduit devant le tribunal des préfets. Ceux-ci d'abord cherchent à lui persuader par la douceur de ne pas mépriser le culte des dieux, de ne pas repousser, avec la solde accoutumée du soldat, l'amitié de César, pour le culte d'un homme inconnu et mort depuis longtemps. Mais aussitôt, Victor, s'armant des paroles de l'Esprit-Saint, leur prouve avec une force invincible que ce qu'ils appellent des dieux ne sont que des démons impurs. Quant à la solde de ses services et à l'amitié de l'empereur, il répond que, soldat du Christ, il rejette avec horreur tout avantage qui serait une injure à son roi. Enfin, dit-il, le Seigneur Jésus-Christ est le Fils tout-puissant du Dieu très-haut ; par amour pour l'homme, dont il venait réparer la nature, il s'est fait véritablement homme mortel ; si les impies l'ont mis à mort, c'est qu'il l'a voulu ; mais par la puissance de sa vertu divine, il est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et a reçu sur toute créature un empire que rien ne saurait ébranler. Ainsi Victor confessait sa foi. Son visage était assuré, et sa voix avait toute l'autorité d'une parole libre. A peine avait-il terminé, que la foule des assistants poussa vers le ciel une immense clameur ; tous accablaient d'injures le pieux confesseur du Christ. Mais, parce que c'était un personnage illustre, les préfets décidèrent que sa cause serait portée au tribunal de l'empereur. Instruit de tout, l'empereur est transporté lui-même d'un accès de rage que rien ne saurait comprimer ; il est impatient du moindre retard, et ordonne d'amener le saint athlète devant son tribunal.

Le bienheureux Victor est donc présenté devant le tribunal d'un empereur tout bouillant de colère. De toutes parts on l'accable d'accusations monstrueuses ; on épuise toutes les ressources de la ruse, toutes les terreurs de la menace, pour le forcer à sacrifier aux démons.

Le préfet Astérius se plaignit ainsi à Maximien : « Il y a déjà deux mois que ce Victor qui est soldat ne veut pas recevoir sa paie et s'écrie qu'il est chrétien. Ayant été mis en prison par mes ordres, il s'est évadé secrètement. Je veux donc savoir comment il s'est évadé de la prison militaire, quoique gardé par des soldats ; car il sortait toutes les nuits, à ce que j'ai appris. Il n'aurait pu le faire s'il n'eût usé de maléfices ». En entendant ces accusations, Maximien dit à saint Victor : « Pourquoi ne reçois-tu pas la solde accoutumée ? » — « Parce que je ne veux pas combattre dans le siècle », répondit Victor. — « Comment sortais-tu la nuit de la prison », demanda Maximien, « malgré les soldats qui te gardaient ? »—« Je ne sortais pas en secret », répondit saint Victor, « mais publiquement et les portes ouvertes ; je ne sortais pas pour me promener oisivement, mais pour visiter les malades, ce que j'ai toujours eu coutume de faire. Dieu qui favorise les bonnes œuvres, voyant qu'une garde impie m'empêchait de sortir, envoyait son ange qui ouvrait les portes, fermées avec soin, et malgré la vigilance des gardes, me donnait les moyens de sortir et d'entrer librement ».

Le Martyr sentit se fortifier son courage en entendant les menaces qu'on lui faisait. Il était comme familiarisé avec les souffrances, et pouvait triompher de tous les tourments. Il ne craignait pas d'être enlevé de la terre, et se voyait déjà compté au nombre des citoyens de la céleste patrie. Animé

par une soudaine inspiration du Saint-Esprit, il confondit le barbare empereur et tous les juges qui l'assistaient avec une rare prudence et une grande force d'âme. Par des raisonnements simples et clairs il réduisit à néant le culte des idoles, et prouva publiquement, avec des raisons évidentes, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le vrai Dieu.

Alors le très-impie César, plus cruel qu'une bête féroce, plus méchant que le serpent, cède à la rage qui le transporte ; les feux de Satan sont allumés dans son cœur. Il ordonne de traîner par toute la ville le saint Martyr, après avoir étroitement resserré ses liens [1]. Il prétendait venger ainsi par l'ignominie du châtiment les injures faites à ses dieux, et en même temps épouvanter les cœurs des fidèles. A peine la sentence était-elle prononcée, la foule aveugle et barbare applaudit par un grand cri ; et tous se précipitèrent à flots pressés pour jouir du spectacle. Tandis que l'athlète du Christ, les pieds et les bras liés, était traîné à travers la ville, des mains sacriléges, des langues exercées à la calomnie, tous, chacun selon son pouvoir, veulent augmenter le supplice ; on se croirait grandement coupable, si l'on ne venait pas ajouter aux injures dont il est accablé.

Quand le bienheureux Victor, dans ce spectacle dérisoire et cruel, eut rassasié la curiosité d'un peuple barbare, on le ramena de nouveau, sanglant et déchiré, devant le tribunal des préfets, et l'on redoubla d'instances pour le faire consentir à renier le Christ et à adorer les faux dieux. Ils croyaient que les tourments, les injures et les cris du peuple avaient fatigué sa constance et abattu son âme, qu'il ne hasarderait plus ce qu'ils appelaient de vains discours, après avoir appris par une cruelle expérience à songer à soi. C'est pourquoi ils lui reprochèrent avec amertume d'avoir insulté César et la république tout entière. Puis ils ajoutèrent que c'était le dernier degré de la folie, et le plus grand des malheurs de mépriser l'amitié, la familiarité de tous les dieux et des invincibles empereurs ; de sacrifier tous les plaisirs du monde, et la gloire et l'honneur ; et enfin un bien plus doux même que tous ces biens, la vie du corps ; et cela pour quelque chose que l'on n'a jamais vu ; de provoquer contre soi, sans raison, la colère des hommes et de tous les dieux ; enfin, de courir à la mort, quand surtout il faut encore l'acheter par les plus cruels supplices et plonger dans la douleur ses amis les plus chers. Du reste, il doit savoir déjà par expérience combien il lui importe d'embrasser une résolution plus sage ; il ne doit pas mépriser les dieux dont la majesté brille d'un si vif éclat dans les temples, et dont tous les hommes ressentent les bienfaits. La vénérable antiquité les a toujours adorés ; les plus grands princes les honorent ; et telle est leur puissance, que, s'ils nous sont propices, tous les êtres seront dans la joie, au lieu que s'ils nous étaient contraires, le monde lui-même ne saurait subsister. De plus, la raison lui fait un devoir de renoncer promptement à un homme qui, pendant sa vie, fut toujours très-pauvre, et dont la mort a démontré l'impuissance. S'il le fait, outre l'avantage d'échapper aux périls qui le menacent, eux, ses juges, lui promettent de le faire jouir de l'intime amitié de César et des plus grands honneurs. Mais s'il repousse ces faveurs, on va le faire entrer immédiatement dans cette gloire de son Christ, que personne

1. La tradition populaire suppose que saint Victor fut attaché à la queue d'un cheval furieux, lorsqu'il dut être traîné à travers les rues de la ville. Bossuet dit, dans son panégyrique de saint Victor : « qu'un cheval fougueux et indompté le traîna à sa queue par toute la ville... » Ce détail n'est pas rapporté par les Actes du martyre. Saint Victor fut traîné de la place de Linche vers les *Accoules* et la *Grand'Rue*. La rue *Sainte* est ainsi appelée, parce qu'on donnait le nom de *Via Sancta* au chemin qui menait à l'abbaye de Saint-Victor. Ce chemin séparait l'abbaye du cimetière appelé *Paradisus*, et qui a donné son nom à la rue *Paradis*.

n'a jamais vue ; mais il y entrera par la route que le Christ lui-même a suivie, par les mépris, par les tourments les plus affreux, en devenant l'opprobre et l'abjection de tout le peuple.

A ces discours perfides, le Martyr, qui déjà était sorti pleinement vainqueur de son premier combat, devint tout à coup l'organe de l'Esprit-Saint, avec un courage intrépide dont rien ne pouvait lasser la constance ; fort de la puissance de Dieu qui le soutenait, il répondit en ces termes aux discours de ses juges : « S'il ne s'agit ici que des prétendues injures que j'aurais faites à César et à la république, je déclare que je n'ai jamais nui à la république, non plus qu'à César. Jamais je n'ai porté atteinte à l'honneur de l'empire ; jamais je n'ai refusé de le défendre. Tous les jours j'offre avec un zèle religieux des sacrifices pour le salut de César et de tout l'empire. Tous les jours devant Dieu, j'immole des hosties spirituelles pour la prospérité de la république. Mais je crois que tout le monde regarderait avec raison, comme la plus étrange folie, d'aimer une chose avec un tel excès, que de la préférer à une autre meilleure. Que sera-ce, si cette chose est de telle nature que vous ne pouvez la posséder autant que vous le désireriez ; que même en la possédant, vous ne pouvez en jouir sans crainte ; et qu'enfin, malgré tous vos soins, vous ne pouvez la conserver ? Tandis que l'autre, cent fois meilleure que l'on sacrifie, se laisse posséder pleinement, aussitôt qu'on le désire, donne à celui qui la possède une joie libre de toute inquiétude, parce qu'elle ne connaît point de terme et n'est sujette à aucune défaillance ; parce que la violence ne la détruira pas et que jamais le dégoût ne la fera répudier. C'est pourquoi, selon l'avis d'une raison plus éclairée et au jugement de tous les hommes sages, l'amitié des princes, les plaisirs du monde, la gloire, les honneurs, la santé du corps, l'affection des parents et tous les autres biens de même nature, enfin cette vie temporelle elle-même qui ne s'obtient point par des désirs, qu'on ne possède point sans inquiétude et qu'on ne saurait conserver longtemps ; ces biens, dis-je, au jugement de tous les hommes, doivent être méprisés, si on les compare aux joies ineffables et permanentes de la vie éternelle, aux embrassements pleins de tendresse du Créateur de toutes choses. L'aimer, ce Dieu souverain, c'est le posséder ; et le posséder, c'est jouir avec lui de tous les biens. Ne vous affligez donc pas d'avoir renoncé pour un moment à ces avantages du monde ; en échange de ce léger sacrifice, vous jouirez un jour de biens incomparablement meilleurs. Les tourments, d'ailleurs, ne méritent pas ce nom ; quand ils éteignent les supplices éternels, il faut les appeler rafraîchissements salutaires, et ne plus appeler mort, mais breuvage divin, ce qui nous fait passer de ce monde à la vie bienheureuse.

« Il n'est rien de plus insensé, j'en atteste votre conscience , rien de plus stupide que celui qui, sans raison, méprise un si grand bien, pour honorer comme un dieu, avec tout le zèle de la piété, l'ennemi manifeste de sa vie, sachant bien qu'après sa mort il n'en retirera pour récompense que la mort éternelle et des supplices sans fin que la langue ne saurait exprimer. Est-il en effet un plus cruel ennemi de la vie humaine que celui qui enseigne à faire, et persuade par son exemple, les actions les plus honteuses et les plus justement punies du dernier supplice par les lois de ce monde ? Et n'est-ce pas enseigner une action que d'ordonner de la raconter publiquement, et d'en faire chanter les louanges ? Or, c'est là ce que font vos dieux, vos plus grands dieux. Leurs crimes, non-seulement ils ont voulu qu'on les racontât en public ; mais encore ils les font représenter sur les théâtres , chanter et célébrer dans les temples par les éloges les plus magnifiques.

A qui de vous est-il permis d'ignorer les funestes rapines, et, autant qu'il a été en son pouvoir, les affreux parricides du grand Jupiter? Qui ne connaît ses innombrables attentats à la pudeur, ses adultères secrets ou publics, frauduleux ou violents? La cruauté de la reine des dieux, de la sœur de Jupiter, et ses incestes avec son frère, sont-ils donc ensevelis dans l'oubli? N'est-ce pas au grand jour que s'affichent l'implacable férocité de Mars, les turpitudes d'un Priape obscène, d'une Vénus infâme? Rappellerai-je des déesses telles que la Fièvre et la Pâleur, et tout ce troupeau de divinités pareilles, que vous-mêmes vous appelez les dieux méchants et ennemis de la santé de l'homme? J'ai honte de parler des dieux Stercutius, des déesses Cloacina, et de mille autres monstres, qui réduisent leurs malheureux adorateurs à la honte de vénérer des cloaques et des égoûts, les dignes temples de semblables divinités.

« Il est donc évident qu'entre tous les ennemis des hommes il n'y en a pas de plus violents et de plus cruels que vos grands dieux, dont vous avez dû consacrer et affermir la majesté par le bois, la pierre ou l'airain, que les rats ou les oiseaux souillent tous les jours dans vos temples. Leurs adorateurs en connaissent les maléfices, mais n'en ont point éprouvé les bienfaits; et cette malheureuse antiquité dont vous êtes fiers a péri en les honorant. Plaise au ciel donc que vos princes cherchassent à s'assurer un règne plus heureux, en les faisant disparaître, puisque les faveurs de ces dieux méritent à ceux qu'ils protégent d'être justement condamnés à mort, tandis que plus ils sont irrités, plus refleurit dans le monde l'innocence, l'honneur et la justice! En effet, ils ne peuvent se montrer propices qu'à ceux qui leur ressemblent, et non point à ceux qui leur sont contraires; car entre les choses contraires toute union est impossible. Or, ceux qui leur ressemblent, la souveraine justice dès lors les extermine de ce monde avec la flétrissure la plus honteuse; et même la seule équité de la conscience humaine ne leur fait espérer après la vie que les supplices d'une mort éternelle, puisqu'il n'est personne, si insensé qu'il soit, qui veuille accorder la béatitude au crime. Reste donc à conclure que, s'ils ne peuvent jamais être heureux, ce qui les attend après cette vie, c'est l'éternel malheur dans la mort. Ainsi, puisque vos dieux, adversaires naturels de ceux qui ne leur ressemblent pas, sont les mortels ennemis de ceux qui se rendent semblables à eux, il est établi de la manière la plus évidente que personne ne doit les honorer; leur culte, encore une fois, qui toujours est un opprobre pour les vivants, ayant pour récompense dans cette vie et après la mort la plus extrême des misères. D'ailleurs, il ne saurait y avoir raison de craindre des êtres dont on ne peut avoir à redouter que les bonnes grâces.

« Mais avec quel amour et quelle vénération devons-nous adorer celui qui, lorsque nous étions ses ennemis, nous a aimés le premier; qui nous a révélé les fraudes de vos divinités infâmes, et pour nous arracher à leur joug, revêtant notre nature humaine, sans diminuer sa divinité, s'est montré Dieu, mais Dieu fait homme demeurant au milieu de nous? Nous étions pauvres, et pour nous enrichir, lui, la source de toute richesse, a embrassé notre pauvreté, se faisant le plus pauvre de nous tous. Sa vie au milieu des hommes a été pour nous l'exemple de toute vertu et de toute sainteté; et, par sa mort qu'il n'avait point méritée, il a détruit pour toujours la mort que nous avions méritée par nos crimes; car vos dieux, ou plutôt vos démons cruels, en attaquant injustement l'innocent caché sous le voile de notre infirmité, ont justement perdu leur pouvoir sur ceux qu'ils avaient enchaînés par leurs tromperies. Oh! qu'elle est

riche cette pauvreté que vous insultez! Quand elle l'a voulu, par un seul commandement de sa volonté, elle a rempli de poissons plusieurs barques, et rassasié, avec cinq pains, cinq mille hommes. Oh! qu'elle est forte la faiblesse qui a guéri dans ses disciples toutes les faiblesses et toutes les infirmités! Oh! quelle mort vivifiante que celle qui a ressuscité tant de morts! Et de peur qu'il ne s'élève en vous quelque doute sur la vérité de ces miracles, regardez comment ils ont été prédits dès le commencement et confirmés par d'innombrables merveilles dont toute créature rend un éclatant témoignage.

« Oh! si vous considériez attentivement combien est grand celui à qui tout le monde obéit, combien est parfait celui en qui tout est désirable, en qui rien ne peut être le sujet d'un blâme, en qui tout est digne de louanges, dont la charité accueille tous les hommes et dont personne n'évite le jugement! Quoi de plus saint que sa vie? de plus vrai que sa doctrine? de plus utile que ses promesses? de plus terrible que ses menaces? Quoi de plus sûr que sa protection? de plus précieux que son amitié? de plus enivrant que sa gloire? Parmi vos dieux, quel est celui qui lui ressemble, ou qui seulement mérite de lui être comparé? Tous les dieux des nations sont des démons; mais le nôtre, c'est le dieu qui a fait les cieux. Aussi les dieux des nations ont-ils été condamnés au feu éternel, entraînant avec eux leurs adorateurs, selon qu'il est écrit dans un saint Prophète : Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre disparaissent de la terre. Et ailleurs : Qu'il soient confondus ceux qui adorent des statues; et encore : Vous les précipiterez dans le feu; ils périront dans la misère. Mais pour le vrai Dieu, le saint Prophète a dit : Notre Dieu est au-dessus de tous les dieux; ce qu'il a voulu, il l'a fait au ciel et sur la terre, et dans la mer et dans les abîmes. C'est pourquoi le même Prophète a conclu : Bienheureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies; car les sujets fidèles partagent la gloire de leur roi.

« Voilà pourquoi pleins de confiance, nous acceptons volontiers la mort pour rendre témoignage à son nom; et l'exemple de nos souffrances montre combien notre espérance est certaine. Vous donc, personnages illustrissimes, hommes de la science, chez qui domine un esprit élevé et une raison puissante, suspendez un instant les inspirations de l'animosité et de la haine, pesez dans un juste examen les raisons des deux partis, et ne vous abandonnez pas plus longtemps à vos plus mortels ennemis, à des démons qui sont damnés et qui vous damnent, en vous déshonorant; la ressemblance divine qui est en vous fait votre gloire; ne la sacrifiez point aux obscènes turpitudes de ces dieux, si vous ne voulez pas partager leur damnation. Obéissez au très-saint, au très-haut, au très-juste, au très-clément Créateur; il est tout-puissant, et il est votre ami; si vous l'écoutez, son humilité vous exaltera; sa pauvreté vous enrichira et sa mort vous rendra la vie. Aujourd'hui il vous appelle par de salutaires avertissements, il vous invite par les récompenses qu'il propose, afin que vous puissiez bientôt être reçus dans son éternelle gloire et jouir à jamais de son amitié ».

Après ce discours du Martyr, les juges impies, accablés sous le poids de ses raisons, s'écrièrent : « Eh quoi! Victor, tu ne cesseras donc pas de philosopher? Le choix t'est laissé : ou apaiser les dieux, ou périr de la mort la plus affreuse ». Victor répondit : « Puisque vous pouvez nous faire encore une semblable proposition, il est de notre devoir de confirmer par nos exemples ce que nos paroles ont enseigné. Je méprise vos dieux, je confesse le Christ. Soumettez-moi à tous les supplices, réunissez contre moi tous les

tourments ». Irrités de ces réponses, les sacriléges préfets se disputèrent le plaisir barbare de déchirer le corps du Martyr, s'efforçant de se surpasser l'un l'autre en cruauté. Bientôt la querelle s'envenima, ils se divisèrent ; Euticius enfin est éloigné, et le sort laisse à l'autre juge le plaisir qu'il ambitionne de faire souffrir un Martyr. Astérius (c'était son nom) ordonna donc aussitôt d'étendre sur le chevalet le soldat du Christ. L'ordre fut exécuté ; mais au milieu de ces longues et cruelles tortures, Victor levant les yeux au ciel, demandait une pieuse résignation à Dieu le Père très-miséricordieux, à qui seul il appartient de la donner. Le très-clément Jésus ne pouvait résister plus longtemps ; il apparut à son Martyr, tenant en main le glorieux étendard du combat, le trophée de la victoire, la croix. Il venait pour le consoler. « La paix soit avec toi, notre généreux Victor », lui dit-il ; « je suis Jésus ; c'est moi qui souffre dans mes Saints les injures et les tourments. Combats en soldat courageux, sois fort et constant ; je suis avec toi pour être ton ferme appui dans le combat et ton fidèle rémunérateur après la victoire, au sein de mon royaume ». A cette voix du Sauveur, toute douleur aussitôt s'évanouit, et les tourments perdirent leur énergie. Victor, le cœur dilaté par la joie qui éclata dans tous ses traits, célébra les louanges de son Dieu ; il épancha de son âme d'immenses actions de grâces au divin consolateur qui l'avait visité.

Cependant les forces des cruels licteurs s'épuisaient, et ils voyaient qu'ils n'avaient rien gagné sur un Martyr qui surabondait de joie dans les souffrances. Le juge inique le fit donc détacher du chevalet et enfermer, sous la garde des soldats, dans la prison la plus obscure. Mais le très-miséricordieux Jésus, se souvenant de sa promesse, envoya au milieu de la nuit des Anges pour visiter son soldat. Aussitôt les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes, les ombres sont dissipées, et une lumière céleste plus brillante que le jour illumine toute la prison. Le Martyr, à cette vue, tressaillant d'allégresse, chanta les louanges du Seigneur avec les anges qui le consolaient par d'ineffables douceurs. Les soldats, de leur côté, apercevant l'éclat d'une clarté si vive, se prosternèrent avec respect aux pieds du Saint ; ils implorèrent le pardon et demandèrent le baptême. Pressé par la circonstance, il les instruisit à la hâte, fit venir des prêtres, et, cette nuit-là même, il les conduisit à la mer, les fit baptiser et les reçut de ses propres mains au sortir du bain sacré. Le lendemain, dès le matin, se répandit le bruit de la conversion des bienheureux soldats Alexandre, Félicien et Longin ; c'est ainsi qu'on les appelait. A cette nouvelle, Maximien est enflammé de fureur, il publie de cruelles sentences : Victor est l'auteur de ces conversions, son supplice sera plus terrible ; pour les soldats, ils devront sacrifier aux idoles ou être punis de mort.

On allait commencer par les nouveaux soldats du Christ ; c'est pourquoi Victor, avant de les envoyer au combat, voulut fortifier leur courage, et leur parla en ces termes : « Généreux compagnons d'armes, ô vous, mes glorieux précurseurs dans la lutte, c'est maintenant qu'il faut du courage, maintenant qu'il est besoin de toute votre constance. Vous venez de jurer fidélité à l'empereur du ciel, sachez la lui conserver en hommes de cœur. Le combat commence, voici l'ennemi. Il veut, par une attaque soudaine, surprendre votre inexpérience dans ces luttes où vous entrez pour la première fois. Il espère vous trouver sans défense et se glorifier d'avoir enlevé de vos mains la palme de la victoire. Mais non, frères bien-aimés, ce n'est point des mains de la négligence et de la lâcheté que vous avez reçu votre armure ; vous avez mieux appris à connaître le Christ. Les combats ne vous

sont point étrangers, vous n'avez point perdu votre titre de soldats ; vous avez seulement changé de drapeau. Montrez à notre Roi, qui vous a choisis, à quels soldats il a confié sa première ligne de bataille ; que les ennemis qui vous attaquent apprennent à vous connaître, qu'ils sentent que vous n'avez pas dégénéré. Votre chef a montré pour votre vaillance une grande estime quand il vous a confié, à vous, nouvelles recrues, le poste le plus important, et s'est reposé sur votre courage du premier résultat de la lutte. Que les guerres ne vous effraient pas, vous qui toujours avez appris la guerre. Ne vous laissez point séduire par ce qui périt, quand vous voyez déjà devant vous les biens éternels. Vous n'avez plus qu'à les saisir avec courage ; ce sont les rangs ennemis qu'il faut traverser pour les avoir. Si la condition vous paraît dure, songez que ces rangs, notre Roi les a traversés avant vous.

« Ce n'est point une bouche étrangère, c'est lui-même qui nous l'apprend ; écoutez : Vous aurez à souffrir dans le monde ; mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde. A lui donc, à lui, toujours avec confiance, que vos cœurs et vos voix adressent leurs prières au milieu des tourments. Si vous l'invoquez avec foi, sa fidélité ne vous manquera pas ; car il en a fait la promesse à tous les siens en leur disant : Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Au reste, je me donnerai moi-même pour exemple de la vérité de ces paroles divines. Pendant que, hier, suspendu au chevalet, j'étais déchiré par d'intolérables douleurs, j'ai imploré par mes larmes notre miséricordieux Seigneur, et voilà qu'aussitôt il m'a apparu portant dans ses mains le signe glorieux de notre rédemption, et m'a dit : Que la paix soit avec toi, Victor ; ne crains rien ; je suis Jésus, qui souffre en mes Saints leurs injures et leurs tourments. A cette voix, j'ai senti se répandre dans tout mon être une si grande force, que les supplices n'ont plus été rien pour moi. C'est pourquoi, frères bien-aimés, souvenez-vous de celui qui s'est fait votre force. Les yeux attachés sur le Seigneur Jésus, créateur de toutes choses, considérez la route qu'il a suivie, le terme où il est arrivé ; et ne vous laissez pas effrayer par les vaines menaces des mortels, quand vous avez devant vous la société des anges immortels qui vous est promise. Souffrez ces supplices d'un instant, afin de pouvoir conquérir en vainqueurs des trésors immortels. Autrefois, vous eussiez mieux aimé périr qu'être vaincus, bien que cette mort eût été pour vous la mort éternelle ; aujourd'hui, je vous en conjure, ne refusez pas une victoire qui va vous assurer un royaume pour toute l'éternité ».

Cependant, on avait envoyé des satellites pour enlever et traîner au Forum le bienheureux Victor, avec les généreux soldats que ses paroles venaient d'armer pour le combat. Le bruit s'en répandit, et aussitôt la ville presque entière se précipita à l'envi pour jouir de ce spectacle. Chez les uns, c'était une fureur aveugle et insensée ; d'autres, animés d'un meilleur esprit, désiraient voir la lutte du saint Martyr contre le diable. La foule confuse du peuple qui accourait de toutes parts se mêlait en tumulte ; l'air était rempli de clameurs bruyantes. De tous côtés on lançait contre le saint Martyr les malédictions et les injures ; mais lui opposait à tous ces traits un courage d'autant plus indomptable. Les impies voulaient le forcer de rappeler au culte des dieux les soldats qu'il en avait détournés. « Il ne m'est pas permis », répondit-il, « de détruire ce que moi-même j'ai édifié ». On interrogea donc les bienheureux soldats Alexandre, Félicien et Longin ; ils persévérèrent fidèlement dans la confession du Christ. Bientôt, par l'ordre de l'empereur, le glaive leur trancha la tête. Ainsi, par le sacrifice de leurs corps mortels, ils ont conquis la vie pour l'éternité.

Quand saint Victor vit les bienheureux soldats livrés à la mort, il supplia le Seigneur, d'une voix baignée de larmes, de daigner l'associer à leur martyre et à leur gloire, puisqu'il avait été, après Dieu, l'auteur de leur foi et du généreux témoignage qu'ils venaient de lui rendre. Le peuple, en l'entendant, poussa aussitôt des cris de fureur, et les coups pleuvaient de toutes parts sur le glorieux Martyr. Pour la seconde fois, on le suspendit au chevalet et on le tortura cruellement à coups de bâtons et de nerfs de bœuf. Mais à la fin, les bourreaux, vaincus par sa constance, le reconduisirent en prison. Il y demeura trois jours, persévérant dans la prière et recommandant au Seigneur son martyre avec une grande contrition de cœur et d'abondantes larmes.

A la nouvelle de la constance du bienheureux Victor, le cruel César, comme un bourreau plus furieux que les autres, et qu'on a réservé pour porter le dernier coup, ordonna qu'on amenât sa victime. Dans l'interrogatoire, le Martyr, persévérant dans sa foi, confessa le vrai Dieu comme il l'avait toujours fait. C'est pourquoi la fureur et la rage se déchaînèrent encore une fois contre le soldat du Christ; on renouvela contre lui les menaces, les terreurs, les malédictions, les injures. Cependant Maximien s'est fait apporter un autel de Jupiter. En un moment on le dresse devant lui, et un prêtre sacrilége est là, tout prêt pour le sacrifice. Puis l'empereur dit au bienheureux Victor : « Brûle de l'encens, apaise Jupiter et sois notre ami ». A ces paroles, le généreux soldat du Christ, enflammé des célestes ardeurs de l'Esprit-Saint et ne pouvant contenir plus longtemps son zèle, s'approcha de l'autel comme pour sacrifier ; d'un coup de pied, il l'enleva à la main du prêtre qui s'y tenait appuyé et l'étendit à terre. Aussitôt l'odieux empereur lui fit couper le pied. Le Martyr offrit ce membre au Seigneur Jésus-Christ, son Dieu et son roi, comme un parfum d'une agréable odeur, servant de prémices au sacrifice de tout son corps.

Enfin, le moment est venu où il va rendre au Seigneur son corps et son âme. D'après un ordre de l'empereur, on le conduit vers la meule d'un meunier. Il y marche d'un pas joyeux et alerte, comme s'il n'avait encore rien souffert. Les cruels licteurs, exécutant la sentence de l'odieux et barbare tyran, jettent le corps du glorieux Martyr sous cette meule qui doit le broyer en un instant dans sa rotation rapide. Le froment choisi du Seigneur est en effet broyé sans pitié ; les heureux ossements de l'invincible Martyr sont cruellement brisés. Mais la machine est tout à coup divinement renversée, et le Martyr paraissait respirer encore. Les bourreaux, pour rendre la victoire pleine et parfaite, tranchèrent avec le glaive cette tête consacrée par tant de courageux témoignages rendus au Seigneur, et glorifiée par tant et de si grands combats. Au même instant, on entendit descendre du ciel, au-dessus du Martyr, une voix qui disait : « Tu as vaincu, bienheureux Victor, tu as vaincu ! »

Après l'exécution, le malheureux Maximien, en qui les démons s'étaient fait comme un odieux sanctuaire, espéra vaincre enfin ceux qui jusque-là l'avaient vaincu, et triompher d'eux après leur mort ; mais c'était un nouveau lustre qu'il allait ajouter à la gloire des Martyrs. Pour empêcher qu'on leur rendît aucun des honneurs de la sépulture, il ordonna de jeter leurs corps en pâture aux poissons, dans le bras de mer qui ceint la ville du côté du midi. La paternelle tendresse du Seigneur avait des desseins bien différents. Afin d'assurer à ses Saints un culte et des honneurs, et aux fidèles, dans la suite des siècles, une protection puissante, il fit glisser rapidement sur les flots, par le ministère des anges, les corps des Saints, qui furent

laissés intacts sur le rivage opposé. Là, les chrétiens les ensevelirent dans une crypte taillée dans la pierre vive avec une certaine élégance, et non sans beaucoup de travail. Dieu les honora par un grand nombre de miracles; et leurs mérites obtiennent à ceux qui les invoquent pieusement beaucoup de bienfaits, au nom de Jésus-Christ notre Dieu et notre Seigneur, à qui soient louange éternelle et puissance, honneur et empire, avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. *Amen.*

De nombreux miracles furent accomplis auprès du tombeau de saint Victor dès que ses vénérables dépouilles y furent ensevelies, nous dit l'auteur des Actes de son martyre. Comme il serait trop long de les rapporter tous, nous nous contenterons de choisir les plus légendaires.

Un homme, à la fois très-riche et très-vertueux, fournissait dans sa maison la nourriture temporelle à un pauvre nommé Avitus, dans l'espérance de la récompense éternelle. Afin de participer un jour à l'abondance de ses mérites, il sustentait son indigence avec ses richesses. Cet Avitus n'était pas seulement réduit à une extrême misère, il avait aussi perdu presque entièrement la vue, sans espoir de la recouvrer. Son bienfaiteur ne se contentait pas de lui fournir la nourriture qui lui était nécessaire, il lui témoignait aussi sa tendre compassion en lui procurant tous les remèdes qui pouvaient soulager ses yeux malades. Comme les remèdes matériels étaient tous impuissants, il eut recours à la prière et à l'intercession des Saints. D'après ses conseils, Avitus fit de nombreux pèlerinages aux divers lieux où se conservaient de saintes reliques, mais son infirmité n'en reçut aucun soulagement. Il se désolait et se désespérait. Son bienfaiteur ayant appris les nombreuses guérisons obtenues par divers malades auprès du tombeau de saint Victor, exhorta son pauvre aveugle à vénérer les reliques du glorieux martyr, et il s'offrit pour le conduire jusque dans la crypte. Avitus avait résolu de ne plus rien tenter pour obtenir une impossible guérison ; mais, vaincu par la charité pressante de celui qui le comblait de témoignages d'affection, il se laissa conduire devant le tombeau de saint Victor. Là, son bienfaiteur et lui s'agenouillèrent et prièrent longtemps avec beaucoup de ferveur. Lorsque Avitus se releva, il était guéri. Il s'en revint joyeux et bénissant Dieu, n'ayant besoin de personne pour guider ses pas.

Une femme, à qui la mort avait enlevé depuis longtemps son mari, n'avait d'autre soutien qu'une fille unique, dont la piété filiale consolait sa tristesse. Mais cette fille tomba malade, et, après quelques jours de souffrance, rendit le dernier soupir. La douleur de sa mère fut sans mesure. Elle repoussa toute consolation, ne voulut entendre aucun conseil, devint comme privée de raison. Les larmes, les sanglots, les soupirs sont d'abord la seule expression de sa douleur immense. Bientôt elle profère des paroles et pousse des cris ; elle invoque Dieu ; elle appelle sa fille ; elle implore les Saints. Le nom de saint Victor se présente alors à sa mémoire et elle se souvient de tous les prodiges admirables que Dieu a daigné opérer par ses reliques. Elle a recours à son intercession et le prie de tout son cœur. S'adressant à lui, dans la véhémence de ses prières, elle s'écrie : « Je sais, bienheureux Victor, je sais, malheureuse femme que je suis, quel est votre pouvoir auprès du Très-Haut. Je sais quels bienfaits vous avez accordés à d'autres infortunées et quelle est votre bonté pour ceux qui vous implorent. Que ma pauvre âme, ô bienheureux martyr, éprouve l'étendue de vos mérites auprès de Dieu. En perdant ma fille, j'ai perdu ma dernière consolation. Si vous le vouliez, ô Victor, vous obtiendriez facilement de la misé-

ricorde de Dieu la grâce que je désire ». Cependant tout fut disposé pour les funérailles. Les voisins étaient accourus ; ils avaient passé la nuit en prières auprès du corps de la jeune fille. Vint le moment de lui rendre les pieux devoirs de la sépulture ; des mains amies la portèrent au cimetière. Sa mère accompagna le convoi funèbre en jetant des cris de douleur et de désespoir. Quand on fut arrivé auprès de la fosse qui devait recevoir le cadavre, la mère, éplorée et défaillante, se précipita sur le corps glacé de sa fille, l'embrassant avec délire, redisant son nom d'une voix entrecoupée par les sanglots : « O ma fille chérie », s'écria-t-elle, « ô lumière de mes yeux, ô joie de ma vieillesse, devais-je te survivre ? Si je n'ai pas pu te précéder dans la tombe, que du moins je ne tarde pas à t'y suivre ! » Tout à coup, pendant qu'elle exprime ainsi sa douleur amère, le cadavre de la jeune fille s'agite. On dirait qu'elle vient d'entendre la voix du Sauveur lui disant : « Lève-toi, je te l'ordonne ». En présence d'une foule nombreuse, dont les yeux ravis suivent avec stupeur ses mouvements, celle qui était morte revient à la vie. Elle se dresse dans son cercueil. Sachant la cause du deuil qui l'entoure, elle appelle sa mère et l'exhorte à se réjouir. Quels furent les transports de l'heureuse mère en recevant dans ses bras sa fille ressuscitée ! En présence d'un pareil miracle, qui pourrait ne pas reconnaître la puissance de Dieu et l'intercession de saint Victor ? La mère, dont la douleur a fait place à la joie la plus vive, se dirige vers l'église de Saint-Victor, avec sa fille et celui qui l'a tenue sur les fonts sacrés. Les témoins de cette merveilleuse résurrection les accompagnent, et tous ensemble rendent à Dieu et au saint martyr de ferventes actions de grâces.

Une femme de mauvaise vie, nommée Julie, qui se traînait depuis longtemps dans la fange de la luxure, entra avec autant de présomption que d'irrévérence dans cette crypte où sont conservés les corps des Saints. Une punition divine montra bientôt qu'elle n'avait franchi le seuil de ce lieu sacré ni par un sentiment de vénération, ni par un accident involontaire, elle perdit la vue au même instant, frappée d'une complète cécité. Ce châtiment, qui affligeait son corps, devait être un bien pour son âme. Cette malheureuse, ou plutôt cette heureuse femme, se sentit éclairée intérieurement pendant que les ténèbres l'enveloppaient à l'extérieur. Elle comprit tout à coup dans quel aveuglement spirituel elle avait vécu jusqu'alors. Au lieu de déplorer le malheur qui venait de la frapper, elle ne songea qu'à se repentir de la vie coupable qu'elle avait menée avec tant de folie. Elle détesta ses crimes passés ; elle promit à Dieu de vivre chastement à l'avenir. Bien plus, elle fit vœu, si elle recouvrait la vue, de couler le reste de ses jours à l'ombre d'un cloître, consacrée au service de Dieu. Telle fut la ferveur de sa prière, que la vue lui fut entièrement rendue. Elle se hâta aussitôt d'accomplir le vœu qu'elle avait prononcé. Elle reçut le voile religieux, devint aussi pieuse qu'elle avait été dissipée, et donna jusqu'à la fin de sa vie l'exemple des plus admirables vertus.

Le dimanche des Rameaux, pendant que le peuple se rendait en procession à l'église du bienheureux apôtre André pour bénir les fleurs, ainsi qu'on a coutume de le faire ce jour-là, en portant avec beaucoup de respect et de dévotion la tête de saint Victor dans une châsse en bois, un gardien de l'Eglise, excité par un étrange esprit de blasphème, commença tout à coup à répandre avec méchanceté le poison de ses paroles. Il se moquait de la dévotion du peuple, disant qu'il était superstitieux de rendre tant d'honneurs à un morceau de bois inutile, et qu'il n'y avait rien dans la châsse qui fût digne de tant de vénération. Bientôt un châtiment céleste

punit ce contempteur des choses saintes. Un de ses yeux fut frappé de cécité, et sa bouche, horriblement déformée, s'étendit du côté gauche jusqu'à l'oreille. Le malheureux, couvert de honte et souffrant beaucoup, se repentit de sa faute et demanda publiquement pardon de ses blasphèmes. Il promit que, s'il recouvrait la santé par l'intercession du saint martyr, il serait tout le reste de sa vie dévoué à la gloire de son culte. Ses prières, quoique vives et pressantes, n'obtinrent pas subitement leur effet. Il devait porter quelque temps le châtiment de sa faute. Il passa une année entière dans son humiliation et dans sa douleur. Enfin, le cours de l'année ramenant le dimanche des Rameaux, le peuple, selon l'usage, se rendit encore à l'église de Saint-André en portant les reliques de saint Victor. Le malheureux, se tenant sur le passage de la procession, s'écria : « O bienheureux saint Victor, pardonnez-moi mon impiété ; illuminez mon œil aveuglé ; rendez à ma bouche sa forme première. J'ai assez souffert ! Je vous promets de me consacrer tout entier à votre service si vous exaucez ma prière ». Aussitôt la bonté divine eut pitié de cet infortuné, et, à cause de son repentir, le remit dans l'état où il était avant ses blasphèmes. Il remercia Dieu de ce bienfait et, tout le reste de sa vie, eut beaucoup de dévotion pour le culte du bienheureux martyr.

Un homme, à la fois pauvre de biens et d'esprit, vit en songe un guerrier, au visage radieux, aux vêtements éblouissants, qui lui adressa ces reproches sévères : « Pourquoi cette négligence ? Pourquoi es-tu plus paresseux que les autres ? Pourquoi ne te hâtes-tu pas d'aller, toi aussi, à l'église de la bienheureuse Marie toujours Vierge pour y offrir tes prières ? » Cet homme se réveilla, effrayé de ce qu'il venait de voir et d'entendre et s'empressa de se rendre à l'église de Saint-Victor ; mais sa frayeur diminuant, la paresse le gagna, il se coucha de nouveau et se rendormit. Saint Victor lui apparut une seconde fois, lui parla plus sévèrement et lui ordonna de porter à l'église, au lieu de cierge, une baguette de fer qu'il avait dans un coin de sa maison. Cet homme, cette fois, ne songea pas à désobéir à la voix qui avait troublé son sommeil. Il chercha sa baguette de fer, et, l'ayant trouvée, courut d'un pas pressé vers l'église, qui était déjà remplie par une foule innombrable. C'était la nuit qui précédait le jour de la fête de Saint-Victor. Selon l'usage de la Provence, le peuple s'était rassemblé dans l'église, pour y passer toute cette nuit dans une veille pieuse, récitant des prières et chantant les louanges du saint Martyr. Chacun des assistants tenait en main un cierge allumé. Cette multitude de flambeaux transformait en jour radieux les ténèbres de la nuit. Notre homme, seul, n'avait point de cierge et ne savait que faire. Enfin, il eut une idée. Avisant un des frères chargés de maintenir le bon ordre dans cette foule si nombreuse, il lui demanda un cierge et lui offrit, en échange, sa baguette de fer. Mais le frère ne voulut rien entendre, et lui répondit qu'il ne lui donnerait pas ce qu'il lui demandait. Ce n'était pas la première demande de ce genre qu'il recevait et il en était fatigué. Le malheureux, qui se voyait condamné à n'avoir d'autre cierge que sa baguette de fer, désolé d'être repoussé par les hommes, se tourna vers les Saints. « O bienheureux Victor », s'écria-t-il, « c'est vous qui m'avez fait venir ici. Vous connaissez ma pauvreté ; j'ai apporté ce que vous m'avez prescrit. Je suis le seul qui ne puisse avoir un flambeau. Me résignant à ma honte, je vais élever ma baguette de fer comme un cierge. Daignez agréer la bonne volonté que j'ai de vous honorer comme les autres ». Il dit et dressa sa baguette de fer de la même manière que tous les autres assistants dressaient leurs cierges. Voilà que tout à coup l'extrémité de sa

baguette s'enflamme et brûle comme un flambeau de cire. Elle jette plus d'éclat que les cierges qui l'environnent. Les premiers témoins de ce prodige éclatent en cris d'admiration. Le récit du miracle vole bientôt de bouche en bouche. Tout le peuple chante avec une nouvelle ferveur les louanges de saint Victor.

Saint Victor est toujours représenté en costume militaire, et souvent, comme saint Georges, monté à cheval, armé d'une lance et terrassant un monstre. On le voit aussi renversant du pied l'autel où l'on voulait lui faire offrir de l'encens. — On le représente aussi avec les trois soldats qu'il convertit et fit baptiser tandis qu'on le gardait en prison. — Les imagiers français lui ont souvent mis en main un petit moulin à vent. On lui donne aussi un étendard, comme à un chevalier. L'abbaye de Saint-Victor, à Paris, avait pour armes une roue, peut-être comme indication d'engrenages; car certaines relations ne parlent pas tant d'un moulin que d'un mécanisme destiné à broyer.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE SAINT-VICTOR.

Avant la Révolution de 1793, la ville de Marseille possédait presque entier le corps de l'illustre martyr saint Victor; une grande partie de ses ossements était conservée dans la cathédrale. L'abbaye de Saint-Victor gardait sa tête renfermée dans un très-riche reliquaire.

La Révolution a privé Marseille de presque toutes ces reliques. Il n'y reste plus que deux ossements de la jambe de saint Victor ou de ses compagnons, martyrs à Marseille. Ils furent replacés dans l'église de l'antique abbaye par M. de Clapiers, curé de Saint-Victor, à la réouverture des églises. On les possède encore. Ils sont aujourd'hui enfermés dans une petite châsse placée au-dessus de l'autel dédié à saint Victor. A côté de ces reliques se trouve un globe de cristal contenant de la terre teinte du sang de saint Victor.

Un mot maintenant sur le pied droit qui fut coupé au saint Martyr par ordre de l'empereur Maximien. Le pape Urbain V, qui avait été abbé de Saint-Victor de Marseille et qui possédait cette précieuse relique, en fit don à Jean, duc de Berry et frère de Charles V, roi de France. Ce prince, à son tour, la donna à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où elle a été conservée jusqu'à la Révolution. A cette époque désastreuse, elle fut sauvée de la profanation, et elle se trouve maintenant dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet. Le pied est entier, recouvert de sa peau et sans aucune marque de corruption : il est seulement desséché.

L'abbaye de Saint-Victor-les-Paris, communauté royale de Chanoines réguliers, fut une pépinière de saints, de savants, de grands hommes. Les seuls Hugues, Richard, et Adam de Saint-Victor suffisent pour en immortaliser la gloire dans l'Eglise. Bien d'autres, après eux, jusqu'au poëte Santeuil, chanoine de Saint-Victor, ont illustré ce monastère, sanctuaire de la sainteté et de la science, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par des magasins de vins. L'église a été démolie, les tombeaux qu'elle renfermait profanés, et les reliques dispersées.

La prison, sanctifiée par la captivité de saint Victor, existe encore dans un état de conservation suffisant, au fond d'une galerie voûtée qui sépare de grandes salles de construction romaine, qu'on appelle vulgairement caves Saint-Sauveur, parce que le couvent de Saint-Sauveur, à la place de Linche, a été bâti au-dessus de ces constructions en grand appareil romain.

Une partie de ses reliques donna naissance, en 1051, au monastère de Saint-Victor l'Abbaye, au diocèse de Rouen. La châsse qui contient ces précieux restes est encore portée en ce lieu chaque année en procession.

L'antique récit du martyre de saint Victor, recueilli par Dom Ruinart, a été mis en français par Drouet de Maupertuy, revu et publié par les RR. PP Bénédictins de la congrégation de France. Il est si beau dans ses moindres détails, que nous avons cru devoir le substituer à l'abrégé du P. Giry. Nous nous sommes aussi servi de la *Vie de saint Victor,* par M. l'abbé Bayle; et de *Notes locales* fournies par M. le curé de Saint-Victor. — *Cf.* Godescard, Bailliet, *Acta Sanctorum,* etc.

SAINT ANTIMOND, APOTRE DES MORINS,

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE THÉROUANNE

VIe siècle.

Cujus patientia vinci non potest, ille perfectus esse probatur.
Celui dont la patience est invincible prouve qu'il est parfaite.
Saint Anselme.

Clovis avait reçu le baptême, et saint Remi, l'apôtre des Francs, l'archevêque de la vaste province ecclésiast que de Reims, désirait ardemment voir s'étendre de plus en plus le règne de Dieu dans les vastes pays commis à sa sollicitude pastorale. Alors il jeta les yeux sur Thérouanne et Boulogne, les deux capitales de la partie de sa province, baignée par la mer, et il vit dans quelle désolation spirituelle se trouvait cette contrée, que jadis Victrice avait rendue florissante. Partout, des ruines déplorables avaient remplacé les belles proportions de l'édifice chrétien; des plantes sauvages et stériles croissaient en toute liberté là où s'élevait majestueux et fécond l'arbre de la foi : la Morinie presque tout entière était redevenue païenne; car, si les exemples de saint Maxime avaient brillé d'un vif éclat comme une étoile resplendissante au milieu de cette nuit ténébreuse, sa parole n'avait pu ramener à la lumière de l'Evangile ces peuples infortunés assis à l'ombre de la mort.

Non loin de la cité de Reims vivait un solitaire d'une grande sainteté. Son zèle pour la gloire de Dieu l'avait d'abord fait sortir du milieu des sollicitudes de cette vie pour l'élever aux fonctions sublimes du sacerdoce. Puis, jaloux de s'élever encore à une plus haute perfection, il avait renoncé à l'exercice de son ministère pour vivre d'une vie de contemplation et d'union à Dieu, et ne plus s'occuper que du soin de son salut. C'est sur lui que saint Remi arrêta ses regards; il pensait en effet, et avec raison, qu'un peuple depuis longtemps endurci et rebelle, comme étaient les Morins, avait bien plutôt besoin d'un modèle parfait de toute sainteté que des brillants discours et des savantes controverses d'un homme versé dans les sciences humaines.

Il fit donc venir le pieux solitaire, et lui fit part de son dessein. Plein de crainte en apprenant une nouvelle à laquelle il s'attendait si peu, le saint anachorète rejette d'abord la proposition de l'archevêque, qui insiste et lui parle avec tant de force de l'excellence de la charité, de sa prééminence sur toutes les autres vertus, que la résolution première du solitaire s'ébranle, sans que néanmoins son consentement soit encore obtenu. Enfin, saint Remi lui fit un tableau si vif et si attendrissant des misères affreuses dans lesquelles se trouvaient plongés les peuples de la Morinie, l'Esprit-Saint donna à sa parole tant de force persuasive, que les entrailles de la charité du bienheureux serviteur de Dieu s'émurent profondément, et il consentit à recevoir sur ses épaules le joug de l'épiscopat. Il consentit dès lors à se faire tout à tous, à devenir le serviteur de ses frères, à faire l'œuvre bonne

par excellence, à donner au Seigneur la plus grande marque possible de charité et de dévouement, il s'éleva à la perfection de l'imitation du Sauveur ; car telle est l'idée que les saints Pères nous ont donnée du sacerdoce dans sa plénitude.

C'est alors que, transporté d'un saint enthousiasme, Remi s'écria :« Jusqu'à présent vous avez fui le monde, maintenant, ô homme de Dieu, vous aurez à lutter contre le monde. Vous rencontrerez des cœurs durs, des têtes de roches; mais le glaive de Dieu est plus fort que l'épée la mieux trempée. Combattez vaillamment contre le monde, renversez le monde, soyez l'ennemi déclaré du monde, et que ce titre vous serve en même temps de nom pour vous désigner désormais : *Esto et vocare Anti-mundus* ». Depuis lors, en effet, c'est sous le nom d'Antimond (opposé au monde) qu'on a toujours désigné le saint personnage, à tel point que le nom qu'il portait auparavant s'est tout à fait perdu.

Cependant un obstacle imprévu, et dont on ignore la cause, l'empêcha pendant trois années entières de se rendre dans le diocèse confié à ses soins. On croit que l'opposition venait de Chararic, ce prince ne pouvant rien souffrir qui vînt ou parût venir de Clovis. Antimond profita de ces trois années pour se rendre de plus en plus digne de la mission que Dieu lui avait donnée. Il redoubla d'ardeur dans ses prières, de rigueur dans ses jeûnes, et il eut le bonheur de jouir bien souvent des entretiens de saint Remi et de saint Waast. Enfin, l'heure de la grâce et de la miséricorde sonna pour la Morinie, et, l'an 500 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, Antimond put se mettre en route et faire son entrée dans son diocèse. Cette entrée ne fut point brillante ni joyeuse ; elle ressemblait bien plus à la marche pénible du Seigneur montant au Calvaire qu'au solennel triomphe du jour des palmes. Les enfants, les hommes et les femmes allaient partout au-devant de lui ; les places publiques, les carrefours, tous les lieux où passait l'homme vénérable étaient aussitôt remplis de monde ; mais ces femmes, ces enfants, ces hommes n'étaient pas venus pour lui offrir de symboliques présents, d'affectueuses paroles. Les sarcasmes, les plaisanteries, des imprécations, des injures grossières et des paroles de colère, des menaces, voilà quels furent les tributs de bienvenue qu'apportèrent à saint Antimond nos aveugles aïeux. Ils furent sur le point d'en venir aux voies de fait et aux coups ; mais l'admirable reflet du calme et de l'harmonie de toutes les puissances de son âme, qui se manifestait sur tout son extérieur, et la patience inébranlable qu'il opposait à toutes leurs attaques sans que sa face trahît la moindre émotion, les contenait, bien malgré eux, dans leur fureur.

Enfin, les plus hardis et les plus provocateurs de la troupe insensée lui demandèrent avec dérision ce qu'était donc venu nous annoncer de si rare et de si beau ce Christ qu'il prêchait, et quels prodiges il savait donc faire pour leur demander de croire en lui. Antimond se contenta de leur répondre : « Je ne suis point venu pour faire des prodiges ; j'en ferai un seul toutefois, et celui-là sera décisif. Couvrez-moi d'opprobres, accablez-moi d'injures, continuez de me traiter comme vous l'avez fait jusqu'ici, je vous défie de jamais me faire perdre le calme et la paix que je tiens de Jésus-Christ : voilà le plus grand des prodiges, d'avoir su par Jésus-Christ remporter la victoire sur les passions ».

Cette invincible patience ébranla Chararic et l'amena à des sentiments plus modérés. Il vit bien qu'Antimond n'était point venu pour faire les affaires de Clovis, mais bien pour s'occuper exclusivement des choses du

ciel. Il vit qu'il ne cherchait point à amasser, qu'il se contentait de peu de nourriture, de peu de sommeil, qu'il était d'une humilité et d'une soumission parfaites dans ce qui était du domaine temporel. Il vit qu'il était sans cesse occupé, et qu'il travaillait immensément la nuit et le jour dans Thérouanne et dans Boulogne. L'exemple du saint évêque fit une impression profonde sur son esprit, et, grâce à la liberté que lui laissa le prince, beaucoup se laissèrent instruire par Antimond et furent assez heureux pour recevoir le don de la foi et du baptême, et être inscrits au nombre des enfants de l'Eglise.

Il paraît que le saint évêque ne se borna point aux limites de son diocèse, et qu'il prêcha aussi l'Evangile dans divers endroits des Flandres et chez les Ménapiens.

On croit que ce fut saint Antimond, ou son successeur Athalbert, qui construisit une église sur la colline de Clarques, auprès de Thérouanne. Cette tradition est, du reste, confirmée par la coutume qui fut exactement observée jusqu'à la destruction de Thérouanne. Chacun des nouveaux évêques de cette ville, avant de faire son entrée dans Thérouanne, se rendait d'abord dans l'église de Clarques, où il prenait les vêtements pontificaux, et où tout le clergé venait le chercher pour le conduire à l'église de Notre-Dame, qui était la cathédrale. L'église de Clarques peut donc être regardée comme l'église la plus ancienne bâtie par les Chrétiens dans ce pays; car l'église de Saint-Martin, située dans une île de la Lys, avait été primitivement consacrée au dieu Mars, et bâtie par les païens.

On lisait sur une pierre très-ancienne placée dans l'église de Thérouanne avant sa destruction, que saint Antimond gouverna pendant dix-neuf ans l'église des Morins. Il y montra une douceur si grande et si constante, qu'à son nom déjà bien significatif d'Antimond, les habitants de ces contrées en ajoutèrent un autre non moins glorieux. Toujours, en effet, on l'a nommé le pasteur doux et débonnaire.

L'abbé Van Drival, *Vies des Saints de l'ancien diocèse de Thérouanne*: — Cf. P. Malbrancq et les *Bréviaires* de Saint-Omer et Arras.

SAINT ARBOGASTE,

DIX-NEUVIÈME ÉVÊQUE DE STRASBOURG ET PATRON DU DIOCÈSE

678. — Pape : Agathon. — Roi de France : Dagobert II.

Hæc virtus humilitatis via est ad patriam, corona regia, decorata gemmis, margaritis ornata atque contexta.

La vertu d'humilité est la voie qui conduit à la patrie: c'est une couronne royale, ornée de perles, toute brillante et toute semée de diamants.

S. Laur. Just., *de Humilit.*, c. x.

Les auteurs ne s'accordent point sur la patrie de saint Arbogaste ; car les uns le font naître en Ecosse ou en Irlande, et les autres en Aquitaine. Les Bréviaires de Strasbourg et la Vie composée par Uthon, un de ses suc-

cesseurs, lui donnent pour patrie l'ancienne Aquitaine, connue plus tard sous le nom de Guyenne. Ses parents, qui tenaient un rang distingué dans cette province, lui procurèrent une belle éducation, et Arbogaste répondit à leurs soins par sa piété et les progrès qu'il fit dans la vertu. Connaissant les dangers auxquels le chrétien est exposé au milieu des écueils d'un monde corrompu, il prit l'héroïque résolution de le quitter. Ses parents firent tous leurs efforts pour le retenir au milieu d'eux ; mais Arbogaste avait appris à se vaincre et à résister aux importunités de la chair et du sang. Il se déroba aux empressements de parents tendrement chéris et se rendit, vers l'an 660, dans les montagnes des Vosges, pour y chercher une retraite. La Providence le conduisit dans la forêt qu'on nomma depuis la *forêt sainte*, à cause des saints anachorètes qui l'habitèrent en différents temps et des monastères qui y furent bâtis successivement. Arbogaste se fixa à trois lieues de Haguenau, près de la rivière de Saur, appelée vulgairement Sur, et mena une vie très-austère.

Heureux d'avoir trouvé cette solitude, le saint homme s'avança rapidement dans la voie de la perfection, n'ayant d'autre désir que de vivre ignoré des hommes : mais ses vertus ne purent rester inconnues et les peuples vinrent, malgré lui, l'entourer de leurs hommages. Il semble que les honneurs se plaisent à suivre l'humble vertu qui les fuit ; car la forêt qu'habita Arbogaste cessa bientôt d'être une solitude. Le pieux anachorète y devint le père d'une multitude de fervents cénobites, qui se joignirent à lui et le mirent à même de construire une église en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Martin de Tours. Les offrandes de ceux qui vinrent de toutes parts s'édifier à la vue de ses vertus, et surtout les libéralités de Dagobert II, lui procurèrent les moyens de faire bâtir un monastère, qui fut appelé Surbourg.

Cette abbaye jouit, dans son origine, d'une espèce de souveraineté régalienne, comme toutes les abbayes de fondation royale. La règle de Saint-Benoît y était encore en vigueur en 830, sous l'abbé Hildimunde ; mais plus tard le relâchement s'y introduisit. Nous ignorons l'époque de la sécularisation, parce que ses titres ont été perdus. Le premier doyen de Surbourg dont il est fait mention dans l'histoire, est un certain Ulrich, en 1227. Cette collégiale était composée, en 1364, de douze chanoines et d'un prévôt : ces prévôts étaient toujours tirés des premières familles d'Allemagne et d'Alsace, et parmi lesquels Frédéric de Lichtemberg, Erasme de Limbourg et Jean de Manderscheidt furent élevés sur le siége épiscopal de Strasbourg.

Surbourg, village ouvert, situé au milieu des forêts, se vit souvent exposé à la fureur des brigands et aux ravages des armées ennemies, qui désolèrent si souvent l'Alsace. Les pertes qui en résultèrent firent prendre, en 1354, une délibération capitulaire tendant à transférer cette collégiale à Saverne : mais ce projet ne fut point exécuté. Les différentes guerres, soit des rustauds, soit occasionnées par les troubles religieux, réduisirent ce chapitre, en 1600, à n'avoir plus que quatre chanoines. L'église collégiale de Surbourg existe encore et porte les caractères d'une haute antiquité. Un oratoire, placé à côté de la grande route et renouvelé en 1608, a été construit à l'endroit même où était situé l'ermitage de saint Arbogaste. En 1621 et 1623, les chanoines firent de nouvelles instances pour être transférés à Haguenau, lorsque la guerre des Suédois vint à fondre sur l'Alsace. Surbourg alors fut totalement ruiné, et l'office divin interrompu pendant quarante ans. Louis XIV, après la conquête de l'Alsace, fournit aux chanoines

les moyens de se rassembler et de recouvrer leurs biens. Enfin, en 1732, le cardinal Armand-Gaston de Rohan, évêque de Strasbourg, employa son crédit auprès des magistrats de Haguenau pour les faire consentir à la translation du chapitre de Surbourg dans l'église paroissiale de Saint-Georges de leur ville; les lettres de confirmation royale sont datées du mois de mai 1738. Le chapitre a consisté, jusqu'à la révolution, en douze canonicats.

Quand Dagobert II monta sur le trône d'Austrasie, il voulut s'attacher le pieux solitaire, et le fit venir dans son palais d'Isenbourg près de Rouffach. Arbogaste obéit aux vœux du monarque; mais il regagna presque aussitôt sa retraite, préférant les austérités de la pénitence aux douceurs et au faste de la terre. Dagobert trouva cependant moyen de l'en tirer : Lothaire, évêque de Strasbourg, venait de mourir, et le roi nomma Arbogaste pour lui succéder. Ce choix fut unanimement approuvé, Arbogaste seul s'y opposa. L'autorité du monarque, les vœux du clergé et du peuple triomphèrent enfin de sa résistance, et il se fit sacrer au milieu des acclamations générales.

Arbogaste resta sur le siége épiscopal ce qu'il avait été dans la solitude. Il conserva la même humilité dans l'élévation, le même esprit de paix dans le tumulte du monde, le même amour de la retraite dans l'embarras des affaires, et le même désintéressement dans l'administration des biens de l'Eglise. Sa douceur était celle d'un tendre père; car il suivait la sage maxime si souvent répétée par les Saints, qu'il valait mieux gouverner en père que commander en maître. Il ne prescrivait rien aux autres qu'il ne le pratiquât le premier; s'il était obligé de reprendre quelqu'un, il le faisait avec une telle bonté, qu'on en était touché. S'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, il ne l'est pas moins de gagner le cœur des hommes ou de les conduire sans la douceur. Il n'y avait personne qui ne désirât avoir pour supérieur un homme qui, par bonté et par humilité, se plaçait au-dessous de tous les autres. On obéissait avec plaisir, on prévenait même ses désirs, tant on était heureux de faire ce qui pouvait lui être agréable.

Son zèle pour le bien spirituel de son troupeau était sans bornes, et il pouvait dire, comme autrefois saint Augustin : « Je ne désire point d'être sauvé sans vous. Pourquoi le désirerais-je ? que dirais-je ? pourquoi suis-je évêque ? pourquoi suis-je dans le monde ? C'est pour vivre seulement en Jésus-Christ, mais avec vous : c'est là ma passion, mon honneur, ma gloire, ma joie; ce sont là mes richesses ».

L'idolâtrie dominait encore dans quelques parties du diocèse de Strasbourg, surtout dans les montagnes, et le vertueux pontife prit des mesures salutaires pour la conversion de ces peuples. Il avait tant de zèle pour le salut des âmes, qu'il eût voulu les gagner à Jésus-Christ par le sacrifice de sa vie même. Il était infatigable dans l'exercice des fonctions apostoliques; la grandeur des difficultés ne faisait qu'augmenter son courage et semblait y ajouter une nouvelle vigueur. Malgré la continuité de ses travaux il menait une vie fort austère; il saisissait avec joie toutes les occasions qu'il trouvait de souffrir dans l'exercice de son ministère; il gardait la plus stricte pauvreté pour se garantir du poison secret que la possession des richesses insinue dans le cœur, prétendant qu'un évêque ne pouvait être parfaitement mort au monde sans l'esprit de désintéressement, et il se prémunissait dans toutes les occasions contre tout ce qui aurait été capable d'affaiblir en lui cette vertu. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels et qui empêche les fruits de leurs travaux.

Un homme si parfaitement mort au monde et à lui-même, remporta facilement la victoire sur ses passions. Il jouissait toujours d'une égalité d'âme que rien ne pouvait troubler; car il était tellement maître de lui-même, qu'il ne lui échappait jamais ni plainte ni mouvement d'impatience. Ces heureuses dispositions lui acquirent une admirable pureté de cœur, d'où résulta dans un sublime degré l'esprit de prière, qui le conduisit à une éminente piété et qui produisit de si heureux succès pour la conversion des pécheurs. Rien n'était plus tendre que sa dévotion envers la sainte Vierge; il implorait toujours son secours et lui consacrait son troupeau. Il paraît que c'est à la grande dévotion que nos premiers pasteurs eurent constamment pour l'auguste Reine des cieux, qu'est dû l'ancien usage de regarder Marie comme la patronne de ce diocèse.

Arbogaste couvrit du voile de l'humilité ses travaux et ses entreprises : jamais il ne vantait ses succès; il cachait de même ses aumônes et les grâces particulières qu'il recevait du Seigneur. Il ne cessait de demander à Dieu la conversion des infidèles, et regardait comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, la propagation de l'Evangile dans son diocèse.

Tant de vertus lui méritèrent des faveurs singulières de la part de Dieu. Sigebert, fils unique de Dagobert II, chassait un jour dans la forêt d'Ebersheim : un sanglier d'une grosseur énorme, qu'on poursuivait avec chaleur, vint en furie à la rencontre du jeune prince, éloigné en ce moment des autres chasseurs. Son cheval, effrayé, prit le mors aux dents et s'enfuit avec une telle rapidité, que Sigebert fut renversé à terre et foulé aux pieds de l'animal fougueux. Quelques historiens disent qu'il fut dangereusement blessé de cette chute; d'autres avancent même qu'il en mourut. Qui pourrait concevoir la douleur de Dagobert et de toute la famille royale, en apprenant le funeste accident qui venait d'arriver à ce fils chéri, sur qui reposaient alors les espérances du royaume ? Le monarque en fut inconsolable, et la reine pensa en mourir de chagrin. Dans cette consternation on ne trouvait de ressources que dans l'évêque de Strasbourg. Arbogaste fut mandé à la cour : le respectable prélat s'empressa de se rendre à la voix de son roi; mais arrivé au palais d'Isenbourg, il versa d'abord le baume de la consolation dans le cœur du pieux Dagobert, puis demanda à s'enfermer seul dans la chapelle. Il n'est pas nécessaire de dire ici que le saint prélat offrit à Dieu de ferventes prières pour le fils du roi et passa toute la nuit en oraisons. Il présenta au Seigneur le chagrin d'une famille désolée, et le conjura de rappeler à la vie l'illustre rejeton de tant de glorieux monarques : le Seigneur exauça les humbles supplications de son serviteur; Sigebert recouvra la santé, et Arbogaste eut la consolation de le présenter sain et sauf à ses parents rendus au bonheur.

L'ivresse de la cour fut immense en revoyant ce jeune prince, arraché aux bras de la mort et rendu aux vœux ardents de sa famille et de tout un royaume. Comblé de bénédictions et élevé jusqu'aux cieux, le saint évêque voulut se dérober, par une prompte fuite, aux empressements et aux témoignages de reconnaissance et de vénération qui lui arrivaient de toutes parts; mais Dagobert le retint auprès de sa personne et lui offrit non-seulement des honneurs et des richesses, mais il lui aurait abandonné la moitié de son royaume, si le Saint l'eût désirée. Arbogaste refusa tout pour lui-même; car que pouvaient être des honneurs et des richesses à un homme qui n'estimait que la pauvreté ? Sachant cependant de quel secours les biens de ce monde peuvent être à l'Eglise, il accepta les offres du roi, à condition de transmettre à sa cathédrale les dons qui étaient offerts à sa

personne. Dagobert y consentit et abandonna à Arbogaste Rouffach, le palais d'Isenbourg avec tout son domaine, auquel on donna depuis cette époque le nom de *Haut-Mundat (munus datum)*, pour le distinguer du mundat de Wissembourg, accordé à l'abbaye de cette ville par le même prince. Dagobert remit l'acte authentique de cette donation entre les mains d'Arbogaste, en présence des seigneurs de sa cour, et le prélat, de retour à Strasbourg, l'ayant déposé solennellement sur le grand autel de sa cathédrale, en présence de son clergé, en fit don à Notre-Dame.

Cette générosité, ainsi que le miracle qu'Arbogaste venait d'opérer, lui gagnèrent tous les cœurs, et les peuples, qui étaient déjà pénétrés de la plus profonde vénération pour leur premier pasteur, élevèrent son nom jusqu'au ciel, le comparant aux grands prélats que le Seigneur avait suscités dans son Eglise pendant les IVe et Ve siècles, pour triompher de l'opiniâtreté de l'idolâtrie et des ruses de l'hérésie.

Cette donation du palais d'Isenbourg et de son territoire fut le premier germe de la souveraineté temporelle des évêques de Strasbourg; mais ce domaine ne fut pas aussi étendu dans son origine qu'il l'a été plus tard; car plusieurs prélats y ont ajouté de nouvelles terres.

Il comprenait d'abord Rouffach, le château d'Isenbourg et le village de Sundheim, détruit depuis longtemps, Soultz et Alschwiller, celui-ci détruit de même; Wunheim, Rimbachzell, Hartmannsweiler, Gundolsheim, Gueberschwihr, Pfaffenheim, Osenbir, Orschwihr, Soulzmath, Osenbach et Winsfelden, Herlisheim et Westhalten. Après la mort des derniers comtes d'Egisheim, Sainte-Croix, Egisheim, Wettolsheim et Obermorschwihr advinrent encore au mundat. A la fin du quatorzième siècle, Jungholz, Bollwiller, Hatstadt, Benwihr et Zellenberg y furent aussi réunis. Néanmoins le Haut-Mundat dépendait du diocèse de Bâle pour le spirituel.

Arbogaste continua à nourrir le troupeau qui lui était confié, en l'instruisant dans les voies du salut et en l'édifiant par de saints exemples. Il attendit ainsi l'arrivée du moment heureux où le Seigneur devait verser dans son sein une mesure de récompense pressée, entassée, comblée et surabondante. Son zèle et ses vertus parurent s'accroître encore à mesure qu'il approchait de ce terme. Souvent, après avoir passé le jour dans les travaux d'un ministère pénible et laborieux, il sortait de la ville, vers la nuit, pour s'entretenir avec son Dieu dans une petite cellule qu'il avait fait construire dans un bocage voisin sur les bords de la rivière d'Ill, qui lui rappelait son désert. C'est dans cette solitude qu'il venait méditer sur la grandeur et la sainteté de ses devoirs. Il pouvait dire, comme autrefois David : « Tous les jours votre loi, ô Seigneur ! est l'objet de ma méditation » ; car, de même que ce saint roi, il faisait de ces entretiens avec son Dieu un sujet de délassement et ses plus chères délices. C'est là qu'il négociait les intérêts de son peuple et que, comme un autre Moïse, il élevait au ciel des mains suppliantes. Rien ne put jamais l'arrêter ni lui faire perdre de vue une si sainte occupation. Son historien rapporte, qu'étant arrivé un soir sur les bords de la rivière où il avait coutume de trouver ordinairement une petite barque pour passer sur l'autre rive, et cette ressource ne s'étant pour lors point présentée, sa confiance en Dieu fut si grande, qu'ayant fait le signe de la croix sur les flots, il passa la rivière à sec et alla ainsi se mettre en prière au lieu accoutumé. Ce petit oratoire devint plus tard l'objet de la vénération des fidèles : il fut changé en un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qu'un doyen de la cathédrale de Strasbourg, nommé Charles, y fit construire en 1069. Respectés par les siècles, cet ora-

toire et le monastère adjacent ne purent trouver grâce devant la fureur destructive du sénat protestant de la ville, et on le fit démolir au mois de décembre 1530. On construisit à sa place une auberge qui existe encore.

Tout embrasé du feu sacré de l'amour de Dieu, Arbogaste était vivement touché à la vue des désordres lorsqu'il s'en glissait dans son troupeau; malgré tous ses soins et sa sollicitude, il eut à gémir sur quelques-uns et sur certains abus, contre lesquels il s'éleva; mais il ne perdit point la patience, espérant triompher, avec le temps, des obstacles qu'il rencontrait. Cette patience le soutint dans les moments d'épreuves et de peines, lui donna le courage de lutter contre l'ennemi et lui fournit les moyens nécessaires de maintenir le bien qu'il avait commencé.

Un des principaux soins d'Arbogaste fut aussi de former un bon clergé. Dans ces temps malheureux, où l'Eglise de Jésus-Christ n'avait point les ressources qu'elle trouva depuis, les évêques pourvoyaient à ce besoin, soit en instruisant eux-mêmes leurs prêtres dans de fréquents entretiens sur la religion, soit en les faisant assister à toutes les fonctions du saint ministère. Il ne suffisait pas de mener une vie exempte de tout reproche, il fallait encore cette science évangélique, sans laquelle le ministre de l'Evangile déshonore sa personne et ses fonctions; mais cette science, on ne pouvait l'acquérir qu'avec bien des difficultés, et les évêques étaient obligés à bien des sacrifices pour avoir des prêtres. Mais le zèle éclairé d'Arbogaste triompha encore des résistances qu'il éprouvait, et il eut le bonheur de se procurer de bons ouvriers, qui travaillèrent avec succès dans la vigne du Seigneur et gagnèrent un grand nombre d'âmes au ciel. La religion de Jésus-Christ s'étendit ainsi de plus en plus sous l'épiscopat du grand homme, dont le nom fut en vénération, non-seulement dans l'Alsace, mais encore dans les Gaules et les provinces voisines du Rhin. Il est à regretter que son épiscopat n'ait pas eu de plus longue durée, car il n'occupa le siége de Strasbourg que pendant cinq ou six ans. Sa précieuse mort arriva, selon l'opinion la plus probable, en 678; car Eddius, dans sa vie de saint Wilfrid, évêque d'York, nous apprend que ce prélat, en passant à Strasbourg pour se rendre à Rome, où il arriva au printemps de 679, fit une visite au roi Dagobert, et que ce prince, en reconnaissance de l'hospitalité que le prélat anglais avait exercée envers lui pendant son exil, lui offrit l'évêché de Strasbourg, que Wilfrid refusa. Comme tous les historiens placent la mort de saint Arbogaste au 21 juillet, il faut admettre que cette mort eut lieu en 678, parce que Dagobert n'aurait pas pu offrir, au commencement de l'année 679, un évêché qui n'eût pas été vacant. Quant à l'opinion de ceux qui prétendent que saint Arbogaste mourut en 668, elle est erronée; en effet, il est certain qu'à cette époque Dagobert II, qui nomma ce prélat à l'évêché de Strasbourg, était encore en Angleterre et ne monta sur le trône d'Austrasie qu'en 673, année de la mort de Childéric II, qui donna, cette même année, un diplôme à l'abbaye de Munster.

Saint Arbogaste, qui n'avait estimé dans l'épiscopat que la sainteté du ministère dont il était revêtu, donna à sa mort une marque éclatante de l'humilité qui avait été le fondement de ses vertus. Il demanda d'être enterré hors de la ville, sur une petite colline où l'on exécutait les criminels. Ce lieu, qui était auparavant un séjour de malédiction, devint le théâtre de la puissance du saint évêque. Dès le huitième siècle on y bâtit une chapelle en l'honneur de saint Michel; l'évêque Remi en fait déjà mention en l'accordant au monastère d'Eschau : le pape saint Léon IX consacra lui-même cette chapelle qui était située près de l'église des Augustins, où fut cons-

truit plus tard le couvent des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, appelé vulgairement le couvent de Sainte-Barbe.

CULTE ET RELIQUES.

A peine saint Arbogaste eut-il quitté ce monde, que son tombeau devint célèbre par le nombre et la grandeur des prodiges, qui furent comme le sceau de sa sainteté; c'est ce qui détermina saint Florent, son successeur, à relever ses reliques et à les exposer sur les autels. L'ancien martyrologe du IXe siècle parle de lui comme d'un Saint dont on célébrait la fête depuis longtemps. Les diocèses de Bâle, de Constance, de Worms et de Mayence lui rendent également un culte public, et il est, de temps immémorial, le patron du diocèse de Strasbourg.

Wimpheling et Berler nous apprennent que saint Florent détacha la tête de saint Arbogaste de son corps et en fit présent à l'église de Saint-Thomas, qu'il venait de fonder près de Strasbourg; quant au corps du saint Evêque, ce ne fut que vers le Xe siècle qu'on le transporta de la chapelle de Saint-Michel à l'abbaye de Surbourg. Il paraît qu'au milieu du XIe siècle ce corps fut partagé et qu'une partie parvint en la possession des Chanoines réguliers du monastère situé sur le bord de l'Ill, dont il a été question plus haut. Les reliques qui furent vénérées à Surbourg étaient renfermées dans un châsse dorée.

Lorsqu'en 1631 les Suédois eurent inondé l'Alsace, les Chanoines de Surbourg, ne se croyant pas en sûreté, transportèrent leurs archives et leurs reliques chez les Augustins de Haguenau. Gustave Horn, après avoir réduit toute l'Alsace, obligea la ville de Haguenau de se rendre, et les Augustins sortirent de cette ville pour se réfugier à Huningue, emportant avec eux leurs archives et les reliques; mais ils furent surpris, et les Suédois pillèrent leurs effets et détruisirent les reliques. Le même sort arriva à celles conservées chez les Chanoines près de l'Ill; car, leur monastère ayant été détruit, les reliques furent profanées et disparurent sans qu'on ait pu en retrouver la moindre parcelle.

Extrait de l'*Histoire des Saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler.

SAINTE SÉVÈRE D'AQUITAINE, VIERGE,

AU DIOCÈSE DE BOURGES (660).

Sévère naquit au commencement du VIIe siècle, d'une illustre famille d'Aquitaine, dans laquelle la piété semblait héréditaire. On honore, parmi les Saints, Modoald, son frère, archevêque de Trèves; Itte, sa sœur, épouse de Pépin l'Ancien, ainsi que ses nièces, Gertrude et Beggha, filles du même Pépin. Elle préféra les austérités et les privations du cloître à toutes les jouissances de la terre. Son frère Modoald la mit à la tête des religieuses du monastère de Saint-Symphorien qu'il venait de fonder sur les bords de la Moselle. Dans cette fonction, qu'elle avait acceptée malgré elle, elle fut un modèle de toutes les vertus, et surtout d'humilité et de mansuétude. Pour cacher sa rare beauté, elle marchait toujours les yeux baissés et la tête inclinée.

L'an 621, saint Sulpice le Pieux, assistant au concile de Reims avec saint Modoald, demanda des religieuses à celui-ci pour un monastère qu'il avait dessein de fonder; c'est du moins ce que dit une tradition locale. Suivant cette même tradition, Sévère, envoyée par son frère, fonda, près de la petite ville nommée alors Ville-Neuve, et aujourd'hui Sainte-Sévère, un monastère dit de Sainte-Gemme, dont les ruines, ensevelies sous terre, indiquent à peine aujourd'hui l'emplacement. La pieuse Vierge passa environ six semaines à Ville-Neuve, et quatre ans après son départ elle mourut, comblée de mérites, dans la ville de Trèves. Des fidèles de Ville-Neuve, en apprenant sa mort, allèrent au monastère de Saint-Symphorien et rapportèrent des reliques de sainte Sévère. Ces reliques, apportées à Ville-Neuve, firent donner à cette ville le nom de Sainte-Sévère.

L'invention de ces reliques eut lieu au XIIIe siècle sous l'épiscopat du bienheureux Philippe, évêque de Bourges. Ce saint évêque, s'étant rendu à l'église de Sainte-Marie, fit creuser le sol à un endroit où l'on ne trouva rien. Il se mit en prières, et, pendant qu'il priait, une petite pierre se détacha de la voûte et tomba sur le pavé; l'évêque comprit, fit creuser de nouveau en cet endroit, et l'on trouva les reliques consistant en os des jambes et des bras, en côtes, en vertèbres et en une portion du crâne : elles existent encore. Sainte Sévère est honorée, le dimanche après l'Ascension, dans la ville de son nom et dans toute la contrée.

Propre de Bourges.

XXIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Marseille, la naissance au ciel de sainte MARIE-MADELEINE, de laquelle Notre-Seigneur chassa sept démons, et qui mérita de le voir la première après sa résurrection. Ier s. — A Philippes, en Macédoine, sainte Syntyche, dont saint Paul fait mention. Ier s.—A Ancyre, en Galatie, la naissance au ciel de saint PLATON, martyr, qui, sous le lieutenant Agrippin, fut rudement battu de verges, déchiré avec des ongles de fer, torturé d'une manière atroce, par des tourments variés; enfin, ayant eu la tête tranchée, il rendit à Dieu son âme invincible. Les miracles qu'il fit pour secourir les captifs sont attestés par les actes du second Concile de Nicée. 304. — En Chypre, saint Théophile le Jeune, préteur, qui fut pris par les Arabes, et n'ayant pu être amené, ni par les présents ni par les menaces, à renier Jésus-Christ, périt par le glaive. 790. — A Antioche, saint Cyrille, évêque, renommé pour sa science et sa sainteté. 300.— En Auvergne, saint MÉNELÉ, abbé. Vers 700.—Au monastère de Blandinberg, saint VANDRILLE, abbé, illustre par ses miracles. 667. — A Scythopolis, en Palestine, saint Joseph, comte [1]. Vers 366.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Rouen, saint Vandrille, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. — Dans l'ancienne abbaye de Berg-Saint-Winoc *(Mons Sancti Winoci)*, de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée vers 1028 au diocèse de Lille, sainte Lewine ou Levinne, vierge et martyre en Angleterre. Bretonne d'origine, elle fut mise à mort par les Saxons avant que ces peuples, qui s'étaient établis dans la Grande-Bretagne, se fussent convertis au christianisme : ses reliques, après avoir été vénérées, pendant plusieurs siècles, à Scafort, dans le pays de Sussex, furent transférées à Berg-Saint-Winoc, en 1058. Cinq siècles après, ces précieuses reliques furent brûlées dans l'incendie qui réduisit en cendres cette abbaye en 1558. VIIe s. — A Besançon, les saints HILAIRE, PANCHAIRE ou PANCRACE, et JUST, qui se succédèrent sur ce siége épiscopal. IVe s. — A Marseille, saint SALVIEN, prêtre de cette Eglise et écrivain ecclésiastique. Ve siècle. — A Bourges, saint Beaufroi, appelé aussi Baltfrid, Walfroy et Baudry, solitaire, frère de sainte Beuve, fondateur de l'abbaye de Montfaucon *(Mons Falconis)*, au diocèse de Verdun. C'était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de saint Germain d'Auxerre. Baudry la fonda en 630. Ses restes, transportés d'abord à Verdun, furent ensuite ramenés à Montfaucon, et déposés dans l'église de Saint-Germain. Il est fait mention de saint Beaufroi ou Baudry dans les Actes de saint Vandrille dont nous donnons la vie en ce jour.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — La naissance au ciel de sainte Marie-Madeleine, de laquelle Notre-Seigneur chassa sept démons, qui mérita de le voir la première après sa résurrection, et dont la fête chez nous se célèbre le 3 octobre. Ier s.

1. Ayant eu un songe dans lequel il lui sembla voir Jésus-Christ qui lui adressait ces paroles : « Je suis ce Jésus que vos pères ont crucifié, croyez en moi », il se sentit plus que jamais pénétré d'estime pour le christianisme. Etant allé dans la Cilicie pour recueillir les dîmes que l'on payait au patriarche, il emprunta des chrétiens le livre des Evangiles. Les Juifs le surprirent lorsqu'il lisait ce livre, se jetèrent sur lui, le traînèrent à la synagogue et l'y battirent cruellement; mais l'évêque des chrétiens le délivra de leurs mains et lui conféra le baptême. Constantin le Grand lui donna le titre et le rang de comte avec plein pouvoir de bâtir des églises partout où il le jugerait convenable; ce qu'il fit. Pendant la persécution de Constance, il se retira à Scythopolis et logea dans sa maison de grands serviteurs de Dieu, entre autres saint Eusèbe de Verceil et saint Epiphane. Il mourut à soixante-dix ans. — Godescard.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — Sainte Marie-Madeleine ..... dont la fête chez nous se célèbre le 24 août. Ier s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Antioche, les saints martyrs Cyrille, différent de l'évêque du même nom cité au martyrologe romain, André, Tébellie, Aurée et Sterthée, signalés par saint Jérôme. — A Marsa *(Maxula)*, en Afrique, les saints André, Elien et Aiabose ou Aiobose, plus connus sous le nom de *Martyrs maxulitains*, et dont parle saint Augustin dans deux de ses sermons. — A Pavie, ville forte du royaume d'Italie, saint Jérôme, évêque de ce siége qu'il fut obligé d'accepter dans un âge fort avancé déjà, après la mort de saint Théodore. On raconte des choses merveilleuses de sa compassion pour les pauvres. Sa vie n'a été qu'un tissu de miracles. Quand il eut gouverné son Eglise pendant neuf ans, selon les uns, treize ans, selon les autres, et qu'il l'eut rendue illustre par le haut éclat de ses vertus éminentes, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, ployant sous le poids des années et sous celui des bonnes œuvres qui marquèrent tous les instants de sa bienheureuse existence. VIIIe s. — A Lodi, ville de Lombardie, saint Gautier, confesseur. Devenu orphelin de très-bonne heure, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira à Plaisance, où il soignait les malades dans un hôpital. Après deux ans, il retourna dans sa patrie et entra comme infirmier dans l'hôpital de Saint-Barthélemy, situé hors des murs de Lodi ; il en fit construire lui-même un second, avec une chapelle, sur la route qui va de Lodi à Milan ; cette maison, agrandie par Henri Septara, archevêque de Milan, s'appela d'abord hôpital de la Miséricorde, puis hôpital de Saint-Gautier. Après s'être employé avec zèle à d'autres fondations encore de cette nature, épuisé par les veilles et les fatigues de toutes sortes, notre Saint fut enlevé à ses pauvres par une maladie qui le réduisit en peu de jours à la dernière extrémité. Son corps, déposé d'abord dans l'hôpital de la Miséricorde, fut transféré plus tard dans l'église cathédrale de Lodi. 1224.

SAINTE MARIE-MADELEINE,

SURNOMMÉE LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE

Ier siècle.

> Le triomphe de la charité dans Madeleine embrasse à la fois les larmes de l'amour pénitent, les lumières de l'amour contemplatif, le dévouement de l'amour crucifié, les délices de l'amour bienheureux.
> Mgr Freppel, *Panégyr. de sainte Marie-Madeleine.*

Voici cette incomparable amante du Sauveur, qui s'est adressée la première à lui, pour lui présenter les plaies de son âme et en obtenir la guérison, tous les autres, jusqu'à elle, n'ayant imploré son secours que pour les besoins corporels ; qui a fait la première pénitence publique de tout le Christianisme ; qui nous a donné le premier modèle de la vie contemplative et de cette oraison sublime que nous appelons repos en Dieu, ou oraison de quiétude ; qui a pris la liberté, la toute première, de parfumer les pieds et la tête du Fils de Dieu ; et qui, enfin, a mérité de le voir la première de tous les disciples après sa résurrection glorieuse. Nous tirerons son histoire en partie de ce que les quatre évangélistes en ont inséré dans leurs Evangiles, et en partie de ce que nous en apprenons de la tradition des Eglises et de divers auteurs ecclésiastiques. Nous supposons, après Tertullien, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, et plusieurs autres saints docteurs, que c'est la même Marie, surnommée Madeleine, qui fut délivrée par Notre-Seigneur de

sept démons qui la possédaient ; qui lui parfuma les pieds chez Simon le Lépreux ; qui était sœur de Lazare et de Marthe ; qui lui fit d'autres onctions sacrées au château de Béthanie ; qui accompagnait la sainte Vierge au pied de sa croix ; qui porta des aromates pour oindre son corps dans le sépulcre, et à qui il apparut en l'absence des autres saintes femmes, qui, néanmoins, l'avaient suivie en ce voyage. Il est vrai que quelques écrivains, suivant l'opinion des Grecs, ont voulu attribuer ces actions à deux ou trois personnes différentes ; mais il est beaucoup plus conforme au texte sacré de l'Evangile de ne les attribuer qu'à une seule personne, comme le docte Jean Fisher, évêque de Rochester, l'a montré fort savamment dans un traité exprès sur cette matière : ce qui a porté la Faculté de théologie de l'Université de Paris, l'an 1521, le 9 novembre, à défendre à tous ses membres de prêcher et enseigner ou soutenir l'opinion de deux ou trois Madeleines, et de révoquer en doute qu'elle soit unique.

Saint Antonin, archevêque de Florence, dans sa *Somme historique*, dit que son père s'appelait Théophile, et sa mère Eucharis. Ils étaient des plus riches d'entre les Juifs: ayant du bien à Jérusalem, à Béthanie et en Galilée. Marie, leur fille, hérita de celui de Galilée et particulièrement du château de Magdalum, qui la fit surnommer Madeleine. Pour Lazare, son frère, il hérita de celui qui était à Jérusalem et aux environs, et ce fut là qu'ayant la disposition de sa personne, et étant séparée de la très-honorable compagnie de son frère et de sa sœur, elle se laissa emporter à des déréglements qui la firent appeler la Pécheresse. Dieu eut pitié de son âme : pour lui faire reconnaître l'état déplorable où elle était plongée, il permit qu'elle fût possédée par sept démons qui, sans la tourmenter toujours, lui faisaient souvent éprouver la rigueur de leur tyrannie. Dans ce malheur, quoiqu'elle n'eût point de dévotion, elle fut contrainte d'avoir recours à Notre-Seigneur, qui, en ce temps-là, parcourait les villes de Galilée, éclairant les aveugles, ressuscitant les morts, guérissant les malades et chassant le démon des corps des possédés. Son recours ne fut pas inutile : elle trouva dans cet adorable médecin le remède à son mal, et, par sa parole toute-puissante, elle fut délivrée des démons qui la tourmentaient si cruellement. Quelques interprètes ont cru que ce qui est rapporté par saint Luc, chap. VIII, que Notre-Seigneur avait chassé d'elle sept démons, se devait entendre métaphoriquement de sept péchés capitaux dont son âme était possédée ; mais cette explication ne paraît pas assez conforme au texte de l'Evangile, qui parle immédiatement auparavant d'une possession réelle et véritable.

Cette première faveur de Jésus-Christ envers Madeleine fut suivie d'une plus grande : peu de temps après, soit qu'elle eût entendu quelqu'un de ses sermons, ou que la grâce opérât dans son cœur sans ces secours extérieurs, elle fut touchée en elle-même d'un tel esprit de pénitence, que les vanités et les divertissements du monde lui devinrent plus insupportables qu'auparavant ils ne lui semblaient charmants et agréables. Elle déplora amèrement les désordres de sa vie passée, tâcha de les expier par des torrents de larmes, renonça au luxe, à l'éclat des habits, aux festins, aux jeux, aux compagnies divertissantes et à tout ce qu'elle avait idolâtré jusqu'alors et qui avait été son unique plaisir. Mais le regret de ses fautes la pressant de plus en plus, et une lumière céleste lui faisant connaître que c'était de Notre-Seigneur qu'elle en devait attendre le pardon, elle résolut enfin de lui en faire une confession publique et de se mettre à ses pieds dans un état si humiliant, qu'elle pût mériter, par son abaissement, la grâce et la miséricorde dont ses fautes la rendaient indigne. Ayant donc appris qu'un jour

il dînait dans la maison de Simon le Pharisien, avec une grande compagnie d'autres Pharisiens (c'était apparemment en la ville de Naïm), elle y alla tout échevelée, portant avec elle un vase d'albâtre rempli de parfums précieux, et, s'étant jetée à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les baisa avec un profond respect et y répandit le parfum qu'elle avait apporté. L'Evangile ne marque point qu'elle parla ; mais l'humble posture où elle était, et les larmes qu'elle répandait en abondance étaient un langage muet par lequel, en se déclarant coupable, elle sollicitait fortement le cœur de Jésus de lui être propice. Les saints Docteurs de l'Eglise, et en particulier saint Grégoire le Grand, disent des merveilles de cette action, et la trouvent si surprenante et si admirable, qu'ils nous la proposent comme un des grands chefs-d'œuvre de la pénitence chrétienne.

Le pharisien ne jugea pas ainsi cette action : il méprisa dans son cœur Madeleine qui la faisait et Jésus-Christ qui l'endurait ; Madeleine qui la faisait, parce qu'il ne la regardait que comme une très-grande pécheresse indigne de paraître dans sa maison et d'approcher des gens de bien ; Jésus-Christ qui l'endurait, parce qu'il se persuadait que son silence ne pouvait venir que de ce qu'il ne connaissait pas cette femme. Mais le Sauveur lui fit voir, par une excellente parabole, que Madeleine, dont il faisait tant de mépris, était plus juste et plus agréable à Dieu que lui, parce qu'elle avait plus d'amour et de charité que lui ; et que ses péchés lui avaient été remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé. Ensuite, se tournant vers elle, il lui dit deux paroles pleines de consolation et de grâce. La première : « Tes péchés te sont pardonnés » ; la seconde : « Ta foi t'a sauvée ; va-t-en en paix ». La sainte pénitente, se voyant délivrée du fardeau de ses crimes, commença une vie aussi édifiante et pleine de bonnes œuvres, que sa vie précédente avait été libertine et scandaleuse ; et parce qu'elle sentait son âme se détacher de toutes les choses sensibles et s'embraser des nouvelles flammes de l'amour divin, toutes les fois qu'elle entendait les sermons ou les conférences particulières du Sauveur, elle résolut de le suivre dans ses voyages et de ne se séparer de lui que le moins qu'il lui serait possible. Aussi saint Luc nous assure que, lorsqu'il parcourait les villes, les bourgs et les villages de Galilée, y prêchant l'Evangile et guérissant toute sorte d'incommodités, Madeleine était à sa suite avec Jeanne, femme de Chusas, procureur d'Hérode, et Suzanne, et d'autres pieuses dames qui l'assistaient de leurs biens et fournissaient les choses nécessaires à sa subsistance et à celle de ses douze Apôtres. Au lieu d'employer, comme auparavant, ses revenus à la vanité et au luxe, elle ne les employait plus qu'à l'acte le plus éminent de la charité, c'est-à-dire à nourrir Jésus-Christ et les pauvres, qui sont ses membres souffrants.

Ainsi, Madeleine, qui fut convertie dans le cours de la trente-deuxième année du Sauveur, assez longtemps après Pâques, eut part à toutes les instructions et fut témoin de tous les miracles qu'il fit dans le reste de cette année et toute l'année suivante, jusqu'au mois de septembre qu'il se rendit en Judée et à Jérusalem pour la Scénopégie ou la fête des Tabernacles. Elle l'y suivit sans doute, et vit les merveilles qu'il opéra dans le temple et dans cette grande ville qui devait être le théâtre de sa gloire, avant d'être le lieu de sa passion et de sa mort. Car, peu de temps après, elle eut avec Lazare, son frère, et Marthe, sa sœur, la consolation de le recevoir en leur maison de Béthanie. On ne peut témoigner la joie de ces saintes personnes de posséder chez eux ce Maître adorable que les Anges se font gloire de servir.

Marthe se mit en devoir de préparer toutes choses pour le bien traiter, et, ne s'en voulant point reposer sur des serviteurs et des servantes, elle s'appliqua elle-même à tous les ministères d'une sainte hospitalité. Madeleine, au contraire, voulant profiter d'une occasion si précieuse, qu'elle n'était pas sûre de rencontrer une seconde fois, s'assit à ses pieds pour écouter sa parole. Quelle était, mon Dieu, cette parole? que disait Jésus-Christ à Madeleine? quelles instructions lui donnait-il? quelles lumières répandait-il en son esprit? quelles flammes allumait-il dans son cœur? de quelles joies et de quelles consolations intérieures remplissait-il le fond de son âme? L'Evangile ne l'explique point : il se contente de nous dire que Madeleine était assise à ses pieds et écoutait sa divine parole ; mais, quoique nos pensées soient trop faibles pour pénétrer de si grandes choses, nous pouvons néanmoins nous imaginer que Jésus-Christ instruisait Madeleine sur les perfections de Dieu, son Père, sur la dignité ineffable de sa personne divine, sur le sujet de sa venue au monde, sur son amour infini pour les hommes et sur l'ouvrage de la Rédemption qu'il allait opérer sur la terre. Il la formait en même temps à toutes les vertus chrétiennes, et, ne trouvant aucun empêchement dans son cœur, il travaillait à y former son image, en lui communiquant les vertus de son humanité sacrée. Madeleine était tellement ravie de la doctrine de ce Maître céleste, qu'elle était tout hors d'elle-même ; et, oubliant l'obligation de le nourrir corporellement, elle ne pensait qu'à se nourrir elle-même spirituellement des paroles qui sortaient de sa bouche.

Marthe, empressée pour le recevoir de son mieux, jugea que sa sœur manquait à son devoir, et qu'au lieu de se rendre importune à son hôte, elle devait la venir aider, afin que le repas fût plus tôt disposé, et que le service se fît avec plus de propreté et de décence ; elle n'osa néanmoins lui en parler ; mais s'adressant à Jésus-Christ même, elle lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ; dites-lui, je vous prie, qu'elle m'aide ». Elle ne doutait pas que sa cause ne fût très-bonne, et que Jésus-Christ, jugeant en sa faveur, ne condamnât sa sœur à la secourir. D'ailleurs, Madeleine, qui était, comme dit saint Augustin, toute pénétrée des douceurs de la contemplation, appréhendait extrêmement d'être si tôt privée d'un banquet si délicieux ; sachant que le meilleur repas du Fils de Dieu était de faire la volonté de son Père et de procurer sa gloire dans la sanctification des âmes, elle souhaitait extrêmement qu'il différât encore pour quelque temps de prendre le repas corporel, en continuant de l'instruire ; de sorte qu'il y avait un procès innocent entre ces deux sœurs, dont il devait être l'arbitre. Mais il prononça aussitôt en faveur de Madeleine, qui ne lui parlait que de l'esprit et du cœur : « Marthe, Marthe », dit-il à son hôtesse, « vous vous empressez plus qu'il ne faut, et vous vous occupez de trop de choses ; au reste, il n'y en a qu'une qui soit nécessaire. Marie, votre sœur, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée ». Comme s'il eût dit, selon saint Augustin : « Marthe, Marthe, votre occupation est bonne, mais celle de Marie est beaucoup meilleure ; vous vous partagez par beaucoup de soins qui vous ôtent la paix et la tranquillité de l'âme, mais elle se réunit dans un seul point où elle trouve le véritable repos. Vous pensez à nourrir mon corps ; mais, en se rassasiant de ma doctrine, elle me repaît elle-même d'une manière qui m'est infiniment plus agréable : ce que vous faites passera dans peu de temps ; mais ce qu'elle fait est d'une durée immortelle ; vous naviguez encore, mais elle est dans le port ». Ainsi, Madeleine gagna sa cause, et Marthe fut instruite avec toute l'Eglise, qu'il y a

deux vies différentes : une vie active, qui sert Dieu dans ses membres, et une vie contemplative, qui jouit de Dieu en lui-même; et que si toutes deux sont bonnes, toutes deux innocentes, toutes deux louables, la seconde est meilleure et plus agréable à Dieu que la première.

L'Evangile ne parle plus de Madeleine jusqu'au miracle de la résurrection de son frère. Le Fils de Dieu s'était retiré au-delà du Jourdain, à cause de la persécution des docteurs de la loi et des Pharisiens; Lazare, au commencement de mars de sa trente-quatrième année, tomba malade. Marthe et Madeleine, ses sœurs, étaient alors avec lui en leur maison de Béthanie : voyant donc que son mal empirait, elles envoyèrent un député vers Jésus-Christ, non pas pour lui demander sa santé, ni pour le prier de le venir voir, mais pour lui dire seulement que celui qu'il aimait était malade, laissant à sa prudence et à sa charité de faire ce qu'il lui plairait. Jésus-Christ répondit au député, en présence de ses disciples, que cette maladie n'était pas pour la mort, mais pour l'honneur de Dieu, et afin que le Fils de Dieu fût glorifié par elle. Il demeura encore deux jours où il était. Cependant Lazare mourut, et on l'enterra dans un sépulcre hors de Béthanie. Jésus-Christ, à qui toutes choses étaient présentes, voyant qu'il était temps de partir, dit à ses disciples que Lazare s'était endormi et qu'il fallait aller le réveiller : ce qu'il entendait du sommeil de la mort. Il se mit donc en chemin et se rendit auprès de ce bourg. Ce fut là que, pressé par les prières de Marthe et de Madeleine, il rendit la vie à leur frère, quoiqu'il fût décédé depuis quatre jours et que son corps, enveloppé de suaires, exhalât une odeur fétide. Notre Sainte eut la principale part à ce miracle, comme l'Eglise l'assure dans l'oraison de sa fête; car ce fut elle qui attira les Juifs au lieu où était le Sauveur ; ce fut elle qui, s'étant jetée à ses pieds et les ayant arrosés de ses larmes, lui toucha sensiblement le cœur et le fit frémir de douleur ; ce fut elle qui le détermina à aller au sépulcre du mort pour y opérer ce grand prodige qui remplit non-seulement le bourg de Béthanie, mais aussi toute la ville de Jérusalem, d'étonnement et de crainte. Lazare étant ressuscité rentra dans la maison de ses sœurs ; et, après mille remerciements qu'ils firent au Sauveur, ils le supplièrent tous trois ensemble de ne plus prendre logement ailleurs que chez eux, lorsqu'il viendrait à Jérusalem ; car Béthanie en était fort proche.

Une nouvelle persécution des Juifs l'obligea bientôt de s'en éloigner encore pour quelques jours ; mais le vendredi avant la dernière Pâque, il revint à Béthanie, où il fut reçu avec une joie extraordinaire par cette bienheureuse famille. Ce fut alors que Simon le Lépreux voulut le traiter chez lui, avec Lazare qui avait été ressuscité, et plusieurs personnes considérables d'entre les Juifs. Marthe se chargea de servir cette illustre compagnie ; mais Madeleine, que la grâce portait à des actions plus hautes et plus mystérieuses, apporta une boîte d'albâtre pleine d'une liqueur de parfum de vrai nard, et, cassant la boîte, elle répandit le parfum sur la tête de son divin Maître pendant qu'il était à table, et en oignit aussi ses pieds, qu'elle essuya de ses cheveux. L'odeur de ce parfum embauma toute la maison et fit connaître qu'il était de très-grand prix : Judas, qui était aussi du festin avec les autres Apôtres, se prit à murmurer de ce que Madeleine avait répandu ce parfum, disant que c'était dommage de l'avoir ainsi employé inutilement, puisqu'on pouvait le vendre bien cher et en donner le prix aux pauvres ; il parlait ainsi, non par compassion pour les pauvres, mais par avarice. Notre-Seigneur prit la défense de Madeleine et releva merveilleusement son action, disant à ceux qui la blâmaient : « Pourquoi vous fâcher

contre cette femme ? elle a fait une bonne action ; car, pour des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, au lieu que moi, vous ne m'aurez pas toujours : elle a prévu dans cette onction les cérémonies de ma sépulture. Je vous dis en vérité que partout où sera prêché cet Evangile, on publiera aussi à sa louange l'action de piété qu'elle vient de faire ». Il y a des auteurs, et entre autres Baronius, sur l'année 32 de Notre-Seigneur, qui divisent cette action en deux et qui croient que l'onction des pieds, rapportée par saint Jean, et celle de la tête, rapportée par saint Matthieu et par saint Marc, se firent en des temps et des lieux différents : la première, six jours avant la Pâque, dans la maison de Marthe et de Madeleine ; et la seconde, deux jours seulement avant la Pâque, dans la maison de Simon le Lépreux. Mais les circonstances de ces deux onctions, marquées par les saints Evangélistes, sont en tout si semblables, qu'il y a peu d'apparence qu'elles aient été divisées : et il est plus croyable que, s'ils les rapportent en des temps différents, c'est que, selon leur coutume, ils en parlent, ou par anticipation, ou par récapitulation. Quoi qu'il en soit, Madeleine nous a appris, par cette cérémonie, que nous devons parfumer la tête et les pieds du Sauveur, sa tête, en honorant les prélats de l'Eglise, qui sont les principaux membres de son corps mystique ; et ses pieds, en secourant les pauvres, qui en sont les membres moins considérables. Elle nous a aussi montré que nous devons embaumer la maison de Dieu, qui est l'Eglise, de la bonne odeur de nos exemples, en faisant des actions pleines d'édification et qui portent notre prochain à la pénitence, à la dévotion, à la piété envers Notre-Seigneur et à la miséricorde envers nos frères. Au reste, nous voyons tous les jours l'accomplissement de la célèbre prédiction que fit Jésus-Christ, puisqu'il n'y a point de lieu dans le christianisme où on ne publie avec estime l'action de Madeleine et où on ne lui donne des louanges, pour avoir rendu à son divin Maître l'honneur qui lui était dû.

Lorsqu'elle eut appris que les Juifs s'étaient saisis de sa personne, elle fut des premières et des plus zélées à le suivre et à l'accompagner dans toute la sanglante tragédie de sa passion. Nous nous persuadons qu'elle avait fait la cène légale avec la sainte Vierge, et qu'elle avait été toute la nuit suivante en oraison avec elle. Nous croyons aussi que ce fut en sa compagnie qu'elle s'avança vers le lieu où il devait passer pour aller au Calvaire, et qu'elle fut une de ces saintes femmes qui le pleuraient si amèrement, et auxquelles il dit ces paroles : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes ; car si le bois vert est traité avec tant de rigueur, que ne fera-t-on point du bois sec ? » Ce qui est certain, ce que nous apprenons de l'Evangile, c'est que Madeleine, n'imitant point la lâcheté des Apôtres et des Disciples, demeura constamment au pied de sa croix tout le temps qu'il y fut attaché. Il est vrai que saint Matthieu et saint Marc la mettent entre celles qui regardaient de loin ; mais saint Jean témoigne qu'elle prit enfin la hardiesse de s'approcher, et qu'elle était *juxta Crucem*, tout contre la croix. On tient même, par tradition, qu'elle recueillit un peu de la terre qu'elle vit trempée du sang du Sauveur, et la mit dans une fiole qu'elle garda, depuis, comme un trésor incomparable dans un reliquaire très-précieux.

Madeleine, qui avait assisté à son crucifiement, fut aussi présente lorsqu'on descendit son corps de la croix, qu'on essuya ses plaies sacrées, qu'on l'embauma avec des aromates et des parfums précieux, qu'on l'ensevelit dans des suaires et qu'on le porta au sépulcre ; et on peut croire qu'elle eut beaucoup de part à ces actions de piété, assistant la sainte Vierge, saint

Jean, Nicodème et Joseph d'Arimathie dans chacun de ces justes devoirs. Cependant, comme son amour n'avait point de bornes, elle observa avec grand soin l'endroit où on le mettait et toute la disposition de son tombeau, dans le dessein de le venir encore embaumer quand la solennité du sabbat serait passée. En effet, dès le soir du samedi, elle eut soin d'acheter de nouveaux parfums, et le lendemain, de grand matin, l'aurore commençant déjà à paraître, elle se mit en chemin avec quelques autres saintes femmes, pour s'acquitter de cet office de piété. Elle savait que le sépulcre était environné de soldats, qu'on en avait bouché l'entrée avec une pierre extrêmement pesante, que les prêtres des Juifs y avaient mis leur sceau, afin que personne n'y pût toucher impunément ; que c'était une chose bien nouvelle de remuer un corps mort dans son tombeau et de le dépouiller de ses suaires pour l'embaumer, et qu'enfin, si cette action était faisable, elle appartenait plutôt aux Apôtres et aux Disciples qu'à elle, qui n'était qu'une simple fille, sans caractère ni autorité ; mais son amour ne raisonne point, il ne fait point de réflexion, il est saintement aveugle et téméraire, il croit pouvoir tout ce qu'il veut, et, dans cette pieuse présomption, il ne fait point difficulté d'entreprendre ce que tous les Apôtres et les Disciples ensemble n'auraient jamais osé se proposer. Cependant elle cherche entre les morts celui qui ne l'était plus, mais qui était vivant d'une vie glorieuse et immortelle ; car, avant son arrivée, Notre-Seigneur ressuscita, et, laissant seulement dans le tombeau les linges dont il avait été enveloppé, il en sortit plein d'éclat et de gloire, et dans une heureuse incapacité de mourir. Un ange descendit du ciel en même temps et détourna la pierre que les Juifs avaient mise à l'ouverture de son sépulcre, et à laquelle ils avaient apposé le scellé, et s'assit dessus. Madeleine trouvant les choses en cet état, en fut extrêmement consternée : elle vit le tombeau ouvert, mais elle n'y trouva pas son Maître ; elle aperçut l'ange qui voulut soulager son inquiétude, en lui apprenant le mystère de la Résurrection ; mais n'apercevant pas celui qu'elle aimait et qu'elle cherchait, elle n'écouta plus que sa douleur. Elle entra dans la grotte et pénétra, avec les autres saintes femmes, jusque dans le caveau où le corps du Sauveur avait été déposé, et y trouva encore un autre ange qui s'efforça de la consoler : « Mais », disait-elle, « je ne cherche pas des anges, je cherche le Créateur et le Roi des anges, je cherche celui qui est le seul objet de mon amour, celui qui a guéri mon âme, qui en a fermé les plaies, qui m'a fait participante de sa grâce, et dont les divines leçons étaient ma joie et mes délices ».

Elle sort donc de ce lieu tout épouvantée, et, sans avoir égard à ce que lui dirent encore deux esprits célestes, « qu'elle ne devait plus chercher parmi les morts l'auteur et le principe de la vie », elle courut vers les Apôtres pour leur dire qu'on avait enlevé le Seigneur, et qu'elle ne savait où on l'avait mis.

Cette nouvelle ayant obligé saint Pierre et saint Jean de venir en toute hâte au sépulcre, elle les y accompagna ; mais elle ne les accompagna pas lorsque, n'ayant rien trouvé dedans que les suaires, ils s'en retournèrent à la ville : elle demeura constamment sur le lieu, tantôt entrant dans la grotte, comme par une nouvelle espérance d'y trouver ce qu'elle cherchait, tantôt la quittant, parce qu'elle n'y trouvait rien ; elle ne suivit pas même ses saintes compagnes, qui crurent qu'il était inutile d'y chercher plus longtemps celui qui n'y était évidemment plus. Elle crut que la persévérance lui ferait enfin recouvrer ce trésor inestimable qu'elle avait perdu : les larmes lui coulaient abondamment des yeux, les soupirs et les sanglots

lui sortaient continuellement du cœur ; elle apostrophait son Maître, elle apostrophait le tombeau, elle apostrophait le ciel, elle apostrophait les princes des Juifs, qu'elle croyait avoir commis ce larcin ; enfin elle mérita, par sa constance, de voir, la première de tous les Disciples, ce cher Maître sans lequel elle ne pouvait plus vivre.

Des anges lui apparurent et lui demandèrent quel était le sujet de ses pleurs ; elle leur répondit sans liaison : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ». En disant cela, elle se retourna et aperçut Celui qu'elle souhaitait avec tant d'empressement[1]. Cependant, comme il était travesti en jardinier, elle ne le reconnut pas, jusqu'à qu'il l'appela par son nom et qu'il lui dit d'un accent dont la force et la douceur ne peuvent être représentées par nos discours : « Marie ». Alors ses yeux furent ouverts, elle vit que c'était son bien-aimé, et une joie inexprimable prenant la place de la douleur, elle se jeta à ses pieds sans lui pouvoir dire autre chose que ce mot : « Rabboni, Maître ». Cependant ses yeux, son cœur, son amour parlaient, et, dans l'étonnement et l'extase où elle était, ils exprimaient tout ce qu'elle aurait voulu dire de bouche. Elle prit la hardiesse d'approcher ses lèvres des pieds sacrés du Sauveur, pour les baiser ; mais il lui dit que ce n'était pas le temps, et que cette grâce lui était réservée pour l'éternité, où, en le voyant dans sa gloire, à la droite de Dieu, son Père, elle aurait le bonheur de le toucher. Ensuite, il la fit la première apôtre de sa Résurrection et de son Ascension, l'envoyant à ses disciples, que par honneur il appela ses frères, pour leur dire qu'il était ressuscité et qu'il monterait bientôt vers son Père et leur Père, vers son Dieu et leur Dieu.

En effet, elle y alla, et, en y allant, elle eut derechef la consolation de voir cet admirable objet de ses délices, en la compagnie des saintes femmes qu'elle trouva encore en chemin. Il lui permit même alors, et à ses compagnes, ce qu'il ne lui avait pas permis auparavant, savoir, de baiser ses pieds et ses genoux ; ce qui nous fait voir qu'il ne lui avait refusé d'abord cette grâce que pour lui apprendre que, dans l'état où elle était, elle ne pouvait plus jouir de ce bonheur qu'en passant. L'assurance qu'elle donna aux Apôtres de la vérité de sa résurrection, ne fit pas, au commencement, beaucoup d'impression sur leurs esprits ; mais, lorsqu'elle fut confirmée par les autres apparitions qui suivirent, elle servit de puissant témoignage de ce grand mystère : ce qui fait que nul des quatre Evangélistes ne l'a omise. De sorte que l'on dira éternellement à sa gloire, que Jésus-Christ a apparu premièrement à Madeleine, dont il avait chassé sept démons, et que Madeleine a été la première qui a publié la gloire de sa vie nouvelle et la joie de sa résurrection.

Le texte sacré ne parle plus, après cela, de cette sainte amante ; elle a sans doute été présente, sur cette montagne de Galilée, que l'on croit être le Thabor, où Notre-Seigneur, suivant sa promesse, se fit voir à plus de cinq cents Disciples ; elle a dû se trouver aussi sur le mont des Oliviers, où ce bon pasteur, après avoir donné sa bénédiction à son Eglise naissante, monta dans le ciel pour y aller jouir de la gloire qui était due à sa personne et qu'il avait acquise par son sang. En effet, nous apprenons de saint Luc qu'avant de quitter ce monde et d'accomplir ce dernier mystère de son séjour sur la terre, il conduisit ses Apôtres à Béthanie ; il voulut honorer de sa présence, en son état glorieux, la maison de Marthe et de Madeleine,

1. Quand on est sorti du Saint-Sépulcre, on trouve bientôt le lieu où le Seigneur lui apparut. Il est marqué par du marbre incrusté dans le pavé de l'église ; vis-à-vis est un autel dédié à sainte Marie-Madeleine. — *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin.

où il avait souvent reçu les devoirs de l'hospitalité ; et qui peut douter que, lorsqu'il en sortit pour son Ascension, toute cette sainte famille ne le suivit, et surtout Madeleine, qui regardait chaque moment de la présence de son Maître comme un bien auquel tous les trésors de la terre n'étaient pas comparables ? Enfin, ne s'étant point ensuite séparée de la sainte Vierge et de la bienheureuse compagnie des Apôtres et des Disciples, et ayant persévéré avec eux dix jours en prière, elle eut, comme eux, le bonheur de recevoir, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit, qui purifia admirablement son cœur, changea son amour un peu trop sensible en un amour parfaitement spirituel, lui donna une grande intelligence des saintes Ecritures, la remplit de tous les dons de toutes les vertus surnaturelles, et lui conféra même plusieurs grâces *gratuites*, afin qu'elle pût coopérer en sa manière à la propagation de la foi et au ministère de l'Evangile.

Il faut maintenant consulter la tradition et les auteurs ecclésiastiques pour savoir ce qu'elle devint et quelle fut sa conduite et sa vie tout le reste du temps qu'elle demeura sur la terre. Saint Luc, aux *Actes des Apôtres*, chapitre VIII, dit qu'après le martyre de saint Etienne, la persécution des Juifs fut si violente dans la ville de Jérusalem, que tous les fidèles, excepté les Apôtres, en sortirent et se retirèrent dans les villes de Judée et de Samarie : cela nous porte à croire qu'alors Lazare, Marthe et Madeleine, allèrent passer quelque temps en Galilée : car, nous l'avons déjà remarqué, leurs parents leur avaient laissé de grands biens, à moins qu'ils n'eussent vendu leurs héritages pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres et ne plus vivre que des biens communs de l'Eglise ; dans ce cas, ne possédant plus rien en propre, ils eussent été indifférents pour toute sorte de lieux et de demeures.

Lorsque le torrent de cette première persécution fut passé, ils revinrent à Jérusalem et probablement y demeurèrent jusqu'à la seconde persécution, vers l'année 45. Ce fut en ce temps-là que les Apôtres se dispersèrent dans le monde, que saint Pierre partit pour Rome, que la sainte Vierge fut conduite par saint Jean à Ephèse, et que l'Evangile commença à se répandre par toute la terre. Les Grecs veulent que Madeleine soit morte et enterrée à Ephèse ; on peut leur accorder qu'elle y fit un voyage et y demeura quelque temps avec la sainte Vierge ; mais, étant retournée en Judée, elle ne put éviter pour cette fois la fureur des Juifs, qui la haïssaient d'autant plus qu'elle avait été plus affectionnée à Notre-Seigneur, et que la vie de Lazare, son frère, était un reproche continuel de leur opiniâtreté et de leur malice. Elle fut donc saisie avec le même Lazare et avec sainte Marthe, sa sœur, et sainte Marcelle, que l'on croit avoir été suivante de sainte Marthe, et, selon l'ancienne tradition approuvée par le Saint-Siége et confirmée par le témoignage d'une infinité de graves auteurs anciens et modernes, ces barbares la mirent avec toute sa compagnie sur la mer Méditerranée, dans un mauvais vaisseau dépouillé de toutes les choses nécessaires à la navigation, afin qu'ils périssent tous dans les eaux. Saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, qui les avait baptisés ; Sidoine, que l'on tient être l'aveugle-né dont il est parlé dans l'Evangile, et beaucoup d'autres, entre lesquels les Anglais mettent aussi saint Joseph d'Arimathie, comme nous l'avons remarqué dans sa vie, furent exposés au même péril.

Jamais vaisseau ne parut en plus grand danger de naufrage. Les Juifs ne croyaient pas qu'il pût monter jusqu'en haute mer, et ils espéraient le voir périr devant leurs yeux avec sa charge ; mais jamais vaisseau ne fut mieux conduit et ne fit une plus heureuse navigation. Il n'avait ni voiles, ni

rames, ni gouvernail, ni pilote, mais les flots le conduisaient d'eux-mêmes et lui servaient de toutes choses ; il passa sans accident ces grandes mers qui s'étendent depuis la Palestine jusqu'en Sicile, et depuis la Sicile jusqu'en Provence, et, ce qui est inouï, il vogua tout d'une traite et ne prit jamais port en chemin ; enfin, il arriva à Marseille, qui était dès lors un des principaux ports et l'une des plus célèbres villes des Gaules. On ne put le voir arriver sans étonnement et sans admiration. Un si grand miracle fit considérer ces exilés comme des personnes extraordinaires et dont le ciel prenait une protection toute singulière ; on les reçut avec honneur, on les écouta avec plaisir, on les assista avec satisfaction et libéralité. Ils se servirent avantageusement d'un accueil si favorable pour annoncer à ce peuple idolâtre les vérités augustes du Christianisme, et leur prédication ne fut pas inutile : ils eurent bientôt la consolation de moissonner ce qu'ils avaient semé, c'est-à-dire de voir la semence de l'Evangile porter des fruits en abondance, puisque les *Actes des Saints de l'Église de Toulon*, qui doivent être anciens de quinze cents ans, ayant été composés par les soins de Didier, évêque de ce siége, assurent qu'ils convertirent toute la Provence à la foi de Jésus-Christ.

Saint Maximin fut évêque d'Aix. Saint Lazare se chargea de l'église de Marseille. Sainte Marthe assembla dans Tarascon une communauté de saintes vierges dont elle fut la mère et la maîtresse, comme nous le dirons dans sa vie. Pour Madeleine, qui était accoutumée à la vie contemplative et qui aimait à demeurer paisible aux pieds du Fils de Dieu, après avoir si utilement travaillé à la conversion des Marseillais, elle choisit pour elle le désert et la solitude. On montre dans l'église de Saint-Victor de Marseille, une grotte où on dit qu'elle passait les nuits en oraison, tandis même qu'elle s'occupait au salut des âmes. On en montre une autre à deux milles de la même ville, en un lieu appelé Aigulades, où elle fit sa première retraite. Mais ces lieux n'étant pas encore assez solitaires pour elle, parce qu'elle y était quelquefois interrompue par les personnes qui venaient implorer son secours, elle se retira sur une haute montagne extrêmement déserte, entre Aix, Marseille et Toulon ; ayant trouvé un roc fort escarpé, et une caverne au milieu, elle y choisit sa demeure pour le reste de ses jours. Le temps qu'elle y demeura fut encore fort long, et l'on dit qu'il égala les années de la vie cachée du Fils de Dieu. Sa vie y fut toute miraculeuse et plus angélique qu'humaine. La parole de Dieu, la contemplation de ses grandeurs, la méditation des mystères de Jésus-Christ et les larmes de la pénitence étaient tout son pain et toute sa nourriture.

On voit dans le milieu de cette caverne un roc élevé en forme de tombeau, sur lequel il ne dégoutte point d'eau, au lieu qu'il en dégoutte par tout le reste de la caverne ; on dit que c'était là qu'elle passait les jours et les nuits en prières, tantôt à genoux, tantôt couchée sur le côté, comme elle y est représentée par une belle figure de sa taille, laquelle est très-ancienne et que la tradition porte avoir été mise par Maximin. Cependant elle arriva à une si grande sainteté et une si parfaite ressemblance avec les esprits célestes, que ces bienheureuses intelligences l'élevaient tous les jours sept fois au-dessus de sa grotte et la montaient jusque sur la pointe de la montagne, qui surpasse encore en hauteur cette caverne de plusieurs coudées. Là, au-dessus de la terre, elle contemplait le ciel à découvert et y portait continuellement ses désirs pour se réunir à Jésus-Christ, son trésor et son bien-aimé. Les habitants d'alentour appellent le lieu de la caverne *la Sainte-Baume*, parce que *baume*, en leur langue, signifie *montagne ;* et

pour cette pointe de rocher, ils l'appellent *le Saint-Pilon.* On a, dans la suite, facilité la montée de l'une et de l'autre par des degrés que l'on y a taillés en tournant, et la dévotion d'une infinité de pèlerins, qui y abordent à tous moments, a fait que l'on a bâti, à la Sainte-Baume, un petit couvent soutenu sur une bosse de la montagne.

Ce monastère, qui était autrefois aux Bénédictins de Saint-Victor de Marseille, a depuis été donné aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique pour l'acquit des fondations, la célébration des divins offices et l'assistance spirituelle des personnes qui viennent faire leurs dévotions ; cette grotte est maintenant remplie d'autels et incrustée de marbre en plusieurs endroits. Il y a aussi dans l'avenue une hôtellerie, mais on n'y mange jamais de chair ; ce que les plus grands princes et nos rois même ont observé inviolablement. Pour le Saint-Pilon, où l'on voit encore les vestiges des pieds de notre Sainte imprimés sur le roc, on y a bâti une fort belle chapelle, comme un monument perpétuel des grâces que cette heureuse pénitente y recevait tous les jours dans ses ravissements prodigieux et ses communications intimes et familières avec son Seigneur et son Dieu [1].

Lorsqu'elle eut passé trente ans dans cette affreuse solitude, sans aucun commerce avec les hommes, l'heure de sa récompense étant venue, les anges, qui avaient coutume de l'élever sur le Saint-Pilon, la transportèrent en la ville d'Aix, dans l'oratoire que saint Maximin, assisté des nouveaux chrétiens, y avait déjà fait bâtir. Là, toute baignée des larmes que son amour et sa joie lui faisaient répandre, elle demanda à ce bienheureux évêque le corps admirable du Fils de Dieu, comme le viatique salutaire du voyage qu'elle allait faire à la ville éternelle. La splendeur de son visage et l'élévation de son corps de deux coudées au-dessus de la terre surprirent d'abord le saint prélat et le remplirent de tant de respect qu'il n'osait presque s'approcher d'elle ; mais elle l'encouragea, lui disant qu'elle était la pécheresse Madeleine qui était venue avec lui à Marseille, et que Dieu avait conservée jusqu'à ce temps dans le secret du désert, pour lui donner plus le temps de faire pénitence. Ainsi, après quelques prières, il la communia et lui donna sa bénédiction. Quelques auteurs disent qu'elle fut ensuite reportée par les anges dans sa grotte de la Sainte-Baume, où elle mourut. Mais d'autres, comme saint Vincent de Beauvais, saint Antonin, Pierre de Natalibus et Sylvestre de Priero, disent qu'elle expira dans l'oratoire même où elle reçut le corps de son Sauveur, et en présence de tout le clergé ; ce qui lui fit revoir pour l'éternité Celui qu'elle avait aimé si tendrement et recherché avec tant d'ardeur.

Son corps, qui exhalait une odeur merveilleuse, fut porté par les prêtres de l'église d'Aix à un bourg voisin appelé *Villa lata*, où saint Maximin avait déjà fait construire une chapelle, et qui, depuis, a changé de nom et a pris celui de Saint-Maximin. C'est là qu'elle fut ensevelie dans un sépulcre d'albâtre, en mémoire de cet autre albâtre où deux fois la Sainte avait renfermé le parfum dont elle oignit le Sauveur.

On représente ordinairement sainte Madeleine à genoux devant une croix, au pied de laquelle est une tête de mort. D'autres fois elle est debout, tenant à la main un vase de parfums.

1. Nous n'avons rien changé en cet endroit au récit du P. Giry ; c'est un trop précieux témoignage de ce qui existait alors à la Sainte-Baume.

CULTE ET RELIQUES.

Les précieuses dépouilles de cette sainte amante et pénitente ont de tout temps été honorées à Saint-Maximin, mais principalement depuis que Charles II, prince de Salerne et ensuite roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, y a fait bâtir, sur la fin du XIIIe siècle, le célèbre couvent de l'Ordre de Saint-Dominique, un des plus magnifiques monastères de France. On voit, au-dessus du grand autel, un tombeau de porphyre, présent du pape Urbain VIII, où, l'an 1660, les principaux ossements qui étaient dans le sépulcre furent transférés en présence de Louis XIV et de toute sa cour, par Jean-Baptiste de Marinis, archevêque d'Avignon, du même Ordre de Saint-Dominique; et, dans un petit caveau qui est dans la nef, on voit le précieux chef de la Sainte, sur le front duquel il paraît encore un peu de sa chair, à l'endroit où l'on croit que Notre-Seigneur la toucha après sa résurrection, en lui disant : *Noli me tangere.* Il y a, au même lieu, une touffe de ses cheveux; et dans sa chapelle, qui est à l'opposite, un ossement de ses bras qui, sans aucune cause naturelle, exhale une odeur très-douce et très-agréable, à peu près comme le vrai bois de Sainte-Lucie.

Les Grecs, dans leur ménologe, ainsi que les historiens Cédrénus, Jean Curopalat et Zonare, disent que les reliques de sainte Madeleine, étant à Ephèse avec celles de saint Lazare, furent transportées à Constantinople, l'an 886, par le commandement de l'empereur Léon, ce qui est conforme à ce que dit saint Grégoire de Tours au livre Ier des *Miracles*, chapitre 30, que, de son temps, elles étaient à Ephèse, n'ayant point de couverture au dessus; et encore à ce que dit Richard de Vassebourg, au livre II des *Antiquités de la Gaule-Belgique,* que saint Magdalvée, évêque de Verdun, étant allé à Ephèse, dans son pèlerinage de la Terre Sainte, on lui donna deux dents et un peu des cheveux de sainte Madeleine. Mais cette Madeleine, dont parle les Grecs et ceux qui les ont suivis, n'est pas notre sainte pénitente, disciple de Jésus-Christ, mais quelque autre du même nom, qu'ils ont confondue avec elle : cette Madeleine, d'après certains auteurs, était une vierge et martyre.

Sigebert, dans sa *Chronique* sur l'année 745, dit que les Sarrasins ayant saccagé la Provence, le corps de sainte Madeleine fut transporté par Girault, comte de Bourgogne, au monastère de Vézelay, que lui-même avait fait bâtir : ce que plusieurs autres auteurs ont écrit après lui; mais, outre que Sigebert ne parle qu'en doutant, la tradition des Eglises de Provence est bien plus certaine, puisque, en 1279, on trouva à Saint-Maximin, dans un lieu fort secret, un sépulcre de marbre dans lequel le corps de sainte Marie-Madeleine avait été caché par crainte des Sarrasins, avec deux inscriptions très-anciennes et dont même l'une était écrite sur des tables enduites de cire, lesquelles portaient son nom, avec le sujet qui obligea de cacher ce grand trésor. Si Girault, comte de Bourgogne, a fait transférer un corps saint de Provence à Vézelay, ce qui ne lui était pas difficile, étant seigneur d'Avignon, ce n'a pas été celui de sainte Madeleine, mais de quelque autre saint ou sainte que l'on a pris pour elle.

Pendant la Révolution française, l'église de la Sainte-Baume fut profanée et détruite. Celle de Saint-Maximin se vit aussi dépouillée de son trésor : le décemvir Barras fit changer la châsse en numéraire, et les saintes reliques furent jetées pêle-mêle. Cependant l'ancien sacristain laïque des Dominicains, Joseph Bastide, enleva secrètement le chef de sainte Madeleine, la fiole de cristal dite la *Sainte-Ampoule,* le *noli me tangere* avec sa boîte, une partie des cheveux et des os du bras. L'église de Saint-Maximin ne fut point incendiée et ruinée comme la Sainte-Baume, grâce à la sage prévoyance de Lucien Bonaparte, qui fit écrire sur la porte : *Fournitures militaires.* Dès que le calme commença à se rétablir, Bastide rendit à l'église de Saint-Maximin le chef de sainte Madeleine : de plus, on trouva dans la sacristie les corps saints jetés pêle-mêle, comme nous l'avons dit; on ne put distinguer que deux ossements de saint Maximin, le chef de saint Sidoine et quelques autres, qui furent mis dans des châsses de bois. On renferma, dans un reliquaire de cuivre doré, en forme de bras, négligé par les spoliateurs, les deux ossements qui étaient dans l'ancienne châsse appelée le *Bras de sainte Madeleine.*

Relevée de ses ruines en 1814, et visitée le 5 du même mois par vingt-cinq ou trente mille pèlerins, la Sainte-Baume subit de nouvelles dévastations pendant les Cent-Jours. Le maréchal Brune, qualifié, dit-on, par Napoléon, d'*intrépide déprédateur,* renouvela les horreurs, les impiétés de 93.

Le 22 août suivant, il périt misérablement à Avignon, victime de la fureur politique du peuple; son cadavre, jeté à l'eau, partout où le Rhône le porta sur ses bords, fut rejeté dans son cours; la Justice divine le priva d'une sépulture qu'on ne refuse pas aux inconnus. Depuis, la piété des Provençaux, la munificence de Louis XVIII, restaurèrent une seconde fois ce monument. Pie VII accorda de nouveau l'indulgence plénière à ceux qui visiteraient la grotte de sainte Madeleine en quelqu'une des fêtes suivantes : celles de la Pentecôte, de sainte Madeleine, de saint Louis, de saint Maximin et de l'Exaltation de la sainte Croix.

Au mois de mai 1822, tous les ouvrages d'art étant terminés, l'autel de sainte Madeleine et celui de la sainte Vierge entièrement remis à neuf, l'archevêque d'Aix bénit solennellement la grotte; plus

de quarante mille pèlerins y entrèrent successivement. Cela ne suffisait pas sans doute pour l'accomplissement de cette prédiction sortie de la bouche du Sauveur, lorsque Madeleine eut répandu ses parfums sur l'Auteur de toute suavité : « En vérité, je vous le dis, partout où cet Evangile sera prêché, on racontera, à la mémoire de cette femme, l'action qu'elle vient de faire ». Un édifice prodigieux s'éleva, dont Napoléon voulut faire le temple de la Gloire ; en effet, il publie une gloire proclamée par le meilleur Juge, par Dieu lui-même : ce temple porte le nom de la *Madeleine*. Ainsi, cette humble femme éclate dans ce foyer même de toute célébrité, dans ce Paris d'où la renommée rayonne sur le monde. Voilà le reliquaire que la Providence préparait pour les restes de sainte Madeleine.

En 1781, par l'ordre de Louis XVI, on ouvrit, pour la première fois, l'urne de porphyre où le corps de sainte Madeleine était renfermé, et l'on en détacha une relique insigne, qui fut portée à Don Ferdinand, duc de Parme. Dieu prit à temps cette mesure. Douze ans plus tard, tout ce qu'il y avait dans l'urne fut dispersé : il ne resta plus d'autre relique insigne de sainte Madeleine que la portion envoyée au duc de Parme et le chef honoré dans l'église de Saint-Maximin, avec deux ossements d'un bras.

La Providence voulut que Napoléon envoyât à Paris, parmi les dépouilles du duc de Parme qui devaient être converties en numéraire, la châsse même qui renfermait cette précieuse relique ; après la Restauration, ce trésor, cédé en toute propriété par l'ancienne reine d'Etrurie, fut transféré dans le monument qui l'attendait d'après les décrets éternels.

Nous avons, dans Origène, une excellente homélie à sa louange, que l'on croit toutefois être originellement latine et non pas grecque. Le cardinal de Bérulle a donné aussi au public un admirable traité de ses excellences ; et Coëffeteau, évêque de Marseille, avec Godeau, évêque de Vence, ont parfaitement bien décrit ses larmes et sa pénitence. Le P. Alexandre, jacobin, au second tome de ses *Dissertations sur le* Ier *siècle*, établit fort solidement ce que nous avons avancé dans cette vie touchant la critique de son histoire. — Cf. *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Madeleine*, etc., par M. Faillon, de la Société de Saint-Sulpice, 2 vol. Migne ; et *Sainte Marie-Madeleine*, par le R. P. Lacordaire.

SAINT PLATON, MARTYR A ANCYRE,

DANS LA GALATIE

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Confirma me, Deus Israel, et respice in hac hora ad opera manuum mearum.

Fortifiez-moi, Dieu d'Israël, et regardez, en cette heure, les œuvres de mes mains.

Judith, XIII, 7.

Nous avons déjà vu dans le martyrologe romain, au 4 avril, un saint Platon, confesseur, supérieur du monastère du Mont-Olympe, et grand protecteur de la foi, de la justice et de la chasteté, contre des empereurs de Constantinople hérétiques, impies et adultères. L'Eglise nous en présente aujourd'hui un autre plus ancien, qui a combattu jusqu'à la mort pour la vérité de notre religion, sous les cruels empereurs Dioclétien et Maximien. De sorte que, si les païens se peuvent vanter d'avoir eu un Platon qui a été, selon les lumières de la nature, le plus sublime de tous les philosophes du monde, les chrétiens se peuvent vanter d'en avoir eu deux, que leur vertu et leur constance inébranlable dans l'amour de la vérité, jointes à une très-grande prudence et à une érudition peu commune, ont rendus admirables à tous les siècles. Notre saint Martyr naquit à Ancyre, ville de Galatie, aujourd'hui Angora ou Angourieh, sur le Sangarius, au déclin du IIe siècle, de parents nobles et serviteurs de Jésus-Christ, qui eurent soin de lui inspirer, dès le berceau, la véritable foi et l'amour de la piété. Devenu orphe-

lin de bonne heure, il distribua généreusement ses biens aux pauvres et s'appliqua, avec un zèle extraordinaire et qui surpassait beaucoup son âge, à fortifier les fidèles, à convertir les idolâtres et à protéger les pauvres et les autres personnes sans défense contre la tyrannie et l'oppression des grands qui voulaient les accabler.

Cette admirable générosité lui suscita des ennemis qui l'accusèrent de christianisme devant Agrippin, vicaire des empereurs, homme cruel et altéré du sang des serviteurs du vrai Dieu. Sur cette accusation, il fut arrêté et amené au tribunal de ce juge. Agrippin lui demanda qui il était. « Je suis chrétien », dit-il, « j'adore un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; je déteste les idoles, qui sont les ouvrages de la main des hommes ; j'abhorre les démons, qui parlent bien quelquefois par ces idoles, mais ne sont que des créatures rebelles qui ont mérité, par leur révolte, d'être privées du paradis ». — « Je n'ignore pas », dit Agrippin, « que tu es chrétien ; mais je te demande le nom que tes parents t'ont donné à ta naissance ». — « Ils m'ont », dit-il, « appelé Platon ; mais avant tout je suis chrétien, voilà mon véritable nom, voilà mon emploi. Et, en effet, on m'a appris à servir Jésus-Christ dès le sein de ma mère ; et je suis prêt à donner tout mon sang et mille vies si je les avais, pour son amour et pour son service ».

Réponse hardie et généreuse, qui releva incomparablement notre Platon au-dessus de celui qui s'est fait appeler le *divin philosophe ;* ce dernier, interrogé dans Athènes, sur son opinion touchant l'unité ou la pluralité de la nature divine, n'osa jamais faire profession publique de la vérité qu'il connaissait : il déguisa ses sentiments devant les hommes, de peur d'être condamné, comme son maître Socrate, à avaler du poison ; tandis que notre Platon, ne craignant ni les fouets, ni les tortures, ni les fournaises ardentes, ni la mort la plus cruelle, persista fortement dans la confession de l'unité d'un Dieu créateur du ciel et de la terre, et de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Agrippin était irrité de sa constance ; après avoir encore inutilement tenté la voie des remontrances, des promesses et des menaces, il commanda à seize soldats de le dépouiller et de le fouetter de toutes leurs forces avec des nerfs de bœuf. Ils le firent longtemps les uns après les autres avec toute la violence et la fureur dont ils étaient capables ; mais, après qu'ils se furent lassés de le frapper, il ne parut pas même sur son corps une seule contusion. Ce miracle remplit tout le monde d'étonnement et engagea Agrippin à l'envoyer en prison. Pendant qu'on le conduisait, un grand nombre de fidèles s'attroupèrent autour de lui pour le complimenter de sa victoire. Il demanda un moment d'audience ; et, chacun s'étant tu, il leur fit une exhortation admirable et remplie du feu de la charité dont il était lui-même embrasé, pour les animer à persévérer et à endurer constamment le martyre dans l'attente de la vie éternelle qui leur était promise. Il fut sept jours dans le cachot, où la présence de son Dieu le consola si parfaitement, que les jours ne lui paraissaient que des heures, et les heures que des moments. Il y implora le secours de saint Michel, comme du chef des armées du Dieu vivant ; demandant, non pas d'être préservé de la mort, mais d'endurer toutes sortes de supplices avec fermeté. Au bout de sept jours, on le ramena au tribunal ; là, Agrippin lui fit voir des chaudières d'airain, des poêles de fer de prodigieuse grandeur, des grils, des haches, des crochets, des flèches, des aiguilles, des pierres très-aiguës, des croix, des roues armées de rasoirs et de plusieurs autres espèces d'instruments dont on avait coutume de se servir pour tenter le courage des Martyrs, le menaçant de le faire passer

par tous ces genres de supplices s'il demeurait opiniâtre en sa résolution ; d'un autre côté, il l'assura que, s'il voulait obéir aux volontés des empereurs, il lui donnerait sa propre nièce en mariage avec une dot si considérable, qu'elle le rendrait le plus riche de sa province. Mais notre invincible Platon se moqua également du tyran et de ses folles promesses; étant animé de l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de force et de liberté, il lui dit : « La proposition que vous me faites de votre nièce est ridicule; je n'en voudrais pas comme servante de mon épouse, si je devais me marier. D'ailleurs ne vous tourmentez plus pour trouver de pareilles propositions; vous m'offririez tous les royaumes de la terre, que vous ne me sépareriez pas de l'amour de mon Dieu ».

Le tyran se sentit si vivement piqué de cette réponse, qu'ayant fait mettre des charbons ardents sous un lit de fer, il commanda qu'on y étendît le corps du Martyr, et, pour lui faire sentir une douleur aiguë et plus insupportable, il voulut qu'en même temps on le fouettât avec des verges fort déliées, et qu'on jetât sur ses membres de l'huile, de la cire fondue, du bitume et de la poix-résine. On ne peut exagérer la rigueur de ce supplice, qui n'a presque point son semblable dans les tortures des autres Martyrs ; mais Platon, bien loin d'être abattu, ne laissa pas, durant ce temps, de parler au juge et aux assistants avec la même vigueur que s'il eût été sur un lit de roses. Il leur remontra que ces feux sur lesquels il était couché n'étaient qu'une légère image de ceux qui leur étaient préparés, s'ils ne se convertissaient et ne quittaient le culte infâme des idoles, pour se donner au service du vrai Dieu ; et qu'ils ne devaient pas différer davantage de faire pénitence, de peur que leur obstination ne leur fermât les portes de la miséricorde que le sang de Jésus-Christ leur avait ouvertes.

Après avoir été trois heures en cet état, il fut descendu de ce lit de feu ; alors son corps parut ainsi beau et aussi frais que s'il fût sorti du bain, et il exhala une odeur si agréable, que tous les spectateurs s'en sentirent comme parfumés. Plusieurs des assistants, admirant ce prodige, s'écrièrent que le Dieu des chrétiens était grand, que lui seul faisait des choses admirables, et qu'il n'y avait que lui qui fût digne des honneurs divins ! Le sicaire Agrippin ne savait où il en était, ni ce qu'il pourrait faire davantage au Martyr. Aussi, pour avoir quelque sujet de le renvoyer, il lui dit qu'il ne lui demandait plus d'adorer les dieux ni de leur offrir des sacrifices, mais seulement de renier Jésus-Christ crucifié, et qu'ensuite il le mettrait en liberté. « Comment », dit Platon, « que je renie Jésus-Christ mon Sauveur, dont j'ai reçu tant de grâces et qui me comble à tous moments d'un si grand nombre de bienfaits ? Retire-toi de moi, impie : que tes blasphèmes exécrables n'offensent pas davantage mes oreilles ! N'est-ce pas assez que tu te perdes éternellement, sans envelopper dans ta damnation les soldats et les serviteurs de mon Seigneur ? Retire-toi, dis-je, car j'ai cette confiance en sa bonté qu'il me rendra plus fort que tous les tourments ».

Ces paroles furent comme de l'huile jetée sur le feu de la colère d'Agrippin. Il descendit de son siége, et, ayant fait rougir devant lui deux grosses boules de cuivre, il commanda qu'on les appliquât tout embrasées sur le sein de Platon. Ce supplice fut horrible : le feu, pénétrant jusque dans les parties intérieures de son corps, les brûla tellement, que la fumée en sortit par le nez ; mais, pendant qu'on le croyait mort, on l'entendit défier le tyran avec plus de courage que jamais, et même lui reprocher son impuissance et sa faiblesse, de ce qu'avec tous les instruments de sa rage, il ne pouvait pas abattre celui que la vertu de Jésus-Christ soutenait.

Une constance si surprenante lui attira un quatrième tourment : on lui enleva presque toute la peau et la chair par lambeaux, à coups de fouets et d'escourgées. Rien n'était si horrible que cette étrange exécution. Les païens mêmes la détestaient et l'accusaient de barbarie et d'impiété ; mais le Martyr eut encore la force de prendre un lambeau de son corps déchiré, et de le jeter aux pieds du juge, lui disant, avec une voix mâle et généreuse : « O tyran, plus cruel que les bêtes carnassières, puisque tu te plais au sang et au carnage, et à voir déchirer par morceaux les corps des hommes qui te sont semblables, prends ce lambeau de ma chair, et rassasie-t'en comme un tigre et un vautour ! Mais sache que Dieu me rendra ce corps que tu détruis, et qu'il précipitera le tien dans les flammes éternelles ».

Il n'y avait plus rien d'entier dans l'invincible Platon que son vénérable visage, que les bourreaux avaient un peu épargné : pour le reste de ses membres, depuis la tête jusqu'aux pieds, on n'y voyait que des plaies profondes et une abondance de sang qui coulait de tous côtés. Agrippin donc, que ce dernier reproche anima plus que jamais, déchargea sa fureur sur cette belle partie qui est comme une figure de la Divinité. Non-seulement il fit souffleter le Saint; mais, ne voulant pas qu'il lui demeurât rien de l'apparence humaine, il lui fit déchirer, avec des crocs de fer, le front, les tempes, les joues, les lèvres et toute la face : tellement qu'il n'était plus reconnaissable, et qu'on lui pouvait appliquer ce que le prophète Isaïe disait de Notre-Seigneur par prévision : « Nous l'avons considéré, mais il n'avait plus ni grâce ni figure : il était méconnaissable; nous l'avons pris pour un lépreux et pour un homme méprisé et frappé de la main de Dieu, et plongé dans le dernier excès de l'humiliation ».

Il ne semblait pas qu'en cet état il fût capable de rien entendre : cependant le juge tenta encore une fois de le corrompre, lui criant et lui faisant crier par un huissier que, s'il voulait sauver le peu de vie qui lui restait, il fallait qu'il ne différât plus d'obéir aux lois du prince et qu'il se résolût enfin à reconnaître les dieux de l'empire. Mais, comme ces sollicitations furent aussi inutiles que les premières, la férocité du tyran le porta à faire arracher au Martyr, par une nouvelle flagellation, le reste de la chair et des muscles qu'il avait encore aux bras et aux cuisses. Son commandement fut exécuté avec la même fureur que les précédents : le corps du Saint en demeura si brisé et si rompu, que les entrailles lui sortaient même par les côtés.

Il fallait bien qu'il fût fortifié d'une vertu surnaturelle et toute miraculeuse, pour ne pas succomber sous tant de maux; mais le tyran, au lieu de le reconnaître, augmentait toujours sa rage, à mesure que Dieu donnait de nouvelles marques de sa protection. Il dit donc au Martyr qu'il s'étonnait extrêmement que, portant le nom du sage et divin Platon, il n'imitât pas ses actions et ne voulût pas reconnaître les divinités que ce grand philosophe a reconnues. « Il ne les a reconnues », dit le généreux Martyr, « que par lâcheté : car il savait bien qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qu'il ne se pouvait pas faire qu'il y en eût plusieurs; mais la crainte de la mort lui a fait honteusement trahir la vérité : aussi il est un de ceux dont parle l'apôtre saint Paul, lesquels, connaissant Dieu, ne l'ont pas honoré et glorifié comme Dieu : c'est pourquoi ce juste juge les a abandonnés, non-seulement aux déréglements de leur esprit, mais aussi à des passions infâmes et à un sens réprouvé. Pour moi », ajouta-t-il, « je n'imiterai pas sa perfidie ; je ne crains point la mort, je n'appréhende point les tourments : achève ce que tu as commencé. Il ne reste plus qu'à

disloquer mes os et à les séparer les uns des autres : fais-le quand il te plaira. Mon Seigneur Jésus-Christ, qui est mon secours, consommera ma victoire et me rendra plus fort que tous les instruments de tes supplices ».

Ce discours ayant fermé la bouche au président, il fit signe aux bourreaux de detacher le Martyr du poteau auquel on l'avait attaché pour le tourmenter plus facilement, et de le conduire au plus tôt de la potence en prison, et fit défendre au geôlier de panser ses plaies et de lui donner autre chose pour sa nourriture qu'une once de pain par jour avec un peu d'eau pure. Il n'en fallait pas tant pour le soldat de Jésus-Christ : pendant dix-huit jours qu'il fut dans ce cachot, il ne voulut jamais recevoir d'autre aliment que celui de la parole de Dieu, qui fortifiait son cœur et le rassasiait plus délicieusement que n'auraient pu faire les mets les plus exquis et les festins les plus magnifiques. Enfin, après ce long temps de prison et d'abstinence, il fut encore une fois amené devant le tribunal d'Agrippin, lequel, le trouvant plus ferme et plus inébranlable que jamais, le condamna à avoir la tête tranchée hors de la ville. On l'y conduisit aussitôt : lorsqu'il eut fait une fervente prière à Dieu en actions de grâce de son martyre, il présenta le cou au bourreau, et, perdant la tête, il rendit son âme à Celui qui l'avait créée pour sa gloire : ce qui arriva sous les empereurs Dioclétien et Maximien, le 22 juillet, vers l'an 304.

Les chrétiens, qui furent les admirateurs de la constance de saint Platon, enterrèrent son corps avec toute la révérence que la rigueur de la persécution put permettre, au lieu même de son martyre, appelé le Champ. Depuis, l'empereur Justinien y fit bâtir une belle église qui fut dédiée sous son nom, comme l'assure l'historien Procope, en parlant des édifices de ce prince : cette basilique ayant été ruinée dans la suite des temps, l'empereur Basile, au rapport de Cédrénus, la fit rétablir.

Outre les martyrologes latins et le ménologe des Grecs, qui font une honorable mention de ce généreux soldat de Jésus-Christ, il en fut parlé avec beaucoup d'estime dans le septième Concile général, qui est le second de Nicée : car on y lut une lettre de l'abbé Nilus à Héliodore le Silenciaire, dans laquelle il rapporte que les barbares ayant un jour emmené captif un religieux du Mont-Sinaï, dont le père était aussi religieux au même monastère, l'un et l'autre s'adressèrent à saint Platon, le père, pour la délivrance de son fils, et le fils pour sa propre liberté, et, par un grand miracle, le même jour, un cavalier inconnu parut dans le camp de ces ennemis, et, ayant enlevé ce jeune homme, le transporta en un moment, par un chemin invisible, dans la cellule de son père ; après quoi il disparut. Ce qui donna sujet de croire que c'était saint Platon qui s'était rendu favorable à ces religieux, qui l'avaient invoqué avec ferveur.

La vie de ce Saint a été écrite par Métaphraste, et est rapportée par Surius en ce jour.

LES SAINTS HILAIRE, PANCHAIRE ET JUST,

ÉVÊQUES DE BESANÇON

IVe siècle.

Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina, ait Dominus.
Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de sagesse, dit le Seigneur. *Jér.*, III, 15.

La conversion de Constantin ayant rendu la paix à l'Eglise et fait cesser les grandes persécutions, le clergé et le peuple de l'église de Besançon, qui se trouvaient privés de pasteur depuis la mort du saint évêque Eusèbe, firent connaître au pape Sylvestre Ier leurs besoins, et le prièrent de leur envoyer de Rome même un pasteur zélé. Le souverain Pontife accueillit favorablement la prière de cette église, qui s'adressait à lui avec tant de confiance. Il y avait alors dans le clergé de Rome, un diacre nommé Hilaire, qui unissait à la piété le zèle le plus actif. Le Pape lui donna la consécration épiscopale, et le chargea de gouverner l'église de Besançon.

Saint Hilaire jouissait à Rome d'une grande considération ; honoré de la confiance d'un illustre Pontife, il mérita aussi l'estime de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin.

Lorsqu'il arriva dans sa ville épiscopale, il n'y avait au pied du mont Cœlius d'autre cathédrale qu'une humble chapelle dédiée à saint Etienne, et telle que les chrétiens en bâtissaient dans les trois premiers siècles. Jusqu'alors les plus beaux temples du Christ avaient été les cœurs purs des fidèles. Mais dès ce moment sainte Hélène fut un des plus puissants instruments dont se servit la Providence pour élever partout des églises au vrai Dieu.

Vers l'an 320, tandis que Constantin le Grand s'occupait de délivrer la Gaule des incursions des Francs, et qu'il remportait sur eux d'éclatantes victoires, sainte Hélène vint à Besançon, où elle séjourna quelque temps. Elle eut avec saint Hilaire de fréquentes conférences concernant les intérêts religieux de la province. Elle visita l'humble édifice religieux situé au pied de la montagne, et dont la tradition faisait remonter l'origine jusqu'à l'évêque saint Lin. Cette princesse, si zélée pour la gloire de Dieu, résolut de remplacer ce temple modeste par un édifice plus vaste et plus splendide. Elle donna à saint Hilaire une somme suffisante pour commencer les travaux, et promit qu'elle s'efforcerait d'obtenir pour cette église quelque relique de saint Etienne.

Saint Hilaire se mit aussitôt à l'œuvre et jeta les fondements d'une grande et belle église en l'honneur de saint Etienne. Elle fut élevée sur l'emplacement même où ses prédécesseurs avaient construit auparavant une chapelle cryptique pour y célébrer les saints mystères. Cette église est aujourd'hui la cathédrale de Saint-Jean. Placée d'abord sous le vocable du premier martyr, elle fut mise ensuite sous l'invocation des deux glorieux patrons, saint Etienne et saint Jean.

Le zèle de saint Hilaire pour la gloire de Dieu ne se borna pas à la construction de la cathédrale placée aujourd'hui sous le vocable de Saint-Jean ; il jeta les fondements d'une autre église sur le mont Cœlius. Mais il n'eut pas le temps de l'achever, et cet édifice, qui fut plus tard l'église de Saint-Etienne sur le Mont, ne fut terminé que longtemps après.

Saint Hilaire occupa environ quinze ans le siége de Besançon. La plupart des historiens fixent sa mort vers l'an 330 ; car les grands travaux qu'il accomplit supposent qu'il vécut au moins jusqu'à cette époque et peut-être au delà. Quelque temps avant sa mort, Dieu le favorisa d'une vision glorieuse, dans laquelle il lui annonça sa fin prochaine et le bonheur qui lui était destiné. Il mourut le 22 juillet ; sa fête, indiquée pour ce jour-là dans un ancien calendrier du diocèse, est fixée au 21 dans les martyrologes de Du Saussay et de Ferrarius.

Le successeur de saint Hilaire sur le siége de Besançon fut saint Panchaire ou Pancrace, qui avait vécu longtemps dans la confiance et dans l'intimité de l'évêque défunt. Les premiers pasteurs, avant de mourir, désignaient d'ordinaire, pour les remplacer, un de leurs disciples les plus fervents parmi les prêtres qu'ils avaient formés aux vertus chrétiennes et sacerdotales. Mais celui qui était élu se rendait à Rome avant d'exercer la charge épiscopale, et recevait l'onction sainte des mains du souverain Pontife. Saint Panchaire fut consacré par le pape Jules II, comme saint Hilaire et saint Eusèbe l'avaient été eux-mêmes, l'un par Melchiade et l'autre par saint Sylvestre. Ce trait fait assez voir que, dans ces temps reculés, l'église de Besançon était déjà unie à l'Eglise romaine par les liens les plus étroits de subordination, d'obéissance et d'amour. L'épiscopat de saint Panchaire commença vers l'an 338. Saint Maximin de Trèves ayant convoqué un concile à Cologne en 346, pour opposer un prompt remède aux progrès de l'arianisme, il s'y trouva quatorze évêques ; dix autres y envoyèrent des députés. Saint Panchaire y figura au premier rang, et conclut, comme tous ses collègues, à la déposition de l'évêque de Cologne, qui s'était laissé gagner par les Ariens.

Devenu maître de tout l'empire romain après la mort de son frère (353), Constance mit au service de l'arianisme la grande autorité dont il jouissait. Les hérétiques ne gardèrent plus de mesure, et la persécution devint universelle dans les Gaules. Des officiers furent envoyés dans les principales villes, pour forcer les évêques catholiques à recevoir les Ariens dans leur communion. On leur donnait le choix ou de s'exiler, ou de souscrire aux désirs de l'empereur. Les magistrats de province qui hésitaient à s'associer à cette persécution et à faire exécuter les ordres de Constance, furent privés de leurs charges et condamnés à une amende. Dans des circonstances si difficiles, saint Panchaire souffrit généreusement pour la foi de Nicée. Ne voulant pas exposer son peuple aux fureurs des tyrans, il prit le parti de s'exiler lui-même. La solitude dans laquelle il se retira était dépourvue de tous les agréments de la nature ; mais il n'y a point d'exil pour un évêque, parce qu'il trouve partout Jésus-Christ. Uniquement occupé des soins de son âme et de la contemplation des choses célestes, saint Panchaire se laissa manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Ce fut dans l'exercice de ces vertus sublimes que la mort vint le surprendre, vers l'an 356.

Quand saint Panchaire fut mort, le clergé et le peuple choisirent, pour le remplacer, un jeune prêtre qui avait été élevé sous ses yeux et formé par

ses soins. Ce fut saint Just. Devenu l'héritier du siége où son maître s'était assis avec tant de gloire, il voulut l'être aussi de sa foi et de sa sainteté et se proposa de le suivre comme un modèle.

L'église de Besançon n'avait plus à redouter une persécution ouverte ; mais les épreuves que Julien lui préparait purent lui faire regretter l'âge des martyrs et la hache des bourreaux. Cependant le passage de Julien à Besançon, en 355, ne fut, du reste, signalé par aucun événement. Car, à cette époque, loin de persécuter les évêques, il affectait même quelquefois de se déclarer leur protecteur.

Saint Juste profita de ce calme pour faire fleurir la religion au sein de sa province. Besançon possédait déjà plusieurs églises qui n'étaient point complétement terminées. Saint Hilaire, avons-nous dit, aidé des secours de sainte Hélène, avait bâti la première cathédrale de Besançon ; mais cet édifice n'était pas achevé. Il fut continué sous Panchaire, et ce ne fut que saint Just qui en fit la dédicace. Il ajouta le titre de Saint-Jean-l'Evangéliste au titre de Saint-Etienne que portait déjà cette église, voulant par là, sans doute, montrer la reconnaissance de la cité à l'égard de la ville de Lyon, qui lui avait envoyé ses premiers Apôtres, et dont la cathédrale portait le nom du saint évangéliste. La cité de Besançon n'eut dès lors plus rien à envier aux autres villes des Gaules. Elle possédait un temple digne d'elle et du diocèse tout entier. Mais le zèle du prélat ne devait pas se borner à élever des édifices de pierre et de marbre au Seigneur. Il songeait bien plus sérieusement encore à lui dresser des autels dans le cœur de tous ses fidèles. Comprenant bien qu'il ferait peu s'il ne s'adjoignait des collaborateurs animés de l'esprit de l'Evangile et nourris dans le recueillement et la piété, il méditait depuis longtemps la réforme de ses clercs : toutefois, ce ne fut que plus tard qu'il put réaliser son projet. Dieu voulait auparavant conduire notre Saint dans des voies moins communes. Jusqu'ici saint Just avait fait le bien sans rencontrer de grands obstacles au dehors, et s'était sanctifié lui-même en sanctifiant son troupeau à l'ombre de la paix. Mais Dieu voulut éprouver sa vertu par les persécutions.

Julien étant devenu maître de l'empire par la mort de Constance, il tourna toutes ses forces contre le christianisme, et l'Orient fut le théâtre de sa folie et de ses fureurs. Les Gaules ne furent pas plus heureuses que le reste du monde. Julien y avait laissé Salluste, son ami dévoué et le plus cruel ennemi du nom chrétien. Sous un tel gouverneur, Just eut beaucoup à souffrir. Exposé aux vexations et aux embûches de Salluste, et ne pouvant plus sans danger rester au milieu de son peuple, il fut obligé de s'enfuir de son diocèse. Il quitta sa ville épiscopale en 362. Comme son prédécesseur, il était obligé d'abandonner son Eglise dans le moment où l'ennemi s'apprêtait à la décimer de nouveau. Cette épreuve terrible était plus dure pour lui que le martyre. Le courage et la vertu peuvent triompher de la fureur d'un tyran ; mais le cœur supporte difficilement de si cruelles séparations. Saint Just prit donc le chemin de l'exil et passa les Alpes. Il se réfugia à Verceil, en Piémont, auprès de saint Eusèbe, qui rentrait à peine de l'Asie (362), où Constance l'avait relégué pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de saint Athanase. Jours heureux pour l'Eglise, où les pasteurs savaient souffrir et mourir pour elle, et où la tyrannie et la séduction des princes ne pouvaient rien contre la foi des peuples !

Saint Eusèbe, après avoir été l'un des plus intrépides défenseurs de la religion contre les Ariens, avait eu l'insigne honneur d'être persécuté pour le nom de Jésus-Christ. Ce saint confesseur offrit à saint Just la plus géné-

reuse hospitalité. C'est Dieu qui avait réuni ces deux hommes et qui leur faisait goûter l'un auprès de l'autre ces douces consolations que la religion seule inspire et que l'infortune ne saurait trouver ailleurs. Ils avaient tous deux souffert pour la vérité ; tous deux, après avoir nourri leur troupeau de la parole de vie, avaient été obligés de fuir loin de leur patrie, loin de leur Eglise, loin du champ que le Seigneur leur avait donné à cultiver. La plus étroite amitié les unissait l'un à l'autre, et ils aimaient à se communiquer leurs pensées et leurs projets. Pendant son séjour à Verceil, saint Just fut témoin de la vie exemplaire qu'Eusèbe avait établie parmi ses clercs. Il régnait parmi eux une régularité presque égale à celle des moines du désert. La lecture et l'étude, le travail des mains et la prière, occupaient tous leurs moments. Ils jeûnaient sans relâche, s'assemblaient souvent le jour ou la nuit pour prier, et l'évêque vivait au milieu d'eux en présidant à leurs pieux exercices. Saint Eusèbe est le premier qui ait, selon saint Ambroise, établi la vie commune parmi les clercs [1]. Saint Just résolut de suivre cet exemple, quand il lui serait donné de retourner dans son diocèse. Il regrettait vivement son peuple ; sans cesse ses regards se portaient du côté de sa chère église de Besançon, et son cœur vivait toujours au milieu de son troupeau.

Il paraît que, même dans son exil, il fut obligé de se cacher pour échapper aux investigations des commissaires impériaux qui parcouraient l'Italie en recherchant tous ceux que la haine de Julien y poursuivait. Le saint évêque, ayant repassé les Alpes, put revenir en secret à Besançon. Bientôt on apprit dans les Gaules que Julien était mort en Asie en 363, et saint Just cessa d'être inquiété. Ce fut un heureux jour pour la cité, que celui où un pasteur si tendre lui fut rendu d'une manière aussi inattendue : chacun retrouvait un ami dévoué et le diocèse retrouvait un père.

A peine de retour de l'exil, saint Just, après avoir réparé les maux que son absence avait causés, put enfin réaliser le projet qu'il avait depuis longtemps conçu, et que les circonstances ne lui avaient pas permis jusqu'alors d'exécuter. C'était la réforme de son clergé. Ses clercs, vivant au milieu du monde, ne savaient peut-être pas toujours rester à l'abri de ses atteintes. Saint Just, qui, pendant son séjour à Verceil, avait pu contempler les fruits merveilleux produits par l'institution de saint Eusèbe, établit lui-même cette grande œuvre dans son diocèse. Ce fut comme son testament avant de quitter la terre. En léguant à son église une institution d'où sortiraient de saints prêtres, il assurait par là le triomphe de la foi et de la vertu parmi son peuple, et continuait ainsi après sa mort l'œuvre de salut à laquelle il avait voué ses forces et sa vie. Si nous voulons avoir une idée de cette fondation nouvelle, lisons ce que raconte saint Ambroise des clercs de Verceil, dont saint Just proposa la vie pour exemple aux clercs de Besançon. « Dans l'Eglise de Verceil », dit-il, « deux choses sont également exigées par l'évêque : la continence monastique et la discipline ecclésiastique. Car Eusèbe a voulu que les ecclésiastiques, même en vivant au milieu du monde, observassent les règles des moines et gouvernassent l'Eglise dans la pratique de la mortification ». Les clercs vivaient séparés de la compagnie des femmes, suivant le conseil de l'Esprit-Saint, qui regarde ce commerce comme dangereux. Ils devaient se garder les uns les autres contre les tentations, s'édifier mutuellement, et se porter à la pratique de toutes les vertus par les conseils et les bons exemples. Cette réforme et ces règles de discipline eurent le plus heureux succès. Le clergé de Besançon se distingua dès lors par sa science et par sa sainteté ; les peuples, édifiés de

tant de piété et d'une si exacte régularité, se réglèrent insensiblement sur ces modèles et profitèrent des exemples de vertu dont ils étaient chaque jour les témoins. De cette institution devaient sortir plus tard d'illustres prélats, et c'est jusqu'à elle que quelques historiens font remonter l'origine des chapitres dans le diocèse.

Saint Just vécut encore au moins deux ans depuis son retour au milieu de son troupeau ; son âme, toute sainte et purifiée par les tribulations de l'exil, n'aspirait plus qu'à s'unir à son Dieu. Le monde n'était plus rien pour lui, il n'avait que trop vu la vanité et le néant des choses d'ici-bas ; son cœur, tout embrasé du divin amour, était détaché de la terre et ne soupirait qu'après sa délivrance des liens du corps. Après avoir porté pendant près de douze ans le fardeau de l'épiscopat, et fait éclater les plus sublimes vertus dans les diverses circonstances d'une vie si agitée, au milieu de son troupeau comme dans les rigueurs des persécutions, dans l'amertume de l'exil comme dans le calme de la retraite au milieu de ses clercs, saint Just était un fruit mûr pour le ciel. A sa dernière heure, Dieu voulut manifester aux hommes par un miracle la gloire de son serviteur. Au moment où son âme quitta la terre, on vit une blanche colombe, doux symbole de pureté et d'innocence, s'échapper de ses lèvres et s'envoler au ciel.

Ainsi s'écoulèrent les jours de saint Just au milieu des hommes. Dieu avait ménagé à cette âme les biens et les maux de la vie, mais toujours il la trouva fidèle ; un tyran avait voulu l'intimider par les persécutions, mais les persécutions n'avaient fait qu'augmenter l'éclat de ses vertus. Dieu, en le couronnant dans le ciel, lui a rendu au centuple ce qu'il avait fait et souffert pour la gloire de son saint nom.

Tiré des *Saints de Franche-Comté,* par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT VANDRILLE OU VANDRÉGISILE [1],

ABBÉ ET FONDATEUR DE PLUSIEURS MONASTÈRES DE FRANCE

667. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Clotaire III.

Perseverantia sola meretur viribus gloriam, coronam virtutibus.
C'est la persévérance seule qui mérite la gloire à nos travaux et la couronne à nos vertus.
S. Bernard, *Ep.* CXXIX *ad Januenses.*

Voici encore un de ces grands personnages qui ont su joindre l'innocence et la piété avec les séductions et le bruit de la cour, la fleur de la virginité avec les liens d'un légitime mariage, et l'humilité chrétienne avec la noblesse du sang, les emplois éclatants et les applaudissements du siècle. Il était de Verdun (Meuse), fils du duc Walchise et de la princesse Dode, fille de saint Arnould, évêque de Metz, et sœur d'Anchise, dont la seconde race de nos rois, dits *Carlovingiens*, a pris son origine : de sorte que, du

1. *Alias :* Wandrille.

côté de sa mère, il était aussi cousin-germain de Pépin d'Héristal, maire du palais, père de Charles-Martel, aïeul de Pépin le Bref, et bisaïeul de Charlemagne. Ayant passé son enfance dans une singulière innocence, il fut mis par son père à la cour du roi Dagobert Ier. Il s'y distingua bientôt par sa vertu, sa modestie, sa prudence, son adresse et sa valeur dans les entreprises militaires, et surtout par sa dévotion et son insigne piété. Le roi admira de si rares qualités dans ce jeune seigneur que son âge aurait dû porter plutôt aux jeux et aux divertissements qu'aux affaires sérieuses; il le fit comte de son palais, c'est-à-dire juge des causes déférées au roi et préposé à la rentrée des revenus du trésor royal. Il s'acquitta toujours très-dignement de ses emplois; et, quoiqu'il fît partout une affaire capitale d'honorer et de servir Dieu, il n'omit jamais rien de ce qu'il devait aux ordres de son prince : rendant ainsi à César ce qui était dû à César, et à Dieu ce qui était dû à Dieu. Il était ferme dans la foi, prompt à faire de bonnes œuvres, véridique et sincère dans ses paroles, juste en ses jugements, sage dans ses conseils, patient dans les injures, miséricordieux envers les pauvres, et plein de douceur et de bénignité envers ses sujets. Sa maison était une école de probité; et, comme il n'y donnait que de bons exemples à ses domestiques, il voulait aussi qu'ils ne fissent rien qui ne pût édifier ceux qui les voyaient et qui avaient quelque chose à traiter avec eux.

Quand il fut en âge de se marier, ses parents le pressèrent de le faire : il épousa par obéissance une fille très-noble et qui était bien en rapport avec ses bonnes inclinations. Le soir même de ses noces, après avoir imploré le secours du ciel, il lui remontra le bonheur de la virginité et combien cet état était préférable à l'usage du mariage, bien que légitime : ses conseils furent si efficaces, que sa nouvelle épouse, d'ailleurs extraordinairement éclairée d'une lumière d'en haut, lui promit de garder une perpétuelle virginité avec lui. Sa ferveur même le porta plus loin : ce fut elle qui fit la proposition à son mari de se retirer l'un et l'autre du monde, et d'embrasser la vie religieuse. Elle se renferma dans un monastère de filles où elle passa le reste de ses jours dans une éminente sainteté, que Dieu a même honorée de plusieurs miracles. Pour lui, il quitta d'abord l'habit séculier et prit l'habit ecclésiastique, afin de disposer peu à peu le public à le voir un jour renoncer à toutes les grandeurs du siècle, à tous les emplois de la cour et de l'Etat. Quelque temps auparavant, il se rencontra, dans un voyage, au milieu d'une foule séditieuse qui voulait l'outrager : ce qui eût causé un grand carnage, parce qu'il était bien accompagné et que ses gens auraient fait main basse sur ces mutins; il détourna cet accident par la force de ses prières : car il n'eut pas plus tôt élevé ses yeux et son cœur vers le ciel, que cette troupe de tumultueux devint immobile et ne put avancer vers lui : ce qui changea leur fureur en un profond respect, et fit en même temps connaître le grand mérite de celui dont le ciel se montrait si évidemment le protecteur.

Lorsqu'il eut pris toutes ses mesures, il se retira en Lorraine, en un lieu appelé Montfaucon, au diocèse actuel de Verdun, pour y apprendre la vie religieuse et solitaire, sous la conduite d'un saint vieillard nommé Beaufroi [1]. Cette action fit grand éclat, à cause du rang qu'il tenait à la cour et de l'affection singulière que le roi lui portait : surtout lorsqu'on sut qu'il avait vendu une partie de ses biens et en avait donné le prix aux monastères et aux pauvres. Les uns louèrent sa conduite et son détachement des

1. Bail'et écrit de Baltfrid et Walfroy qui n'est autre, dit-il, que saint Baudry, frère de sainte Beuve. Il venait de fonder un monastère à Montfaucon.

choses de la terre, qui lui ouvrait la porte du royaume des cieux. Les autres blâmèrent son procédé, et il y en eut qui firent trouver mauvais au roi qu'il eût quitté la cour sans permission. La chose alla si avant, que ce prince l'envoya chercher, pour savoir de sa propre bouche ce qui l'avait obligé de changer ses grandeurs et ses richesses pour l'humble pauvreté du cloître. Ce saint homme, qui avait appris de saint Paul que les sujets doivent le respect et l'obéissance à leurs souverains, vint trouver le sien. En arrivant au palais, dans les rues de Metz, il trouva un pauvre homme dont la charrette avait versé dans la boue ; tous les passants le laissaient là, et plusieurs même le maltraitaient, l'accusant d'embarrasser le chemin. Notre Saint descendit de cheval, dégagea le pauvre voiturier et l'aida à relever sa charrette. Il entra ensuite chez Dagobert, poursuivi par les huées que lui attiraient ses habits tachés de boue. Mais il parut revêtu d'un éclat céleste aux yeux de Dagobert, qui, voyant sa charité et se rendant à ses raisons, lui permit de suivre sa vocation. Muni de cette autorisation, Vandrille retourna vers Beaufroi, qui, l'ayant suffisamment formé aux exercices de la vie monastique, lui conseilla de fonder un couvent sur le territoire d'Elisange.

C'était là que, quelques années auparavant, en 612, saint Ursanne, disciple de saint Colomban, avait bâti une cellule et réuni autour de lui de pieux chrétiens pour honorer Dieu dans la solitude. Cette communauté s'était accrue et formait un monastère de quelque importance à la mort de saint Ursanne (620). Son corps y reposait, entouré de la vénération des fidèles, lorsque Vandrille arriva dans ces lieux, pour y chercher le repos et la paix de l'âme dans la pratique des vertus monastiques.

Les moines qui habitaient Elisange étaient pauvres, et leur monastère était insuffisant pour tous les besoins de la communauté. Vandrille, qui avait fait deux parts de ses richesses, une pour les pauvres, et l'autre pour les maisons religieuses, fit reconstruire ou du moins agrandir à ses frais les édifices élevés par saint Ursanne [1]. Ce fut là que ce nouveau soldat devint un capitaine consommé dans la milice spirituelle. Il était si sobre et si abstinent, qu'il en vint jusqu'au point de ne manger que deux fois la semaine, savoir : le dimanche et le jeudi. Ses veilles étaient presque continuelles, et, lorsque la faiblesse de son corps l'obligeait à prendre un peu de repos, il ne le faisait que sur un lit dur et étroit, que l'on a montré longtemps dans ce monastère comme la marque d'une austérité prodigieuse. Il passait les jours et les nuits en oraison, et, de peur que le sommeil ne l'en empêchât, il se tenait debout, les pieds nus, sur la terre, avec un simple habit, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver. Le démon le tenta en toutes sortes de manières ; car, non-seulement il l'inquiéta par des pensées importunes, pour ternir la pureté de son âme ; mais il lui apparut fort souvent sous des figures horribles de serpents, de dragons, d'oiseaux de proie et d'autres bêtes carnassières. Mais toutes ses persécutions ne servirent qu'à rendre le Saint plus vigilant, plus sévère à lui-même, plus attentif sur les mouvements de son âme, et plus résolu à souffrir toutes sortes de peines et d'afflictions pour Dieu. Un jour il avait dormi un peu plus que de coutume, et le malin esprit lui fit entendre cette parole pleine de moquerie : « Vandrille, j'ai été cette nuit plus vigilant que toi ». — « Oui, sans doute », lui répondit le serviteur du Christ, « tu veilles sans cesse pour la perte des hommes. Mais, à l'avenir, je dompterai encore plus cette chair qui m'a fait tomber aujourd'hui dans la tiédeur ». Aussitôt, s'armant du

1. C'est là que s'élève aujourd'hui la petite ville de Saint-Ursanne, dans le Porrentruy.

bouclier de la prière, il s'écria : « Seigneur, vous qui êtes le gardien de vos enfants, qui veillez toujours sur eux avec sollicitude, daignez, dans votre miséricorde, venir au secours de votre indigne serviteur ». Cette prière ranima le courage et la confiance de Vandrille. Il se sentit plus fort contre la domination des sens, et il poussa si loin les mortifications, qu'au milieu des rigueurs de l'hiver, il restait quelquefois en plein air, parmi les glaces et les neiges, priant les larmes aux yeux, ou chantant, avec l'accent de la plus tendre dévotion, les psaumes de David.

Dieu, qui en voulait faire un miracle de sa grâce et le père d'une congrégation religieuse, lui ordonna, dans une vision, de s'en aller en Italie, au monastère de Bobbio, fondé par saint Colomban, pour y apprendre toutes les pratiques et l'esprit de la vie cénobitique. Il dit donc adieu à ses frères, et se rendit au plus tôt à cette célèbre abbaye, qui était un modèle d'observance et une pépinière de saints abbés et de bons pasteurs pour le gouvernement du peuple chrétien. On l'y reçut avec toutes les démonstrations d'amour et de respect que méritaient sa sainteté et le rang qu'il avait tenu dans le monde. Il vit l'ordre admirable qui se gardait dans cette sainte république, qui était plutôt une image de celle des Anges qu'une imitation des républiques politiques. Il y fut aussi favorisé de plusieurs grâces d'en haut, et, entre autres, de la connaissance des choses à venir. Lorsqu'il se fut instruit de ce qu'il devait savoir, il eut la pensée d'aller à Rome, pour y honorer les sépulcres des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et les cendres de tant de Martyrs qui ont consacré cette ville par leurs souffrances et par leur sang. S'y étant acquitté de ses dévotions, il voulait se retirer en quelque lieu d'Italie, éloigné de toutes ses connaissances et fort secret, pour ne plus voir ce qu'il avait quitté avec tant de courage; mais il fut averti, en songe, de reprendre le chemin de France, où Dieu attendait de lui quelque service considérable.

Ayant passé les Alpes, il entra dans un monastère bâti auprès du Mont-Jou ; c'était probablement le monastère qu'on a depuis appelé Saint-Claude : il y vit tant de douceur, d'honnêteté, d'observance et de ferveur dans le service de Dieu, que, touché de cet exemple, il supplia l'abbé de le recevoir au nombre de ses religieux. Cette grâce lui étant accordée, il parut bientôt comme un beau soleil au milieu de cette compagnie de Saints, qui étaient eux-mêmes comme autant d'étoiles dont la maison de Dieu était éclairée. Il y demeura dix ans, mort au monde, pèlerin sur la terre, portant tous les jours, avec joie, la croix d'une vie pénitente et d'une austérité presque sans exemple. L'humilité, l'obéissance et la charité étaient ses plus chères vertus, et il s'y exerçait avec tant de perfection, que tous ses confrères le regardaient comme le modèle de leur conduite. En effet, il y en eut beaucoup qui, animés par son exemple, entrèrent dans les voies de la sainteté et s'adonnèrent de toutes leurs forces aux exercices de la vie intérieure et des plus hautes vertus. Cependant, il n'était pas encore au dernier terme de sa carrière, et Dieu ne le retenait dans cette sainte maison que pour le préparer aux grands services qu'il attendait de lui dans la Neustrie, province de France que nous appelons maintenant Normandie. Une nuit, qu'il était en oraison dans sa cellule, arriva un messager céleste qui la remplit d'une odeur et d'une clarté merveilleuses, et l'ayant exhorté à la persévérance dans la vie pure et austère dont il faisait profession, l'assura que les prières qu'il offrait à Dieu depuis longtemps pour son neveu Godon étaient exaucées, et que ce jeune seigneur renoncerait bientôt au monde et embrasserait, à son imitation, la vie religieuse. C'était une pierre vive que Dieu lui

préparait pour la fondation et l'établissement de son abbaye de Fontenelle, dans la Normandie.

Peu de temps après, il le fit avertir en songe de quitter le monastère où il était, et de s'en aller trouver saint Ouen, archevêque de Rouen, de qui il apprendrait ses volontés. Ce grand prélat le reçut avec un respect et une bienveillance extraordinaire; et, se ressouvenant de la noblesse de son extraction, de l'étroite liaison qu'ils avaient eue autrefois ensemble à la cour, et de la réputation que dès lors sa piété lui avait acquise ; et, sachant d'ailleurs qu'il était un religieux consommé en toutes sortes de vertus, il le voulut retenir auprès de lui et lui conféra le sous-diaconat et le diaconat. Ensuite, il le fit ordonner prêtre par saint Omer, évêque de Thérouanne, et lui en fit exercer toutes les fonctions. Vandrille s'en acquitta avec une satisfaction universelle, et, soit qu'il annonçât la parole de Dieu, soit qu'il écoutât les confessions des pénitents, soit qu'il célébrât les redoutables mystères du corps et du sang de Jésus-Christ, soit qu'il fût appelé au conseil de son prélat, on le voyait toujours si recueilli, si fervent, si uni à Dieu, si embrasé du zèle de sa gloire, qu'il n'était pas moins le modèle des prêtres dans le clergé, qu'il avait été l'exemple des religieux dans le cloître.

Saint Ouen se plaisait extrêmement à son entretien, parce que ses discours étaient tout célestes, et qu'ils portaient grâce et onction dans l'âme de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Mais le saint homme, qui ne pouvait vivre hors de la solitude, cherchait continuellement l'occasion de se retirer dans quelque lieu de la Neustrie, où, ayant assemblé des religieux, il pût vivre avec eux séparé du monde et dans les seuls exercices de la vie monastique. Dieu lui en offrit un moyen très-favorable, tant par la conversion de son neveu Godon, dont nous venons de parler, qui quitta les honneurs et les plaisirs de la cour, pour se revêtir du sac et du cilice, que par la libéralité d'Erchinoald, maire du palais en Neustrie, qui donna aussi sur ses terres, à quelques lieues de Rouen, en un lieu appelé Fontenelle, un champ fort spacieux pour y bâtir un monastère. Saint Ouen consentit à cette construction et à la retraite de son cher ami, qu'il reconnut être appelé de Dieu hors de l'embarras des villes ; et saint Vandrille, avec son neveu, s'appliquèrent avec un zèle infatigable, premièrement, à défricher ce désert qui était plein de buissons, de ronces et de vieilles mâsures, débris des invasions des Barbares, et dont les ruines servaient de repaire aux bêtes sauvages, puis à élever un édifice pour y recevoir des serviteurs de Dieu. Ils commencèrent cet ouvrage vers le milieu du VIIe siècle, sous le règne de Clovis II et le pontificat du pape saint Martin, et y travaillèrent avec tant de succès, qu'ils en firent un des plus beaux monastères qui fût alors dans toute la France. Saint Vandrille eut la joie de voir bientôt, sous sa conduite, environ trois cents religieux, la plupart d'illustre naissance, et véritablement touchés de l'esprit de Jésus-Christ. Il y fit faire quatre églises en l'honneur de saint Pierre, de saint Paul, de saint Laurent et de saint Pancrace, et envoya Godon à Rome, pour en apporter des reliques et des livres sacrés. A son retour, il pria saint Ouen de venir à son abbaye, pour y dédier ces églises et placer ces reliques sur les autels qui leur étaient destinés : et ce grand archevêque le fit avec une joie extrême, bénissant Dieu infiniment de ce qu'il lui faisait la grâce de voir, dans son diocèse, une maison si florissante et si remplie de sainteté et de bonnes œuvres. Elle avait tant d'agrément, dit l'auteur de sa vie, que tous ceux qui en approchaient étaient obligés de dire ce que nous lisons au livre des *Nombres*, chap. XIV :

« O Jacob, que tes tabernacles sont beaux ! O Israël, que tes tentes sont charmantes ! »

Les seigneurs des environs venaient prier Vandrille d'établir sur leurs terres des maisons semblables à celle de Fontenelle ; le plus zélé fut saint Waneng [1], gouverneur du pays de Caux. Il offrit son fils Didier à notre Saint pour être son disciple, dota Fontenelle de plusieurs terres, et bâtit sur son domaine plusieurs couvents, entre autres celui de Fécamp. Sainte Eulalie de Barcelone, lui étant apparue, lui ordonna cette fondation. Vandrille y eut part aussi : car, ayant été appelé à Fécamp par saint Waneng, il le guérit d'une fièvre qui le tourmentait et qui aurait pu différer l'exécution de son entreprise ; et, ayant appris la vision qu'il avait eue, il le fortifia dans la résolution qu'il avait d'y déférer et de mettre au plus tôt la main à l'œuvre. De plus, ce fut à lui que Dieu adressa la sainte vierge Hildemarque, abbesse d'un monastère de Bordeaux, que la divine Providence avait destinée à être la pierre fondamentale et la première supérieure de cette nouvelle maison de filles : elle eut, sous sa direction, à Fécamp, jusqu'à trois cent soixante-six religieuses qui se partageaient en différents chœurs, afin que l'office fût continué jour et nuit sans interruption. (Cette abbaye, détruite par les Normands en 841, rebâtie en 988, fut confiée, à cette époque, à des Chanoines réguliers ; puis, quelque temps après, à des religieux bénédictins. Les ducs de Normandie, qui avaient un palais auprès de ce monastère, en furent toujours les bienfaiteurs. Au XVIIIe siècle, c'était la plus riche et la plus magnifique abbaye de toute la Normandie. Elle appartenait aux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Il ne reste plus aujourd'hui de ces splendeurs, dans Fécamp, ville de neuf mille habitants, à quarante-quatre kilomètres nord-est du Hâvre, que quelques vestiges du château bâti par Guillaume-Longue-Epée et l'église du monastère encore bien conservée. C'est un édifice, dit Malte-Brun, où l'on reconnaît les styles les plus divers, l'ensemble se composant de constructions entreprises à des époques différentes, depuis le XIe jusqu'au XVIe siècle.)

Le couvent de Fontenelle était trop petit pour contenir toutes les personnes qui se présentaient. Saint Vandrille en bâtit encore deux autres dans le voisinage, avec leurs églises : dans l'une, il mit des reliques de saint Saturnin, évêque de Toulouse et martyr ; et, dans l'autre, des reliques de saint Amand, évêque de Rodez, qui lui avaient été apportées par le diacre Sindard, l'un de ses disciples, qu'il avait envoyé en ces villes pour quelques affaires. C'est dans l'oratoire de Saint-Amand que saint Ouen et saint Filbert lui rendaient souvent de pieuses visites, où ces grands amis de Dieu ne s'entretenaient que du royaume de Jésus-Christ, du mépris des choses du monde, de la foi, de la justice, de la perfection chrétienne et des délices du paradis. Outre ces deux maisons, notre Saint en fonda encore une troisième et une quatrième, lesquelles, avec la grande abbaye, firent le nombre de cinq. L'une, par les libéralités d'un jeune gentilhomme nommé Hartbain, fils d'Erimbert, qui quitta même le siècle pour se faire son religieux et l'autre, par les donations d'un homme fort illustre, nommé Varanton Vandrille travaillait des mains avec ses moines ; c'est lui qui planta, sur un côteau voisin de Fontenelle et bien exposé, la première vigne qu'ait connue la Normandie. Cette noble tâche de rendre ce pays fertile ne fut pas toujours sans danger. Un jour qu'il était au travail avec sa pieuse cohorte, un nommé Betto, gardien de la forêt royale, dont une partie leur avait été donnée, mécontent

1. Saint Waneng est le patron de Ham en Picardie. Nous avons donné sa vie au 15 février.

de ce don, s'approcha de l'abbé pour le percer de sa lance ; mais, à l'heure même, le bras du sacrilége devint perclus et sans mouvement, et il fut possédé du malin esprit, qui ne cessa point de le tourmenter, que le Saint n'eût prié pour lui et n'eût enfin obtenu sa délivrance. Pour reconnaître ce miracle, cette insigne protection du ciel, le serviteur de Dieu fit encore bâtir une autre église sous le nom de la sainte Vierge, à l'endroit où il avait été sur le point d'être assassiné. Plusieurs y recouvrèrent la santé d'une manière toute surnaturelle. « Cette chapelle, appelée Notre-Dame de Caillouville, a été démolie, depuis la Révolution française, par un nommé Lérondel. On y voit encore une fontaine visitée tous les ans par un grand nombre de pèlerins : au fond de la cuve dallée se trouve, gravée en creux, une image grossière de sainte Radegonde [1] ». Outre cette assistance miraculeuse qui regardait sa propre personne, il en reçut une autre moins éclatante pour toute la communauté de ses religieux ; car, les vivres leur ayant manqué, Notre-Seigneur avertit en songe la reine sainte Bathilde de la nécessité où ils étaient, et lui ordonna de leur envoyer des aliments ; ce qu'elle exécuta aussitôt, faisant marcher plusieurs chariots chargés de pain et d'autres nourritures vers l'abbaye de Fontenelle.

L'établissement de saint Vandrille devint bientôt assez florissant pour jeter des rameaux autour de lui et donner naissance à de nouvelles maisons religieuses. Mais, à côté de cette prospérité matérielle, le saint abbé travaillait avec ardeur à faire aussi de son abbaye un foyer de vertu et de lumière. Formé lui-même à l'étude des saintes lettres, il s'appliqua à instruire ses disciples et à leur enseigner cette science chrétienne qui est un reflet des clartés éternelles. Il savait se faire à tous, consolant la tristesse des uns par sa bienveillance, calmant la pétulance des autres par son humilité, soutenant les faibles, soulageant les infirmes, donnant à tous le secours de ses prières, de sa parole et de ses exemples. Sa charité éclatait surtout à l'égard de ceux qui étaient tombés dans quelque faute, et la grâce de sa parole guérissait presque toujours leurs blessures et les fortifiait contre de nouvelles attaques du démon. Il exhortait ses disciples à se tenir sans cesse en garde contre leur propre cœur, et à rester toujours unis par les liens de la charité, et, toute sa vie, il leur montra, par son exemple, que le travail des mains, aussi bien que la prière, est une arme puissante contre les tentations.

Les moines ont été dans les Gaules les ouvriers les plus ardents de la civilisation chrétienne. Chaque monastère, tout en faisant fleurir au dedans les vertus propres à la vie religieuse, répandait autour de lui les bienfaits de la doctrine évangélique sur les populations voisines. Cette œuvre importante était surtout nécessaire dans la contrée où saint Vandrille avait élevé son monastère. Les habitants du pays de Caux, qui n'avaient qu'une connaissance confuse des vérités chrétiennes, conservaient encore l'ignorance et la grossièreté des peuples barbares. Il était difficile de plier au joug de l'Evangile ces hommes habitués au pillage et esclaves des plus honteuses superstitions. Mais le zèle ne calcule point les obstacles, et Dieu récompense toujours les travaux entrepris pour sa gloire. Vandrille, aidé de ses moines, prêcha au milieu de ces peuples la doctrine de Jésus-Christ. Sa parole, douce et puissante, toucha tous les cœurs et éclaira leur intelligence grossière. Le Saint leur reprocha les désordres de leur vie, la cruauté de leurs mœurs, et, quand il ne pouvait leur parler, il priait le Seigneur de les convertir. On les vit bientôt accourir à ses enseignements et se prosterner à ses pieds pour

1. *Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert, t. II, p. 527.

demander pardon de leurs fautes. Le saint abbé mêlait toujours l'huile de la miséricorde au vin amer de la pénitence, et, lorsqu'un pécheur semblait craindre de lui faire l'aveu de ses iniquités, il savait relever son courage abattu et lui inspirer la confiance.

L'œuvre du Saint était bénie du ciel. L'ouest de la France se couvrait des établissements formés par Vandrille, et son esprit animait toutes ces communautés nouvelles. Les hommes qui s'y rendaient, attirés par l'exemple de ses vertus, devenaient bientôt eux-mêmes de nouveaux apôtres, portant aux peuples le pain de la parole évangélique, initiant des hommes ignorants et grossiers à la connaissance de Dieu et à l'amour de la vertu, et leur enseignant en même temps à cultiver des terres restées jusque-là stériles, et à y faire germer des moissons abondantes. Quand on parcourt chaque contrée de la Gaule, et même de l'Europe, et qu'on ne voit presque pas un coin de terre qui n'ait été défriché par ces infatigables cénobites, pas une région qui n'ait été évangélisée par leur parole, on n'a plus que de la pitié ou de l'indignation pour ceux qui viennent nous dire encore : « A quoi servent les moines ? »

La Gaule était remplie du nom de saint Vandrille et des œuvres qu'il accomplissait. On eût dit, ajoute son historien, que les temps apostoliques étaient revenus ; car on voyait un grand nombre d'hommes de haute naissance mettre tous leurs biens en commun, et renoncer volontairement à toute propriété particulière. Avant son arrivée dans le pays de Caux, cette contrée n'était, pour ainsi dire, qu'un affreux repaire de brigands, plus semblables à des brutes qu'à des hommes, et qui possédaient à peine quelque notion de la foi chrétienne. Les prédications du saint homme renouvelèrent la face de cette terre, et les habitants brisèrent les idoles qu'ils adoraient encore, quittèrent leurs mœurs sauvages pour se soumettre humblement à la foi évangélique, et montrèrent le plus profond respect pour les prêtres de Jésus-Christ.

Vandrille arriva à un âge avancé sans avoir jamais cessé de joindre le travail des mains aux devoirs ordinaires de sa charge. La mort lui apparaissait comme le terme d'un long pèlerinage, comme le repos longtemps désiré. Il soupirait continuellement après le terme de son pèlerinage, disant avec le Prophète : « Hélas ! que mon exil est long, et qu'il y a longtemps que mon âme est étrangère ! » Dieu exauça enfin ses désirs et lui envoya une maladie qu'il reçut comme l'instrument de sa délivrance. Dans cet état, il fut trois jours et trois nuits en une extase, dans laquelle on lui fit voir la porte du ciel qui lui était ouverte et un trône de gloire qui lui était préparé. Voilà pourquoi il avait souvent les yeux ouverts, regardant fixement en haut d'un visage content et plein de joie. Revenu de ce ravissement, il donna d'excellentes instructions à ses disciples, et leur prédit plusieurs choses à venir. Ils lui demandèrent qui serait son successeur ; il répondit qu'ils avaient parmi eux deux grands sujets qui tiendraient sa place l'un après l'autre, savoir : saint Lambert, qui fut depuis archevêque de Toulouse ; et saint Ansbert, qui succéda à saint Ouen, dans l'archevêché de Rouen. Enfin, lorsqu'il eut reçu les Sacrements avec une ferveur et une tendresse admirables, et repoussé le démon qui eut encore la hardiesse de l'attaquer à cette dernière heure, les anges et les saints vinrent recevoir son âme en chantant les louanges de Dieu ; il mourut en présence du même saint Ouen, son archevêque, et de près de trois cents de ses religieux, qui fondaient tous en larmes pour la perte d'un si bon père.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE FONTENELLE.

Son corps fut d'abord enterré dans l'église de Saint-Paul; mais, quarante ans après, ayant été trouvé entier, il fut transféré, par saint Bain, un de ses successeurs et évêque de Thérouanne, dans la principale église dédiée en l'honneur de saint Pierre. Depuis, par crainte des Normands, qui se jetèrent sur la Neustrie, il a encore été transporté, avec ceux de saint Ansbert, archevêque de Rouen, et de saint Vulfran, archevêque de Sens, d'abord à Boulogne-sur-Mer, puis au monastère de Blandinberg, dans la ville de Gand, en Flandre. Ces saintes reliques ont été perdues pendant la persécution des Calvinistes, en 1578, à l'exception des deux bras de saint Vandrille, dont l'un avait été donné à l'abbaye de Fontenelle et l'autre à celle de Brone.

Quant à l'abbaye de Fontenelle (*Fontanella*, petite fontaine) ou de Saint-Vandrille, qui, avec ses quatre églises, formait, ainsi que celle de Jumiéges, l'un des plus beaux ornements des bords de la Seine, il n'existe plus que le monastère, transformé en filature. On admire le cloître, monument des XIVe et XVIe siècles. Mais des quatre églises, dont la principale, l'église abbatiale, avait été magnifiquement reconstruite au XIIIe siècle, il ne reste plus rien. En 1828, leurs ruines étaient encore belles et admirées : depuis lors le propriétaire, M. *Cyprien Lenoir*, a employé la sape pour les renverser. Les pierres des meneaux et des colonnes ont été employées à paver les chemins du voisinage. Un Anglais, plus intelligent que les barbares successeurs des contemporains de Dagobert, a acheté des fragments considérables de ces précieux débris et les a fait transporter au-delà de la Manche, pour les relever dans son parc.

La vie de ce saint abbé a été écrite par un auteur qui était presque de son temps. Voir Surius, les Bollandistes et Mabillon; *Les Moines d'Occident*, par M. de Montalembert; *Les églises de l'arrondissement d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.

SAINT MÉNELÉ, ABBÉ,

RESTAURATEUR DE L'ABBAYE DE MENAT, AU DIOCÈSE DE CLERMONT.

Vers 700. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Childebert III.

Hæc vera est sæculi fuga, abdicatio domesticorum, et quædam alienatio carissimorum.

La véritable fuite du monde, c'est le renoncement à la famille, avec un certain éloignement de ceux qui nous sont les plus chers.

S. Ambr., *De fuga sæculi.*

On croit que saint Ménelé naquit à Précigné, petite ville du département de la Sarthe, au diocèse actuel du Mans, diocèse primitif d'Angers. Son père se nommait Amanulfus et sa mère Docula, de race illustre. Tout jeune encore, notre Saint montra ce qu'il serait un jour : la pureté, la candeur, la chasteté qu'il fit paraître dès ses plus tendres années émerveillaient tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de sept ans, agenouillé devant les saints autels, il fit vœu au divin Jésus, que son cœur vierge aimait déjà d'un amour si fort, de garder une perpétuelle virginité.

Hélas! la vertu rencontre en ce monde tant et de si grands obstacles! Dès qu'il fut en âge d'accepter une position dans le monde, son père, jaloux de perpétuer par son fils le noble sang qui coulait dans ses veines, voulut lui faire épouser une jeune personne de grande naissance : c'était Sensa, fille du duc Barontus. Aux premières propositions qui lui en furent faites, Ménelé répondit courageusement qu'il n'avait jamais rêvé que les sublimes délices des âmes chastes, et qu'il ne consentirait jamais à en connaître d'au-

tres. Le père, irrité de l'insuccès de sa démarche, fit retomber sur son fils rebelle tout le poids de son indignation ; il s'oublia même jusqu'à le frapper, jusqu'à lui faire subir les plus durs traitements. La lutte dura plusieurs jours. Fatigué d'un combat si inégal et désireux de couper court à une position d'autant plus fausse qu'elle le vouait à des embarras inextricables, Ménelé finit par acquiescer aux désirs de son père.

Cet acte de condescendance, qu'il se reprochait comme un acte d'indigne faiblesse, troubla la paix de son cœur. Il consulta deux de ses amis intimes, Savinien et Constance, et tous trois ils résolurent de s'enfuir du château paternel. Guidés par la Providence, ils quittèrent Précigné, et, après quelques jours de marche, ils arrivèrent près des ruines d'un antique monastère appelé Menat (*Menatum*, *Bracum*). C'était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située entre la Sioule et la Bouble, à neuf lieues de Clermont, fondée sous le règne de Clovis, avant l'an 500, et consacrée sous l'invocation de saint Sauveur et de saint Martin.

Nos jeunes voyageurs s'étaient déjà établis pour jamais dans cette solitude, quand ils furent visités par un jeune moine nommé Théofride, connu en Auvergne sous le nom de saint Chaffre, et neveu de saint Eudes, abbé de Calméry, en Velay *(Calminiacum)*, monastère bénédictin fondé vers 570 en l'honneur du prince des Apôtres, et appelé plus tard Saint-Chaffre. Théofride leur proposa de venir se mettre sous la direction de son oncle : ils acceptèrent, et passèrent avec saint Eudes sept ans entiers dans l'accomplissement de tous les devoirs de la vie monastique. Cependant, sur la foi d'une vision, Ménelé et Savinien sollicitèrent de saint Eudes la permission de retourner à Menat : ils défrichèrent le terrain qui entourait l'antique monastère, construisirent un oratoire où Savinien, qui était prêtre, put offrir le saint sacrifice, et relevèrent une partie des ruines de la vieille abbaye.

Cependant les vertus de nos jeunes solitaires ne purent rester longtemps cachées : la renommée s'en répandit au loin, et la mère de Ménelé, Docula, Bocula, sa sœur, et sa fiancée Sensa vinrent se présenter un jour au seuil du monastère. Ménelé craignit d'abord qu'elles ne vinssent l'arracher de sa solitude, mais il fut tout à coup rempli de joie quand il apprit d'elles qu'elles venaient près de lui pour se consacrer à Dieu. Ménelé s'empressa de construire à quelque distance de Menat des cellules et un oratoire qu'il plaça sous le patronage de la sainte Vierge, et qu'il abandonna aux trois servantes de Jésus-Christ. C'est autour de cet oratoire que se forma dans la suite le monastère de Lisseuil et la paroisse de ce nom. C'est aujourd'hui une humble église de village en forme de croix latine et de la structure la plus simple, sans que rien laisse soupçonner qu'elle ait remplacé un édifice plus important. Lisseuil était autrefois très-fréquenté comme lieu de pèlerinage : on y venait de plusieurs lieues à la ronde, surtout le 8 septembre, qui est la fête patronale, et l'affluence, aujourd'hui encore, y est considérable. Des personnes pieuses viennent y demander à Marie leur guérison, boivent de l'eau de la fontaine voisine, ou en emportent avec elles pour leurs parents malades.

Depuis cette heureuse rencontre, les jours de Ménelé s'écoulèrent en paix ; des disciples en grand nombre s'attachèrent à ses pas ; et, joignant ses efforts aux leurs, il construisit sur les ruines du petit monastère de Menat l'immense abbaye de ce nom. Hélas ! un affreux incendie vint détruire en un jour le fruit de longues fatigues ; toutefois, au seul nom de Ménelé, tous les paysans d'alentour accoururent, et le nouvel édifice s'éleva plus splen-

dide encore que le premier. Notre Saint en fit consacrer l'église par saint Bonnet, évêque de Clermont.

Epuisé par les fatigues d'une vie si bien remplie, saint Ménelé sentant sa fin approcher, désigna saint Savinien pour son successeur, et s'endormit doucement dans le Seigneur quelques jours après.

Il existe encore, sur la paroisse de Précigné, une chapelle dédiée sous le vocable de saint Ménelé : le 23 août 1712, il y eut dans cette paroisse une translation solennelle d'une portion insigne de ses reliques et de celles de saint Savinien, obtenues de l'abbaye de Menat.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des *Acta Sanctorum;* de *Notre-Dame de France;* et des *Saints d'Anjou,* par le R. P. Dom François Chamard.

SAINT SALVIEN,

PRÊTRE DE MARSEILLE ET CONFESSEUR (Ve siècle).

On croit que Salvien naquit à Cologne ou dans quelque autre lieu de la Gaule-Belgique peu éloigné de cette ville. On ne sait s'il était né de parents chrétiens ou s'il dut à d'autres les lumières de la foi dont il plut à Dieu d'éclairer son âme ; mais il est certain qu'il les avait déjà reçues et qu'il se distinguait par sa vertu et sa piété lorsqu'il fut engagé dans le mariage. On lui fit épouser une personne de mérite, mais encore païenne, nommée Palladie. Il se trouvait dans le cas où saint Paul recommande à celui des époux qui est fidèle de travailler au salut et à la sanctification de l'autre, s'il est encore dans l'état de l'infidélité. Ce fut pour satisfaire à cette obligation qu'il sollicita sa femme d'embrasser la foi de Jésus-Christ ; ce qu'il obtint.

S'étant retiré à Marseille, il entra dans la cléricature et son mérite le fit élever à la prêtrise. Il acquit dès lors une si grande réputation que saint Eucher, de Lyon, lui confia l'éducation de ses deux fils, qui devinrent évêques l'un et l'autre. Les prélats, ses contemporains, le consultaient comme un excellent maître en théologie, et saint Hilaire d'Arles lui décerna publiquement des éloges que la postérité a ratifiés. Tout le monde sait le cas que faisait Bossuet de la principale œuvre de Salvien : *De Gubernatione Dei et de justo Dei præsentique judicio.* L'éloquent prêtre de Marseille s'élève dans cet ouvrage à une hauteur de vues qui en ont fait, avec saint Augustin dans sa *Cité de Dieu,* le père de cette admirable philosophie de l'histoire qui a immortalisé Bossuet.

« Lorsque autrefois les peuples barbares du Nord fondirent sur les provinces de l'empire romain », dit Frayssinous, « et qu'ils y causèrent tant de ravages au milieu des nations catholiques des Gaules, des Espagnes et de l'Italie, il arriva que les chrétiens, faibles dans leur foi, furent tentés de demander comment il se faisait que le peuple fidèle devint ainsi la proie de l'erreur et de l'infidélité. Salvien, éloquent prêtre de Marseille, crut devoir prendre la plume pour arrêter ces manœuvres et venger la Providence dans un ouvrage que nous avons encore ».

Les œuvres de Salvien ont été rééditées plusieurs fois, mais il serait grandement désirable qu'elles fussent popularisées par des extraits ou des traductions. C'est à tort que quelques anciens annalistes, Baronius entre autres, en ont fait un évêque de Marseille.

Tiré de Baillet et de Dom Ceillier.

XXIIIe JOUR DE JUILLET

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint Apollinaire, évêque, qui fut ordonné à Rome par l'apôtre saint Pierre, et envoyé à Ravenne où il souffrit toutes sortes de peines pour la foi de Jésus-Christ. Il passa ensuite dans l'Emilie, province de la Gaule cisalpine, où il convertit beaucoup d'idolâtres ; enfin, il retourna à Ravenne et y consomma son glorieux martyre sous l'empereur Vespasien. 79. — Au Mans, saint Liboire, évêque et confesseur. 425. — A Rome, saint Rasyphe, martyr. — Encore à Rome, sainte Primitive, vierge et martyre. — Dans la même ville, les saints martyrs Apollone et Eugène[1]. — Le même jour, la naissance au ciel des saints martyrs Trophime et Théophile, qui, ayant été lapidés, jetés dans le feu et décapités, reçurent, sous l'empereur Dioclétien, la couronne du martyre[2]. IIIe s. — Dans la Bulgarie, province de la Turquie d'Europe, plusieurs saints Martyrs, que l'impie Nicéphore, empereur, dévastant les églises du Dieu vivant, fit périr de diverses manières, les uns par l'épée, les autres par la corde, par les flèches, par une longue prison et par la faim. 811. — A Rome, les saintes Romule, Rédempte et Hérondine, vierges, dont le pape saint Grégoire fait mention dans ses écrits. 590. — Dans la même ville, le décès de sainte Brigitte, appelée aussi Brigide et Birgitte, veuve, dont le corps fut porté en Suède le septième jour d'octobre. On célèbre sa fête le 8 du même mois[3]. Vers 1373.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Marseille, de Fréjus et de Perpignan, le bienheureux Jean Cassien, prêtre, fondateur et premier abbé du monastère de Saint-Victor de Marseille, et écrivain ecclésiastique. 443. — Aux diocèses de Cologne, Laval, Metz, Viviers, Versailles et Rennes, mémoire de saint Liboire, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Metz, Versailles, Viviers et Rennes, saint Apollinaire, nommé aujourd'hui au même martyrologe. — A Ruremonde, ville forte du Limbourg hollandais, au confluent de la Roër et de la Meuse, vingt-trois bienheureux Martyrs cruellement massacrés par les Calvinistes. Six d'entre eux étaient séculiers, deux appartenaient à l'Ordre des Mineurs, trois à celui des Chanoines réguliers et douze à celui des Chartreux. Ces derniers étaient Matthias, de Cologne, Vincent, d'Herck, Erasme, d'Utrecht, Jean, de Liége, Guillaume Wellen, Sévère, Jean Leevis, Henri Wellen, Jean Gressenich, Etienne, Albert Winsemius et Jean Sittard : les sept premiers étaient prêtres, le huitième et le neuvième diacres et les trois derniers frères lais. 1572. — A Cologne, translation des trois rois mages. — A Cimiez *(Cimela, Cemela, Cemeneleium)*, ancienne ville épiscopale de la Gaule, dans les Alpes maritimes, saint Valérien, évêque de ce siége, où il fut élevé après avoir été moine de Lérins *(Lerinus)*, au diocèse de Fréjus. Il assista, en 439, au concile de Riez (Basses-Alpes), et deux ans après à celui d'Orange (Vaucluse). En 453, il assista à un autre concile tenu à Arles (Bouches-du-Rhône). Il nous reste de lui vingt *homélies* avec une *épître* adressée aux moines. Vers 460. — A Besançon, saint Donat, archevêque de ce siége, mentionné une seconde fois au 7 août, jour sous lequel nous donnerons sa vie. Vers 660. — A Arles, le bienheureux Rostaing II de Cabre, archevêque de ce siége. 1303. — A Séez, les saints Raven, prêtre, et Rasiphe, diacre, différent, à ce que l'on croit, de son homonyme, cité au martyrologe romain de ce jour. Ils furent martyrisés près de Séez, et sont honorés aussi à Lisieux et à Bayeux, dont la cathédrale posséda leurs reliques et dédia, sous leur vocable, l'autel férial[4]. Vers 470.

1. Les Bollandistes ajoutent saint Vital et disent qu'on suppose qu'il fut évêque de Ravenne.
2. Les Bollandistes ajoutent saint Juste, saint Matthien et leurs compagnons.
3. Voir sa vie au 8 octobre.
4. Voir au jour suivant.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Civita-Vecchia, ville forte des Etats de l'Eglise, la bienheureuse Jeanne, vulgairement Vanne, vierge du Tiers Ordre de Saint-Dominique, illustre par une rare pureté de mœurs, par la contemplation des choses du ciel, et par l'abondance des grâces dont elle fut comblée. 1306.

Martyrologe des Carmes Déchaussés. — L'octave de la commémoraison solennelle de la bienheureuse Vierge Marie de Mont-Carmel. — Le même jour, la naissance au ciel de saint Apollinaire, évêque, qui fut ordonné à Rome par saint Pierre et envoyé à Ravenne où il souffrit toutes sortes de peines pour Jésus-Christ ; ensuite, prêchant la foi dans l'Emilie, il convertit beaucoup d'idolâtres ; enfin, étant retourné à Ravenne, il y consomma, sous l'empereur Vespasien, son glorieux martyre. Sa fête se fait le jour suivant. 79.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, saint Liboire, cité au martyrologe romain de ce jour. — A Chalcédoine, aujourd'hui Kadi-Keui, ville de Bithynie, sur le Bosphore de Thrace, vis-à-vis de Byzance, sept bienheureux Martyrs anonymes, honorés chez les Grecs. — A Laodicée, aujourd'hui Eski-Ilissar, chef-lieu de la Grande-Phrygie, les saints martyrs Minisée et Tisique, cités par saint Jérôme. — A Leucade, petite ville située au nord de l'ancienne île de Leucade, aujourd'hui Sainte-Maure, dans la mer Ionienne, près de l'Acarnanie, sainte Anne, vierge. Elle naquit sous l'impie Théophile, empereur d'Orient, de parents illustres et craignant Dieu, qui l'élevèrent dans la pratique de toutes les vertus. Ayant perdu son père et sa mère, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et s'acquit une grande réputation de sainteté. Ce fut alors qu'un jeune gentilhomme la demanda en mariage : elle refusa, prétextant le vœu qu'elle avait fait de vivre dans une perpétuelle continence. Ce refus lui valut toutes sortes de persécutions, mais elle sut les endurer généreusement. Le reste de sa vie se passa au milieu des jeûnes, des veilles et des austérités de tout genre. Enfin, lis de pureté, elle quitta ce monde pour aller embaumer les parterres du paradis. Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles. Vers 918.

SAINT APOLLINAIRE,

PREMIER ÉVÊQUE DE RAVENNE EN ITALIE, ET MARTYR

79. — Pape : Saint Clet. — Empereur romain : Vespasien.

> *Dispensatio est nobis cœlestis seminis injuncta : væ, si non sparserimus ; væ, si tacuerimus.*
> Nous avons reçu la mission de répandre la céleste semence : malheur à nous, si nous ne la répandons pas ! malheur à nous, si nous gardons le silence !
> *Nicolas, Pape.*

Lorsque, sous l'empire de Claude, saint Pierre, prince des Apôtres, quitta la ville d'Antioche pour venir à celle de Rome, afin d'établir la foi de Jésus-Christ et de la répandre ensuite dans toute l'Europe, il amena avec lui plusieurs fidèles, entre lesquels était Apollinaire, disciple de Notre-Seigneur. Et comme il avait une parfaite connaissance du zèle, de la piété et de l'érudition de ce saint homme, qu'il avait instruit lui-même, il le consacra évêque et l'envoya à Ravenne pour y annoncer l'Evangile.

Apollinaire se mit aussitôt en chemin, et, lorsqu'il fut près des portes

de la ville, deux miracles qu'il opéra firent connaître que sa mission venait du ciel. Il rendit l'usage de la vue à un enfant aveugle : ce qui ouvrit en même temps les yeux de son âme. Son père, qui était un soldat nommé Irénée, reconnut aussi la vérité de notre foi et se convertit à Jésus-Christ avec toute sa famille, et ils reçurent tous le baptême des mains de ce saint prélat. Un tribun militaire ayant appris du même Irénée la vertu miraculeuse du même Apollinaire, le fit prier de venir secrètement chez lui pour visiter sa femme et lui procurer quelque soulagement dans une longue et cruelle maladie, où elle était abandonnée des médecins. Le bienheureux évêque, qui était plein de charité, ne manqua pas de s'y rendre au temps qui lui avait été prescrit. Il approcha de la malade, qu'il trouva dans un triste état et toute moribonde, et fit sa prière à Dieu ; après quoi il la prit lui-même par la main et la fit lever de son lit ; alors la femme, sentant toutes ses forces revenues et se trouvant dans sa première santé, s'écria qu'elle ne pouvait avoir été guérie de la sorte que par une vertu toute surnaturelle ; que le Dieu des chrétiens était le véritable Dieu et qu'elle n'en reconnaîtrait jamais d'autre. Le mari et tous ceux de la maison, regardant avec admiration un changement si extraordinaire, ne purent s'empêcher de suivre l'exemple de cette mère de famille. Ils crurent tous, dès ce moment, en Jésus-Christ, et prièrent le saint prélat de leur donner le baptême.

Le tribun, voulant reconnaître par quelque grâce le bienfait qu'il venait de recevoir d'Apollinaire, lui donna une de ses maisons pour en faire son logement pendant le temps qu'il demeurerait à Ravenne, qui fut d'environ douze ans. C'était dans ce lieu que ce généreux prélat faisait tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ ; il y venait sans cesse des personnes de tout sexe et de toute condition, qu'il instruisait en secret dans la foi ; il y célébrait les saints mystères, il y donnait le baptême ; il s'y choisit même quelques disciples, avec lesquels il chantait jour et nuit les louanges du Seigneur.

Les grands progrès qu'un zèle si ardent et un si rare exemple faisaient faire à la religion chrétienne, au préjudice de l'idolâtrie, le découvrirent bientôt. Il fut dénoncé au gouverneur de la ville, nommé Saturnin, qui le fit venir devant lui, l'interrogea plusieurs fois sur sa religion en présence des prêtres des idoles, et tâcha de l'en détourner ; mais voyant sa fermeté inébranlable dans la créance du vrai Dieu et le mépris qu'il faisait des dieux de l'empire, il l'abandonna à ces prêtres, qui le battirent outrageusement et le chassèrent à coups de pierres et de bâton hors de leur ville. Les chrétiens l'ayant trouvé demi-mort sur le bord de la mer, le mirent chez une bonne veuve qui voulut bien le cacher, et apportèrent tous leurs soins pour faire panser ses plaies.

Six mois après, un patricien de la ville de Classe, dans la Romagne, appelé Boniface, ayant perdu, par un accident imprévu, l'usage de la parole, et sachant qu'Apollinaire était encore en vie, l'envoya quérir dans l'espérance d'en recevoir quelque soulagement. Il ne fut pas frustré dans son attente, car le Saint n'eut pas plus tôt prié pour lui qu'il lui rendit la liberté de la langue ; il fit plus, car il força aussi le démon de sortir du corps d'une servante de la maison, possédée depuis quelque temps. Ce double miracle causa la conversion de plus de cinq cents personnes ; Boniface fut des premiers. Les Gentils en furent tellement irrités contre le Saint, qu'ils le firent fouetter outrageusement ; et, voyant que cette cruauté exercée sur son corps ne faisait rien sur son esprit, ils le condamnèrent à un second

supplice : ils le firent marcher les pieds nus sur un brasier ardent et le chassèrent ensuite de la ville, avec défense de jamais prêcher le nom de Jésus-Christ. Il demeura quelque temps hors de ce lieu, dans un endroit caché où il instruisait ceux qui le venaient trouver ; il célébrait la sainte messe et il consolait les fidèles qui, de leur côté, lui fournissaient les choses nécessaires à la vie. De là il vint dans la province d'Emilie, où il continua de prêcher l'Evangile avec grand profit. Ensuite il retourna une seconde fois à Ravenne, où il ressuscita la fille d'un ancien patrice nommé Rufus, laquelle se fit chrétienne ; et, à son exemple, plus de trois cents personnes de cette famille se firent baptiser.

Le bruit de ces merveilles et du tort qu'elles faisaient au culte des faux dieux étant venu à la connaissance de Néron, alors empereur, il chargea un nommé Messalin de s'informer de la conduite d'Apollinaire dans Ravenne et dans tous les autres lieux où il avait passé, afin de le punir dans toute la sévérité de la justice. Ce ministre de Satan n'oublia rien pour s'acquitter de cet ordre et pour faire ressentir au Saint les effets de la haine mortelle qu'il portait au nom chrétien. Il fit tous ses efforts pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ et à son Evangile, à présenter de l'encens à l'idole de Jupiter et à observer les superstitions des idolâtres. Mais, voyant qu'il ne pouvait ni le gagner par les promesses, ni l'intimider par les menaces, il le fit encore cruellement fouetter. Pour ajouter de nouvelles rigueurs à son supplice, il fit verser de l'eau bouillante dans les cicatrices dont son corps était tout couvert ; et, comme ces tourments ne servaient qu'à l'animer davantage, à invoquer hautement le nom de son Dieu et à publier sa gloire, la rage de ce tyran le porta jusqu'à lui faire meurtrir la bouche avec des pierres ; il le fit ensuite charger de lourdes chaînes et jeter dans un horrible cachot, avec ordre de ne lui donner aucun aliment, afin qu'il mourût de langueur et de désespoir. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui combattent pour sa gloire, lui envoya un ange qui, en présence de ses gardes, lui donna les aliments nécessaires pour nourrir son corps, fortifier en même temps son esprit et lui donner un nouveau courage. Messalin ayant appris, au bout de quatre jours, qu'il était encore en vie, et perdant tout espoir de le vaincre, le fit mettre sur un vaisseau et le bannit en Grèce.

A peine les matelots qui le menaient eurent-ils commencé à faire voile qu'il s'éleva une furieuse tempête qui brisa le vaisseau et le fit couler à fond. Tous les passagers périrent, à la réserve d'Apollinaire, de trois ecclésiastiques qui l'avaient suivi et de trois soldats qui lui demandèrent le baptême sitôt qu'ils se virent échappés de la mer. Ils arrivèrent dans la province de Mysie, où ils tâchèrent, mais sans succès, de faire recevoir l'Evangile. Apollinaire y guérit seulement un des grands du pays couvert de lèpre, qui se convertit et le retint quelque temps chez lui. De là, il alla sur les bords du Danube, où il fut plus heureux dans ses conquêtes. Enfin, il passa dans la Thrace, où il fit quelque séjour. Une fois, qu'il se trouvait dans une ville où l'on adorait l'idole de Sérapis, cette statue cessa de rendre ses oracles par le pouvoir de Jésus-Christ, dont il était le prophète. Le peuple, étonné de ce silence, redoubla ses vœux auprès de cette fausse divinité, dont enfin ils tirèrent cette réponse : « Ne savez-vous pas qu'il y a ici un disciple de saint Pierre, qui m'a fermé la bouche en même temps qu'il a ouvert la sienne pour prêcher Jésus-Christ ? Soyez assurés que tant qu'il demeurera en ces pays, il ne sera pas en mon pouvoir de prononcer aucune parole ». Aussitôt on chercha Apollinaire avec toute sorte de diligence, et

quand on l'eut trouvé, on le condamna encore une fois à être cruellement fouetté ; puis on le mit, avec ses compagnons, sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie, où il arriva fort heureusement, la mer lui ayant été plus favorable que dans son premier voyage.

Il avait passé trois années entières dans ces courses, ces travaux et ces persécutions continuelles. Etant revenu dans le diocèse que l'apôtre saint Pierre lui avait confié, il rentra pour la troisième fois dans Ravenne, où les chrétiens le reçurent avec une joie incroyable, remerciant Dieu de leur avoir rendu leur cher pasteur. Il y fit de grands miracles comme il en avait fait dans tout le chemin et continua d'y faire paraître son zèle pour la conversion des infidèles et pour la sanctification des chrétiens ; mais un jour qu'il célébrait les divins Mystères dans la maison d'un particulier, il fut surpris par une troupe de païens qui l'arrachèrent de ce lieu, le traînèrent outrageusement par les rues et le menèrent, avec beaucoup d'injures et de coups, jusqu'à la place publique, puis le firent entrer dans le temple d'Apollon, où ils lui commandèrent d'adorer sa figure. Le Saint, au lieu de leur obéir, leva les mains au ciel et fit sa prière au véritable Souverain des Anges et des hommes, et il ne l'eut pas plus tôt achevée que l'idole fut réduite en poudre et le temple entièrement renversé, à la grande consolation des chrétiens et à l'extrême confusion de tous les Gentils, qui le menèrent au juge du lieu, nommé Thaurus, avec prière de le faire mourir. Ce magistrat fit paraître Apollinaire devant toute la noblesse de la ville, et, après lui avoir fait plusieurs questions sur les miracles qu'il opérait de tous côtés et qui attiraient tant de monde à sa suite : « J'ai », lui dit-il, « un fils qui est né aveugle ; si tu lui rends la vue nous croirons au Dieu que tu adores, sinon le feu sera le juste châtiment de tes impostures ». Notre Saint, sans s'ébranler, lui dit de faire appeler cet enfant, et, lorsqu'il fut venu, il lui dit : « Mon fils, au nom de Jésus-Christ, ouvrez les yeux et voyez ». L'enfant ressentit aussitôt la force de cette parole et recouvra la vue. Un miracle si éclatant gagna plusieurs spectateurs et ébranla beaucoup les autres, et Thaurus, plein de reconnaissance, résolut de délivrer le Saint des mains et de la cruauté de la populace. Pour cela, il le fit conduire de nuit dans une de ses terres, à quelques milles de la ville, sous prétexte de lui donner ce lieu pour prison. Apollinaire y demeura bien quatre ans, pendant lesquels il rendit tous les services possibles aux chrétiens qui le venaient trouver. Beaucoup de malades y coururent aussi, et il n'y en eut pas un qui n'en revînt avec une entière guérison, de quelque maladie qu'il fût attaqué.

De si grands prodiges le firent encore découvrir par les prêtres des idolâtres, qui vinrent exprès trouver l'empereur Vespasien pour lui en faire la déclaration. Ils déposèrent contre le Saint tout ce que le démon leur put suggérer, et pressèrent l'empereur, autant qu'ils purent, de se défaire d'un homme capable à lui seul de ruiner entièrement le culte de leurs dieux. Vespasien écouta leur plainte ; il ordonna seulement, par un édit, de bannir tous ceux que l'on pourrait convaincre d'avoir dit ou fait quelque chose d'injurieux aux temples, jugeant qu'il y aurait de l'injustice à établir des peines plus sévères, « puisque », disait-il, « si les dieux immortels se sentent offensés des insultes des hommes, ils sont assez puissants pour s'en venger eux-mêmes dans toute la rigueur ».

Quand l'édit fut publié dans Ravenne, un patricien de la ville, nommé Démosthène, fit appeler saint Apollinaire devant lui. Il éprouva sa constance par toutes sortes de discours ; mais, voyant que c'était en vain, il résolut de le pousser à bout par les tourments ; et, pour avoir le temps de

réfléchir au genre de supplice qu'il lui ferait endurer, il le mit sous la garde d'un capitaine. Cet homme, qui craignait Dieu et était chrétien dans le cœur, le mena en sa maison : là, au lieu de lui faire ressentir les rigueurs de la captivité, il lui fit le meilleur accueil qu'il put ; et, quand il sut qu'on était près de le livrer entre les mains des bourreaux, il le fit échapper de nuit. Mais les ennemis du nom de Dieu, qui l'épiaient partout, s'en étant aperçus, le suivirent et l'arrêtèrent près de la porte de la ville, où ils le chargèrent de coups de bâton avec tant de cruauté, qu'il demeura pour mort sur la place.

Les chrétiens, à la nouvelle de ce massacre, vinrent le lendemain de grand matin pour le trouver ; et, l'ayant vu dans ce pitoyable état, ils l'emportèrent secrètement dans un hôpital ; il y reprit un peu de forces, et vécut encore sept jours. Pendant ce temps il exhorta les fidèles à demeurer fermes dans la foi ; il leur dit, par un esprit de prophétie, que l'Eglise allait être persécutée plus que jamais ; mais qu'après tant de rudes combats, on verrait les plus grands monarques de la terre très-heureux de mettre leurs sceptres et leurs couronnes aux pieds de Jésus-Christ ; les idoles renversées, leurs autels abattus et leurs temples ruinés, et qu'enfin le christianisme s'établirait dans toutes les parties du monde, et que l'étendard de la Croix y serait adoré.

Enfin, après des discours si pieux et si zélés, le bienheureux évêque et martyr Apollinaire rendit son âme à Dieu, le 23 juillet, l'an de Jésus-Christ 79, sous l'empire de Vespasien. Il avait toujours généreusement combattu pour la foi ; et, selon la remarque du savant cardinal Pierre Damien, il s'était sacrifié à Jésus-Christ comme une hostie vivante, par un martyre continuel qu'il endura l'espace de vingt-neuf ans consécutifs.

Les chrétiens avaient coutume de visiter le tombeau de saint Apollinaire, qui se gardait autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre milles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville ; et ils faisaient ordinairement leurs serments, en mettant la main dessus, comme on le lit dans le livre cinquième de saint Grégoire, pape, chap. XXXIII, où ce saint Pontife en fit l'ordonnance.

On le représente avec une épée ; mais il serait mieux de le peindre avec une massue, pour indiquer son genre de martyre.

Plusieurs auteurs ont parlé de lui ; on en peut voir les noms dans les *Remarques* du cardinal Baronius sur le martyrologe. Pour cette vie, elle est tirée d'un très-ancien manuscrit, que Surius nous a donné au 22 juillet, ainsi que Laurent de la Barre, en son *Histoire chrétienne des anciens Pères.*

SAINT LIBOIRE

QUATRIÈME ÉVÊQUE DU MANS ET CONFESSEUR

390. — Pape : Saint Sirice. — Empereur romain : Théodose *le Grand.*

Sunt nonnulli, quos ad amorem patriæ cœlestis plus exempla quam prædicamenta succendunt.
Les exemples sont plus puissants que la prédication auprès d'un grand nombre pour allumer en eux l'amour de la céleste patrie.
S. Greg. Mag., *lib.* I *Dialogi.*

Après les désordres et les bouleversements qu'avait causés dans toutes les contrées armoricaines la présence des bandes saxonnes acharnées au pillage, à l'incendie, et surtout ennemies de la religion chrétienne, l'Evangile avait besoin d'être proclamé de nouveau, et il fallait pour ainsi dire reprendre en sous-œuvre l'apostolat de la contrée. Aussi l'épiscopat de saint Liboire est-il justement regardé comme la grande époque de la conversion de la province du Maine. Ce fut surtout par l'évangélisation des campagnes et par la conversion de leurs habitants, que cette époque fut glorieuse pour les Eglises gauloises, et en particulier pour les Eglises armoricaines.

La société chrétienne n'avait plus à craindre les persécutions de l'empire ; elle recevait même les faveurs du pouvoir. Dès l'origine, les chrétiens avaient volontairement porté leurs querelles devant leur évêque, mais à cette époque ils furent obligés de le faire ; de même les fonctions de défenseur, qui donnaient tant de pouvoir à celui qui en était revêtu, furent dès lors dévolues à l'évêque, et ce furent les vœux du peuple qui lui confièrent cette nouvelle dignité. Ainsi il fut désormais dans la cité pasteur et magistrat. Le premier qui nous soit connu, comme ayant exercé dans le Maine cette double fonction, est saint Liboire.

Il naquit au sein d'une famille puissante dans la Gaule, et il parut doué, dès son enfance, de dons si remarquables, que tout le monde, en l'admirant, attendait de lui de grandes choses. On le vit dès lors, plein de dégoût pour les vanités de la terre, s'appliquer à acquérir la science des choses saintes. Il trouva dans l'école catéchismale, sous la conduite de l'évêque et de son archidiacre, l'instruction qui devait le former pour être un digne conducteur du troupeau fidèle. Mais le Saint-Esprit agissait plus encore au fond de son âme, et le préparait à recevoir les grâces abondantes d'un ministère apostolique.

Il quitta l'habit séculier et tout l'éclat de la vie mondaine, où sa naissance semblait l'engager, et prit l'humble habit d'ecclésiastique, pour dire librement à Dieu qu'il était son partage, et qu'il ne souhaitait point d'autre bien que lui. Ce changement d'état lui servit d'un nouvel aiguillon pour travailler à son avancement dans la vertu. Il veillait si parfaitement sur lui-même, pour former toutes ses pensées, tous ses désirs et toutes ses actions sur les plus justes règles de la raison et de la loi de Dieu, qu'il ne lui échappait presque rien dont il eût sujet de se repentir. Il faisait continuellement la guerre à ses passions ; et lors même qu'elles ne se soulevaient

point, il ne laissait pas de les attaquer, de les poursuivre et d'en diminuer les forces par des actes opposés et des exercices propres à les mortifier. Il s'appuyait surtout sur la bonté de Dieu qui lui donnait une constance, une fermeté et une assurance merveilleuses ; nulle tentation ne le troublait ; nulle adversité n'était capable d'abattre son courage. Il méditait souvent sur les grandes vérités du christianisme, qui imprimaient en lui de plus en plus le mépris du monde et de toutes ses vanités, et la résolution de n'avoir jamais d'autre but que de plaire à Dieu et de procurer sa gloire. Il avait pour lui un zèle et un amour incomparable ; pour le prochain une justice et une charité toujours constantes, et pour lui-même une sainte sévérité qu'il faisait paraître par sa sobriété, son abstinence, ses veilles, ses jeûnes et d'autres pratiques de la mortification chrétienne.

De si rares vertus lui acquirent une telle réputation dans tout le pays du Maine, qu'à la mort de l'évêque, il n'y eut qu'une voix dans le clergé et le peuple du Mans pour le porter sur le siége vacant. Alors on vit briller avec plus d'éclat encore tout ce que l'on avait pu attendre de sa sainteté, de son zèle et de sa science. Les jours de son épiscopat furent des jours de bénédiction pour l'Eglise du Mans ; le nombre des fidèles augmenta prodigieusement par la conversion des idolâtres, et l'erreur recula de plus en plus dans les ténèbres.

Cependant Liboire, destiné à accomplir de si grands travaux pour la gloire de Dieu pendant son épiscopat, avait ressenti un éloignement des plus marqués pour ce ministère. Comme le grand évêque de Tours, son ami, il avait essayé de s'y dérober, en cherchant à persuader au clergé et au peuple qu'il n'était point capable de soutenir une charge aussi pesante ; mais ce fut en vain, on était trop convaincu que c'était la volonté de Dieu. Il fallut se rendre à un choix unanime, et les évêques de la province lui imposèrent les mains.

Contraint d'accepter la dignité épiscopale, Liboire sut conserver dans le haut rang que dès lors elle donnait, l'humilité et les pratiques d'un rang inférieur. Le peuple du Mans admira son assiduité à se trouver avec les clercs de son église, pour célébrer les veilles et les heures destinées aux louanges de Dieu ; on le vit toujours assidu à offrir le sacrifice de propitiation ; au reste, il était tout entier aux exercices de piété et aux fonctions de son ministère. Une vie si parfaite et ornée de toutes les vertus contribua beaucoup à rendre ses prédications efficaces, tant pour convertir les idolâtres que pour éclairer et échauffer le zèle de ceux qui déjà avaient embrassé la vraie religion.

S'il attaquait un vice, on voyait manifestement qu'il en était exempt ; s'il exhortait à une vertu, on voyait qu'il la possédait avec éminence et dans un degré héroïque. Par exemple, tâchait-il de donner de l'horreur du vice de l'orgueil et de la présomption, on ne voyait rien, ni dans ses paroles, ni dans ses gestes, ni dans ses habits, ni dans sa table, qui se sentît de ces déréglements ; mais partout une modestie parfaite et une humilité chrétienne qui montraient qu'il était un véritable disciple de Jésus-Christ. Disait-il avec l'Apôtre : « Ne cherchez pas la vaine gloire », on voyait qu'il ne se glorifiait jamais qu'en Dieu seul. S'il animait ses auditeurs à la libéralité et à faire l'aumône aux pauvres, parce que l'avare est l'esclave des idoles, on voyait qu'il était lui-même plein de compassion pour les misérables et qu'il s'ôtait le pain de la bouche pour le donner à celui qui avait faim. Enfin, quand il recommandait la mansuétude, parce que c'est par elle qu'on possède son âme, on voyait qu'il avait une douceur inébranlable, et nulle

affliction ni persécution ne pouvait l'aigrir ni lui donner du chagrin. Aussi, il fit de grandes conversions dans son diocèse, et, quoiqu'il fût le successeur de plusieurs Saints qui avaient très-diligemment travaillé à cette vigne du Seigneur, on peut dire, néanmoins, à son honneur, qu'il lui fit encore changer de face et qu'il l'augmenta par la réduction d'un grand nombre d'idolâtres, et la poliça merveilleusement en bannissant des mœurs des chrétiens plusieurs déréglements que le soin des premiers évêques n'avait pu retrancher.

Il eut cela de particulier, entre tous les grands prélats de son temps, qu'il s'appliqua avec un zèle extraordinaire à tout ce qui appartenait au culte religieux que l'on doit rendre à Dieu : c'est pourquoi, excepté le peu qui lui était nécessaire pour sa subsistance et celle de sa famille, et ce que sa miséricorde et sa libéralité lui faisaient donner aux pauvres, il employait tout le reste de son patrimoine et des revenus de son diocèse et des donations des fidèles à bâtir de nouvelles églises, à orner les anciennes et à leur fournir les livres et les vases sacrés qui leur étaient nécessaires, à y multiplier le nombre des chantres et des autres officiers du chœur et à augmenter, autant qu'il pouvait, la majesté des cérémonies ecclésiastiques. Son but, dans la construction des nouvelles églises, n'était pas seulement de multiplier le service de Dieu, qui ne peut jamais être assez loué, mais aussi de pourvoir à la commodité et au salut des fidèles, afin qu'ayant leurs églises et leurs prêtres auprès d'eux, sans être obligés de faire beaucoup de chemin, ils n'eussent aucun prétexte de se dispenser de l'usage fréquent des Sacrements, de l'assistance aux divins offices et de l'assiduité à écouter les sermons, les catéchismes et les saintes conférences qui leur seraient faits sur l'observance des commandements de Dieu. Dans cette vue, il fonda durant son épiscopat dix-sept paroisses différentes, dont les noms sont marqués dans son histoire ; il les fournit de tous les meubles sacrés dont une paroisse a besoin ; il y députa des prêtres et des clercs inférieurs, afin que les divins offices y fussent célébrés jour et nuit aux heures convenables. Mais, voulant que ces églises reconnussent à perpétuité la dépendance qu'elles avaient de son église cathédrale, il les obligea de lui payer chacune tous les ans une livre de cire et deux livres d'huile, pour aider à entretenir le feu de la lampe.

Saint Liboire fut quarante-deux ans évêque, pendant lesquels on dit qu'il fit quatre-vingt-seize ordinations ; ordonna deux cent dix-sept prêtres, cent soixante-seize diacres, quatre-vingt-treize sous-diacres et autant de clercs qu'il en était nécessaire pour les ministères ecclésiastiques. Il jouissait de l'estime, non-seulement de son clergé, mais aussi de tout son peuple, de ses diocésains, des bons prélats et de toutes les personnes pieuses de son temps. Ce qui est admirable en lui, c'est que le soin de plaire à Dieu ne l'empêchait pas de se faire aimer du prochain, et que l'application à contenter les hommes ne l'empêchait pas de se rendre irréprochable devant Dieu. De sorte qu'on peut justement lui appliquer l'éloge que l'Ecriture sainte donne à Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, qu'il marchait dans toutes les justifications de la loi du Seigneur, sans donner sujet de plainte à personne. Mais son sacerdoce était élevé au-dessus de celui de ce saint vieillard, autant que la vérité surpasse la figure et que la lumière de la loi de Jésus-Christ surpasse les ombres de la loi ancienne.

Enfin, ce glorieux prélat apprit par révélation qu'il jouirait bientôt de l'héritage céleste. Saint Martin, le grand thaumaturge, était alors archevêque de Tours, dont l'évêché du Mans est suffragant. Comme il était en

oraison, un ange lui apparut de la part de Dieu et lui ordonna d'aller au plus tôt au Mans rendre visite à *Notre-Seigneur* qui était malade. Il comprit ce que cela signifiait, et que Notre-Seigneur ne pouvant pas être malade en lui-même, il l'était dans la personne de notre saint prélat, un de ses plus précieux membres mystiques. Il partit donc aussitôt, et, en arrivant dans cette ville, il rencontra dans une vigne le sous-diacre Victor, qui travaillait en chantant les louanges de Dieu. Le Saint-Esprit lui fit connaître que c'était lui que sa Providence avait choisi pour succéder à saint Liboire : il le salua en cette qualité et lui donna son bâton. Ensuite il entra dans la ville et monta à la chambre du malade. On ne peut exprimer la joie qu'eut saint Liboire de voir auprès de lui cet homme incomparable qui était le prodige et l'admiration de son siècle. Quoiqu'il fût presque à l'agonie et qu'il vît déjà le ciel ouvert pour le recevoir, il ne laissa pas de s'entretenir encore un peu avec lui comme avec un ange terrestre dont la sainteté égalait celle des intelligences bienheureuses. Mais, quel fut cet entretien, et quelles furent les dispositions de ces grands capitaines des armées du Seigneur, qui avaient l'un et l'autre triomphé du monde, du démon, du péché et de l'idolâtrie ; qui ne se voyaient alors que pour se quitter dans un moment, l'un allant recevoir la récompense de ses travaux, et l'autre devant encore demeurer quelque temps sur la terre pour la consolation et la défense du peuple chrétien ? C'est ce que nous n'entreprenons pas de décrire ici, parce que, comme l'a dit le premier auteur de cette vie, il n'est donné à personne de le rapporter dignement. Notre saint prélat rendit son âme à Dieu, en présence de saint Martin, le 9 juin 390. Son corps fut enterré avec beaucoup de solennité par le même saint archevêque, dans l'église abbatiale des saints Apôtres, qui a porté depuis le VIIIe siècle le nom de Saint-Julien du Pré, et qui est encore l'une des églises de la ville du Mans.

On représente saint Liboire : 1° portant sur un livre ou sur sa main quelques petites pierres presque imperceptibles : nous ne voyons pas trop la raison de cette caractéristique, à moins que ce ne soit pour rappeler qu'on l'invoque contre les douleurs causées par la pierre et la gravelle ; mais alors il nous resterait à connaître la raison de cette invocation ; 2° ayant quelquefois près de lui un paon : lorsque, en 836, on transportait ses reliques du Mans à Paderborn, un paon, dit-on, vola devant ceux qui portaient son corps, comme pour leur indiquer le chemin.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de saint Liboire reposèrent dans la basilique des Douze-Apôtres jusqu'à l'année 836. Elles furent alors levées du sarcophage, où saint Martin les avait renfermées, par l'évêque du Mans saint Aldric. Voici à quelle occasion : l'évêque de Paderborn, en Saxe, ayant envoyé une célèbre ambassade à saint Aldric, pour lui demander un des corps saints dont son Eglise était enrichie, afin que la présence de ces reliques fortifiât dans la foi les Saxons, qui étaient tout nouvellement convertis à Jésus-Christ, ce saint prélat, du consentement de son clergé et des magistrats de la ville, lui accorda celui de saint Liboire. On dit qu'à l'ouverture de son cercueil, il en sortit une odeur si agréable, qu'elle embauma tous les assistants. Une femme aveugle y reçut à l'heure même le bienfait de la vue, et un démoniaque, que sa mère avait traîné de force à cette cérémonie, fut délivré des mauvais esprits qui le possédaient. Un boiteux et un muet, qui approchèrent de la caisse où on enfermait les reliques, furent soulagés de leurs infirmités. Un jeune homme hideux et contrefait, qui avait plutôt la figure d'un monstre que d'un homme, s'étant mis à genoux pour faire sa prière, ne se releva qu'en parfaite santé et ayant le corps droit et de belle taille. Tout le monde courut en foule pour voir tant de miracles, pour implorer l'assistance du saint Confesseur, et pour accompagner ses dépouilles sacrées avec honneur

Les Saxons, les ayant en leur possession, prirent leur route par Yvré, où un homme sourd et muet reçut la guérison. De là, ayant traversé la rivière d'Huisne, ils passèrent par Saint-Mars de

la Brière, où plusieurs malades recouvrèrent la santé. Le bruit de tant de prodiges se répandant peu à peu, tous les peuples des campagnes voisines accouraient sur le passage, et il se fit partout de grands miracles. A Conneré, près de quatre-vingts personnes affligées de divers maux furent guéries ; entre autres, une femme noble possédée du malin esprit, un paralytique et un homme tout estropié. A Chartres, l'évêque Bernuinus, avec tout son clergé et une foule immense, vint au-devant de ce dépôt sacré, et le mit dans l'église de Saint-Chéron, où une jeune fille qui avait le corps tout contrefait fut heureusement rétablie. A Paris, il fut déposé avec beaucoup de révérence dans la cathédrale ; une femme qui était sourde, muette et possédée, fut délivrée de tous ces maux. Ce serait une chose infinie de rapporter tous les miracles que saint Liboire fit en chemin. Plusieurs personnes dévotes l'accompagnèrent jusqu'au Rhin.

Il fut reçu des Saxons avec une allégresse et une ferveur incroyables. Ils le portèrent en triomphe dans Paderborn, où il fit tant de nouveaux prodiges, que la plupart des infidèles se convertirent à la foi : on peut dire qu'après sa mort il fut l'apôtre de Westphalie. On le plaça avec honneur dans un lieu éminent de l'église cathédrale, dont il a toujours été reconnu depuis ce temps-là pour patron et pour titulaire.

Les reliques de saint Liboire reposent toujours dans l'église cathédrale de Paderborn dont il est le patron ainsi que de tout le diocèse. Son culte jouit d'une grande célébrité dans toute la Westphalie, dans l'Italie et à Rome où plusieurs autels lui sont dédiés. On célébrait autrefois la fête de sa translation le 29 avril, et aujourd'hui l'Eglise du Mans fait sa solennité le 23 juillet.

Nous avons complété cette biographie avec l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin.

LE BIENHEUREUX JEAN CASSIEN,

PRÊTRE, FONDATEUR ET ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-VICTOR DE MARSEILLE.

Vers 433. — Pape : Saint Sixte III. — Roi des Francs : Clodion.

> Les ouvrages de Cassien ont immortalisé son nom, et sont restés au premier rang des codes de la vie monastique.
>
> *De Montalembert.*

Jean Cassien, prêtre, fondateur et abbé du célèbre monastère de Saint-Victor, à Marseille, naquit vers 350, selon les uns en Egypte, selon les autres en Scythie, suivant le plus grand nombre dans les Gaules. Il s'accoutuma, dès sa jeunesse, aux exercices de la vie ascétique, dans un monastère de Bethléem. La haute réputation de sainteté qu'avaient les solitaires qui habitaient les déserts de l'Egypte l'engagea, vers l'an 390, à aller les visiter. Il fut accompagné par Germain, son parent et son compatriote. Frappés l'un et l'autre des beaux exemples de vertu qu'ils avaient sous les yeux, ils passèrent plusieurs années dans la solitude de Scété et dans la Thébaïde. Ils allaient nupieds comme les moines du pays, étaient pauvrement vêtus, et n'avaient pour subsister que le travail de leurs mains. Leur vie était fort austère, et ils mangeaient à peine par jour deux pains de six onces chacun.

En 403, ils se rendirent tous deux à Constantinople, et y entendirent les instructions que faisait saint Chrysostome. Cassien fut ordonné diacre et employé au service de l'église de cette ville. Le saint archevêque ayant été exilé, Cassien et Germain allèrent à Rome. Ils étaient, au rapport de Pallade, porteurs des lettres dans lesquelles le clergé de Constantinople prenait la défense de son pasteur persécuté. Cassien fut élevé au sacerdoce dans l'Occident, après quoi il se retira à Marseille, où il fonda, vers 413, deux monastères, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes.

Saint-Victor de Marseille *(Sanctus Victor Massiliensis)* est une très-ancienne et illustre abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, double, comme nous venons de le faire remarquer. Celui des hommes fut bâti dans le lieu où était anciennement *la Confession ;* celui des femmes fut consacré sous le titre de Saint-Sauveur. L'église du premier était appelée *Basilique des apôtres Pierre et Paul.* L'église inférieure, ou la petite église, était dédiée en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste. Cet antique monastère, après avoir été tour à tour dévasté par les Vandales, les Normands et les Sarrasins, fut reconstruit, vers l'an 1040, par les soins de Pons II, évêque de Marseille. On conservait, dit-on, dans l'église inférieure, la croix de saint André, enchâssée d'abord dans du fer, puis dans de l'argent, et qui avait été révélée par un ange au sacristain saint Hugues, après avoir été enfouie sous terre, près de la rivière de la Veaune, par crainte des Sarrasins.

Les rois de France, Pépin, Charlemagne, Louis le Pieux et Lothaire, ainsi que les évêques et les vicomtes de Marseille, enrichirent tour à tour l'abbaye de Saint-Victor de biens, de dignités et de priviléges. Mais sa principale gloire est d'avoir été la mère d'une multitude d'autres monastères, même hors des Gaules. L'observance régulière s'y étant maintenue florissante, les abbayes qui avaient besoin de réforme étaient soumises au régime des abbés de Saint-Victor. Aujourd'hui il reste encore de cet antique monastère une église et quelques autres débris que l'on contemple avec un religieux respect.

Ce fut dans le cloître que le bienheureux Cassien composa ses *Conférences spirituelles* et ses autres ouvrages. Il mourut en odeur de sainteté, vers l'an 433. On voyait à Saint-Victor de Marseille un ancien tableau qui le représentait. Sa tête et son bras droit, renfermés dans des châsses, y étaient exposés à la vénération publique, en conséquence d'une permission accordée par le pape Urbain V. Le reste de son corps était sous une tombe de marbre qui se voyait dans une chapelle souterraine. La même église, par un privilége spécial, honore Cassien le 23 de juillet.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX JEAN CASSIEN.

Les ouvrages que nous avons du bienheureux Jean Cassien sont :

1° Le livre de l'*Incarnation,* contre Nestorius ; il fut écrit à la prière de saint Léon, alors archidiacre de Rome.

2° Les *Institutions de la vie monastique,* en douze livres. L'auteur, dans les quatre premiers, parle des vêtements, des exercices et de la manière de vivre des moines qui habitaient l'Egypte, et qu'il proposait pour modèles aux moines d'Occident. Ils portaient, dit-il, un habit pauvre qui ne servait qu'à cacher leur nudité ; les manches en étaient courtes et ne passaient point le coude. Leur vêtement était attaché avec une ceinture, et leur tête couverte d'un capuchon. Ils ne connaissaient point l'usage des souliers ; ils avaient seulement une espèce de sandales qu'ils quittaient quand ils approchaient de l'autel. Ils portaient tous un bâton à la main, pour se rappeler qu'ils étaient voyageurs sur la terre. Ils abandonnaient tout ce qu'ils pouvaient posséder dans le monde, travaillaient des mains, vivaient dans l'obéissance, récitaient l'office divin composé de psaumes et de leçons.

Ceux qui voulaient être reçus dans un monastère, devaient donner des preuves de patience, d'humilité, de mépris pour le monde, et être éprouvés par les refus et les affronts. On ne permettait à aucun postulant de donner ses biens au monastère qu'il choisissait. La première chose qu'on lui enseignait était la nécessité de vaincre ses passions, de renoncer à sa propre volonté, et d'avoir une obéissance aveugle pour son supérieur. On lui inculquait encore l'obligation où il était de ne pas se prévaloir de ses talents, de son savoir, et de tout ce qui pouvait nourrir en lui un orgueil secret. Cassien, après avoir dit que les jeunes moines ne vivaient que d'herbes bouillies et assaisonnées avec un peu de sel, ajoute que l'abstinence et les austérités extraordinaires des moines orientaux dans la nourriture n'étaient point praticables en Occident.

Il traite, dans les huit derniers livres, de huit vices capitaux ; il en indique les remèdes, et

explique les vertus contraires. Il montre que la chasteté ne peut s'obtenir que par une grâce spéciale de Dieu, et qu'on doit la demander par des prières ferventes, accompagnées du jeûne et des veilles. S'il recommande un jeûne continuel, il veut que l'on y observe les règles de la modération. Il remarque que la vaine gloire est le dernier vice que nous vainquions, et qu'il prend occasion de la victoire même remportée sur lui pour renouveler ses assauts.

Les *Institutions de la vie monastique* sont peut-être le meilleur et le plus utile des ouvrages de Cassien. Nous voyons cependant que la lecture de ses *Conférences* a été fortement recommandée aux moines par saint Benoît, saint Jean Climaque, saint Grégoire, saint Dominique, saint Thomas, etc.

3° Cassien, dans ses *Conférences,* a recueilli les maximes spirituelles des plus sages et des plus expérimentés d'entre les moines d'Egypte avec lesquels il avait vécu. Cet ouvrage peut se diviser en trois parties : La première, qui contient dix conférences, fut écrite en 423 ; la seconde, qui en contient sept, fut composée deux ans plus tard ; la troisième, où il y a sept autres conférences, fut achevée en 428.

Selon Cassien, le but que doit se proposer un moine est d'acquérir plus facilement dans la solitude que dans le monde cette pureté ou cette simplicité de cœur sans laquelle personne ne peut voir Dieu dans sa gloire, ni jouir de sa présence par la grâce dans cette vie ; pour cela, il doit quitter le monde avec ses biens et ses richesses, renoncer ou mourir à lui-même, dégager son cœur de toute affection désordonnée, se détacher de toutes les choses visibles, pour s'appliquer uniquement à ce qui est spirituel et divin. Le voile des passions étant une fois déchiré, les yeux de l'âme commenceront, pour ainsi dire, à contempler naturellement les mystères de Dieu, qui sont toujours obscurs et inintelligibles pour ceux qui n'ont que les yeux de la chair, ou dont le cœur est souillé par le péché et par l'amour du monde. Le cœur se purifie par les exercices de la componction, de la pénitence et du renoncement. On doit poser pour fondement une humilité profonde et capable de porter une tour qui atteigne jusqu'au ciel ; car c'est là-dessus qu'est appuyé l'édifice de toutes les vertus spirituelles. Pour remporter la victoire sur ses vices, il faut qu'un religieux découvre toutes ses tentations à son supérieur. Les tentations ainsi découvertes perdent leur force. Le tentateur, voyant ses ruses mises au jour, se retire de lui-même. Ses suggestions ne sont dangereuses qu'autant qu'elles restent cachées dans le cœur. Cassien confirme ceci par l'exemple de Sérapion qui fut guéri de l'habitude invétérée de faire une chose contraire à la règle de sa communauté, en confessant sa faute.

Mais tous ces exercices dont Cassien vient de parler ne sont que des préparatifs. Car, selon lui, la fin et la perfection de l'état monastique consistent dans une continuité de prière telle que la fragilité humaine la peut comporter, et c'est ce qu'on appelle l'union constante du cœur avec Dieu ; mais cet esprit de prière ne peut s'obtenir que par une contrition véhémente, un affranchissement de tous les liens des affections terrestres, par la lumière de l'Esprit-Saint dont les rayons purs ne peuvent entrer dans un cœur souillé. Cassien compare l'âme à une plume qui s'élève par sa propre légèreté quand on souffle doucement dessus, mais que la moindre humidité fait retomber à terre. En effet, l'âme ne peut monter vers Dieu, si elle n'est dégagée du poids de la corruption terrestre.

Cassien inculque avec force l'usage des aspirations fréquentes, et recommande surtout celle dont l'Eglise se sert, et qui commence par ces mots : *Deus, in adjutorium meum intende,* etc. Revenant à la fin et à la perfection de l'état monastique, il dit que, pour y parvenir, il faut se purifier de tout attachement terrestre et s'élever aux choses spirituelles, jusqu'à ce que l'âme, par des progrès insensibles, acquière le don de la prière continuelle, et que son amour et ses désirs se terminent en Dieu. Dans cette union que forme la charité, elle possède une image du bonheur futur et un avant-goût des délices éternelles.

Le même auteur, parlant de la tiédeur, fait cette remarque : « Nous avons souvent vu des âmes passer à la perfection, de la froideur, c'est-à-dire, du monde et du paganisme ; mais nous n'avons jamais rien vu de tel parmi les chrétiens tièdes. Dieu a tant d'aversion pour ceux-ci, que le Prophète ordonne de sa part aux prédicateurs de ne leur adresser aucune exhortation, mais de les abandonner comme une terre stérile, et de jeter la semence de la divine parole dans les cœurs nouveaux parmi les pécheurs et les païens. Labourez ce champ qui a été en friche jusqu'à présent, et ensemencez cette terre qui est couverte de ronces ».

Le saint abbé fait un bel éloge de la paix et du bonheur dont jouit une âme qui cherche Dieu; il expose les merveilleux effets que le Seigneur opère dans ses saints, et qui ne peuvent être connus que de ceux qui les ont éprouvés.

Dans sa treizième conférence, Cassien, sous le nom de l'abbé Chérémond, favorise les principes des Semi-Pélagiens, qui n'avaient point encore été condamnés, les erreurs de ces hérétiques ayant été proscrites pour la première fois dans le Concile d'Orange, tenu en 529. C'est pour cela que saint Prosper d'Aquitaine, disciple enthousiaste de saint Augustin, appelait l'attention de ce dernier sur les opinions de Cassien et des autres Marseillais, et écrivait une réfutation expresse de Cassien sous ce titre : *De gratia Dei et libero arbitrio, contra Collatorem.* Toutefois il ne nomme jamais par son nom l'auteur des *Conférences,* et lui donne même le titre de docteur catholique.

Le style de Cassien n'est ni pur ni élégant; mais il est clair, plein d'onction et persuasif. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Alard Gazée, qui renferme aussi l'écrit de Prosper contre Cassien et les précieuses censures de Henri Cuyk, évêque de Ruremonde. Douai, 1616, 2 vol. in-8°;

Arras, 1628, in-fol.; Francfort, 1722, in-fol. — Cf. Wigger, *De J. Cassiano Mass., qui semi-pelagianismi auctor vulgo perhibetur*, Rostock, 1824, 1825. Les œuvres de Cassien se trouvent comprises dans la collection de l'abbé Migne (2 vol. in-4°). Une traduction française des *Conférences* et des *Institutions* a été donnée par Nicolas Fontaine, sous le nom de Saligny, qui les a purgées de tous les endroits favorisant le semi-pélagianisme (2 vol. in-8°, Paris, 1663).

Tiré des *Acta Sanctorum*, et complété avec Godescard; Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France;* Goschler, *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique;* Migne, *Dictionnaire des Abbayes;* De Montalembert, *Les Moines d'Occident.*

SAINTE ROMULE, VIERGE ROMAINE

590. — Pape : Pélage II. — Empereur d'Orient : Maurice.

Memoria Sanctorum animam malis oppressam excitat et recreat.

Le souvenir des Saints relève et soulage l'âme oppressée par les souffrances.

S. Joan. Chrys., *Hom.* XXVIII *sup. Ep. ad Hebr.*

La mort des justes est toujours précieuse devant Dieu, et, pour en donner des marques sensibles, cette divine Majesté a souvent pris plaisir à honorer ce précieux moment de leur triomphe par quelques faveurs et quelques merveilles extérieures que tout le monde pouvait apercevoir. Il ne serait pas à propos d'omettre dans l'histoire de la vie des Saints des morts si miraculeuses. Et puisque celle de sainte Romule est une des plus admirables, et que saint Grégoire en a parlé deux fois, savoir : dans le deuxième livre de ses *Homélies sur l'Evangile* et dans le quatrième de ses *Dialogues*, il est bien raisonnable que nous le suivions dans son zèle. Voici, presque mot pour mot, ce qu'en dit ce grand Pape :

« Lorsque j'allai me renfermer dans un monastère, il y avait une fille fort âgée, nommée Rédempte, qui demeurait dans cette ville de Rome; après avoir renoncé à toutes les pompes du siècle, elle s'était revêtue d'un habit de religieuse pour servir Dieu avec plus de perfection et de sainteté dans un lieu qu'elle avait choisi près de l'église de la sainte Vierge (c'est celle de Sainte-Marie-Majeure). Elle avait reçu les premiers principes de la vertu dans l'école d'une autre sainte fille appelée Hérondine, que l'on dit avoir fini ses jours dans une solitude qu'elle s'était pratiquée sur les montagnes de Palestine, après y avoir mené une vie plus angélique qu'humaine. Rédempte fit choix de deux compagnes de sa retraite, lesquelles, animées du même esprit, s'estimèrent heureuses de porter un habit comme le sien et de vivre avec elle dans les mêmes pratiques de piété. L'une de ces pieuses vierges s'appelait Romule; pour l'autre, qui vit encore, il est vrai que je la connais de vue, mais je ne sais pas son nom. Elles demeuraient donc toutes trois dans la même maison, où elles vécurent dans une grande pauvreté des biens de la fortune et dans un grand mépris des vanités du monde, pendant qu'elles faisaient tous les jours de nouveaux efforts pour s'enrichir des trésors de la grâce et pour embellir leurs âmes des plus rares vertus du Christianisme.

« Il est vrai que Romule marchait à si grands pas dans le chemin de la perfection, qu'elle eut bientôt le devant sur sa compagne. Elle avait une patience admirable; son obéissance était sans exemple; elle aimait extrê-

mement la retraite et le silence, et son occupation la plus agréable et la plus ordinaire était l'oraison. Mais le plus souvent Dieu trouve encore des taches et des défauts dans ces âmes que les hommes croient déjà toutes saintes et toutes parfaites, et sa conduite la plus ordinaire à l'égard de ses élus est de les purifier par le feu de la souffrance et de la croix ; il permit que cette illustre vierge tombât dans une paralysie qui, lui ayant entièrement ôté le libre usage de ses membres, la réduisit plusieurs années sur un lit, percluse et immobile, sans néanmoins que, dans la violence et la longueur du mal, elle se laissât aller au moindre mouvement d'impatience. Elle sut si bien profiter de sa maladie, qu'autant elle manquait de force pour les actions du dehors, autant elle avait de ferveur pour s'appliquer à la vie intérieure et à l'exercice de la prière.

« Une si éminente sainteté ne put pas demeurer longtemps sans éclater par quelque grand miracle. Il arriva qu'une nuit, Romule appela Rédempte, avec ces paroles également tendres et empressées : « Ma mère, venez ! ma mère, venez ! » Rédempte, qui avait toujours eu autant d'amour pour Romule et pour sa compagne que si elles eussent été ses propres enfants, se leva aussitôt, et, ayant pris avec elle cette même compagne, elles allèrent ensemble dans la chambre de la malade. Pendant qu'elles étaient auprès de son lit pour la secourir, bien que ce fût au plus fort de la nuit, il parut une grande lumière qui remplit toute la cellule, et dont la splendeur était si surprenante, qu'elle les jeta dans l'épouvante et les fit trembler de tout leur corps, comme je l'ai su dès ce temps-là par le témoignage qu'elles m'en rendirent. Mais leur frayeur fut bien augmentée, lorsqu'au même instant elles entendirent un certain bruit comme d'une foule de monde qui entrait dans la chambre ; car la porte était remuée et battue, comme quand des gens se pressent à qui passera le premier. Effectivement, l'on entrait : mais elles ne pouvaient pas voir les personnes qui entraient ; l'excès de la crainte leur avait troublé la vue, et le grand éclat de la lumière les avait éblouies. Peu de temps après, il se répandit dans toute la cellule une odeur si agréable et si douce, qu'elle apaisa leur crainte et leur terreur. Néanmoins, elles ne pouvaient encore supporter le brillant de cette clarté, qui ne diminuait rien de sa première force : c'est pourquoi Romule, qui souhaitait de donner une consolation entière à Rédempte, qu'elle considérait toujours comme sa maîtresse dans la vie spirituelle, lui dit d'une voix pleine de tendresse : « Ma mère, ne craignez rien, je ne suis pas encore mourante ». Ensuite cette lumière se dissipa peu à peu ; mais l'odeur resta encore les deux jours suivants dans toute sa suavité.

« Le quatrième jour, Romule appela une seconde fois sa chère maîtresse, et la supplia de lui faire donner le saint Viatique, qu'elle reçut avec une grande dévotion. Rédempte et sa compagne n'étaient pas encore retirées, quand elles entendirent une musique admirable qui se faisait dans la place, vis-à-vis la porte de la maison ; elles remarquèrent que ce concert était composé de voix des deux sexes, que les hommes faisaient un chœur et les femmes un autre, et qu'ils se répondaient alternativement avec des accords pleins de charmes. Pendant que les anges célébraient ces pompeuses obsèques, Romule rendit à Dieu sa belle âme, qui fut enlevée par ces deux chœurs célestes : à mesure qu'ils s'éloignaient de la terre, les voix se perdaient insensiblement en devenant plus douces et plus délicates, jusqu'à ce qu'enfin l'on n'entendit plus rien du tout de cette merveilleuse symphonie, et la suave odeur, qui avait embaumé la cellule de notre illustre affligée, cessa aussi de se faire sentir ».

Voilà ce qu'en écrit saint Grégoire, qui rapporte pour témoin un de ses compagnons de sacerdoce, nommé Spéciose : et le révérend Père Louis de Grenade n'a pas oublié cet exemple dans le *Guide des pécheurs*, où il fait voir les avantages de la mort du juste sur celle de l'impie.

Le corps de sainte Romule fut porté dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où il repose avec celui de sa pieuse maîtresse Rédempte, comme l'a observé le cardinal Baronius dans ses *Annales* et dans ses doctes *Remarques* sur le martyrologe romain, où il est fait mémoire de ces trois Saintes : Romule, Rédempte et Hérondine.

On la représente écoutant un concert que lui donnent les anges au moment de sa mort.

Ribadeneira.

LE BIENHEUREUX ROSTANG II DE CAPRE,

ARCHEVÊQUE D'ARLES

1303. — Pape : Saint Benoît XI. — Roi de France : Philippe IV, *le Bel.*

Domum episcopi decet sanctitudo, decet modestia, decet honestas, horum disciplina custos.

La sainteté, la modestie, l'honnêteté et la régularité, qui est la gardienne de toutes ces vertus, conviennent à la maison de l'évêque.

Saint Bernard.

Issu d'une famille originaire du royaume de Naples et établie primitivement dans la petite ville d'Aubagne, Rostang de Capre naquit à Grans, bourg qui appartient aujourd'hui au canton de Salon (Bouches-du-Rhône). Voué de bonne heure à la carrière ecclésiastique, il avait professé le droit à Aix et était chanoine de l'Eglise d'Arles, lorsque les suffrages de ses confrères l'appelèrent à la chaire de saint Trophime après la mort de Bertrand d'Amalric, ainsi que le constate le titre de son élection, longtemps conservé dans les archives du chapitre, et aujourd'hui aux archives départementales. Son élection, nous ne savons pour quel motif, ne plut point d'abord au pape Honoré IV, qui, peut-être, la présumait faite contre les règles canoniques. Mieux informé cependant, le souverain Pontife la ratifia et fit remettre le *pallium* à Rostang par Bernard de Languissel, évêque de Porto, l'un de ses prédécesseurs sur le siége d'Arles. C'était en juillet 1287.

L'année suivante, Rostang de Capre réunit à l'Isle, près d'Avignon, un concile provincial où furent dressés dix-huit canons. Les treize premiers sont tirés des conciles précédents de la province et sont relatifs à l'absolution des excommuniés, aux legs pieux, aux vicaires perpétuels, aux ravisseurs des biens de l'Eglise, ou aux oppresseurs de ses libertés. Le quatorzième excommunie ceux qui vendent du poison pour faire mourir quelqu'un, provoquer l'avortement, de même que ceux qui donnent conseil ou aide aux empoisonneurs ou qui ne les font pas connaître aux ordinaires. Le quinzième défend l'exportation du blé avant le prélèvement de la dîme. Le seizième défend aux seigneurs temporels d'obliger les églises à payer le ban pour leur clergé, leurs serviteurs ou leurs animaux. Le dix-septième établit qu'on ne donnera aux enfants baptisés qu'un habit blanc. — Il s'était

glissé un abus par rapport au baptême des enfants. Les parrains étaient obligés, suivant cet abus, de leur faire des présents considérables, à eux et à leur mère, d'où il arrivait que la difficulté de trouver des parrains était cause que beaucoup d'enfants mouraient sans baptême. C'est cet abus que le concile condamne ici, en statuant que les parrains ne donneront qu'un habit blanc aux enfants qu'ils tiendront sur les fonts baptismaux. Le dix-huitième canon ordonne l'observation des statuts des conciles précédents.

Le 11 octobre de cette même année 1288, Bertrand de Baux, comte d'Avellino, lui rendit hommage pour le château de Trinquetaille, que Rostang acheta le 13 août 1300. Le pape Boniface VIII, qui faisait un grand cas du mérite de l'archevêque d'Arles, le chargea, avec Guillaume de Mandagot, archevêque d'Embrun, d'accompagner, en mai 1295, en Catalogne, Charles, roi de Sicile et comte de Provence, et de l'assister de ses conseils. Les deux légats parvinrent à cimenter la paix entre ce prince et le roi Jacques d'Aragon.

La vie privée de Rostang de Capre était une leçon publique de modestie, de continence et de piété. Tout ce qui pouvait sentir le luxe du siècle était banni de sa maison. Il passait la plus grande partie de la nuit à la prière, et employait presque tous ses revenus à augmenter les biens de son Eglise. C'est à sa munificence que les archevêques d'Arles durent la construction du château de Salon et l'acquisition de plusieurs terres à Mondragon. Il fonda dans son église métropolitaine la chapelle des saintes Marie, Jacobé et Salomé. Le 20 avril 1303, il permit l'érection de la pieuse confrérie des Pelletiers et des Couturiers, qu'il plaça sous le patronage de Notre-Dame des Alyscamps.

Après dix-sept années environ d'épiscopat, Rostang de Capre alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus. La mort le ravit à ses diocésains affligés, le mardi 23 juillet 1303. Les fidèles, en apprenant son décès, accoururent en foule pour vénérer ses restes. Les vêtements et le linge qu'il avait portés furent recherchés comme autant de précieuses reliques. On l'inhuma, suivant ses désirs, sous l'autel de la chapelle qu'il avait fait ériger en l'honneur des saintes Maries, dans la cathédrale d'Arles, et où son corps fut découvert lorsque l'un de ses successeurs, Gaspard du Laurens, consacra cette chapelle aux rois Mages.

Le nom de Rostang de Capre se lit dans la plupart des martyrologes, ainsi que dans l'ancien Bréviaire d'Arles, avec la qualification de *bienheureux*, à la date du 23 juillet.

Ce fut sous l'épiscopat de Rostang et vers le milieu de l'année 1290, que les Bénédictins de Montmajour, violemment expulsés par les Antonins du prieuré de la Mothe-Saint-Didier ou de Saint-Antoine de Viennois, revinrent à Arles apportant avec eux les précieuses reliques du patriarche saint Antoine, qu'ils déposèrent avec respect dans la grande église de l'abbaye de Montmajour. Ces reliques comprenaient le corps entier du Saint, à l'exception seulement d'une partie d'un bras qui en avait été détachée, il y avait un peu plus d'un siècle, et mise dans un reliquaire séparé pour l'Eglise de Vienne.

Rostang de Capre avait pour armoiries : *de gueules, à une chèvre saillante d'argent, surmontée d'une fleur de lis d'or*. Le mot *Cabra*, en provençal, signifie *chèvre*.

Gallia christiana nova, par Fisquet ; et *Notes* dues à l'obligeance de M. l'abbé Trichaud, supérieur des Dominicains de Mazan (Vaucluse).

SUPPLÉMENT

IX° JOUR DE JUILLET

SAINT AGRIPPIN, ÉVÊQUE D'AUTUN ET CONFESSEUR (541).

Le nom de saint Agrippin est cher aux Autunois parce qu'il se rattache d'une manière étroite à celui du grand saint Germain de Paris, la plus brillante illustration de l'abbaye de Saint-Germain.

Saint Agrippin était déjà évêque au plus tard en 533, car il souscrivait cette année-là même au deuxième concile d'Orléans, convoqué le 23 juin par les soins du roi Childebert. Vingt-huit évêques de France composaient cette auguste assemblée. Cinq ans après, le 7 mai, Agrippin souscrivit encore au troisième concile tenu dans la même ville, avec saint Grégoire de Langres, saint Agricole de Chalon-sur-Saône et saint Placide, premier évêque de Mâcon, prélats qui sont tous des gloires pour le diocèse d'Autun. Vraisemblablement notre saint Evêque n'est pas autre que cet Agrippin, archidiacre de Langres, dont il est parlé dans la vie de saint Jean de Réome; car saint Grégoire, alors évêque de Langres, qui était d'Autun, dut s'intéresser vivement à la nomination de l'évêque de sa ville natale. Il employa donc sans doute la haute influence que lui donnaient le caractère épiscopal, une sainteté reconnue et son ancienne dignité de comte d'Autun, pour qu'un choix si important fût le meilleur possible. Or, connaissant tout le mérite de son archidiacre Agrippin, il le présenta et le fit agréer comme le successeur de Procule II. S'il en a été ainsi, nous ne devons pas être étonnés de lire dans l'histoire que le nouvel évêque gouverna saintement son Eglise, remplit tous les devoirs d'un bon pasteur et mérita de recevoir après sa mort le culte des Bienheureux. Le choix du saint Evêque de Langres ne promettait pas moins. Saint Agrippin eut la consolation, si douce pour son cœur d'évêque, d'admettre dans le clergé d'Autun et d'élever aux saints Ordres l'admirable jeune homme qui devait jeter sur ces lieux un rayon de sa gloire, Germain, le pieux abbé de Saint-Symphorien avant d'être le grand évêque de Paris. Notre Sanit est nommé au martyrologe de France du 1er janvier, et à celui du 9 juillet.

Dinet : *Saint Symphorien et son culte.*

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

JUILLET

IIIe JOUR.

Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 1
S. Anatole, évêque de Laodicée, en Syrie. 3
S. Gunthiern, ou Gonthiern, roi de Cambrie et ensuite solitaire..... 4
S. Raymond de Toulouse, chanoine régulier de l'église Saint-Sernin de cette ville..... 6
Le B. Gelduin, abbé du monastère d'Anchin, au diocèse de Cambrai..... 8
Se Mustiole, vierge romaine, et S. Irénée, diacre, martyrs à Chiusi, en Toscane..... 10
S. Héliodore, évêque d'Altino, en Italie et disciple de S. Jérôme..... 11
S. Amable, prêtre et patron de Riom, en Auvergne..... 11

IVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 12
Osée et Aggée, deux des douze petits prophètes..... 14
Se Berthe, veuve, fondatrice et abbesse de Blangy, en Artois..... 17
S. Udalric ou Ulric, évêque d'Augsbourg. 27
Se Elisabeth, reine de Portugal..... 33
S. Valentin, prêtre et confesseur, patron de Griselles, au diocèse de Dijon... 44
S. Laurien, évêque de Séville, martyrisé dans la solitude de Vatan, en Berry. 45
Le V. Aurélien, archevêque de Lyon, fondateur de Saint-Benoît de Seyssieu.. 45
S. Odolric, chanoine et archidiacre de Langres, archevêque de Lyon..... 46

Ve JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 47
S. Sisoès ou Sisoy, anachorète au désert de Scété, en Egypte..... 49
S. Athanase, diacre de l'église de Jérusalem, martyr..... 52
Le B. Pierre de Luxembourg, cardinal-évêque de Metz..... 53
S. Michel des Saints, trinitaire déchaussé. 61
Le B. Archange de Calatafimi, vicaire provincial de l'Ordre des Mineurs..... 63

VIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 64
S. Isaïe, le premier des quatre grands prophètes et martyr..... 66
S. Gervais, diacre de l'église du Mans et martyr au Chalonnais..... 69
S. Goar, prêtre et ermite au territoire de Trèves..... 71
S. Berthaire ou Berthier, prêtre, et S. Athalène ou Attalein, diacre, martyrs en Franche-Comté..... 78
Se Godeleine ou Godelive, martyre en Belgique..... 82
Se Mechtilde ou Mathilde, abbesse du monastère de Diessen, en Bavière..... 94
Se Sexburge, abbesse d'Ely, en Angleterre..... 100
Les Ses Macrine, Pézenne et Colombe, vierges à Magné, au diocèse de Poitiers..... 101

VIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 102
S. Panthène, docteur de l'Eglise et apôtre des Indes..... 104
S. Félix, évêque de Nantes..... 106
Le B. Benoît XI, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Pape..... 111
Le B. Laurent de Brindes, général des Capucins..... 116
Le B. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt (Vosges), instituteur de la congrégation de Notre-Dame, réformateur et

Pages.

général de la congrégation de Notre-Sauveur 136
Sᵉ Edelburge, appelée vulgairement Aubierge et Adalberge, troisième abbesse de Faremoutier, au diocèse de Meaux. 160
Le B. Davanzato, prêtre, du Tiers Ordre de Saint-François..... 161

VIIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 162
S. Procope, martyr en Palestine..... 164
S. Evode ou Yved, archevêque de Rouen. 171
S. Vaulry ou Valeric, ermite et confesseur dans le Limousin..... 175
S. Chilien ou Kilien, évêque de Vurtzbourg, en Allemagne, et martyr..... 176
S. Grimbaud ou Grimbald, religieux de l'abbaye de Saint-Bertin, au diocèse d'Arras..... 178
S. Thibaut de Marly, abbé des Vaux-de-Cernay, au diocèse de Versailles.... 181
S. Auspice, cinquième évêque de Toul... 184
S. Ithier, évêque de Nevers..... 185
Le B. Pierre l'Ermite, fondateur de Neumoutier, prédicateur de la première croisade..... 186

IXᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 186
Sᵉ Procule, vierge et martyre, patronne de Gannat, au diocèse de Moulins..... 189
La Bᵉ Jeanne Scopelli, religieuse carmélite, honorée à Reggio, au duché de Modène..... 194
Les Dix-Neuf Martyrs de Gorkum, exécutés à la Brille, en Hollande..... 196
Sᵉ Véronique Giuliani, vierge, abbesse du monastère des Clarisses de Citta di Castello, en Italie..... 220

Xᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 225
Les Sept Frères, martyrs à Rome, et Sᵉ Félicité, leur mère..... 227
Sᵉ Rufine et Sᵉ Seconde, vierges et martyres à Rome..... 230
Sᵉ Amalberge ou Amélie, veuve, religieuse au monastère de Maubeuge, en Belgique..... 233
S. Pasquaire ou Pasquier, évêque de Nantes..... 235
S. Udalric ou Ulric, moine de Cluny, au diocèse d'Autun..... 236
S. Etton ou Zé, évêque missionnaire aux environs d'Avesnes, au diocèse de Cambrai..... 238
Le B. Frère Pacifique, de l'Ordre de Saint-François..... 239

XIᵉ JOUR.

Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 240
S. Pie Iᵉʳ, pape et martyr..... 242
S. Savin et S. Cyprien, martyrs, au diocèse de Poitiers..... 243
S. Léonce le Jeune, archevêque de Bordeaux..... 245
S. Sigisbert ou Sigebert, moine de Luxeuil, et premier abbé de Dissentis, en Suisse..... 248
S. Hidulphe, archevêque de Trèves, fondateur du monastère de Moyenmoutier, au diocèse de Saint-Dié..... 250
Le Saint Suaire, de Besançon..... 254

XIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 254
S. Nabor et S. Félix, martyrs, à Milan... 256
S. Viventiole ou Juventiole, moine de Condat, au diocèse de Saint-Claude, vingt-quatrième archevêque de Lyon..... 257
S. Menou, évêque de Quimper, et confesseur..... 259
S. Jean Gualbert, fondateur de la congrégation de Vallombreuse, en Italie..... 261
S. Léon, deuxième abbé du monastère de la Cava, dans le royaume de Naples. 266

XIIIᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 267
Joël et Esdras, deux des douze petits prophètes..... 269
S. Anaclet, pape et martyr..... 273
Sᵉ Maure et Sᵉ Brigide, vierges et martyres, au diocèse de Beauvais..... 274
S. Eugène, évêque de Carthage, en Afrique, et ses compagnons, martyrs.... 278
S. Thuriaf, évêque de l'ancien siége de Dol, en Bretagne..... 286
Le B. Jacques de Voragine, archevêque de Gênes..... 288

XIVᵉ JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 290
S. Mauger ou Vincent, abbé d'Hautmont, au diocèse de Cambrai, et de Soignies, en Hainaut..... 291
S. Bonaventure, cardinal-évêque et docteur de l'Eglise..... 295
Le B. Humbert de Romans, général des dominicains..... 315
S. Libert, martyr à Saint-Trond, en Belgique..... 317
S. Guillaume, abbé de Breteuil, au diocèse de Beauvais..... 318

XVe JOUR.

Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 318
S. Jacques, évêque de Nisibe, en Mésopotamie..... 320
S. Henri II, roi de Germanie, empereur des Romains, et confesseur..... 325
S. Roland, abbé de Chézery, au diocèse de Bellay, et Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Confort, au même diocèse..... 335
La Be Angeline de Marsciano, veuve, fondatrice de l'Ordre des Tertiaires de Saint-François..... 338
Le B. Bernard de Bade, confesseur, patron de Vic, au diocèse de Nancy..... 343
Le B. Ignace d'Azevedo et ses compagnons, martyrs, dans l'île de Palma, une des Canaries..... 345
Se Apronie ou Aprone, vulgairement Se Evronie, vierge..... 349
S. Evrard, berger, honoré au diocèse de Langres..... 349
S. Aubrin, patron de la ville de Montbrison, au diocèse de Lyon..... 350

XVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 352
S. Eustathe, patriarche d'Antioche, écrivain ecclésiastique..... 354
S. Généreux ou Généroux, abbé de Saint-Jouin de Marne, au diocèse de Poitiers..... 359
S. Tenenan ou Tinidor, évêque de l'ancien siége de Léon, et confesseur, et Notre-Dame de Lesquellen, au diocèse de Quimper..... 360
Se Reinelde, vierge, et ses compagnons, martyrisés à Sanchte ou Saintes, en Hainaut..... 363
S. Fulrade, abbé de Saint-Denis, près Paris, et fondateur de plusieurs abbayes en Alsace..... 366
Le B. Milon, évêque de Thérouanne..... 369
Le Triomphe de la Sainte-Croix en Espagne..... 372
Notre-Dame du Mont-Carmel et le Saint Scapulaire..... 375
S. Hélier ou Hélibert, solitaire, martyrisé dans l'île de Jersey..... 385

XVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 386
S. Spérat et ses compagnons, ordinairement appelés martyrs Scillitains.... 387
S. Hyacinthe, martyr à Amastris..... 394
Se Marcelline, vierge, sœur de saint Ambroise, archevêque de Milan..... 396
S. Alexis de Rome, confesseur..... 399
S. Ennode, évêque de Pavie et écrivain ecclésiastique..... 406
S. Léon IV, pape et confesseur..... 409
S. Livaire ou Livier, martyr à Marsal, au diocèse de Nancy..... 411

XVIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 412
Se Symphorose et ses sept fils, martyrs à Tivoli, en Italie..... 414
S. Philastre, évêque de Brescia en Italie, et écrivain ecclésiastique..... 416
S. Arnoul ou Arnoult, évêque de Metz, puis solitaire dans les déserts des Vosges..... 418
S. Frédéric, évêque d'Utrecht, martyr... 421
S. Clair, prêtre et martyr dans le Vexin Français..... 426
S. Bruno ou Brunon, cardinal-évêque de Segni, en Italie, et abbé du Mont-Cassin..... 428
S. Camille de Lellis, fondateur de l'Ordre des chanoines réguliers pour le service des malades..... 429
La Be Berthe de Marbais, première abbesse de Marquette, au diocèse de Cambrai. 436

XIXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 436
Se Juste et Se Rufine, vierges et martyres à Séville..... 438
Se Macrine de Césarée, vierge, sœur de S. Basile le Grand et de S. Grégoire de Nysse..... 439
S. Arsène de Rome, diacre et confesseur, solitaire au désert de Scété, en Egypte 442
S. Symmaque, pape..... 454
S. Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent sur le Volturne, et écrivain ecclésiastique..... 458
S. Vincent de Paul, confesseur, fondateur des Lazaristes et des filles de la charité dites Sœurs de Saint-Vincent de Paul..... 460

XXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 498
S. Elie de Thesbé, prophète, futur prédicateur du dernier avénement de Jésus-Christ..... 500
Se Marguerite ou Marine, vierge et martyre à Antioche de Pisidie..... 509
S. Wulmer ou Wilmer, fondateur de l'abbaye de Samer, au diocèse d'Arras.. 517
S. Anségise, abbé et réformateur de plusieurs abbayes de France..... 525
S. Jérôme Miani ou Emiliani, fondateur de la Congrégation des clercs réguliers Somasques..... 528

Pages.
Le B. Grégoire Lopez, confesseur..... 534

XXIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 546
Le prophète Daniel..... 548
Se Praxède, vierge romaine..... 554
Se Julie, S. Claude ou Claudien et leurs compagnons, martyrs à Troyes..... 555
S. Victor de Marseille, soldat et martyr.. 560
S. Antimont, apôtre des Morins, évêque de l'ancien siége de Thérouanne..... 573
S. Arbogaste, dix-neuvième évêque de Strasbourg et patron du diocèse.... 575
Se Sévère d'Aquitaine, vierge, au diocèse de Bourges..... 581

XXIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 582
Se Marie-Madeleine, surnommée la pécheresse de l'Evangile..... 583

Pages.
S. Platon, martyr à Ancyre, dans la Galatie 595
Les SS. Hilaire, Panchaire et Just, évêques de Besançon..... 600
S. Vandrille ou Vandrégisile, abbé et fondateur de plusieurs monastères en France..... 604
S. Ménelé, abbé, restaurateur de l'abbaye de Menat, au diocèse de Clermont.. 612
S. Salvien, prêtre de Marseille et confesseur..... 614

XXIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 615
S. Apollinaire, premier évêque de Ravenne, en Italie, et martyr..... 616
S. Liboire, quatrième évêque du Mans, et confesseur..... 621
Le B. Jean Cassien, prêtre, fondateur et abbé de Saint-Victor de Marseille.. 625
Se Romule, vierge romaine..... 628
Le B. Rostang II de Capre, archevêque d'Arles..... 630

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

Aggée et Osée, deux des douze petits prophètes..... 4 juil. 14
S. Alexis de Rome, confesseur... 17 — 399
S. Amable, prêtre et patron de Riom, en Auvergne..... 3 — 11
Se Amalberge ou Amélie, veuve, religieuse au monastère de Maubeuge, en Belgique..... 10 — 233
S. Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent sur le Volturne et écrivain ecclésiastique..... 19 — 458
Se Amélie ou Amalberge, veuve, religieuse au monastère de Maubeuge, en Belgique..... 10 — 233
S. Anaclet, pape et martyr..... 13 — 273
S. Anatole, évêque de Laodicée, en Syrie..... 3 — 3
La Be Angeline de Marsciano, veuve, fondatrice de l'Ordre des Tertiaires de Saint-François..... 15 — 338
S. Anségise, abbé et réformateur de plusieurs abbayes de France 20 — 525
S. Antimond, apôtre des Morins, évêque de l'ancien siége de Thérouanne..... 21 — 573
S. Apollinaire, premier évêque de Ravenne, en Italie, et martyr 23 — 616
Se Aprone ou Apronie, vulgairement Se Evronie, vierge.... 15 — 349
Se Apronie ou Aprone, vulgairement Se Evronie, vierge.... 15 — 349
S. Arbogaste, dix-neuvième évêque de Strasbourg et patron du diocèse..... 21 — 575
Le B. Archange de Calatafimi, vicaire provincial de l'Ordre des Mineurs..... 5 — 63
S. Arnoul ou Arnoult, évêque de Metz, puis solitaire dans les déserts des Vosges..... 18 — 418
S. Arnoult ou Arnoul, évêque de Metz, puis solitaire dans les déserts des Vosges..... 18 — 418
S. Arsène de Rome, diacre et confesseur, solitaire au désert de Scété, en Egypte..... 19 — 442
S. Athalène ou Attalein, diacre, et S. Berthier ou Berthaire, prêtre, martyrs en Franche-Comté 6 — 78
S. Athanase, diacre de l'Eglise de Jérusalem, martyr..... 5 juil. 52
S. Attalein ou Athalène, diacre, et S. Berthier ou Berthaire, prêtre, martyrs en Franche-Comté 6 — 78
S. Aubrin, patron de la ville de Montbrison, au diocèse de Lyon..... 15 — 350
Le V. Aurélien, archevêque de Lyon, fondateur de Saint-Benoît de Seyssieu..... 4 — 45
S. Auspice, cinquième évêque de Toul..... 8 — 184

B

Le B. Benoît XI, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Pape..... 7 — 111
Le B. Bernard de Bade, confesseur, patron de Vic, au diocèse de Nancy..... 15 — 343
S. Berthaire ou Berthier, prêtre, et S. Athalène ou Attalein, diacre, martyrs en Franche-Comté..... 6 — 78
Se Berthe, veuve, fondatrice et abbesse de Blangy en Artois. 4 — 17
La Be Berthe de Marbais, première abbesse de Marquette, au diocèse de Cambrai..... 18 — 436
S. Berthier ou Berthaire, prêtre, et S. Athalène ou Attalein, diacre, martyrs en Franche-Comté..... 6 — 78
S. Bonaventure, cardinal-évêque et docteur de l'Eglise..... 14 — 295
Se Brigide et Se Maure, vierges et martyres, au diocèse de Beauvais..... 13 — 274
S. Bruno ou Brunon, cardinal-évêque de Segni, en Italie, et abbé du Mont-Cassin..... 18 — 428
S. Brunon ou Bruno, cardinal-évêque de Segni, en Italie, et abbé du Mont-Cassin..... 18 — 428

C

S. Camille de Lellis, fondateur de l'Ordre de Chanoines réguliers pour le service des malades. 18 — 429

Pages.

S. Chilien ou Kilien, évêque de Wurtzbourg, en Allemagne, et martyr..... 8 juil. 176
S. Clair, prêtre et martyr dans le Vexin français..... 18 — 426
S. Claude ou Claudien, Se Julie et leurs compagnons, martyrs à Troyes..... 21 — 555
S. Claudien ou Claude, Se Julie et leurs compagnons, martyrs à Troyes..... 21 — 555
Les Ses Colombe, Macrine et Pézenne, vierges à Magné, au diocèse de Poitiers..... 6 — 101
Croix (Le Triomphe de la sainte) en Espagne..... 16 — 372
S. Cyprien et S. Savin, martyrs au diocèse de Poitiers..... 11 — 243

D

Le prophète Daniel..... 21 — 548
Le B. Davanzato, prêtre, du Tiers Ordre de Saint-François..... 7 — 161

E

Se Edelburge, troisième abbesse de Faremoutier, au diocèse de Meaux..... 7 — 160
S. Elie de Thesbé, prophète, futur prédicateur du dernier avénement de Jésus-Christ..... 20 — 500
Se Elisabeth, reine de Portugal.. 4 — 33
S. Ennode, évêque de Pavie et écrivain ecclésiastique..... 17 — 406
Esdras et Joël, deux des douze petits Prophètes..... 13 — 269
S. Etton ou Zé, évêque missionnaire aux environs d'Avesnes, au diocèse de Cambrai..... 10 — 238
S. Eugène, évêque de Carthage, en Afrique, et ses compagnons, martyrs..... 13 — 278
S. Eustathe, patriarche d'Antioche, écrivain ecclésiastique..... 16 — 354
S. Evod ou Yved, archevêque de Rouen..... 8 — 171
S. Evrard, berger, honoré au diocèse de Langres..... 15 — 349
Se Evronie, ou Apronie, Aprone, vierge..... 15 — 349

F

Se Félicité et ses sept fils, martyrs à Rome..... 10 — 227
S. Félix, évêque de Nantes..... 7 — 106
S. Félix et S. Nabor, martyrs à Milan..... 12 — 256
S. Frédéric, évêque d'Utrecht, martyr..... 18 — 421
Les sept Frères, martyrs à Rome, et Se Félicité, leur mère.... 10 — 227
Les sept Frères, martyrs à Tivoli, en Italie, et Se Symphorose, leur mère..... 18 juil. 414
S. Fulrade, abbé de Saint-Denis, près Paris, et fondateur de plusieurs abbayes en Alsace. 16 — 366

G

Le B. Gelduin, abbé du monastère d'Anchin, au diocèse de Cambrai..... 3 — 8
S. Généreux ou Généroux, abbé de Saint-Jouin de Marne, au diocèse de Poitiers..... 16 — 359
S. Généroux ou Généreux, abbé de Saint-Jouin de Marne, au diocèse de Poitiers..... 16 — 359
S. Gervais, diacre de l'Eglise du Mans et martyr au Châlonnais 6 — 69
S. Goar, prêtre et ermite au territoire de Trèves..... 6 — 71
Se Godeleine ou Godelive, martyre en Belgique..... 6 — 82
Se Godelive ou Godeleine, martyre en Belgique..... 6 — 82
S. Gonthiern ou Guntbiern, roi de Cambrie et ensuite solitaire. 3 — 4
Le B. Grégoire Lopez, confesseur 20 — 534
S. Grimbald ou Grimbaud, religieux de l'abbaye de Saint-Bertin, au diocèse d'Arras..... 8 — 178
S. Grimbaud ou Grimbald, religieux de l'abbaye de Saint-Bertin, au diocèse d'Arras... 8 — 178
S. Guillaume, abbé de Breteuil, au diocèse de Beauvais..... 14 — 318
S. Gunthiern ou Gonthiern, roi de Cambrie et ensuite solitaire. 3 — 4

H

S. Hélibert ou Hélier, solitaire, martyrisé dans l'île de Jersey 16 — 385
S. Hélier ou Hélibert, solitaire, martyrisé dans l'île de Jersey 16 — 385
S. Héliodore, évêque d'Altino, en Italie, et disciple de S. Jérôme 3 — 11
S. Henri II, roi de Germanie, empereur des Romains et confesseur..... 15 — 325
S. Hidulphe, archevêque de Trèves, fondateur du monastère de Moyenmoutier, au diocèse de Saint-Dié..... 11 — 250
Les SS. Hilaire, Panchaire et Just, évêques de Besançon..... 22 — 600
Le B. Humbert de Romans, général des Dominicains..... 14 — 315
S. Hyacinthe, martyr à Amastris. 17 — 394

I

Le B. Ignace d'Azevedo et ses compagnons, martyrs dans l'île de Palma, une des Canaries.... 15 — 345

Pages.

S. Irénée, diacre, et Se Mustiole, vierge romaine, martyrs à Chiusi, en Toscane..... 3 juil. 10
S. Isaïe, le premier des quatre grands Prophètes, et martyr. 6 — 66
S. Ithier, évêque de Nevers..... 8 — 185

J

S. Jacques, évêque de Nisibe, en Mésopotamie ..... 15 — 320
Le B. Jacques de Voragine, archevêque de Gênes..... 13 — 288
S. Jean Gualbert, fondateur de la Congrégation de Vallombreuse, en Italie ..... 12 — 261
Le B. Jean Cassien, prêtre, fondateur et abbé de Saint-Victor de Marseille..... 23 — 625
La Be Jeanne Scopelli, religieuse carmélite, honorée à Reggio, au duché de Modène..... 9 — 194
S. Jérôme Miani ou Emiliani, fondateur de la Congrégation des clercs réguliers Somasques.. 20 — 528
Joël et Esdras, deux des douze petits Prophètes ..... 13 — 269
Se Julie, S. Claude ou Claudien et leurs compagnons, martyrs à Troyes ..... 21 — 555
Les SS. Just, Hilaire et Panchaire, évêques de Besançon..... 22 — 600
Se Juste et Se Rufine, vierges et martyres à Séville..... 19 — 438
S. Juventiole ou Viventiole, moine de Condat, au diocèse de Saint-Claude, vingt-quatrième archevêque de Lyon..... 12 — 257

K

S. Kilien ou Chilien, évêque de Wurtzbourg, en Allemagne, et martyr..... 8 — 176

L

Le B. Laurent de Brindes, général des Capucins..... 7 — 116
S. Laurien, évêque de Séville, martyrisé dans la solitude de Vatan, en Berry..... 4 — 45
S. Léon, deuxième abbé du monastère de la Cava, dans le royaume de Naples..... 12 — 266
S. Léon IV, pape et confesseur.. 17 — 409
S. Léonce le Jeune, archevêque de Bordeaux ..... 11 — 245
S. Libert, martyr à Saint-Trond, en Belgique..... 14 — 317
S. Liboire, quatrième évêque du Mans et confesseur..... 23 — 621
S. Livaire ou Livier, martyr à Marsal, au diocèse de Nancy. 17 — 411

Pages.

S. Livier ou Livaire, martyr à Marsal, au diocèse de Nancy. 17 juil. 411

M

Les Ses Macrine, Pézenne et Colombe, vierges à Magné, au diocèse de Poitiers..... 6 — 101
Se Macrine de Césarée, vierge, sœur de S. Basile le Grand et de S. Grégoire de Nysse.... 19 — 439
Se Marcelline, vierge, sœur de S. Ambroise, archevêque de Milan ..... 17 — 396
Se Marguerite ou Marine, vierge et martyre à Antioche de Pisidie 20 — 509
Se Marie-Madeleine, surnommée la Pécheresse de l'Evangile.... 22 — 583
Se Marine ou Marguerite, vierge et martyre à Antioche de Pisidie 20 — 509
Les dix-neuf Martyrs de Gorkum, exécutés à La Brille, en Hollande..... 9 — 196
Se Mathilde ou Mechtilde, abbesse du monastère de Diessen, en Bavière..... 6 — 94
S. Mauger ou Vincent, abbé d'Hautmont, au diocèse de Cambrai, et de Soignies, en Hainaut.. 14 — 291
Se Maure et Se Brigide, vierges et martyres, au diocèse de Beauvais ..... 13 — 274
Se Mechtilde ou Mathilde, abbesse du monastère de Diessen, en Bavière ..... 6 — 94
S. Ménelé, abbé, restaurateur de l'abbaye de Menat, au diocèse de Clermont..... 22 — 612
S. Menou, évêque de Quimper et confesseur ..... 12 — 259
S. Michel des Saints, trinitaire déchaussé ..... 5 — 61
Le B. Milon, évêque de Thérouanne 16 — 369
Se Mustiole, vierge romaine, et S. Irénée, diacre, martyrs à Chiusi, en Toscane..... 3 — 10

N

S. Nabor et S. Félix, martyrs à Milan ..... 12 — 256
Notre-Dame de Lesquellen, au diocèse de Quimper, et S. Tenenan ou Tinidor, évêque de l'ancien siége de Lyon et confesseur ..... 16 — 360
Notre-Dame du Mont-Carmel et le saint Scapulaire..... 16 — 375
Notre-Dame des Sept-Douleurs à Confort, au diocèse de Belley, et S. Roland, abbé de Chézery, au même diocèse ..... 15 — 335

O — Pages.

S. Odolric, chanoine et archidiacre de Langres, archevêque de Lyon..... 4 juil. 46
Osée et Aggée, deux des douze petits Prophètes..... 4 — 14

P

Le B. frère Pacifique, de l'Ordre de Saint-François..... 10 — 239
Les SS. Panchaire, Just et Hilaire, évêques de Besançon..... 22 — 600
S. Panthène, docteur de l'Eglise et apôtre des Indes..... 7 — 104
S. Pasquaire ou Pasquier, évêque de Nantes..... 10 — 235
S. Pasquier ou Pasquaire, évêque de Nantes..... 10 — 235
Les Ses Pézenne, Colombe et Macrine, vierges à Magné, au diocèse de Poitiers..... 6 — 101
S. Philastre, évêque de Brescia, en Italie, et écrivain ecclésiastique..... 18 — 416
S. Pie Ier, pape et martyr..... 11 — 242
Le B. Pierre de Luxembourg, cardinal-évêque de Metz..... 5 — 53
Le B. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt (Vosges), instituteur de la Congrégation de Notre-Dame, réformateur et général de la Congrégation de Notre-Sauveur..... 7 — 136
Le B. Pierre l'Ermite, fondateur de Neumoutier, prédicateur de la première croisade..... 8 — 136
S. Platon, martyr à Ancyre, dans la Galatie..... 22 — 595
Se Praxède, vierge romaine..... 21 — 554
S. Procope, martyr en Palestine. 8 — 164
Se Procule, vierge et martyre, patronne de Gannat, au diocèse de Moulins..... 9 — 189

R

S. Raymond de Toulouse, chanoine régulier de l'église Saint-Sernin de cette ville..... 3 — 6
Se Reinelde, vierge, et ses compagnons, martyrisés à Sanchte ou Saintes, en Hainaut..... 16 — 363
S. Roland, abbé de Chézery, au diocèse de Belley, et Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Confort, au même diocèse... 15 — 335
Se Romule, vierge romaine..... 23 — 628
Le B. Rostang II de Capre, archevêque d'Arles..... 23 — 630
Se Rufine et Se Seconde, vierges et martyres à Rome..... 10 — 230
Se Rufine et Se Juste, vierges et martyres à Séville..... 19 — 438

S — Pages.

Le Saint-Suaire de Besançon .... 11 juil. 254
S. Salvien, prêtre de Marseille et confesseur..... 22 — 614
S. Savin et S. Cyprien, martyrs, au diocèse de Poitiers..... 11 — 243
Le saint Scapulaire et Notre-Dame du Mont-Carmel..... 16 — 375
Se Seconde et Se Rufine, vierges et martyres à Rome..... 10 — 230
Se Sévère d'Aquitaine, vierge, au diocèse de Bourges..... 21 — 581
Se Sexburge, abbesse d'Ely en Angleterre..... 6 — 100
S. Sigebert ou Sigisbert, moine de Luxeuil et premier abbé de Dissentis, en Suisse..... 11 — 248
S. Sigisbert ou Sigebert, moine de Luxeuil et premier abbé de Dissentis, en Suisse..... 11 — 248
S. Sisoès ou Sisoy, anachorète au désert de Scété, en Egypte.. 5 — 49
S. Sisoy ou Sisoès, anachorète au désert de Scété, en Egypte.. 5 — 49
S. Spérat et ses compagnons, ordinairement appelés martyrs Scillitains..... 17 — 387
S. Symmaque, pape..... 19 — 454
Se Symphorose et ses sept fils, martyrs à Tivoli, en Italie... 18 — 414

T

S. Ténenan ou Tinidor, évêque de l'ancien siége de Léon et confesseur, et Notre-Dame de Lesquellen, au diocèse de Quimper..... 16 — 360
S. Thibaut de Marly, abbé des Vaux-de-Cernay, au diocèse de Versailles..... 8 — 181
S. Thuriaf, évêque de l'ancien siége de Dol, en Bretagne... 13 — 286
S. Tinidor ou Tenenan, évêque de l'ancien siége de Léon et confesseur et Notre-Dame de Lesquellen, au diocèse de Quimper..... 16 — 360

U

S. Udalric ou Ulric, moine de Cluny, au diocèse d'Autun..... 10 — 236
S. Udalric ou Ulric, évêque d'Augsbourg..... 4 — 27
S. Ulric ou Udalric, moine de Cluny, au diocèse d'Autun..... 10 — 236
S. Ulric ou Udalric, évêque d'Augsbourg..... 4 — 27

V

S. Valentin, prêtre et confesseur, patron de Griselles, au diocèse de Dijon..... 4 — 44

Pages.

S. Valeric ou Vaulry, ermite et confesseur dans le Limousin. 8 juil. 175
S. Vandrégisile ou Vandrille, abbé et fondateur de plusieurs monastères en France..... 22 — 604
S. Vandrille ou Vandrégisile, abbé et fondateur de plusieurs monastères en France..... 22 — 604
S. Vaulry ou Valeric, ermite et confesseur dans le Limousin. 8 — 175
Se Véronique Giuliani, vierge, abbesse du monastère des Clarisses de Citta di Castello en Italie..... 9 — 220
S. Victor de Marseille, soldat et martyr..... 21 — 560
S. Vincent ou Mauger, abbé d'Hautmont, au diocèse de Cambrai, et de Soignies, en Hainaut.. 14 — 291
S. Vincent de Paul, confesseur, fondateur des Lazaristes et des filles de la charité, dites Sœurs de Saint-Vincent de Paul... 19 — 460

Pages.

S. Viventiole ou Juventiole, moine de Condat, au diocèse de Saint-Claude, vingt-quatrième archevêque de Lyon..... 12 juil. 257

W

S. Wilmer ou Wulmer, fondateur de l'abbaye de Samer, au diocèse d'Arras..... 20 — 517
S. Wulmer ou Wilmer, fondateur de l'abbaye de Samer, au diocèse d'Arras..... 20 — 517

Y

S. Yved ou Evode, archevêque de Rouen..... 8 — 171

Z

S. Zé ou Etton, évêque missionnaire aux environs d'Avesnes, au diocèse de Cambrai..... 10 — 238

FIN DES TABLES DU TOME HUITIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. SCHORDERET et Ce.

BX 4655 .G84 1888
v.8 SMC
Guerin, abbe (Paul)
b. 1830.
Les petits Bollandistes
: vies des saints de
AWV-2912 (awsk)